remarques de
l'Othello
La Tempête
Jules Cesar
Romeo et Juliette
Coriolan
Richard II
Macbeth

LIBRAIRIE DE PARIS, 56, RUE JACOB, PARIS, VIe
FIRMIN DIDOT ET Cie, IMPRIMEURS ÉDITEURS

Monsieur,

Il ne nous reste plus qu'un seul exemplaire des "OEuvres complètes de Shakespeare" en 3 volumes in-8°. Le prix en est de 30 francs,- 22,50 net (remise de 25 °/° déduite), plus 5 francs pour le port, soit fr. 27,50 franco. Veuillez nous dire si nous devons vous l'envoyer et dans ce cas nous en adresser le montant en un chèque à vue payable à Paris.

Les "OEuvres complètes de Molière" (édition à 10 francs) sont complètement épuisées.

Agréez, Monsieur, l'assurance de nos sentiments distingués.

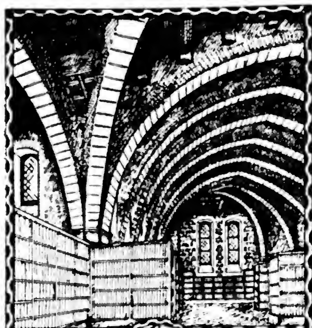
Pour MM. Firmin-Didot & Cie.:

26 Novembre 1903

O Riolle

Les deux gentilshommes de Verone
La Mechante femme mise à la raison
Troile et Cressida
Cymbeline
Les Joyeuses Commères
Mesure pour mesure
Le conte d'Hiver

Pericles
Venus et Adonis
La mort de Lucrece


Ex=
Libris
Biblioteca
Central
de la
Diputación
Provincial
de
Barcelona



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SHAKSPEARE

TOME PREMIER

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET CIE, RUE JACOB, 56.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SHAKSPEARE

TRADUCTION ENTIÈREMENT REVUE SUR LE TEXTE ANGLAIS

PAR M. FRANCISQUE MICHEL

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

Et précédée de la vie de Shakspeare

PAR THOMAS CAMPBELL

TOME PREMIER



PARIS

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie, LIBRAIRES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56

M DCCC LXIX



REMARQUES

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES

DE

WILLIAM SHAKSPEARE,

PAR THOMAS CAMPBELL.

CHAPITRE PREMIER.

Notre époque regrette avec raison qu'il nous soit parvenu si peu de renseignemens sur l'histoire personnelle de Shakspeare. Le génie de la biographie le négligea de son vivant ; elle nous a donné des détails sur des hommes comparativement sans intérêt, et n'a rien dit au sujet du chef-d'œuvre de la nature ; elle a embaumé les nains de la littérature anglaise, pendant qu'elle laissait son colosse enseveli dans l'oubli.

Peut-être notre curiosité désappointée n'a-t-elle à s'en prendre à personne plus étrangement responsable de ce malheur que Shakspeare lui-même. Il se retira des affaires de la vie pour jouir de son loisir et de son bonheur domestique, probablement à l'âge de quarante-huit ans, au bruit encore retentissant des applaudissemens du public. Le poète qui voyait si profondément dans l'ame des autres, ne pouvait pas avoir regardé en lui-même sans deviner la faveur dont il jouirait dans l'avenir. Même les louanges de ses contemporains eussent-elles été moins emphatiques qu'elles ne le furent, il ne pouvait pas plus ignorer sa grandeur que sa propre existence. Comment pouvons-nous le croire assez aveugle à l'amour immanquable de la postérité, ou nous rendre compte de son omission à nous apprendre quelle espèce d'homme était *personnellement* le poète dont les ouvrages devaient charmer les âges à venir, adoucir nos sympathies, tromper notre solitude, élargir notre cœur et nous désopiler la rate ? Cependant Shakspeare ne nous a rien appris au sujet de son individu d'une manière franche et directe, et après avoir clos sa carrière dramatique, il ne se donna pas la peine de laisser ses drames en état d'être correctement publiés : aussi nous sont-ils parvenus avec plus d'obscurités dans le texte que n'en ont même ceux des tragédiens grecs. Un pareil semblant d'insouciance, soit pour sa propre réputation, soit pour l'intérêt que le monde prendrait à lui, fournit un sujet d'étonnement presqu'aussi grand que son génie lui-même (1).

(1) Il est cependant digne de remarque que le feu s'est joint à la paresse des contemporains pour détruire, suivant toutes probabilités, plusieurs pièces concernant Shakspeare. En l'an 1613, son propre théâtre, le Globe, fut entièrement consumé, et l'on ne saurait douter que dans cet incendie plusieurs de ses manuscrits n'aient péri.

Il serait fastidieux d'énumérer les individus, en y comprenant les antiquaires, les biographes et les amis déclarés de la littérature, qui furent ses contemporains, ou peu s'en faut, et à portée d'avoir d'abondans renseignemens à son sujet, et qui cependant en ont très brièvement parlé, ou l'ont totalement passé sous silence. Sans doute la tradition de l'époque a donné un portrait général, et des plus agréables, de son caractère personnel. Drummond de Hawthornden fait contraster la douceur de Shakspeare avec l'insolente arrogance de Ben Jonson; et Ben dit lui-même du grand tragique : « J'aimais l'homme et j'honore sa mémoire, presque jusqu'à l'idolâtrie, autant que qui que ce soit ; il était en effet honnête et d'une nature franche et ouverte. » Ce noble témoignage nous fait regretter que Drummond soit un moins généreux témoin des manières de Jonson en société et de sa conversation confidentielle.

Tous ceux qui ont eu affaire à Shakspeare semblent s'être accordés à attacher à son nom les épithètes de *digne*, de *doux* et d'*aimé*. « Il était d'une très bonne compagnie, dit Aubrey, et avait beaucoup d'à-propos et de douceur dans l'esprit. » Le même John Aubrey dit que c'était un homme beau et bien fait; tradition en tous les cas à laquelle nous pouvons croire, quoique Aubrey n'ait écrit que soixante ans après la mort de notre grand poète. Il est malheureux, cependant, que nous n'ayons pas de certitude complète au sujet de son air personnel. Le buste qui est au dessus de son monument à Stratford, doit, suivant Malone, y avoir été placé avant 1623, sept ans après la mort de Shakspeare, comme cela est mentionné dans les vers de Léonard Digges, écrits à cette époque. Ce portrait nous donne l'idée d'un homme d'assez bonne mine, et non pas d'un bel homme ; mais c'est un morceau insignifiant de sculpture, qui peut ne pas lui avoir rendu justice. Le portrait, connu sous le nom de *Chandos portrait*, nous donne une bien plus haute opinion de sa physionomie ; et Malone et Boswell, à mon avis, ont démontré la grande probabilité qu'il y a en faveur de l'authenticité de ce portrait; mais cependant il diffère beaucoup du buste de Stratford. Ces portraits de Shakspeare sont les deux plus probables qui existent.

Au fait, toutes les traditions concernant Shakspeare ne sont que des bribes pour notre curiosité. Sir William Dugdale, natif de Coventry, à vingt milles de Stratford sur l'Avon, lequel publia les *Antiquités du Warwickshire*, seulement trente ans après la mort du poète, et qui pouvait avoir vu une vingtaine de personnes autrefois familières avec lui, ne prit pas la peine de faire la moindre recherche à son sujet. Fuller montre la même insouciance. Qu'Anthony Wood ait recueilli peu d'anecdotes sur le grand barde, cela peut s'expliquer en partie par la circonstance que son principal objet dans ses *Athenæ Oxonienses*, était de donner des détails sur les hommes élevés à Oxford. Il est vrai que dans cet ouvrage il a introduit des noms qui ne furent jamais enregistrés à Oxford; mais comme son but était de glorifier une grande université, c'était peut-être sa politique d'en dire le moins possible au sujet du plus grand des hommes qui n'avait été à aucune université.

Thomas Heywood, le contemporain de Shakspeare et son camarade de théâtre, songeait à écrire une histoire des poètes, dans laquelle il aurait compris le barde de l'Avon; mais malheureusement cet ouvrage, s'il a été écrit, n'a jamais été publié. Browne, le poète pastoral, en avait conçu un pareil ; mais *son projet* fut aussi abandonné sans avoir reçu

Peu de temps après il y eut un grand feu dans la ville de Stratford, et c'est probablement à cette occasion que quelques unes de ses lettres à ses compatriotes furent perdues. Ben Jonson doit avoir aussi possédé quelques lettres de Shakspeare; mais la maison ainsi que la bibliothèque de Ben furent détruites en partie par le feu vers la fin de sa vie. Pour couronner le tout, l'on peut supposer que le grand incendie de Londres, en 1666, nous a privés de documens relatifs au poète, qui autrement eussent été conservés.

d'exécution. L'enfer, dit-on, est pavé de bonnes intentions. Même les libraires qui réimprimèrent les pièces de notre poète en 1664 et 1685, n'employèrent personne pour écrire sa vie.

Presque un siècle après la mort de Shakspeare, le poète Rowe écrivit une notice sur lui. Elle est maigre, il faut l'avouer; mais il est permis de douter qu'elle soit aussi incorrecte que l'assurent Malone et Boswell, son éditeur. Le reste du dix-huitième siècle produisit au sujet de Shakspeare une succession d'écrivains, parmi lesquels nous sommes surtout redevables au docteur Farmer pour son Essai sur l'instruction, ou plutôt sur l'ignorance de Shakspeare, et à Malone, cet homme infatigable et ami de la vérité, quoique quelquefois dans l'erreur. De notre temps, M. J. P. Collier a fait quelques découvertes importantes relativement à l'histoire personnelle de Shakspeare, en ce qui touche ses rapports avec le théâtre. Le révérend Alexander Dyce est aussi un estimable écrivain de notre temps, qui s'occupe de Shakspeare et de l'ancienne littérature de l'Angleterre.

Parmi les littérateurs actuels, je ne dois pas oublier le révérend Joseph Hunter, qui prépare un ouvrage sur la poésie de cette époque; et son savoir ainsi que son habileté nous font espérer que ce travail sera important.

Dans la crainte d'être prolixe, je n'entrerai pas dans toutes les disputes qui se sont élevées au sujet de la véritable orthographe du nom du poète, qui a diversement été écrit Shaxpeare, Shackspeare, Shakspeare, et Shakspere; je m'en tiens à la manière moderne: je veux dire que j'écris *Shakspeare*, quoique Sir Frédéric Madden, dans un petit traité qu'il vient de publier (1), soutienne par de très bonnes raisons que la signature du poète fut toujours *Shakspere*. La lettre de Sir Frédéric à la Société des Antiquaires de Londres sur ce sujet doit son origine à la découverte d'un exemplaire des *Essais* de Montaigne, traduits par Florio, dont on peut suivre l'existence en arrière jusqu'à l'époque où il appartenait à notre poète, qui a écrit sur un feuillet blanc *Wm Shakspere*. Cet exemplaire, en raison de son autographe, a été récemment vendu cent guinées (1). Dans tout le monde des auteurs, il n'y en a aucun que nous eussions désiré voir lire à Shakspeare plutôt que Montaigne, et il a montré son estime pour le vieux et naïf Français en le copiant dans un passage de la *Tempête*, dans la conversation entre Gonzalo, Antonio et Sébastien. Les paroles de Gonzalo sont une imitation palpable d'un passage du premier livre, p. 102, de l'ouvrage de Montaigne. Florio. qui traduisit cet auteur en anglais, était probablement connu de Shakspeare, et la tradition rapporte qu'il fut le prototype d'Holofernes, le maître d'école, dans *Peines d'Amour Perdues*.

Rowe dit que le poète était issu d'une bonne famille du côté de son père; cependant cela n'est pas prouvé: dans le fait, on n'a rien découvert relativement au grand-père de Shakspeare. Malone exprime la croyance où il est que le père du poète, John Shakspeare, n'était pas natif de Stratford; s'il en est ainsi, il n'est pas probable que son grand-père fût né dans le même endroit, et, en effet, il ne se trouve aucune trace de sa naissance dans les registres de la paroisse de Stratford.

(1) *Observations on an Autograph of Shakspere, and the orthography of his name, communicated to the Society of Antiquaries by Sir Frederic Madden, K. H., F. R. S. and S. A. in a Letter to John Gage, Esq. F. R. S. Director.* London: Thomas Rodd, MDCCCXXXVIII, in-8, de 16 pages, plus deux feuillets, dont l'un contient un faux-titre et l'autre une *additional note*. Ce livret est une réimpression, avec quelques corrections, d'un article qui a paru dans l'*Archæologia*, volume XXVII, pages 113-123.

Cet article en a inspiré un autre fort remarquable, signé *L*, et inséré dans *The London and Westminster Review*, n° LXI. — August, 1838, p. 321-352.

F. M.

(1) Il a été acquis par le libraire William Pickering, qui l'a revendu pour cent vingt guinées au Musée Britannique, où ce livre se trouve actuellement.

F. M.

Ceci prouve certainement que Rowe a commis une méprise en renvoyant à ces registres, mais ne prouve rien de plus ; ce fait ne nous fournit rien dont on puisse induire que le grand-père du poète *n'aurait possédé aucune propriété foncière.* « S'il avait eu des terres, dit Malone, nous aurions su comment elles vinrent entre ses mains et à qui elles furent transmises. » Mais n'est-il pas notoire qu'il y a eu d'innombrables transmissions de propriétés dont tous les actes ont été perdus? Il est vrai que les rôles de la chapelle de Henry VII ne contiennent aucune trace de la concession de terres qu'on prétend avoir été faite par ce monarque à l'ancêtre paternel du poète, la mention qu'on y trouve semble certainement se rapporter à une concession reçue par le père de sa mère ; mais il ne s'ensuit pas nécessairement que la famille paternelle du poète n'ait jamais pu d'une manière ou d'autre avoir possédé aucune propriété foncière. Malone chercha en vain dans tout le comté de Warwick des documens sur ce sujet ; mais savait-il dans quelle partie du Warwickshire il fallait faire des recherches ? Non ! il reconnaît qu'il ne sait rien relativement au grand-père paternel de Shakspeare, qu'il ignore le lieu de sa naissance, celui où il vécut, celui de sa mort, et quels furent ses moyens d'existence ; mais en cet état de cause il nous assure qu'il *ne pouvait pas être un gentleman,* le père du poète ayant été le premier de sa famille qui, parmi les citoyens de Stratford, reçut le titre de *mayster* par suite de sa dignité de magistrat. Mais la famille de Shakspeare du côté paternel, suivant toute apparence, n'était pas de Stratford, et les noms de ses membres, s'ils appartenaient à la classe qui possédait des terres, n'auraient pas paru dans les registres civils de Stratford. La question de savoir si un poète comme Shakspeare est de bonne extraction n'a pas la moindre importance ; mais je ne puis m'empêcher de comparer le raisonnement de M. Malone sur ce sujet à celui des cochers de fiacre qui, lorsque vous refusez de les payer d'une façon exorbitante, vous expriment en face l'opinion où ils sont qu'il est impossible que vous soyez un homme comme il faut.

Le père de Shakspeare, John Shakspeare, était gantier à Stratford ; M. Malone a complétement prouvé que c'était là son principal commerce. Il paraît, cependant, avoir été un marchand spéculateur ; il affermait des prairies, et il n'est pas impossible qu'il ait, comme on l'a dit, trafiqué en laine et en bestiaux ; mais il ne faut ajouter aucune foi à la tradition qui rapporte qu'il était boucher, car, s'il vendait des gants, il n'est pas très probable qu'il eût, ou une autre boutique, ou un étal de marchand boucher devant celle de gantier. M. Malone nous apprend que dans ce temps-là le commerce des gants était plus lucratif qu'à présent, parce qu'ils étaient alors parfumés, bordés d'or, et portés par les élégans aussi bien que par les évêques et les juges. Je suppose que quelques esprits auront besoin de ce parfum pour excuser la vocation du père de Shakspeare.

M. Malone pense que John Shakspeare s'établit à Stratford peu après l'année 1550 ; en 1565, il fut élu alderman, et, en 1568, magistrat en chef. Son état de gantier ne prouve d'aucune manière la bassesse de son extraction ; car n'y a-t-il personne qui ait été gantier dans la Grande-Bretagne, ayant pour père un propriétaire foncier? Dans le siècle dernier, un pair d'Écosse, qui votait régulièrement dans l'assemblée des lords écossais, et dont les ancêtres ont été riches et puissans, vendait à la fois des gants et des culottes de peau dans High-Street, à Edinburgh. Si la profession de John Shakspeare n'est pas une preuve directe de basse extraction, son mariage l'est encore moins. Gantier comme il l'était, il épousa Mary Arden, fille d'un *gentleman* dont la famille avait reçu des concessions de terre d'Henry VII. Elle lui apporta la propriété d'Asbies, qui sans doute était peu considérable, mais qui contenait cinquante

acres de terre labourable et six en pré, outre le droit de pâturage commun. Une pareille union, à une époque où la classe des propriétaires fonciers était encore plus éloignée que maintenant de s'allier avec les boutiquiers, en dit plus que des volumes sur la considération dont jouissait le père de Shakspeare comme marchand.

M. Malone affirme positivement que la valeur de cette propriété foncière, apportée à John Shakspeare par sa femme, n'était que de cent livres sterling, parce que la moyenne du revenu annuel de la terre était, à cette époque, seulement de trois shillings par acre. Même à ce prix, la portion de Mary Arden était plus large que celle qui se donnait ordinairement à la fille d'un propriétaire foncier. Mais nous trouvons que le même John Shakspeare afferma aussi la prairie d'Ington, contenant seize acres, au prix d'onze shillings par acre. Quelle preuve donne M. Malone de l'infériorité des acres d'Asbies comparés à ceux d'Ington? S'ils valaient autant, le premier de ces domaines doit avoir représenté entre trois et quatre cents livres. L'on peut aisément supposer que le père du poète, dans sa plus haute prospérité, avait cent cinquante livres sterling, ou plus, de propriété additionnelle; et ainsi, en l'an 1568, lorsqu'il était grand-bailli de Stratford et qu'il obtint de Cooke, Clarencieux (1) du collége des hérauts, le droit d'avoir des armoiries, il pouvait, comme il le fit, déclarer sans mentir qu'il avait une fortune de cinq cents livres sterling, et, sans trop faire violence à la vérité, insinuer que cette propriété était venue entre ses mains principalement de ses ancêtres. Mais John Shakspeare, me dira-t-on peut-être, n'avait pas le droit d'appeler siens les ancêtres de sa femme. Non pas au pied de la lettre, sûrement; mais dans ce temps-là des noms de parenté se prenaient librement par suite d'union par mariage. Même de nos jours la bonne coutume n'est pas abandonnée, et ma nièce par alliance m'appelle son cher oncle, quoiqu'elle ne soit que la femme de mon neveu.

En tous les cas, si John Shakspeare ne se fit pas un cas de conscience (1) d'exagérer à cette époque sa position, le poète divin ne peut être soupçonné d'avoir aidé son père à présenter sa fortune sous un jour favorable; car c'était alors un petit chérubin, âgé de quatre ans seulement, courant çà et là, et songeant plus aux dragées qu'au collége des Hérauts. Il est trop vrai que John Shakspeare, qui était dans un état de fortune florissant en 1568, tomba dans une position difficile peu d'années après. En 1578, il fut excusé de payer la taxe hebdomadaire levée sur les aldermen pour le soulagement des pauvres; en 1579, son nom se trouve parmi ceux des personnes qui n'avaient pas payé leurs taxes, et dans la première de ces années il est prouvé qu'il avait, pendant quelque temps, dû à Roger Sadler, boulanger de Stratford, la somme de cinq livres sterling pour laquelle il avait été obligé de donner la caution d'un ami. Dans la même année 1578, il avait aussi été forcé d'engager le petit domaine d'Asbies pour quarante livres sterling à M. Edmond Lambert, apparemment pour payer l'acquisition de deux maisons à Stratford, pour lesquelles cette somme fut précisément déboursée. Ces quarante livres n'équivalaient certainement pas à la moitié de la valeur du domaine d'Asbies, même suivant le calcul de M. Malone; mais pouvons-nous être sûrs que la valeur de la terre ne fût pas encore plus disproportionnée au prêt pour lequel elle était engagée? Dans de pareilles affaires, et surtout lorsque l'argent est difficile à trouver,

(1) *Clarencieux King-at-arms*, tel est le titre de l'un des membres du Collége d'Armes de Londres, dont le siége est maintenant dans *Paul's Chain*, près de la cathédrale de Saint-Paul. F. M.

(1) *Whether John Shakspeare put a perfumed and easy glove upon his conscience.* Cette pointe d'un bel-esprit qui fait allusion à la profession du père de notre poète, est intraduisible en français, et nous semble d'assez mauvais goût. F. M.

l'emprunteur pressé est content de trouver qui lui prête, quelles que soient ses conditions, et le prêteur a grand soin que le gage déposé, s'il ne vient pas à être rédimé, rembourse sa créance avec usure. Mais il paraît que John Shakspeare devait plusieurs autres sommes à Edmond Lambert, outre les quarante livres sterling dont nous avons parlé. Le montant de ces autres dettes n'est pas connu; mais leur existence démontre clairement que Lambert fit crédit à John Shakspeare pour une somme supérieure à la valeur de la propriété engagée, et sous la garantie de cette même propriété, comme cela résulte nommément de cette circonstance que, lorsque le débiteur se présenta chez Lambert et lui offrit quarante livres pour dégager sa terre d'Asbies, son créancier dit : « Non, vous n'aurez votre terre que lorsque vous vous serez acquitté de ce que vous me devez encore. »

Il s'ensuivit un procès en cour de chancellerie, dans le cours duquel le père de Shakspeare se dit *un homme pauvre;* mais cette expression est bien générale. Plus d'un homme comparativement pauvre vit entouré de crédit et de considération; et, comme le père du poète mourut peu de temps après, laissant des maisons à son fils, sa pauvreté ne devait pas être de l'indigence. Il semble, comme je l'ai fait observer, avoir été un marchand entreprenant, et ses spéculations le mirent dans l'embarras. L'écrivain de la vie de Shakspeare, dans l'*Encyclopédie* du docteur Lardner, dit que le père du poète, devenu vieux, doit avoir été presque dans l'indigence; mais les hommes *presque indigens* laissent rarement des maisons et des vergers à leurs héritiers, et nous savons que William Shakspeare eut de son père, en héritage, les deux maisons de Stratford, qui chacune avaient un verger. Si celui-ci fut jamais insolvable, il ne put pas mourir tel. Quant à ses embarras de fortune, ne ressemblaient-ils point à ceux de quelques personnes que nous voyons souvent posséder des valeurs réelles, et cependant hors d'état, par suite de l'état perplexe de leurs affaires, de faire honneur aux dettes qui viennent fondre sur leurs têtes? Cependant, s'il était dans l'embarras en 1597, l'on peut demander pourquoi il s'était adressé, en 1596, au Collége d'armes pour un renouvellement de sa concession d'armoiries? Ma réponse est que John Shakspeare, désirant mêler ses armes avec celles de sa femme (ce qui est fort naturel), adressa une requête pour obtenir de nouvelles lettres patentes, en se fondant sur les anciennes accordées en 1568; et il pouvait très bien se dire à lui-même : « On m'accorda des armoiries lorsque j'étais dans l'état le plus florissant de ma prospérité; je ne demande maintenant qu'un changement dans mon écu, pourquoi me le refuserait-on? Serait-ce parce que je suis tombé dans le malheur? » Un pareil refus, motivé par le changement de sa position, aurait été un peu moins cruel que la révocation de l'ancienne concession. Il y a toute espèce de raison de supposer que Shakspeare pouvait se trouver de moitié dans cette seconde demande en renouvellement d'armoiries, par suite de son désir de rappeler la généalogie de sa mère; mais l'imputation mise en avant par l'écrivain de sa vie, dans l'*Encyclopédie* du docteur Lardner, lequel le taxe de s'être entendu avec son père pour présenter sa position sous un faux jour, et d'avoir par des amis puissans influencé le Collége des Hérauts pour confirmer la nouvelle concession en 1599; cette imputation, dis-je, n'est justifiée par aucun témoignage.

Les deux propriétés situées dans Henley-Street, à Stratford, dont nous avons déjà parlé, furent achetées par John Shakspeare en 1574, lorsque notre poète avait seulement dix ans. Que son père, avant l'achat de ces maisons, ait vécu dans l'une d'elles en qualité de locataire, c'est ce qui est incertain; en conséquence, la contribution qu'on lève sur ceux qui viennent visiter la maison même où

naquit le poète est tout simplement un tribut sur leur crédulité.

Notre grand poète, fils aîné et troisième enfant de ses parens, naquit à Stratford, dans le mois d'avril 1564 (1), probablement le 23 du mois, dit Malone, *parce qu*'il fut baptisé le 25. Il ne semble pas évident qu'un enfant ait dû être né deux jours avant son baptême; mais, si M. Malone a raison, la naissance de Shakspeare tomba le jour consacré au patron de l'Angleterre, saint Georges de Cappadoce. Cependant notre enthousiasme se refroidit à l'idée que ce grand saint était encore un plus grand pécheur. Saint George naquit à Epiphania, ville de la Cappadoce, dans la boutique d'un foulon; et sa conduite, pendant sa vie, conserva la trace de son origine terrestre. Par son industrie de parasite, il obtint des patrons, qui lui procurèrent l'emploi lucratif de fournir de lard l'armée romaine; mais George vola aux soldats leur lard; et pour sauver le sien (2), il fut obligé de se dérober à la poursuite de la justice. Il professa ensuite l'Arianisme, et monta, par la force et l'effusion du sang, sur le siége archiépiscopal d'Athanase, qu'il souilla par la cruauté et l'avarice. Enfin, dans la capitale de l'Égypte, la vengeance publique s'éleva contre lui, et il fut mis en prison (l'an de Notre-Seigneur 361); mais la populace lui épargna l'ennui d'un procès: elle le mit à mort et jeta son corps à la mer. Il appartient à ceux qui étudient l'histoire de l'Église d'expliquer comment ce filou et ce coupe-jarret a été métamorphosé en saint George, ce grand saint de l'Angleterre, ce patron des armes, de la chevalerie et de l'ordre de la Jarretière.

Notre poète, suivant l'opinion de M. Malone, dut son nom de baptême, soit à William Smyth, mercier, et l'un des aldermen de Stratford, soit à William Smith, chapelier de la même ville; l'un desquels fut probablement son parrain. Il n'avait que neuf semaines lorsque la peste éclata à Stratford, et emporta plus du septième de la population; mais les jambages de la porte de notre enfant sacré, comme ceux des Israélites en Egypte, furent arrosés de manière à être passés par l'ange de la destruction, et il fut épargné. Combien sont importans les résultats de circonstances qui paraissent triviales! Lorsque Mahomet fuyait devant ses ennemis, il se réfugia dans une caverne où ceux qui le poursuivaient auraient pénétré s'ils n'avaient vu une toile d'araignée à l'entrée; ne sachant pas qu'elle venait d'être tissue, ils passèrent leur chemin, et ainsi une toile d'araignée changea l'histoire du monde. De même un souffle de vent poussant la contagion sur le berceau de Shakspeare, aurait changé les destinées de notre littérature.

L'on n'a conservé aucune anecdote de ses premières années. Toute l'éducation que jamais il reçut, lui fut probablement donnée à l'école libre de Stratford; mais l'âge auquel il y fut placé et le temps qu'il y resta sont des points que l'on peut seulement conjecturer. Son père, à ce qu'il paraît, n'était pas un savant de première force; car il fit une marque, quelque peu semblable à la lettre A, en guise de signature. Cependant à cette époque cette circonstance n'était pas une preuve de basse extraction; car, trente ans seulement avant qu'Élisabeth montât sur le trône, Fitz-Herbert conseillait aux hobereaux campagnards

(1) Le docteur Drake et d'autres ont attribué à John Shakspeare, le gantier, une famille plus nombreuse qu'elle ne le fut jamais, le confondant avec un autre John Shakspeare, cordonnier à Stratford. Le père du poète eut quatre fils et autant de filles: Joan, Margaret, William, Gilbert, une autre Joan, Anne, Richard, et Edmund. Joan l'aînée, Margaret et Anne furent enlevées à un âge prématuré; Gilbert, suivant Oldys, eut une vie assez longue, et vit le dramaturge remplir un rôle dans l'une de ses propres pièces, lequel, d'après sa description, doit avoir été celui d'Adam dans *Comme vous l'Aimez*. Joan, la seconde, devint la femme de William Hart, chapelier de Stratford, et mourut en 1646. L'on ne sait rien au sujet de Richard, sinon qu'il fut enterré en 1612-13, âgé de près de trente-neuf ans. Edmund embrassa la profession d'acteur, joua au théâtre du Globe, et fut enterré dans l'église de Saint-Sauveur (paroisse où il demeurait) le 31 décembre 1607, dans sa vingt-huitième année.

(2) *To save his own* (*bacon*).

qui ne savaient pas écrire, d'aider leur mémoire par des coches pratiquées sur un bâton. Le manque d'instruction que ressentait le père de Shakspeare n'était pas tel que vraisemblablement il élevât des obstacles à l'éducation de son fils, au contraire. Nous accordons que Shakspeare n'était pas un savant de première classe; mais il apprit le latin à l'école de Stratford, cela est concédé même par ceux qui mettent au plus bas ses études classiques, bien que reconnaissant, comme il paraît certain, qu'il prit ses sujets, pour la plus grande partie, dans des traductions d'ouvrages. Au lieu d'être surpris que Shakspeare eût, suivant toute apparence, un grand génie avec une petite érudition, je suis porté à attribuer la grandeur de son génie à la bonne fortune qui lui advint d'avoir une si petite portion des forces de sa jeunesse absorbée dans la fatigue obligée d'acquérir de la science. Par science, je n'entends point les connaissances qu'il gagna par la lecture, mais celles qu'il aurait pu acquérir par des grammaires et des dictionnaires et auxquelles il échappa.

J'ai ailleurs exprimé mon opinion relativement à l'influence d'une instruction profonde sur le génie poétique. Si la science pouvait venir par intuition, je n'ai aucun doute qu'elle enrichirait le génie; mais la peine et l'absorption d'esprit consacrées à l'acquérir, l'habitude de ne pas penser par soi-même, outre les préjugés sujets à accompagner son acquisition, et la distraction de l'esprit de ses impulsions et de ses méditations naturelles, ces choses doivent, je le crains, être comptées en déduction des avantages, quels qu'ils soient, dont l'inspiration puisse s'accroître par suite d'une érudition laborieusement acquise. On prédisait à un jeune homme appartenant naguère à l'une de nos universités qu'il deviendrait certainement un prodige, car il lisait seize heures par jour. « Ah! dit quelqu'un; mais combien d'heures par jour pense-t-il?» L'on eût pu ajouter : « Pendant combien d'heures sent-il? » Cependant nous avons des preuves que Shakspeare se plaisait aux fictions de l'antiquité, et comprenait ses caractères et ses vérités morales. Il n'y a aucun doute qu'il allumait sa glorieuse imagination à la lampe de la mythologie classique :

> Hyperions's curls; the front of Jove himself;
> An eye like Mars, to threaten and command;
> A station like the herald Mercury,
> New-lighted on a heaven-kissing hill (1).

> La chevelure bouclée d'Apollon, le front de Jupiter lui-même,
> Un œil comme Mars, pour menacer et commander;
> Une attitude pareille à celle du héraut Mercure,
> Quand il vient de descendre sur une montagne qui baise le ciel.

Qui peut lire ces vers sans voir que Shakspeare s'était pénétré d'un plus profond sentiment de la beauté de la mythologie païenne que n'auraient pu le faire mille pédans durant toute leur vie? Le nombre d'années qu'il passa à l'école de grammaire n'a pas été déterminé; il peut y avoir été trois ans, ou bien six. Le moins qu'on puisse supposer, c'est qu'il y apprit du latin, quoique peu; mais avant de conclure que ce fut bien peu, rappelons-nous que c'est Shakspeare qui était l'écolier, et non pas un rustre ordinaire. Je veux bien que, plus tard, livré aux soins de la vie, très probablement il n'ait pas cultivé ses connaissances classiques. Les plus grands savans ne conservent leur érudition qu'à la condition d'y faire des réparations, et un grand nombre d'hommes, qui avaient autrefois de l'instruction, l'ont depuis perdue, pour ne pas se donner la peine de la réparer. Il est difficile de croire que Shakspeare ait ensuite perfectionné les études de son enfance; néanmoins, je soupçonne qu'il avait beaucoup lu sans cependant avoir acquis beaucoup d'érudition. Ses ouvrages présentent des symptômes de la connaissance du français; et, s'il savait quelque peu de latin, il lui était facile de prendre une certaine teinture d'espagnol et d'italien. Que cette dernière conjecture soit vraie ou non, est-il possible de concevoir que Shaks-

(1) *Hamlet*, acte III, scène IV.

F. M.

peare, à la recherche de ses sujets de drame, n'ait pas été un actif liseur? et, supposé que ses lectures aient été sans suite, il n'est pas inexplicable qu'une lecture de ce genre ait été un puissant aliment à son imagination. Son esprit était un alambic d'excellentes choses. L'abeille ne vit pas dans des champs de cannes à sucre, mais elle se repaît des herbes amères des montagnes; et sur ces montagnes les oiseaux sauvages les plus beaux et du meilleur goût sont mieux nourris que nos oiseaux domestiques encagés et empâtés. J'examinais une fois l'estomac d'un oiseau sauvage tué dans les Hautes-Terres de l'Écosse; son plumage était splendide, et sa chair était blanche, ferme et dodue; mais dans son croupion il n'y avait rien que des fleurs de bruyère. J'avais lu les œuvres de Burns, et je ne pus m'empêcher de me dire à moi-même : « Hélas! pauvre créature! tu me sembles être un Burns parmi les oiseaux, puisque dans l'air sauvage de la nature tu peux t'engraisser de fleurs de bruyère. »

Le savoir de Shakspeare, quel qu'il fût, lui donna les moyens de recourir aux sources où se puisaient les connaissances classiques. Son époque abondait en traductions des auteurs anciens; elle était pareillement fertile en spectacles publics, et l'on peut dire que l'allégorie courait les rues. Shakspeare peut s'être moqué de l'absurdité de plusieurs de ces spectacles, cependant ils durent rafraîchir son imagination. Quant à la question de savoir s'il lisait assidûment ou à la légère, il faut se rappeler que la lecture pour lui ne produisait pas le bénéfice vulgaire qu'en tirent les esprits communs. Y avait-il un éclair de sens ou de sensibilité dans un auteur sur les ouvrages duquel il jetait les yeux, cette étincelle s'amalgamait avec son esprit, et lui appartenait à aussi bon droit que la lumière du ciel à l'œil de l'aigle.

CHAPITRE II.

Rowe prétend que notre poète fut retiré de l'école uniquement par suite des embarras de son père, et pour l'aider dans son propre commerce : c'est ce que Malone met en question; il dit qu'il est plus vraisemblable qu'il fut éloigné des bancs dans le but d'apprendre quelque profession qui pût ensuite le faire vivre lui-même. Quoi qu'il en soit, mon opinion personnelle est que son père le rappela afin de l'aider dans ses propres affaires. Une tradition rapporte que notre poète fut engagé comme apprenti chez un attorney (1); et je n'ai jamais fait mention de cette hypothèse à un membre de cette corporation sans qu'il adoptât avec empressement la même conclusion, donnant pour argument que la connaissance que Shakspeare avait des termes de droit paraît n'être pas seulement celle qu'on peut acquérir par hasard, mais qu'elle a toute l'apparence d'une habileté professionnelle. Les légistes vous donneront même, sans argent, une consultation pour prouver que les improbabilités effrontées, les fictions audacieuses, les ruses échappatoires, les railleries et les fourberies ne peuvent provenir que d'un homme qui a été l'apprenti d'un homme de loi : tant ils ont d'ambition de nous faire croire que notre oiseau de paradis fut élevé dans leur nid ténébreux! Mais quel est l'argument de M. Malone sur ce point? Il soupçonne que l'ardente curiosité du jeune poète, à l'âge de quatorze ans environ, l'excita fréquemment à suivre les audiences de la *Court of Record* (1) qui siégeait à Stratford

(1) Espèce d'avoué. F. M.

(1) Mot à mot *cour d'archives*, c'est-à-dire cour dont

une fois tous les quinze jours. En vérité, voici une belle fiction digne de la loi elle-même : les formes d'une petite cour de justice excitant un ardent intérêt dans l'ame d'un enfant poète !

L'argument de George Steevens en faveur de l'opinion qui veut que Shakspeare ait été élevé pour être boucher, argument tiré de l'allusion supposée du poète aux crocs de bois de l'étal, est une stupide plaisanterie, bien que la tradition d'Aubrey, qui fait notre poète garçon boucher, y ait donné lieu. D'autres ont prétendu qu'il était maître d'école entre sa quatorzième et sa seizième année, ce qui est une vocation improbable à cet âge et ce que ne confirme aucun témoignage ; mais il faut nécessairement supposer qu'il apprenait pendant ces années une profession d'une espèce ou d'autre. Nous n'avons aucune preuve directe que son père ait jamais exercé d'autre état que celui de gantier, et en conséquence rien ne nous défend de conjecturer qu'il aidât son père dans ce commerce.

Il est surprenant que l'esprit de conjecture, dans sa fécondité, n'ait jamais fait voyager Shakspeare à l'étranger pendant sa jeunesse, et n'ait pas fait de lui un *mousse sur la cime du mât tremblant* (1) : car je me suis laissé dire qu'il ne parle jamais de choses nautiques sans une apparence de connaissances précises (2).

Quelles qu'aient été ses occupations pendant le temps qui s'écoula entre l'époque à laquelle il quitta l'école et le moment de son départ pour Londres, il est certain qu'il se maria dans l'intérim. Son choix se porta sur Anne Hathaway, qui était alors dans sa vingt-sixième année, tandis que lui, l'enfant poète, était seulement âgé de dix-huit ans et quelques mois, conséquemment plus jeune que sa femme d'environ huit ans.

Sur ce point de l'histoire de notre poète, un document de la plus haute importance fut découvert dans les archives de la cour consistoriale de Worcester, par M. Wheeler, qui l'a publié dans le *Gentleman's Magazine*, cahier de septembre 1836, avec cette note préliminaire : « Il est bien connu que le barde de l'Avon se maria à une période de la vie singulièrement précoce ; et dans son premier article biographique, que Rowe rédigea d'après les renseignemens que Betterton avait recueillis sur les lieux, il est dit que sa femme était la fille d'un certain Hathaway, riche métayer du voisinage de Stratford. » M. Malone observe avec raison qu'ils ne se marièrent pas dans cette ville, aucune mention de leur union n'existant dans le registre de cette paroisse. Je n'ai pu pareillement, ajoute le commentateur, déterminer le jour ou le lieu de leur mariage, quoique j'aie fouillé, dans ce but, les registres de plusieurs paroisses voisines. « Cependant, continue M. Malone, la tradition relative au nom de sa femme s'appuie du testament de Lady Barnard, petite-fille de notre poète ; car elle consacre plusieurs legs aux enfans de son cousin, M. Thomas Hathaway de Stratford. » Cette tradition est confirmée d'une manière décisive par le document envoyé au *Gentleman's Magazine*, lequel contient la plus ancienne mention du jeune barde, en exceptant toutefois le registre de son baptême. C'est un bon souscrit, le 28 novembre 1582, par deux cautions, à l'occasion de sa demande de licence pour se marier à Anne Hathaway, de Stratford, fille. Les signataires, Fulk Sandels et John Richardson, étaient deux fermiers de la ville de Stratford, *marksmen* (1), apparemment amis du poète, mais remarquables de nulle autre manière ; et

les archives se conservent, par opposition aux justices de paix et aux cours seigneuriales (*manor courts*), desquelles la loi n'exige pas la conservation des archives.
F. M.

(1) *Henri IV*, deuxième partie, acte III, scène 1, vers 18.
F. M.

(2) Il y a ici une longue note que nous avons cru devoir passer ; elle a pour but de prouver l'assertion émise dans le texte, et ne pourrait se traduire sans exiger d'autres notes.
F. M.

(1) C'est à dire hommes qui signaient d'une croix, attendu qu'ils ne savaient pas écrire. F. M.

l'on peut raisonnablement en inférer que, dans cette occasion, il les accompagna à Worcester, quoique, vu sa qualité de mineur, son nom ne figure pas dans cette pièce. Il est très clair qu'il se maria bientôt après, et pareillement que cette union, qui devait se célébrer avec une seule publication de bans, et non sans le consentement des amis de la fiancée, eut lieu dans le diocèse de Worcester, qui renferme Stratford-sur-Avon, probablement dans quelque église de son voisinage, et non, comme le suppose M. Malone, à Weston-sur-Avon, village à une lieue de Stratford, qui est situé dans le comté et le diocèse de Gloucester. Le bon de mariage de Shakspeare est daté, comme nous l'avons vu, du 28 novembre 1582. En mai 1583, la femme de notre poète lui donna une fille, qui fut nommée Susanne, et qui fut baptisée le 26 mai de la même année (1). Si cela est vrai, le premier enfant du poète paraîtrait être né six mois et onze jours seulement après que le bon fut signé. Si M. Malone est exact, relativement à la date de sa naissance dans le registre de Stratford, Miss Susanne Shakspeare vint au monde d'une manière un peu prématurée (2).

Il semble résulter des recherches faites par M. Malone, au sujet des ancêtres de la femme du poète, qu'ils étaient fermiers. Son père paraît avoir eu en propre quelque propriété foncière; cependant nous n'avons pas de preuve que Shakspeare ait eu aucune dot de sa femme. Environ dix-huit mois après la naissance de Susanne, Mistress Shakspeare mit au monde deux jumeaux, un fils et une fille, qui furent baptisés, en février 1584-5, sous les noms de Hamnet et de Judith. « L'ami de notre auteur, M. Hamnet Sadler, et sa femme Judith, dit M. Malone, furent sans aucun doute les parrain et marraine de ces enfans. » Il ne paraît pas que la femme de notre auteur lui ait jamais donné d'autre rejeton.

Une des infortunes qui, dit-on, assaillirent notre poète à son début dans la vie conjugale, est complétement étrangère à son mariage. « Shakspeare, dit Rowe, son biographe, était, par un malheur assez commun à la jeunesse, tombé dans la mauvaise compagnie, et certains de ses amis qui se faisaient une habitude de voler les daims, l'engagèrent plus d'une fois à braconner dans un parc appartenant à Sir Thomas Lucy, de Charlecote, près de Stratford. Pour cela, continue Rowe, il fut poursuivi par ce *gentleman*, et la vengeance lui inspira une ballade sur le plaignant. La ballade elle-même est perdue; mais elle était si mordante, qu'elle redoubla les poursuites dont Shakspeare était l'objet, en sorte qu'il fut obligé d'abandonner ses affaires et sa famille dans le Warwickshire, et de chercher un asile à Londres. »

Il ne reste de cette satire qu'un seul couplet qui soit regardé comme véritable (1), et il ne fait pas honneur même à la muse d'un braconnier. M. Malone rejette l'histoire entière du vol de daims, et probablement il a raison de repousser l'exagération que Davies y met en rapportant nommément que notre poète reçut le fouet pour ce délit. Mais que la punition dont il est question n'ait pas eu lieu, il ne s'ensuit nullement que l'anecdote du larcin et des menaces de poursuite

(1) Malone, édition de Boswell, vol. II, p. 118; et Alexander Dyces, parmi les *Aldine Poets*, publiés chez William Pickering, vol. XX, p. 12.

(2) Il y a ici un renvoi à une longue note, qui renferme le reste de l'article de M. Wheeler. Nous n'avons pas cru devoir la reproduire ici.

F. M.

(1) L'auteur cite en note ce premier couplet, que nous ne traduirons pas ici, vu qu'il justifie en tout point le jugement dont il est l'objet.

En voici le texte :

A parliament member, a justice of peace
At home a poor scare-crowe, at London an asse,
If lousie is Lucy, as some volke miscalle it,
Then Lucy is lowsie, whatever befall it.
He thinks himself greate;
Yet an asse in his state,
We allow by his ears, but with asses to mate.
If Lucy is lowsie, as some volke miscall it,
Sing lowsie Lucy, whatever befall it.

F. M.

doive être incroyable. L'argument de M. Malone est que Shakspeare ne pouvait pas avoir volé des daims dans le parc de Sir Thomas Lucy, attendu que Sir Thomas ne possédait aucun parc aux daims, et qu'en conséquence notre poète ne pouvait pas être accusable d'un vol de daims. Non ; mais Sir Thomas pouvait avoir eu des daims sur sa propriété, bien qu'ils ne fussent pas dans un parc à daims légalement constitué ; et pour en agir sans gêne avec cette venaison, le délinquant s'exposait à une action en justice. Cette histoire n'est pas une de celles que nous désirerions tout à fait être vraies ; mais cependant c'était une frasque de jeunesse, et une malice très commune parmi les jeunes gens de cette époque.

C'est probablement pour cette raison qu'il quitta le comté de Warwick pour Londres, sans sa femme ni ses enfans, peu d'années après son mariage ; l'on pense généralement que ce fut en 1586 ou 1587. Alors il embrassa la profession de comédien. Il avait probablement vu des pièces de théâtre à Stratford et quelques uns des meilleurs acteurs de l'époque, comme Burbage l'aîné, Heminge et Thomas Green, qui, suivant toute probabilité, lui étaient connus. Les premiers de ces enfans de Thespis étaient les compatriotes de Shakspeare, et le dernier avait vu le jour dans la même ville que lui, peut-être même était-il son parent.

Rowe dit que Shakspeare fut reçu dans la troupe sur un pied très inférieur. L'on a aussi prétendu, probablement sur la foi de l'assertion de Rowe, qu'il était employé comme garçon d'appel (1), dont l'office consiste à avertir les acteurs lorsque leurs différentes entrées sur le théâtre sont nécessaires. Une autre tradition rapporte qu'il avait coutume de tenir les montures de ceux qui venaient à cheval au théâtre sans domestiques. Cette dernière histoire parut pour la première fois en 1753, dans les *Vies des poètes anglais*, de Cibber. Nous y apprenons que Sir William Davenant le raconta à Betterton, qui le communiqua à Rowe, lequel le dit à Pope ; et que celui-ci le conta au docteur Newton, l'éditeur de Milton. La personne qui le tint du docteur Newton est sans aucun doute ou le docteur Johnson, qui le rapporte lui-même, ou son secrétaire, Shield, qui écrivit une bonne partie des *Vies des poètes*, de Cibber.

Mais la probabilité que Shakspeare ait jamais été garçon d'appel ou ait gardé des chevaux, n'a jamais été reçue avec beaucoup de foi ; et elle est tombée complétement dans le discrédit, depuis que M. Collier a prouvé par des documens qu'il a découverts, que Shakspeare, en 1589, très peu d'années après la date la plus éloignée que l'on puisse assigner à son arrivée à Londres, était l'un des propriétaires du théâtre où l'on prétend qu'il avait été d'abord garçon d'appel ; et l'on doit au moins conclure de ce fait que, s'il fut premièrement reçu dans un rang médiocre, il se fit rapidement une position au théâtre. Mais ce fait nous reporte en arrière à des conséquences naturelles et plus étendues.

Il est clair qu'avant 1591, ou même 1592, Shakspeare n'avait aucune célébrité comme écrivain dramatique ; il faut cependant qu'il ait été utile au théâtre, principalement comme acteur ; et s'il en était ainsi, nommément s'il foulait les planches avec un certain talent, la tradition rapportée par Rowe, relativement au rang peu élevé qu'il eut d'abord lorsqu'il fut admis, ne doit être reçue qu'avec la plus grande défiance.

Quant à moi, je suis d'une opinion tout à fait contraire à celle qui voudrait que Shakspeare ait été novice et dans un emploi inférieur sur le théâtre de Londres. Les habitans de Stratford étaient grands amateurs

(1) Shakspeare avait deux frères, plus jeunes que lui, qui tous deux étaient acteurs. Le temps de leur entrée dans cette carrière n'est pas connu ; mais si l'un d'eux était attaché au théâtre pendant sa première jeunesse, il peut avoir été garçon d'appel (*call-boy*), et cette circonstance peut avoir donné naissance à une tradition relative à Shakspeare, que son âge mûr rend si improbable.

des plaisirs de la scène ; des troupes des meilleurs comédiens leur rendaient visite pendant la jeunesse de notre poète, au moins une fois par an, terme moyen. Depuis sa jeunesse jusqu'à son âge mûr, l'attention de Shakspeare doit avoir été portée sur le théâtre, et il y a tout à croire qu'il connaissait les meilleurs acteurs. C'était probablement un bel homme, et certainement un excellent juge du jeu de la scène ; il avait passé l'âge auquel nous pourrions concevoir qu'il ait été garçon d'appel ou employé à tenir les chevaux. Qu'est-ce qui nous empêcherait de croire qu'il prit rapidement place parmi les acteurs recommandables? On a allégué, comme preuve de sa médiocrité, qu'il jouait le rôle de son fantôme, dans Hamlet ; mais est-ce que le fantôme, dans Hamlet, est un rôle ordinaire? non : quoique ses mouvemens se réduisent à peu de chose, ils doivent se faire avec une grace terrible ; et la voix du spectre, quoique voilée et à demi monotone, doit être solennelle et pleine de sentiment. Si nous le concevons dans ce rôle, nous aurons une idée imposante de la stature et de la mine de Shakspeare. Le public anglais, accoutumé à voir sa puissante noblesse, ses Essex et ses Raleighs, couverts d'une armure complète, et se mouvant sous cet attirail avec un air majestueux, n'aurait pas toléré l'acteur Shakspeare, s'il n'eût pas présenté un extérieur digne du défunt roi de Danemarck.

Le docteur Drake (1) cite quelques vers d'un poème de John Davies de Hereford, publié vers 1611, qui donnent à croire que Shakspeare avait coutume de jouer les rôles de rois. Cela indique au moins qu'il s'était élevé sur la scène au dessus d'un rang médiocre. Il est vrai que, dans un de ses sonnets, il se plaint de sa vocation d'acteur ; mais j'ai entendu Mistress Siddons et John Kemble se plaindre de la même chose. Au résumé, il est à croire que Shakspeare était un bon acteur, quoiqu'il ne fût pas de la plus haute excellence : circonstance qu'il ne faut peut-être pas regretter ; car s'il eût joué aussi bien qu'il écrivait, sa qualité d'acteur aurait nui à celle d'auteur.

(1) *Shakspeare and his Times ; including the biography of the poet ; criticisms on his genius and writings ; a new chronology of his plays ; a disquisition on the object of his sonnets ; and a history of the manners, customs, amusements, superstitions, poetry, and elegant literature of his age. By Nathan Drake, M. D. Paris, Baudry,* 1838, un volume in-8°, p. 207. F. M.

CHAPITRE III.

Un intéressant sujet d'études dans l'histoire littéraire de Shakspeare est l'état de notre poésie dramatique, lorsqu'il commença à arranger et à composer des pièces pour le théâtre anglais. Avant son temps, les mystères et les miracles purs, dans lesquels Adam et Eve paraissaient nus, le diable montrait ses cornes et sa queue, et la femme de Noé donnait des *taloches* au patriarche avant d'entrer dans l'arche, étaient comparativement tombés en désuétude après une vogue de quatre cents ans ; et dans le courant du seizième siècle, le clergé reçut de Rome des ordres qui lui interdisaient de jouer un rôle dans ces pièces. Cependant les moralités, qui avaient fait leur apparition vers le milieu du quinzième siècle, étaient sur leur déclin aussi bien que ces spectacles et ces *masques* en l'honneur de la royauté, lesquels néanmoins aidèrent l'introduction du drame. En même temps, il ne faut pas croire que ces représentations finirent subitement et pour toujours ; les *Chester Mysteries* furent ressus-

cités pour la dernière fois en 1574, et la dernière représentation de la *Passion de Jésus-Christ* eut lieu un vendredi-saint, sous le règne de Jacques I[er]; le titre de *masques*, comme nous le voyons par le *Comus* de Milton, fut donné à une espèce de divertissement dramatique d'une époque encore plus récente.

Mais nous devons nos premiers drames réguliers aux universités, aux clercs de la basoche anglaise, et aux écoles publiques. Les écoliers de ces établissemens s'occupaient de traductions libres des dramatistes classiques, quoique avec si peu de goût que Sénèque était un de leurs auteurs favoris. Ils attrapaient la froideur de ce modèle sans cependant saisir la plus faible trace de ses minces graces; ils jetaient les yeux sur les anciens sans les comprendre, et n'apportaient à leurs plans ni unité, ni but, ni intérêt attachant. Il y a une ressemblance générale entre toutes les pièces qui précédèrent Shakspeare, quant à la mauvaise conception du plan, le style ampoulé et la monotonie de la tragédie, et la bouffonnerie triviale de la comédie.

Les plus distingués des prédécesseurs immédiats de notre grand poète furent Lyly, Peele, Greene, Kyd, Nash, Lodge et Marlowe. Lyly n'était pas entièrement dépourvu de poésie, car nous avons de lui quelques bons vers lyriques; mais dans le drame il est froid, mythologique et recherché; et même il pollua pendant un moment la jeunesse de notre littérature de son abominable euphuisme. Peele a laissé dans son *David et Bethsabé* quelques passages pleins de mélodie et d'imagination. Greene est avec raison estimé pour sa comédie de *Frère Bacon et Frère Bungay*. La *Tragédie Espagnole* de Kyd fut d'abord admirée, mais ensuite citée seulement pour ses échantillons de faux sublime. Nash n'écrivit aucune œuvre poétique, si ce n'est pour le théâtre; mais c'est un pauvre poète dramatique, bien que ses satires en prose soient remarquablement vigoureuses. Lodge ne fut pas beaucoup plus heureux que Nash sur le théâtre; ses productions en prose ne sont pas d'une grande valeur; mais il écrivit une satire en vers d'un très grand mérite, et diverses petites pièces lyriques qui ont de la grace. Marlowe fut le seul grand homme parmi les précurseurs de Shakspeare; ses conceptions étaient fortes et originales; son intelligence saisissait un sujet dans son ensemble. Sans doute il disloquait les muscles de son langage par des efforts trop énergiques, dans le but de faire parade de sa force; mais il traçait ses caractères avec un degré de vérité inconnu à ses prédécesseurs. Son *Edward II* est pathétique, et son *Faust* est empreint d'une véritable grandeur. Si Marlowe eût vécu, Shakspeare aurait eu quelque chose comme un compétiteur.

Shakspeare commença sa carrière vingt ans après que le drame anglais eut acquis une habitation locale aussi bien qu'un nom; après que les écoliers et les enfans de chœur eurent cessé d'être exclusivement les comédiens, et lorsque les écoles, les réfectoires d'université, les palais de justice, les manoirs de la noblesse et les châteaux royaux ne furent plus les seuls théâtres. Des pièces, il est vrai, furent encore jouées, même à une époque avancée du règne d'Elisabeth, dans des églises, des chapelles et des maisons de nobles, et même des comédiens régulièrement autorisés firent briller leur gloire théâtrale dans les cours des auberges. Je n'entre jamais dans une vieille construction de cette espèce sans penser à notre théâtre primitif. Mais lorsque Shakspeare vint à Londres, notre métropole avait des théâtres réguliers et autorisés, ainsi que des troupes dramatiques. Le premier bâtiment consacré exclusivement en Angleterre aux besoins du drame et appelé le *Théâtre*, fut élevé vers 1570 dans Blackfriars, près du présent hôtel des Apothicaires. Le nombre des théâtres s'accrut rapidement. Une salle de spectacle dans Whitefriars, dans ou près Salisbury-Court, et une autre appelée le *Rideau dans Shoreditch*, s'élevèrent avant

1580. Il est clair aussi, dit M. Collier, qu'il y avait des théâtres sur le Bankside, presqu'au pied du pont de Londres, antérieurement à 1587; car dans le mois d'octobre de cette année, quelques uns des habitans de Southwark se plaignaient que l'on représentât encore le dimanche des pièces et des intermèdes (1).

Je n'entrerai pas dans la question, intéressante pour les antiquaires, de savoir le nombre exact de théâtres qui existaient à la date de l'arrivée de Shakspeare à Londres ; il suffit de dire qu'il doit y en avoir eu plus d'un. Entre ce temps et sa retraite définitive à Stratford, il s'éleva plusieurs autres nouvelles salles; cependant il faut comprendre que ces théâtres n'étaient pas tous ouverts en même temps.

« Presque tous ces bâtimens, dit M. Dyce, étaient probablement construits en bois. Ceux, ajoute-t-il, qui pour une raison que nous ignorons, étaient appelés théâtres particuliers, étaient entièrement mis par un toit à l'abri des injures du temps, pendant que les théâtres publics n'avaient d'autre voûte que celle des cieux, excepté la scène et les galeries qui étaient couvertes. A l'extérieur de chaque théâtre l'on voyait une enseigne qui indiquait son nom, et, pendant la représentation, l'on hissait un drapeau sur le toit; leurs dispositions intérieures ressemblaient à celles d'aujourd'hui : il y avait des rangées de galeries ou d'échafauds; derrière, se trouvaient des loges ou des chambres destinées à des personnes de la classe la plus élevée, et qui, dans les théâtres particuliers, étaient assurées par des serrures dont on donnait les clés aux individus qui les retenaient. Au centre, dans les théâtres particuliers, il y avait un espace (séparé de la scène par deux palissades, à ce qu'il paraît), qu'on appelait *the pit* (le trou) et qui était garni de sièges ; mais dans les théâtres publics, le même espace était appelé *the yard* (la cour), et ne présentait point un pareil avantage.

(1) Collier's Annals of the Stage, vol. III, p. 316.

» Des fanaux, ou de grandes lanternes ouvertes, servaient à éclairer le corps du bâtiment, et deux énormes branches semblables quant à la forme à celles que l'on suspend maintenant dans les églises, donnaient de la lumière à la scène. L'orchestre, qui était loin d'être nombreux, était assis, à ce que l'on suppose, dans un balcon supérieur, au dessus de ce que l'on appelle maintenant *the stage-box* (baignoires d'avant-scène). Les instrumens le plus en usage étaient les trompettes, les cornets, les hautbois, les luths, les flûtes, les violes et les orgues.

» Les amusemens de l'auditoire, en attendant que la pièce commençât, consistaient à lire, à jouer aux cartes, à fumer, à boire de l'ale, et à manger des noix et des pommes; même, pendant la représentation, c'était la coutume des beaux-esprits, des critiques et des jeunes gens à la mode, jaloux d'attirer l'attention, de se placer sur la scène, ou couchés sur des joncs, ou assis sur des escabeaux loués, pendant que leurs pages leur fournissaient des pipes et du tabac (1).

» Au troisième coup, ou fanfare de trompettes, la représentation commençait. Le rideau, qui cachait la scène à l'auditoire, se tirait alors, en s'ouvrant par le milieu et en glissant sur des tringles en fer. On employait d'autres rideaux appelés *traverses* au lieu de décors. Dans le fond, il y avait un balcon, dont la plate-forme s'élevait environ à huit ou neuf pieds du sol; il servait de galerie à fenêtre, ou de chambre supérieure : de là se débitait quelquefois une portion du dialogue, et sur le devant il y avait des rideaux suspendus, pour cacher au besoin à l'auditoire ceux qui se trouvaient dans cette galerie. Le plafond, peint en bleu, ou orné de draperies de cette couleur, s'appelait *the heavens* (les cieux). Le plancher de la scène était généralement couvert de joncs; mais, dans des occasions extraordinaires, il

(1) L'embarras causé par ceux qui, étrangers à la scène, s'y plaçaient continua jusqu'au temps de Garrick.

l'était d'une natte. Assurément il n'y avait pas de décorations mobiles ; une planche contenant le nom du lieu de l'action en grosses lettres était mise dans un endroit où elle pouvait être vue de tout le monde. Parfois, lorsqu'un changement de scène était nécessaire, l'auditoire était prié de supposer que l'acteur, qui n'avait pas quitté les planches, avait passé dans un lieu différent. Un lit qu'on avait poussé sur la scène représentait une chambre à coucher, et une table avec des plumes et de l'encre faisait connaître qu'on était dans un comptoir. L'on employait de grossiers artifices pour imiter des tours, des remparts de ville, des gueules de l'enfer, des arbres, des dragons, etc. Les trappes avaient été en usage de bonne heure ; mais faire monter un personnage céleste à la voûte de la scène, c'était plus que les machinistes du théâtre ne pouvaient toujours exécuter.

» Les meilleures garde-robes théâtrales dans les meilleurs théâtres étaient coûteuses. Ceux qui remplissaient les rôles d'hommes portaient parfois des perruques ; les rôles de femmes étaient joués par des enfans ou des jeunes gens qui se servaient quelquefois de masques. L'acteur chargé de prononcer le prologue était ordinairement revêtu d'un manteau de velours noir ; souvent on se passait d'épilogue. Pendant la pièce, le niais (*the clown*) devait se livrer à des bouffonneries impromptues ; il y avait du chant et de la danse dans l'intervalle des actes ; la pièce se terminait par une chanson ou une *jig*, composition rimée, dans le genre des farces, d'une étendue considérable, chantée ou récitée par le niais, et accompagnée de danses et d'un air de flageolet et de tambourin. Une prière pour la reine, prononcée par les acteurs à genoux, terminait le tout.

» Le prix d'entrée paraît avoir varié suivant le rang et l'estime dont jouissait le théâtre : l'on prenait un shilling (1) par place dans les meilleures loges, l'admission au parterre et aux galeries était de six pence (1), de deux pence, et quelquefois d'un penny ; la représentation commençait à trois heures. Pendant le règne d'Élisabeth, il y avait spectacle le dimanche aussi bien que les autres jours de la semaine ; mais, sous ses successeurs, il paraît que les représentations dramatiques le dimanche ne furent tolérées qu'à la cour. »

(1) Vingt-cinq sous de notre monnaie.
F. M.

Il y a toute raison de croire que Shakspeare commença sa carrière d'auteur dramatique en adaptant à la scène les ouvrages des écrivains qui l'avaient précédé. Avant la fin de l'année 1592, il avait certainement été employé de cette manière. Cette année mourut Green, qui laissa prêt à être mis sous presse son *Groat's-worth of Wit* (pour un groat d'esprit), dans lequel faisant évidemment allusion à Shakspeare, il dit : « Il y a un corbeau parvenu, paré de nos plumes ; dans son propre orgueil, le seul *Shakscene* (2) d'un pays ! »

Il est probable, cependant, que Shakspeare avait fait quelques tentatives, quoique peu nombreuses, pour être un dramaturge original. En même temps, il y a motif à croire qu'il peut avoir écrit quelques uns de ses poèmes non dramatiques, qui, apparemment, élevèrent très haut sa renommée, pendant que sa réputation dramatique était encore à son aurore. Il appelle lui-même son poème intitulé *Vénus et Adonis*, le premier *héritier de son invention*. Ce poème parut en 1593, et l'*Enlèvement de Lucrèce* l'année suivante. La prolixité du premier poème est fatigante, la moralité du second engendre l'ennui ; cependant ils lui gagnèrent de la réputation, non seulement avant que quelques uns de ses meilleurs drames eussent paru, mais même plus tard. Tous les deux ils furent dédiés au comte de Southampton, qui, au rapport de Rowe, fit

(1) Six pennys, ou douze sous français
F. M.

(2) Il y a ici un jeu de mots entre *Shakscene* qui signifie *garçon de théâtre*, littéralement *secoueur de décors*, et *Shakspeare*, qui veut dire *secoueur de lance*
F. M.

présent à notre barde de mille livres sterling. La vérité de cette anecdote peut être mise en question ; mais au moins nos cœurs penchent à croire à cette largesse.

Maintenant que je suis sur le sujet de ses poèmes non dramatiques, je suis tenté de continuer et de les présenter sous un seul coup d'œil, me réservant de considérer plus tard quelques uns de ses drames, qui furent écrits avant certaines de ses pièces non dramatiques.

Ses sonnets et sa *Plainte de l'amant* furent publiés ensemble en 1609. Quelques uns de ses sonnets avaient été composés certainement plusieurs années avant cette date ; car Meres, en 1598, fait allusion aux *Sonnets sucrés de Shakspeare parmi ses amis*. Ils semblent avoir été lancés à différentes époques de sa vie.

Quelques uns de ces jets, mais non pas tous, me paraissent dignes de Shakspeare. Parmi les plus admirables sont le huitième, le trentième, et au dessus de tous, le cent-trente-troisième.

Let me not to the marriage of true minds
Admit impediments, etc.

Je ne veux pas admettre d'empêchemens au mariage des ames sincères, etc.

Celui-ci, en vérité, est bien de Shakspeare : c'est l'amour regardant sa propre image dans le ruisseau de la poésie. Cependant, en somme, ces sonnets n'ajoutent pas plus à la renommée de notre poète qu'une boule de neige au sommet de l'Olympe.

En décrivant les grands hommes, Dugald Stewart remarque qu'un de leurs caractères est d'imprimer leur sceau sur la physionomie de leur époque ; mais la plupart de ces sonnets montrent Shakspeare recevant le cachet de son siècle, loin de le lui imprimer. C'était un temps de recherches en fait d'imagination ; et l'immortel rimeur de sonnets n'est pas exempt de ce défaut. C'était l'âge des expressions hyberboliques d'amitié entre hommes ; en effet, à cette époque, c'était chose commune pour un homme bien né qui écrivait à un autre, de terminer par *votre amant dévoué*, comme nous disons maintenant *je suis votre obéissant serviteur*. Or, dans ces sonnets, notre poète complimente ses amis d'une manière totalement différente de l'usage moderne, et qui ne peut s'expliquer que par la mode du langage contemporain.

La plus grande partie des sonnets est adressée à un ami, que M. Boaden, suivant moi, a prouvé être le comte de Pembroke ; au moins nous devons le penser ainsi jusqu'à ce qu'il s'en trouve un autre dont les droits soient plus fondés.

Augustus W. Schlegel blâmait les commentateurs de Shakspeare de ne pas avoir découvert, dans les productions ci-dessus mentionnées, une mine de renseignemens sur la biographie du poète ; mais, à l'exception de quelques expressions générales sur ses sentimens naturels, les sonnets de Shakspeare ne nous donnent aucun accès à son histoire personnelle. Schlegel dit qu'ils peignent ses passions sans équivoque ; mais il n'en est rien ; car ils peignent son amitié d'une manière hyperbolique, avec un mélange de jalousie qui n'appartient pas à l'amitié d'un homme pour un autre ; et quoique une vingtaine de ses sonnets soient adressés à une femme dont il feint d'être amoureux, est-il certain que son langage érotique, même dans ces pièces, n'était pas coloré d'imagination ? Il menace son idole féminine de devenir fou, et de l'accuser faussement des faveurs qu'elle ne lui avait jamais accordées. On ne peut nier qu'il ne parle dans ces sonnets à une amante, réelle ou imaginaire, plus jeune que lui ; en même temps sa menace de l'afficher fait douter qu'il ait eu un profond attachement pour l'objet qu'il traitait ainsi. Bien plus, je soupçonne que, si cette affaire d'amour eût été vraie, il en aurait moins dit à ce sujet. Cependant je suis loin d'entretenir l'opinion que Shakspeare ne ressentit jamais la passion de

l'amour pour aucune autre femme que pour Anne Hathaway. Elle l'épousa, ou plutôt elle le fit tomber dans le mariage comme dans un panneau, elle dans sa vingt-sixième année, et lui enfant de dix-huit ans. Mettant de côté que la naissance de Susanne Shakspeare ait été prématurée, pour la réputation de sa mère, la circonstance en elle-même du mariage d'une femme faite avec un jeune homme de dix-huit ans, fait peu d'honneur à la mémoire de celle-ci, et nous laisse sans une grande sympathie pour elle, si Shakspeare, parmi les séductions de Londres, oublia la foi conjugale.

Mais il est pénible de voir le digne docteur Drake dans une si grande perplexité à ce sujet. Il commence tout d'abord par nier la possibilité que Shakspeare ait eu aucune affaire d'amour à Londres, *vu qu'il était marié et père de famille*. Un peu plus loin, il regrette que l'on ne puisse prouver que ces sonnets, adressés à une femme de mauvaises mœurs, et aux yeux noirs, aient été adressés à un objet imaginaire; mais bientôt il découvre, dans son propre cerveau, l'entière conviction qu'ils s'adressaient à un objet purement idéal. Bien plus, le docteur Drake blâme cette femme idéale d'avoir été l'une des femmes les plus perverses qui aient jamais été décrites par la plume d'un poète. Or, c'est assurément une désagréable affaire pour une pauvre femme aux yeux noirs que tout d'abord son existence soit contredite, et qu'ensuite on mette sur son compte les fautes commises par elle pendant son état de non existence!

Un autre des poèmes non dramatiques de Shakspeare est la *Plainte de l'amant*. Il renferme plusieurs beautés, mais aussi un grand nombre d'expressions recherchées. La *Jeune fille abandonnée*, décrivant son amant, conjure un être qui ressemble à Shakspeare lui-même :

For, on the tip of his subduing tongue,
All kinds of arguments and questions deep;
All replications prompt, and reason strong,
For his advantage still did wake and sleep,
To make the weeper laugh — the laugher weep.

Car sur le bout de sa langue victorieuse
Il y avait toutes sortes d'argumens et de questions profondes;
Toutes les promptes répliques et les fortes raisons,
Pour son avantage se réveillaient ou dormaient toujours,
Pour faire rire celui qui pleure, pleurer celui qui rit

Dans les mélanges du *Passionate Pilgrim* (1), quelques portions de poésie sont attribuées à la plume de notre barde; mais ces mélanges paraissent avoir été envoyés à l'imprimerie sans le consentement de Shakspeare, ou même à son insu, et l'on ne peut maintenant, parmi ce qu'ils contiennent, découvrir ce qui provient de sa plume.

(1) *Le Pèlerin Passionné.*

CHAPITRE IV.

J'en reviens maintenant à sa vie dramatique. Son premier emploi, en arrivant à Londres, doit avoir été celui d'acteur. Il quitta Stratford sans être accompagné de sa famille, et logea en garni. Le lieu de sa résidence dans la métropole, avant 1596, n'a pas été découvert; mais à cette époque, et probablement *depuis*, il logeait à Southwark, près du *Bear Garden* (1).

Les assertions de George Chalmers et du docteur Drake, qui prétendent qu'il passait la plus grande partie des années de sa vie à Stratford, même après son émigration, ne

(1) *Jardin aux ours.*

sont pas concluantes; bien que l'on ne puisse raisonnablement supposer qu'il ne retourna jamais dans le comté de Warwick, pendant qu'il demeurait à Londres. Au contraire, son retour final dans le lieu de sa naissance indique qu'il ne s'en était pas séparé par un sentiment de haine. L'on peut se le représenter animé des sentimens si bien décrits par Goldsmith :

> I still had hopes — my long vexations past,
> Here to return and die at home at last.

> J'espérais toujours, mes longues tribulations finies,
> Revenir ici, et mourir à la fin au logis.

Qu'il ait eu ses tribulations, c'est se borner à dire qu'il était homme. Dans le même temps, nous avons des indications qui montrent qu'il avait assez promptement acquis à Londres une position passablement prospère. Dans l'espace de très peu d'années il était devenu co-propriétaire, pour peu de chose il est vrai, du théâtre dont il faisait partie, et en 1596 il était intéressé pour une très forte part. Il y a aussi des documens qui prouvent qu'à cette dernière époque c'était un écrivain dramatique populaire, universellement admiré, et déjà honoré du patronage de quelques uns des premiers nobles du pays, parmi lesquels étaient les lords de Southampton et de Pembroke. Il n'y a certainement aucune preuve qu'il ait été l'objet d'une solide protection de la part de la reine Élisabeth; mais il y a toute raison de supposer qu'elle appréciait hautement son génie. Une autre preuve de la prospérité de ses affaires est contenue dans une lettre que lui adressa, en 1596, Richard Quyney de Stratford, pour le prier de lui prêter trente livres sterling, ce qui à cette époque n'était pas une somme sans importance. Cette épître était sans aucun doute écrite par le père de Thomas Quyney, qui épousa ensuite la plus jeune fille de notre poète. Le style de la lettre montre que celui qui l'écrivait n'éprouvait aucune crainte d'être refusé.

L'année 1597 a été assignée par M. Malone comme la date à laquelle il acheta l'une des meilleures maisons de Stratford, appelée *New Place*, qu'il répara et augmenta; mais, d'après ce que dit M. Collier, je penche à croire que cette acquisition eut lieu plus tard. En 1602, il donna trois cent vingt livres sterling pour cent sept acres de terre qu'il ajouta à sa propriété. Il m'est avis que ces faits et sa résolution évidente de passer le restant de ses jours dans sa ville natale et avec sa vieille Anne Hathaway ne permettent guère de penser que son cœur ait jamais formé quelque liaison sérieuse à Londres, aux dépens de la foi conjugale.

Il est au moins présumable qu'il retourna à Stratford lors des funérailles de Hanmet, son fils unique, en 1596; et il est également probable qu'il était présent au mariage de sa fille aînée Susanne, qui, en 1607, devint la femme de John Hall, médecin considéré de Stratford.

C'est à l'année 1598 que l'on assigne communément le commencement de ses relations d'amitié avec Ben Jonson. Rowe rapporte une anecdote pour prouver que leur intimité dut naissance à un acte de bienveillance de la part de Shakspeare à l'égard de Ben, qu'il représente comme étant, à cette époque, totalement inconnu; mais la vérité de cette anecdote a été complétement démentie par Gifford; en effet, Ben Jonson, en l'an 1598, devait être aussi connu que Shakspeare. Nous sommes aussi redevables à Gifford de nous avoir montré que les sentimens de Jonson à l'égard de son grand contemporain furent indépendans, honorables et sans aucun mélange d'envie. La seule chose dont il faille s'étonner, c'est que le monde, avec les vers de Ben sur le grand poète devant les yeux, ait été aussi long-temps à méconnaître le fait que l'éditeur de Jonson leur a montré.

Le docteur Drake cite les lettres bodléiennes pour prouver que Shakspeare avait l'habitude de visiter Stratford tous les ans; et Anthony Wood nous dit qu'il était accoutumé à se ra-

fraîchir à l'Auberge de la Couronne, à Oxford, qui était tenue par John Davenant, le père du poète. Anthony représente mistress Davenant comme une femme belle et accomplie, et son mari comme aimant les poètes et admirant fort Shakspeare. En retour Shakspeare fut forcé d'admirer sa femme, et il est certain que Sir William Davenant était le filleul de Shakspeare. L'histoire du jeune Davenant, disant qu'il allait voir son parrain, et auquel on fait observer qu'il ne faut pas prendre le nom de Dieu en vain, est assez vieille pour Joe Miller (1), et n'a pas besoin d'être répétée (2).

Il n'y a aucune preuve que la reine Élisabeth ait jamais pris notre poète sous son patronage, bien qu'elle puisse l'avoir indirectement encouragé; mais il n'y a presque pas à douter que Jacques Ier ne lui ait écrit de sa propre main une lettre amicale, probablement, comme l'insinue le docteur Farmer, par suite du compliment que Shakspeare adressa à la famille des Stuarts, dans sa tragédie de *Macbeth*. La couronne d'Angleterre était à peine tombée sur la tête de Jacques, qu'il accorda un privilége royal à notre poète et à sa troupe du Globe, les élevant ainsi du rang de serviteurs du lord-chambellan à celui de serviteurs du roi. La charte est datée du 29 mai 1603, et le nom de Shakspeare se trouve le second sur la liste des privilégiés.

Au milieu de sa prospérité de Londres, nous ne devons pas oublier la tradition qui concerne son esprit et son hilarité aux réunions de la Sirène, célèbre taverne de Friday-Street. Là, il y avait un club de joyeux esprits où se rendaient régulièrement Shakspeare, Beaumont, Fletcher, Selden, Cotton, Donne, et plusieurs autres dont les noms, même à cette époque éloignée de la leur, inspirent un sentiment mêlé de vénération et de respect. C'est là qu'eurent lieu les vifs combats d'esprit entre Shakspeare et Jonson; et c'est à cet endroit que Beaumont fait allusion dans sa lettre à Ben :

« What things have we seen
Done at the Mermaid? heard words that have been
So nimble, and so full of subtle flame,
As if that every one, from whom they came,
Had put his whole wit in a jest. »

Quelles choses avons-nous vu
Faire à la Sirène? (Nous avons) entendu des mots qui étaient
Si vifs et si pleins d'une flamme subtile
Qu'on eût dit que chacun de ceux dont ils venaient
Avait mis tout son esprit dans une plaisanterie.

(1) Tel est le nom de l'éditeur vrai ou supposé d'un recueil de facéties et de calembours fameux en Angleterre, surtout parmi le peuple.

F. M.

(2) Il est malheureux que cette plaisanterie, qui est pleine de sel, ne puisse se comprendre en français qu'au moyen d'une explication. *God-father* (parrain) se compose des mots *God*, Dieu, et *father*, père.

F. M.

CHAPITRE V.

Il est presque certain, comme je l'ai déjà dit, que Shakspeare commença sa carrière d'auteur dramatique par corriger et adapter à la scène des pièces précédemment écrites. Suivant l'opinion des meilleurs juges, il y a plus d'un drame publié dans les éditions populaires de ses œuvres, auquel il n'aurait eu que peu ou point de part. L'on doit ranger dans cette catégorie *Titus Andronicus*, tragédie qui n'est pas sans mérite; mais qui est trop révoltante dans son plan général pour que l'on puisse la croire le fruit du génie de Shakspeare. Même indépendamment de ses horreurs, il y a un air dans sa poésie, et un ton dans sa versification qui ne sont point shakspeariens. Certains passages ont un rhythme doux et une

expression étudiée, mais non pas l'allure large et l'effet de l'harmonieux langage qui caractérisent Shakspeare.

Six autres pièces, savoir : *The Arraignment of Paris* (le Procès de Paris) (1), *The Birth of Merlin* (la Naissance de Merlin), *Edward III*, *The Fair Emma* (la belle Emma), *The Merry Devil of Edmonton* (le Diable joyeux d'Edmonton), et *Mucedorus*, se trouvent enregistrées dans les livres des libraires de Londres comme écrites par William Shakspeare ; mais ces pièces et quelques autres qui ont été attribuées à notre poète, sont regardées comme supposées, en dépit de la crédulité de Schlegel à ce sujet.

Il existe une opinion différente sur la pièce de *Périclès*, dont Dryden dit que « la propre muse de Shakspeare porta d'abord son Périclès ; » et le crédit que l'on peut accorder à cette tradition n'est point affaibli par le fait que Heminge et Condell, les premiers éditeurs des œuvres du poète, omirent *Périclès* dans leur édition ; car il se trouve qu'ils omirent aussi *Troïlus et Cresseida*, et personne ne doute que cette pièce ne soit de Shakspeare. Rowe dit qu'une partie de ce drame fut certainement écrite par lui. Le docteur Farmer observe que la touche de Shakspeare peut se voir dans la dernière partie de la pièce, et le docteur Percy partage cette opinion.

Steevens prétend que la tragédie fut originairement nommée *Pyroclès*, d'après le héros de l'Arcadie de Sydney ; le personnage, comme il le remarque avec raison, n'ayant point le moindre rapport avec celui du politique athénien.

Je suis content que nous puissions en toute sûreté de conscience rejeter la première partie de *Henri VI* de la liste des pièces qui appartiennent réellement à Shakspeare, lorsque je pense à la scène infernale du cinquième acte, la condamnation de Jeanne d'Arc à être brûlée vive.

(1) L'on sait, à n'en pas douter, que cette pièce fut écrite par George Peele.

Malone assigne à la fois la seconde et la troisième partie d'*Henri VI* à l'année 1591. Dans l'une et l'autre partie, il y a des traces du génie de Shakspeare tellement évidentes, particulièrement dans la seconde partie, que nous devons supposer qu'elles ont été écrites principalement par lui. Toutes deux sont, à n'en pas douter, des remaniemens de pièces plus anciennes ; mais l'on a observé avec raison que les pièces antérieures à notre poète avaient reçu de lui une réparation à fond.

M. Malone donne la même date, 1591, aux *deux Gentilshommes de Vérone*. Cette pièce nous fait voir que Shakspeare était encore très loin de la maturité de son art ; mais elle nous montre le jeune poète développant son sujet tantôt avec grace, tantôt avec une gaîté bouffonne. Il dénoue, à ce qu'on nous dit, son action précipitamment, et ses personnages deviennent amis d'une façon trop improbable. Un vieux duc, qui a été bizarrement courroucé, devient bizarrement charmé. Un protée d'amoureux, à la vue de sa maîtresse maltraitée, devient pénitent ; et, ce qui est encore plus impardonnable, la jeune fille elle-même, qui sous le costume d'un garçon a bravé la mort et le danger pour trouver son amoureux errant, lui pardonne à la vue de son repentir.

L'on pourrait dire quelque chose pour pallier tout cela ; mais que dirons-nous à Launce et à son chien ? Est-il probable que même un sot comme Launce eût mis ses pieds dans les ceps pour les puddings que son chien avait volés ? ou remué sa tête dans le pilori pour le meurtre des oies que le même chien avait tuées ? — Cependant l'ingrat mâtin ne manque jamais de recommencer la perpétration des faits que Launce lui reproche si tendrement. Même, ce qu'il y a de plus étonnant, cet énorme outrage aux probabilités excite chez nous d'énormes éclats de rire. Quel tyrannique empire exercent ces génies comiques sur la foi de notre imagination ! Ils méprisent le mot même de probabilité. Songez seulement à

Smollet nous faisant rire au discours invraisemblable de Pipes, adressé au commodore qui est au bas de la cheminée. — « Commodore Trunnion, levez-vous et soyez épissé, ou tenez-vous tranquille et allez au diable. » Pensez aussi à Swift nous amusant avec ses contrastes de descriptions d'hommes hauts de six pouces et de soixante pieds. Comme cela est improbable!

En même temps quelque chose peut être allégué en faveur de l'autre partie de la question. Un sentiment fastidieux de l'improbable serait quelquefois nuisible à la fiction comique. On voit des critiques dramatiques juger les probabilités des incidens d'un drame, comme s'ils pesaient la valeur d'une preuve devant le tribunal de l'Old Bailey. Or, il est certain qu'à cette auguste cour, lorsqu'il s'agit de décider si un prévenu devra être absous, ou condamné au fouet et à la déportation perpétuelle, on tâche de découvrir des probabilités en faveur du doute avec une tendance miséricordieuse. Mais le théâtre n'est pas l'Old Bailey, et, comme nous allons à ce premier endroit pour notre amusement, nous ouvrons notre cœur à tout ce qui peut nous amuser; et nous n'adressons pas nos remercîmens au critique, qui, dans son procès semblable à ceux de l'Old Bailey, voudrait désenchanter notre croyance. L'imagination fait bon marché de sa foi aux incidens, lorsque le poète peut ou toucher nos affections, ou exciter notre rire.

Nous ne devons pas non plus oublier une vérité importante dans le sujet qui nous occupe. Le poète et l'auteur de fictions (et tout grand auteur de fictions est poète) nous donne une image de la vie en grand, et non des probabilités étroites et bornées de la vie de chaque jour. Mais la vie réelle abonde en événemens qui, à moins de savoir qu'ils sont véritablement arrivés, nous paraîtraient bien près de l'impossible. En conséquence, si vous liez les mains au poète, l'empêchant de représenter tout ce qui peut paraître improbable en raisonnant sèchement, vous ferez que sa fiction cessera d'être une peinture probable de la nature.

Néanmoins nous devons nous rappeler que le drame, même dans la fiction comique, lorsqu'elle ne tombe pas dans la farce, doit observer autant de probabilités qu'il en faut pour captiver l'imagination, et non seulement pour la charmer tout de suite, mais encore pour lui donner un plaisir sobre et pour exciter la réflexion.

Qu'il y ait des limites à cette concession légale d'improbabilités aux auteurs de fictions, c'est ce qui est parfaitement évident; car, dans sa comédie *des Erreurs*, Shakspeare lui-même les dépasse. Là, imitant les Ménechmes de Plaute, il ne se contente pas de deux frères, qui se ressemblent tellement que même la mère qui les porta ne pourrait pas les distinguer; mais il faut qu'il ait, dans les esclaves de ceux-ci, un autre couple de jumeaux qui se ressemblent parfaitement. Cependant Shakspeare lui-même n'eut pas le talent de doubler l'intérêt par ce redoublement d'improbabilités.

Si nous passons à la comédie qui suit celle-ci, savoir, à *Peines d'amour perdues* (1592), nous sommes loin de le trouver au zénith de son inspiration, bien que cette pièce soit sillonnée d'éclairs de poésie shakspearienne, et respire encore plus de gaîté, si c'est possible, que *les deux Gentilshommes de Vérone*.

Le jeune roi de Navarre se retire dans un château de plaisance avec quelques uns de ses courtisans, et il exige d'eux qu'ils fassent vœu d'y étudier la philosophie pendant trois ans, de jeûner un jour de la semaine, de ne faire qu'un seul repas les autres jours, de ne dormir que trois heures par nuit, de ne pas cligner l'œil de la journée, et de ne jamais converser avec aucune femme. L'on fait une loi qui porte que toute personne de ce sexe enchanteur qui viendra à moins d'un mille du palais sera privée de sa langue. Cependant l'on rencontre bientôt un comique obstacle à l'accomplissement de ce vœu sévère. La fille

du roi de France arrive avec un message de son père âgé et alité ; et, comme la loi relative à l'amputation de la langue ne pouvait, dans le cas présent, être mise en vigueur ou à l'égard de son altesse ou relativement à sa suite de dames, l'essaim de belles est logé sous des tentes à une certaine distance du palais, mais non sous son toit. Le roi de Navarre rend visite à la princesse de France, et devient amoureux d'elle; de même ses courtisans sont charmés par les trois beautés de sa suite. Le vœu des dévots étudians est rompu ; ils se déterminent *à aimer les jeunes filles françaises* (1), et à les emmener chez eux. Le roi et ses courtisans, déguisés en Moscovites, rendent visite aux beautés dans leurs tentes ; mais la princesse leur ordonne de les recevoir masquées, et fait que chacun des amans moscovites s'adresse à une maîtresse autre que la sienne. Les dames tournent le dos à leurs admirateurs et refusent de danser avec eux. Cela forme une scène d'un comique exquis. Alors le page des Moscovites se séparant de la lettre qu'il avait à réciter dans un discours d'apparat, substitue le mot *dos* à *yeux*, et les appelle les plus belles femmes qui jamais tournèrent le dos aux hommes (2). Soudain arrive la nouvelle de la mort du père de la princesse ; dès ce moment, les personnages du drame s'abstiennent de faire trop de calembours, et la fille de France, avec une délicatesse que lui commande le décorum, dit au roi de Navarre que tant qu'un an, à partir du présent jour, ne se sera pas écoulé, elle ne peut écouter ses propositions. Ses dames arrêtent agréablement et prudemment, avec leurs amoureux, que leur cour définitive doit être remise à un an. La princesse reste pendant tout le temps sur la scène, sans doute avec les larmes aux yeux pour la perte de son père ; néanmoins elle s'arrête pour entendre le chant joyeux du coucou :

« O words of fear, unpleasing to a married ear. »
O paroles de crainte, désagréables à l'oreille d'un mari.

Dans cette pièce, il y a un manque d'incidens qui l'a empêchée d'être populaire ; les caractères sont esquissés légèrement plutôt qu'avec force, et ils ne sont pas bien distincts. Biron est le héros spirituel des courtisans du roi, comme Rosaline est l'héroïne des dames de la princesse ; mais la pièce entière est une telle lutte d'esprit, que l'on a de la peine à comprendre quels sont ceux que l'auteur avait l'intention de présenter comme les plus spirituels. Dull, à ce qu'il me semble, se montre le personnage le plus sensé de la pièce, lorsqu'il dit qu'il ne comprenait pas le jargon que les autres débitaient. Cependant ce qu'avec Biron et Holofernes personne ne pourrait désirer, c'est que *Peines d'amour perdues* fût oublié.

Richard II aussi bien que *Richard III*, suivant les dates de Malone, parurent en 1593. La première de ces tragédies est estimable pour le pathétique et pour l'habileté avec laquelle les caractères en sont tracés. L'éloquence qui règne dans ce drame n'est point ternie par une disposition à jouer sur les mots, qui est la faute dont Shakspeare peut le moins se défendre ; mais il est entièrement exempt du mélange de scènes comiques. La marche des incidens y est remarquable et augmente progressivement l'intérêt. Le nôtre est à la fin prévenu contre Richard, et nous souhaitons qu'il arrive du bien au banni Bolingbroke. Le poète n'est pas non plus infidèle à ce dernier personnage; mais il adoucit quelque peu la vérité de l'histoire en décrivant le traitement que le héros de Lancastre fit subir au roi détrôné. Cependant Shakspeare, quelque partisan qu'il fût de la maison de Lancastre par ses préjugés, nous laisse voir, bien qu'il ne le dise pas directement, que Henri IV, quoique l'héritier de la propriété de son père, n'était pas l'héritier de toutes ses vertus. Le vieux Gaunt est un modèle de loyauté et de justice héroïques ; son éloquence sur son lit de mort est prophé-

(1) *Love's Labour's Lost*, act. IV, sc. III. F. M.
(2) La phrase anglaise permet cette substitution. En effet, on dit également : *Turn one's back* ou *one's eyes, on somebody.* F. M.

tique; et nous écoutons avec vénération les prédictions de Gaunt sur ce qui doit arriver à Richard pour son injustice, avec d'autant plus de superstition qu'elles sont colorées de sagacité humaine. Le rôle de l'évêque de Carlisle, l'intrépide champion de Richard, dans ce drame, ne doit pas non plus être passé sans attirer nos regards. Lorsqu'il fait un appel au parlement pour son malheureux souverain, et qu'il proteste contre la sentence prononcée durant son absence, pendant que les voleurs ne sont pas condamnés sans être entendus, il dit avec beaucoup d'éloquence :

I speak to subjects, and a subject speaks,
Stirr'd up by heaven, thus boldly for his king.
My lord of Hereford here, whom you call a king,
Is a proud traitor to proud Hereford's king;
And if you crown him, let me prophesy
The blood of England shall manure the ground,
Peace shall go sleep with Turks and Infidels, etc.

Je parle à des sujets, et c'est un sujet qui parle,
Suscité par le ciel, ainsi audacieusement pour son roi.
Mylord d'Hereford ici (présent), que vous appelez roi,
Est un traître orgueilleux envers le roi de l'orgueilleux Hereford;
Et si vous le couronnez, laissez-moi prophétiser
Que le sang anglais engraissera la terre,
Et que la paix ira dormir avec les Turcs et les Infidèles (1), etc.

Avec de semblables personnages dans la pièce, comme l'héroïque Gaunt et cet intrépide prélat, il est absurde de dire que dans cette tragédie l'intérêt ne roule que sur le rôle de l'infortuné Richard. Sans doute, le roi est d'abord l'objet principal de notre haine; mais le poète ramasse toute sa force, vers la fin de la pièce, pour remplir la double tâche de nous faire pleurer à chaudes larmes pour Richard et de conserver notre froid respect pour Lancastre. A mesure que Henri Bolingbroke arrive à être roi, il cesse de nous intéresser comme homme; pendant que Richard, alors qu'il est détrôné, devient un homme plus rationnel et plus intéressant pour nos sympathies. Nous oublions ses erreurs passées quand on jette de la poussière sur sa tête découronnée, et que nul de la populace brutale ne crie : Que Dieu le bénisse! Le poète s'est éloigné de la lettre de l'histoire en plusieurs circonstances, entre autres en représentant la reine, qui ne devait avoir alors que douze ans, comme sa compagne égale en tout. En effet, après la mort de sa première femme, la *bonne reine Anne* de Bohême, il fut fiancé à la fille du roi de France, qui était dans sa neuvième année. Si Shakspeare s'était donné la peine de s'attacher à la vérité de l'histoire, il est probable qu'il eût tiré des effets de la circonstance même de l'inégalité de leur âge. Richard était un bel homme, et la reine, jeune comme elle l'était à douze ans, pouvait lui être attachée, bien que fiancée avant qu'elle eût le choix librement. Je doute qu'elle soit jamais venue en Angleterre.

Shakspeare conserve la mémoire d'Henri IV en bonne odeur, en attribuant le meurtre de Richard II à Sir Pierce d'Exton, qu'il fait réprimander par le monarque usurpateur pour son officieuse cruauté; mais il y a trop de raisons de croire que Henri IV, qui acheta d'une manière infâme l'appui du clergé, en lui permettant de brûler vifs les hérétiques, fut le véritable meurtrier du roi détrôné, et qu'il le fit MOURIR DE FAIM

(1) *King Richard II*, act. IV, sc. I.

F. M.

CHAPITRE VI.

Dans *Richard III* (1593) Shakspeare montre une puissance de création terrible, que, à l'exception de la scène de mort du cardinal Beaufort dans la seconde partie de *Henri VI*, il n'avait jamais déployée auparavant. Cette tragédie fait époque dans l'histoire de notre poète et dans celle de la poésie dramatique. Dans ses drames précédens, il montrait plutôt la souplesse que la force nerveuse de son génie ; mais, dans la ruse subtile, le courage supérieur, l'orgueil plein de hauteur, l'ambition élevée, l'ame sans remords de Richard III, et dans l'ensemble de la sublime dépravation de son caractère, il nous rappelle l'éloge donné par Fuseli à Michel-Ange, qui, dit-il, aurait imprimé le sceau du sublime sur la bosse d'un nain. Ce portrait du crime humain était si complet, que Milton, à la recherche d'un héros criminel, fut obligé de descendre aux régions inférieures.

Il appartient à notre curiosité historique, plutôt que dramatique, de nous enquérir si Shakspeare est d'accord avec les faits de l'histoire en peignant Richard III sous des couleurs aussi sombres. Tout le monde sait peut-être que la vieille comtesse de Desmond attestait que Richard III était un bel homme et ne le cédait en bonne tournure qu'à son frère Edward, dans la salle de bal où elle dansait avec le premier. Sa déclaration prouve certainement qu'il ne pouvait pas être notoirement un homme difforme ; mais cependant il est, je crois, prouvé qu'il avait une épaule plus haute que l'autre, défaut que (si d'ailleurs Richard avait bonne mine, comme c'est probable) il avait, peut-être, bien dissimulé par sa toilette ; et aux yeux d'une jeune fille de dix-neuf ou vingt ans il pouvait aisément passer pour un bel homme. Quant à son véritable caractère moral, je ne sais qu'en dire ; les *Doutes* d'Horace Walpole sont eux-mêmes sujets aux doutes. Je me souviens d'avoir été à Drury-Lane, lorsque Kean jouait Richard III, et d'avoir eu le bonheur d'être dans la même loge que madame de Staël et Sir James Mackintosh. Sir James nous fit un long discours sur les traditions, souverainement absurdes, relatives aux crimes et aux cruautés de Richard III. Il était à cette époque complétement partisan des doutes d'Horace Walpole ; mais lorsque l'Histoire d'Angleterre de Sir James Mackintosh parut, j'y regardai en vain pour y trouver une nouvelle assertion du même scepticisme relativement à la culpabilité de Richard III ; au contraire, il semble l'avouer. Quant à moi, je pense que Richard fut maltraité d'une manière infâme, après sa mort, par les partisans de la maison de Lancastre et ensuite par ceux de la maison de Tudor. Je ne pense pas non plus qu'il fût bossu ; cependant je ne suis pas sans soupçon sur la parfaite égalité de ses épaules et sur la parfaite moralité de sa conduite.

Le goût détestable du public négligea, pendant plusieurs années, ce drame sublime. Du temps de Betterton, tous les moyens de ce grand acteur ne purent donner la popularité de la scène à *Richard III*. Enfin Cibber le remit au théâtre, tout rapiécé, contenant une portion de la pièce originale, mais mêlée avec des morceaux d'autres drames de Shakspeare, et (chose singulière !) alongée par Cibber lui-même. Cependant, avec tout cet accoutrement, l'édition de *Richard III*, due à Cibber, resta en possession du théâtre pendant cent vingt ans. En 1741, quand Garrick vint à Goodman's Fields, son débit de ce vers : *Off with his head ! so much for Buckingham !* (coupez-lui la tête ! voilà pour Buckingham !)

fut accueilli par un tonnerre d'applaudissemens, et ces mots mirent le premier sceau à la réputation de Garrick. Néanmoins, ce vers n'était point de Shakspeare, mais de Cibber.

Je n'ai pas devant les yeux le malheureux arrangement de *Richard III* pour la scène opéré par Cibber, mais bien celui de John Kemble, et je crains que Kemble ait peu fait pour rétablir l'original; bien plus, il est certain qu'il ne fit rien de matériel. Le mélange appelé *Richard III*, comme on le jouait encore naguère sur notre théâtre, commence par nous montrer Richard III poignardant Henri VI de sa propre main. Cela pouvait assez bien convenir à la troisième partie de *Henri VI;* mais il n'y avait aucune raison de le placer dans la tragédie de *Richard III*. L'objet de Shakspeare dans cette dernière pièce était de produire par le personnage de Richard une impression de terreur et non de dégoût; en conséquence, le poète ne montre sur la scène aucun des meurtres dont Richard est l'auteur, excepté celui de Clarence, et la culpabilité antérieure de celui-ci adoucit la peine que nous fait éprouver sa destinée, quoiqu'elle excite notre pitié. Le songe de Clarence, morceau de poésie que Charles Fox comparait avec raison à la scène de mort de l'Alceste d'Euripide, est omis dans l'édition de ce drame donnee par Kemble. L'on se plaignait que la pièce était trop longue, et le remède auquel on eut recours fut d'y ajouter des interpolations (1).

Le Marchand de Venise (en 1594) fut un grand pas de la marche de Shakspeare dans le drame. Ici, comme dans *Richard III*, nous voyons le géant dans ses bottes de sept lieues; et il est maintenant parvenu à la maturité de l'art et de la force, dont on doit attendre de plus grands miracles encore.

Depuis la restauration de Charles II, le *Marchand de Venise* a été l'une des pièces les plus populaires du théâtre anglais, et le rôle de Shylock a été l'ambition de ses plus grands acteurs. Dans le portrait du Juif, il n'y a pas la grandeur tragique de Richard III; mais il y a la même force d'ame et la même subtilité d'intelligence, bien qu'elle soit moins égoïste. Quant au courage, je donnerais la palme à Shylock, car c'était un homme persécuté et le champion d'une race opprimée; mais ce n'était pas un hypocrite comme Richard. Dans le fait, Shakspeare, pendant qu'il se prête aux préjugés des chrétiens contre les juifs, trace un portrait si philosophique du caractère énergique de ce peuple qu'il reporte le blâme des fautes de ce caractère à l'injustice du monde chrétien. Les argumens de Shylock sont plus logiques que ceux de ses adversaires, et ceux-ci n'en viennent à bout que par un sophisme légal. Mais c'est un usurier, et il vit de l'intérêt de l'argent qu'il prête; et qu'est-ce qui l'a forcé à vivre de cette industrie, sinon la persécution des chrétiens? Mais il est, aussi, inhumain et vindicatif. Pourquoi? Parce qu'on l'a appelé chien et que l'on a craché sur sa souquenille. Les chrétiens ont déchargé leur rhume sur lui, à son tour il a voulu décharger sa vengeance sur eux. Tout ceci est naturel, et Shylock ne présente rien qui ne le soit. Sa fille Jessica est un portrait fort fidèle d'une jeune femme encline à l'amour, qui trahit l'ardeur orientale en même temps que le caractère rusé de sa race. Mais il ne faut pas la prendre pour un véritable modèle de la fille juive, car chez aucun peuple les nœuds de la vie domestique ne sont regardés comme plus sacrés que chez les Hébreux. Hazlitt blâme la scène des coffres, sans donner de raison à son opinion : je ne suis donc pas forcé de le combattre, en l'absence d'argumens de sa part; mais je me bornerai à dire que j'aime la pompe de la cour faite à Portia, à l'arrivée du prince de Maroc, lorsqu'il jure par son cimeterre :

> That won three fields of sultan Solyman.
>
> Qu'il a gagné trois batailles sur le sultan Soliman (1).

(1) Je ne dois pas oublier de mentionner les obligations que nous avons à M. Macready, pour avoir rétabli cette pièce au théâtre dans son état primitif.

(1) *The Merchant of Venice*, act. II, sc. I, v. 27. F. M.

Rappelons-nous que nous sommes ici dans le drame romanesque.

Dans toute l'étendue de la pièce, il y a un flux d'incidens et de langage richement imaginé qui nous porte par un intérêt toujours croissant au nœud de la pièce dans la scène du jugement, qui elle-même est un drame. Là cependant Shakspeare ne nous abandonne pas comme l'eût fait un écrivain vulgaire. Au contraire il prolonge la voluptueuse sympathie que nous éprouvons pour l'union de deux heureux caractères, par une petite plaisanterie au sujet des bagues, et par une sérénade au clair de la lune. Nos imaginations quittent la pièce, flattées et charmées, et nous emportons plus d'idées de charité appliquées aux juifs, que Shakspeare ne s'était hasardé à en insinuer.

CHAPITRE VII.

Un Songe d'une Nuit d'Été (1594). Addisson dit : « Lorsque je jette les yeux sur les tombeaux des grands hommes qui ne sont plus, tout mouvement d'envie meurt en moi. » Je n'ai jamais été assez sacrilége pour porter envie à Shakspeare, dans le mauvais sens du mot ; mais s'il existe un mouvement que l'on puisse appeler *envie innocente,* je l'éprouve à son égard ; et si je pensais que la vue de sa pierre sépulcrale dût tuer un sentiment aussi agréable, je n'y porterais jamais mes pas. Parmi tous ses ouvrages, le *Songe d'une Nuit d'Été* laisse sur mon esprit cette impression que ce monde misérable doit avoir contenu, une fois au moins, un homme heureux. Cette pièce est si purement délicieuse, si peu imprégnée des passions pénibles dont la poésie compose ses beautés les plus sévères, si pétillante de gaîté, si douce et cependant si vigoureuse que je ne puis croire que l'esprit de Shakspeare ait été dans aucun autre état que celui d'une extase non maladive lorsque les étincelles de l'inspiration jaillirent de son cerveau en la composant. J'ai cependant entendu un vieux et froid critique objecter que ce ne serait jamais une bonne pièce pour la représentation ; car où pourrait-on trouver des acteurs assez petits pour les coucher dans le calice des fleurs ? D'accord ! Je ne crois pas qu'aucun directeur de théâtre ait jamais été assez heureux pour tirer des recrues du pays des fées ; cependant je sais qu'un *Songe d'une Nuit d'Été* fut, il y a environ vingt ans, repris à Covent-Garden par Reynolds, quoique avec des changemens (naturellement ce n'en fut pas meilleur), et qu'il eut dix-huit représentations de suite : ce qui est une assez bonne réception. Mais en supposant qu'il n'eût jamais pu être joué, je n'en remercierais que plus Shakspeare pour avoir écrit ici en poète et non pas en faiseur de pièces dramatiques. A considérer ce drame comme un enfantement de son imagination, qu'il fût destiné au théâtre ou non, pouvons-nous supposer que le poète lui-même ait été insensible à sa valeur ? Est-ce qu'une mère est insensible à la beauté de son propre enfant ? Non ! et Shakspeare pouvait-il ne pas croire que la postérité se passionnerait pour cet ouvrage, l'un de ses plus aimables enfans ? Combien il doit avoir ri et fait des gorges chaudes pendant qu'il plaçait une tête d'âne sur les épaules de Bottom ! Il doit avoir eu un avant-goût de la gaîté qui s'emparerait des races futures au moment où éclate la passion de Titania pour le tisserand métamorphosé et que celui-ci demande un repas de pois doux. Ses esprits animaux doivent avoir été en proie à la joie du chasseur lorsqu'il écrivait la descrip-

tion que fait Thésée de ses chiens bien accordés et de la gloire de la chasse. Il doit avoir été aussi heureux que Puck lui-même lorsqu'il décrivait la joyeuse fée, et pendant tout ce temps il doit avoir eu l'intime certitude que son génie *entourerait la terre d'une ceinture*, et que des esprits non encore nés éprouveraient du plaisir par la gaîté de son imagination.

Mais rien ne peut être plus irrégulier, dit un critique moderne, Augustin Skottowe, que de mettre en contact la mythologie des fées de l'Europe moderne et les événemens de l'ancienne histoire grecque. Nous répondrons que, quant à ce pluriel, Shakspeare ne mérite pas cette accusation, car il fait seulement allusion à un seul événement de cette histoire, savoir : au mariage de Thésée et d'Hippolyte; et, quant à l'introduction des fées, je ne sache pas qu'il nous montre aucun de ces personnages d'Athènes ayant foi dans l'existence de ces êtres fantastiques, bien qu'il les place sous leur influence. Soyons de bonne foi à cet égard. S'il y a eu des fées dans l'Europe moderne, ce que ne niera aucun de ceux qui croient rationnellement aux contes de fées, pourquoi ces belles créatures n'auraient-elles pas existé auparavant dans la Grèce, bien que ces pauvres aveugles de Grecs païens, sur qui l'évangile de la mythologie gothique n'avait pas encore lui, n'en eussent aucune idée? Si Thésée et Hippolyte eussent causé, en ayant l'air d'y croire, au sujet des lutins espiègles, la critique eût eu quelque raison de se plaindre ; mais autrement, les fées ont aussi bien le droit d'être en Grèce du temps de Thésée, que de se livrer à leurs jeux partout ailleurs et à une autre époque quelle qu'elle soit.

Il y a peu de pièces, dit le même critique, qui se composent de matériaux aussi incohérens que le *Songe d'une Nuit d'Été*. Cet ouvrage comprend quatre histoires : celle de Thésée et d'Hippolyte, celle des quatre amans athéniens, celle des acteurs et celle des fées, et le lien qui les unit est extrêmement *faible*. En réponse à cela je dis que le plan ne contient, relativement à aucune des quatre parties dont il est question, rien qui approche de la prétention d'en faire une histoire. Quant à Thésée et Hippolyte, mon critique dit qu'ils ne présentent aucun intérêt ; mais lorsqu'il écrivait ce jugement, il faut qu'il se soit endormi après la scène de chasse. Leur félicité est en apparence tranquille, et elle donne une calme assurance que tout finira bien ; mais le lien de sympathie entre Thésée et ses quatre fidèles sujets n'est rien moins que faible. Il est, au contraire, très naturel et probable pour un couple de nouveaux époux qu'ils aient pris sous leur patronage leurs sujets amoureux pendant leur lune de miel. Maintenant vient cette question : Quelle naturelle connexion peut-il exister entre une troupe de fées et des êtres humains? En vérité ceci est une question ardue ; et je puis seulement répondre que les fées sont une singulière sorte d'êtres dont les rapports avec les mortels ne peuvent être indiqués que comme surnaturels.

Plus loin, M. Augustin Skottowe blâme Shakspeare d'avoir placé des manœuvres ordinaires, en qualité d'acteurs amateurs, sous le règne de Thésée, dans la classique Athènes. Je crois que Shakspeare s'embarrassait peu des antiquités grecques ; mais ici il arrive que le poète a raison et que son critique a tort. Athènes, à l'époque de Thésée, n'était pas une ville classique ; et sept cents ans environ après son règne, les comédiens de l'Attique parcouraient le pays sur des chariots, la face barbouillée de lie de vin. Je ne doute pas que long-temps après le temps de Thésée il n'y eût plusieurs prototypes de Bottom le tisserand et de Snug le menuisier, parmi les compagnies de comédiens ambulans de l'Attique.

Dans la *Méchante Femme mise à la raison* (1596), nous n'avons aucun nouveau triomphe de l'invention absolue de Shakspeare ; car, en 1594, une pièce portant presque identique-

ment le même titre fut enregistrée sur les livres de la compagnie des libraires, et l'intrigue de cette plus ancienne pièce présente en général un grossier croquis de l'ouvrage de Shakspeare. Celle-là s'ouvre en nous montrant Sly le tonnelier chassé d'un cabaret et mystifié par l'ordre d'un noble qui le trouve dans son sommeil d'ivrogne et qui le fait transporter dans son château avec un cortége de déceptions tel que le pauvre Sly se croit à la fin *un lord en vérité*. La scène du poète anonyme est placée à Athènes, tandis que celle de Shakspeare est à Padoue. Cependant quelques circonstances de la pièce de Shakspeare semblent avoir été tirées de la comédie d'Arioste, intitulée : les *Suppositions*, d'après la traduction de George Gascoigne qui fut publiée en 1566, et c'est de là qu'est pris le nom de Petruchio. Mais bien que Shakspeare ne puisse réclamer ni l'invention des incidens ni celle du tracé général des caractères, cependant son génie enrichit ce qu'il imitait, et il a bien perfectionné le rôle du mari de *la Méchante Femme;* car dans l'ancienne pièce, celui-ci est une grossière brute, tandis que Petruchio n'est tel que par une plaisante affectation. Petruchio est un fou de bonne humeur qui fait le diable dans un accès d'excentricité (1).

Dans *Roméo et Juliette* (1596), il y a une plus grande prétention à l'originalité. Il est vrai que l'histoire qui fait le sujet de la pièce se retrouve dans les plus anciens narrateurs. Elle fut copiée par les nouvellistes italiens les uns des autres (2), jusqu'à ce qu'elle parut, quoique un peu différente, dans un conte français de Pierre Boaistuau; et, en 1562, elle vint se placer, mais encore avec des changemens considérables, dans un ennuyeux poème anglais de quatre mille vers, d'Arthur Brooke, intitulé : *The Tragical History of Romeus and Juliet* (l'histoire tragique de Roméo et Juliette). Nous pouvons supposer que c'est à cette source anglaise que Shakspeare puisa. Cependant, en quoi la possession de ces matériaux, non encore adaptés à la scène, peut-elle diminuer son mérite comme dramaturge? La charpente de la pièce est une des plus régulières de son théâtre, et la richesse d'images et de langage qu'on y admire lui appartenait en propre. L'idée générale, VAGUEMENT générale, de deux jeunes gens fous d'amour l'un pour l'autre, a sans doute été donnée à notre poète par les auteurs qu'il a consultés; mais qui d'entre eux avait conçu le portrait si bien dépeint du caractère passionné de Juliette dans la transition de sa confiance de jeune fille en la sympathie des autres, à l'assertion de sa propre supériorité sur leurs esprits vulgaires dans la majesté de son désespoir? Au reste, faire l'éloge de ce drame magnifique, ce serait comme dorer de l'or fin.

HENRI IV. PARTIE I (1597). Cette pièce peut défier le monde d'en produire une autre plus originale et plus riche en caractères : le zodiaque entier du génie théâtral n'a point de constellation composée d'autant d'étoiles fixes et brillantes de la première grandeur, comme on en voit groupées ici : c'est un prince destiné à la gloire d'Azincourt, c'est un Falstaff, un Hotspur, un Douglas et un Owen Glendower. L'intérêt de cette Première Partie d'Henri IV, qui est la meilleure, découle, sans aucun doute, de ses personnages plutôt que de ses incidens, non pas que ceux-ci soient maigres ou confus; au contraire, ils sont clairs, rapides et pleins; mais l'action a plus d'obligations à ses agens qu'à son propre mouvement; car, relativement à l'issue pure et simple des événemens, je ne pense pas que

(1) Le sujet du prologue de Shakspeare a été traité par une foule d'autres auteurs, dont le détail se trouve dans l'édition des *Mille et une Nuits*, donnée par M. A. Loiseleur-Deslongchamps dans le *Panthéon littéraire*. Voyez p. 461, col. 2, note au *Dormeur éveillé*. F. M.

(2) Voyez, entre autres ouvrages sur ce sujet, *Roméo et Juliette*, *nouvelle de Luigi da Porto*, traduite en français, et suivie de quelques scènes de la *Juliette* de Shakspeare, traduite par M. de L'Ecluse. Un vol. in-8°. F. M.

l'on puisse dire que nous palpitions d'anxiété pour le succès d'un côté ou d'autre. Henri IV est un prince froidement politique ; et son adversaire, Northumberland, est même moins intéressant ; il est si lâche, bien que téméraire pour un moment, et si faible, que nous ne prendrions pas le moindre souci de sa cause, n'était son fils, Harry Hotspur.

Mais les personnages les plus originaux de la pièce donnent de la vie et de l'intérêt à tout ce qui arrive. En première ligne se présente Sir Jean Falstaff. L'antiquité n'a rien qui lui ressemble, et le monde ne reverra jamais son pareil. La scène dans laquelle le jeune Hal et lui jouent une explication supposée entre le prince et son père, est suffisamment étonnante par son action sur notre hilarité, dans sa première partie ; mais dans la dernière, lorsque le charmant et vieux coquin quitte le rôle de Henri IV, et prenant celui du prince, le bat, même là, il change notre étonnement en étourdissement. L'homme qui peut lire cette scène sans un *contentement immodéré* doit se coucher et mourir de léthargie.

Aucune expression ne pourrait rendre justice aux traits distingués du caractère valeureux qui brille dans le prince Henri, dans Hotspur, Douglas et Glendower. Le premier s'élève à la gloire après avoir été livré à des habitudes et à des occupations qui auraient éteint tout autre caractère que n'eût pas animé le feu grégeois inextinguible qui brûlait dans Henri d'Azincourt, et il brille, ainsi qu'Homère le dit de Diomède, *comme une étoile qui s'est baignée dans l'Océan*. Il est comparativement plus sage que l'irascible Hotspur, et, conséquemment, heureux à plus juste titre. L'Écossais Douglas bat en retraite à la fin, mais c'est seulement lorsque la bataille est perdue et après avoir tué trois guerriers qui ressemblaient au roi. Il était personnellement peu intéressé dans la querelle ; sa réputation pouvait lui permettre de faire retraite sans causer aucun tort à son honneur, et en conséquence il montre, après avoir été prodigue de valeur, une discrétion qui est aussi bien que son courage le caractère de sa nation. Owen Glendower est un noble et rude portrait de l'héroïque caractère gallois, brave, vain, imaginatif et superstitieux : il était le William Wallace du pays de Galles, et sa vanité ainsi que sa superstition peuvent se pardonner, car il inquiéta les Anglais jusqu'à ce qu'ils le crussent un magicien et lui apprissent à se croire tel.

Le Roi Jean (1596, suivant Malone ; 1598, selon Dyce). Cette pièce historique, dit M. Malone, est fondée sur un drame intitulé : *The troublesome Raigne of King John of England, with the Discoverie of King Richard-Cœur-de-Lion's base son, vulgarly named the Bastard Faulconbridge ; also the death of King John at Swinstead Abbey, as it was (sundrie times) publickly acted by the Queen's Majesties' players, in the Honourable City of London.* (Le règne orageux du roi Jean d'Angleterre, avec la découverte de l'enfant naturel de Richard-Cœur-de-Lion, vulgairement appelé le Bâtard Faulconbridge ; ainsi que la mort du roi Jean à l'abbaye de Swinstead, comme cela a été (plusieurs fois) publiquement joué par les comédiens de Sa Majesté la reine, dans l'honorable cité de Londres.) A une époque plus récente, ajoute M. Malone, un éditeur eut l'audace, en 1622, d'accoler à cette pièce le nom de William Shakspeare.

Ainsi il y avait sur le sujet du roi Jean une pièce historique anglaise plus ancienne que celle de Shakspeare (1), et il est curieux d'ob-

(1) Il en existe une autre encore plus ancienne, composée, suivant toute probabilité, avant 1552, par John Bale, évêque d'Ossory en Irlande. Cette pièce vient d'être publiée pour la première fois sous ce titre : *Kynge Johan. A play in two parts. By John Bale. Edited by J. Payne Collier, esq. F. S. A. from the Ms. of the Author in the Library of his Grace the Duke of Devonshire. London : printed for the Camden Society by John Bowyer Nichols and son, Parliament Street.* M. DCCC. XXX. VIII. In-4°.

Cette pièce, dont la moitié des personnages sont allégoriques, n'a rien de commun avec celle de Shakspeare.

F. M.

server que la première est un exact avant-coureur de la seconde sous le rapport des incidens et des personnages. Je dis personnages, et non pas caractères, car Shakspeare a jeté plus de vivacité dans le rôle de Faulconbridge que l'on n'en saurait trouver dans le prototype, plus de dignité dans celui de Constance, et plus de pathétique dans celui d'Arthur. Dans l'ancienne pièce, il n'était aucunement anticipé sur le brillant pinceau de Shakspeare. Cependant, je ne suis pas sûr que, en imitant sinon la totalité, tout au moins la plus grande partie des incidens de l'ancienne pièce, notre poète n'en ait pas moins omis quelques uns qu'il eût pu changer en or pur, d'alliage qu'ils étaient. Je veux désigner particulièrement cette scène de l'ancienne pièce dans laquelle Faulconbridge, exécutant l'ordre que lui a donné le roi Jean de piller les maisons religieuses, trouve une jeune nonne à la peau de satin dans le coffre où les trésors de l'abbé étaient supposés devoir se trouver. Si jamais la tragédie romantique eut besoin d'être relevée de comique, ce fut le *Roi Jean* de Shakspeare, et cette scène sous sa touche comique l'eût embelli.

Il est à remarquer que le poète de l'Angleterre et le poète le plus éloquent qui nous ait donné un tableau des vertus de Brutus, a mis en drame le règne du roi Jean sans faire la moindre allusion à la grande Charte. Eut-il peur d'offenser la reine Élisabeth? Je ne le pense pas ; car il enfanta *Jules César* pendant le règne du roi Jacques, dont l'esprit était bien plus jaloux des principes populaires que celui d'Élisabeth. L'objet principal de Shakspeare était sans doute de refaire, en toute hâte, d'une vieille pièce une nouvelle pour le théâtre.

Je regrette de plus que son puissant génie n'ait pas présenté sous un aspect poétique un autre événement du règne du roi Jean encore plus propre à la poésie, je veux dire la désolation superstitieuse qui s'empara de l'esprit des Anglais immédiatement après l'excommunication que le pape lança de Rome sur l'Angleterre et sur son roi. La clôture des églises, la privation subite que la nation éprouva de tout l'exercice extérieur de son culte, le silence des cloches pendant la durée du dimanche et la célébration de la messe avec les portes fermées aux laïques, toutes ces circonstances ont servi à Hume pour faire un tableau historique digne de Tite-Live (1); et que n'auraient-elles point été entre les mains de Shakspeare, comme matériaux d'un tableau poétique?

Mais soyons reconnaissans envers notre poète pour son *Roi Jean* tel qu'il est. Il n'y a pas de doute qu'il met comme le sceau à la question de savoir s'il est probable que de bonnes tragédies historiques puissent sortir de la plume des meilleurs poètes, et un sceau négatif; car après que Constance quitte la scène, le *Roi Jean* de Shakspeare est plutôt l'exécution d'un criminel qu'une tragédie intéressante.

Cependant il y a dans cette pièce de notre poète des scènes et des passages qui ne peuvent jamais s'oublier. Le pathétique de l'entretien d'Arthur avec Hubert est entièrement de Shakspeare, ainsi que la totalité du rôle de Constance, sa mère, aussi bien que ce plus effroyablement intéressant des dialogues qui a lieu entre le roi Jean et Hubert, touchant le meurtre du jeune Arthur. Dans l'ancienne pièce, Constance a beaucoup de la virago dans son portrait; dans Shakspeare c'est le caractère le plus intéressant qui soit dans la nature: c'est une mère passionnée et privée de son enfant. Ceux qui, comme moi, se trouvent plus âgés qu'ils ne le voudraient, peuvent se consoler quelque peu de leur âge en se rappelant qu'ils naquirent assez tôt pour voir mistress Siddons jouer le rôle de Constance.

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN (1596). Le plan de cette pièce fut primitivement tiré

(1) Dans mon appréciation de Hume comme historien, je le compare souvent à Thucydide; mais dans cette partie il me rappelle Tite-Live.

de Boccace ; mais il fut immédiatement emprunté par Shakspeare à une nouvelle du *Palace of Pleasure* (Palais de Plaisir) de Painter, intitulée : *Gilette de Narbonne*. Dans plusieurs circonstances notre poète a changé les incidens de son original. Son Hélène, l'héroïne de la pièce, est la fille d'un médecin renommé qui n'existe plus. C'est une jeune et belle orpheline, qui, ayant été élevée dans la maison de la comtesse de Roussillon, alors veuve, devient amoureuse du jeune comte Bertram de Roussillon. Bertram est appelé à Paris par les ordres du roi. Sa Majesté souffre d'une maladie que ses médecins ont déclarée incurable (nous eussions désiré que Shakspeare n'eût pas nommé la maladie ou qu'il lui en eût substitué une autre qu'on pût mentionner plus délicatement comme sujet de traitement pour une dame). L'amoureuse Hélène trouve parmi les recettes de son père un remède infaillible contre cette maladie, et, avec le consentement de la comtesse de Roussillon, elle vient à Paris pour offrir ses services au roi. Ils sont acceptés après beaucoup de difficultés, mais Sa Majesté est guérie ; et Hélène, lorsqu'on lui dit de faire connaître la récompense qu'elle désire, demande d'avoir le choix d'un mari parmi tous les nobles de la cour excepté les princes du sang royal ; le roi y consent, et elle nomme Bertram à qui le roi ordonne de se marier avec elle. Fier de sa haute naissance, il refuse d'abord ; mais, contraint, il donne sa main sans son cœur à Hélène, et, au lieu de consommer le mariage, il lui écrit pour lui dire que jusqu'à ce qu'elle pût se procurer un anneau qui ne devait jamais quitter son doigt, et qu'elle lui montrât un enfant de leurs œuvres à tous les deux, il ne l'appellerait jamais sa femme. Alors il abandonne la France, et entrant au service du duc de Florence, il obtient un poste élevé dans l'armée florentine ; mais au milieu de ses devoirs militaires il trouve le temps de devenir amoureux de Diane, jeune Florentine, la fille d'une pauvre veuve, et il essaie en vain de la séduire. Cependant, son Hélène dédaignée est bourrelée du remords d'avoir causé l'exil de Bertram, et animée par un sentiment religieux du devoir qui la pousse à faire un pèlerinage expiatoire. Il paraît cependant qu'il y avait quelque chose comme de l'amour humain, mêlé à sa piété céleste ; car elle prend avec elle de l'or et des bijoux et part pour Florence où, par une de ces heureuses probabilités particulières au drame, elle tombe chez la veuve et Diane, déjà mentionnées. Hélène persuade à cette dernière, par de l'argent et des paroles, de promettre à Bertram un rendez-vous, à la condition d'avoir de lui son anneau de famille et de lui permettre, à elle la femme de Bertram, de se substituer en ses lieu et place. Bertram se sépare de son anneau, et Hélène obtient les moyens de le contraindre à l'épouser. Bertram, ajoutant foi au bruit de la mort de sa femme, retourne en France ; ainsi fait Hélène, non comme Gilette dans la nouvelle, avec deux jumeaux dans ses bras, mais seulement *comme les dames qui aiment leurs maris désirent être*. Bertram, après une explication complète devant le roi, consent à aimer sa femme *pour toujours*, et « l'amertume passée, la douceur n'en est que mieux venue. » Le rôle du bravache menteur, Parolles, est passablement comique ; mais, comme le remarque Schlegel, Falstaff nous fait oublier tous les autres héros comiques de Shakspeare.

Somme totale, cette pièce est loin d'être au premier rang parmi celles de Shakspeare. Le repentir de Bertram ne nous donne pas une profonde confiance en son bonheur conjugal avec une compagne qu'il a été forcé d'épouser et qui l'a triché pour se faire recevoir. Le dénoûment aussi est, sans nécessité, embarrassé par l'apparition de Diane et de sa mère devant le roi de France ; mais quelques uns des aphorismes les plus heureux et des passages les plus poétiques de Shakspeare se trouvent dans cette comédie. Bien que les caractères ne soient pas profondément tracés, ceux

d'Hélène et de la comtesse de Roussillon sont intéressans : nous prenons le parti de la première, parce que c'est une femme qui aime sincèrement et qu'elle n'est traversée dans son amour que par l'odieuse aristocratie de Bertram ; mais la mère de Bertram adoucit la colère que nous ressentons contre l'orgueil de famille de son fils ; elle rachète sa noblesse par son retour à la nature. Compatissante, et admettant généreusement les droits naturels de l'intelligence et de la sensibilité, elle vénère la mémoire du profond médecin, Gérard de Narbonne, et chérit la fille qu'il a laissée orpheline, au point qu'elle l'appelle même sa propre fille quand elle fait plus que de soupçonner la passion d'Hélène pour son fils. Pendant que celle-ci vient en sa présence elle dit :

Even so it was with me, when I was young.
If we are Nature's, these are ours; this thorn
Does to our rose of youth rightly belong —
Our blood to this, this to our blood is born;
It is the shew and seal of Nature's truth,
Where love's strong passion is impress'd in youth
By our remembrances of days foregone.
Such were our faults — O! then we thought them none.
Her eye is sick on't — I observe her now.

HELENA.

What is your pleasure, madam?

COUNTESS.

You know, Helen,
I — am a mother to you.

C'était la même chose avec moi quand j'étais jeune.
Si nous sommes de la nature, ces choses sont notre lot ; cette épine
Appartient de droit à la rose de notre jeunesse.
Notre sang est né pour cela, et cela pour notre sang ;
C'est la preuve et le sceau de la vérité de la nature,
Lorsque la forte passion de l'amour est imprimée dans la jeunesse
Par nos souvenirs des jours passés.
Telles étaient nos fautes. — Oh ! alors nous ne pensions pas que ce fût des fautes.
Son œil en est malade, je l'observe maintenant.

HÉLÈNE.

Que désirez-vous, madame ?

LA COMTESSE.

Vous savez, Hélène,
Que je suis une mère pour vous (1).

Nous sommes si turcs envers le sexe qu'il ne nous faut rien moins que la toute-puissance de la poésie pour intéresser notre imagination à une femme qui a survécu à sa jeunesse et à sa beauté ; et cependant il n'y a pas, dans l'un ou l'autre sexe, d'âge qu'une expression de bienveillance ne puisse embellir lorsqu'elle est retracée par un esprit intelligent. Cette comtesse de Roussillon est un portrait poétique que je désirerais voir représenté sur toile. Sûrement une pareille peinture montrerait seulement les restes des charmes de la figure ; mais on y verrait aussi la bienveillance et la tendresse constantes d'une femme autrefois belle quant à la forme, et toujours aimable sous le rapport de l'esprit. La comtesse pouvait bien mourir après avoir donné sa bénédiction à l'union de Bertram et d'Hélène ; et, à mon sens, elle est le personnage le plus respectable de la pièce *Tout est bien qui finit bien*.

(1) *All's Well that Ends well*, acte I, scène III. F. M.

La pièce de Henri V avait eu un devancier dans un drame plus ancien, qui portait le même titre et qui contenait plusieurs des incidens que Shakspeare a mis en scène. Le dramaturge anonyme remonte aux frasques de jeunesse de Henri ; et, après celles-ci et la mort de son père, il le transporte à Harfleur et à Azincourt, sans faire mention de sa gloire dans la guerre du nord qu'il soutint contre Percy. Au commencement de la pièce, la scène se passe à l'auberge d'Eastcheap ; nous voyons le prince en compagnie avec des libertins, et nous retrouvons d'autres circonstances qui sont semblables dans les deux pièces. On alléguera sans doute que Shakspeare peut les avoir prises dans les chroniqueurs ; mais il est clair qu'il a consulté l'ancienne pièce, car le tour auquel il fait recourir Falstaff pour se donner l'air d'avoir été blessé, est copié de l'autre drame, dans lequel Dericke dit :

Every day when I went into the field,
I would take a straw and thrust it into my nose,
And make my nose bleed, and then I would go into the field —
And when the captain saw me he would say :
« Peace ! a bloody soldier ! » and bid me stand aside. —
Whereof I was glad.

Chaque jour, lorsque je venais sur le champ de bataille
Je prenais une paille et je l'enfonçais dans mon nez,

Et je le faisais saigner ; alors j'allais sur le champ de bataille;
Et lorsque le capitaine me voyait il disait :
« Paix ! voici un soldat ensanglanté! » et m'invitait à sortir des rangs :
Ce dont j'étais joyeux.

Mais dans l'ancienne pièce les compagnons du prince sont des êtres vulgaires et n'ont aucun Falstaff parmi eux.

Ni le mouvement ni les personnages qui appellent l'attention ne manquent dans le *Henri V* de Shakspeare ; mais je ne puis être d'accord avec Schlegel relativement à la distinction délicate qu'il découvre dans le portrait des caractères irlandais, écossais et gallois parmi les braves capitaines du camp de Henri. Schlegel appelle le capitaine Jamy *le lourd Écossais;* mais pourquoi appellerait-il mon compatriote *lourd ?* Fluellen dit : « Le capitaine Chamy est un capitaine merfeilleusement brafe et très expétitif, et fort fersé tans la connaissance tes anciennes guerres. Il maintientra ses argumens aussi pien que tout militaire, quel qu'il soit, sur ce qui concerne la tiscipline des anciennes guerres tes Romains. » Cela prouve seulement que Jamy aimait à argumenter, comme la plupart des Écossais, et qu'il avait quelque instruction, mais non pas qu'il était lourd; ce n'est pas un esprit embarrassé, mais ardent. « Par la messe, dit-il, avant que mes yeux se prennent à sommeiller, je ferai bien mon service, ou je resterai sur la place, ou j'irai à la mort et je vendrai ma vie aussi cher que possible. C'est ce que je ferai sans y manquer, et voilà tout. »

Cependant, les braves officiers de l'armée d'Henri forment un beau contraste avec l'écume de l'Angleterre, Nym, Bardolph et Pistols, autrefois serviteurs de Falstaff et maintenant mis à l'épreuve comme soldats. Quant au pauvre Falstaff, la description de sa mort dans la pièce nous fait éprouver des émotions qui ne sont pas profondément sérieuses ; et cependant l'on ne peut s'empêcher de dire, comme le prince Henri, qui croit que sa mort feinte est véritable : « Je me serais passé plus aisément d'un meilleur homme. » La multiplicité des batailles dans *Henri V* diminue la valeur de cette pièce à la représentation ; car les batailles sont des choses qui ne font pas bien sur le théâtre. Une poignée de combattans désappointe l'imagination du spectateur ; et d'un autre côté, l'illusion produite par un grand nombre de cavaliers et de fantassins change le spectacle en une sorte de parade d'Astley (1). Cependant nous oublions cette objection en lisant la pièce. Elle contient de nobles passages, parmi lesquels la description de la nuit qui précéda la bataille d'Azincourt sera répétée par la jeunesse d'Angleterre lorsque les enfans de nos enfans seront blanchis par l'âge. L'on a dit d'Eschyle qu'il avait composé ses *Sept Chefs devant Thèbes* sous l'inspiration de Mars lui-même. Si le *Henri V* de Shakspeare avait été écrit pour les Grecs, on lui aurait adressé le même compliment.

Comme vous l'aimez (1599). Le plan de cette délicieuse comédie fut tiré par notre poète de l'ouvrage de Lodge intitulé : *Rosalynd, or Euphes' Golden Legacye* (Rosalinde, ou le legs d'or d'Euphuès). Quelques uns des incidens de Lodge sont judicieusement omis ; mais la plus grande partie en a été conservée. La scène de la lutte, la fuite des deux dames dans la forêt des Ardennes, la rencontre que Rosalinde y fait de son père et de sa mère, et en totalité l'heureux dénoûment de la pièce, se trouvent dans le roman en prose : même les noms des personnages ne sont que très peu changés ; car la Rosalinde de Lodge, dans son costume masculin, s'appelle Ganymède, et sa cousine, déguisée en bergère, est nommée Aliena ; mais jamais la prolixité et la pédanterie ne furent changées

(1) Théâtre de Londres, situé dans le quartier de Lambeth, et dont les représentations sont semblables à celles du Cirque-Olympique, à Paris. Astley, son premier propriétaire qui lui a donné son nom, a pareillement fondé le théâtre équestre de notre métropole ; mais le public parisien, peu reconnaissant, s'est habitué à désigner cette salle du nom de Franconi.

F. M.

par le génie en une poésie aussi magique. Au temps de Jacques Ier, George Heriot, le marchand d'Edinburgh, auquel on doit un hôpital qui porte encore son nom, fit sa fortune, dit-on, en achetant pour une bagatelle une certaine quantité de sable qui avait été apporté d'Afrique par un navire dont il formait le lest. Comme ce sable était sec, George Heriot soupçonna d'après son poids qu'il contenait de l'or, et il réussit à en extraire un trésor. Shakspeare, comme Heriot, prit le sable sec et pesant de Lodge et en fit de l'or.

Avant d'en dire davantage au sujet de ce trésor dramatique, je dois m'absoudre en confessant quelques unes de ses improbabilités. Rosalinde dit à sa cousine Célie : « Où irons-nous? » et Célie répond : « Nous irons chercher mon oncle dans la forêt des Ardennes. » Mais une fois qu'elles y sont arrivées et qu'elles ont acheté une chaumière et une bergerie, ni la fille ni la nièce du duc exilé ne semblent se donner beaucoup de peine pour s'enquérir de leur père ou de leur oncle. La vive et sensible Rosalinde ne laisse percer aucune impatience d'embrasser son père, tant qu'elle n'a pas fini son intrigue masquée avec Orlando. Mais Rosalinde était amoureuse d'Orlando, comme moi je le suis de la pièce *Comme vous l'aimez* voici quarante ans; et l'amour est aveugle : j'en suis une preuve; car il y a bien peu de temps que mes yeux n'ont pu apercevoir cette objection. Cependant la vérité est que l'amour est volontairement aveugle, et, maintenant que mes yeux sont ouverts, je les ferme devant la faute. Foin de vos improbabilités les mieux prouvées lorsque le cœur a été touché et l'imagination fascinée! Lorsque je pense à l'aimable mistress Jordan dans ce rôle, je ne désire pas plus de preuves de possibilité à ce sujet (bien que ce soient des *preuves transparentes comme la rosée du matin*), que je ne souhaite *la logique puissante d'un exploit d'huissier*.

Au fait, bien qu'il n'y ait pas de règle sans exceptions, ni de vérité générale sans limites, l'on peut prononcer que, si vous nous charmez par la fiction, vous pouvez tenir endormi autant qu'il vous plaira notre sens de la probabilité.

Mais on peut demander si la nature et la vérité doivent être sacrifiées sur l'autel de la fiction. Non, quant à l'effet principal de la fiction sur l'imagination, elles ne sont jamais ni ne peuvent être sacrifiées. Les improbabilités de la fiction sont seulement ses exceptions, pendant que la nature est sa loi générale; et, à moins que la vérité de la nature ne soit pour la plus grande partie observée, l'auteur de fictions ne pourrait endormir notre vigilance sur les improbabilités particulières.

Qu'on applique cette maxime au *Comme vous l'aimez* de Shakspeare, et l'on trouvera que notre poète nous fait oublier ce qui s'éloigne de la nature dans une vue limitée, en le montrant plus beau et plus probable dans un horizon plus étendu. Dans ce drame, il nous arrache à ce monde affairé pour nous transporter dans une solitude boisée; il nous fait respirer son air frais, partager sa paix pastorale, nous régaler de sa venaison, admirer ses daims sauvages et sympathiser avec les exilés et les simples villageois qui l'habitent; mais il essaie de rompre sa monotonie en y introduisant des manières et des personnages de cour. Il y a un fou et un philosophe qui pouvaient se haïr l'un l'autre à la cour, mais qui s'aiment mutuellement dans la forêt. Il y a une bergère et son amant le berger qui sont aussi naturels que les Arcadiens; cependant lorsque la cour bannie vient dans ce pays et le surpasse en esprit, les courtisans y semblent aussi bien naturalisés que ceux qui y sont nés, et la vérité générale de la nature est également observée.

Les événemens de la pièce ne sont pas nombreux, et l'intérêt qui y règne est soutenu par les personnages plutôt que par les incidens. Mais quelle série de personnages! La spirituelle et passionnée Rosalinde,. Orlando esclave de l'amour, Célie esclave de

l'amitié, le vieil Adam esclave du devoir, le niais original et le mélancolique Jacques : tous ces personnages, en y joignant le duc banni, qui est plein de dignité, font de la forêt des Ardennes un Elysée pour notre imagination ; et nos cœurs sont si frappés par ces êtres bienveillans, que nous pardonnons aisément aux autres personnages, autrefois coupables, mais maintenant repentans.

Beaucoup de bruit pour rien (1600). Le principal incident de cette comédie (c'est-à-dire l'accusation d'une femme innocente, par le fait d'un coquin qui s'arrange de manière à ce que la femme de chambre de la dame paraisse vêtue comme sa maîtresse, et reçoive un amant à sa fenêtre) se trouve dans le Roland furieux de l'Arioste, aussi bien que dans une des nouvelles de Bandello, qui l'emprunta du poète son compatriote. L'histoire est probablement plus ancienne qu'Arioste. Il est vraisemblable qu'elle parvint à Shakspeare par les Cent Histoires tragiques de Belleforest, qui furent publiées en 1583 et traduites en anglais peu de temps après. Il y a entre la nouvelle et le drame plusieurs coïncidences, et quelquefois celui-ci s'éloigne de celle-là : ce qui peut-être n'est rien moins qu'un perfectionnement.

Je me joins entièrement aux admirateurs de cette pièce pour partager leur opinion relativement à la plupart de ses beautés saillantes. La scène dans laquelle la jeune et innocente héroïne reste sans voix à l'accusation de son amant, et s'évanouit au pied de l'autel nuptial, est profondément touchante. Il y a de l'éloquence dans son impuissance de langage, et nous pouvons appliquer l'expression *Ipsa silentia terrent* au silence de ceux qui n'ont pas à l'instant même le courage de défendre la malheureuse Héro, pendant que la dureté et l'emportement du père convaincu de la culpabilité de sa fille couronnent le pathétique de sa désolation. Dans cette crise, l'exclamation de Béatrice, la seule qui croie à son innocence : « Oh! sur mon ame, ma cousine est calomniée ! » est une voix secourable et joyeuse dans le désert ; elle me réconcilie presque avec le personnage de Béatrice, qui autrement est désagréable. Je reconnais aussi que Shakspeare nous a, pendant tout ce temps-là, donné les moyens de calmer la compassion mêlée d'épouvante que Héro nous inspire, en nous faisant connaître d'avance qu'elle est innocente ; aussi sommes-nous sûrs qu'elle sera disculpée. Cependant qui eût pu, sinon Shakspeare, sécher les larmes que nous arrache notre intérêt pour Héro, par un agent aussi risible que l'est l'immortel Dogberry ? Je demande pardon d'avoir avancé que Falstaff nous fait oublier toutes les autres créations comiques de notre poète. Comment puis-je t'avoir oublié, toi, mon cher Launce, toi et ton chien, et toi, mon cher Dogberry ? Dire que Falstaff nous fait oublier Dogberry, c'est, ainsi que s'exprimerait Dogberry lui-même, *très tolérable, et ne peut se supporter*. Cependant Shaskpeare, après s'être abattu sur cette proie ridicule, s'élève en avançant jusqu'à un effet hautement dramatique, en rendant Claudio, qui a accusé Héro par méprise, si repentant qu'il consent à épouser sous un voile une autre femme, la cousine supposée de la première ; et quand il est levé, apparaît sa propre fiancée, que l'on a supposée morte de chagrin, mais qui lui est rendue justifiée, et arrachée du tombeau comme Alceste.

En même temps si Shakspeare regardait par dessus mon épaule, je ne pourrais dissimuler quelques objections contre cette comédie, qui me frappent involontairement comme l'empêchant de prendre rang parmi les drames les plus enchanteurs de notre poète. Somme totale, je suis, on peut m'en croire, je suis libéral sur le compte de la probabilité dramatique. Notre imagination et son aptitude à croire ne sont pas difficiles pour admettre tout ce qui peut leur causer du plaisir ; mais, s'il est permis d'employer une expression triviale, *Un cheval de bonne volonté*

ne doit pas être mené trop durement. Notre imagination est froissée dans sa disposition à la foi quand nous l'excitons de l'éperon et que nous la forçons à croire que don Juan, sans être le moins du monde amoureux de Héro, mais par suite d'un dépit personnel contre Claudio, puisse inventer l'infernale trahison qui rend ce dernier jaloux *à juste titre.* En outre, pendant la moitié de la pièce nous avons dans Béatrice un personnage de femme désagréable. Son portrait, on peut le dire, est profondément tracé et minutieusement fini. Cela est vrai ; et il en est de même de celui de Benedick, qui est entièrement la contre-partie de Béatrice, excepté qu'il est moins désagréable. Mais les portraits les mieux dessinés des meilleurs maîtres peuvent être admirables d'exécution, bien que désagréables à contempler, et celui de Béatrice appartient à cette catégorie. Telle que Shakspeare nous la montre, c'est une Tartare; ou si c'est une femme naturelle, elle ne représente pas son sexe sous un aspect agréable. Par son amitié pour Héro, elle nous réconcilie presque avec elle, mais non pas complétement; car un bon cœur, qui se montre seulement dans les occasions extraordinaires, n'est pas une expiation suffisante pour un mauvais caractère, comme Béatrice en possède évidemment un. Le mariage de Benedick qui hait le mariage, et de Béatrice qui est si *anti-nuptiale,* est amené par un tour que leur jouent leurs amis. Ils imaginent de leur mettre en tête qu'ils s'aiment mutuellement, et, en partie par vanité, en partie par une affection réciproque qui se dissimulait sous les querelles de leur esprit, ils joignent leurs mains, et les consolations de la religion sont administrées, par le prêtre qui les marie, aux malheureux patiens.

Mistress Jameson, dans son livre sur les femmes de Shakspeare, termine en espérant que Béatrice vivra heureuse avec Benedick ; mais je n'ai pas un tel espoir, et je termine la lecture de cette pièce avec la certitude anticipée que Béatrice provoquera son Benedick à lui donner un grand et juste châtiment conjugal. C'est une odieuse femme. Sa propre cousine dit d'elle :

> Disdain and scorn ride sparkling in her eyes,
> Misprizing what they look on — and her wit
> Values itself so highly, that to her
> All matter else seems weak. She cannot love,
> Nor take no shape nor project of affection,
> She is so self-endeared.

> Le dédain et le mépris étincellent dans ses yeux,
> Méprisant ce qu'ils regardent ; et son esprit
> S'estime lui-même si haut que pour elle
> Toute autre chose semble de peu de valeur. Elle ne peut aimer
> Ni prendre aucun sentiment, aucune idée d'affection :
> Tant elle s'aime elle-même (1) !

J'ai connu, autrefois, un couple semblable : la dame était une Béatrice accomplie ; elle raillait hypocritement le nœud conjugal avant le mariage, et avec une amère sincérité après l'avoir contracté. Elle et son Benedick vivent maintenant séparés, mais réciproquement animés des mêmes sentimens, chacun désirant dévotement que l'autre puisse aller bientôt dans un monde meilleur. Il ne faut pas prendre Béatrice comme un objet de comparaison, mais bien comme un contraste avec Rosalinde, qui est également spirituelle ; avec cette différence que les paroles pétillantes de Rosalinde sont comme des pierres précieuses sur sa tête lorsqu'elle est à la cour, et comme des gouttes de rosée sur ses cheveux brillans lorsqu'elle se trouve dans la forêt.

HAMLET (1600). L'histoire qui forme le fond principal de cette tragédie se retrouve jusque dans la chronique de Danemark de Saxon le Grammairien. De cet ouvrage elle passa dans celui de Belleforest, dans la seconde moitié du seizième siècle, et de là en anglais sous le titre de *the Hystorie of Hamblett (Histoire d'Hamblett),* un petit volume in-4°, imprimé en lettres gothiques.

M. Malone a déjà montré (2) qu'une pièce,

(1) *Much Ado about Nothing*, act. III, scène I.
F. M.

(2) Shakspeare de Malone, édition de Boswell, vol. II, p. 371

fondée sur l'histoire d'Hamlet, avait été représentée sur le théâtre anglais, avant 1589, époque à laquelle on ne peut concevoir que Shakspeare ait écrit son immortel drame. M. Malone suppose que l'auteur de ce premier Hamlet est Thomas Kyd; mais cette supposition repose sur une conjecture, et l'on n'a encore découvert aucun exemplaire de cette pièce. Notre poète peut avoir tiré de cette tragédie, maintenant perdue, et de l'*Hystorie of Hamblett* gothique, les principaux incidens de sa pièce (1).

Au milieu de l'admiration universelle que nous inspire cette tragédie, le caractère précis de son héros est néanmoins resté un problème entre les mains de ses admirateurs. Hamlet est fort quant à l'imagination, beau dans les pensées abstraites, et grand et bon dans ses intentions générales; cependant il est faible, fantasque et inconséquent; passionné, mais barbare envers Ophélia; orgueilleusement et justement pénétré de l'idée de sa propre supériorité sur les hommes ordinaires, et cependant, quelquefois avec justice, plein de mépris pour lui-même. Ceux qui font des théories sur son caractère en concilient les contradictions à leur manière; mais de ceux-là il n'y en a pas deux qui procèdent de la même façon.

Skottowe nous recommande de lire l'*Hys-*

(1) En 1825, Payne et Foss, de Pall Mall, publièrent la première édition d'Hamlet d'après un ancien exemplaire, que n'avaient vu ni Malone ni Boswell. Le titre de cet ancien exemplaire est: *The Tragical Historie of Hamlet, prince of Denmarke; by William Shakespeare. As it hath been diverse tymes acted by his Highnesse Servants in the Citie of London; as also in the two Universities of Cambridge and Oxford and elsewhere. London: Printed for N. L. and John Trundell*, 1603 (L'Histoire tragique d'Hamlet, prince de Danemark, par William Shakspeare, ainsi qu'elle a été plusieurs fois jouée par les serviteurs de son Altesse dans la cité de Londres, et pareillement dans les deux universités de Cambridge et d'Oxford et ailleurs. Londres, imprimé pour N. L. et John Trundell, 1603). A propos de la réimpression de cet ancien exemplaire par Payne et Foss, les remarques suivantes parurent dans le *Morning Chronicle*:

« Hamlet parut pour la première fois, suivant le calcul de Malone, en 1600: en conséquence cette édition fut publiée trois ans seulement après la composition de la tragédie. Par là nous sommes amenés à supposer que, sous quelques rapports, c'est une copie de l'original plus exacte qu'aucune de celles qui furent imprimées plus tard, et qu'en conséquence elle peut être considérée comme une meilleure autorité pour les points en litige, lorsque le sens commun est de son côté, que les éditions plus récentes, qui plus vraisemblablement contenaient les interpolations des acteurs. Il est certain qu'elle renferme des fautes typographiques en abondance, et qu'un grand défaut d'habileté dans le copiste apparaît en plusieurs endroits; mais lorsque dans cette édition il manque des passages qui ne font aucun honneur à l'intelligence de leur auteur, nous aimons à croire qu'elle est plus fidèle au texte d'un homme tel que Shakspeare, que ne le sont les exemplaires qui lui imputent de l'obscénité, sans avoir même l'esprit pour excuse.

» Plusieurs particularités frappantes de cette édition d'Hamlet tendent fortement à confirmer notre opinion, qu'une portion assez considérable des expressions qui se trouvent dans les pièces de notre grand poète doit être attribuée aux acteurs de son temps, qui flattaient le goût du vulgaire par la constante répétition de plusieurs plaisanteries indécentes, dont certaines étaient stupides, jusqu'à ce qu'elles vinrent à être remarquées, et alors imprimées, comme faisant partie du texte original. Parmi celles-ci, les deux ou trois discours de peu d'étendue, mais offensans, que tient Hamlet à Ophélia, dans la scène de la comédie, acte III, ne se trouvent pas dans l'exemplaire de 1603; et ainsi nous sommes confirmés dans notre opinion; car il n'est pas à supposer que Shakspeare les aurait insérés à tête reposée alors que le succès de sa pièce était assuré depuis trois ans. Il est encore moins probable qu'un contrefacteur aurait rejeté quoi que ce soit appartenant actuellement à la pièce, qui aurait plu à la foule vulgaire de ceux qui devaient acheter son édition. »

En somme, je suis porté à me ranger de l'opinion de l'auteur de ces remarques, bien que le sujet me laisse en proie à des incertitudes. Cet exemplaire de la pièce est apparemment une contrefaçon; mais l'omission des passages indécens, dont il est question, par le contrefacteur, ne prouve pas complétement qu'ils ne se trouvaient pas dans la pièce à la première représentation. Cependant elle le fait présumer; car, si l'on considère la moralité générale du théâtre de Shakspeare, il ne compte point parmi ces poètes qui recourent à une influence impure sur l'imagination. Il peut avoir commis çà et là quelques saillies indécentes; mais elles sont en petit nombre, s'éloignent de son caractère général, et sont en partie pardonnables eu égard au mauvais goût de son temps. Quel effroyable contraste forment avec sa pureté ses successeurs dramatiques les plus rapprochés? Ils mettent sur la scène des amours entre des parens auxquels la nature interdit une passion mutuelle. Shakspeare se refuse à nous intéresser à tout amour qui n'est pas naturel.

J'ai comparé cette réimpression de l'ancienne édition avec celle de Stockdale, 1807; et je ne puis douter davantage que ce ne soit une contrefaçon (peut-être prise au théâtre par un sténographe) du véritable Hamlet de Shakspeare. Il est singulier que dans cette pièce le personnage appelé Polonius dans toutes les éditions suivantes, se trouve ici nommé Chorambis

torie of Hamblett gothique, où le mauvais traitement qu'Hamlet fait souffrir à Ophélia est bien expliqué. Or, dans cette histoire en prose, Hamlet est envoyé dans un lieu solitaire au milieu des bois, où, pour le faire tomber dans un piége, on lui amène une belle et jolie femme, qui, par des paroles caressantes et par toutes les ruses possibles, cherche à le séduire. Mais ce n'est pas là l'innocente Ophélia de Shakspeare; et le dur traitement que le prince lui fait éprouver dans l'œuvre poétique, ne tire pas la plus petite excuse de la duplicité de la femme dans la prose. La solution que je donne à la question relative aux contradictions d'Hamlet, est que son esprit malade est tout à la fois en proie à la réalité et à l'affectation de la folie. Un cas semblable n'est pas sans exemple dans l'histoire de l'aberration mentale. Supérieurement excellent comme l'est l'*Hamlet* de Shakspeare, il a cependant un défaut dans sa charpente dramatique : c'est l'inutile complication d'événemens qui se fait remarquer vers la fin, lorsque le prince fait voile pour l'Angleterre et revient, pendant que tout ce temps-là il eût aussi bien pu être en Danemark.

LES JOYEUSES COMMÈRES DE WINDSOR (1601). La tradition qui rapporte que notre poète écrivit cette comédie par l'ordre de la reine Elisabeth, afin que Falstaff fût représenté amoureux, a trop de charmes pour être écartée par les objections gravement stupides de George Chalmers. Cet écrivain allègue que la reine, alors âgée de soixante-huit ans, ne pouvait être d'humeur à goûter de pareilles folies; mais nous savons qu'Elisabeth dansait à cet âge, et était assez sage pour se croire amoureuse. Le digne George Chalmers critiqua Buchanan sans comprendre le langage dans lequel cet auteur écrivait; il fut la dupe des faux du jeune Ireland; il regardait la *Chanson par une Personne de Qualité* de Swift : *« Fluttering spread thy purple pinions, Gentle Cupid, o'er my heart ! »* comme une EFFUSION LYRIQUE DOUCE ET PLEINE DE SENSIBILITÉ ; et s'il eût assez vécu pour voyager dans une voiture à vapeur sur un chemin de fer, il se serait joint à moi pour s'écrier, comme je le fis, sous le tunnel à Watford : « Swift était un prophète quand il écrivait ce vers : *Nature must resign to Art (La nature doit s'humilier devant l'art).* » Une nouvelle objection qu'oppose Chalmers à la tradition ci-dessus c'est que Falstaff était déjà dramatiquement mort, et qu'aucun édit royal ne pouvait effectuer sa résurrection. C'est dommage que Shakspeare ait vécu de trop bonne heure, sinon il eût pu impatroniser Chalmers en saint George de l'ennui.

Ce drame, qui déploie une riche variété d'incidens et une foule de caractères bien soutenus, nous présente un unique exemple de la comédie domestique anglaise dans sa pureté, rendue plus piquante par la joyeuse adjonction d'une fausse mythologie de fées. Il faut avouer que, si la reine Elisabeth désira voir Falstaff amoureux de tout autre que de lui-même, elle donna un ordre qui n'était pas facile à exécuter; mais Shakspeare remplit sa commission en ajoutant peut-être à l'idée plaisante qu'elle renfermait, car il fait que le vieux chevalier s'imagine être adoré de deux femmes mariées. L'épisode d'Anne Page et de Fenton, ainsi que les personnages secondaires de Slender, d'Evans et du docteur Caius, provoquent continuellement notre gaîté dans cette pièce; et après qu'elle est finie, nous ne désirons rien moins que de voir Falstaff lui-même assis à souper dans l'auberge de la Jarretière à Windsor, et qui, après avoir vidé deux pintes de vin d'Espagne, excite les éclats de rire de la compagnie au récit de ses transes lorsqu'il fut emporté de la maison de mistress Page dans une corbeille de linge sale, jeté dans la Tamise, battu comme une vieille sorcière, et pincé par les fées comme un mortel cornu.

LA DOUZIÈME NUIT. La date assignée à cette pièce, par M. Dyce, est 1601, et M. Malone

s'est trompé en supposant qu'elle parut six ans plus tard ; en effet, M. Collier, dans ses Annales du Théâtre, tom. Ier, p. 327, montre qu'elle fut incontestablement écrite avant 1602, car dans le mois de février de cette année c'était une pièce montée.

Il y a quelques traits de ressemblance entre le canevas de Shakspeare et la trentième histoire de la seconde partie des nouvelles de Bandello ; mais le premier a beaucoup plus de rapports avec l'*Historie of Apolonius and Sylla* (Histoire d'Apolonius et Sylla), qui se lit dans le *Farewell to Military Profession* (Adieu à l'état militaire) de Rich, publié en 1583 (1), et il est probable que le poète consulta Rich plutôt que Bandello. Cependant si Shakspeare puisa dans l'histoire de Rich, il la changea en mieux. Rich présente Viola comme préalablement amoureuse du prince, qu'elle sert ensuite comme page, et à la poursuite duquel elle oublie tous ses amis et son pays, rompant les nœuds de la nature pour pénétrer, sous un habit masculin, dans la maison d'un homme qu'elle n'a point charmé avec le costume de son propre sexe. Shakspeare ne parle d'aucun attachement de la part de Viola avant qu'elle fût une orpheline sans ressource et expatriée, et obligée de gagner son pain comme page en déguisant son sexe.

L'histoire entière, telle qu'elle est racontée par Shakspeare, peut être ainsi abrégée : Sébastien et sa sœur Viola étaient jumeaux, natifs de Messaline, et dès leur naissance ils se ressemblaient tellement l'un à l'autre que l'on ne pouvait les distinguer sinon par la différence de leurs habits. Lorsqu'ils eurent atteint un âge plus avancé, ils firent ensemble un voyage sur mer et furent naufragés sur la côte d'Illyrie. Le capitaine du navire, avec quelques matelots qui se sauvèrent, arrivèrent à terre dans un petit bateau, et avec eux ils amenèrent Viola saine et sauve sur le rivage, où, au lieu de se réjouir de sa propre délivrance, elle se lamenta au sujet de la perte de son frère : mais le capitaine la consola en l'assurant qu'il l'avait vu, lorsque le navire avait sombré, s'attacher à un gros mât, sur lequel, autant qu'il pouvait en juger à cette distance, il l'apercevait porté au dessus des vagues. Viola se trouva alors dans un pays étranger et demanda au capitaine quel en était le gouverneur. Le capitaine lui apprit que c'était Orsino, un duc *aussi noble par sa nature que par sa dignité.* Viola dit qu'elle avait entendu son père parler d'Orsino. Le capitaine ajouta que, suivant le bruit général, Orsino recherchait l'amour de la belle Olivia, dont le frère venait de mourir : perte qui l'avait tellement affligée qu'elle avait renoncé à la vue et à la société des hommes. Viola elle-même, pleurant amèrement son frère, eût désiré de pouvoir vivre avec cette dame ; mais cela ne se pouvait, attendu qu'Olivia n'admettait personne dans sa maison, pas même le duc lui-même. Alors Viola forma un autre projet : ce fut de servir le duc Orsino comme page, sous des habits d'homme. Son ami, le capitaine, qui avait quelques accointances à la cour, la présenta à Orsino sous le nom supposé de Césario. Le duc fut enchanté de ce beau jeune homme ; il en fit son page, et son amitié pour lui en vint à un tel point qu'il lui confia son amour pour Olivia et que même il l'envoya en ambassade auprès d'elle pour lui faire la cour en son nom, attendu qu'il n'avait aucune espérance d'être admis lui-même auprès d'elle. Pendant ce temps-là, Césario avait eu le malheur de s'éprendre d'amour pour son maître ; cependant elle accepte l'ambassade et se présente chez Olivia sans tenir compte des excuses et des refus qu'on lui oppose. La fière beauté, curieuse de voir ce visiteur obstiné, reçoit Césario, et, à la première vue, elle devient amoureuse du suppliant qui vient plaider pour un autre. Elle envoie un serviteur après Césario avec une bague en diamans, sous prétexte que c'était un présent laissé par le duc. Viola retourne au palais d'Orsino, et lui rend

(1) Skottowe sur Shakspeare, vol. II, p. 200.

compte du mauvais succès de sa négociation; mais il est renvoyé une seconde fois à Olivia, qui trahit son attachement pour Césario et dit : « Si vous vouliez m'adresser une autre requête d'amour, j'aimerais mieux entendre vos sollicitations que la musique des sphères (célestes). » A peine Viola avait-elle quitté la maison d'Olivia, qu'un gentilhomme, l'un des autres prétendans qu'elle avait repoussés comme le duc, ayant appris que cette dame favorisait Césario, adresse un cartel à la pauvre fille déguisée en garçon, et celle-ci n'évite le duel qu'avec difficulté. Mais l'intrigue est bientôt dénouée par l'arrivée de son frère Sébastien, qui a été sauvé aussi du naufrage; cette providence tutélaire qui veille sur tous les vrais personnages dramatiques lui fait trouver son chemin vers la maison d'Olivia. Celle-ci ignorant qu'il n'est pas Césario, reçoit ses soins avec empressement, et, de peur qu'il ne change d'idée, elle se procure un prêtre, qui les unit sur-le-champ. Viola découvre son sexe, et le duc, concevant une nouvelle passion, l'épouse et se console d'Olivia.

Voilà un sec abrégé des faits de la *Douzième Nuit;* mais qui peut abréger les histoires de Shakspeare, ou les raconter dans un autre langage que le sien? La délicatesse avec laquelle une modeste jeune fille fait la cour à son maître sous un déguisement d'homme; la manière pathétique avec laquelle elle décrit ses propres sentimens qu'elle prête à une autre, alors que son *secret, comme un ver dans le bouton d'une fleur, ravageait sa joue rose* (1); et l'accroissement d'affection qu'Orsino éprouve pour elle à la découverte de son sexe et au souvenir de ses paroles, que maintenant il comprend; tout cela forme des beautés dans cette comédie, qu'aucune touche humaine ne pourrait perfectionner.

Le comique, ainsi que le grave et le tendre, ne furent jamais aussi agréablement amalgamés qu'ici. Les personnages se sont, pour ainsi dire, entendus d'avance; ils sont en collusion pour s'aider l'un l'autre, bien qu'ils semblent hostiles. La friponne Maria, l'honnête Sir Toby Belch, le pauvre Sir Andrew Aguecheek, ambitionnant les vices qu'il ne pouvait que singer, et Malvolio, ce fat admirablement représenté avec des manières communes, sont des êtres infiniment précieux.

Le personnage de Viola est d'une nature si particulière par sa douceur, que je n'ai jamais trouvé qu'on le rendît bien sur le théâtre. Mistress Siddons était trop tragique, et mistress Jordan trop comique pour ce rôle.

(1) *Twelfth Night*, act. II, sc. IV, à la fin. F. M.

Troilus et Cressida (1602) fut enregistré à l'hôtel des libraires en février (1603) : conséquemment cette pièce fut probablement écrite l'année précédente. Elle fut réimprimée en 1609 avec une préface, non de l'auteur, mais de l'éditeur, qui dit que : « elle n'a jamais traîné sur le théâtre ni été maltraitée par les mains du vulgaire. » Mais elle est enregistrée en 1603, comme ayant été jouée par les *serviteurs de mylord le chambellan*. M. Malone croit que ces deux versions contradictoires peuvent se concilier de cette manière : la pièce peut avoir été jouée en 1602 à la cour par les serviteurs du lord chambellan (comme plusieurs pièces le furent en ce temps-là), et cependant n'avoir pas été représentée sur un théâtre public, sinon quelques années après.

A. W. Schlegel dit que Shakspeare écrivit *Troilus et Cressida* uniquement comme passe-temps poétique, et non pas dans le but de le faire représenter. Assurément si le poète eut le projet de produire une pièce peu propre au théâtre, il réussit; mais malheureusement il donna à celle-ci une autre qualité négative, c'est-à-dire qu'elle n'est qu'à moitié agréable à la lecture.

Shakspeare tira les principaux matériaux de ce drame du livre de Caxton, intitulé : *Recuyel of the Histories of Troy* (Recueil des histoires de Troie), et de celui de Chau-

cer, intitulé *Troilus and Cresseide* (Troïlus et Cresséide). Un grand nombre de livres de la traduction de l'Iliade, par Chepman, avaient paru avant la composition de la pièce, bien qu' le tout n'ait été publié qu'un an après ; de cette manière, Shakspeare peut donner son ignorance et les faux renseignemens qu'il eut, comme excuse de son injustice historique envers Achille, auquel il fait massacrer traîtreusement Hector désarmé ; cependant les parties traduites de l'Iliade, déjà publiées, eussent dû lui inspirer une meilleure idée du caractère du fils de Pélée. Le poète a si bien conçu, en général, les chefs du siége de Troie que nous sommes plus surpris de lui voir métamorphoser Achille en lâche assassin, que de l'anachronisme qu'il commet en faisant citer Aristote à Hector. Son Ulysse est homérique, et la Cressida décrite par Ulysse dans Shakspeare est une brillante peinture.

Cependant cette pièce n'est certainement pas l'un des chefs-d'œuvre de notre grand dramaturge. Le langage en est trop souvent tortueusement et tumultueusement figuré, et il est tellement entaché du défaut habituel de Shakspeare, c'est-à-dire, ce poète tend tellement à paraître nerveux outre mesure, qu'il y a des scènes presque entières qui, si elles eussent été écrites par un parodiste de son style, seraient, à mon avis, la plus cruelle caricature que l'on pût diriger contre lui.

L'intrigue, si l'on peut dire qu'il y en ait une, ne nous présente dans son dénoûment aucune justice qui nous console. Troïlus quitte la scène toujours en combattant ; mais il n'est jamais tué, et Hector meurt à sa place : ce qui est à la fois pénible et lamentable. Cependant, relativement à Cressida, je pense que Shakspeare en a fait un être plus conséquent que Chaucer. La Cressida de Shakspeare est séduisante jusqu'au bout des ongles ; elle est folâtre et volage, et sa perfidie envers Troïlus est concevable ; mais la Cressida de Chaucer est une femme sage, affectionnée et modeste, qui abandonne un amant jeune et passionné : ce qui est une contradiction dans la nature.

Henri VIII parut en 1603, suivant Malone, Boswell et Dyce. Cependant M. Chalmers prétend qu'il ne fut ni écrit ni représenté avant 1613, et d'un autre côté Gifford est convaincu que cette pièce fut mise au jour en 1601. Je penche vers son opinion ; tout au moins je suis diamétralement opposé à la date de George Chalmers en songeant à l'improbabilité que Shakspeare se fût mis à composer, dans la dixième année du règne de Jacques Ier, une pièce qui célèbre l'élévation d'Anne Boleyn et la naissance de sa fille Elisabeth.

Les allusions qui renferment des complimens à ce prince sont généralement et avec raison regardées comme des additions intercalées dans la pièce pendant sa représentation sous le nouveau règne; et je soupçonne que *Henri VIII* fut écrit au plus tard en 1602 ; car au mois de mars de l'année suivante, Elisabeth tomba dans la mélancolie dont elle mourut. En conséquence, il me semble plus probable que Shakspeare ait écrit un drame qui vraisemblablement devait plaire à la cour et au public, avant le déclin de la popularité de la reine, que pendant que cette popularité était près de s'éteindre, alors qu'Elisabeth s'apercevait elle-même que ses sujets préparaient leurs prières pour le nouveau souverain.

L'opinion générale semble coïncider avec celle de Gifford, qui pense que *Henri VIII* parut sur la scène sous le règne d'Elisabeth. J'ai cependant entendu trouver fort surprenant (en supposant que le fait soit véritable) que Shakspeare ait donné au public, du vivant d'Elisabeth, une tragédie qui nous fait éprouver le chagrin le plus vif de la répudiation de la reine Catherine, et qui nous montre l'hypocrisie et la cruauté d'Henri à son égard, en même temps que la mort de cette princesse causée par le triomphe d'Anne Boleyn sur les affections capricieuses du roi. Ma réponse est que Shaks-

peare ne pouvait composer un drame qui fût plus favorable aux intérêts d'Elisabeth. Il nous inspire le plus vif intérêt pour la reine Catherine; mais elle meurt assez tôt pour que nous reportions notre affection sur l'aimable Anne Boleyn, pour que nous soyons charmés de sa compassion pour l'épouse tombée qu'elle a remplacée, et disposés à écouter la prédiction prophétique de Cranmer, qui annonça qu'*Anne donnerait naissance à une pierre précieuse qui éclairerait toute cette île*. Certainement Shakspeare montra Henri VIII dans cette pièce; mais, si ce n'est pas un paradoxe de parler ainsi, il le montra sous une enveloppe décente. Il ne nous donne jamais à supposer un seul moment que lui, poète, il croie le roi équitable dans son divorce avec Catherine, ou poussé par aucun autre motif que sa passion pour Anne Boleyn. Certainement il expose toutes les formalités des scrupules de Henri; mais il ne fait de ces scrupules que les voiles transparens de ses motifs réels; néanmoins, il traite Henri le plus doucement possible. Dans notre for intérieur, certainement nous le condamnons; mais le poète mitige la haine que nous ressentons pour lui en nous le montrant plein de bons sentimens envers son peuple, et il lui donne une bienveillance brusque, qui est foncièrement anglaise. L'art de la poésie ne gratifia jamais un monstre d'une pareille ressemblance; et cependant, en l'adoucissant d'une manière aussi imperceptible qu'habile, il force son amour, coupable en lui-même, à séduire notre sympathie par la beauté de son objet.

Ainsi, Shakspeare parvient, bien que ce soit par le sacrifice d'une partie de la vérité historique, à rendre la respectable Catherine l'objet de notre admiration la plus vive, pendant qu'il nous fait réserver notre amour pour Anne Boleyn, et qu'il nous maintient en d'assez bons termes avec Henri VIII. Mais qui ne voit pas, sous tout cet habile manége, quel est son but, savoir de complimenter Elisabeth comme reine et vierge, de nous intéresser à la mémoire de sa mere, et de nous faire croire à son innocence, bien qu'elle fut suppliciée, sous l'accusation d'infidélité au lit d'Henri? La mort ordinaire de Catherine d'Aragon pouvait être présente au souvenir de plusieurs personnes vivantes; mais celle d'Anne Boleyn l'était encore plus à la mémoire du public; et l'on ne pouvait trouver de meilleur expédient pour établir l'innocence de la mère d'Elisabeth qu'en représentant l'injustice d'Henri à l'égard de la reine Catherine. En effet, nous sommes obligés d'inférer que, si le tyran pouvait ainsi maltraiter la noble Catherine, l'innocence la plus pure dans l'aimable personne qui lui succéda était un bouclier impuissant contre sa cruauté.

Mesure pour Mesure (1603). Nous sommes fort obligés à George Steevens pour le conseil qu'il donna à Nichols le libraire de réimprimer six anciennes pièces, sur lesquelles Shakspeare fonda *la Mesure pour Mesure, la Comédie des erreurs, la Méchante Femme mise à la raison, le Roi Jean, le Roi Henri IV* et *le Roi Henri V,* ainsi que *le Roi Lear.*

Le *Promos and Cassandra* de George Whetstone fournit évidemment à Shakspeare le plan et les principaux personnages de *Mesure pour Mesure.* Il est excessivement intéressant de lire cette ancienne pièce, non seulement parce qu'elle possède un certain degré de mérite intrinsèque, mais encore parce que c'est un sol sanctifié par les pas de Shakspeare et fertilisé de nouveau par lui. Le roi de Hongrie, dans Whetstone, est le duc de Vienne de Shakspeare, Promos est le prototype d'Angelo, Cassandre celui d'Isabelle, Andrugio est le même que Claudio, et la Pauline de Whetstone correspond à la Julia de Shakspeare, la bien aimée de Claudio. L'ancien poète n'a aucune femme pour servir de contre-partie à la Marianne de Shakspeare; car Cassandre est mariée à la fin à Promos, et Marianne était un personnage nécessaire au dramaturge plus récent.

vu qu'Isabelle est supposée à la fin accepter la main du duc. Le niais, serviteur de la mère Overdone, dans l'ancienne pièce, est un original et rusé coquin. En général, je remarque que dans les personnages de basse condition, de Whetstone, il règne un ton vulgaire plus grossier que dans ceux de Shakspeare : différence qui peut être naturellement attribuée à la barbarie d'une époque plus ancienne.

La versification de la pièce de Whetstone consiste, une moitié en anciens alexandrins rimés, l'autre en vers blancs héroïques plus modernes. Le style de *Promos and Cassandra* a quelquefois une simplicité touchante; mais pour l'éloquence de la poésie cette pièce ne peut naturellement soutenir aucune comparaison avec *Mesure pour Mesure*, dont aussi les caractères sont plus fortement conçus. Quand je m'exprime ainsi, je suis loin de vouloir dire que je regarde Shakspeare comme ayant fortement dessiné les divers caractères de *Mesure pour Mesure*. Le duc est un bonhomme très bizarre; et, pour être bref, il n'y a rien de hautement héroïque dans ce drame, si ce n'est Isabelle. Je me souviens avoir été autrefois réservé dans mon admiration pour cette héroïne, qui semble froide; mais après de plus mûres réflexions j'ai changé d'avis. Que deviendrait le genre humain, si la fierté de la femme dans sa pureté était capable de se compromettre? Il faudrait dire adieu à toutes les affections domestiques. Le déshonneur du sexe introduit la mort dans la source de la vie. Cette pensée ne m'a jamais frappé plus fortement qu'en lisant la scène de la pièce de Whetstone, dans laquelle Cassandre vient déguisée en garçon à la maison de Promos, dans le but d'acheter la vie de son frère par le sacrifice de sa vertu, et dans l'espoir que Promos, suivant sa promesse, réparera son déshonneur par le mariage : espérance qui augmente encore sa dégradation. Je me dis en moi-même : grâces soient rendues à Shakspeare de nous avoir montré Isabelle préférant voir mourir mille frères que se soumettre à une pareille honte! En même temps, bien que *Mesure pour Mesure* surpasse infiniment *Promos and Cassandra* comme conception poétique, la première de ces pièces n'est pas la plus irréprochable du théâtre de Shakspeare; et quant à la probabilité des incidens, elle souffre par sa comparaison avec la dernière. Whetstone est conséquent et dans les limites du vraisemblable, quand il dénoue et couronne l'intrigue par l'arrivée du roi de Hongrie et de Bohème dans la ville de Julio, et par la sentence qu'il porte contre le gouverneur qui le représente : mais qu'est-ce qui a pu amener Shakspeare à faire nommer au duc, Angelo pour son vice-roi temporaire, alors qu'il connaît l'indigne traitement que celui-ci a fait subir à sa fiancée Marianne? En outre, le moyen que le duc emploie pour n'être point découvert par ses sujets les plus intimes et par ses courtisans, en prenant le déguisement d'un moine, se fait, pour ne rien dire de plus, très difficilement adopter par notre imagination.

J'ai cependant déjà dit que, si vous présentez à notre imagination une histoire qui lui plaise, *cette* faculté de l'ame n'éprouve point de sévères scrupules qui l'empêchent d'y croire. Les lecteurs de *Mesure pour Mesure* doivent décider ce point pour eux-mêmes. Si la pièce leur donne beaucoup de plaisir, ils pardonneront beaucoup des improbabilités qui s'y trouvent. Dans le drame, comme dans les conversations enjouées de la vie ordinaire, nous pardonnons à un homme qui nous conte des anecdotes évidemment fausses, pourvu qu'elles le soient très évidemment et qu'elles excitent notre rire. En même temps nous devons reconnaître que Shakspeare, dans *Mesure pour Mesure*, exagère un peu trop le droit qu'il a de pécher contre la vraisemblance.

La tragédie d'OTHELLO (1604) paraît évidemment avoir été largement puisée, pour le plan et les incidens, à la septième nouvelle de la troisième décade de l'*Hecatommithi* de

Cinthio. Dunlop, dans son *Histoire de la Fiction* (1), dit que les personnages de Desdemona, de Jago et de Cassio sont tirés de Cinthio avec *à peine une ombre de différence.* Quant au Cassio de Shakspeare, c'est un homme ordinaire et d'un bon naturel, dont le portrait ne serait rien s'il n'était placé dans un aussi magnifique tableau que celui de notre poète, en sorte que je m'épargnerai la peine de rechercher à quel point il est semblable ou non au capitaine cypriote, son original prétendu ; mais le personnage de Desdemona n'est pas emprunté à Cinthio. La Desdemona de la nouvelle italienne se dégrade par l'accusation qu'elle porte en disant *que les Mores étaient naturellement portés à la colère et à la soif de la vengeance pour le moindre déplaisir ;* elle est la même quant au sexe et à l'honneur, et se trouve dans les mêmes circonstances ; mais elle n'est point la douce Desdemona de Shakspeare : l'héroïne de notre poète, au lieu d'être empruntée à Cinthio, avec à peine une ombre de différence, *n'est empruntée à personne au monde.*

L'on peut dire la même chose de Jago. Le traître de la nouvelle agit principalement d'après le soupçon où il est que le More a eu des relations avec sa femme. Shakspeare a fait allusion à une pareille circonstance dans la scène III, acte I, de sa tragédie, quand il met dans la bouche de Jago qu'il courait un bruit sur la trop grande intimité qui aurait existé entre Othello et sa femme ; mais le scélérat montre par ses propres expressions qu'il ne croyait pas à ce bruit. Sa haine contre Othello est fondée sur le renversement de son espérance d'avancement, et ni à l'approche ni au milieu du dénoûment, nous n'avons la moindre idée que Jago ait pu être poussé par un motif aussi pardonnable que la jalousie conjugale. En outre, la fourberie et l'intelligence du traître du poète, et de celui du nouvelliste, sont différentes au delà de toute comparaison. Entre le More de Cinthio et celui de Shakspeare, il est encore plus inutile d'établir une comparaison : le premier tue sa femme en la frappant avec un sac de sable, et s'efforce de détourner les soupçons en brisant une poutre du plafond et en la plaçant de manière à faire croire qu'elle était tombée par accident. Dans la nouvelle, le More est arrêté, emmené à Venise, mis à la question, et puis assassiné : ce n'est point là le More de Venise de Shakspeare.

Certains prétendent que Jago est un personnage trop scélérat pour être naturel ; mais ces critiques sont de pauvres juges de la nature humaine. Fletcher de Saltoun a dit qu'il y a plus d'un brave soldat qui n'a jamais manié une épée ; de même il y a plus d'un Jago qui n'a jamais commis de meurtre. L'ESPRIT CULTIVÉ de Jago et sa haute intelligence, finissant heureusement par sa propre destruction, étaient aussi nécessaires pour la morale de la pièce que pour soutenir le rôle élevé d'Othello ; car nous aurions méprisé le More, s'il eût été trompé par un scélérat moins consommé que *l'honnête Jago.* Ce dernier est un personnage réel, et la vérité philosophique de cette tragédie la rend terrible à lire, malgré sa belle poésie. Pourquoi Aristote a-t-il dit que la tragédie purifie les passions ? Car notre dernier désir, notre dernière espérance, en lisant *Othello,* est que le traître Jago soit bien torturé.

Ce drame, à lui seul, eût immortalisé un poète, quel qu'il fût ; maintenant que devons-nous penser de Shakspeare, puisque nous pouvons hésiter à déclarer *Othello* la meilleure de ses pièces ? Cependant, il n'en existe aucune qui lui soit supérieure dans son propre théâtre, ni qui puisse rivaliser avec elle dans aucun autre. Le More est à la fois la peinture du caractère humain la plus complexe et la plus étonnante, et cependant la plus intelligible que la fiction ait jamais produite. Sa grandeur d'ame est naturelle, et nous l'admirons ; sa douceur est également naturelle, et nous aimons Othello à cause de cela ; nous ne pouvons nous

(1) Première édition, vol. II, p. 365.

figurer son air que majestueux, et sa physionomie que bienveillante. Le prince indien, Ramoon Roy, qui charma tout le monde à Londres, il y a quelques années, et qui mourut à notre grand regret, était le seul être vivant qui, à mes yeux, ait approché de l'idée que je me suis faite de l'air d'Othello. Mais le More avait été élevé dans la barbarie, et bien que sa nature douce et le commerce d'un monde plus civilisé eussent combattu et dompté les habitudes à demi sauvages de ce premier état, cependant ces habitudes à la fin éclatèrent et prirent le dessus dans ses momens de jalousie. Ce n'est pas un homme naturellement jaloux; mais une fois qu'il l'est devenu, il retourne à l'état sauvage, et devient aussi terrible qu'il avait été tendre auparavant. Cependant ce contraste dans sa conduite n'est pas une métamorphose à la façon de celles d'Ovide, mais une transition ménagée avec tant de vraisemblance qu'elle semble inévitable; néanmoins, ce que ce changement a de naturel n'est un obstacle ni à notre terreur ni à notre pitié; au contraire, la douceur de son caractère avant sa chute est le cours paisible et lent d'un ruisseau avant sa cataracte; et les dispositions de douceur dont il a fait preuve jusqu'alors, brillent comme un beau jour d'automne, qui contraste avec la tempête et le tonnerre de son déclin.

Les terreurs de la tempête sont aussi rendues plus frappantes à notre imagination par la douceur de Desdemona, qui en est la victime. Un seul symptôme de colère eût paru dans cette martyre si digne d'amour, que notre sympathie pour elle eût été mise en danger; mais Shakspeare savait trop bien ce qu'il y avait à faire.

Le Roi Lear (1605). Une pièce intitulée : ***the True Chronicle Historie of King Leare and his Three Daughters*** (la véritable Chronique et Histoire du Roi Lear et de ses trois Filles), fut enregistrée à l'hôtel des libraires en 1594; le nom de l'auteur est inconnu. Comme ce premier ***Roi Lear*** fut en possession de la scène pendant plusieurs années, il ne serait point permis de douter que Shakspeare ne l'ait vu, si même il n'y avait pas des passages semblables qui prouvent qu'il en tira quelques idées. M. Skottowe prétend que notre poète puisa aussi des matériaux dans une ancienne ballade sur le même sujet, qu'il regarde comme écrite antérieurement au *Roi Lear* de Shakspeare; mais la date de cette ancienne ballade est entièrement inconnue, et la certitude de M. Skottowe est tout au plus une conjecture. Il est mieux fondé en cherchant à prouver que notre poète tira les personnages de Glocester et d'Edgar de l'histoire du roi de Paphlagonie, dans l'*Arcadie*, de Sir Philip Sydney.

L'ancienne tragédie est simple et touchante. Il y a une scène entière (la rencontre de Cordélia avec son père dans une forêt solitaire) que je n'ai pu lire, avec le ***Roi Lear*** de Shakspeare dans ma mémoire et dans mon cœur, sans me sentir presque les larmes aux yeux. Le *Roi Lear* qui précéda celui de notre poète est une tragédie intéressante; cependant celle-là, bien qu'elle ait précédé l'autre, n'en est point le prototype, et les qualités moins brillantes qu'on y remarque nous montrent le vaste espace qui sépare un talent recommandable d'une inspiration supérieure. Les deux Lear n'ont rien de commun, sinon la faiblesse de l'âge, la bonté générale du cœur, le titre de roi et les infortunes. Le Lear antéshakspearien est un vieillard patient et simple qui supporte ses chagrins avec beaucoup de résignation, jusqu'à ce que Cordélia arrive avec le roi de France, son époux, et replace son père sur le trône de Bretagne. Le Lear de Shakspeare présente le plus terrible tableau qui fut jamais imaginé de la faiblesse du vieil âge, contrastant avec la force du désespoir. La naissance de la folie de Lear, la conscience où il est qu'elle approche, les progrès et le paroxisme de cet état, sont des études instructives pour celui qui examine philo-

sophiquement les aberrations de l'esprit humain. La rencontre de Lear, d'Edgar et du fou, et le mélange, dans cette scène, de la folie réelle avec la folie feinte, est un des traits les plus parfaits de Shakspeare, et ses critiques les plus ordinaires manquent rarement de le faire remarquer.

Dans l'ancienne pièce, Lear a un ami, nommé Perillus, qui excite notre intérêt, mais non pas aussi profondément que Kent, dans le drame tout à la fois plus moderne et plus beau. Mais indépendamment de la création d'un nouveau Lear par Shakspeare, ce poète a fait une nouvelle tragédie de l'ancienne, par une entière originalité dans la spirituelle peinture de ses personnages. Dans les rôles des deux fils de Glocester, le bienfaisant Edgar et le bâtard Edmond, il a créé une seconde intrigue qui est aussi habilement que naturellement entremêlée avec l'intrigue principale. Enfin partout où Shakspeare travaille avec de vieux matériaux, vous trouverez qu'il n'essuie pas de l'or souillé de poussière, mais qu'il extrait de l'or de la poussière où personne, si ce n'est lui, n'eût trouvé le moindre filon de ce métal.

Macbeth (1606). La critique éclairée et l'opinion universelle ont si complétement mis le sceau de la célébrité sur cette tragédie qu'elle subsistera autant que notre langue, comme un monument du génie anglais. Que dis-je ? elle survivra à la forme présente de notre langage, et parlera aux générations futures dans les parties de la terre qui sont encore inhabitées. Aucun écrivain, sur aucun théâtre national, en mettant même en ligne de compte celui de la Grèce, n'a amalgamé d'une manière plus étonnante le naturel et le surnaturel (ou rendu les effets de la vérité plus terribles par leurs ombres superstitieuses) que ne l'a fait Shaspeare, dans sa tragédie de *Macbeth*. Le progrès de Macbeth dans le crime est une leçon d'anatomie physiologique sans terme de comparaison. Le cœur d'un homme, naturellement porté à la bonté, est montré à découvert de manière à nous apprendre par quelles routes de ce cœur le venin du crime a trouvé son chemin pour en chasser un sang innocent. Sans doute il y a dans les actions de Macbeth une apparence de nécessité superstitieuse; et le lecteur superficiel pourrait dire que les sorcières ne se bornèrent pas à exciter Macbeth à assassiner Duncan, mais qu'elles le mirent dans la nécessité de le faire. Cependant il n'en est pas ainsi; car Shakspeare a trouvé moyen de présenter l'apparence terrible d'une action surnaturelle sur l'esprit de Macbeth, et néanmoins de lui laisser visiblement son libre arbitre et d'en faire un criminel volontaire. Si nous pouvions nous imaginer Macbeth conjurant les sorcières pour les faire reparaître la veille de sa mort, qui est inévitable, et les accusant de lui avoir fait assassiner Duncan, elles pourraient très bien dire : « Nous ne vous avons obligé à commettre aucun acte de ce genre ; nous vous avons seulement prédit ce qui arriverait, même si vous n'eussiez point assassiné Duncan, c'est-à-dire que vous seriez roi d'Écosse. Mais vous fûtes trop pressé. Vous ne fîtes point attention que, si la prophétie était vraie, vous n'aviez point à vous occuper d'amener son accomplissement ; mais vous aviez une femme, une belle femme qui vous poussa à commettre le meurtre. » Si les sorcières avaient tenu ce langage, il y aurait eu sujet dans la tragédie elle-même à les en exclure ; car Macbeth se dit positivement à lui-même : « Si cela est ainsi décidé, il faut que cela soit, et il n'y a aucune nécessité à moi de me mêler de l'affaire. »

Jules-César (1607). Shakspeare avait produit des merveilles en traitant des sujets romanesques; mais il n'avait que médiocrement réussi dans la première partie de sa carrière en mettant en œuvre une donnée dramatique qui lui vint de Plaute, par le canal d'une traduction. Je me hasarde à ajouter qu'il ne fut pas éminemment heureux dans

son *Troïlus et Cressida*, en sorte qu'un lecteur, qui eût ignoré ce qui arriva depuis, eût mérité d'être pardonné pour avoir craint qu'il parût, dans les sujets classiques, comme Samson, privé de ses cheveux. Mais de ses quatre drames classiques, trois, savoir : *Jules César*, *Antoine et Cléopâtre*, et *Coriolan*, sont si parfaits que l'on peut dire qu'il est à son aise dans l'histoire romaine aussi bien que dans l'histoire romanesque. Il avait déjà montré, dans ses allusions à la mythologie païenne, qu'il s'était imprégné de son parfum le plus doux, distillé non par une étude pénible et à l'école, mais par le feu de son génie ; mais, maintenant qu'il était dans toute la maturité de son esprit, il pouvait emprunter aux anciens plus que la fleur et le parfum de leur mythologie. Il porta les yeux du philosophe et du poète sur les pages de l'histoire classique ; il distingua les personnages qu'elle présente, avec la lumière de la philosophie ; et il fit rayonner la *vérité* sans empiéter sur ses formes solides avec les couleurs de l'imagination. Qu'est-ce que Brutus, le héros réel de la tragédie, sinon le véritable Brutus de Plutarque, resté le même dans sa substance, bien que sanctifié par la poésie aux yeux de l'imagination ? Portia est-elle autre chose ? Pour le tableau de ce couple, à la fois auguste et tendre, la nature humaine aussi bien que la dignité conjugale sont redevables à Shakspeare. Brutus et Portia ont une querelle passagère, sans doute ; mais c'est comme une note discordante dans une musique parfaite : elle augmente l'harmonie. C'est lorsque Brutus dit :

You are indeed my true and honourable wife;
As dear to me, as are the ruddy drops
That visit my sad heart (1).

Vous êtes réellement ma fidèle et honorable épouse,
Et vous m'êtes aussi chère que les gouttes rougeâtres
Qui visitent mon triste cœur.

Je ne puis, en somme, m'empêcher de remarquer qu'il y a une teinte plus prononcée de philosophie dans les derniers drames de Shakspeare, qui sont classiques, que dans les premiers, qui sont romantiques. Par ses drames classiques, j'entends ces trois grandes pièces : *Jules-César*, *Antoine et Cléopâtre*, et *Coriolan* ; car *Timon* ne peut être compté parmi ses chefs-d'œuvre. On ne saurait nier qu'il déploie dans les rôles de Juliette et d'Hamlet une grande connaissance du cœur humain ; mais Juliette, bien que ce soit un être plus aimable que Cléopâtre, n'est cependant pas une peinture aussi finie et aussi indiciblement subtile que l'est l'enchanteresse de l'Égypte. La philosophie qui éclaire Hamlet a (peut-être en raison de ce que le héros n'est jamais entièrement dans ou hors de son bon sens) un certain vague et une obscurité bien différens du regard perçant et assuré que Shakspeare plonge dans l'ame humaine, et qui se fait remarquer dans les drames classiques que j'ai nommés. J'attribue cette différence, non pas à l'influence des sujets classiques ou non, mais à la maturité plus avancée de l'esprit du poète.

Il résulte évidemment de la scène par laquelle s'ouvre *Jules-César*, que Shakspeare, même en traitant des sujets tirés de l'histoire ancienne, se moquait de la crainte qu'ont les classiques de mettre le grotesque en juxta-position avec le sublime. Après les plaisanteries d'un bas comique, de l'insolent savetier, l'éloquence du tribun romain, Marullus, *jaillit comme une pyramide de feu* :

ACT I. — SCENE I. — ROME. — *A Street.*

Enter FLAVIUS, MARULLUS, *and a rabble of Citizens.*

FLAVIUS.

Hence ; home, you idle creatures, get you home :
Is this a holiday ? What know ye not,
Being mechanical, you ought not to walk
Upon a labouring day, without the sign
Of your profession ? — speak, what trade art thou

CARPENTER.

Why, sir, a carpenter.

MARULLUS.

Where is thy leathern apron and thy rule ?
What dost thou with thy best apparel on ?
You, sir, what trade are you ?

(1) *Julius Cæsar*, act II, sc. I. F. M.

MARULLUS.

But what art thou? answer me directly.

COBBLER.

A trade, sir, that I hope I may use with a safe conscience whicht is indeed, sir, a mender of bad soles.

COBBLER.

Truly, sir, in respect of a fine workman I am but, as you would say, a cobbler.

MARULLUS.

What trade, thou knave, thou naughty knave, what trade?

COBBLER.

Nay, I beseech you, sir, be not out with me,
Yet if you be out, sir, I can mend you.

MARULLUS.

What meanest thou by that? Mend me! thou saucy fellow.

COBBLER.

Why, sir, cobble you.

FLAVIUS.

Thou art a cobbler, art thou?

COBBLER.

Truly, sir, all that I live by is with the awl. I am, indeed, sir, a surgeon to old shoes; when they are in great danger, I recover them. As proper men as ever trode upon neat's leather, have gone upon my handywork.

FLAVIUS.

But wherefore art not in thy shop to-day?
Why dost thou lead these men about the streets?

COBBLER.

Truly, sir, to wear out their shoes, to get myself into more work. But, indeed, sir, we make holiday to see Cæsar, and to rejoice in his triumph.

MARULLUS.

Wherefore rejoice? What conquest brings he home,
What tributaries follow him to Rome,
To grace in captive bonds his chariot wheels?
You blocks, you stones! you worse than senseless things!
Oh, you hard hearts! you cruel men of Rome!
Knew you not Pompey? Many a time and oft
Have you climbed up to walls and battlements,
To towers and windows, yea, to chimney tops
Your infants in your arms, and there have sat
The live-long day, with patient expectation,
To see great Pompey pass the streets of Rome:
And when you saw his chariot but appear,
Have you not made an universal shout,
That Tiber trembled underneath her banks,
To hear the replication of your sounds,
Made in her concave shores?
And do you now put on your best attire
And do you now cull out a holiday,
And do you now strew flowers in his way,
That comes in triumph over Pompey's blood?
Be gone!
Run to your houses, fall upon your knees,
Pray to the gods to intermit the plague,
That needs must light on this ingratitude.

L'on ne peut être accusé d'exagération si l'on dit que les vers du discours de Marullus doivent être rangés parmi les plus magnifiques de la langue anglaise. Ils roulent autour de l'oreille de mon ame comme les notes les plus imposantes d'un orgue de cathédrale, et cependant ils succèdent immédiatement à l'idée bouffonne que fait naître un savetier qui se met à la tête d'un rassemblement d'imbéciles et qui les conduit par les rues afin de leur faire user leurs souliers et d'avoir plus d'ouvrage.

Timon d'Athènes (1610). Je suis embarrassé pour expliquer la ressemblance frappante qui existe entre le misanthrope de notre poète et celui de Lucien dans cette tragédie, si l'on peut appeler tragédie une pièce qui nous laisse plus en proie à l'impression de son dialogue comique que de sa conclusion tragique. Shakspeare n'a pu puiser, dans la traduction de Plutarque par North, une idée de Timon aussi rapprochée de celle de l'auteur grec. Je n'ai jamais vu la comédie manuscrite intitulée *Timon*, qui est mentionnée par Malone; mais je sais qu'elle n'a qu'assez peu de ressemblance avec la pièce de Shakspeare. De même la connaissance que notre poète avait probablement du *Palace of Pleasure*, de Painter, où l'histoire de Timon est racontée, ne compte pour rien dans l'air de famille qu'a le héros de Shakspeare avec celui de Lucien. Cependant il n'y a aucune preuve que Lucien fût traduit en anglais à cette époque. On aime à remarquer que, en général, la puissance dramatique de notre poète semble se perfectionner à mesure qu'il avance en âge. Dans plusieurs de ses derniers chefs-d'œuvre, la fertilité de son imagination demeure fraîche, pendant que ses fruits sont mûris et rendus plus substantiels par une culture plus habile. Mais je ne puis dire que je considère *Timon* comme une preuve de cette observation générale; au contraire, je le rejetterais comme une exception. Schlegel nous tourne la difficulté en le comparant à l'une des satires mordantes de Juvénal; mais une tragédie n'a nul besoin de ressembler à une satire mordante. Cette pièce contient des passages remarquables et une

portion amusante de philosophie cynique, particulièrement dans la conférence entre Apemantus, ce mâtin à demi raisonnable, bien que haineux, et Timon, ce chien enragé parmi les hommes; mais elle est loin de nous montrer Shakspeare en progrès comme philosophe ou comme philanthrope à l'époque où il l'écrivait. C'est la production de sa rate, plutôt que de son cœur. L'épisode d'Alcibiade qui s'y trouve intercalé est sans intérêt, car c'est une question de savoir qui de lui ou des Athéniens avait tort. Au résumé, *Timon* est dans la renommée dramatique de Shakspeare un pilier que l'on peut en ôter sans mettre en danger l'édifice.

CYMBELINE (1609). Le goût de notre âge a cessé de prêter l'oreille soit aux critiques minutieuses de mistress Lennox, soit aux jugemens tranchans du docteur Johnson, qui tendent à déprécier ce drame délicieux. Ces deux adversaires de *Cymbeline* partirent d'un principe qui est mortellement pernicieux au plaisir que nous fait éprouver la poésie dramatique, savoir que, avant de nous laisser charmer par une œuvre de fiction, nous devons sonder et examiner pour la plus grande partie tout le sol sur lequel l'on veut attirer la foi de notre imagination. Ceci est une manière de se mettre en garde contre les plaisirs que nous procure cette foi, manière qui ne peut être mise en pratique dans la perfection que par des esprits qui n'ont pas en eux les germes du plaisir poétique; et dans cette classe d'esprits, Johnson peut très bien aller de pair avec mistress Lennox. Leurs deux ames, eussent-elles été frottées l'une contre l'autre pendant un an, n'auraient pas produit entre elles une étincelle de sentiment poétique; et toutes les fois qu'ils trempent leurs plumes dans leurs propres cœurs, ils sont des arbitres de la critique *contre la vraie poésie*.

Pour jouir du drame romantique, il nous faut accepter les conditions auxquelles le poète romantique nous offre du plaisir. L'esquisse d'une pièce comme *Cymbeline* nous montrera tout de suite que la scène est placée loin de nous, quant au temps, dans le but d'adoucir ses improbabilités sur l'imagination par l'effet de sa distance. Nous savons tous que, dans les paysages et dans les tableaux qui les représentent, l'aspect indéfini qu'ont des objets, par suite de la distance, présente un charme différent de celui que nous fait éprouver la vue distincte de ceux qui sont placés sur le premier plan: eh bien! le même principe est également vrai dans le drame romantique, où le poète laisse ouvertement ses scènes exposées à l'accusation d'improbabilité qui est inhérente à la nature même de la fiction romantique; mais les critiques qui ne raisonnent que sur des faits n'accordent aucune tolérance ou permission à la crédulité de notre imagination. Ils disent qu'il vous faut prouver mathématiquement tel ou tel fait, avant de pouvoir légalement en récréer votre imagination. Or c'est exactement la même chose, mais tout au rebours, que l'intolérance en matière de religion. Les théologiens vous disent que vous êtes damné, si vous doutez; les critiques empesés vous déclarent que vous êtes un mauvais juge du drame, si vous osez croire, même en imagination, ce que nos mathématiciens vous démontreront être une hérésie.

Entre toutes les pièces du monde, je pense que ces remarques peuvent particulièrement s'appliquer au *Cymbeline* de Shakspeare. Le cœur préparé à croire à la fiction, je regarde comme vrais en mon ame et conscience tous les événemens du drame qui sont audacieusement inventés; je suis récompensé par la délicieuse création d'Imogène, par l'idée de son arrivée dans la caverne de son frère exilé, par les beautés innombrables de l'ouvrage et par son heureux dénoûment.

Cette pièce est peut-être, de toutes celles de Shakspeare, la plus propre à établir ce principe: savoir, qu'un grand génie dramatique

peut parfois s'aventurer à commettre de fortes improbabilités, et cependant en obtenir non seulement l'absolution, mais encore nous faire aimer le coupable. La gageure de Posthumus dans *Cymbeline* est très improbable ; mais soyons de bonne foi avec cette objection et admettons que la gageure n'est pas invraisemblable : il y a assez dans ce drame de quoi nous la faire oublier et plus que pardonner. Shakspeare prévit que cette licence pourrait lui fournir des scènes et des situations délicieuses, et il ne se fit pas scrupule de hasarder. Ainsi cet incident vicieux peut se comparer à une petite fontaine qui, bien qu'imprégnée de quelque minéral insipide, donne naissance à un grand fleuve; et ce fleuve, à mesure qu'il avance, perd bientôt son goût dans les eaux douces et abondantes qui se réunissent à son cours.

Quoi qu'il en soit de cette gageure, elle donne naissance à de charmans incidens. Elle nous introduit dans une fête de la plus chaste beauté, dans la scène du sommeil, où nous regardons les paupières fermées d'Imogène; et cette scène, aussi belle que pure, est suivie d'autres qui élèvent notre intérêt jusqu'à l'enchantement. Imogène sanctifie aux yeux de notre imagination tout ce qui l'aime et en retour tout ce qu'elle aime; et lorsqu'elle pardonne à Posthumus, qui oserait refuser son pardon à celui-ci? Et puis, dans le tableau de son amitié avec les hôtes de la caverne de la montagne, qui sont ses frères sans le savoir, quelles délicieuses touches romanesques! Je ne crois pas exagérer en disant que Shakspeare n'a nulle part ailleurs inspiré à l'esprit des sentimens plus agréables, comme antidote à la peine que fait éprouver la tragédie, que dans *Cymbeline* (1).

Antoine et Cléopatre (1609). Si j'avais à choisir parmi les pièces historiques de Shakspeare celle dans laquelle il a combiné une fidélité presque littérale à l'histoire avec une observation presque aussi fidèle à la vérité de la nature, en y ajoutant le mérite d'une grande entente du drame, je prendrais la pièce que je viens de nommer. Dans son portrait d'Antoine, il y a peut-être une peinture flattée de l'original, tel que nous l'a donné Plutarque; mais la ressemblance souffre peu de ce que Shakspeare adoucit et place dans l'ombre les traits de cruauté du célèbre Romain. Dans Cléopâtre, nous ne pouvons rien discerner qui diffère matériellement de l'enchanteresse, telle que l'histoire nous la montre; néanmoins dans le portrait que nous en fait Shakspeare, elle a une puissance de fascination plus vive et plus versatile que dans une douzaine d'autres copies poétiques dans lesquelles les artistes ont pris de plus grandes libertés avec la vérité historique : il la peint comme si l'Egyptienne elle-même eût jeté son charme sur lui, et donné sa propre magie au pinceau du peintre.

En même temps, quelque intéressante qu'il rende cette enchanteresse à notre imagination, il nous garantit d'une sympathie dont la vertu aurait à rougir. L'aspic sur le sein de Cléopâtre, qui augmente le sommeil de sa nourrice endormie, n'a point de poison pour notre moralité. Un simple regard sur la dévouée et digne Octavie rappelle notre hommage aux pieds de la vertu; mais, avec un talent délicat, Shakspeare se garde bien de mettre la femme pure en contact avec la reine

(1) L'auteur de ces remarques a négligé, contre son habitude, de nous apprendre dans quel ouvrage antérieur Shakspeare a puisé la donnée qu'il a mise en œuvre dans *Cymbeline*. Il est à peu près certain que c'est dans une nouvelle de Boccace et dans la chronique de Ralph Hollinshed. Le conteur italien lui-même avait pris son récit ou dans le *Roman de la Violette*, ou dans celui *du roi Flore et de la belle Jeanne*, l'un en vers, l'autre en prose, et tous les deux écrits en français dans le treizième siècle.

Nous renvoyons le lecteur à la préface de l'édition de ce premier ouvrage, que nous avons donnée, en 1831, chez le libraire Silvestre, en un volume in-8°, et à notre *Théâtre français au moyen âge*, qui va bientôt paraître. Il y trouvera le *Roman du roi Flore* dans la notice qui précède une pièce du quatorzième siècle dont le sujet est le même. F. M.

voluptueuse ; et, comme Dryden, il n'engage pas une querelle entre elles deux. La pièce de ce dernier poète, *All for Love* (Tout pour l'Amour), était regardée par l'auteur comme son chef-d'œuvre et n'est pas sans mérite; mais elle est tellement inférieure au drame qui l'a précédée, qu'il est peu honorable au goût britannique d'avoir entièrement, pendant cent ans, banni celui-ci du théâtre pour le remplacer par celle-là. Un critique français appelle la Grande-Bretagne l'île des idolâtres de Shakspeare. Cependant dans cette même île, la pièce *All for Love* de Dryden a été jouée dix fois plus souvent que l'*Antony and Cleopatra* de Shakspeare (1).

Le Marc-Antoine de Dryden est un voluptueux faible depuis le commencement jusqu'à la fin. Il ne prononce pas une seule phrase d'un mâle courage qui paraisse venir de lui-même; et toutes les fois qu'il exprime un sentiment moral, ce sentiment ne semble pas être le fruit de sa propre nature, mais y avoir été planté par l'influence de son ami Ventidius, comme une fleur dans le jardin d'un enfant, seulement pour s'y faner, et non pour y prendre racine. L'Antoine de Shakspeare est un être bien différent. Lorsqu'il apprend la mort de Fulvie, sa première femme, son exclamation : « Voilà une grande ame qui n'est plus ! » et ses réflexions sur sa passion pour Cléopâtre, indiquent un reste de noblesse. Une princesse, une syrène, une Cléopâtre de Shakspeare pouvait seule avoir enveloppé Marc-Antoine dans ses filets, tandis qu'une coquette ordinaire aurait suffi pour captiver le héros de Dryden.

Coriolan (1610). M. Macready a remis au théâtre cette noble tragédie sous sa forme primitive. Avec tout l'amour et le respect que je porte à la mémoire de John Kemble, aussi bien qu'à celle du poète Thompson, je regrette que celui-ci ait cru devoir faire des additions au *Coriolan* de Shakspeare, et que le premier ait joué le rôle du héros romain dans un drame shakspearien mutilé, sanctionnant ainsi un meurtre après le fait, en s'y associant. Je ne me suis pas donné la peine de rechercher à quel point Kemble adopta les additions si mal nommées de Thompson : mais le Coriolan du livret de Kemble est une flagrante innovation faite sur le texte de Shakspeare.

Cependant l'on peut dire, pour pallier la production substituée dans laquelle jouait Kemble, que la plupart du temps elle ne s'éloigne pas de Shakspeare, et que les libertés qu'elle prend avec l'original sont bien moins atroces que celles qu'on s'était permises auparavant.

Il est de fait, quelque surprenant que cela puisse paraître, que le véritable *Coriolan* de Shakspeare a été rarement joué (s'il l'a jamais été) sur le théâtre anglais depuis la restauration de Charles II.

Néanmoins, pendant ce long intervalle il ne fut pas oublié. Le public lettré, en 1682, permit à Nahum-Tate, l'exécuteur du roi David, de corriger les pièces de Shakspeare, et il mit ses mains de bourreau sur *Coriolan*. Il fit de Valérie une dame bavarde et querelleuse ; Aufidius menace de violer Virgilie à la face de son mari; Nigridius se vante d'avoir mis à la torture le jeune Marcius, fils de Coriolan, et de l'avoir jeté, les membres brisés, dans les bras de Volumnie; cette dame, qui est sa grand'mère, entre bientôt, privée de sa raison, avec le joli enfant martyrisé, dans ses bras. Cette manière de récrire les œuvres de Shakspeare s'appelait, dans ce temps-là, corriger le saint de notre théâtre. C'est ainsi que les Russes corrigent leur saint patron lorsqu'ils le trouvent sourd aux prières qu'on

(1) Néanmoins il faut se rappeler que la rareté des représentations des pièces d'un poète dramatique populaire n'est pas une preuve que sa popularité ait péri, ou même soit sur son déclin. Les habitués du théâtre demandent de la variété. Molière est maintenant, autant qu'il l'a jamais été, le favori de la France, et cependant les pièces des autres écrivains comiques sont plus souvent représentées.

lui adresse pour avoir du beau temps : ils le saisissent dans son image de bois, et ils le fouettent vigoureusement et en public.

Je soupçonne qu'ils ont emprunté ce procédé à notre manière de corriger Shakspeare.

Le Conte d'Hiver (1611). Le canevas de cette pièce est pris, avec quelques changemens, du *Dorastus and Fawnia*, de Robert Greene.

Après avoir lu cent fois cette pièce, je la repris pour la dernière au moment où j'achevais de lire les objections qu'y fait mistress Lennox ; et au premier coup d'œil elle semble en dresser une liste énorme ; mais quand vous arrivez à la pièce elle-même, une partie de ces objections disparaît, comme si leur auteur eût eu la conscience de leur fausseté, et le reste s'évanouit insensiblement. La jalousie de Leontes, bien que fougueuse et irrationnelle, n'a rien qui ne soit naturel dans un homme emporté et résolu ; le laps de temps est expliqué par des excuses sorties de la bouche du Temps lui-même. Le silence de Florizel à l'égard de sa Perdita et du père et du frère supposés de celle-ci, à bord d'un navire, est suffisamment excusé par l'impossibilité où se trouvait le poète de représenter un événement raconté ; et la plus grande des improbabilités prétendues, savoir, celle du refus d'Hermione de se réconcilier avec son mari, peut s'expliquer si l'on conçoit qu'une mère ne veuille pas renouer des liens avec un mari qui a ordonné la mort de son enfant, jusqu'à ce que ce mari se soit repenti, et que la Perdita perdue ait été retrouvée. Mistress Lennox dit que la scène de la statue dans le *Conte d'Hiver* est basse et ridicule. Certainement mistress Siddons nous la présentait sous un jour différent que mistress Lennox (1) et que ses partisans, si elle en a, prennent un brevet d'invention pour cette opinion. Un faiseur de projets ayant demandé une récompense à Jacques Ier pour avoir inventé l'art de voler dans les airs, ce roi lui offrit pour cela un brevet d'invention ; le privilége plus humble d'avoir le droit exclusif de ramper sur ses quatre pattes devrait être donné à ceux qui croient que la scène de la statue dans le *Conte d'Hiver* est basse et ridicule. Mistress Lennox dit que l'histoire originale de Greene est plus purement morale que celle de notre poète. Or, dans le conte primitif, le père de Fawnia tente de séduire sa propre fille. Shakspeare a omis ce trait exquis de moralité.

La Tempête (1611). L'on croit que cette pièce est la dernière de celles qu'a écrites Shakspeare.

L'intérêt des Anglais avait été depuis peu fortement excité par les aventures de Sir George Somers, amiral d'une flotte qui fit voile d'Angleterre pour aller fonder une colonie dans la Virginie. Le vaisseau de Sir George fut séparé du reste de la flotte par une horrible tempête, et naufragé sur la côte des Bermudes, en 1609. La relation de ce voyage a été donnée au public par Silvester Jourdan, l'un des hommes de l'équipage, sous le titre suivant : *A Discovery of the Bermudas, otherwise called the Isle of Divels, by Sir Thomas Gates, Sir Thomas Somers, and Captayne Newport and divers*

(1) Mon antipathie pour la mémoire de mistress Lennox, en raison de l'emploi qu'elle fit de son petit talent et de son instruction encore plus petite, pour prouver que Shakspeare a gâté toutes les histoires sur lesquelles ses pièces sont fondées, s'adoucit quand je lis sa vie. Elle était la protégée du docteur Johnson, qui, dit-on, écrivit la préface de son *Shakspeare illustré*. Elle commença sa carrière littéraire en 1747, en publiant un recueil de poëmes sous son nom de fille, Charlotte Ramsay. Elle donna ensuite son *Don Quichotte femelle*, qui a beaucoup de mérite, et qui fut très favorablement reçu. Plus tard parurent d'autres ouvrages d'elle, sur lesquels on trouve des détails dans les *Anecdotes littéraires* de Nichols, volume III, page 200. Vers la fin de ses jours, elle fut en proie à la pauvreté et à la maladie. Elle mourut le 4 janvier 1804, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, après avoir vécu pendant quelque temps des charités du *Fonds littéraire*. Sans avoir du génie, elle possédait des talens, et son amour du travail et ses malheurs ont droit à notre intérêt.

others. (Découverte des Bermudes, autrement appelées l'île des Démons, par Sir Thomas Gates, Sir George Somers, le capitaine Newport et divers autres.) Dans cette publication, Jourdan nous informe « que les îles Bermudes, comme le savent ceux qui en ont entendu parler, ou lu des relations qui les concernent, ne furent jamais habitées par aucun peuple, ni chrétien ni païen; mais toujours estimées et réputées un endroit rempli de prodiges et d'enchantemens, où l'on ne rencontre que des ouragans, des tempêtes et du mauvais temps. Ce qui fait que tous les navigateurs et les marins les évitent aussi soigneusement que Charybde et Scylla, ou comme ils éviteraient le diable lui-même (1). »

Ce drame est comparativement un sérieux pendant au *Songe d'une Nuit d'Été*. Je dis *comparativement*, car sa gaîté n'a que moins d'abandon et est moins folâtre. Me condamner à donner la préférence à l'un ou à l'autre, ce serait me mettre dans le même embarras que si j'étais obligé de choisir entre la perte de deux amis très chers.

Cependant la *Tempête* a une sorte de caractère sacré comme étant le dernier ouvrage du grand artiste. Shakspeare, comme s'il sentait que ce devait être le dernier, et qu'il eût voulu se prendre lui-même pour type, a fait de son héros un magicien naturel, digne et bienveillant, qui a le pouvoir d'évoquer les esprits de l'abîme et de donner des ordres aux êtres surnaturels par les moyens qui paraissent le plus naturels et le plus simples. Et cette dernière pièce de notre poète a de la magie, en vérité; car que peut-il y avoir de plus simple comme langage que la cour que Ferdinand et Miranda se font mutuellement; et cependant que peut-il y avoir de plus magique que la sympathie à la puissance de laquelle il nous soumet? Ici Shakspeare lui-même est Prospero ou plutôt le génie supérieur auquel obéissent et Prospero et Ariel. Mais le temps approchait où le puissant magicien devait briser sa baguette et l'ensevelir bien avant dans les profondeurs de l'Océan.

Deeper than did ever plummet sound.
Plus bas que n'atteignit jamais la sonde.

Cette baguette n'a jamais été, ou ne sera jamais retrouvée (2).

L'époque à laquelle Shakspeare quitta la métropole et se fixa au lieu de sa naissance n'a jamais été déterminée; mais comme ce fut, à n'en pas douter, quelques années avant qu'il mourût, on ne peut pas la placer plus tard que 1611 ou 1612. Sa réputation, ses manières engageantes et son état d'aisance (car il se retira avec un revenu de trois cents livres sterling par an, équivalant à quinze cents livres de nos jours) doivent l'avoir lié avec la meilleure société de Stratford et des environs; et nous ne pouvons nous empêcher de croire que son séjour dans cette ville n'ait pas été une ère joyeuse pour ses compatriotes et pour le voisinage. Mais il ne nous reste aucune anecdote sur sa jovialité familière, sinon une seule qui n'est pas très probable. Rowe nous apprend que, dans une joyeuse conversation avec des amis communs, M. Combe, vieillard connu par sa richesse, demanda au poète quelle épitaphe il placerait sur son tombeau; à quoi Shakspeare répondit en donnant ces quatre vers :

« Ten in the hundred, » etc.

Rowe ajoute que « John Combe ne lui par-

(1) *Shakspeare and his Times*, by Drake, édition de Londres, vol. II, page 503.

(2) J'ai déjà fait mention des pièces publiées sous le nom de Shakspeare, dont on s'accorde généralement à ne lui attribuer qu'une très petite part. Il y en a beaucoup d'autres qui n'ont pas été publiées sous son nom et qu'on lui reproche : je pense qu'il serait fastidieux pour le lecteur d'en rapporter ici les titres et d'établir les raisons qu'on a pu avoir pour les attribuer à notre poète; mais si quelqu'un est curieux de savoir cela, il n'a qu'à recourir au travail de Malone, édition de Boswell, volume II, page 473, où cette matière est pleinement discutée.

donna jamais cette satire. » Que Shakspeare, dans un accès de bonne humeur, ait improvisé ces vers, quelque médiocres qu'ils soient, cela n'est pas impossible ; mais qu'il y ait eu de l'inimitié entre eux, c'est ce qui est contredit par leurs testamens respectifs. Dans l'un, John Combe laisse cinq livres sterling à notre poète ; dans l'autre, Shakspeare lègue son épée au neveu de John Combe.

La femme de Shakspeare lui avait donné trois enfans : Susanne, qui naquit en mai 1583 ; et deux jumeaux, un fils et une fille, qui vinrent au monde dix-huit mois après, et furent baptisés le 2 février 1584-5, sous les noms d'Hamnet et de Judith. En l'an 1596 il perdit son fils unique, qui mourut à l'âge de douze ans. Susanne, sa fille aînée, épousa, le 5 juin 1607, le docteur John Hall, médecin considéré ; et en 1615-16, sa fille cadette, Judith, alors dans sa trente-et-unième année, se maria avec Thomas Quyney, cabaretier à Stratford. Le 25 du mois suivant, il fit son testament comme s'il eût pressenti le sort qui le menaçait ; car le 23 avril 1616, jour de sa naissance, et après avoir accompli sa cinquante-deuxième année, le meilleur des poètes expira. Il ne nous reste aucun détail sur la maladie qui l'enleva. M. Malone pense, avec une apparence de raison, que le gendre de Shakspeare, le docteur Hall, qui était alors âgé de quarante ans, doit l'avoir soigné ; et ce même médecin a laissé un livre de notes particulières contenant une courte description des maladies de ses cliens, livre qui est tombé entre les mains de M. Malone ; mais par malheur le cas le plus ancien qui y soit noté porte la date de 1617, un an après la mort de son illustre beau-père.

Il mourut dans sa cinquante-deuxième année. La moyenne probable de la vie est de vingt ans au delà de ce terme, et la durée probable des facultés humaines dans leur vigueur, n'est guère plus courte. Chaucer écrivit ses meilleurs vers après avoir passé l'âge de soixante ans, et Dryden celui de soixante-et-dix. Cowper fut aussi d'une maturité poétique tardive ; et Young n'écrivit jamais rien qui pût être appelé poésie, qu'il ne fût sexagénaire. Sophocle produisit son *Œdipe à Colonne* certainement après avoir dépassé sa quatre-vingtième année. Mais l'orgueil de l'Angleterre, on peut le dire, mourut à la fleur de l'âge. La force du génie, même dans un homme précoce, se montre rarement avant vingt-deux ans, en sorte que, si la moyenne de la vie humaine est de soixante-et-douze ans, les hommes de vingt-deux ans peuvent espérer d'avoir devant eux cinquante années d'une vie véritablement productive, intellectuellement parlant, et fertile en jouissances. Mais hélas ! le destin ravit au poète des poètes le tiers, sinon la moitié de la meilleure partie de son existence.

Il fut enterré le 25 avril dans la partie septentrionale du chœur de la grande église de Stratford. Les mauvais vers « *Good friends, for Jesus' sake, forbear,* » etc., gravés sur sa tombe, ne peuvent être une production de sa plume.

Un monument fut ensuite élevé à sa mémoire, on ne sait à quelle époque ; mais ce fut certainement avant 1623, car il est mentionné dans les vers que Léonard Digges écrivit à la louange du poète. Il est représenté sous une arche dans la posture d'un homme assis, un coussin placé devant lui, avec une plume dans sa main droite, et sa gauche posée sur un rouleau de papier. Ce distique latin est gravé sous le coussin :

Judicio Pylium, genio Socratem, arte Maronem,
Terra tegit, populus mœret, Olympus habet.

En mai 1742, lorsque Garrick, Macklin et Delane vinrent à Stratford, ils furent traités sous le mûrier de Shakspeare, par Sir Hugh Clopton. Leur amphytrion était avocat ; il fut fait chevalier par George Ier, et mourut en 1751, à l'âge de quatre-vingts ans. New-Place, le lieu de la résidence de Shakspeare et de la fête donnée à Garrick, fut vendu peu

de temps après 1752, au révérend M. Gastrell, qui coupa le mûrier de Shakspeare, pour s'éviter la peine de le montrer à ceux que leur admiration pour le poète amenait à visiter l'endroit sur lequel cet arbre se trouvait. Est-ce Shakspeare qui planta cet arbre? Cela est aussi authentique qu'une chose de cette nature peut l'être.

Maintenant que notre tâche de traducteur est terminée, qu'il nous soit permis de dire quelques mots relativement à la manière dont nous l'avons remplie. Et tout d'abord nous devons justifier notre choix du morceau que nous avons pris pour en faire la préface de notre édition. Nous l'avons préféré aux nombreux écrits que l'Angleterre a produits sur la vie et les ouvrages de Shakspeare, parce que ce travail est encore peu connu chez nous (1), qu'il nous présente un poète jugé par un autre poète d'un talent justement estimé, et qu'à tout prendre, ce morceau de critique nous a paru une excellente appréciation anglaise de Shakspeare. Elle méritait d'autant plus d'être connue, que l'on n'a jusqu'à présent sur le barde de l'Avon que des réflexions dont quelques unes sont très justes sans doute, mais dont la majeure partie a le défaut de placer l'examen du poète dans un cercle élevé d'idées relatives. Enfin nous avons cru qu'il était bon de faire connaître, en France, Shakspeare jugé par le goût actuel de sa nation. C'est dans cette vue que nous nous sommes attaché à reproduire presque littéralement l'œuvre du critique anglais, et que nous l'avons respecté même dans ses anglicismes. Nous n'ignorons pas que cette méthode prive notre traduction d'élégance, et même qu'assez souvent notre phrase française reste sous la couleur britannique; mais nous le répétons, notre but a été la fidélité littérale, et l'on ne saurait, sans injustice, nous faire un crime d'un système qui a pour lui l'autorité de Châteaubriand et de plusieurs autres écrivains célèbres, et qui, après tout, exige une connaissance bien plus profonde de l'idiome que l'on s'attache à traduire de cette manière.

Venons maintenant à la traduction des œuvres de Shakspeare que nous offrons au public. Celle des drames n'est autre chose que la traduction de Letourneur; mais un grand nombre de contre-sens ont été corrigés (2); des scènes entières qu'il a cru devoir omettre ont été rétablies, et jusqu'aux noms ont repris sous notre plume leur physionomie originale; en un mot, nous avons totalement refondu le travail de notre devancier, sans lui faire perdre cependant les qualités qui le distinguaient déjà. En lisant notre édition, les admirateurs du grand génie anglais pourront le contempler tout entier avec ses qualités et ses défauts: ce que ne peuvent pas faire les lecteurs de la traduction de Letourneur, qui s'est surtout attaché à enlever ce qu'il regardait comme trivial et de mauvais goût. Or, figurez-vous le mauvais goût du siècle d'Élisabeth, corrigé par le bon goût du règne de Louis XV!

Quant à la traduction de *Périclès* et des poèmes, elle est entièrement de nous.

Dans le principe, notre intention était de donner une espèce de bibliographie shakspearienne, c'est-à-dire un catalogue aussi complet que possible de tous les ouvrages relatifs à Shakspeare et à ses œuvres qui ont paru en français. En comparant le travail énorme que cette liste nous occasionerait, son étendue probable, et le peu de bénéfice qui en résulterait pour la masse générale des lecteurs, nous avons dû renoncer à notre idée. Nous ne pouvons cependant nous empê-

(1) Il a paru, en 1833, en tête de l'édition des pièces dramatiques de Shakspeare, publiée par le libraire Edward Moxon, en un gros volume in-8° à deux colonnes.

(2) Nous ne répondons pas de ne pas en avoir commis nous-même: ainsi nous ne savons par quelle inconcevable distraction nous avons, dans quelques endroits, traduit *troth*, foi, vérité, comme s'il y avait *throat*, gorge, gosier.

OTHELLO

OU

LE MORE DE VENISE.

PERSONNAGES.

LE DOGE DE VENISE.
BRABANTIO.
GRATIANO, frère de Brabantio.
LODOVICO, parent de Brabantio et de Gratiano.
OTHELLO, le More.
CASSIO, lieutenant d'Othello.
JAGO, enseigne d'Othello.
RODERIGO, gentilhomme vénitien, amoureux de Desdemona.
MONTANO, prédécesseur du More dans le gouvernement de l'île de Chypre.
UN BOUFFON, domestique du More.
UN HÉRAUT.
DESDEMONA, fille de Brabantio et épouse d'Othello.
ÉMILIA, femme de Jago.
BIANCA, maîtresse de Cassio.
SÉNATEURS, OFFICIERS, MESSAGERS, MUSICIENS, MATELOTS et suite.

La scène, au premier acte, est à Venise; le reste de la pièce se passe dans l'île de Chypre.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

VENISE. — UNE RUE.

RODERIGO.

Ne m'en parle jamais. Je trouve très mal que toi, Jago, qui as eu ma bourse comme si les cordons étaient tiens, tu saches cela.

JAGO.

Mais vous ne voulez pas m'entendre. Si jamais j'ai eu la moindre idée de cette affaire, abhorrez-moi.

RODERIGO.

Tu m'avais dit que tu le haïssais.

JAGO.

Méprisez-moi s'il n'en est pas ainsi. Trois grands de la ville, le sollicitant en personne de me faire son lieutenant, lui ont souvent ôté leur chapeau; et, foi d'homme, je sais ce que je vaux: je ne suis pas indigne d'une telle place. Mais lui n'aimant

que son orgueil et ses idées, les a payés de phrases ampoulées horriblement enflées de termes de guerre, et, pour conclure, il a éconduit mes intercesseurs. *En vérité*, leur a-t-il dit, *j'ai déjà choisi mon officier.* Et celui-ci, quel est-il? vraiment un grand arithméticien, un Michel Cassio, un Florentin, un garçon presque damné dans une belle femme (1), qui jamais ne manœuvra un escadron dans la plaine, et qui ne connaît pas plus qu'une fileuse la division d'une bataille; mais savant, le livre en main, dans la théorie que les sénateurs en toge peuvent traiter aussi bien que lui : pur bavardage sans pratique, c'est toute sa science militaire; mais il a eu le choix (du More); et moi, que ses yeux ont vu à l'épreuve à Rhodes, en Chypre, et sur d'autres terres chrétiennes et païennes, il faut que je me calme et que je me contente de promesses pareilles à celles d'un débiteur à son créancier. Lui, dans le bon temps, sera son lieutenant, et moi, seigneur, l'enseigne de sa seigneurie moresque (titre que Dieu bénisse!).

RODERIGO.

Par le ciel, j'aurais préféré être son bourreau.

JAGO.

Mais il n'y a point de remède; c'est le cours du service : la promotion va suivant la recommandation et la faveur, et non en raison de l'ancienne gradation qui faisait le second héritier du premier. Maintenant, seigneur, jugez vous-même si j'ai quelque juste raison d'aimer le More.

RODERIGO.

Alors, je ne resterais pas à son service.

JAGO.

Oh! seigneur, rassurez-vous. Je le sers pour me servir à ses dépens. Nous ne pouvons être tous maîtres, et tous les maîtres ne peuvent être fidèlement servis. Vous remarquerez maint valet soumis et rampant, qui, passionné pour sa propre servitude, use son temps, comme l'âne de son maître, sans nulle autre chose que sa patience, et, lorsqu'il est vieux, on le congédie. Fouettez-moi ces honnêtes marauds. Il y en a d'autres qui, cachés sous les formes et le masque du devoir, conservent cependant leurs cœurs attentifs à leurs propres intérêts, et qui, ne présentant à leurs maîtres que des apparences de service, profitent à leurs dépens. Dès qu'ils ont doré les franges de leurs habits, c'est à eux-mêmes qu'ils rendent hommage. Ces gens-là ont de l'ame, et je fais profession d'être l'un d'eux; car, seigneur, aussi sûr que vous êtes Roderigo, si j'étais le More, je ne voudrais pas être Jago : en le servant je ne sers que moi-même. Le Ciel m'est témoin que je ne le fais ni par amour ni par devoir; mais que je le parais pour mon propre intérêt. Quand mon action visible et mes complimens extérieurs démontreront l'acte naïf et la figure de mon cœur, peu après je le porterai sur ma manche pour que les corneilles le becquettent. Je ne suis pas ce que je suis.

RODERIGO.

Quelle complète bonne fortune pour ce More aux lèvres épaisses, s'il peut réussir ainsi!

JAGO.

Appelez son père, faites-le lever : tourmentez-le (le More), empoisonnez sa joie, proclamez son nom dans les rues, enflammez ses parens (de la jeune fille), et, quoiqu'il demeure dans un fertile climat, empestez-le de puces : bien que sa joie en soit une, cependant jetez sur elle de telles tribulations qu'elle en soit quelque peu décolorée.

RODERIGO.

Voici la maison de son père; j'appellerai à haute voix.

JAGO.

Faites-le avec un léger accent de crainte et des hurlemens affreux comme lorsqu'on découvre le feu occasioné dans des cités populeuses par la nuit et par la négligence.

RODERIGO.

Hola! Brabantio! Seigneur Brabantio! ho!

JAGO.

Réveillez-vous! Holà! Brabantio! des voleurs! Regardez à votre maison, à votre fille et à vos sacs! Des voleurs! des voleurs!

BRABANTIO, en haut, à une fenêtre.

Quelle est la raison de cette terrible invitation? Qu'est-ce qu'il y a?

RODERIGO.

Seigneur, toute votre famille est-elle chez vous?

(1) Cette expression est une de celles qui ont embarrassé les commentateurs anglais. Le savant Tyrwhitt propose de lire *life* (vie) au lieu de *wife* (femme, épouse), et croit que Shakspeare fait allusion au jugement prononcé dans l'Évangile contre ceux dont tous les hommes parlent bien. Il continue en démontrant, d'une manière assez plausible, que le caractère de Cassio est certainement tracé de façon à lui faire encourir la condamnation prononcée par le livre saint.

JAGO.

Vos portes sont-elles fermées?

BRABANTIO.

Pourquoi? A quoi bon ces demandes?

JAGO.

Seigneur, vous êtes volé; pour votre honneur mettez votre robe. Votre cœur est brisé, vous avez perdu la moitié de votre ame. Maintenant même, à cette heure justement, un vieux bélier noir couvre votre blanche brebis. Levez-vous! levez-vous! Réveillez au son de la cloche les citoyens assoupis, autrement le diable fera de vous un grand-père. Levez-vous, dis-je.

BRABANTIO.

Quoi! avez-vous perdu l'esprit?

RODERIGO.

Très révérend seigneur, connaissez-vous ma voix?

BRABANTIO

Moi? non. Qui êtes-vous?

RODERIGO.

Mon nom est Roderigo.

BRABANTIO.

Tu en es plus mal venu. Je t'ai enjoint de ne pas rôder autour de mes portes. Tu m'as entendu dire avec une honnête franchise que ma fille n'est pas pour toi, et maintenant, dans ta folie, plein de souper et de boissons enivrantes, tu viens me braver malicieusement et troubler mon sommeil.

RODERIGO.

Seigneur! seigneur! seigneur!

BRABANTIO.

Mais tu peux bien être sûr que mon courage et ma place ont en eux le pouvoir de te rendre ceci amer.

RODERIGO.

Patience, bon seigneur!

BRABANTIO.

Que me parles-tu de vol? C'est ici Venise; ma maison n'est pas une grange (1).

RODERIGO.

Très grave Brabantio, je viens à vous avec un esprit simple et pur.

JAGO.

Seigneur, vous êtes un de ceux qui ne veulent pas servir Dieu si le diable le leur commande. Parce que nous venons vous rendre service, vous pensez que nous sommes des coquins. Vous aurez votre fille couverte par un cheval de Barbarie, vous aurez des petits-fils qui vous henniront (au nez), vous aurez des coureurs pour cousins et des genets pour parens.

BRABANTIO.

Quel impudent coquin es-tu?

JAGO.

Je suis un homme, seigneur, qui viens vous dire que votre fille et le More font maintenant la bête à deux dos.

BRABANTIO.

Tu es un misérable!

JAGO.

Et vous, un sénateur!

BRABANTIO.

Tu me répondras de cela. Je te connais, Roderigo.

RODERIGO.

Seigneur, je répondrai de tout. Mais je vous supplie, si c'est votre plaisir et votre consentement (comme je crois le voir en partie) que votre belle fille, à cette heure bizarre et sombre de la nuit, se mette en route, sans une pire ou meilleure escorte qu'un maraud aux gages de tout le monde, un gondolier, pour se livrer aux grossiers embrassemens d'un More lascif; si cela vous est connu et que vous l'ayez permis, alors nous vous avons fait de violens et d'insolens outrages; mais, si vous ne le savez pas, mes mœurs me disent que vous nous faites des reproches à tort. Ne croyez pas que, dépourvu du sentiment de toutes les convenances, je veuille me jouer et rire de votre révérence. Votre fille, dis-je, si vous ne lui avez pas donné votre permission (de sortir ainsi), a commis une énorme désobéissance en attachant son affection, son esprit, sa beauté et sa fortune à un vagabond étranger ici et partout. Éclaircissez-vous sur-le-champ: si elle est dans sa chambre ou dans votre maison, déchaînez contre moi la justice de l'état pour m'être ainsi joué de vous.

BRABANTIO.

Battez le briquet! Holà! Donnez-moi un flambleau! appelez tout le monde! Cet accident se rapporte assez à mon songe: la foi que j'y ai m'oppresse déjà. De la lumière! dis-je, de la lumière!

JAGO.

Adieu, car je dois vous quitter: il ne me sem-

(1) C'est-à-dire une maison isolée qui, en raison de cette circonstance, puisse attirer les voleurs.

ble ni convenable ni sain pour ma place que l'on me produise (comme témoin) contre le More, comme je le serai, si je reste; car, je le sais, l'état, quoique ceci puisse lui (à Othello) causer quelque échec, ne peut avec sûreté le renvoyer. Il s'est embarqué avec tant de succès dans la guerre de Chypre maintenant en train, que, pour leurs ames, ils (les sénateurs) n'ont pas un homme de sa taille pour conduire leurs affaires : aussi, quoique je le haïsse comme je hais les peines de l'enfer, cependant, pour la nécessité de la vie présente, je dois faire parade d'attachement et lui en donner des signes, qui ne sont en vérité que des signes. Pour être sûr de le trouver, dirigez vers le Sagittaire (1) la recherche commencée, et là je serai avec lui. Ainsi, adieu.

(Entrent au dessous, c'est-à-dire dans la rue, Brabantio et des domestiques.)

BRABANTIO.

C'est un malheur trop vrai : elle s'en est allée, et ce qu'il y a à venir de mon temps inutile n'est rien qu'amertume. Maintenant, Roderigo, où la vis-tu? Oh! malheureuse fille! — Avec le More, dis-tu? — Qui voudra être père? — Comment connus-tu que c'était elle? — Oh! tu me trompes au delà de toute idée! — Que vous dit-elle? — Ayez plus de flambeaux; éveillez tous mes parens. — Sont-ils mariés, pensez-vous?

RODERIGO.

Vraiment je pense qu'ils le sont.

BRABANTIO.

O Ciel! — Comment est-elle sortie? — O trahison du sang! — Pères, désormais ne vous fiez plus aux cœurs de vos filles d'après la conduite que vous leur voyez tenir. — N'y a-t-il pas des charmes par lesquels l'on peut abuser les penchans de la jeunesse et la virginité? N'avez-vous rien lu, Roderigo, à ce sujet?

RODERIGO.

Oui, seigneur, je l'ai lu en vérité.

BRABANTIO.

Appelez mon frère. — Oh! que je voudrais que vous l'eussiez eue! — Que les uns prennent un chemin, et les autres un autre. — Savez-vous où nous pouvons la surprendre avec le More?

RODERIGO.

Je pense que je puis le découvrir, s'il vous plaît

(1) C'est probablement le nom de quelque auberge de Venise.

de rassembler une bonne escorte et de venir avec moi.

BRABANTIO.

Je vous prie, conduisez-nous. J'appellerai à chaque maison; je puis commander au besoin. — Prenez des armes, hola! et réveillez quelques officiers de marque. — En avant, bon Roderigo; je veux mériter vos peines.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Une autre rue.

Entrent OTHELLO, JAGO et des SERVITEURS.

JAGO.

Quoique dans le métier de la guerre j'aie tué des hommes, cependant je tiens qu'il est de l'essence de la conscience de ne pas commettre un meurtre prémédité : je manque quelquefois de méchanceté (quand j'en aurais besoin) pour me rendre service. Neuf ou dix fois j'ai été tenté de le piquer sous les côtes.

OTHELLO.

C'est meilleur comme ça est.

JAGO.

Soit, mais il a bavardé et tenu des propos tellement envenimés et insultans contre votre honneur, que le peu de bonté que je possède a eu peine à me contenir. Mais, je vous prie (dites-moi), seigneur, êtes-vous solidement marié? car, soyez-en sûr, le *magnifique* (1) est très aimé, et sa voix, pour ce qu'il veut, a deux fois autant de pouvoir que celle du doge : il vous fera divorcer, ou il vous accablera d'autant d'embarras et de chagrins que pourra lui en fournir la loi, fortifiée de toute sa puissance.

OTHELLO.

Laissez-le donner cours à sa colère : les services que j'ai rendus à la seigneurie parleront plus haut que ses plaintes. On est encore à savoir, et je le publierai quand je saurai qu'il y a de l'honneur à s'en vanter, que je dois la vie à des personnages placés sur le trône, et mes mérites peuvent répondre sans s'humilier à une fortune aussi éclatante que celle à laquelle je suis arrivé; car sache, Jago, que si je n'aimais l'aimable Desdemona, je ne voudrais pas pour la valeur de la mer

(1) On appelait ainsi les sénateurs de Venise

enfermer ni gêner ma destinée errante et libre. — Mais regarde, quelles sont ces lumières qui viennent là?

(Entre Cassio avec d'autres.)

JAGO.

C'est le père irrité et ses amis. Vous feriez mieux de rentrer.

OTHELLO.

Moi, non : il faut que l'on me trouve. Mon caractère, mon titre et ma conscience sans reproche me montreront tel que je suis. Sont-ce eux?

JAGO.

Par Janus! je pense que non.

OTHELLO.

Les serviteurs du doge et mon lieutenant! — Que la nuit répande ses faveurs sur vous, amis! quelles nouvelles?

CASSIO.

Le doge vous salue, général, et il requiert votre présence (auprès de lui) à l'instant, dans l'instant même.

OTHELLO.

De quoi pensez-vous qu'il s'agisse?

CASSIO.

Quelque nouvelle de Chypre, autant que je puis conjecturer; c'est une affaire de quelque importance. Cette nuit même les galères ont dépêché une douzaine de messagers sur les talons l'un de l'autre. Déjà plusieurs des conseillers sont levés et rassemblés chez le doge. On vous a appelé avec empressement. Alors le sénat, voyant qu'on ne vous trouvait point à votre logis, a envoyé de divers côtés trois différentes bandes pour vous chercher.

OTHELLO.

Il est bon que ce soit vous qui m'ayez trouvé. Je n'ai qu'un mot à dire ici, dans la maison, et je m'en vais avec vous.

(Il sort.)

CASSIO.

Enseigne, que fait-il ici?

JAGO.

Sur ma foi, il a abordé cette nuit une carraque de terre (1); si sa prise est déclarée légitime, il a jeté l'ancre pour toujours.

CASSIO.

Je ne comprends pas.

(1) Navire d'une grande dimension, et généralement d'une grande valeur.

JAGO.

Il est marié.

CASSIO.

A qui?

(Othello rentre.)

JAGO.

Marié à... Allons! capitaine, voulez-vous venir?

OTHELLO.

Allons!

CASSIO.

Ici vient une autre troupe pour vous chercher.

(Entrent Brabantio, Roderigo et des officiers.)

JAGO.

C'est Brabantio! Général, tenez-vous sur vos gardes : il vient avec de mauvais desseins.

OTHELLO.

Holà! restez là.

RODERIGO.

Seigneur, c'est le More!

BRABANTIO.

Tombez sur lui, le brigand!

(Ils dégainent des deux côtés.)

OTHELLO.

Rentrez vos brillantes épées, car la rosée les rouillera. Bon seigneur, vous commanderez mieux avec vos années qu'avec vos armes.

BRABANTIO.

O toi, infâme ravisseur! où as-tu recelé ma fille? Damné que tu es, tu l'as ensorcelée; car je m'en rapporte à tous les êtres raisonnables, si elle n'était point liée par les chaînes de la magie, une fille si jeune, si belle, si heureuse, si opposée au mariage qu'elle dédaignait les amans riches et élégans de notre nation, se fût-elle jamais, pour encourir la risée publique, enfuie des bras paternels (1) dans le sein basané d'un être tel que toi, (fait) pour effrayer non pour plaire? Que le monde me juge. S'il ne tombe pas sous les sens que tu as pratiqué sur elle des charmes impies, si tu n'as pas ensorcelé sa tendre jeunesse par des drogues ou des minéraux qui affaiblissent le jugement (2), (alors) je ferai examiner la chose. Elle est

(1) Le texte porte : *From her guardage.*

(2) Dans ces temps-là on croyait au pouvoir des philtres amoureux, et cette accusation était admise dans les tribunaux de Venise. Ce genre de crime avait même sa peine marquée dans une loi expresse. *De i maleficii ed herbaria*, chap. 17 du code intitulé : *Della promission del maleficio : Statuimo etiamdio che se alcun homo o femina*

probable et palpable à la pensée. Je te saisis donc et je t'arrête comme un individu qui abuse le monde et qui exerce des pratiques proscrites et que rien n'autorise. Mettez la main sur lui ; s'il résiste, soumettez-le au péril de sa vie.

OTHELLO.

Retenez vos mains, tant vous qui me suivez que le reste. Si mon devoir était de combattre, je l'aurais su connaître sans que personne m'en fît la leçon. — Où voulez-vous que j'aille pour répondre à votre accusation ?

BRABANTIO.

En prison jusqu'à ce que le temps prescrit par la loi et les formes du tribunal t'appellent à te défendre.

OTHELLO.

Si j'obéis, comment satisferai-je aux ordres du doge dont les messagers sont ici, à mes côtés, prêts à me conduire auprès de lui pour une pressante affaire d'état ?

UN OFFICIER.

C'est vrai, très digne seigneur ; le doge est au conseil, et, j'en suis sûr, on a envoyé chercher votre noblesse.

BRABANTIO.

Comment ! le doge au conseil à cette heure de la nuit ? — Emmenez-le. Ma cause n'est point frivole. Le doge lui-même et tous mes collègues du sénat ne peuvent que ressentir cette injure comme si elle leur était personnelle ; car, si de telles actions avaient un libre cours, des esclaves et des païens seraient bientôt nos maîtres.

SCÈNE III.

Salle du conseil.

Le DOGE et des SÉNATEURS assis.

LE DOGE.

Il n'y a dans ces nouvelles point d'accord qui leur donne crédit.

UN SÉNATEUR.

En effet, elles s'accordent peu : mes lettres disent cent sept galères.

LE DOGE.

Et les miennes cent quarante.

SECOND SÉNATEUR.

Et les miennes deux cents ; mais, quoiqu'elles varient sur le nombre, comme il arrive souvent dans les cas où les rapports sont fondés sur des conjectures différentes, cependant toutes confirment (la nouvelle de) une flotte turque se portant sur Chypre.

LE DOGE.

Oui, il y en a assez pour pouvoir juger ; les erreurs ne me rassurent pas tellement que l'article principal ne me présente un sens terrible.

UN MATELOT au dedans.

Holà ! holà ! holà !

(Entre un officier avec un matelot.)

L'OFFICIER.

Un messager des galères.

LE DOGE.

Encore ! Quelle affaire (t'amène) ?

LE MATELOT.

La flotte turque se dirige sur Rhodes. J'ai ordre du seigneur Angelo de venir l'annoncer au sénat.

LE DOGE.

Que dites-vous de ce changement ?

PREMIER SÉNATEUR.

Cela ne peut soutenir nullement l'examen de la raison ; c'est un piége dressé pour nous donner le change. Quand nous considérons l'importance de Chypre pour le Turc, et si nous réfléchissons seulement que cette île, outre qu'elle l'intéresse plus que Rhodes, peut être d'autant plus facilement emportée qu'elle n'est pas dans une enceinte aussi guerrière et qu'elle manque des fortifications dont Rhodes est entourée ; si nous songeons à cela, nous ne pouvons croire le Turc assez malhabile pour laisser une place qui lui importe d'abord, et négliger une riche et facile conquête pour attendre et courir un danger sans profit.

LE DOGE.

Non, en toute certitude, il n'en veut point à Rhodes.

UN OFFICIER.

Voici d'autres nouvelles.

(Entre un messager.)

harra fatto maleficii, i quali se dimandano vulgarmente amatorie, o veramente alcuni altri maleficii, che alcun homo o femina se havesson in odio, sia frustra e bollado, et che hara conségliato, patisca simile pena.

En Angleterre aussi, du temps de Shakspeare, il existait une loi qui condamnait à un an de prison et six heures de pilori, pour la première fois, et, en cas de récidive, à la mort, quiconque était convaincu d'avoir, par quelque enchantement, charme ou sortilége, inspiré un amour illégitime.

WARBURTON.

LE MESSAGER.

Les Ottomans, révérends et gracieux (seigneurs), gouvernant sur l'île de Rhodes, ont fait dans ce parage leur jonction avec une autre flotte.

PREMIER SÉNATEUR.

Oui, je l'avais prévu. De quelle force, suivant votre estime?

LE MESSAGER.

De trente voiles; et soudain, virant de bord, ils portent sans détour ni feinte leurs desseins sur Chypre. Le seigneur Montano, votre fidèle et très vaillant serviteur, avec l'assurance de sa foi, vous mande ceci et vous prie de l'en croire.

LE DOGE.

Alors il est bien certain que c'est Chypre qu'ils menacent. Marcus Lucchesé n'est-il pas dans Venise?

PREMIER SÉNATEUR.

Il est maintenant à Florence.

LE DOGE.

Écrivez-lui de notre part; priez-le qu'il parte, qu'il accoure. Hâtez-vous.

UN SÉNATEUR.

Voici venir Brabantio et le vaillant More.

(Entrent Brabantio, Othello, Jago, Roderigo et des officiers.)

LE DOGE.

Vaillant Othello, il nous faut vous employer de nouveau contre l'Ottoman, l'ennemi général. (A Brabantio.) Je ne vous voyais pas; soyez le bienvenu, noble seigneur; nous avions besoin de vos conseils et de votre aide cette nuit.

BRABANTIO.

Moi de même. Que votre bonne grace me pardonne! Ni ma place ni aucune nouvelle d'affaire ne m'a fait lever de mon lit. L'intérêt général n'a point de prise sur moi, car ma douleur personnelle est d'une nature si démesurée et si insupportable qu'elle engloutit et absorbe les autres chagrins, et cependant elle est toujours la même.

LE DOGE.

Quoi! qu'y a-t-il?

BRABANTIO.

Ma fille! ô ma fille!

UN SÉNATEUR.

Morte?

BRABANTIO.

Oui, pour moi; elle est séduite, elle m'est enlevée, et corrompue par des sortiléges et des philtres achetés à des empiriques; car une nature qui n'est ni défectueuse, ni aveugle, ni dénuée de sens, pour s'égarer d'une manière si monstrueuse, ne pourrait sans magie...

LE DOGE.

Quel que soit celui qui, par ces manœuvres criminelles, ait privé votre fille de sa raison, et vous de votre enfant, vous lirez vous-même le livre sanglant des lois dans sa lettre amère, d'après vopre propre sens; oui, le coupable fût-il notre propre fils....

BRABANTIO.

Je remercie humblement votre grâce. Voilà l'homme, ce More, que votre ordre spécial, il (me) semble, vient d'amener ici pour les affaires de l'état.

TOUS.

Nous en sommes désolés.

LE DOGE, à Othello.

Qu'avez-vous à répondre pour votre défense?

BRABANTIO.

Rien, sinon que cela est.

OTHELLO.

Très puissans, très graves et très respectables seigneurs, mes très nobles et très irréprochables maîtres, que j'aie enlevé la fille de ce vieillard, c'est très vrai; il est vrai que je l'ai épousée: mon crime se borne à cela, il n'y a rien de plus. Je suis rude dans mon langage et peu doué du parler élégant de la paix; car depuis que ces bras ont eu la vigueur de l'âge de sept ans, jusqu'à présent, à l'exception des neuf lunes dernières, ils ont fait leurs plus chers exercices dans les champs couverts de tentes; et je ne puis dire sur ce grand univers que bien peu de chose de plus que ce qui concerne des faits de guerre et de bataille. C'est pourquoi, en parlant pour moi-même, j'enjoliverai peu ma cause; cependant si votre gracieuse patience me le permet, je vous ferai un récit simple et sans déguisement du cours entier de mon amour. Je vous dirai par quels philtres, quels charmes, quelles conjurations et quelle puissante magie (car ce sont les charges que l'on élève contre moi) j'ai séduit sa fille.

BRABANTIO.

Une fille si timide, d'un esprit si calme et si tranquille qu'au moindre mouvement elle rougissait d'elle-même! Et c'est elle qui, au mépris de sa nature, de son âge, de son pays, de sa réputation, de tout, serait devenue amoureuse de ce

qu'elle craignait de regarder! C'est un jugement dépravé et très borné que celui qui avouera que la perfection puisse s'égarer ainsi contre toutes les règles de la nature; et on doit être amené, pour l'expliquer, aux pratiques de l'enfer rusé. J'affirme donc de nouveau qu'il a agi sur elle avec quelques mixtures puissantes sur le sang ou avec quelque breuvage conjuré à cet effet.

LE DOGE.

L'affirmer n'est pas le prouver. Il faut des preuves plus certaines et plus évidentes que ces légers soupçons et ces pauvres vraisemblances d'une opinion récente que vous avancez contre lui.

PREMIER SÉNATEUR.

Mais vous, Othello, parlez. Avez-vous, par des moyens indirects et violens, soumis et empoisonné les affections de cette jeune fille? ou cela arriva-t-il par la prière et par ces belles paroles que le cœur adresse au cœur?

OTHELLO.

Je vous en supplie, envoyez chercher la dame au Sagittaire, et laissez-la parler de moi devant son père : si vous me trouvez criminel dans son récit, non seulement retirez-moi la confiance, la place que je tiens de vous, mais encore que votre sentence tombe sur ma vie.

LE DOGE.

Amenez Desdemona ici.

(Deux ou trois sortent.)

OTHELLO.

Enseigne, conduisez-les; vous connaissez mieux (qu'eux) l'endroit. (Jago sort.) Et en attendant qu'elle arrive, avec autant de vérité que je confesse au ciel les fautes de ma vie, je vais exposer à vos graves oreilles comment j'ai fait des progrès dans l'amour de cette belle personne, et elle dans le mien.

LE DOGE.

Dites-le, Othello.

OTHELLO.

Son père m'aimait; il m'invitait souvent : toujours il me questionnait sur l'histoire de ma vie, année par année, sur les batailles, les siéges où je me suis trouvé, les hasards que j'ai courus. Je repassais ma vie entière, depuis les jours de mon enfance jusqu'au moment où il me pria de la lui raconter. Je parlais de beaucoup d'aventures désastreuses, d'accidens qui sont de nature à émouvoir, arrivés tant sur terre que sur mer; de périls imminens où, sur la brèche meurtrière, je n'échappai à la mort que de l'épaisseur d'un cheveu. Je racontai comment je fus pris par l'insolent ennemi et vendu comme esclave; comment je fus racheté, et ce qui eut lieu dans le cours de mes voyages. C'était l'occasion de parler de vastes cavernes, de déserts oisifs, d'âpres souterrains, de rochers et de montagnes dont la tête touche aux cieux : tel fut le cours de mon récit. Je parlai encore des cannibales qui se mangent les uns les autres, des anthropophages et des hommes dont les têtes se trouvent au-dessous de leurs épaules (1). Pour écouter ces choses, Desdemona se penchait d'un air sérieux; mais sans cesse les affaires de la maison la tiraient de là; et toujours, dès qu'elle avait pu les expédier à la hâte, elle revenait, et d'une oreille avide dévorait mon récit. Observant cela, je saisis une heure favorable, et je trouvai de bons moyens pour l'amener à me faire de tout son cœur une prière : c'était de lui raconter tout mon pèlerinage, dont elle avait entendu quelque chose par fragmens, mais sans suite. Je consentis, et souvent je lui surpris des larmes quand je parlais de quelques coups désastreux qu'avait soufferts ma jeunesse. Mon récit achevé, elle me donna pour mes malheurs un torrent de soupirs; elle jura qu'en vérité cela était étrange, plus qu'étrange; que c'était digne de pitié, étonnamment digne de pitié; qu'elle désirait ne pas l'avoir entendu; que cependant elle souhaitait que le ciel l'eût fait un homme pareil; elle me remercia et me dit que, si j'avais un ami qui l'aimât, je n'avais qu'à lui apprendre à raconter mon histoire, et que cela la rendrait amoureuse. A cette ouverture de son cœur, je parlai; elle m'aima pour les dangers que j'avais courus, et je l'aimai pour la pitié qu'elle en avait eue. Telle est la seule magie dont j'aie fait usage. Ici vient cette dame, qu'elle témoigne elle-même.

(Entrent Desdemona, Jago et des serviteurs.)

LE DOGE.

Je crois que ce récit gagnerait aussi (le cœur de) ma fille. Excellent Brabantio, prenez au mieux cette mauvaise affaire. Les hommes se servent mieux avec leurs armes brisées qu'avec leurs seules mains.

BRABANTIO.

Je vous en prie, écoutez-la parler; si elle confesse qu'elle a été de moitié dans cet amour, des-

(1) Ces fables se trouvent dans le roman d'Alexandre et dans le *Voyage en Asie* de Jean de Mandeville, qui se lisaient encore du temps de Shakspeare.

truction sur ma tête si mes injustes reproches s'adressent encore à l'homme ! — Venez ici, noble dame ; apercevez-vous dans toute cette noble compagnie celui auquel vous devez le plus d'obéissance ?

DESDEMONA.

Mon noble père, j'aperçois ici un devoir partagé : je vous suis attachée par la vie et par l'éducation, ma vie et mon éducation m'enseignent à vous respecter, vous êtes le seigneur du devoir, jusqu'à présent j'ai été votre fille ; mais voici mon mari. Et autant ma mère vous a montré de dévoûment en vous préférant à son père, autant je déclare que j'en dois professer pour le More mon seigneur.

BRABANTIO.

Que Dieu soit avec vous ! — J'ai fini. — S'il plaît à votre grace, passons aux affaires de l'état. J'eusse mieux fait d'adopter un enfant que de lui donner la vie. Viens ici, More : je te l'abandonne ici de tout mon cœur, celle que je voudrais (mais déjà tu la possèdes), que de tout mon cœur je voudrais pouvoir sauver de toi. Quant à vous, bijou, je suis joyeux dans l'ame de n'avoir aucun autre enfant ; car ton évasion m'eût appris à les tenir en tyran dans des chaînes de fer. J'ai fini, monseigneur.

LE DOGE.

Laissez-moi parler comme si c'était vous et placer un mot qui pourra servir comme de passage à ces amans pour rentrer dans votre faveur. Quand les remèdes sont épuisés et qu'on a éprouvé ce coup fatal que suspendait encore l'espérance, tous les chagrins sont finis. Déplorer un malheur qui est passé et n'existe plus, c'est le vrai moyen d'attirer un nouveau malheur. Quand on ne peut conserver ce que la fortune nous enlève, la patience fait de son injure une misère. Le volé qui sourit vole quelque chose au voleur ; il se vole lui-même, celui qui s'épuise en regrets inutiles.

BRABANTIO.

Ainsi laissez le Turc nous enlever Chypre par surprise ; nous ne l'aurons pas perdue aussi longtemps que nous pourrons sourire. Il supporte bien les avis, celui qui n'éprouve que la libre consolation qu'il en tire ; mais il a à supporter à la fois l'avis et le chagrin, celui qui pour payer le chagrin doit emprunter de la patience. Ces avis, au sucre ou au fiel, étant efficaces d'une part et d'autre, sont équivoques ; les mots ne sont que des mots. Je n'ai jamais encore ouï dire qu'un cœur brisé fût guéri par l'oreille. Je vous en supplie humblement, passons aux affaires de l'état.

LE DOGE.

Le Turc fait voile sur Chypre avec les forces les plus puissantes. Othello, vous êtes celui qui connaissez le mieux l'état de défense de la place ; et, quoique nous y ayons un officier d'une capacité reconnue, cependant l'opinion, maîtresse souveraine des événemens, croit, en vous donnant son suffrage, assurer le succès. Il vous faut donc laisser obscurcir l'éclat de votre nouveau bonheur par cette expédition plus acharnée et hasardeuse.

OTHELLO.

Très graves sénateurs, ce tyran de l'homme, l'habitude, a changé pour moi la couche de fer et de pierres de la guerre en un lit enflé de duvet. Je ressens cette ardeur naturelle et vive qu'éveillent en moi les rudes travaux, et j'entreprends cette présente guerre contre les Ottomans. C'est pourquoi, m'inclinant très humblement devant vous, je demande un état convenable pour ma femme, les hommages dus à son rang, un revenu, un sort et des soins qui répondent à sa naissance.

LE DOGE.

Si cela vous plaît, elle habitera la maison de son père.

BRABANTIO.

Je ne veux pas que cela soit ainsi.

OTHELLO.

Ni moi.

DESDEMONA.

Ni moi. Je ne voudrais pas y demeurer, pour plonger mon père dans des pensées d'impatience en restant sous ses yeux. Très gracieux doge, prêtez à mes raisons une oreille favorable, et que votre voix m'assure que vous protégerez mon inexpérience.

LE DOGE.

Que désirez-vous, Desdemona ?

DESDEMONA.

Que j'aie assez aimé le More pour vivre avec lui, c'est ce que peuvent attester au monde l'abandon entier de moi-même et les tempêtes auxquelles j'expose mon sort. Mon cœur a été subjugué par les rares qualités de mon seigneur ; j'ai vu le visage d'Othello dans son âme, et j'ai consacré la mienne ainsi que mon sort à sa gloire et à ses belliqueuses vertus. Ainsi, chers seigneurs, si je suis laissée en arrière comme un meuble de paix, pendant qu'il va à la guerre, les honneurs pour les-

quels je l'aime me sont ravis, et j'aurai un pesant ennui à supporter pendant sa cruelle absence. Laissez-moi partir avec lui.

OTHELLO.

Vos voix, seigneurs : je vous en supplie, que sa volonte s'accomplisse librement. Le ciel m'est témoin que je ne le demande point pour satisfaire ma passion, et pour assouvir les transports d'une ardeur nouvelle, mais pour être propice et bon à ses vœux. Et que le ciel empêche vos ames généreuses de penser que je négligerai vos sérieuses et grandes affaires parce que je l'aurai avec moi! Non, lorsque les jouets légers de Cupidon plongeront dans une molle inertie les facultés de mon intelligence et la force de mon bras, lorsque mes plaisirs atteindront et corrompront mes travaux, que les femmes fassent un poêlon de mon casque, et que toutes les adversités les plus indignes et les plus honteuses s'élèvent contre ma réputation.

LE DOGE.

Qu'il en soit comme vous le déciderez entre vous : qu'elle reste ou qu'elle parte. L'affaire crie, la hâte et la célérité doivent lui répondre : il vous faut partir cette nuit.

DESDEMONA.

Cette nuit, monseigneur!

LE DOGE.

Cette nuit.

OTHELLO.

De tout mon cœur.

LE DOGE.

A neuf heures du matin, nous nous retrouverons ici. Othello, laissez un officier derrière (vous), et il vous portera nos ordres, ainsi que les autres choses qui concernent votre poste ou vos affaires.

OTHELLO.

S'il plaît à votre grace, (je laisse) mon enseigne : c'est un homme d'honneur et de foi. Je confie ma femme à sa conduite ainsi que toutes les autres choses urgentes que votre bonne grâce jugera à propos d'envoyer après moi.

LE DOGE.

Qu'il en soit ainsi. — Bonne nuit à chacun! (A Brabantio.) Et (vous), noble seigneur, si la vertu n'est point sans une ravissante beauté, votre gendre est bien plus beau qu'il n'est noir.

UN SÉNATEUR.

Adieu, brave More; traitez bien Desdemona.

BRABANTIO.

Surveille-la, More; aie un œil vigilant pour voir : elle a trompé son père et pourra te tromper.

(Le doge et les sénateurs sortent.)

OTHELLO.

Ma vie sur sa foi!—Honnête Jago, il me faut te laisser ma Desdemona. Je t'en prie, donne-lui ta femme pour compagne, et amène-les ensuite à la meilleure occasion. — Viens, Desdemona; je n'ai à passer avec toi qu'une heure (pour causer) d'amour, des intérêts de ce monde et de notre conduite. Il nous faut obéir au temps.

(Othello et Desdemona sortent.)

RODERIGO.

Jago!

JAGO.

Que dites-vous, noble cœur?

RODERIGO.

Que penses-tu que je veuille faire?

JAGO.

Quoi? vous aller coucher et dormir.

RODERIGO.

Je veux incontinent me noyer.

JAGO.

Bien! Si vous le faites, je ne vous aimerai jamais après cela. Pourquoi, homme insensé?

RODERIGO.

C'est niaiserie de vivre quand la vie est un tourment, et nous avons une prescription de mourir quand la mort est notre médecin.

JAGO.

O lâche! J'ai regardé sur ce monde depuis quatre fois sept ans; et depuis que j'ai pu distinguer un bienfait d'une injure, je n'ai jamais trouvé un homme qui sût s'aimer lui-même. Si je dis (jamais) que je veux me noyer pour l'amour d'une poule de Guinée (1), je veux changer ma condition d'homme avec un babouin.

RODERIGO.

Que ferais-je? Je le confesse, c'est ma honte d'être ainsi épris; mais il n'est pas au pouvoir de ma vertu de m'en corriger.

JAGO.

La vertu! sottise : c'est de nous-mêmes que nous sommes tels ou tels. Nos corps sont nos jardins, dont nos volontés sont les jardiniers, en sorte que, si nous y plantons des orties, ou si nous y semons de la laitue, si nous y mettons de

(1) *A Guinea hen*. Ce mot est un ancien terme de l'argot anglais pour désigner une prostituée.

l'hysope, ou si nous y cultivons du thym, si nous les garnissons d'une seule espèce d'herbes ou de plusieurs, que nous les rendions stériles par notre oisiveté ou productifs par notre travail, c'est dans nos volontés que résident le pouvoir et l'autorité punissables. Si la balance de notre vie n'avait pas le poids de la raison à opposer aux passions, le sang et les basses inclinations de notre nature nous conduiraient aux plus absurdes inconséquences; mais nous avons la raison pour refroidir nos désirs ardens, les aiguillons de notre chair et nos passions effrénées : d'où je conclus ceci, que ce que vous appelez amour n'est qu'un rejeton parasite.

RODERIGO.

Cela ne peut être.

JAGO.

C'est simplement un bouillonnement du sang que permet la volonté. Viens, sois un homme. Te noyer! noie des chats et leurs petits aveugles. Je me suis déclaré ton ami, et je proteste que je suis attaché à ton mérite par des câbles solides; je ne pourrais jamais mieux te poster que maintenant. Mets de l'argent dans ta bourse; suis ces guerres; cache ta grace sous une barbe empruntée : je le répète, mets de l'argent dans ta bourse. Il est impossible que Desdemona soit long-temps amoureuse du More; — mets de l'argent dans ta bourse; — ni lui d'elle. Le début fut violent chez elle, et tu verras une séparation qui y répondra. — Mets de l'argent dans ta bourse. Ces Mores sont changeans dans leurs volontés; remplis ta bourse d'argent. La nourriture qui maintenant lui est aussi douce que des carouges lui sera bientôt aussi amère que coloquinte. Elle doit changer, car elle est jeune : quand elle sera rassasiée des caresses du More, elle verra l'erreur de son choix. — Il faut qu'elle change, il le faut : c'est pourquoi mets de l'argent dans ta bourse. — Si tu veux absolument te damner, fais-le d'une manière plus délicate qu'en te noyant. Fais autant d'argent que tu pourras. Si le sacrement et un vœu fragile entre un barbare errant et une rusée Vénitienne ne sont pas trop forts contre mon esprit et toute la tribu de l'enfer, tu jouiras d'elle : c'est pourquoi fais de l'argent. Fi! loin de toi l'idée de te noyer! elle choque le bon sens. Cherche plutôt à te faire pendre en satisfaisant ton désir, qu'à te noyer et à partir sans elle.

RODERIGO.

Veux-tu être attaché à mes espérances, si je me confie à leur succès?

JAGO.

Tu es sûr de moi; — va, fais de l'argent. — Je te l'ai dit souvent, et je te le redis encore : je hais le More. Ma cause me tient au cœur, la tienne n'est pas moins fondée. Soyons unis dans notre vengeance contre lui. Si tu peux le déshonorer, tu te procureras un plaisir et à moi un divertissement. Il y a dans le sein du temps plus d'un événement dont il accouchera. Traverse, va; procure-toi de l'argent. Nous aurons une plus longue conversation demain. Adieu.

RODERIGO.

Où nous trouverons-nous demain matin?

JAGO.

A mon logement.

RODERIGO.

Je m'y rendrai de bonne heure.

JAGO.

Pars; adieu. Entends-tu, Roderigo?

RODERIGO.

Que dites-vous?

JAGO.

Ne songe plus à te noyer, entends-tu?

RODERIGO.

J'ai changé d'idée. Je vais vendre toutes mes terres.

JAGO.

Va, adieu; mets assez d'argent dans ta bourse. (Roderigo sort.) C'est ainsi que je sais trouver la mienne dans la dupe qui m'écoute; et ne serait-ce pas profaner mon expérience que de perdre le temps avec un pareil idiot sans plaisir ni profit pour moi? Je hais le More, et c'est l'opinion commune qu'entre mes draps il a rempli mon office. Je ne sais pas si cela est vrai; mais, pour un simple soupçon de ce genre, je veux agir comme si j'étais sûr. Il m'estime : mes desseins n'en opéreront que mieux sur lui. Cassio est l'homme qu'il me faut. — Voyons maintenant... Gagner sa place et accomplir ma volonté : double coquinerie. — Comment? comment? — Voyons. — Au bout de quelque temps, insinuer dans l'oreille abusée du More que Cassio est trop familier avec sa femme. Il (Cassio) a une personne, une fraîcheur qui prêtent aux soupçons; il est taillé pour rendre les femmes infidèles. Le More est d'une nature franche et ouverte, et regarde comme honnêtes les hommes qui ne font que le paraître : il se laissera conduire par le nez aussi aisément que les ânes. Je l'ai; — il est engendré : l'enfer et la nuit doivent faire éclore à la lumière ce fruit monstrueux.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA CAPITALE DE CHYPRE. — UNE PLATE-FORME.

Entrent MONTANO et deux OFFICIERS.

MONTANO.

De la pointe du cap, que découvrez-vous à la mer?

PREMIER OFFICIER.

Rien au monde, tant les vagues sont hautes et tumultueuses! Entre la mer et le ciel l'œil ne saurait placer une voile.

MONTANO.

Il me semble que la voix des vents a retenti horriblement sur terre; jamais plus fougueux ouragan n'ébranla nos remparts. S'il s'est ainsi déchaîné sur les eaux, quels flancs de chêne pourraient garder leur emboîture, quand des monts de flots viennent fondre sur eux? Qu'allons-nous apprendre des effets de l'orage?

SECOND OFFICIER.

La dispersion de l'escadre ottomane. Avancez seulement sur le rivage écumant : voyez-vous les flots grondans frapper les nues? Les lames chassées par le vent, soulevées, gonflées en masses énormes, semblent élancer l'onde sur l'ourse brûlante, et éteindre les étoiles qui gardent le pôle immobile. Je n'ai point encore vu de semblable tourmente châtier la mer de ces parages.

MONTANO.

Si les Turcs n'ont gagné l'abri de quelque rade, les voilà submergés : il est impossible de soutenir ce gros temps au large.

(Entre un troisième officier.)

TROISIEME OFFICIER.

Des nouvelles, amis! nos guerres sont finies : la tempête effrénée a fracassé les Turcs et abîmé leurs projets. Un fort vaisseau de Venise a vu la détresse et le triste naufrage s'étendre sur la plus grande partie de leur flotte.

MONTANO.

Quoi! dites-vous vrai?

TROISIEME OFFICIER.

Le navire est déjà sous le môle, un bâtiment de Vérone; Michel Cassio, lieutenant d'Othello le vaillant More, débarque au rivage; le More lui-même est en mer : muni d'une commission expresse, il vient commander en Chypre.

MONTANO.

J'en suis ravi; c'est un digne gouverneur.

TROISIEME OFFICIER.

Mais ce même Cassio, en exprimant sa joie du désastre des Turcs, a cependant l'œil triste, inquiet; il fait des vœux pour le salut du More. Leurs vaisseaux ont été séparés par cette violente et noire tempête.

MONTANO.

Plaise au ciel de le sauver! J'ai servi sous cet étranger, et il commande en vrai soldat. Avançons sur la plage pour voir le navire qui vient d'aborder, et pour porter nos regards au-devant du brave Othello, jusqu'au point où les flots et le bleu des airs se confondent à nos yeux en une seule et même étendue.

PREMIER OFFICIER.

Sans doute, allons; dans cette heure d'attente les événemens peuvent se suivre comme les instans.

(Entre Cassio.)

CASSIO.

Graces au vaillant officier de cette île belliqueuse qui rend ainsi justice à la valeur du More! Oh que le ciel prenne sa défense contre les élémens, car je l'ai perdu sur une dangereuse mer!

MONTANO.

Monte-t-il un bon vaisseau?

CASSIO.

Une barque solidement pontée; son pilote est intrépide et consommé dans la manœuvre : aussi

l'espérance n'est pas morte dans mon cœur; elle s'enhardit contre la crainte à la vue des ressources.

DES VOIX, à une grande distance.

Une voile! une voile! une voile!

CASSIO.

Quel est ce bruit?

UN OFFICIER.

La ville est déserte : des rangées de peuple couronnent l'arc du rivage; tous crient: *Une voile!*

CASSIO.

C'est le gouverneur que voit mon espérance derrière cette voile.

(Le canon tire.)

L'OFFICIER.

Entendez-vous la salve d'amitié? Ce sont nos alliés du moins.

CASSIO.

Allez, je vous prie, et revenez nous apprendre quels nouveaux étrangers arrivent dans ce port.

L'OFFICIER.

J'y cours.

(Il sort.)

MONTANO.

Dites-moi, cher lieutenant, votre général est-il marié?

CASSIO.

L'union la plus heureuse..... Il a conquis une jeune fille au dessus des descriptions et des récits de l'errante renommée, chef-d'œuvre où ne saurait atteindre l'art des plus brillans pinceaux. Dans toutes les qualités, dans toutes les graces dont l'a revêtue la nature, elle offre le modèle de toutes .es perfections.

(L'officier rentre.)

CASSIO.

Eh bien! qui a pris terre?

L'OFFICIER.

Un officier nommé Jago, l'enseigne du général.

CASSIO.

Il a fait une heureuse et rapide traversée! Ainsi les tempêtes elles-mêmes, les mers en courroux, et les vents mugissans, et les tranchans écueils, et les sables amoncelés, traîtres cachés sous les eaux pour ensevelir au passage la nef innocente, tous ces agens de la mort, comme s'ils étaient sensibles à la beauté, oublient leurs natures malfaisantes, et laissent passer vivante la divine Desdemona!

MONTANO.

Quelle est cette Desdemona?

CASSIO.

Celle dont je vous parlais, la reine de notre général, qui l'a remise à la conduite du hardi Jago. Son arrivée ici devance nos pensées; en sept jours de passage! Grand Dieu! garde Othello! enfle sa voile de ton souffle puissant : permets que son léger vaisseau apporte la joie sur cette rade : qu'il vienne sentir les vives extases de l'amour dans les bras de Desdemona, rendre de nouveaux feux à nos courages éteints et répandre la confiance dans notre île!

(Entrent Desdemona, Jago, Roderigo et Émilia.)

CASSIO.

Oh! voyez! le trésor que portait le vaisseau est descendu sur le rivage. Peuples de Chypre, fléchissez vos genoux devant elle. Salut à vous, noble Desdemona : que la faveur des cieux vous précède, vous suive, vous environne de toutes parts!

DESDEMONA.

Je vous rends graces, brave Cassio; quelles nouvelles pouvez-vous m'apprendre de mon époux?

CASSIO.

Il n'est pas encore arrivé; mais ce que je sais, c'est qu'il ne court aucun danger, et que vous le verrez bientôt dans le port.

DESDEMONA.

Cependant... Ah! j'ai des craintes!... Comment avez-vous été séparés?

CASSIO.

C'est ce vaste combat des cieux et des mers qui a séparé nos vaisseaux et nous. — Mais écoutons : un navire!

DES VOIX.

Un navire! un navire!

(On entend les canons.)

UN OFFICIER.

Sans doute nos compatriotes : ils saluent la citadelle.

CASSIO.

Allez aux nouvelles. (Un valet sort.) — Cher enseigne, (à Émilia) et vous, madame, soyez les bienvenus. (Il embrasse Émilia.) Bon Jago, ne vous offensez point de ma hardiesse; je dois à mon éducation cette liberté familière.

JAGO.

Si elle était pour vous aussi prodigue de ses baisers qu'elle l'est pour moi de paroles, vous seriez bientôt rassasié.

DESDEMONA.

Hélas! elle ne parle jamais.

JAGO.

Beaucoup trop, sur mon ame. Toujours je l'éprouve, quand je me sens du penchant au sommeil. Devant vous, madame, je l'avoue, sa langue se tait : mais son cœur murmure ; elle me querelle dans ses pensées.

ÉMILIA.

Votre reproche est peu fondé.

JAGO.

Allez, allez, hors du seuil de vos portes, vous paraissez des masques charmans ; mais vous êtes toutes des tigres pour vos suivans, dans vos maisons des voix toujours retentissantes, des anges quand vous outragez, des furies quand on vous offense ; le jour, vous dissipez le temps dans vos ménages, et la nuit..... vous en êtes économes.

DESDEMONA.

Fi! bouche médisante.

ÉMILIA.

Je ne vous confierai point le soin de mon éloge.

JAGO.

Gardez-vous de m'en charger.

DESDEMONA.

De quelles couleurs orneriez-vous le mien?

JAGO.

Dame aimable, dispensez-moi de l'entreprendre. Je suis satirique ou muet.

DESDEMONA.

N'importe, essayez. On a couru vers le port?

JAGO.

Oui, madame.

DESDEMONA.

Je ne me sens pas gaie. Hélas! en m'efforçant de le paraître, je cherche à tromper mes ennuis. —Allons, que direz-vous de moi?

JAGO.

J'y songe; mais ma pensée résiste et semble tenir à mon cerveau ; il faut l'en arracher avec effort. Cependant ma muse enfante, et voici ce qu'elle produit.

Si la femme unit l'esprit à la beauté,
La beauté est faite pour qu'on en jouisse, et l'esprit en sait faire usage.

DESDEMONA.

L'idée est bizarre. —Et quand elle est laide et spirituelle?

JAGO.

Laide avec de l'esprit? Elle saura bien
Trouver un amant qui s'accommodera de sa laideur.

DESDEMONA.

C'est pis encore.

ÉMILIA.

Mais supposez une belle idiote.

JAGO.

De belle idiote? Il n'en est point;
La plus idiote en sait toujours assez pour être mère.

DESDEMONA.

Vieux propos des hommes, dans l'ivresse d'une joie grossière. Et quel trait méchant réservez-vous à celle qui est laide et sotte?

JAGO.

Laide et sotte tant qu'il vous plaira :
Elle saura tous les malins tours que l'esprit suggère aux belles.

DESDEMONA.

Comble d'ineptie! qui méritait le moins est la moins maltraitée. Comment louerez-vous donc la femme qui, avec l'autorité de sa vertu, contraint la méchanceté même de rendre hommage à son mérite?

JAGO.

Une femme belle, sans être vaine,
Qui possédant le don de la parole, n'en abuse jamais;
Qui jamais ne cède à ses penchans,
Et la bourse pleine d'or, n'en est pas plus étourdie ;
Celle qui, courroucée et la vengeance sous la main,
Commande à sa colère et pardonne l'offense ;
Celle qui a le bon sens de n'être pas dupe de l'ambition,
Et de rester la première dans son village
Plutôt que d'aller ramper la dernière à la cour;
Celle qui sait penser sans laisser échapper ses pensées,
Qui traîne sur ses pas une foule d'amans
Et ne se détourne jamais pour leur lancer un coup d'œil :
Cette femme fut un phénix, si jamais ce phénix exista.....

DESDEMONA.

Et quelle est sa place?

JAGO.

D'être assise au comptoir d'une hôtellerie,
Et d'assembler les idiots autour d'elle.

DESDEMONA.

O quelle fin odieuse et choquante! Emilia, vous êtes son épouse ; mais évitez de prendre ses leçons. Qu'en dites-vous, Cassio? N'est-il pas un censeur bien tranchant et bien libre?

CASSIO.

Son style est âpre, madame : vous l'aimerez mieux soldat que bel esprit.

JAGO à part.

Tu juges bien. — Il s'empare de sa main nue. —Ah! penche-toi à son oreille. —Oui, superbe

Cassio, avec ce fil si frêle, toi-même es la proie que je veux prendre. — Souris de plaisir devant elle; bon, poursuis. — C'est dans ta galanterie même que je veux t'envelopper. — Tu parles bien : rien de plus vrai. — Si pour ces fadaises tu te vois dépouillé de ta lieutenance, mieux eût valu baiser moins souvent tes doigts qui ont pressé sa belle main — et qui la cherchent encore. — A merveille! le baiser est vif, la galanterie excellente! — Rien de plus vrai. — Comment, encore! tes doigts pressés sur tes lèvres? — Je voudrais, tant je t'aime, qu'ils fussent des tisons ardens!

(Une trompette se fait entendre.)

Ah! le More arrive. J'entends sa trompette.

CASSIO.

Sans doute, c'est lui-même.

DESDEMONA.

Courons au-devant de lui, allons le recevoir.

CASSIO.

Déjà le voici qui s'avance.

(Entre Othello avec sa suite.)

OTHELLO.

O ma belle guerrière!

DESDEMONA.

Mon cher Othello!

OTHELLO.

Ma surprise est égale à mon ravissement de vous trouver ici arrivée avant moi! Oh! mon ame est toute joie! Ah! si toujours la tempête doit être suivie de pareils calmes, que les vents se déchaînent jusqu'à réveiller la mort au sein des abîmes; que la frêle barque en tous sens agitée monte élancée sur des alpes de flots, et de la hauteur des cieux retombe précipitée au fond des enfers! Ah! si j'étais à l'heure de mourir, c'est maintenant que je mourrais au comble du bonheur; car, après le bonheur qui remplit mon ame, je crains bien qu'il ne m'en reste plus de pareil à espérer dans le cours inconnu de mes destins.

DESDEMONA.

Que le ciel ne le permette pas! Mais plutôt puissent notre amour et notre félicité aller toujours croissant avec le nombre de nos jours!

OTHELLO.

Exaucez son vœu, puissances célestes! Je ne saurais parler à mon gré du bonheur que je sens : Il m'oppresse la voix. Ah, c'est trop de joie! Ah que ce baiser, et cet autre encore... (Il l'embrasse.) soient toute la dispute que jamais nos cœurs élèvent entre nous!

JAGO à part

Oh! vous voilà montés à l'unisson : mais je veux mêler dans cette harmonie un accord qui soit au ton de mon ame honnête.

OTHELLO.

Venez, allons à la citadelle. Amis, nos guerres sont terminées : les Turcs sont engloutis. Comment se portent nos vieilles connaissances de l'île? O ma bien-aimée! vous êtes sûre d'être bien accueillie en Chypre : j'ai trouvé beaucoup d'affection parmi eux. O ma chère! je ne cesse de parler, et l'excès de ma joie me jette dans le délire. Bon Jago, je vous prie, allez au port, et faites débarquer mon bagage; ramenez avec vous le pilote à la citadelle : c'est un brave marin, et son mérite a droit à nos égards. Venez, Desdemona : nouveau bonheur de vous trouver arrivée en Chypre!

(Othello et Desdemona sortent avec leur suite.)

JAGO.

Venez me retrouver au quai, venez, si vous avez du cœur : ne dit-on pas que des hommes pusillanimes se sentent, quand l'amour entre dans leur ame, plus de noblesse et de courage qu'ils n'en ont reçu de la nature? Écoutez-moi. Le lieutenant veille cette nuit au corps-de-garde; avant tout, je dois vous prévenir que cette Desdemona est décidément éprise de lui.

RODERIGO.

De lui? cela est impossible.

JAGO.

Tenez ainsi vos doigts sur votre bouche, et laissez votre ame s'instruire. Remarquez avec quelle violence elle a d'abord aimé le More; et sur quoi? sur ses forfanteries et tous les mensonges bizarres qu'il lui débitait. Mais l'aimera-t-elle toujours pour ses contes insipides? Vous êtes trop sage pour le croire. Il faut à ses yeux un aliment qui nourrisse son amour; et quelles délices trouvera-t-elle à les fixer sur un monstre? — Quand les transports sont assoupis par la jouissance, pour ranimer leur flamme et redonner à la satiété de nouveaux désirs, ils ont besoin d'agrémens dans la figure, de sympathie dans les goûts, dans les âges, dans les traits de beauté : autant de qualités qui manquent à son More. Faute de ces convenances nécessaires, sa délicatesse va sentir que son cœur s'est abusé; bientôt la répugnance succède, et du dégoût elle en vient à détester le More : la nature, la nature seule saura bien l'instruire et la pous-

ser à quelque nouveau choix. Maintenant, Roderigo, d'après des principes si évidens et si simples, quel homme est placé à portée de cette bonne fortune avec autant d'avantages que Cassio? C'est un fourbe liant comme un serpent. La conscience ne lui donne d'autre gêne que celle de prendre un voile de décence, de bonté, pour satisfaire plus sûrement ses vices cachés et ses penchans obscènes : le fourbe est subtil et délié, habile à prendre l'occasion sur le fait; il a un œil qui sait feindre toutes les apparences flatteuses, sans que jamais la réalité les suive. C'est un insigne fourbe ; d'ailleurs le fourbe est fait à peindre, il est jeune, il a tous ces dehors séducteurs qui tentent les regards de la jeunesse étourdie et novice : plus dangereux que la peste! Un fourbe accompli, et déjà l'esprit féminin l'a su connaître.

RODERIGO.

Je ne puis croire ce que vous dites; elle est douée du naturel le plus vertueux.

JAGO.

Fausse monnaie! le vin qu'elle boit est fait de grappes. Si elle avait été si chaste, si vertueuse, elle ne se fût jamais amourachée du More. Vertu de grimace! N'avez-vous pas vu sa main caresser celle de Cassio? L'avez-vous remarqué?

RODERIGO.

Oui, je l'ai vu; mais ce n'était qu'un signe de civilité ordinaire.

JAGO.

De corruption, j'en jure par cette main : c'est l'indice, le prélude mystérieux de toute l'histoire des voluptés et des pensées impures. Leurs lèvres s'approchaient de si près que leurs haleines se sont confondues : le vice, Roderigo, et ses honteuses pensées! Quand ces avances mutuelles signalent ainsi le début, suit de près le dénoûment et le pacte fatal. Oui, oui. — Mais laissez-moi vous diriger. Je vous ai amené de Venise. Veillez cette nuit: voici la consigne que je vous impose. Cassio ne vous connaît point; je ne serai pas loin de vous. Trouvez quelque occasion d'irriter Cassio, soit en prenant un ton de dédain, soit en critiquant sa discipline, ou sur tout autre prétexte qu'il vous plaira : le moment vous le fournira mieux que moi.

RODERIGO.

Soit; eh bien?

JAGO.

Il est violent et prompt à la colère; peut-être ira-t-il jusqu'à vous frapper. Provoquez-le pour qu'il vous frappe. Qu'il vous porte un seul coup; je veux exciter dans l'île une émeute si forte que pour l'apaiser il faudra que Cassio tombe. Par là, aidé des secours que j'aurai alors pour vous servir, vous vous verrez plus tôt au terme de vos désirs, et les obstacles seront tous écartés : sans quoi nul espoir de succès pour nous.

RODERIGO.

Je veux bien tenter ce moyen, si vous pouvez m'en procurer une occasion favorable.

JAGO.

Je vous le garantis. Attendez. Non, venez plutôt dans un moment me rejoindre à la citadelle. Je suis chargé de transporter ses équipages à terre; bonjour.

RODERIGO.

Adieu.

(Il sort.)

JAGO.

Que Cassio l'aime, je le crois sans peine : qu'elle aime Cassio, la chose paraît naturelle et très vraisemblable. Le More, quoiqu'il soit vrai que je ne le peux souffrir, a une ame constante, aimante et noble. J'ose répondre qu'il sera pour Desdemona un mari tendre. Et moi j'aime aussi la belle, non pas précisément d'un amour voluptueux, quoique peut-être je me charge ici d'un péché aussi grave, mais je sens de l'attrait pour elle par le besoin de nourrir ma vengeance; — nouveau motif encore, — par le soupçon que ce More lascif s'est glissé dans ma couche. Cette pensée, comme un minéral empoisonné, me ronge le sein : et rien ne peut, rien ne pourra satisfaire mon ame, que je ne l'aie mis de pair avec moi, femme pour femme; ou, si j'échoue de ce côté, que je ne l'aie plongé dans une jalousie si terrible qu'elle soit incurable à la raison. Or, pour y réussir, si ce mauvais émissaire amené de Venise, et que j'emploie pour l'ardeur de sa chasse, suit la trace où je l'ai mis, je veux réduire notre beau lieutenant aux abois, abuser le More sur son compte par la plus insigne erreur; — oui; — car je crains que Cassio n'use aussi de ma robe nuptiale. — Je veux amener le More à me chérir, à me remercier de l'avoir rendu si complétement ma dupe, à me récompenser d'avoir troublé la paix de son ame jusqu'à la frénésie. Cela est ici; mais confus encore. La fourberie ne se montre d'abord que de côté : ce n'est qu'au dénoûment qu'elle découvre tout son visage.

(Il sort.)

SCÈNE II.

UNE RUE.

Entre un HÉRAUT, avec une proclamation.

LE HÉRAUT.

C'est le bon plaisir d'Othello, notre vaillant et noble général, que, sur les nouvelles arrivées du naufrage complet de l'escadre ottomane, ce triomphe soit célébré par tous les habitans : qu'on se partage, les uns pour former des danses, d'autres pour allumer des feux de joie ; enfin que chacun choisisse le genre de fête qui lui plaît : car dans ce jour de nouvelles prospères se solennisent aussi les noces d'Othello. Voilà ses ordres qu'il commande de proclamer dans l'île. Tous les travaux sont suspendus, et pleine liberté de se livrer aux fêtes depuis cette cinquième heure du soir, jusqu'à ce que la cloche du château frappe onze heures. Que le ciel soit propice à l'île de Chypre, et à notre noble général Othello!

(Il sort.)

SCÈNE III.

LE CHATEAU.

Entrent OTHELLO, DESDEMONA, CASSIO, avec leur suite.

OTHELLO.

Veillez à la garde cette nuit : dans ce poste honorable, cher lieutenant, montrons nous-mêmes l'exemple de la discipline, et non l'oubli de nos devoirs dans les plaisirs.

CASSIO.

Jago a déjà reçu sa consigne; mais cependant je veux encore tout inspecter de mes yeux.

OTHELLO.

Jago est très fidèle. Michel, bonne nuit. Demain, à l'heure de votre réveil, j'aurai à vous parler. — Venez, ma bien-aimée; après la victoire, il faut en goûter les fruits : ce bonheur est encore à venir entre vous et moi. — (A Cassio et autres officiers.) Bonne nuit!

(Othello et Desdemona sortent.)

(Jago entre.)

CASSIO.

Vous arrivez à propos, Jago : voici l'heure de nous rendre à notre poste.

JAGO.

Rien ne presse : il n'est pas dix heures, lieutenant. Notre général nous congédie avant l'heure pour l'amour de sa Desdemona. Gardons-nous bien de le blâmer; il n'a pas encore passé avec elle la folâtre nuit des noces, et c'est une fleur digne d'un dieu.

CASSIO.

Sans doute, c'est une dame accomplie.

JAGO.

Et, j'en réponds pour elle, une femme friande de plaisir.

CASSIO.

J'avoue que beauté ne peut être plus délicate et plus fraîche.

JAGO.

Quels yeux que les siens! il me semble que ses regards appellent et défient les désirs.

CASSIO.

Ses regards invitent à la tendresse, mais sans rien perdre de leur modestie.

JAGO.

Et dès qu'elle parle, n'est-il pas vrai que le son de sa voix est un signal qui éveille l'amour?

CASSIO.

En vérité, tout en elle est perfection.

JAGO.

Fort bien. Nuit prospère à leurs mystères amoureux! — Allons, lieutenant, je possède un flacon de vin; et nous avons à deux pas une couple de braves insulaires prêts à trinquer à la gloire du noir Othello.

CASSIO.

Non pas ce soir, cher enseigne. J'ai un cerveau si faible pour le vin, une tête si déplorable..... Je voudrais que la société pût inventer quelque autre manière de s'égayer ensemble.

JAGO.

Oh! ce sont nos amis : seulement un verre; après, je boirai pour vous.

CASSIO.

J'ai bu ce soir un seul verre, après mille instances, et sur la foi trompeuse que l'eau tempérait sa force; et voyez à mes yeux l'impression qu'il m'a déjà faite. Je suis malheureux de cette infirmité, je n'ose plus hasarder ma faiblesse avec personne.

JAGO.

Eh quoi, guerrier? C'est une nuit de réjouissances; nos amis vous invitent.

CASSIO.

Où sont-ils?

JAGO.

A cette porte. De grace, admettez-les dans la salle de garde.

CASSIO.

J'y consens, mais c'est avec répugnance.

(Cassio sort.)

JAGO.

Si je puis le déterminer à verser encore un verre sur celui qu'il a déjà bu, il deviendra plus colère et plus querelleur que l'épagneul hargneux de ma jeune maîtresse. — D'autre part, mon imbécile Roderigo, dont l'amour a presque renversé la chétive cervelle, s'est abreuvé ce soir de profondes rasades dédiées à Desdemona; et il se tient près de la garde. Enfin, par les coupes fêtées à la ronde, j'ai eu soin de bien préparer nos trois braves Cypriotes, caractères bouillans et fiers, qui, sans cesse en arrêt sur le point d'honneur, semblent des élémens opposés toujours prêts à mettre l'île en guerre; et ceux-là sont de garde aussi. Maintenant, au milieu de ce troupeau d'hommes enivrés, me voilà, moi, de sang-froid pour engager Cassio dans quelque imprudence propre à faire éclat dans l'île. Mais je les entends. — Pourvu que l'effet réponde au songe de mon cerveau, ma barque cingle rapidement avec vent et marée.

(Entrent Cassio, Montano et des officiers.)

CASSIO.

Oui, le ciel est témoin qu'ils m'ont déjà versé de larges bords.

MONTANO.

Ah! en petit nombre. Foi de soldat, à peine un demi-flacon.

JAGO.

Du vin! holà!

(Jago chante.)

N'écoutons point la cloche, et qu'elle tinte en vain :
Un soldat est un homme, et rien n'est plus certain;
L'homme est fragile comme un verre,
Eh bien! puisque sa vie est courte et passagère,
Que sans cesse un soldat ait le verre à la main.

Du vin, enfans!

CASSIO.

Par le ciel, voilà une excellente chanson.

JAGO.

Je l'ai apprise en Angleterre, où en vérité on est très puissant quand il faut boire. Votre Danois, votre Allemand, et votre Hollandais au gros ventre — allons, buvez! — ne sont rien auprès de votre Anglais.

CASSIO.

Votre Anglais est-il donc si habile à boire?

JAGO.

Comment? votre Danois est mort ivre qu'il (mon Anglais) boit encore avec aisance; il ne transpire pas pour renverser votre Allemand; il fait vomir votre Hollandais avant que la bouteille suivante puisse être remplie.

CASSIO.

A la santé de notre général.

MONTANO.

Je m'y joins, et vous fais raison.

JAGO.

O douce Angleterre!

Le roi Étienne était un digne seigneur;
Ses culottes ne lui coûtaient qu'une couronne :
Il les trouvait de six pence (1) trop chères,
Avec cela il appelait le tailleur un drôle.

C'était un homme de grand renom,
Et tu n'es que de bas étage.
C'est l'orgueil qui renverse le pays,
Prends donc autour de toi ton vieux manteau (2).

Du vin, holà!

CASSIO.

Comment, cette chanson-ci est meilleure encore que la première!

JAGO.

Voulez-vous que je la répète?

CASSIO.

Non, quiconque commet de pareils abus, je le tiens pour indigne de son poste : soit. — Le monde roule. — Le ciel domine sur tout. Il a créé des hommes qui sont des élus, et d'autres qui ne sont pas des élus.

JAGO.

C'est vrai, bon lieutenant.

CASSIO.

Quant à moi, sans choquer mon général ni aucun de mes chefs, je compte bien être sauvé.

(1) Douze sous de notre monnaie.

(2) Ces couplets sont tirés d'une vieille ballade populaire du temps de Shakspeare et qui se trouve dans le recueil de l'évêque Percy, intitulé : *Reliques of ancient Poetry*, dont il existe plusieurs éditions.

JAGO.

Et moi aussi, lieutenant.

CASSIO.

Soit; mais avec votre permission, pas avant moi. Le lieutenant doit être sauvé avant l'enseigne. Que cela finisse : à nos affaires! Pardonnez-nous nos péchés. — Messieurs, songeons à nos péchés. Gardez-vous de penser, messieurs, que je sois ivre; celui-ci est mon enseigne; — voici ma main droite, et voilà ma main gauche. — A présent, je ne suis pas ivre, je puis me tenir et parler assez bien.

TOUS.

Parfaitement bien.

CASSIO.

Très bien, ne croyez donc pas que je sois ivre.

(Il sort.)

MONTANO.

Allons, compagnons, à l'esplanade. Qu'on pose les sentinelles.

JAGO.

Vous voyez cet officier qui a devancé les autres : c'est un guerrier comparable à César pour combiner un plan de bataille; mais aussi voyez son vice : c'est la balance de ses vertus, égalité parfaite, comme les nuits et les jours au point de l'équinoxe. Que sa faiblesse est digne de pitié! Je crains que la confiance qu'Othello place en lui, quelque jour, dans un accès de cette maladie bizarre, n'expose le salut de l'île.

MONTANO.

Mais cet accès lui est-il ordinaire?

JAGO.

C'est le prélude de toutes ses nuits. Il verra sans fermer l'œil l'aiguille parcourir deux fois le cercle du cadran, si son lit n'est bercé par l'ivresse.

MONTANO.

Il serait à propos d'en avertir le général. Peut-être ne s'en aperçoit-il pas; ou son bon naturel ne voit dans Cassio que les vertus qui le frappent, et ferme les yeux sur ses défauts. N'ai-je pas raison?

(Entre Roderigo.)

JAGO.

Quoi! Roderigo, encore ici! Courez donc, de grace, sur les pas du lieutenant; courez vite.

(Roderigo sort.)

MONTANO.

Et c'est une chose déplorable que le noble More hasarde une place aussi importante que celle de son second aux mains d'un homme sujet à cette faiblesse invétérée. Ce serait une action louable d'en informer Othello.

JAGO.

Moi! je ne le ferais pas pour cette belle île de Chypre. J'aime infiniment Cassio, et je donnerais beaucoup pour le guérir de ce vice. — Quelle est cette rumeur? Écoutons. (On entend des cris au dedans : *Au secours! au secours!*)

(Cassio rentre l'épée à la main, poursuivant Roderigo.)

CASSIO.

Toi, coquin! toi, misérable!

MONTANO.

Qu'y a-t-il, lieutenant?

CASSIO.

Un citadin me remontrer mon devoir! Je veux le châtier ici, le faire rentrer sous terre.

RODERIGO.

Me châtier!

CASSIO.

Tu murmures, misérable!

MONTANO, retenant Cassio.

Y pensez-vous, bon lieutenant? De grace, retenez votre main.

CASSIO.

Laissez-moi, vous, ou je jure de vous balafrer le visage.

MONTANO.

Allez, allez, vous êtes ivre.

CASSIO.

Ivre!

(Ils se battent.)

JAGO, bas, à Roderigo.

Esquivez-vous vite, courez à la place et criez à l'émeute. (Roderigo sort.) — (A Cassio.) Quoi! cher lieutenant! — Hélas! amis! — Au secours! oh! Lieutenant! — Digne Montano! — Camarades! au secours! — Voilà une belle garde, en vérité! (La cloche du beffroi se fait entendre.) Et qui donc sonne le tocsin? Ah! ceci devient sérieux; — il sonne encore. La ville va prendre l'alarme. Fi! fi! Lieutenant, arrêtez! Vous voulez vous couvrir de honte à jamais.

(Entre Othello avec sa suite.)

OTHELLO.

Qu'est-ce? De quoi s'agit-il?

MONTANO.

Mon sang coule, je suis blessé; mais je vis encore.

OTHELLO.

Sur votre vie, arrêtez!

JAGO.

Oh! arrêtez! Montano, — lieutenant, — officiers, avez-vous perdu tout sentiment de votre devoir et du poste où vous êtes? C'est le général qui vous parle. Arrêtez, arrêtez, au nom de l'honneur!

OTHELLO.

Eh quoi donc? Comment? D'où provient un pareil scandale? Sommes-nous devenus Turcs, pour exercer sur nous-mêmes le carnage que le ciel n'a pas permis aux Ottomans? Par le nom chrétien! mettez fin à cette barbare querelle : celui qui fait un pas pour assouvir sa rage dévoue sa tête; il meurt sur le moment. Qu'on fasse taire cette cloche effrayante : elle épouvante l'île et attente à son repos. Quel est le sujet? Honnête Jago, qui semblez mort de douleur, parlez : quel est l'agresseur? Au nom de votre amitié, je l'exige.

JAGO.

Je n'en sais rien. Tous amis il n'y a qu'un instant, dans la salle de garde; en ce moment même tous unis comme l'amant et sa jeune fiancée, lorsque, après un festin de famille, ils dénouent la ceinture de leurs hôtes pour les conduire au sommeil; et au même instant, comme si quelque étoile maligne eût soudain renversé leur raison, les épées nues, et, dans un sanglant duel, pointées contre le cœur l'un de l'autre. Je ne puis marquer l'origine de cette rixe fatale, et je voudrais avoir perdu dans une action glorieuse ces jambes qui m'ont conduit ici pour en être le témoin.

OTHELLO.

Comment avez-vous pu, Cassio, vous oublier à ce point?

CASSIO.

Excusez-moi de grace : je ne puis parler.

OTHELLO.

Digne Montano, la douceur fut toujours votre caractère. On vanta la gravité, la modération de votre jeunesse, et votre nom sort avec éloge de la bouche des sages les plus sévères. Quel motif vous porte à vous dépouiller ainsi de votre réputation, à perdre la haute estime qui suivait votre nom, pour mériter celui de querelleur de nuit? Répondez-moi.

MONTANO.

Noble Othello, je suis dangereusement blessé. Tandis que je ménage mes paroles, qui rendent ma douleur plus aiguë, votre officier Jago peut vous instruire de tout ce que je sais de l'affaire. Je ne sache pas avoir cette nuit rien dit ou fait de déplacé; à moins que ce ne soit un vice de s'aimer soi-même et un crime de nous défendre, quand la violence fond sur nous.

OTHELLO.

Par le ciel! enfin mon sang commence à l'emporter sur le frein de ma raison, et l'indignation qui m'enflamme menace de me gouverner seule. Si j'avance un pas, ou que seulement je lève ce bras, le plus fier d'entre vous disparaîtra sous ma colère. Je veux savoir l'origine de ce honteux désordre; par qui, comment il a commencé; et celui qui en sera prouvé l'auteur, fussions-nous sortis du même sein, enlacés l'un avec l'autre, m'a perdu sans retour. — Quoi! dans une ville de guerre, encore émue, tandis que le cœur du peuple palpite encore de terreur, engager ainsi une querelle domestique et privée, au milieu de la nuit, à la place de garde et de sûreté! cela est monstrueux. Parlez, Jago : qui a commencé?

MONTANO.

Si, par quelque rapport d'amitié, d'emplois, tu altères d'un mot la vérité, tu n'es pas soldat.

JAGO.

Ne me pressez pas tant sur le point d'honneur. J'aimerais mieux voir ma langue tranchée dans sa racine que de m'en servir pour nuire à Cassio; mais je me persuade qu'il ne peut être lésé du récit de la vérité. Voici le fait, général : Montano et moi nous conversions paisiblement ensemble; tout à coup est entré un homme criant au secours; Cassio le suivait, l'épée nue, prêt à exécuter sa menace sanglante. Cet honnête officier, seigneur, court au-devant de Cassio; il le conjure de s'arrêter; et moi, je suis les pas du fuyard, qui poussait des cris, craignant, comme il est arrivé, que ses clameurs ne jetassent l'effroi dans la ville. Lui, plus leste à la course, échappe à mon dessein. Je revenais à grands pas, entendant de loin le choc et le froissement des épées, et Cassio proférant des sermens.... Je puis dire n'en avoir jamais entendu sortir de pareils de sa bouche. Dès que je suis rentré, car tout ce mouvement a été court, je les ai trouvés pied contre pied, à l'attaque et à la défense, enfin dans la posture où ils étaient

encore quand vous les avez vous-même séparés. Voilà tout ce que je peux vous rapporter de leur querelle. Mais les hommes sont hommes : les plus sages s'oublient quelquefois. Quoique Cassio ait fait à celui-ci quelque légère injure, comme il peut arriver à tout homme en fureur de frapper son meilleur ami, il faut aussi, cela est sûr, que Cassio, je le crois, ait reçu de l'inconnu qui fuyait devant lui quelque sanglant outrage que sa patience n'a pu dévorer.

OTHELLO.

Je vois bien, Jago, que votre ame honnête, par zèle pour un ami, veut prêter de l'innocence à sa faute. Cassio, je vous aime, mais jamais vous ne serez mon officier. — (Desdemona entre, accompagnée.) Voyez si ma bien-aimée n'a pas été réveillée dans les alarmes. Je vous ferai servir d'exemple.

DESDEMONA.

Qu'y a-t-il, mon ami?

OTHELLO.

Tout est tranquille, ma chère. Revenez dans votre appartement. Montano, je prends sur moi le soin de guérir vos blessures. — Emmenez-le d'ici. — Vous, Jago, faites une ronde exacte dans la ville, et calmez ceux que cet indigne tumulte a effrayés. Rentrons, Desdemona. C'est la vie des soldats de voir les heures fortunées de leur sommeil souvent troublées par la discorde.

(Ils sortent. — Jago et Cassio restent.)

JAGO.

Quoi! êtes-vous blessé, lieutenant?

CASSIO.

Sans espoir de remède.

JAGO.

Plaise au ciel que non!

CASSIO.

Mon honneur, ma réputation! Ah, j'ai perdu ma réputation! j'ai perdu la moitié de moi-même qui était immortelle; celle qui me reste m'est commune avec la brute. O mon honneur, Jago, mon honneur!

JAGO.

Comme je suis homme honnête et simple, j'ai cru que vous aviez reçu au corps quelque blessure; c'est là qu'une plaie est sensible, plus que dans la réputation. La réputation! vain nom plein d'imposture, souvent acquis sans mérite, et perdu sans qu'on l'ait mérité; mais vous n'avez rien perdu de votre réputation, rien au monde, à moins que votre esprit ne se frappe de cette chimère. — Homme découragé, quoi! Il est des moyens de ramener le général : vous êtes simplement réformé d'après son système rigide; c'est une peine qu'il vous impose pour l'exemple, plutôt que par inimitié, comme un maître châtie l'animal docile qui le porte, pour imprimer du respect à un coursier fougueux et rebelle. Implorez-le, et il revient à vous.

CASSIO.

J'implorerais le mépris, plutôt que de tromper ce digne chef en lui offrant encore un officier si imprudent, si fragile, si sujet à l'ivresse. Va, bois, perds ta raison, et bégaie, et joue le capitan; et profère menaces et sermens, et t'emporte contre l'ombre qui passe! O toi, invisible esprit du vin, si tu n'as pas encore de nom qui te qualifie, je veux t'appeler démon.

JAGO.

Quel est celui que vous poursuiviez l'épée en main? Que vous avait-il fait?

CASSIO.

Je n'en sais rien.

JAGO.

Est-il possible?

CASSIO.

Je retrouve dans ma mémoire une foule d'images, mais confuses et sans suite : une querelle, oui; mais le sujet, rien. Oh! comment les hommes peuvent-ils introduire un ennemi perfide dans leur sein pour y opprimer leur raison! Se peut-il que ce soit en nous applaudissant, avec joie, volupté, délices, que nous nous transformons en brutes?

JAGO.

Eh bien! voilà que vous semblez reprendre votre sang-froid : comment l'avez-vous sitôt retrouvé?

CASSIO.

Il a plu au démon de l'ivresse de céder la place au démon de la colère. Ainsi un excès m'en découvre un autre, pour me forcer à me mépriser sincèrement moi-même.

JAGO.

Allons, vous êtes un moraliste trop sévère. Sans doute le lieu, l'heure, les circonstances actuelles où se trouve l'île... Je voudrais de toute mon ame que cette rixe ne fût pas arrivée; mais puisque le mal qui est fait est fait, ne songez qu'à le réparer pour votre propre avantage.

CASSIO.

Que j'aille lui redemander ma place, il va me

reprocher que je suis adonné au vin. Eussé-je autant de bouches que l'hydre, un pareil reproche les fermerait toutes. Être en ce moment un homme sensible, l'instant d'après un frénétique, et bientôt un automate! — Oui, chaque verre donné à l'intempérance est maudit, et c'est une furie qu'on avale avec le vin.

JAGO.

Allez, allez : le bon vin est une créature bienfaisante, une douce compagnie pour l'homme, s'il en use à propos. Ne déclamez plus contre lui. Et, bon lieutenant, je pense que vous croyez à mon amitié pour vous.

CASSIO.

Je l'ai bien éprouvée, seigneur. — Moi ivre!

JAGO.

Vous, comme tout homme vivant, vous pouvez l'être quelquefois. Je vous dirai le parti que vous devez prendre : la femme de notre général est notre général aujourd'hui. Je peux bien la nommer ainsi, puisqu'il s'est dévoué tout entier à la contemplation, à l'adoration de ses talens et de ses graces.

Allez vous confier librement à elle; importunez, suppliez-la de vous aider à rentrer dans votre emploi. Elle est d'un naturel si affable, si obligeant, si prompt à la bienveillance, que sa belle ame croirait manquer de bonté, si elle ne faisait beaucoup plus qu'on ne lui demande. Conjurez-la de renouer ce nœud d'amitié rompu entre vous et son époux : et ma fortune contre une chétive obole, que votre union ainsi rétablie devient plus ferme que jamais.

CASSIO.

Le conseil que vous me donnez là est bon.

JAGO.

Il est donné, je vous proteste, dans la sincérité de mon amitié, de mon zèle.

CASSIO.

Je le crois sans peine. Ainsi, dès demain matin, je vais prier la vertueuse Desdemona de solliciter mon rappel. Je désespère de ma fortune, si ce revers en arrête le cours.

JAGO.

Vous avez raison. Adieu, lieutenant, je suis commandé pour la ronde.

CASSIO.

Nuit heureuse, honnête Jago.

(Cassio sort.)

JAGO.

Eh bien, qui dira maintenant que je joue le rôle d'un fourbe, après un conseil aussi franc, aussi honnête, aussi ressemblant à ma pensée, et le seul en vérité qui donne l'espoir de fléchir le More? Car rien de plus aisé que de porter Desdemona à une action généreuse; c'est le penchant de son cœur : comme les élémens de la nature, elle est formée pour être une source de bienfaits. Et qu'est-ce pour elle que de persuader cet époux, lui fallût-il adjurer les symboles sacrés de sa foi? Elle tient son ame tellement prise dans les chaînes de l'amour, qu'elle peut élever, détruire, gouverner à son gré : son caprice règne en dieu sur la faible volonté du More. Suis-je donc un fourbe, quand je mets Cassio sur la route facile qui le mène droit au succès? Divinité d'enfer... Quand les démons veulent accomplir leurs œuvres les plus noires, ils les suggèrent d'abord sous une forme céleste, comme je fais maintenant; car tandis que cet idiot crédule presse Desdemona de réparer sa disgrace, et qu'elle plaide sa cause avec chaleur auprès du More, moi je vais glisser dans l'oreille de l'époux le soupçon empoisonné, qu'elle rappelle cet homme pour l'intérêt de ses voluptés; et plus elle fera d'efforts pour le rétablir, plus elle perdra de son crédit sur Othello. Ainsi je prétends que sa vertu soit l'instrument de sa ruine; et sa bonté même ourdira le filet où je les enfermerai tous.—Que voulez-vous, Roderigo?

(Roderigo entre.)

RODERIGO.

Me voilà courant, non comme un chasseur qui voit sa proie, mais comme l'animal qu'un aveugle instinct porte sur la trace. Ma bourse s'épuise, j'ai été cette nuit cruellement maltraité; et je le juge, le seul fruit de mes peines sera de l'expérience : ainsi pour l'argent que je laisse ici, remportant un peu plus d'esprit, il me faudra regagner Venise.

JAGO.

Que je plains ceux qui n'ont point de patience! Quelle blessure fut jamais guérie autrement que par degrés? Pour opérer, vous le savez, nous n'avons que notre génie, non le secours de l'art magique; et l'esprit humain dépend dans sa marche de la progression du temps. Tout ne va-t-il pas bien? Cassio vous a frappé; et vous, pour cette insulte légère, vous avez perdu Cassio : quoique le soleil fasse croître quelques épines sur votre passage, les plantes qui fleurissent les premières doi-

vent porter les premiers fruits : sachez vous posséder. — Sur ma parole, il est jour. Le plaisir et l'action abrégent la durée des heures. Retirez-vous ; allez au logis que votre billet vous assigne ; sortez, vous dis-je.

Dans la suite, vous en saurez davantage. — Non, encore une fois, partez.

(Roderigo sort.)

Il reste deux choses à faire : d'abord, que ma femme agisse auprès de sa maîtresse en faveur de Cassio ; je cours l'y pousser. — Et moi, pendant ce temps, je tire le More à l'écart ; puis, au moment où il pourra trouver Cassio sollicitant sa femme, je le ramène pour fondre brusquement sur eux. Oui, c'est là mon plan, ma marche. O mon projet, ne va pas t'engourdir dans l'indolence et les délais !

(Il sort.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DEVANT LE CHATEAU.

CASSIO entre avec des MUSICIENS.

CASSIO.

Placez-vous là, commencez ; je récompenserai vos peines : un morceau vif pour saluer le général à son réveil.

(La musique joue ; entre le bouffon.)

LE BOUFFON.

Comment, messieurs, est-ce que vos instrumens ont été à Naples, pour parler ainsi du nez (1) ?

UN MUSICIEN.

Comment, monsieur, comment ?

LE BOUFFON.

Ces instrumens, je vous prie, sont-ils ceux que l'on appelle à vent ?

LE MUSICIEN.

Oui, certes, monsieur.

LE BOUFFON.

Oh ! il y pend une queue.

LE MUSICIEN.

A quoi pend-il une histoire (2), monsieur ?

LE BOUFFON.

En vérité, monsieur, il pend une queue à plus d'un instrument que je connais. Mais voilà de l'argent, messieurs : le général goûte si bien votre début, qu'il vous dispense de la suite.

LE MUSICIEN.

Nous nous taisons.

LE BOUFFON.

Bon. D'entendre de la musique, le général en fait peu de cas.

LE MUSICIEN.

Nous n'avons rien de mieux. —

LE BOUFFON.

Mettez donc vos flûtes dans votre sac, et partez : adieu, disparaissez. —

(Les musiciens se retirent.)

CASSIO.

Entends-tu, mon bon ami ?

LE BOUFFON.

Non, je n'entends pas votre bon ami ; c'est vous que j'entends.

CASSIO.

De grace, garde tes calembourg. Accepte cette faible pièce d'or. Si la dame qui accompagne l'épouse du général est levée, dis-lui, je te prie, qu'un Vénitien nommé Cassio lui demande la faveur d'une courte audience. Veux-tu me rendre ce service ?

LE BOUFFON.

Elle est levée ; si elle veut l'être pour vous, je vais lui porter votre requête.

(1) Letourneur avait passé toute la première partie de cette scène.

(2) Calembour qui roule sur les mots *tail* (queue) et *tale* (conte, histoire) qui se prononcent de même.

CASSIO.

Fais-le, mon cher ami.

(Le bouffon sort.)

(Entre Jago.)

Ah ! Jago ; fort à propos.

JAGO.

Quoi ! vous ne vous êtes donc pas mis au lit ?

CASSIO.

Non. Avant que nous nous soyons séparés, le jour commençait à poindre. J'ai pris la liberté de faire appeler votre épouse : mon objet est qu'elle daigne me procurer quelque accès auprès de Desdemona.

JAGO.

Je vous l'enverrai à l'instant. De plus, je veux concerter un moyen d'écarter le More, afin que l'entretien soit plus libre, et que votre affaire s'arrange.

(Jago sort.)

CASSIO.

Je vous en rends graces. Jamais je n'ai connu de Florentin si officieux et si honnête.

(Entre Émilia.)

ÉMILIA.

Bonjour, bon lieutenant ; je ressens vivement vos peines : mais prenez courage, tout sera bientôt réparé. Le général et son épouse s'entretiennent de vous, et elle plaide avec chaleur votre cause. Le More répond que l'officier blessé jouit d'une haute considération dans l'île, tient à une noble famille ; qu'ainsi les règles de la prudence le forcent de vous refuser. Mais il proteste qu'il vous aime, et que, pour saisir la première occasion de vous remettre en place, il n'a besoin d'autre médiateur que de son propre penchant.

CASSIO.

Néanmoins, je vous en supplie, si vous le jugez à propos, et que ce service soit possible, ménagez-moi un moment d'entretien avec Desdemona seule.

ÉMILIA.

Venez donc, entrez avec moi ; je veux vous placer à portée de lui ouvrir librement votre ame.

CASSIO.

Je dois beaucoup à vos bontés.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

UN APPARTEMENT DANS LE CHATEAU.

Entrent OTHELLO, JAGO, et des OFFICIERS.

OTHELLO.

Jago, remettez ces dépêches au pilote, et chargez-le d'offrir mes hommages au sénat ; après quoi, revenez me joindre aux nouveaux forts que je vais visiter.

JAGO.

Seigneur, j'exécuterai vos ordres.

OTHELLO.

Ces fortifications, amis, allons-nous les voir ?

LES OFFICIERS.

Nous voilà prêts à vous suivre.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

UN AUTRE APPARTEMENT DANS LE CHATEAU.

Entrent DESDEMONA, CASSIO et EMILIA.

DESDEMONA.

Soyez sûr, digne Cassio, que j'emploierai en votre faveur tout ce que j'ai de pouvoir et de ressources.

ÉMILIA.

N'épargnez rien, madame. Je sais que ceci afflige mon mari comme si c'était sa propre disgrace.

DESDEMONA.

Oh ! c'est un homme d'un bon naturel. N'en doutez point, Cassio, je reverrai mon époux et vous aussi unis qu'auparavant.

CASSIO.

Trop généreuse protectrice, quoi qu'il arrive de Michel Cassio, vous ne perdrez jamais l'hommage de sa reconnaissance.

DESDEMONA.

Je le sais, et je vous en remercie. Vous aimez mon époux ; vous le connaissez depuis long-temps. Comptez qu'il ne vous laissera dans cet éloignement de sa personne qu'autant qu'il y sera forcé par une politique nécessaire.

CASSIO.

Oui ; mais, madame, cette politique peut durer si long-temps, se nourrir d'une suite de prétextes

si faibles, renaître de tant de circonstances ou de hasards, que ma place étant remplie et moi absent, mon général oubliera mon zèle et mes services.

DESDEMONA.

Ne le craignez pas. Ici, devant Émilia, je vous réponds de votre place. Soyez certain que lorsqu'une fois je fais vœu d'amitié, j'en remplis jusqu'au dernier devoir. Mon Othello n'aura point de repos que je ne l'aie fléchi. Je veux importuner son sommeil, parlant, toujours parlant de vous, jusqu'à fatiguer sa patience : c'est de vous que je parlerai à ses côtés, au milieu de ses nuits; c'est pour vous que dans ses repas je conjurerai sa tendresse; dans toutes ses actions, à tout instant, le nom de Cassio reviendra sans cesse. Reprenez donc votre gaîté : votre avocate fidèle mourra plutôt que d'abandonner votre cause.

Entrent OTHELLO et JAGO à distance.

ÉMILIA.

Madame, monseigneur vient ici.

CASSIO.

Souffrez, madame, que je prenne congé de vous.

DESDEMONA.

Pourquoi? Demeurez, entendez-moi lui parler.

CASSIO.

Pas en ce moment, madame. Je sens tout le malaise de ma position, et je suis incapable de me servir moi-même.

DESDEMONA.

Suivez donc ce que votre prudence vous inspire.

(Cassio sort.)

JAGO.

Ah! je n'aime pas cela.

OTHELLO.

Que dites-vous?

JAGO.

Rien, seigneur : ou si... Je ne sais trop...

OTHELLO.

N'est-ce pas Cassio qui vient de quitter ma femme?

JAGO.

Cassio, monseigneur! Non sûrement, je ne puis croire qu'il eût voulu s'enfuir ainsi comme un coupable, en vous voyant arriver.

OTHELLO.

Je crois que c'était lui.

DESDEMONA.

Vous voilà de retour, monseigneur? Je m'entretenais ici avec un suppliant, un homme qui languit accablé de votre disgrace.

OTHELLO.

De qui voulez-vous parler?

DESDEMONA.

Hé! de Cassio, votre lieutenant. Mon bon seigneur, si j'ai quelques graces à vos yeux, quelque pouvoir sur votre ame, daignez sans délai vous réconcilier avec lui. Car si ce n'est pas un homme qui vous aime de bonne foi, qui ne s'est égaré que par faiblesse et sans dessein réfléchi, désormais, pour juger qu'un homme est honnête, je n'oserai plus me fier à son visage. Je vous en prie, rappelez-le.

OTHELLO.

Est-ce lui qui vient de sortir?

DESDEMONA.

Lui-même; mais si humilié, si triste qu'il a laissé dans mon ame une partie de sa douleur : je souffre autant que lui. Mon bien-aimé, rappelez-le.

OTHELLO.

Pas encore, ma chère Desdemona; dans quelque autre moment.

DESDEMONA.

Mais ce temps sera-t-il long?

OTHELLO.

Le plus court qu'il se pourra, ma chère, pour vous complaire.

DESDEMONA.

Sera-ce ce soir, au souper?

OTHELLO.

Non, pas ce soir.

DESDEMONA.

Sera-ce donc demain, au dîner?

OTHELLO.

Je ne dîne pas demain au logis; je suis invité par les officiers à la citadelle.

DESDEMONA.

Eh bien, le soir à votre retour, ou le jour suivant dès le matin, ou bien le soir; du moins, au plus tard mercredi. Je vous prie, fixez un terme, mais qu'il ne passe pas trois jours. — En vérité, il est pénétré de repentir; et cependant sa faute, selon notre jugement ordinaire, si ce n'est que la guerre exige, dit-on, quelquefois des exemples sur les meilleurs sujets, est une faute qui mérite à peine une réprimande secrète. Quand faut-il qu'il re-

vienne? dites-le moi, Othello. Je suis étonnée, je cherche dans ma pensée quelle demande vous pourriez me faire que je voulusse vous refuser, ou peser si long-temps en hésitant sur la réponse. Comment! Michel Cassio, lui qui venait avec vous lorsque vous me faisiez la cour; qui plus d'une fois, lorsque, faute de vous bien connaître, je parlais indiscrètement de vous, prit avec zèle votre défense, avoir tant à plaider pour obtenir son rappel! Croyez-moi, je vous accorderais beaucoup plus....

OTHELLO.

Assez, assez! n'ajoutez rien, de grace! Qu'il revienne quand il voudra; je ne veux rien vous refuser.

DESDEMONA.

Quoi! mais ce n'est point une grace que vous faites: c'est comme si je vous conjurais de prendre votre casque, de vous nourrir de mets salutaires, de vous garantir du froid des hivers; comme si vous me promettiez de vous procurer à vous-même votre propre avantage. Oh! quand j'aurai à demander une grace où je voudrai en effet intéresser votre tendresse, elle sera bien sévèrement pesée, discutée bien long-temps; il me faudra surmonter bien des craintes avant qu'elle me soit accordée!

OTHELLO.

Je ne veux rien vous refuser; mais, à mon tour, je vous conjure de me laisser un moment à moi-même.

DESDEMONA.

Vous refuserai-je, moi? non. Adieu, seigneur.

OTHELLO.

Adieu, ma Desdemona; je vous rejoindrai bientôt.

DESDEMONA.

Emilia, venez. — (A Othello.) Suivez en tout vos idées, vos désirs; quels qu'ils soient, je suis toujours soumise.

(Desdemona sort avec Émilia.)

OTHELLO.

Intéressante orpheline, naïve enfant, excellente créature! — Que l'enfer me saisisse, s'il n'est pas vrai que je t'aime; et quand je ne t'aimerai plus, un horrible chaos bouleversera mon ame.

JAGO.

Mon noble seigneur....

OTHELLO.

Que veux-tu, Jago?

JAGO.

Cassio, lorsque vous recherchiez la main de Desdemona, eut-il connaissance de vos amours?

OTHELLO.

Oui, depuis leur naissance jusqu'à notre mariage. Pourquoi cette question?

JAGO.

Dans la seule vue de satisfaire mon idée, sans autre mauvais dessein.

OTHELLO.

Et quelle idée, Jago?

JAGO.

Je ne croyais pas qu'il en eût été instruit.

OTHELLO.

Oh! parfaitement; et souvent il se trouvait en tiers avec nous deux.

JAGO.

En vérité?

OTHELLO.

En vérité? Oui, en vérité. Vois-tu là quelque chose? Cassio n'est-il pas honnête?

JAGO.

Honnête! seigneur?

OTHELLO.

Honnête! oui, honnête?

JAGO.

Autant que j'en puis savoir...

OTHELLO.

Comment? que penses-tu?

JAGO.

Ce que je pense, seigneur?

OTHELLO.

Ce que tu penses? Par le ciel, pourquoi te fais-tu l'écho de mes paroles, comme si ta pensée recélait quelque monstre hideux que tu n'oses montrer? Tu as quelque idée dans l'esprit. Tout à l'heure, à l'instant où Cassio quittait ma femme, je t'ai entendu dire: *Ceci me déplaît.* Qu'est-ce donc qui te déplaisait? Et encore, quand je t'ai dit qu'il avait ma confiance pendant tout le temps de mes amours, tu t'es écrié: *En vérité?* et je t'ai vu, fronçant le sourcil, replier ton front sur lui-même, comme si tu eusses enfermé dans ton cerveau quelque horrible soupçon. Si tu m'aimes, montre-moi ta pensée.

JAGO.

Seigneur, vous le savez que je vous aime.

OTHELLO.

Je le crois ainsi ; et c'est parce que je te sais plein d'honneur, d'attachement pour moi, parce que tu pèses tes paroles avant de les énoncer, que ces pauses, ces silences de ta part m'alarment davantage. Dans un intrigant déloyal et faux, de pareilles feintes sont des ruses d'habitude pour mieux surprendre ; mais, dans l'homme sincère, ce sont de secrètes délations qui, à la longue, s'échappent d'un cœur à qui la vérité fait violence.

JAGO.

Pour Michel Cassio, j'ose jurer que je le crois honnête.

OTHELLO.

Je le crois comme toi.

JAGO.

Les hommes devraient bien être ce qu'ils paraissent ; ou plût au ciel, du moins, que ceux qui se déguisent parussent des hommes dangereux !

OTHELLO.

Oui, certes, les hommes devraient être ce qu'ils paraissent.

JAGO.

Eh bien, alors je pense que Cassio est un homme d'honneur.

OTHELLO.

Non, non, tu ne dis pas tout. Je te prie, parle-moi comme à tes pensées, comme tu te parles dans ton ame ; exprime ton idée la plus sinistre par le plus sinistre des mots.

JAGO.

Mon bon seigneur, pardonnez-moi. Quoique je sois tenu envers vous à tous les actes d'obéissance, je ne le suis point à celui que vous exigez : les esclaves mêmes en sont affranchis. Proférer mes pensées ! — Quoi ! supposez qu'elles soient injurieuses et fausses ; et quel est le cerveau où il ne soit pas entré quelquefois de coupables impressions ? Quel homme a le sein assez pur pour n'y avoir jamais admis quelques soupçons téméraires qui viennent y prendre place et balancer l'autorité de ses jugemens légitimes ?

OTHELLO.

Jago, tu conspires contre ton ami, si, dès que tu le crois offensé, tu refuses à son oreille la confidence de tes pensées.

JAGO.

Je vous conjure... d'autant plus... que peut-être je suis injuste dans mes conjectures.... ; et c'est, j'en fais l'aveu, c'est le vice de mon caractère de ne voir dans les actions que le mauvais côté : souvent ma défiance ombrageuse crée des fautes qui n'existent pas. J'exhorte donc votre prudence à se défier d'un homme si malheureux dans ses jugemens invraisemblables, à ne pas aller se forger du trouble, des alarmes, sur mes observations isolées, vagues et mal sûres. Il n'est pas à propos pour votre paix, ni pour votre bien, il ne l'est pas pour mon honneur, mon état, ma prudence, que je vous laisse connaître mes pensées.

OTHELLO.

Où tend ce discours ?

JAGO.

Mon cher seigneur, pour les femmes, de même que pour nous, le premier trésor de l'ame c'est une bonne renommée. Qui dérobe ma bourse ne me ravit qu'une vile matière : c'est quelque chose, ce n'est rien ; elle fut à moi, et elle est à lui, et elle a eu mille autres maîtres. Mais celui qui me vole ma renommée, me vole un bien qui m'appauvrit réellement sans l'enrichir lui-même.

OTHELLO.

Je veux connaître tes pensées.

JAGO.

Vous ne les pourriez connaître quand mon cœur serait dans votre main ; vous ne les saurez donc pas tandis qu'il est sous ma garde.

OTHELLO.

Ah !

JAGO.

Oh ! gardez-vous, seigneur, de la jalousie : c'est un monstre au regard venimeux, qui corrompt et abhorre l'aliment dont il se nourrit. Ce mari trompé vit heureux, qui certain de son sort n'aime point son infidèle. Mais, oh quelles heures d'enfer mesurent la vie de celui qui idolâtre, et qui doute ; qui soupçonne, mais aime avec passion !

OTHELLO.

O état misérable !

JAGO.

L'homme pauvre, mais content, est riche, est assez riche ; mais la richesse, fût-elle immense, est stérile comme l'hiver pour celui qui à toute heure craint de devenir pauvre. Bonté céleste, préserve de la jalousie tous les cœurs qui m'intéressent !

OTHELLO.

Quoi ! qu'est-ce que ceci ? Penses-tu que je voulusse traîner la vie de la jalousie ? changer sans cesse sous les influences de la lune, errant de soupçons

en soupçons? Non ; si une fois je doute, je suis décidé sans retour. Rabaisse-moi au dessous de la brute quand, sur tes vains raisonnemens, tu me verras occuper mon ame de ces chimères soufflées à l'oreille crédule, vapeurs que grossit l'imagination. On ne me rendra point jaloux pour me dire que ma femme est belle, qu'elle se pare, qu'elle chante et joue, qu'elle aime la danse, la société, la joie : où règne la vertu, tous ces plaisirs sont vertueux ; et même je ne prétends pas concevoir sur mon peu de mérite la moindre alarme, le plus léger soupçon de son infidélité : elle avait des yeux, et elle m'a choisi. Non, Jago ; avant de soupçonner, je veux voir, sur le soupçon prouver, et après la preuve il ne reste plus qu'un parti : adieu pour jamais l'amour ou la jalousie.

JAGO.

Je suis ravi de ces sentimens ; je pourrai désormais vous montrer plus librement, et sans scrupule, la juste affection que je vous porte. Recevez donc de moi l'avis qu'il est de mon devoir de vous donner. Je ne parle point de preuves encore ; mais veillez sur votre femme, examinez-la bien avec Cassio ; tenez vos yeux dans un état d'observation, sans être ni jaloux, ni rassuré. Je ne voudrais pas voir votre cœur franc, généreux, trompé bassement et victime de sa bonté naturelle ; veillez sur votre femme. Je connais bien les mœurs de notre contrée : nos Vénitiennes laissent voir au ciel des intrigues qu'elles n'osent montrer à leurs époux ; toute leur vertu se réduit, à s'abstenir du péché? non, mais à le tenir bien secret.

OTHELLO.

Parles-tu de la sorte?

JAGO.

Elle a trompé son père en vous épousant ; et quand elle semblait repousser ou craindre vos regards, c'était alors qu'elle les cherchait le plus.

OTHELLO.

Il est vrai, elle feignit ainsi.

JAGO.

Allez, allez, celle qui sut, si jeune encore, soutenir un rôle pareil, tenir aux yeux de son père son sein fermé comme le cœur d'un chêne... — Le bon vieillard crut qu'il y avait de la magie. — Mais je mérite vos reproches ; je vous demande humblement pardon de mon trop d'amitié pour vous.

OTHELLO.

Je te suis obligé pour jamais.

JAGO.

Ces réflexions, je le vois, ont un peu agité vos esprits.

OTHELLO.

(1) Non, pas du tout, pas du tout.

JAGO.

Avouez-le-moi, je crains qu'elles ne vous aient un peu alarmé. Vous voudrez bien, je l'espère, considérer que tout ce qui s'est dit part de mon amitié. Mais, je le vois, vous êtes ému. — Je dois vous prier de ne pas donner trop d'étendue à mes remarques, de n'y voir rien de plus que le simple soupçon.

OTHELLO.

Je n'y veux rien voir de plus.

JAGO.

Si vous leur donniez plus d'étendue, monseigneur, mes paroles pourraient conduire par degrés à d'odieuses conséquences où ne tendent nullement mes pensées. Cassio est mon digne ami. Monseigneur, je le vois, vous êtes ému.

OTHELLO.

Non, pas trop ému. — Je n'ai qu'une pensée, c'est que Desdemona est vertueuse.

JAGO.

Puisse-t-elle long-temps l'être, et puissiez-vous vivre long-temps dans cette pensée !

OTHELLO.

Et cependant comment la nature, s'écartant de ses lois ordinaires...

JAGO.

Oui, voilà le point, et pour vous parler sans ménagement, après qu'elle a dédaigné plusieurs partis de son rang, de son âge, de la même patrie, rapports dont nous voyons la nature inspirer le vœu à tous les êtres.... Ah ! quelqu'un pourrait dans cette conduite sentir un germe de corruption, de goûts désordonnés, un penchant déréglé pour les égaremens du vice. — Mais excusez-moi ; je ne prétends rien affirmer, ni parler précisément d'elle, quoique je pusse craindre que son cœur ne revienne sur son choix, et qu'un jugement moins prévenu ne la porte à comparer vos traits, votre couleur avec celle des hommes de son pays, et peut-être à se repentir.

(1) En anglais, *not a jot. Pas un brin.* Garrick dit que dans ce moment terrible il s'était senti pâlir sous son crêpe noir, et qu'il avait entendu un frémissement de terreur dans toute l'assemblée.

OTHELLO.

Adieu, adieu; si tu en découvres davantage, instruis-moi de tout. Charge ta femme d'observer. Laisse-moi, Jago.

JAGO, *sortant.*

Seigneur, je prends congé de vous.

OTHELLO.

Pourquoi me suis-je marié? — Sans doute cette honnête créature en voit, en sait plus, beaucoup plus qu'il ne m'en révèle.

JAGO.

Seigneur, je voudrais, je dois supplier votre noble personne de ne pas sonder plus avant ces soupçons. Laissez au temps.... Il est sans doute à propos de rendre à Cassio sa place, car, certes, il la remplit avec une grande intelligence; cependant, s'il vous plaît, seigneur, de le tenir éloigné quelques jours, vous en connaîtrez mieux l'homme et ses ressources. Remarquez si Desdemona presse son rétablissement avec trop d'importunité, d'instances: on verra par là bien des choses. Jusque-là, prenez-moi pour un homme outré dans ses craintes, comme en effet j'ai de fortes raisons de le craindre moi-même; et laissez à votre épouse toute sa liberté: je vous en conjure par votre honneur.

OTHELLO.

Ne te défie point de ma prudence pour gouverner cette affaire.

JAGO.

Cette fois enfin je prends congé de vous.

(*Jago sort.*)

OTHELLO.

Cet homme est d'une honnêteté rare! il a un esprit éclairé qui connaît les hommes et pénètre les motifs de toutes leurs actions. — Si je la trouve rebelle à ma loi, quand les tresses de sa chevelure tiendraient aux fibres de mon cœur, je la repousserais loin de moi et l'abandonnerais sans retour à la merci du sort. — Oui, il se pourrait.... Je suis noir, et je n'ai point ce doux langage qu'ont appris les courtisans façonnés dans l'ombre des villes. — D'ailleurs, je commence à pencher vers le déclin des ans; — mais cependant pas tout à fait encore. — C'en est fait! je l'ai perdue. Je suis trahi; et ma seule ressource est de la haïr. O malédiction du mariage! Que nous puissions nous dire maîtres de ces faibles créatures, et jamais de leur passion! J'aimerais mieux être un reptile, et vivre des vapeurs d'un cachot, que de souffrir qu'un autre usurpe une place dans le cœur de celle que j'aime. Et cependant telle est la destinée qui s'attache aux grands caractères: ils ont moins de priviléges que les hommes vulgaires. C'est un sort inévitable, comme la mort. Oui, cette calamité fatale nous saisit au premier instant où nous respirons. Desdemona vient!

(*Entrent Desdemona et Émilia.*)

Si elle est perfide, ah! le ciel même est complice de sa fausseté! Je ne veux pas le croire.

DESDEMONA.

Eh bien, venez-vous, mon cher Othello? Le repas est prêt, et les nobles insulaires invités par vous n'attendent que votre présence.

OTHELLO.

Je suis dans mon tort.

DESDEMONA.

Pourquoi me parlez-vous d'une voix si faible? Seriez-vous indisposé?

OTHELLO.

J'ai une douleur, ici, sur le front.

DESDEMONA.

Sans doute c'est d'avoir été troublé dans votre sommeil; cette douleur sera passagère. Laissez-moi seulement vous serrer le front de ce bandeau; dans quelques momens elle sera dissipée.

OTHELLO.

Votre mouchoir est trop petit.

(*Desdemona laisse tomber son mouchoir.*)

Laissez le mal à lui-même. Venez, je veux entrer avec vous.

DESDEMONA.

Je suis affligée de vous voir souffrir.

(*Othello et Desdemona sortent.*)

ÉMILIA.

Ah! bonheur! je le trouve enfin ce mouchoir, ce premier gage de tendresse qu'elle a reçu du More. Cent fois mon fantasque époux m'a pressé de m'en saisir. Mais fidèle à la prière du More de conserver toujours son gage, elle le chérit au point qu'elle le porte sans cesse sur elle, qu'elle le baise, ou lui adresse la parole. Je veux m'en emparer, et le donner à Jago. Qu'en veut-il faire? Le ciel le sait, moi je l'ignore. Il me suffit de complaire au caprice de mon époux.

(*Entre Jago.*)

JAGO.

Quoi, vous voilà! Que faites-vous ici seule?

ÉMILIA.

Ne grondez pas; j'ai un présent pour vous.

JAGO.

Pour moi? — C'est une chose commune.

ÉMILIA.

Ah!

JAGO.

D'avoir une sotte femme.

ÉMILIA.

Oh! est-ce tout? Que voulez-vous me donner pour ce même mouchoir?

JAGO.

Quel mouchoir?

ÉMILIA.

Quel mouchoir? celui-ci, premier don que fit le More à Desdemona, et que vous m'avez tant de fois recommandé de vous procurer.

JAGO.

Avez-vous su le lui enlever enfin?

ÉMILIA.

Non; mais par inadvertance elle l'a laissé tomber, et moi, qui heureusement me suis trouvée ici sur ses pas, je viens de m'en saisir; regardez, le voilà.

JAGO.

O l'excellente femme! Donnez, donnez.

ÉMILIA.

Quel usage en voulez-vous donc faire, pour m'avoir tant sollicitée de le détourner adroitement?

JAGO.

Quoi? que vous importe?

(Il lui arrache le mouchoir.)

ÉMILIA.

Si ce n'est pas pour quelque dessein qui vous intéresse, rendez-le-moi. Ma pauvre maîtresse! elle va se désespérer quand elle ne le trouvera plus!

JAGO.

Prenez garde qu'on ne vous soupçonne. Je le destine à quelque usage. Allez, laissez-moi. — (Émilia sort.) Je veux laisser tomber ce mouchoir dans l'appartement de Cassio, afin qu'il l'y trouve lui-même. Des bagatelles légères comme l'air sont aux yeux du jaloux des autorités aussi fortes que les preuves des livres sacrés. Ceci peut produire quelque effet; déjà le More ressent l'atteinte des poisons que j'ai glissés dans son sein : ils sont de la nature des poisons ces soupçons funestes! comme eux, à peine font-ils d'abord une impression légère; mais bientôt, pour peu qu'ils agissent sur l'ame, ils y allument l'incendie, comme le soufre dans la mine. Cela sera... Je l'ai dit... (Entre Othello.) Le voilà; il s'avance. Va, ni l'opium, ni la mandragore, ni toutes les potions assoupissantes de l'univers ne te rendront jamais ce doux sommeil que tu goûtas hier pour la dernière fois.

OTHELLO.

Ah, femme perfide! Pour moi! pour moi!

JAGO.

Quoi, encore, général? Plus de ces vaines idées.

OTHELLO.

Va-t-en; fuis; tu m'as attaché sur la roue! Je jure qu'il vaut mieux être trompé tout à fait que d'en avoir le moindre soupçon.

JAGO.

Comment, monseigneur?

OTHELLO.

Quel sentiment avais-je des heures qu'elle m'a volées pour le crime? aucun. Je ne l'ai point vu, je n'y ai point songé; je n'en ai ressenti aucun mal; j'ai reposé en paix la nuit dernière; j'avais l'esprit libre et l'humeur gaie; je n'ai point trouvé les baisers de Cassio sur ses lèvres. Tant qu'on ignore un vol qui n'ôte rien à notre jouissance, c'est n'avoir en effet rien perdu.

JAGO.

Je suis fâché d'entendre ce discours.

OTHELLO.

Quand toute l'armée aurait partagé mon bonheur, si je n'en avais rien su, je restais heureux. Oh! maintenant adieu pour jamais le repos de mon ame; adieu contentement! Adieu rangées de panaches flottans, et toi, guerre hautaine, qui érigeas l'ambition en vertu : oh! adieu pour toujours! Je ne vous entendrai plus, coursiers hennissans; trompette éclatante; fifre (1) perçant, signal d'ef-

(1) Du temps de Shakspeare le fifre était employé à la guerre par les Anglais : ils cessèrent ensuite d'en faire usage jusqu'à l'avant-dernière guerre que leurs troupes ont repris cet instrument. C'est une opinion commune que leurs soldats l'empruntèrent des montagnards, à la dernière révolte. La première fois qu'ils en firent usage, ce fut par l'ordre du duc de Cumberland, qui le fit prendre aux gardes anglaises au camp de Maestricht, en 1647, d'où il passa bientôt dans tous les régimens d'infanterie. Cet instrument, avec le tambour qui l'accompagne, est de la plus haute antiquité dans les armées de l'Europe et surtout de la Germanie. Dans un curieux tableau fait en 1525, qu'on voit à Oxford dans le Musée Ashmoléen, représentant le siége de Pavie par François Ier, qui y fut fait prisonnier, on voit des fifres et des tambours. Le tambour et le fifre étaient employés dans les processions, les fêtes et les cérémonies publiques. Gérard Leigh, qui écrivait en 1576 sur les armoiries, y

froi, bruyans tambours qui réveillez les courages; je ne verrai plus déployer la royale bannière; je ne verrai plus ce bel ordre, cet appareil imposant des combats, et toute cette pompe superbe de la gloire; et vous, instrumens de la mort, dont les bouches foudroyantes tonnent comme la formidable voix du dieu immortel, oh adieu! La tâche d'Othello est finie.

JAGO.

Est-il possible, monseigneur?

OTHELLO.

Misérable, compte qu'il faut que tu me prouves que ma bien-aimée est une prostituée; comptes-y bien; donne-m'en la preuve oculaire; (Il le saisit.) ou par la dignité de mon ame immortelle, il eût mieux valu pour toi naître le ver qui rampe, que d'avoir à répondre à ma rage irritée.

JAGO.

En êtes-vous à ce point?

OTHELLO.

Montre-le-moi, que mes yeux... Ou du moins prouve-le de manière que ta preuve ne laisse ni place ni prise au moindre doute; ou c'est fait de ta vie.

JAGO.

Mon noble seigneur....

OTHELLO.

Si tu la calomnies, si tu me tiens méchamment à la torture, renonce à prier le ciel; étouffe tous remords; entasse les horrreurs sur l'horreur que tu commets; fais des actions qui épouvantent la terre et consternent le ciel. Va, tu as comblé la mesure; ta damnation est consommée.

JAGO.

Oh grace! ciel, prends ma défense. Êtes-vous un homme? Où est votre raison? Dieu soit avec vous! Reprenez mon emploi. — O misérable insensé, qui as vécu pour voir ta droiture qualifiée de vice! O monde pervers! Vois mon exemple, monde; remarque qu'il est dangereux d'être honnête et sincère. Je vous remercie de cette leçon; j'en profiterai, et désormais je renonce à aimer les hommes, puisque l'amitié suscite un pareil outrage.

(Jago veut sortir.)

OTHELLO.

Non, demeure. — Tu devrais être honnête!

JAGO.

Je devrais être sage, car la probité est une insensée qui travaille pour des ingrats.

OTHELLO.

Par l'univers! je crois que ma femme est vertueuse, et je crois qu'elle ne l'est pas; je crois que tu es honnête, et je crois que tu ne l'es pas. Je veux avoir quelque preuve. — Son image, qui offrait à ma pensée les traits et la fraîcheur d'un ange, je la vois maintenant défigurée, noire comme mon visage. S'il est des lacets, des poignards; s'il est des vapeurs empestées, des poisons ou des flammes, je ne souffrirai pas... Je voudrais me satisfaire...

JAGO.

Je vois, seigneur, que votre passion vous dévore: je me repens de vous avoir mis sur ces funestes idées. Vous voudriez vous satisfaire?

OTHELLO.

Je le voudrais. Oui, je le veux.

JAGO.

Et vous le pouvez; mais de quelle manière, comment voulez-vous être satisfait, monseigneur? Voudriez-vous être le témoin... et d'un œil insensible arrêté sur elle, la regarder dans l'attitude du crime?

OTHELLO.

Mort et damnation! oh!

JAGO.

Ce serait, je crois, une tâche bien pénible, que de les amener à vous offrir cet aspect. Oh, je vous permets de les plonger dans l'enfer, si jamais d'autres yeux que les leurs tombent sur le lit qui les recèle dans les bras l'un de l'autre. Quoi donc? Comment? que dirai-je? Le moyen de vous satisfaire? Il vous est impossible de voir... fussent-ils aussi ardens que les singes et les loups, et assoupis dans tous leurs sens, comme la démence abrutie encore par l'ivresse (1). Mais cependant, si l'accusation appuyée sur des indices violens, si des circonstances qui mènent jusqu'à la porte de la vérité suffisent à vous satisfaire, vous pouvez être satisfait.

fait la description d'une fête de Noël où assistait le roi, et où on entendit le fifre et le tambour. Du vieux mot français *whiffleur* (?) est venu le mot anglais *whiffler*, qui, par degré, a acquis un sens métaphorique, et est aujourd'hui, dans le langage commun, une épithète de mépris, comme qui dirait: *Un homme qui n'est bon qu'à jouer du fifre aux processions.*

WARTON.

(1) La traduction s'éloigne ici grandement du texte, dont les expressions sont fort libres.

OTHELLO.

Donne-moi une preuve vivante qu'elle est déloyale.

JAGO.

Je n'aime pas ce rôle; mais puisque, entraîné comme un idiot par mon zèle et mon honnêteté, je me suis avancé si loin dans cette affaire, je poursuivrai. La nuit dernière j'étais couché près de Cassio, et tourmenté d'une violente douleur de dents, je ne pus m'endormir. — Il est des hommes dont l'ame est si infidèle, que dans leurs songes ils révèlent l'histoire de la journée; Cassio a ce défaut. Dans son sommeil, je l'entendis qui murmurait : *Tendre Desdemona, soyons circonspects, cachons avec soin nos amours!* Et alors, seigneur, il saisit ma main, et en la serrant il s'écrie : *O douce créature!* — Et soudain s'emparant de mes lèvres, il y imprime des baisers de flamme, il aspire mon souffle, il redouble et soupire, et : *O fatale destinée*, dit-il, *qui t'a donnée au More!*

OTHELLO.

Oh! monstrueux, monstrueux!

JAGO.

Ce n'était qu'un songe.

OTHELLO.

Mais ce songe révèle l'action qui l'a précédé. C'est une violente présomption, quoique ce ne soit qu'un songe.

JAGO.

Et qui peut achever la preuve que d'autres indices ont commencée.

OTHELLO.

Je la mettrai en pièces.

JAGO.

Non. Attendez, nous ne voyons rien de sûr encore; il se peut encore qu'elle soit innocente. — Dites-moi seulement; n'avez-vous jamais vu un mouchoir brodé de fleurs, dans les mains de votre épouse?

OTHELLO.

Je lui en ai donné un pareil; ce fut mon premier présent.

JAGO.

Je ne sais pas cela; mais avec un pareil mouchoir, et j'en suis sûr, semblable en tout à celui qu'avait votre épouse, j'ai vu aujourd'hui Cassio essuyer son visage.

OTHELLO.

Si c'est celui-là....

JAGO.

Si c'est celui-là, ou tout autre qui fut à elle, c'est un nouvel indice qui, joint aux autres, dépose contre elle.

OTHELLO.

Oh! que le misérable n'a-t-il mille vies à perdre! une seule, une seule est trop chétive pour ma vengeance! Je vois maintenant qu'il est temps. — Regarde-moi, Jago; vois comme d'un souffle je me délivre de mon fol amour, je l'exhale dans les airs; il est évanoui. — Lève-toi, noire vengeance, sors de ton antre fatal! Fuis, amour, cède à la haine, cède à ce tyran le trône de mon cœur! Enfle-toi, ô mon sein; car tu es plein du poison des vipères.

JAGO.

Possédez-vous encore.

OTHELLO.

Oh! du sang! du sang! du sang!

JAGO.

Calmez-vous, vous dis-je; votre ame peut-être pourrait changer.

OTHELLO.

Comme le Pont-Euxin dont les courans glacés et le cours indépendant ne ressentent jamais l'action du reflux, et vont sans relâche vers la Propontide et l'Hellespont; ainsi mes sanglantes pensées, dans leur cours violent, ne regarderont jamais en arrière, jamais elles ne reflueront vers le faible amour jusqu'à ce qu'une vaste et profonde vengeance les engloutisse. — Maintenant par cette voûte immuable du ciel (Il s'agenouille.), j'engage ici ma parole par un vœu sacré.

JAGO.

Ne vous levez pas encore. (Il se met aussi à genoux.) Soyez témoins, vous, flambeaux toujours brûlans sur nos têtes; vous, élémens qui nous enfermez de toutes parts, soyez témoins qu'ici Jago dévoue son génie, son bras et son cœur au service d'Othello outragé. Qu'il commande, et quelque sanglans que soient ses ordres, j'obéis — malgré mes remords.

OTHELLO.

C'est en l'acceptant de bon cœur que je te remercie de ton zèle, et non par de vaines paroles : je veux l'employer à l'instant : qu'avant trois jours je t'entende dire que Cassio n'est plus en vie.

JAGO.

Mon ami est mort! Vous le voulez; c'en est fait. — Mais elle, laissez-la vivre.

OTHELLO.

L'exterminer, l'hypocrite! l'infâme! oh! l'exterminer! l'exterminer! Viens, suis-moi; je veux seul avec toi inventer quelque genre de mort soudaine pour cette infernale beauté. De ce moment, tu es mon lieutenant.

JAGO.

Je vous suis dévoué pour jamais.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

UN AUTRE APPARTEMENT DANS LE CHATEAU.

Entrent DESDEMONA et ÉMILIA avec le BOUFFON.

DESDEMONA.

Ami, savez-vous où est le lieutenant Cassio?

LE BOUFFON.

Je n'ose pas dire qu'il se repose quelque part (1).

DESDEMONA.

Pourquoi?

LE BOUFFON.

C'est un soldat; et pour moi dire qu'un soldat se repose, c'est le poignarder.

DESDEMONA.

Allons donc! où loge-t-il?

LE BOUFFON.

Vous dire où il loge, c'est vous dire par où je mens.

DESDEMONA.

Peut-on rien comprendre de tout ceci?

LE BOUFFON.

Je ne sais pas où il loge; et pour moi, supposer un logement et dire : — Il loge ici ou là, ce serait mentir par la gorge.

DESDEMONA.

Pouvez-vous l'aller chercher, et vous éclairer de ce qu'on vous dira?

(1) Letourneur a omis la presque totalité de cette conversation entre Desdemona et le bouffon. Celui-ci joue sans cesse sur les mots *to lie* (être, être couché) et *to lie* (mentir). Shakspeare, comme on le verra, affectionnait ce jeu de mots.

LE BOUFFON.

Je catéchiserai le monde pour lui, c'est-à-dire je ferai des questions et j'y ferai répondre.

DESDEMONA.

Cherchez-le, dites-lui de venir; annoncez-lui que j'ai touché mon seigneur en sa faveur, et que j'espère que tout ira bien.

LE BOUFFON.

Faire ceci est à la mesure de l'esprit d'un homme, c'est pourquoi je tenterai de le faire.

(Il sort.)

DESDEMONA.

Où aurai-je perdu ce mouchoir, Émilia?

ÉMILIA.

Je ne sais, madame.

DESDEMONA.

Croyez-moi, j'aimerais mieux avoir perdu ma bourse pleine de cruzades (1). Et si mon noble More n'avait pas l'ame aussi belle, et bien au-dessus de la bassesse des ames jalouses, il y en aurait assez pour lui faire naître d'odieux soupçons.

ÉMILIA.

Il n'est donc pas jaloux?

DESDEMONA.

Qui, lui? Je crois que le soleil sous lequel il est né aura purgé son sang de ces noires humeurs.

ÉMILIA.

Regardez, le voilà qui s'avance.

DESDEMONA.

Je ne le quitte plus qu'il ne m'ait accordé le rappel de Cassio.

(Entre Othello.)

Eh bien! seigneur, comment vous trouvez-vous?

OTHELLO.

Bien, ma digne épouse. (A part.) Oh que de peine à dissimuler! — Comment vous portez-vous, Desdemona?

DESDEMONA.

Bien, seigneur.

OTHELLO.

Donnez-moi votre main. Cette main est bien sensible, madame.

DESDEMONA.

Elle n'a point encore éprouvé les atteintes de l'âge, ni des peines.

(1) Monnaie de Portugal, qui valait environ trois louis.

OTHELLO.

Ceci dénote une complexion féconde et un cœur prodigue. — Brûlante, brûlante et moelleuse! — Cette main me dit que vous avez besoin de retraite, de moins de liberté, de jeûnes, de privations et de peu d'exercice ; car il y a ici un malin génie, plein de jeunesse et de feu, qui souvent se mutine: voilà une bonne main, une main bien franche!

DESDEMONA.

Oh! vous pouvez bien le dire avec vérité ; car ce fut cette main qui donna mon cœur.

OTHELLO.

Une main libérale! Autrefois le cœur donnait la main ; mais dans notre blason moderne, on donne la main et plus le cœur (1).

DESDEMONA.

Je ne connais point cette distinction ; revenons à votre promesse.

OTHELLO.

Quelle promesse, ma belle?

DESDEMONA.

J'ai envoyé dire à Cassio de venir vous parler.

OTHELLO.

J'ai dans la tête une humeur opiniâtre qui m'importune; prêtez-moi votre mouchoir.

DESDEMONA.

Le voilà, seigneur.

OTHELLO.

Celui que je vous ai donné.

(1) Mot à mot, *notre blason moderne est des mains, non des cœurs*. C'est une allusion satyrique au temps. Jacques Ier fut à peine monté sur le trône qu'il créa la nouvelle dignité de baronnet pour de l'argent. Entre autres prérogatives, il fut permis aux familles d'ajouter à leurs armes une main de gueules sur un écusson d'argent. Shakspeare fait allusion à cette création bursale, et donne à entendre que plusieurs de ces baronnets avaient des mains, mais n'avaient point de cœur, c'est à dire de l'argent pour acheter le titre, et nul mérite pour obtenir l'honneur. Mais la plus grande adresse du poète, c'est d'avoir fait dans cette allusion un compliment à son ancienne protectrice la reine Élisabeth.

Le prétexte dont se servit Jacques Ier pour se procurer de l'argent par cette création, était la réduction de la province d'Ulster et des autres parties de l'Irlande, expédition dont il voulait perpétuer la mémoire, en faisant insérer cette addition dans ses armoiries. Élisabeth avait tenu une conduite bien opposée. Elle conférait les dignités à ceux qui avaient employé, non pas leur or, mais leur fer à son service. Il était assez ordinaire aux poètes dramatiques de ce temps-là de lancer des traits de satire sur l'ignominie du règne de Jacques Ier.

WARBURTON.

DESDEMONA.

Je ne l'ai point sur moi.

OTHELLO.

Non?

DESDEMONA.

Non, en vérité, seigneur.

OTHELLO.

Vous avez tort. Ce mouchoir, une Égyptienne le donna jadis à ma mère. C'était une magicienne dont l'art allait presque jusqu'à lire dans les pensées. Elle lui promit que, tant qu'elle le conserverait, elle serait toujours aimable aux yeux de mon père, et seule maîtresse de son cœur ; mais que, si elle avait le malheur de le perdre ou de le donner, à l'instant mon père ne verrait plus en elle qu'un objet d'aversion, et livrerait son humeur volage à de nouvelles amours. Ma mère en mourant m'en fit don, et me recommanda, quand ma destinée me donnerait une épouse, de lui en faire présent. Je l'ai fait ; et prenez-en bien soin. Conservez-le aussi précieusement que la tendre prunelle de votre œil. Le perdre ou le donner, serait un revers au dessus de tous les malheurs.

DESDEMONA.

Est-il possible?

OTHELLO.

Rien n'est plus vrai. — Une vertu magique réside dans ce tissu. Une prêtresse, qui deux cents fois avait vu le soleil achever le cercle de l'année, en ourdit la trame dans les accès de ses fureurs prophétiques ; les vers qui en filèrent la soie étaient enchantés, et le réseau fut teint dans le sang de jeunes vierges.

DESDEMONA.

En vérité! dites-vous la vérité?

OTHELLO.

Rien n'est plus vrai. Ainsi songez à le bien conserver.

DESDEMONA.

Ah! plût au ciel que je ne l'eusse jamais vu!

OTHELLO.

Comment, et pour quelle raison?

DESDEMONA.

Pourquoi me parlez-vous d'un ton si brusque, si emporté?

OTHELLO.

Est-il perdu? Est-il sorti de vos mains? Parle ne l'avez-vous plus?

DESDEMONA.

Grand Dieu!

OTHELLO.

Répondez-vous?

DESDEMONA.

Il n'est pas perdu ; mais quoi, quand il le serait ?

OTHELLO.

Ah!

DESDEMONA.

Je vous dis qu'il n'est pas perdu.

OTHELLO.

Cherchez, je veux le voir.

DESDEMONA.

Oui, seigneur, je peux vous le montrer ; mais en ce moment non, je n'en ai pas l'idée. C'est une ruse de votre part pour me faire perdre de vue ma demande. Je vous conjure, que Cassio rentre en grace.

OTHELLO.

Trouvez-moi le mouchoir ; j'augure mal...

DESDEMONA.

Allons, cédez, vous ne retrouverez jamais un officier plus capable.

OTHELLO.

Le mouchoir !

DESDEMONA.

De grace, parlez-moi de Cassio.

OTHELLO.

Le mouchoir!

DESDEMONA.

Un homme qui toute sa vie attacha sa fortune à votre amitié, qui partagea tous vos dangers.

OTHELLO.

Le mouchoir!

DESDEMONA.

En vérité, vous méritez des reproches.

OTHELLO.

Loin de moi!

(Il sort.)

ÉMILIA.

Cet homme n'est-il pas jaloux ?

DESDEMONA.

Je ne l'avais encore jamais vu de cette humeur. Sûrement il y a dans ce mouchoir quelque chose d'extraordinaire : je suis bien malheureuse de l'avoir perdu.

ÉMILIA.

Ce n'est pas une année ou deux qui nous montrent le cœur d'un homme : d'abord ils sont comme affamés, et nous une proie que leur passion dévore. Sont-ils rassasiés par la jouissance, ils nous repoussent avec dégoût. — On ouvre! C'est Cassio et mon mari.

(Entrent Jago et Cassio.)

JAGO.

Vous n'avez que ce moyen : il n'y a qu'elle qui puisse l'obtenir. Et voyez le bonheur! Allez l'aborder, pressez-la.

DESDEMONA.

Qu'y a-t-il, Cassio? Quel nouveau sujet vous amène?

CASSIO.

Madame, toujours mon ancienne prière. Faites, je vous en conjure, que par vos généreux secours je reprenne mon existence et ma place dans l'amitié d'un chef que j'honore, à qui mon cœur est dévoué. Je ne voudrais pas essuyer les délais. Si mon offense est si mortelle que ni mes chagrins actuels, ni mes services passés, ni ceux que je m'impose pour l'avenir, ne puissent racheter son amitié, savoir du moins mon sort est une grace qui m'est due. Alors, embrassant cette dure nécessité, j'irai me jeter dans quelque autre route à la merci de la fortune.

DESDEMONA.

Hélas! trop honnête Cassio, son ame n'est point à l'unisson de mes prières. Mon époux n'est plus mon Othello! Et il serait méconnaissable pour moi, si ses traits étaient aussi changés que l'est son humeur. Tous les esprits du ciel me soient propices, comme il est vrai que j'ai parlé pour vous de mon mieux, et que je suis restée en butte à sa colère pour m'être expliquée librement! Il vous faut patienter quelque temps : ce que je puis, je le ferai ; et je veux tenter pour vous plus que je n'oserais pour moi-même. Que cette assurance vous suffise.

JAGO.

Le général est-il irrité?

ÉMILIA.

Il ne fait que de sortir, et certes dans une agitation étrange.

JAGO.

Peut-il être irrité? J'ai vu le canon faire voler ses soldats en l'air, et venir comme un démon emporter son frère sur lequel posait son bras.... Lui irrité! Il faut qu'un sujet bien grave..... Je veux aller le trouver : la cause n'est pas légère, s'il est irrité.

DESDEMONA.

Allez-y, je vous prie. (Jago sort.) Sûrement des nouvelles importantes arrivées de Venise auront troublé la sérénité de son ame, ou quelque complot tramé sourdement dans l'île, et dont il aura éventé le secret. Et dans ces cas l'humeur des hommes ne s'attache pas au grand objet qui en est la cause; elle se répand sur les inférieurs, et se prend à tout ce qu'elle rencontre; et voilà comme nous sommes : que nous ayons un doigt qui souffre, il communique à tous nos sens pleins de santé un sentiment de douleur et de peine. Car enfin nous devons penser que les hommes ne sont pas des dieux. Nous ne devons pas toujours nous attendre à ces soins, ces prévenances qui font le charme du jour des noces. Accablez-moi de reproches, Émilia; injuste que j'étais, sur de fausses idées, je lui faisais la guerre de son manque d'égards; mais je reconnais maintenant que j'abusais mon jugement, et que je l'accusais à tort.

ÉMILIA.

Je prie le ciel que ce soit comme vous le croyez, quelque affaire d'état, et non aucune idée, aucun levain de jalousie qui l'aigrisse contre vous.

DESDEMONA.

Hélas, le malheureux jour! — Jamais je ne lui en donnai sujet.

ÉMILIA.

Mais les cœurs jaloux ne se satisferont pas de cette réponse : il ne faut pas toujours un motif à leurs soupçons; mais ils sont jaloux, parce qu'ils sont jaloux. La jalousie est un monstre qui se forme seul, et se produit de lui-même.

DESDEMONA.

Ciel, écarte ce monstre du cœur d'Othello.

ÉMILIA.

Le ciel vous exauce! madame,

DESDEMONA.

Je veux l'aller chercher. Cassio, promenez-vous sur la place. Si je le trouve disposé, je lui rappellerai votre demande, et je ferai mon dernier effort pour en obtenir le succès.

CASSIO.

Je rends grace à votre seigneurie.

(Desdemona et Émilia sortent.)

(Entre Bianca.)

BIANCA.

Ah! Dieu vous garde, cher Cassio.

CASSIO.

Vous ici! Quel sujet vous amène? Comment vous portez-vous, mon aimable Bianca? D'honneur, ma chère, j'allais de ce pas chez vous.

BIANCA.

Et moi, j'allais aussi chez vous, Cassio. Comment! me fuir une semaine entière, sept jours et sept nuits, huit fois vingt nouvelles heures. Et les heures de l'absence des amans sont cent fois plus lentes que les heures des cadrans. Oh! que d'ennuis à les compter.

CASSIO.

Excusez-moi, Bianca : tout ce temps j'ai eu le cœur oppressé de pensées accablantes, mais il en viendra un plus heureux où j'effacerai le souvenir de cette longue suite d'absences. Chère Bianca (Il lui donne le mouchoir de Desdemona.), imitez-moi ce dessin.

BIANCA.

Oh, Cassio, d'où tenez-vous ce mouchoir? C'est le don de quelque nouvelle conquête. Ah! je devine la cause d'une absence que j'ai trop sentie. En êtes-vous là? Fort bien.

CASSIO.

Allez, femme, rejetez vos vils soupçons au démon qui vous les a soufflés. Vous êtes jalouse maintenant? Vous croyez voir un gage de quelque maîtresse pour me rappeler son souvenir? Non, en bonne foi, Bianca.

BIANCA.

Mais à qui appartient-il?

CASSIO.

Je n'en sais rien encore. Je l'ai trouvé dans ma chambre; l'ouvrage m'en plaît fort; avant qu'on le redemande, ce qui ne peut manquer d'arriver, je voudrais en avoir le dessin. Prenez-le, copiez-en la broderie, et laissez-moi pour ce moment.

BIANCA.

Vous laisser, et pourquoi?

CASSIO.

J'attends ici le général, et je n'ai pas envie, comme ce ne serait pas une recommandation pour moi, qu'il me trouve accosté d'une femme.

BIANCA.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

CASSIO.

Ce n'est pas que je ne vous aime.

BIANCA.

Non, non, vous ne m'aimez point. Je vous prie, du moins reconduisez-moi quelques pas, et dites si je vous verrai ce soir?

CASSIO.

Je ne puis vous accompagner bien loin, car c'est ici même que j'attends; mais je vous verrai sous peu.

BIANCA.

Cela va fort bien. Maintenant vous m'imposez des conditions dont il faut que je me paie.

(Ils sortent.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN APPARTEMENT DANS LE CHATEAU.

Entrent OTHELLO et JAGO.

JAGO.

Voulez-vous vous arrêter à cette pensée?

OTHELLO.

A cette pensée, Jago?

JAGO.

Quoi! donner en secret un baiser?

OTHELLO.

Un baiser que rien ne légitime?

JAGO.

Ou de s'enfermer seule avec un amant, dans la nuit, une heure ou deux, sans aucun mauvais dessein?

OTHELLO.

S'enfermer seule, Jago, sans mauvais dessein? C'est vouloir en imposer à l'enfer par l'hypocrisie du crime. Ceux qui avec des intentions pures s'exposent ainsi, n'attendent pas que le démon tente leur vertu : ce sont eux-mêmes qui tentent le ciel.

JAGO.

S'ils s'en tiennent là, c'est une faute légère; mais si je donne à ma femme un mouchoir. —

OTHELLO.

Eh bien?

JAGO.

Eh bien, il lui appartient, seigneur; et dès qu'il lui appartient, elle est libre, je pense, d'en faire présent à qui lui plaît.

OTHELLO.

Son honneur lui appartient de même : peut-elle aussi donner son honneur?

JAGO.

L'honneur est un être invisible. Bien des femmes qui ne l'ont plus, l'ont encore à nos yeux; mais pour le mouchoir.....

OTHELLO.

Par le ciel, je voudrais l'avoir oublié : tu disais : —oh! cette idée revient sur ma mémoire, comme sur la maison dévouée revient le noir corbeau présage de malheur, — qu'il a eu mon mouchoir.

JAGO.

Oui, qu'importe?

OTHELLO

Ceci devient plus sinistre.

JAGO.

Que serait-ce si je disais l'avoir vu vous faire outrage, l'avoir entendu s'en vanter (comme il est par le monde des traîtres qui, après avoir, à force de poursuites, subjugué certaines belles, ou avoir abusé du délire de leur passion, ne peuvent s'empêcher de divulguer leur triomphe)?

OTHELLO.

S'est-il vanté de quelque chose?

JAGO.

Oui, seigneur; mais, soyez-en bien sûr, il n'a rien dit qu'il ne soit prêt à nier au besoin.

OTHELLO.

Qu'a-t-il dit?

JAGO.

Quoi, ce qu'il a.... Je ne sais pas ce qu'il a fait.

OTHELLO.

Quoi, quoi?

JAGO.

Avoir été reçu...

OTHELLO.

Où?

JAGO.

Dans son lit.

OTHELLO.

Avec elle?

JAGO.

Avec elle, auprès d'elle. — Imaginez....

OTHELLO.

Reçu dans son lit. — Avec elle. — Auprès d'elle. — Dans son lit. — L'horreur! — Le mouchoir! — Des aveux. — Le mouchoir, le mouchoir! — Lui arracher l'aveu, et l'étrangler pour le forfait. — Non, d'abord étranglé; et après..... — Le forcer d'avouer. — Je frissonne. — Non, la nature souffrante ne s'envelopperait point de ces ombres sans quelque secrète influence du crime qui se communique à moi. — Non, ce ne sont point des paroles qui bouleversent ainsi tous mes sens. — Ses yeux! — Ses lèvres! Est-il possible? — Avoue. — Le mouchoir! — O démon!

(Il tombe sans connaissance.)

JAGO.

Opérez, mes poisons, opérez. Voilà comme se laissent prendre les hommes crédules, et comme, malgré leur innocence, nombre de femmes vertueuses subissent le reproche. — Holà, seigneur! seigneur Othello! (Cassio entre.) Ah, Cassio! quelle nouvelle?

CASSIO.

Qu'est-il donc arrivé?

JAGO.

Le général vient de tomber dans un évanouissement : c'est le second, il en eut un hier.

CASSIO.

Frottons-lui les tempes.

JAGO.

Non, laissez, laissez : il faut que cet engourdissement léthargique ait son cours; autrement vous le verrez la bouche écumante passer aux plus violens excès de la frénésie. — Regardez, il s'agite. Retirez-vous pour quelque temps : il va reprendre ses sens. Dès qu'il m'aura quitté, il faut que nous conférions ensemble sur une affaire importante.

(Cassio sort.)

Eh bien, mon général, comment vous trouvez-vous? En tombant, ne vous êtes-vous point blessé à la tête?

OTHELLO.

L'a-t-il avoué?

JAGO.

Bon seigneur, soyez homme. Croyez qu'un même sort accouple avec vous tout homme soumis sous le joug du mariage. Des milliers d'époux respirent, qui la nuit dorment dans des lits foulés par d'autres, et qu'ils oseraient jurer n'être ouverts que pour eux. Votre lot est préférable. Oh! c'est être le jouet de toute la malice de l'enfer que de caresser sans défiance une infidèle, et de s'endormir sur sa feinte vertu. — Non, dès qu'une fois je me connaîtrai bien, j'aurai le secret de la bien connaître.

OTHELLO.

Oh, tu es sage! Cela est certain.

JAGO.

Voulez-vous vous tenir quelques momens à l'écart, et prêter l'oreille avec patience? Tandis que vous étiez ici renversé sous le poids de votre malheur, et dans une posture indigne d'un homme tel que vous, ce Cassio est arrivé : je l'ai congédié en donnant à votre évanouissement une cause naturelle; mais il a promis de revenir me trouver ici; nous devons converser ensemble. Ainsi cachez-vous dans cet enfoncement, et de là observez les airs moqueurs, les dédains et les signes de mépris qui viendront se peindre dans chaque trait de son visage. Je veux le ramener à l'histoire de ses amours, lui demander comment, dans quel lieu, depuis quand, combien de fois il a été bien reçu de votre épouse, quand il se flatte de l'être encore. Mais, encore une fois, bornez-vous à observer ses gestes. De la patience, Othello! ou vous me forcerez à prononcer que vous n'êtes que passion et colère, et que vous n'avez rien d'un homme.

OTHELLO.

Entends-tu, Jago? je veux bien offrir en moi un modèle de patience; mais, entends-tu? pour être plus sanguinaire après.

JAGO.

Et ce ne sera pas sans raison; mais laissez ve-

nir le temps en tout. Voulez-vous aller prendre votre poste? (Othello se retire.) Maintenant je veux questionner Cassio sur sa Bianca. C'est une aventurière qui fait fleurir ses charmes et sa parure du prix de ses caresses vénales. Cette créature est passionnée pour Cassio, car c'est le châtiment de la courtisane d'en tromper cent pour le profit d'un qui la trompe. On ne peut lui parler d'elle sans éveiller sa belle humeur. — Il vient. — Dès qu'il va sourire Othello deviendra furieux, et, dans son aveugle jalousie, il ne manquera pas d'interpréter les sourires, les gestes, les airs libres du pauvre Cassio tout à contre-sens. (Cassio entre.) Eh bien! lieutenant, quel est votre état maintenant?

CASSIO.

Mon état? Il est plus affreux quand vous me donnez un titre dont la privation me tue.

JAGO.

Cultivez bien Desdemona, et vous êtes sûr du succès. (Baissant le ton.) Oh! si cette grace dépendait de Bianca, comme vos désirs seraient bientôt satisfaits!

CASSIO.

Hélas! la douce et bonne ame!

OTHELLO à part.

Voyez, comme il rit déjà!

JAGO.

Je n'ai jamais connu femme si passionnée pour un homme.

CASSIO.

Oh! la tendre créature! je crois en effet qu'elle m'aime.

OTHELLO à part.

Je comprends, oui, il nie la chose faiblement, puis sourit.

JAGO.

M'entendez-vous, Cassio?

OTHELLO à part.

Maintenant il le presse de lui raconter toute l'histoire. — Va, poursuis : bien dit, bien dit.

JAGO.

Elle se vante partout que vous allez l'épouser. Serait-ce votre dessein?

CASSIO.

Ah! ah! ah!

OTHELLO à part.

Tu triomphes, misérable! tu triomphes!

CASSIO.

Moi, l'épouser! — Qui? une courtisane? Grace, je vous prie, pour ma raison : daignez la croire un peu moins dépravée. Ah! ah! ah!

OTHELLO à part.

Oui, oui, la joie après la victoire. —

JAGO.

En vérité, le bruit court que vous l'épouserez.

CASSIO.

De grace, parlez vrai.

JAGO.

Que je sois le plus vil des hommes si je vous en impose!

OTHELLO à part.

As-tu fait le compte de mes jours? Va, va.

CASSIO.

C'est un propos de cette créature. Elle se sera, dans l'ivresse de sa passion, persuadé que je l'épouserai. Cette chimère la flatte; mais nulle promesse de ma part.

OTHELLO à part.

Jago me fait signe : sans doute il va commencer l'histoire.

CASSIO.

Elle était ici il n'y a qu'un instant; elle m'obsède partout. L'autre jour j'étais sur le bord de la mer, causant avec quelques Vénitiens : tout à coup arrive l'étourdie, et se jette ainsi à mon cou....

OTHELLO à part.

S'écriant : O mon cher Cassio! C'est ce que son geste exprime, je le vois.

CASSIO.

Et elle y reste attachée, s'y abandonne, et me noie dans ses pleurs, et me tourmente, et m'entraîne. Ah! ah! ah!

OTHELLO à part.

Le voilà qui lui peint la manière dont elle l'a entraîné dans ma chambre. Oh! je vois ta perfidie sur ton visage : quand verrai-je sur ton cœur les vautours que j'y veux attacher?

CASSIO.

Il faut que j'évite sa rencontre.

JAGO.

Devant moi! Tenez, la voilà qui vient.

(Entre Bianca.)

CASSIO.

Ardente comme une biche dans la saison de ses amours! Mais celle-ci parfume l'air sur sa trace. —

(A Bianca.) Que prétendez-vous en me poursuivant de la sorte?

BIANCA.

Que toutes les furies de l'enfer vous poursuivent! Vous-même, qu'avez-vous prétendu par ce mouchoir que vous m'avez remis tantôt? J'étais une bonne dupe de le prendre! Et ne faut-il pas que j'en copie le dessin? Oui, sans doute, il est bien vraisemblable que vous l'avez trouvé dans votre chambre, sans savoir qui peut l'y avoir laissé. C'est un gage amoureux de quelque sirène, et c'est moi qui dois en copier le dessin! Tenez, rendez-le à votre belle. De quelque part qu'il vous vienne, je n'en broderai pas un point.

CASSIO.

Comment, ma douce Bianca? Quoi donc? quoi donc?

OTHELLO à part.

Par le ciel! voilà sûrement mon mouchoir.

BIANCA.

Si vous voulez venir souper ce soir, vous en êtes le maître; sinon venez dès qu'il vous plaira.

(Elle sort.)

JAGO.

Suivez-la, suivez-la.

CASSIO.

Il le faut bien, sans quoi elle va semer des propos dans la ville.

JAGO.

Soupez-vous chez elle?

CASSIO.

Oui, c'est mon projet.

JAGO.

Peut-être pourrai-je vous y voir, car j'ai vraiment besoin de causer avec vous.

CASSIO.

Venez-y, je vous prie. Vous viendrez?

JAGO.

N'en dites pas plus, partez.

(Cassio sort.)

OTHELLO.

De quelle mort le tuerai-je, Jago?

JAGO.

Avez-vous remarqué comme il s'applaudissait dans son infame action?

OTHELLO.

O Jago!

JAGO.

Et le mouchoir, l'avez-vous vu?

OTHELLO.

Etait-ce le mien?

JAGO.

Le vôtre, j'en fais serment. Et de voir le cas qu'il fait de cette femme insensée, votre épouse! Elle lui a donné ce mouchoir, et il court le donner à sa maîtresse!

OTHELLO.

Je voudrais le posséder neuf ans entiers mourant sous ma main. — Une femme accomplie! une belle femme! une femme si douce!

JAGO.

Il vous faut oublier tout cela.

OTHELLO.

Oui, qu'elle périsse, qu'elle soit détruite, anéantie cette nuit, car elle ne vivra plus. — Oui, mon cœur est changé en marbre; je sens sa dureté: il repousse ma main. — Oh! l'univers n'avait pas une plus douce créature! — Elle était digne de partager la couche d'un empereur et de lui imposer ses lois.

JAGO.

Eh! ce n'est pas là votre objet.

OTHELLO.

Qu'elle soit maudite! Je ne dis que ce qu'elle est en effet. — Si adroite aux ouvrages de l'aiguille! — Une musicienne admirable! — Oh! les accens de sa voix charmeraient la férocité d'un tigre! Tant de noblesse, de ressources et de variété dans l'esprit!

JAGO.

Elle n'en est que plus coupable avec tant de qualités.

OTHELLO.

Oh! mille, mille fois plus! Et d'une naissance si honnête!

JAGO.

Ah! trop honnête.

OTHELLO.

Oui, cela est certain; mais vois, Jago, quelle pitié! — Oh! Jago! quelle pitié, Jago! — qu'une pareille femme....

JAGO.

Si vous idolâtrez jusqu'à sa perfidie, donnez-lui pleine licence de vous outrager: car, si l'injure ne vous touche point, elle n'offense personne.

OTHELLO.

Je veux la mettre en pièces. — Me déshonorer!

JAGO.

Oh! cela est infâme de sa part!

OTHELLO.

Avec un de mes officiers!

JAGO.

Cela est plus infâme encore.

OTHELLO.

Trouve-moi du poison, Jago, pour cette nuit. Je ne veux point entrer en explications avec elle, de peur que mon ame, domptée par l'ascendant de sa beauté, ne demeure sans défense. — Cette nuit, Jago!

JAGO.

Laissez là le poison : étranglez-la plutôt dans son lit, oui, dans le lit qu'elle a souillé.

OTHELLO.

Bonne, bonne idée! j'en aime la justice. Excellente idée!

JAGO.

Et pour Cassio, laissez-moi faire : je me charge de lui : vers minuit, vous en saurez davantage.

(Une trompette se fait entendre au dedans.)

OTHELLO.

Oh! excellente!.... Qu'annonce cette trompette?

JAGO.

Sûrement quelque nouvelle de Venise. Ah! c'est Lodovico envoyé par le doge. Et voyez, votre épouse l'accompagne.

(Entrent Lodovico, Desdemona et leur suite.)

LODOVICO.

Salut, digne général.

OTHELLO.

Recevez le mien, seigneur.

LODOVICO.

Le duc et le sénat de Venise vous saluent.

(Il présente une dépêche à Othello.)

OTHELLO.

Je baise cet écrit interprète de leurs ordres.

DESDEMONA.

Et quelles nouvelles, cher cousin Lodovico?

JAGO.

Je suis ravi de vous voir, seigneur; soyez le bien-venu en Chypre.

LODOVICO.

Je vous rends graces. Comment se porte le lieutenant Cassio?

JAGO.

Il vit, seigneur.

DESDEMONA.

Cher cousin, il est survenu entre lui et mon époux une mésintelligence fâcheuse; mais vous saurez tout pacifier.

OTHELLO.

En êtes-vous bien sûre?

DESDEMONA.

Seigneur!

OTHELLO continuant de lire.

« *Ne manquez pas de vous y conformer. Si* » *vous voulez....*

LODOVICO.

Il ne s'adressait à personne : c'est de la lettre qu'il est occupé. — Est-ce qu'il y a de la division entre le général et Cassio?

DESDEMONA.

Une tout à fait malheureuse. Je voudrais pour beaucoup les réconcilier, par l'amitié que je porte à Cassio.

OTHELLO.

Feux et tonnerre!

DESDEMONA.

Seigneur?

OTHELLO.

Avez-vous votre raison?

DESDEMONA.

Quoi! est-il irrité?

LODOVICO.

Il se peut que la lettre lui cause cette émotion; car le sénat, je crois, le rappelle à Venise, et donne à Cassio son gouvernement.

DESDEMONA.

Croyez-moi, j'en suis bien aise.

OTHELLO.

En vérité?

DESDEMONA.

Seigneur!

OTHELLO.

Je suis bien aise, moi, de vous voir insensée.

DESDEMONA.

Pourquoi, cher Othello?

OTHELLO.

Démon!

(Il la frappe.)

DESDEMONA.

Je n'ai pas mérité ce traitement.

LODOVICO.

Seigneur, voilà ce qu'on ne croirait pas à Ve-

nise, quand je jurerais que je l'ai vu de mes yeux. C'est aller trop loin. Consolez-la du moins, elle pleure.

OTHELLO.

O démon, démon! si les pleurs d'une femme pouvaient féconder la terre, chaque larme qui tombe deviendrait mère d'un serpent. — Hors de ma vue!

DESDEMONA.

Je ne veux pas rester, puisque je vous offense.

(Elle fait quelques pas pour sortir.)

LODOVICO.

En vérité, voilà une épouse bien soumise! Je vous en conjure, seigneur, rappelez-la.

OTHELLO.

Madame.

DESDEMONA.

Seigneur!

OTHELLO.

Que lui voulez-vous, monsieur?

LODOVICO.

Qui, moi, seigneur?

OTHELLO.

Oui, vous; vous avez désiré que je la fisse revenir. Seigneur, elle peut revenir et s'en aller, et revenir encore; et elle peut pleurer, seigneur, pleurer; et elle est soumise, comme vous dites, soumise, oh! très soumise! — (A Desdemona.) Continuez, versez vos larmes. — (A Lodovico.) Quant à cette lettre, seigneur....— (A Desdemona.) Oh! passion bien jouée! — (A lui-même.) On me rappelle à Venise. — (A Desdemona.) Sortez; je vous manderai dans un moment. — (A Lodovico.) Seigneur, j'obéis aux ordres; et je vais me rendre à Venise. — (A Desdemona.) Hors d'ici, sortez! (Desdemona sort.) —Cassio prendra ma place, soit. Et (à Lodovico), seigneur, je vous invite à souper chez moi ce soir. Vous êtes le bien-venu en Chypre. — (En s'en allant.) Perfidie et corruption!

(Il sort.)

LODOVICO.

Est-ce là ce fameux More que notre sénat, d'une voix unanime, qualifie d'homme universel? Est-ce là ce grand caractère que ne peut ébranler le choc des passions, et ce ferme courage impénétrable aux traits du sort?

JAGO.

Il est bien changé.

LODOVICO.

Sa tête est-elle bien saine? N'est-il pas sujet à des absences de raison?

JAGO.

Il est ce qu'il est: je ne puis me permettre de dire ce que je pense de lui. S'il n'est pas tout ce qu'il pourrait être, je prie le ciel qu'il le soit.

LODOVICO.

Comment! frapper sa femme!

JAGO.

En effet, cela n'était pas trop à sa place; et cependant je voudrais être assuré que ce trait de violence sera le plus grand de ses excès.

LODOVICO.

Est-ce en lui une habitude? Ou les lettres du sénat lui auraient-elles allumé le sang au point de le jeter dans cet emportement nouveau?

JAGO.

Hélas! hélas! il ne serait pas honnête à moi de révéler ce que j'ai vu et su. Vous l'observerez, et lui-même il se fera assez connaître pour me dispenser de parler: ayez seulement l'œil sur lui, et voyez la suite de ses actions.

LODOVICO.

J'ai regret de m'être trompé sur son compte.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

UN AUTRE APPARTEMENT DANS LE CHATEAU.

Entrent OTHELLO et ÉMILIA.

OTHELLO.

Vous n'avez donc rien vu?

ÉMILIA.

Ni rien entendu, ni jamais rien soupçonné.

OTHELLO.

Mais vous les avez vus, elle et Cassio, ensemble.

ÉMILIA.

Mais alors je n'ai rien vu de suspect; et cependant j'entendais le son de chaque syllabe de leur entretien.

OTHELLO.

Quoi! ils ne se sont jamais parlé bas?

ÉMILIA.

Jamais, seigneur.

OTHELLO.

Ils ne vous ont pas quelquefois éloignée d'eux?

ÉMILIA.

Jamais.

OTHELLO.

Pour lui apporter son éventail, ses gants, son masque, enfin sous quelque prétexte?

ÉMILIA.

Jamais, seigneur.

OTHELLO.

Cela est étrange.

ÉMILIA.

J'ose vous répondre, seigneur, qu'elle est fidèle : j'y engage ma vie. Si vous avez une autre pensée, bannissez cette pensée : elle ment à votre cœur. Si quelque misérable vous a mis des soupçons en tête, que le ciel lui envoie pour salaire la malédiction du serpent; car, si elle n'est pas vertueuse, chaste et sincère, point d'époux heureux sur la terre. La plus chaste des épouses est impure comme la calomnie.

OTHELLO.

Dites-lui qu'elle vienne, allez.

(Émilia sort.)

Elle en dit assez; mais ce n'est qu'une simple messagère d'intrigue : tout ce qu'elle peut dire est suspect. C'est une habile intrigante qui a le dépôt et la clef d'infames secrets, et cependant (1) cela va se prosterner à genoux et prier le ciel. Je l'ai vue jouer ce rôle.

(Rentrent Émilia et Desdemona.)

DESDEMONA.

Seigneur, que voulez-vous de moi?

OTHELLO.

Approchez, de grace, ma bien-aimée.

DESDEMONA.

Que vous plaît-il m'ordonner?

OTHELLO.

Que je voie dans vos yeux. Regardez-moi en face.

DESDEMONA.

Quelle est cette fantaisie horrible?

OTHELLO à Émilia.

Les femmes de votre métier, maîtresse, laissent le couple d'amans tête à tête et ferment la porte, puis toussent, ou crient *hem!* si quelqu'un survient. A votre office, à votre office. — Allons, disparaissez.

(Émilia sort.)

DESDEMONA.

A vos genoux, seigneur; que signifie votre discours? J'entends la voix d'une furie dans le son de vos paroles, mais je ne comprends pas votre discours.

OTHELLO.

Qu'es-tu?

DESDEMONA.

Votre épouse, seigneur, votre fidèle et loyale épouse.

OTHELLO.

Viens, jure-le, damne-toi; car, en te voyant ces traits célestes, les démons n'oseraient s'emparer de toi. Damne-toi donc par un double crime; jure que tu m'es fidèle.

DESDEMONA.

Le ciel sait que j'ai dit la vérité.

OTHELLO.

Le ciel sait qu'il est vrai que tu es perfide comme l'enfer.

DESDEMONA.

Envers qui, seigneur, avec qui? Comment suis-je perfide?

OTHELLO.

Oh! Desdemona! loin, loin, loin de moi!

DESDEMONA.

Hélas! jour de douleur! pourquoi pleurez-vous? Suis-je la cause de ces larmes, seigneur? Si vous soupçonnez mon père d'être l'auteur de ce rappel si soudain, n'en rejetez pas le reproche sur moi. Si vous l'avez perdu, et moi je l'ai perdu aussi.

OTHELLO.

S'il avait plu au ciel de m'éprouver par les disgraces; s'il avait épuisé sur ma tête nue tous les genres de maux et d'humiliations; qu'il m'eût renversé sous la fange de la pauvreté; qu'il eût enfermé dans les fers moi et mes plus belles espérances, j'aurais trouvé dans quelque repli de mon ame un reste de patience. Mais, hélas! faire de moi un objet en butte aux risées du mépris! — Rencontrer son doigt insultant arrêté sur moi! — Encore aurais-je pu en supporter l'affront; oui, je l'aurais pu. Mais l'asile où j'avais amassé tout mon bonheur, le seul où je puisse vivre, ou bien il n'est plus de vie pour moi; la source où je pui-

(1) Ce trait peint les mœurs du midi et le caractère propre aux duègnes et autres entremetteuses. Quelques Anglais y voient de plus une allusion à l'une des maîtresses d'Édouard IV. Ce prince avait trois concubines, toutes d'humeur et de caractère fort différens. L'une était la plus gaie; l'autre, nommée Jeanne Shore, était la plus sage; et la troisième la plus sainte courtisane du royaume, qui toujours s'agenouillait et priait, tellement, disent les chroniques du temps, que dans sa compagnie homme ne pouvait venir de l'église qu'à son lit, et de son lit qu'à l'église.

sais mon existence, et sans elle mon existence est tarie, m'en voir dépossédé, ou réduit à n'y plus voir qu'un de ces lieux immondes où de vils animaux viennent mêler leurs embrassemens...... Toi-même, patience, jeune fille du ciel! Oui, à cette idée ton visage de rose pâlirait, et prendrait les traits hideux des furies!

DESDEMONA.

J'ose espérer que mon noble époux me croit vertueuse.

OTHELLO.

Oui, comme ces oiseaux lascifs qui se prodiguent l'un à l'autre, toujours volant à de nouvelles amours. — O toi, rose empoisonnée, pourquoi es-tu si amoureusement belle? Tes parfums sont si doux que près de toi les sens sont enivrés de volupté. Je voudrais que tu ne fusses jamais née!

DESDEMONA.

Hélas! quel est le crime que j'ai commis et que j'ignore?

OTHELLO.

Ce front où se peint la vertu, ce front si beau était-il fait pour être inscrit du nom d'infâme? Ce que tu as, ce que tu as commis? — O toi, femme impudique, le seul récit de tes actions enflammerait mes joues des feux de la honte, et épouvanterait la pudeur. Ce que tu as, ce que tu as commis? Le ciel en est révolté, la lune s'en voile d'horreur. L'écho, forcé souvent à répéter les cris impurs de la débauche, s'enferme au fond des montagnes, de peur d'entendre le nom de ton crime. Ce que tu as commis? — Femme effrontée!

DESDEMONA.

Dieu m'est témoin que vous me faites injure.

OTHELLO.

N'es-tu pas une impudique?

DESDEMONA.

Non, comme il est vrai que je suis chrétienne. Si me conserver à mon époux pure et innocente de toute atteinte illégitime, c'est n'être pas une impudique, non, je n'en suis pas une.

OTHELLO.

Quoi! tu n'es pas une prostituée?

DESDEMONA.

Non, sur le salut de mon ame.

OTHELLO.

Est-il possible?

DESDEMONA.

Oh! Dieu, aie pitié de nous!

OTHELLO.

En ce cas, je vous demande grace. Je vous prenais pour cette rusée courtisane de Venise qui s'est mariée avec Othello. (Entre Émilia.) Vous, maîtresse, qui, loin d'ouvrir la porte des cieux comme l'apôtre, êtes la portière de l'enfer; vous! vous! oui, vous! nous avons rempli notre office. Voilà le salaire de vos peines. Je vous prie, tournez la clef, notre conseil est tenu, gardez-en le secret.

(Il sort.)

ÉMILIA.

Hélas! quelles idées s'est-il mises dans la tête? Comment êtes-vous, madame? Hélas! madame, comment vous trouvez-vous?

DESDEMONA.

En vérité, à demi assoupie.

ÉMILIA.

Chère Desdemona, quel différend avez-vous avec monseigneur?

DESDEMONA.

Avec qui?

ÉMILIA.

Eh! avec monseigneur, madame.

DESDEMONA.

Votre seigneur, quel est-il?

ÉMILIA.

Celui qui est aussi le vôtre, douce dame.

DESDEMONA.

Je n'en ai pas. Ne me questionnez point, Émilia. Je ne puis parler, et je ne saurais répondre que par des larmes. — Je vous prie, placez ce soir sur mon lit mes habits de noce; souvenez-vous-en, et allez prier votre époux de me venir parler.

ÉMILIA.

Certes, il y a bien du changement!

(Elle sort.)

DESDEMONA.

Il était juste que je fusse ainsi traitée; oui, bien juste. — Comment me suis-je conduite pour qu'il ait pu seulement me soupçonner du moindre oubli de mon devoir?

(Entre Jago avec Émilia.)

JAGO.

Quels sont vos ordres, madame? Il ne vous est rien arrivé?

DESDEMONA.

Je ne saurais le dire. Ceux qui instruisent les enfans s'y prennent avec douceur et ne leur imposent que des tâches légères. Il pouvait se contenter de me gronder comme eux; car en vérité je suis un enfant quand on me gronde.

JAGO.

Qu'y a-t-il donc, madame?

ÉMILIA.

Hélas! Jago, monseigneur l'a traitée d'infame, il l'a accablée de tant de mépris et d'outrages que toute ame honnête ne le saurait supporter.

DESDEMONA.

Est-ce là mon nom, Jago?

JAGO.

Quel nom, noble Desdemona?

DESDEMONA.

Ce qu'elle disait que mon époux a dit que j'étais.

ÉMILIA.

Il lui a donné le nom de prostituée. Un mendiant dans sa débauche n'eût pas vomi de semblables injures sur sa vile compagne.

JAGO.

Pourquoi s'est-il emporté de la sorte?

DESDEMONA.

Je n'en sais rien. Je suis certaine que je ne suis nullement ce qu'il dit.

JAGO.

Ne pleurez pas, ne pleurez pas. Hélas! funeste jour!

ÉMILIA.

A-t-elle renoncé à tant de nobles alliances, à son père et à son pays, et à tous ceux qui lui étaient chers, pour s'entendre nommer prostituée? Cela ne ferait-il pas pleurer?

DESDEMONA.

Telle est ma malheureuse fortune.

JAGO.

Que le ciel le punisse de son emportement! D'où provient cette frénésie?

DESDEMONA.

Ah! Dieu le sait.

ÉMILIA.

Que je meure si ce n'est pas quelque scélérat consommé, un fourbe, un intrigant, un insigne et vil flagorneur, qui, pour surprendre quelque emploi, aura forgé cette calomnie! Que je meure, si cela n'est pas!

JAGO.

Fi! cela est impossible; il n'existe point d'homme semblable.

DESDEMONA.

S'il en existe un, que le ciel lui pardonne!

ÉMILIA.

Un gibet pour pardon, et l'enfer pour le dévorer tout entier! — Pourquoi l'appellerait-il prostituée? Quel homme voit-il assidu auprès d'elle? En quel lieu? Dans quel temps? Quelle ombre, quelle apparence de vérité? Oui, le More est aveuglé par quelque monstre exécrable, quelque peste, quelque fourbe atroce. O ciel, que ne démasques-tu de pareils méchans? Que ne mets-tu à la main de chaque honnête homme un fouet pour flageller le perfide à travers le monde, depuis l'orient jusqu'au couchant!

JAGO.

Baissez la voix, contenez-vous.

ÉMILIA.

Oh! vengeance sur ces méchans! C'était aussi quelque imposteur de cette trempe qui vous renversait la tête, quand vous me soupçonnâtes d'une intrigue avec le More.

JAGO.

Allez, vous êtes une écervelée.

DESDEMONA.

Hélas, Jago, que ferai-je pour ramener le cœur de mon époux! Bon Jago, allez le trouver. Par cette lumière du ciel! j'ignore comment j'ai pu le perdre. Je tombe à genoux. — Si dans mes actions, mes discours, ou dans mes pensées, si jamais ma volonté pécha contre son amour; si jamais mes yeux, mon oreille, aucun de mes sens, reçurent quelque impression de plaisir d'un autre objet que lui; et s'il n'est pas vrai que je l'aime encore, que je l'ai toujours aimé, que je l'aimerai toujours tendrement, dût-il par un divorce me rejeter, me plonger dans la misère; consolation, abandonne-moi! Les duretés d'un époux ont un cruel pouvoir sur un cœur, et ses duretés peuvent bien détruire ma vie; mais entacher ma foi! non, jamais! Je répugne à répéter ce mot de prostituée: le nom me fait horreur maintenant que je le prononce; mais l'action qui m'en rendrait digne, tous les vains trésors du monde ne me la feraient pas commettre.

JAGO.

Calmez-vous, je vous prie; ce n'est qu'un moment d'humeur. Ce sont ces affaires d'état qui l'aigrissent, et son dépit retombe sur vous.

DESDEMONA.

Ah! s'il n'y avait pas d'autre cause.

JAGO.

Rien de plus, je le garantis. (Des trompettes se font

entendre.) Écoutez, ces trompettes annoncent le souper. L'envoyé de Venise vous attend. Entrez, et séchez vos pleurs; tout ira bien.

(Desdemona et Émilia sortent.)

(Entre Roderigo.)

Eh bien, Roderigo?

RODERIGO.

Je ne trouve pas que vous agissiez franchement avec moi.

JAGO.

Quelle preuve du contraire?

RODERIGO.

Vous me jouez, Jago. Chaque jour nouveau prétexte; et, loin de me fournir les moyens de réussir, je m'en aperçois, vous m'en ôtez plutôt les occasions et l'espérance. Je ne prétends pas l'endurer plus long-temps; et même je ne suis pas trop décidé à digérer en silence ce que j'ai déjà follement souffert.

JAGO.

Voulez-vous m'écouter?

RODERIGO.

Je ne vous ai que trop écouté. Vos paroles et vos actions ne sont pas sœurs.

JAGO.

Vous m'accusez bien injustement.

RODERIGO.

Oh! de rien qui ne soit vrai. Je me suis dépouillé de toutes mes ressources. Les bijoux que vous avez reçus de moi pour les présenter à Desdemona, auraient presque suffi à corrompre une vestale. Vous m'avez dit qu'elle les avait acceptés; et en retour vous m'apportiez l'espoir d'une prochaine entrevue et d'un accueil favorable; mais je ne vois rien de tout cela.

JAGO.

Bon, poursuivez, fort bien.

RODERIGO.

Fort bien, poursuivez. Je ne le puis, entendez-vous? Et cela n'est pas fort bien; au contraire je soupçonne ici de la fraude, et je commence à croire que je suis dupe.

JAGO.

Fort bien.

RODERIGO.

Non, non, je vous le répète. — Je veux me faire connaître à Desdemona. Si elle me rend tous mes bijoux, j'abandonnerai ma poursuite, m'en tenant au repentir d'une tentative indiscrète. Si on me les refuse, allez, comptez que je saurai me faire raison de vous.

JAGO.

Vous avez tout dit?

RODERIGO.

Oui, je vous le proteste, je n'ai rien dit que je ne sois bien résolu d'exécuter.

JAGO.

Eh! mais je vois que vous avez de l'ame; et je commence à fonder sur vous de plus hautes idées que je n'en avais encore. Donnez-moi votre main, Roderigo; vous avez conçu contre moi de très justes soupçons. Cependant je vous jure que j'ai toujours fidèlement conduit vos intérêts vers leur but.

RODERIGO.

Il n'y a pas paru.

JAGO.

Il n'y a pas paru, je l'avoue; et vos doutes ne sont point dénués d'apparence. Mais, Roderigo, s'il est vrai qu'il se trouve en vous ce que je suis maintenant plus disposé que jamais à y voir, je veux dire la force de résoudre, d'entreprendre et d'exécuter, montrez-le cette nuit. Et si la nuit suivante vous ne possédez pas Desdemona, dressez des embûches, tramez une trahison contre mes jours, et faites-moi sortir de ce monde.

RODERIGO.

Eh quoi! que voulez-vous dire? Y a-t-il dans cette idée quelque lueur, quelque apparence de raison?

JAGO.

Seigneur, il est arrivé des ordres exprès de Venise. Cassio monte à la place d'Othello.

RODERIGO.

Est-il vrai? Othello et Desdemona vont donc retourner à Venise?

JAGO.

Non, non; il retourne au pays des Mores, et emmène avec lui la belle Desdemona, à moins que son séjour ici ne se trouve prolongé par quelque événement: et pour cela, il n'est point de plus sûr moyen que d'écarter ce Cassio.

RODERIGO.

Comment prétendez-vous l'écarter?

JAGO.

Quoi! en le mettant hors d'état de succéder à Othello, en lui faisant mordre la terre.

RODERIGO.

Et c'est moi que vous destinez à cet exploit?

JAGO.

Vous-même, si vous osez vous rendre service et justice en même temps. Ce soir il soupe chez une courtisane, et je dois aller l'y trouver. Il ne sait rien encore de sa brillante promotion. Si vous voulez l'épier au sortir de ce lieu (et je ferai en sorte de vous l'envoyer entre minuit et une heure), vous pourrez alors le surprendre, et choisir votre avantage. Je serai à deux pas, prêt à vous seconder; il tombera entre nous deux. Venez, ne restez pas ébahi du projet; osez me suivre. Je vous prouverai si bien la nécessité de sa mort, que vous vous ferez à vous-même un devoir de la lui donner. Allons, il est temps: l'heure du souper se passe, et la nuit chemine à grands pas. A l'action!

RODERIGO.

Je veux avoir auparavant de plus fortes raisons.

JAGO.

Et vous en aurez qui vous satisferont.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

UN APPARTEMENT DANS LE CHATEAU.

Entrent OTHELLO, LODOVICO, DESDEMONA, ÉMILIA et leur suite.

LODOVICO.

Seigneur, je vous en conjure, ne venez pas plus loin.

OTHELLO.

Excusez-moi, la promenade me fera du bien.

LODOVICO.

Je vous souhaite une nuit heureuse, madame, et vous rends graces de votre accueil.

DESDEMONA.

Seigneur, votre présence nous a honorés.

OTHELLO.

Vous plaît-il de venir, seigneur? Oh! Desdemona!

DESDEMONA.

Seigneur?

OTHELLO.

Allez à l'instant vous mettre au lit, je reviens tout à l'heure. Congédiez votre compagne de l'appartement; entendez-vous? N'y manquez pas.

DESDEMONA.

Je le ferai, seigneur.

(Othello sort.)

ÉMILIA.

Comment êtes-vous ensemble? Son visage paraît plus adouci que tantôt.

DESDEMONA.

Il a dit qu'il allait revenir tout à l'heure. Il m'a dit de me mettre au lit, et il m'a ordonné de vous congédier.

ÉMILIA.

De me congédier?

DESDEMONA.

Oui, c'est son ordre. Ainsi, bonne Émilia, donne-moi mes habits de nuit, et puis adieu. Il nous faut bien prendre garde de lui déplaire maintenant.

ÉMILIA.

Je voudrais que vous ne l'eussiez jamais vu.

DESDEMONA.

Oh! moi, non. Mon amour chérit tout ce qui me vient de lui, au point que son humeur sévère, ses dédains, ses brusqueries (je t'en prie, délace-moi), ont encore un charme qui me le fait aimer.

ÉMILIA.

J'ai placé sur le lit ces vêtemens que vous m'avez demandés.

DESDEMONA.

Tout est égal. — O mon bon père! que nos cœurs sont aveugles et imprudens! — (A Émilia.) Si je meurs avant toi, ensevelis-moi, je t'en prie, dans un de ces vêtemens.

ÉMILIA.

Allez, allez, vaines paroles!

DESDEMONA.

Ma mère avait auprès d'elle une jeune fille, nommé Barbara. C'était une Moresse, une pauvre Moresse. Elle était éprise; et son bien-aimé l'abandonna; et elle devint folle. Elle avait une chanson du saule. C'était une vieille chanson, mais qui exprimait bien son malheur; et elle mourut en la chantant. Cette chanson, ce soir, ne veut point me sortir de l'idée. J'ai bien de la peine à m'empêcher de laisser aller ma tête appesantie, et de chanter la chanson comme la pauvre Barbara. — Je t'en prie, dépêche-toi.

ÉMILIA.

Irai-je vous chercher votre robe de nuit?

DESDEMONA.

Non, délace-moi plutôt. — Ce Lodovico est un homme agréable.

ÉMILIA.

Comment? c'est un très bel homme.

DESDEMONA.

Il s'énonce bien.

ÉMILIA.

J'ai connu à Venise une grande dame qui aurait fait à pied le pélerinage de la Palestine, seulement pour un baiser de ses lèvres.

DESDEMONA chante.

Au pied d'un saule assise tous les jours,
Main sur son cœur que navrait sa blessure,
Tête baissée, en dolente posture,
On l'entendait qui pleurait ses amours,
Chantait le (1) saule et sa douce verdure;

Et cependant les limpides ruisseaux
A ses sanglots mêlaient leur doux murmure.
Pleurs de ses yeux s'échappaient sans mesure,
Qui les rochers affligeaient sur ses maux.
Chante le saule et sa douce verdure.

De grace, hâte-toi, il va rentrer à l'instant.

O saule vert, saule que je chéris,
Saule d'amour, tu seras ma parure....
Ne l'accusez des ennuis que j'endure,
Je lui pardonne, hélas: tous ses mépris...

Non, ce n'est pas là ce qui suit. — Écoute. Qui frappe?

ÉMILIA.

C'est le vent.

DESDEMONA.

J'ai cru entendre un bruit. —

A cet ingrat qui trahit ses sermens,
Je reprochais tendrement mon injure:
Imite-moi, répondit le parjure,
Ouvre tes bras à de nouveaux amans.
Chantez le saule et sa douce verdure (2).

A présent, retire-toi. Bonne nuit. Les yeux me cuisent: est-ce un présage de pleurs?

ÉMILIA.

Oh! cela ne présage rien.

DESDEMONA.

Je l'avais ouï dire ainsi. Oh! ces hommes, ces hommes! — Dis-moi, Émilia, de bonne foi, crois-tu qu'il se trouve des femmes capables de tromper si indignement leurs époux?

ÉMILIA.

S'il s'en trouve! Sans doute, madame, il s'en trouve.

(1) En Angleterre le saule, aussi bien que le myrte, est consacré à l'amour, mais presque toujours à l'amour malheureux.

(2) Cette chanson est imprimée dans le recueil d'anciennes ballades de l'évêque Percy que nous avons déjà cité. Il y a quelques légères différences entre les couplets de la pièce et ceux du recueil.

DESDEMONA.

Au prix du monde entier, voudrais-tu commettre leur crime?

ÉMILIA.

Et vous, madame, le voudriez-vous?

DESDEMONA.

Non, non, j'en atteste cette lumière du ciel! Mais vous, répondez; le voudriez-vous au prix du monde entier?

ÉMILIA.

Le monde entier, c'est une offre bien magnifique: c'est un grand prix pour une légère licence!

DESDEMONA.

En vérité, je crois que tu ne le voudrais pas.

ÉMILIA.

En vérité, je crois le contraire, et que je m'en repentirais après. A la vérité, je n'en serais pas tentée pour un bijou, pour une robe, ou toute autre parure; mais pour le monde entier... Eh! qui refuserait d'être infidèle à son mari pour le faire monarque? Je risquerais à ce prix quelques années de purgatoire.

DESDEMONA.

Et moi je pense toujours qu'il n'est point de pareilles femmes.

ÉMILIA.

Il en est nombre, et presque autant qu'en fournirait ce monde entier qui serait le prix; mais je pense que la faute en est aux maris si les femmes succombent. Car qu'il leur arrive de négliger leurs devoirs, de verser nos trésors dans le sein d'une étrangère, ou de faire éclater de bizarres accès de jalousie, en resserrant sur nous nos chaînes; qu'il leur arrive de nous maltraiter, et de dissiper effrontément notre propre dot; eh mais! nous ne sommes pas exemptes de fiel, et, si nous avons quelques graces, nous avons aussi un cœur capable de ressentiment. Que les maris sachent que leurs femmes sont sensibles comme eux: elles ont un tact, des yeux, des sens; elles savent aussi bien qu'eux goûter la douceur ou l'amertume. Quel est leur objet en portant à d'autres leur amour? Est-ce le plaisir? Je le crois. Est-ce la passion qui nourrit leur inconstance? Je le crois encore. Est-ce la fragilité qui les égare? C'est elle aussi. Et nous, n'avons-nous pas des passions, le goût des plaisirs, la même fragilité que les hommes? Qu'ils aient donc soin de nous bien traiter; autrement, qu'ils apprennent que les fautes que nous faisons,

ce sont leurs fautes qui nous enseignent à les commettre.

DESDEMONA.

Bonne nuit, bonne nuit. Que le ciel m'inspire toujours le sentiment, non de m'autoriser au mal par l'exemple du vice, mais de me servir du vice même pour m'attacher plus encore à la vertu!

(Elles sortent.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE RUE.

Entrent JAGO et RODERIGO.

JAGO.

Là, mets-toi derrière cette borne. — Dans l'instant il va passer. Tiens ta bonne rapière nue, et plonge-la dans son sein. Ferme, ferme, ne crains rien ; je serai à côté de toi. Ce coup nous donne la vie ou il nous perd. Songes-y, et affermis-toi dans ta résolution.

RODERIGO.

Tiens-toi près de moi. Je peux manquer mon coup.

JAGO.

Ici, à la portée de ton bras. — Du courage, et prends ton épée.

RODERIGO.

Je ne me sens pas un grand zèle pour cette action. Cependant il m'a fourni des motifs déterminans : après tout ce n'est qu'un homme retranché du monde. — Allons, sors du fourreau. — Il meurt.

JAGO à part.

J'ai tant frappé sur l'ame de ce jeune étourdi, que j'en tire enfin quelque étincelle de sentiment, et le voilà qui s'irrite. Maintenant, qu'il tue Cassio, que Cassio le tue, ou qu'ils se tuent tous deux ; quoi qu'il arrive, j'y trouve mon profit. Si Roderigo vit, il me somme de lui restituer l'or et tous les bijoux dont je l'ai finement dépouillé sous le nom de Desdemona. Il ne faut pas que cela soit. Si Cassio survit, il y a une loyauté dans sa conduite qui répand la lumière sur la difformité de la mienne. — D'ailleurs le More peut avoir avec lui un entretien qui me démasque. Je vois là un danger pour moi. — Allons, il le faut. Qu'il meure. — J'entends quelqu'un, c'est lui.

(Entre Cassio.)

RODERIGO.

Je reconnais sa démarche. C'est lui.

(Il s'élance sur Cassio.)

Malheureux, tu meurs.

(Il le blesse.)

CASSIO.

Ce coup en effet m'eût été fatal, si mon armure n'était meilleure que tu ne crois. Je veux éprouver la tienne.

(Cassio blesse Roderigo; Jago frappe par derrière Cassio à la jambe et sort.)

RODERIGO.

Oh! je suis mort.

CASSIO.

Je suis mutilé pour jamais. Oh! du secours, au meurtre, au meurtre!

(Othello paraît à une fenêtre)

OTHELLO.

La voix de Cassio! — Jago tient sa parole.

RODERIGO.

O misérable que je suis!

OTHELLO.

Oui, c'est cela même.

CASSIO.

Oh! du secours! un chirurgien! de la lumière!

OTHELLO.

C'est lui, c'est lui. — O brave Jago, homme juste et honnête, qui ressens si généreusement l'injure de ton ami, tu m'enseignes mon devoir. — Femme lascive, votre bien-aimé est couché mort, et votre destin s'avance à grands pas. — Prostituée, j'arrive. Hors de mon cœur et tes charmes et tes yeux, tout est effacé. Ton lit, ce lit souillé par le crime, va dégoutter de ton sang criminel.

(Othello sort.)

(Entrent Lodovico et Gratiano à distance.)

CASSIO.

Oh! comment! Point de garde, pas un seul passant? Au meurtre, au meurtre!

GRATIANO.

C'est quelque accident sinistre; cette voix est vraiment effrayante.

CASSIO.

Hélas! du secours.

LODOVICO.

Prêtez l'oreille.

RODERIGO.

O perfide! scélérat!

LODOVICO.

Plusieurs voix! — Écoutez. — Divers gémissemens! Ces cris pourraient être feints. La nuit est noire : croyez qu'il n'est pas sûr d'avancer vers ces cris sans escorte.

RODERIGO.

Personne ne vient. Il me faut donc perdre tout mon sang, et mourir!

(Entre Jago, tenant à la main un flambeau.)

LODOVICO.

Écoutons.

GRATIANO.

Voici quelqu'un qui vient à demi vêtu avec un flambeau et des armes.

JAGO.

Qui est-là? Quelles sont ces voix qui crient au meurtre?

LODOVICO.

Nous ne savons pas.

JAGO.

N'entendez-vous pas un cri?

CASSIO.

Ici, ici : au nom du ciel, secourez-moi!

JAGO.

Qu'est-il arrivé?

GRATIANO.

C'est l'enseigne d'Othello, à ce qu'il me semble.

LODOVICO.

Oui, lui-même en effet, un brave soldat.

JAGO.

Qui êtes-vous, vous qui jetez des cris si lugubres?

CASSIO.

Jago! — Oh, je suis perdu, assassiné par des traîtres. Donnez-moi quelque secours.

JAGO.

Oh! pitié de moi! Vous, lieutenant! Quels sont les misérables qui ont fait ce coup?

CASSIO.

Il y en a un, je crois, à quelques pas, qui est hors d'état de s'enfuir.

JAGO.

O lâches assassins! (S'adressant à Lodovico et Gratiano.) Qui que vous soyez, approchez, et venez à notre aide.

RODERIGO.

Ici, ici, venez me secourir.

CASSIO.

Le voilà, c'est lui qui crie.

JAGO.

Exécrable meurtrier! O scélérat!

(Il perce Roderigo.)

RODERIGO.

O infernal Jago! Monstre inhumain! Oh! oh!

JAGO.

Égorger les gens dans la nuit! Où sont-ils, ces bandits sanguinaires? Quel silence dans cette ville! Au meurtre! au meurtre! — Qui pouvez-vous être? Méditez-vous le bien ou le mal?

LODOVICO.

Comme nous agirons, jugez-nous.

JAGO.

Seigneur Lodovico?

LODOVICO.

Lui-même.

JAGO.

Mille fois pardon, seigneur. — Cassio est ici, massacré par des bandits.

GRATIANO.

Cassio!

JAGO.

Comment vous sentez-vous, frère?

CASSIO.

Ma jambe est coupée en deux.

JAGO.

Ah, le ciel ne le permette pas! — Eclairez-moi, messieurs, tandis qu'avec ma chemise je vais bander sa plaie.

(Entre Bianca.)

BIANCA.

Quoi! Quel malheur est-il donc arrivé? Hélas! quel est celui qui jetait des cris?

JAGO.

Quel est celui qui jetait des cris?

BIANCA.

O mon doux Cassio! O Cassio, Cassio, Cassio!

JAGO.

O insigne effrontée! — Cassio, pourriez-vous soupçonner quels sont ceux qui vous ont ainsi mutilé?

CASSIO.

Non.

GRATIANO.

Je suis affligé de vous trouver en cet état. J'ai été vous chercher (à votre demeure).

JAGO.

Donnez-moi une lisière pour fixer l'appareil. Bon. — Oh! si nous avions un brancard pour le transporter doucement!

BIANCA.

Hélas! il s'évanouit! O Cassio! Cassio! Cassio!

JAGO.

Messieurs, vous tous qui m'écoutez, je soupçonne cette malheureuse de tremper dans cet attentat. Un peu de courage, cher Cassio. — Venez, venez; éclairez-moi, je vous prie. — Voyons, connaissons-nous ce visage ou non? — Comment! mon ami, mon cher compatriote Roderigo! — Je me trompe. — Hélas! c'est lui-même, c'est Roderigo!

GRATIANO.

Quoi! Roderigo de Venise?

JAGO.

Lui-même, monsieur : était-il connu de vous?

GRATIANO.

Si je l'ai connu? Ah!

JAGO.

Le seigneur Gratiano! J'implore votre pardon. Si j'ai manqué aux égards que je vous dois, ces sanglantes scènes sont mon excuse.

GRATIANO.

Je suis bien aise de vous rencontrer.

JAGO.

Eh bien! Cassio, comment vous trouvez-vous? Oh! un brancard! un brancard!

GRATIANO.

Roderigo!

JAGO.

C'est lui, c'est lui. — Ah! la bonne nouvelle! (une voix crie : Le brancard vient.) le brancard! — Hommes secourables, que quelques uns de vous l'y placent et le transportent sans secousse. Je cours chercher le chirurgien du général. (A Bianca.) Pour vous, maîtresse, épargnez-vous l'embarras de feindre. — (A Cassio.) Celui qui est étendu là, Cassio, était mon intime ami. Quelle rancune sourde couvait entre vous deux?

CASSIO.

Nulle au monde; et cet homme, je ne le connais pas.

JAGO à Bianca.

Quoi! vous pâlissez? — (Aux porteurs du brancard.) Marchez; qu'il ne reste pas plus long-temps à l'air de la nuit. — (On emporte Cassio.) Vous, dignes seigneurs, demeurez. (A Bianca.) Quoi! maîtresse, encore plus pâle? — Remarquez-vous l'égarement de ses yeux? — Ah! si déjà vous frissonnez, nous en saurons bientôt davantage. — Regardez-la bien, je vous prie; observez-la : voyez-vous, seigneurs? Quand les langues seraient sans paroles, les consciences parleraient pour déclarer le crime.

(Entre Émilia.)

ÉMILIA.

Hélas! qu'y a-t-il donc? Qu'y a-t-il, cher époux?

JAGO.

Cassio, qui vient d'être attaqué dans les ténèbres par Roderigo et des inconnus qui ont pris la fuite. Il est presque sans vie et Roderigo est mort.

ÉMILIA.

Hélas! bon gentilhomme! Hélas! bon Cassio!

JAGO.

Voilà les fruits de la débauche. — Émilia, je vous prie, allez savoir de Cassio où il a soupé ce soir. — (Regardant Bianca.) Ah! vous frémissez à cette question?

BIANCA.

C'est chez moi qu'il a soupé ; mais je ne frémis point de le dire.

JAGO.

Ah ! chez vous ! Est-il vrai ? Je vous somme de me suivre.

ÉMILIA.

Va, que l'opprobre t'accompagne, infâme.

BIANCA.

Je ne suis point une infâme ; je suis dans ma conduite aussi honnête que vous qui m'insultez.

ÉMILIA.

Que moi ! Opprobre sur ta tête !

JAGO.

Généreux gentilshommes, allons voir panser le pauvre Cassio. — Venez, venez, maîtresse ; il faut nous faire d'autres aveux. — Vous, Émilia, courez à la citadelle ; apprenez au général et à son épouse ce qui vient d'arriver. (*Aux autres.*) Voulez-vous avancer ? Je vous suis. (*A part.*) Voici la nuit qui crée ou anéantit ma fortune.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

UNE CHAMBRE A COUCHER.

DESDEMONA, *couchée dans son lit et endormie.—Un flambeau allumé.* — *Entre* OTHELLO.

OTHELLO.

C'est la cause, c'est la cause, ô mon ame ! Ne permettez pas que je la nomme devant vous, chastes étoiles ! C'est la cause !… Cependant je ne veux point verser son sang ; je ne veux point cicatriser de plaies ce sein, son sein plus blanc que la neige, doux et lisse comme l'albâtre des tombeaux. (*Il dépose son épée.*) Pourtant il le faut, elle va mourir ; autrement elle trahira encore d'autres hommes. Éteignons la lumière, et alors…. Eteignons la lumière ? Si je t'éteins, toi, ministre de feu, je puis ressusciter ta première flamme, si je venais à me repentir. — Mais que j'éteigne une fois la flamme de ta vie, toi, le plus merveilleux ouvrage de la bienfaisante nature, je ne sais plus où retrouver cette céleste étincelle qui pourrait te ranimer. O rose ! quand je t'aurai tranchée de ta tige, je ne pourrai plus te rendre l'ame qui te faisait fleurir : il faudra que tu meures. Je veux encore t'y respirer vivante. — O haleine embaumée qui m'enivre…. tu persuaderais presque à la justice de briser son glaive ! — Encore un baiser, encore un ! — Sois telle que tu es là quand tu seras morte, et je veux te tuer, et je t'aimerai après. — Encore un, — c'est le dernier. — Si doux !… jamais il n'en fut de si fatal. Il m'est bien force de pleurer, mais ce sont pleurs cruels ! — C'est le courroux du ciel : il frappe ce qu'il aime. — Elle s'éveille.

DESDEMONA.

Qui est là ? Othello ?

OTHELLO.

Oui, Desdemona.

DESDEMONA.

Voulez-vous vous mettre au lit, monseigneur ?

OTHELLO.

Avez-vous prié Dieu ce soir, Desdemona ?

DESDEMONA.

Oui, monseigneur.

OTHELLO.

Si vous vous souvenez dans votre ame de quelque crime pour lequel vous n'ayez pas encore demandé pardon au ciel et obtenu grace, implorez-le sur-le-champ.

DESDEMONA.

Ah ! mon Dieu ! où peut tendre votre discours, monseigneur ?

OTHELLO.

Allons, faites ce que je dis, et soyez prompte ; je vais me promener ici tandis que votre ame se prépare, car je ne voudrais pas la tuer, non, le ciel m'en préserve ! je ne veux pas tuer votre ame.

DESDEMONA.

Vous parlez de tuer !

OTHELLO.

Oui, j'en parle.

DESDEMONA.

Ah ! que le ciel ait donc pitié de moi !

OTHELLO.

Amen, de tout mon cœur.

DESDEMONA.

Si c'est votre cœur qui parle, j'espère que vous ne voudrez pas me tuer.

OTHELLO.

Hum !

DESDEMONA.

Et cependant vous me faites trembler, car vous

êtes fatal alors que vos yeux roulent ainsi. Pourquoi je crains, je n'en sais rien, puisque je ne me connais pas de crime; et pourtant je sens que je crains.

OTHELLO.

Pense à tes péchés.

DESDEMONA.

Il y a le tendre amour que j'ai pour vous.

OTHELLO.

Oui, c'est pour cela que tu vas mourir.

DESDEMONA.

C'est mourir d'une mort bien contre nature, que d'être tuée pour aimer. Hélas! pourquoi mordez-vous ainsi vos lèvres! Quelque passion sanguinaire fait palpiter tous vos membres. Ce sont des présages sinistres; cependant j'espère, j'espère que ce n'est pas moi qu'ils menacent.

OTHELLO.

Paix; reste tranquille.

DESDEMONA.

Oui, j'obéis. Que désirez-vous?

OTHELLO.

Ce mouchoir qui m'était si cher et que je vous donnai, tu l'as donné à Cassio.

DESDEMONA.

Non, sur ma vie; non, sur mon ame : faites-le venir lui-même, interrogez-le.

OTHELLO.

Douce hypocrite! prends garde, prends garde au parjure; tu es sur ton lit de mort.

DESDEMONA.

Mais non pas pour y mourir encore.

OTHELLO.

Tout à l'heure. Ainsi, plus de détour; confesse ton crime : car en vain nierais-tu chaque fait avec serment, tu ne tromperas point, tu n'étoufferas pas dans mon ame la forte conviction dont les angoisses m'oppressent. Tu vas mourir.

DESDEMONA.

O ciel! ayez pitié de moi!

OTHELLO.

Je dis *amen*.

DESDEMONA.

Et vous aussi, ayez pitié de moi! — Je ne vous ai jamais offensé de ma vie; jamais je n'aimai Cassio que de cette amitié générale dont le ciel me permit de l'aimer; je ne lui donnai jamais aucun gage.

OTHELLO.

Par le ciel, je l'ai vu mon mouchoir dans ses mains! O femme parjure! tu changes mon cœur en marbre, et tu me forces à commettre comme un meurtre ce que je voulais exécuter comme un sacrifice. J'ai vu le mouchoir.

DESDEMONA.

Il l'a donc trouvé? jamais je ne le lui donnai : faites-le venir ici; qu'il déclare la vérité.

OTHELLO.

Il l'a déclarée.

DESDEMONA.

Eh quoi! seigneur?

OTHELLO.

Qu'il t'avait..... possédée.

DESDEMONA.

Comment, lui! ce crime?

OTHELLO.

Oui.

DESDEMONA.

Il ne le dira pas.

OTHELLO.

Non, sa bouche est fermée; l'honnête Jago y a su pourvoir.

DESDEMONA.

Ma crainte m'explique vos paroles. Quoi! il est mort?

OTHELLO.

Eût-il eu autant de vies que de gouttes de sang, elles n'eussent pas suffi pour désaltérer ma vengeance.

DESDEMONA.

O trahison! Hélas! il est mort, et moi perdue!

OTHELLO.

Comment, infâme, tu oses le pleurer à mes yeux!

DESDEMONA.

Oh! bannissez-moi, seigneur, mais ne me tuez pas.

OTHELLO.

Tombe, prostituée!

DESDEMONA.

Tuez-moi demain, laissez-moi vivre encore cette nuit.

OTHELLO.

Non : si tu résistes.....

DESDEMONA.

Seulement une demi-heure.

OTHELLO.

Le parti est pris, plus de délai.

DESDEMONA.

Seulement le temps de dire une prière.

OTHELLO.

Il est trop tard!

(Il l'étouffe.) (1)

ÉMILIA du dehors.

Monseigneur, monseigneur! De grace, monseigneur, monseigneur!

OTHELLO.

Quel est ce bruit? — Elle n'est pas morte? pas morte encore? Tout cruel que je suis, je sens cependant la pitié. — Je ne veux pas te laisser languir dans l'agonie. — Non, non.

ÉMILIA.

Ouvrez, monseigneur, ouvrez!

OTHELLO.

Qui est là?

ÉMILIA.

O mon bon seigneur! je voudrais vous dire un seul mot.

OTHELLO.

Oui, c'est Émilia. — Tout à l'heure. — Elle est morte. — Elle vient sans doute me parler de la mort de Cassio; le bruit a été grand dans la rue. — Ah! plus de mouvement; immobile comme la tombe. — Entrera-t-elle? Ferai-je bien? — Je crois qu'elle respire encore. Non. — Quel parti?... Si elle entre, elle voudra sûrement parler à ma femme... Ma femme! ma femme! Quelle femme! — Je n'ai plus de femme! — O pensée insupportable! heure accablante! Il me semble que de vastes ténèbres vont éclipser les astres, et que la terre épouvantée doit s'entr'ouvrir à cette crise étrange.

ÉMILIA.

Je vous conjure, que je puisse vous parler, mon bon seigneur.

OTHELLO.

Je t'avais oubliée; ah! entre, Émilia. — Un moment. — Tout à l'heure. — Tirons ces rideaux. Où es-tu? (Il ouvre la porte.) Que veux-tu maintenant?

(Entre Émilia.)

ÉMILIA.

O mon bon seigneur! un meurtre affreux vient d'être commis sur la place.

OTHELLO.

Quoi! tout à l'heure?

ÉMILIA.

A l'heure même, seigneur.

OTHELLO.

C'est l'influence de la lune: elle descend plus près de la terre et trouble la raison des hommes.

ÉMILIA.

Cassio, seigneur, a tué un jeune Vénitien, nommé Roderigo.

OTHELLO.

Roderigo tué! — Et Cassio aussi?

ÉMILIA.

Non, Cassio n'est pas tué.

OTHELLO.

Cassio n'est pas tué! La (1) mort s'est donc trompée! Et la vengeance, si douce à mon cœur, se change en poison amer.

DESDEMONA.

Oh! (2) injustement, injustement assassinée!

ÉMILIA.

Hélas! quel est ce gémissement?

OTHELLO.

Quoi! quel gémissement?

ÉMILIA.

Hélas! bon Dieu! c'était la voix de ma maîtresse. Du secours! du secours! Oh! parlez encore, madame. Douce Desdemona! ma chère maîtresse, parlez!

DESDEMONA.

Je meurs innocente.

ÉMILIA.

Oh! qui a commis une telle action?

DESDEMONA.

Personne; moi-même. Adieu; recommande-moi à mon cher seigneur; oh! adieu. (Elle meurt.)

(1) Il lui jette un oreiller sur le visage, et le presse sur sa bouche avec effort et fureur: telle est la manière dont il l'étouffe, sans la voir.

(1) Voici le mot à mot de l'anglais: *Le meurtre est donc hors de ton, et la douce vengeance devient âpre.*

(2) Letourneur avait rejeté dans une note le dialogue de Desdemona mourante, sous prétexte qu'on le supprime à la représentation, et que s'il est vrai qu'il soit possible, comme l'a prétendu un médecin anglais, qu'une personne étouffée puisse, quelques momens après, retrouver sa raison et la parole, articuler quelques mots et mourir ensuite, cela n'est pas vraisemblable. Nous l'avons rétabli dans le texte, pensant, comme M. Guizot, que « le génie poétique n'est pas tenu d'assujettir les effets à toute la rigueur des probabilités médicales. »

OTHELLO.

Quoi! qui aurait pu l'assassiner?

ÉMILIA.

Hélas! qui peut le savoir?

OTHELLO.

C'est moi qui l'ai tuée.

ÉMILIA.

Oh! elle n'en est que plus un ange d'innocence, et vous un plus noir démon.

OTHELLO.

Elle s'égarait dans la voie du vice; c'était une prostituée.

ÉMILIA.

Vous mentez contre elle; vous êtes un démon.

OTHELLO.

Elle était perfide comme l'onde.

ÉMILIA.

Homme effréné comme la flamme de l'incendie! Oser dire qu'elle fut traîtresse! Oh! elle était d'une candeur céleste.

OTHELLO.

Cassio l'avait déshonorée : demande à ton mari. Oh! je serais maudit et jeté dans le plus profond abîme de l'enfer, si je m'étais porté, sans de justes motifs, à cette dernière extrémité. Ton mari a tout su.

ÉMILIA.

Mon mari!

OTHELLO.

Ton mari.

ÉMILIA.

Qu'elle était infidèle à la voix du mariage?

OTHELLO.

Oui, avec Cassio. Ah! si elle avait été fidèle, le ciel eût-il créé pour moi un second univers formé d'un seul et pur diamant, je ne l'aurais pas changée pour cet univers.

ÉMILIA.

Mon mari!

OTHELLO.

Oui, c'est lui qui me l'a dit le premier. C'est un homme d'honneur; il abhorre l'opprobre qui s'attache aux actions infames.

ÉMILIA.

Mon mari!

OTHELLO.

A quoi bon ces répétitions, femme? Ton mari, te dis-je.

ÉMILIA.

O ma maîtresse! la scélératesse s'est cruellement moquée de l'aveugle amour. Mon mari, dire qu'elle était infidèle!

OTHELLO.

Lui, femme; je te dis, ton mari; entends-tu? Mon ami, ton mari, l'honnête, l'honnête Jago.

ÉMILIA.

S'il dit pareille chose, puisse chaque jour son cœur pervers tomber lentement en corruption! Il ment à sa conscience. Elle fut trop enivrée de son indigne choix.

OTHELLO.

Ah!

ÉMILIA.

Déchaînez toutes vos fureurs. Cette action de votre main est aussi exécrable devant le ciel, que vous étiez indigne d'elle.

OTHELLO.

Tais-toi, je te le conseille.

ÉMILIA.

Va, tu n'as pas pour me faire du mal la moitié de la force que je me sens pour l'endurer. O dupe! ô insensé! stupide comme la fange! Tu as commis là une action.... — Je me ris de ton épée. Je te ferai connaître, dussé-je perdre mille vies..... — Du secours, du secours! Holà! du secours. — Le More a tué ma maîtresse! Au meurtre! au meurtre!

(Entrent Montano, Gratiano, Jago et autres.)

MONTANO.

Quoi donc? Que s'est-il passé, général?

ÉMILIA.

Oh! vous voilà, Jago! Il faut que votre conduite ait été bien franche, pour que les meurtriers vous chargent de leurs assassinats.

GRATIANO.

De quoi s'agit-il?

ÉMILIA à Jago.

Démens ceci, misérable, si tu es un homme. Il prétend que tu lui as dit que sa femme était infidèle : je sais que tu ne l'as pas dit; non, tu n'es pas assez traître. Parle, car mon cœur est plein.

JAGO.

Je lui ai dit ce que je pensais, et ne lui ai rien dit qu'il n'ait lui-même trouvé convenable et vrai.

ÉMILIA.

Mais lui avez-vous jamais dit qu'elle était infidèle?

JAGO.

Je l'ai dit.

ÉMILIA.

Vous avez dit un mensonge, un odieux et infernal mensonge; sur mon ame, un mensonge, un mensonge atroce. Elle infidèle avec Cassio! avez-vous dit avec Cassio?

JAGO.

Avec Cassio, femme. — Allez, réprimez votre langue.

ÉMILIA.

Réprimer ma langue! Non, elle parlera, je le veux, je le dois, je la ferai parler; ma maîtresse est ici gisante, massacrée dans son lit.

TOUS.

Oh! le ciel nous en préserve!

ÉMILIA.

Et ce sont vos rapports qui ont armé l'assassin contre elle.

OTHELLO.

Non, ne tressaillez pas ainsi tous. C'est la vérité!

GRATIANO.

C'est une étrange vérité!

MONTANO.

O action monstrueuse!

ÉMILIA.

Trahison! trahison! trahison! — J'y songe; j'y songe. — Je démêle une trame. — O trahison! J'en ai eu la pensée alors... Je me tuerai de douleur. — O trahison! trahison!

JAGO.

Quoi! perdez-vous la raison? Je vous ordonne de vous rendre au logis.

ÉMILIA.

Bons gentilshommes, ne me laissez pas ravir la liberté de parler. Il convient que je lui obéisse, mais non pas en ce moment. — Peut-être, Jago, n'y rentrerai-je jamais au logis.

OTHELLO, *regardant sa femme.*

Oh! oh! oh!

ÉMILIA.

Oui, renverse-toi sur ce lit, et rugis de désespoir; car tu as tué la plus douce, la plus innocente épouse qui jamais ait levé les yeux vers le ciel.

OTHELLO *se relevant.*

Oh! elle était coupable. (*A Gratiano.*) Je vous reconnais à peine, oncle. Voilà votre nièce: elle est morte. Oui, ces mains en effet viennent d'éteindre le souffle de sa vie. Je sais que cette action paraît féroce, et fait frissonner d'horreur.

GRATIANO.

Pauvre Desdemona! je suis bien aise que ton père soit mort. Ton mariage a été mortel pour lui, et le chagrin seul a tranché le fil usé de ses vieux jours. S'il vivait encore, oh! cette vue le plongerait dans l'égarement du désespoir: oui, il maudirait son ange tutélaire; et, abandonné de lui, il tomberait dans la réprobation du ciel.

OTHELLO.

Cela remplit l'ame de pitié; mais Jago le sait, qu'elle s'est abandonnée cent fois à Cassio. Cassio l'a avoué, et elle a récompensé ses transports d'amour avec le premier gage que lui donna ma tendresse. Je l'ai vu dans les mains de Cassio: c'était un mouchoir, un antique présent que ma mère avait reçu de mon père.

ÉMILIA.

O ciel! ô puissance céleste!

JAGO.

Venez, taisez-vous.

ÉMILIA.

La vérité veut sortir; il faut qu'elle sorte. — Que je me taise! Non, Jago, non, je parlerai, libre comme l'air. Quand le ciel, les hommes, les démons, quand tous, tous devraient élever ensemble le cri du reproche contre moi, je parlerai.

JAGO.

Soyez sage, et allez au logis.

ÉMILIA.

Je ne veux pas.

(*Jago tente de percer son épouse.*)

GRATIANO.

Fi, tirer votre épée contre une femme?

ÉMILIA.

O toi, More stupide, ce mouchoir dont tu parles, c'est moi qui le trouvai par hasard, et qui l'ai donné à mon mari; car souvent, avec un empressement plus sérieux que ne méritait en effet cette bagatelle, il m'avait sollicitée de m'en emparer.

JAGO.

Infâme!

ÉMILIA.

Elle l'a donné à Cassio! Hélas! c'est moi qui l'ai trouvé, moi qui l'ai donné à mon mari.

JAGO.

Malheureuse, tu mens.

ÉMILIA.

Par le ciel, je ne mens point, je ne mens point, messieurs. — O bourreau imbécile! qu'avaient de commun un pareil furieux et une femme si parfaite, pour que le sort dût les unir à jamais?

(Jago blesse sa femme et s'enfuit.)

OTHELLO.

N'y a-t-il point de carreaux dans le ciel? A quoi sert donc le tonnerre? — O scélérat inouï!

GRATIANO.

Sa femme tombe; sûrement il l'a blessée d'un coup mortel.

ÉMILIA.

Oui, oui. Oh! placez-moi à côté de ma maîtresse.

GRATIANO.

Il s'est enfui; et sa femme est frappée à mort.

MONTANO.

Un rare scélérat! sa noirceur est manifeste. — Prenez cette épée que je viens d'arracher au More. Gardez la porte en dehors. Ne le laissez pas sortir, tuez-le plutôt; je cours après ce monstre, car c'est un infernal traître.

(Montano et Gratiano sortent.)

OTHELLO.

J'ai donc perdu aussi ma bravoure! Le premier apprenti dans l'école des armes m'enlève mon épée. Mais pourquoi l'honneur survivrait-il à la vertu? Laissons tout périr à la fois.

ÉMILIA.

Quel présage dans ton triste chant, ô ma chère maîtresse? Écoute, peux-tu m'entendre encore? Je veux mourir en répétant tes mots : *le saule, le saule, le saule!* — More, elle était chaste, elle t'aimait, cruel More. Que mon ame arrive au bonheur, comme il est sûr que je dis la vérité; et en disant ce que je pense, hélas! je meurs.

(Elle meurt.)

OTHELLO.

J'ai dans cette chambre une autre épée: c'est une épée d'Espagne; elle fut trempée dans l'eau glacée. — Ah! je la tiens. — Gratiano, je prétends sortir.

GRATIANO en dehors.

Si tu le tentes il t'en coûtera cher : tu n'as point d'armes, il faut que tu te soumettes malgré toi.

OTHELLO.

Regarde-moi donc, et me parle; ou désarmé comme je suis, je vais fondre sur toi.

(Rentre Gratiano.)

GRATIANO.

Que veux-tu?

OTHELLO.

Vois! j'ai une épée : jamais arme plus sûre ne reposa sur la cuisse d'un soldat. J'ai vu le temps où avec ce faible bras et cette bonne épée je me serais fait jour à travers des obstacles vingt fois plus puissans que celui que tu m'opposes. Mais, ô vaine bravade! qui peut surmonter sa destinée? Il n'en est plus de même. Ne t'effraie point de me voir une arme à la main. Je suis au terme. Voici la borne de ma carrière, l'écueil où finit ma dernière course. Tu recules de peur? Va, perds tes alarmes. Menacez seulement d'un roseau le sein d'Othello, et il va fuir. — Où irait Othello? Maintenant dans quel état t'offres-tu à moi? — Malheureuse enfant, née sous une étoile fatale! Pâle comme tes linceuls! Quand nous nous rencontrerons au jour des jugemens, cet aspect précipitera mon ame des cieux, et soudain les démons se saisiront d'elle. Froide, froide, ô douce victime! calme comme ton innocence. — O scélérat maudit! — Démons, prenez vos fouets, frappez, dépossédez-moi de cet objet céleste. Lancez-moi dans les tourbillons glacés, plongez-moi dans des torrens de soufre, au fond de l'abîme de vos brasiers dévorans. — O Desdemona! Desdemona! Morte! morte! oh! oh!

(Entrent Lodovico, Cassio qu'on apporte blessé, Montano, Jago prisonnier, et des officiers.)

LODOVICO.

Où est ce forcené et trop malheureux homme?

OTHELLO.

C'est lui qui fut Othello. Me voici.

LODOVICO.

Où est cette vipère? Faites avancer le scélérat.

OTHELLO.

Je regarde à ses pieds; mais c'est une fable. — Si tu es un démon, je ne puis te tuer.

(Othello blesse Jago.)

LODOVICO.

Arrachez-lui cette épée.

JAGO.

Mon sang coule, mais je ne suis pas mort.

OTHELLO.

Je n'en suis pas fâché moi-même : je désire que tu vives; car je sens que c'est un bonheur de mourir.

LODOVICO.

O vous, Othello, jadis si bon et maintenant

tombé dans le piége d'un esclave maudit, que vous dira-t-on à vous?

OTHELLO.

Tout, tout. Dites, si vous voulez, que je suis un assassin, mais par honneur; parce que je fis tout pour l'honneur, et rien par haine.

LODOVICO.

Ce misérable vient d'avouer une partie de ses complots. Est-il vrai que vous ayez conspiré avec lui la mort de Cassio?

OTHELLO.

Oui.

CASSIO.

Cher général, jamais je ne vous en donnai le sujet.

OTHELLO.

Je le crois bien, je vous demande pardon. — Voulez-vous, je vous prie, demander à ce démon pourquoi il m'a ainsi enveloppé ame et corps dans ses piéges?

JAGO.

Ne me demandez rien. Vous savez ce que vous savez; de ce moment je ne parle plus.

LODOVICO.

Quoi! pas même pour fléchir le ciel?

GRATIANO.

Les tortures te desserreront les lèvres.

OTHELLO.

Oui, vous ferez bien.

LODOVICO.

Je présume, Othello, que vous n'ignorez pas ce que vous allez entendre. Voici une lettre trouvée dans la poche de Roderigo, et une autre encore. L'une annonce que Roderigo se chargeait de l'assassinat de Cassio.

OTHELLO.

Traître!

CASSIO.

Complot barbare! Action de païen!

LODOVICO.

La seconde est une lettre de reproches. Il paraît que Roderigo avait dessein de l'envoyer à ce monstre, mais que celui-ci survint dans l'intervalle et le satisfit.

OTHELLO.

O le misérable malfaisant! — Cassio, comment vous est parvenu ce mouchoir qui appartenait à ma femme?

CASSIO.

Je le trouvai dans ma chambre; et lui, vient d'avouer tout à l'heure qu'il l'y avait laissé exprès pour un projet qui a réussi au gré de ses désirs.

OTHELLO.

O insensé, insensé, insensé!

CASSIO.

La lettre de Roderigo contient encore des reproches à Jago de l'avoir excité à m'insulter sur la place de garde, querelle qui causa ma disgrace; et lui-même, qu'on avait long-temps cru mort, il a parlé : « *Jago,* a-t-il dit, *m'a aposté, et Jago* » *m'a poignardé.* »

LODOVICO.

Il vous faut quitter ce lieu et nous suivre; votre pouvoir et votre emploi vous sont ôtés, et Cassio commande en Chypre. Quant à cet esclave, si dans l'art des cruautés on en trouve une qui puisse le tourmenter et le laisser vivre long-temps, elle sera son partage. Vous (à Othello), vous resterez prisonnier jusqu'à ce que le sénat de Venise ait prononcé sur le délit dont vous êtes coupable. Allons, qu'on l'emmène.

OTHELLO.

Arrêtez : encore une parole avant que vous partiez. J'ai rendu à l'état quelques services; on le sait : n'en parlons plus. Je vous fais une prière : dans vos lettres, lorsque vous rendrez compte de ces faits déplorables, peignez-moi tel que je suis, sans rien adoucir, sans rien aggraver par malignité. Alors vous aurez à peindre un homme qui n'a que trop aimé, mais qui ne sut pas aimer sagement; un homme qui ne devint pas aisément jaloux, mais qui, une fois enveloppé dans la trame, fut poussé en furieux jusqu'aux derniers excès; un homme dont la rage a imité ce lâche Juif (1) qui détruisit une perle d'innocence plus précieuse que tout son empire; un homme dont les yeux peu accoutumés à fondre en larmes, en versent plus que la myrrhe n'en répand dans l'Arabie. Peignez-moi sous ces traits. Ajoutez encore qu'un jour dans Alep, un Turc insolent et fier de son turban,

(1) Quelques éditeurs lisent : *Ce lâche Indien.* Nous avons préféré la première leçon comme la plus naturelle, étant une allusion à Hérode, qui, dans les accès d'une aveugle jalousie, détruisit Marianne son épouse, qui était aussi une *perle d'innocence.* D'ailleurs l'aversion constante de Shakspeare pour les Juifs, et son désir suivi de dévoiler leur avarice et leur bassesse, toutes les fois qu'il en trouve l'occasion, justifient encore cette leçon. — En 1613, lady Élisabeth Carew publia une tragédie appelée *Marianne* ou *la belle reine de Judée.*

frappant un Vénitien et insultant l'état, je saisis à la gorge le vil circoncis, et le frappai ainsi.

(Il se perce de son épée.)

LODOVICO.

O sanglante catastrophe!

CASSIO.

Il détruit nos projets.

OTHELLO, tombant sur Desdemona.

Je t'ai donné un baiser avant de te tuer. — En me tuant, je ne puis, non, je ne puis m'empêcher d'aller mourir sur tes lèvres.

(Il meurt.)

CASSIO.

Voilà ce que j'aurais craint si j'avais su qu'il eût une arme; car il avait le cœur grand.

LODOVICO à Jago.

O monstre féroce, plus impitoyable que la douleur, la famine et la tempête, contemple le tragique fardeau dont ce lit est chargé. Voilà ton ouvrage. Ce spectacle empoisonne la vue. — Qu'on le voile. — Gratiano, demeurez dans ce logis, et prenez possession des biens du More; ils deviennent votre héritage. (A Cassio.) C'est à vous, seigneur gouverneur, à faire justice de cet abominable traître, à fixer le temps, le lieu, à choisir des tortures: oh, redoublez de tortures. Moi, je m'embarque à l'instant, et je vais, d'un cœur navré de douleur, raconter au sénat cette désastreuse aventure.

(Ils sortent.)

FIN D'OTHELLO.

LA TEMPÊTE.

PERSONNAGES.

ALONZO, roi de Naples.
SÉBASTIEN, frère d'Alonzo.
PROSPERO, duc légitime de Milan.
ANTONIO, son frère, usurpateur du duché de Milan.
FERDINAND, fils du roi de Naples.
GONZALO, vieux ministre de Naples.
ADRIEN, } seigneurs.
FRANCISCO, }
CALIBAN, esclave sauvage et contrefait.
TRINCULO, bouffon.
STEPHANO, sommelier ivrogne.
LE MAITRE du vaisseau, LE BOSSEMAN et des MARINS.
MIRANDA, fille de Prospero.
ARIEL, génie aérien.
IRIS, } esprits.
CÉRÈS, }
JUNON, }
NYMPHES, }
MOISSONNEURS. }
Autres ESPRITS soumis à Prospero.

SCÈNE. — La mer; ensuite une île inhabitée.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SUR UN VAISSEAU A LA MER. — UN BRUIT DE TEMPÊTE ET DE TONNERRE SE FAIT ENTENDRE.

Entrent un MAITRE et un BOSSEMAN (1).

LE MAITRE.

Bosseman!

LE BOSSEMAN.

Me voici, maître. Quelle ressource?

LE MAITRE.

Bon. — Parlez aux matelots. — Rondement; leste à la manœuvre, ou nous courons nous perdre à terre. Alerte, Alerte!

(Il sort. Entrent des matelots.)

LE BOSSEMAN.

Compagnons, à moi! allons, courage, enfans, courage! Ferme et bonne main! Ferlez (2) le hu-

(1) Officier marinier de manœuvre qui commande les matelots, et qui a rang après le contre-maître.
(2) Le serrer de manière que, vu de l'arrière, la vergue cache toute la toile.

nier. — Attention au sifflet du maître. — Va, souffle, tempête, et crève si tu veux, pourvu qu'il y ait place pour agir.

(Entrent Alonzo, Sébastien, Antonio, Ferdinand, Gonzalo et autres.)

ALONZO.

Cher bosseman, redoublez d'activité. Où est le maître? Allons, montrez-vous hommes.

LE BOSSEMAN.

Restez en bas, je vous prie.

ANTONIO.

Bosseman, où est le maître?

LE BOSSEMAN.

Ne l'entendez-vous pas? Vous ruinez notre manœuvre. Tenez-vous dans vos cabanes; vous servez la tourmente.

GONZALO.

Eh! mon ami, soyez plus calme.

LE BOSSEMAN.

Quand la mer le sera. Hors d'ici! — Quel respect ces flots rugissans ont-ils pour le nom du roi? Silence! à vos cabanes; ne nous troublez pas.

GONZALO.

Soit; cependant souviens-toi qui tu portes sur ton bord.

LE BOSSEMAN.

Personne que j'aime plus que moi. Vous êtes un ministre d'état: si vous pouvez imposer silence à ces élémens, et rétablir le calme tout à l'heure, nous ne tendrons plus un cordage: voyons, usez de votre autorité. Si vous n'avez pas ce pouvoir, rendez graces d'avoir vécu si long-temps, et tenez-vous dans vos cabanes tout prêts pour notre désastre, s'il arrive. — Courage, amis! — Hors de mon chemin, vous dis-je!

GONZALO.

Je fonde tout mon espoir sur cet homme: je ne vois point en lui de signe (1) qui lui promette le naufrage: tout un gibet est empreint sur sa physionomie! Bon destin, ne change rien à sa sentence; fais-nous un câble de la corde que tu lui files; — car les nôtres nous sont de peu de secours. S'il n'est pas né pour le gibet, notre sort est à plaindre.

(Ils sortent. Rentre le bosseman.)

(1) Allusion à un proverbe anglais: *L'homme né pour être pendu ne sera jamais noyé.*

LE BOSSEMAN.

Amenez le mât de hune (1). Ferme; plus bas, plus bas. Mettez à la cape sous la grande voile risée. (Un cri se fait entendre dans le corps du vaisseau.) Maudits soient leurs hurlemens! (Rentrent Sébastien, Antonio et Gonzalo.) Ils sont plus bruyans que la tempête et la manœuvre ensemble. — Encore ici? Que cherchez-vous? Faut-il tout laisser à l'abandon et nous perdre? Avez-vous envie de couler bas?

SÉBASTIEN.

Maudits soient tes poumons, sauvage sans pitié qui mugis et blasphèmes.

LE BOSSEMAN.

Oh bien! manœuvrez donc vous-mêmes.

ANTONIO.

Qu'une hart te serre, misérable, organe d'insolence et de malheur. Va, nous craignons moins d'être noyés que toi.

GONZALO.

Lui, noyé? Oh! je réponds de sa vie, notre vaisseau fût-il plus mince qu'une feuille d'arbre, et aussi fragile que la vertu d'une fille enivrée d'amour.

LE BOSSEMAN.

Mettons le navire à mâts et à cordes. Non, prenons deux basses voiles et élevons-nous en mer. Au large!

(Entrent des matelots mouillés.)

LES MATELOTS.

Tout est perdu! — Aux prières! aux prières! Tout est perdu!

(Ils sortent.)

LE BOSSEMAN.

Quoi! faut-il que l'eau nous glace les lèvres?

GONZALO.

Déjà le roi et le prince en prières! Imitons-les, car leur sort est le nôtre.

SÉBASTIEN.

Ma patience est à bout.

ANTONIO.

Nous sommes à la merci de brigands pleins de vin qui nous volent notre vie. Ce bandit au gosier énorme..... Va, puisses-tu, roulé par les flots,

(1) On sait que la hune est une sorte de plate-forme ronde posée en saillie autour du mât. Quand on est en mer on fait ordinairement monter un matelot sur ce mât, pour découvrir de plus loin. On sait aussi que mettre à la cape, c'est porter la grande voile, ce que l'on fait quand le vent est contraire à la direction qu'on veut prendre. (J. A. H.)

recevoir le flux de dix marées, et n'expirer qu'à la dernière!

GONZALO.

Oh! en dépit de tout il mourra à un gibet, quoique chaque vague béante semble me démentir et s'ouvrir pour le dévorer.

(Bruit confus à l'intérieur.)

DES VOIX.

Miséricorde, nous périssons! nous périssons! Adieu, ma femme et mes enfans! — Mon frère, adieu! — Nous périssons, nous abîmons, nous abîmons!

ANTONIO.

Mourons tous avec le roi.

(Il sort.)

SÉBASTIEN.

Faisons-lui nos adieux.

(Il sort.)

GONZALO.

Que je donnerais de bon cœur en ce moment mille lieues de mer pour un arpent de terre aride, joncs, friche ou fougère, n'importe! — Les décrets d'en haut soient remplis! Mais j'aurais bien voulu mourir dans un lit plus sec.

(Il sort.)

SCÈNE II.

L'ILE ENCHANTÉE DEVANT LA GROTTE DE PROSPERO.

Entrent PROSPERO et MIRANDA.

MIRANDA.

Si c'est vous, ô mon tendre père! qui, par la force de votre art, avez excité les eaux à cet horrible vacarme, apaisez-les. Il semble que le ciel noir verserait un déluge de soufre enflammé, si la mer, montant jusqu'au front du firmament, n'allait noyer ses feux. Oh! que j'ai souffert avec ceux que je voyais souffrir! Un beau vaisseau, qui sans doute portait dans son sein de nobles créatures, brisé tout en pièces! Oh! le cri de son naufrage a retenti dans mon cœur! Pauvres infortunés, ils ont péri! Ah! si j'avais été quelque puissant dieu, j'aurais voulu précipiter la mer dans les gouffres de la terre, avant qu'elle eût ainsi englouti ce beau vaisseau et toutes les créatures dont il était peuplé.

PROSPERO.

Recueille tes sens; oublie tes frayeurs; dis à ton cœur compatissant qu'il n'est arrivé aucun mal.

MIRANDA.

O douloureux jour!

PROSPERO.

Aucun mal. Je n'ai rien fait que par tendresse pour toi, toi que je chéris, toi, ma fille. Tu ne sais pas encore qui tu es, et tu ignores d'où je suis issu. Tu ne vois dans ton père que Prospero, que le maître d'une chétive caverne, sans te douter qu'il soit né dans un rang plus illustre.

MIRANDA.

Jamais l'envie d'en savoir plus n'entra dans mes pensées.

PROSPERO.

Il est temps que je t'en apprenne davantage. Prête-moi la main, dépouille-moi de mon manteau magique: — bon. (Il quitte son manteau.) Repose ici, mon art... Essuie tes yeux, ma fille; console-toi. Ce naufrage, dont l'affreux spectacle a ému au fond de ton cœur la pure et vertueuse pitié, j'ai su, par les ressources de mon art, le disposer de façon qu'il n'y a pas une seule créature vivante de perdue, pas un cheveu tombé de la tête des humains renfermés dans le navire que tu as entendu se fracasser, que tu as vu s'abîmer. Assieds-toi; car aujourd'hui je te dois un plus long récit.

MIRANDA.

Vous l'avez souvent commencé, voulant m'apprendre qui je suis; mais toujours vous l'interrompiez aussitôt, et me laissiez livrée à de vaines conjectures, vous disant à vous-même: *Arrête! pas encore.*

PROSPERO.

L'heure est venue maintenant; voici l'instant précis qui exige que tu prêtes l'oreille: obéis et sois attentive. Peux-tu te souvenir d'un temps de ta vie où nous n'étions pas encore venus dans cette caverne? Oh! non; je ne crois pas que tu le puisses, car alors tu n'avais pas trois ans accomplis.

MIRANDA.

Très certainement, seigneur, je peux m'en souvenir.

PROSPERO.

Comment le peux-tu? Quelle autre demeure que celle-ci, quelle autre personne, quel objet enfin, dis-moi, a gravé son image dans ta mémoire?

MIRANDA.

Ce temps est bien loin, et je le vois plutôt comme un songe confus que comme une image bien claire, dont ma mémoire me garantisse la vérité. N'avais-je pas alors quatre ou cinq femmes à mon service?

PROSPERO.

Oui, Miranda, et même davantage. Mais comment se peut-il que ce souvenir vive encore dans ta mémoire? Distingues-tu quelque autre objet dans cette nuit profonde, dans cet abîme du passé? Si tu conserves quelque idée du temps qui précéda ton arrivée dans cette île, tu dois aussi te rappeler comment tu y es venue?

MIRANDA.

Oh! de cela je ne m'en souviens pas.

PROSPERO.

Il y a douze ans, ma fille, oui, douze ans d'écoulés depuis que ton père était duc de Milan et un prince souverain.

MIRANDA.

Seigneur, n'êtes-vous pas mon père?

PROSPERO.

Ta mère était un trésor de vertu, et elle m'a dit que tu étais ma fille. Oui, ton père était le duc de Milan, et son unique héritière n'est pas moins que la fille d'un prince.

MIRANDA.

O ciel! et quelle menée coupable nous a fait tomber de ce rang? Ou bien fut-ce pour nous un bonheur d'être venus ici?

PROSPERO.

L'un et l'autre, ma fille, l'un et l'autre. C'est par une coupable menée, comme tu le dis, que nous fûmes chassés de ce duché, et c'est par un bonheur, un bienfait du ciel, que nous sommes abordés dans cette île.

MIRANDA.

Oh! le cœur me saigne, en songeant aux peines dont je renouvelle en vous l'idée, et qui sont sorties de ma mémoire. Vous plaît-il de continuer?

PROSPERO.

Mon frère, ton oncle, Antonio... Songe bien à m'écouter... Qu'un frère ait pu être si perfide!... lui que dans le monde entier je chérissais le plus après toi, lui à qui j'avais confié le gouvernement de mon état; et alors de toutes les principautés mon état était la première. Prospero était le premier duc par la prééminence de sa souveraineté et par celle de sa science; dans les arts libéraux, personne n'était son égal. Ces arts faisaient toute mon étude. Je me déchargeai des soins de l'autorité sur mon frère. Enseveli dans la retraite, enivré du charme de mes secrètes études, je devins étranger à mes propres sujets. Ton perfide oncle... M'écoutes-tu?

MIRANDA.

Avec la plus grande attention, seigneur.

PROSPERO.

Dès qu'une fois il se fut perfectionné dans l'art d'accorder les graces ou de les refuser, de connaître le sujet qu'il faut avancer, celui dont il faut ployer la tête trop ambitieuse, il créa de nouveau les créatures que j'avais formées: — je veux dire qu'il les changea de place ou qu'il changea leur esprit. Alors, disposant à la fois et de l'homme et de l'emploi, il monta tous les cœurs au ton qui flattait ses vues, et bientôt il fut le lierre qui investit l'arbre et usurpe sa verdure; il enveloppa mon trône et s'éleva sur la tête de son prince disparu... Tu ne me suis pas.

MIRANDA.

Mon digne seigneur, je ne perds pas un mot.

PROSPERO.

Continue de m'écouter. Ainsi dévoué tout entier à la retraite, et au soin de perfectionner mon ame, avantage bien au dessus de tout ce que le vulgaire idolâtre (si cette vie solitaire peut se pardonner dans un souverain), par cette indifférence pour les grandeurs du monde, j'éveillai dans mon traître de frère son mauvais naturel: ma confiance, comme une mère malheureuse en postérité, n'engendra dans son cœur que le vice et une perfidie dont l'excès n'eut d'égal que l'excès de ma confiance, car elle était sans bornes. Devenu l'absolu possesseur de mes revenus annuels et des tributs encore que mon autorité avait droit d'imposer, lui, pareil à ces menteurs qui, à force de répéter une fable, subornent et corrompent leur mémoire au point de se persuader comme une vérité leur propre mensonge, il se crut en effet le duc de Milan. Il le crut, par l'habitude de commander à sa place, de marcher entouré de l'appareil visible de la royauté, et revêtu de toutes ses prérogatives. De là son ambition croissant... M'écoutes-tu?

MIRANDA.

Seigneur, votre récit captiverait l'oreille la plus insensible.

PROSPERO.

Pour combler la distance qui séparait encore de la personne du souverain, le simulacre en représentation, il lui manquait un titre : il fallait se faire usurpateur. Pour moi, homme faible, une bibliothèque lui paraît un domaine assez vaste. Il me juge désormais inapte à toutes les dignités de la terre. Il se ligue avec le roi de Naples, et (tant son bras était débile pour le poids d'un sceptre!) il consent à lui payer un tribut annuel, à lui faire hommage, à soumettre sa couronne ducale à la couronne d'un roi ; et mon duché, hélas! pauvre Milan, indépendant et libre jusqu'alors, il l'assujétit à la plus honteuse servitude.

MIRANDA.

O ciel!

PROSPERO.

Remarque bien les conditions du traité et l'événement qui suivit, et dis-moi s'il est possible que ce soit là un frère.

MIRANDA.

Je ne pourrais sans crime concevoir de mon aïeule quelque idée qui ne fût pas noble. Plus d'une fois le sein d'une mère vertueuse porta d'indignes enfans.

PROSPERO.

Voici les conditions de leur pacte. Ce roi de Naples, mon irréconciliable ennemi, accepte les propositions de mon frère. En retour de l'hommage dont je t'ai parlé, et d'un tribut dont j'ignore la valeur, il promet de me dépouiller à l'instant de ma principauté, moi et ma fille; il s'engage à faire passer à mon frère mon beau duché de Milan avec tous ses honneurs. Sur cet accord ils levèrent une coupable armée, et, au milieu d'une nuit fatale marquée pour leur complot, Antonio ouvrit les portes de Milan. Dans l'horreur des ténèbres, les ministres de cet attentat me chassèrent de la ville moi et toi, qui jetais des cris dans mes bras.

MIRANDA.

Hélas! grace. Ne me souvenant plus des cris que je poussais alors, je veux déplorer maintenant notre désastre; il fait couler de mes yeux des larmes de douleur.

PROSPERO.

Ecoute un moment encore, et je vais t'amener à l'objet capital qui nous presse aujourd'hui ; c'est le but de mon récit, qui sans cela serait entièrement déplacé.

MIRANDA.

Qui les empêcha alors de nous ôter la vie?

PROSPERO.

Fort bien, ma fille : ta question est juste, mon récit l'amenait naturellement. Mon enfant, ils n'osèrent pas, tant était grande l'affection que me portait mon peuple! ils n'osèrent pas marquer de sang leur forfait, et ils voilèrent de belles couleurs leurs criminels desseins ; en un mot, ils nous traînèrent rapidement à bord d'une barque, et nous éloignèrent quelques lieues en mer, où ils avaient préparé la carcasse d'un bateau pourri par les ans, sans agrès, sans cordages, sans mâts ni voiles; les rats mêmes, avertis par l'instinct, l'avaient déserté : ce fut là qu'ils nous hissèrent et nous envoyèrent jeter nos cris sur la vaste mer qui nous répondait par ses mugissemens, et exhaler nos soupirs dans les vents. Les vents émus de pitié semblaient gémir, et en nous poussant loin de notre patrie, ils mêlèrent quelque clémence à cette injure.

MIRANDA.

Hélas! quel objet de trouble et de peine je devais être pour vous!

PROSPERO.

Oh! tu étais un ange qui me conserva : lorsque je gémissais sous le poids de mon infortune et que je couvrais les flots de mes larmes amères, toi, pleine d'une sérénité qui venait du ciel, tu me souris, et ton sourire me donna un cœur intrépide, prêt à soutenir tout ce qui pourrait suivre de revers.

MIRANDA.

Comment pûmes-nous aborder à un rivage?

PROSPERO.

Par une providence toute divine. Nous avions quelques provisions et un peu d'eau fraîche, qu'un noble napolitain, Gonzalo, chargé de l'exécution de leur dessein, nous avait données par pitié; il nous donna de plus de riches vêtemens, du linge, des étoffes et autres meubles nécessaires, qui depuis nous ont bien servi; et encore, par un mouvement d'humanité, sachant combien je chérissais mes livres, il me choisit de ma bibliothèque certains volumes qui me sont plus précieux que mon duché.

MIRANDA.

Je voudrais bien voir un jour cet homme bienfaisant!

PROSPERO.

Maintenant, voici mon grand objet. — Reste assise, et apprends comment finirent nos peines sur la mer. Nous fûmes jetés dans cette île, où nous sommes : c'est ici que je t'ai élevée, que ton père t'a servi de maître ; et je t'ai fait faire plus de progrès que n'en font tes égales qui dépensent leur temps en loisirs frivoles, et n'ont pas des maîtres si vigilans.

MIRANDA.

Que le ciel vous en récompense ! A présent, seigneur, daignez m'apprendre, je vous conjure, car mon cœur ému en est encore tout palpitant, quel a été votre dessein en soulevant cette tempête ?

PROSPERO.

Écoute cette dernière circonstance : par un hasard des plus étranges, la fortune bienfaisante, aujourd'hui ma souveraine chérie, m'amène mes ennemis sur ce rivage, et ma science de l'avenir me découvre qu'une étoile propice domine à mon zénith, mais que si je néglige son influence, ma fortune m'échappe sans retour. Cesse ici tes questions : je te vois prête à t'assoupir. C'est un heureux sommeil : cède à sa puissance. — Je sais que tu n'es pas maîtresse d'y résister.

(Miranda s'endort.)

Viens à ma voix, ministre de mes ordres, viens, me voilà prêt : approche, mon Ariel ; viens.

(Entre Ariel.)

ARIEL.

Hommage et salut, mon puissant maître ! vénérable seigneur, salut ! Je viens obéir à tes désirs : voler, nager, plonger, s'il le faut, dans les flammes, courir, m'asseoir sur les flocons de nuages ; commande, quelque tâche que ton pouvoir m'impose, Ariel est prêt avec tout ce qu'il possède de facultés.

PROSPERO.

Esprit, as-tu fidèlement exécuté la tempête que je t'ai commandée ?

ARIEL.

De point en point : j'ai assailli le vaisseau du roi ; et sur la proue, dans les flancs, sur le tillac, dans toutes les cabanes, j'ai semé la terreur et les flammes. Quelquefois, divisant mes feux, j'embrasais plusieurs lieux à la fois ; sur le mât de perroquet, de beaupré, sur les vergues, à chacune un tourbillon de feu ; et soudain toutes ces flammes s'attiraient, s'unissaient en un seul et vaste incendie. Oui, moins rapides sont les éclairs que Jupiter lance avant les terribles éclats de son tonnerre : l'instant est moins fugitif. On eût dit que tous ces tourbillons embrasés de soufre pétillant assiégeaient le puissant Neptune, bouleversaient, agitaient de terreur ses vagues menaçantes : oui, le redoutable trident a tremblé dans les mains du dieu.

PROSPERO.

Mon brave esprit, s'est-il trouvé quelque ame assez intrépide, assez ferme au milieu de ce fracas, pour conserver sa raison tranquille ?

ARIEL.

Pas une ame qui n'ait senti la fièvre de la peur, qui n'ait offert quelque image de désespoir. Tous, hors les matelots, se sont jetés dans les flots écumans, tous ont abandonné le navire, alors, comme moi, tout flambant. Le fils du roi, Ferdinand, les cheveux dressés sur la tête, comme autant de roseaux, oui, des roseaux, s'est lancé le premier en criant : « L'enfer est dépeuplé, tous » ses démons sont ici. »

PROSPERO.

Il disait vrai, mon génie. Mais n'étiez-vous pas près du rivage ?

ARIEL.

Tout près, mon maître.

PROSPERO.

Mais, Ariel, sont-ils tous sauvés ?

ARIEL.

Pas un atome n'a péri ; pas une tache sur leurs vêtemens, qui les soutenaient sur l'onde, et qui sont plus frais qu'auparavant. Ensuite, fidèle à tes ordres, je les ai dispersés par troupes dans l'île. J'ai mis à terre le fils du roi séparément des autres ; je l'ai laissé seul, avec ses pensées, dans un des coins les plus sauvages de l'île, rafraîchissant l'air du souffle de ses soupirs, assis, les bras croisés, dans cette mélancolique attitude.

PROSPERO.

Et les matelots du vaisseau du roi, dis, qu'en as-tu fait ? Et du reste de la flotte ?

ARIEL.

Il est en sûreté, le vaisseau du roi, dans un havre, dans cette baie profonde où tu m'appelas une fois à minuit pour t'aller recueillir de la rosée sur les Bermudes (1) toujours tourmentées par la tem-

(1) Ces îles venaient d'être découvertes : Smith, dans sa relation, dit que les Bermudes étaient si redoutées

pête : c'est là qu'il est caché. Les matelots sont couchés épars sous les écoutilles ; j'ai encore appesanti par mes charmes l'engourdissement où les plongeait la fatigue : je les ai laissés tous endormis. Quant au reste des vaisseaux que j'avais dispersés, ils se sont ralliés tous, et maintenant ils voguent sur les flots de la Méditerranée, et retournent tristement vers Naples, persuadés qu'ils ont vu le vaisseau du roi naufragé, et périr sa personne auguste.

PROSPERO.

Tu t'es bien acquitté de ton emploi ; mais il reste de plus grands travaux. A quelle heure sommes-nous du jour?

ARIEL.

Nous avons passé le midi.

PROSPERO.

Oui, de deux sables au moins. Il nous faut mettre à profit chaque minute du temps qui nous reste jusqu'à la sixième heure.

ARIEL.

Encore du travail! Puisque tu me donnes tant de fatigue, permets-moi que je te rappelle ta promesse. Je n'en ai pas encore vu l'accomplissement.

PROSPERO.

Quoi? Esprit fantasque, que peux-tu me demander?

ARIEL.

Ma liberté.

PROSPERO.

Comment? Avant que le temps soit expiré? Ne m'en parle plus.

ARIEL.

Je te prie, souviens-toi que j'ai bien fait mon devoir ; que jamais je ne te fis de mensonge, jamais aucune bévue ; que je t'ai servi sans rancune ni murmure. Tu m'avais promis de me rabattre une année de mon temps.

PROSPERO.

Oublies-tu donc de quels tourmens je t'ai délivré?

ARIEL.

Non.

PROSPERO.

Tu l'oublies, et tu comptes pour de grands travaux de courir sur les plaines salées de la mer, de monter sur les ailes glacées de l'aquilon, de creuser pour moi dans les entrailles de la terre, quand le feu de la gelée en a durci la surface.

ARIEL.

Non, seigneur.

PROSPERO.

Tu mens, malin génie. As-tu donc oublié l'affreuse Sycorax, cette fée décrépite, que sa malice et les ans avaient courbée en cerceau : l'as-tu oubliée?

ARIEL.

Non, seigneur.

PROSPERO.

Tu l'as oubliée : où était-elle née? Parle, réponds-moi.

ARIEL.

Dans Alger, seigneur.

PROSPERO.

Oui, est-ce la vérité? Je suis obligé de te remettre une fois par mois sous les yeux ce que tu as été et ce que tu oublies. Cette sorcière maudite fut, tu le sais, bannie d'Alger pour nombre de maléfices et d'horribles sortiléges, que l'oreille de l'homme frémirait d'entendre ; mais pour une bonne action qu'elle avait faite, on lui laissa la vie. Cela n'est-il pas vrai?

ARIEL.

Oui, seigneur.

PROSPERO.

Cette mégère à l'œil bleuâtre, lorsqu'elle fut conduite ici, portait un fruit dans son sein. Les matelots la jetèrent dans cette île. Toi, qui me sers aujourd'hui, tu étais son esclave alors. Mais, comme tu me l'as raconté toi-même, esprit trop délicat pour te soumettre à la bassesse odieuse de ses ordres, tu refusas d'exécuter ses magiques opérations ; pour t'en punir, dans l'accès de sa rage implacable, elle mendia l'assistance de ses plus puissans génies, et t'enfonça de force dans le tronc d'un pin éclaté. Comprimé dans les entrailles de l'arbre, tu y vécus souffrant l'espace de douze années. Dans l'intervalle la sorcière expira, te laissant dans cette prison, où tu poussais des gémissemens aussi fréquens que les coups redoublés que frappe la roue du moulin. Cette île alors n'était pas ornée d'une

des matelots, que plusieurs les nommaient *les Iles des Diables*. En effet, elles sont environnées d'écueils cachés sous les eaux, et dans un climat sujet à des ouragans aussi fréquens que terribles.

WARBURTON

seule forme humaine, à moins qu'on ne compte ce fruit que Sycorax déposa dans ces lieux, ce monstre basané, digne rejeton d'une sorcière.

ARIEL.

Oui, Caliban son fils.

PROSPERO.

Lui-même, esprit mutin et sans mémoire : oui, ce Caliban que je tiens maintenant à mon service. Tu sais trop bien dans quels tourmens je te trouvai. Tes cris douloureux faisaient hurler les loups féroces, et frémir les entrailles émues des sauvages ours. C'était un supplice fait pour les damnés, et il n'était plus au pouvoir de Sycorax de rompre son charme. Ce fut mon art, lorsque arrivé dans ces lieux j'entendis tes cris, qui força le pin de t'ouvrir ses flancs et de te laisser échapper.

ARIEL.

Je te remercie, maître.

PROSPERO.

Si tu murmures encore, je fendrai un chêne, je te chevillerai dans ses noueuses entrailles, et t'y laisserai crier douze autres hivers.

ARIEL.

Pardon, maître. Je serai souple à tes volontés, et je ferai mon service d'esprit de bonne grace.

PROSPERO.

Tiens parole, et dans deux jours je t'affranchis.

ARIEL.

Voilà qui est dit, mon noble maître : allons, que faut-il que je fasse? Parle, que faut-il que je fasse?

PROSPERO.

Va, métamorphose-toi en nymphe de la mer; invisible pour tous les yeux, ne te laisse voir qu'aux miens. Va prendre cette forme et reviens. Pars et sois prompt. (Ariel sort.) Réveille-toi, ma chère enfant, réveille-toi : tu as dormi d'un bon sommeil; éveille-toi.

MIRANDA.

C'est l'impression de votre étrange histoire qui m'a plongée dans cet assoupissement.

PROSPERO.

Secoue ces vapeurs, lève-toi; viens; allons voir Caliban mon esclave, qui jamais ne nous fit une réponse obligeante.

MIRANDA.

C'est un méchant, seigneur : je n'aime pas à l'envisager.

PROSPERO.

Mais tout méchant qu'il est, nous ne pouvons nous en passer : c'est lui qui attise notre feu, qui fournit notre bûcher : il nous rend des services utiles. — Holà, ho, esclave! Caliban! masse brute : eh bien, répondras-tu?

CALIBAN en dedans.

Il y a du bois de reste ici.

PROSPERO.

Sors, te dis-je. Tu as d'autres tâches à remplir : allons, viens, tortue; viendras-tu?

(Entre Ariel, en nymphe des eaux.)

A merveille! Une forme charmante! Mon bel Ariel, écoute un mot à l'oreille.

ARIEL.

Monseigneur, cela sera fait.

(Il sort.)

PROSPERO à Caliban.

Eh bien! esclave immonde, exécrable fruit des amours d'un démon avec ton infernale mère, sors, avance.

(Caliban entre.)

CALIBAN.

Tombe sur vous deux le serein le plus contagieux, tel que sur un marais infect ma mère en ramassa jamais avec la plume d'un hibou! Que le souffle du vent d'aval vous pénètre et vous dessèche tout le corps!

PROSPERO.

Va, pour ce souhait, compte que cette nuit la crampe aiguë ira s'attacher à toi. Tu sentiras tes flancs dardés de pointes déchirantes qui couperont ton haleine oppressée. Déjà les esprits s'exercent, pour mieux s'évertuer sur tes membres, tant que dureront les heures de cette longue nuit. Je veux que tes plaies se touchent pressées comme les cellules d'une ruche; et chaque dard sera plus poignant que l'aiguillon de l'abeille.

CALIBAN.

Il me faut le temps de manger en paix. Cette île que tu me voles, m'appartient par ma mère Sycorax. — Lorsque tu y vins, tu me caressas d'abord, et me fis fête : tu me donnais des mûres détrempées dans de l'eau, et tu m'appris à nommer la grande et la petite lumière qui brûlent le jour et la nuit. Je t'aimais alors : aussi je te mon-

trai toutes les qualités du pays, les sources fraîches, les puits salés, les lieux arides, et les endroits fertiles. Maudit sois-je pour l'avoir fait! Que tous les maléfices de Sycorax fondent sur vous, chauves-souris, crapauds, serpens! Car je fais moi seul tous tes sujets, de mon propre roi que j'étais, et pour demeure tu ne me laisses que l'antre de ce dur rocher, tandis que tu me prends le reste de mon île.

PROSPERO.

Esclave impudent et menteur, toi que les fouets émeuvent et jamais le bienfait; vile fange que tu es, je t'ai traité avec humanité, te logeant dans ma propre caverne jusqu'au jour où tu entrepris d'attenter à l'honneur de ma fille.

CALIBAN.

Oh! oh! je voudrais en être venu à bout. Tu m'en empêchas; j'aurais peuplé cette île de Calibans.

PROSPERO.

Esclave abhorré, sur qui la bonté ne peut laisser de traces, repaire immonde de tous les vices, j'eus pitié de toi : je me donnai des soins pour te faire parler. A toute heure je t'enseignais le nom tantôt d'un objet, tantôt d'un autre. Sauvage, tu ne pouvais énoncer tes besoins que par des cris féroces et confus, comme la brute la plus vile. Je douai tes idées de mots, qui les firent connaître. Mais quelque chose qu'on t'apprît, ta perverse et basse origine t'imprimait un vice héréditaire, qui corrompait mes leçons et dépravait en toi tous mes bienfaits. Tu fus donc avec justice confiné dans ce rocher. Tu méritais pis qu'une prison.

CALIBAN.

Tu m'as appris un langage, et tout le profit que j'en retire c'est de savoir maudire. Que la peste te ronge, pour m'avoir appris ton langage!

PROSPERO.

Vil fruit d'une sorcière, pars, va nous chercher de la ramée; et, crois-moi, sois diligent à remplir tes autres devoirs. Tu regimbes, ame infernale! Si tu négliges ou que tu fasses à regret ce que je t'ordonne, j'appellerai pour te tourmenter la goutte du vieil âge; je remplirai tes os de douleurs; je te ferai pousser de si affreux hurlemens, que les ours mêmes frissonneront de les entendre.

CALIBAN.

Non, non, je t'en prie. (A part.) Il me faut obéir : son art est si fort qu'il pourrait soumettre le seigneur et dieu de ma mère, oui, Setebos lui-même, et en faire son sujet.

PROSPERO.

Allons, esclave, loin d'ici. (Caliban sort.)

(Entrent Ferdinand à la partie la plus éloignée du théâtre, et Ariel invisible, jouant du luth et chantant.)

ARIEL.

Venez sur ces sables jaunes,
Enlacez vos mains unies;
Tandis que vous vous rendez le salut et le baiser
Les sauvages eaux s'apaisent.
Formez çà et là des danses gracieuses;
Et vous, doux esprits, entonnez le refrain.

REFRAIN de différens côtés.

Bowgh, wowgh.

ARIEL.

Les chiens de garde aboient.

REFRAIN de différens côtés

Bowgh, wowgh.

ARIEL.

Écoute, écoute! J'entends les clairs accens
Du fier héraut du jour qui se pavane :
Le coq querelle l'air de sa perçante voix.

FERDINAND.

Où cette musique peut-elle être? — Vient-elle des airs? Est-elle sur la terre? Je n'entends plus ses sons. Sans doute elle suit les pas de quelque divinité de l'île. Assis sur un rocher où je pleurais encore le naufrage du roi mon père, cette harmonie s'élevant de la surface des ondes a doucement pénétré dans mon oreille. Si doux sont ses accords qu'ils calmaient à la fois les flots et ma douleur. Je me suis levé pour la suivre, ou plutôt c'est son charme qui m'entraîne... mais elle s'est évanouie... Non, ses accens recommencent.

ARIEL chante.

« A cinq brasses sous les eaux ton père est gisant.
Ses os revivent changés en corail pur.
Où furent ses yeux deux perles brillent :
Rien de lui ne s'est flétri dans le tombeau;
Tout en lui a ressenti la puissance de la mer,
Et s'est revêtu d'une substance précieuse et nouvelle.
D'heure en heure les nymphes de la mer tintent son glas.
Écoutez! Je les entends :
Ding-dong, glas.

REFRAIN.

Ding-dong.

FERDINAND.

Ces chants me rappellent le naufrage de mon père. Ce n'est point là l'ouvrage des mortels. Non, ces accens n'appartiennent point à la terre. Je les entends maintenant au dessus de ma tête.

PROSPERO.

Élève tes yeux ombragés de leurs longues paupières; et dis-moi, qu'aperçois-tu là-bas?

MIRANDA.

Ah! que vois-je? Est-ce un esprit? Bon Dieu, comme il regarde tout autour de lui! Croyez-moi, seigneur, il offre une forme bien noble. Mais c'est un esprit.

PROSPERO.

Non, jeune fille, il mange, il dort, il a des sens comme nous, les mêmes que nous. Ce jeune homme que tu vois s'est trouvé dans le naufrage, et sans des traces de douleur qui défigurent un peu ses traits (car la douleur est le poison de la beauté), tu pourrais le nommer une belle créature. Il a perdu ses compagnons, et il erre dans l'île pour les retrouver.

MIRANDA.

Je puis bien le nommer un objet divin; car jamais je n'ai vu rien de si noble dans la nature.

PROSPERO à part.

Ceci prospère, je le vois, au gré de l'impulsion que ma volonté donne. Ariel, bel Ariel, je te promets ta liberté dans deux jours pour cet exploit.

FERDINAND.

Oh! sûrement voici la déesse que suivent ces concerts! — Oh! exaucez ma prière; m'est-il permis de savoir si vous résidez dans cette île? Daignerez-vous me donner quelque instruction sur la manière dont je dois me conduire? Mais commencez par satisfaire le premier de mes vœux, quoique énoncé le dernier: apprenez-moi, ô vous merveille inconnue, si vous êtes ou non une immortelle.

MIRANDA.

Je ne suis point une merveille, seigneur. Je suis, je vous l'assure, une simple fille.

FERDINAND.

Mon langage, ô ciel! Je serais le souverain des hommes qui parlent cette langue, si j'étais dans la contrée où elle est en usage.

PROSPERO.

Comment? le souverain! Eh que serais-tu, si le roi de Naples t'entendait.

FERDINAND.

Ce que je suis maintenant, un homme isolé, qui s'étonne de vous entendre parler de Naples. Hélas, il m'entend parler, le roi de Naples! et c'est là ce qui fait couler mes pleurs. En moi vous voyez Naples tout entier, en moi qui de mes yeux, depuis cet instant jamais épuisés de larmes, ai vu le roi mon père submergé dans les flots.

MIRANDA.

Hélas, pitié du ciel!

FERDINAND.

Hélas oui! le roi de Naples noyé avec tous les grands de sa cour, et le duc de Milan et son illustre fils, tous deux ensemble.

PROSPERO.

Le duc de Milan et son illustre fils pourraient te démentir, s'il était à propos de le faire en ce moment. — (A part à Ariel.) Dès la première vue leurs regards se sont entendus. Aimable Ariel, ce service te vaudra ta liberté. — Un mot, jeune étranger. Je crains bien que vous ne vous soyez fait tort par vos paroles imprudentes. Un mot.

MIRANDA.

Pourquoi mon père parle-t-il si rudement? C'est là le troisième homme que j'ai vu en ma vie; c'est le premier pour qui j'ai soupiré. Puisse la pitié toucher mon père, et tourner son cœur du côté où le mien incline!

FERDINAND.

Oh! si vous êtes une vierge, et que vous n'ayez pas encore aliéné votre foi, je veux vous faire reine de Naples.

PROSPERO.

Doucement, jeune homme. Un mot auparavant. (Bas.) Déjà les voilà tous deux enchaînés l'un à l'autre. Mais il faut que je ralentisse la fougue de ce penchant subit, de peur que trop de facilité dans la conquête n'en ravale trop le prix. (A Ferdinand.) Étranger, un mot, te dis-je. Je t'ordonne de m'écouter. Viens. — Tu veux usurper ici un nom qui ne t'appartient pas. Tu t'es introduit dans cette île pour m'en dépouiller, moi qui en suis le maître.

FERDINAND.

Non, comme il est vrai que je suis un homme.

MIRANDA.

Oh non! rien de méchant ne peut loger dans un si beau temple. Si une demeure si belle pouvait recéler un esprit malfaisant, les ames douces et bonnes seraient jalouses de la partager.

PROSPERO à Ferdinand.

Suis-moi. — Ne me parlez pas pour 'ui. C'est

un traître. — Viens. Je veux que tes fers courbent et joignent à tes pieds ta tête. L'eau de la mer sera ton breuvage, et ta nourriture l'herbe des ruisseaux, les racines desséchées, et l'écorce où germe le gland. Suis-moi.

FERDINAND.

Non, jusqu'à ce que mon ennemi soit plus puissant que moi, je résisterai à cet indigne traitement.

(Il tire son épée.)

MIRANDA.

O mon bon père, ne le soumettez pas à une trop rude épreuve. Il est si doux; et il n'a pas peur.

PROSPERO.

Quoi, ma pupille voudra me gouverner? — Lève donc ce fer, traître, qui fais ici le brave et qui n'oses frapper, tant la conscience de ton crime engourdit ton bras! Quitte ton attitude menaçante; avec cette verge seule, je pourrais te désarmer et faire tomber ton épée.

MIRANDA.

Mon père, je vous conjure....

PROSPERO.

Loin de moi! cessez de vous suspendre à mes vêtemens.

MIRANDA.

Seigneur, ayez pitié.... je serai sa caution.

PROSPERO.

Taisez-vous. Un mot de plus me forcerait à m'emporter contre vous, même à vous haïr peut-être. Comment, prendre la défense d'un imposteur! Silence. — Toi qui n'as jamais vu que Caliban et lui, tu t'imagines que le monde ne possède pas de figures égales à la sienne, fille insensée! C'est un second Caliban, si on le compare à la plupart des hommes; ils sont des anges auprès de lui.

MIRANDA.

Mes vœux sont donc bien modestes. Je n'ai point l'ambition de voir un homme plus beau que lui.

PROSPERO à Ferdinand.

Avance, obéis. Tes muscles sont retombés dans leur enfance. Leur vigueur s'est évanouie.

FERDINAND.

Oui, elle l'est en effet. Mes facultés sont toutes enchaînées, comme dans un songe pénible! La perte de mon père, cette faiblesse étrange que je sens, le naufrage de tous mes amis, et les menaces de cet homme qui me tient sous son pouvoir, seraient encore pour moi des peines légères, si seulement une fois par jour je pouvais au travers de ma prison voir cette jeune fille. Que la liberté règne dans toutes les autres régions de la terre : l'espace de cette prison est assez vaste pour mes désirs.

PROSPERO.

Bon, voilà qu'on s'enflamme.—Avance. (A Ariel.) Tu as travaillé, bel Ariel. — Suis-moi. (A Ariel.) Écoute ce qu'il te reste encore à faire.

MIRANDA.

Ne vous affligez point: mon père, seigneur, est d'un meilleur naturel qu'il ne le paraît à ce langage; et il ne lui est pas ordinaire, ce ton qu'il a pris avec vous.

PROSPERO.

Tu seras libre comme le vent des montagnes, mais exécute de point en point mes ordres.

ARIEL.

A la lettre.

PROSPERO.

Viens, suis-moi. — Gardez-vous bien de parler en sa faveur.

(Ils sortent.)

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE AUTRE PARTIE DE L'ÎLE.

Entrent ALONZO, SÉBASTIEN, ANTONIO, GONZALO, ADRIEN, FRANCISCO et autres.

GONZALO.

Seigneur, je vous en conjure, reprenez un front serein. Vous avez, et nous avons tous un grand sujet de joie; car notre désastre n'est rien au prix du bonheur de nous voir échappés; le naufrage est un malheur ordinaire. Il n'est pas de jour où l'épouse de quelque marin, et le capitaine du vaisseau, et le marchand qui l'a frété, n'aient à gémir du même revers. Mais le miracle qui nous a sauvés, à peine sur mille en est-il un qui, comme nous, puisse en parler après. Ainsi, bon seigneur, pesez bien et nos chagrins et nos motifs de consolation.

ALONZO.

Laissez-moi en paix, de grace (1).

GONZALO.

Je me tais, seigneur; mais n'admirez-vous pas que ce manteau soit aussi frais que le premier jour où je le portai, le jour que je l'ai mis aux noces de votre fille?

ALONZO.

Vous importunerez donc sans cesse mon oreille d'idées cruelles que repousse mon cœur? Plût au ciel que je n'eusse jamais marié ma fille en Afrique; car c'est au retour de ces noces que j'ai perdu mon fils; et, je le crois, ma fille aussi est perdue pour moi. Elle est reléguée si loin de l'Italie que je ne la reverrai jamais. O toi, mon fils, toi l'héritier de Naples et de Milan, à quel monstre des mers as-tu servi de pâture!

(1) A la suite de cette réplique, Letourneur a passé environ une colonne de dialogue.

FRANCISCO.

Seigneur, il se peut que votre fils soit vivant. Je l'ai vu surmontant les vagues, et s'élevant sur leur dos. Il foulait l'onde ennemie, et la renvoyait brisée à ses côtés, opposant sa poitrine aux plus hautes lames qui venaient l'assaillir. Sa tête fière dominait les flots écumans autour d'elle; et de ses bras nerveux, comme de deux rames, frappant l'onde à coups redoublés, il se portait vers le rivage, dont la pente aplanie par les eaux semblait s'incliner pour le recevoir. Je n'en doute point, il aura gagné la terre : il vit.

ALONZO.

Non, non, il n'est plus.

SÉBASTIEN.

Seigneur, c'est vous-même que vous devez remercier de cette grande perte. Vous n'avez pas voulu que notre Europe s'honorât de votre fille. Vous avez mieux aimé l'ensevelir dans les bras d'un Africain, où le moindre de ses malheurs, peut-être, est d'être bannie loin de vos yeux. Vous avez bien sujet de baigner votre repentir de vos larmes.

ALONZO.

De grace, laissez-moi en paix.

SÉBASTIEN.

Vous vous êtes vu assez importuné par chacun de nous, conjuré à genoux de renoncer à cette idée; et cette ame douce et timide, votre fille elle-même, balança long-temps entre son aversion et l'obéissance, incertaine à quel parti se fixer. Je crains bien que nous n'ayons perdu votre

fils pour toujours. Naples et Milan auront gagné à cette belle expédition plus de veuves que nous ne ramènerons d'hommes pour les consoler : la faute en est à vous.

ALONZO.

Et c'est aussi moi qui la paie le plus cher.

GONZALO.

Monseigneur Sébastien, vous dites là des vérités, mais elles sont un peu trop dures, et, je crois, hors de saison. Vous irritez la plaie, lorsqu'il faudrait du baume pour l'adoucir.

SÉBASTIEN.

Fort bien dit.

ANTONIO.

Et dans les termes de l'art.

GONZALO *au roi.*

Bon seigneur, le plus beau jour devient sombre pour nous, dès que votre front se couvre de nuages.

SÉBASTIEN.

Devient sombre !

ANTONIO.

Oh ! fort sombre !

GONZALO.

Seigneur, si j'étais chargé du soin de défricher cette île.....

ANTONIO.

Ce serait une île bien cultivée ! Il y sèmerait de l'ivraie.

SÉBASTIEN.

Avec des halliers et des ronces.

GONZALO.

Et si j'en étais le roi, savez-vous ce que je ferais ?

SÉBASTIEN.

Jamais on n'y verrait le roi pris de vin, faute de vignes.

GONZALO.

(1) Je voudrais gouverner ma république sur des principes tout opposés à ceux qu'on suit partout. D'abord je n'y admettrais aucune espèce de trafic. Le nom de magistrat, les procès, l'écriture, n'y seraient point connus. Ni pauvreté, ni richesse, ni maîtres, ni serviteurs. Point de contrats, d'héritages, de limites, de partages de champs ; ni vignobles, ni terres en friche ; rien de tout cela. Je n'y voudrais ni argent, ni huile, ni blé, ni vin. Nul travail : tous les hommes seraient oisifs et les femmes aussi ; mais elles seraient vertueuses et chastes. Surtout point de souveraineté.

(1) L'Anglais Warburton dit, et nous sommes de son avis, que ce passage est dirigé contre l'utopie de Thomas Morus ; mais nous ajouterons que cet ouvrage, pour renfermer des choses inapplicables, n'en est pas moins, dans plusieurs de ses parties, digne d'être médité par les penseurs. J. A. H.

SÉBASTIEN.

Et cependant il voudrait en être le roi.

ANTONIO.

Oui, la fin de sa république en défait le commencement.

GONZALO.

Tous les biens seraient en commun, tels que la nature les donnerait à l'homme, sans peine ni labeur. On n'y verrait ni trahison, ni félonie. J'en bannirais épées, piques, mousquets, et toute autre machine de guerre. Mais la terre d'elle-même, de sa libéralité pure, produirait tout à foison. Abondance de tout, pour nourrir mon peuple innocent.

SÉBASTIEN.

Sans doute le roi proscrirait le mariage parmi ses sujets ?

ANTONIO.

Oui, sans doute, tous fainéans ; un peuple de concubines et de lâches.

GONZALO.

Je voudrais régir mon état, seigneur, dans une perfection, oh ! à éclipser l'âge d'or.

SÉBASTIEN.

Dieu conserve Sa Majesté !

ANTONIO.

Long règne à Gonzalo !

GONZALO.

Eh bien ! m'écoutez-vous, seigneur ?

ALONZO.

Eh ! de grace, trêve de paroles : tout ce que vous dites est perdu pour moi.

GONZALO.

J'en crois sans peine votre Altesse. Ce que j'ai dit, n'était que pour animer ces deux nobles cavaliers, qui ont l'oreille si chatouilleuse et les fibres si sensibles ! — Toujours les mêmes ! Un rien les égaie et les fait rire.

ANTONIO.

C'est de vous que nous avons ri.

GONZALO.

De moi ! et je ne suis rien auprès de vous en fait

de saillies et d'épigrammes. Allons, continuez de rire sur des riens.

ANTONIO.

Quel coup terrible il nous a porté là !

SÉBASTIEN.

Nous sommes heureux qu'il ait glissé de côté.

GONZALO.

Oh ! vous êtes des hommes d'une trempe impénétrable. — Vous seriez capables d'aller attaquer la lune, et de la précipiter de sa sphère, si elle s'avisait de s'y montrer cinq semaines sans varier sa forme.

(Entre Ariel exécutant une musique grave.)

SÉBASTIEN.

Oui, nous en serions capables; et alors, malheur aux oiseaux de nuit!

ANTONIO.

Allons, mon bon seigneur, ne vous courroucez pas.

GONZALO.

Non, d'honneur, je ne compromets pas si légèrement ma prudence. Voulez-vous me bercer de vos risées pour achever de m'assoupir? déjà je me sens appesanti.

ANTONIO.

Allons, dormez, et prêtez-nous l'oreille.

ALONZO.

Quoi ! déjà tous endormis soudain? Plût au ciel que ce sommeil, en fermant mes yeux, endormît aussi mes pensées. Je sens mes paupières prêtes à se clore aussi.

SÉBASTIEN.

Seigneur, ne vous refusez pas à cet heureux sommeil qui s'offre à vous. Rarement il visite le chagrin; quand il daigne le faire, c'est un consolateur tout-puissant.

ANTONIO.

Tous deux, seigneur, nous allons faire la garde auprès de votre personne; et tandis que vous prendrez du repos, nous veillerons à votre sûreté.

ALONZO.

Je vous remercie. — Je suis étrangement assoupi.

(Tous s'endorment, à l'exception de Sébastien et d'Antonio.)

SÉBASTIEN.

Quelle est donc cette étrange léthargie qui les saisit tous?

ANTONIO.

C'est la nature du climat.

SÉBASTIEN.

Si c'est elle, pourquoi nos yeux n'en ressentent-ils pas l'influence? Je ne me sens point disposé au sommeil.

ANTONIO.

Ni moi; mes esprits sont éveillés et dispos. — Ils sont tous de concert tombés de sommeil; les voilà tous étendus à nos pieds, comme terrassés d'un même coup de tonnerre. Quelle fortune ! — Je ne dis que ce mot; et pourtant.... je crois lire sur votre visage tout ce que vous pourriez être.... L'occasion vous parle, et mon imagination exaltée voit une couronne descendre sur votre tête.

SÉBASTIEN.

Quoi ! êtes-vous bien éveillé?

ANTONIO.

Ne m'entendez-vous pas parler?

SÉBASTIEN.

Je vous entends; mais sûrement vos discours sont d'un homme qui dort. Vous parlez en songe. Que me disiez-vous donc? C'est un étrange sommeil que de dormir les yeux ouverts, debout, marchant, parlant, et cependant d'être si profondément endormi.

ANTONIO.

Noble Sébastien, tu laisses dormir ta fortune. Meurs plutôt: toi qui veilles, tu fermes les yeux et refuses de voir.

SÉBASTIEN.

Oh ! tu parles au milieu d'un rêve; mais dans ton rêve il y a du sens.

ANTONIO.

Je suis plus sérieux que je n'ai coutume de l'être; si tu m'entends bien, tu dois être sérieux aussi. Écoute-moi, et tu montes au faîte de la grandeur.

SÉBASTIEN.

Soit : je suis une eau dormante.

ANTONIO.

Je t'enseignerai à prendre ton cours.

SÉBASTIEN.

A la bonne heure; car une paresse héréditaire me rentraîne toujours dans l'inertie.

ANTONIO.

Oh ! si vous vouliez seulement vous avouer

combien il chatouille votre ame, le projet dont vous vous raillez d'avance, comme, en y résistant, vous vous y attachez davantage! En effet, souvent les caractères indécis et flottans creusent, s'enfoncent plus avant dans un projet, par l'effet même de leur crainte et le poids de leur indolence.

SÉBASTIEN.

De grace, explique-toi. Ton œil fixe, ton visage animé annoncent un projet conçu dans ton sein, et dont ton ame en travail aspire à se délivrer.

ANTONIO.

Le voici. Quoique ce seigneur, dont la mémoire est si courte, et qui sera d'aussi courte mémoire dès qu'il sera logé sous terre, ait presque réussi à persuader au roi que son fils est vivant; car c'est un génie persuasif qui entreprend de faire croire ce qu'il ne croit pas lui-même, il est aussi impossible que ce fils ne soit pas noyé, qu'il l'est que cet homme qui dort ici nage en ce moment sur mer.

SÉBASTIEN.

Moi, je n'ai pas le moindre espoir qu'il ne soit pas noyé.

ANTONIO.

Oui, mais ce défaut d'espoir, quelles hautes espérances il doit vous faire naître! N'avoir plus d'espérances de ce côté, c'est en avoir d'un autre côté de si vastes, que l'œil de l'ambition même s'arrête ébloui à cette borne lointaine, et doute de la réalité de ce qu'il y découvre. Voulez-vous demeurer d'accord avec moi que Ferdinand est noyé?

SÉBASTIEN.

Il n'est plus.

ANTONIO.

Maintenant, nommez-moi l'héritier présomptif de Naples?

SÉBASTIEN.

Claribel.

ANTONIO.

Qui? La reine de Tunis? Elle qui habite cent lieues par delà les probabilités de la vie; qui ne peut jamais avoir de Naples aucune nouvelle, à moins que le soleil ne se charge du message; le char de la lune est trop lent dans sa course. Oui, l'enfant né au jour d'un événement, avant que le bruit en parvienne jusqu'à elle, aurait le menton bruni par la toison de l'âge viril. Cette femme que nous avons été conduire si loin, qu'au retour nous avons trouvé le naufrage; nous venons d'être engloutis tous. A la vérité, la mer en a rejeté quelques uns, et par l'ordre de la destinée, pour exécuter une action dont ce qui vient d'arriver n'est que le prologue. Ce qui doit suivre nous regarde; c'est votre rôle et le mien.

SÉBASTIEN.

Où tendent ces ambiguïtés? Que voulez-vous dire? Oui, rien n'est si vrai; la reine de Tunis est la fille de mon frère : à ce titre elle est l'héritière de Naples. Entre ces deux régions il y a quelque distance en effet.

ANTONIO.

Une telle distance, que chaque coudée, chaque vague semblent s'élever et dire : « Comment cette « Claribel nous affranchira-t-elle jamais pour re- « tourner à Naples? » Laissez-la dans Tunis, et que Sébastien se réveille. Répondez-moi : si c'était la mort qui les eût ici terrassés tous, eh bien! leur état ne serait pas pire qu'il ne l'est en ce moment. Il existe tel homme qui peut gouverner Naples aussi bien que ce roi qui dort; des courtisans qui sauront pérorer aussi longuement, aussi ennuyeusement que ce Gonzalo; moi-même je puis, guindé sur une tribune, offrir un orateur aussi disert. Oh! que n'avez-vous mon ame! Quel sommeil que celui-ci pour votre élévation! Me comprenez-vous?

SÉBASTIEN.

Je crois vous comprendre.

ANTONIO.

Et comment la joie de votre cœur accueille-t-elle votre bonne fortune?

SÉBASTIEN.

Je me rappelle que vous avez jadis supplanté votre frère Prospero.

ANTONIO.

Oui; et vous voyez depuis comme ce manteau me sied bien : il a bien plus de grace sur moi qu'auparavant. Les sujets de mon frère étaient mes égaux alors; ils sont mes vassaux maintenant.

SÉBASTIEN.

Mais votre conscience?

ANTONIO.

Bon! la conscience! Et où cela gît-il? Si c'é-

tait une tumeur à mon pied, elle me forcerait d'élargir ma chaussure; mais je ne sens point cette déité dans mon sein. Dix consciences qui s'élèveraient entre moi et mon trône de Milan, pourraient subir le froid et le chaud, se calciner ou se morfondre, avant que j'en ressentisse ni trouble ni peine. Voilà votre frère gisant à nos pieds.—Il ne vaudrait pas mieux que cette terre où il est couché, s'il était ce qu'il paraît être : mort. Moi-même, je puis avec cette obéissante épée.... Seulement trois pouces de ce fer, et je l'endors pour jamais. Vous, en m'imitant, vous plongez dans l'éternel silence ce vieux moraliste, ce grave prud'homme, que nous n'aurons plus ici à censurer notre conduite : tout le reste des courtisans embrassera notre plan avec l'ardeur dont l'enfant s'attache au sein qui l'allaite. Tous donneront eux-mêmes le signal de toute entreprise dont nous leur dirons : Voilà l'heure de l'exécuter.

SÉBASTIEN.

Ta conduite, ami, me servira d'exemple. Comme tu gagnas le trône de Milan, je veux gagner le trône de Naples. Tire ton épée. Un seul coup va t'affranchir du tribut que tu paies, et faire de moi un roi dont tu seras chéri.

ANTONIO.

Allons, ensemble; et quand je lèverai mon bras, songe à lever le tien pour frapper Gonzalo.

SÉBASTIEN.

Oh! un mot encore.

(Ils conversent à part.)

(Entre Ariel, faisant de la musique et chantant.)

ARIEL.

Mon maître prévoit par son art le danger qui vous menace, vous, son ami. — Il m'envoie sauver leurs jours; autrement son projet échoue.

(Il chante à l'oreille de Gonzalo.)

Tandis que vous dormez ici dans une paix profonde,
La conspiration à l'œil ouvert choisit son moment.
Si vous attachez quelque prix à la vie,
Secouez le sommeil et soyez sur vos gardes.
Réveillez-vous, réveillez-vous.

ANTONIO.

Ainsi, frappons tous deux.

GONZALO.

Anges du ciel, sauvez le roi!

(Alonso et sa suite s'éveillent.)

ALONZO.

Quoi! réveillés? Qu'y a-t-il? Pourquoi ces épées nues? Pourquoi ces regards farouches?

GONZALO.

Quel sujet?...

SÉBASTIEN.

Tandis que nous veillions ici à la sûreté de votre sommeil, à l'instant nous venons d'entendre bruire d'épouvantables rugissemens comme de taureaux, ou plutôt de lions. N'est-ce pas ce bruit qui vous a réveillés? Il a frappé mon oreille d'épouvante.

ALONZO.

Je n'ai rien entendu.

ANTONIO.

Oh! c'était un bruit capable d'effrayer un monstre, de faire trembler la terre : sûrement c'étaient les rugissemens d'une foule de lions attroupés.

ALONZO.

Avez-vous entendu cela, Gonzalo?

GONZALO.

Sur mon honneur, seigneur, j'ai ouï un murmure confus et bien étrange : il m'a réveillé; je vous ai poussé en jetant un cri. Mes yeux, en s'ouvrant, les ont vus l'épée nue. Un bruit s'est fait entendre, c'est la vérité. Il faut nous tenir sur nos gardes, ou plutôt quittons ce lieu; tirons nos épées.

ALONZO.

Quittons ce lieu et continuons la recherche de mon malheureux fils.

GONZALO.

Que le ciel le préserve de la dent de ces monstres; car sûrement il respire dans cette île!

ALONZO.

Marchez, je vous suis.

ARIEL à part.

Prospero, mon maître, saura ce que je viens de faire. Va, prince, poursuis sans danger la recherche de ton fils.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

UNE AUTRE PARTIE DE L'ÎLE.

Entre CALIBAN avec une charge de bois. On entend le tonnerre.

CALIBAN.

Que tous les venins que le soleil pompe des eaux croupies, des marais et des fondrières, retombent sur Prospero et ne laissent pas de son corps un pouce sans souffrance! Je sais que ses esprits m'entendent, et pourtant je ne puis m'empêcher de le maudire. Oh! ils ne viendront pas sans son ordre me mordiller, m'effrayer avec leurs mines grimaçantes, me tremper dans la mare, ou, luisans dans la nuit comme des brandons de feu, m'égarer loin de ma route; mais pour chaque vétille il les lâche sur moi: tantôt en forme de singes me faisant la moue, claquant des dents et me mordant après; tantôt ce sont des hérissons qui viennent se rouler sur mon chemin et dresser leurs piquans à l'endroit où mon pied nu pose. Quelquefois je ne suis que plaies, couvert de longs serpens qui m'embrassent, et de leurs langues fourchues sifflent sur moi jusqu'à me rendre fou. —(Entre Trinculo.) Ah! oui... Oh! voici un de ses esprits qui vient me tourmenter pour ma lenteur à porter ce bois. Jetons-nous à plate-terre; peut-être qu'il ne prendra pas garde à moi.

TRINCULO.

Point de buisson, pas le moindre arbrisseau pour se mettre à l'abri de l'injure du temps, et voilà un nouvel orage qui se couvre. Je l'entends siffler là haut dans les vents. Ce nuage noir là bas, ce gros nuage paraît roulé en tonne prête à s'épancher jusqu'à la lie. S'il vient à tonner comme il a fait tantôt, je ne sais où cacher ma tête. A coup sûr ce nuage énorme va se répandre à pleins seaux. Ho ho! qu'avons-nous ici? Est-ce homme ou poisson, vivant ou mort? C'est un poisson... un pauvre hère de poisson, déjà moisi. — Un étrange poisson! Si j'étais en Angleterre maintenant, comme j'y fus une fois, et que j'eusse seulement ce poisson en peinture, il n'y a pas de badaud le dimanche qui ne donnât une pièce d'argent pour le voir (1). C'est là que ce monstre ferait la fortune d'un homme; chaque bête singulière y enrichit son homme. Tandis qu'ils refuseront une obole pour assister un mendiant boiteux, ils vous en jetteront dix pour voir un Indien mort. — Eh! il a des jambes comme un homme, et au lieu de nageoires, deux bras! Sur ma foi, il est chaud encore! Oh! je vire de bord maintenant et laisse là ma première idée. Ce n'est pas là un poisson, mais un insulaire, que tantôt le tonnerre aura frappé. — Hélas! voilà la tempête revenue. Mon meilleur parti est de me blottir sous sa casaque. Je ne vois point d'autre abri autour de moi. Le malheur accouple l'homme avec d'étranges compagnons de lit! Allons, je veux me gîter ici jusqu'à ce que la queue de l'orage soit passée.

(Entre Stephano chantant et tenant une bouteille à la main.)

STEPHANO.

Plus de mer, plus de mer pour moi.
Je veux mourir ici à terre.

C'est une triste antienne à chanter que celle de ses funérailles! Mais voici qui me conforte.

(Il boit.)

Patron et mousse, et bosseman et moi,
Nous aimions tous la vermeille Hippolyte,
Et Caroline et la douce Brigite;
Mais aucun de nous, par ma foi!
Ne s'était soucié d'aimer la Marguerite.
Elle avait, la brutale! une langue maudite,
Contre les matelots toujours pleine d'aigreur:
La poix et le goudron lui faisaient mal au cœur.
Je crois pourtant que la tigresse
Avec un malotru désarmant sa rudesse,
Sans se fâcher,
S'en laissait approcher.
Sus, sus, sus, compagnons, à la mer, le temps presse!
Fi de la Marguerite! au gibet la diablesse!

Ma foi, l'air est assez triste aussi; mais voici qui me conforte.

(Il boit.)

CALIBAN.

Ne me tourmentez point, oh!

STEPHANO.

Qu'est ceci? (1) Avons-nous des diables dans

(1) Satire contre le goût qu'avait alors le peuple anglais pour les monstres, pour tout ce qui lui paraissait merveilleux et nouveau. Non content d'avoir donné des surnoms anglais aux animaux étrangers, le menu peuple les avait encore baptisés en quelque sorte, en appelant *Jack an ape*, Jacques-singe.

WARBURTON.

(1) Trait contre Mandeville, qui, dans ses *Voyages*, prétend avoir traversé une vallée magique, toute pe-

ce pays? Ho, vous accoutrez-vous en sauvages et en hommes de l'Inde pour nous faire niche? Ah! je ne suis pas réchappé de l'eau pour avoir peur ici de vos quatre jambes. Car il a été dit de moi : « Homme ou diable, qui marche sur quatre pieds, ne le ferait pas reculer »; et on le dira toujours, tant que le cœur battra dans le corps de Stephano.

CALIBAN.

L'esprit me tourmente. Oh!

STEPHANO.

C'est là quelque monstre de l'île; ils ont quatre jambes ici. Celui-là, je m'imagine, aura été saisi de la fièvre. Où diable peut-il avoir appris notre langue! Ne fût-ce que pour cela, je veux lui donner quelque secours. Si je puis le guérir et l'apprivoiser, c'est un présent digne du plus fier empereur qui se carre sous une robe de soie.

CALIBAN.

Ne me tourmente pas, je t'en prie; je porterai mon bois plus vite au bûcher.

STEPHANO.

Oui, il est dans l'accès; le voilà qui bat la campagne. Il tâtera de ma bouteille; s'il n'a jamais encore goûté du vin, ce jus, ou peu s'en faudra, va noyer sa fièvre. Si je parviens à le guérir et à l'apprivoiser, je n'en demanderai jamais trop cher: il paiera bien le maître qui l'aura, et cela comptant.

CALIBAN.

Tu ne me fais pas encore grand mal; tu vas redoubler tout à l'heure. Je le sens à tes frémissemens. Maintenant Prospero agit sur toi.

STEPHANO.

Allons, regardez en face, postez-vous bien, ouvrez la bouche, ours; voici un élixir qui vous donnera du caquet. Ouvrez la bouche; ceci fouettera votre fièvre, je vous jure, et comme il faut. Eh bien! vous ne connaissez pas le bon ami qui vous assiste? Allons, encore, ouvrez-la bien.

TRINCULO.

Je croirais connaître cette voix. Ce pourrait être... c'est... Mais ce ne sont là que de malins fantômes. O Dieu! protége-moi.

STEPHANO.

Deux voix et quatre pieds; un monstre tout à fait mignon! L'une à l'avant, l'autre à la poupe! Sa voix douce, il s'en sert pour dire du bien de ses amis; l'autre est une médisante qui tient les mauvais propos. Si tout le vin de mon broc suffit pour le rétablir, je veux déloger sa fièvre. Ainsi soit fait, allons. — Laisse-moi abreuver la médisante.

TRINCULO.

Stephano!

STEPHANO.

Comment, ton autre voix m'appelle? Miséricorde! ce n'est pas un monstre, c'est un démon. Laissons-le là, je n'ai point de cuiller à canon pour le servir de loin (1).

TRINCULO.

Stephano! Si tu es Stephano, approche, touche-moi, parle-moi. Je suis Trinculo, ne sois point effrayé, ton bon ami Trinculo.

STEPHANO.

Si tu es Trinculo, sors, montre-toi. Voyons, voici les jambes les plus courtes: je vais te tirer par là. S'il y a ici des jambes à Trinculo, les voici sans doute. En effet, tu es Trinculo lui-même; comment es-tu devenu le lit de repos d'un ours marin? (2) ou bien serais-tu un Trinculo éclos de son souffle?

TRINCULO.

Je l'ai cru tué ici d'un coup de tonnerre. Mais tu n'es donc pas noyé, Stephano? J'espère maintenant que tu n'es pas noyé. L'orage a-t-il crevé tout à fait? Moi, j'ai cru ce monstre mort, et dans la peur de l'orage, je me suis mis à l'abri sous sa fourrure. — Et es-tu bien vivant, Stephano? O Stephano, deux Napolitains de réchappés!

STEPHANO.

Je te prie, ne me secoue pas si fort; mon estomac n'est pas encore bien raffermi.

plée de diables, et qui touchait aux portes de l'enfer; il fait encore mention, comme de choses qu'il a vues lui-même, de sauvages, d'hommes de l'Inde, qu'il affuble de toutes les fables que Pline a débitées sur les hommes à longues oreilles, à un œil, à un pied, à un corps sans tête, etc.

WARBURTON.

(1) Allusion à un vieux proverbe écossais: *Qui mange avec le diable, a besoin d'une longue cuiller.* GREY.

(2) *Moon-calf*, terme de reproche: *fruit de lune;* c'était une opinion populaire que la lune versait une influence maligne sur l'entendement d'un enfant; de là les idiots ont été appelés en anglais *moon-calves.*

WARBURTON.

CALIBAN.

Ce sont là deux beaux objets, si ce ne sont pas des lutins! Celui-ci est un brave dieu qui possède une liqueur céleste; je veux m'agenouiller devant lui.

STEPHANO.

Comment t'es-tu sauvé? comment es-tu arrivé ici? Jure, sur mon broc, de dire au juste comment tu es venu ici. Moi, j'ai échappé sur un tonneau de vin dont les matelots avaient soulagé le navire. J'en jure par ce broc, que j'ai fait moi-même; oui, de ma main, avec l'écorce d'un arbre, depuis que j'ai gagné le rivage.

CALIBAN.

Je jure sur ce broc d'être ton fidèle sujet, car ta liqueur n'est pas un fruit de la terre.

STEPHANO.

Allons, jure. Comment t'es-tu sauvé?

TRINCULO.

A la nage, matelot, jusqu'à la terre ferme, comme un vrai plongeon. Je nage aussi bien qu'un plongeon, oui! j'en puis jurer.

STEPHANO.

Tiens, baise le livre en témoignage; car disant que tu nages comme un plongeon, tu marches comme une grue.

TRINCULO.

O Stephano, te reste-t-il encore beaucoup de ceci?

STEPHANO.

La futaille entière, matelot; ma cave est au bord de la mer, dans un roc où mon dépôt est caché. — Eh bien l'ours, parle, comment va ta fièvre?

CALIBAN.

N'es-tu pas descendu du ciel?

STEPHANO.

Oui, vraiment, de la lune. C'était moi qu'on voyait dans la lune du temps qu'elle était habitée.

CALIBAN.

De la lune? Je t'y ai vu et je t'adore. Souvent ma souveraine t'a montré à moi, toi, ton chien et ton buisson.

STEPHANO.

Allons, jure-le, baise mon livre aussi. Tout à l'heure j'irai à la source le remplir avec du frais. Jure.

TRINCULO.

Par cette bonne lumière, voilà un sot monstre, et j'en aurais peur, moi? Un monstre bien idiot! — L'homme de la lune? Un pauvre monstre bien crédule! C'est boire net, monstre, sur ma parole.

CALIBAN.

Je veux te montrer dans l'île chaque motte de terre fertile, et je veux baiser ton pied. Je t'en conjure, sois mon dieu.

TRINCULO.

Par le ciel, un monstre altéré et..... perfide! Quand son dieu sera endormi, il lui volera son broc.

CALIBAN.

Je veux baiser ton pied. Je jure d'être ton sujet.

STEPHANO.

Eh bien, approche; à genoux, jure.

TRINCULO.

Ah! ah! ah! J'en mourrai, à force de rire de cet animal à tête de hibou. Un laid animal! Je me crois assez de courage pour le battre.....

STEPHANO.

Vite, allons, baise.

TRINCULO.

..... Si je n'avais pitié de lui, ivre comme il est, le pauvre monstre. — Un horrible monstre!

CALIBAN.

Oh! je te conduirai aux meilleures sources de l'île, je te cueillerai des groseilles, je veux pêcher pour toi et te fournir de ramée. La peste étreigne le tyran que je sers! Je renonce à lui porter du bois. Je me donne à toi, homme merveilleux.

TRINCULO.

Un monstre bien ridicule, de faire une merveille d'un pauvre ivrogne de matelot!

CALIBAN.

Je t'en prie, laisse-moi te mener à l'endroit où croissent les pommes sauvages; de mes ongles crochus je fouillerai la terre, pour te chercher des truffes fraîches. Je te montrerai le nid du geai, et t'apprendrai à dénicher le léger oiselet. Nous irons ensemble cueillir les noisettes qui pendent en bouquets; et quelquefois j'attraperai pour toi de jeunes chamois du grand roc. Veux-tu venir avec moi?

STEPHANO.

J'y consens, marche devant nous sans babiller

davantage. — Trinculo, le roi et tous nos passagers étant noyés de compagnie, nous héritons de tout ici. Porte ma bouteille! compagnon Trinculo, nous allons tout à l'heure la remplir de nouveaux sucs.

CALIBAN chantant dans son ivresse

Adieu, maître, adieu, adieu.

TRINCULO.

Comme il hurle! Comme il est ivre, le monstre!

CALIBAN.

Adieu, je te quitte, adieu, maître :
Je ne creuserai plus d'étang ni de vivier,
Tu ne me verras plus, pour chauffer ton foyer,
Courber le dos sous des souches de hêtre.
J'ai secoué ton joug, enfin, et Caliban
Ne veut plus, désormais à tes ordres rebelle,
Ni gratter ton buffet, ni laver ta vaisselle;
Adieu, maître; adieu, dur tyran.
Ban, ban, ban, Caliban.

Liberté, jour heureux! liberté, jour de joie!
Caliban va servir un autre homme que toi·
Et son maître nouveau l'affranchit de ta loi.
Liberté, jour heureux! liberté, jour de joie!

STEPHANO.

Allons, brave monstre, marche à notre tête.

(Ils sortent.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DEVANT LA CAVERNE DE PROSPERO.

Entre FERDINAND chargé d'une racine d'arbre.

Il est des plaisirs mêlés de fatigue; mais le délice qu'ils font goûter en charme toute la peine et la rend insensible. Il est de viles fonctions où l'on peut s'abaisser avec noblesse; d'obscurs et chétifs services, qui visent à d'illustres récompenses. Cette tâche ignoble qu'on m'impose, serait pour moi aussi accablante qu'elle m'est odieuse; mais la maîtresse que je sers a le don de ranimer un cœur mort; elle change mes travaux en plaisirs. Oh! elle a dix fois plus de douceur que son père n'a de rudesse; et il est tout hérissé d'aspérité. Il faut que je transporte quelques milliers de ces racines, et que je les range en un seul tas. J'en ai reçu l'ordre menaçant. Ma sensible maîtresse pleure quand elle me voit au travail, et dit que jamais pareil office ne fut rempli par un pareil serviteur. J'oublie ma peine. Ah! ces douces pensées rafraîchissent mon travail, et mon fardeau ne pèse rien.

(Entrent Miranda, et Prospero à distance.)

MIRANDA.

Hélas! je vous en prie, ne travaillez pas de cette force. Je voudrais que le tonnerre eût consumé tout ce bois, qu'on vous a commandé de ranger en piles. De grace, mettez à terre ce fardeau, et reposez-vous. Ah! si ces souches pouvaient avoir du sentiment, elles gémiraient de vous donner tant de mal! mon père est enfoncé dans ses études : reposez-vous, je vous en prie. Il en a pour trois heures à rester enfermé.

FERDINAND.

O ma très chère maîtresse, le soleil sera couché avant que j'aie fini la tâche que je suis condamné à remplir.

MIRANDA.

Si vous voulez vous asseoir, moi, pendant ce temps, je vais porter ce bois. Je vous prie, cédez-moi votre fardeau, je le porterai au chantier.

FERDINAND.

Non, précieuse créature, j'aimerais mieux disloquer mes bras, briser mes reins, que de vous voir vous abaisser à ce vil emploi, tandis que moi, je resterais là assis et oisif devant vous.

MIRANDA.

Cet emploi me conviendrait tout aussi bien qu'à

vous; et j'en sentirais bien moins la fatigue, car mon cœur serait à l'ouvrage, et le vôtre y répugne.

PROSPERO.

Pauvre et sensible enfant! Le poison a gagné ton cœur : cette visite en est la preuve.

MIRANDA.

Vous avez l'air fatigué!

FERDINAND.

Non, ma noble maîtresse. Que vous soyez près de moi le soir, je me sens aussi frais qu'au matin. Je vous conjure, et c'est surtout pour le placer dans mes prières, apprenez-moi quel est votre nom.

MIRANDA.

Miranda. O mon père, en le disant, je viens de désobéir à tes ordres!

FERDINAND.

Miranda, fille admirée! Oui, la plus admirable des merveilles, trésor digne de tout ce que l'univers enferme de plus précieux. J'ai vu nombre de femmes, mes yeux les observaient avec soin; plus d'une fois la mélodie de leur voix a captivé mon oreille trop attentive à les écouter. Plusieurs belles me plurent, l'une par une vertu, l'autre par une autre; mais une femme qui remplit mon ame tout entière, je ne la trouvai jamais; toujours quelque défaut jaloux, à côté de la plus belle des graces, en détruisait le charme et ternissait sa beauté. Mais vous, ô vous, que je vois si accomplie et sans égale, le ciel vous a formée du trait le plus parfait de chacune de ses créatures.

MIRANDA.

Je n'en connais pas une de mon sexe; je ne me rappelle les traits d'aucune femme, et ne connais que mon visage, que j'ai vu dans mon miroir. Je n'ai point vu non plus de ces objets qu'on appelle des hommes, que vous, mon doux ami, et mon tendre père. Je ne sais pas quels sont leurs traits hors de cette île; mais sur mon innocence, qui est le joyau de ma dot, je ne souhaiterais dans le monde d'autre compagnon que vous; et mon imagination ne peut se peindre d'autre figure que la vôtre, qui pût me plaire. Mais je cause un peu trop indiscrètement, et j'oublie les leçons de mon père.

FERDINAND.

Je suis né prince, Miranda, et maintenant peut-être je suis un roi (que je voudrais me tromper!), et je ne me soumettrais pas plus à transporter ce bois en esclave que je n'endurerais l'avide moucheron importunant mon visage. Mais écoutez parler mon ame : à peine vous ai-je vue que mon cœur a volé à votre service. En vous réside la puissance qui m'assujétit à cette servitude, et c'est pour l'amour de vous que je suis ce bûcheron si docile.

MIRANDA.

M'aimez-vous?

FERDINAND.

O cieux et terre! soyez témoins de mon serment, et couronnez d'un succès fortuné le sentiment que je déclare, s'il est sincère; et s'il est vain, convertissez en revers tout ce qui m'est réservé de bonheur. Oui, je vous aime, vous estime, vous révère, au dessus de tous les biens que possède le monde.

MIRANDA.

Je suis folle de pleurer de ce qui me donne de la joie.

PROSPERO.

Heureuse rencontre des deux plus rares penchans! Ciel, verse tes faveurs sur l'affection mutuelle qui naît entre ces enfans!

FERDINAND.

Pourquoi pleurez-vous?

MIRANDA.

C'est de mon peu de mérite, qui fait que je n'ose offrir ce que je désire donner, et bien moins encore accepter ce dont la privation me ferait mourir. Mais c'est une vraie enfance, et plus je veux cacher ce que je pense, plus mon secret s'élève et se découvre. Loin de moi, honte hypocrite! Délie ma langue, ô toi franche et sainte innocence! Je suis votre femme, si vous voulez m'épouser; sinon je mourrai votre vierge fidèle. Vous pourriez me refuser pour votre compagne; mais, que vous le vouliez ou non, je veux du moins être votre suivante.

FERDINAND.

Vous serez ma souveraine, ô ma bien-aimée! et moi toujours soumis ainsi à vos pieds.

MIRANDA.

Vous serez donc mon mari?

FERDINAND.

Oui, et d'un cœur aussi joyeux que l'esclave qui épouse la liberté. Voilà ma main.

MIRANDA.

Et voilà la mienne, et dedans est mon cœur. Maintenant adieu pour une demi-heure.

FERDINAND.

Mille adieux! oh! mille!

(Ils sortent.)

PROSPERO.

Je ne puis sentir aussi vivement qu'eux ce ravissement qui les transporte, mais il n'est rien qui pût me donner plus de joie. Je retourne à mes livres; car, avant l'heure du souper, il me reste bien du travail pour l'intérêt de ce jeune couple.

(Il sort.)

SCÈNE II.

UNE AUTRE PARTIE DE L'ILE.

Entrent CALIBAN, STEPHANO et TRINCULO, qui tient la bouteille.

STEPHANO.

Ne m'en parle plus. Quand la futaille sera à sec nous boirons de l'eau, pas une goutte auparavant: ainsi, haut le flacon, et t'en donne à cœur joie, monstre. Allons, mon page, bois à ma santé.

TRINCULO.

Son page! la folie de cette île! On dit que l'île n'a en tout que cinq habitans. Des cinq nous voilà trois; si les deux autres ont le cerveau timbré comme nous, l'état chancelle.

STEPHANO.

Bois donc, mon page, quand je te l'ordonne. Comme tes yeux sont enfoncés dans ta tête!

TRINCULO.

Où voudrais-tu qu'il les eût? A son dos? Ce serait vraiment un joli monstre.

STEPHANO.

Mon ami le monstre a noyé sa langue dans le vin. Pour moi, je défie la mer entière de me noyer. J'ai nagé trente-cinq lieues nord et sud avant de pouvoir gagner terre (1). Par ce soleil, tu seras mon lieutenant, monstre, ou mon enseigne.

(1) Ces plaisanteries sont dirigées contre les Voyages et Aventures du célèbre Portugais Fernand Mandez Pinto, publiés en 1614 (traduits en français, in-4°, Paris, 1628), et qui, dans sa relation, prétend avoir fait naufrage cinq fois de suite.

J. A. H.

TRINCULO.

Enseigne, lui! il n'est bon qu'à servir d'épouvantail.

STEPHANO.

Va, seigneur monstre, nous ne reculerons pas.

TRINCULO.

Ni n'avancerez guère; je veux vous voir tomber sur l'herbe comme du plomb, sans pouvoir seulement crier ouf.

STEPHANO.

Ours, mon ami, parle une fois dans ta vie, si tu es un ours d'honneur.

CALIBAN.

Comment se porte ta grandeur? Permets-moi de lécher ton soulier. Je ne veux pas le servir, lui; il n'est pas brave.

TRINCULO.

Tu mens, ignare amphibie. J'ai du cœur assez pour colleter un prévôt; monstre dépravé, réponds: as-tu jamais vu poltron sabler autant de vin que j'en ai bu aujourd'hui? Oses-tu me faire un grossier mensonge, toi, avorton, qui n'es qu'une ébauche de monstre?

CALIBAN.

Oh, comme il se moque de moi! Le laisseras-tu dire, mon prince?

TRINCULO.

Mon prince, dit-il! — Qu'un monstre puisse être si imbécile!

CALIBAN.

Oh, encore! Je t'en prie, mords-le si serré qu'il en meure.

STEPHANO.

Trinculo, garde entre tes dents une langue avisée. Si tu fais le mutin, le premier arbre..... Ce pauvre monstre est mon sujet; et je ne souffrirai pas qu'on l'insulte.

CALIBAN.

Je remercie mon noble maître. Te plaît-il d'ouïr encore une fois la prière que je t'ai faite?

STEPHANO.

Oui-da, j'y consens. A genoux, et répète-la. Je resterai debout, et Trinculo aussi.

(Ariel entre invisible.)

CALIBAN.

Comme je te l'ai dit tantôt, je suis sujet d'un tyran, d'un sorcier qui par ses fraudes m'a extorqué cette île.

ARIEL.

Tu mens.

CALIBAN.

Tu mens toi-même, malicieux singe. Je voudrais bien qu'il plût à mon vaillant maître de t'exterminer. Non, je ne mens point.

STEPHANO.

Trinculo, si tu le troubles encore dans son récit, je jure par ce poing qu'il t'en coûtera ta meilleure dent.

TRINCULO.

Quoi! Je n'ai rien dit.

STEPHANO.

Tu peux murmurer tout bas, pas davantage; et toi, (à Caliban) poursuis.

CALIBAN.

Je dis que par sortilége il a volé cette île; il me l'a volée, à moi. S'il plaît à ta grandeur de me venger de lui; car je sais bien que tu l'oseras, toi; mais ce visage ne l'oserait jamais.

STEPHANO.

Cela est très certain.

CALIBAN.

Tu seras le seigneur de l'île, et moi je te servirai.

STEPHANO.

Mais comment manœuvrer cette affaire? Peux-tu me fournir une occasion?

CALIBAN.

Ah! oui, oui, prince. Je promets de te le livrer endormi, dans un lieu où tu pourras lui enfoncer un clou dans la tête.

ARIEL.

Tu mens, tu ne le peux pas.

STEPHANO.

Que nous veut cet importun? Toi, bouffon, digne de la livrée des fous!

CALIBAN.

Je conjure ta grandeur de le battre à grands coups; et reprends-lui cette bouteille, quand il ne l'aura plus, il lui faudra boire de l'eau de mare; car je ne lui montrerai pas où coulent les sources vives.

STEPHANO.

Crois-moi, Trinculo, ne t'expose pas davantage au danger..... Interromps encore le monstre d'un seul mot; je deviens sourd à la clémence : et cette main, vois-tu, t'aplatira comme un denier.

TRINCULO.

Et quoi, que fais-je? Je n'ai rien dit. Allons, je vais m'éloigner un peu de vous.

STEPHANO.

N'as-tu pas dit qu'il mentait?

ARIEL.

Tu mens.

STEPHANO.

Oui? (Il le bat.) Prends ceci pour toi. Si l'essai te plaît, donne-moi un démenti encore.

TRINCULO.

Je ne vous ai point donné de démenti. Quoi, avez-vous perdu l'ouïe et la raison aussi? La peste soit de votre bouteille! — Voilà ce qu'opèrent l'ivresse et le vin. Le farcin sur votre monstre, et le diable vous serre les doigts!

CALIBAN.

Ah, ah, ah!

STEPHANO.

Maintenant, reprends le fil de ton histoire. (A Trinculo.) Et toi, retire-toi plus loin.

CALIBAN.

Bats-le davantage! bats-le bien. Dans peu de temps je le battrai aussi moi.

STEPHANO.

Encore plus loin! — Allons, toi, poursuis.

CALIBAN.

Eh bien! comme je te l'ai dit, c'est sa coutume à lui de dormir dans l'après-midi. Alors tu peux lui fendre le crâne après avoir d'abord saisi ses livres, ou d'une massue fracasser sa tête, ou l'éventrer avec un pieu, ou de ton couteau lui ouvrir le gosier. Souviens-toi bien de t'emparer d'abord de ses livres; car sans eux il n'est qu'un sot comme moi, pas un esprit n'obéirait à ses ordres. Ils le haïssent tous aussi mortellement que je le hais. Ne brûle que ses livres. Il a d'excellens ustensiles, c'est ainsi qu'il les nomme, dont il ornera bien sa maison, quand il en aura une. Et surtout, ce qui mérite d'être sérieusement considéré, c'est la beauté de sa fille : lui-même il l'appelle incomparable. Jamais je n'ai vu de femme que ma mère Sycorax et elle; mais elle l'emporte autant sur Sycorax que le grand arbre sur le buisson.

STEPHANO.

Est-ce donc une si gente bachelette?

CALIBAN.

Oui, mon prince : je te réponds qu'elle est digne

de ton lit, et qu'elle te produira une belle lignée.

STEPHANO.

Monstre, je suis résolu de tuer cet homme. Sa fille et moi, nous serons roi et reine : vivent nos altesses! et Trinculo et toi, vous serez nos vice-rois. Goûtes-tu le projet, Trinculo?

TRINCULO.

Oh, excellent!

STEPHANO.

Donne-moi ta main. Je suis fâché de t'avoir battu; mais tant que tu vivras, garde entre tes dents une langue avisée.

CALIBAN.

Dans moins d'une demi-heure il sera endormi. Veux-tu l'exterminer alors?

STEPHANO.

Oui, sur mon honneur.

ARIEL.

Je vais raconter ceci à mon maître.

CALIBAN.

Tu me rends gai : je suis plein d'allégresse. Allons, soyons tous joyeux. Je t'en prie, entonne-nous l'air que tu m'as appris tantôt.

STEPHANO.

Je veux faire raison à ta requête, monstre : oui, toujours d'humeur à te faire raison. Allons, Trinculo, chantons.

(Stephano chante.)

Moquons-nous d'eux, narguons-les tous,
Moquons-nous d'eux : la pensée est libre.

CALIBAN.

Ce n'est pas l'air.

(Ariel joue l'air sur un pipeau et s'accompagne d'un tambourin.)

STEPHANO.

Qu'est-ce que cela?

TRINCULO.

C'est l'air de notre chanson joué par la figure de personne.

STEPHANO.

Si tu es homme, montre-toi en forme humaine; si tu es diable, prends la forme que tu voudras.

TRINCULO.

Oh, pardonnez-moi mes péchés!

STEPHANO.

Qui meurt, a payé toutes ses dettes. — Je te défie..... merci de nous!

CALIBAN.

Es-tu effrayé?

STEPHANO.

Moi, monstre? Non.

CALIBAN.

Ne sois point effrayé : l'île est remplie de bruits, de sons errans, et de doux airs, qui donnent du plaisir sans jamais nuire. Quelquefois des milliers d'instrumens résonnans bourdonnent à mes oreilles; et quelquefois ce sont des voix, telles que, si je m'éveillais alors après un long sommeil, elles me feraient dormir encore; et en dormant il me semble que je vois les nuées s'ouvrir, et offrir un amas de biens prêts à pleuvoir sur moi; en sorte qu'au moment où je me réveille, je m'écrie du désir de me rendormir, pour rêver encore.

STEPHANO.

Ma foi, j'aurai là un beau royaume où ma musique ne me coûtera rien.

CALIBAN.

Oui, quand Prospero sera égorgé.

STEPHANO.

C'est ce qui arrivera tout à l'heure. Je n'ai pas oublié ton histoire.

TRINCULO.

Le son s'éloigne. Suivons-le, et après faisons notre coup.

STEPHANO.

Guide-nous, monstre; nous te suivons. — Je serais bien aise de voir ce tambourineur. Il roule bien la baguette.

TRINCULO.

Viens-tu? — Je suivrai Stephano.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

LA SCÈNE CHANGE : ON DÉCOUVRE UNE AUTRE PARTIE DE L'ILE.

Entrent ALONZO, SÉBASTIEN, ANTONIO, GONZALO, ADRIEN, FRANCISCO et autres.

GONZALO.

Par mon bon ange, je ne puis aller plus loin, seigneur. Mes vieux os sont brisés : c'est un vrai labyrinthe que nous avons parcouru là, par tant de sentiers ou droits ou tortueux. J'implore votre patience, j'ai besoin de me reposer.

ALONZO.

Je ne peux vous blâmer, bon vieillard. Moi-même je me sens accablé d'une lassitude qui en-

gourdit tous mes esprits. Asseyez-vous et reposez-vous ; et moi, je veux laisser ici mon espérance, et me défaire de ce flatteur qui me trompe. Il est noyé, celui que poursuivent nos pas errans, et la mer se rit de nos vaines recherches sur terre. Eh bien ! abandonnons-le à son sort.

ANTONIO à part à Sébastien.

Je suis bien aise qu'il abjure ainsi tout espoir. N'allez pas pour un mauvais succès renoncer au projet que vous étiez résolu de consommer.

SÉBASTIEN.

Nous l'accomplirons à la première occasion favorable.

ANTONIO.

Cette nuit donc. Car épuisés comme ils sont par cette marche, ils n'auront ni la volonté ni la force de veiller sur eux-mêmes, comme s'ils étaient dispos et frais.

SÉBASTIEN.

Oui ! cette nuit; n'en parlons plus.

(On entend une musique majestueuse et d'un genre surnaturel; Prospero invisible est sur une éminence. Entrent plusieurs fantômes sous des formes bizarres, qui apportent un festin. Ils forment autour de la table une danse mêlée de saluts et de signes engageans, invitant le roi et les autres à manger. Ils disparaissent ensuite.)

ALONZO.

Quelle est cette harmonie? Mes bons amis, prêtons l'oreille.

GONZALO.

Une ravissante et délicieuse musique !

ALONZO.

Ciel, envoie-nous des anges tutélaires ! De quelle espèce étaient ces êtres?

SÉBASTIEN.

Des fantômes vivans ! Oh, je croirai désormais qu'il existe des licornes ; qu'il est dans l'Arabie un arbre qui sert de trône au phénix, et qu'aujourd'hui encore un phénix y règne.

ANTONIO.

Et moi je crois l'un et l'autre ; et que toute autre merveille incroyable se présente à moi, j'attesterai sa vérité. Jamais les voyageurs n'ont menti, quoique les idiots les citent et les condamnent au coin de leur foyer.

GONZALO.

Si je racontais ceci dans Naples, voudraient-ils me croire, si je leur disais que j'ai vu une île peuplée de pareils habitans? Car certainement c'est là le peuple de cette île, et quelque monstrueuses que soient leurs formes, remarquez bien cependant que leurs manières ont quelque chose de si aimable, de si doux, qu'à peine en trouveriez-vous de pareilles dans bien des rangs de notre espèce humaine, je dirais presque, dans aucun.

PROSPERO.

Honnête seigneur, tu as raison. Car (à part) plusieurs de vous, ici présens, êtes plus pervers que des démons.

ALONZO.

Je ne me lasse point de songer à leurs formes étranges, à leurs gestes, aux sons si doux de leur murmure, qui sans le secours de la langue exprime un langage muet et merveilleux.

PROSPERO à part.

Pour louer, attends à la fin.

FRANCISCO.

Ils se sont évanouis bien rapidement.

SÉBASTIEN.

Qu'importe, puisqu'ils laissent après eux leurs mets; et la faim nous presse. — Vous plaît-il de goûter de ce qui est servi devant nous?

ALONZO.

Moi, non.

GONZALO.

En bonne foi, seigneur, vous n'avez rien à craindre. Quand nous étions enfans, y avait-il un seul homme persuadé qu'il existait un peuple dans les montagnes portant des fanons semblables à ceux de nos taureaux, et des humains dont les yeux étaient placés au milieu de leur poitrine? et cependant, nous le voyons aujourd'hui, un voyageur à son départ pourrait gager un contre cinq (1) de rapporter de ces faits d'excellens témoignages.

ALONZO.

Eh bien ! je veux m'approcher de cette table et manger, dût-ce être là mon dernier repas! Eh qu'importe, je sens que mes jours de bonheur sont passés. Mon frère, seigneur duc, approchez-vous et imitez-nous.

(Des éclairs et du tonnerre. Entre Ariel sous la forme d'une harpie, il secoue ses ailes sur la table, et subitement le banquet disparaît.)

ARIEL.

Vous êtes trois hommes de crime. La destinée chargée de mouvoir ce bas monde et tout ce qu'il

(1) *Each putter out on of five for one :* Un voyageur en partant laissait un, et on lui rendait cinq, s'il avait le bonheur de revenir.

renferme, a forcé l'insatiable mer à vous vomir sur le rivage de cette île, où n'habite aucun homme que vous, méchans, indignes de vivre parmi les hommes. J'ai rempli vos têtes de démence, oui, de ce courage frénétique qui porte les humains à se noyer eux-mêmes ou à s'étrangler de leurs propres mains.

(Alonzo, Sébastien et les autres tirent leurs épées.)

Insensés! mes compagnons et moi sommes les ministres de la destinée. Les élémens dont est forgée la trempe de vos épées ne peuvent pas plus entamer la moindre plume de mes ailes, que poignarder les vents tumultueux; que blesser le sein de l'onde, qui se réunit et ferme à l'instant la plaie du glaive. Mes compagnons sont invulnérables comme moi. Et quand je donnerais prise à vos armes, elles sont maintenant trop pesantes pour vos forces: vos mains ne pourraient les soulever. Mais souvenez-vous, car tel est ici l'objet de mon message, que vous avez dépouillé de son duché de Milan le vertueux Prospero, que vous l'avez exposé sur la mer, qui depuis vous en a payé le salaire, lui et sa fille innocente. C'est pour ce complot odieux que les tout-puissans Destins, qui diffèrent, mais n'oublient pas, ont enflammé les mers et leurs rivages, ont soulevé toutes les créatures contre votre paix: toi, Alonzo, ils t'ont privé de ton fils. Ils vous annoncent, par ma voix, que des fléaux plus terribles dans leur lenteur que ne peut l'être l'instant fatal qui tue, vont s'attacher à vous et vous poursuivre pas à pas. Pour vous préserver des vengeances prêtes à éclater sur vos têtes dans cette île sauvage, il ne vous reste qu'un moyen: le remords sincère, suivi d'une vie sans reproche.

(Ariel s'évanouit dans un coup de tonnerre; ensuite, au son d'une musique agréable, les fantômes rentrent et dansent en exprimant plusieurs pantomimes, et ils enlèvent la table.)

PROSPERO, à part.

Fort bien, mon Ariel! cette harpie, tu l'as rendue d'après nature. Elle avait de la grace dans sa voracité: tu n'as pas omis un mot de l'instruction que je t'avais donnée. Mes esprits secondaires ont montré aussi une fidélité rare: dans leurs personnages divers ils imitaient la vie. Le pouvoir de mes charmes agit, et ces hommes, mes ennemis, sont enchaînés tous dans le délire: je les tiens sous ma puissance; je veux les laisser en proie à ces accès de frénésie, tandis que je vais revoir le jeune Ferdinand, qu'ils croient noyé, et celle qui lui est si chère, qui m'est si chère, la bien-aimée de tous les deux.

(Prospero quitte sa place et sort.)

GONZALO.

Au nom de quelque puissance du ciel, seigneur, pourquoi demeurez-vous immobile dans cette étrange extase?

ALONZO.

O prodige, prodige d'horreur! Il me semblait que les vagues avaient une voix et me le nommaient, qu'à mon oreille les sifflemens des vents le répétaient, que le tonnerre de son organe profond et formidable le prononçait, le nom de Prospero; ses sourds roulemens grondaient ma conscience. La voilà la cause qui a enseveli mon fils sous le sable des mers; et moi j'irai dans leurs abîmes plus avant que jamais n'a pénétré la sonde, j'irai chercher mon fils et m'ensevelir avec lui.

(Il sort.)

SÉBASTIEN.

Un seul démon à la fois! J'attaquerai leurs légions réunies.

ANTONIO.

Je suis ton second.

(Ils sortent.)

GONZALO.

Ils sont tous trois forcenés de désespoir. Leur ancien crime, comme un poison qui ne doit opérer qu'après un long espace de temps, commence à ronger leurs ames. Vous, dont les muscles sont plus souples que les miens, courez sur leurs pas, je vous prie, et sauvez-les des fureurs où cet accès peut les précipiter.

ADRIEN.

Venez avec nous, de grace.

(Ils sortent.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA GROTTE DE PROSPERO.

Entrent PROSPERO, FERDINAND et MIRANDA.

PROSPERO.

Si je vous ai traité avec un excès de rigueur, le prix que vous recevez compense bien vos peines; car je vous ai donné ici une portion de ma vie, ou plutôt le seul objet qui me fasse aimer la vie. Ce don si cher, je le mets encore une fois dans vos mains. Toutes mes tyrannies n'étaient que des épreuves de votre amour, et vous en avez soutenu les rigueurs avec un merveilleux courage. Ici, à la face du ciel, je ratifie ce don précieux que je vous fais. O Ferdinand, ne ris point de m'entendre la vanter; car tu reconnaîtras qu'elle est au-dessus des éloges, et que la louange impuissante succombe et rampe à ses pieds.

FERDINAND.

Je le crois, je le croirais contre la voix d'un oracle.

PROSPERO.

Reçois donc ma fille comme un don de ma main, et aussi comme le prix que ton mérite a conquis. Mais si tu romps sa ceinture virginale avant que les cérémonies saintes aient été solennellement accomplies, jamais le ciel ne fera descendre sur vous ses douces rosées, pour faire prospérer cette union; mais la haine stérile, le dédain au regard amer et la discorde sèmeront votre lit nuptial de tant d'épines odieuses, que vous le prendrez tous deux en haine. Ainsi songe à veiller sur ton amour, jusqu'à ce que le flambeau de l'hymen vous éclaire.

FERDINAND.

Comme il est vrai que j'espère des jours paisibles, une belle lignée, une vie longue et toujours animée du même amour que ce jour voit naître, l'antre le plus sombre, la retraite la plus propice au mystère, le plus fougueux transport que puisse suggérer notre mauvais génie, rien ne me fera profaner par une ardeur prématurée l'honneur de mon amour. Non, et avant que j'attente à la pureté du jour nuptial, avant que je songe à faner sa fleur, le char du soleil sera abîmé, ou la nuit enchaînée sous le globe.

PROSPERO.

Noble et belle réponse! Assieds-toi donc à ses côtés, et converse avec elle. Elle est à toi. — Allons, Ariel, mon ingénieux serviteur, mon Ariel.

(Entre Ariel.)

ARIEL.

Que désire mon puissant maître? me voilà.

PROSPERO.

Toi et les esprits que tu commandes, vous avez tous à merveille exécuté mes derniers ordres : j'ai besoin de vous encore pour certain exploit pareil. Pars et rallie en ce lieu tout le menu peuple des esprits; je te donne sur eux pleine puissance. Anime-les et leur imprime les plus rapides mouvemens; car il faut que j'amuse les yeux de ce jeune couple par quelques jeux, quelques prestiges de mon art : c'est ma promesse, et ils en attendent l'effet.

ARIEL.

Tout à l'heure?

PROSPERO.

Oui, dans un clin d'œil.

ARIEL.

Tu n'auras pas dit, *va et reviens*, et respiré

l'air deux fois, et crié, *allons, allons,* que tu vas les voir accourir tous avec leurs singeries et leurs grimaces, et du talon frappant à petits pas la terre. M'aimes-tu, maître? Oh! non.

PROSPERO.

Tendrement, mon joli Ariel. N'approche pas, que je ne t'appelle.

ARIEL.

Oui, je comprends.

(Il sort.)

PROSPERO.

Songe à tenir ta parole; n'abandonne pas trop les rênes à tes désirs : les sermens les plus forts se consument au feu de la passion, comme une paille légère. Maîtrise mieux ces transports, ou c'est fait de ta promesse.

FERDINAND.

Je la garantis, seigneur. Cette fraîche innocence, cette pudeur vierge, telle qu'une neige pure qui doucement pénètre mon cœur, tempèrent l'ardeur de mes sens.

PROSPERO.

Fort bien.—Allons, mon Ariel, viens maintenant; amène les surnuméraires, plutôt que d'oublier un seul esprit. Parais ici et déploie.....— Point de langue, tous vos yeux; du silence.

(Musique douce.)

MASQUE [1].

(Entre Iris.)

IRIS.

Cérès, bienfaisante déesse, laisse un moment tes guérets et leurs riches bandes de froment, de seigle et d'orge dorés, d'avoine jaunissante et de pois en fleurs; quitte le gazon ras de tes collines, où vivent les broutantes brebis, et tes vastes prairies semées de parcs où elles se retirent au milieu des pyramides de foin odorant. Abandonne tes parterres ornés d'un ruban de pivoines et de tulipes, qu'à tes ordres le spongieux avril fait éclore pour former de chastes couronnes à tes nymphes modestes; et tes bocages rembrunis dont l'ombre plaît au jouvenceau perdu d'amour et délaissé de sa bachelette; et tes vignobles ceints de palissades, et tes arides grèves de mer hérissées de rocs où tu vas respirer le frais: la reine du firmament, dont je suis l'ondoyante ceinture, envoie sa messagère t'inviter à une fête sur ce gazon. Elle arrive, ses paons volent à tire d'aile : hâte tes pas, riche Cérès, et viens recevoir ma souveraine.

(Entre Cérès.)

CÉRÈS.

Salut, messagère vêtue de diverses couleurs, toi qui ne désobéis jamais à l'épouse de Jupiter; toi qui, déployant tes ailes de safran, verses sur mes fleurs des rosées de miel et les pluies rafraîchissantes; et qui d'un bout de ton arc bleu couronnant le front de mes forêts, et de l'autre abaissé sur mes pelouses sans arbrisseaux, formes une riche écharpe à ma terre superbe; dis, pourquoi ta reine m'appelle-t-elle ici sur la verdure de ce gazon frais?

IRIS.

Pour célébrer une alliance d'amour sincère et doter de vos dons un couple d'amans fortunés.

CÉRÈS.

Dis-moi, Iris, bel arc des cieux, sais-tu si Vénus ou son fils accompagnent la reine? Du jour qu'ils tramèrent le complot qui livra ma fille au ténébreux Pluton, j'ai fait serment d'éviter la scandaleuse société et de la mère et de son aveugle fils.

IRIS.

Ne crains point que sa présence ici t'importune: je viens de rencontrer la déesse fendant les nues vers Paphos, et son fils avec elle dans son char attelé de colombes. Ils s'étaient flattés avec leurs charmes corrupteurs de séduire cet amant et sa jeune amante, qui ont fait vœu de ne prélever aucun des droits de la couche nuptiale avant que la torche de l'hymen soit allumée. Mais en vain la lascive mignonne de Mars a fait jouer deux fois tous ses prestiges; son fils au cerveau plein de malices a brisé ses flèches; il jure de ne plus tendre son arc; et désormais, jouant avec les passereaux, il ne veut plus être qu'un enfant.

CÉRÈS.

L'auguste reine des cieux, Junon s'avance: je la reconnais à son port majestueux.

(Entre Junon.)

JUNON.

Comment se porte ma bienfaisante sœur? Allons ensemble bénir ce tendre couple, afin qu'ils coulent des jours prospères, et qu'ils soient honorés dans leurs enfans.

(Junon chante le couplet qui suit.)

(1) Le *masque* était une représentation allégorique qu'on donnait aux mariages des princes et aux fêtes des cours.

Bonheur, richesses, douceurs du mariage,
Longue chaîne de prospérités et de jours,
Joie et plaisirs sur toutes vos heures :
Tels sont les vœux dont Junon bénit votre hymen.

CÉRÈS.

Que la terre pour vous soit toujours féconde ;
Que vos moissons remplissent vos greniers inépuisables ;
Que les grappes pendent pressées aux ceps de vos vignes ;
Que vos arbustes ploient sous leurs doux fardeaux ;
Que le lendemain de vos récoltes
Soit pour vous le premier jour d'un nouveau printemps.
Jamais la stérilité, la disette n'approcheront de votre asile :
Tels sont les présens dont Cérès dote votre hymen.

FERDINAND.

Voilà la vision la plus auguste ! les chants les plus harmonieux... Oh ! puis-je oser croire que ce ne sont là que des fantômes ?

PROSPERO.

De vrais fantômes, que mon art a évoqués de leurs retraites, pour exécuter ces jeux de mon imagination.

FERDINAND.

Oh, que je vive toujours ici ! Un père si merveilleux et une si rare épouse font un paradis de ces lieux.

PROSPERO.

Silence, mon fils : Junon et Cérès s'entretiennent tout bas ; elles ont l'air grave. Il reste de nouvelles scènes à exécuter. Chut ; pas une syllabe, ou notre charme est rompu.

(Junon et Cérès se parlent bas, et envoient Iris en message.)

IRIS.

Vous, naïades, nymphes des serpentans ruisseaux, avec vos couronnes de joncs et vos regards toujours pleins d'innocence, quittez l'onde ridée de vos canaux, et venez sur ce gazon vert obéir au signal qui vous appelle : c'est Junon qui l'ordonne. Hâtez-vous, vierges réservées, aidez-nous à célébrer une alliance d'amour fidèle : ne vous faites pas attendre. (Entrent certaines nymphes.) Et vous, moissonneurs armés de faucilles, brûlés du soleil et fatigués du laborieux août, accourez de vos sillons et livrez-vous à la joie. Chômez ce jour de fête ; couvrez-vous de vos chapeaux de seigle, et suivez chacun chacune de ces fraîches nymphes dans les nœuds d'une danse rustique.

(Entrent certains moissonneurs, avec les habits de leur état ; ils se joignent aux nymphes et commencent une gracieuse danse, à la fin de laquelle Prospero se lève brusquement et parle. Ils disparaissent ensuite lentement avec un bruit étrange, sourd et confus.)

PROSPERO à part.

J'avais oublié l'odieuse conspiration du monstre Caliban et de ses complices contre mes jours : l'instant arrive ; leur complot est près d'éclater. (Aux esprits.) Fort bien.... Évanouissez-vous. Rien de plus.

FERDINAND.

Voilà qui est étrange ! Votre père éprouve quelque passion qui travaille violemment son ame.

MIRANDA.

Jamais jusqu'à ce jour je ne l'ai vu si souffrant, si agité de colère.

PROSPERO.

Vous avez l'air ému, mon fils, comme si vous étiez saisi d'effroi. Soyez joyeux, seigneur. Maintenant voilà nos divertissemens finis. Nos acteurs, je vous l'ai déjà dit, étaient tous des esprits : ils se sont fondus en air, en air insensible ; et aussi fragiles que l'édifice sans base de ces visions aériennes, les tours au front coiffé de nuages, les palais fastueux, les temples solennels, le globe lui-même, oui, ce vaste globe et tout ce qu'il hérite des générations, se dissoudront, s'évanouiront, aussi vite que l'appareil de ces vains prestiges, sans laisser ni sillon ni trace après eux. Nous sommes faits de la vaine substance dont sont formés les songes, et le sommeil investit le cercle de notre courte vie. — Seigneur, mon cœur souffre : supportez ma faiblesse, ma vieille tête est troublée. Ne t'affecte point de mon infirmité. Rentre, si tu veux, dans ma caverne, et repose-toi. Je veux me promener ici quelques momens, pour calmer mon ame agitée.

FERDINAND et MIRANDA.

Nous vous souhaitons la paix.

(Ferdinand et Miranda sortent.)

PROSPERO.

Je vous remercie.—Prompt comme la pensée, accours, Ariel.

(Prospero s'avance à quelque distance de sa grotte ; Ariel se présente à lui.)

ARIEL.

Tu me vois enchaîné à tes pensées ; tes ordres ?

PROSPERO.

Esprit, il faut nous préparer à faire face à Caliban.

ARIEL.

Oui, mon maître. Lorsque je présentais Cérès, j'ai eu l'idée de t'en parler ; mais j'ai craint d'éveiller ta colère.

PROSPERO.

Redis-moi où tu as laissé ces misérables.

ARIEL.

Je t'ai dit que je les avais trouvés échauffés par l'ivresse, l'œil ardent et plein d'audace, au point de s'indigner contre le vent qui soufflait sur leurs visages; de frapper la terre, irrités de la sentir résister sous leurs pieds; mais toujours suivant leur projet. Alors j'ai fait résonner mon tambour: au bruit de ses roulemens, comme de jeunes coursiers dont la croupe n'a pas encore fléchi sous l'homme, ils ont dressé les oreilles, porté en avant leurs paupières et flairé l'air, comme s'ils eussent respiré les esprits du son. J'ai tellement charmé leur oreille que bientôt, comme la génisse appelée par sa mère, ils ont suivi mes sons au travers des ronces dentées, des bruyères, des buissons hérissés dont les épines perçantes entraient tout entières dans leurs jambes. A la fin, je les ai laissés dans l'étang verdâtre qui est au-delà de ta grotte, les pieds engagés dans la fange fétide, s'agitant et luttant contre elle des jarrets et des genoux.

PROSPERO.

C'est à merveille, mon éclair. Garde encore ta forme invisible : va, rassemble ces vaines parures oubliées dans ma grotte, apporte-les ici : c'est l'appât où je prendrai ces voleurs (1).

ARIEL.

J'y vais, j'y vais.

(Il sort.)

PROSPERO.

Un démon, oui, un démon né, une nature indomptable sur laquelle l'éducation n'a point de prise : tant de peines que je me suis données par bonté, toutes inutiles, toutes perdues! et comme son corps devient plus difforme avec les années, son ame se gangrène encore. Je veux les châtier tous, jusqu'à les faire rugir de douleur. Va, range-les sur cette ligne.

(Prospero reste invisible.)

(Entre Ariel, chargé d'habits éclatans; Caliban, Stephano et Trinculo entrent tout mouillés.)

CALIBAN.

Je te prie, va d'un pas si doux que la taupe sans yeux ne puisse ouïr où ton pied pose. Nous voilà tout près de sa caverne.

STEPHANO.

Eh bien, monstre, votre lutin, que vous disiez un lutin sans malice, ne nous a guère mieux traités que le follet des champs.

TRINCULO.

Monstre, le vent m'apporte tout à coup certaines bouffées déplaisantes, dont mon nez s'indigne fort.

STEPHANO.

Le mien s'en courrouce aussi. Entendez-vous, monstre? Si j'allais prendre de l'humeur contre vous! voyez-vous?

TRINCULO.

Ma foi, tu serais un monstre perdu.

CALIBAN.

Mon bon prince, conserve-moi toujours tes bonnes graces. Aie patience; car le trésor que je te mène saisir sera un baume qui te consolera de cette malencontre. Ainsi, parle tout bas. Tout est coi ici, comme s'il était encore minuit.

TRINCULO.

Oui, mais avoir perdu nos flacons dans la mare!

STEPHANO.

Il n'y a pas seulement dans cette aventure de la honte, du déshonneur; mais c'est une perte immense.

TRINCULO.

Moi, elle me tient plus au cœur que ce bain qui me gèle. — C'est cependant votre lutin sans malice, monstre!

STEPHANO.

Je veux aller repêcher mon broc, dussé-je pour mon salaire m'embourber jusqu'aux yeux.

CALIBAN.

Je t'en prie, mon roi, ne souffle pas... Vois-tu bien? Voici la bouche de la caverne : point de bruit, entre dedans. Fais ce bon meurtre, qui pour toujours te donnera cette île; et moi, je serai ton Caliban tout prêt à lécher ton pied.

STEPHANO.

Donne-moi ta main. Je commence à avoir des idées sanguinaires.

TRINCULO.

O brave Stephano! ô roi Stephano, regarde : vois quelle garde-robe s'offre ici à toi!

CALIBAN.

Laisse ces guenilles, fou : ce n'est que du rebut.

TRINCULO.

Oh, oh! monstre, nous nous connaissons en friperie. — O roi Stephano!

(1) Il faut se souvenir ici que, du temps de l'auteur, l'opinion du peuple superstitieux était que les sorciers, les enchanteurs n'avaient aucun pouvoir sur l'homme qu'en le surprenant dans quelque crime.

WARBURTON.

STEPHANO.

Lâche cette robe, Trinculo. Par ce bras ! je prétends l'avoir.

TRINCULO.

Soit, ta grace l'aura.

CALIBAN.

L'idiot! que l'eau qu'il a bue l'étouffe! Que prétendez-vous, de vous affoler ainsi de méchantes dépouilles? Avançons et faisons le meurtre d'abord. S'il se réveille, depuis la plante des pieds jusqu'au crâne il nous lardera d'aiguillons; oh! il nous accoutrera d'une étrange manière!

STEPHANO.

Paix, monstre! Voici la ligne du roi. Donc ce pourpoint m'appartient; sans doute. Voilà le pourpoint descendu. Te voilà changé de maître. Tu m'as l'air de perdre bientôt avec moi ton lustre et ton duvet.

TRINCULO.

Prends, prends. N'en déplaise à ta grandeur, nous volons à la ligne et au cordeau.

STEPHANO.

Je te remercie de ce bon mot; tiens, voilà un habit pour récompense. Tant que je serai roi de cette contrée, l'esprit ne sortira point de ma cour les mains vides. « Voler à la ligne et au cordeau! » C'est une saillie impayable. Tiens, pour ce mot, voilà encore un habit.

TRINCULO.

Ici, monstre, alongez vos ongles, saisissez le reste et sauvez-vous.

CALIBAN.

Je ne veux rien de cet attirail, moi. Nous perdrons là tout notre temps, et nous serons changés en oies de mer, ou en singes au front chauve et hideusement creux.

STEPHANO.

Vos ongles, monstre : obéissez. Aidez-nous à emporter ce butin au lieu où gît mon tonneau de vin, ou je vous chasse de mon royaume. Vite, emportez ceci.

TRINCULO.

Oui, et ceci.

STEPHANO.

Et ceci encore.

(On entend un bruit de chasseurs. Entrent divers esprits sous la forme de chiens de chasse ; ils poursuivent ces voleurs. Prospero et Ariel animent la meute.)

PROSPERO.

Ho! Montagne, ho!

ARIEL.

Argent, ici la voie, Argent!

PROSPERO.

Furie, Furie! là, Tyran, là.—Écoute, écoute. (A Ariel.) Va, ordonne à mes génies de calciner leurs jointures brisées dans les convulsions, d'étreindre, de raccornir leurs muscles dans les crampes de la vieillesse. Qu'ils leur déchiquettent le corps de plus de morsures qu'il n'y a de taches sur la peau du léopard ou du tigre des montagnes.

ARIEL.

Écoute, entends-les rugir.

PROSPERO.

Qu'on appuie la mesure sur eux et sans relâche. A ce terme, tous mes ennemis sont à ma merci. Dans peu tous mes travaux vont finir ; et toi, tu jouiras à ton gré de l'étendue des airs. Suis-moi encore pour un moment et achève ton service.

(Ils sortent.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DEVANT LA CAVERNE.

Entrent PROSPERO vêtu de sa robe magique, et ARIEL.

PROSPERO.

Enfin toutes les parties de mon projet se réunissent, il prend une forme décidée ; mes charmes prospèrent ; mes esprits de l'air m'obéissent ; et le temps chargé d'événemens marche la tête levée et d'un pas ferme sous son fardeau..... Où en est le jour?

ARIEL.

Près de la sixième heure, mon maître, terme où tu m'as promis que mes travaux finiront.

PROSPERO.

Il est vrai, je te l'ai promis au moment où j'ai soulevé cette tempête. Dis-moi, mon génie, en quel état est le roi, et toute sa suite?

ARIEL.

Toujours prisonniers, seigneur; au même état où tu les as laissés; tous enfermés, comme tu m'en as donné l'ordre, dans le bocage de citronniers qui défend ta grotte contre les vents: ils ne peuvent faire un pas que tu ne les délies ; le roi, son frère et le tien, sont là tous trois en proie à la frénésie ; et le reste, plein de douleur et d'effroi, gémit sur eux; mais plus que tous les autres, ce vieillard que je t'ai ouï nommer le bon Gonzalo, ses larmes roulent le long de sa barbe grise, comme en hiver les gouttes de pluie sur les tiges des roseaux. Tes charmes les travaillent avec tant de violence que, si tu les voyais maintenant, ton ame en serait attendrie.

PROSPERO.

Le penses-tu ainsi, esprit?

ARIEL.

Je le serais, moi, si j'étais de l'espèce humaine.

PROSPERO.

Et moi aussi, j'y serai sensible. Comment! toi, qui n'es qu'un flocon d'air, tu auras reçu une impression, un sentiment de leurs peines; et moi, créature de leur espèce, qui ressens aussi vivement qu'eux et les passions et les douleurs, je n'en serais pas plus tendrement ému que toi! Quoique leurs injustices cruelles aient blessé mon cœur au vif, je me range du parti de ma raison contre ma colère. Pardonner est une action plus noble et plus rare que celle de se venger. Puisqu'ils se repentent, je suis satisfait : ils n'essuieront pas de moi un regard menaçant de plus. Va les élargir, Ariel. Je veux délier mes charmes, rétablir leurs facultés; et ils vont reprendre tout leur être.

ARIEL.

Je cours les chercher, seigneur.

(Ariel sort.)

PROSPERO.

Vous, sylphes des collines et des ruisseaux, des lacs tranquilles et des bocages; et vous qui sur les grèves glissez d'un pied sans trace, et légèrement poursuivez Neptune rentraînant ses flots, ou fuyez devant lui, poursuivis du retour de ses ondes ; vous, menu peuple d'esprits nains qui, sur le gazon vert, tracez au clair de la lune ces ronds enchantés (1) dont la brebis refuse

(1) Ces ronds ou petits cercles tracés sur la pelouse sont fort communs sur les dunes de l'Angleterre. On remarque qu'ils sont plus élevés, et d'une herbe plus épaisse et plus amère que l'herbe qui croît alentour, et les brebis n'y veulent pas paître. Le peuple les appelle *Fairy circles*, cercles de fée, et les croit formés par les danses nocturnes des lutins. On en voit de pareils dans

l'herbe amère ; et vous, folâtres farfadets, dont la joie s'éveille le soir, au son solennel du couvre-feu, et dont le passe-temps est de faire à minuit éclore les groupes de mousserons, vous n'êtes tous que de frêles ministres ; et cependant, secondé par vous, j'ai éclipsé le soleil dans la splendeur de son midi, j'ai appelé les vents mutins, et fait rugir la guerre entre les vertes mers et la voûte azurée des cieux. Par vous, j'ai mis le feu à l'éclatant tonnerre, fendu le robuste chêne de Jupiter avec le trait de sa foudre, ébranlé le promontoire assis sur sa base immense, et arraché par leurs racines et le pin et le cèdre. Oui, les tombeaux ouverts à ma voix ont lâché leurs hôtes réveillés de la mort : tant mon art avait de puissance ! Mais j'abjure ici cette noire magie, je ne demanderai plus de vous que quelques airs d'une musique céleste; à l'instant même je vous les commande pour accomplir mes desseins sur ces hommes, et réparer leurs sens, que mes charmes ont désorganisés. Aussitôt, je brise ma baguette, je l'ensevelis dans le sein de la terre, et plus avant que n'est jamais descendue la sonde, je noierai sous les eaux mon livre magique.

(Musique solennelle.)

(Ariel rentre; après lui vient Alonzo avec des gestes désespérés, il est suivi de Gonzalo ; Sébastien et Antonio viennent, pareillement suivis d'Adrien et de Francisco. Ils entrent tous dans le cercle fait par Prospero, et y restent enchantés. Prospero observant cela, dit :)

Qu'une musique solennelle, que les sons les plus propres à calmer une imagination en désordre, guérissent tes esprits, qui, maintenant, inutiles agens, bouillonnent dans ton cerveau ! Demeure là : un charme vous enchaîne ! — Vertueux Gonzalo, homme vénérable, mes yeux, touchés de sympathie à la vue de tes larmes, les accompagnent de mes larmes. — Le charme se dissout par degrés, et comme on voit l'aurore s'insinuer dans la nuit et fondre doucement ses ténèbres, les clartés renaissantes de leur raison dissipent déjà les vapeurs léthargiques dont elle était enveloppée. O bon Gonzalo, mon véritable sauveur, loyal ami du prince que tu accompagnes, je veux dans ma patrie payer tes services en paroles et en actions. — Toi, Alonzo, tu nous as traités bien cruellement, ma fille et moi. Ton frère fut un des instigateurs du complot. Tu en es châtié maintenant, Sébastien, par des tortures. — Vous, mon sang, vous formé de la même chair que moi, mon frère, qui ouvrant votre cœur à l'ambition en avez chassé le remords et la nature; vous qui, avec Sébastien (dont les tortures secrètes redoublent pour ce crime), avez voulu poignarder ici votre roi, tout dénaturé que vous êtes, je vous pardonne ! — Déjà refluent les esprits de la pensée, dont les flots vont bientôt remplir les organes de leur raison et la purger de l'impur limon qui la trouble encore. Jusqu'ici, aucun d'eux ne m'envisage, et pas un ne pourrait me reconnaître. Ariel, va me chercher dans ma grotte mon chaperon et mon épée ; je vais me dépouiller de ces voiles, et me montrer tel qu'autrefois, en prince de Milan. (Ariel sort.) Hâte-toi, génie; tu touches à l'heure de ta liberté.

la Bourgogne. Partout où se trouvent ces ronds, on est sûr de trouver des mousserons.

(Ariel rentre en chantant, et aide Prospero à s'habiller.)

Je suce la fleur que suce l'abeille,
Je niche dans le calice d'une primevère,
Et là je me blottis quand les hiboux crient.
Monté sur le dos de la chauve-souris,
Gaîment, gaîment je vivrai désormais
Dans la neige des fleurs qui pendent à la tige
Où l'abeille à demi blottie,
Va recueillir son ambroisie :
Là, suçant leurs douces odeurs,
Je vis, comme elle, sur les fleurs
Lorsque, troublant les airs paisibles,
Dans les silencieuses nuits,
Hurlent les chats-huans horribles;
Effrayé de leurs tristes cris,
Je me tapis et je repose
Dans le calice d'une rose.
Des hivers fuyant l'âpreté,
Je m'envole avec l'hirondelle,
Et gaîment assis sur son aile
Je poursuis le char de l'été.
Ce jour finit mon esclavage :
Au retour du premier matin,
Je cours baiser, amant volage,
Les fleurs sur un autre rivage,
Et me parfumer dans leur sein.

PROSPERO.

Oui, mon délicat Ariel, voilà quelle sera ta vie. Je sentirai que tu me manques; mais tu n'en auras pas moins ta liberté. Allons, allons, allons ! vite au vaisseau du voi, invisible comme tu es : tu trouveras les matelots endormis sous les écoutilles. Réveille le maître et le bosseman ; force-les à te suivre en ce lieu. Dans l'instant, je t'en prie.

ARIEL.

Je bois l'air devant moi, et revole ici avant que ton artère ait battu deux fois.

(Il sort.)

GONZALO.

Tout ce qui trouble, étonne, tourmente, confond l'homme, habite en cette île. Oh ! daigne

quelque guide envoyé du ciel nous aider à sortir de cette île redoutable!

PROSPERO.

Roi de Naples, reconnais le duc outragé de Milan, Prospero. Pour te convaincre que c'est un prince vivant qui te parle, je te presse dans mes bras et t'adresse à toi et à ton cortége le salut d'un ami.

ALONZO.

Es-tu Prospero? Ne l'es-tu pas? N'es-tu qu'une illusion pareille à celles qui m'ont abusé, préparée pour m'abuser encore? Je n'en sais rien. Ton pouls bat sous ma main comme le pouls d'un mortel formé de sang et de chair; et depuis que je te vois, je sens que l'angoisse de mon ame.... et le délire... qui, je le crains, l'a aliénée aussi... diminuent. Tout ceci, si ce n'est pas un songe, suppose d'étranges événemens. Je vous remets votre duché, et vous conjure de me pardonner mes injustices. Mais comment Prospero pourrait-il être vivant, et se trouver ici?

PROSPERO.

D'abord, généreux ami, permets que j'embrasse ta vieillesse, dont l'inestimable vertu ne peut jamais être assez honorée.

GONZALO.

Est-ce réalité? est-ce mensonge? Je n'ose rien affirmer.

PROSPERO.

Imbus encore des prestiges de l'île, vos sens n'osent se fier à la vérité des objets réels. Soyez tous les bien-venus, tous mes amis. Mais vous (à part à Antonio et Sébastien), couple de seigneurs, si c'était un plaisir pour mon ame, je pourrais ici faire tomber sur vous les regards irrités du roi, et démasquer en vous deux traîtres. En ce moment je ne veux point révéler de faits...

SÉBASTIEN à part.

Le démon parle par sa voix.

PROSPERO.

... Non. — Pour vous, homme pervers, que je ne pourrais, sans souiller ma bouche, nommer mon frère, je vous pardonne vos plus noirs attentats, je vous les pardonne tous; mais je vous redemande mon duché. Je sais bien qu'aujourd'hui vous êtes contraint de le rendre.

ALONZO.

Si vous êtes en effet Prospero, racontez-nous quels événemens ont sauvé vos jours. Dites-nous comment vous nous rencontrez ici, nous qui, depuis trois heures à peine, avons fait naufrage sur cette terre, où j'ai perdu, oh! que ce ressouvenir est poignant pour mon cœur! mon fils, mon cher Ferdinand.

PROSPERO.

J'en suis affligé, seigneur.

ALONZO.

Irréparable est ma perte! Et la patience ellemême avouerait qu'elle n'a point de remède pour ma douleur.

PROSPERO.

Je croirais plutôt que vous n'avez pas réclamé son secours. Moi, pour une perte semblable, j'ai imploré son assistance : j'en ressens les doux effets, et je repose tranquille et résigné.

ALONZO.

Vous? une perte semblable!

PROSPERO.

Aussi grande pour moi, aussi récente; et pour supporter la perte d'un bien si cher, je n'ai autour de moi que des consolations bien plus faibles que celles qui vous restent. J'ai perdu ma fille.

ALONZO.

Une fille! Vous? O ciel! qu'ils fussent tous deux vivans dans Naples, la reine et le roi de cet état; oui, et moi, que je fusse enseveli dans ce lit de fange où mon fils est gisant! Eh! quand avez-vous perdu votre fille?

PROSPERO.

Dans cette dernière tempête. — Ma rencontre ici, je le vois, a frappé ces seigneurs d'un tel étonnement, que leur raison se tourmente et se dévore en vain. A peine croient-ils que le rapport de leurs yeux soit fidèle, que leurs paroles soient les sons naturels de leur voix. Mais, de quelques secousses qu'aient été battus vos sens, tenez pour certain que je suis ce Prospero, ce même duc que la violence arracha de Milan, et qu'une destinée étrange a conduit ici pour être le souverain de cette île où vous avez trouvé le naufrage. — Mais différons, il n'est pas temps. C'est une histoire à raconter jour par jour, non un récit qui convienne à cette première entrevue, ou qu'on puisse resserrer dans les bornes d'un dessert. Vous êtes le bien-venu, seigneur. Cette grotte est ma cour. Là j'ai peu de suivans, et de sujets au dehors, aucun. Je vous prie, jetez ici les yeux; puisque vous m'avez rendu mon duché, je veux par un

échange me mettre au pair avec vous; du moins, je veux vous faire voir une merveille dont vous serez aussi satisfait que je peux l'être de mon duché.

(La grotte s'ouvre, et montre Ferdinand et Miranda jouant aux échecs.)

MIRANDA.

Mon doux ami, vous me trichez.

FERDINAND.

Moi, ma bien-aimée? Je ne le voudrais pas pour l'univers.

MIRANDA.

Oh! pour l'univers! Quand vous n'y devriez gagner que quelques royaumes, vous le pourriez, et je dirais encore que vous jouez beau jeu.

ALONZO.

Si c'est là une nouvelle vision de cette île, il me faudra perdre deux fois un fils chéri.

SÉBASTIEN.

Le plus étrange des prodiges!

FERDINAND.

Si les mers menacent, elles font grace aussi; je les ai maudites sans sujet.

(Ferdinand s'agenouille.)

ALONZO.

Que toutes les bénédictions d'un père enivré de joie te couvrent et t'environnent! Lève-toi: dis, comment es-tu venu ici?

MIRANDA.

O merveille! combien d'excellentes créatures sont ici, et là encore! Que le genre humain est beau! O beau nouveau monde, qui possède de pareils habitans!

PROSPERO.

Il est nouveau pour toi.

ALONZO.

Quelle est cette jeune fille avec qui tu étais au jeu? Votre plus ancienne connaissance ne peut dater que de trois heures. Est-elle la déesse qui nous a séparés, pour nous réunir ainsi?

FERDINAND.

Seigneur, c'est une mortelle; mais, graces à l'immortelle Providence, elle est à moi; j'en ai fait choix dans un temps où je ne pouvais demander l'aveu de mon père: je ne croyais plus que j'eusse encore un père! Elle est la fille de ce fameux duc de Milan, que j'avais entendu nommer tant de fois, mais sans l'avoir vu jamais avant ce jour. C'est de lui que j'ai reçu une seconde vie, et cette jeune dame me donne en lui un second père.

ALONZO.

Et moi je suis le sien. Mais, oh qu'il paraîtra choquant dans la bouche d'un père, le pardon qu'il lui faut demander à son enfant!

PROSPERO.

Arrêtez, seigneur; ne chargeons point notre mémoire du poids d'un mal qui est oublié.

GONZALO.

Je pleurais au fond de mon ame, sans quoi j'aurais déjà parlé. Abaisse tes regards, grand Dieu, et fais descendre sur ce jeune couple une couronne chargée de bénédictions; car toi seul as frayé la route qui nous a conduits ici.

ALONZO.

Je dis *Amen*, Gonzalo.

GONZALO.

Le duc de Milan fut donc chassé de Milan, pour que sa race un jour donnât des rois à Naples. Oh que les transports de votre joie passent les bornes d'une joie ordinaire! Gravons en lettres d'or cet événement sur des colonnes impérissables. Dans le même voyage, Claribel a trouvé un époux à Tunis; Ferdinand son frère une épouse sur une terre où il était perdu, et Prospero son duché au fond d'une île misérable; et chacun de nous ici retrouve son être tout entier, au moment où pas un de nous qui n'eût tout perdu, jusqu'aux facultés de son ame.

ALONZO.

Donnez-moi vos mains. Que les chagrins, que le désespoir assiégent à jamais le cœur qui ne bénit pas votre union!

GONZALO.

Ainsi soit-il! *Amen.*

(Rentre Ariel avec le maître et le bosseman, tout ébahis.)

Seigneur, seigneur, voyez, voyez! Voici encore de nos compagnons. Je l'avais prédit, que tant que les gibets seraient sur terre, cette physionomie ne périrait jamais dans l'eau. — Eh bien! bouche à blasphèmes, dont les imprécations font fuir de ton bord la miséricorde du ciel, quoi, pas un jurement sur le rivage! N'as-tu donc plus de langue à terre? Quelles nouvelles?

LE BOSSEMAN.

La meilleure de toutes, c'est que nous retrouvons ici notre roi et sa compagnie; la seconde,

notre navire que nous avons, il y a trois sables (1), cédé aux vagues ouvert et sombré, se trouve étanché, radoubé, gréé, et leste comme au premier moment où nous cinglâmes en mer.

ARIEL à part.

Maître, tout cet ouvrage, je l'ai fait depuis que tu ne m'as vu.

PROSPERO à part.

Mon agile esprit!

ALONZO.

Ce ne sont point là des événemens naturels : à tout moment, nouveau prodige plus étrange! Parlez, qui vous a conduits ici?

LE BOSSEMAN.

Si j'étais sûr que je ne l'ai pas rêvé, seigneur, j'entreprendrais de vous le dire. Nous étions endormis-morts, et, sans savoir par quel hasard, tous jetés sous les écoutilles. Là, il n'y a qu'un moment, un étrange tintamarre, des bruits mêlés de rugissemens, de gémissemens, de hurlemens, de cliquetis de chaînes qui s'entre-choquaient, et le fracas d'autres divers et horribles sons, nous ont réveillés. Aussitôt tous sont debout et libres; et nous revoyons dans son assiette notre royal, notre brave et joli navire. A sa vue, notre maître bondit de joie. En un clin d'œil, pas davantage, s'il vous plaît, nous avons été séparés des autres, et encore tout assoupis amenés ici comme dans un songe.

ARIEL à part.

Ai-je bien fait mon devoir?

PROSPERO à part.

A ravir, mon oiseau. Tu vas être libre.

ALONZO.

Voilà le plus surprenant dédale où jamais aient erré les hommes. Tout ceci est conduit par un pouvoir qui ne suit point la marche de la nature. Pour rectifier nos idées, il faut qu'un oracle nous éclaire.

PROSPERO.

Mon noble suzerain, ne tourmentez point votre imagination sur le nœud rebelle de ces énigmes. Dans une heure de loisir qui ne tardera pas à naître, je vous développerai à vous seul, et vous approuverez ma prudence, le fil de tous ces événemens; jusque là soyez tranquille, et croyez que tout est bien.—Approche, esprit; délivre Caliban et ses compagnons; dénoue mon charme. — Eh bien! comment se trouve votre altesse? Il vous manque encore ici de votre équipage, quelques aventuriers que vous oubliez.

(Ariel rentre, chassant devant lui Caliban, Stephano et Trinculo, vêtus des habits qu'ils ont volés.)

STEPHANO.

Que chacun s'évertue pour le salut des autres, sans s'inquiéter de soi; car tout n'est que hasard dans la vie. — Courage, bruyant monstre, courage!

TRINCULO.

Si ces deux espions que je porte en tête ne me trompent pas, voilà une merveilleuse apparition!

CALIBAN.

O Setebos, voici vraiment de rares esprits! Oh que mon maître est beau! Je tremble de peur qu'il ne me châtie.

SÉBASTIEN.

Ah, ah! quels sont ces objets, seigneur Antonio? Nous les vendrait-on pour de l'or?

ANTONIO.

Je le crois. L'un d'eux est un vrai monstre marin, bon à vendre sur la place.

PROSPERO.

Seigneurs, considérez seulement ces hommes et leur butin, et décidez s'ils sont honnêtes. Cet esclave difforme, sa mère est une sorcière, et si puissante, qu'elle pouvait interroger la lune dans son cours, enfler ou abaisser les marées, et exercer le même empire qu'elle, sans emprunter son pouvoir. Ces trois hommes m'ont volé; ce demi-démon, car c'est un rejeton bâtard de l'enfer, avait fait avec les deux autres le complot de m'ôter la vie. Des trois, en voilà deux que vous devez reconnaître pour vos sujets. Quant à ce fruit de ténèbres, j'avoue que je suis son maître.

CALIBAN.

Je serai dardé d'aiguillons tant que j'en meure.

ALONZO.

N'est-ce pas là Stephano, mon sommelier toujours altéré?

SÉBASTIEN.

Oui, qui revient ivre encore : comment a-t-il trouvé du vin?

ALONZO.

Et Trinculo aussi chancelle. Où ont-ils découvert ce puissant spécifique, qui les a ainsi colorés? Qui t'a donc mis en cet état?

(1) Les *sables* sont ici des horloges d'une heure.

TRINCULO.

Oh! c'est un état bien cuisant, celui par où j'ai passé depuis que je ne vous ai vu; j'ai bien peur que mes os ne s'en ressentent toute ma vie. Ah! je ne craindrai plus la saison des guêpes.

SÉBASTIEN.

Comment, qu'as-tu donc, Stephano?

STEPHANO.

Oh! ne me touchez pas; je ne suis plus Stephano, Stephano n'est plus que crampes.

PROSPERO.

Misérable, tu voulais être le roi de cette île.

STEPHANO.

J'aurais donc été un roi bien souffreteux.

ALONZO montrant Caliban.

Voilà l'objet le plus étrange que mes yeux aient jamais vu.

PROSPERO.

Il est aussi monstrueux dans ses mœurs qu'il l'est dans sa forme. — Méchant, prends tes compagnons avec toi, entre dans ma grotte. Si vous êtes jaloux d'obtenir mon pardon, décorez-la soigneusement.

CALIBAN.

Oui, je veux obéir; et je deviendrai sage, et je demanderai grâce. Quelle archi-brute j'étais, de prendre cet ivrogne pour un dieu, et d'adorer un pareil fou!

PROSPERO.

Allons, loin d'ici.

ALONZO.

Disparaissez, allez remettre ces dépouilles où vous les avez trouvées.

SÉBASTIEN.

Où ils les ont volées plutôt.

PROSPERO.

Seigneur, j'invite votre altesse et sa suite à venir se reposer dans ma chétive grotte. Vous n'y resterez que cette nuit. J'en emploierai une partie à vous faire un récit qui, je n'en doute point, en précipitera les heures. Je vous raconterai l'histoire de ma vie, et des hasards divers qui se sont succédé depuis mon arrivée dans cette île; et dès l'aurore je veux vous accompagner à votre vaisseau, et puis à Naples, où j'espère voir célébrer les noces de nos deux chers enfans. Après, je me retire dans ma bonne ville de Milan, et là, la troisième de mes pensées sera le tombeau.

ALONZO.

Je languis d'entendre le récit de vos aventures. L'oreille doit le dévorer bien avidement.

PROSPERO.

Je n'omettrai rien; et demain, je vous promets des mers calmes et des vents propices qui enfleront si constamment vos voiles, que votre royal vaisseau devancera de bien loin votre flotte. (A part.) Gouverne les brises, mon Ariel: c'est ta tâche. Ensuite rends-toi aux élémens; sois libre et vis joyeux. Approchez, de grâce, entrons.

(Tous sortent.)

FIN DE LA TEMPÊTE.

ÉPILOGUE

PRONONCÉ PAR PROSPERO.

Maintenant tous mes charmes sont anéantis,
Et je me trouve réduit à mes propres forces :
Hélas! elles sont bien faibles; et à présent, il est trop vrai,
Mon sort est d'être par vous confiné dans mon île,
Ou renvoyé à Naples. Ah! puisque j'ai recouvré mon duché,
Et que j'ai pardonné aux traîtres, ne permettez pas
Que je reste sur cette plage déserte, enchaîné par votre pouvoir :
Secondez-moi de vos mains secourables,
Et m'affranchissez de mes liens ;
Il faut que votre souffle favorable
Seconde ma course, ou mon projet échoue.
Mon projet était de vous plaire. Maintenant je n'ai plus
Ni génies pour armer ma faiblesse, ni magie pour enchanter.
Le terme de mes efforts sera le désespoir,
Si je ne suis secouru par la prière (1),
Dont le trait pénétrant ouvre le sein de la clémence,
Et la force à tout pardonner.
Si vous voulez obtenir grace pour vos erreurs,
Soyez indulgens pour les miennes et me renvoyez absous.

(1) Allusion aux vieilles histoires du désespoir des nécromanciens dans leurs derniers momens, et de l'efficacité des prières que leurs amis faisaient pour eux.

JULES CÉSAR.

PERSONNAGES.

JULES CÉSAR.
OCTAVE CÉSAR, } triumvirs après la mort de Jules César.
MARC-ANTOINE, }
M. EMILIUS LEPIDUS, }
CICÉRON, } sénateurs.
PUBLIUS, }
POPILIUS LENA, }
BRUTUS, } conjurés contre Jules César.
CASSIUS, }
CASCA, }
TREBONIUS, }
LIGARIUS, }
DECIUS BRUTUS, }
METELLUS CIMBER, }
CINNA, }
FLAVIUS, } tribuns.
MARULLUS, }
ARTÉMIDORE, sophiste de Gnide
UN DEVIN.
CINNA, poète.
UN autre poète.
LUCILIUS, } amis de Brutus et de Cassius.
TITINIUS, }
MESSALA, }
Le jeune CATON }
VOLUMNIUS, }
VARRON, } serviteurs de Brutus, ou Romains attachés à lui
CLITUS, }
CLAUDIUS, }
STRATON, }
LUCIUS, }
DARDANIUS, }
PINDARUS, esclave de Cassius.
CALPHURNIA, femme de César.
PORCIA, femme de Brutus.
PLÉBÉIENS, SÉNATEURS, GARDES, SUITE, etc.

La scène, dans les trois premiers actes, est à Rome, ensuite dans une île près de Mutina, à Sardis, et près de Philippes.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROME. — UNE RUE.

Entrent FLAVIUS, MARULLUS, et quelques plébéiens.

FLAVIUS.

Loin d'ici! à vos maisons, plébéiens fainéans : rentrez dans vos maisons. Ce jour est-il un jour de fête? Quoi! oubliez-vous que des artisans ne doivent pas vaquer dans les jours de travail, sans porter les marques de leur profession? — Parle, toi, quelle est la tienne?

PREMIER PLÉBÉIEN.

Moi, seigneur? charpentier.

MARULLUS.

Où est ton tablier de cuir et ton équerre? Pourquoi portes-tu ton habillement de fête? — Et vous, je vous prie, quel est votre métier?

SECOND PLÉBÉIEN.

En vérité, seigneur, ce qui me fait vivre c'est mon aiguille : je ne me mêle ni d'affaires de négoce, ni d'intrigues de femme ; mais je fais revivre les vieux brodequins ; quand ils sont en péril, mon art les sauve ; le plus fier patricien marche sur l'œuvre de mes mains.

FLAVIUS.

Mais pourquoi n'es-tu pas dans ta boutique aujourd'hui ? Pourquoi mènes-tu cette troupe de peuple le long des rues ?

SECOND PLÉBÉIEN.

En vérité, seigneur, pour leur faire user leur chaussure, afin de me procurer plus d'ouvrage. — A parler vrai, nous fêtons cette journée, pour aller voir César, et nous réjouir à son triomphe.

MARULLUS.

Vous réjouir ! Pourquoi ? Quelles conquêtes ramène-t-il dans vos murs ? Quels captifs tributaires suivent sa marche vers Rome et décorent de leurs fronts humiliés les roues de son char ? O vous, peuple imbécile ! stupide, plus stupide que la pierre insensible ! vous, cœurs durs, cruels enfans de Rome ! n'avez-vous point connu Pompée ? Combien de fois n'avez-vous pas gravi sur les murailles et les créneaux, sur les fenêtres et les tours, jusque sur le faîte des toits ! et là assis, vos enfans dans vos bras, vous demeuriez patiemment dans l'attente, tant que le jour pouvait s'étendre, pour voir le grand Pompée traverser les rues de Rome ; et de si loin que vous vîtes son char paraître, ne poussâtes-vous pas une acclamation universelle, dont le Tibre trembla sous ses rives, au bruit de vos voix répétées le long de ses voûtes profondes ? Et aujourd'hui, vous prenez vos plus beaux vêtemens et vous adoptez ce jour pour un jour de fête ; et aujourd'hui, vous semez des fleurs devant les pas de l'homme qui marche en triomphe sur le sang de Pompée ? Fuyez. — Courez à vos maisons, tombez à genoux, priez les dieux de suspendre l'inévitable fléau prêt à fondre sur cette ingratitude.



FLAVIUS.

Allez, allez, bons compatriotes, et pour expier votre faute, assemblez tous les pauvres citoyens de votre classe, conduisez-les au bord du Tibre, et là pleurez, pleurez ensemble, tant que les flots enflés par vos larmes s'élèvent et mouillent le sommet de ses rivages. (Le peuple sort.)

Voyez si la trempe grossière de leurs ames ne s'est pas amollie : ils disparaissent taciturnes et la langue enchaînée par le sentiment de leur tort. — Vous, descendez cette rue qui mène au Capitole ; moi, je vais suivre ce chemin. Dépouillez les statues, si vous les trouvez parées de leurs ornemens sacrés.

MARULLUS.

Le pouvons-nous ? vous savez que c'est aujourd'hui la fête des Lupercales.

FLAVIUS.

N'importe : ne laissez sur aucune statue les trophées (1) de César. Je vais parcourir ces quartiers et chasser le peuple des rues ; faites-en de même partout où vous le trouverez attroupé. Ces plumes naissantes attachées à l'ambition de César arrêteront son vol à une hauteur ordinaire ; autrement il volerait à perte de vue sur nos têtes, et nous tiendrait tous dans un servile effroi.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Entrent CÉSAR, ANTOINE vêtu pour la course, CALPHURNIA, PORCIA, DECIUS, CICERON, BRUTUS, CASSIUS, CASCA, UN DEVIN, etc.

CÉSAR.

Calphurnia !

CASCA.

Hola, silence ! César parle.

CÉSAR.

Calphurnia !

CALPHURNIA.

Me voici, seigneur.

CÉSAR.

Ayez soin de vous placer sur le passage d'Antoine, quand il parcourra sa carrière. — Antoine !

ANTOINE.

César, mon seigneur.

CÉSAR.

N'oublie pas dans ta course, Antoine, de toucher Calphurnia (2) ; car nos anciens disent que

(1) C'étaient les trophées de ses victoires, qu'il avait dédiés aux dieux et placés sur leurs autels.
WARBURTON.

(2) Allusion aux Lupercales qui se célébraient à Rome le 15 de février. Les prêtres de Pan se rendaient dès l'aurore au temple de ce dieu ; après les prières usitées,

la femme inféconde, si elle est touchée dans cette course sacrée, est délivrée soudain du charme qui la rendait stérile.

ANTOINE.

Je m'en souviendrai : quand César a commandé, César est obéi.

CÉSAR.

Pars, et n'omets aucune cérémonie.

LE DEVIN.

César !

CÉSAR.

Ah ! qui appelle ?

CASCA.

Commandez que tout bruit cesse. Encore une fois, silence !

CÉSAR.

Qui est-ce dans la foule, qui m'appelle ainsi ? J'entends une voix qui perce au dessus des instrumens, crier *César !* Parle, César se tourne pour entendre.

LE DEVIN.

Prends garde aux ides de mars.

CÉSAR.

Quel est cet homme ?

BRUTUS.

Un devin qui t'avertit de prendre garde aux ides de mars.

CÉSAR.

Amenez-le devant moi, que je voie sa face.

CASSIUS.

Toi, sors de la foule, envisage César.

CÉSAR.

Qu'as-tu à me dire maintenant ? répète encore.

LE DEVIN.

Prends garde aux ides de mars.

CÉSAR.

C'est un visionnaire : laissons-le, passons.

(On entend une musique martiale. César sort suivi de son cortége.)

CASSIUS.

Vous proposez-vous d'aller voir l'ordre de la course ?

BRUTUS.

Moi, non.

CASSIUS.

Allez-y, Brutus.

BRUTUS.

Je n'aime point les jeux. Je ne me sens pas tout à fait cette humeur vive et folâtre qui anime Antoine. Que je ne vous empêche pas, Cassius, de suivre vos goûts ; je vais vous laisser.

CASSIUS.

Brutus, je vous observe depuis quelque temps : je ne trouve plus dans vos regards cet air affectueux, ces marques de tendresse que j'avais coutume d'en recevoir ; vous n'accordez plus qu'une main froide et étrangère à votre ami qui vous chérit.

BRUTUS.

Ne t'y trompe point, Cassius ; si mon front a paru plus sombre, ce changement dans ma personne ne regarde que moi seul. Depuis quelque temps, je suis agité de pensées et d'affections contraires, d'idées qui n'ont de rapport qu'à moi. Il en rejaillit peut-être quelque altération dans mes manières ; mais que pour cela mes bons amis ne soient point alarmés, et dans ce nombre, je te compte, Cassius ; ne vois rien de plus dans cette négligence, sinon que le pauvre Brutus, en guerre avec lui-même, oublie de donner des signes de sa tendresse aux autres hommes.

CASSIUS.

Je me suis donc bien mépris, Brutus, sur ce qui affectait ton ame ; et mon erreur m'a fait ensevelir dans mon sein d'importantes méditations, des pensées profondes. — Dis-moi, cher Brutus, peux-tu voir les traits de ton visage ?

BRUTUS.

Non ; car l'œil ne peut se voir lui-même sans un objet qui le réfléchisse.

CASSIUS.

Cela est vrai, et voilà ce qu'on déplore amèrement, Brutus, que tu n'aies pas un miroir qui réfléchisse dans tes yeux tes vertus cachées, et qui te rende visible ton image. Souvent dans des lieux où se trouvaient les plus grands citoyens de Rome, excepté cet immortel César, je les ai entendus s'entretenir de Brutus. Gémissant sous le joug qui opprime cet âge, ils souhaitaient que le noble Brutus eût des yeux pour se voir.

BRUTUS.

Dans quels écueils voudrais-tu m'entraîner,

Ils lui sacrifiaient deux boucs blancs, trempaient des couteaux dans leur sang et en marquaient deux jeunes gens au visage. Alors ces jeunes gens, qui quelquefois étaient revêtus des premières magistratures de Rome, couraient nus dans les rues, armés de courroies faites de la peau de ces boucs, en touchant sur la main des femmes qui s'offraient de bonne grâce au coup, dans la persuasion où elles étaient que ce coup religieux les rendait fécondes.

Cassius, en me pressant de chercher en moi-même un mérite qui n'est pas?

CASSIUS.

Brutus, prépare-toi donc à m'écouter; et puisque tu ne peux te voir sans le secours d'un autre, moi, je te servirai de miroir : je veux sans flatterie découvrir à ta vue ces traits de ton ame que tu ne connais pas encore; et ne conçois de moi nulle défiance, vertueux Brutus : quand tu me verras jouer le rôle d'un bouffon public, et offrir à tout venant ma prodigue amitié dans des protestations banales; si tu apprends que je flatte en rampant, que j'étouffe de caresses des hommes que je déchire ensuite; ou que, dans les festins, mon cœur se prostitue à toute la bande des convives, alors regarde-moi comme un homme dangereux.

(On entend au loin des trompettes, et une acclamation générale.)

BRUTUS.

Qu'annonce cette acclamation? Je crains que ce peuple n'adopte César pour son roi.

CASSIUS.

Oui, tu le crains? — Je dois donc penser que tu ne voudrais pas qu'il le fût.

BRUTUS.

Je ne le voudrais pas, Cassius; cependant je l'aime sincèrement. — Mais pourquoi m'arrêtes-tu ici si long-temps? Quel est le secret que tu veux me confier? Si c'en est un qui intéresse le bien public, place à mes yeux, l'honneur d'un côté, la mort de l'autre; et j'envisagerai la mort d'un œil indifférent : car les dieux me soient propices, comme il est vrai que j'aime le nom de l'honneur, plus que je ne crains la mort.

CASSIUS.

Je vois cette vertu dans ton ame, comme je connais l'aimable douceur des traits de ton visage. Eh bien! l'honneur est le sujet dont je veux t'entretenir. Je ne puis dire ce que toi et les autres hommes pensent de la vie; mais pour moi, j'estimerais autant ne pas être, que de vivre pour me courber dans le respect devant un être semblable à moi. Je suis né libre comme César; tu es né libre comme lui. L'âge a développé en nous la même force; tous deux nous pouvons aussi bien que lui soutenir la rigueur des hivers. — Dans un jour de tempête, où le Tibre en colère faisait la guerre à ses rivages, César me dit : « Oses-tu, « Cassius, t'élancer avec moi dans ces flots irrités, « nager jusqu'à ce but lointain? » — Il parlait encore... vêtu comme j'étais, je fendais déjà le fleuve, en le sommant de me suivre; en effet, il me suivit. Le torrent rugissait; nous le battions de nos muscles nerveux, rejetant des deux côtés les vagues, et luttant contre elles avec des cœurs rivaux. Mais avant que nous eussions atteint le but marqué, César s'écrie : « Secours-moi, Cassius, ou je péris. » Moi, comme Énée notre grand ancêtre, emportant le vieux Anchise sur son épaule, le sauva des flammes de Troie, j'arrachai aux flots du Tibre César périssant. Et cet homme aujourd'hui est devenu un dieu! et Cassius ne sera qu'une créature abjecte! et il faudra qu'il abaisse son front jusqu'à terre, si César en passant daigne seulement incliner la tête! — En Espagne, il fut saisi de la fièvre : tant que l'accès était sur lui, je remarquais comme il tremblait; oui, ce dieu tremblait : la pâleur de la crainte était sur ses lèvres; et ce même œil, dont le regard imprime la terreur au monde, avait perdu son éclat. Je l'entendis gémir; et cette voix, qui commande aux Romains de l'écouter et de déposer ses paroles dans leurs annales, criait : « Hélas! Titinius, donne-moi à boire, » comme une faible femmelette. Vous, dieux! ce qui me confond d'étonnement, c'est qu'un athlète si débile s'élance dans la lice où se dispute le majestueux univers, et seul remporte la palme.

(Une seconde acclamation. Les instrumens recommencent.)

BRUTUS.

Encore une acclamation! Sans doute ces applaudissemens annoncent de nouveaux honneurs qu'on accumule sur la tête de César.

CASSIUS.

Eh quoi! Romain, il enjambe l'univers comme un énorme géant, et nous, pygmées rampans entre ses jambes colossales, nous avançons notre tête, craintifs, et l'œil inquiet... pour trouver à la fin d'ignominieux tombeaux. Il est des temps où les hommes deviennent les maîtres de leurs destins. Et si nous sommes esclaves, la faute, cher Brutus, n'en est pas dans nos étoiles; elle est en nous-mêmes. *Brutus! César!* Qu'y a-t-il donc dans ce *César?* Pourquoi ce nom serait-il prononcé avec plus de pompe que le vôtre? Tracez-les ensemble, le vôtre paraît aussi noble. Prononcez-les, il est aussi sonore. Tous deux dans la balance auront un égal poids; et les mânes conjurés par ces noms, apparaîtront au son de *Brutus*, aussitôt qu'au son de *César*. Au

nom de tous les dieux ensemble, de quelle substance se nourrit donc ce César, pour s'être accru à cette hauteur? Siècle, tu es diffamé. Rome, tu as perdu la semence des grands hommes. Quel âge écoulé depuis l'antique déluge n'a dû sa renommée qu'à un homme? Quand fut-il jamais dit, en parlant de Rome, que la vaste enceinte de ses murs n'embrassait qu'un seul homme? Oh! vous et moi, nous avons ouï dire à nos pères qu'il fut jadis un Brutus qui eût autant aimé voir l'éternel démon des enfers intronisé dans Rome, que d'y souffrir un roi.

BRUTUS.

Que tu m'aimes, Cassius, je n'en doute point. L'objet où tu veux m'amener, j'y ai porté ma vue. Ce que j'en ai pensé, et ce que je pense du temps présent, je le développerai dans la suite. Pour ce moment, si l'amitié a le droit de t'en prier, je ne voudrais pas être pressé davantage. Ce que tu m'as dit, je l'examinerai. Ce que tu as à me dire encore, je l'écouterai avec patience; et je ménagerai un jour convenable où je pourrai t'entendre et te répondre sur ces grands objets. Jusque là, mon noble ami, réfléchis bien à ceci : Brutus aimerait mieux être un obscur villageois, que de se compter pour un enfant de Rome aux dures conditions dont la crise présente nous menace.

CASSIUS.

Je vois avec joie que mes faibles paroles ont du moins fait jaillir cette étincelle de l'ame de Brutus.

(Rentre César avec son cortége.)

BRUTUS.

Les jeux sont terminés; César revient.

CASSIUS.

Quand ils passeront près de nous, tire Casca par sa robe; et il te racontera dans son style rustique tout ce qui s'est aujourd'hui passé de remarquable.

BRUTUS.

Oui, je le ferai. Mais regarde, Cassius! les rougeurs de la colère enflamment le front de César; et toute sa suite a l'air d'un cortége maltraité. Les joues de Calphurnia sont pâles; Cicéron paraît effaré : il a ces yeux flamboyans que nous lui vîmes dans les débats au Capitole, quand il fut contredit en face par quelques sénateurs.

CASSIUS.

Casca nous dira de quoi il s'agit.

CÉSAR.

Antoine!

ANTOINE.

César?

CÉSAR.

Que j'aie toujours autour de moi des hommes charnus et frais, de ces hommes au teint fleuri, et qui dorment les nuits. Ce Cassius, là-bas, a un visage hâve et décharné. Il pense trop. De tels hommes sont dangereux.

ANTOINE.

Ne le crains pas, César; il n'est pas dangereux. C'est un noble Romain, et bien intentionné.

CÉSAR.

Je lui voudrais plus d'embonpoint; mais je ne le crains pas. Cependant, si César était capable de crainte, je ne connais point d'homme que je voulusse éviter avec autant de soin que ce grêle Cassius. Il lit beaucoup. Il est grand observateur; et, au travers de leurs actions, il épie le cœur des hommes. Il n'a point, comme toi, le goût des spectacles et des jeux, Antoine; jamais on ne le voit prêter l'oreille à la musique. Rarement il sourit, ou, dans son sourire, il semble avoir pitié de lui-même et mépriser sa raison, qui s'est laissé aller à la faiblesse de sourire. Les hommes de ce caractère n'ont jamais le cœur à l'aise tant qu'ils en voient un autre plus grand qu'eux; et voilà ce qui les rend si dangereux. Je te dis ce qu'on pourrait craindre, plutôt que ce que je crains; car je suis toujours César. Passe à ma droite, cette oreille est dure, et dis-moi franchement ce que tu penses de lui.

(César sort avec son cortége.)

(Brutus et Cassius demeurent. Casca s'adresse à eux.)

CASCA.

Vous m'arrêtez par le manteau. Voulez-vous me parler?

BRUTUS.

Oui, Casca : dis-nous, que s'est-il donc passé aujourd'hui, que César a le front sombre?

CASCA.

Quoi! vous étiez à sa suite; n'y étiez-vous pas?

BRUTUS.

Je ne demanderais pas alors à Casca ce qui s'est passé.

CASCA.

Eh bien, sur la place, on lui a offert une couronne, et à l'offre de cette couronne, il l'a repous-

sée ainsi, du revers de la main. Alors le peuple a fait une acclamation.

BRUTUS.

Et le second cri, quelle en était la cause?

CASCA.

La même.

CASSIUS.

Mais il y a eu trois acclamations. Pourquoi la dernière?

CASCA.

Pour la même raison encore.

BRUTUS.

Est-ce que la couronne lui a été offerte trois fois?

CASCA.

Eh! sans doute; et trois fois il l'a repoussée, mais plus doucement à la seconde, et plus doucement encore à la troisième. Et à chacun de ses refus, mes honnêtes voisins poussaient un cri de joie.

CASSIUS.

Qui lui offrait la couronne?

CASCA.

Qui? Antoine.

BRUTUS.

Dis-nous : de quelle manière l'a-t-il offerte, cher Casca?

CASCA.

De quelle manière? Que je meure, si je puis vous le dire. C'était une farce pure, je ne daignais pas y faire attention. J'ai vu Marc-Antoine lui présenter une couronne..... Ce n'était point une couronne d'appareil, mais un simple cercle, une forme de couronne..... Et, comme je vous l'ai dit, il l'a repoussée une fois. Mais malgré son geste, j'ai dans l'idée qu'il eût bien désiré la prendre. — Alors il la lui offre encore. — Il la refuse encore; — mais j'ai toujours dans l'idée que ses doigts ne s'en détachaient qu'à regret. — Il la lui offre de nouveau pour la troisième fois. — La troisième fois encore il l'a repoussée, et à chacun de ses refus éclataient les voix de la populace transportée de joie; ils applaudissaient de leurs mains tailladées : ils faisaient voler leurs bonnets trempés de sueur; tant de flots d'un air malsain s'exhalaient de leurs bouches béantes, que César en a presque été suffoqué. Il s'est évanoui, il est tombé. Pour moi je n'ose rire, de crainte, en ouvrant la bouche, de respirer le mauvais air.

CASSIUS.

Mais arrête, je te prie. Quoi! César s'est évanoui?

CASCA.

Il est tombé au milieu de la place, la bouche écumante et sans voix.

BRUTUS.

Cela n'est point surprenant. César est sujet à ce mal qui terrasse.

CASSIUS.

Non, ce n'est point César; c'est vous, c'est moi et l'honnête Casca, qui sommes atteints du mal qui terrasse l'homme.

CASCA.

Je ne sais ce que vous entendez par là, mais il est certain que César est tombé. Si ce peuple couvert de haillons ne l'a pas applaudi et sifflé, selon que sa conduite lui plaisait ou déplaisait, comme il en use pour les acteurs sur le théâtre, je ne suis pas un homme vrai.

BRUTUS.

Qu'a-t-il dit en reprenant ses sens?

CASCA.

Oh! même avant de s'évanouir, quand il a vu ce ramas de plébéiens se réjouir de ce qu'il refusait la couronne, le voilà qui rouvre sa robe, et offre sa gorge nue à leurs coups. Que n'étais-je un de ces artisans! si je ne l'avais pris au mot, je veux descendre aux enfers parmi les lâches! Et alors il est tombé. Lorsqu'il est revenu à lui, il a dit : « Que s'il avait fait ou dit quelque chose de » déplacé, il priait la majesté du peuple de l'attri» buer à son infirmité. » Trois ou quatre courtisanes autour de moi se sont écriées : « Hélas! la » bonne ame! » Elles lui ont pardonné de tout leur cœur; mais quel cas faire de pareils suffrages? César eût égorgé leurs mères, qu'elles en auraient dit autant.

BRUTUS.

Et c'est après cela qu'il s'est retiré si chagrin?

CASCA.

Oui.

CASSIUS.

Cicéron n'a-t-il point parlé?

CASCA.

Il a parlé en grec.

CASSIUS.

Et quel était son objet?

CASCA.

Que je ne vous revoie jamais, si je peux vous le dire ; mais ceux qui l'ont compris, souriaient l'un à l'autre en secouant la tête. Pour moi, c'était vraiment du grec. Je puis vous apprendre encore d'autres nouvelles. Flavius et Marullus, pour avoir dépouillé les statues de César, sont réduits au silence. Adieu. Il s'est passé bien d'autres farces encore, si je pouvais m'en souvenir.

CASSIUS.

Veux-tu souper ce soir avec moi, Casca?

CASCA.

Non, j'ai promis ailleurs.

CASSIUS.

Demain, veux-tu que nous dînions ensemble?

CASCA.

Oui, si je suis vivant, si ton invitation tient, et que ton repas mérite un convive.

CASSIUS.

Il suffit. Je t'attendrai.

CASCA.

Attends-moi. Adieu, tous deux.

(Il sort.)

BRUTUS.

Quel homme épais et lourd les années ont fait de lui! Jadis dans les écoles il semblait tout de feu.

CASSIUS.

Et il est tel encore, s'il faut exécuter quelque entreprise noble et hardie, malgré l'écorce grossière dont il s'enveloppe. Cette rudesse sert d'assaisonnement à son bon esprit; elle provoque et pique l'attention des autres, et leur fait mieux goûter ses paroles.

BRUTUS.

Oui, tu le juges bien. Pour ce moment, je vais te laisser ; demain, si tu désires que nous conversions ensemble, j'irai te trouver à ta demeure; ou, si tu l'aimes mieux, viens me trouver à la mienne ; et je t'y attendrai.

CASSIUS.

Volontiers, j'irai. Dans l'intervalle, songe à l'univers. (Brutus sort.) Va, Brutus, tu es généreux ; et cependant je vois que la trempe de ton noble cœur pourrait, dans des mains adroites, perdre le premier caractère de la nature. Cela prouve que les belles ames doivent toujours s'accoster de leurs semblables; car quel est l'homme si ferme qu'on ne puisse le séduire? César a de l'aversion pour moi, mais il chérit Brutus. Si j'étais Brutus aujourd'hui et que Brutus fût Cassius, il n'aurait pas besoin de m'exciter.—Je veux cette nuit jeter sur ses fenêtres des billets tracés en caractères différens, comme venant de divers citoyens ; tous porteront sur les hautes espérances que Rome fonde sur son nom ; tous renfermeront quelque allusion voilée à l'ambition de César. Et après, que César songe bien à s'affermir dans sa place; car nous le renverserons; ou il nous reste des temps plus sinistres à supporter.

(Il sort.)

SCÈNE III.

UNE RUE. — DU TONNERRE, ET DES ÉCLAIRS.

Entrent CASCA l'épée à la main, et CICÉRON qui le rencontre.

CICÉRON.

Salut, Casca. As-tu reconduit César à sa demeure? Pourquoi es-tu hors d'haleine? Pourquoi cet effroi sur ton visage?

CASCA.

N'êtes-vous pas ému, quand toute la masse du globe chancelle comme une machine mal assurée? O Cicéron ! j'ai vu des tempêtes où les vents grondans déchiraient le tronc noueux des chênes ; et j'ai vu l'ambitieux Océan s'enfler, et tout écumant de rage, s'élancer, se mêler aux nues menaçantes ; mais jamais avant cette nuit, jamais jusqu'à cette heure, je ne marchai au milieu d'une tempête qui se verse en pluie de feu : il faut qu'une guerre civile trouble le ciel, ou que le monde, trop insolent envers les dieux, force leur colère à lâcher sur lui la destruction.

CICÉRON.

Eh quoi! qu'as-tu donc vu de si étrange?

CASCA.

Un esclave, vous le connaissez de vue, a levé sa main gauche en l'air; sa main a flambé soudain, et brûlait comme vingt torches unies ; et cependant sa main, sans en être offensée, restait insensible à la flamme. Bien plus, et depuis mon épée n'est pas rentrée dans le fourreau, devant le Capitole j'ai rencontré un lion ; il me fixe d'un œil étincelant, et passe fièrement sans me nuire; et là s'est offert à moi un groupe de visages effarés : cent femmes que leur frayeur avait changées en

statues; elles jurent qu'elles ont vu des hommes tout en flamme courir çà et là dans les rues; et hier l'oiseau de la nuit s'est abattu, en plein midi, sur la place du marché, poussant des cris aigus et funèbres. Quand tous ces prodiges à la fois s'assemblent, que les hommes ne disent pas : « En voilà les causes, ils sont naturels; » pour moi, je pense que ce sont des présages menaçans pour la contrée à laquelle ils s'adressent.

CICÉRON.

En effet, ce temps semble couvert d'étranges choses; mais les hommes interprètent tout d'après leurs idées, et souvent elles sont bien loin de la cause et du but réel. César revient-il demain au Capitole?

CASCA.

Il y vient; car il a chargé Antoine de vous faire savoir qu'il s'y rendrait demain.

CICÉRON.

Cela étant, bonne nuit, Casca : ce ciel orageux n'invite pas à s'exposer à l'air.

CASCA.

Adieu, Cicéron.

(Cicéron sort.)

(Entre Cassius.)

CASSIUS.

Qui est là?

CASCA.

Un Romain.

CASSIUS.

A cette voix, c'est Casca.

CASCA.

Ton oreille est fidèle. Cassius, quelle nuit que celle-ci!

CASSIUS.

Une nuit pleine de charmes pour les hommes de bien.

CASCA.

Qui jamais a vu les cieux si menaçans?

CASSIUS.

Ceux qui ont vu la terre chargée d'autant de crimes. Pour moi, je me suis promené dans les rues, dévouant ma tête à cette périlleuse nuit. Et le sein découvert, comme tu le vois, Casca, je l'ai présenté nu aux carreaux du tonnerre; et, lorsque le sillon bleuâtre de l'éclair fendait le flanc du ciel, je m'offrais au devant du trait et dans le jet de la flamme.

CASCA.

Mais pourquoi tentiez-vous ainsi les cieux? C'est aux hommes à craindre et à trembler, quand les tout-puissans dieux, pour signaler leur existence, envoient ces hérauts formidables nous frapper d'étonnement.

CASSIUS.

Votre ame est engourdie, Casca. Vous n'avez pas reçu ces étincelles de vie qui devraient animer un Romain, ou vous n'en faites pas usage. Vous pâlissez, vous paraissez interdit, et saisi de crainte, et tombé en extase, en voyant cette étrange indignation des cieux; mais, si tu voulais remonter à la vraie cause, et chercher pourquoi tous ces feux, tous ces spectres glissant dans l'ombre; pourquoi ces idiots inspirés, ces vieillards, ces enfans qui calculent nos destinées; pourquoi les bêtes et les oiseaux, pourquoi toutes ces créatures sortent de l'ordre établi, se dépouillent de leur nature, et exercent des facultés monstrueuses; si tu y réfléchis, tu trouveras que ce sont les dieux qui les ont doués de ces ames nouvelles, et en ont fait des instrumens de terreur, pour nous avertir de quelque changement monstrueux. Déjà, Casca, je pourrais te nommer un homme semblable à cette effrayante nuit, un homme qui tonne, foudroie, ouvre les tombeaux, et rugit comme le lion dans le Capitole; un homme qui, de sa force personnelle, n'est pas plus puissant que toi ou moi, et qui cependant est devenu un géant prodigieux et terrible comme ces étranges apparitions.

CASCA.

C'est César que tu désignes : n'est-ce pas lui, Cassius?

CASSIUS.

Laisse-là qui ce peut être. Les Romains de notre âge ont des muscles et des bras égaux à ceux de leurs ancêtres; mais, ô époque fatale! les ames de nos pères sont mortes et nous ne sommes plus gouvernés que par l'esprit de nos mères; notre joug et notre patience à le souffrir prouvent bien que nous sommes devenus des femmes.

CASCA.

En effet, on prétend que les sénateurs se proposent d'établir demain César roi; et il portera, dit-on, sa couronne sur mer, sur terre, partout, excepté dans notre Italie.

CASSIUS.

Moi, je sais où je porterai ce poignard alors. Cassius affranchira Cassius d'esclavage. C'est là, grands dieux, que vous armez le faible d'une force invincible. C'est là, grands dieux, que vous frustrez les tyrans. Ni la tour de pierre, ni les mu-

railles de bronze, ni le cachot privé d'air, ni les liens de fer massif, ne peuvent assujétir la liberté de l'ame. L'ame, dès qu'elle est fatiguée des entraves de ce monde, ne manque jamais de pouvoir pour s'élargir elle-même. Voilà ce que je sais; et dès lors que tout l'univers sache aussi que je puis à mon gré secouer de moi la part du joug que je porte.

CASCA.

Je le puis de même, et tout esclave porte comme nous dans sa main le pouvoir d'abolir sa servitude.

CASSIUS.

Et pourquoi donc César serait-il un tyran? Pauvre homme! Je sais bien, moi, qu'il n'est loup dévorant que parce qu'il voit les Romains devenus un lâche troupeau. Il ne serait pas lion s'il n'était tant de faons craintifs dans Rome. Qui veut soudain allumer une grande flamme l'attise d'abord avec de faibles brins de paille. Quel ramas de débris et de restes souillés est Rome depuis qu'elle sert de vil aliment à la flamme qui fait resplendir un objet aussi frêle que César! Mais! ô douleur! où m'égares-tu? Peut-être parlé-je ici devant un esclave volontaire, et alors, je le sais, il me faudra répondre.... Mais je porte une arme, et les dangers ne sont rien pour moi.

CASCA.

Tu parles à Casca, à un homme qui n'est point un impudent rediseur. Prends ma main, marche, entreprends pour redresser tous ces abus: Casca posera son pied tout près du pied qui s'avancera le plus loin.

CASSIUS.

L'accord est fait. Apprends maintenant, Casca, que j'ai déjà disposé quelques ames des plus nobles de Rome à tenter avec moi une entreprise pleine de danger et d'honneur; et même, à cette heure, je sais qu'ils m'attendent sous le portique de Pompée, car on ne peut, dans cette effrayante nuit, ni sortir, ni marcher dans les rues. Les élémens sont, comme nous, travaillés d'une crise violente; leur aspect, comme l'œuvre que nos mains préparent, est sanglant, enflammé et terrible.

(Entre Cinna.)

CASCA.

Silence.... Arrête.... Quelqu'un vient à grands pas.

CASSIUS.

C'est Cinna, je le reconnais à sa démarche: c'est un ami. — Cinna, où courez-vous ainsi?

CINNA.

Vous chercher. Qui est-ce là? Metellus Cimber?

CASSIUS.

Non, c'est Casca, une ame qui s'associe à nos entreprises. Ne suis-je pas attendu, Cinna?

CINNA.

Casca est à nous! J'en suis bien aise. Quelle horrible nuit que celle-ci! Quelques uns d'entre nous ont vu d'étranges phénomènes.

CASSIUS.

Ne suis-je pas attendu? dis-le-moi.

CINNA.

Oui, tu l'es. O Cassius, si tu pouvais engager dans notre parti le noble Brutus!

CASSIUS.

Sois tranquille. Cher Cinna, prends ce papier, aie soin de le placer dans la chaire du préteur, de façon que Brutus puisse l'y voir. Celui-ci, jette-le sur sa fenêtre; fixe ce dernier avec la cire sur la statue de l'ancien Brutus. Cela fait, reviens au portique de Pompée où tu nous trouveras. Decius Brutus et Trebonius y sont-ils?

CINNA.

Tous y sont, excepté Metellus Cimber, qui est allé te chercher à ta demeure. Moi, je vais me hâter, et disposer ces papiers comme tu me l'as prescrit.

CASSIUS.

Cela fait, reviens au théâtre de Pompée. (Cinna sort.) Allons, Casca, il nous faut avant le jour voir Brutus à son logis. Déjà les trois quarts de son ame sont conquis; encore un effort, et l'homme entier se rend à nous.

CASCA.

Oh! Brutus est amoureusement porté sur tous les cœurs du peuple; et ce qui paraîtrait en nous un attentat, l'autorité de son nom, puissante comme l'art de l'alchimiste, le transformera en mérite et en vertu.

CASSIUS.

Tu t'es formé une juste idée de l'homme, de son prix, et du besoin que nous avons tous de lui. Marchons, car il est plus de minuit; et avant l'aube, il nous faut l'éveiller et nous assurer de lui.

(Ils sortent.)

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

Entre BRUTUS dans son verger.

BRUTUS.

Holà, Lucius, viens! — Je ne puis par l'élévation des étoiles juger si le jour est loin encore. — Lucius! Eh bien? — Je voudrais qu'on pût me reprocher la faute de dormir d'un sommeil si profond. — Allons, Lucius, allons! Eveille-toi, te dis-je! Viens donc, Lucius!

(Entre Lucius.)

LUCIUS.

M'avez-vous appelé, seigneur?

BRUTUS.

Lucius, porte un flambeau dans ma bibliothèque; dès qu'il sera allumé, reviens m'avertir ici.

LUCIUS.

J'y vais, seigneur.

(Il sort.)

BRUTUS.

Il faut que ce soit par sa mort; et pour moi, je ne me connais aucun motif personnel pour l'attaquer, que la cause générale. Il voudrait être couronné. A quel point cela peut changer son caractère, voilà la question. C'est la splendeur du jour qui fait sortir le serpent; et ce danger avertit de marcher avec précaution. Couronne-le: voilà le danger. Et alors j'avoue que nous l'armons d'un dard avec lequel il pourrait faire du mal à sa volonté. L'abus de la grandeur, c'est lorsque du pouvoir elle sépare la pitié; et pour rendre justice à César, je n'ai point vu que ses passions aient jamais eu plus de pouvoir que sa raison; mais c'est une vérité d'expérience, que l'humblesse sert d'échelle à l'ambition jeune encore. L'homme la monte en face le front baissé sur elle; mais dès qu'une fois il est parvenu au sommet élevé, il tourne le dos à l'échelle, porte son regard dans les nues, dédaignant les bas degrés par lesquels il est monté. Ainsi pourrait faire César. De peur qu'il ne le puisse faire, préviens-le. Et puisqu'en lui, tel qu'il est, on ne découvre rien encore qui justifie cette querelle, considère-le sous cette face: ce qu'il est étant agrandi, il s'emporterait à tels et tels excès. Vois donc en lui le germe du serpent, qui une fois éclos deviendrait malfaisant par la loi de son espèce, et écrase-le dans le germe.

(Rentre Lucius.)

LUCIUS.

Le flambeau brûle dans votre cabinet, seigneur. — En cherchant une pierre à feu sur la fenêtre, j'ai trouvé ce billet, ainsi scellé; je suis sûr qu'il n'y était pas hier au soir, lorsque je me suis retiré.

BRUTUS.

Retourne à ton lit; il n'est pas jour encore. (Le rappelant.) Lucius, n'avons-nous pas demain les ides de mars?

LUCIUS.

Je ne sais pas, seigneur.

BRUTUS.

Regarde dans le calendrier, et reviens me le dire.

LUCIUS.

J'obéis, seigneur.

(Il sort.)

BRUTUS.

Ces météores qui sillonnent l'air, jettent tant de clarté, que je peux lire à leur lumière.

(Il décachète le billet et le lit.)

« *Brutus, tu dors; réveille-toi, vois qui tu es. Rome sera-t-elle..... Parle, frappe; fais justice. Brutus, tu dors; réveille-toi.* » J'ai trouvé souvent de pareilles exhortations semées sur mon passage: *Rome sera-t-elle.....*

Voici ce que je dois suppléer : *Rome sera-t-elle* immobile de crainte et de respect sous le regard d'un homme? Quoi! Rome! mes ancêtres chassèrent des rues de Rome le Tarquin qui portait le nom de roi. *Parle, frappe, fais justice.* Est-ce moi qu'on exhorte à parler et à frapper! O Rome! je t'en fais la promesse; s'il est possible de faire *justice*, tu obtiens ta pleine demande de la main de Brutus.

(Rentre Lucius.)

LUCIUS.

Seigneur, le quatorzième jour de mars est expiré.

BRUTUS.

C'est bon. (On frappe à la porte extérieure.) Va à la porte, quelqu'un frappe. (Lucius sort.) Depuis que Cassius a commencé à m'exciter contre César, je n'ai point dormi. — Entre la première pensée d'une entreprise terrible et son exécution, tout l'intervalle est un rêve plein de fantômes et de hideuses apparitions. Le génie de l'homme et ses passions armées pour l'homicide tiennent conseil alors; et comme un royaume en discorde, son ame éprouve le soulèvement d'une révolte.

(Rentre Lucius.)

LUCIUS.

Seigneur, votre frère Cassius est à la porte; il demande à vous voir.

BRUTUS.

Est-il seul?

LUCIUS.

Non, seigneur, quelques autres l'accompagnent.

BRUTUS.

Les connais-tu?

LUCIUS.

Non, seigneur; leurs bonnets sont rabattus sur leurs yeux, et la moitié de leurs visages est ensevelie dans leurs manteaux, au point que je n'ai pu voir aucun de leurs traits qui me les fît reconnaître.

BRUTUS.

Fais-les entrer. (Lucius sort.) C'est la troupe liguée. O conspiration! as-tu honte de montrer ton front sinistre dans la nuit, lorsque les attentats sortent en liberté? Oh! dans le jour, où trouveras-tu donc une caverne assez sombre pour couvrir ton visage farouche? Conspiration, n'en cherche point; cache-le sous le masque de la bienveillance et de son sourire caressant; car si tu marches sous tes traits naturels, l'Érèbe même n'a pas d'ombres assez noires pour te dérober à l'œil du soupçon.

(Entrent Cassius, Casca, Decius, Cinna, Metellus et Trebonius.)

CASSIUS.

Je crains que nous n'ayons troublé trop hardiment ton repos. Salut, Brutus. Sommes-nous importuns?

BRUTUS.

Je suis levé depuis une heure; j'ai veillé toute la nuit. Me sont-ils connus, ces hommes qui te suivent?

CASSIUS.

Oui, tu les connais tous; et pas un ici qui ne t'honore; pas un qui ne fasse le vœu que tu conçoives de toi l'opinion qu'il en a lui-même, et qu'en a tout noble Romain. Voici Trebonius.

BRUTUS.

Il est le bien-venu ici.

CASSIUS.

Cet autre est Decius Brutus.

BRUTUS.

Il est aussi le bien-venu.

CASSIUS.

Voilà Casca; ici Cinna; celui-ci est Metellus Cimber.

BRUTUS.

Tous sont les bien-venus. Quels soucis inquiétans s'élèvent entre la nuit et vos yeux, et en repoussent le sommeil?

CASSIUS.

Me permettras-tu de te dire un mot?

(Ils causent à voix basse.)

DECIUS.

C'est ici l'orient; n'est-ce pas là le jour qui perce de ce côté?

CASCA.

Non.

CINNA.

Oh! c'est le jour; et ces traits blanchâtres, qui raient le sein des nuages, sont les messagers de l'aurore.

CASCA.

Vous allez m'avouer que vous vous trompez tous deux. C'est là l'endroit même où je pointe mon épée, que se lève le soleil, qui déjà se rapprochant du midi, balance à l'équinoxe la jeune saison de l'année. Dans deux mois environ, plus remonté vers l'ourse, il lance de ce point ses premiers feux; et l'orient d'été est au Capitole, directement là.

BRUTUS.

Posez tous, l'un après l'autre, vos mains sur la mienne.

CASSIUS.

Et jurons d'accomplir notre résolution.

BRUTUS.

Non, point de sermens. Si la destinée des hommes, la souffrance de nos ames, les abus de cet âge, si ce sont là des motifs faibles, rompons ici sans délai. Allons nous rendre à nos lits oisifs, laissons la tyrannie à l'œil hautain tirer le sort des hommes dans une loterie de mort, et les ravager jusqu'à ce que le dernier tombe. Mais si, comme je le sens, ces motifs portent un foyer de flamme dans le sein du lâche, et donnent la trempe du fer aux tendres cœurs des femmes; alors, compatriotes, quel autre aiguillon nous faut-il que notre propre cause pour nous exciter à faire justice? Qu'avons-nous besoin d'autre lien, que de la parole de Romains unis, qui l'ont donnée et qui ne reculeront pas? d'autre serment, que de la promesse de l'honneur à l'honneur, que le bien sera fait, ou que nous périrons pour lui? Jurez, vous, prêtres; vous, hommes lâches et frauduleux; vous, ruines de l'homme, débiles vieillards, ames infirmes, qui accueillez l'outrage. Qu'ils jurent dans la cause injuste, ces viles créatures dont les hommes suspectent la foi; mais nous, ne gênons point le libre ressort de nos courages; ne profanez point la vertu de notre entreprise, par l'idée que notre cause ou son exécution eurent besoin d'un serment. Chaque goutte du noble sang de Rome a dégénéré dans les veines du Romain qui viole un seul mot de sa promesse, dès quelle est sortie de sa bouche.

CASSIUS.

Mais que décidons-nous sur Cicéron? N'êtes-vous pas d'avis de le sonder? Je crois qu'il nous appuierait avec chaleur.

CASCA.

Ne laissons pas Cicéron neutre.

CINNA.

Non, gardons-nous-en bien.

METELLUS.

Oh! ayons pour nous Cicéron. Ses cheveux blancs nous gagneront la bonne opinion des hommes; ils feront parler une foule de voix qui loueront notre action. On dira que sa tête a dirigé nos bras. Notre témérité, notre jeunesse disparaîtront: tout sera couvert de sa gravité.

BRUTUS.

Oh! ne le nommez pas; ne nous ouvrons point a cet homme. Jamais il n'achèvera ce que d'autres auront commencé.

CASSIUS.

Laissons-le donc à l'écart.

CASCA.

En effet, il ne nous convient pas.

DECIUS.

Ne frappera-t-on aucun autre que César?

CASSIUS.

Ta question est juste, Decius. Moi, je pense qu'il n'est pas à propos que Marc-Antoine, si chéri de César, survive à César. Nous trouverons en lui un subtil machinateur d'intrigues; et, vous le savez, ses ressources, s'il les met en œuvre, pourraient s'étendre assez loin pour nous devenir fatales à tous. Pour prévenir ce danger, qu'Antoine et César tombent ensemble.

BRUTUS.

Notre conduite, Caïus Cassius, paraîtra trop sanguinaire, si, après avoir abattu la tête, nous déchirons encore les membres, comme des meurtriers pleins de rage en donnant la mort, et de haine après l'avoir donnée; car Antoine n'est qu'un membre de César. Soyons des sacrificateurs et non pas des bourreaux, Cassius: c'est contre l'esprit de César que nous nous élevons tous, et non contre son sang: il n'y en a point dans l'esprit de l'homme. Oh! si nous pouvions atteindre à l'esprit de César, sans déchirer le flanc de César! Mais hélas! pour cela il faut que le sang de César coule: eh! mes amis, tuons-le avec fermeté et non avec furie. Traitons-le comme une victime offerte aux dieux, et ne le démembrons point comme un cadavre destiné aux vautours. Que nos cœurs conduisent nos bras, comme ces maîtres prudens, qui commandent à leurs serviteurs un acte de vengeance, et qui après les condamnent. Alors notre action deviendra l'effet non de l'envie, mais de la nécessité; elle paraîtra telle aux yeux du peuple; et nous serons nommés des purificateurs, non des assassins. Quant à Marc-Antoine, ne songe point à lui; il ne peut rien de plus contre nous, que le bras de César quand la tête de César sera abattue.

CASSIUS.

Cependant je le redoute; car cette tendresse qui s'est enracinée dans son cœur pour César...

BRUTUS.

Hélas! bon Cassius, ne songe point à lui. S'il

aime César, tout ce qu'il pourra faire n'agira que sur lui-même; il pourra se plonger dans la mélancolie, et mourir pour César; et ce serait beaucoup pour lui, livré, comme il est, aux sociétés, aux plaisirs et à la vie dissipée.

TREBONIUS.

Non, il n'est point à craindre: épargnons-le; oh! il est d'humeur à vivre et à rire bientôt de cet événement.

(L'horloge frappe.) (1)

BRUTUS.

Silence! comptons les heures.

CASSIUS.

L'horloge a frappé trois coups.

TREBONIUS.

Il est temps de nous séparer.

CASSIUS.

Mais il est douteux encore si César voudra sortir aujourd'hui; car il est depuis peu devenu superstitieux: il a perdu tout à fait l'opinion sensée (2) à laquelle il tenait jadis sur les pronostics, les songes, et la vertu des sacrifices. Il se pourrait que ces prodiges apparens, les terreurs de cette nuit extraordinaire, les inspirations de ses augures, le détournassent de se rendre aujourd'hui au Capitole.

DECIUS.

Ne le craignez pas. Si telle est sa résolution, je me charge de la vaincre. Il aime à entendre raconter comment on prend des licornes avec des arbres trompeurs, les ours avec des miroirs, les éléphans dans des fosses, les lions avec des toiles, et les hommes avec des flatteurs; mais quand je lui dis que lui il hait les flatteurs, il répond qu'il les hait; et c'est alors surtout qu'il est pris lui-même à la flatterie. Laissez-le à mes soins; je sais comment donner à son esprit la pente qui l'attire, et je promets de le mener au Capitole.

CASSIUS.

Nous irons tous chez lui le chercher.

BRUTUS.

A huit heures: est-ce notre dernière parole?

CINNA.

C'est la dernière; et n'y manquons pas.

(1) Les Romains connaissaient les cloches: ils en avaient même dans leurs salles de bains pour marquer les heures.

WHITTAKER.

(2) Cassius, aussi bien que César, était de la secte d'Épicure, qui n'ajoutait point foi aux présages.

METELLUS.

Caïus Ligarius est ulcéré contre César, qui l'a maltraité pour avoir bien parlé de Pompée. Je m'étonne qu'aucun de vous n'ait songé à lui.

BRUTUS.

Va donc, brave Metellus, va le trouver. Il m'est attaché, et je lui ai donné sujet de l'être; envoie-le-moi seulement, je saurai le décider.

CASSIUS.

Le jour vient nous surprendre. Nous allons te quitter, Brutus; et dispersez-vous, amis; mais souvenez-vous bien de ce que vous avez dit, et montrez-vous tous vrais Romains.

BRUTUS.

Nobles amis, prenez un visage riant et serein. Que nos regards ne révèlent pas nos projets. Soutenons notre personnage, comme les acteurs de Rome, avec un esprit libre et un appareil de constance. Et maintenant, jour heureux à tous, et à chacun de vous. (Ils sortent; reste Brutus.) Jeune homme! Lucius! Il dort en paix! Eh bien! dors. Jouis du sommeil profond dont le baume te pénètre; tu n'as point de ces images, de ces fantômes, que l'active inquiétude figure dans le cerveau des hommes; aussi dors-tu de ce sommeil si pur!

(Entre Porcia.)

PORCIA.

Brutus, monseigneur!

BRUTUS.

Porcia, quel est votre dessein? Pourquoi vous lever à cette heure? Il n'est pas bon pour votre santé d'exposer ainsi votre complexion délicate à l'air humide et froid du matin.

PORCIA.

Il n'est pas meilleur pour la vôtre. Vous vous êtes dérobé de mon lit sans tendresse pour moi, Brutus; et hier au soir à table, vous vous levâtes tout à coup et vous promenâtes long-temps, soupirant et pensif, tenant vos bras croisés; et quand je vous demandai ce qui vous occupait, vous me fixâtes avec un regard morne. Je vous pressai de nouveau; alors vous portâtes la main à votre front, et, dans un excès d'impatience, vous frappâtes du pied. Cependant j'insistai encore, vous ne répondîtes point encore; mais avec un geste chagrin et me repoussant de votre main, vous me fîtes signe de vous laisser: je vous laissai, dans la crainte d'irriter cette impatience, qui déjà ne paraissait que

trop allumée; espérant d'ailleurs que ce n'était là qu'un des accès de cette humeur qui de temps à autre prend quelque chose sur la vie de tous les hommes. Cela ne vous laisse ni manger, ni parler, ni dormir; et si ce chagrin changeait autant vos traits qu'il a déjà altéré votre caractère, je ne vous reconnaîtrais plus, Brutus. Mon cher époux, faites-moi la confidente de la cause de votre chagrin.

BRUTUS.

Je ne me porte pas bien; c'est tout.

PORCIA.

Brutus est sage, et, s'il se portait mal, il aimerait les moyens de recouvrer sa santé.

BRUTUS.

Et c'est ce que je fais. Bonne Porcia, retournez à votre lit.

PORCIA.

Brutus est malade! Est-ce donc un régime salutaire de se promener à demi-vêtu, et de respirer les vapeurs humides du matin? Quoi! Brutus est malade, et il se dérobe au repos bienfaisant de son lit, pour affronter les malignes influences de la nuit, et défier un air épais et malsain, qui ne peut qu'aggraver son mal? Non, mon cher Brutus; c'est dans votre ame qu'est le mal dont vous souffrez; et par mon titre auprès de vous, par mes droits légitimes, je dois en être instruite; et à deux genoux, je vous adjure, au nom de ma beauté, qu'on vantait autrefois; au nom de tous vos sermens d'amour, de ce serment solennel, qui a fait de nous deux une seule ame en deux corps, de me découvrir à moi, qui suis la moitié de vous-même, qui suis vous-même, ce qui vous rend si sombre; et dites-moi quels étaient ceux qui sont venus vous trouver cette nuit, car il est entré ici six ou sept hommes qui cachaient leurs visages à la nuit même.

BRUTUS.

Ne vous agenouillez pas, belle Porcia.

PORCIA.

Je n'aurais pas besoin de le faire, si vous étiez encore le tendre Brutus. Répondez-moi, Brutus; dans notre contrat nuptial, a-t-il été stipulé que je ne participerais point aux secrets qui vous appartiennent? Ne suis-je une autre vous-même qu'avec des exceptions et des réserves? que pour vous tenir compagnie à table, partager votre couche, et causer quelquefois avec vous? Suis-je reléguée, et n'ai-je ma place qu'à la porte de votre cœur? Ah! si je n'ai rien de plus, Porcia est la concubine de Brutus, et non pas son épouse.

BRUTUS.

Vous êtes ma digne épouse, dont je m'honore, et qui m'est aussi chère que les gouttes de sang qui portent la vie dans mon triste cœur.

PORCIA.

Si cela était vrai, je saurais déjà ce secret. J'avoue que je suis une femme, mais une femme que le noble Brutus a prise pour épouse. J'avoue que je suis une femme, mais une femme digne du nom qu'elle porte, de fille de Caton. Pensez-vous que je ne sois pas plus forte que mon sexe, étant fille d'un tel père, et femme d'un tel époux? Dites-moi vos secrets, je ne les révélerai point; j'ai déjà fait sur moi l'épreuve de ma constance, en enfonçant volontairement le fer dans cette cuisse. Si je puis porter cette douleur avec patience, ne pourrai-je porter les secrets de mon époux?

BRUTUS.

O vous, dieux! rendez-moi digne de cette noble épouse. (On frappe à la porte.) Ecoutez, écoutez, on frappe. — Porcia, rentre un moment, et bientôt ton sein va recevoir tous les secrets de mon cœur; je te développerai tous mes engagemens et le vrai caractère de cette tristesse répandue sur mon front. Retire-toi promptement.

(Porcia sort.)

(Entrent Lucius et Ligarius.)

BRUTUS.

Lucius, qui est-ce qui frappe?

LUCIUS.

Voici un homme malade qui vous demande un entretien.

BRUTUS.

C'est Caïus Ligarius, dont Metellus a parlé. Enfant, éloigne-toi. — Eh bien, Caïus Ligarius?

LIGARIUS.

Accepte le salut que t'adresse une voix faible.

BRUTUS.

Oh! quel temps as-tu choisi, brave Caïus, pour porter une écharpe? Que je voudrais que tu fusses en santé!

LIGARIUS.

Je ne suis plus malade, si Brutus a en main quelque entreprise marquée du nom de l'honneur.

BRUTUS.

J'ai en main une entreprise de ce genre, Liga-

rius, si la santé te donnait une oreille assez forte pour m'entendre.

LIGARIUS.

Par tous les dieux devant qui les Romains se prosternent, je secoue loin de moi mon infirmité. Ame de Rome! fils généreux sorti des flancs de l'honneur, tu viens, comme un dieu, de conjurer le mal dans mon ame éteinte. Commande-moi, je cours; j'entreprendrai des choses impossibles, oui, j'en triompherai. Que faut-il faire?

BRUTUS.

Un exploit qui rendra la santé à des hommes malades.

LIGARIUS.

Mais n'est-il pas quelques hommes sains dont nous devons attaquer la santé?

BRUTUS.

C'est à quoi nous serons contraints aussi. Ce que c'est, cher Caïus, je te l'expliquerai, en nous rendant ensemble au lieu où il le faut faire.

LIGARIUS.

Avance un pas, et d'un cœur rempli d'une flamme nouvelle, je te suis pour une action, j'ignore laquelle; mais il suffit que Brutus me guide.

BRUTUS.

Suis-moi donc.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

LE PALAIS DE CÉSAR. — ÉCLAIRS ET TONNERRE.

Entre CÉSAR vêtu de sa robe de nuit.

CÉSAR.

Ni le ciel, ni la terre, ne sont en paix cette nuit. Trois fois Calphurnia dans son sommeil s'est écriée : « Du secours! oh, ils égorgent César! » Holà! qui veille ici?

(Entre un serviteur.)

LE SERVITEUR.

Monseigneur?

CÉSAR.

Va, commande aux prêtres d'offrir à l'instant un sacrifice, et reviens m'apprendre quel succès ils en augurent.

LE SERVITEUR.

J'y vais, monseigneur. (Il sort.)

(Entre Calphurnia.)

CALPHURNIA.

Que prétendez-vous; César? Penseriez-vous à sortir? Vous ne franchirez point cette porte aujourd'hui.

CÉSAR.

César sortira. Les périls qui m'ont menacé ne m'ont jamais envisagé en face : dès qu'ils verront le front de César, ils s'évanouiront.

CALPHURNIA.

César, jamais je ne m'arrêtai aux présages; mais aujourd'hui ils m'épouvantent. Sans parler de tout ce que nous avons entendu et vu d'étrange, un homme qui est ici raconte des prodiges plus horribles dont les gardes ont été témoins. Une lionne a enfanté au milieu des rues; les tombes se sont fendues et ont cédé leurs morts. De terribles guerriers de feu portés sur les nuages combattaient par légions rangées en ordre d'armée. L'air retentissait, froissé du choc de la bataille; le sang ruisselait des nues sur le Capitole; les coursiers hennissaient; les hommes mourans gémissaient; et des spectres rôdaient dans les rues, et poussaient des cris aigus et lamentables! O César! ces prodiges sont inouïs, et je les redoute.

CÉSAR.

Quel événement peut être évité, dont l'issue est marquée par les puissans dieux? César sortira; car ces présages s'adressent au monde entier autant qu'à César.

CALPHURNIA.

Quand les hommes de néant meurent, les comètes ne se font point voir; mais les cieux mêmes tout en feu éclairent la mort des princes.

CÉSAR.

Les lâches meurent plusieurs fois avant leur mort; le brave ne goûte de la mort qu'une fois. De toutes les choses étonnantes dont j'aie jamais ouï parler, la plus étonnante pour moi, c'est que les hommes puissent sentir la crainte, voyant que la mort est une fin inévitable, qui arrivera à l'heure où elle doit arriver. (Le serviteur rentre.) Que disent les augures?

LE SERVITEUR.

Ils voudraient que César s'abstînt de sortir aujourd'hui : en cherchant dans les entrailles de la victime, ils n'ont pu trouver le cœur de l'animal.

CÉSAR.

Les dieux ont voulu faire honte à la lâcheté.

César serait sans cœur comme cet animal, si la peur le retenait aujourd'hui dans sa maison ; non, César n'y restera pas. Le danger et moi, sommes deux lions nés le même jour ; je naquis le premier et je suis le plus terrible. Le danger sait bien que César est plus puissant que lui ; et César sortira.

CALPHURNIA.

Hélas, seigneur ! votre prudence se perd dans un excès d'assurance. Ne sortez point aujourd'hui. La cause qui vous retient ici, nommez-la ma crainte et non la vôtre. Nous allons députer Marc-Antoine au sénat : il annoncera que ce matin votre santé n'est pas bonne. A vos genoux, laissez-moi remporter cette victoire.

CÉSAR.

Marc-Antoine dira que ma santé n'est pas bonne, et pour vous complaire, je resterai. (Entre Decius.) Voici Decius Brutus : il le dira de ma part.

DECIUS.

Hommage à César ! Jour heureux, vaillant César ! Je viens te chercher pour t'accompagner au sénat.

CÉSAR.

Et tu es venu fort à propos, Decius, pour porter mon salut aux sénateurs. Dis-leur qu'aujourd'hui je ne veux pas aller au sénat. Que je ne le puis, est faux ; que je ne l'ose pas, plus faux encore. Je n'y veux pas aller aujourd'hui. Dis-le-leur ainsi, Decius.

CALPHURNIA.

Dites que César est malade.

CÉSAR.

César enverra-t-il un mensonge ? Ai-je étendu si loin mon bras dans les conquêtes, pour craindre de dire la vérité à ces vieillards à barbe grise ? Pars, Decius, dis-leur que César n'y veut pas aller.

DECIUS.

Très puissant César, daigne me donner quelque raison, de peur qu'on ne me rie en face, quand je leur rendrai ce discours.

CÉSAR.

La raison est dans ma volonté : je n'y veux pas aller. Pour satisfaire le sénat, ce mot suffit ; mais pour te satisfaire, toi, et parce que je t'aime, je veux bien t'en dire la raison. C'est Calphurnia que voilà, mon épouse, qui me retient ici. Elle a eu cette nuit un songe : elle a vu ma statue verser le sang pur, comme une fontaine percée de cent ruisseaux. Plusieurs Romains sont venus le front riant, et ont baigné dans le sang leurs bras nerveux. Elle prend ces visions pour des avis et des présages de maux imminens ; et à genoux, elle m'a conjuré de rester avec elle aujourd'hui.

DECIUS.

Ce songe est interprété tout à contre-sens : c'est une vision heureuse et favorable. Ta statue, d'où le sang s'élance en plusieurs jets ; tous ces Romains, qui s'y baignent en souriant, figurent qu'en toi l'illustre Rome va puiser un sang nouveau qui la rajeunira ; que les plus grands de l'état s'empresseront, pour tenir de toi des symboles et des marques d'honneur, des gages révérés de ta mémoire ; et voilà ce qui est annoncé dans le songe de Calphurnia.

CÉSAR.

Et de cette manière, tu en as bien expliqué le sens.

DECIUS.

Et mieux encore, quand tu auras entendu ce que je te puis dire. Sache maintenant que le sénat a résolu de décerner ce matin une couronne au grand César. Si tu leur envoies dire que tu ne veux pas t'y rendre, leurs esprits peuvent changer. D'ailleurs ceci prêterait à l'ironie, ferait dire à quelqu'un : « Congédiez le sénat jusqu'à un au-» tre jour, où la femme de César sera favorisée de » rêves plus heureux. » Si César se cache, ne se diront-ils pas à l'oreille : « Voyez ! César a peur ! » Pardonne-moi, César ; c'est mon tendre, oui, mon tendre zèle pour ta fortune, qui me commande de te parler ainsi, et les raisons de bienséance s'évanouissent devant mon zèle.

CÉSAR.

Que vos terreurs semblent puériles maintenant, Calphurnia ! J'ai honte d'y avoir cédé. Donnez-moi ma robe ; je veux aller au sénat. (Entrent Publius, Brutus, Ligarius, Metellus, Casca, Trebonius et Cinna.) Et voyez où Publius est venu me chercher.

PUBLIUS.

Bonjour, César.

CÉSAR.

Sois le bien-venu, Publius. — Brutus aussi ? Comment ! Comment ! levé de si bonne heure ! Bonjour, Casca. Caïus Ligarius, jamais César ne fut autant votre ennemi, que cette fièvre qui vous a ainsi consumé. — Quelle heure est-il ?

BRUTUS.

César, huit heures sont sonnées.

CÉSAR.

Je vous rends graces de votre complaisance et de vos soins. (Entre Antoine.) Quoi! voilà Antoine! Lui qui se livre au plaisir le long des nuits, il n'en est pas moins matinal. Bonjour, Antoine.

ANTOINE.

Je salue le très noble César.

CÉSAR.

Dis-leur de tout préparer.—Je mérite des reproches, pour me faire ainsi attendre. — Salut, Cinna; salut, Metellus. Ah, Trebonius! Je vous réserve un entretien d'une heure entière. Souvenez-vous de venir ici aujourd'hui. Tenez-vous près de moi, de peur que je ne vous oublie.

TREBONIUS.

Je le ferai, César. (A part.) Et j'en serai si près, que tes meilleurs amis souhaiteront que j'en eusse été plus loin.

CÉSAR.

Entrez, mes bons amis, et prenez une coupe de vin avec moi; et semblables à des amis, nous partirons tout à l'heure ensemble.

BRUTUS.

Tout ce qui paraît semblable, souvent n'est pas le même, ô César! le cœur de Brutus est navré de cette pensée.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

UNE RUE PRÈS DU CAPITOLE.

Entre ARTÉMIDORE lisant un écrit.

ARTÉMIDORE.

« César, défie-toi de Brutus; prends garde à Cassius; n'approche point de Casca; tiens un œil ouvert sur Cinna, ne te fie point à Trebonius; observe bien Metellus Cimber. Decius Brutus ne t'aime point; tu as offensé Caïus Ligarius. Un seul, un même esprit anime tous ces hommes, et il est armé contre César : si tu n'es pas immortel, veille autour de toi; la sécurité prête le flanc à la conspiration. Que les puissans dieux te défendent!

» Ton ami, ARTÉMIDORE. »

Je veux me poster ici, et attendre que César passe; alors je lui présenterai ceci comme une supplique. Mon cœur déplore que la vertu ne puisse échapper à la dent de l'envie. Si tu lis cette note, ô César! tu peux vivre; si tu négliges de la lire, les destins sont du complot des traîtres.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

UNE AUTRE PARTIE DE LA MÊME RUE.

Entrent PORCIA et LUCIUS.

PORCIA.

De grace, Lucius, cours au sénat. Ne t'arrête point à me répondre, mais pars, cours; pourquoi t'arrêtes-tu?

LUCIUS.

Pour savoir mon message, madame.

PORCIA.

Je le voudrais déjà fait, et toi de retour en moins de temps qu'il n'en faut pour te dire ce que tu dois y faire. — O constance, sois ferme à mes côtés! Élève un mur insurmontable entre mon cœur et ma langue : j'ai l'ame d'un homme, mais je n'ai que la force d'une femme. Oh qu'il est difficile aux femmes de porter un secret!—Quoi, te voilà encore!

LUCIUS.

Que m'ordonnez-vous, madame? Courir au Capitole sans y rien faire, et revenir vers vous sans avoir rien fait?

PORCIA.

Oui..... Lucius, rapporte-moi si ton maître a l'air serein; il est sorti malade... Et remarque bien ce que fait César, quels sont les supplians qui se pressent autour de lui..... Écoute, Lucius! Quel bruit est-ce là?

LUCIUS.

Je n'entends rien, madame.

PORCIA.

De grace, prête bien l'oreille. J'ai entendu une rumeur éclatante comme d'un tumulte, que le vent apportait du Capitole.

LUCIUS.

En vérité, madame, je n'entends rien.

(Entre le devin.)

PORCIA.

Approche, passant; de quel côté viens-tu?

LE DEVIN.

Ma bonne dame, de ma maison.

PORCIA.

Quelle heure est-il ?

LE DEVIN.

Environ la neuvième heure, madame.

PORCIA.

César est-il déjà rendu au Capitole?

LE DEVIN.

Madame, pas encore. Je vais prendre ma place pour le voir, quand il passera pour s'y rendre.

PORCIA.

Tu as quelque supplique pour César? Dis, n'en as-tu pas une?

LE DEVIN.

J'en ai une, madame. S'il plaît à César de vouloir assez de bien à César pour m'écouter, je le conjurerai de s'aimer lui-même.

PORCIA.

Quoi! sais-tu quelque mal dont sa personne soit menacée?

LE DEVIN.

Rien que je sache qui doive arriver; beaucoup de risques que j'appréhende. — Salut, madame. La rue est étroite ici. Cette foule, qui obsède César, de sénateurs, de préteurs, de supplians, de peuple, presserait, étoufferait un faible vieillard. Je veux gagner un lieu plus spacieux, et là parler au grand César au moment de son passage.

(Il sort.)

PORCIA.

Il faut que je rentre... Oh, pitié de moi! Quelle faible chose c'est que le cœur d'une femme!.... O Brutus, Brutus! que les dieux te secondent dans ton entreprise!..... Sûrement ce serviteur m'aura entendue. — Brutus a une requête que César n'accordera pas..... Oh! je me sens défaillir.... Cours, Lucius, recommande-moi au souvenir de mon époux. Dis-lui.... que je suis joyeuse reviens vite, et me rapporte ce qu'il t'aura dit.

(Ils sortent.)

ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIÈRE.

LA RUE ET PUIS LE CAPITOLE. — LE SÉNAT SIÉGE.

FANFARES. — Entrent CÉSAR, BRUTUS, CASSIUS, CASCA, DECIUS, METELLUS, TREBONIUS, CINNA, ANTOINE, LEPIDUS, ARTÉMIDORE, POPILIUS, PUBLIUS et LE DEVIN.

CÉSAR.

Les ides de mars sont arrivées.

LE DEVIN.

Oui, César, mais non passées.

ARTÉMIDORE.

Salut à César. — Lis cet écrit.

DECIUS.

Trebonius te conjure de parcourir à ton loisir son humble requête, que voici.

ARTÉMIDORE.

O César! lis d'abord la mienne; car c'est la mienne dont l'objet touche César de plus près. Lis celle-ci, grand César.

CÉSAR.

Ce qui n'intéresse que nous sera examiné le dernier.

ARTÉMIDORE.

Ne diffère pas, César, lis la mienne à l'instant.

CÉSAR.

Quoi! cet homme est-il insensé?

PUBLIUS.

Importun, fais place.

CASSIUS.

Quoi! dans la rue même, vous présentez vos demandes? Venez au Capitole.

(César entre au Capitole, le reste le suit.)

POPILIUS.

Je souhaite que votre entreprise puisse réussir aujourd'hui.

CASSIUS.

Quelle entreprise, Popilius?

POPILIUS.

Adieu.

BRUTUS.

Que t'a dit Popilius Lena?

CASSIUS.

Qu'il souhaitait que notre entreprise pût réussir aujourd'hui. Je crains que notre dessein ne soit découvert.

BRUTUS.

Regarde de quelle manière il aborde César. Observe-le.

CASSIUS.

Casca, soit prompt; car nous craignons d'être prévenus. Brutus, que ferons-nous si nous sommes trahis? Cassius, ou César, ne repassera jamais sur ce chemin. Je me tuerai plutôt moi-même.

BRUTUS.

Cassius, sois ferme : Popilius Lena ne parle point de notre dessein. Regarde, il sourit, et César ne change point de visage.

CASSIUS.

Trebonius sait prendre son temps. Remarques-tu, Brutus? Il tire Marc-Antoine à l'écart.

(Antoine et Trebonius sortent.)

DECIUS.

Où est Metellus Cimber? Laissez-le passer et présenter en ce moment sa requête à César.

BRUTUS.

Il s'est présenté. Serrons-nous et le secondons.

CINNA.

Casca, c'est toi qui dois lever ton bras le premier.

CÉSAR.

L'assemblée est-elle prête? Quels sont les abus que César et son sénat doivent réformer?

METELLUS.

Très noble, très grand et très puissant César, Metellus Cimber s'incline humblement devant ton tribunal. (Il fléchit le genou.)

CÉSAR.

Je dois te prévenir, Cimber, que ces basses adulations, ces génuflexions rampantes, peuvent enflammer le sang des hommes vulgaires, et changer en vains projets d'enfans les décrets arrêtés dans leurs premières résolutions. N'aie point la folle pensée que le cœur de César lui soit assez rebelle pour s'amollir et perdre son vrai caractère par ces moyens qui attendrissent les ames imbéciles, comme de douces paroles, de serviles et insinuantes caresses, des humiliations profondes, abaissées jusqu'à terre. Ton frère est banni par un décret. Si tu te courbes, si tu me flattes, si tu supplies pour lui, je te dédaigne, Cimber, comme l'animal incommode que je repousse loin de moi. Apprends que César ne fait point d'injustice, et que sans une raison il ne se laisse point fléchir.

METELLUS.

N'est-il point ici quelque voix plus éloquente que la mienne, qui avec des accens plus doux à l'oreille du grand César, sollicite le rappel de mon frère exilé?

BRUTUS.

Je baise ta main, mais non par flatterie, César, en te demandant que Publius Cimber obtienne à l'instant son rappel.

CÉSAR.

Quoi, Brutus!

CASSIUS.

Pardon, César, pardon. Cassius abaisse son front aussi bas que tes pieds, pour implorer de toi le retour de Publius Cimber.

CÉSAR.

Vous pourriez me fléchir si je vous ressemblais; si je pouvais supplier pour émouvoir, je pourrais être ému par les prières. Mais, je suis immuable comme l'étoile du nord, qui, dans le firmament, ne voit point de rivale de sa fixe et permanente immobilité. Le champ des cieux est semé d'astres innombrables; tous sont de flamme, et chacun d'eux étincelle de lumière; mais il n'en est qu'un, un seul parmi tous, qui garde constamment sa place. Ce monde est de même peuplé d'hommes, tous formés de chair et de sang, tous agités par les passions; mais dans cette foule d'hommes, je n'en connais qu'un qui sache, invariable, immobile au

milieu des secousses, garder constamment son rang. Cet homme, c'est moi : je prétends, dans cette occasion même, en donner une preuve. Je fus ferme en voulant le bannissement de Cimber ; je demeure ferme en voulant qu'il reste banni.

CINNA.

O César !

CÉSAR.

Loin de moi ! Veux-tu ébranler les montagnes ?

DECIUS.

Grand César !

CÉSAR.

Brutus n'a-t-il pas fléchi le genou en vain ?

CASCA.

Mains, parlez pour moi !

(Ils frappent César.)

CÉSAR.

Et tu, Brute?... Meurs donc, César. (Il meurt.)

CINNA.

Liberté ! affranchissement ! La tyrannie est morte. Courez, publiez, faites retentir ce cri dans les rues.

CASSIUS.

Quelques-uns de vous aux tribunes ; allez et criez : Franchise ! délivrance ! liberté !

BRUTUS.

Peuple et sénateurs, ne vous effrayez point ; ne fuyez point, restez à vos places : l'ambition a payé sa dette.

CASCA.

Va à la tribune, Brutus.

DECIUS.

Et Cassius aussi.

BRUTUS.

Où est Publius ?

CINNA.

Le voici, tout consterné de ce soulèvement.

METELLUS.

Demeurez fermes tous ensemble, de crainte que quelques amis de César peut-être.....

BRUTUS.

Ne parle point de demeurer. — Publius, prends courage : on n'en veut point à ta personne, ni à aucun autre Romain. Annonce-le à tous, Publius.

CASSIUS.

Et quitte-nous, Publius, de peur que ce peuple, fondant sur nous, n'attente à ta vieillesse.

BRUTUS.

Oui, va ; et que nul homme ne réponde de cette action, que nous, ses auteurs.

(Rentre Trebonius.)

CASSIUS.

Où est Antoine ?

TREBONIUS.

Dans sa maison, où il s'est enfui plein d'épouvante. Hommes, femmes, enfans, tressaillent, courent et jettent des cris comme au dernier jour de l'univers.

BRUTUS.

Destins, nous connaîtrons vos volontés. Que nous devons mourir, nous le savons. Ce n'est que pour étendre la trame et l'alonger de quelques jours, que les hommes s'agitent.

CASSIUS.

Oui, celui qui retranche vingt années de la vie, retranche vingt années de crainte de la mort.

BRUTUS.

D'après ce principe, la mort est vraiment un bienfait ; et nous nous sommes montrés les amis de César, en abrégeant le temps qu'il avait à la craindre. — Baissons-nous, Romains, baissons-nous, plongeons nos bras jusqu'aux coudes dans le sang de César, et rougissons-en nos épées. Marchons ensuite jusqu'à la place publique, et brandissant nos glaives sanglans sur nos têtes, crions tous : Paix, affranchissement, liberté !

CASSIUS.

Baissons-nous donc, et trempons... Combien de siècles futurs verront représenter cette scène illustre, notre ouvrage, dans des empires à naître et dans des langages encore inconnus !

BRUTUS.

Combien de fois, offert en spectacle, il mourra ce César, que voilà gisant sur la base de la statue de Pompée, de pair avec la poussière !

CASSIUS.

Et chaque fois que ce spectacle se renouvellera, autant de fois notre ligue fraternelle sera nommée, *les hommes qui donnèrent à leur pays la liberté.*

DECIUS.

Eh bien ! sortirons-nous ?

CASSIUS.

Oui, tous, et marchons. Brutus nous conduira, et nous honorerons ses pas du cortége des

cœurs les plus honnêtes et les plus intrépides de Rome.

(Entre un serviteur.)

BRUTUS.

Un moment. Qui vient à nous? Un suivant d'Antoine?

LE SERVITEUR.

Brutus, mon maître m'a recommandé de fléchir ainsi le genou; ainsi Marc-Antoine m'a enjoint de me prosterner, et dans cette posture, il m'a chargé de dire : « Brutus est noble, sage, vaillant et vertueux; César fut puissant, valeureux, illustre et sensible. Dis que j'aime Brutus et que je l'honore; dis que j'honorais César, le vénérais et l'aimais. Si Brutus veut répondre à Antoine de sa sûreté en venant ici, et lui expliquer comment César a mérité d'être frappé de mort, Marc-Antoine n'aimera pas César mort autant que Brutus vivant; mais il suivra les intérêts et la fortune du noble Brutus à travers les hasards de cette forme d'état toute nouvelle, avec une foi entière et sincère. » Ainsi parle Antoine, mon maître.

BRUTUS.

Ton maître est un sage et brave Romain : jamais je n'en jugeai plus mal. Dis-lui que, s'il lui plaît de venir en ce lieu, il sera satisfait, et que, sur mon honneur, il en sortira sans nul outrage.

LE SERVITEUR.

Je vais le chercher à l'instant.

(Il sort.)

BRUTUS.

Je sais que nous l'aurons aisément pour ami.

CASSIUS.

Je souhaite que nous le puissions; cependant, j'ai une ame qui le redoute, et toujours mes pressentimens sinistres adressent juste à l'événement.

(Rentre Antoine.)

BRUTUS.

Voilà Antoine qui s'avance. Sois le bien-venu, Marc-Antoine.

ANTOINE.

O puissant César, es-tu donc gisant dans cet abaissement profond? Tes conquêtes, tes trophées, tes triomphes et ta gloire, sont-ils réduits et resserrés tous dans ce court espace? — Sois en paix! — Citoyens, j'ignore ce que vous méditez, quel autre sang doit être versé, quel autre est encore suspect. Si je le suis moi-même, il n'est point d'heure aussi convenable que l'heure de la mort de César, ni d'arme aussi digne de moitié, que ces épées que vous tenez, illustrées par le plus noble sang de cet univers. Je vous en conjure, si vous avez de l'aversion pour moi, maintenant, tandis que vos mains sanglantes fument encore, satisfaites votre désir. J'aurais mille ans à vivre, que jamais je ne me trouverais si disposé à mourir. Aucun lieu, aucun genre de mort, ne me plairont jamais, comme de mourir ici près de César et par vos coups, vous, l'élite des grandes ames de cet âge.

BRUTUS.

O Antoine, n'implore point de nous ta mort. Nous devons maintenant paraître sanguinaires et cruels : l'aspect de nos mains, de leur action qui est sous tes yeux, l'annonce; mais tu ne vois que nos mains, et cette sanglante exécution qu'elles ont faite; nos cœurs, tu ne les vois pas, ils sont pitoyables, et c'est la pitié pour l'injure publique faite à Rome, qui a frappé ce coup sur César : comme la flamme chasse une autre flamme, ainsi la pitié étouffe une autre pitié. Quant à toi, Marc-Antoine, la pointe de nos épées est, comme le plomb, molle et sans force contre toi; nos bras exempts de fraude et nos cœurs respirant des sentimens de frères, t'accueillent avec toute l'estime et la bienveillance d'une tendre affection.

CASSIUS.

Ta voix aura autant d'influence que celle d'aucun autre Romain, dans la nomination des nouvelles dignités.

BRUTUS.

Seulement, aie patience, jusqu'à ce que nous ayons calmé la multitude, qui s'assiége elle-même de frayeurs; et alors nous te déclarerons la cause pour laquelle j'ai pu, moi qui aimais César lorsque je le frappais, agir ainsi.

ANTOINE.

Je ne doute point de votre sagesse. — Que chacun de vous me tende sa main sanglante. D'abord, Marcus Brutus, je veux serrer la tienne; puis je prends ta main, Caïus Cassius; maintenant la tienne, Decius Brutus; et la tienne, Metellus; et toi, Cinna; et toi, vaillant Casca; la tienne enfin, bon Trebonius, toi le dernier, mais non pas dans mon amitié. Vous tous, nobles citoyens... Hélas! que dirai-je? Ma réputation pose maintenant sur une pente si glissante, que vous devez me voir sous l'une ou l'autre de ces deux faces odieuses, ou comme un lâche ou comme un flatteur. — Que

je t'aimai, César, oh! c'est la vérité! Si ton ame nous contemple maintenant, ne sera-t-elle pas plus douloureusement affligée qu'elle ne le fut de ta mort, de voir ton Antoine faisant sa paix, et pressant les doigts sanglans de tes ennemis, ô grand homme! en présence de ton cadavre? — Si j'avais autant d'yeux que tu as de blessures, tous versant autant de larmes que tes plaies versent de ton sang, cela me siérait bien mieux, que de m'unir par des témoignages d'amitié avec tes ennemis. — Pardonne-moi, César. — Ici, tu fus investi comme le lion de la forêt. Ici, tu succombas. Ici, tes vainqueurs debout se présentent teints de ton sang et parés de ta dépouille. O monde! tu étais son domaine, et il était ton plus noble habitant! — Oh! comme te voilà, tel que le daim frappé par une troupe de princes, ici gisant!

CASSIUS.

Marc-Antoine!

ANTOINE.

Pardonne-moi, Cassius : les ennemis de César en diront autant. Ce n'est donc dans la bouche d'un ami qu'un modeste et bien froid éloge.

CASSIUS.

Je ne te blâme point de louer ainsi César. Mais quel traité prétends-tu faire avec nous? Veux-tu être inscrit au nombre de nos amis, ou bien poursuivrons-nous sans compter sur toi?

ANTOINE.

Quoi! vous savez que j'ai pris vos mains; mais, il est vrai, j'ai été distrait de mon objet en baissant les yeux sur César. Je suis votre ami à tous; oui, je vous aime tous, dans l'espérance que vous me donnerez des raisons, et me direz comment et en quoi César était dangereux.

BRUTUS.

Autrement, oh! ce spectacle serait une barbarie! Nos raisons sont si justes et si pures, que fusses-tu, Antoine, le fils de César, tu devrais en être satisfait.

ANTOINE.

C'est tout ce que je désire. Et j'ai une grace à demander encore : qu'il me soit permis de présenter son corps sur la place publique, et de parler dans la tribune, comme il convient à un ami, pour la cérémonie de ses funérailles.

BRUTUS.

Tu parleras, Marc-Antoine.

CASSIUS.

Brutus, un mot. (A part) Tu ne sais pas ce que tu permets. Ne consens point qu'Antoine parle à ses funérailles. Sais-tu à quel point le peuple peut être ému par la harangue qu'il saura faire?

BRUTUS.

Si tu veux m'entendre.... Je paraîtrai le premier dans la tribune. J'exposerai la cause de la mort de notre César. Tout ce qu'Antoine dira, je déclarerai qu'il le dit de notre aveu, par notre permission, et que nous consentons que César reçoive tous les devoirs funèbres, tous les honneurs décernés par les lois : cette conduite nous servira plus qu'elle ne peut nous nuire.

CASSIUS.

Je ne sais ce qui en peut arriver. Ce parti me déplaît.

BRUTUS.

Approche, Marc-Antoine; dispose du corps de César. Dans ta harangue funéraire, tu t'abstiendras de nous blâmer; mais dis de César tout le bien qui te viendra en pensée, et ajoute que c'est nous qui t'avons permis de le dire; autrement, tu n'auras aucune espèce de part dans ses funérailles. Et tu parleras dans la même tribune où je vais monter, dès que mon discours sera fini.

ANTOINE.

Soit, comme tu le dis : je n'en désire pas davantage.

BRUTUS.

Prépare-donc le corps pour les obsèques, et suis-nous.

(Les conjurés sortent.)

(Antoine demeure.)

ANTOINE.

O toi, masse de terre sanglante, pardonne-moi, si je parais doux et pacifique avec ces bourreaux! Tu es le débris du plus grand homme qui ait jamais paru dans le torrent des âges! Malheur à la main qui répandit ce sang d'un si grand prix! Ici, sur tes blessures ouvertes comme autant de bouches muettes qui implorent de moi une voix et le secours de ma langue, je me sens inspiré.... Des fléaux fondront sur la race des hommes. Les fureurs intestines, la terrible guerre civile, hérisseront de ruines tous les cantons de l'Italie. Le sang, la destruction, tous les objets d'horreur, deviendront si communs, si familiers, que les mères ne feront plus que sourire à la vue de leurs enfans écartelés par les mains de la guerre. Toute

pitié sera étouffée par l'habitude des actions atroces ; et l'ombre de César, errante pour avoir vengeance, traînant à ses côtés Alecton venue ardente des enfers, fera retentir dans ces contrées une voix de monarque, criant : *carnage;* elle déchaînera les lions de la guerre ; tant qu'une nue contagieuse, exhalée des cadavres implorant leur sépulture, porte au dessus de la terre l'horreur de cet acte impie! (Entre un serviteur.) Tu sers Octave César, n'est-il pas vrai ?

LE SERVITEUR.

Je le sers, Marc-Antoine.

ANTOINE.

César lui a écrit de se rendre à Rome?

LE SERVITEUR.

Il a reçu les lettres de César. Il est en chemin, et il m'a chargé de vous dire de bouche..... (Il aperçoit le corps.) O César!

ANTOINE.

Ton cœur se gonfle : retire-toi à l'écart et pleure. L'attendrissement, je le sens, est un mal qui se gagne ; et mes yeux, en voyant ces gouttes de douleur rouler dans les tiens, commencent à se remplir de larmes. — Ton maître vient-il?

LE SERVITEUR.

Il couche cette nuit à sept lieues de Rome.

ANTOINE.

Retourne sur tes pas, cours et lui annonce ce qui est arrivé. Il n'y a plus ici qu'une Rome en deuil, une Rome dangereuse ; Rome n'offre point encore de sûreté pour Octave ; hâte-toi, et donne-lui cet avis.—Non, demeure encore : tu ne partiras point que je n'aie porté ce corps sur la place publique. Là, je sonderai, dans ma harangue au peuple, comment il prend l'acte cruel de ces hommes de sang ; et selon l'événement, tu rendras compte au jeune Octave de l'état des choses. —Prête-moi la main.

(Ils sortent emportant le corps de César.)

SCÈNE II.

LE FORUM.

Entrent BRUTUS et CASSIUS avec les plébéiens.

PLÉBÉIENS.

Nous voulons qu'on nous satisfasse, qu'on nous satisfasse.

BRUTUS.

Suivez-moi donc et me donnez audience, amis. — Toi, Cassius, passe dans la rue voisine, et partageons le peuple entre nous. — Ceux qui voudront m'entendre parler, qu'ils demeurent ici ; que ceux qui veulent suivre Cassius, aillent avec lui ; et il va être rendu un compte public des motifs de la mort de César.

PREMIER PLÉBÉIEN.

Je veux entendre parler Brutus.

SECOND PLÉBÉIEN.

Je veux entendre Cassius, afin de comparer leurs raisons, quand nous les aurons écoutés séparément l'un et l'autre.

(Cassius sort avec une partie des plébéiens ; Brutus monte à la tribune.)

TROISIÈME PLÉBÉIEN.

Le noble Brutus est monté, silence!

BRUTUS.

Écoutez patiemment jusqu'à la fin.

Romains, compatriotes, amis, entendez-moi dans ma cause, et faites silence pour que vous puissiez entendre. Croyez-moi pour mon honneur, et ayez égard à mon honneur, afin que vous puissiez me croire. Jugez-moi dans votre sagesse et éveillez vos esprits pour que vous puissiez mieux juger. S'il est dans cette assemblée, s'il est quelque ami tendre de César, c'est à lui que je déclare que l'amour de Brutus pour César n'était pas moindre que le sien. Si cet ami demande : Pourquoi donc Brutus s'est-il élevé contre César? voici ma réponse : Ce n'est pas que j'aimasse moins César, mais j'aimais Rome davantage. Auriez-vous mieux aimé que César fût vivant et mourir tous esclaves, que de voir César mort pour vivre tous libres? César fut vaillant, je l'honore ; il fut fortuné, je me réjouis de ses succès ; il m'aimait, je le pleure ; mais il fut ambitieux, je l'ai tué. Ainsi, du respect pour sa vaillance, de la joie pour sa fortune, des larmes pour son amitié, et la mort pour son ambition. Qui est assez lâche ici pour vouloir être un esclave? S'il en est un, qu'il parle ; car c'est lui que j'ai offensé. Qui est ici assez stupide pour ne vouloir pas être un Romain? S'il en est un, qu'il parle ; car c'est lui que j'ai offensé. Qui est assez vil ici pour ne pas aimer sa patrie? S'il en est un, qu'il parle ; car c'est lui que j'ai offensé. — Je m'arrête pour attendre une réponse.

TOUS.

Personne, Brutus, personne.

BRUTUS.

Je n'ai donc offensé personne.

— Je n'en ai pas fait plus contre César, que vous n'avez droit de faire contre Brutus. Les titres de la mort de César sont enregistrés dans le Capitole : sa gloire n'est point ternie en ce qu'il eut de louable ; elles ne sont point exagérées ses fautes, pour lesquelles il a subi la mort. (Entre Marc-Antoine avec le corps de César.) Voici son corps que Marc-Antoine accompagne de son deuil, lui qui, sans avoir participé à la mort de César, recueillera les fruits de son trépas, un rang dans la république. Et qui de vous n'en recueillera pas? — Je me retire après ce mot : j'ai tué mon meilleur ami pour le salut de Rome. Je garde le même poignard pour moi, dès que ma patrie aura besoin de ma mort.

TOUS.

Vivez, Brutus, vivez, vivez!

PREMIER PLÉBÉIEN.

Reconduisons-le en triomphe à sa maison.

SECOND PLÉBÉIEN.

Élevons-lui une statue parmi ses ancêtres.

TROISIÈME PLÉBÉIEN.

Qu'il soit fait César.

QUATRIÈME PLÉBÉIEN.

Les meilleures qualités de César seront couronnées dans Brutus.

PREMIER PLÉBÉIEN.

Nous allons le conduire à sa maison avec des acclamations de joie.

BRUTUS.

Mes concitoyens!

SECOND PLÉBÉIEN.

Paix! silence! Brutus parle.

PREMIER PLÉBÉIEN.

Holà, silence!

BRUTUS.

Bons compatriotes, laissez-moi me retirer seul, et, pour l'amour de moi, demeurez ici avec Antoine. Accueillez le corps de César, et accueillez aussi sa harangue à la gloire de César. C'est notre permission qui autorise Marc-Antoine à la faire. Je vous conjure, que personne ne sorte d'ici que moi seul, jusqu'à ce qu'Antoine ait parlé.

(Il sort.)

PREMIER PLÉBÉIEN.

Holà! restez : écoutons Marc-Antoine.

TROISIÈME PLÉBÉIEN.

Qu'il monte dans la tribune. Nous voulons l'écouter. — Noble Antoine, montez.

ANTOINE.

Grace à votre déférence pour Brutus, je vous suis redevable.

QUATRIÈME PLÉBÉIEN.

Que dit-il de Brutus?

TROISIÈME PLÉBÉIEN.

Il dit que, grace à notre déférence pour Brutus, il nous est redevable à tous.

QUATRIÈME PLÉBÉIEN.

Il fera bien de ne pas mal parler de Brutus.

PREMIER PLÉBÉIEN.

Ce César était un tyran.

TROISIÈME PLÉBÉIEN.

Oui, cela est certain. — Nous sommes tous bien heureux que Rome en soit délivrée.

SECOND PLÉBÉIEN.

Paix! écoutons ce qu'Antoine pourra dire.

ANTOINE.

Vous, bienveillans Romains...

TOUS.

Silence! holà, écoutons-le.

ANTOINE.

Amis, Romains, compatriotes, prêtez-moi l'oreille. — Je viens pour inhumer César, non pour le louer. Le mal que font les hommes vit après eux; le bien est souvent enseveli avec leurs cendres. Qu'il en soit ainsi de César! — Le noble Brutus vous a dit que César fut ambitieux; s'il fut tel, c'était une faute grave, et César l'a rigoureusement expiée. — Ici, de l'aveu de Brutus et des autres (car Brutus est un homme d'honneur, et tous les autres sont aussi des hommes d'honneur), je viens pour parler aux funérailles de César. Il était mon ami, il fut fidèle et juste envers moi; mais Brutus dit qu'il était ambitieux, et certes Brutus est un homme d'honneur. — César a ramené dans Rome une foule de captifs, dont les rançons ont rempli les coffres publics; est-ce en ce point qu'il parut ambitieux? — Lorsque les pauvres gémissaient, César pleurait. L'ambition serait formée d'une trempe plus dure. — Cependant Brutus dit qu'il était ambitieux; et Brutus est un homme plein d'honneur. — Vous avez tous vu qu'aux Lupercales trois fois je lui présentai une couronne de roi, et que trois fois il la refusa.

Était-ce là de l'ambition? Mais Brutus dit qu'il était ambitieux, et sûrement Brutus est homme d'honneur. Je ne parle point pour désapprouver ce que Brutus a dit; mais je suis ici pour dire ce que je sais. — Vous l'aimiez tous autrefois, et ce ne fut pas sans cause : quelle cause vous empêche donc aujourd'hui de pleurer sur lui? — O discernement, tu as fui chez les brutes grossières, et les hommes ont perdu leur raison! — Soyez indulgens pour moi; mon cœur est là, dans ce cercueil, avec César : jusqu'à ce que je l'aie rappelé à moi, il faut que je m'arrête.....

PREMIER PLÉBÉIEN.

Il y a, ce me semble, beaucoup de raison dans ce qu'il dit. Si tu examines sensément cette affaire, César a essuyé une grande injustice.

TROISIÈME PLÉBÉIEN.

Oui; est-il vrai, compagnons? Je crains qu'il n'en vienne un plus méchant que lui dans sa place.

QUATRIÈME PLÉBÉIEN.

Avez-vous remarqué ces mots : *Il ne voulut pas prendre la couronne?* Donc il est certain qu'il n'était pas ambitieux.

PREMIER PLÉBÉIEN.

Si cela est prouvé, il en coûtera cher à quelques-uns.

SECOND PLÉBÉIEN.

Le bon cœur! à force de pleurer, ses yeux sont rouges comme le feu.

TROISIÈME PLÉBÉIEN.

Il n'est pas dans Rome un homme plus noble qu'Antoine.

QUATRIÈME PLÉBÉIEN.

Mais écoute-le; il recommence à parler.

ANTOINE.

Hier encore, la parole de César aurait pu résister à l'univers : aujourd'hui le voilà gisant, et pas un homme si chétif qui daigne lui rendre le moindre respect! — Citoyens, si j'avais du penchant à pousser vos esprits à la révolte et à remplir vos cœurs de rage, je pourrais nuire à Brutus et nuire à Cassius, qui, vous le savez tous, sont des hommes d'honneur. Je ne veux pas leur nuire; je préfère de faire tort au mort, à moi et à vous-mêmes, plutôt que de nuire à des hommes si pleins d'honneur. — Mais voici un écrit scellé du sceau de César; je l'ai trouvé dans son cabinet : c'est son testament. Seulement que les comices assemblés entendent ce testament, que, pardonnez-le-moi, je n'ai pas dessein de vous lire; et tous courront baiser les plaies de César mort, et recueillir sur des voiles les gouttes de son sang sacré, oui, et implorer un des cheveux de sa tête comme un gage de mémoire; et à leur mort ils le recommanderont dans leurs testamens, le léguant à leur postérité comme un précieux héritage.

QUATRIÈME PLÉBÉIEN.

Nous voulons entendre le testament; lisez-le, Marc-Antoine.

TOUS.

Le testament! le testament! nous voulons entendre le testament de César.

ANTOINE.

Modérez-vous, dignes amis : je ne dois pas le lire. Il n'est pas à propos que vous sachiez combien César vous aimait. Vous n'êtes pas de fer, vous n'êtes pas de marbre, vous êtes des hommes; et étant des hommes et entendant le testament de César, il vous enflammerait, il vous rendrait furieux : il est bon que vous ne sachiez pas que..... vous êtes ses héritiers; car si vous le saviez, oh! qu'en arriverait-il?

QUATRIÈME PLÉBÉIEN.

Lisez le testament; nous voulons l'entendre, Antoine : vous nous lirez le testament, le testament de César.

ANTOINE.

Voulez-vous avoir de la patience? Voulez-vous différer quelque temps? — Je me suis trop avancé en vous parlant du testament. Je crains de nuire à ces hommes d'honneur, dont les poignards ont massacré César; je le crains.

QUATRIÈME PLÉBÉIEN.

Ce furent des traîtres. Eux, des hommes d'honneur!

SECOND PLÉBÉIEN.

Ce sont des scélérats, des assassins. — Le testament! lisez le testament!

TOUS.

L'écrit! le testament!

ANTOINE.

Vous voulez donc me contraindre à lire le testament? Formez donc un cercle autour du corps de César, et laissez-moi vous montrer celui qui fit le testament. — Descendrai-je? Me donnerez-vous la permission?...

TOUS.

Descendez.

SECOND PLÉBÉIEN.

Descendez.

TROISIÈME PLÉBÉIEN.

Vous aurez la permission.

(Antoine descend de la tribune.)

QUATRIÈME PLÉBÉIEN.

Place! formons un cercle.

PREMIER PLÉBÉIEN.

Ecartez-vous du cercueil! écartez-vous du corps!

SECOND PLÉBÉIEN.

Place pour Antoine! le très noble Antoine!

ANTOINE.

Ne vous jetez pas ainsi sur moi; tenez-vous éloignés.

TOUS.

En arrière! place! reculons en arrière!

ANTOINE.

Si vous avez des larmes, préparez-vous à les répandre maintenant. — Vous connaissez tous ce manteau. — Je me souviens du jour, de la première fois où César le porta : c'était un soir d'été, dans sa tente, le jour même qu'il dompta les Nerviens. — Regardez! à cet endroit a pénétré le poignard de Cassius. Voyez quelle large plaie a ouverte l'envieux Casca! C'est par là que le bien-aimé Brutus enfonça le coup; et comme il retirait à lui son fer impie, remarquez jusqu'où le sang suivit le poignard, se précipitant au dehors comme pour connaître si c'était Brutus même qui assassinait si cruellement; car Brutus, vous le savez, était l'idole de César. O vous, dieux!... jugez avec quelle tendresse César l'aimait! ce coup fut pour lui, fut le plus cruel de tous; car, lorsque le noble César vit Brutus le poignardant, l'ingratitude, plus forte que les bras des traîtres, acheva de le vaincre. Alors son cœur magnanime se brisa, et de son manteau enveloppant son visage, aux pieds mêmes de la statue de Pompée qui ruisselait de son sang, le grand César tomba..... Oh! quelle chute, mes concitoyens! Alors vous et moi, et chacun de nous, fûmes terrassés du même coup, tandis que la trahison sanguinaire triompha sur nos têtes. — Oh! maintenant vous pleurez; je le vois, vous sentez le serrement de la pitié! Ce sont de généreuses larmes. Bons cœurs! quoi! vous pleurez en ne voyant encore que les plaies du manteau de notre César! Regardez ici : le voici lui-même déchiré, comme vous voyez, par des traîtres!

PREMIER PLÉBÉIEN.

O spectacle de pitié!

SECOND PLÉBÉIEN.

O noble César!

TROISIÈME PLÉBÉIEN.

O jour de calamité!

QUATRIÈME PLÉBÉIEN.

Traîtres! scélérats!

PREMIER PLÉBÉIEN.

O sanglant, sanglant aspect!

SECOND PLÉBÉIEN.

Nous voulons être vengés! vengeance! — Cherchons de toutes parts. — Brûlons. — Du feu. — La mort. — Massacrons. — Ne laissons pas vivre un des traîtres.

ANTOINE.

Arrêtez, concitoyens!

PREMIER PLÉBÉIEN.

Paix là! écoutez le noble Antoine.

SECOND PLÉBÉIEN.

Nous voulons l'écouter; nous voulons le suivre; nous voulons mourir avec lui.

ANTOINE.

Bons amis, chers amis, que ce ne soit point moi qui vous précipite dans ce torrent d'émeute soudaine. — Ceux qui ont fait cette action sont des hommes d'honneur. Quels griefs personnels ils ont eus pour la faire, hélas! je ne le sais pas. Ils sont sages et hommes d'honneur, et sans doute ils vous donneront quelques raisons. — Je ne viens point, amis, surprendre insidieusement vos cœurs, je ne suis point un orateur comme l'est Brutus; mais tel que vous me connaissez tous, un homme simple et franc, qui aime mon ami. Et ils le savent bien, ceux qui me donnent publiquement la permission de parler de lui, car je n'ai ni graces oratoires, ni méthode, ni talent, ni élocution, ni ce grand art de la parole, qui enflamme le sang des hommes. J'exprime naïvement ma pensée; je ne vous dis que ce que vous savez vous-mêmes. Je vous montre les blessures du bon César : pauvres, pauvres bouches muettes! et je les charge de parler pour moi. Mais si j'étais Brutus, et que Brutus fût Antoine, il y aurait alors un Antoine qui soulèverait vos esprits, qui donnerait à chaque plaie de César une voix capable d'animer, d'exciter à la révolte, jusqu'aux pierres de Rome.

TOUS.

Nous voulons nous révolter.

PREMIER PLÉBÉIEN.

Nous voulons brûler la maison de Brutus.

TROISIÈME PLÉBÉIEN.

Marchons donc; venez, cherchons les conspirateurs.

ANTOINE.

Écoutez-moi parler, compatriotes; écoutez-moi encore.

TOUS.

Holà, silence; écoutons Antoine, le très noble Antoine.

ANTOINE.

Quoi, mes amis, qu'allez-vous faire? Vous l'ignorez encore. En quoi César a-t-il mérité de vous tant d'amour? Hélas! vous l'ignorez. Il faut donc que je vous le dise. Vous avez oublié le testament dont je vous ai parlé.

TOUS.

Oh, il est vrai! — Le testament! restons, et écoutons le testament.

ANTOINE.

Le voici le testament, et scellé du sceau de César. — A chaque citoyen romain, à chacun de vous tous, il donne soixante-quinze drachmes.

SECOND PLÉBÉIEN.

O noble César! — Nous vengerons ta mort.

TROISIÈME PLÉBÉIEN.

O royal César!

ANTOINE.

Écoutez-moi avec patience.

TOUS.

Silence donc.

ANTOINE.

En outre, il vous a légué tous ses jardins, ses bocages fermés, et ses vergers récemment plantés sur l'autre rive du Tibre. Il vous les a laissés, à vous et à vos héritiers à perpétuité, comme des lieux de plaisance, des promenades champêtres, destinés à vos amusemens. — Ici était un César: quand en renaîtra-t-il un pareil?

PREMIER PLÉBÉIEN.

Jamais, jamais. — Venez, partons, partons; nous allons brûler son corps sur la place Sacrée, et avec les tisons incendier toutes les maisons des traîtres. — Enlevez le corps.

SECOND PLÉBÉIEN.

Allez, apportez du feu.

TROISIÈME PLÉBÉIEN.

Abattez les siéges, les fenêtres, tout.

(Les plébéiens sortent emportant le corps.)

ANTOINE.

Maintenant, laissons agir ce germe. — Désordre, te voilà déchaîné; prends le cours qui te plaît. — (Un serviteur entre.) Qu'y a-t-il, serviteur?

LE SERVITEUR.

Déjà Octave est arrivé dans Rome.

ANTOINE.

Dans quel lieu est-il?

LE SERVITEUR.

Lui et Lepidus sont dans la maison de César.

ANTOINE.

Et à l'instant je vais l'y joindre; il arrive aussi prompt que le désir. — La fortune est en belle humeur, et dans ce caprice elle nous accordera tout.

LE SERVITEUR.

Octave a dit devant moi que Brutus et Cassius, comme des hommes troublés, s'étaient élancés au galop à travers les portes de Rome.

ANTOINE.

Sans doute ils auront reçu du peuple quelque nouvelle de la manière dont je l'ai animé. — Conduis-moi vers Octave.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

UNE RUE.

Entre CINNA le poète, et après lui les plébéiens.

CINNA.

Cette nuit j'ai rêvé que j'étais à un banquet avec César, et de sinistres idées obsèdent mon imagination : je me sens de la répugnance à sortir de ma maison; cependant un certain ascendant m'entraîne.

PREMIER PLÉBÉIEN.

Quel est ton nom?

SECOND PLÉBÉIEN.

Où allais-tu?

TROISIÈME PLÉBÉIEN.

Où demeures-tu?

QUATRIÈME PLÉBÉIEN.

Es-tu marié, ou non?

SECOND PLÉBÉIEN.

Réponds juste à chacun de nous.

PREMIER PLÉBÉIEN.

Oui, et en peu de mots.

QUATRIÈME PLÉBÉIEN.

Oui, et sensément.

TROISIÈME PLÉBÉIEN.

Oui, et sans déguisement : tu feras bien.

CINNA.

Quel est mon nom? Où j'allais? Où je demeure? Si je suis marié ou non? Et répondre à chacun de vous juste, en peu de mots, et sans déguisement, et sensément. Sensément je réponds : je ne suis point marié.

SECOND PLÉBÉIEN.

C'est comme s'il disait : ceux-là sont dupes qui se marient. Ce mot, j'en ai peur, pourra te coûter cher; réponds juste.

CINNA.

Juste! j'allais aux funérailles de César.

PREMIER PLÉBÉIEN.

Comme ami, ou comme ennemi?

CINNA.

Comme ami.

SECOND PLÉBÉIEN.

Bien; c'est répondre juste.

QUATRIÈME PLÉBÉIEN.

Et ta demeure? En peu de mots.

CINNA.

En peu de mots! Près du Capitole.

TROISIÈME PLÉBÉIEN.

Et ton nom? Sans déguisement.

CINNA.

Sans déguisement, Cinna.

PREMIER PLÉBÉIEN.

Déchirons-le en pièces, c'est un conspirateur.

CINNA.

Je suis Cinna le poète, le poète Cinna.

QUATRIÈME PLÉBÉIEN.

Déchirez-le pour ses vers; déchirez-le en pièces pour ses vers.

CINNA.

Hé! je ne suis point Cinna le conspirateur.

QUATRIÈME PLÉBÉIEN.

N'importe, il se nomme Cinna, arrachons-lui le nom et le cœur, et laissons-le aller.

TROISIÈME PLÉBÉIEN.

Déchirez-le, déchirez-le. — Allons, des brandons, holà, des brandons de feu. — Chez Brutus, chez Cassius, brûlons tout. Quelques uns à la maison de Decius; d'autres chez Casca; d'autres chez Ligarius, partons, courons.

(Ils sortent.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DANS UNE PETITE ILE AUPRÈS DE MUTINA.

Entrent ANTOINE, OCTAVE et LEPIDUS.

ANTOINE.

Ainsi tous ces hommes périront. Leurs noms sont piqués.

OCTAVE.

Ton frère aussi doit mourir, Lepidus. Y consens-tu ?

LEPIDUS.

J'y consens.

OCTAVE.

Pique-le, Marc-Antoine.

LEPIDUS.

A condition que Publius ne vivra pas, oui, le fils de ta sœur, Antoine.

ANTOINE.

Il ne vivra pas. Vois, avec un point je le dévoue. Mais, Lepidus, rends-toi à la maison de César. Rapporte ici le testament ; et nous verrons à nous défaire encore du fardeau de quelques legs.

LEPIDUS.

Mais vous retrouverai-je ici?

OCTAVE.

Ou ici, ou au Capitole.

(Lepidus sort.)

ANTOINE.

C'est là un homme nul et sans mérite, bon à être envoyé en message. Lorsqu'il se fait trois parts de l'univers, convient-il qu'il avance la main, et soit l'un des trois qui le partagent ?

OCTAVE.

Vous en jugiez ainsi, et dans le noir décret de notre proscription, vous avez pris sa voix sur ceux qui devaient être marqués pour mourir !

ANTOINE.

Octave, j'ai vu plus de jours que toi ; et si nous plaçons ces honneurs sur cet homme, dans la vue de nous soulager nous-mêmes de divers fardeaux odieux, il ne fera que porter sa charge, comme l'âne stupide porte l'or, haletant et gémissant sous le poids, conduit ou chassé dans la voie que nous lui désignons ; et quand il aura voituré notre trésor au lieu destiné par nous, alors nous lui reprenons son fardeau, et, le congédiant comme l'animal allégé, nous l'envoyons secouer sa tête et paître les friches abandonnées.

OCTAVE.

Vous pouvez en user comme il vous plaît ; mais c'est un soldat intrépide et éprouvé.

ANTOINE.

Mon cheval l'est aussi, Octave ; et pour ce mérite, je lui assigne un honnête fourrage. C'est un être passif que j'instruis à combattre, à volter, s'arrêter ou courir en avant. Son mouvement machinal est gouverné par mon intelligence ; et, à certains égards, Lepidus n'est rien de plus; il veut être dressé, discipliné, et averti de se mettre en marche. C'est un esprit stérile de sa nature, qui se repaît d'imaginations, d'objets de rebut dont il fait sa mode nouvelle au moment où, tombés en désuétude, ils sont délaissés des autres hommes. N'en parle plus que comme d'un instrument à nous ; et maintenant, Octave, tourne ton attention vers de grands intérêts. — Brutus et Cassius marchent levant des armées : il faut nous hâter de leur faire tête. Songeons donc à nous combiner dans notre alliance, à nous assurer de nos meilleurs amis, à déployer toute l'étendue de nos res-

sources; et allons de ce pas nous asseoir au conseil, convenant des plus sûrs moyens pour éventer les menées sourdes, et faire face aux périls évidens.

OCTAVE.

Faisons ce que tu dis, car nous sommes au centre d'un cercle d'ennemis qui aboient autour de nous; et plusieurs, qui nous sourient, couvent, je le crains, dans leur cœur, la malveillance et les embûches.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

DEVANT LA TENTE DE BRUTUS, AU CAMP DE SARDIS.

Tambour. Entrent BRUTUS, LUCILIUS ET DES SOLDATS. TITINIUS et PINDARUS les rencontrent

BRUTUS.

Holà, halte!

LUCILIUS.

Donnez le mot de guerre. Holà! et halte!

BRUTUS.

Ah! Lucilius! Eh bien, Cassius est-il proche?

LUCILIUS.

Il nous suit de près, et Pindarus a précédé son maître pour vous saluer de sa part.

BRUTUS.

Son salut m'est agréable. Pindarus, votre maître, soit par son propre changement, soit par des influences ennemies, m'a donné quelques sujets de souhaiter que des choses faites ne le fussent pas; mais puisqu'il arrive, il me satisfera lui-même.

PINDARUS.

Je ne doute point que mon noble maître ne se montre tel qu'il est, plein de prudence et d'honneur.

BRUTUS.

Il n'est point soupçonné. — Lucilius, un mot. Comment t'a-t-il reçu? — Eclaircis-moi ce doute.

LUCILIUS.

Avec civilité et assez d'égards, mais non pas avec ce ton de familiarité, avec cette franchise et cette conversation amicale qui lui étaient ordinaires autrefois.

BRUTUS.

Tu viens de peindre un ami chaud qui se refroidit. Remarque, Lucilius, que toujours l'amitié, quand elle commence à décliner et à s'éteindre, fait parade de cérémonies affectées. Il n'y a point d'art ni de feinte dans la simple et naïve bonne foi; mais les hommes au cœur vide et faux ressemblent à ces coursiers qui, pleins de feu sous la main, font montre d'ardeur et promettent des prouesses; mais, au moment où il faudrait s'élancer sous l'éperon sanglant, ils laissent tomber leur tête et fléchissent comme des animaux sans vertu, ils vous trahissent à l'épreuve. — Vient-il avec toutes ses troupes?

LUCILIUS.

Elles comptent prendre cette nuit leurs quartiers dans Sardis. Le gros de l'armée, la cavalerie entière, arrivent avec Cassius.

(Une marche se fait entendre au dedans.)

BRUTUS.

Écoutons, il s'approche. Marchons tranquillement à sa rencontre.

(Entrent Cassius et des soldats.)

CASSIUS.

Halte, holà!

BRUTUS.

Halte! faites passer l'ordre le long des files.

(On entend répéter successivement jusqu'à trois fois.)

Halte! halte! halte!

CASSIUS.

Très noble frère, vous m'avez fait outrage.

BRUTUS.

O vous, dieux, jugez-moi! Ai-je outragé mes ennemis? Et si je ne l'ai pas fait, comment voudrais-je outrager un frère?

CASSIUS.

Brutus, ce front calme que vous portez couvre des insultes; et quand vous les faites...

BRUTUS.

Cassius, possédez-vous. — Exposez tranquillement vos sujets de plainte. — Je vous connais bien. — Ne querellons point ici sous les yeux de nos deux armées, qui ne doivent voir entre nous que de l'amitié. Faites retirer vos soldats; et alors, Cassius, venez dans ma tente, détaillez vos griefs, et je vous écouterai.

CASSIUS.

Pindarus, commande à nos chefs de conduire leurs bandes à quelques pas de ce terrain.

BRUTUS.

Donne le même ordre, Lucilius. Et tant que durera notre conférence, ne laisse personne approcher de la tente. Lucius et Titinius en garderont l'entrée.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

L'INTÉRIEUR DE LA TENTE DE BRUTUS.

Entrent BRUTUS et CASSIUS.

CASSIUS.

Que vous m'avez outragé, en voici la preuve : vous avez condamné et noté Lucius Pella pour avoir ici pris des Sardiens des présens illicites ; en quoi ma lettre où j'intercédais pour cet homme que je connaissais, a été méprisée.

BRUTUS.

Vous vous faisiez outrage à vous-même en m'écrivant dans une pareille cause.

CASSIUS.

Dans les temps où nous sommes, il n'est pas à propos de trop scruter chaque faute légère.

BRUTUS.

Mais vous, Cassius, vous-même, souffrez que je vous le dise : vous êtes très condamnable d'avoir une main avide, de trafiquer vos emplois, et de les vendre pour de l'or à des hommes sans mérite.

CASSIUS.

Une main avide, moi? En me tenant ce discours, vous savez bien que vous êtes Brutus ; ou, par les dieux, ce discours eût été votre dernier.

BRUTUS.

La corruption s'honore du nom de Cassius : voilà pourquoi le châtiment n'ose montrer sa tête.

CASSIUS.

Le châtiment!

BRUTUS.

Souvenez-vous du jour de mars, des ides de mars, souvenez-vous-en. Le sang du grand César ne coula-t-il pas pour la justice? Quel scélérat eût attenté à sa personne, l'eût poignardé, si ce n'eût pas été pour la justice? Quoi! nous, qui frappâmes le premier homme de cet univers pour avoir seulement protégé des brigands; quoi! un de nous souillera aujourd'hui ses doigts de présens infames? Vendrons-nous le champ immense de notre gloire pour autant de vile matière qu'en peut embrasser cette main? J'aimerais mieux être un chien, et aboyer contre la lune, que d'être un pareil Romain.

CASSIUS.

Brutus, n'aboyez point contre moi ; je ne l'endurerai pas. Vous vous oubliez vous-même en voulant ici circonscrire ma conduite. Je suis un soldat, moi, plus ancien dans le métier, plus capable que vous de raisonner mon choix.

BRUTUS.

Allez, vous n'êtes point Cassius.

CASSIUS.

Je le suis.

BRUTUS.

Non, vous dis-je, vous ne l'êtes plus.

CASSIUS.

Ne m'irritez pas davantage ; je m'oublierai moi-même. Songez à votre santé. Ne me provoquez plus.

BRUTUS.

Loin de moi, homme futile!

CASSIUS.

Est-il possible?

BRUTUS.

Écoutez-moi, car je prétends parler. Suis-je obligé de laisser un libre cours à votre colère forcenée? Serai-je épouvanté d'un frénétique qui s'agite?

CASSIUS.

O dieux! vous, dieux! Et cela encore, faut-il que je l'endure?

BRUTUS.

Oui, tout cela, et plus encore. Frémissez dans votre cœur jusqu'à ce que votre cœur vain se brise ; allez faire voir à vos esclaves à quel point vous êtes colère, et faites trembler leurs ames serviles. Vais-je reculer, vous observer d'un œil inquiet? Vais-je m'humilier en silence devant votre bizarre humeur? Par les dieux, vous dévorerez le venin de votre bile amère, dût-elle vous suffoquer ; car dès ce jour, je veux me faire un passe-temps, oui, un amusement, de vos puériles fureurs.

CASSIUS.

En est-ce venu là?

BRUTUS.

Vous dites que vous êtes un meilleur soldat ; faites-le voir ; justifiez votre bravade, et ce sera

un plaisir pour moi. Pour moi-même, je serai bien aise de prendre des leçons de maîtres illustres et fameux.

CASSIUS.

Tu me fais injure sur injure ; tu me fais injure, Brutus ! J'ai dit un plus ancien, et non un meilleur soldat. Ai-je dit meilleur?

BRUTUS.

Si tu l'as dit, je ne m'en inquiète pas.

CASSIUS.

César, lorsqu'il vivait, n'eût pas osé m'irriter à ce point.

BRUTUS.

Paix ! tais-toi ; tu n'eusses pas osé le provoquer ainsi.

CASSIUS.

Je n'eusse pas osé ?

BRUTUS.

Non.

CASSIUS.

Quoi, pas osé le provoquer ?

BRUTUS.

Non, sur ta vie, tu ne l'eusses pas osé.

CASSIUS.

Ne présume pas trop de mon amitié. Je pourrais faire ce qu'après je me repentirais d'avoir fait.

BRUTUS.

Tu l'as fait, ce dont tu devrais te repentir. Cassius, tes menaces n'inspirent point de terreur : l'honnêteté me couvre d'une armure impénétrable; elles glissent sur moi comme le vain souffle du vent que je ne remarque pas. Je t'ai envoyé demander quelques sommes d'or, que tu m'as refusées; car moi je ne puis me procurer d'argent par des moyens vils. Par le ciel ! j'aimerais mieux monnayer mon cœur, et livrer mon sang goutte à goutte pour en fabriquer des drachmes, que d'extorquer de la main durcie des laboureurs leur chétive obole, par aucunes voies illégitimes. Pour payer mes légions, je t'ai envoyé demander de l'or que tu m'as refusé. Cette action était-elle de Cassius? Aurais-je répondu ainsi à la demande de Cassius? Quand Marcus Brutus deviendra assez sordide pour enfermer loin de la main de ses amis ces misérables morceaux de métal, soyez prêts, vous, dieux, avec tous vos foudres, à le réduire en cendres.

CASSIUS.

Je ne vous ai point refusé.

BRUTUS.

Vous l'avez fait.

CASSIUS.

Je ne l'ai pas fait. — C'était un messager stupide, celui qui rapporta ma réponse. — Brutus a déchiré mon cœur. Un ami devrait supporter les faiblesses de son ami ; mais Brutus aggrave les miennes.

BRUTUS.

Je ne les aggrave point ; je les vois, qnand j'en ressens l'effet.

CASSIUS.

Vous ne m'aimez point.

BRUTUS.

Je n'aime point vos fautes.

CASSIUS.

De pareilles fautes, l'œil d'un ami ne les verrait jamais.

BRUTUS.

L'œil d'un flatteur ne voudrait pas les voir, parussent-elles comme d'énormes montagnes.

CASSIUS.

Viens, Antoine; jeune Octave, viens. Vengez-vous sur Cassius seul ; Cassius est las du monde, haï d'un homme qu'il aime, insulté par son frère, maltraité comme un esclave, toutes ses fautes remarquées, enregistrées, classées dans la mémoire pour lui être reprochées en face. Oh ! je pourrais pleurer jusqu'à fondre en pleurs tout mon courage. — Tiens, voilà mon poignard et voici mon sein nu ; et dedans est un cœur plus précieux que l'or, plus riche que toutes les mines de la terre. Si tu as encore besoin du cœur d'un Romain, prends-le : moi qui te refusais de l'or, je t'offre mon cœur ; frappe comme tu frappas César : car lors même que tu l'as le plus haï, je sais que tu l'aimais plus encore que tu n'aimas jamais Cassius.

BRUTUS.

Renfermez votre poignard : exhalez à votre gré votre fureur : elle aura pleine carrière; faites ce que vous voudrez : la honte dont vous vous couvrez sera un objet ridicule. O Cassius ! vous êtes attaché au même joug avec un agneau ; la colère est dans son sein comme le feu dans le caillou qui, frappé avec force, fait jaillir une vive étincelle, et à l'instant redevient froid.

CASSIUS.

Cassius n'a-t-il vécu que pour servir de passe-

temps, d'amusement à son Brutus, lorsqu'il est mal disposé et vexé par une humeur chagrine?

BRUTUS.

Quand j'ai parlé ainsi, j'étais mal disposé moi-même.

CASSIUS.

Vous allez jusqu'à faire cet aveu! Donnez-moi votre main.

BRUTUS.

Et aussi mon cœur.

CASSIUS.

O Brutus!

BRUTUS.

De quoi s'agit-il?

CASSIUS.

N'avez-vous pas assez de tendresse pour supporter votre ami, quand cette humeur fougueuse que je tiens de ma mère, me porte à m'oublier ainsi?

BRUTUS.

Oui, Cassius; et désormais, s'il vous arrive de vous emporter contre votre Brutus, il croira que c'est l'humeur maternelle qui fermente dans votre sang, et il vous laissera alors.

(On entend du bruit au dedans.)

LE POÈTE en dedans.

Je veux pénétrer jusqu'aux généraux : il y a de la discorde entre eux; il n'est pas prudent de les laisser seuls.

LUCIUS en dedans.

Vous ne passerez point jusqu'à eux.

LE POÈTE en dedans.

Rien ne peut m'arrêter que la mort.

(Entre le poëte.)

CASSIUS.

Qu'y a-t-il? Quel dessein vous amène?

LE POÈTE.

Au nom de la honte, vous, généraux, que prétendez-vous? Aimez-vous, soyez amis comme doivent l'être deux hommes tels que vous; car il est sûr que j'ai vu plus d'années que vous.

CASSIUS.

Entendez-vous ce cynique?

BRUTUS.

Sortez, importun; homme audacieux, sortez d'ici.

CASSIUS.

Souffrez-le, Brutus; c'est sa manière.

BRUTUS.

Je me prêterai à son humeur quand il choisira mieux son temps. Qu'ont de commun avec les guerres ces sophistes frivoles? — Sortez.

CASSIUS.

Partez, partez, disparaissez.

(Le poète sort.)

(Entrent Lucilius et Titinius.)

BRUTUS.

Lucilius et Titinius, commandez aux chefs de préparer le logement de leurs troupes pour cette nuit.

CASSIUS.

Vous deux, revenez aussitôt, et amenez ici Messala.

(Lucilius et Titinius sortent.)

BRUTUS.

Lucius, apporte une coupe de vin.

CASSIUS.

Je n'aurais pas cru que vous fussiez capable de tant de colère.

BRUTUS.

O Cassius, je souffre de plusieurs chagrins ensemble.

CASSIUS.

Vous ne faites pas usage de votre philosophie, si vous laissez votre ame ouverte aux maux accidentels.

BRUTUS.

Nul homme ne supporte mieux la douleur. — Porcia est morte.

CASSIUS.

Quoi! Porcia?

BRUTUS.

Elle est morte.

CASSIUS.

Et vous ne m'avez pas tué, quand je vous ai chagriné ainsi! O perte sensible, insupportable! — De quel mal?

BRUTUS.

De n'avoir pu supporter mon absence, de la douleur de voir Antoine et le jeune Octave si rapidement agrandis; car j'ai reçu cette nouvelle avec celle de sa mort. Sa raison en fut aliénée; ses suivantes l'ayant laissée seule, elle (1) avala des charbons ardens.

(1) Porcia se fit en effet périr en avalant des charbons ardens; mais Brutus était mort alors. Shakspeare, en

CASSIUS.

Et elle mourut ainsi?

BRUTUS.

Oui, ainsi.

CASSIUS.

O vous, dieux immortels!

(Entre Lucius, tenant une coupe et des flambeaux.)

BRUTUS.

Ne me parle plus d'elle. — Donne-moi cette coupe de vin.—Cassius, ici j'ensevelis tout sentiment d'aigreur. (Il boit.)

CASSIUS.

Mon cœur altéré brûle de répondre à ce généreux défi. Verse, Lucius, jusqu'à ce que le vin en surmonte les bords : je ne puis trop boire dans la coupe pleine de l'amitié de Brutus.

(Rentrent Titinius et Messala.)

BRUTUS.

Entre, Titinius. — Sois le bien-venu, brave Messala. — Maintenant prenons place, serrons-nous autour de ce flambeau, et délibérons sur toutes les nécessités de notre position.

CASSIUS.

O Porcia, tu n'es donc plus!

BRUTUS.

Cesse, je t'en conjure.—Messala, ces lettres que j'ai reçues m'apprennent que le jeune Octave et Marc-Antoine viennent fondre sur nous avec une puissante armée, et dirigent leur marche sur Philippes.

MESSALA.

J'ai aussi des lettres qui l'annoncent.

BRUTUS.

Avec quelles circonstances de plus?

MESSALA.

Que par le ban et la proscription, Octave, Antoine et Lepidus ont fait périr cent sénateurs.

BRUTUS.

En cela nos lettres diffèrent un peu. Les miennes ne parlent que de soixante-dix sénateurs proscrits par eux, et morts; Cicéron en est un.

CASSIUS.

Cicéron en est?

MESSALA.

Cicéron est mort, et par la suite de cette proscription.—Brutus, avez-vous reçu des lettres de votre femme?

BRUTUS.

Non, Messala.

MESSALA.

Et dans vos lettres, ne vous dit-on rien d'elle?

BRUTUS.

Rien, Messala.

MESSALA.

Cela me paraît étrange.

BRUTUS.

Pourquoi votre question? En avez-vous appris quelque chose dans les vôtres?

MESSALA.

Non, monseigneur.

BRUTUS.

Comme vous êtes Romain, dites-moi la vérité.

MESSALA.

Supportez donc en Romain la vérité que je vais dire. Il est certain qu'elle est morte, et d'une manière étrange.

BRUTUS.

Ainsi, adieu, Porcia. — Il nous faut mourir, Messala : c'est en réfléchissant qu'elle devait mourir un jour, que j'ai acquis la force de soutenir aujourd'hui sa mort.

MESSALA.

Voilà comme les grands hommes doivent porter les grandes pertes.

CASSIUS.

L'étude m'en a autant appris là-dessus qu'à toi, et cependant la nature en moi ne pourrait jamais être aussi patiente.

BRUTUS.

Allons, à notre tâche qui est vivante. — Que pensez-vous du projet de marcher à l'instant vers Philippes?

CASSIUS.

Je ne le crois pas bon.

BRUTUS.

Votre raison?

CASSIUS.

La voici. Il vaut mieux que l'ennemi nous cherche : il consumera ainsi ses ressources, fatiguera ses soldats et se minera lui-même; tandis que nous, dans le repos, nous resterons entiers, pleins de vigueur et d'activité.

BRUTUS.

De bonnes raisons doivent naturellement cé-

déplaçant cet événement, a tiré de cet anachronisme une foule de beautés du plus grand pathétique dans cette scène et dans les suivantes.

der à de meilleures. Les peuples qui sont entre Philippes et ce camp ne sont contenus que par une affection forcée; car ils nous ont payé à regret leur contribution. L'ennemi, en traversant leur pays, complétera chez eux ses troupes; il s'avancera rafraîchi, recruté et plein d'un nouveau courage : autant d'avantages que nous lui enlevons si nous marchons à Philippes et lui faisons tête, tenant ces peuples sur nos derrières.

CASSIUS.

Mon bon frère, écoutez-moi.

BRUTUS.

Permettez que je poursuive. — Il faut que vous remarquiez encore que nous avons tiré de nos amis les dernières ressources. Nos légions sont complètes; notre cause est à son point de maturité; de jour en jour l'ennemi se fortifie, tandis que nous, montés à notre plus haut période, nous sommes prêts à décliner. Il est dans les affaires des hommes une marée qui, prise à son heure, les conduit à la fortune : s'ils manquent le moment, tout le voyage de leur vie tourne misérablement dans les écueils et la détresse. En ce moment nous sommes à flot sur une mer pleine : il nous faut profiter du courant, tandis qu'il nous sert, ou perdre notre armement et nos espérances.

CASSIUS.

Eh bien, vous voulez marcher, marchez : nous, nous voulons vous suivre et les joindre à Philippes.

BRUTUS.

L'ombre de la nuit s'est épaissie sur le cours de notre entretien : il faut que la nature obéisse à une loi nécessaire; nous l'apaiserons un peu par quelques momens de repos. Il ne reste rien de plus à dire.

CASSIUS.

Rien de plus. Bonne nuit. Demain de grand matin, nous serons prêts et en marche.

BRUTUS.

Lucius, apporte-moi ma robe. (Lucius sort.) — Adieu, digne Messala; — bonne nuit, Titinius. — Noble, noble Cassius, nuit heureuse et bon repos!

CASSIUS.

O mon tendre frère, elle a bien mal commencé, cette nuit! Que jamais semblable discorde ne s'élève entre nos ames! Ne le permets pas, Brutus.

BRUTUS.

Tout est bien.

TITINIUS et MESSALA.

Bonne nuit, seigneur Brutus.

BRUTUS.

Adieu, tous. (Ils sortent.)

(Lucius rentre, apportant la robe de Brutus.)

Donne-moi cette robe. Où est ton instrument?

LUCIUS.

Ici, dans la tente.

BRUTUS.

Tu réponds d'une voix assoupie? Pauvre serviteur, je ne t'en fais point un reproche, tu es harassé de veilles. Appelle Claudius, et quelque autre de mes gens. Je veux les avoir près de moi; ils dormiront sur des coussins dans ma tente.

LUCIUS.

Varron! Claudius!

(Entrent Varron et Claudius.)

VARRON.

Appelez-vous, monseigneur?

BRUTUS.

Je vous prie, mes amis, couchez et dormez dans ma tente : il pourra arriver que je vous réveille bientôt, pour quelque message vers mon frère Cassius.

VARRON.

Permettez-nous de rester debout, et de veiller en attendant vos ordres.

BRUTUS.

Non, je ne veux point que vous veilliez; couchez-vous, mes amis. Il pourra arriver aussi que je change de pensée. — Vois, Lucius; voici le livre que j'ai tant cherché; je l'avais mis dans la poche de ma robe.

LUCIUS.

J'étais bien sûr que vous ne me l'aviez pas donné, seigneur.

BRUTUS.

J'ai bien peu de mémoire : bon serviteur, excuse-moi. — Peux-tu tenir ouverts un moment tes yeux appesantis, et jouer quelques airs sur ton instrument?

LUCIUS.

Oui, monseigneur, si cela vous fait plaisir.

BRUTUS.

Cela m'en fera, mon ami. Je te fatigue trop, mais tu as bonne volonté.

LUCIUS.

C'est mon devoir, seigneur.

BRUTUS.

Je ne devrais pas étendre tes devoirs au delà de tes forces. Je sais que la jeunesse a besoin de sa mesure de sommeil.

LUCIUS.

Monseigneur, j'ai déjà dormi.

BRUTUS.

Tu as bien fait, et tu dormiras encore. Je ne veux pas te retenir long-temps. Si je vis, je serai un bon maître pour toi. (Musique et chant.) Ce chant est d'un homme assoupi. — O sommeil homicide! tu appesantis donc ta massue de plomb sur mon serviteur qui jouait cet air! — Honnête esclave, dors bien; je ne veux pas te faire le tort de t'éveiller. Si tu vacilles, tu vas briser ton instrument : je veux le sauver de tes mains ; et dors tranquille, bon serviteur. — Mais voyons. — N'ai-je pas plié le feuillet, en quittant ma lecture? C'est ici, je crois.

(Brutus s'assied pour lire. Entre l'ombre de César.)

BRUTUS.

Que la lueur de ce flambeau devient sombre!— Ah ! qui paraît ici? Sans doute c'est ma vue affaiblie qui crée cette horrible vision! Il s'avance sur moi! Es-tu quelque chose? Es-tu Dieu? Es-tu génie ou démon, toi qui glaces mon sang et fais dresser mes cheveux! Parle-moi. Qu'es-tu?

LE SPECTRE.

Ton mauvais génie, Brutus.

BRUTUS.

Que me veux-tu ?

LE SPECTRE.

Te dire que tu me verras à Philippes.

BRUTUS.

Je te reverrai donc encore?

LE SPECTRE.

Oui, à Philippes.

(L'ombre sort.)

BRUTUS.

Eh bien! je te reverrai donc à Philippes. — Quand je retrouvais mon courage, tu t'évanouis, fatal esprit; je voudrais t'avoir parlé plus long-temps. Esclaves, Lucius! Varron! Claudius! Amis! éveillez-vous! Claudius!

LUCIUS.

Les cordes, monseigneur, sont fausses.

BRUTUS.

Il croit être encore à son instrument. — Lucius, réveille-toi.

LUCIUS.

Monseigneur?

BRUTUS.

Était-ce un songe, Lucius, qui t'a fait pousser ce cri?

LUCIUS.

Monseigneur, je n'ai pas d'idée d'avoir crié.

BRUTUS.

Oui, tu as poussé un cri. — As-tu vu quelque objet?

LUCIUS.

Aucun, monseigneur.

BRUTUS.

Rendors-toi, Lucius. — Allons, Claudius, amis! Varron! éveillez-vous!

VARRON et CLAUDIUS.

Monseigneur!

BRUTUS.

Pourquoi donc ces cris que vous avez jetés tous deux dans votre sommeil?

TOUS DEUX.

Nous, monseigneur?

BRUTUS.

Oui, vous. Avez-vous eu quelque vision?

VARRON.

Non, monseigneur, je n'ai rien vu.

CLAUDIUS.

Ni moi, monseigneur.

BRUTUS.

Allez; saluez Cassius de ma part; dites-lui que de bonne heure il mette ses troupes en marche et nous précède; nous le suivrons.

TOUS DEUX.

Vous serez obéi, monseigneur.

(Ils sortent.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LES PLAINES DE PHILIPPES.

Entrent ANTOINE et OCTAVE, et leur armée.

OCTAVE.

Aujourd'hui, Antoine, voilà nos espérances confirmées. Vous disiez que l'ennemi ne descendrait point en plaine, mais qu'il tiendrait les hauteurs et la chaîne des montagnes. L'événement est contraire; voici les ennemis à notre vue. Ils prétendent nous donner l'alarme dans ces champs de Philippes, et nous présentent le défi, sans attendre notre menace.

ANTOINE.

Allez, je suis dans leur ame, et je vois leur but. Ils consentiraient volontiers à se voir en d'autres lieux. Par cette bravade qui masque leur peur, ils descendent en plaine, et croient, avec cette montre, s'établir dans notre esprit une réputation de courage; mais ce courage, ils ne l'ont point.

(Entre un messager.)

LE MESSAGER.

Soyez prêts, généraux. L'ennemi vient en belle ordonnance : l'enseigne sanglante de la bataille paraît dans l'air; il faut, à l'instant, faire quelque disposition.

ANTOINE.

Octave, menez au pas votre armée sur la gauche de la plaine.

OCTAVE.

Je tiens la droite, moi; prenez vous-même la gauche.

ANTOINE.

Pourquoi me croisez-vous dans ce moment de crise?

OCTAVE.

Je ne vous croise point; mais je veux que cela soit.

(On entend des marches. Tambour. Entrent Brutus, Cassius et leur armée.)

BRUTUS.

Ils s'arrêtent et semblent demander un pourparler.

CASSIUS.

Faites halte, Titinius : nous, sortons des lignes pour conférer avec eux.

OCTAVE.

Marc-Antoine, donnerons-nous le signal du combat?

ANTOINE.

Non, César; nous répondrons à leur attaque. Avancez : les généraux veulent s'aboucher un moment.

OCTAVE.

Ne vous ébranlez point jusqu'au signal.

BRUTUS.

Les paroles avant les coups : n'est-il pas vrai, compatriotes?

OCTAVE.

Il n'est pas vrai pour nous, que nous préférions les paroles, comme il l'est pour vous.

BRUTUS.

De douces paroles, Octave, valent mieux que des coups cruels.

OCTAVE.

Vos douces paroles, Brutus, vous les accompagnez de coups cruels, témoin la plaie que vous ouvrîtes dans le cœur de César, en vous écriant : « Salut et longue vie à César! »

CASSIUS.

Antoine, la place où vous portez vos coups est encore inconnue; mais pour vos paroles, elles dépouillent les abeilles d'Hybla, et les laissent sans miel.

ANTOINE.

Mais non pas sans aiguillon.

BRUTUS.

Oh oui! et sans voix aussi; car vous leur avez dérobé leur bourdonnement, Antoine (1), et très sagement vous menacez avant d'enfoncer le dard.

ANTOINE.

Traîtres! vous n'en fîtes pas de même, quand vos lâches poignards s'entrechoquèrent l'un l'autre dans les flancs de César. Vous lui souriiez comme des tigres. Prosternés en esclaves, rampans comme des dogues serviles, vous baisiez les pieds de César; tandis que l'infâme Casca, venant par derrière comme un serpent, perça le cou de César. O flatteurs!

CASSIUS.

Flatteurs! Rends-toi graces, Brutus; cette langue n'eût pas fait cet outrage aujourd'hui, si Cassius avait été le maître.

OCTAVE.

Allons, au but. Si ce débat couvre nos fronts de sueur, la preuve qui va le décider la changera en sueur de sang. Voyez, je tire cette épée contre les conspirateurs. Quand pensez-vous que cette épée rentrera dans le fourreau? Jamais, jusqu'à ce que les vingt-trois blessures de César soient pleinement vengées, ou que le meurtre d'un second César ait encore rougi le poignard des traîtres.

BRUTUS.

César, à moins que tu ne les amènes avec toi, tu n'as point à craindre de mourir sous le bras des traîtres.

OCTAVE.

C'est mon espoir; je ne suis pas né pour mourir sous le poignard de Brutus.

BRUTUS.

Oh! fusses-tu le plus noble de ta race, jeune homme, tu ne pourrais périr d'une main plus honorable.

CASSIUS.

Il est indigne d'un tel honneur, un enfant pervers sortant des écoles, compagnon d'un farceur et d'un débauché.

ANTOINE.

Toujours le vieux Cassius.

OCTAVE.

Venez, Antoine, loin d'eux! — Défi à vous, traîtres, nous vous le jetons au front. Si vous osez combattre aujourd'hui, venez en plaine; sinon, quand vous aurez du cœur.

(Octave, Antoine et l'armée sortent.)

CASSIUS.

Allons, vents, soufflez maintenant; vagues, enflez-vous; et flotte à leur gré, toi nef de nos destins! La tempête est lancée, et tout est à la merci du hasard.

(Lucius et Messala se tiennent écartés; Brutus parle à part à Lucilius.)

BRUTUS.

Lucilius, écoute; un mot à l'écart.

LUCILIUS.

Monseigneur.

CASSIUS.

Messala!

MESSALA.

Que veut mon général?

CASSIUS.

Messala, ce jour fut celui de ma naissance; oui, ce même jour vit naître Cassius. Donne-moi ta main, Messala; sois-moi témoin que c'est malgré moi que je suis forcé, comme le fut Pompée, de confier au hasard d'une bataille tout le dépôt de notre liberté. Tu sais combien je fus attaché à Épicure et à ses principes: aujourd'hui mon ame est changée; et j'ajoute quelque foi aux signes qui présagent l'avenir. Dans notre marche depuis Sardis, deux puissans aigles se sont abattus sur notre enseigne avancée; ils s'y sont posés, et là, prenant leur pâture de la main de nos soldats, ils nous ont accompagnés jusqu'à ces champs de Philippes; ce matin ils ont pris leur vol et ont disparu; à leur place une nuée de voraces corbeaux et de vautours planent sur nos têtes, et du haut des airs ils plongent la vue sur nous, comme une proie déjà dévouée. Leur ombre vaste semble un dais fatal sous lequel gît notre armée, comme un cadavre expirant.

MESSALA.

Ne croyez point à tout cela.

CASSIUS.

Je n'y crois qu'avec réserve; car je me sens

(1) Letourneur a passé les cinq lignes qui, dans l'original précèdent celle-ci.

plein d'ardeur, et déterminé à m'offrir à tous les périls avec constance.

BRUTUS.

Oui, souviens-t'en, Lucilius.

CASSIUS.

Eh bien, noble Brutus, les dieux nous aiment, aujourd'hui : ils veulent que nous puissions ensemble, nous aimant en paix, conduire nos jours jusqu'à la vieillesse; mais puisqu'il reste toujours de l'incertitude dans les choses humaines, mettons en fait ce qui peut arriver de plus funeste. Si nous perdons cette bataille, c'est ici le dernier instant, le dernier, où nous converserons ensemble. Qu'avez-vous résolu de faire alors?

BRUTUS.

De me régler sur cette philosophie qui me fit blâmer Caton pour s'être donné la mort luimême. Je ne sais pourquoi, mais je trouve qu'il est lâche et vil d'abréger ainsi le cours de la vie, par la crainte des maux qui peuvent arriver : je m'armerai de patience, pour attendre les volontés de quelques puissances suprêmes qui nous gouvernent ici-bas.

CASSIUS.

Ainsi, Brutus, si nous perdons cette bataille, vous consentez à être conduit en triomphe à travers les rues de Rome?

BRUTUS.

Non, Cassius, non. Toi, noble Romain, ne crois pas que jamais Brutus veuille entrer enchaîné dans Rome : il porte un cœur trop grand. Il faut que ce jour même consomme l'ouvrage que les ides de mars ont commencé; et si nous devons nous revoir encore, je n'en sais rien. Acceptons donc l'un de l'autre notre éternel adieu. Pour jamais, pour jamais adieu, Cassius. Si nous nous revoyons, eh bien! nous nous sourirons de joie; sinon, eh bien! cet adieu était à sa place.

CASSIUS.

Pour jamais, pour jamais adieu, Brutus. Oui, nous nous sourirons, si nous nous revoyons encore; sinon, tu as dit bien vrai, cet adieu était à sa place!

BRUTUS.

Allons, marchons. Oh, que l'homme pût connaître la fin des événemens de ce jour, avant qu'elle arrive! Mais il suffit que le jour doive finir, et alors la fin en sera connue. Soldats, marchons en avant.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Alarme. Entrent BRUTUS et MESSALA.

BRUTUS.

A cheval, à cheval, Messala; cours, remets ces billets aux légions de l'autre aile. (Une vive alarme.) Qu'elles donnent à la fois; car je vois dans l'aile d'Octave du flottement et de la langueur; un brusque choc va l'enfoncer. A cheval, vole, Messala : qu'elles fondent toutes ensemble.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Alarme. Entrent CASSIUS et TITINIUS.

CASSIUS.

Oh! regarde, Titinius, regarde; les traîtres fuient; mes propres soldats ont fait de moi leur ennemi. Cette enseigne que voilà, je l'ai vue tourner en arrière; j'ai tué le lâche, et l'ai reprise de sa main.

TITINIUS.

O Cassius! Brutus a donné trop tôt le signal. Séduit par un faible avantage qu'il avait sur Octave, il s'y abandonne avec trop d'ardeur : ses soldats se sont livrés au pillage, tandis qu'Antoine nous enveloppait tous.

(Entre Pindarus.)

PINDARUS.

Fuyez plus loin, monseigneur, fuyez plus loin. Marc-Antoine est dans vos tentes, monseigneur. Fuyez donc, noble Cassius, fuyez au loin.

CASSIUS.

Cette colline est assez loin. — Vois, vois, Titinius : sont-ce mes tentes où j'aperçois cette flamme?

TITINIUS.

Ce sont elles, monseigneur.

CASSIUS.

Titinius, si tu m'aimes, monte mon cheval, cache tes éperons dans ses flancs, tant qu'il t'ait porté à ces troupes là-bas, et de là ici : que je puisse être assuré si ces troupes sont amies ou ennemies.

TITINIUS.

Je revole ici dans l'espace d'une pensée.

(Il sort.)

CASSIUS.

Toi, Pindarus, monte plus haut vers ce sommet; ma vue fut toujours trouble; suis de l'œil Titinius, et dis-moi ce que tu remarques sur le champ de bataille. (Pindarus sort.) Ce jour fut le premier où je respirai : le temps a décrit le cercle, et je finirai au point où j'ai commencé; le cours de ma vie est révolu. — Eh bien, quelles nouvelles?

PINDARUS sur la hauteur.

O monseigneur!

CASSIUS.

Quelles nouvelles?

PINDARUS.

Voilà Titinius investi par un gros de cavalerie, qui le poursuit à toute bride... Cependant il galope encore... Les voilà près de l'atteindre... Titinius!... Maintenant, quelques hommes mettent pied à terre..... Oh! il met pied à terre aussi..... Il est pris! — Oh! écoutez; ils poussent un cri de joie.

(On entend des cris.)

CASSIUS.

Descends, n'en vois pas davantage. — O lâche que je suis, de vivre assez long-temps pour voir mon meilleur ami pris sous mes yeux! (Pindarus rentre.) Viens ici, esclave. Je t'ai fait prisonnier chez les Parthes, et en conservant ta vie, je te fis jurer, que quelque chose que je pusse te commander, tu l'entreprendrais; maintenant, remplis ton serment. De ce moment sois libre, et avec cette fidèle épée qui se plongea dans les flancs de César, cherche ici mon cœur. Ne t'arrête point à me répliquer; obéis, prends cette poignée, et dès que j'aurai couvert mon visage... il l'est; guide le fer toi-même. — César, tu es vengé avec la même épée qui te tua.

PINDARUS.

Me voilà donc libre! Si j'avais osé suivre ma volonté, je n'eusse pas voulu le devenir ainsi! O Cassius! Pindarus fuira si loin de ces contrées, que jamais Romain ne le remarquera.

(Il sort.)

(Rentrent Titinius et Messala.)

MESSALA.

Titinius, ce n'est qu'un échange de succès, rien de plus; car Octave est renversé par l'effort du noble Brutus, comme les légions de Cassius le sont par Antoine.

TITINIUS.

Ces nouvelles vont bien consoler Cassius.

MESSALA.

Où l'avez-vous laissé?

TITINIUS.

Tout désespéré, avec son esclave Pindarus, ici, sur cette montagne.

MESSALA.

N'est-ce point lui qui repose là sur l'herbe?

TITINIUS.

Il ne repose point comme un homme vivant. O mon cœur!

MESSALA.

N'est-ce pas lui?

TITINIUS.

Non, ce fut lui, Messala, Cassius n'est plus! O soleil, qui déclines et te plonges dans la nuit entouré de rayons pleins de sang! ainsi dans son sang s'est éteint Cassius! Le soleil de Rome est éclipsé. Notre jour de gloire est fini; succèdent les ombres, les orages et les dangers; nos grandes actions sont faites. Voilà ce qu'a produit une fausse conjecture sur mon sort.

MESSALA.

Une fausse conjecture sur le sort du combat. O détestable erreur, fille de la mélancolie, pourquoi montres-tu à la vive imagination des hommes des objets qui n'existent pas? O erreur sitôt conçue dans leur sein, jamais ta naissance ne fut heureuse; tu donnes la mort à la mère qui t'engendra.

TITINIUS.

Holà, Pindarus! Pindarus, où es-tu?

MESSALA.

Cherche-le, Titinius; tandis que je vais au-devant du noble Brutus foudroyer son oreille de cette nouvelle. Je puis bien dire foudroyer; car l'acier tranchant et les flèches empoisonnées porteraient un coup moins sensible au cœur de Brutus que le récit de ce spectacle.

TITINIUS.

Hâtez-vous, Messala; et moi, je reste pour chercher ici Pindarus. (Messala sort.) Pourquoi m'envoies-tu loin de toi, brave Cassius? N'ai-je pas trouvé tes amis? N'ont-ils pas mis sur mon front ce laurier de la victoire, m'ordonnant d'en cein-

dre le tien? N'as-tu pas entendu leurs acclamations? Hélas! tu as tout interprété sinistrement. Mais attends, reçois cette guirlande sur ta tête! Ton Brutus me recommanda de te la donner; je veux accomplir son ordre. — Viens, approche, Brutus, et vois à quel point j'honorais Cassius! — Permettez-moi, grands dieux! Voici le rôle d'un Romain. Épée de Cassius, ne te trompe pas; voilà le cœur de Titinius.

(Il meurt.)

(Entrent Brutus, Messala, le jeune Caton, Straton, Volumnius et Lucilius.)

BRUTUS.

Où est-il? où est-il? Où est son corps, Messala?

MESSALA.

Là-bas, là, et Titinius gémissant près de lui.

BRUTUS.

Le visage de Titinius est tourné vers le ciel!

CATON.

Il est mort.

BRUTUS.

O Jules César, tu es puissant encore! Ton ombre se promène sur la terre, et tourne nos épées contre nos propres entrailles.

(Sourdes alarmes.)

CATON.

Brave Titinius! Voyez, Cassius était mort, et il l'a couronné!

BRUTUS.

Est-il encore au monde deux Romains semblables à ceux-là? — Toi, le dernier de tous les Romains, adieu, repose en paix. Il est impossible que jamais Rome enfante ton égal. — Amis, je dois plus de larmes à cet homme mort, que vous ne me verrez lui en donner. J'en trouverai le temps, Cassius, j'en trouverai le temps. — Ainsi venez tous, et faites porter ce corps à Thassos. Ses obsèques ne se feront point dans notre camp; elles décourageraient nos ames. — Suis-moi, Lucilius, et viens, jeune Caton; rentrons au champ de bataille : Flavilius et Labeon, faites avancer nos lignes. La troisième heure finit: avant la nuit, Romains, nous tenterons encore la fortune dans un nouveau combat.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

UNE AUTRE PARTIE DU CHAMP DE BATAILLE.

(Alarme. Entrent BRUTUS, CATON, LUCILIUS et d'autres.)

BRUTUS.

Encore, oh! chargez encore, compatriotes; relevez vos têtes et chargez.

CATON.

Quel cœur dégénéré le refusera? Qui veut me suivre? Je veux proclamer mon nom dans la plaine. — Je suis le fils de Marcus Caton, le fléau des tyrans, l'ami de ma patrie; soldats, je suis le fils de Marcus Caton.

(Entrent des soldats; ils combattent.)

BRUTUS.

Et moi je suis Brutus, Marcus Brutus, l'ami de mon pays. Connaissez-moi pour Brutus.

(Il sort.)

LUCILIUS.

O jeune et noble Caton, te voilà tombé! Tu meurs avec autant de gloire que Titinius; oui, tu mérites qu'on t'honore, mourant digne fils de Caton.

UN SOLDAT.

Cède, ou tu meurs.

LUCILIUS.

Je ne cède qu'à condition de mourir. Tiens, prends tout cet or pour me tuer à l'instant. (Il lui présente de l'or.) Tue Brutus, et deviens fameux par sa mort.

LE SOLDAT.

Brutus! Nous ne devons pas le tuer. Un illustre prisonnier!

UN SECOND SOLDAT.

Place, place. Dites à Antoine que Brutus est pris.

(Entre Antoine.)

PREMIER SOLDAT.

C'est moi qui dirai cette nouvelle au général; il vient. Brutus est pris, Brutus est pris, monseigneur!

ANTOINE.

Où est-il?

LUCILIUS.

En sûreté, Antoine; Brutus est toujours en sû-

reté. Jamais, j'ose t'en répondre, jamais ennemi ne prendra vivant le noble Brutus. Les dieux le préservent de cette ignominie! En quelque lieu que vous le trouviez, vivant ou mort, on le trouvera toujours Brutus, toujours lui-même.

ANTOINE.

Ami, ce n'est point là Brutus; mais ta prise, crois-moi, n'est pas moins importante. Gardez bien ce Romain, prodiguez-lui tous les égards. J'aimerais mieux avoir ses pareils pour mes amis que pour ennemis. Avancez, voyez si Brutus est mort ou s'il respire; et revenez à la tente d'Octave nous rendre compte des détails du combat.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

UNE AUTRE PARTIE DE LA PLAINE.

Entrent BRUTUS, DARDANIUS, CLITUS, STRATON et VOLUMNIUS.

BRUTUS.

Venez, tristes restes de mes amis; reposez-vous sur ce rocher.

CLITUS.

Statilius a montré au loin sa torche allumée; et cependant il ne revient point; il est captif ou mort.

BRUTUS.

Assieds-toi là, Clitus. — Carnage est ici le cri et l'action en usage. Écoute, Clitus.

(Il lui parle à l'oreille.)

CLITUS.

Quoi! moi, monseigneur? Non, non, pour tout l'univers.

BRUTUS.

Silence donc, point de paroles.

CLITUS.

J'aimerais mieux me tuer moi-même.

BRUTUS.

Dardanius, écoute.

DARDANIUS.

Moi, commettre une pareille action!

CLITUS.

Oh, Dardanius!

DARDANIUS.

Oh, Clitus!

CLITUS.

Quelle funeste demande Brutus t'a-t-il faite?

DARDANIUS.

De le tuer, Clitus. Regarde, le voilà qui médite.

CLITUS.

Maintenant cette grande ame est si pleine de douleur, que sa douleur la surmonte et se répand en larmes.

BRUTUS.

Approche, bon Volumnius. Un mot; écoute.

VOLUMNIUS.

Que veut monseigneur?

BRUTUS.

Ceci, Volumnius. L'ombre de César m'est apparue par deux fois dans la nuit; une fois à Sardis, et la nuit dernière ici, dans les champs de Philippes. Je sais que mon heure est venue.

VOLUMNIUS.

Non, monseigneur, non.

BRUTUS.

Elle est venue, j'en suis certain, Volumnius. Tu vois ce monde, Volumnius, et comment tout s'y passe. Nos ennemis nous ont battus et chassés jusqu'au bord de la tombe. (Alarme.) Il est plus noble de nous y lancer nous-mêmes que d'hésiter et d'attendre que leurs bras nous y précipitent. Bon Volumnius, tu sais que nous fûmes aux écoles ensemble. En souvenir de ce temps, de notre ancienne amitié, tiens, je t'en prie, la poignée de mon épée, tandis que je me jette sur le fer.

VOLUMNIUS.

Ce n'est pas l'office d'un ami, monseigneur!

(Nouvelle alarme.)

CLITUS.

Fuyez, fuyez, monseigneur. Il n'y a plus de sûreté dans ce lieu.

BRUTUS.

Adieu, vous; et vous, et vous, Volumnius. — Straton, tu es resté tout ce temps accablé de sommeil; adieu toi aussi, Straton. — Compatriotes, mon cœur sent une joie : c'est que du moins dans tout l'espace de ma vie, je n'ai pas trouvé un homme qui ne me fût fidèle. Je recueillerai plus de gloire dans ce jour de pertes, qu'Octave et Marc-Antoine n'en obtiendront par cette vile conquête. Ainsi, adieu tous à la fois; car la bouche de Brutus a presque terminé l'histoire de sa vie. La nuit suspend ses ombres sur mes yeux; et mes mem-

bres, qui n'ont travaillé que pour atteindre à cette heure, demandent le repos.

(Alarme.)

DES VOIX à l'intérieur :

Fuyez, fuyez, fuyez!

CLITUS.

Fuyez, monseigneur, fuyez!

BRUTUS.

Pars, je vais te suivre. Straton, je t'en conjure, reste auprès de ton maître. Tu es un homme d'un bon naturel; ta vie a laissé dans son cours quelques traces d'honneur : prends donc mon épée, et détourne ton visage, tandis que je m'élance sur elle. Veux-tu, Straton?

STRATON.

Auparavant, donnez-moi votre main. Monseigneur, adieu!

BRUTUS.

Adieu! bon Straton. — César, maintenant apaise-toi. Je ne te tuai pas la moitié d'aussi bon cœur.

(Il se précipite sur son épée et meurt.)

(Alarme. Retraite. Entrent Octave, Antoine, Messala, Lucilius et l'armée.)

OCTAVE.

Quel est cet homme?

MESSALA.

L'esclave de mon chef. — Straton, où est ton maître?

STRATON.

Hors des chaînes que tu portes, Messala. Les vainqueurs n'ont plus que le pouvoir de le réduire en cendre. Brutus seul a triomphé de Brutus, et nul autre homme que lui ne s'illustre par sa mort.

LUCILIUS.

Et c'était ainsi qu'on devait trouver Brutus. — Je te rends graces, Brutus : tu as justifié ce que Lucilius avait dit.

OCTAVE.

Tous ceux qui servirent Brutus, je les retiens auprès de moi. — Esclave, veux-tu passer avec moi ta vie?

STRATON.

Oui, si Messala y consent.

OCTAVE.

Ton aveu, digne Messala.

MESSALA.

Comment mon noble chef est-il mort, Straton?

STRATON.

J'ai tenu son épée, il s'est jeté sur le fer.

MESSALA.

Octave, prends donc à ta suite celui qui a rendu le dernier service à mon maître.

ANTOINE.

De tous les Romains, ce fut là le plus noble. Tous les conspirateurs, hors lui seul, ne firent ce qu'ils ont fait que par jalousie du grand César. Lui seul entra vertueux dans leur ligue; il n'eut qu'une pensée, le bien et l'intérêt de tous. Sa vie fut calme et pure : les élémens de son être étaient si heureusement combinés, que la nature put se lever et dire à l'univers : Voilà un homme!

OCTAVE.

Rendons-lui tout le respect et les devoirs funéraires que mérite sa vertu. Son corps reposera cette nuit dans ma tente, revêtu de tout l'appareil honorable d'un guerrier. Vous, rappelez l'armée sous ses tentes; et nous, allons partager les fruits glorieux de cette heureuse journée.

(Ils sortent.)

FIN DE JULES CÉSAR.

ROMEO ET JULIETTE.

PERSONNAGES.

ESCALUS, prince de Vérone.
PARIS, parent du prince.
MONTAIGU, } chefs de deux familles ennemies.
CAPULET, }
ROMEO, fils de Montaigu.
MERCUTIO, } amis de Romeo.
BENVOLIO, }
TYBALT, parent de Capulet.
Un VIEILLARD, son cousin.
Frère LAURENCE, franciscain.
Frère JEAN, du même ordre.
BALTHAZAR, domestique de Romeo.
SAMSON, } domestiques de Capulet.
GRÉGOIRE, }
ABRAHAM, domestique de Montaigu.
Trois MUSICIENS.
PETRO.
LADY MONTAIGU, femme de Montaigu.
LADY CAPULET, femme de Capulet.
JULIETTE, fille de Capulet, amante de Romeo.
La NOURRICE de Juliette.
CHOEUR, — un PAGE, un VALET de Paris, un OFFICIER, un APOTHICAIRE.
CITOYENS de Vérone, plusieurs hommes et femmes, parens des deux maisons, masques, gardes, le guet, et autres gens de suite.

La scène, au commencement du cinquième acte, se passe à Mantoue; dans tout le reste de la pièce, elle est à Vérone.

ACTE PREMIER [1].

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE RUE.

Entrent SAMSON et GRÉGOIRE, tous deux au service des Capulet.

SAMSON. (2)

Grégoire, sur ma parole, on ne me fera pas supporter les injures.

GRÉGOIRE.

Non, car alors nous serions des charbonniers.

SAMSON.

Je veux dire que, si l'on nous fâche, nous dégaînerons.

GRÉGOIRE.

Oui, pendant que vous vivez, tirez votre cou hors du collier.

(1) La pièce est précédée d'un prologue de quatorze vers que Letourneur a passés.

(2) Letourneur a retranché tout ce début, farci de calembours et de jeux de mots, qui portent sur la consonnance de *coals*, charbons (*carry coals*, expression figurée qui signifie supporter des injures); *colliers*, charbonniers; *choler*, colère; et *collar*, collier. Ces trois derniers mots se prononcent presque de même en anglais.

SAMSON.

La vue d'un de ces chiens de Montaigu me met au champ.

GRÉGOIRE.

Se mettre au champ, c'est fuir ; et pour être brave, il faut attendre l'ennemi de pied ferme ; mais toi, quand on t'échauffe, tu prends le large.

SAMSON.

Tout chien de cette famille me verra toujours l'attendre de pied ferme : je prendrai toujours le haut du pavé sur les gens de la maison de Montaigu, hommes ou femmes.

GRÉGOIRE.

Et voilà la preuve que tu es un poltron ; car le plus faible cherche toujours à s'appuyer de la muraille.

SAMSON.

Oui, hommes ou femmes, peu m'importe.

GRÉGOIRE.

Mais la querelle n'est qu'entre nos maîtres et non entre ceux qui, comme nous, sont à leur service.

SAMSON.

Cela m'est égal ; je veux me conduire en tyran. Quand je me serai battu avec les hommes, je serai cruel avec les femmes.

GRÉGOIRE.

Allons, mon brave, dégaîne : voilà quelqu'un de la maison de Montaigu.

(Entrent Abraham et Balthazar.)

SAMSON.

Voilà mon épée tirée. Querelle, je vais t'animer.

GRÉGOIRE.

Bon ! tu vas tourner le dos et fuir.

SAMSON.

Mettons la loi de notre côté ; laissons-les attaquer les premiers.

GRÉGOIRE.

Pour moi, en passant à côté d'eux, je les regarderai de travers. Ils le prendront mal, s'ils veulent.

SAMSON.

Dis plutôt, s'ils l'osent. Moi, je mordrai mon pouce (1) en les fixant, et s'ils le passent sous silence, ce sera un affront pour eux.

ABRAHAM.

Mordez-vous votre pouce pour nous narguer, monsieur ?

(1) Geste insultant.

SAMSON.

Je mords mon pouce, monsieur.

ABRAHAM.

Est-ce pour nous insulter, monsieur ?

SAMSON.

Aurons-nous la loi de notre côté, si je réponds *oui ?*

GRÉGOIRE.

Non pas.

SAMSON.

Non, ce n'est pas précisément pour vous insulter que je mords mon pouce, monsieur.

GRÉGOIRE.

Cherchez-vous querelle ?

ABRAHAM.

Querelle ? non.

SAMSON.

Si vous cherchez querelle, je suis bon pour vous : je sers un aussi bon maître que vous.

ABRAHAM.

Pas un meilleur !

SAMSON.

Soit...

GRÉGOIRE.

Dis meilleur.... J'aperçois un des parens de mon maître.

(Entre Benvolio.)

SAMSON.

Oui, un meilleur maître.

ABRAHAM.

Vous mentez.

SAMSON.

L'épée à la main, si vous avez du cœur.—Grégoire, souviens-toi de ta botte secrète.

(Ils se battent.)

BENVOLIO.

Voulez-vous vous séparer, insensés ? Remettez vos épées : vous ne savez ce que vous faites.

(Entre Tybalt.)

TYBALT.

Quoi, l'épée à la main parmi ces hommes sans honneur ? Tourne-toi, Benvolio, et vois ta mort.

BENVOLIO.

Je ne veux que mettre la paix ici. Remets ton épée, ou sers-t'en pour m'aider à séparer ces hommes.

TYBALT.

Quoi, l'épée nue ! Et tu parles de paix ? Je hais ce mot, comme je hais l'enfer, tous les Montaigu et toi : défends-toi, lâche.

Entrent trois ou quatre citoyens de Vérone, armés de gros bâtons.)

PREMIER CITOYEN.

Vos hallebardes, vos massues, vos pertuisanes. Frappons, donnons sur eux, tombons sur les Capulet, tombons sur les Montaigu.

(Entrent le vieux Capulet en robe, et sa femme.)

CAPULET.

Quel est ce bruit? Donnez-moi ma longue épée.

LADY CAPULET.

Vous, une épée? Des béquilles plutôt pour soutenir vos pas chancelans.

CAPULET.

Mon épée? vous dis-je : j'aperçois le vieux Montaigu. Il agite la sienne, et la fait siffler dans l'air pour me braver.

(Entrent le vieux Montaigu et sa femme.)

MONTAIGU.

C'est toi, lâche Capulet? — Ne me retenez pas, laissez-moi en liberté.

LADY MONTAIGU.

Vous ne ferez pas un seul pas pour vous exposer aux coups de votre ennemi.

(Entre le prince avec sa suite.)

LE PRINCE.

Sujets rebelles, ennemis de la paix, profanateurs de ces armes, que vous souillez du sang de vos concitoyens..... Quoi! ils n'obéiront pas à ma voix? Holà! vous, hommes changés en bêtes féroces, qui ne vous lassez pas d'éteindre votre rage funeste dans les flots d'un sang issu de vos veines, sous peine des supplices, jetez ces armes de vos mains sanglantes; ces armes n'ont pas été forgées pour cet usage : écoutez la sentence de votre prince irrité.

Déjà trois discordes civiles, nées d'une vaine parole, ont, par vous, vieux Capulet, par vous, Montaigu, troublé la tranquillité de notre ville; et trois fois, pour séparer vos haines invétérées, nos vieillards de Vérone ont dépouillé les graves ornemens qui conviennent à leur âge, et ont armé leurs mains décrépites d'épées aussi vieilles qu'elles, et rongées par la rouille d'une longue paix. Si jamais vous troublez encore le repos de nos rues, vos têtes paieront pour la paix violée. Qu'en ce moment tous se retirent. Vous, Capulet, suivez-moi, et vous, Montaigu, vous vous rendrez ce soir à notre cour de justice; vous apprendrez là mes intentions sur cette rixe. Encore une fois, sous peine de mort, que tous se retirent.

(Tous sortent. Capulet suit le prince.)

MONTAIGU.

Qui donc a rallumé de nouveau cette ancienne querelle? Répondez, mon neveu, y étiez-vous, lorsqu'elle a commencé?

BENVOLIO.

Les domestiques de votre ennemi et les vôtres étaient déjà ici, et se battaient vivement avant que je sois arrivé; j'ai tiré l'épée pour les séparer. Dans l'instant survient le violent Tybalt, l'épée nue, qu'il agitait autour de sa tête, me provoquant par ses défis; tandis que nous nous portions des coups réciproques, les deux partis grossissaient par la foule des survenans, et l'on combattait des deux parts, lorsque enfin a paru le prince, qui les a séparés.

LADY MONTAIGU.

Où est Romeo? L'avez-vous vu aujourd'hui? Je suis bien aise qu'il ne se soit pas trouvé à cette émeute.

BENVOLIO.

Ce matin, madame, une heure avant que le soleil montrât sa face adorée aux portes d'or de l'orient, l'inquiétude de mon âme m'a chassé de ma demeure. Je suis venu errer dans le bocage de sycomores qui bordent, au couchant, les remparts de la ville. Dans cette promenade matinale, j'ai aperçu votre fils. Aussitôt j'ai tourné mes pas vers lui; mais lui, il m'évitait, et je l'ai vu se glissant dans l'épaisseur du bois. Moi, jugeant des affections de son cœur par celles du mien, et sachant que les hommes ne sont jamais plus occupés que lorsqu'ils cherchent le plus la solitude, j'ai suivi mon penchant en cessant de suivre ses traces, et j'ai évité avec plaisir un homme qui semblait en avoir à m'éviter de même.

MONTAIGU.

On l'a vu plus d'une fois devancer l'aurore dans cette promenade, mêlant ses larmes à la rosée du matin, et poussant dans les airs de profonds soupirs; mais toujours, dès que le soleil, qui réjouit tous les êtres, commençait à ouvrir les rideaux du lit de l'aurore, aussitôt, fuyant ses rayons, mon triste fils rentre furtivement à la maison, et là s'emprisonne seul dans son appartement, ferme les fenêtres au jour naissant, et, repoussant de toutes parts la lumière, il se forme autour de lui une seconde nuit. Cette humeur deviendra noire,

et funeste, si un bon conseil n'en tarit la source.

BENVOLIO.

Mon noble oncle, en connaissez-vous la cause?

MONTAIGU.

Je ne la connais point, ni n'ai pu encore l'apprendre de lui.

BENVOLIO.

Avez-vous employé quelques moyens pour le faire parler?

MONTAIGU.

Je l'ai importuné des instances de ma tendresse, je l'ai fait solliciter par nombre de mes amis; mais il est le seul confident de ses sentimens : j'ignore s'il s'en fait à lui-même l'aveu sincère. Il est si secret, si renfermé, qu'il échappe à toutes les recherches. Son cœur, impénétrable à la vue, ressemble au bouton de rose que ronge un ver caché, avant que ses jeunes feuilles, s'ouvrant aux douces haleines de l'air, épanouissent toute sa beauté aux rayons du soleil.

S'il nous était possible de pénétrer la cause de sa mélancolie, nous porterions remède à son mal aussitôt qu'il nous serait connu.

(Entre Romeo à distance.)

BENVOLIO.

Voyez, il vient : voudriez-vous vous éloigner? Je veux sonder la cause de sa tristesse; ou j'aurai son secret, ou j'essuierai bien des refus.

MONTAIGU.

Demeure ici après nous : je désire bien que tu puisses réussir à tirer de sa bouche l'aveu de la vérité. — Venez, madame, retirons-nous.

(Ils sortent.)

BENVOLIO.

Cher cousin, je te donne le salut du matin.

ROMEO.

Quoi! le jour est-il si peu avancé?

BENVOLIO.

Neuf heures viennent de sonner.

ROMEO.

Ah! malheureux que je suis! Que les heures tristes paraissent longues! Était-ce mon père que j'ai vu s'éloigner si vite de ce lieu?

BENVOLIO.

C'était lui. — Quel est donc le chagrin qui allonge ainsi les heures de Romeo?

ROMEO.

Le chagrin de ne pas posséder l'objet dont la possession ferait couler rapidement mes heures.

BENVOLIO.

Es-tu amoureux?

ROMEO.

D'un amour sans espoir.

BENVOLIO.

Hélas! faut-il que l'amour, qui s'annonce d'abord sous des traits si doux, se montre à l'épreuve un tyran si dur et si cruel!

ROMEO.

Hélas! faut-il que l'amour, dont les yeux sont toujours bandés, trouve, sans y voir, le chemin à sa volonté! — Où dînerons-nous aujourd'hui? — Quel est donc le tumulte dont a retenti cette place?... Mais non, ne t'amuse pas à me le raconter : j'ai tout entendu. — Il y a ici bien des combats à livrer avec la haine; mais il y en a bien plus encore à soutenir avec l'amour! O amour, que la haine empoisonne! O haine, où se mêle la tendresse! — Amour! étrange sentiment, qui de rien crée tout! Chimère féconde en tourmens! passion vaine et sérieuse! chaos informe d'illusions brillantes et fortunées! affection indéfinissable, qui soulage et opprime l'ame, l'illumine et l'obscurcit; brûle et glace, tue et ranime le cœur! Voilà l'amour que je sens : cher Benvolio, n'es-tu pas tenté de rire de pitié?

BENVOLIO.

Non, cousin; je le serais plutôt de pleurer.

ROMEO.

Bon cœur! pourquoi?

BENVOLIO.

De voir le chagrin dont ton cœur sensible est oppressé.

ROMEO.

Quoi! tel est le commerce de l'amour. — Mes douleurs demeuraient appesanties dans mon sein; tu les veux propager en y apportant les tiennes : l'affection que tu m'as montrée ajoute une peine de plus à ce trop de peine qui est à moi. L'amour est une fumée qu'élève la vapeur des soupirs; libre de s'échapper, c'est un feu qui éclate dans les yeux des amans; comprimé, une mer nourrie de leurs larmes. Qu'est-ce encore autre chose? Une folie pleine de réserve, un fiel qui suffoque, une douceur qui conserve. Adieu, mon cousin (1)!

(Il veut s'en aller.)

(1) Letourneur a retranché une grande partie de cette tirade.

BENVOLIO.

Doucement, je veux vous accompagner : si vous me quittez ainsi, vous m'offensez.

ROMEO.

Non, ce n'est point ton cousin qui te parle : je ne me reconnais plus moi-même ; ce n'est point Romeo que tu vois devant toi : Romeo n'est point ici, il existe quelque part ailleurs.

BENVOLIO.

Dites-moi sérieusement quelle est celle que vous aimez.

ROMEO.

Oh ! j'aime un ange sous les traits d'une mortelle, mais d'une mortelle invulnérable aux traits de l'amour. Son cœur est inaccessible aux tendres propos ; ses yeux modestes évitent la rencontre dangereuse des regards. Ce n'est pas elle qui ouvrira son sein à l'or, qui corrompt les vertus les plus célestes. — Oh ! quand elle mourra, la beauté périra avec elle.

BENVOLIO.

A-t-elle donc juré de rester vierge?

ROMEO.

Elle a abjuré l'amour ; et son vœu cruel donne la mort à un infortuné qui ne vit que pour elle.

BENVOLIO.

Laisse-toi gouverner par mes conseils : oublie-la dans tes pensées.

ROMEO.

Enseigne-moi donc à cesser de penser.

BENVOLIO.

En donnant une pleine liberté à tes yeux, en les promenant sur d'autres belles.

ROMEO.

Ces masques heureux qui couvrent le front des belles, quoique noirs et difformes, notre imagination les pénètre, et voit la beauté qu'ils cachent aux yeux. Montre-moi une femme qui surpasse toutes les belles : sa vue de même ne servira qu'à me rappeler celle dont la beauté efface la sienne. Va, tu ne peux jamais m'apprendre à l'oublier. L'aveugle, privé tout à coup de la lumière, oublie-t-il jamais le bien qu'il a perdu?

BENVOLIO.

Je te prouverai la bonté de mon conseil, ou ne fais aucun cas de mes paroles.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

UNE RUE.

Entrent CAPULET, PARIS, et UN DOMESTIQUE.

CAPULET.

Et Montaigu aussi est enchaîné comme moi par la même défense : nous sommes tous deux menacés de la même peine, et il ne sera pas difficile, je pense, à deux vieillards de notre âge, d'entretenir la paix ensemble.

PARIS.

Vous êtes deux hommes d'honneur, tous deux également estimables ; et c'est une chose déplorable que vous ayez si long-temps vécu dans l'inimitié. Mais, parlez, seigneur, que répondez-vous à ma demande?

CAPULET.

Ce que je vous ai dit souvent. Ma fille est encore étrangère dans le monde, elle n'a pas vu quatorze printemps : laissons deux printemps de plus épanouir nos fleurs, avant de la croire en âge d'être épouse.

PARIS.

De plus jeunes filles qu'elle sont devenues des mères heureuses.

CAPULET.

Mais elles se flétrissent trop tôt, ces mères prématurées. — La terre a englouti toutes mes espérances, et ne m'a laissé que Juliette : elle est l'héritière fortunée de mes biens. Honnête Paris, faites-lui votre cour, gagnez son cœur ; ma volonté dépend de son consentement : si elle le donne, le mien suivra son choix, et ma réponse confirmera la sienne. — Ce soir, je donne cette fête si ancienne dans ma famille, j'y ai invité plusieurs convives, mes amis : venez en augmenter le nombre. Vous serez un ami de plus et le très bien venu. Vous verrez mon modeste logis tout éclatant de beautés qui éclipseront les étoiles du firmament. Le plaisir qu'éprouvent les robustes laboureurs au temps où avril, vêtu de sa robe nouvelle, presse de ses pas les pas lents du languissant hiver, vous le sentirez à ma fête, au milieu des jeunes boutons de rose dont elle sera parée. Examinez-les toutes, écoutez-les toutes, et fixez votre goût sur la plus accomplie. Dans la foule de ces jeunes beautés vous ver-

rez aussi ma fille : si elle n'a pas tout leur mérite, du moins elle fera nombre avec les autres.

Allons, venez, suivez-moi. — Toi, parcours les rues de Vérone ; songe à trouver les personnes dont les noms sont inscrits sur cette liste, et dis-leur que la maison et le maître sont préparés pour les bien recevoir.

(Capulet et Paris sortent.)

LE DOMESTIQUE (1).

Trouvez ceux dont les noms sont écrits ici ! Il est écrit que le cordonnier se servira de sa toise, le tailleur de sa forme, le pêcheur de son pinceau, et le peintre de ses filets ; mais je suis envoyé pour trouver les personnes dont les noms sont écrits ici, et je ne puis jamais trouver quels noms l'écrivain a écrits là-dessus. Il me faut m'adresser aux savans, en temps utile.

(Entrent Benvolio et Romeo.)

BENVOLIO.

Allons, mon ami, un feu étouffe un autre feu ; une douleur est adoucie par le sentiment d'une autre douleur : guéris un désespoir par un autre désespoir ; laisse entrer par tes yeux dans ton cœur le doux poison d'un amour nouveau, et tu détruiras le venin de ta première passion (2).

ROMEO.

Votre feuille de plantain est excellente pour cela.

BENVOLIO.

Pour quoi, je te prie?

ROMEO.

Pour votre peau entamée.

BENVOLIO.

Quoi, Romeo ! es-tu fou?

ROMEO.

Non, mais plus lié que ne le serait un fou emprisonné ; privé de ma nourriture, fouetté, tourmenté et... Bonsoir, bon garçon.

LE DOMESTIQUE.

Dieu vous donne bon soir ! — Je vous prie, Monsieur, savez-vous lire ?

ROMEO.

Oui, c'est ma seule fortune dans ma misère.

LE DOMESTIQUE.

Peut-être vous l'avez appris sans livre ; mais, je vous prie, pouvez-vous lire tout ce que vous voyez?

(1) Letourneur a retranché toute cette réplique.

(2) A partir d'ici jusqu'à cette réplique de Benvolio : *A cette ancienne fête*, etc., tout ce passage a été omis par Letourneur.

ROMEO.

Oui, si je connais les caractères et le langage.

LE DOMESTIQUE.

Vous parlez en homme honnête ; tenez-vous en joie.

ROMEO.

Arrête, mon garçon ; je peux lire. (Il lit la liste.) « Le signor Martino, sa femme et ses filles ; le » comte Anselme et ses jolies sœurs ; la dame » veuve de Vitruvio ; le seigneur Placentio et ses » aimables nièces ; Mercutio et son frère Valentin ; » mon oncle Capulet, sa femme et ses filles ; ma » belle nièce Rosaline ; Livia ; le signor Valentio » et son cousin Tybalt ; Lucio et la vive Helena. » Belle assemblée ! Où doivent-ils se rendre?

LE DOMESTIQUE.

Là haut.

ROMEO.

Pour souper où ?

LE DOMESTIQUE.

A notre maison.

ROMEO.

La maison de qui?

LE DOMESTIQUE.

De mon maître.

ROMEO.

En vérité, j'aurais dû vous demander cela d'abord.

LE DOMESTIQUE.

A présent, je veux vous le dire sans que vous le demandiez. Mon maître est le grand et riche Capulet ; et, si vous n'êtes pas de la maison des Montaigu, venez, je vous prie, avaler une coupe de vin. Demeurez en joie.

BENVOLIO.

A cette ancienne fête de Capulet soupe la belle Rosaline, que tu aimes tant ; elle y sera avec toutes les belles les plus renommées de Vérone. Viens avec moi, et, d'un œil sans prévention, parcours ces beautés, compare-les avec ta belle, et tu seras forcé de convenir qu'elle est auprès d'elles ce qu'est le corbeau près de la colombe.

ROMEO.

Jamais mes yeux, fidèles à la vérité, ne se prêteront à cette illusion sacrilége. Une femme plus belle que mon amante ! Le soleil, qui voit tout, n'a jamais vu son égale, depuis qu'il éclaire le monde.

BENVOLIO.

Bon ! Tu l'as trouvée belle, parce que tu l'as vue

sans objet de comparaison : son image est peinte dans tes yeux seule et sans rivale. Mais viens la comparer aux beautés qui brilleront à cette fête, et tu apercevras en elle une foule d'imperfections.

ROMEO.

Je veux bien te suivre à cette fête; non pour y chercher cette beauté que tu supposes, mais pour y jouir de la présence de l'objet qui m'est cher.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

UNE CHAMBRE DANS LA MAISON DE CAPULET.

Entrent LADY CAPULET et LA NOURRICE.

LADY CAPULET.

Nourrice, où est ma fille? Appelez-la : qu'elle vienne me parler.

LA NOURRICE.

Sur mon honneur (1), je lui ai dit de venir. — Eh bien! mon agneau! ma mignonne! mon bijou!... Où est donc cette petite fille? Juliette!

(Entre Juliette.)

JULIETTE.

Qui m'appelle?

LA NOURRICE.

Votre mère.

JULIETTE.

Me voici, madame; que désirez-vous de moi?

LADY CAPULET.

Nourrice, laissez-nous un moment; nous avons à parler en secret. — Non, revenez, nourrice, je me suis ravisée : vous serez témoin de notre entretien. —Vous savez que ma fille est d'un joli âge.

LA NOURRICE.

D'honneur, je puis vous dire son âge, à une heure près.

LADY CAPULET.

Elle n'a pas quatorze ans.

LA NOURRICE.

Je gagerais quatorze de mes dents (et à mon grand chagrin, il faut dire qu'il ne m'en reste plus que quatre) qu'elle n'a pas encore quatorze ans. Combien avons-nous d'ici au premier d'août?

(1) Le texte porte : *Now, by my maidenhead, — at twelve year old.*

LADY CAPULET.

Quinze jours au plus.

LA NOURRICE.

Plus ou moins; à quelque jour de l'année que vienne le soir du premier d'août, elle aura quatorze ans. Suzanne et elle, Dieu bénisse les ames chrétiennes! étaient du même âge. Suzanne est avec Dieu, c'était une trop bonne fille pour moi. Mais, comme je le disais, le soir du premier août, Juliette aura ses quatorze ans; elle les aura, sûr · je me le rappelle à merveille. Il y a à présent onze ans depuis le tremblement de terre, et elle était déjà sevrée. Jamais je ne l'oublierai : de tous les jours de l'année, c'est ce jour-là, je m'en souviens bien; car alors j'avais frotté d'absinthe le bout de mon sein; j'étais assise au soleil contre le mur du colombier; signor Capulet et vous, vous étiez à Mantoue. — Oh! j'ai bonne mémoire! et comme je vous disais, dès qu'elle eut goûté de l'absinthe dont j'avais frotté le bout de mon sein, et qu'elle l'eut trouvée amère, la petite follette prit de l'humeur, et se brouilla avec le teton; dans le moment voilà le colombier qui tremble, et moi aussi. Oh! il ne fut pas besoin, je vous jure, de me dire de m'enfuir! et de cette époque-là, il y a onze ans aujourd'hui. Car alors elle pouvait déjà se tenir sur ses pieds et aller seule; oui, elle pouvait, en vérité, courir et rôder tout autour en se balançant sur ses petites jambes; et en effet, ce fut la veille même de ce jour-là qu'elle tomba, et elle se brisa le front; et alors mon mari,... Dieu soit avec son ame, c'était un joyeux corps!... Il releva l'enfant. *Ah! oui, dit-il, tu te laisses tomber sur la face; quand tu auras plus d'esprit, tu tomberas en arrière. N'est-ce pas, Jule?* Et par Notre-Dame, la petite folichonne cessa aussitôt ses cris, et dit : *oui.* Voyez comme un mot dit par jeu et en riant, devient aujourd'hui une vérité. Oh! j'en réponds, je vivrais mille ans que je ne l'oublierais jamais : *n'est-ce pas, Jule?* dit mon mari; et la petite morveuse aussitôt s'apaisa et dit : *oui.*

LADY CAPULET.

En voilà assez : je vous prie, cessez vos propos.

LA NOURRICE.

Et pourtant, je vous jure, elle avait sur le front une bosse aussi grosse qu'un œuf d'oiseau; un coup dangereux, et elle poussait des cris aigus.

JULIETTE.

Arrêtez-vous, nourrice, je vous en prie.

LA NOURRICE.

Allons, j'ai fini. Que Dieu vous marque du sceau de ses graces! Vous étiez la plus jolie enfant que j'aie jamais nourrie : si je peux vivre assez pour vous voir mariée, je mourrai contente.

LADY CAPULET.

Et le mariage est justement le sujet dont je suis venue causer avec elle. — Dites-moi, Juliette, ma fille, quelles sont vos dispositions pour le mariage?

JULIETTE.

C'est un honneur auquel je n'ai jamais pensé.

LA NOURRICE.

Un honneur! Si je n'avais pas été votre nourrice, je dirais que vous auriez sucé la sagesse avec le lait.

LADY CAPULET.

Eh bien! commencez d'aujourd'hui à y songer, au mariage : de plus jeunes filles que vous, qui sont ici dans Vérone des dames très considérées, sont déjà mères; et moi, je m'en souviens bien, j'étais déjà votre mère à l'âge où vous voilà fille encore. Pour trancher le mot, le brave Pâris vous recherche pour épouse.

LA NOURRICE.

C'est un cavalier, ma fille, oh! c'est un cavalier tel que le monde entier... — Oh! c'est un homme fait au tour.

LADY CAPULET.

C'est la plus belle fleur du printemps de Vérone.

LA NOURRICE.

Oh! oui, la fleur! oui, la fine fleur!

LADY CAPULET.

Que dites-vous? Vous sentez-vous du goût pour ce gentilhomme? Ce soir vous le verrez à notre fête. Parcourez le volume de la physionomie du jeune Pâris, et vous y apercevrez le plaisir peint avec la plume de la beauté (1). Examinez chacun de ses traits, et vous verrez combien l'un s'harmonise avec l'autre; et ce qu'il y a encore d'obscur dans ce beau volume, vous le trouverez écrit au rebord de ses yeux. Ce précieux livre d'amour, cet amant sans liens (2), n'a besoin, pour compléter sa beauté, que d'une couverture. Le poisson vit dans la mer, et c'est un grand orgueil pour la beauté de donner asile à la beauté. Le livre qui, dans ses attaches d'or, enferme la Légende Dorée, en partage la gloire aux yeux d'un grand nombre : ainsi, en le possédant, vous partagerez tout ce qu'il possède, sans rien diminuer du vôtre.

LA NOURRICE.

Diminuer? non, elle grossira plutôt : les femmes grossissent par les hommes.

LADY CAPULET.

Soyez brève. Êtes-vous disposée à agréer l'amour de Pâris?

JULIETTE.

Je le considérerai pour l'aimer, si la vue fait naître l'amour; mais je ne laisserai prendre à mon inclination que l'essor permis par votre consentement.

(Entre un domestique.)

UN DOMESTIQUE.

Madame, tous les convives sont rassemblés; le souper est servi : on n'attend que vous; on demande ma jeune maîtresse; dans l'office, on maudit la nourrice; votre absence excite l'impatience et le trouble : je vous conjure, ne tardez pas à me suivre.

LADY CAPULET.

Nous te suivons. Allons, Juliette : le comte nous attend.

LA NOURRICE.

Allez, ma fille, allez; ajoutez d'heureuses nuits à de beaux jours.

(Elles sortent.)

SCÈNE IV.

UNE RUE.

Entrent ROMEO, MERCUTIO, BENVOLIO avec cinq ou six masques, porte-flambeaux et autres.

ROMEO.

Eh bien! est-ce là ce que nous dirons pour notre excuse, ou si nous entrerons sans faire aucune apologie?

BENVOLIO.

Le temps de ces longues harangues est passé. Nous n'aurons point de Cupidon, un bandeau sur les yeux, portant un arc à la tartare, fait de bois peint, pour épouvanter les dames; ni de prologue à bégayer d'après le souffleur. Qu'ils nous mesurent des yeux, s'ils veulent : nous les mesurerons de même, et nous voilà partis.

(1) Tout ce qui suit, jusqu'à la réplique de lady Capulet : *soyez brève*, a été passé par Letourneur.

(2) *Unbound* signifie aussi *non relié*.

ROMEO.

Donnez-moi une torche : triste comme je suis, je porterai le flambeau.

MERCUTIO.

Vraiment, Romeo, il faudra bien que tu danses comme les autres.

ROMEO.

Non pas moi, sur ma parole. Vous autres, vous avez le cœur libre et le pied léger; moi, j'ai une ame de plomb qui m'appesantit sur la terre et me rend immobile.

MERCUTIO.

Tu es amant; emprunte les ailes de l'amour.

ROMEO.

L'amour m'a trop cruellement blessé de son dard, pour que je puisse voler avec ses ailes.

MERCUTIO.

Si l'amour te maltraite, maltraite l'amour; rends-lui blessure pour blessure, et tu le dompteras. — Donnez-moi ce masque pour cacher un autre masque. (Il met son masque.) Que m'importe à présent quel œil curieux parcoure mes difformités? Voici un front postiche qui rougira pour moi.

BENVOLIO.

Allons, nous brûlons ici nos flambeaux en vain, frappons et entrons.

ROMEO.

Moi, je ne suis pas d'humeur d'entrer à ce bal.

MERCUTIO.

Peut-on t'en demander la raison?

ROMEO.

J'ai fait un songe cette nuit.

MERCUTIO.

Et moi aussi (1).

ROMEO.

Bien, quel était le vôtre?

MERCUTIO.

Que ceux qui rêvent mentent souvent.

ROMEO.

Alors qu'endormis dans leurs lits ils rêvent des choses vraies.

MERCUTIO.

Oh! alors, je vois que la reine Mab a été avec vous. C'est la sage-femme parmi les fées. Elle vient sous une forme aussi mince que l'agathe qui brille à l'index d'un alderman, tirée par deux atomes; elle effleure et chatouille la joue des mortels aux heures de leur profond sommeil. Son char est une coquille de noix creusée par l'industrieux écureuil, ou par le ver-coquin, qui depuis un temps immémorial fabrique les chars des fées. Les rayons de ses longues roues sont faits des pattes du faucheur des jardins; une aile de sauterelle forme l'impériale de sa voiture. Les rênes sont tissues de la plus fine toile d'araignée; les harnais, des rayons humides d'un clair de lune. Sur le siége, un moucheron nocturne vêtu de gris conduit le char. A l'os d'un grillon pend son fouet, dont la mèche est une pellicule imperceptible. Dans cet équipage mignon, la fée des songes galope les nuits au travers du cerveau des amans, et ils rêvent d'amour; elle se promène sur les genoux des hommes de cour, et ils rêvent de révérences; sur les doigts des avocats, et ils rêvent d'épices; sur les lèvres des dames, et elles rêvent de baisers. Tantôt elle monte sur le nez d'un procureur, et aussitôt il subodore un procès; tantôt, avec la queue d'un pourceau de dîme, elle chatouille le nez d'un gros prébendaire endormi, et il voit un second bénéfice à solliciter. Tantôt elle grimpe sur la nuque d'un soldat, et dans l'instant il rêve d'ennemis qu'il pourfend, de brèches, d'embuscades, de coutelas d'Espagne, de profondes rasades qu'il boit à la ronde; le tambour résonne à son oreille, il s'éveille en sursaut, et dans sa frayeur il marmotte en jurant une ou deux prières, puis se rendort. C'est la même fée qui, dans la nuit, tresse les crinières des chevaux, aplatit et mêle leurs boucles ensorcelées, présages de malheur. C'est elle encore qui visite les jeunes filles dans leur couche virginale, et qui, dans la négligence et l'abandon du sommeil, leur inspire de tendres songes; c'est elle qui.....

ROMEO.

Paix, paix, Mercutio; tu débites des riens.

MERCUTIO.

Tu as raison, car je parle de songes : fruits d'un cerveau oisif et frivole, créés du néant, enfantés par l'imagination vaine, qui est d'une substance aussi légère que l'air, et plus inconstante que le vent, qui, caressant le sein glacé du nord, soudain s'irrite, s'en éloigne brusquement, et tourne sa face vers le midi qui verse la rosée.

(1) Tout ce passage, jusqu'à *Oh! alors*, etc., a été passé par Letourneur.

BENVOLIO.

A merveille ; mais le souper est fini, et nous arriverons trop tard.

ROMEO.

Je crains, moi, que nous n'arrivions trop tôt. J'ai dans mon ame un pressentiment que quelque événement qui est encore suspendu à mon étoile, attend pour fondre sur ma tête l'époque fatale de cette fête nocturne, et viendra terminer le cours de l'odieuse vie qui est renfermée dans mon sein, par l'attentat d'une mort prématurée ; mais que celui qui conduit ma destinée me dirige ! Allons, mes amis, conduisez-moi.

BENVOLIO.

Battez, tambours.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

UNE SALLE DE LA MAISON DE CAPULET.

(Entrent des domestiques.)

PREMIER DOMESTIQUE (1).

Où est Potpan, qu'il n'aide pas à desservir ? lui, manier le tranchoir ! jouer du tranchoir !

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Lorsque les bonnes manières sont entre les mains d'un ou deux hommes, et qu'encore celles-ci ne sont point lavées, c'est une chose fâcheuse.

PREMIER DOMESTIQUE.

Enlève les plians, emporte la console, aie l'œil à la vaisselle. — Mon ami, mets-moi de côté un morceau de massepain (2), et, si tu m'aimes, dis au portier de laisser entrer Suzanne Grindstone et Nell. — Antoine ! Potpan !

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Oui, mon garçon ; nous sommes prêts.

PREMIER DOMESTIQUE.

On a besoin de vous, on vous appelle, on vous demande, on vous cherche dans la grande salle.

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Nous ne pouvons être ici et là en même temps. — Gai, enfans ; soyons joyeux un moment, et que celui qui vivra le plus long-temps emporte tout.

(Ils sortent. Entre Capulet, etc., avec les hôtes et les masques.)

CAPULET.

Salut, cavaliers ; et vous, jeunes dames, dont les pieds ne sont pas affligés de cors, je vous tiens aujourd'hui : il n'y a pas à s'en dédire, il faudra s'évertuer. Laquelle de vous osera refuser de danser ? Celle qui fera la dédaigneuse, je dirai qu'elle a des cors aux pieds. Brillante jeunesse, nobles cavaliers, soyez tous les bien-venus. J'ai vu le temps où je portais un masque aussi, et où je pouvais conter fleurette à l'oreille des dames. Ce temps est passé ; il est passé, passé. — Allons, musiciens, commencez. Ouvrez le bal, ouvrez le bal : qu'on fasse de la place ! allons, jeunes demoiselles, commencez la danse.

(Les instrumens jouent, et l'on danse.)

Plus de flambeaux, holà, valets ! Qu'on ôte les tables, éteignez le feu : la salle devient trop chaude. Ah ! voilà un divertissement imprévu qui vient fort à propos. Mon cher parent, asseyez-vous, bon cousin Capulet ; car vous et moi nous avons passé nos jours de danse. Combien y a-t-il depuis cette dernière mascarade que nous fîmes ensemble ?

SECOND CAPULET.

Par Notre-Dame, il y a trente ans.

CAPULET.

Bon, mon ami ; il n'y a pas tant, il n'y a pas tant. C'était à la noce de Lucentio : la Pentecôte peut venir quand elle voudra ; mais ce jour-là il y aura quelque vingt-cinq ans. Nous y allâmes en masque.

SECOND CAPULET.

Il y a davantage, davantage : son fils est plus âgé que cela ; son fils a trente ans.

PREMIER CAPULET.

Vous me direz cela, à moi ? Il n'y a pas deux ans que son fils était encore en tutelle.

ROMEO.

Quelle est cette dame qui enrichit la main de ce cavalier ?

LE DOMESTIQUE.

Je ne sais pas, monsieur.

ROMEO.

Oh ! sa beauté efface l'éclat de tous ces lustres. Elle brille sur le front de la nuit comme un dia-

(1) Letourneur a passé tout ce dialogue entre les domestiques.

(2) Le *massepain* (en anglais, *march pane*) était un gâteau fait de pistaches, d'amandes, de sucre, etc., et très prisé du temps de Shakspeare. C'était alors un article de rigueur dans le dessert.

mant à l'oreille basanée d'un Africain. Quelle blancheur éblouissante! Elle éclipse toutes ses compagnes. Oh! elle est trop accomplie pour un mortel. Non, la terre n'était pas digne de posséder ce trésor. Quand la danse aura cessé, j'observerai la place où elle ira se reposer, et en touchant sa main délicate, je ferai mon bonheur. Quoi! mon cœur a-t-il aimé jusqu'à ce moment? Non, je ne connaissais pas la beauté : voilà la première que j'aie vue.

TYBALT.

A sa voix, cet homme doit être un Montaigu. Page, donne-moi mon épée. Comment, ce misérable osera venir ici, caché sous un masque grotesque, pour insulter avec mépris à notre fête? Par la famille et l'honneur de mon parent, je ne crois pas faire un crime en l'étendant mort ici même.

PREMIER CAPULET.

Qu'y a-t-il, mon neveu? Pourquoi tempêtez-vous ainsi?

TYBALT.

Mon oncle, cet homme est un Montaigu : c'est notre ennemi, un lâche qui est venu ici nous braver et se moquer de notre fête.

PREMIER CAPULET.

Est-ce le jeune Romeo, est-ce lui?

TYBALT.

C'est lui-même, c'est cet odieux Romeo.

PREMIER CAPULET.

Modérez-vous, honnête neveu; laissez-le en paix, il a l'air d'un noble cavalier; et pour dire la vérité, tout Vérone parle de lui et le vante comme un jeune homme vertueux et d'une grande espérance. Je ne voudrais pas, pour tous les trésors de cette ville, qu'il reçût ici, dans ma maison, la moindre insulte. Calmez-vous donc, ne faites pas attention à lui : c'est ma volonté; et, si vous avez quelque respect pour moi, prenez un visage gracieux, et quittez cet air menaçant qui sied si mal dans une fête.

TYBALT.

Cet air sied bien dans une fête où s'introduit un hôte aussi odieux; je ne l'y souffrirai pas.

PREMIER CAPULET.

Il y sera souffert, je vous dis qu'il le sera. Quoi donc, jeune homme? Suis-je le maître ici ou vous? Retirez-vous. Vous ne le souffrirez pas? Dieu me pardonne! vous voudrez faire une émeute parmi mes convives! Vous ferez ici l'entendu? vous ferez le maître!

TYBALT.

Mon oncle, c'est une honte.

PREMIER CAPULET.

Retirez-vous, retirez-vous, jeune étourdi. — Oui, ce que je dis est sérieux... Ce tour pourrait bien vous faire du tort... Je sais ce que je dis. Il faudra que vous veniez ici me contrarier! En vérité, vous prenez bien votre temps! Fort bien, mon ami. — Vous êtes un fat, sortez, tenez-vous tranquille, ou... — Plus de lumières, plus de lumières. — Cela est honteux. Je vous forcerai bien à être tranquille. — Allons, de la gaîté, mes amis.

TYBALT.

Cette patience forcée et la bouillante colère dont je suis plein, dans l'effort de leurs mouvemens contraires, me donnent le frisson de la fièvre. Eh bien, je me retirerai; mais la douceur apparente que m'impose maintenant cette contrainte, se tournera en fiel amer.

(Il sort.)

ROMEO à Juliette.

Si ma main profane ose toucher la main d'une immortelle, et que ce soit un crime, voici ma douce pénitence : mes lèvres vont l'expier par un tendre baiser.

JULIETTE.

Beau pèlerin, vous vous faites injure : c'est en baisant la main que les pèlerins saluent; ils touchent la main des saints qu'ils vont visiter.

ROMEO.

Mais les pèlerins ont aussi des lèvres.

JULIETTE.

Oui, mais elles sont consacrées à prier.

ROMEO.

Oh! alors, chère sainte, permets à mes lèvres de faire ce que font les mains. Elles prient, exauce-les, de peur que la foi ne se tourne en désespoir.

JULIETTE.

Les saints ne remuent pas, tout en accordant ce que la prière leur demande.

ROMEO.

Ne remuez donc point tandis que je vais recueillir le fruit de ma prière. Ainsi mes lèvres sont purgées de leur péché par les vôtres.

(Il l'embrasse.)

JULIETTE.

Alors mes lèvres ont le péché qu'elles ont pris.

ROMEO.

Le péché de mes lèvres! ô doux échange! rendez-moi mon péché.

JULIETTE.

Vous donnez des baisers en maître (1).

LA NOURRICE.

Madame, votre mère veut vous dire un mot.

ROMEO.

Quelle est sa mère?

LA NOURRICE.

Beau cavalier, sa mère est la maîtresse de ce logis, et c'est une bonne dame, sage et vertueuse. J'ai nourri sa fille, avec qui vous causiez; je peux vous garantir que celui qui l'épousera pourra se vanter d'une bonne fortune.

BENVOLIO.

Allons, Romeo, partons, le bal tire à sa fin.

ROMEO.

Oh! je crains bien qu'avec lui ne finissent aussi ma paix et mon repos.

PREMIER CAPULET.

Arrêtez, cavaliers, ne songez pas encore à nous quitter. Nous avons ici quelques rafraîchissemens. — Vous le voulez donc absolument? Allons, je vous rends graces à tous; honnêtes cavaliers, bonne nuit. — Apportez plus de flambeaux. — Allons, allons donc chercher nos lits: ah! par ma foi, aux lumières, je vois qu'il se fait tard. Je vais aussi me reposer.

(Ils sortent.)

JULIETTE.

Approchez, nourrice; dites-moi quel est ce cavalier, là-bas.

LA NOURRICE.

C'est le fils et l'héritier du vieux Tiberio.

JULIETTE.

Quel est celui qui vient de sortir dans le moment?

LA NOURRICE.

C'est, je crois, le jeune Petruchio.

JULIETTE.

Et celui qui le suit, et qui d'abord ne voulait pas danser?

LA NOURRICE.

Je ne le connais pas.

JULIETTE.

Allez, demandez son nom. — S'il est marié, je crains bien que mon tombeau ne soit mon lit nuptial.

LA NOURRICE.

Son nom est Romeo: c'est un Montaigu, le fils unique de votre plus grand ennemi.

JULIETTE.

Mon amour est donc né au sein de la haine... Ah! je l'ai vu trop tôt, celui que je ne connaissais pas, et je l'ai connu trop tard! C'est pour moi une étrange destinée d'amour, qu'il me faille aimer un ennemi détesté.

LA NOURRICE.

Que disiez-vous là? que disiez-vous?

JULIETTE.

Je répétais un vers que je viens d'apprendre du cavalier avec lequel j'ai dansé.

(Une voix, dans l'intérieur, appelle Juliette.)

LA NOURRICE.

Tout à l'heure, tout à l'heure. Venez, sortons, tous les étrangers sont partis.

(Ils sortent.)

(Entre le chœur.)

LE CHOEUR.

Une ancienne passion languit maintenant sur son lit de mort, et une jeune affection brûle d'être son héritière. Cette beauté, pour laquelle l'amour gémissait et voulait mourir, comparée à la tendre Juliette, n'est plus belle. Maintenant Romeo est aimé et aime aussi: tous deux sont pareillement ensorcelés par le charme des regards. Cependant il faut qu'il se plaigne à celle qu'il suppose son ennemie, et c'est sur de terribles hameçons qu'elle est forcée de dérober le doux appât de l'amour. Regardé comme ennemi, peut-être n'aura-t-il point d'issue pour soupirer les vœux que les amans ont coutume de faire; tandis qu'elle, aussi amoureuse que lui, aura bien moins de moyens encore de rencontrer son nouvel amant; mais la passion leur prête sa puissance, l'occasion leur donnera le moyen de se trouver ensemble, compensant les détresses par d'extrêmes douceurs (2).

(Le chœur sort.)

(1) *You kiss by the book.* Letourneur a passé une partie de ce dialogue, depuis *Oh! alors*, jusqu'à *en maître.*

(2) Cette dernière tirade a été passée par Letourneur

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA RUE.

Entre ROMEO seul.

ROMEO.

Puis-je me traîner plus loin, lorsque mon cœur est ici? Reviens sur tes pas, masse stupide, et t'arrête au centre où est ton repos.

(Il sort.)

(Entrent Benvolio et Mercutio.)

BENVOLIO.

Romeo, mon cousin Romeo!

MERCUTIO.

Il n'est pas si fou, et sur ma vie, il se sera retiré chez lui, et se sera couché.

BENVOLIO.

Non; il aura couru par cette rue, et sans doute franchi le mur de ce verger. Appelle-le encore, bon Mercutio.

MERCUTIO.

Oui, et même je veux l'évoquer par des noms magiques.—Eh bien, Romeo! la passion, la folie, romanesque amant! apparais-nous sous la forme d'un soupir. Réponds-nous, dis-nous seulement un vers, et je suis satisfait; — seulement un *hélas! malheureux*. Fais seulement rimer *amour* avec *vautour;* adresse à ma commère Vénus un mot de douceur, un sobriquet à son fils et héritier aveugle, Adam Cupidon, qui tira si bien quand le roi Cophetua fut amoureux de la jeune mendiante (1). Il ne m'entend point, il fait le mort; et il faut que je le conjure par des moyens plus puissans. — Romeo, je te somme par les yeux brillans de ta maîtresse, par son beau front, par l'incarnat de ses lèvres, par son pied délicat, par sa jambe si fine, par ses appas cachés, de nous apparaître sous ta forme naturelle.

BENVOLIO.

S'il t'entend, tes plaisanteries l'offenseront.

MERCUTIO.

Ce que je dis ne peut l'offenser; ce qui pourrait le fâcher, ce serait un rival heureux qui lui ravirait son bouton de rose. Mais moi, mon invocation est honnête et gracieuse : c'est au nom de sa maîtresse que je le conjure de se montrer à nous.

BENVOLIO.

Viens, il se sera enfoncé sous ces arbres, pour n'y trouver d'autre compagnie que la nuit et son ombre mélancolique : son amour est aveugle, et s'accommode à merveille des ténèbres.

MERCUTIO.

Si son amour est aveugle, il ne pourra frapper au but. — Sans doute il va s'asseoir sous quelque arbre, et là, s'épuiser en vœux insensés (2). Romeo, bonne nuit! moi, je vais gagner mon lit. Ce lit des champs est trop froid pour moi, je n'y dormirais pas. Eh bien! Benvolio, partons-nous?

BENVOLIO.

Allons; aussi bien, c'est en vain que l'on cherche un homme qui ne veut pas qu'on le trouve.

(Ils sortent.)

(1) Letourneur a omis ce passage, dans lequel Shakspeare fait allusion à Adam Bell, fameux archer, et à une ballade, publiée plus tard dans le Recueil de Percy.

(2) Cette phrase est représentée dans l'original par cinq vers aussi obscurs qu'indécens.

SCÈNE II.

LE JARDIN DE CAPULET.

Entre ROMEO.

ROMEO.

Il se rit de l'amour, celui que ses traits n'ont jamais blessé. — Mais arrêtons. Quelle est cette lumière que je vois là-bas briller à cette fenêtre? C'est le jour naissant, c'est le soleil, c'est Juliette!

(Juliette paraît à la fenêtre.)

Lève-toi, bel astre, plus brillant que celui qui m'éclaire. Oui, Diane pâlit de jalousie, en se voyant moins belle que toi, qui n'es qu'une jeune mortelle attachée à son culte. Renonce à son culte austère, et dépouille ta robe de vestale : sa couleur est odieuse et triste, et ne convient qu'aux insensées. Oui, c'est elle; je reconnais ma souveraine : oui, c'est ma bien-aimée. Oh! qu'elle puisse savoir que c'est elle qui est l'objet de mon amour. — Il me semble la voir parler; et cependant je n'entends nul son de sa voix. Qu'importe! ses yeux ont un langage... Je veux leur répondre.— Ah! je suis trop téméraire : ce n'est pas à moi qu'elle parle. Que ses yeux sont étincelans! Oui, si la voûte du ciel était enrichie de ces deux étoiles, les oiseaux, trompés par l'éclat de leurs feux, chanteraient dans la nuit, en croyant saluer l'aurore. — Je la vois : elle repose sa joue sur sa belle main. Oh! que ne suis-je le gant qui revêt cette main! Je toucherais sa joue de rose.

JULIETTE.

Hélas! malheureuse!

ROMEO.

Elle vient de parler. O bel ange! parle encore. De cette hauteur, tu me sembles aussi radieuse qu'un messager céleste le paraît aux yeux éblouis des mortels, qui, prosternés et les regards attachés sur lui, le suivent monté sur les nuages majestueux, et voguant lentement sur les ondes de l'air.

JULIETTE.

O Romeo! Romeo! — Pourquoi es-tu Romeo? — Renonce à ton père et abjure ton nom; ou, si tu l'aimes mieux, jure seulement d'être mon amant, et je cesse d'être une Capulet.

ROMEO, à part

L'écouterai-je parler encore, ou répondrai-je à ces mots?

JULIETTE.

Il n'y a de toi que ton nom qui soit mon ennemi. En cessant d'être un Montaigu, tu n'en serais pas moins toi-même. Eh! que m'importe ce nom *Montaigu?* Ce que nous appelons rose, sous tout autre nom n'en serait pas moins rose, n'exhalerait pas un parfum moins doux. Ainsi Romeo, en perdant ce nom, n'en conserverait pas moins toutes les perfections qui me le font aimer. Romeo, quitte ce nom qui ne fait point partie de toi-même, et pour ce sacrifice, reçois-moi tout entière en échange.

ROMEO.

Je te prends au mot : donne-moi le nom de ton amant, et j'abjure le mien. De ce moment je cesse pour jamais de m'appeler Romeo.

JULIETTE.

Qui es-tu, toi, qui, caché dans la nuit, viens surprendre mes secrets?

ROMEO.

Je ne sais par quel nom te répondre, et te faire connaître qui je suis. Mon nom, cher ange, m'est odieux, puisqu'il est haï de toi.

JULIETTE.

Mon oreille n'a pas encore entendu cent paroles prononcées par cette voix, et cependant j'en reconnais les sons : n'es-tu pas Romeo, un Montaigu?

ROMEO.

Je ne suis ni l'un ni l'autre, bel ange, si tous les deux te sont odieux.

JULIETTE.

Dis-moi comment tu es entré dans ce jardin : ses murs sont élevés et presque inaccessibles. Quels sont tes desseins, étant ce que tu es? Ce lieu sera celui de ta mort, si quelqu'un de mes parens vient à t'y surprendre.

ROMEO.

C'est avec les ailes de l'amour que j'ai franchi la hauteur de ces murs : il n'est point de remparts capables d'arrêter l'amour; et tout ce que l'amour peut tenter, l'amour l'ose : tes parens ne sont point un obstacle pour moi.

JULIETTE.

S'ils te surprennent ici, ils te tueront à mes yeux.

ROMEO.

Hélas! il y a bien plus de danger pour moi dans tes yeux, que dans vingt de leurs épées. Daigne adoucir ton regard, et je suis invulnérable à leur haine.

JULIETTE.

Je ne voudrais pas, pour le monde entier, qu'ils te vissent en ce lieu.

ROMEO.

Je suis couvert du manteau de la nuit : il me dérobe à leurs regards; et pourvu que tu m'aimes, peu m'importe qu'ils me surprennent. Je serai bien plus heureux de finir ici ma vie sous les coups de leur haine, que de la prolonger sans ton amour.

JULIETTE.

Encore une fois, qui t'a servi de guide pour t'introduire dans ce jardin?

ROMEO.

L'amour. Il m'a prêté son génie, et je lui ai prêté mes yeux. — Je n'ai point appris l'art du pilote, mais fusses-tu au delà de ce vaste rivage, environnée de la plus vaste mer, je m'exposerais sur les flots pour conquérir un si rare trésor.

JULIETTE.

Sans ce voile des ténèbres qui couvre mon visage, tu verrais le rouge de la pudeur enflammer mes joues au souvenir du secret que tu m'as entendue confier à la nuit. Je voudrais bien avoir été moins franche. Oui, je voudrais, je voudrais pouvoir nier l'aveu qui m'est échappé. — Mais loin de moi ces vains détours. M'aimes-tu? Je sais que tu vas répondre *oui*, et je recevrai ton aveu avec joie..... Mais ne fais point de sermens; ils ne t'empêcheraient pas de devenir perfide : les parjures des amans passent pour des jeux de l'amour. Cher Romeo, si tu m'aimes, déclare-le avec bonne foi. — Peut-être trouves-tu que je me suis trop facilement rendue : eh bien, il m'est facile de prendre un front plus sévère, et de te répondre *non*, si ces formes te plaisent davantage; mais, autrement, je ne rétracterais pas mon aveu pour tout l'univers. — En vérité, beau Montaigu, je suis trop tendre, et tu pourrais craindre que ma conduite ne devînt légère. Mais fie-toi à moi, noble jeune homme; tu me trouveras plus fidèle que celles qui mettent plus d'art à paraître indifférentes. Oui, j'aurais dû être plus réservée, il faut que je l'avoue; mais l'aveu que tu as entendu par surprise, avant que je fusse sur mes gardes, n'en est pas moins l'expression échappée à mon sincère amour : ainsi pardonne-moi, c'est la nuit qui m'a trahie, qui t'a dévoilé mes sentimens : ne juge donc pas sur ma trop facile défaite que mon amour deviendra léger.

ROMEO.

Juliette, je prends à témoin cet astre sacré dont la lumière argente les cimes de ces arbres fruitiers.

JULIETTE.

Ah! ne jure point par cet astre inconstant qui change tous les mois : je craindrais que ton amour ne devînt inconstant comme lui.

ROMEO.

Et par quel serment.....

JULIETTE.

Ne fais point de serment; ou si tu veux en faire, jure par ton aimable personne, par toi, qui es le dieu que j'idolâtre, et je te croirai.

ROMEO.

Si jamais l'amour de mon cœur sincère.....

JULIETTE.

Arrête, ne jure point encore. Ta présence me comble de joie, et cependant je ne sens point de joie à former ce contrat cette nuit : il est trop téméraire, trop inconsidéré, trop soudain : rapide comme l'éclair, il s'évanouirait peut-être comme lui. Mon doux Romeo, retire-toi : ce germe d'amour peut avec le temps éclore et mûrir pour notre première entrevue. Adieu, adieu. Que ton cœur goûte un sommeil aussi doux, un aussi doux repos que celui qui est dans le mien.

ROMEO.

Oh! me renverras-tu si peu satisfait?

JULIETTE.

Et quelle satisfaction veux-tu de plus?

ROMEO.

L'échange de ton fidèle amour contre le mien.

JULIETTE.

Je t'ai donné mon cœur avant même que tu l'aies demandé; et je voudrais avoir encore à te le donner une seconde fois.

ROMEO.

Est-ce que tu voudrais me le retirer? et pourquoi le voudrais-tu, ma bien-aimée?

JULIETTE.

Seulement pour te prouver ma sincérité, pour te le redonner encore; mais je ne désire là qu'un

bonheur dont je jouis déjà. Ma bienveillance pour toi est aussi vaste que la mer, mon amour est aussi inépuisable : plus je t'en donne, et plus il m'en reste : tous les deux sont infinis. J'entends du bruit dans la maison : cher amant, adieu !

(La nourrice appelle Juliette en dedans.)

Tout à l'heure, bonne nourrice. — Aimable Montaigu, sois fidèle. Demeure un moment encore, et je vais revenir.

ROMEO.

O heureuse, heureuse nuit! Je tremble que tout ceci ne soit qu'un songe : il est trop plein de douceur pour être réel.

(Juliette reparaît à la fenêtre.)

JULIETTE.

Trois mots encore, cher Romeo, et puis adieu, adieu! Si les vues de ton amour sont honorables, si le mariage est ton but, réponds-moi demain matin par l'exprès que j'aurai soin de t'envoyer; fais-moi savoir en quel lieu, en quel temps tu veux accomplir la cérémonie sainte, et j'irai mettre à tes pieds tous mes trésors, et je te suivrai, ô mon amant, par tout l'univers.

UNE VOIX dans l'intérieur.

Madame.

JULIETTE.

J'y vais tout à l'heure. — Mais, si tes desseins ne sont pas honnêtes, je te conjure...

LA MÊME VOIX.

Madame.

JULIETTE.

Dans l'instant j'y vais. — De cesser tes poursuites et de me laisser à ma douleur. Demain matin j'enverrai.

ROMEO.

Que ma vie et mon bonheur...

JULIETTE.

Mille fois adieu !

(Elle sort.)

ROMEO.

O mille fois malheureux d'être privé de ta présence! L'amour vole vers l'amour avec l'ardeur dont le jeune écolier fuit ses livres; l'amour, en se séparant de l'amour, éprouve la tristesse du jeune écolier que rentraîne à l'étude son maître odieux.

(Juliette revient encore à la fenêtre.)

JULIETTE.

St! St! Romeo! L'esclave a la voix éteinte et timide : il ne peut se faire entendre au loin. Je voudrais faire retentir les échos du nom de mon cher Romeo, jusqu'à perdre l'haleine et la voix.

ROMEO.

C'est ma bien-aimée qui m'appelle par mon nom ! Oh ! que les accens d'une amante sont doux et clairs dans le silence de la nuit ! De quelle musique délicieuse ils remplissent l'oreille !

JULIETTE.

Romeo!

ROMEO.

Ma bien-aimée!

JULIETTE.

A quelle heure du matin enverrai-je vers toi ?

ROMEO.

Sur les neuf heures.

JULIETTE.

Je n'y manquerai pas. D'ici à ce moment il y a vingt années..... J'ai oublié pourquoi je t'ai rappelé.

ROMEO.

Laisse-moi demeurer ici jusqu'à ce que tu t'en ressouviennes.

JULIETTE.

Je l'oublierais toujours tant que je te verrais près de moi, et ne songerais qu'au plaisir que me fait ta présence.

ROMEO.

Et moi, je veux rester avec toi pour te le faire toujours oublier, et je veux oublier ici tout l'univers.

JULIETTE.

Le jour est prêt à percer. Je voudrais que tu fusses parti, mais pas plus loin de moi que l'oiseau prisonnier d'un folâtre enfant : il le laisse, traînant sa chaîne, voltiger à quelques pas de sa main, et soudain il secoue la tresse de soie, et le force à revenir vers lui; tant son amour est ennemi de la liberté de l'oiseau qu'il aime!

ROMEO.

Je voudrais être l'oiseau captif dans tes liens.

JULIETTE.

Et moi aussi, je le voudrais, mon doux ami! mais je t'étoufferais à force de caresses. — Adieu, adieu! Oh ! dans cet adieu il est tant de douceurs, que je dirais et redirais *adieu* jusqu'à ce que le matin vînt nous surprendre !

(Elle sort.)

ROMEO.

Que le sommeil descende sur tes yeux et la paix dans ton cœur! Je voudrais être le sommeil et la paix, pour reposer comme eux sur tes yeux et

sur ton cœur! — Je veux dès ce moment aller trouver mon père spirituel, implorer son assistance, ses conseils, et lui apprendre mon heureuse fortune.

(Il sort.)

SCÈNE III.

UN MONASTÈRE.

Entre FRERE LAURENCE avec une corbeille.

FRÈRE LAURENCE.

Le matin aux yeux gris sourit sur le front ténébreux de la nuit; des traits de lumière commencent à blanchir les nuages de l'orient; la nuit, traînant son manteau semé d'ombres et de rayons, fuit les pas du jour, et, comme un homme dans l'ivresse, elle chancelle et se retire devant les roues enflammées du soleil. Avant que cet astre montre son œil étincelant qui réjouit la nature, avant que ses feux aient séché l'humide rosée, il faut que je remplisse cette corbeille de simples de toute espèce, de plantes envenimées et de fleurs d'un suc précieux. — La terre est la mère et le tombeau de la nature. Nous voyons éclore de son sein une foule de productions diverses, enfans nombreux de sa fécondité. Oh! quelle puissance réside dans les plantes, les herbes et les pierres! Quelle variété dans leurs propriétés! Dans tout ce qui vit et croît sur la terre, il n'est rien de si vil qui n'offre quelque bien; il n'est rien de si bon, de si parfait, qui, détourné de son utile usage, ne dégénère de sa nature primitive, et ne se convertisse en mal. Quelquefois la vertu même se change en vice, lorsqu'elle est mal appliquée, et quelquefois le vice s'ennoblit par des actes de vertu. Dans le jeune calice de cette petite fleur, le poison fait son séjour, et la médecine y trouve sa puissance; si on la flaire, elle réjouit les sens; si on la goûte, elle tue les sens et le cœur. Ainsi dans le sein de l'homme campent deux ennemis toujours en guerre, la grace et la volonté rebelle; dès que la partie perverse domine et l'emporte, la mort dévore également le sein de l'homme ou de la plante.

(Entre Romeo.)

ROMEO.

Bonjour, père.

FRÈRE LAURENCE.

Benedicite! Quelle voix me salue avec tant de douceur? — Mon jeune fils, cette visite si matinale suppose une ame troublée. Quel soin t'a chassé sitôt de ton lit? L'inquiétude établit son poste dans les yeux du vieillard, et où veille l'inquiétude, jamais ne vient le sommeil; mais dans la couche où s'étend et repose la jeunesse, que n'ont point flétrie les ans, et dont le cerveau est libre et pur, c'est là que le sommeil doré règne et se plaît. Ainsi, cet excès de diligence m'annonce que tu es réveillé par quelque trouble; ou, si je me trompe, il faut donc que notre Romeo ne se soit pas couché cette nuit.

ROMEO.

Cette dernière conjecture est la vraie; mais mon repos n'en a été que plus doux.

FRÈRE LAURENCE.

Que Dieu pardonne le péché! Étais-tu avec Rosaline?

ROMEO.

Avec Rosaline, mon père spirituel? non. J'ai oublié ce nom, et c'est un nom fatal!

FRÈRE LAURENCE.

Tu es mon bon fils. Mais où donc as-tu été?

ROMEO.

Je n'attendrai pas, pour te le dire, une seconde question. J'ai été au banquet de mon ennemi, et soudain un objet inconnu m'a blessé et a reçu la même blessure. Notre remède à tous les deux réside dans le secours de ton ministère. Je n'ai point de haine dans le cœur, homme saint; car, tu le vois, ma prière implore également le salut de mon ennemi et le mien.

FRÈRE LAURENCE.

Parle simplement, mon bon fils, et va droit au but: un aveu équivoque rend équivoque le mérite de la confession.

ROMEO.

Apprends donc en deux mots que la tendresse de mon cœur est fixée sur la fille du riche Capulet, sur la belle Juliette, et que son amour s'est arrêté sur moi, comme le mien s'est arrêté sur elle; l'union intime de nos cœurs est déjà formée, et il ne reste plus qu'à nous unir par le saint mariage. En quel lieu et comment nous nous sommes rencontrés; comment nous nous sommes déclaré nos sentimens; comment nous avons fait l'échange de notre amour et de notre foi, je te le racon-

terai en détail; en ce moment, la prière que je te fais, c'est de consentir à nous marier aujourd'hui.

FRÈRE LAURENCE.

Par saint François, quel étrange changement! Rosaline, que tu aimais si tendrement, est-elle donc sitôt abandonnée? Oui, l'amour des jeunes gens n'est pas dans le cœur, il n'est que dans les yeux. Saint François! que de peines, que de pleurs perdues en vain pour un amour dont tu ne jouiras pas! Que sont devenus les soupirs dont tu importunais ma vieillesse? Tes gémissemens retentissent encore à mon oreille, les traces de tes larmes ne sont pas encore effacées; je les vois encore sur tes joues. Je t'ai vu ne respirer que pour Rosaline, ne languir qu'après elle, et te voilà déjà changé! Conviens donc avec moi que les femmes sont excusables de succomber, puisque les hommes sont sujets à tant de faiblesse et d'inconstance.

ROMEO.

Tu m'as souvent reproché mon amour pour Rosaline.

FRÈRE LAURENCE.

L'extravagance de ta passion, mon fils, et non pas ton amour.

ROMEO.

Et tu me recommandais de l'étouffer.

FRÈRE LAURENCE.

Mais non pas pour en reproduire un autre.

ROMEO.

De grace, ne me fais point de reproche : celle que j'aime me rend faveur pour faveur, amour pour amour. L'autre n'en usait pas ainsi.

FRÈRE LAURENCE.

Oh! c'est qu'elle savait trop que ton amour n'était qu'un vain langage, où le cœur n'avait aucune part. —Viens, jeune inconstant, viens avec moi. Un motif m'engage à te prêter mon ministère. Peut-être cette alliance sera-t-elle assez heureuse pour réconcilier vos familles, et changer en amitié leur haine invétérée.

ROMEO.

Oh! partons. Je presse les instans.

FRÈRE LAURENCE.

Hâtons-nous avec une sage lenteur : trop d'ardeur précipite.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

UNE RUE.

Entrent BENVOLIO et MERCUTIO.

MERCUTIO.

Où diable ce Romeo peut-il être? N'est-il pas rentré chez lui cette nuit?

BENVOLIO.

Il n'a pas couché dans la maison paternelle : j'ai parlé à un de ses gens.

MERCUTIO.

Sans doute cette Rosaline, cette fille au teint pâle, au cœur insensible, le tourmente au point que, j'en suis sûr, il en perdra la raison.

BENVOLIO.

Tybalt, le cousin du vieux Capulet, a envoyé une lettre à la maison de son père.

MERCUTIO.

C'est un cartel, sur ma vie.

BENVOLIO.

Romeo saura bien répondre.

MERCUTIO.

Oui : quiconque sait écrire, peut répondre à une lettre.

BENVOLIO.

Et il répondra à l'auteur de la lettre, défi pour défi.

MERCUTIO.

Hélas, le pauvre Romeo! il est déjà mort : l'œil noir d'une beauté au teint blanc l'a assassiné, et son cœur a été transpercé du premier trait de l'amour; et tu veux qu'il soit homme à faire tête à Tybalt?

BENVOLIO.

Quel homme est-ce donc que ce Tybalt?

MERCUTIO.

Oh, c'est un brave, un héros en fait d'escrime; il se bat comme tu chantes une ariette; il garde les temps, la mesure, les distances, il appuie sa mignonnette (1), une, deux, et la troisième est au corps; il vous ajuste au mieux votre boutonnière de soie. Un duelliste, un duelliste! Oh c'est une des premières lames, toujours prêt à se bat-

(1) Petite épée.

tre, ou pour lui ou en second : *ah, la botte immortelle! le revers, le ha* (1).

BENVOLIO.

Que veux-tu dire?

MERCUTIO.

Que le diable confonde leurs sottes manières, leurs grasseyemens, leur affectation et les nouveaux tons de ces faquins : *une excellente lame! un gaillard d'une belle taille! une fort bonne créature!* O grand-père, n'est-ce pas une chose déplorable que nous soyons affligés de ces insectes, de ces marchands de nouvelles modes, de ces *pardonnez-moi* (2), si attachés aux modernes façons, qu'ils ne voudraient pas s'asseoir sur un banc antique? Oh! leurs *os!* leurs *os* (3)!

(Entre Romeo.)

BENVOLIO.

Voici Romeo, voici Romeo.

MERCUTIO.

Il a perdu son embonpoint : il est sec comme un hareng.— Oh! l'ami, l'ami, comme tu es maigri! Te voilà maintenant livré tout entier aux vers tendres qui coulaient à flots de la veine de Pétrarque. Mais auprès de ta dame, la Laure de Pétrarque n'était qu'une servante, quoiqu'elle eût un meilleur poète pour la chanter dans ses rimes; Didon n'était qu'une dondon, Cléopâtre qu'une vieille Égyptienne; Hélène et Héro n'étaient que des grisettes, Thisbé un petit œil gris ou quelque chose comme cela. Mais revenons à nos moutons. Seigneur Romeo, *bonjour;* voilà un salut à la française. Vous nous avez donné le change hier au soir.

ROMEO.

Salut à tous les deux. Que voulez-vous dire?

MERCUTIO.

Oui, vous nous avez mis en défaut : vous nous avez échappé. Ne concevez-vous pas?...

ROMEO.

Pardon, cher Mercutio : j'étais bien occupé, et dans ma position on peut abréger les complimens (1).

MERCUTIO.

Eh bien, ne vaut-il pas mieux passer le temps à faire ces mauvaises pointes, que de soupirer et gémir d'amour? Allons, Romeo, te voilà sociable; je te reconnais à présent; tu es redevenu ce que tu étais : avec cet amour extravagant qui te possédait, tu ressemblais à un grand imbécile, qui court çà et là en se berçant pour trouver où placer sa marotte.

ROMEO.

Brisons là, Mercutio, trève d'esprit.

MERCUTIO.

Tu veux que je m'arrête au beau milieu du conte?

ROMEO.

Oui; ton conte deviendrait trop long.

MERCUTIO.

Oh! tu te trompes, je l'aurais fait court, j'étais arrivé tout de suite au dénoûment.

(Entrent la nourrice et Pierre.)

ROMEO.

Une voile! une voile! une voile!

MERCUTIO.

Deux! deux! une jupe et un caleçon.

LA NOURRICE.

Pierre!

PIERRE.

Tout à l'heure.

LA NOURRICE.

Pierre, mon éventail.

MERCUTIO.

Bien fait à toi, Pierre, de lui cacher le visage : son éventail est le plus beau des deux.

LA NOURRICE.

Dieu vous donne le bonjour, cavaliers.

MERCUTIO.

Dieu vous le rende, belle dame.

LA NOURRICE.

Est-ce de bon cœur?

MERCUTIO.

Oh! de très bon cœur : et voyez à ma mine; je suis votre homme, si vous êtes en humeur.

(1) *Ah, the immortal passado! the punto reverso! the hay!* Les termes de l'escrime moderne sont venus originairement d'Italie. Le *hay*, ou *ha*, est le cri de celui qui porte une botte à son antagoniste; comme s'il disait, *tu l'as*.

(2) Shakspeare tourne en ridicule le jargon à la mode parmi les jeunes ferrailleurs de son temps, qui avaient emprunté quelques mots de français. La formule *pardonnez-moi* était la seule réponse soufferte par le bizarre point d'honneur, qui n'endurait aucun autre mot de contradiction.

(3) Calembour qui roule sur le mot français *bon* et le mot anglais *bone* (os).

(1) Letourneur a passé ici près d'une colonne de dialogue qui consiste en plaisanteries un peu libres et en jeux de mots qu'il est impossible de traduire exactement.

LA NOURRICE.

Fi, fi, quel insolent!

ROMEO.

Oh, c'est un homme abandonné de Dieu.

LA NOURRICE.

Bien dit. — Cavaliers, me direz-vous où je pourrais trouver le jeune Romeo?

ROMEO.

Moi, je puis vous le dire; mais je vous préviens que le jeune Romeo sera plus vieux quand vous l'aurez trouvé, qu'à présent que vous le cherchez. Je suis le plus jeune de ce nom, faute de pis.

LA NOURRICE.

Vous dites bien.

MERCUTIO.

Oui-dà, le pis est bien? C'est le bien prendre, en vérité, sagement, sagement.

LA NOURRICE.

Si c'est vous (qui êtes Romeo), seigneur, je désire conférer avec vous.

BENVOLIO.

Elle veut lui indiquer quelque souper.

MERCUTIO.

Une entremetteuse! une entremetteuse! une entremetteuse! Holà! hé (1)!

ROMEO.

Qu'as-tu trouvé?

MERCUTIO.

Ce n'est pas un lièvre, seigneur, à moins que ce ne soit un lièvre dans un pâté de carême, quelque peu passé et moisi avant qu'on le finisse.

Un vieux lièvre moisi,
Et un vieux lièvre moisi
Est une très bonne viande en carême;
Mais un lièvre qui est moisi
Est trop pour une vingtaine,
S'il est moisi avant d'être fini (2).

Romeo, voulez-vous venir à la maison de votre père? nous y dînerons.

ROMEO.

Je vais vous suivre.

(1) *So ho*, cri des chasseurs quand ils ont fait lever le lièvre.

(2) Tout ce dialogue, depuis *une entremetteuse* jusqu'à *avant d'être fini*, a été passé dans la traduction de Letourneur.

MERCUTIO.

Adieu, vieille dame, adieu; madame, madame, madame (1).

(Mercutio et Benvolio sortent.)

LA NOURRICE.

Dites-moi donc, je vous prie, quel était cet impertinent si plein de malice?

ROMEO.

C'est un homme, nourrice, qui aime à s'écouter parler, et qui en dit plus en une minute qu'il n'en exécutera en un mois.

LA NOURRICE.

S'il s'avise de rien dire contre moi, je le foulerai sous mes pieds, fût-il encore plus robuste qu'il ne l'est, lui et vingt espèces comme lui; et si je n'étais pas assez forte, je trouverais qui le ferait. Cet insolent! Je ne suis pas de ses complaisantes, nous n'avons rien de commun ensemble. Et toi, tu restes là immobile, et tu souffres qu'on me maltraite aussi lestement!

PIERRE.

Je n'ai vu personne vous maltraiter; si je l'avais vu, j'aurais bientôt mis flamberge au vent, je vous en réponds; je ne me fais pas plus tirer l'oreille qu'un autre, quand je vois l'occasion d'une bonne querelle, et que j'ai la loi de mon côté.

LA NOURRICE.

En vérité, comme si j'étais devant Dieu, je suis si agitée, que je me sens le frisson dans tous les membres.... Cet insolent! — Seigneur, un mot. Comme je vous l'ai dit, ma maîtresse m'a envoyée vous chercher; mais ce qu'elle m'avait chargée de vous dire, je le garderai pour moi. Dites-moi avant tout si votre intention est de lui faire faire une folie: ce serait un tour bien malhonnête, car c'est une jeune demoiselle. C'est pourquoi, si vous en agissiez indignement avec elle, ce serait en vérité un procédé bien malhonnête envers une jeune demoiselle, une fort vilaine façon d'agir.

ROMEO.

Nourrice, recommande-moi à ta dame et maîtresse. Je te proteste....

LA NOURRICE.

Ah! la belle ame! oui, en vérité, je lui dirai tout cela. Romeo, Romeo, elle fera une joyeuse épouse.

(1) *Lady, lady, lady*, c'est le refrain d'une vieille chanson.

ROMEO.

— Que lui diras-tu, nourrice? Tu ne m'écoutes pas.

LA NOURRICE.

Je lui dirai, seigneur, que vous protestez; et comme je l'entends, c'est parler en homme bien élevé.

ROMEO.

Dis-lui de chercher quelque moyen de venir au monastère cette après-dînée, et qu'elle sera mariée par le père Laurence dans sa cellule. Voilà pour tes peines.

LA NOURRICE.

Non, en vérité, seigneur, je n'accepterai pas une obole.

ROMEO.

Allez, allez; moi, je vous dis que vous l'accepterez.

LA NOURRICE.

Cette après-midi, seigneur? Eh bien, elle s'y trouvera.

ROMEO.

Et toi, bonne nourrice, attends-nous derrière le mur de l'abbaye : avant une heure mon page t'y rejoindra; et il te portera une échelle de corde, qui dans le silence de la nuit me fera monter au comble de mon bonheur. Adieu, sois fidèle, et je reconnaîtrai tes soins. Adieu, recommande-moi à ta maîtresse.

LA NOURRICE.

Que le Dieu du ciel vous comble de ses bénédictions! Un mot, seigneur.

ROMEO.

Que me veux-tu, ma chère nourrice?

LA NOURRICE.

Votre domestique est-il discret? N'avez-vous pas ouï dire que deux personnes peuvent garder un secret, quand il n'y en a qu'une qui le sait?

ROMEO.

Je te garantis mon page fidèle et franc comme l'acier.

LA NOURRICE.

Bien, seigneur. Ma maîtresse est la plus douce créature.... O seigneur, seigneur! lorsqu'elle ne faisait que commencer à bégayer..... Oh! il y a dans la ville un noble cavalier, un certain Pâris, qui voudrait bien en tâter; mais elle, la bonne ame, aimerait autant voir un serpent, oui un serpent, que de le voir. Je me fâche quelquefois contre elle, et je lui dis que Pâris est le plus galant homme; mais je puis vous l'assurer, quand je lui dis cela, elle devient aussi blanche qu'un linge (1).

ROMEO.

Salue ta maîtresse de ma part.

(Il sort.)

LA NOURRICE.

Oui, mille et mille fois. — Pierre!

PIERRE.

Me voilà.

LA NOURRICE.

Pierre, prends mon éventail, et marche devant.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

Le jardin de Capulet.

Entre JULIETTE.

JULIETTE.

Neuf heures sonnaient quand j'ai envoyé ma nourrice; elle devait être de retour au bout d'une heure, elle me l'avait promis. Peut-être qu'elle n'a pu le trouver. — Non, ce n'est pas là la raison. Elle est infirme d'une jambe. Les messages de l'amour devraient être portés par les pensées, qui, dit-on, traversent l'espace dix mille fois plus vite que les rayons du soleil ne chassent les ombres des collines. Sans doute c'est pour cela que l'on a donné des ailes à l'Amour, et que l'on attelle à son char des colombes aux ailes légères. — Déjà le soleil est monté au plus haut point de sa carrière, et depuis neuf jusqu'à douze, il s'est écoulé trois longues heures, et elle n'est pas encore de retour. Ah! si elle avait les affections et la bouillante ardeur de la jeunesse, sa course devancerait le vol de la flèche : un mot de ma part la lancerait près de mon tendre amant, et un mot de mon amant me la renverrait dans un clin d'œil. Mais ces vieilles gens font toujours les mourans; toujours chagrins, toujours pâles, ils sont d'une lenteur, d'une inertie! Ce sont des masses de plomb!

(Entre la nourrice avec Pierre.)

O joie! la voilà qui revient! O ma chère nourrice, quelles nouvelles? L'as-tu trouvé? Congédie ton domestique.

LA NOURRICE.

Pierre, reste à la porte.

(Pierre sort.)

(1) Letourneur a passé ici un peu plus de deux répliques.

JULIETTE.

Eh bien, ma bonne et chère nourrice? — O Dieu, pourquoi cet air triste? Si les nouvelles que tu m'apportes sont fâcheuses, tâchez de me les annoncer d'un air serein; si tu en as de bonnes, cet air chagrin en corrompra la douceur.

LA NOURRICE.

Je suis excédée : laissez-moi me reposer un moment. Ah! tous mes os sont endoloris : quelle course j'ai faite!

JULIETTE.

Je voudrais que tu eusses mes os, ma jeunesse, et moi, les nouvelles que tu sais. Je t'en prie, allons, parle; bonne nourrice, parle.

LA NOURRICE.

Eh! quel empressement! Ne pouvez-vous attendre un instant? Ne voyez-vous pas que je suis hors d'haleine?

JULIETTE.

Et pourquoi épuiser ce qu'il t'en reste en vaines paroles? Tu perds en excuses bien plus de mots qu'il n'en faut pour me dire ce que tu as à me dire. Tes nouvelles sont-elles bonnes ou mauvaises? Réponds à cela *oui* ou *non*, et après, j'attendrai patiemment les détails; de grace, contente-moi; sont-elles bonnes ou mauvaises?

LA NOURRICE.

Oh, vous avez fait votre choix en idiote! Vous n'entendez rien à choisir un amant! Non, non, Romeo n'est pas l'homme qu'il vous faut! — Je ne connais point de physionomie plus belle; des jambes, on n'en voit point d'aussi bien faites; uue main, un pied, une taille, qui n'ont point leurs pareils. Oh! non, il n'est pas la fleur de la politesse; n'est-ce pas? Mais j'en réponds, il a la douceur d'un agneau. Fort bien, jeune fille, continuez, servez bien Dieu.—Dites-moi, avez-vous dîné à la maison?

JULIETTE.

Non, non; mais tout ce que tu me dis là, je le savais auparavant. Que dit-il de notre mariage? que t'en a-t-il dit?

LA NOURRICE.

Ah Dieu, que la tête me fait mal! La pauvre tête que j'ai! Elle me bat comme si elle allait se fendre en mille pièces; et puis le dos; oh! le dos, le dos! malédiction! comment avez-vous le cœur de m'envoyer ainsi chercher la mort dans de pareilles courses?

JULIETTE.

En vérité, je suis bien fâchée de te voir tant souffrir. Chère, chère, chère nourrice, apprends-moi ce que dit mon amant.

LA NOURRICE.

Votre amant m'a parlé comme un brave cavalier, poli, obligeant, gracieux et, j'en réponds, plein de vertu. — Où est votre mère?

JULIETTE.

Où est ma mère? Eh bien ma mère est au logis : où veux-tu qu'elle soit? Que tes réponses sont bizarres! *Votre amant a parlé en brave cavalier; où est votre mère.....*

LA NOURRICE.

Êtes-vous si pétulante? Fort bien; continuez; est-ce là le baume que vous mettez sur mes douleurs? Désormais vous ferez vos messages vous-même.

JULIETTE.

Pourquoi tant de bruit? Allons, que dit Romeo?

LA NOURRICE.

Avez-vous obtenu la permission d'aller à confesse aujourd'hui?

JULIETTE.

Oui.

LA NOURRICE.

Eh bien, allez à la cellule du frère Laurence : vous y êtes attendue d'un époux qui va vous rendre femme. A présent le sang pétille et vous monte aux joues; chaque mot va les enflammer bien davantage. Allez à l'église; moi, j'ai affaire d'un autre côté : il me faut aller préparer l'échelle par où votre amant puisse bientôt monter au nid de sa colombe, lorsque la nuit sera venue. C'est moi qui suis l'instrument de peine et de fatigue pour vos plaisirs; mais bientôt, ce soir, vous aurez votre part du fardeau. Allez, je vais dîner; rendez-vous à la cellule.

JULIETTE.

Je vais au comble du bonheur. — Obligeante nourrice, adieu.

(Elles sortent.)

SCÈNE VI.

LA CELLULE DE FRÈRE LAURENCE.

Entrent FRÈRE LAURENCE et ROMEO.

FRÈRE LAURENCE.

Veuille le ciel bénir d'un sourire ce contrat sa-

cré, et nous préserver tous du repentir dans les heures qui vont suivre!

ROMEO.

Amen, amen! Mais viennent tous les chagrins ensemble; ils ne balanceront jamais la joie que me donne un instant de sa présence. Unissez seulement nos mains en prononçant les paroles solennelles, et qu'ensuite la mort qui dévore l'amour déploie toute sa cruauté, peu m'importe; il me suffit que je puisse nommer Juliette mon épouse.

FRÈRE LAURENCE.

Ces violens transports finissent par de violentes douleurs, et ils expirent au milieu de leur ivresse : ils sont comme la poudre et le feu, qui, dès qu'ils se rencontrent, s'enflamment et se consument. Le plus doux miel, à force de douceur, devient insipide et rassasie jusqu'au dégoût. Apprenez donc à aimer avec modération, si vous voulez aimer long-temps. (Entre Juliette.) Voilà votre amante. Oh! un pied si léger n'userait jamais le marbre éternel de ces pavés. Oui, je crois qu'une amante se soutiendrait sur les ailes du papillon, qui se joue l'été dans les flots de l'air : tant l'amour la rend légère!

JULIETTE.

Bonjour, mon vénérable confesseur.

FRÈRE LAURENCE.

Romeo, ma fille, te remerciera pour nous deux.

ROMEO.

Ah! Juliette, si la mesure de ta joie est comblée comme la mienne, et que tu aies plus de talent pour la peindre, parfume de ton haleine l'air qui nous environne, et que ta douce éloquence exprime tout le bonheur que nous sentons, que nous recevons l'un de l'autre dans cette tendre entrevue.

JULIETTE.

Le sentiment est plus riche que la parole, et le vrai bonheur, content de sa jouissance intérieure, n'a pas besoin qu'on le vante; on est pauvre tant que l'on peut compter son trésor. Mon amour, mon bonheur sont montés à un tel excès, que je ne puis calculer la somme de toutes mes félicités.

FRÈRE LAURENCE.

Allons, venez avec moi, et nous aurons bientôt fait; car vous me permettrez de ne pas vous laisser seuls ensemble, jusqu'à ce que la sainte église vous ait incorporés l'un avec l'autre.

(Ils sortent.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE RUE.

Entrent BENVOLIO et MERCUTIO.

BENVOLIO.

De grâce, cher Mercutio, retirons-nous. Le jour est brûlant, les Capulet sont sortis de leur maison; si nous venons à nous rencontrer, jamais nous n'éviterons une querelle : dans ces ardeurs de l'été le sang est bouillant et inflammable.

MERCUTIO.

Tu ressembles à ces hommes qui, en entrant dans une taverne, prennent leur épée et la posent sur la table, en disant : « Dieu me fasse la grace de n'avoir pas aujourd'hui besoin de toi. » Et bientôt, au second verre de vin qu'ils avalent, les

voilà aux prises avec le premier venu, sans motif et sans nécessité.

BENVOLIO.

Moi, je suis un de ces tapageurs!

MERCUTIO.

Allons, allons, tu as la tête chaude plus que personne d'Italie; un rien te donne de l'humeur, et dans ta mauvaise humeur un rien te rend querelleur.

BENVOLIO.

Et à quoi revient ce propos?

MERCUTIO.

Oui, si tu rencontrais un autre homme de ton caractère, il y aurait bientôt deux hommes de moins; car vous vous tueriez l'un l'autre. Toi! tu te prendrais de querelle avec un homme pour un poil de plus ou moins que toi à la barbe; ou parce qu'il casserait des noisettes, et que tu as les yeux couleur de noisette. Non, il ne t'en faut pas davantage pour engager une dispute; ta tête est pleine comme l'œuf de rixes et de querelles; et cependant elle devrait être épuisée, après toutes celles qui en sont écloses. N'as-tu pas cherché dispute à un homme sur ce qu'il toussait dans la rue, parce que cela éveillait ton chien qui dormait au soleil; à un artisan, parce qu'il portait son habit neuf avant les fêtes de Pâques; à un autre encore, parce qu'un vieux ruban nouait ses souliers neufs? Et tu veux me faire la leçon sur l'humeur turbulente?

BENVOLIO.

Si j'étais aussi querelleur que toi, le premier venu pourrait acheter ma vie entière le prix d'une heure au plus.

MERCUTIO.

A si grand marché? Tu extravagues.

(Entrent Tybalt et autres.)

BENVOLIO.

Par ma tête! voici les Capulet qui viennent à nous.

MERCUTIO.

Par mon talon! je ne m'en embarrasse guère.

TYBALT.

Suivez-moi de près : je veux leur parler. — Cavaliers! un mot avec un de vous.

MERCUTIO.

Un mot avec un de nous! Accompagnez ce mot de quelque chose : que le coup suive la parole.

TYBALT.

Vous m'y trouverez tout disposé, seigneur, pour peu que vous m'en donniez l'occasion.

MERCUTIO.

Ne pouvez-vous prendre l'occasion, sans qu'on vous la donne?

TYBALT.

Mercutio, tu es de concert avec Romeo.

MERCUTIO.

De concert avec Romeo? Nous prends-tu pour des ménétriers? ils pourraient te déchirer les oreilles. Voici mon archet qui te fera danser, corbleu, de concert!

BENVOLIO.

Nous disputons ici au milieu d'une place publique; ou retirons-nous en quelque lieu écarté, ou raisonnons tranquillement sur nos griefs. Quittons cette place : tous les yeux se fixent sur nous.

MERCUTIO.

Les hommes ont des yeux pour regarder : qu'ils nous regardent, si cela leur plaît; moi, je ne bouge pas d'ici pour faire plaisir à qui que ce soit : je...

(Entre Romeo.)

TYBALT.

Allons, la paix avec vous, seigneur! j'aperçois mon homme.

MERCUTIO.

Que je sois pendu cependant, seigneur, s'il porte votre livrée! Vous pouvez marcher le premier au rendez-vous, et il vous suivra : en ce sens vous pouvez l'appeler *votre homme*.

TYBALT.

Romeo, la haine que je te porte ne trouve pas de meilleur compliment à te faire que celui-ci : tu es un lâche.

ROMEO.

Tybalt, j'ai des raisons de t'aimer, et je dois excuser la fureur qui te fait m'adresser un pareil salut. Je ne suis point un lâche : ainsi donc, adieu, je vois que tu ne me connais pas.

TYBALT.

Jeune homme, ce subterfuge ne me donnera pas satisfaction des outrages que tu m'as faits : ainsi reviens sur tes pas et mets-toi en défense.

ROMEO.

Je proteste que je ne t'ai jamais offensé, et que je t'aime plus que tu ne peux dire, en attendant

que tu puisses connaître le motif qui me fait te chérir. Ainsi, brave Capulet, dont le nom m'est aussi cher que le mien, calme-toi.

MERCUTIO.

O déshonorante, ô vile et froide soumission! Tybalt, veux-tu venir faire un tour avec moi?

TYBALT.

Que veux-tu de moi?

MERCUTIO.

Rien de plus qu'une de tes vies, si tu en as neuf, pour en parler; et après, selon que tu te conduiras, je verrai à épuiser les huit autres. Veux-tu bien tirer ton épée de son étui? dépêche-toi, si tu ne veux pas sentir la mienne siffler à tes oreilles avant que tu aies le fer en main.

TYBALT *tirant l'épée.*

Je suis à vous.

ROMEO.

Honnête Mercutio, remets ton épée.

MERCUTIO.

Allons, seigneur, votre botte.

(Ils se battent.)

ROMEO.

Prends ton épée, Benvolio. Désarmons-les. — Braves gens,— c'est une honte : prévenez ce malheur. —Tybalt, Mercutio! Le prince a expressément défendu toute querelle dans les rues de Vérone : Tybalt, arrête! bon Mercutio!...

(Tybalt sort.)

MERCUTIO.

Je suis blessé! Malédiction sur ces deux maisons! me voilà expédié. Est-ce qu'il est parti? N'a-t-il aucune botte?

BENVOLIO.

Quoi! tu es blessé?

MERCUTIO.

Oui, oui, une égratignure, une égratignure! ah! j'en ai bien assez. Où est mon page? Qu'on aille me chercher un chirurgien.

ROMEO.

Prends courage, ami : ta blessure ne peut être bien dangereuse.

MERCUTIO.

Non, elle n'est pas aussi profonde qu'un puits, ni aussi large que le portail d'une église; mais elle est suffisante, elle fera son effet : viens demain matin demander de mes nouvelles, et tu me trouveras un homme fort sérieux. Je suis poivré, j'en réponds, et je puis dire adieu à ce monde. Malédiction sur vos deux maisons! Comment, un bravache, un faquin, un lâche qui ne combat que par règles d'arithmétique, blesser ainsi un homme à mort! — Pourquoi diable êtes-vous venu vous jeter entre nous deux? J'ai reçu le coup par dessous ton bras.

ROMEO.

Je faisais pour le mieux.

MERCUTIO.

Aide-moi, Benvolio, à me conduire dans quelque maison voisine, ou je vais m'évanouir. Malédiction sur vos deux maisons! elles m'ont dépêché pour l'autre monde. Oh! j'ai la botte et bien à fond : malédiction sur vos deux maisons!

(Mercutio et Benvolio sortent.)

ROMEO.

C'est pour moi que ce brave homme, le proche parent du prince, mon intime ami, a gagné cette blessure mortelle : ma réputation est entachée par l'affront que m'a fait Tybalt; Tybalt, qui, il y a une heure, est devenu mon parent. O chère Juliette! ta beauté a fait de moi un homme efféminé; elle a amolli la trempe vigoureuse de mon courage.

(Rentre Benvolio.)

BENVOLIO.

O Romeo! Romeo! le brave Mercutio est mort! Cette ame si hautaine a trop tôt dédaigné la terre, et s'est élancée dans les cieux.

ROMEO.

La noire destinée de ce jour s'étendra sur l'avenir; ce jour commence une chaîne de malheurs que d'autres jours verront finir.

(Rentre Tybalt.)

BENVOLIO.

Voici le furieux Tybalt qui revient encore.

ROMEO.

Il vit, il triomphe; et Mercutio est tué! Retourne dans les cieux, douce modération; et toi, vengeance à l'œil ardent, sois mon guide!—A présent, Tybalt, reprends pour toi le nom de lâche que tu m'as donné il n'y a qu'une heure. L'ombre de Mercutio n'est pas encore montée bien haut au dessus de nos têtes; elle attend que tu l'accompagnes : ou toi, ou moi, ou toutes les deux le suivront.

TYBALT.

Jeune étourdi, qui étais ici-bas de son parti, c'est toi qui vas le rejoindre.

ROMEO.

Ceci en va décider.

(Ils se battent; Tybalt tombe.)

BENVOLIO.

Fuis, Romeo, va-t'en : les citoyens sont en alarme, et Tybalt est tué. — Ne reste point là dans la stupeur. Le prince va te condamner à mort, si tu es pris. Pars, fuis, sauve-toi.

ROMEO.

Oh! je suis le jouet du malheur!

BENVOLIO.

Pourquoi es-tu encore ici?

(Romeo sort.)

(Entrent des citoyens, etc.)

UN CITOYEN.

Par quelle rue s'est-il enfui celui qui a tué Mercutio? Tybalt, cet assassin, par où s'est-il sauvé?

BENVOLIO.

Le voilà gisant, ce Tybalt.

LE CITOYEN.

Allons, suis-moi; je te somme au nom du prince d'obéir.

(Entrent le prince, Montaigu, Capulet, leurs femmes, etc.)

LE PRINCE.

Où sont les vils auteurs de cette querelle?

BENVOLIO.

Noble prince, je suis en état de vous raconter toute la malheureuse suite de cette fatale rixe. Voilà celui que le jeune Romeo a tué, et qui avait tué votre parent, le brave Mercutio.

LADY CAPULET.

Tybalt! mon cousin! le fils de mon frère! O prince! ô mon époux! mon cher cousin! Oh! le sang de mon cher Tybalt est tout répandu! Prince, si vous êtes juste, pour venger ce sang qui est le nôtre, versez celui des Montaigu. O cher cousin! cher Tybalt!

LE PRINCE.

Benvolio, qui a été l'agresseur?

BENVOLIO.

Tybalt, qui est là tué de la main de Romeo. Romeo lui a parlé avec douceur; il l'a prié de considérer combien la querelle était légère; il lui a fait envisager les suites de votre courroux. Toutes ces représentations, faites dans les termes les plus honnêtes, du regard le plus tranquille, et même dans l'attitude d'un simple suppliant; rien n'a pu mettre un frein à la haine ingouvernable de Tybalt : sourd aux paroles de paix, il pointe son épée contre le sein du brave Mercutio, qui, tout aussi bouillant que lui, engage fer contre fer dans un duel à mort, et, avec un dédain fier et martial, d'une main repousse la mort, et de l'autre la dirige sur le cœur de Tybalt, qui, par son adresse, sait l'écarter. Romeo leur crie : « Arrêtez, amis! » amis, séparez-vous! » D'un bras agile et plus prompt que sa parole, il baisse vers la terre leurs pointes meurtrières, et s'élance entre eux deux; mais un coup malheureux de Tybalt se fait jour par dessous le bras de Romeo, et va blesser le flanc de l'intrépide Mercutio. Alors, Tybalt se sauve; mais quelques momens après il revient vers Romeo, qui ne faisait que de commencer à méditer sa vengeance; et tous deux fondent l'un sur l'autre comme l'éclair : car avant que j'eusse eu le temps de tirer mon épée pour les séparer, Tybalt était tué. Romeo, l'ayant vu tomber, a pris la fuite. Voilà la vérité, ou Benvolio consent à mourir.

LADY CAPULET.

Il est parent des Montaigu : l'affection qu'il leur doit le rend imposteur; il ne dit pas la vérité. Ils étaient près de vingt qui combattaient dans cette fatale rixe, et les vingt ensemble n'ont pu tuer qu'un seul homme. J'implore ta justice, prince; tu nous la dois. Romeo a tué Tybalt : Romeo ne doit plus vivre.

LE PRINCE.

Romeo a tué Tybalt; mais Tybalt a tué Mercutio : qui de vous paiera le prix d'un sang si cher?

LADY MONTAIGU.

Ce n'est pas Romeo, prince. Il était l'ami de Mercutio : toute sa faute, en ôtant la vie à Tybalt, est d'avoir fait ce qu'eût fait la loi.

LE PRINCE.

Oui; et, pour cette faute, nous l'exilons sur l'heure de cette ville. Je suis intéressé moi-même dans les suites de vos haines; mon sang coule ici pour vos querelles féroces; mais je saurai vous imposer une si forte amende, que je vous ferai repentir tous de la perte que vous me faites éprouver. Je serai sourd à vos excuses, à vos discours; ni larmes ni prières ne pourront racheter vos offenses : ainsi épargnez-vous ces supplications. Que Romeo disparaisse promptement de cette enceinte, ou l'heure qui l'y verra surprendre sera la dernière de sa vie. Emportez ce corps, et attendez nos ordres. La clémence qui pardonne à l'homicide assassine.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

UN APPARTEMENT DANS LA MAISON DE CAPULET.

Entre JULIETTE.

JULIETTE.

Galopez, coursiers aux pieds brûlans, vers la demeure de Phœbus : un cocher tel que Phaéton vous précipiterait à coups de fouet vers le couchant, et amènerait immédiatement la nuit sombre. Étends ton épais rideau, nuit protectrice de l'amour (1) ; ferme les yeux errans, et que Romeo vole dans ces bras sans qu'on le dise et sans qu'on le voie! Leur propre beauté suffit aux amans pour célébrer leurs amoureux mystères ; ou si l'amour est aveugle, il ne s'en accorde que mieux avec la nuit. Viens, nuit obligeante, dans tes vêtemens simples et tout noirs, et apprends-moi comment, par une perte fortunée, un seul mariage va, dans un doux jeu, remplacer une couple de virginités sans tache. Couvre de ton noir manteau mes joues que harcèle mon sang effarouché, jusqu'à ce que mon amour timide, devenu hardi, regarde les actes du véritable amour comme étant ceux de la chasteté même.—Viens, ô nuit! viens, Romeo! Viens, toi qui es le jour dans la nuit; car tu seras, sur les ailes de la nuit, plus blanc que la neige nouvelle sur le dos d'un corbeau. — Viens, douce nuit; viens, nuit amoureuse, au front couvert de ténèbres; donne-moi mon Romeo; et quand il mourra, prends-le et découpe-le en petites étoiles : il rendra la face du ciel si belle, que le monde entier sera amoureux de la nuit, et ne paiera aucun tribut d'hommages au soleil indiscret. Oh! j'ai acheté une demeure d'amour ; mais je n'en suis pas encore en possession ; et, bien que je sois vendue, l'on n'est pas encore en jouissance de l'emplète. Ce jour est aussi ennuyeux que le soir qui précède quelque fête l'est pour un enfant impatient qui a une nouvelle robe, et qui ne peut la porter. — Oh! voici ma nourrice! (2) (Entre la nourrice avec une échelle de corde.) Elle m'apporte des nouvelles; et toute voix qui prononce le nom de Romeo a pour moi un son céleste. Eh bien! nourrice, quelles nouvelles? Qu'as-tu là? Est-ce l'échelle que Romeo t'a dit d'apporter?

LA NOURRICE.

Oui, oui, l'échelle.

JULIETTE.

Ah ciel! quelles nouvelles! Pourquoi tords-tu tes mains?

LA NOURRICE.

Hélas! il est mort! il est mort! il est mort! Nous sommes perdues, Juliette, nous sommes perdues! O malheureux jour! il n'est plus! il est tué! il est mort!

JULIETTE.

Le ciel pourrait-il être assez cruel?

LA NOURRICE.

Ce n'est pas le ciel! non; c'est Romeo. Oh! Romeo! Romeo! Qui jamais l'aurait pensé? — Romeo!

JULIETTE.

Quel démon es-tu pour me tourmenter ainsi? l'horrible enfer devrait seul retentir des hurlemens de cette torture. Romeo s'est-il tué lui-même? dis seulement *oui*, et ce simple monosyllabe *oui* empoisonnera davantage que l'œil du basilic qui lance la mort; ou ferme ces yeux qui te font répondre *oui*. S'il est tué, dis *oui*; s'il ne l'est pas, dis *non* : des sons bien brefs détermineront mon bonheur ou mon malheur (1).

LA NOURRICE.

J'ai vu la blessure, je l'ai vue de mes yeux; là, sur sa large poitrine. O spectacle de pitié! Son corps tout sanglant, pâle, pâle, comme les cendres, tout baigné dans son sang, dans un sang tout noir. A cette vue je me suis évanouie.

JULIETTE.

Oh! manque, mon cœur! pauvre failli, manque pour toujours (2). En prison, mes yeux; ne jetez plus de regards sur la liberté. Terre vile, rends-toi à la terre; cesse ici tout mouvement, et qu'une pesante bière enserre et Romeo et toi.

LA NOURRICE.

O Tybalt, Tybalt! le meilleur ami que j'eusse! O aimable Tybalt, honnête cavalier, faut-il que j'aie vécu pour te voir mort!

(1) *Love performing night.*

(2) Nous avons traduit en entier la première partie de ce monologue que Letourneur a singulièrement écourté.

(1) Juliette joue ici sur le mot *I*, qui signifiait alors également *moi* et *oui*. Letourneur a omis ce passage.

(2) *O break, my heart! poor bankrupt, break at once*. *Break* signifie *se briser*, *cesser ses paiemens*, *faire banqueroute*.

JULIETTE.

Quel est donc ce désastreux jour, où les malheurs pleuvent des deux côtés opposés? Romeo tué! et Tybalt mort! A la fois mon cher cousin, et mon époux plus cher encore! Que la trompette sonne donc le jugement universel; car que m'importent les vivans, si ces deux hommes ne sont plus!

LA NOURRICE.

Tybalt est mort, et Romeo est banni : Romeo, qui l'a tué, est banni.

JULIETTE.

O Dieu! la main de Romeo a-t-elle versé le sang de Tybalt?

LA NOURRICE.

Oui, c'est sa main, sa main! O jour de malheur! oui, c'est sa main qui l'a versé!

JULIETTE.

O cœur de serpent caché sous une face fleurie! jamais dragon choisit-il une si belle caverne? Tyran plein de beauté, démon angélique, corbeau aux plumes de colombe, agneau furieux comme un loup, méprisable substance de la plus divine beauté, toi justement le contraire de ce que tu parais avec raison, saint damné, félon honorable! Qu'avais-tu à faire, ô nature! dans l'enfer quand tu mis, comme dans un berceau, l'esprit d'un démon dans le paradis mortel d'un corps aussi charmant? — Jamais livre (1), contenant une aussi vile matière, fut-il aussi bien relié? Oh! se peut-il que l'imposture habite un si brillant palais?

LA NOURRICE.

Il n'y a plus ni foi ni honneur dans les hommes : tous sont parjures, tous sont traîtres à leurs sermens, tous sont méchans et hypocrites. Ah! où est mon valet? Donnez-moi un peu d'eau-de-vie... Tous ces chagrins, tous ces maux, toutes ces peines me vieillissent et me tuent! Que l'opprobre couvre Romeo!

JULIETTE.

Que ta langue soit maudite pour un pareil souhait! Il n'est pas né pour l'opprobre! Jamais l'opprobre n'osera toucher le front de Romeo : c'est le trône de l'honneur. Oh! quelle était ma fureur, pour le maltraiter comme je l'ai fait!

LA NOURRICE.

Quoi! vous direz du bien d'un homme qui a tué votre cousin!

JULIETTE.

Eh! dirai-je du mal d'un homme qui est mon époux? Ah! époux infortuné, quelle langue bénira ton nom, lorsque moi, moi depuis trois heures à peine ton épouse, je l'ai si cruellement outragé! Mais, malheureux, pourquoi aussi as-tu tué mon cousin? Ah! ce cousin a voulu tuer mon époux. — Rentrez, larmes insensées, rentrez dans votre source : votre tribut appartient au malheur; et vous l'offrez par méprise à l'événement qui doit faire ma joie : mon époux vit, lui que Tybalt aurait voulu tuer, et Tybalt est mort, lui qui aurait voulu tuer mon époux. Il n'y a rien là que de consolant pour moi : pourquoi donc pleurais-je? Ah! c'est un mot que j'ai entendu; mot plus fatal que la mort de Tybalt; c'est ce mot qui m'a assassinée! Je voudrais, je voudrais l'oublier; mais hélas! il pèse douloureusement sur ma mémoire, comme un amas de crimes sur l'ame du coupable. Tybalt est mort, et Romeo est banni! Ce mot *banni*, oui, ce mot seul aurait effacé de mon cœur le sentiment de la perte de mille Tybalt. C'était bien assez de malheur que la mort de Tybalt : il eût dû finir là; ou si les maux se plaisent à se suivre de compagnie, et que ce soit une nécessité qu'ils arrivent par troupes, pourquoi, après qu'elle m'a annoncé que Tybalt était mort, la suite n'a-t-elle pas été : « Ton père ou ta mère, ou tous les deux aussi? » Oui, tous deux! Ces pertes auraient excité en moi une douleur ordinaire; mais ce mot qu'elle a ajouté, *Romeo est banni*... Par ce seul mot, père, mère, Tybalt, Romeo, Juliette, tous sont assassinés, tous morts! Romeo banni! il n'y a ni fin, ni terme, ni mesure dans les maux que renferme ce mot funeste. — Mon père, ma mère, où sont-ils, nourrice?

LA NOURRICE.

Ils pleurent et gémissent sur le corps de Tybalt : voulez-vous aller les trouver? Je vais vous y conduire.

JULIETTE.

Ils pleurent donc Tybalt! Ah! quand leurs larmes seront taries, les miennes couleront encore pour le bannissement de Romeo. Remporte cette échelle. — Pauvres cordes, vous voilà dé-

(1) Letourneur a passé depuis *jamais dragon*, etc., jusqu'à *aussi bien relié*.

ques ainsi que moi ; car Romeo est banni. Ainsi, je meurs vierge et veuve. Allons, nourrice, je veux me rendre à mon lit nuptial, ce sera le tombeau.

LA NOURRICE.

Allez à votre chambre ; je trouverai Romeo pour vous consoler : je sais où il est. Écoutez-moi, votre Romeo sera ici ce soir ; je vais le trouver ; il est caché dans la cellule du frère Laurence.

JULIETTE.

Oh! trouve-le. Donne cet anneau à mon fidèle chevalier, et recommande-lui de venir recevoir mon dernier adieu.

(Elles sortent.)

SCÈNE III.

LA CELLULE DE FRÈRE LAURENCE.

Entrent FRÈRE LAURENCE et ROMEO.

FRÈRE LAURENCE.

Sors de ta retraite, ô Romeo! Approche, homme timide; l'affliction te chérit de passion, et la calamité t'a épousé.

ROMEO.

Mon père, quelles nouvelles? Quel est l'arrêt du prince? Quelle infortune, que j'ignore encore, veut s'attacher à moi?

FRÈRE LAURENCE.

Ah! mon fils que j'aime, cette affreuse compagne n'est que trop familière avec toi : je t'apporte la nouvelle de l'arrêt du prince.

ROMEO.

Eh bien, qu'a-t-il prononcé de plus doux que la mort?

FRÈRE LAURENCE.

Un arrêt moins rigoureux est sorti de sa bouche : ce n'est pas la mort; ce n'est que l'exil.

ROMEO.

Ah! l'exil! Aie pitié de moi; dis la mort : l'exil m'épouvante mille fois plus que la mort. Ah! ne parle point d'exil.

FRÈRE LAURENCE.

Tu es banni de Vérone. Apaise-toi : l'univers est grand et vaste.

ROMEO.

Hors des murs de Vérone, il n'est plus d'univers pour moi : le reste de la terre n'est plus qu'un séjour de peines, de tourmens; c'est l'enfer. Banni de ce lieu, je le suis du monde; et être exilé du monde, c'est être mort. Oui, cet exil, c'est ma mort sous un autre nom; lui donner le nom d'exil, c'est me trancher la tête avec une hache dorée, et sourire au coup qui m'assassine.

FRÈRE LAURENCE.

O mortel péché! ô farouche ingratitude! Pour ta faute, notre loi demanderait ta mort; mais le prince indulgent, prenant ta défense, fait taire la loi, et change le mot funeste de mort en celui d'exil : c'est une rare clémence; et tu ne veux pas le voir!

ROMEO.

C'est un supplice et non une grace. Le ciel est en ces lieux où vit Juliette. Son chien, les animaux les plus vils de sa maison habiteront avec elle, ils pourront la voir, et Romeo ne le peut plus. L'insecte qui se nourrit de la corruption est plus heureux et plus privilégié que Romeo : il pourra s'emparer de la belle main de ma Juliette, et ravir sur ses lèvres si pures, si vermeilles, un parfum digne des dieux; et moi, il faut que je fuie loin d'elle! Romeo ne pourra jouir de ce bonheur! Il est banni. N'as-tu pas quelque poison tout prêt, quelque poignard affilé, quelque genre de mort soudaine? Comment as-tu le cœur, toi homme religieux et saint; toi, qui guides les ames; toi qui absous les fautes; toi, mon ami déclaré, de m'assassiner de ce mot, *banni*?

FRÈRE LAURENCE.

Amant insensé, écoute-moi parler.

ROMEO.

Oh! tu vas me parler encore de bannissement.

FRÈRE LAURENCE.

Je veux t'enseigner une armure qui t'aguerrira contre les horreurs de ce mot; c'est la philosophie, ce doux baume de l'adversité ; elle te consolera dans ton exil.

ROMEO.

Loin de moi ta philosophie! Si la philosophie n'a pas le pouvoir de former une Juliette, de transporter Vérone à Mantoue, ou de changer l'arrêt du prince, elle ne m'est d'aucun secours, elle n'a nulle vertu : ne m'en parle plus.

FRÈRE LAURENCE.

Oh! je vois bien que les insensés sont sourds à la raison.

ROMEO.

Et moi, que les sages sont aveugles.

FRÈRE LAURENCE.

Laisse-moi raisonner avec toi sur ton sort.

ROMEO.

Tu ne peux parler de ce que tu ne sens pas. Si tu étais aussi jeune que moi, que Juliette fût ton amante, que tu l'eusses épousée il n'y a qu'une heure, que Tybalt fût tué, que tu fusses amant éperdu comme moi, et comme moi banni loin d'elle, alors tu pourrais parler… alors tu pourrais t'arracher les cheveux et te jeter sur le pavé comme je fais, et mesurer avec ton corps un tombeau qui devrait être déjà creusé.

FRÈRE LAURENCE.

Lève-toi; on frappe. Bon Romeo, cache-toi.

(On frappe en dedans.)

ROMEO.

Non pas, à moins que la vapeur des gémissemens de mon cœur malade, pareille au brouillard, ne m'enveloppe et ne me dérobe à la recherche des yeux.

(On frappe.)

FRÈRE LAURENCE.

Écoute comme ils frappent. — Qui est là? — Romeo, lève-toi : tu seras pris. — Attendez un instant. — Lève-toi; fuis dans mon cabinet. — Dans un moment. — (On frappe.) Volonté de Dieu! quelle obstination est la tienne! — J'y vais, j'y vais. (On frappe.) Qui frappe donc ainsi? De quelle part venez-vous? Que demandez-vous?

LA NOURRICE en dedans.

Laissez-moi entrer, et vous saurez l'objet de mon message : je viens de la part de Juliette.

FRÈRE LAURENCE.

Alors soyez la bien-venue.

(Entre la nourrice.)

LA NOURRICE.

O saint frère! oh! dites-moi, saint frère de Dieu, où est l'époux de ma maîtresse. Où est Romeo?

FRÈRE LAURENCE.

Le voilà sur le pavé, noyé dans ses larmes.

LA NOURRICE.

Oh! il est dans le même état que ma maîtresse; dans le même état!

FRÈRE LAURENCE.

O funeste sympathie! ô objet de pitié!

LA NOURRICE.

Voilà comme elle est étendue, le visage tout gonflé, tout inondé de pleurs. Levez-vous, levez-vous, levez-vous, et montrez-vous homme. Au nom de Juliette, pour l'amour d'elle, levez-vous et restez debout : pourquoi vous abîmer dans un si profond?

ROMEO.

Nourrice!

LA NOURRICE.

Ah! seigneur! — la mort est le terme de tout.

ROMEO.

Parles-tu de Juliette? En quel état est-elle? Depuis que j'ai souillé de sang l'enfance de notre bonheur, d'un sang qui tient de si près au sien, ne me regarde-t-elle pas comme un assassin de profession? Où est-elle, et quel est son état? Que dit ma secrète épouse à notre amour indissoluble (1)?

LA NOURRICE.

Ah! elle ne dit rien, Romeo; mais elle pleure, et puis elle pleure; tantôt elle tombe sur son lit, tantôt elle se relève en sursaut et elle appelle Tybalt, et puis elle appelle Romeo; et elle retombe aussitôt sur son lit.

ROMEO.

J'entends; le nom de Romeo est pour elle un coup de foudre qui la tue, comme la main maudite de Romeo a tué son cousin. — Dis-moi, frère, dis-moi à quelle vile partie de ce corps est attaché mon nom. Dis-le-moi, que je le détruise avec son odieux asile.

(Il tire son épée.)

FRÈRE LAURENCE.

Arrête ta main désespérée. Es-tu un homme? Ta figure l'annonce, mais tes pleurs sont d'une femme, et tes gestes féroces décèlent toute la fureur d'une bête privée de raison.

Tu m'as confondu d'étonnement Par ma sainte religion, j'avais cru ton ame mieux formée pour la raison. Tu as tué Tybalt! eh bien! veux-tu te tuer toi-même et du même coup ton épouse, qui vit de ta vie, en commettant sur ta personne l'horrible attentat de la haine? Tu veux offenser à la fois la nature, et le ciel et la terre. Honte! honte!

(1) … *And what says*
my conceal'd lady to our cancell'd love?

tu déshonores ta forme humaine, ton amour et ta raison. Riche possesseur de ces trois trésors, qui appartiennent à ton existence, comme l'avare, tu ne fais d'aucun le véritable usage qui leur convient. Ta personne, en perdant le courage qui caractérise l'homme, n'offre plus qu'un simulacre de cire. Le tendre amour que tu as juré devient le plus grand des parjures, si tu le détruis cet amour que tu as fait vœu de conserver précieusement. Ta raison, cet ornement de ta personne et de ton amour, n'est plus qu'un guide insensé qui les conduit tous deux à leur ruine; elle ressemble à la poudre dans la cartouche d'un soldat maladroit : le salpêtre prend feu par son ignorance, et il périt mutilé par l'instrument destiné à le défendre. — Allons, homme, reprends courage : ta Juliette est vivante, ta Juliette pour l'amour de qui tu étais mort il n'y a qu'un moment; n'es-tu pas heureux en ce point? Tybalt a voulu te donner la mort, et tu l'as donnée à Tybalt; en ce point encore tu es heureux. La loi, qui te menaçait de la mort, est devenue ton amie, et n'a prononcé que l'exil; en cela tu es encore heureux. Le bonheur verse par flots ses dons sur ta tête; la fortune te caresse et te sourit; et toi, comme une jeune écervelée, sans honneur et sans ame, tu foules sous tes pieds ta fortune et ton amour. Prends-y garde, prends-y garde : tes pareils meurent misérables. — Allons, va rejoindre ton amante, comme il a été convenu; monte à son appartement, pars et va la consoler. Mais souviens-toi de la quitter avant que la garde ait pris son poste; car alors tu ne pourrais plus passer à Mantoue, où tu dois rester jusqu'à ce que nous puissions trouver l'occasion de rendre ton mariage public, de te réconcilier avec tes amis, d'obtenir ta grace du prince, et de te faire rentrer dans cette ville avec plus de transports de joie que tu n'auras poussé de gémissemens en la quittant. Nourrice, va l'annoncer à Juliette; recommande-moi à ta maîtresse, et dis-lui d'engager toute sa maison à se retirer, pour prendre un repos que leur chagrin doit leur faire désirer. Romeo suit tes pas.

LA NOURRICE.

O Seigneur! je resterais ici toute la nuit à entendre vos sages conseils. Oh! ce que c'est que la science! Monseigneur, je vais annoncer à ma maîtresse que vous allez venir.

ROMEO.

Va, et dis à ma douce amie de se préparer à me faire bien des reproches.

LA NOURRICE.

Voici, seigneur, un anneau qu'elle m'a chargée de vous donner. Hâtez-vous, faites la plus grande diligence; car la nuit est déjà bien avancée.

ROMEO.

Oh! comme ce don de Juliette ranime mon courage!

FRÈRE LAURENCE.

Partez : nuit heureuse! Toute votre destinée dépend de ceci : ou sortez de la ville avant que la garde soit postée, ou au point du jour fuyez déguisé. Fixez votre séjour à Mantoue : je trouverai un homme qui, de temps en temps, ira vous instruire de tout ce qui arrivera d'heureux ici. Donnez-moi votre main, il est tard : adieu, nuit heureuse!

ROMEO.

Si une joie au dessus de toutes les joies ne m'appelait pas loin de toi, ce serait un grand chagrin pour moi de m'en séparer si brusquement. Adieu!

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

UNE CHAMBRE DANS LA MAISON DE CAPULET.

Entrent CAPULET, LADY CAPULET, PARIS.

CAPULET.

Il est arrivé de si grands désastres, que nous n'avons pas eu un moment pour songer à déterminer notre fille. Jugez-en : elle aimait tendrement son cousin Tybalt, et moi je l'aimais bien aussi... Mais quoi! nous sommes nés pour mourir. — Il est très tard, elle ne descendra pas ce soir; et je vous réponds que, sans votre compagnie, il y a une heure que je serais au lit.

PARIS.

Ces jours de malheurs ne laissent pas de temps pour les soins de l'amour (1). Je vous souhaite le repos. Madame, présentez mon salut et mes vœux à votre fille.

LADY CAPULET.

Je le veux bien; et demain dès le matin je saurai sa pensée : pour ce soir, elle est enveloppée dans sa tristesse.

(1) *These times of woe afford no time to woo.*

CAPULET.

Pâris, je veux, moi, vous répondre hardiment de l'amour de ma fille. Je présume qu'à tous égards elle se laissera gouverner par son père; je dis plus, je n'en doute pas. Ma femme, allez la trouver avant de vous mettre au lit; instruisez-la de l'amour de mon fils Pâris, et donnez-lui ordre, faites-y bien attention, pour mercredi prochain. Mais attendez : quel jour est-ce aujourd'hui?

PARIS.

Lundi, monseigneur.

CAPULET.

Lundi? Ah! ah! mercredi est trop prochain : allons, que ce soit pour jeudi; pour jeudi. — Dites-lui que jeudi elle sera mariée à ce noble comte. Serez-vous prête? Êtes-vous d'avis de tant presser le jour? Nous ne ferons pas grands préparatifs : un ami ou deux; car, écoutez, le meurtre de Tybalt est si récent! C'est notre cousin; on nous accuserait d'indifférence pour sa mémoire, si nous donnions une grande fête. Ainsi nous inviterons une demi-douzaine d'amis, et voilà tout. — Mais que dites-vous du jour de jeudi?

PARIS.

Monseigneur, je voudrais que jeudi vînt demain.

CAPULET.

Fort bien : allons, retirez-vous. — Ainsi, pour jeudi. — Vous, dès ce soir, voyez Juliette; disposez-la pour ce jour de ses noces. — Adieu, comte. — Holà! des lumières pour mon appartement. Marchez devant moi. Il est si tard, que bientôt l'on pourra dire qu'il est de bonne heure. Je vous salue.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

LA CHAMBRE DE JULIETTE.

Entrent ROMEO et JULIETTE.

JULIETTE.

Veux-tu donc déjà me quitter? Le jour est encore loin de paraître : c'était le rossignol, et non l'alouette, dont la voix a frappé ton oreille inquiète. Toute la nuit il chante là-bas sur ce grenadier. Crois-moi, mon amour, c'était le rossignol.

ROMEO.

C'était l'alouette qui annonce l'aurore, et non pas le rossignol. Vois, ma bien-aimée, ces traits de lumière, jaloux de notre bonheur, qui percent ces nuages vers l'orient : tous les flambeaux de la nuit sont éteints, et le riant matin sur la cime des monts nébuleux, un pied levé, se balance, prêt à s'élancer. Il me faut ou partir et vivre, ou rester et mourir.

JULIETTE.

Non, cette clarté n'est point le jour, j'en suis sûre : c'est quelque météore qu'exhale le soleil pour te servir de flambeau cette nuit, et t'éclairer dans ta route vers Mantoue. Demeure encore un moment : tu ne partiras point sitôt.

ROMEO.

Eh bien! qu'on me surprenne ici, qu'on me conduise à la mort; je suis content, si tu le veux ainsi. Je dirai comme toi, que cette lueur grisâtre n'est pas celle du matin, mais le pâle reflet de la lune, et que ce n'est pas l'alouette dont les accens s'élèvent et vont frapper la voûte des cieux. Ah! crois-moi, j'ai bien plus de penchant à rester, que de volonté de partir. Eh bien, que la mort vienne, la mort sera la bien-venue : Juliette le veut ainsi. Qu'en dis-tu, mon amour? Allons, causons ensemble : non, ce n'est pas le jour.

JULIETTE.

Ah! c'est le jour, c'est le jour : pars de ces lieux, éloigne-toi, fuis. C'est l'alouette qui chante si faux, roulant des sons rudes et discordans, et des dièses désagréables. Certains disent que l'alouette fait dans son chant de gracieuses séparations; il n'en est pas ainsi puisqu'elle nous sépare (1). Quelques uns disent que l'alouette a changé d'yeux avec le crapaud dégoûtant. Oh! maintenant je voudrais qu'ils eussent aussi changé de voix, puisque cette voix nous tire effrayés des bras l'un de l'autre, te chassant d'ici par des fanfares qui appellent le jour. Oh! maintenant, va-t'en, la lumière du jour croît de plus en plus.

ROMEO.

La lumière croît de plus en plus, et de plus en plus nos destins s'assombrissent.

(Entre la nourrice.)

(1) *Some say, the lark makes sweet division;*
This doth not so, for she divideth us.

Depuis ces mots *certains disent*, jusqu'à ceux-ci *le jour*, passé par Letourneur.

LA NOURRICE.

Madame!

JULIETTE.

Nourrice!

LA NOURRICE.

Madame votre mère se prépare à venir à votre chambre : le jour paraît : tenez-vous sur vos gardes; veillez bien autour de vous.

(Elle sort.)

JULIETTE.

Eh bien, fatale fenêtre, laisse donc entrer le jour et sortir mon amant et ma vie.

ROMEO.

Adieu, adieu : encore un baiser, et je vais descendre.

(Romeo descend.)

JULIETTE.

Te voilà donc parti, mon cher amant, mon maître! Ah! mon époux, mon ami! il me faut de tes nouvelles à chaque minute des heures : chaque minute va durer un jour. Oh! qu'à ce compte j'aurai vu couler d'années avant de revoir mon cher Romeo.

ROMEO.

Adieu; je ne laisserai échapper aucune occasion de te faire passer, ô ma bien-aimée, mon salut et mes vœux.

JULIETTE.

Ah! crois-tu que nous nous revoyions jamais?

ROMEO.

Je n'en doute point, et un temps viendra où tous les maux que nous souffrons aujourd'hui feront le sujet de nos doux entretiens.

JULIETTE.

O Dieu! j'ai une ame qui pressent le malheur : il me semble que je te vois, maintenant que tu es descendu, comme un mort couché au fond d'un tombeau; ou ma vue se trouble, ou tu me parais pâle.

ROMEO.

Et moi aussi, mon amante; tu parais de même à mes yeux.—Le chagrin dessèche et boit notre sang : adieu, adieu.

(Romeo sort.)

JULIETTE.

O fortune, fortune! les hommes t'accusent d'inconstance : si tu es volage, qu'as-tu à démêler avec un amant d'une fidélité si rare? Ou plutôt, ô fortune! garde ton inconstance : alors j'espérerai que tu changeras son sort, que tu ne le tiendras pas long-temps éloigné de moi, et que bientôt tu le renverras à son amante.

LADY CAPULET, en dedans.

Eh bien, ma fille, êtes-vous levée?

JULIETTE.

Qui m'appelle? Est-ce ma respectable mère? Couchée si tard, qui la rend si matinale? Quel sujet me procure sa visite à cette heure extraordinaire?

LADY CAPULET.

Eh bien, Juliette, votre santé?

JULIETTE.

Madame, je ne suis pas bien.

LADY CAPULET.

Toujours pleurant la mort de votre cousin? Eh quoi! vos larmes le feront-elles revenir du tombeau? Quand vous en inonderiez sa cendre, vous ne lui rendriez pas la vie. Arrêtez donc vos larmes. Une douleur modérée prouve de la tendresse; mais l'excès du chagrin annonce un défaut de raison.

JULIETTE.

Laissez-moi pleurer une perte aussi sensible.

LADY CAPULET.

Vous sentirez toujours cette perte; mais vous ne reverrez jamais l'ami que vous pleurez.

JULIETTE.

Sentant aussi vivement sa perte, je ne puis m'empêcher de le pleurer toujours.

LADY CAPULET.

Ma fille, je vois ce qui nourrit vos larmes : ce n'est pas tant la mort de votre infortuné cousin, que de savoir vivant le misérable qui l'a tué.

JULIETTE.

De quel misérable parlez-vous, madame?

LADY CAPULET.

De ce misérable Romeo.

JULIETTE.

Un misérable et lui sont à plusieurs milles de distance. Que Dieu lui pardonne! moi, je lui pardonne de tout mon cœur; et cependant nul homme n'afflige mon cœur comme lui.

LADY CAPULET.

Oui, vous souffrez de voir que le traître respire.

JULIETTE.

Oui, madame, et qu'il respire si loin de ces

mains : je voudrais être seule chargée de venger mon cousin.

LADY CAPULET.

Nous en aurons vengeance, ma fille, soyez tranquille. Arrêtez donc vos larmes. Nous avons un ami à Mantoue, où est maintenant cet odieux banni. A ma prière, cet ami lui donnera quelque breuvage efficace qui l'enverra bientôt rejoindre Tybalt. Et alors j'espère que vous serez satisfaite.

JULIETTE.

Non, je ne serai jamais satisfaite, que je ne revoie Romeo.... mort.—Pourquoi mon pauvre cœur est-il donc si cruellement affligé de la perte de mon cousin? Madame, si vous pouviez seulement trouver un homme pour porter le poison, moi, je me chargerais de le préparer, et il le serait de façon que Romeo, dès qu'il l'aurait pris, dormirait bientôt en paix. — Oh! comme mon cœur abhorre de l'entendre nommer — et de ne pouvoir aller le joindre.... et venger l'amitié que je portais à Tybalt sur celui qui l'a tué!

LADY CAPULET.

Trouvez les moyens, et moi je trouverai l'homme. — Mais je vais vous apprendre de joyeuses nouvelles, ma fille.

JULIETTE.

Ah! que la joie vient à propos dans un temps où nous en avons tant besoin : de grace, madame, quelles sont ces nouvelles?

LADY CAPULET.

Oui, oui, ma fille, vous avez un père qui s'occupe de votre bonheur; un père qui, pour consoler vos chagrins, vous prépare un jour de soudaine joie que vous n'attendez pas, et auquel je ne songeais guère non plus.

JULIETTE.

Madame, à la bonne heure : quel est ce jour?

LADY CAPULET.

Un jour bien prochain, ma fille : oui, jeudi matin un jeune et noble cavalier, un beau cavalier, le comte Pâris, dans l'église de Saint-Pierre, fera de vous une épouse heureuse.

JULIETTE.

Par saint Pierre, et par l'église qui lui est consacrée! Pâris ne fera point de moi une épouse heureuse. Je suis étonnée de cette précipitation, et qu'il me faille épouser, avant que l'homme qui doit être mon mari vienne me faire sa cour. Je vous prie, madame, dites à mon père que je ne veux pas me marier encore, et que quand j'épouserai, j'épouserai Romeo, que vous savez que je hais, plutôt que Pâris. — Ce sont là, certes, des nouvelles bien étranges pour vous!

LADY CAPULET.

Voilà votre père qui vient : faites-lui cette réponse vous-même, et voyez comment il la recevra de votre part.

(Entrent Capulet et la nourrice.)

CAPULET.

(1) Lorsque le soleil est couché, l'air se résout en rosée; mais pour le couchant du fils de mon frère, il pleut véritablement. — Comment à cette heure? une gouttière, jeune fille? quoi, toujours en larmes? la pluie va toujours en augmentant? De ta petite personne tu fais une barque, une mer, un ouragan; car toujours tes yeux, que je puis appeler la mer, ont un flux et un reflux de larmes; ton corps est la barque qui vogue dans ces ondes salées; quant à l'ouragan, ce sont tes soupirs qui, luttant de violence avec tes larmes, feront, à moins d'un calme soudain, sombrer ton corps battu de la tempête. — Femme, où en sommes-nous? lui avez-vous fait part de notre décision?

LADY CAPULET.

Oui, seigneur; mais elle ne veut point d'époux; elle vous remercie. Je voudrais que l'insensée fût mariée à son tombeau.

CAPULET.

Et moi aussi, je le voudrais : votre vœu est le mien. Comment, elle ne veut point de mari? Elle ne nous remercie pas? Elle n'est pas fière et joyeuse de ce que nous lui avons ménagé un si digne cavalier pour époux?

JULIETTE.

Non, je ne suis pas joyeuse; mais je suis reconnaissante envers vous. Non, je ne peux jamais être joyeuse de la possession d'un objet que je hais; mais je suis reconnaissante pour la haine même, qui dans l'intention est amour.

CAPULET.

Oh! vraiment, vraiment! Quelle fine logique! Qu'est ceci? *Je vous remercie, et je ne vous remercie pas, et je ne suis pas joyeuse...*

(1) Letourneur a passé depuis : *Lorsque le soleil est couché* jusqu'à *de la tempête*.

Eh bien! ma mignonne, ne me remerciez pas avec des remercîmens, et ne me faites pas fièrement de la fierté; mais préparez vos belles jambes pour jeudi prochain, à aller avec Pâris à l'église de Saint-Pierre, ou je t'y traînerai sur une claie. Hors d'ici, charogne, verte à faire mal; hors d'ici, malheureuse, face de suif!

LADY CAPULET.

Fi, fi! quoi, êtes-vous insensé?

JULIETTE.

Mon bon père! je vous en conjure à genoux; écoutez-moi avec patience; seulement un mot.

CAPULET.

Pends-toi, petite drôlesse, désobéissante coquine! Je te le répète: ou rends-toi à l'église jeudi, ou ne me regarde jamais en face. Ne parle pas, ne réplique pas, pas un souffle: les doigts me brûlent d'impatience.— Eh bien, ma femme, nous nous sommes crus heureux, que Dieu nous ne nous eût donné que cet unique enfant: maintenant je vois que c'en est encore trop d'un, et que nous avons reçu en elle notre malédiction. Loin de moi la malheureuse!

LA NOURRICE.

Que le Dieu du ciel la bénisse! Vous êtes blâmable, monseigneur, de la maltraiter ainsi.

LADY CAPULET.

Allons, la bonne, gardez vos leçons, contenez votre langue; dame Prudence, allez faire la savante avec vos pareilles, allez.

CAPULET.

Taisez-vous, taisez-vous, vieille folle, qui marmottez entre vos dents; allez débiter vos proverbes sur la tasse de votre commère; nous n'avons que faire de vous ici.

LADY CAPULET.

Vous êtes trop vif.

CAPULET.

Pain de Dieu! cela me rend fou: le jour, la nuit, à toute heure, en tout temps, au travail ou au jeu, seul ou en compagnie, toujours soucis en tête pour la voir mariée. Et aujourd'hui, après l'avoir pourvue d'un gentilhomme de noble parentage, de belles manières, plein de jeunesse, rempli des plus brillantes qualités, accompli en tout, tel que la pensée même peut souhaiter un mari; et avoir une malheureuse écervelée, une mignarde toujours plaintive, qui, dans le moment où la fortune s'offre à elle, vous répond: *Je ne veux pas me marier.—Je ne peux aimer.—Je suis trop jeune.—Je vous en prie, pardonnez-moi.* Oui, oui, si vous ne voulez pas vous marier, je vous pardonnerai: allez vivre où vous voudrez; vous n'habiterez toujours pas avec moi. Songez à cela; songez-y bien: je n'ai pas coutume de plaisanter. Jeudi approche; mettez la main sur votre conscience; avisez-vous. Si vous êtes ma fille, je vous donnerai à mon ami; si tu ne l'es pas, vas à l'aventure, meurs de misère et de faim dans les rues: car, sur mon ame, jamais je ne te reconnaîtrai, jamais rien de ce qui m'appartient ne te fera du bien. Compte là-dessus, et songe bien que je ne violerai pas mon serment.

(Il sort.)

JULIETTE.

N'est-il donc point au haut des Cieux de pitié, qui voie l'excès de mon chagrin? O ma tendre mère, ne me rejetez pas loin de vous. Différez ce mariage d'un mois, d'une semaine; ou si vous ne le voulez pas, faites donc dresser mon lit nuptial dans le triste tombeau où gît Tybalt.

LADY CAPULET.

Ne me parlez pas; car je ne vous répondrai pas un mot. Faites à votre gré; tout est fini entre vous et moi.

(Elle sort.)

JULIETTE.

O Dieu! — O nourrice! — comment détourner ce malheur? Mon époux est sur la terre; ma foi est dans le ciel: comment reviendra-t-elle sur la terre, jusqu'à ce que mon époux quitte ce monde, et me la renvoie libre du haut des cieux? — Consolez-moi, conseillez-moi. Hélas! hélas! que le ciel se plaise à exercer un jeu cruel sur une créature aussi faible que moi! — Que dis-tu? n'as-tu pas un seul mot de joie, quelque consolation, nourrice?

LA NOURRICE.

En vérité! voici la seule. Romeo est banni; je gagerais l'univers contre une obole qu'il n'osera jamais revenir vous réclamer; ou, s'il le fait, il faudra que ce soit par quelque menée sourde et cachée. Prenez donc que les choses en soient à ce point; je pense que le meilleur parti pour vous est d'épouser le comte. Oh! c'est un aimable cavalier! Romeo n'est rien auprès. Un aigle, madame, n'a pas un si bel œil, un œil si vif, si perçant, que celui de Pâris. Sur ma conscience,

je crois que vous seriez heureuse dans ce second choix : car il est bien au dessus du premier; et d'ailleurs votre premier époux est mort, ou il vaudrait mieux qu'il le fût, que de vivre banni de ces lieux, sans que vous le possédiez jamais.

JULIETTE.

Parles-tu d'après ton cœur?

LA NOURRICE.

Et d'après ma raison aussi, ou maudissez-les tous deux.

JULIETTE.

Amen.

LA NOURRICE.

Quoi?

JULIETTE.

Oui, tu m'as merveilleusement consolée. Rentre, et dis à ma mère qu'ayant eu le malheur de déplaire à mon père, je suis allée à la cellule de Laurence pour accuser ma faute et en implorer le pardon.

LA NOURRICE.

Je n'y manquerai sûrement pas : et ce parti est très sage.

(Elle sort.)

JULIETTE.

O femme prédestinée pour l'enfer! O scélérate furie! Quel est son plus grand crime, ou de me souhaiter ainsi parjure, ou de ravaler mon époux avec cette même langue qui l'avait tant de fois exalté au dessus de tout objet de comparaison? Va, méchante conseillère, mon cœur et toi désormais seront deux. Je vais trouver le frère Laurence, et savoir s'il a quelque expédient à m'offrir. — Si toutes les ressources m'abandonnent, moi, j'ai le pouvoir de mourir.

(Elle sort.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA CELLULE DU FRÈRE LAURENCE.

Entrent FRÈRE LAURENCE et PARIS.

FRÈRE LAURENCE.

Quoi! jeudi, seigneur? Le terme est bien court.

PARIS.

Mon beau-père Capulet le veut ainsi, et certes ce n'est pas moi qui ralentirai son ardeur.

FRÈRE LAURENCE.

Mais vous ne connaissez pas, dites-vous, les dispositions de sa fille. Cette conduite n'est pas ordinaire; je ne l'approuve point.

PARIS.

Juliette pleure sans mesure la mort de Tybalt, et voilà pourquoi je l'ai si peu entretenue de mon amour : Vénus n'ose sourire dans une maison de larmes. Son père voit du danger à laisser le chagrin prendre sur elle tant d'empire, et, par prudence, il hâte notre mariage pour tarir la source de ses pleurs. La société d'un époux pourra bannir de son cœur un souvenir douloureux que nourrit la solitude. Concevez-vous maintenant le motif de cette précipitation?

FRÈRE LAURENCE, à part.

Je voudrais ignorer le motif qui devrait la ralentir. — Voyez, seigneur, voilà Juliette qui vient à ma cellule.

(Entre Juliette.)

PARIS.

Soyez la bien-venue, ma souveraine et mon épouse.

JULIETTE.

Tout cela pourra être, seigneur, quand je serai votre épouse.

PARIS.

Cela pourra être ! et cela doit être, mon amour, jeudi prochain.

JULIETTE.

Ce qui doit être sera.

FRÈRE LAURENCE.

Rien de plus vrai que cette sentence.

PARIS.

Venez-vous vous confesser à ce père?

JULIETTE.

Si je vous répondais, ce serait me confesser à vous.

PARIS.

Vous lui avouerez aussi, j'en suis sûr, que vous m'aimez.

JULIETTE.

Je vous avouerai à vous que je l'aime.

PARIS.

Et vous lui avouerez aussi, j'en suis sûr, que vous m'aimez.

JULIETTE.

Si je dois lui faire cet aveu, il aura bien plus de prix, fait en votre absence, que devant vous.

PARIS.

Pauvre ame, ton visage est bien flétri par les pleurs !

JULIETTE.

Les pleurs n'ont pas fait grand tort à ma beauté; elle n'avait rien de bien rare.

PARIS.

Tu lui fais par cette réponse plus de tort et d'outrage que ne lui en ont fait tes pleurs.

JULIETTE.

Ce n'est point une calomnie, seigneur, mais une vérité; et ce que j'ai dit, je me le suis dit en face.

PARIS.

Ta beauté est mon bien, et tu la calomnies.

JULIETTE.

Ce que je sais, c'est qu'elle ne m'appartient pas à moi. — Saint père, avez-vous le loisir à présent, ou reviendrai-je vous trouver ce soir?

FRÈRE LAURENCE.

Cette heure est à ma disposition, fille rêveuse. — Seigneur, nous devons rester seuls ensemble.

PARIS.

Dieu me préserve de troubler la dévotion! Juliette, jeudi je vous réveillerai de grand matin; jusqu'à ce jour, adieu ! et recevez ce saint baiser!

(Il sort.)

JULIETTE.

Oh! ferme la porte! et quand tu l'auras fait, viens pleurer avec moi, qui suis sans espoir, sans ressource, sans secours.

FRÈRE LAURENCE.

O Juliette, je connais déjà tes chagrins. Ils me mettent hors de moi. J'apprends que tu dois être mariée à ce comte jeudi prochain, et rien ne peut éloigner ce jour.

JULIETTE.

Frère, ne me dis point que tu sais le malheur qui me menace, que tu ne puisses me dire aussi comment je peux l'éviter. Si ta prudence n'a point de secours à m'offrir, alors approuve seulement ma résolution, et avec ce poignard je vais me secourir à l'heure même. Dieu a uni mon cœur à celui de Romeo; toi, nos mains; et avant que cette main, scellée par toi dans la main de Romeo, se prête à former un autre nœud; avant que mon cœur fidèle, trahissant son premier choix, l'abandonne pour un autre, ce fer me détruira.—Ainsi cherche dans ta longue expérience un conseil présent; ou, vois : ce couteau, sanglant médiateur entre mes perplexités et moi, en sera l'arbitre; il va trancher le nœud, si les lumières de ton grand âge et de ton esprit ne peuvent conduire cet événement à une issue que l'honneur avoue. Parle, ne sois pas si lent à me répondre. Je languis de mourir, si ta réponse n'a point de remède à m'offrir.

FRÈRE LAURENCE.

Arrête, ma fille, j'entrevois un rayon d'espérance; mais il faut une action aussi désespérée que l'est le malheur que nous voulons prévenir. — Si, plutôt que d'épouser le comte Pâris, tu as la force de vouloir te tuer toi-même, et te sauver par la mort de cette ignominie, il est vraisemblable que tu auras aussi la force de tenter un expédient qui ressemble à la mort. Si tu as ce courage, je te donnerai un moyen.

JULIETTE.

Oh! plutôt que d'épouser Pâris, dis-moi de

me précipiter du haut de cette tour qui est devant nous; enchaîne-moi sur le sommet de quelque montagne, hantée par les ours sauvages et les lions rugissans; ou enferme-moi la nuit dans un cimetière, où je sois toute couverte des ossemens retentissans des morts, de membres noircis et de crânes décharnés et jaunis; ou commande-moi d'entrer dans un tombeau nouvellement creusé, et de m'y envelopper avec le mort du même linceul; commande-moi toutes les horreurs dont jusqu'à présent le nom seul m'a fait frissonner, et j'obéirai sans délai, sans crainte, pour vivre l'épouse intacte et fidèle de mon tendre amant.

FRÈRE LAURENCE.

Eh bien, retourne à la maison paternelle, montre un air joyeux, consens à épouser Pâris. Mercredi est demain; demain au soir, fais en sorte qu'on te laisse seule dans ta chambre, écarte ta nourrice; qu'elle ne couche point dans ta chambre. Prends cette fiole, et lorsque tu seras au lit, avale ce breuvage jusqu'à la dernière goutte; soudain coulera dans toutes tes veines une froide et assoupissante humeur qui glacera les esprits de la vie : le pouls, interrompant son mouvement naturel, cessera de battre. Nulle chaleur, nul souffle n'attestera que tu vis. Les roses de tes lèvres et de tes joues seront fanées et livides comme la cendre; tes paupières s'abaisseront comme à l'instant où la mort ferme les yeux à la lumière; chaque partie de ton corps, privée du principe qui l'anime, paraîtra roide, inflexible et froide comme dans le trépas. Tu resteras quarante-deux heures sous cette image d'une mort parfaite; ce temps passé, tu te réveilleras comme d'un sommeil agréable. Le lendemain, ton nouvel époux viendra dès le matin pour hâter ton lever, et il te trouvera morte dans ton lit. Alors, suivant nos usages, parée dans ton cercueil de tes plus beaux atours, et le visage découvert, tu seras portée pour être ensevelie dans le tombeau de ta famille; tu seras placée sous cette même voûte antique où reposent tous les descendans des Capulet. Dans l'intervalle, et avant que tu sois réveillée, Romeo, instruit de tout par mes lettres, viendra dans cette ville; lui et moi nous épierons le moment de ton réveil, et cette nuit-là même, Romeo t'emmènera d'ici dans Mantoue : voilà l'expédient qui te préservera de l'ignominie dont tu es menacée, si nulle atteinte d'inconstance ou de crainte féminine ne vient dans l'exécution abattre ton courage.

JULIETTE.

Donne, oh! donne-moi! ne me parle pas de crainte.

FRÈRE LAURENCE.

Allons, pars; que le courage et le bonheur t'accompagnent dans cette résolution! J'enverrai à Mantoue un religieux porter rapidement notre message à ton époux.

JULIETTE.

Amour, donne-moi le courage; c'est du courage que j'attends mon salut. Adieu, cher père.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

LA MAISON DE CAPULET.

Entrent CAPULET, LADY CAPULET, LA NOURRICE et des DOMESTIQUES.

CAPULET.

Invite toutes les personnes dont le nom est écrit ici. — Toi, va m'arrêter vingt habiles cuisiniers (1).

LE DOMESTIQUE.

Vous n'en aurez aucun de mauvais, seigneur; car je verrai s'ils peuvent se lécher les doigts.

CAPULET.

Comment peux-tu les éprouver de cette manière?

LE DOMESTIQUE.

En vérité, seigneur, c'est un mauvais cuisinier que celui qui ne peut se lécher les doigts : en conséquence, celui qui ne peut se lécher les doigts ne vient pas avec moi.

CAPULET.

Allons, vite! (Le domestique sort.) Nous serons bien mal préparés pour cette noce. — Est-ce que ma fille est allée trouver le frère Laurence?

LA NOURRICE.

Oui, vraiment.

CAPULET.

Fort bien : il pourra peut-être opérer dans son ame quelque heureux changement. — C'est une jeune effrontée bien opiniâtre dans ses volontés.

(Entre Juliette.)

(1) Le passage, depuis ces mots : *Toi, va m'arrêter*, jusqu'à ceux-ci : *avec moi*, a été omis par Letourneur.

LA NOURRICE.

Tenez, voyez comme elle revient de confesse avec un visage riant.

CAPULET.

Eh bien ! mon entêtée, où avez-vous été courir?

JULIETTE.

Où j'ai appris à me repentir de ma coupable désobéissance à mon père et à ses ordres. Le saint frère Laurence m'a enjoint de tomber ici à vos genoux, et d'implorer votre pardon. — Pardon, mon père, je vous en conjure : désormais je me laisserai toujours gouverner par vos volontés.

CAPULET.

Dépêchez quelqu'un vers le comte ; allez, et qu'on l'instruise de ce changement. Je veux que ce nœud soit formé dès demain.

JULIETTE.

J'ai rencontré le jeune comte à la cellule du frère Laurence, et je lui ai accordé tout ce que peut donner un chaste amour, sans passer les bornes de la pudeur.

CAPULET.

Allons, j'en suis réjoui : tout est à merveille ; continuez ; les choses vont comme elles doivent aller.—Il faut que je voie le comte : oui, je veux le voir. Allez, et dites-lui de venir ici. — En vérité, après Dieu, toute notre ville a de grandes obligations à ce révérend et saint frère.

JULIETTE.

Nourrice, voulez-vous venir avec moi dans ma chambre? Vous m'aiderez à assortir la parure que vous croirez convenable au jour de demain.

LADY CAPULET.

Non, non, pas avant jeudi ; nous avons le temps.

CAPULET.

Allez, nourrice, allez avec elle ; nous irons à l'église demain.

(Juliette et la nourrice sortent.)

LADY CAPULET.

Nous serons bien courts dans nos provisions; la nuit est déjà prête à tomber.

CAPULET.

N'ayez point d'inquiétude ; je me donnerai du mouvement, et tout ira bien ; je vous le garantis, ma femme. Allez rejoindre Juliette, aidez-la dans sa toilette ; je ne me couche point cette nuit. Laissez-moi seul. Je me charge du rôle de la ménagère pour cette fois. — Quoi ! tout le monde est à prendre le frais! Allons, je veux en me promenant aussi aller trouver le comte Pâris, et le disposer à la cérémonie de demain. — Mon cœur est merveilleusement léger, depuis que cette fille égarée est rentrée dans son devoir.

(Capulet et sa femme sortent.)

SCÈNE III.

LA CHAMBRE DE JULIETTE.

Entrent JULIETTE et la NOURRICE.

JULIETTE.

Oui, cet ajustement conviendra le mieux : bonne nourrice, je t'en prie, laisse-moi seule cette nuit : j'ai besoin de faire au ciel des prières, pour en obtenir un regard propice sur ma situation, qui, tu le sais, est pleine d'erreurs et de péché.

(Entre lady Capulet.)

LADY CAPULET.

Eh bien, êtes-vous embarrassée? Avez-vous besoin que je vous aide ?

JULIETTE.

Non, madame : nous avons fait un choix des atours nécessaires et le mieux assortis à la cérémonie que je dois remplir demain. Si c'est votre bon plaisir, laissez-moi seule maintenant, et que ma nourrice veille cette nuit avec vous : car, j'en suis sûre, tous vos gens sont bien occupés, dans une fête qui se fait si précipitamment.

LADY CAPULET.

Bonne nuit : va te mettre au lit et te reposer ; tu en as besoin.

(Lady Capulet et la nourrice sortent.)

JULIETTE.

Adieu. — Dieu sait quand nous nous reverrons. Je sens courir dans mes veines le froid de la peur ; il glace mes sens et mon cœur. Il faut que je les rappelle, pour me rassurer. — Nourrice ! — Ah ! qu'a-t-elle besoin ici ? Il faut que j'exécute seule mon effrayante scène. Viens, fiole. — Si ce breuvage n'opérait aucun effet, serais-je donc malgré moi contrainte d'épouser le comte ? Non, non : ce fer m'en préservera ; toi, repose, ici. — Mais si c'était un poison, que le frère m'eût adroitement fourni pour me faire mourir, dans

la crainte de se voir déshonoré lui-même par ce second mariage, lui qui m'a mariée avec Romeo... Je crains que ce ne soit du poison. Et cependant je suis portée à croire que ce n'en est pas, car il a toujours été reconnu pour un saint homme. — Mais quoi ? Si, après que je serai déposée dans le tombeau, j'allais me réveiller avant le temps où Roméo doit venir me délivrer ?... O idée pleine d'épouvante ! Ne serais-je pas alors suffoquée sous cette voûte, dont la sombre entrée ne reçoit aucun air salutaire ? N'y périrais-je pas étouffée avant que mon cher Romeo arrive ? — Ou, si je suis vivante, n'est-il pas vraisemblable que l'horrible idée de la mort et de la nuit, jointe à la terreur du lieu, dans ces profondeurs souterraines, où depuis plusieurs siècles sont entassés les ossemens de mes ancêtres, où gît Tybalt, tout sanglant et encore tout frais dans son drap funéraire; où l'on dit que les spectres viennent s'assembler à certaines heures de la nuit ?.... Hélas ! hélas ! n'est-il pas probable que moi, trop tôt éveillée, dans ces lieux infectés, au milieu des gémissemens des spectres, qui, dit-on, entendus des mortels, leur font perdre la raison ?.... Ou si je m'éveille, ne serai-je pas dans le délire ? Qui sait si, troublée de toutes ces visions épouvantables, je n'irai pas insulter en insensée aux restes de mes ancêtres, arracher Tybalt sanglant de son linceul, et dans mon aveugle démence, m'armant de quelque ossement de mes pères, comme d'une massue, m'en briser la tête ? Oh ! que vois-je ? Il me semble voir l'ombre de mon cousin, cherchant Romeo, qui l'a percé de sa rapière. — Arrête, Tybalt, arrête ! — Romeo, voici le breuvage. Romeo, je bois à toi.

(Elle se jette sur le lit.)

SCÈNE IV.

UNE SALLE DANS LA MAISON DE CAPULET.

Entrent LADY CAPULET et la NOURRICE.

LADY CAPULET.

Tenez, prenez ces clefs, et allez chercher plus d'épices, nourrice.

LA NOURRICE.

Les pâtissiers demandent des dattes et des coings.

CAPULET.

Allons, levez-vous, levez-vous, levez-vous ; le coq a chanté pour la seconde fois, la cloche du beffroi a retenti : il est trois heures. — Bonne Angélique, veillez aux mets qui se cuisent au four. N'épargnez rien.

LA NOURRICE.

Allez, tracassier, allez dormir. En vérité, vous serez malade demain, pour avoir passé la nuit.

CAPULET.

Non, pas du tout : bon, j'ai bien veillé d'autres nuits pour des sujets bien moins intéressans, et je n'en ai jamais été incommodé.

LADY CAPULET.

Oui, vous avez été un coureur d'aventures (1) dans votre temps ; mais je veillerai à ce que vous n'ayez plus maintenant de pareilles veillées.

CAPULET.

Jalouse ! jalouse ! (Entrent trois ou quatre domestiques avec des broches, des bûches et des corbeilles.) Mon ami, qu'est-ce que cela ?

LE DOMESTIQUE.

C'est pour le cuisinier, seigneur ; mais je ne sais pas ce que c'est.

CAPULET.

Hâte-toi, hâte-toi. Maraud, apporte du bois plus sec ; appelle Pierre, il te montrera où il y en a.

LE DOMESTIQUE.

J'ai une tête, seigneur, qui en trouvera sans que je dérange Pierre pour cela.

(Il sort.)

CAPULET.

Par la messe ! bien dit. Tu es un joyeux compagnon. Tu seras une tête de bois (2). — Par ma foi, voilà le jour. Le comte ne tardera pas à venir ici avec la musique : il me l'a promis. (On entend des instrumens.) Mais je l'entends qui s'approche. (Appelant.) Nourrice ! ma femme ! allons : eh bien, nourrice ? Allons, dis-je. (Entre la nourrice.) Allez

(1) *A mouse-hunt*, mot à mot *un chasseur de souris*. Depuis ces mots : *Oui, vous avez été*, jusqu'à ceux-ci : *tu seras une tête de bois*, passé par Letourneur.

(2) *Serv.* I have a head, sir, that will find out logs,
And never trouble Peter for the matter.
Cap. 'Mass, and well said; A merry whoreson : ha,
Thou shalt be logger-head.

Comme on le voit, il y a un jeu de mots entre *logs* (bûches) et *logger head* (tête de bois), qu'il est impossible de rendre.

éveiller Juliette, et donnez vos soins à sa parure ; je vais, moi, causer avec Pâris. Allons, de la célérité : voilà l'époux déjà venu. Hâtez-vous, vous dis-je.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

LA CHAMBRE DE JULIETTE. JULIETTE SUR SON LIT.

Entre LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

Ma maîtresse! allons, chère maîtresse, Juliette! — Elle dort profondément, j'en suis sûre. — Eh bien, mon ange, quoi! si paresseuse? Allons, mon amour, levez-vous, vous dis-je. Madame! ma douce ame! eh bien! votre époux.... Quoi? pas le mot. — Vous vous gorgez de sommeil pour toute la semaine; car la nuit prochaine, j'en réponds, le comte Pâris a gagé son repos que vous ne sommeillerez guère. — Dieu ait pitié de moi! (Ma foi! amen.) Que son sommeil est profond! Il faut absolument que je l'éveille. Madame, madame, madame! Hâtez-vous, si vous ne voulez que le comte vous surprenne au lit. Sa présence alarmerait votre réveil, j'en suis sûre. — Comment! tout habillée et déjà prête! Et elle retombe encore! Il faut nécessairement que je vous réveille : madame, madame, Juliette! — Hélas! hélas! Du secours! du secours! Ma maîtresse est morte. O malheureux jour, faut-il que je sois jamais née! Quelque eau salutaire! Oh, seigneur! oh, madame!

(Entre lady Capulet.)

LADY CAPULET.

Qu'est-ce que ce bruit?

LA NOURRICE.

O journée lamentable!

LADY CAPULET.

Qu'est-ce que c'est?

LA NOURRICE.

Voyez, voyez. — ô funeste jour!

LADY CAPULET.

O malheureuse, malheureuse que je suis! Mon enfant, mon unique vie! Reviens à la vie, rouvre tes yeux, ou je veux mourir avec toi. — Du secours, du secours! appelez du secours.

(Entre Capulet.)

CAPULET.

Cela est honteux, amenez donc Juliette : son époux est arrivé.

LA NOURRICE.

Elle est morte, elle est morte! O jour maudit!

CAPULET.

Oh! laissez-moi la voir. — Hélas! elle est déjà froide; son sang est glacé, et ses muscles roides: il y a déjà long-temps que la vie a abandonné ces lèvres. O époque maudite! infortuné vieillard!

LA NOURRICE.

O déplorable jour!

LADY CAPULET.

O temps de désastres!

CAPULET.

La mort, qui me l'enlève et me plonge dans le deuil, enchaîne ma langue et éteint ma voix.

(Entrent le frère Laurence et Pâris, avec des musiciens.)

FRÈRE LAURENCE.

Eh bien, l'épouse est-elle prête à venir à l'église?

CAPULET.

Elle est prête à y aller, mais pour n'en revenir jamais. — O mon fils, dans la nuit même qui précède tes noces, la mort a envahi la couche de ton épouse. Vois, elle est là étendue, cette jeune fleur; c'est le trépas qui te l'a ravie. Au lieu de toi, c'est le trépas qui est mon gendre.

PARIS.

N'ai-je donc soupiré si long-temps après cette aurore, que pour la voir offrir à mes yeux pareil spectacle?

LADY CAPULET.

O jour de malédiction! malheureux jour que j'abhorre! O heure la plus déplorable que le temps ait jamais vue dans sa course éternelle! N'avoir qu'une seule, une pauvre et chère enfant, une enfant qui m'aimait, une fille unique, pour ma joie et ma consolation, et la cruelle mort la ravit à mes vœux!

LA NOURRICE.

O malheur! ô jour de calamité! jour lamentable! jour de douleur! le plus affreux que jamais, jamais j'aie encore vu! O exécrable jour!

PARIS.

O détestable mort! comme tu m'as trompé, désespéré, assassiné! O divorce éternel! ô cruelle, cruelle mort, tu m'as détruit tout entier. O ma

bien-aimée, ma vie! hélas! tu n'es plus ma vie; mais tu es encore ma bien-aimée, dans le sein même de la mort.

CAPULET.

O heure de désolation! pourquoi viens-tu anéantir la cérémonie fortunée de ce jour? O mon enfant! mon enfant! mon ame et ma vie! Te voilà morte! morte! Hélas! je n'ai plus de fille, et avec elle toute ma joie est ensevelie dans le même tombeau!

FRÈRE LAURENCE.

Hé, paix! N'avez-vous pas honte? Le remède du désespoir n'est pas dans ces emportemens désepérés. — Le ciel et vous, aviez une part dans cette enfant : maintenant le ciel la possède tout entière; et c'est un bonheur pour elle. Vous ne pouviez sauver du trépas la part qui vous appartenait d'elle; mais le ciel conserve la sienne dans une jeunesse immortelle. Le comble de vos vœux était son avancement; c'était votre paradis, de la voir établie dans une fortune brillante : et maintenant vous vous désolez, en la voyant élevée au dessus des nues, à la hauteur du ciel même? Oh! malgré votre amour pour votre fille, vous ne savez pas l'aimer. Vous voilà tout hors de vous, parce que vous la voyez heureuse. L'épouse heureuse n'est pas celle qui vit long-temps sous le joug du mariage, mais celle qui meurt jeune épouse. Séchez vos larmes; couvrez de fleurs ce beau corps, et suivant nos coutumes, faites-la porter à l'église, parée de ses plus brillans atours. Dans ces pertes, si la tendre et faible nature commande nos larmes, la raison plus éclairée sourit aux larmes que verse la nature.

CAPULET.

Tous les apprêts que nous avions ordonnés pour la pompe nuptiale se changent en pompe funèbre; nos instrumens ont fait place au son lugubre des cloches; la fête des noces est devenue un triste festin d'obsèques; à nos hymnes d'allégresse succèdent des chants lamentables; et ces fleurs qui devaient orner sa tête, vont couvrir son cercueil : tout est renversé, et de sa première destination passe au plus triste usage.

FRÈRE LAURENCE.

Retirez-vous, seigneur, et vous aussi, madame, suivez votre époux. Pâris, sortez avec eux. Que chacun se prépare à accompagner ce beau corps à son tombeau. Le ciel, pour quelque offense, jette sur vous un regard de colère; ne l'irritez plus, en résistant à sa volonté suprême.

(Capulet, lady Capulet, Pâris et le frère sortent.)

UN MUSICIEN.

Ma foi, nous pouvons serrer nos flûtes et nous en aller.

LA NOURRICE.

Honnêtes gens, cessez, ah! cessez. Vous voyez que c'est une aventure bien triste.

(Elle sort.)

UN MUSICIEN.

Oui, par ma gorge! il y aurait mieux à faire.

(Entre Pierre.)

PIERRE (1).

Musiciens, hé! musiciens : *Contentement du cœur* (2), *Contentement du cœur!* oh! si vous voulez que je vive, jouez *Contentement du cœur.*

UN MUSICIEN.

Pourquoi *Contentement du cœur?*

PIERRE.

O musiciens! parce que mon cœur joue de lui-même : *Mon cœur est plein de tristesse* (3). Oh! jouez-moi quelque air joyeux (4) pour me réconforter.

UN MUSICIEN.

Nous ne jouerons pas d'air; ce n'est pas le moment de chanter maintenant.

PIERRE.

Vous ne voulez donc pas?

UN MUSICIEN.

Non.

PIERRE.

Alors je vous le donnerai, et il sonnera.

UN MUSICIEN.

Que nous donnerez-vous?

PIERRE.

(5) Ma foi! pas d'argent, mais la charge : je vous donnerai le ménétrier.

(1) Tout le dialogue entre Pierre et les musiciens a été passé par Letourneur.

(2) *Heart's ease*, air d'une ballade populaire du temps de Shakspeare.

(3) *My heart is full of woe*, refrain d'une autre ballade.

(4) *Dump* signifiait anciennement une sorte de danse, aussi bien que *chagrin*.

(5) *Pet.* No money, on my faith; but the gleek:
I will give you the minstrel.
Mus. Then will I give you the serving-creature.

UN MUSICIEN.

Eh bien! je vous donnerai le valet.

PIERRE.

Alors je logerai la dague du valet sur votre caboche. Je ne porterai point de noires : je vous jouerai en *ré*, en *fa*. Prenez-vous note de moi?

UN MUSICIEN.

Vous nous jouez en *ré* et en *fa*, et vous prenez note de nous.

DEUXIÈME MUSICIEN.

Rengaînez, je vous prie, votre dague, et mettez votre esprit en dehors.

PIERRE.

Alors tenez-vous en garde contre mon esprit; je vous battrai sec avec un esprit de fer, et je dégaînerai ma dague de même métal. — Répondez-moi en hommes :

Quand le chagrin poignant blesse le cœur
Et que de douloureuses peines oppressent l'esprit,
Alors la musique, au son argentin...

Pourquoi *son argentin?* Pourquoi *la musique au son argentin?* Qu'en dites-vous, Simon Corde-à-Boyaux?

PREMIER MUSICIEN.

En vérité, parce que la musique a un son agréable.

PIERRE.

Joli! Qu'en dites-vous, Hugues Rebeck (1)?

DEUXIÈME MUSICIEN.

Je dis *son argentin*, parce que les musiciens jouent pour de l'argent.

PIERRE.

Joli pareillement! — Qu'en dites-vous, Jacques Poste-de-Son (2)?

TROISIÈME MUSICIEN.

Ma foi! je ne sais que dire.

PIERRE.

Oh! je vous demande pardon! vous êtes le chanteur : je parlerai pour vous. Il y a *la musique au son argentin*, parce que des gaillards comme vous ne reçoivent point d'or pour leur musique :

Alors la musique au son argentin
Apporte promptement un remède à leurs maux.

(Il sort en chantant.)

PREMIER MUSICIEN.

Quel empesté coquin est-ce là?

DEUXIÈME MUSICIEN.

Qu'il aille se faire pendre (3). Venez, nous attendrons ici les gens du convoi, et resterons à dîner.

(Ils sortent.)

Pet. Then will I lay the serving-creature's dagger on your pate. I will carry no crotchets : I'll *re* you, I'll *fa* you; Do you note me?

Mus. And you *re* us, and *fa* us, you note us.

2 *Mus.* Pray you, put up your dagger, and put out your wit.

Pet. Then have at you with my wit; I will dry-beat you with an iron wit, and put up my iron dagger, etc.

Tout ce dialogue, plein de jeux de mots et d'allusions dont la clef est aujourd'hui perdue, a fort embarrassé les commentateurs; il embarrasse encore davantage le traducteur, qui ne peut se décider, comme Letourneur, à le passer.

(1) *Rebeck*, ancien nom du violon.
(2) *James Sound-post.*
(3) *Hang him, Jack!*

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE RUE DE MANTOUE.

Entre ROMEO.

Si je puis me fier au sommeil, et voir la vérité dans ses illusions flatteuses, mes songes me présagent de joyeuses nouvelles qui sont sur le point de m'arriver. L'ame qui règne dans mon sein repose légère sur son trône, et, durant tout ce jour, un sentiment nouveau pour moi m'élève au dessus de la terre, et me remplit d'idées riantes et fortunées. J'ai rêvé que mon épouse est venue en ces lieux, et m'a trouvé sans vie, — étrange songe, qui laisse à un homme mort la faculté de penser! — et que ses baisers ont soufflé la vie sur mes lèvres; que je me suis ranimé et vu assis sur le trône d'un empereur. O ciel! quelle est donc la douceur des jouissances réelles de l'amour, puisque ses vaines images, présentées par un songe, versent tant de joie dans le cœur!

(Entre Balthazar.)

Des nouvelles de Vérone! — Eh bien! Balthazar, ne m'apportes-tu pas des lettres du frère Laurence? Comment se porte ma Juliette? Mon père jouit-il d'une bonne santé? Comment se porte ma Juliette? Je te fais deux fois cette question; car rien ne peut être mal, si ma Juliette est bien.

BALTHAZAR.

Juliette est bien; ainsi rien ne peut être mal... son ame immortelle vit parmi les anges, et son corps repose dans le tombeau des Capulet. Je l'ai vue couchée sous la voûte où dort sa famille, et je suis parti sur-le-champ pour venir vous l'apprendre. Oh! pardonnez, si je vous apporte ces funestes nouvelles; vous ne m'avez laissé à Vérone que pour m'acquitter de ce devoir.

ROMEO.

En est-il ainsi? — A présent, je te défie, fatale destinée. — Tu connais ma demeure. Va..... apporte-moi de l'encre et du papier, et fais-moi préparer des chevaux : je pars de ces lieux cette nuit.

BALTHAZAR.

Excusez-moi, seigneur; mais je n'ose vous laisser seul : vos yeux ternes et farouches semblent annoncer quelque dessein funeste.

ROMEO.

Va, tu te trompes. Laisse-moi, et fais ce que je t'ordonne. — N'as-tu point de lettre du religieux pour moi?

BALTHAZAR.

Non, mon cher maître.

ROMEO.

N'importe. Pars, et songe à m'amener des chevaux : je te rejoins dans le moment.

(Balthazar sort.)

Oui, Juliette, je veux reposer avec toi cette nuit : cherchons les moyens. — O idée de destruction! que tu es prompte à entrer dans les pensées de l'homme au désespoir! Je me souviens d'un apothicaire qui demeure ici aux environs, je l'ai remarqué dernièrement; il était couvert de méchans lambeaux. Des yeux caves sous d'épais sourcils; — il triait des simples; — un visage hâve, maigre! L'affreuse misère l'avait rongé jusqu'aux os! Du plancher de sa boutique mal fournie, pendaient une tortue de mer, un crocodile empaillé et d'autres peaux de poissons informes;

autour de ses tablettes de stériles rangées de tiroirs étiquetés et vides, des vases d'une terre verte et grossière, des vessies et des herbes vieillies, de méchans paquets de ficelle, et quelques pains de roses surannés, clair-semés çà et là, pour servir de montre. En voyant sa profonde misère, je me disais à moi-même : si un homme avait besoin de poison, quoique la vente en soit punie de mort à Mantoue, voilà un malheureux qui lui en vendrait. Oh! cette pensée était donc un pressentiment du besoin que j'étais près d'en avoir; et il faut que ce misérable m'en vende. — Autant que je m'en souviens, c'est ici sa demeure. — Comme c'est aujourd'hui une fête, la boutique du pauvre hère est fermée. Holà, holà, apothicaire!

(Entre l'apothicaire.)

L'APOTHICAIRE.

Qui appelle si fort?

ROMEO.

Homme, approche. Je vois que tu es pauvre : tiens, voilà quarante ducats : donne-moi une drachme de poison, mais d'un poison violent et prompt, qui se répande dans toutes les veines avec tant d'activité, que l'homme lassé de vivre qui l'aura pris, tombe mort, et que la vie soit chassée du corps avec la violence dont la poudre qui s'enflamme se précipite des flancs du bronze homicide.

L'APOTHICAIRE.

J'ai de ces poisons mortels; mais la loi de Mantoue punit de mort quiconque en débite.

ROMEO.

Quoi! tu es dénué de tout, en proie à l'indigence, et tu as peur de mourir? La famine dévore tes joues; le besoin et la souffrance sont peints dans tes yeux hagards; la pauvreté et le mépris qui la suit sont attachés à toi. Le monde ni ses lois ne sont point tes amis; le monde n'a point fait de loi pour t'enrichir : brave donc ses lois, sors de ta misère et prends cet or.

L'APOTHICAIRE.

C'est ma pauvreté et non pas ma volonté qui l'accepte.

ROMEO.

C'est ta pauvreté que je paie et non ta volonté.

L'APOTHICAIRE.

Mettez cette drogue dans telle liqueur que vous voudrez, buvez-la, et eussiez-vous la force de vingt hommes ensemble, elle vous aura bientôt expédié.

ROMEO.

Tiens, voilà ton or; poison plus funeste pour le cœur des mortels, et qui commet bien plus de meurtres dans ce monde abhorré, que ces chétives compositions que tu n'as pas la liberté de vendre. C'est moi qui te vends du poison : toi, tu ne m'en as pas vendu. — Adieu : achète de quoi te nourrir, et remets de la chair sur ton squelette. — Viens, breuvage ami de mon cœur, tu n'es pas un poison pour moi : viens avec moi au tombeau de Juliette; c'est là que tu dois me servir.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

LA CELLULE DE FRÈRE LAURENCE.

Entre FRÈRE JEAN.

FRÈRE JEAN.

Saint frère franciscain, mon frère! holà!

(Entre frère Laurence.)

FRÈRE LAURENCE.

Je crois entendre la voix de frère Jean. — Sois le bien-venu de Mantoue; quelles nouvelles de Romeo? Ou s'il a écrit ses sentimens, donne-moi sa lettre.

FRÈRE JEAN.

Sur le point de partir, j'allais chercher un frère de notre ordre pour m'accompagner; il était à visiter les malades de cette ville. Je le trouvai; mais les gardes de la ville, soupçonnant que nous étions tous deux dans une maison infectée de la contagion, ont fermé les portes et n'ont jamais voulu nous laisser sortir. Ma course vers Mantoue a été arrêtée là.

FRÈRE LAURENCE.

Qui donc a porté ma lettre à Romeo?

FRÈRE JEAN.

Je n'ai pu l'envoyer; je l'ai encore dans mes mains. Je n'ai même pas pu trouver de messager qui te la rapportât, tant ils redoutaient la contagion!

FRÈRE LAURENCE.

O funeste contre-temps! Par notre saint fondateur, cette lettre n'était pas indifférente! Elle

portait un message de la plus grande importance, et ce retard peut entraîner les plus grands malheurs. — Frère Jean, pars, va me chercher un levier de fer, et me l'apporte promptement dans ma cellule.

FRÈRE JEAN.

Frère, je vais te l'apporter.

(Il sort.)

FRÈRE LAURENCE.

Il est temps que je me rende sous la voûte sépulcrale, et avant trois heures je dois éveiller la belle Juliette. — Elle va me charger de malédictions, en apprenant que Romeo n'a pas eu connaissance de ce qui vient d'arriver; mais je récrirai de nouveau à Mantoue, et je garderai Juliette dans ma cellule jusqu'à l'arrivée de Romeo. — Pauvre Juliette! enfermée toute vivante dans la tombe d'un mort!

(Il sort.)

SCÈNE III.

UN CIMETIÈRE, DANS LEQUEL ON VOIT UN MONUMENT APPARTENANT AUX CAPULET.

Entrent PARIS et son PAGE qui porte une torche.

PARIS.

Page, donne-moi ton flambeau. Éloigne-toi et te tiens à l'écart. — Non, remporte-le : je ne veux pas être vu. Va te coucher là-bas sous ces cyprès, et applique ton oreille à la terre : nul pied ne foulera le cimetière que tu n'entendes ses pas, tant sa surface est affaiblie et mouvante à force d'y creuser des tombeaux! Si tu entends quelqu'un approcher, avertis-moi par un coup de sifflet. — Donne-moi ces fleurs. Fais ce que je t'ordonne : va.

LE PAGE.

Je suis presque effrayé de rester seul ici dans ce cimetière; cependant je vais m'y aventurer.

(Il sort.)

PARIS, jetant des fleurs.

Tendre rose, je sème des fleurs sur l'entrée de ton lit. Belle Juliette, qui partages le séjour des anges, accepte ce dernier hommage de ma main. Vivante, je t'honorai; morte, je viens rendre à ta tombe ces tristes et derniers devoirs.

(Le page siffle.)

Mon page m'avertit que quelqu'un approche : quel pied sacrilége erre dans ces lieux pendant la nuit? Vient-on troubler mes tristes fonctions et le culte d'un fidèle amour? Comment, avec un flambeau? O nuit! cache-moi un moment dans tes voiles.

(Entrent Romeo et Balthazar, qui porte une torche, etc.)

ROMEO.

Donne-moi cette pioche et ce levier de fer. Tiens, prends cette lettre, et demain dès le jour songe à la remettre à mon père. Donne-moi ton flambeau. Sur ta vie, je t'enjoins, quoi que tu puisses entendre ou voir, de rester au loin à l'écart, et de ne pas m'interrompre dans le cours de mes résolutions. Si je descends dans cet asile de la mort, c'est pour contempler encore les traits de ma bien-aimée; je veux aussi ôter de son doigt insensible un anneau précieux, un anneau dont j'ai besoin pour un usage qui est cher à mon cœur. Ainsi, éloigne-toi de moi, va-t'en. — Si, poussé par un soupçon curieux, tu reviens épier ce que j'ai dessein d'exécuter, par le ciel! je te déchirerai en pièces, et je joncherai de tes lambeaux ce cimetière affamé. L'heure, le lieu, mes projets sont sauvages et farouches; ils sont plus terribles, plus inexorables que les tigres ou la mer en furie.

BALTHAZAR.

Je vais me retirer, seigneur, et je ne vous troublerai point.

ROMEO.

C'est en m'obéissant que tu me prouveras ton attachement. Prends cela. Vis et sois heureux. Adieu, honnête serviteur.

BALTHAZAR.

C'est parce que je le suis, que je veux me cacher ici autour. Ses regards m'ont rempli d'effroi, je redoute ses desseins.

(Il sort.)

ROMEO.

Toi, détestable gouffre, bouche de la mort, qui as englouti ce que la terre possédait de plus précieux, c'est ainsi que je force tes mâchoires pourries de s'ouvrir. Tu dois être assouvie; mais je veux te gorger encore d'une nouvelle proie.

(Il enfonce la porte du monument.)

PARIS.

C'est lui, c'est ce hautain Montaigu, banni, qui a tué mon cousin, meurtre dont le chagrin, à ce qu'on croit, a causé la mort de la belle Juliette. Sans doute il vient ici dans quelque lâche dessein, pour insulter à ces cendres inanimées. Je veux le

saisir. — Suspends tes efforts impies, vil Montaigu : peut-on poursuivre la vengeance au delà de la mort? Lâche proscrit, je te saisis et t'arrête; obéis et suis-moi, car il faut que tu meures.

ROMEO.

Oui, il le faut, et c'est pour mourir que je suis ici. Jeune homme, ne tente point un homme désespéré; fuis de ce lieu, et laisse-moi. Vois tous ces morts, et que leur vue t'épouvante. Je t'en conjure, jeune homme, ne charge point ma tête d'un autre crime, en me forçant à la fureur. Oh! va-t'en. Par le ciel, je t'aime plus que moi-même; car je viens en ce lieu armé contre mes jours. Ne m'arrête plus, va-t'en, et dis que la pitié d'un furieux t'a commandé de fuir.

PARIS.

Je brave ta pitié, et je te saisis au corps comme un coupable, qu'un dessein criminel a conduit en ce lieu.

ROMEO.

Tu veux donc me provoquer? Eh bien! songe à te défendre, jeune homme.

(Ils se battent; Pâris tombe.)

LE PAGE.

O Seigneur! ils se battent : je cours avertir la garde.

PARIS.

Oh! je suis mort. S'il te reste de la pitié, ouvre la tombe et me couche à côté de Juliette.

(Il meurt.)

ROMEO.

Sur ma foi, je le ferai. Laisse-moi parcourir tes traits, cousin de Mercutio, noble Pâris! — Que m'a dit Balthazar, lorsque mon ame agitée ne faisait nulle attention à lui pendant la route? Je crois qu'il m'a dit que Pâris aurait épousé Juliette. Ne me l'a-t-il pas dit, ou l'aurais-je rêvé? — Ou bien le délire de mon imagination, en l'entendant parler de Juliette, m'aurait-il inspiré cette idée? — Oh! donne-moi ta main, toi dont le nom était écrit avec le mien dans le livre du malheur; je veux t'ensevelir dans un tombeau glorieux. Que dis-je? un tombeau? Non, c'est un paradis, jeune infortuné : car Juliette y repose; et l'éclat de sa beauté remplit cette voûte de lumière et d'allégresse. (Il couche Pâris dans le monument.) — Combien de fois des hommes, à l'article de la mort, ont eu un rayon de joie! C'est ce qu'on nomme l'éclair avant-coureur du trépas. Oh! je puis donner ce nom au sentiment que j'éprouve. — O mon amante, mon épouse! la mort qui a sucé l'ambroisie de ton haleine, n'a pas encore eu de pouvoir sur ta beauté; elle éclate encore sur tes lèvres vermeilles, sur tes joues de rose, et dans tous tes traits : la mort ne t'a pas conquise tout entière. — Tybalt, te voilà donc couché dans ton linceul sanglant! Quelle faveur plus grande puis-je te faire, que de détruire de la même main qui a moissonné ta jeunesse, la jeunesse de l'homme qui fut un moment ton ennemi? Cher cousin, pardonne. — O chère Juliette! pourquoi es-tu si belle encore? Non, je ne sors plus de ce sombre palais. C'est ici que je veux fixer ma demeure avec les vers qui sont maintenant ta compagnie; oui, c'est ici que je veux établir mon éternel repos, et secouer le joug des étoiles ennemies, en me séparant de ce corps lassé du monde et de la vie. Mes yeux, jetez sur elle votre dernier regard; mes bras, embrassez-la pour la dernière fois; et vous, mes lèvres, par où la vie respire, scellez d'un baiser légitime un pacte éternel avec l'insatiable mort. — Viens, amer conducteur, guide rebutant, pilote désespéré, précipite et brise maintenant sur les écueils ma barque fatiguée de la mer et de ses erreurs. Voici pour boire à mon amante! — (Il boit.) O fidèle apothicaire, ton breuvage est prompt dans ses effets. — Avec ce baiser je meurs.

(Il meurt.)

(Entre frère Laurence avec une lanterne, un levier et une bêche.)

FRÈRE LAURENCE.

O saint François, sois mon guide! Oh combien de fois dans la nuit mes pieds affaiblis par l'age ont heurté contre ces tombeaux! — Qui vient ici?

(Entre Balthazar.)

BALTHAZAR.

C'est un ami et quelqu'un qui vous connaît bien.

FRÈRE LAURENCE.

Le bonheur vous accompagne! Dites-moi, mon bon ami, quel est ce flambeau là-bas, qui prête en vain sa lumière à ces têtes privées de leurs yeux? Autant que je puis en juger, il brûle dans le monument des Capulet.

BALTHAZAR.

Oui, père vénérable, c'est là qu'il brûle. — Il éclaire mon maître, qui fut chéri de vous.

FRÈRE LAURENCE.

Qui, ton maître?

BALTHAZAR.

Romeo.

FRÈRE LAURENCE.

Combien y a-t-il qu'il est là?

BALTHAZAR.

Une grande demi-heure.

FRÈRE LAURENCE.

Entre avec moi sous la voûte.

BALTHAZAR.

Je n'ose. Mon maître ignore que je n'ai pas quitté ce lieu; et d'un regard terrible il m'a menacé de la mort, si je revenais épier ses desseins.

FRÈRE LAURENCE.

Eh bien! reste donc ici. J'y entrerai seul. La crainte s'empare de moi: oh! je tremble qu'il ne soit arrivé quelque accident funeste.

BALTHAZAR.

Comme je dormais sous ce cyprès que vous voyez, j'ai rêvé que mon maître se battait avec un autre homme, et que mon maître l'a tué.

FRÈRE LAURENCE.

Romeo! — Hélas! hélas! A qui est le sang qui arrose les pierres de l'entrée du caveau? Que signifient ces épées ainsi sans maîtres, dispersées dans cet asile de paix, et teintes d'un sang livide? O Romeo! c'est toi que je vois pâle et sans vie! — Un autre encore! Quoi, Pâris aussi! tous deux baignés dans leur sang! Ah! quelle heure malheureuse a été souillée de ce lamentable désastre? — Juliette se ranime!

JULIETTE se réveillant.

O frère secourable, où est mon époux? Je me rappelle bien en quel lieu je devrais être en ce moment, et je me trouve ici! Où est mon cher Romeo?

(Bruit au dedans.)

FRÈRE LAURENCE.

J'entends du bruit. — Dame, sortez de cet antre contagieux de la mort, et d'un sommeil contre nature. Une puissance plus forte que la nôtre, et à laquelle nous ne pouvons résister, a traversé nos desseins. Venez, sortez de ce lieu. Votre époux, qui vit dans votre cœur, est là gisant et mort, et Pâris aussi. — Suivez-moi, je vais vous faire entrer dans une communauté de saintes religieuses. Ne vous arrêtez pas à me faire des questions; la garde approche: venez, venez, chère Juliette. (Nouveau bruit.) Je n'ose m'arrêter un moment de plus.

(Il sort.)

JULIETTE.

Va, laisse-moi en ce lieu; je n'en veux plus sortir. — Que vois-je? Une coupe enfermée dans la main de mon fidèle amant! Le poison, je le vois, a tranché sa jeune vie. — O ingrat! d'avoir tout épuisé, sans laisser quelques gouttes amies à ton épouse, pour la secourir après toi! Je veux baiser tes lèvres: peut-être y recueillerai-je encore quelques restes du poison, assez du moins pour me donner la mort que je désire. (Elle lui donne un baiser.) Ah! tes lèvres sont tièdes encore!

(Entrent la garde et le page de Pâris.)

LE SOLDAT DE GARDE à l'intérieur.

Conduis-nous, jeune homme. Par quel chemin?

JULIETTE.

Oui, j'entends du bruit! Je vais hâter l'instant. (Elle saisit la dague de Romeo.) O bienheureux poignard! voici le fourreau; toi, va pourrir ici, et laisse-moi mourir.

(Elle se frappe.)

LE PAGE.

Voici l'endroit: là où brûle ce flambeau.

LE SOLDAT.

La terre est ensanglantée. Cherchez autour du cimetière; allez, quelques gardes, et tout homme que vous rencontrerez, saisissez-le. O spectacle de pitié! Voilà le comte mort ici; et Juliette nageant dans son sang, toute tiède encore: elle est ensevelie depuis deux jours, et il n'y a qu'un moment qu'elle vient d'expirer! Allez instruire le prince. Courez chez les Capulet, avertissez les Montaigu. Vous autres, cherchez encore... Voilà bien le lieu où se sont passées ces affreuses scènes; mais pour en pénétrer la cause, il faudra que nous ayons fait d'autres découvertes.

(Quelques gardes entrent avec Balthazar.)

SECOND SOLDAT DE GARDE.

Voici le page de Romeo, nous l'avons trouvé dans le cimetière.

PREMIER SOLDAT.

Assurez-vous de lui, jusqu'à l'arrivée du prince.

(Entre un autre soldat avec le frère Laurence.)

TROISIÈME SOLDAT.

Voici un religieux qui tremble, soupire et pleure. Nous avons ôté de ses mains cette bêche et ce levier, et nous l'avons trouvé traversant ce côté du cimetière.

PREMIER SOLDAT.

De violens soupçons! Arrêtez aussi ce religieux.

(Entre le prince avec sa suite.)

LE PRINCE.

Quel malheur a devancé le jour, et vient interrompre si matin notre repos?

(Entrent Capulet et sa femme, etc.)

CAPULET.

Quel peut donc être l'objet de ces cris aigus?

LADY CAPULET.

Le peuple crie dans les rues, *Romeo;* d'autres, *Juliette;* d'autres, *Pâris*. Et tous courent en poussant des clameurs vers notre monument.

LE PRINCE.

Quelles sont donc ces terreurs dont le bruit épouvante nos oreilles?

UN SOLDAT DE GARDE.

Mon souverain, ici est le comte Pâris tué, et Romeo mort, et Juliette, qu'on disait morte il y a deux jours, n'est pas froide encore; elle vient d'être tuée.

LE PRINCE.

Continuez vos recherches, et tâchez de découvrir comment ce carnage affreux est arrivé.

LE SOLDAT.

Voici un religieux, et le page de Romeo, que nous avons trouvés avec des instrumens propres à ouvrir ces tombeaux.

CAPULET.

O ciel! ô ma femme! voyez comme notre fille nage dans le sang! Ce poignard s'est mépris : voyez, en voilà le fourreau vide posé sur le dos d'un Montaigu. Et le fer s'est égaré dans le sein de ma fille!

LADY CAPULET.

O malheureuse! ce spectacle de mort est pour moi le signal funèbre qui appelle ma vieillesse au tombeau.

(Entrent Montaigu et d'autres.)

LE PRINCE.

Approche, Montaigu : tu t'es levé dès le jour, pour voir ton fils et ton héritier déjà couché sur la poussière.

MONTAIGU.

Hélas! prince, ma femme est morte cette nuit : la douleur de l'exil de mon fils l'a suffoquée. Quels malheurs nouveaux conspirent encore contre ma vieillesse?

LE PRINCE.

Regarde, et vois.

MONTAIGU.

O fils cruel! quelle barbarie à toi de devancer ton père au tombeau!

LE PRINCE.

Ferme pour un moment la bouche du reproche, jusqu'à ce que nous ayons pu éclaircir ces mystères, et en découvrir la source, la cause et les progrès; et alors je me range moi-même du parti de vos malheurs, et me charge de vous conduire à la mort. En attendant, contenez-vous, et que la patience impose silence à vos plaintes.—Qu'on amène devant moi les parties soupçonnées.

FRÈRE LAURENCE.

Je suis le plus soupçonné et le moins capable de l'action. Le temps et les lieux déposent contre moi de cet affreux carnage; et je comparais ici pour m'accuser et me justifier, me condamner et m'absoudre.

LE PRINCE.

Hâtez-vous d'expliquer tout ce que vous savez.

FRÈRE LAURENCE.

Je serai court; aussi bien mon haleine ne suffirait pas à la longueur de ce triste récit.—Romeo, qui est là mort, était l'époux de Juliette, et Juliette, que vous voyez là gisante, était l'épouse fidèle de Romeo. C'est moi qui les avais unis, et le jour de leur mariage secret fut le dernier des jours de Tybalt, dont la mort prématurée a banni de cette ville le nouvel époux de Juliette. C'était l'exil de Romeo, et non la mort de Tybalt, que Juliette pleurait. Vous, Capulet, pour l'arracher à sa douleur, vous l'avez promise au comte Pâris, que vous avez voulu la contraindre d'épouser. Ce fut alors qu'elle vint me trouver, et, les yeux égarés, elle me pressa de lui fournir le moyen de se préserver de ce second mariage, en menaçant de se tuer elle-même dans ma cellule et sous mes yeux. Moi, usant des secrets de mon art, je lui donnai un breuvage assoupissant qui a rempli l'effet que je me proposais. Il a répandu sur elle une image parfaite de la mort. Dans l'intervalle, j'écris à Romeo de revenir dans ce lieu, pendant cette fatale nuit, pour m'aider à l'ôter de ce tombeau emprunté; c'était le terme où la force du breuvage devait cesser. Mais par un malheureux contretemps, le religieux qui portait ma lettre a été re-

tardé, et ma lettre me revint hier au soir. Moi, resté seul, je suis venu à l'heure marquée où Juliette devait se réveiller, dans l'intention de la faire sortir de cette voûte sépulcrale, et de la tenir cachée dans ma cellule, jusqu'à ce que j'eusse une occasion favorable d'envoyer instruire Romeo. Mais lorsque j'arrivai dans ce lieu, quelques minutes avant le moment du réveil de Juliette, je trouvai le noble Pâris étendu ici sur la terre, et le fidèle Romeo mort. Juliette s'éveille; je la presse de sortir de cette voûte, et de supporter avec patience cette œuvre du ciel; mais un bruit qui est survenu m'a effrayé et chassé de ces tombeaux: elle, en proie à son désespoir, n'a jamais voulu me suivre; et, selon toute apparence, elle a elle-même attenté à ses jours. C'est là tout ce que je sais: sa nourrice est instruite de son mariage. Si dans ma conduite en tout ceci, il est arrivé quelque malheur par ma faute, que ma vie, déjà usée par l'âge, soit sacrifiée à la rigueur des lois les plus sévères: je ne peux perdre que quelques heures.

LE PRINCE.

Nous t'avons toujours connu pour un saint religieux. Où est le page de Romeo? Qu'a-t-il à nous apprendre sur cet événement?

BALTHAZAR.

Je portais à mon maître la nouvelle du trépas de Juliette. Aussitôt il part de Mantoue et vient droit à ce lieu même, à ce moment. Là, il m'ordonne de remettre dès le jour cette lettre à son père, et me menace de la mort, en descendant dans cette voûte, si je ne le quittais pas et ne le laissais pas seul.

LE PRINCE.

Donne-moi la lettre, je veux la lire. Où est le page du comte, qui est venu chercher la garde? —Toi, qu'a fait ton maître en ce lieu?

LE PAGE.

Il y est venu avec des fleurs, pour les jeter sur le tombeau de Juliette, et il m'a ordonné de me tenir à l'écart; je lui ai obéi. Dans le moment survient un homme avec un flambeau, il s'efforce d'ouvrir le monument; et bientôt après mon maître a fondu sur lui l'épée à la main; moi, j'ai couru avertir la garde.

LE PRINCE.

Cette lettre confirme le récit du religieux, leurs amours, les nouvelles de la mort de Juliette; et Romeo mande ici qu'il a acheté du poison d'un apothicaire pauvre, et qu'il est venu à ce monument pour y mourir et reposer auprès de Juliette. —Où sont ces deux ennemis, Capulet, Montaigu? Voyez quel châtiment est tombé sur vos haines. Le ciel a trouvé le moyen de détruire votre bonheur par l'amour; et moi, pour avoir fermé les yeux sur vos querelles, j'ai perdu deux parens. Nous sommes tous punis.

CAPULET.

O Montaigu! ô mon frère! donne-moi ta main ce sera le douaire de ma fille: je ne peux rien te demander de plus.

MONTAIGU.

Et moi je puis te donner davantage. Je ferai élever la statue de Juliette en or pur; et tant que Vérone subsistera, nulle statue n'égalera celle de la tendre et fidèle Juliette.

CAPULET.

Je veux que près d'elle on élève aussi en or pur la statue de Romeo: chétifs sacrifices pour expier nos inimitiés!

LE PRINCE.

L'aurore de ce jour apporte avec elle une triste et sombre paix. Sortez de ce lieu, et allez vous entretenir de ces tristes aventures. Quelques unes seront pardonnées, quelques unes aussi seront punies. Jamais histoire ne fut plus tragique que celle de Juliette et de son cher Romeo.

(*Tous sortent.*)

CHANGEMENS

FAITS PAR GARRICK DANS LE CINQUIÈME ACTE DE ROMEO ET JULIETTE (1).

SCÈNE V.

PARIS.

Oh! je suis mort! S'il te reste quelque pitié, ouvre la tombe, et me couche à côté de Juliette.

ROMEO.

D'honneur, je le ferai. (Il retourne le corps avec le pied.) Laisse-moi parcourir tes traits. (A Pâris.) Donne-moi ta main, toi dont le nom était écrit avec le mien dans le livre du malheur; je veux t'ensevelir dans un tombeau glorieux. Que dis-je, un tombeau! non, c'est un paradis, jeune infortuné: car Juliette y repose.

(Enfin, à force de coups il enfonce la porte, les deux battans s'ouvrent; on voit l'intérieur d'un caveau imité de ceux qui sont dans quelques églises. Outre plusieurs corps de Capulet qui remplissent des cercueils, il y en a d'autres debout autour de la voûte. Les murailles sont enduites de cette croûte de salpêtre d'un vert obscur que forme l'humidité dans ces lieux souterrains. Juliette paraît sur le devant, couchée dans sa bière, ensevelie dans un suaire, tenant un crucifix: son visage est découvert et sa bière ouverte suivant l'usage d'Italie; une lampe sépulcrale suspendue à la voûte, ajoute à la ténébreuse horreur du lieu, et rend tous les objets livides.)

(Romeo semble être partagé entre le frémissement et le respect: il se jette à genoux devant la bière de Juliette.)

O amante adorée, ô mon épouse! l'affreuse mort, qui a sucé l'ambroisie de ton haleine, n'a point eu le pouvoir de détruire tes charmes: tu n'es pas encore conquise; le coloris de la rose est sur tes joues, et un vif incarnat anime encore tes lèvres. Dis, Juliette, pourquoi es-tu si belle encore? — Ici je veux établir mon éternel repos, et secouer enfin le joug des étoiles ennemies, en me séparant de ce corps lassé du monde et de la vie. — (Au poison.) Viens, ô toi, guide sinistre et fâcheux pilote du désespoir, brise sur les écueils ma barque fatiguée d'errer. — Poison, voici l'heure pour laquelle je t'avais réservé. (Il tire de sa poche un vase fermé, dans lequel est le poison, et l'ouvre.) Voici pour boire à toi, ma bien-aimée. (Il boit le poison.) O mes yeux, jouissez de votre dernier regard; mes bras, pressez-la pour la dernière fois contre mon cœur; et vous, mes lèvres, imprimez sur sa bouche un chaste baiser. (Il se penche pour l'embrasser.) Arrêtons: elle respire, elle s'agite!

(Dans ce moment Juliette se lève lentement, comme un spectre, du fond de sa bière, et se met sur son séant, les yeux fermés et toujours le crucifix entre les mains. Romeo, saisi d'horreur, tombe à la renverse, et ne revient à lui que long-temps après.)

JULIETTE, avec une voix lugubre.

Où suis-je? Défendez-moi.

ROMEO avec transport.

Elle vit! elle respire! elle parle, et nous pourrons être heureux encore! O destin propice! tu me paies dans un seul moment tous les maux que j'ai soufferts. — Lève-toi, ma Juliette, quitte ce séjour de ténèbres et d'horreur, tombe dans les bras de ton cher Romeo, viens respirer la vie sur ses lèvres, et renais à la lumière et à son amour.

(Il lui prend la main.)

JULIETTE, regardant autour d'elle d'un air égaré.

Bénissez-moi, grand Dieu! Quel froid je sens! Qui est là?

ROMEO.

Ton époux; c'est ton Romeo, Juliette, qui passe du désespoir à une joie ineffable. Sors de ce tombeau, fuyons ensemble.

(Il l'enlève et l'ôte de sa bière.)

JULIETTE résistant.

Pourquoi me fait-on violence? Je n'y consentirai jamais..... Mes forces peuvent m'abandonner, mais ma volonté est immuable..... Je ne veux point épouser Pâris..... Romeo est mon époux.

ROMEO.

Ses sens sont encore égarés: Dieu du ciel, rends-lui-en l'usage! — Romeo est ton époux: je suis Romeo; et toutes les puissances réunies de la terre et des hommes ne pourront jamais rompre nos nœuds ni t'arracher de mon cœur.

JULIETTE.

Je reconnais cette voix: sa douceur m'enchante

(1) Letourneur a donné le cinquième acte de Romeo et Juliette, avec les changemens faits par Garrick, et a rejeté à la fin de la pièce le texte de Shakspeare. Nous avons cru devoir faire tout le contraire. En effet, n'est-il pas naturel de donner un ouvrage tel que l'auteur l'a composé, et de donner ensuite les changemens que des mains étrangères ont pu y faire? (J. A. H.)

et rassure mon ame effrayée. — A présent je me rappelle chaque circonstance. O mon amant! ô mon époux! (Elle s'avance pour l'embrasser. Dans le moment le poison agit sur Romeo, qui lutte en vain contre lui.) Pourquoi m'évites-tu, Romeo? Laisse-moi toucher ta main et respirer le parfum de tes lèvres. — Tu me glaces de terreur : parle. Oh! fais-moi entendre une autre voix que la mienne sous ces voûtes effrayantes, ou je vais retomber..... Mes genoux chancellent, soutiens ta Juliette.

ROMEO chancelant.

Hélas! je ne le puis : je n'ai plus de forces; moi-même j'aurais besoin de ton faible appui. Cruel poison!....

JULIETTE.

Du poison! Que dit mon époux? Ta voix tremblante, tes lèvres décolorées, tes yeux éteints, la mort sur ton visage.....

ROMEO.

Il est trop vrai; je lutte sans espoir contre elle. Les transports que j'ai éprouvés lorsque j'ai entendu ta voix, que j'ai vu tes yeux s'ouvrir, ont suspendu pour un moment sa course impétueuse, et toutes mes pensées étaient mon bonheur et toi; mais, à présent, le poison coule dans mes veines.

(Les effets du poison sont rendus par Romeo avec la vérité de la nature : il se courbe, il se relève, et paraît presser avec ses mains son sein douloureux; et de temps en temps il lui échappe des cris.)

Je n'ai pas le temps de te raconter..... Mon destin m'a conduit dans ce lieu..... pour te dire ce triste et dernier adieu de mon amour, et mourir avec toi.

JULIETTE.

Mourir? Ah ciel! Laurence m'a-t-il trompée?

ROMEO.

Je ne comprends point ce discours. Je t'ai crue morte : désespéré, j'ai bu ce poison. O fatale précipitation! J'ai ouvert ta bière, j'ai pressé tes lèvres, et je goûtais le bonheur de mourir dans tes bras..... Mais dans cet instant..... Oh!

JULIETTE.

Et c'était pour te voir ainsi, que je me suis réveillée!

ROMEO.

Toutes mes facultés sont anéanties. La mort et l'amour se disputent le souffle qui me reste..... Tous deux me tourmentent et me déchirent; mais la mort est la plus forte : il faut te quitter, Juliette. Barbare, impitoyable sort!... A la porte des cieux.....

JULIETTE.

Tu es dans le délire : repose-toi sur mon sein.

ROMEO.

Les pères ont des entrailles de pierre : ni les prières ni les larmes ne peuvent les attendrir : la nature parle en vain, les enfans sont voués au malheur.

JULIETTE pleurant.

Oh! mon cœur se brise.

ROMEO dans le délire.

Elle est ma femme, nos cœurs sont joints pour jamais l'un à l'autre. Capulet, épargne ta fille; Pâris, arrête, ne tente point de les désunir. Ah!.. tu les brises, tu les déchires sans les séparer. Oh! Juliette! Juliette!

(Il tombe sur la terre, et après des convulsions il expire.)

JULIETTE.

Attends un moment encore, attends ton épouse, Romeo. Le destin nous marie dans la mort, nous ne faisons qu'un, et nul pouvoir ne pourra nous séparer.

(Elle se jette sur le corps de Romeo, l'embrasse, et demeure sans mouvement. Frère Laurence entre, tenant une lanterne, une pioche et une épée.)

FRÈRE LAURENCE avançant et regardant autour de lui.

Oh! combien de fois dans la nuit mes pas chancelans ont heurté contre ces tombeaux!..... Que vois-je?.... Quels traits de sang souillent l'entrée et les marbres de ce monument!

JULIETTE.

Qui vient en ce lieu?

FRÈRE LAURENCE.

Juste ciel! Juliette éveillée, et Romeo mort auprès d'elle!..... Un autre cadavre!..... C'est Pâris!..... Oh! quelle heure désastreuse a été souillée de tant d'horreurs!

JULIETTE embrassant le corps de Romeo.

Il est encore ici; je veux le serrer davantage contre mon sein : ils ne l'arracheront pas de mes bras.

FRÈRE LAURENCE.

Calmez-vous, Juliette; que la patience.....

JULIETTE.

La patience! (Elle lève la tête.) Quelle est cette voix! — Oh! te voilà donc, moine abominable! La patience! Que parles-tu de patience à une infortunée comme moi?

FRÈRE LAURENCE.

O trop fatale erreur! Hélas! levez-vous, belle infortunée, et fuyez cet empire de la mort.

JULIETTE.

Ne m'approche pas, (Elle ramasse le poignard de Romeo.) ou ce poignard va venger sur toi la mort de mon époux.

FRÈRE LAURENCE.

Je ne suis pas étonné que vos malheurs vous aient conduite au désespoir.

(On entend plusieurs voix dans l'éloignement.)

Quel bruit entends-je? Chère Juliette! fuyons de ces lieux. Un pouvoir au-dessus des forces de l'homme a traversé nos desseins. Venez, hâtez-vous de fuir. Je saurai vous placer, ô trop malheureuse épouse, dans une retraite de saintes religieuses. Ne perdez pas de temps à me répondre : — le bruit redouble : fuyons, fuyons, chère Juliette.

(Il veut l'aider à se relever, et elle le repousse.)

Oh! la garde avance..... Je n'ose rester un moment de plus.

(Il sort.)

JULIETTE.

Sors, sors de ce lieu; moi, je n'en veux plus sortir..... Quel objet frappe ma vue? Une fiole! ah! c'est elle qui a tranché la pauvre vie de Romeo. (Elle prend la fiole qu'elle trouve vide.) O ingrat! de l'avoir toute épuisée, sans en laisser une seule goutte à ton épouse, pour la secourir après toi. Je veux baiser tes lèvres. (Elle l'embrasse.) Peut-être y recueillerai-je encore quelques gouttes du poison secourable.

(La garde et le page sont entrés dans l'église, mais sans qu'on les voie.)

L'OFFICIER.

Conduis-nous, page. Quel chemin faut-il suivre?

JULIETTE.

Écoutons.... Encore le son d'une voix? Je vais hâter l'instant. O heureux poignard! toi, (Au fourreau qu'elle jette.) va pourrir ici, et laisse-moi mourir.

(Elle se frappe de plusieurs coups, se courbe sur le poignard pour le mieux enfoncer, le tourne dans ses blessures et les déchire avec fureur; se précipitant ensuite sur Romeo, elle meurt.)

(La garde et le page paraissent.)

LE PAGE.

Mon prince, voilà la place.

(Le prince entre; Capulet arrive.)

LE PRINCE.

Quel nouveau malheur a devancé le jour et vient troubler mon repos si matin?

CAPULET.

Quel est le sujet de ces cris effrayans? Le peuple en foule dans les rues, crie, *Romeo;* d'autres, *Juliette;* d'autres, *Pâris;* et tous courent vers notre monument.

LE PRINCE à l'officier.

Qu'avez-vous dit? Quelles terreurs ont frappé notre oreille épouvantée?

L'OFFICIER.

Seigneur, à l'entrée de ce caveau Pâris est mort, et Romeo aussi; et Juliette, qu'on disait morte il y a deux jours, n'est pas froide encore : elle vient d'expirer.

(Le prince, entrant dans le monument, aperçoit le vieux Montaigu.)

LE PRINCE.

Approche, Montaigu; tu t'es levé dès le jour pour voir ton fils, ton unique héritier, déjà couché sur la poussière.

MONTAIGU.

Hélas! prince, ma femme est morte cette nuit; la douleur de l'exil de Romeo l'a suffoquée. — Quel nouveau malheur conspire encore contre mes vieux ans?

LE PRINCE.

Regarde ici, et vois.

MONTAIGU.

O cruel fils! Quelle barbarie, de devancer ton père au tombeau!

LE PRINCE.

Suspends un moment tes reproches, jusqu'à ce que nous ayons pu éclaircir ces affreux mystères et en pénétrer l'origine et la cause. Jusqu'à ce moment, modère-toi, et que la patience contienne tes plaintes. (Aux gardes.) Amenez devant moi les parties soupçonnées.

FRÈRE LAURENCE sortant du milieu de ces tombeaux.

C'est moi qui parais le plus coupable.

LE PRINCE.

Apprenez-nous donc en peu de mots ce que vous savez de ce désastre.

FRÈRE LAURENCE.

Écartons-nous de cette scène de carnage; je vous raconterai tout en d'autres lieux. S'il est ar-

rivé quelque malheur par ma faute, que ma vie, bientôt usée par l'âge, soit sacrifiée à toute la rigueur des lois : je n'y peux perdre que quelques jours.

LE PRINCE.

Nous vous avons toujours connu pour un homme de bien. — Où sont ces ennemis implacables, Capulet, Montaigu? Eh bien! considérez à présent quel châtiment est tombé sur vos haines!

CAPULET.

Donne-moi ta main, Montaigu; mon frère, donne-moi ta main : ce sera le douaire de ma fille, car je ne puis rien te demander de plus.

MONTAIGU.

Et moi, je puis t'accorder davantage : je veux faire élever la statue de Juliette en or pur; et tant que Vérone subsistera, nulle autre statue n'y égalera celle de la tendre et fidèle Juliette.

CAPULET.

Et je ferai placer aussi en or pur la statue de Romeo près de son épouse : chétifs sacrifices pour expier nos inimitiés!

LE PRINCE.

L'aurore de ce jour nous amène enfin la paix, mais une paix triste et funeste. Que le page de Romeo et celui de Pâris nous suivent : nous voulons approfondir encore ces tristes aventures.

(A Capulet et à Montaigu qui versent des larmes.)

Et vous, vieillards, sages trop tards, vous avez bien sujet de pleurer ces tragiques effets de vos haines mutuelles. Que de maux découlent de ces discordes domestiques! Quelle qu'en puisse être la cause, l'effet inévitable et sûr, c'est le malheur.

Les autres changemens faits par Garrick dans Romeo et Juliette se réduisent à très peu de chose et n'ont aucune importance; mais eu égard à leur peu d'étendue et à la célébrité de leur auteur, nous les donnons ici.

ACTE PREMIER.

La troisième scène, entre Capulet et Pâris, est placée avant la seconde.

Les trois scènes où Benvolio et Mercutio se trouvent avec Romeo, sont réunies en une seule, qui précède celle de la nourrice avec lady Capulet et Juliette.

ADDITION A LA SECONDE SCÈNE AU MOMENT OU ROMEO PARAÎT.

BENVOLIO à Montaigu.

Puisque vous le désirez, seigneur, Mercutio et moi nous tenterons de lui arracher son secret : nous sommes intimes avec lui; soit rapport d'âge, de fortune, de naissance, d'études et de goûts, l'amitié se plaît toujours à assortir des hommes qui se ressemblent.

(Romeo s'avance vers un bois voisin de Vérone.)

MERCUTIO à Benvolio.

Vois où il se retire. Ne te l'avais-je pas dit, Benvolio, que nous trouverions ce mélancolique amoureux enfoncé sous quelque ombrage épais dans le silence d'une retraite profonde, les bras entrelacés, comme ces rameaux, en nœud de tristesse?

A la fin de la cinquième scène, Romeo, avant d'entrer dans la salle du bal avec Benvolio et Mercutio, ajoute :

Je veux voir encore une fois les beaux yeux de ma Juliette, y puiser encore plus d'amour et de chagrin. J'épierai le moment favorable et sous le masque qui me dérobe aux yeux, je lui ferai connaître mes souffrances, en lui taisant mon nom. Si la discorde et la haine séparent nos feux, que du moins l'amour et la paix unissent à jamais nos deux cœurs!

(Garrick (c'est Le Tourneur qui parle) a supprimé aussi quelques vers où Benvolio, Mercutio et frère Laurence, dans le troisième acte, font mention d'une Rosaline, qu'ils devinent pour être la beauté qui fait languir Romeo, et que Romeo oublie tout à fait dès qu'il voit Juliette.)

FIN DE ROMEO ET JULIETTE.

CORIOLAN.

PERSONNAGES.

CAIUS MARCIUS CORIOLAN, noble romain.
TITUS LARTIUS, } généraux contre les Volsques.
COMINIUS, }
MENENIUS AGRIPPA, ami de Coriolan.
SICINIUS VELUTUS, } tribuns du peuple.
JUNIUS BRUTUS, }
TULLUS AUFIDIUS, général des Volsques.
UN LIEUTENANT d'Aufidius.
Le jeune MARCIUS, fils de Coriolan.
CONSPIRATEURS, ligués avec Aufidius
VOLUMNIE, mère de Coriolan.
VIRGILIE, femme de Coriolan.
VALÉRIE, amie de Virgilie.
SÉNATEURS ROMAINS et VOLSQUES, ÉDILES, LICTEURS, SOLDATS, foule de PLÉBÉIENS, ESCLAVES d'Aufidius, et autres serviteurs.

La scène est tantôt dans Rome, tantôt sur le territoire des Volsques et des Antiates.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

UNE RUE DE ROME.

Entre une troupe de PLÉBÉIENS MUTINÉS, armés de bâtons, de massues et autres armes.

PREMIER CITOYEN.

Avant d'aller plus loin, écoutez-moi vous parler.

TOUS ENSEMBLE.

Parlez, parlez !

PREMIER CITOYEN.

Êtes-vous tous bien résolus à mourir, plutôt que de souffrir la faim ?

TOUS.

Oui, résolus, résolus !

PREMIER CITOYEN.

Eh bien ! vous savez que Caïus Marcius est le plus grand ennemi du peuple ?

TOUS.

Nous le savons, nous le savons !

PREMIER CITOYEN.

Tuons-le, et nous aurons le blé au prix que nous voulons. Est-ce une chose arrêtée ?

TOUS.

Oui ; n'en parlons plus : courons l'exécuter.

SECOND CITOYEN.

Honnêtes citoyens, un mot encore.

PREMIER CITOYEN.

Dites *pauvres citoyens :* voilà notre titre. Celui d'*honnêtes* n'appartient qu'aux patriciens. Nos tyrans regorgent d'un superflu qui nous soulagerait : en nous cédant ce qu'ils ont de trop, tandis qu'il en serait temps encore, nous pourrions faire honneur de ce secours à leur humanité. Mais ils pensent que leur superflu est encore trop pour nous. La maigreur qui nous défigure, le tableau de notre misère, sont pour eux un spectacle qui les flatte ; ils y voient mieux leur opulence. Notre détresse accroît à leurs yeux le prix de l'abondance où ils nagent. — Vengeons-nous : faisons servir ces instrumens de notre fureur, tandis qu'il nous reste encore des forces. Les dieux le savent : c'est la faim qui me fait parler ainsi ; ce n'est pas du sang, c'est du pain que je demande.

SECOND CITOYEN.

Voulez-vous commencer votre vengeance par Caïus Marcius ?

TOUS.

Par lui, le premier : il est le fléau du peuple.

SECOND CITOYEN.

Mais songez-vous quels services il a rendus à son pays ?

PREMIER CITOYEN.

Nous le savons, et nous aurions du plaisir à lui en tenir bon compte ; mais il s'est payé par ses mains, en orgueil.

TOUS.

Allons, parlez sans fiel.

PREMIER CITOYEN.

Je vous dis que tout ce qu'il a fait de glorieux, il l'a fait pour son orgueil. Il plaît à des ames bonnes et simples de dire qu'il a tout fait pour la patrie ; je dis, moi, qu'il l'a fait d'abord pour plaire à sa mère, et puis pour accroître son orgueil. Oui, son orgueil est monté au niveau de sa valeur.

SECOND CITOYEN.

Vous lui reprochez, comme un crime, un défaut de nature qu'il n'a pu corriger ; vous ne l'accuserez pas du moins de cupidité ?

PREMIER CITOYEN.

S'il est exempt de ce reproche, il m'en reste assez d'autres à lui faire : je me fatiguerais à détailler tous ses torts avant que j'eusse tout dit. (Des cris se font entendre dans l'intérieur.) D'où partent ces cris ? Sans doute de l'autre partie de la ville, qui se soulève aussi ; et nous, nous nous amusons ici à de vains discours : au Capitole !

TOUS.

Allons, marchons !

PREMIER CITOYEN.

Doucement. — Qui vient ici ?

(Entre Menenius Agrippa.)

SECOND CITOYEN.

Le digne Menenius Agrippa, un homme qui a toujours aimé le peuple.

PREMIER CITOYEN.

Oui : c'est un fort honnête Romain : je voudrais que tous les patriciens lui ressemblassent.

MENENIUS.

Quel projet avez-vous donc en tête, mes compatriotes ? Où allez-vous ? Des bâtons ! des massues ! hé pourquoi ? — Dites, je vous prie, que prétendez-vous ?

SECOND CITOYEN.

Ce que nous prétendons ? Le sénat ne l'ignore pas ; depuis quinze jours il devine nos intentions. Il va les connaître mieux aujourd'hui par nos faits. Il dit que de pauvres solliciteurs ont ordinairement de bons poumons : il verra que nous avons de bons bras aussi.

MENENIUS.

O mes bons amis, mes honnêtes concitoyens, voulez-vous donc vous perdre vous-mêmes ?

SECOND CITOYEN.

Nous ne le pouvons pas, digne Menenius ; nous sommes déjà perdus.

MENENIUS.

Amis, je vous assure que les patriciens vous aiment, que vous êtes l'objet de leurs plus tendres soins. — Le besoin vous presse, vous souffrez dans cette disette ; mais vous feriez aussi bien de menacer le ciel de vos bâtons que de les lever

contre l'état romain, dont les destins suivront leur cours, et briseraient devant eux dix mille chaînes plus fortes que l'obstacle que puisse jamais opposer votre résistance. Quant à cette disette, ce n'est pas le sénat, ce sont les dieux qui en sont les auteurs : c'est à genoux, avec des prières, et non avec des armes, qu'il faut demander leur secours. Hélas! vos malheurs vous entraînent à des malheurs plus grands. Vous insultez ceux qui tiennent le gouvernail de l'état, et qui, tandis que vous les maudissez comme vos ennemis, ont pour vous des soins de pères !

SECOND CITOYEN.

Des soins de pères? Oui, vraiment. Jamais ils n'ont pris de nous aucun soin. Nous laisser en proie à la famine, tandis que leurs magasins sont pleins jusqu'au comble ; faire des édits sur l'usure pour soutenir les usuriers ; abroger chaque jour quelqu'une des lois établies contre les riches, et porter les plus sanglans décrets pour enchaîner, pour assujétir de plus en plus le pauvre : voilà l'amour qu'ils ont pour nous. Si la guerre ne nous dévore pas, ce sera le sénat.

MENENIUS.

Votre malice est extrême ; il faut que vous en conveniez, ou bien souffrez qu'on vous taxe de folie. — Je veux vous raconter une fable fort ingénieuse. Peut-être l'aurez-vous déjà entendue ; mais n'importe : elle sert à mon but, et je vais essayer de vous en faire comprendre tout le sens.

SECOND CITOYEN.

Je vous écouterai volontiers, noble Menenius ; mais n'espérez pas tromper nos maux, en étouffer le sentiment par le récit d'une fable ; mais si cela vous fait plaisir, voyons, dites.

MENENIUS.

« Un jour tous les membres du corps humain » se révoltèrent contre l'estomac. Voici leurs » plaintes contre lui : que lui seul se tenait au » centre du corps oisif et tranquille, sans cesse » engloutissant, comme un gouffre, tous les aliments, sans jamais agir ni travailler ; tandis que » tous les autres organes se fatiguaient, l'un à » voir, l'autre à entendre, l'autre à parler, l'autre » à marcher, l'autre à sentir ; que tous avaient » leurs fonctions mutuelles, et servaient en ministres laborieux les désirs et les vœux communs du corps entier. L'estomac répondit.... »

SECOND CITOYEN.

Ah! voyons, noble Menenius, ce que l'estomac répondit.

MENENIUS.

Chers concitoyens, je vais vous le dire. « Il répondit, avec un sourire amer et dédaigneux (car » si je fais parler l'estomac, je peux bien aussi le » faire sourire) ; il répondit donc, avec dédain, » aux membres mutinés et mécontens, qui, parce » qu'ils le voyaient tout recevoir, lui portaient une » envie aussi raisonnable que celle qui vous anime » contre les praticiens, vous, parce qu'ils ne sont » pas dans l'état ce que vous y êtes. »

SECOND CITOYEN.

La réponse de l'estomac ! quelle fut sa réponse? —Ah ! si la tête majestueuse et faite pour la couronne ; si l'œil qui veille autour de nous ; si le cœur qui tient les conseils ; le bras, notre soldat qui nous défend ; la jambe, notre coursier qui nous porte ; la langue, notre héraut et notre interprète ; si tous les autres membres, et cette foule de menus organes qui soutiennent et conservent notre machine ; si tous....

MENENIUS.

Quoi donc ! il me coupe la parole, cet orateur insolent. Explique-toi. Eh bien, quoi?

SECOND CITOYEN.

Eh bien ! si tous voyaient l'estomac, ce vautour insatiable, le gouffre du corps humain, prétendre leur faire la loi....

MENENIUS.

Eh bien ! qu'arriverait-il ?

SECOND CITOYEN.

Si les plus nobles organes se plaignaient de l'estomac, qu'aurait-il à répondre?

MENENIUS.

Eh ! je vous le dirai, si vous pouvez m'accorder un peu de ce qui vous manque, un peu de patience : vous la saurez, la réponse de l'estomac.

SECOND CITOYEN.

Vous nous la faites bien attendre.

MENENIUS.

Remarquez bien, mon ami, que l'estomac était calme et réfléchi, autant que ses accusateurs étaient violens et inconsidérés. Voici donc sa réponse : « Il est vrai, membres amis et associés au » même corps que moi, je reçois d'abord toute la » nourriture qui vous fait vivre, et cela est juste.

» Ne suis-je pas l'économe et l'entrepôt du corps » entier? N'oubliez donc pas que je vous rends » tout ce que je reçois : je le fais couler avec le » sang jusqu'au cœur, la cour auguste où l'ame » tient ses conseils ; de là remonter au cerveau, et » circuler dans une multitude de canaux, pour » les besoins et les fonctions de l'homme. Pas un » nerf qui ne me doive sa force ; pas une veine, » jusqu'aux plus petites, qui ne reçoive de moi » la substance qui lui donne la vie ; et vous, » membres amis, quoique vous ne puissiez pas » voir.... » Faites attention à ce que dit ici l'estomac.

SECOND CITOYEN.

Oui, oui !

MENENIUS.

« Quoique vous ne puissiez pas voir ce que je » distribue à chacun en particulier, je peux bien, » pour résultat du compte que je vous rends, con- » clure que vous recevez de moi la plus pure fleur » de la farine, et qu'il ne me reste à moi que le » son grossier. » — Est-ce là une réponse?

SECOND CITOYEN.

Oui, c'en est une; mais quelle application en ferez-vous?

MENENIUS.

L'estomac, cet organe précieux, c'est le sénat de Rome ; et vous, les membres révoltés. Voyez ses conseils, et de quels soins il est occupé ; examinez les choses avec impartialité ; et, dans une juste balance, pesez les intérêts communs de l'état : vous verrez que tout le bien public, auquel vous avez part, vous vient du sénat, et jamais de vous-mêmes. — Qu'en penses-tu, toi que je vois tenir dans cette assemblée la place du gros orteil dans le corps humain?

SECOND CITOYEN.

Du gros orteil ; moi ! comment cela?

MENENIUS.

Parce qu'étant un des plus bas, des plus vils et des plus misérables partisans de cette belle révolte, tu vas le premier en avant. Malheureux, toi qui serais le premier à te sauver des coups, tu conduis les autres au désordre où tu penses trouver ton profit. — Allons, préparez vos bâtons menaçans et vos lourdes massues. Rome va combattre les insectes qui rongent ses murs. Un des deux partis s'en repentira. (Entre Caïus Marcius.) Noble Marcius, salut.

MARCIUS.

Merci. — De quoi s'agit-il, coquins factieux qui, grattant la misérable gale de votre opinion, ne faites de vous-mêmes qu'une croûte?

SECOND CITOYEN.

Nous avons toujours vos douces paroles.

MARCIUS.

Celui qui t'adresserait de douces paroles serait un flatteur qui m'inspirerait un sentiment au-dessus de l'horreur. — Que demandez-vous, méprisable espèce, que ni la guerre ni la paix ne contente? La guerre vous fait peur, la paix nourrit votre insolence. Qui peut se fier à vous? On s'attend à trouver des lions, et vous n'êtes que des daims timides ; vous annoncez la finesse du renard, et vous êtes aussi stupides que l'imbécile oiseau dont il fait sa proie. Un charbon de feu sur la glace qui l'éteint, ou la grêle que fond le soleil, voilà votre emblème ; vous n'êtes pas plus sûrs, pas plus solides. Votre vertu consiste à ériger en homme vertueux celui que le crime s'est soumis, à blasphémer contre la justice qu'on lui rend. Quiconque mérite la gloire est sûr de votre haine. Vos affections ressemblent aux goûts dépravés d'un malade, dont les désirs se portent sur tout ce qui peut augmenter son mal. S'appuyer sur votre faveur, c'est s'exposer sur l'onde une pierre au cou ; c'est vouloir trancher le chêne antique avec le roseau des marais. Se fier à vous? rebut des humains ! Chaque minute vous voit changer de résolution, prodiguer les titres de gloire à l'homme qui naguère était l'objet de votre haine, et les noms de l'infamie à celui que vous nommiez votre *couronne!* — Quelle est donc la cause qui vous fait élever, des différens quartiers de la ville, ces clameurs séditieuses contre l'auguste sénat? Oui, après les dieux, c'est le sénat qui vous en impose, et qui seul vous contient ; sans lui, vous vous dévoreriez les uns les autres. — Que veulent-ils?

MENENIUS.

Taxer à leur prix le blé, dont ils disent que les magasins de Rome sont remplis.

MARCIUS.

Qu'ils périssent ! *Ils disent!* Quoi ! du coin de leurs foyers, ils osent lever les yeux sur ce qui se passe au Capitole ; juger qui s'élève et prospère, ou qui tombe parmi nous ; arranger, suivant leurs conjectures, nos alliances et nos mariages ; faire

triompher, dans leurs idées, la faction qu'ils épousent, et abaisser jusque sous leurs pieds celle qui leur déplaît ! Ils disent que le blé ne manque pas !... Que le sénat mette enfin un terme à sa pitié, et qu'il laisse agir mon épée. J'immolerai ces esclaves par milliers; j'en entasserai, de leurs cadavres, jusqu'à la hauteur de ma lance.

MENENIUS.

Mais les voilà, je crois, calmes et tout à fait persuadés; et, malgré la fougue de leur témérité, vous les voyez passer devant nous d'un air craintif et confus. — Que dit, je vous prie, l'autre troupe?

MARCIUS.

Elle est dispersée. — Je les écraserais. — Ils disaient que la faim les pressait, et ils nous étourdissaient de proverbes : *la faim brise les pierres; il faut nourrir son chien; le pain est fait pour être mangé ; les dieux ne font pas croître le blé seulement pour les riches.* Tels étaient les lambeaux de phrases dans lesquels ils exhalaient leurs plaintes. On a daigné leur répondre. On a reçu leur requête; la plus étrange requête! capable de briser de dépit un cœur généreux, et de faire trembler l'autorité la plus affermie! Leur joie a éclaté; ils faisaient voler leurs bonnets jusqu'aux nues, et poussaient dans les airs les cris d'une allégresse ambitieuse.

MENENIUS.

Quel était donc l'objet de cette requête?

MARCIUS.

D'avoir cinq tribuns pour soutenir leur basse politique, tous de leurs choix. Ils ont nommé Junius Brutus; Sicinius Velutus en est un autre; le reste... m'est inconnu. — C'est un coup mortel pour le sénat. La populace aurait renversé toutes les maisons de Rome, plutôt que d'obtenir de moi cette victoire. Avec le temps elle usurpera le pouvoir suprême, et formera des projets plus vastes, pour légitimer ses révoltes.

MENENIUS.

Étrange événement !

MARCIUS.

Allez vous cacher dans vos maisons, vils restes de la sédition.

(Entre un messager.)

LE MESSAGER.

Où est Caïus Marcius?

MARCIUS.

Ici. De quoi s'agit-il?

LE MESSAGER.

Les nouvelles sont, seigneur, que les Volsques ont pris les armes.

MARCIUS.

J'en suis charmé. La guerre va purger l'état de ses humeurs superflues. — Voyez; voilà les plus respectables de nos sénateurs!

(Entrent Cominius, Titus Lartius, avec d'autres sénateurs; Junius Brutus et Sicinius Velutus.)

PREMIER SÉNATEUR.

Marcius, ce que vous nous avez annoncé dernièrement était la vérité : Marcius, les Volsques ont pris les armes.

MARCIUS.

Ils ont un général, Tullus Aufidius, qui vous embarrassera. J'avoue ma faiblesse, je suis jaloux de sa gloire; et si je n'étais pas ce que je suis, je ne voudrais être que Tullus.

COMINIUS.

Vous avez combattu ensemble.

MARCIUS.

Si la moitié de l'univers était en guerre avec l'autre, et qu'il fût de mon parti, je me révolterais pour n'avoir à combattre que lui : c'est un lion dont je suis fier d'être le chasseur.

PREMIER SÉNATEUR.

Brave Marcius, suivez donc Cominius à cette guerre.

COMINIUS.

C'est votre promesse.

MARCIUS.

Je m'en souviens, et je sais tenir ma parole. Oui, Titus Lartius, vous me verrez encore chercher la face de Tullus, pour y adresser mes coups. — Quoi ! l'âge vous a-t-il glacé? Reculez-vous?

TITUS.

Non, Marcius : appuyé sur une béquille, je combattrais avec l'autre, plutôt que de rester spectateur oisif de cette guerre.

MENENIUS.

Je reconnais Lartius.

PREMIER SÉNATEUR.

Accompagnez-nous au Capitole, où je sais que nos meilleurs amis nous attendent.

TITUS.

Marchez à notre tête; suivez, Cominius; et nous marcherons après vous. Vous méritez bien cet honneur.

COMINIUS.

Noble Lartius!

PREMIER SÉNATEUR *aux citoyens.*

Retournez à vos maisons. Retirez-vous.

MARCIUS.

Non, laissez-les nous suivre. Les Volsques ont du blé en abondance : conduisons à leurs greniers ces insectes affamés ; ils dévoreront les provisions de nos ennemis. — Mutins dignes de nos respects, votre bravoure se montre à propos : je vous en prie, suivez-nous.

(*Les sénateurs sortent ; le peuple se disperse et disparaît ; restent Sicinius et Brutus.*)

SICINIUS.

Fut-il jamais homme aussi superbe que ce Marcius ?

BRUTUS.

Il ne reconnaît point d'égal.

SICINIUS.

Quand le peuple nous a choisis pour ses tribuns.....

BRUTUS.

Avez-vous remarqué ses yeux, ses lèvres frémissantes ?

SICINIUS.

Non ; mais quelles railleries amères.....

BRUTUS.

Dans sa colère, il insulterait les dieux mêmes.

SICINIUS.

Il se moquerait de la lune modeste.

BRUTUS.

Que cette guerre le dévore ! Il est devenu trop vain de sa valeur.

SICINIUS.

Un homme de ce caractère, enflé par les succès, nous dédaigne comme l'ombre sur laquelle il marche en plein midi. Mais je m'étonne qu'avec tant d'arrogance il puisse souffrir d'être commandé par Cominius.

BRUTUS.

La gloire est tout ce qu'il ambitionne, et il en est déjà couvert. Or, pour la conserver, ou l'accroître encore, le poste le plus sûr est le second rang. Ses fautes seront toujours sur le compte du général, quand Cominius ferait tout ce qui est possible à l'homme ; et l'aveugle censure s'écriera toujours en le blâmant : « Oh ! si Marcius avait » conduit cette entreprise ! »

SICINIUS.

Et si nos armes prospèrent, la prévention publique, qui est entêtée de Marcius, en ravira tout le mérite à Cominius.

BRUTUS.

N'en doutez pas : tous les honneurs de Cominius, Marcius les partagera sans qu'il lui en coûte rien ; et toutes les fautes de son général tourneront à sa gloire.

SICINIUS.

Allons écouter le sénat donner ses ordres, et voyons dans quelle forme Marcius va marcher à cette guerre.

BRUTUS.

Allons !

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

LE SÉNAT DE CORIOLES.

Entre TULLUS AUFIDIUS *avec des sénateurs.*

PREMIER SÉNATEUR.

Vous pensez donc, Aufidius, que les Romains ont pénétré nos conseils, et qu'ils sont instruits de notre marche ?

AUFIDIUS.

Ne le pensez-vous pas comme moi ? A-t-on jamais préparé dans cet état un coup de vigueur que Rome n'ait prévenu ? J'en ai reçu une lettre, il n'y a pas quatre jours ; elle était conçue en ces termes : — Je crois l'avoir ici, cette lettre. Oui, la voilà. (*Il lit.*) « Ils ont une armée toute prête ; » mais sa destination est encore inconnue ; la di» sette est grande ; le peuple s'est soulevé. On » dit que Cominius, Marcius, votre ancien en» nemi, mais plus haï dans Rome qu'il ne l'est » de vous, et Titus Lartius, le plus vaillant des » Romains, marcheront tous trois à la tête de » cette armée ; j'ignore où ils doivent la conduire ; » il est vraisemblable que c'est vous qu'elle me» nace. Tenez-vous sur vos gardes. »

PREMIER SÉNATEUR.

Notre armée est en campagne. Nous n'avons jamais douté que Rome ne fût prête à nous répondre.

AUFIDIUS.

Et n'était-ce pas vous qui pensiez que c'était

une folie de couvrir nos grands desseins, jusqu'au moment où l'exécution devait nécessairement les dévoiler? Vous voyez que Rome semble avoir assisté à nos premières délibérations. — Nos projets ainsi découverts n'atteindront plus leur but, qui était de prendre plusieurs villes, avant même que Rome sût que nous étions sur pied.

SECOND SÉNATEUR.

Noble Aufidius, recevez votre commission et volez à vos troupes. Laissez-nous seuls garder Corioles. Si les Romains viennent camper sous ses murs, ramenez votre armée pour leur faire lever le siége; mais vous verrez, je crois, que ces grands préparatifs n'ont pas été faits contre nous.

AUFIDIUS.

Ne doutez pas de ce que je vous dis : je suis bien informé. Je vous dirai plus : déjà plusieurs corps de l'armée romaine sont en campagne, et marchent droit sur nous. — Auguste sénat, je prends congé de vous. Si nous venons à nous rencontrer, Marcius et moi, nous avons juré de combattre jusqu'à ce que l'un de nous deux soit hors d'état de nuire.

TOUS LES SÉNATEURS.

Que les dieux vous secondent!

AUFIDIUS.

Que les dieux veillent sur l'auguste sénat de Corioles!

PREMIER SÉNATEUR.

Adieu.

SECOND SÉNATEUR.

Adieu.

TOUS.

Adieu.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

LA MAISON DE CAÏUS MARCIUS A ROME.

Entrent VOLUMNIE et VIRGILIE; elles s'asseyent et cousent.

VOLUMNIE.

Je vous prie, ma fille, chantez; ou du moins mettez plus de gaîté dans vos expressions. Si mon fils était mon époux, je serais plus joyeuse de cette absence qui va lui rapporter de la gloire, que de recevoir entre ses bras, sur la couche nuptiale, les plus tendres caresses de son amour. — Il ne faisait que de sortir de l'enfance; il était l'unique fruit de mes entrailles; il entrait dans cet âge où les premières graces de la jeunesse fixaient sur lui tous les regards; et alors sa mère n'aurait pas, pour jouir un jour entier des hommages d'un roi, consenti à se priver seulement une heure du plaisir de le voir et de le contempler; mais moi, je considérais combien la gloire ajouterait de charmes à sa personne; je sentais que sans elle il ne serait guère plus cher à mes yeux qu'un de ces vains portraits dont nos murs sont ornés; et mon plaisir fut de l'envoyer chercher le danger partout où il pourrait trouver l'honneur : oui, je l'envoyai à une guerre sanglante. Il en revint le front ceint de la couronne de chêne : je vous l'avoue, ma fille, non, je ne ressentis pas plus de joie à sa naissance, lorsqu'on me dit que j'avais un fils, que la première fois que je l'ai vu prouver qu'il était un homme.

VIRGILIE.

Mais s'il eût été tué dans cette guerre, madame, alors qu'eussiez-vous fait?....

VOLUMNIE.

Alors j'eusse à sa place adopté sa gloire, et son nom m'aurait tenu lieu de postérité. — Écoutez-moi : voici mes sentimens. Si j'avais eu douze fils, tous également partagés de ma tendresse, tous aussi passionnément chéris que nous chérissons, vous et moi, notre cher Marcius, j'aurais mieux aimé en voir onze mourir généreusement pour leur pays qu'un seul éviter le champ de bataille pour se plonger dans l'indolence des plaisirs.

(Entre une suivante.)

LA SUIVANTE.

Madame, l'illustre Valérie vient vous faire une visite.

VIRGILIE.

Permettez-moi de me retirer, je vous en conjure.

VOLUMNIE.

Non, ma fille, je ne vous le permettrai point. Il me semble entendre d'ici le tambour de votre époux; je le vois traîner Aufidius par les cheveux dans la poussière, et les Volsques fuir effrayés comme des enfans poursuivis par un ours féroce; je le vois charger l'ennemi; — je l'entends rallier les Romains. « Lâches, revenez, dit-il; » quoique nés dans le sein de Rome, vous fûtes » engendrés dans la peur. » Je vois mon fils essuyant de ses mains couvertes de fer le sang qui coule de son front. Il marche en avant comme un

moissonneur menacé de perdre son salaire, si un seul épi lui échappe.

VIRGILIE.

Le sang sur son front ! ô Jupiter ! point de sang !

VOLUMNIE.

Insensée ! le sang sur le front d'un guerrier sied mieux que l'or sur les trophées ! Le sein d'Hécube allaitant Hector enfant n'eut jamais tant d'attraits ni de graces que le front d'Hector ensanglanté par les épées des Grecs luttant contre lui. — Dites à Valérie que nous sommes prêtes à la recevoir.

VIRGILIE.

Le ciel protége mon seigneur contre le cruel Aufidius !

VOLUMNIE.

Il battra la tête d'Aufidius sous son genou, et marchera sur son cou.

(Entre Valérie avec un huissier et une suivante.)

VALÉRIE.

Je vous salue, mesdames, et vous donne le bonjour à toutes deux.

VOLUMNIE.

Aimable Valérie !

VIRGILIE.

Je suis bien aise de vous voir, madame.

VALERIE.

Comment vous portez-vous, toutes deux ? — Mais vous êtes d'excellentes ménagères : quel ouvrage faites-vous là ? Un fort bel ouvrage en vérité ! Et votre jeune enfant, sa santé ?

VIRGILIE.

Je vous rends grace, madame ; elle est très bonne.

VOLUMNIE.

Il aimerait bien mieux voir des épées, et entendre les sons d'un instrument de guerre, que les leçons de son maître.

VALÉRIE.

Oh ! sur ma parole, il est en tout le fils de Marcius ; je jure que c'est un joli enfant. — En vérité, mercredi dernier je pris plaisir à le regarder une demi-heure entière. — Il a une physionomie si décidée ! — Je m'amusais à le voir poursuivre un papillon aux ailes dorées : il le prit, le lâcha, le reprit, fit mille tours, lui donna encore une fois la volée, et le rattrapa dans le moment. Il tomba, et alors sa chute, je crois, ou je ne sais quoi, le mit en fureur, lui fit grincer les dents et déchirer le malheureux insecte. Ah ! je vous le garantis, c'était quelque chose d'étonnant que sa fureur.

VOLUMNIE.

Je reconnais en lui toutes les manières de son père.

VALÉRIE.

Avouez, madame, que ce n'est pas un enfant ordinaire.

VIRGILIE.

C'est un petit étourdi, madame.

VALÉRIE.

Allons, quittez votre aiguille, madame : il faut absolument que vous veniez avec moi vous délasser cette après-midi des soins du ménage.

VIRGILIE.

Non, madame, je ne sortirai pas.

VALÉRIE.

Vous ne sortirez pas ?

VOLUMNIE.

Elle sortira, elle sortira.

VIRGILIE.

Non, en vérité, si vous le permettez, je ne passerai pas le seuil, jusqu'à ce que mon époux soit revenu de la guerre.

VALÉRIE.

Quoi ! vous reléguer ainsi dans votre maison ! Cela n'est pas raisonnable. — Venez faire une visite à notre aimable amie qui est au lit.

VIRGILIE.

Je lui souhaite le prompt retour de ses forces, et je la visiterai dans mes prières aux dieux ; mais je ne puis aller la voir.

VALÉRIE.

Et pourquoi, je vous prie ?

VIRGILIE.

Ce n'est de ma part ni paresse, ni indifférence pour elle.

VALÉRIE.

Vous voulez donc être une autre Pénélope ? Mais on dit que toute la laine qu'elle fila pendant l'absence d'Ulysse ne servit qu'à peupler Ithaque d'insectes malfaisans. Venez donc. Je voudrais que votre toile fût sensible comme votre doigt : par pitié, vous vous lasseriez de la piquer.

VIRGILIE.

Non, chère Valérie : excusez-moi ; en vérité, je ne sortirai pas.

VALÉRIE.

En vérité, vous viendrez avec moi ; je vous apprendrai d'heureuses nouvelles de votre époux.

VIRGILIE.

Oh ! madame, vous ne pouvez pas encore en avoir.

VALÉRIE.

Je ne plaisante pas : on en a reçu hier au soir.

VIRGILIE.

D'honneur, madame ?

VALÉRIE.

Sérieusement : je ne vous trompe pas. Ce que je sais, je le tiens d'un sénateur ; voici la nouvelle. Les Volsques ont une armée en campagne, le général Cominius est allé l'attaquer avec une partie de nos forces. Votre époux et Titus Lartius sont campés sous les murs de Corioles ; ils ne doutent pas du succès de ce siége, qui terminera bientôt la guerre. Je vous dis la vérité, sur mon honneur. — Venez donc avec nous, je vous en conjure.

VIRGILIE.

Excusez-moi pour aujourd'hui, madame, et dans la suite je ne vous refuserai jamais rien.

VOLUMNIE.

Laissez-la seule, madame : de l'humeur dont elle est, elle ne ferait que troubler nos amusemens.

VALÉRIE.

Je le crois : adieu donc. — Ah ! plutôt, venez, aimable et chère amie ; venez avec nous, Virgilie ; daignez sortir de votre auguste mélancolie, et suivez vous.

VIRGILIE.

Non, madame ; non, en un mot. Je ne dois pas sortir. — Je vous souhaite beaucoup de plaisir.

VALÉRIE.

Eh bien donc.... Adieu.

(Elles sortent.)

SCÈNE IV.

DEVANT CORIOLES.

Entrent MARCIUS, TITUS LARTIUS, avec tambour, bannières, capitaines et soldats. Un messager vient à eux.

MARCIUS.

Voici des nouvelles : je gage que les généraux se sont abouchés.

LARTIUS.

Je gage que non, mon cheval contre le vôtre.

MARCIUS.

J'accepte la gageure.

LARTIUS.

Je la tiendrai.

MARCIUS.

Dis-moi, notre général a-t-il joint l'ennemi ?

LE MESSAGER.

Les deux armées sont en présence ; mais il n'y a point encore eu de pourparler.

LARTIUS.

Ainsi votre superbe cheval est à moi.

MARCIUS.

Je veux le racheter de vous.

LARTIUS.

Moi, je ne veux ni vous le vendre, ni vous le donner ; mais je vous le prête pour cinquante ans. — Sommez la ville.

MARCIUS.

A quelle distance de nous sont les deux armées ?

LE MESSAGER.

A un mille et demi.

MARCIUS.

Nous pourrons donc entendre leurs cris de guerre, et eux les nôtres ? — C'est dans ce moment, ô Mars, que je te conjure de hâter ici notre ouvrage, afin que nous puissions voler des murs de Corioles soumise, au secours de nos amis en bataille, nos épées déjà fumantes du sang des Volsques. — Allons, sommez la ville.

(Le son de la trompette appelle les ennemis à une conférence. Entrent des sénateurs, avec d'autres, sur les murs.)

MARCIUS.

Tullus Aufidius est-il dans la ville ?

PREMIER SÉNATEUR.

Non ; mais il n'y a pas un homme ici qui,

comme lui, ne vous brave sans la moindre peur. — Entendez-vous résonner nos instrumens de guerre, qui rassemblent notre jeunesse ? Nous renverserons nos murs, plutôt que de nous y laisser emprisonner : nos portes, qui vous semblent fermées, n'ont pour barrière que de faibles roseaux ; elles vont s'ouvrir d'elles-mêmes. Entendez-vous ces cris dans l'éloignement ?

(Alarme au loin.)

C'est le brave Aufidius : c'est la voix de la victoire qui le couronne sur les débris de votre armée.

MARCIUS.

Oh ! ils sont aux prises.

LARTIUS.

Que leurs cris nous servent de leçon : vite des échelles.

(Entrent les Volsques.)

MARCIUS.

Ils ne nous craignent pas ! ils osent sortir de leur ville ! — Allons, soldats, serrez vos boucliers contre votre cœur, ou plutôt combattez avec un cœur plus ferme que vos boucliers. Avancez, vaillant Titus. L'eussions-nous pensé, qu'ils nous braveraient à ce point ? Mon indignation fait échapper la sueur de tous mes pores. — Venez, braves compagnons. Celui de vous qui recule, je le traiterai comme un Volsque. Il périra sous mon glaive.

(Alarme. Les Romains sont battus et repoussés jusque dans leurs retranchemens. Rentre Marcius.)

MARCIUS.

Que la peste et tous les fléaux contagieux du midi fondent sur vous, vous, la honte de Rome ! Que la foule des maladies incurables vous dévore et vous couvre de plaies honteuses ! Que la corruption vous gagne de l'un à l'autre, et répande au loin sur les vents un air infecté qui vous rende des objets d'horreur, avant même qu'on vous ait aperçus ! Lâches, vous n'avez point le cœur de l'homme ; vous n'en portez que la figure. Comment pouvez-vous fuir devant des esclaves, que battrait une armée de pygmées ? O Pluton ! ouvre-moi les enfers, plutôt que de me laisser voir ici mes concitoyens ignominieusement frappés par derrière, le dos rougi de leur sang et le front blême, fuyans et transis de peur. — Réparez votre faute, chargez de nouveau ; ou, par les feux du ciel, je laisse là l'ennemi, et tourne mes armes contre vous, je vous en avertis. Allons, avancez. Si vous voulez tenir ferme, nous allons les pousser jusque dans les bras de leurs femmes, comme ils nous ont poursuivis jusque dans nos retranchemens.

(Autre alarme. Marcius les poursuit jusqu'aux portes de la ville.)

Bon ! les portes s'ouvrent : secondez-moi en braves. C'est pour les vainqueurs que la fortune élargit l'entrée de la ville, et non pour les fuyards. Regardez-moi, imitez-moi.

(Il passe les portes.)

PREMIER SOLDAT.

Quelle audace insensée ! Je ne le suivrai pas.

DEUXIÈME SOLDAT.

Ni moi.

TROISIÈME SOLDAT.

Vois, les portes se referment sur lui.

(L'alarme continue.)

TOUS.

Je réponds qu'ils ne lui feront point de quartier.

(Entre Titus Lartius.)

TITUS LARTIUS.

Marcius ! qu'est-il devenu ?

TOUS ENSEMBLE.

Il est mort, seigneur ; il n'en faut pas douter.

PREMIER SOLDAT.

Il poursuivait les fuyards de si près, qu'il est entré dans la ville avec eux. Aussitôt les portes se sont refermées ; et il est dans Corioles, seul contre tous ses habitans.

LARTIUS.

O mon brave compagnon ! plus brave que l'insensible acier de son épée ; quand elle mollit, lui s'oppose et triomphe. Ils n'ont pas osé te suivre, Marcius ! — Un diamant de ta grosseur serait moins précieux que toi pour Rome. Tu étais un guerrier accompli, égal aux vœux de Caton même. Ce n'est pas seulement dans les coups que tu frappes que tu es redoutable et terrible : ton seul regard, et le tonnerre de ta voix menaçante, foudroient les ennemis : ils frissonnent, comme s'ils sentaient la terre ébranlée trembler sous leurs pieds.

(Rentre Marcius sanglant, et poursuivi par l'ennemi.)

PREMIER SOLDAT.

Voyez, seigneur.

LARTIUS.

Oh ! c'est Marcius : courons le sauver ou périr tous avec lui.

(Ils combattent et entrent tous dans la ville.)

SCÈNE V.

DANS L'INTÉRIEUR DE LA VILLE.

Entrent QUELQUES ROMAINS, avec des dépouilles.

PREMIER ROMAIN.

Je porterai ces dépouilles à Rome.

SECOND ROMAIN.

Et moi, celles-ci.

TROISIÈME ROMAIN.

Fatale méprise! j'avais pris ce vil métal pour de l'or.

(L'alarme continue toujours au loin. Entrent Marcius et Titus Lartius, avec un trompette.)

MARCIUS.

Voyez ces maraudeurs! A quel indigne prix ils mettent leur honneur! De vils ustensiles de fer et de plomb, des meubles usés, de misérables dépouilles que des bourreaux dédaigneraient; ces bas esclaves! voilà le butin dont ils se chargent avant que le combat soit fini. Tombons sur eux. — Mais écoutez, quel fracas autour du général ennemi? — Volons à lui! — C'est là qu'est l'homme que mon cœur hait; c'est Aufidius qui enfonce nos Romains. Allons, vaillant Titus, prenez un nombre de soldats suffisant pour garder la ville; tandis que moi, avec ceux qui ont du cœur, je vole au secours de Cominius.

LARTIUS.

Digne seigneur, ton sang coule: tu as trop fatigué dans ce premier choc pour entreprendre un second combat.

MARCIUS.

Ne me louez point, seigneur; l'ouvrage que j'ai fait ne m'a point encore échauffé. Je vous quitte. Ce sang que je perds me soulage au lieu de m'affaiblir. C'est dans cet état que je veux paraître devant Aufidius, et le combattre.

LARTIUS.

O brillante déesse, fortune, si tu chéris les braves, prodigue donc ton amour à ce héros, et que tes charmes puissans aveuglent l'épée de ses ennemis! Cœur intrépide! que la prospérité soit ta compagne fidèle!

MARCIUS.

Ton ami, aussi tendre que ceux qu'elle place au plus haut rang! Ainsi, adieu.

LARTIUS.

Adieu, le plus brave des Romains. — Vous, allez; rassemblez sur la place, au son de la trompette, tous les officiers de la ville: c'est là que je leur ferai connaître mes intentions. Partez.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

LE CAMP DES ROMAINS.

Entre COMINIUS, faisant retraite avec des soldats.

COMINIUS.

Respirez, mes amis; bien combattu! nous quittons le champ de bataille en vrais Romains, sans folle témérité dans notre résistance, sans lâcheté dans notre retraite. — Croyez-moi, mes amis, nous serons encore attaqués. Dans la chaleur de l'action, nous avons entendu par intervalles les clameurs de nos amis apportées par les vents: ils combattaient de leur côté. Dieux de Rome, accordez-leur le succès que nous désirons pour nous-mêmes! Faites que nos deux armées se rejoignent, le sourire de la victoire sur le front, et puissent vous offrir ensemble un sacrifice d'actions de graces.

(Entre un messager.)

Quelles nouvelles?

LE MESSAGER.

Les habitans de Corioles ont fait une sortie et livré bataille à Lartius et Marcius. J'ai vu nos troupes repoussées jusque dans leurs retranchemens, et aussitôt je suis parti.

COMINIUS.

Quand tu dirais la vérité, ton récit, ce me semble, serait suspect. Combien y a-t-il que tu es parti?

LE MESSAGER.

Plus d'une heure, seigneur.

COMINIUS.

Quoi! il n'y a pas un mille de distance. Dans l'instant nous entendions encore leurs tambours. Comment as-tu pu employer une heure à parcourir un mille, et m'apporter des nouvelles si tardives?

LE MESSAGER.

Les espions des Volsques m'ont donné la chasse, et j'ai été forcé de m'écarter de trois ou quatre

milles environ de ma route : sans cela, seigneur, vous m'auriez vu une demi-heure plus tôt vous apporter cette nouvelle.

(Entre Marcius.)

COMINIUS.

Quel est ce guerrier là-bas, qui s'avance tout couvert de sang? O dieux! il a la contenance et la physionomie de Marcius; et ce n'est pas la première fois que je l'ai vu dans cet état!

MARCIUS.

Suis-je venu trop tard?

COMINIUS.

Le berger ne distingue pas mieux le tonnerre d'un tambourin, que moi le son de la voix de Marcius de celle de tout homme vulgaire.

MARCIUS.

Suis-je venu trop tard?

COMINIUS.

Oui, si vous ne revenez pas couvert du sang des ennemis, mais du vôtre.

MARCIUS.

Oh! laissez-moi vous serrer dans mes bras aussi tendrement que lorsque je faisais l'amour à mon épouse; vous presser contre mon cœur aussi joyeux que le premier soir de mes noces, lorsque les flambeaux de l'hymen brûlaient près de ma couche nuptiale.

COMINIUS.

Fleur des guerriers, que fait Titus Lartius?

MARCIUS.

Il est occupé à porter des décrets : il condamne les uns à mort, les autres à l'exil; rançonne l'un, fait grace à l'autre; épouvante le reste par ses menaces; il régit Corioles au nom de Rome, et la gouverne comme une meute docile, qui caresse la main maîtresse de sa liberté.

COMINIUS.

Où est ce malheureux qui est venu m'annoncer que les Volsques vous avaient repoussés jusque dans vos retranchemens? Où est-il? Qu'on le fasse venir.

MARCIUS.

Laissez-le en paix; il vous a dit la vérité. Mais pour nos seigneurs les plébéiens... il leur faut des tribuns!... La peste pour eux! Non, la craintive souris n'a jamais fui la présence du chat perfide, comme ils fuyaient devant une populace volsque, plus méprisable qu'eux encore.

COMINIUS.

Mais comment avez-vous fait pour triompher?

MARCIUS.

Ce temps est-il fait pour l'employer en récits? Je ne crois pas... Où est l'ennemi? Êtes-vous maîtres du champ de bataille? Si vous ne l'êtes pas, pourquoi rester dans l'inaction, avant que vous le soyez devenus?

COMINIUS.

Marcius, nous avons combattu avec désavantage; et nous avons fait une retraite prudente, pour assurer l'exécution de nos desseins.

MARCIUS.

Quel est leur ordre de bataille? Savez-vous de quel côté sont placées leurs troupes d'élite?

COMINIUS.

Suivant mes conjectures, leur avant-garde est formée des Antiates, qui sont leurs meilleurs soldats; à leur tête est Aufidius, le centre de toutes leurs espérances.

MARCIUS.

Je vous conjure, au nom de toutes les batailles où nous avons combattu, de tout le sang que nous avons versé ensemble, au nom des vœux que nous avons faits de rester toujours amis, envoyez-moi sur-le-champ contre Aufidius et ses Antiates, et ne perdons pas l'occasion dans les délais. Remplissons l'air de traits et d'épées nues; tentons à cette heure même.....

COMINIUS.

J'aimerais mieux vous voir conduire à un bain salutaire, et panser vos blessures; mais jamais je n'ose vous refuser ce que vous demandez. Choisissez vous-même parmi ces soldats ceux qui peuvent le mieux seconder votre entreprise.

MARCIUS.

Je choisis ceux qui voudront me suivre. S'il en est parmi vous quelqu'un (et ce serait un crime d'en douter) qui aime sur son visage le fard dont il voit le mien coloré, qui craigne moins pour ses jours que pour son honneur, qui pense qu'une belle mort est préférable à une vie honteuse, et qui aime plus sa patrie que lui-même; que ce brave soldat seul, ou d'autres avec lui, s'il en est plusieurs qui partagent ses sentimens, brandisse comme moi son épée en témoignage de ses dispositions, et suive Marcius.

(Tous ensemble poussent un cri, agitent leurs épées, élèvent Marcius sur leurs bras, et font voler leurs bonnets en l'air.)

Oh! moi seul pour arme; je vous suffirai : faites

de moi un glaive dans vos mains. Si ces démonstrations ne sont pas une vaine apparence, qui de vous ne vaut pas quatre Volsques? Pas un de vous qui ne puisse opposer au vaillant Aufidius un bouclier aussi ferme que le sien. Je vous rends graces à tous ; mais je n'en dois choisir qu'un certain nombre. Les autres réserveront leur courage pour quelque autre combat que l'occasion amènera. Allons, voulez-vous? marchons. Quatre des plus allègres recevront immédiatement mes ordres.

COMINIUS.

Marchez, mes braves compagnons; tenez tout ce que promet cette montre de valeur, et vous partagerez avec nous tous les fruits de la guerre.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

LES PORTES DE CORIOLES.

TITUS LARTIUS, ayant laissé une garnison dans Corioles, marche, accompagné d'un tambour et d'un trompette, vers Cominius et Marcius; il entre avec UN LIEUTENANT, D'AUTRES SOLDATS, et UN ESPION.

LARTIUS.

Veillez à la garde des portes; suivez mes ordres, chacun dans le poste que je vous ai assigné. A mon premier avis, envoyez ces sentinelles à notre secours : le reste ne pourra servir qu'à faire une courte résistance; si nous ne pouvons tenir la campagne, nous ne pouvons pas garder la ville.

LE LIEUTENANT.

Reposez-vous sur nos soins, seigneur.

LARTIUS.

Rentrez, et fermez vos portes sur nous. Guide, marche; conduis-nous au camp des Romains.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

LE CHAMP DE BATAILLE.

Alarme. Entrent MARCIUS et AUFIDIUS.

MARCIUS.

Je ne veux combattre que toi : je te hais plus que l'homme faux qui viole sa parole.

AUFIDIUS.

Ma haine égale la tienne; l'Afrique n'a point de monstre que j'abhorre plus que ta gloire : je ne puis la souffrir. Affermis ton pied.

MARCIUS.

Que le premier qui reculera meure l'esclave de l'autre, et que les dieux le punissent encore dans l'autre vie!

AUFIDIUS.

Si tu me vois fuir, Marcius, poursuis-moi de tes cris, comme un lièvre.

MARCIUS.

Tullus, pendant trois heures entières j'ai combattu seul dans les murs de Corioles, et je m'y suis satisfait à mon gré. Ce sang dont tu vois mon visage masqué n'est pas le mien; pour te venger, appelle et déploie toutes tes forces.

AUFIDIUS.

Fusses-tu cet Hector, ce foudre de vos aïeux troyens, tant vanté dans votre Rome, tu ne m'échapperais pas ici.

(Ils combattent sur la place, et quelques Volsques viennent au secours d'Aufidius. Marcius combat contre eux, jusqu'à ce qu'il se retire hors d'haleine.)

AUFIDIUS.

Plus officieux que braves, vous m'avez déshonoré en me secondant si lâchement.

(Ils sortent en combattant.)

SCÈNE IX.

LE CAMP ROMAIN.

Acclamations, cris de guerre. On donne le signal de la retraite. Cominius entre par une porte avec les Romains; Marcius entre par l'autre, un bras en écharpe, etc.

COMINIUS.

Si je te racontais en détail tous les exploits dont tu as rempli cette journée, tu ne croirais pas toi-même à tes propres actions; mais je garde ce récit pour Rome : c'est là que les sénateurs, le sourire sur les lèvres, pleureront de joie; que nos illustres patriciens, attentifs et surpris, frémiront d'abord de ce qu'ils finiront par admirer; que nos dames romaines trembleront d'effroi et de plaisir que ces imbéciles tribuns, qui, ligués avec les vils plébéiens, détestent ta gloire, seront forcés de s'écrier, en dépit de leurs cœurs : « Nous remercions les dieux d'avoir accordé à Rome un tel guerrier. » Et pourtant, avant la fête de cette

journée, dont tu es venu encore prendre ta part, tu étais déjà rassasié de gloire.

(Entre Titus Lartius avec ses troupes, lasses de poursuivre l'ennemi.)

LARTIUS.

O général! — Voilà l'épée de Rome; nous n'en sommes que le fourreau. — Avez-vous vu?

MARCIUS.

De grace, épargnez-moi : ma mère, qui a le privilége de vanter son sang, quand elle me donne des louanges, me contriste. J'ai fait ce que vous avez fait, c'est-à-dire tout ce que je peux, par le même motif qui vous anime, l'amour de ma patrie. Quiconque a pu accomplir toute sa bonne volonté, a fait plus que moi.

COMINIUS.

Vous ne serez point le tombeau de votre mérite : il faut que Rome connaisse tout le prix d'un de ses enfans. Dérober à sa connaissance vos actions, serait un crime plus grand que le vol, serait un atroce et calomnieux silence. On peut les célébrer, les élever au comble de la louange, sans passer les bornes de la modération. Ainsi, je vous en conjure, il faut vous résoudre à m'entendre parler de vous devant toute l'armée : je ne prétends pas récompenser par là tout ce que vous avez fait, mais simplement rendre témoignage à ce que vous êtes.

MARCIUS.

J'ai sur mon corps quelques blessures : leurs douleurs deviennent plus cuisantes quand j'en entends parler.

COMINIUS.

N'en pas parler serait une ingratitude qui pourrait les envenimer et les rendre mortelles. — De tous les chevaux dont nous avons fait un ample butin, de tous les trésors que nous avons amassés dans Corioles et dans les champs, nous vous en offrons la dixième part : levez à votre choix ce tribut sur tout le butin, avant le partage général.

MARCIUS.

Mon général, je vous rends graces; mais mon cœur ne peut consentir à recevoir aucun salaire pour payer mon épée. Je refuse votre offre, et ne veux qu'une part égale à celle de ceux qui m'ont vu combattre.

(Fanfares prolongées. Tous crient : Marcius! Marcius! en jetant leurs bonnets en l'air et agitant leurs lances. Cominius et Lartius restent la tête découverte devant l'armée.)

Puissent ces mêmes instrumens, que vous profanez, perdre à jamais leurs sons! Ah! si nos tambours et nos trompettes se changent en organes de la flatterie sur le champ de bataille, que désormais les camps dégénérés n'offrent donc plus, comme les cités, que l'appareil et les dehors perfides de l'adulation. Si le fer du soldat se plie à la molle flatterie, comme la soie du courtisan, qu'on prépare donc des chants efféminés pour préluder aux combats. — C'est assez, vous dis-je. Parce que vous voyez sur mon visage quelques traces de sang que je n'ai pas encore eu le temps de laver, parce que j'ai terrassé quelques faibles ennemis, exploits qu'ont faits comme moi une foule d'autres soldats qui sont ici et qu'on ne remarque pas, vous m'accablez d'applaudissemens sans fin et sans mesure, comme si j'aimais que mon faible mérite fût alimenté par des louanges exagérées jusqu'au mensonge!

COMINIUS.

Vous avez trop de modestie, vous êtes trop ennemi de votre gloire, et trop peu reconnaissant envers nous, qui vous rendons un hommage sincère. Si vous vous irritez ainsi contre vous-même, vous nous permettrez de vous enchaîner comme un furieux qui cherche à se détruire de ses mains; et alors nous vous persuaderons la raison. — Que toute la terre sache comme nous que c'est Caïus Marcius qui remporte la palme de cette guerre : je lui en donne pour gage mon superbe coursier, connu de tout le camp, avec tous ses ornemens; et dès ce moment, en récompense de ce qu'il a fait devant Corioles, je le proclame, au milieu des cris et des applaudissemens de toute l'armée, *Caïus Marcius Coriolanus!* — Portez toujours noblement ce surnom.

(Fanfares. Les trompettes se font entendre.)

MARCIUS.

Je vais laver mon visage; et alors vos yeux verront s'il est vrai que je rougisse ou non. — N'importe; je vous rends graces. Je veux monter votre coursier, et dans tous les temps je ferai tous mes efforts pour porter avec honneur le beau surnom dont vous me gratifiez.

COMINIUS.

Allons, entrons dans notre tente; avant de nous livrer au repos, il nous faut instruire Rome de nos succès. Vous, Lartius, retournez à Corioles; et envoyez-nous à Rome le citoyen le plus propre à recevoir le traité qui convient aux intérêts des vainqueurs et des vaincus.

LARTIUS.

Je vais le faire, monseigneur.

MARCIUS.

La fortune commence à se jouer de moi : moi, qui viens tout à l'heure de refuser les plus magnifiques présens, je me vois obligé de demander une grace à mon général.

COMINIUS.

Elle vous est accordée. Quelle est-elle?

MARCIUS.

J'ai passé quelque temps ici dans Corioles, chez un pauvre citoyen qui m'a traité en ami. Il a poussé dans le combat un cri vers moi : je l'ai vu faire prisonnier. Mais alors Aufidius attachait mes regards, et la fureur a étouffé la pitié. Je vous demande la liberté de mon malheureux hôte.

COMINIUS.

O requête digne de Marcius! Fût-il le meurtrier de mon fils, il sera libre comme l'air. Titus, rendez-le à son libérateur.

LARTIUS.

Son nom, Marcius?

MARCIUS.

Par Jupiter! je l'ai oublié. — Je succombe de fatigue, et ma mémoire en est troublée. N'avez-vous point de vin ici?

COMINIUS.

Entrons dans nos tentes : le sang se fige sur votre visage; il est temps que vous preniez soin de vos blessures : allons.

SCÈNE X.

LE CAMP DES VOLSQUES.

Bruit d'instrumens militaires. Entre TULLUS AUFIDIUS tout sanglant, avec deux ou trois SOLDATS.

AUFIDIUS.

La ville est prise.

LE SOLDAT.

Elle sera rendue à des conditions recevables.

AUFIDIUS.

Des conditions? Je voudrais être Romain... car étant Volsque, je ne puis me montrer tel que je suis. Des conditions! Hé! y a-t-il des conditions honnêtes dans un traité, pour le parti qui est à la merci du vainqueur? Marcius, cinq fois j'ai combattu contre toi, et cinq fois tu m'as vaincu; et tu me vaincras toujours, je crois, quand nos combats se renouvelleraient aussi souvent que nos repas! Mais j'en jure par les élémens, si je me rencontre encore une fois avec lui face à face, il sera mon maître ou je serai le sien. Mon émulation renonce à l'honneur dont elle s'est piquée jusqu'ici; et, au lieu d'espérer, comme j'ai fait, de le terrasser, en luttant en brave et fer contre fer, je lui tendrai quelque piége : il faut qu'il succombe, ou sous ma fureur, ou sous mon adresse.

LE SOLDAT.

C'est un démon!

AUFIDIUS.

Il a plus d'audace, mais moins de ruse. Ma valeur, empoisonnée par les affronts qu'elle a reçus de lui, abjure sa noble et pure délicatesse. Endormi dans l'enceinte d'un temple, nu et désarmé, sain ou malade, dans le sanctuaire des dieux, dans le Capitole même, au milieu des prières des prêtres, au moment même du sacrifice, tous ces obstacles n'arrêteront pas ma fureur; et ma haine pour Marcius foulera les coutumes les plus sacrées, et les priviléges les plus respectés. Partout où je le trouverai, dans mes propres foyers, dans les bras de mon frère, là, violant les lois de l'hospitalité, je veux plonger et replonger à loisir dans son cœur ma main ensanglantée. — Vous, allez à la ville; voyez comment les Romains y commandent, quels otages ils ont demandés pour Rome.

LE SOLDAT.

N'y viendrez-vous pas vous-même?

AUFIDIUS.

On m'attend au bosquet de cyprès, au midi des moulins de la ville. Je vous prie, revenez m'apprendre en ce lieu quel cours suit la fortune, afin que je règle ma marche sur celle des événemens.

LE SOLDAT.

J'exécuterai vos ordres, seigneur.

(Ils sortent.)

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROME.

Entre MENENIUS avec SICINIUS et BRUTUS.

MENENIUS.

L'augure m'a dit que nous aurons des nouvelles ce soir.

BRUTUS.

Bonnes, ou mauvaises?

MENENIUS.

Peu favorables aux vœux du peuple; car il n'aime pas Marcius.

SICINIUS.

La nature enseigne aux animaux mêmes à distinguer leurs amis.

MENENIUS.

Quel est, je vous prie, l'animal que le loup aime?

SICINIUS.

L'agneau.

MENENIUS.

Oui, pour le dévorer, comme vos plébéiens, toujours affamés, voudraient dévorer le noble Marcius.

BRUTUS.

Marcius, un agneau? soit; mais qui a le cri féroce de l'ours.

MENENIUS.

Marcius, un ours? soit; mais qui vit et se conduit comme un agneau. Vous avez tous deux l'expérience de la vieillesse : répondez à une question.

TOUS DEUX.

Voyons cette question.

MENENIUS.

De quels vices offre-t-il une tache légère, et qu'on ne trouve pas en vous dans toute sa noirceur?

BRUTUS.

Des taches légères? Oh! il est richement pourvu de tous les vices.

SICINIUS.

D'orgueil, surtout.

BRUTUS.

Son arrogance extrême surpasse tous ses autres défauts.

MENENIUS.

Voilà qui est étrange! Et vous, savez-vous tout le mal qu'on dit de vous deux dans la ville? Je sais ce que j'en dois penser, moi; mais vous, le savez-vous?

BRUTUS.

Comment, quel mal peut-on dire de nous?

MENENIUS.

Puisque vous parlez d'orgueil, m'écouterez-vous sans humeur?

TOUS DEUX.

Oui : allons, voyons.

MENENIUS.

Au reste, peu m'importe votre promesse; car à la plus légère occasion toute votre patience vous échappe. —Suivez sans frein votre penchant naturel, et prenez de l'humeur tant qu'il vous plaira, si c'est un plaisir pour vous que de vous fâcher. Vous reprochez à Marcius de l'orgueil?

BRUTUS.

Nous ne sommes pas seuls à lui faire ce reproche.

MENENIUS.

Oh! je sais que vous faites très peu de choses seuls. Vous avez abondance de secours: autrement vos actions seraient vraiment uniques, et ne ressembleraient à rien. Vos talens sont trop faibles et trop mesquins pour faire beaucoup seuls. — Vous parlez d'orgueil? Ah! si vous pouviez tourner les yeux et vous voir par derrière; si vous pouviez faire de votre personne et de votre ame une exacte revue; si vous le pouviez...

BRUTUS.

Eh bien! qu'arriverait-il?

MENENIUS.

Alors vous verriez deux magistrats sans mérite, plus orgueilleux, plus violens, plus entêtés, plus insensés que jamais n'en ait eu Rome.

SICINIUS.

Menenius, on vous connaît bien aussi.

MENENIUS.

On me connaît pour un patricien d'humeur joviale, qui ne hait pas une bouteille d'excellent vin, sans mélange d'une seule goutte du Tibre; qui a, dit-on, le défaut d'accueillir trop favorablement les premières plaintes du peuple, de se laisser émouvoir à son plus léger murmure, et de prendre feu pour lui. On peut dire encore qu'il m'arrive plus souvent de voir la croupe noire de la nuit que le front riant de l'aurore. Mais tout ce que je pense, je le dis; et toute ma méchanceté s'exhale en paroles. Lorsque je rencontre deux hommes d'état tels que vous, il m'est impossible de les appeler des Lycurgues. Si votre entretien me choque, si la liqueur que vous me versez m'affecte désagréablement le palais, mon dégoût et mon humeur éclatent sur mon visage. Augustes tribuns, je ne saurais applaudir à vos discours, quand je vois qu'un âne, doué de la parole, aurait le plus souvent parlé comme vous; et quoique je supporte ceux qui disent que vous êtes de graves personnages dignes de nos respects, je ne peux m'empêcher de donner un démenti au flatteur qui osera vous dire que vous avez une physionomie heureuse. Si c'est là ce que vous voyez à l'inspection de mon individu, s'ensuit-il qu'on me connaisse bien aussi? Tribuns aveugles dans vos observations malignes, quels défauts avez-vous découverts dans un tel caractère? Vous dites qu'*on me connaît bien aussi?*

BRUTUS.

Allez, allez, nous vous connaissons de reste.

MENENIUS.

Non, vous ne me connaissez pas; vous ne vous connaissez pas vous-mêmes, vous ne connaissez rien. Votre ambition est avide des saluts et des génuflexions d'une populace indigente; vous perdez la plus précieuse partie du jour à entendre le plaidoyer d'une marchande de citrons avec un marchand d'allumettes, et vous remettez à une seconde audience la décision de ce procès important. Quand vous êtes sur votre tribunal, juges entre deux parties, si par malheur un léger sentiment de colique vient à vous pincer, vos visages deviennent de vrais masques, vous voilà hors de vous; et perdant toute patience, vous renvoyez les deux plaideurs plus acharnés l'un contre l'autre, et la cause plus embrouillée; et pour toute décision de votre belle justice, vous les traitez tous deux de fripons. Vous êtes un étrange couple?

BRUTUS.

Allez, allez; on sait que vous dites plus de bons mots à table que vous n'ouvrez d'avis utiles au Capitole.

MENENIUS.

Nos prêtres, les ministres de la religion même, perdraient leur gravité devant des objets aussi ridicules que vous; votre meilleur raisonnement ne vaut pas un poil de votre barbe, qui tout entière ne vaut pas le crin de nos coussins et la bourre de nos selles; et vous osez dire que Marcius a de l'orgueil! Marcius, qu'on dégraderait, en assurant qu'il vaut tous vos ancêtres ensemble depuis Deucalion. Les plus illustres d'entre eux ne vous ont transmis peut-être, avec leur profession, qu'une infamie héréditaire. Bonsoir, augustes tribuns; une conversation plus longue avec vous gâterait ma raison. Aveugles chefs d'un vil troupeau de plébéiens, vous me permettrez de prendre congé de vous.

(Entrent Volumnie, Virgilie et Valérie.)

MENENIUS.

Vous en ce lieu, belles et nobles dames? Oui, Diane, descendue sur la terre, n'y brillerait pas de plus d'attraits et de majesté; et que cherchent vos pas et vos regards empressés?

VOLUMNIE.

Vénérable Menenius, mon fils Marcius approche: par Junon, ne nous retardez pas.

MENENIUS.

Ah! Marcius revient dans sa patrie?

VOLUMNIE.

Oui, noble Menenius, et avec le gage du succès le plus éclatant.

MENENIUS.

Tu recevras, ô Jupiter! ma coupe de vin sur tes autels, et reçois déjà mes actions de graces. Oh! Marcius revient dans sa patrie?

VOLUMNIE et VIRGILIE.

Oui, rien de plus vrai.

VOLUMNIE.

Voyez : cette lettre est de sa main. Le sénat en a reçu une autre, sa femme une autre, et il y en a une pour vous, je crois, à la maison.

MENENIUS.

Oh! je vais donner ce soir des fêtes à ébranler les voûtes. Une lettre pour moi!

VIRGILIE.

Oui sûrement, il y a une lettre pour vous; je l'ai vue.

MENENIUS.

Elle m'assure sept ans de santé. Pendant sept ans je me moquerai du médecin. Le plus fameux aphorisme de Galien n'est que charlatanisme en comparaison de cette lettre salutaire, et je n'en fais pas plus de cas que des recettes d'un empirique. — N'est-il point blessé? Il n'a pas coutume de revenir sans blessures.

VIRGILIE.

Oh! non, non, non!

VOLUMNIE.

Oh! il est blessé : moi, j'en rends graces aux dieux.

MENENIUS.

Et moi aussi, pourvu qu'il ne le soit pas dangereusement. Les blessures sont la parure qui lui sied. Apporte-t-il dans ses mains le gage d'une nouvelle victoire?

VOLUMNIE.

Il est sur son front. Voilà la troisième fois, Menenius, que mon fils revient couronné de la guirlande de chêne.

MENENIUS.

A-t-il sévèrement châtié Aufidius?

VOLUMNIE.

Titus Lartius écrit qu'ils ont combattu l'un contre l'autre, mais qu'Aufidius a pris la fuite.

MENENIUS.

Oh! il était temps, je le lui garantis : s'il eût résisté encore, je n'aurais pas voulu être traité comme lui pour tous les trésors de Corioles. — Le sénat est-il informé de la nouvelle?

VOLUMNIE.

Allons, chères dames! — Oui, oui, le sénat a reçu des lettres du général, où il donne à mon fils toute la gloire de cette guerre. Il a, dans cette action, surpassé de moitié l'honneur de ses premiers exploits.

VALÉRIE.

Il est vrai qu'on raconte de lui des prodiges.

MENENIUS.

Oui, des prodiges; et c'est moi qui vous l'assure : tout ce qu'on raconte, il l'a fait.

VIRGILIE.

Que les dieux nous en confirment la vérité!

VOLUMNIE.

La vérité! Comment, en doutez-vous?

MENENIUS.

La vérité? je vous le jure, moi, tous ces prodiges sont vrais. — Où est-il blessé? (Aux tribuns.) Que les dieux conservent vos augustes personnes! Marcius revient dans sa patrie! Il a de nouveaux sujets d'avoir de l'orgueil. — Où est-il blessé?

VOLUMNIE.

A l'épaule et au bras gauche. — Là resteront de larges cicatrices qu'il pourra montrer au peuple, quand il demandera la place qui lui est due. — Lorsqu'il chassa Tarquin, il reçut sept blessures.

MENENIUS.

Il en a une sur le cou, et une autre dans la cuisse : je lui en connais neuf.

VOLUMNIE.

Avant cette dernière expédition, il avait déjà reçu vingt-cinq blessures.

MENENIUS.

Il en a donc maintenant vingt-sept, et chaque blessure fut le tombeau d'un ennemi. Entendez-vous les trompettes?

(Acclamations et fanfares.)

VOLUMNIE.

Voilà les avant-coureurs de Marcius : il fait marcher devant lui le bruit de la victoire, et derrière lui il laisse les pleurs. La mort, ce sombre fantôme, est assise sur son bras vigoureux : ce

bras se lève, retombe, et les ennemis de Rome expirent.

(Fanfares. Les trompettes sonnent. Entrent le général Cominius et Titus Lartius; Coriolan est au milieu d'eux, le front ceint d'une couronne de chêne; les chefs de l'armée et les soldats le suivent : un héraut le précède.)

LE HÉRAUT.

Apprends, ô Rome! que Marcius a combattu seul contre une ville entière, enfermé dans les murs de Corioles, et qu'avec la gloire il y a gagné un surnom ajouté au nom de Caïus Marcius. Entrez en triomphe dans Rome, illustre Coriolan!

(Musique. Fanfares.)

TOUS ENSEMBLE.

Entrez en triomphe dans Rome, illustre Coriolan!

CORIOLAN.

Assez de louanges. Ces cris affligent mon cœur: je vous prie, cessez.

COMINIUS.

Voyez, seigneur, votre mère.

CORIOLAN.

Oh! je le sais, vous avez imploré tous les dieux pour la prospérité de mes armes.

(Il se met à genoux.)

VOLUMNIE.

Oui, mon brave soldat. Lève-toi, lève-toi, mon cher Marcius, mon vaillant Caïus, et encore un surnom nouveau qui comble l'honneur de tes exploits! Oui, *Coriolan :* n'est-ce pas le nom qu'il faut que je te donne? Mais vois ton épouse.

CORIOLAN.

O toi, dans ton silence plein de graces... chère épouse! salut! Quoi! aurais-tu donc ri, si tu m'avais vu rapporté dans un cercueil, toi qui pleures à mon triomphe. Ah! ma chère, ces yeux en larmes sont pour les veuves de Corioles et les mères qui ont perdu leurs enfans.

MENENIUS.

Ami, que les dieux te couronnent!

CORIOLAN.

Ah! vous vivez encore? (A Valérie.) Aimable dame, pardonnez.

VOLUMNIE.

Je ne sais de quel côté me tourner. — O mon fils! sois le bien-venu dans ta patrie; et vous aussi, général; soyez les bien-venus.

MENENIUS.

Mille et mille saluts d'allégresse! Je suis prêt à pleurer et à rire. Aussi mon cœur est tout à la fois léger et gai, serré et plein. — O ami! vois ma joie. Malédiction irrévocable sur le cœur de celui qui n'est pas joyeux de te voir! Vous êtes trois que Rome doit adorer; mais j'en atteste tous les yeux, nous avons ici quelques vieux troncs dégénérés; rien ne peut corriger leur nature sauvage, et ils ne porteront jamais que des fruits amers pour vous. N'importe : gloire à vous, braves généraux. Une ortie ne sera jamais qu'une ortie, et les fautes des fous seront toujours folie.

COMINIUS.

Toujours sentencieux.

CORIOLAN.

Toujours Menenius, toujours le même.

LE HÉRAUT.

Faites place : avancez.

CORIOLAN à sa mère et à sa femme.

Donnez-moi votre main, et vous la vôtre. Avant que je puisse me dérober à cet éclat importun, et me sauver dans l'ombre de nos foyers, mon devoir m'oblige à visiter nos bons patriciens, de qui j'ai reçu mille félicitations, accompagnées d'une foule d'honneurs.

VOLUMNIE.

J'ai assez vécu pour voir mes vœux accomplis, et réaliser les songes brillans que j'avais formés dans mon imagination. Une seule chose manque à mes désirs, et je ne doute pas que Rome ne te l'accorde.

CORIOLAN.

Sachez, ô tendre mère, que j'aime mieux obéir aux Romains, et les servir à mon gré, que de leur commander selon leur goût.

COMINIUS.

Allons au Capitole.

(Acclamations, bruit de cors; ils sortent en pompe comme ils sont entrés.)

(Brutus et Sicinius s'avancent.)

BRUTUS.

Son nom est dans toutes les bouches; les vieillards, pour le voir, empruntent les yeux de l'art; la nourrice babillarde, tout occupée de jaser de lui, n'entend plus les cris désespérés de son nourrisson; la plus maussade cuisinière songe à sa parure, arrange son plus beau mouchoir sur sa gorge enfumée, et court gravir sur les murs pour le regarder. On se presse sur les échopes, dans les boutiques, aux fenêtres; les toits sont couverts de peuple, et chargés d'une foule variée de spec-

tateurs de toutes classes, qui n'ont qu'un objet, voir Marcius. Les prêtres solitaires de Jupiter même ont quitté leur retraite; et, confondus avec la multitude, ils s'agitent, et se pressent pour gagner une place commode. Les dames exposent les lis et les roses de leurs joues délicates, et livrent nus les charmes de leur visage aux brûlans baisers de Phœbus, qui flétrit et dévore leurs graces. C'est un bruit, un tumulte autour de lui! On dirait qu'un dieu semble recélé dans sa personne, et répande sur ses traits et dans sa démarche la majesté d'un immortel.

SICINIUS.

Je vous le garantis consul dans l'instant même.

BRUTUS.

Notre puissance, en ce cas, tant que durera son autorité, peut se reposer à loisir.

SICINIUS.

Il ne connaîtra jamais, dans les honneurs, cette modération qui sait le terme d'où il faut partir, et celui où il faut s'arrêter : il perdra tout ce qu'il a gagné.

BRUTUS.

C'est là l'espérance qui nous console.

SICINIUS.

N'en doutez pas. Le peuple, dont nous sommes l'appui, toujours plein d'inconstance et de malice, oubliera, à la plus légère occasion, tous les nouveaux honneurs qu'on lui rend aujourd'hui; et lui-même il s'en dépouillera; je n'en doute pas plus que de son orgueil..... qui s'en fera gloire.

BRUTUS.

Je l'ai entendu jurer que, s'il briguait le consulat, jamais il ne consentirait à paraître dans la place publique couvert de l'humble manteau des candidats; qu'il dédaignerait l'usage de montrer aux plébéiens ses blessures, pour mendier (disait-il) les suffrages de leurs voix empestées.

SICINIUS.

C'est la vérité.

BRUTUS.

Ce sont ses propres termes. Oh! il renoncera plutôt à cette dignité, que de ne la pas devoir uniquement aux suffrages des chevaliers romains et aux vœux du sénat.

SICINIUS.

Qu'il persiste dans cette résolution, qu'il l'exécute, et je n'en désire pas davantage.

BRUTUS.

Il est vraisemblable qu'il le fera.

SICINIUS.

Alors, tout ce que nous lui souhaitons, arrivera; sa ruine sera inévitable.

BRUTUS.

Il faut le perdre, ou nous perdrons notre autorité. Pour arriver à nos fins, ne nous lassons pas de représenter au peuple quelle haine Marcius a toujours nourrie contre lui; comme il a fait tous ses efforts pour appesantir le joug sur lui, pour imposer silence à ses défenseurs, pour le dépouiller de ses plus chers priviléges; quel mépris il a pour leur espèce, à qui il refuse la raison et les facultés humaines, et qui, à ses yeux, ne tient pas un rang plus honorable dans l'univers que ces chameaux qu'on entraîne à la guerre, qui ne reçoivent leur nourriture que pour porter des fardeaux, et qui sont maltraités de coups quand ils succombent sous le poids.

SICINIUS.

Ces idées inspirées, comme vous dites, dans une occasion favorable, lorsque son insolence s'échappera jusqu'à offenser le peuple, enflammeront le courroux de la multitude, et allumeront un noir incendie qui ternira pour jamais la gloire de Marcius, comme une étincelle qui tombe sur la bruyère. L'occasion ne nous manquera pas, pourvu qu'on l'irrite : le chien, au signe du berger, n'est pas plus prompt à aboyer contre le troupeau.

(Entre un messager.)

BRUTUS.

De quoi s'agit-il?

LE MESSAGER.

On désire votre présence au Capitole. On croit que Marcius sera consul. J'ai vu les muets se presser en foule pour le voir, et les aveugles attentifs à ses paroles. Nos dames romaines jetaient leurs gants sur son passage. Nos jeunes beautés faisaient voler vers lui leurs écharpes et leurs voiles; les nobles se prosternaient devant ses pas comme devant la statue de Jupiter, et autour de lui tombaient une nuée de bonnets de plébéiens. Leurs acclamations perçantes imitent les éclats du tonnerre. Jamais je n'ai rien vu de semblable.

BRUTUS.

Allons au Capitole; portons-y pour le moment des yeux et des oreilles : gardons nos cœurs pour l'événement.

SICINIUS.

Tenez-vous sur vos gardes.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

LE CAPITOLE.

DEUX OFFICIERS viennent placer des coussins.

PREMIER OFFICIER.

Hâtons-nous, allons disposer les siéges ; dans un moment ils seront ici. — Combien y a-t-il de candidats pour le consulat ?

SECOND OFFICIER.

Trois, dit-on ; mais tout le monde croit que Coriolan doit l'emporter.

PREMIER OFFICIER.

C'est un brave Romain ; mais il est trop vindicatif et trop hautain : il n'aime pas le petit peuple.

SECOND OFFICIER.

Certes, nous avons eu plusieurs grands hommes qui ont flatté le peuple, et qui jamais ne l'ont aimé ; et il y en a beaucoup que le peuple aime sans savoir pourquoi. Si le peuple aime sans motif, il hait aussi sans fondement. Ainsi l'indifférence de Coriolan pour la haine du peuple et pour son amour, est la preuve de la connaissance qu'il a de son vrai caractère ; et sa noble franchise ne lui permet pas de dissimuler ses sentimens.

PREMIER OFFICIER.

S'il lui était égal d'être aimé ou non, il devait demeurer neutre dans son indifférence, et ne faire au peuple ni bien ni mal ; mais il cherche la haine des plébéiens avec plus de zèle qu'ils n'en peuvent avoir à la lui prouver, et il n'oublie rien pour se faire connaître en tout leur ennemi déclaré. Or, s'étudier ainsi à attirer sa haine et sa disgrace, c'est une conduite aussi blâmable que de le flatter pour s'en faire aimer, quand on ne l'aime pas.

SECOND OFFICIER.

Il a bien mérité de son pays, et il ne s'est point élevé par les mêmes degrés que tant d'autres, qui s'ouvrent un chemin facile aux honneurs, en caressant le peuple, et en rampant devant lui : stériles idoles, nourris de saluts et de révérences, qui ne firent jamais une action qui méritât l'estime et la gloire ! Mais Coriolan a fait croître son merite sous tous les yeux ; et il a si bien gravé ses actions dans tous les cœurs, qu'un silence perfide qui en refuserait l'aveu serait une énorme ingratitude ; un récit infidèle serait une calomnie qui se démentirait elle-même, et attirerait de toutes parts à son auteur le reproche et le mépris.

PREMIER OFFICIER.

N'en parlons plus. C'est un brave homme. — Retirons-nous ; les voilà.

(Fanfares. Entrent les patriciens, les tribuns du peuple, précédés de licteurs ; Coriolan, Menenius, le consul Cominius. Sicinius et Brutus prennent place auprès d'eux.)

MENENIUS.

Après avoir décidé le sort des Volsques, arrêté d'envoyer vers eux Titus Lartius, il nous reste, pour objet principal de cette assemblée particulière, à récompenser les nobles services du Romain qui a si vaillamment combattu pour son pays. Qu'il plaise donc au grave et respectable sénat de Rome d'ordonner au consul ici présent, notre digne général dans cette dernière guerre qui a été si heureuse, de nous rapporter quelques uns de ces prodiges de valeur qu'a faits Caïus Marcius Coriolan. Nous sommes assemblés ici pour le remercier publiquement, et pour signaler notre reconnaissance par des honneurs dignes de lui.

PREMIER SÉNATEUR.

Parlez, noble Cominius ; ne retranchez rien, sous prétexte d'abréger. Faites-nous croire que toutes les richesses de l'état ne suffiraient pas sans nos cœurs, pour acquitter notre juste reconnaissance. — Chefs du peuple, nous vous demandons une attention favorable, et, de plus, votre zèle pour l'intérêt de la république : vous le ferez paraître en donnant votre consentement à ce qui se passe ici.

SICINIUS.

Nous nous unissons à vous dans les dispositions d'une heureuse paix. Nos cœurs sont prêts à respecter et à seconder les desseins de cette assemblée.

BRUTUS.

Et nous nous trouvons heureux de le faire à l'instant même, si Coriolan veut se souvenir de témoigner au peuple une plus tendre estime qu'il n'a fait jusqu'à présent.

MENENIUS.

Il n'est plus question de cela ; il n'en est plus question. J'aimerais mieux que vous vous fussiez tu. Voulez-vous bien écouter Cominius parler ?

BRUTUS.

Très volontiers ; mais pourtant mon avis était

plus raisonnable que votre refus d'y faire attention.

MENENIUS.

Il aime vos plébéiens; mais n'exigez pas qu'il s'accouple familièrement avec eux, et qu'oubliant son rang, il descende à leur niveau. Brave Cominius, parlez. (Coriolan se lève et veut sortir.) Non, demeurez à votre place.

PREMIER SÉNATEUR.

Siégez avec nous, Coriolan, et n'ayez pas honte d'écouter le récit de ce que vous avez fait de glorieux.

CORIOLAN.

Illustres sénateurs, pardonnez : j'aimerais mieux avoir à guérir encore mes blessures, que d'entendre répéter comment je les ai reçues.

BRUTUS.

Je me flatte que ce n'est pas ce que j'ai dit qui vous fait quitter le siége?

CORIOLAN.

Non. Cependant j'ai souvent fui dans une guerre de mots, moi qui ai toujours été au devant des coups. Vous ne flattez pas; ne m'outragez donc pas : pour vos plébéiens, je les aime comme je les estime.

MENENIUS.

Je vous prie, encore une fois, restez.

CORIOLAN.

Je serais plus volontiers resté à m'épanouir aux rayons du soleil, dans une oisive et molle indolence, tandis qu'on sonnerait l'alarme, que je n'écouterais ici, tranquillement assis, le récit fastueux de mes chétifs exploits.

(Il sort.)

MENENIUS.

Chefs du peuple, comment ce héros pourrait-il flatter votre multitude, où l'on ne trouve pas un homme de bien sur mille; lui qui, après avoir exposé sa vie pour l'honneur, refuse de prêter l'oreille au récit de ses propres actions? — Commencez, Cominius.

COMINIUS.

Je manquerai d'haleine; et ce n'est pas d'une voix faible que l'on doit annoncer les exploits de Coriolan. On convient que la valeur est la première des vertus, et la plus honorable pour celui qui la possède. Le monde n'a donc point d'homme qui puisse soutenir le parallèle avec le Romain dont je parle. A seize ans, lorsque Tarquin se fit un parti dans Rome, Coriolan guerrier surpassa tous les Romains. Le dictateur qui commandait alors, et que ma main avec respect montre présent ici, vit cet adolescent, aux joues d'une jeune amazone, chasser devant lui des vétérans blanchis sous les armes. Debout, au dessus d'un Romain terrassé qu'il couvrait de son corps, il immola, à la vue du consul, trois adversaires acharnés sur lui. Il attaqua Tarquin même, et le blessa au genou. Dans ce jour fameux, à un âge où il eût pu faire le rôle d'une femme sur nos théâtres, il se montra le premier des hommes sur le champ de bataille; et le prix de ses exploits fut la couronne de chêne. Ainsi, lancé dès l'adolescence dans la carrière de l'homme, le cours de ses exploits s'étendit comme les flots de la mer; dans le choc de dix-sept batailles successives, son épée ravit aux autres et moissonna tous les lauriers. Mais ce qu'il a fait dans cette guerre et dans les murs de Corioles, il faut que je l'avoue, non, je ne puis en parler dignement : seul, il a arrêté les fuyards, et son exemple unique apprit aux lâches à se jouer avec la peur. Comme les vagues passent et se suivent sous un vaisseau voguant à pleines voiles, ainsi les hommes cédaient et tombaient par flots derrière lui. Son glaive, comme la faux de la mort, partout où il tombait, fendait les corps de la tête aux pieds : il paraissait dans la mêlée un dieu de carnage, dont chaque mouvement était marqué par les cris des mourans. Seul il a passé les portes de la ville; aussitôt elles sont devenues les portes de la mort; et son bras, inévitable comme la destinée, les arrosait de flots de sang. Il revint seul et sans secours dans la plaine; et alors, trouvant un renfort de troupes nouvelles, il tomba sur Corioles comme une planète, et l'écrasa. Ce n'est pas tout; le bruit de nos armes et d'un combat lointain frappe son oreille attentive : aussitôt son courage redouble; sa grande ame ranime son corps épuisé, et l'entraîne : il est déjà au milieu de nous; et là il foule aux pieds, dans des flots de sang, la vie des hommes : c'était moins un combat qu'un carnage. En un mot, jusqu'à ce que nous ayons été maîtres de la campagne et de la ville, Coriolan ne s'est pas arrêté un moment pour reprendre haleine et respirer.

MENENIUS.

Brave héros!

PREMIER SÉNATEUR.

Il ne sera pas au dessous des honneurs suprêmes que nous lui préparons.

COMINIUS.

Il a dédaigné les dépouilles des Volsques; le plus précieux butin a été vu de lui comme la fange de la terre : il désire moins que ne donnerait l'avarice même: il trouve dans ses actions sa récompense; content d'employer sa vie.....

MENENIUS.

En un mot, c'est un grand homme. Rappelons-le.

UN SÉNATEUR.

Qu'on rappelle Coriolan.

UN OFFICIER.

Le voici.

(Rentre Coriolan.)

MENENIUS.

Coriolan, tout le sénat est satisfait de vous nommer consul.

CORIOLAN.

Je lui dois pour toujours mes services et ma vie.

MENENIUS.

Il ne reste plus qu'à parler au peuple.

CORIOLAN.

Permettez-moi, je vous en conjure, de braver cet usage ; je ne puis me dépouiller de ma robe, m'offrir nu à leurs regards, et les conjurer, par mes blessures, de m'accorder leurs suffrages. Souffrez que je me dispense de cette coutume.

SICINIUS.

Caïus, le peuple doit avoir sa voix; il ne souffrira pas qu'on omette un seul point de la cérémonie.

MENENIUS.

Ne les irritez point : soumettez-vous, je vous prie, à la coutume, et arrivez aux honneurs comme ceux qui vous ont précédé, dans les formes usitées.

CORIOLAN.

C'est un personnage que je ne pourrai faire sans rougir; et l'on pourrait bien ôter au peuple un tel spectacle.

BRUTUS.

Remarquez-vous ce qu'il dit là?

CORIOLAN.

Me vanter devant eux! Dire : voilà ce que j'ai fait, et cela encore; leur montrer des cicatrices guéries, que je voudrais tenir cachées : comme si je n'avais reçu tant de blessures que pour les exposer à leur haleine infecte, et recueillir le vil salaire de leurs suffrages!

MENENIUS.

Ne vous arrêtez pas à cela. — Tribuns du peuple, nous vous recommandons les intentions du sénat auprès de lui, et nous souhaitons joie, honneur et prospérité à Coriolan, notre illustre consul.

(Acclamations, bruits de cors. Tous sortent, excepté Sicinius et Brutus.)

BRUTUS.

Vous voyez quelle conduite il veut tenir devant le peuple.

SICINIUS.

Puissent-ils pénétrer ses pensées! Il leur demandera leurs voix, d'un ton à leur faire sentir qu'il méprise le pouvoir qu'ils ont de lui accorder ce qu'il sollicite.

BRUTUS.

Venez, nous allons les instruire de notre conduite ici; venez à la place publique, où je sais qu'ils nous attendent.

SCÈNE III.

LE FORUM.

Entrent sept ou huit CITOYENS.

PREMIER CITOYEN.

En un mot, s'il demande nos voix, nous ne devons pas les lui refuser.

SECOND CITOYEN.

Sans doute : nous avons bien ce pouvoir en nous-mêmes; mais c'est un pouvoir que nous ne sommes pas libres d'exercer; car s'il nous montre ses blessures et nous raconte ses exploits, nous serons forcés de baiser ses cicatrices, et nous leur prêterons une voix qui parlera pour elles. Oui, s'il nous raconte tous ses nobles exploits, nous serons bien forcés de parler aussi de notre reconnaissance, et de nous montrer à lui avec honneur. L'ingratitude est un vice monstrueux; et, si le peuple était ingrat, ce serait alors qu'il serait vraiment un monstre. Nous sommes les membres du peuple; nous deviendrions donc des membres monstrueux, et ce serait notre ouvrage!

PREMIER CITOYEN.

Mais pour avoir de nous-mêmes cette idée, nous pourrions nous en rapporter à lui; car lorsque nous nous sommes soulevés pour le prix du

blé, il n'hésita pas à nommer le peuple le *monstre à cent têtes*.

TROISIÈME CITOYEN.

Il n'est pas le seul qui nous ait appelés de ce nom, non pas parce que les uns ont la chevelure brune, les autres noire, ou parce que ceux-ci ont une tête chevelue, et ceux-là une tête chauve; mais à cause de cette grande variété d'esprits de toutes couleurs qui nous distingue. Et en effet, si tous nos esprits sortaient à la fois de nos cerveaux, on les verrait en même temps à l'est, à l'ouest, au nord et au sud. En partant du même centre, ils arriveraient en ligne droite à tous les points de la circonférence.

SECOND CITOYEN.

Vous le croyez? Quelle route prendrait mon esprit, à votre avis?

TROISIÈME CITOYEN.

Oh! votre esprit ne délogerait pas aussi promptement qu'un autre, tant il est enfoncé et chevillé dans votre grosse tête; mais si une fois il pouvait s'en dégager, sûrement il irait droit au sud.

SECOND CITOYEN.

Pourquoi de ce côté-là?

TROISIÈME CITOYEN.

Pour se perdre dans un brouillard, où, après s'être évaporé jusqu'aux trois quarts, et fondu dans une épaisse rosée, le reste reviendrait charitablement vous aider à trouver une femme.

SECOND CITOYEN.

Vous avez toujours le mot pour rire : je vous le permets, je vous le permets.

TROISIÈME CITOYEN.

Êtes-vous résolus à donner votre voix? Mais peu importe que tous la donnent : la pluralité décide; pour moi je dis que si Coriolan s'humilie devant le peuple, jamais il n'eut son égal en mérite.

(Entrent Coriolan et Menenius.)

Le voici, vêtu de la robe et de l'humble appareil d'un candidat; observons sa conduite. Ne nous tenons pas ainsi tous ensemble; mais approchons de l'endroit où il se tient debout, un à un; deux à deux, ou trois à trois; il faut qu'il nous présente sa requête à chacun en particulier, afin que chacun de nous reçoive un honneur personnel, en lui donnant notre voix de notre propre bouche. Suivez-moi donc, et je vous montrerai comment nous devons l'approcher.

TOUS.

Oui, volontiers, volontiers.

MENENIUS.

Ah! Coriolan, vous avez tort : ne savez-vous pas que les plus illustres Romains ont fait ce que vous faites?

CORIOLAN.

Aujourd'hui, que faut-il que je dise? Aidez-moi, je vous prie, seigneur. Maudit usage! Non, je ne pourrai jamais m'humilier jusqu'à dire à un plébéien : Voyez mes blessures; je les ai reçues au service de ma patrie, tandis que certains Romains de votre classe rugissaient de peur, et fuyaient le bruit de nos instrumens guerriers.

MENENIUS.

O dieux! ne parlez pas de cela. Il faut les prier de se souvenir de vous.

CORIOLAN.

Eux, se souvenir de moi? Que l'enfer les engloutisse! Je voudrais qu'ils m'eussent oublié, comme ils oublient les menaces que nos augures leur répètent en vain de la part des dieux.

MENENIUS.

Vous gâterez tout. — Je vous laisse. Parlez-leur, je vous prie, avec douceur, comme il convient à votre but; encore une fois, je vous en conjure.

(Des citoyens approchent.)

CORIOLAN.

Dites-leur donc de se décrasser les mains et de se laver le visage. — Ah! j'en vois deux qui s'avancent. — Vous savez pourquoi je suis ici debout, plébéiens?

PREMIER CITOYEN.

Oui, nous le savons. Dites-nous pourtant ce qui vous y conduit.

CORIOLAN.

Mon mérite.

SECOND CITOYEN.

Votre mérite?

CORIOLAN.

Oui, et non pas ma volonté.

PREMIER CITOYEN.

Pourquoi pas votre volonté?

CORIOLAN.

Non, ce ne fut jamais ma volonté d'importuner le pauvre de mes demandes.

PREMIER CITOYEN.

Vous devez penser que si nous vous accordons quelque chose, c'est dans l'espoir de gagner avec vous.

CORIOLAN.

Fort bien. A quel prix, s'il vous plaît, voulez-vous m'accorder le consulat?

PREMIER CITOYEN.

A quel prix? Il faut le demander honnêtement.

CORIOLAN.

Eh bien! je le demande honnêtement. Accordez-le-moi, je vous prie. J'ai des blessures à faire voir, que je pourrais vous montrer en particulier. — Eh bien! vous, donnez-moi votre voix. Que me répondez-vous?

SECOND CITOYEN.

Vous l'aurez, brave seigneur.

CORIOLAN.

J'y compte. Voilà déjà deux excellentes voix! J'ai votre aumône; adieu.

PREMIER CITOYEN.

Cette manière de demander est un peu bizarre.

SECOND CITOYEN.

Si je ne lui avais pas donné ma voix.... Mais n'importe.

(Il sort. — Entrent deux autres citoyens.)

CORIOLAN.

Je vous prie, s'il dépend de votre suffrage que je devienne consul.... Vous voyez que j'ai pris le costume ordinaire.

PREMIER CITOYEN.

Vous avez servi noblement votre patrie, et vous ne l'avez pas servie noblement.

CORIOLAN.

Le mot de cette énigme?

PREMIER CITOYEN.

Vous avez été le fléau de ses ennemis, et aussi le fléau de ses amis. Non, vous n'avez pas aimé le peuple.

CORIOLAN.

Vous devriez me croire d'autant plus vertueux, que j'ai été moins populaire dans mon amitié pour mon pays; mais je flatterai le peuple, puisque vous le voulez, et que c'est là le ton qui lui plaît. Oui, je jurerai que je regarde les plébéiens comme mes frères, pour obtenir d'eux une plus tendre estime; et puisque, dans la sagesse de leur choix, ils préfèrent un salut du bonnet aux vrais sentimens de mon cœur, je leur donnerai ces signes extérieurs d'amitié qui les gagnent, et je me débarrasserai d'eux par des grimaces; c'est-à-dire que j'imiterai les mines de certains courtisans du peuple, et que je lui prodiguerai à souhait toutes ces fausses caresses qui agissent sur lui comme un charme. Allons, votre suffrage, je vous en supplie, pour que je puisse devenir consul.

SECOND CITOYEN.

Nous espérons trouver en vous notre ami; et, dans cet espoir, nous vous donnons nos voix de bon cœur.

PREMIER CITOYEN.

Vous avez reçu beaucoup de blessures pour votre pays?

CORIOLAN.

Il est inutile de vous apprendre, en vous les montrant, ce que vous savez déjà. Je m'applaudis beaucoup d'avoir reçu votre suffrage, et je ne veux pas vous importuner plus long-temps.

TOUS DEUX.

Que les dieux vous comblent de joie! C'est le vœu de notre cœur.

(Ils sortent.

CORIOLAN.

Combien ces voix me flattent! Il vaudrait mieux mourir, mourir de misère, que de postuler si bassement la récompense due au mérite. Pourquoi suis-je ici couvert de cette robe odieuse, et réduit à mendier la faveur des derniers des hommes, moi qui n'ai nul besoin d'eux? C'est l'usage : tout ce que l'usage veut de nous, nous devons le faire. Laissez la poussière s'accumuler pendant des années, le temps l'affermit et la rend éternelle. L'erreur, atome dans sa naissance, s'enfle et s'agrandit comme une énorme montagne, qui domine et étouffe la vérité. — Plutôt que de faire ainsi le rôle d'un fou, abandonnons la première place et l'honneur suprême à qui voudra faire l'insensé. Mais je me vois à la moitié de ma tâche : puisque j'ai tant fait, patience, et achevons le reste.

(Entrent trois citoyens de plus.)

Voici de nouvelles voix. — Donnez-moi votre voix. Pour l'obtenir, j'ai combattu, j'ai veillé dans les camps; pour l'obtenir, j'ai reçu deux douzaines de blessures, et plus. Je me suis trouvé en personne à dix-huit batailles. Pour vos voix, j'ai fait beaucoup de choses, de grandes et de médiocres. Donnez-moi votre voix. Je veux tout de bon être consul.

PREMIER CITOYEN.

Il a fait noblement tout ce qu'il a fait, et il n'est pas d'honnête homme dont il ne doive remporter le suffrage.

SECOND CITOYEN.

Qu'il soit donc consul; que les dieux le comblent de joie, et le rendent l'ami du peuple!

TOUS.

Amen, amen. — Que Dieu te conserve, noble consul.

(Ils sortent.)

CORIOLAN.

Dignes suffrages!

(Entre Menenius avec Brutus et Sicinius.)

MENENIUS.

Vous avez rempli le temps fixé. Les tribuns vous assurent la voix du peuple. Il ne vous reste plus qu'à vous revêtir des marques de votre nouvelle dignité pour retourner au sénat.

CORIOLAN.

Est-ce fini?

SICINIUS.

Vous avez satisfait à l'usage. Le peuple vous reçoit, et il est averti de s'assembler pour confirmer votre élection.

CORIOLAN.

Où? au sénat?

SICINIUS.

Là même, Coriolan.

CORIOLAN.

Puis-je changer de robe?

SICINIUS.

Vous le pouvez.

CORIOLAN.

Je vais le faire sur-le-champ, afin que je puisse me reconnaître moi-même, avant de me montrer au sénat.

MENENIUS.

Je vous accompagnerai. — Venez-vous au sénat?

BRUTUS.

Nous demeurons ici pour assembler le peuple.

SICINIUS.

Salut à tous les deux. (Coriolan sort avec Menenius.) Il tient le consulat maintenant; et si j'en juge par ses yeux, il triomphe dans le fond de son cœur.

BRUTUS.

L'orgueil de son ame éclatait sous les humbles vêtemens d'un candidat. — Voulez-vous congédier le peuple?

(Rentrent les citoyens.)

SICINIUS.

Eh bien, mes amis, vous avez donc choisi cet homme?

PREMIER CITOYEN.

Il a nos voix, seigneur.

BRUTUS.

Nous prions les dieux qu'il mérite votre amour.

SECOND CITOYEN.

Je le souhaite, tribun; mais si mes petites remarques étaient dignes d'attention, je dirais qu'il a paru se moquer de nous quand il nous a demandé nos voix.

TROISIÈME CITOYEN.

Rien n'est plus sûr : il nous a insultés par ses faux hommages.

PREMIER CITOYEN.

Non : c'est son air et son ton. Il ne s'est pas moqué de nous.

SECOND CITOYEN.

Pas un de nous, excepté vous, qui ne dise qu'il nous traite avec mépris. Il devait nous montrer, comme preuves de son mérite, les blessures qu'il a reçues pour son pays.

SICINIUS.

Il les a montrées, sans doute?

TOUS.

Non : personne ne les a vues.

TROISIÈME CITOYEN.

Il a dit qu'il avait des blessures qu'il pourrait montrer en particulier; et dans une posture nonchalante et dédaigneuse, et faisant de la main un geste, il ajoutait : « Tout de bon, je veux être » consul; mais, d'après une vieille coutume, je » ne puis l'être que par votre suffrage. Donnez-» moi donc votre voix. » Et après que nous l'avons donnée, il était ici, je l'ai bien entendu : « Je » vous remercie de votre voix, disait-il, je vous » remercie : elles me flattent infiniment, vos voix! » Vous m'avez donné vos voix; je n'ai plus affaire » à vous. » — N'était-ce pas là se moquer?

SICINIUS.

Pourquoi donc n'avez-vous pas eu l'esprit de vous en apercevoir? Ou, si vous vous en êtes aperçus, pourquoi avez-vous eu, comme des enfans, la simplicité de lui accorder votre suffrage?

BRUTUS.

Ne pouviez-vous pas lui dire, comme on vous l'avait recommandé, que, lors même qu'il était sans

pouvoir, petit serviteur de la république, il fut votre ennemi; qu'il déclama toujours contre vos libertés, et attaqua les priviléges que vous avez dans l'état; que s'il parvenait au souverain pouvoir dans Rome, s'il restait toujours l'ennemi déclaré du peuple, votre bonté, en lui donnant vos voix, vous deviendrait fatale à vous-mêmes? Au moins vous deviez lui dire que, si ses grandes actions le rendaient digne de la place qu'il demandait, son bon naturel devait aussi lui apprendre à estimer vos voix ce qu'elles valent; à faire succéder à sa haine injuste contre vous un véritable amour, en se montrant votre zélé protecteur.

SICINIUS.

Si vous aviez parlé de la sorte, et suivi nos conseils, vous auriez sondé son ame, et mis ses sentimens à l'épreuve; et vous lui auriez arraché des promesses avantageuses, qu'il eût été forcé de tenir dans l'occasion : ou bien vos procédés auraient irrité cette fierté naturelle, cette violence que rien ne peut modérer ni contraindre; il serait devenu furieux, et sa rage vous aurait servi de prétexte pour passer sans l'élire.

BRUTUS.

Avez-vous remarqué avec quelle indifférence et quel mépris il sollicitait votre faveur, au moment même où il en avait besoin? Et pensez-vous que ce mépris ne vous accablera pas, dès que votre ennemi aura le pouvoir de vous écraser? Pourquoi n'êtes-vous qu'un corps sans ame? Ou pourquoi avez-vous une voix, si elle ne vous sert que pour contrarier la raison qui devrait vous guider?

SICINIUS.

N'avez-vous pas refusé jusqu'à présent votre suffrage à plus d'un candidat qui l'a sollicité? Et aujourd'hui vous l'accordez à un homme qui, au lieu de le demander, ne fait que se moquer de vous!

TROISIÈME CITOYEN.

Notre choix n'est pas confirmé; nous pouvons le révoquer encore.

SECOND CITOYEN.

Et nous le révoquons : j'ai cinq cents voix d'accord avec la mienne.

PREMIER CITOYEN.

Moi j'en ai mille, et des amis encore pour les soutenir, et pour réparer leur sottise.

BRUTUS.

Allez à l'instant leur dire qu'on a choisi un consul qui les dépouillera de leurs libertés, et ne leur laissera pas plus de voix qu'à des chiens, qui sont le plus souvent battus pour faire entendre leur voix, quoiqu'on ne les garde que pour cela.

SICINIUS.

Assemblez-les, et, sur un examen plus réfléchi, révoquez tous votre aveugle choix. Peignez vivement son orgueil, et n'oubliez pas de parler de sa haine invétérée contre vous, du dédain avec lequel il s'est montré sous l'habit de suppliant, et des railleries indécentes qu'il a mêlées à sa requête. Dites que votre amour, ne s'attachant qu'à ses services, a distrait votre attention de sa conduite actuelle, dont le ridicule et la bizarrerie sont un effet de la haine qu'il vous porte depuis si long-temps.

BRUTUS.

Rejetez même cette faute sur nous, sur vos tribuns; plaignez-vous du silence de notre autorité, qui n'a mis aucune opposition, et vous a comme forcés de faire tomber votre choix sur sa personne.

SICINIUS.

Dites que vous avez plutôt suivi notre volonté que votre propre inclination; que, l'esprit préoccupé d'une nécessité qui vous a paru votre devoir, vous n'avez pas écouté votre penchant, et que vous avez lâché votre suffrage à contre-cœur. Rejetez toute la faute sur nous.

BRUTUS.

Oui : ne nous épargnez pas. Dites que, malgré votre répugnance, nous vous avons étourdis de son panégyrique, en faisant valoir les services qu'il a rendus si jeune à sa patrie, et qu'il lui a continués si long-temps; en vous représentant la noblesse de son origine, qui tient à l'illustre maison de Marcius, de laquelle est sorti Ancus Marcius, petit-fils de Numa, qui, après Hostilius, régna dans Rome; et à ces fameux Publius et Quintus, à qui nous sommes redevables du plus superbe et du plus utile de nos aqueducs; et à ce Censorinus, si chéri du peuple, ainsi nommé parce qu'il fut deux fois censeur, un des plus vénérables ancêtres de Coriolan.

SICINIUS.

Né de tels aïeux, soutenu par un mérite personnel digne des premières places, voilà l'homme que nous avons dû recommander à votre reconnaissance; mais en comparant sa conduite pré-

sente avec sa conduite passée, vous avez trouvé en lui votre ennemi dans tous les temps, et vous révoquez vos suffrages surpris.

BRUTUS.

Dites surtout, et ne vous lassez pas de le répéter, que vous ne lui eussiez jamais accordé vos voix sans notre instigation. Aussitôt que votre nombre sera complet, allez au Capitole.

TOUS.

Nous n'y manquerons pas. Presque tous se repentent de leur choix.

(Les citoyens sortent.)

BRUTUS.

Laissons-les faire. Il vaut mieux abandonner cette émeute au hasard des suites qu'elle peut amener, que d'attendre un moment sûr pour en exciter une plus grande. Si, conservant son caractère, il entre en fureur en voyant leur refus, observons-le tous deux, et répondons-lui de manière à tirer avantage de son dépit.

SICINIUS.

Allons au Capitole. Nous y serons avant la foule du peuple; et ce qu'ils vont faire, aiguillonnés par nous, ne semblera, comme il l'est en partie, que leur propre ouvrage.

(Ils sortent.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE RUE.

Trompettes. Entrent CORIOLAN, MENENIUS, COMINIUS, TITUS LARTIUS et autres sénateurs.

CORIOLAN.

Tullus Aufidius a donc rassemblé une nouvelle armée?

LARTIUS.

C'est la vérité, seigneur; et voilà ce qui nous a fait hâter notre traité.

CORIOLAN.

Ainsi les Volsques en sont encore au même point de puissance qu'auparavant, tout prêts à faire une incursion sur notre territoire à la première occasion qui les tentera.

COMINIUS.

Ils sont épuisés, seigneur; et j'ai peine à croire que nous vivions assez pour revoir flotter encore leurs drapeaux militaires.

CORIOLAN.

Avez-vous vu Aufidius?

LARTIUS.

Il est venu me trouver sur la foi d'un sauf-conduit; et il a chargé les Volsques d'imprécations, pour avoir si lâchement cédé la ville; il s'est retiré à Antium.

CORIOLAN.

A-t-il parlé de moi?

LARTIUS.

Oui, seigneur.

CORIOLAN.

Oui. — Qu'a-t-il dit?

LARTIUS.

Il a dit combien de fois il s'était mesuré avec vous, fer contre fer; — qu'il n'était point d'objet sur la terre qu'il haït autant que vous; qu'il abandonnerait sans retour toute sa fortune pour être une fois nommé votre vainqueur.

CORIOLAN.

Et il a fixé sa demeure à Antium?

LARTIUS.

Oui, à Antium.

CORIOLAN.

Mon vœu serait d'avoir une occasion d'aller l'y chercher, et me présenter en face aux efforts de sa haine. — Vous êtes le bien venu dans Rome. (Entrent Sicinius et Brutus.) Voyez, voilà les tribuns du peuple, les organes de ce monstre. Je les méprise : ils parent la populace d'une autorité qu'il est impossible à la noblesse de supporter sans s'avilir.

SICINIUS.

N'avancez pas plus loin.

CORIOLAN.

Ah! qu'est-ce ceci?

BRUTUS.

Il est dangereux pour vous d'avancer. — Arrêtez.

CORIOLAN.

D'où vient ce changement?

MENENIUS.

La cause?

COMINIUS.

N'a-t-il pas passé par les suffrages des chevaliers et du peuple?

BRUTUS.

Non, Cominius.

CORIOLAN.

Sont-ce donc des enfans dont j'ai eu la voix?

UN SÉNATEUR.

Tribuns, laissez-le passer ; il va se rendre à la place publique.

BRUTUS.

Le peuple est animé contre lui.

SICINIUS.

Arrêtez ici vos pas, ou tout va être en combustion.

CORIOLAN.

Voilà donc le troupeau que vous conduisez? Mérite-t-elle d'avoir une voix dans l'état, cette populace qui la donne et la retire l'instant d'après? A quoi bon vos offices? Vous qui servez de bouche à ce monstre, que ne réprimez-vous sa dent malfaisante? N'est-ce pas vous qui avez allumé sa fureur?

MENENIUS.

Calmez-vous, calmez-vous.

CORIOLAN.

C'est un dessein prémédité, un complot formé pour mater la noblesse et contrarier ses vœux. Souffrez-le, si vous le pouvez ; et vivez avec une populace qui ne peut commander ni ne veut obéir.

BRUTUS.

Ne traitez pas cela de complot. Le peuple se plaint hautement que vous l'avez insulté ; il se plaint que dernièrement, lorsqu'on lui a fait une distribution gratuite de blé, vous en avez marqué votre mécontentement ; que vous avez injurié ceux qui plaidaient la cause du peuple ; que vous les avez appelés des lâches complaisans, des flatteurs, des ennemis de la noblesse.

CORIOLAN.

Ce reproche n'est pas nouveau ; ils le savaient auparavant.

BRUTUS.

Pas tous.

CORIOLAN.

Et vous les en avez instruits depuis.

BRUTUS.

Qui, moi, je les en ai instruits?

CORIOLAN.

Vous seriez bien capable de pareils chefs-d'œuvre.

BRUTUS.

Je le suis de réparer partout vos bévues.

CORIOLAN.

Et pourquoi serais-je consul? Par ces nuages qui voilent le ciel, laissez-moi le temps de faire autant de mal que vous, et alors prenez-moi pour votre collègue.

SICINIUS.

Vous laissez trop voir ce ressentiment qui excite le courroux du peuple. Si vous êtes jaloux d'arriver au terme où vous aspirez, il vous faut chercher à rentrer, avec des dispositions plus douces, dans la voie dont vous vous êtes écarté ; ou bien vous n'aurez jamais l'honneur d'être consul, ni le collègue de Brutus dans le tribunat.

MENENIUS.

Ne nous emportons point.

COMINIUS.

Le peuple est trompé. — Marchons. — Ces obliques détours sont indignes de Rome ; et Coriolan n'a pas mérité cet obstacle injurieux dont l'envie veut embarrasser le chemin ouvert à son mérite.

CORIOLAN.

Me parler aujourd'hui de blé ! — Oui, ce fut mon propos, et je veux le répéter encore.

MENENIUS.

Pas en ce moment, pas en ce moment.

UN SÉNATEUR.

Non, pas dans ce moment où les esprits sont echauffés.

CORIOLAN.

Dans ce moment même, sur ma vie, je veux le répéter. — Vous, mes nobles amis, j'implore votre pardon. Mais pour cette ignoble et inconstante multitude, je veux qu'ils me voient en face ; ils verront comme je les flatte : je veux qu'étonnés de m'entendre, ils se regardent les uns les autres. Je répéterai encore, pour les caresser, que nous nourrissons contre le sénat une semence de révolte, d'insolence et de séditions, que nous avons préparée, cultivée et fécondée nous-mêmes, en mésalliant avec cette vile populace notre ordre illustre ; nous qui ne manquons ni de mérite, ni de pouvoir, excepté de la portion d'autorité dont nous avons fait une aumône à cette indigente canaille.

MENENIUS.

En voilà assez, modérez-vous.

UN SÉNATEUR.

Plus de paroles, nous vous en conjurons.

CORIOLAN.

Comment ? — Plus de paroles ! — Comme il est vrai que j'ai versé mon sang pour mon pays, sans jamais craindre aucune force ennemie ; tant que je respirerai, ma voix ne cessera de former, d'exhaler des paroles contre ces impuretés populaires et contagieuses, dont nous rougirions d'être atteints, et que pourtant nous prenons tous les moyens de gagner.

BRUTUS.

Vous parlez du peuple comme si vous étiez un dieu fait pour punir, et non pas un mortel qui partage leur faiblesse.

SICINIUS.

Il serait à propos que le peuple en fût instruit.

MENENIUS.

De quoi ? de quoi ? de sa colère ?

CORIOLAN.

De la colère ? Quand je serais aussi calme que le sommeil dans la nuit profonde, par Jupiter ! ce serait encore mon sentiment.

SICINIUS.

C'est un sentiment qui n'empoisonnera que le cœur qui l'a conçu : sa contagion ne s'étendra pas plus loin, j'en réponds.

CORIOLAN.

J'en réponds ! Entendez-vous ce coryphée de la populace ? Remarquez-vous son ton absolu ?

COMINIUS.

Oui : on dirait que c'est la loi qui parle.

CORIOLAN.

J'en réponds ! — O bons, mais trop imprudens patriciens ; graves et respectables, mais inconsidérés sénateurs, pourquoi aussi avez-vous donné à cette hydre le droit de se choisir un officier, qui, avec son ton décisif, lui qui n'est que la langue et la voix du monstre, a bien l'audace de dire qu'il changera le cours de l'autorité, et le détournera de vos domaines pour le faire passer dans les siens ? Si c'est lui qui a le pouvoir en main, humiliez donc votre impuissance ; mais s'il n'en a aucun, réveillez-vous, et renoncez à votre dangereuse douceur. Si vous avez les lumières et la sagesse, n'agissez pas comme la foule des insensés ; si vous n'êtes pas plus sages qu'eux, permettez donc qu'ils viennent dans le Capitole siéger auprès de vous. Vous n'êtes que des plébéiens, s'ils sont des sénateurs. Et certes, ils ne sont pas moins que des sénateurs, lorsque dans le mélange de leurs suffrages et du vôtre, c'est leur goût qui décide le choix et la préférence.... Eux, choisir leurs magistrats ! Et ils choisissent un homme qui oppose sa voix impérative et l'arrêt de la populace aux décisions d'un tribunal plus respectable que n'en ait jamais vu la Grèce sur le trône des lois. Par Jupiter ! cette ignominie dégrade et avilit les consuls ; et mon ame souffre en songeant que, lorsque deux autorités se combattent, sans que ni l'une ni l'autre soit souveraine, le désordre ne tarde pas à se glisser dans l'ouverture que laisse leur désunion, et les renverse bientôt l'une par l'autre.

COMINIUS.

Sans doute. — Allons à la place publique.

CORIOLAN.

Qui jamais a pu donner le conseil de distribuer gratuitement le blé des magasins de l'état, comme on le pratiqua jadis quelquefois dans la Grèce ?...

MENENIUS.

Bien, bien, ne parlons plus de cet article.

CORIOLAN.

Quoiqu'en Grèce le peuple eût dans ses mains un pouvoir plus absolu, je soutiens que c'est nourrir la révolte, et saper les fondemens de l'état.

BRUTUS.

Pourquoi le peuple donnerait-il son suffrage à un homme qui parle de lui sur ce ton?

CORIOLAN.

Moi je donnerai mes raisons, qui valent mieux que son suffrage. Ils savent bien que cette distribution de blé n'était pas une récompense; ils sont bien convaincus qu'ils n'ont fait aucun service qui la méritât. Classés pour la guerre, dans une crise où l'état était attaqué dans les sources de sa vie, ils ne voulaient pas seulement passer les portes de la ville. Pareil service ne méritait pas une distribution gratuite de blé. Dans le camp, leurs mutineries et leurs révoltes, où leur valeur s'est en effet signalée, ne parlaient pas en leur faveur. Les accusations qu'ils ont si fréquemment élevées contre le sénat, dénuées de toute raison, n'étaient pas faites pour donner l'être à ce don si généreux. Et voyez quel en est le retour? Comment cette vorace multitude prendra-t-elle cette gracieuseté du sénat? Lisez dans leurs actions ce qu'il est vraisemblable qu'ils disent: *Nous l'avons demandé; nous sommes de l'ordre le plus nombreux, et c'est par crainte qu'ils nous ont accordé notre requête.* — C'est ainsi que nous avilissons l'honneur de notre rang, et que nous enhardissons la canaille à traiter de crainte notre tendre indulgence pour elle; et dans peu de temps cette conduite brisera les barrières du sénat, et en ouvrira l'entrée à de vils corbeaux, qui viendront y donner la chasse aux aigles.

MENENIUS.

Allons, en voilà assez de dit.

BRUTUS.

Oui, assez, et beaucoup trop.

CORIOLAN.

Non, je n'ai pas tout dit; j'ajouterai encore une vérité qu'on peut garantir par serment. — Que les puissances divines et humaines scellent et ratifient la conclusion par où je vais finir! — Cette double autorité, où un parti méprise l'autre et avec raison, où l'autre insulte sans raison; où la noblesse, les titres, la sagesse, ne peuvent rien terminer que d'après le *oui* ou le *non* d'une ignorante et aveugle multitude; il en doit résulter l'omission de mille opérations importantes et nécessaires, et bientôt une négligence et une instabilité funestes. De cette contradiction à tout propos, il en arrive que rien ne se fait à propos. Je vous conjure donc, vous qui avez plus d'intrépidité que de prudence, qui aimez les constitutions fondamentales de l'état, bien plus que vous ne soupçonnez le danger d'une révolution qui les change; vous qui préférez une vie honorable à une longue vie, et qui êtes d'avis de relever, par un remède hasardeux, un corps chancelant, dont, sans cette ressource, la mort est inévitable; arrachez donc au monstre sa langue malfaisante: qu'ils ne savourent plus une douceur qu'ils changent en venin. Votre avilissante faiblesse trouble le cours et détruit la sagesse du gouvernement; elle prive l'état de cette unité, de cette perfection de mouvement nécessaire à son activité et à sa splendeur. Vous n'avez pas le pouvoir de faire le bien qui convient, à cause du mal qui le traverse et le combat.

BRUTUS.

Il en a dit assez.

SICINIUS.

Il a parlé comme un traître, et il subira le jugement des traîtres.

CORIOLAN.

Misérable! que le dépit t'accable et te tue! Qu'a besoin le peuple de ces plats tribuns? C'est sur eux qu'il s'appuie pour manquer d'obéissance au plus auguste tribunal de l'état. Ils furent choisis dans une révolte, dans une crise, où la nécessité, et non pas la justice, fit la loi. Que dans une circonstance plus heureuse, ce qui est juste redevienne la loi, et renverse leur puissance dans la poussière.

BRUTUS.

Trahison manifeste!

SICINIUS.

Cet homme consul? Non.

BRUTUS.

Édiles, allons, qu'on le saisisse!

SICINIUS.

Allez, assemblez le peuple (Brutus sort), au nom duquel je t'attaque comme un traître novateur, un ennemi du bien public. Obéis; je te somme au nom du peuple, et prépare-toi à répondre.

CORIOLAN.

Loin de moi, vieux bouc!

TOUS.

Nous sommes tous sa caution.

COMINIUS.

Vieillard, ôte tes mains.

CORIOLAN.

Hors d'ici, pourriture, ou je secouerai tes os hors de tes vêtemens.

SICINIUS.

A mon secours, citoyens!

(Rentre Brutus suivi d'une troupe de plébéiens, avec les édiles à leur tête.)

MENENIUS.

Des deux côtés plus de respect.

SICINIUS.

Voici un homme qui veut vous enlever toute votre autorité.

BRUTUS.

Édiles, saisissez-le!

TOUS.

Qu'on l'entraîne! qu'on l'anéantisse!

SECOND SÉNATEUR.

Des armes! des armes! des armes! (Tous s'attroupent autour de Coriolan.) Tribuns! patriciens! citoyens! — Arrêtez! Quel désordre!..... — Sicinius! Brutus! Coriolan! citoyens!

TOUS.

Silence! silence! arrêtez! silence!

MENENIUS.

Que va-t-il résulter de ceci? Je suis hors d'haleine. Tout est prêt à se bouleverser. Je n'ai pas la force de parler. — Tribuns, Coriolan, arrêtez, contenez-vous! Parlez, Sicinius.

SICINIUS.

Peuple, écoutez-moi. — Silence!

TOUS.

Écoutons notre tribun; silence! — Parlez! parlez!

SICINIUS.

Vous êtes sur le point de perdre vos priviléges: Marcius veut vous les enlever tous; Marcius, que vous venez de nommer consul.

MENENIUS.

Honte! honte! c'est le moyen d'allumer l'incendie, et non pas de l'éteindre.

SECOND SÉNATEUR.

Oui, de renverser la république de fond en comble.

SICINIUS.

La république est-elle autre chose que le peuple?

TOUS.

C'est la vérité, le peuple est la république!

BRUTUS.

C'est par le suffrage universel que nous avons été établis les magistrats du peuple.

TOUS.

Et vous resterez nos magistrats.

MENENIUS.

Oui, sans doute, vous resterez les magistrats du peuple.

CORIOLAN.

Voilà le moyen de renverser Rome, de la bouleverser dans tous ses fondemens, et d'ensevelir ce qui reste d'ordre sous un amas de ruines.

SICINIUS.

Ceci mérite la mort.

BRUTUS.

Ou il faut soutenir notre autorité, ou il faut nous résoudre à la perdre. Nous prononçons ici, de la part du peuple, dont le pouvoir nous a créés ses magistrats, que Marcius mérite la mort dans l'instant même.

SICINIUS.

Il est jugé: saisissez-le; entraînez-le à la roche Tarpéia, et précipitez-le.

BRUTUS.

Édiles, saisissez-vous de sa personne.

TOUS.

Cède, Marcius, cède.

MENENIUS.

Écoutez-moi; un seul mot. Tribuns, je vous en conjure; je ne veux dire qu'un mot.

LES ÉDILES.

Silence! silence!

MENENIUS.

Soyez ce que vous paraissez, les vrais amis de votre patrie; et, au lieu de cette violence, procédez avec ordre et modération à la justice que vous voulez faire.

BRUTUS.

Vieillard, ces voies lentes et mesurées, qui paraissent des remèdes prudens, sont funestes, quand le mal est violent. Emparez-vous de lui, et traînez-le au rocher.

(Coriolan tire son épée.)

CORIOLAN.

Non, je veux mourir ici. — Il en est plus d'un parmi vous qui m'a vu combattre. Allons, essayez sur vous si je suis en effet ce que vous m'avez vu devant l'ennemi.

MENENIUS.

Déposez cette épée. Tribuns, retirez-vous un moment.

BRUTUS.

Saisissez-le.

MENENIUS.

Arrête, Marcius, arrête! — Vous tous, sénateurs, chevaliers, jeunes et vieux, secourez-le.

TOUS.

Entraînez-le! entraînez-le!

(Ils sortent. Dans cette émeute les édiles, les tribuns et le peuple sont battus et repoussés.)

MENENIUS.

Allez, regagnez votre maison; partez, sortez d'ici, ou tout va se bouleverser.

SECOND SÉNATEUR.

Sortez de cette place.

CORIOLAN.

Tenez ferme : nous avons autant d'amis que d'ennemis.

MENENIUS.

Quoi! nous en viendrions à cette extrémité!

UN SÉNATEUR.

Que les dieux nous en préservent! Mon noble ami, je t'en conjure, retire-toi dans ta maison : laisse-nous apaiser cette malheureuse affaire.

MENENIUS.

C'est une plaie que vous ne pouvez guérir vous-même. Coriolan, quittez cette place, je vous en conjure.

COMINIUS.

Allons, Coriolan, venez avec nous.

MENENIUS.

Je voudrais qu'ils fussent des barbares (ils le sont, quoiqu'ils végètent dans la fange de Rome), et non des Romains (ce ne sont pas là des Romains, quoiqu'ils soient nés près des portiques du Capitole). Quittez la place : n'exhalez pas en injures votre noble courroux; attendez un temps plus favorable.

CORIOLAN.

En plaine, j'en voudrais battre quarante, moi seul.

MENENIUS.

Moi-même, j'en prendrais pour ma part une couple des plus résolus d'entre eux : oui, les deux tribuns.

COMINIUS.

Mais, en ce moment, vous vous trompez dans votre calcul en comptant un vieillard caduc; et le courage est folie quand on l'exerce contre un obstacle qui chancelle et tombe de lui-même en ruine... Voulez-vous vous retirer de cette place avant que la populace revienne? Sa fureur, comme un torrent suspendu, force à la fin et renverse les digues qui la contenaient.

MENENIUS.

Je vous en prie, partez d'ici; j'essaierai si mon vieux esprit sera bien accueilli de cette multitude, qui n'en a pas beaucoup. Il faut masquer ceci, n'importe avec quelle couleur.

COMINIUS.

Allons, venez.

(Coriolan et Cominius sortent.)

PREMIER SÉNATEUR.

C'est un homme qui a pour jamais renversé sa fortune.

MENENIUS.

Il est d'une nature trop noble et trop sublime pour le monde vulgaire. Il ne flatterait pas Neptune lui-même pour obtenir son trident, ni Jupiter pour disposer de sa foudre : sa bouche est son cœur. Tout ce que son sein enfante, il faut que sa langue le déclare; et, lorsqu'il est irrité, il oublie jusqu'au nom de la mort.

(On entend un bruit en dedans.)

Voici un beau tumulte!

SECOND SÉNATEUR.

Je voudrais que tous ces plébéiens fussent en paix dans leur lit.

MENENIUS.

Et moi qu'ils fussent engloutis dans le Tibre. — Quoi! ils veulent se venger. — Que ne leur parlait-il aussi avec douceur?

(Brutus et Sicinius reviennent suivis de la populace.)

SICINIUS.

Où est-elle cette vipère qui voudrait dépeupler Rome, et s'y voir seule remplacer toute l'espèce humaine?

MENENIUS.

Dignes tribuns.....

SICINIUS.

Il faut qu'il soit précipité de la roche Tarpeia

par des mains sans pitié. Il s'est révolté contre la loi, la loi le dédaignera; et au lieu de lui accorder un second examen, elle lui fera sentir toute la rigueur de la puissance publique, qu'il affecte ainsi de mépriser.

PREMIER CITOYEN.

Nous lui ferons bien voir que les nobles tribuns sont la voix du peuple, et nous les bras des tribuns.

TOUS.

Il le verra, soyez-en sûr.

MENENIUS.

Romains, Romains.....

SICINIUS.

Taisez-vous!

MENENIUS.

N'appelez-pas par vos cris le meurtre et le carnage sur une victime qui ne doit être poursuivie que par la marche réglée des lois.

SICINIUS.

Et vous, comment arrive-t-il que vous ayez prêté la main à son évasion?

MENENIUS.

Écoutez-moi parler. — Je connais toutes les qualités du consul; mais aussi je sais avouer tout haut ses fautes.

SICINIUS.

Du consul!... Quel consul?

MENENIUS.

Le consul Coriolan.

BRUTUS.

Lui, consul!

TOUS.

Non, non, non, non, non.

MENENIUS.

Bons citoyens, si je puis obtenir des tribuns et de vous la faveur d'être entendu, je ne veux vous dire qu'une parole ou deux, qui ne vous feront d'autre tort que la perte d'un instant à m'écouter.

SICINIUS.

Parlez donc, mais promptement; car nous sommes déterminés à nous défaire de ce fatal traître : le chasser de Rome serait le rendre plus dangereux pour nous; le souffrir dans Rome serait notre ruine certaine : il est arrêté qu'il mourra ce soir.

MENENIUS.

Ah! que les dieux bienfaisans ne permettent pas que notre glorieuse Rome, dont la reconnaissance pour ceux de ses enfans qui l'ont méritée, est consignée dans le livre éternel de Jupiter, s'oublie jusqu'à les dévorer elle-même, comme une lionne sauvage et dénaturée!

SICINIUS.

Il est dans l'état un levain contagieux qu'il faut détruire.

MENENIUS.

Oh! c'est un membre de l'état qu'une maladie afflige : le couper serait mortel; le guérir est facile. Qu'a-t-il donc fait à Rome qui mérite la mort? Le sang qu'il a perdu pour détruire nos ennemis, et j'ose affirmer qu'il en a plus répandu qu'il n'en reste dans ses veines, il l'a versé pour sa patrie : si sa patrie répandait ce sang qui lui reste, ce serait pour nous tous, qui commettrions ou qui souffririons cette injustice, une tache éternelle d'opprobre et de honte jusqu'à la fin de l'univers.

SICINIUS.

Ce sont là de vains propos.

BRUTUS.

Pur verbiage : tant qu'il a aimé sa patrie, sa patrie l'a comblé d'honneurs.

SICINIUS.

Quand un membre est gangrené et devient inutile, on ne regarde plus à ses services, ni à ce qu'il fut auparavant.

BRUTUS.

Nous n'écouterons plus rien : poursuivez-le dans sa maison, arrachez-le de ses foyers : il est à craindre que son venin, étant d'une nature contagieuse, ne se répande plus loin.

MENENIUS.

Un mot encore, un mot. Cette rage de tigre, quand elle viendra à se sentir punie de sa fougue inconsidérée, voudra, mais trop tard, s'arrêter, et attacher à ses pas des entraves pesantes. Procédez lentement et par degrés, de peur que l'affection qu'on lui porte ne fasse éclater des factions qui renversent sur elle-même la superbe Rome et tous les Romains.

BRUTUS.

S'il arrivait que.....

SICINIUS.

De quelles vaines paroles nous amusez-vous? N'avons-nous pas déjà fait l'essai de son obéissance? Nos édiles maltraités, nous-mêmes désobéis et bravés en face! — Allons!

MENENIUS.

Faites attention à une chose : il a toujours vécu dans les camps depuis qu'il a pu manier l'épée, et il est mal instruit dans un langage raffiné et gracieux. Mots grossiers ou polis, il mêle tout ensemble indifféremment. Si vous voulez le permettre, j'irai le trouver, et je me charge de l'amener à la place publique, où il faudra se justifier suivant les formes des lois, et dans une discussion paisible, au péril de ses jours.

PREMIER SÉNATEUR.

Nobles tribuns, cette voie est la plus raisonnable ; l'autre deviendrait trop sanguinaire, et ne saurait pas, en hasardant le premier pas, quel serait le terme de son aveugle course.

SICINIUS.

Noble Menenius, soyez donc ici l'officier du peuple, et chargez-vous de ses intérêts. Mes concitoyens, mettez bas vos armes.

BRUTUS.

Ne rentrez pas encore dans vos maisons.

SICINIUS.

Venez nous trouver à la place publique : nous vous y attendrons; et si vous n'amenez pas Marcius, nous en reviendrons à notre premier plan.

MENENIUS.

Je l'amènerai devant vous. (Aux sénateurs.) Daignez m'accompagner : il faudra bien qu'il vienne de bon gré, ou, ce qui serait pis, il nous y suivra de force.

PREMIER SÉNATEUR.

Eh bien, partons; allons le trouver.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

LA MAISON DE CORIOLAN.

Entre CORIOLAN, avec des PATRICIENS.

CORIOLAN.

Quand la dent de tous ces furieux s'attacherait sur mon corps, qu'ils me présenteraient la mort sur la roue, ou à la queue des chevaux indomptés; quand ils entasseraient dix collines encore sur la roche Tarpéia, d'où l'œil ne pût atteindre de la cime la profondeur du précipice, non je ne changerais pas de conduite avec eux.

(Entre Volumnie.)

UN PATRICIEN.

Vous prenez le parti le plus noble.

CORIOLAN.

Je réfléchis et vois avec étonnement que ma mère commence à ne me plus approuver, elle qui avait coutume de les appeler des troupeaux de moutons, des êtres stupides, faits pour vendre et pour acheter, pour venir montrer leurs têtes nues dans les assemblées, et rester, la bouche béante, dans le silence de l'admiration, lorsque quelqu'un seulement de mon rang parlait de la paix ou de la guerre. — Je parle de vous, ma mère : pourquoi me souhaiteriez-vous plus de douceur? Voudriez-vous donc que je fusse traître à mon caractère? Dites plutôt que je me montre l'homme que je suis.

VOLUMNIE.

O Coriolan, Coriolan, je voudrais que vous eussiez fait valoir à propos votre pouvoir, avant que vous l'eussiez usé.

CORIOLAN.

Qu'il devienne ce qu'il pourra.

VOLUMNIE.

Vous auriez pu vous montrer suffisamment l'homme que vous êtes, en faisant bien moins d'efforts pour y parvenir. Votre caractère aurait trouvé bien moins de contradictions, si vous ne leur aviez pas tant montré ce caractère, avant même qu'ils eussent le pouvoir de vous contrarier.

CORIOLAN.

Au supplice, les misérables!

VOLUMNIE.

Oui, et aux enfers aussi.

(Entre Menenius avec les sénateurs.)

MENENIUS.

Allons, allons, vous avez été trop dur, un peu trop dur. Il faut revenir devant le peuple, et réparer cette violence.

LES SÉNATEURS.

Il n'y a point d'autre remède, si vous ne voulez pas voir notre belle Rome, victime de votre refus, déchirée par les divisions, s'abîmer sur elle-même.

VOLUMNIE.

Je vous prie, mon fils, acceptez ce conseil : je porte un cœur qui n'est pas plus souple que le vôtre; mais j'ai une tête qui sait mieux diriger mon ressentiment vers mon plus grand avantage.

MENENIUS.

Bien parlé, noble Romaine. Moi, plutôt que de le voir s'abaisser à ce point devant la multitude, si la crise violente de ces temps ne l'exigeait pas, comme le seul remède auquel est attaché le salut de l'état, on me verrait encore endosser mon armure, qu'à peine peut à présent traîner ma débile vieillesse.

CORIOLAN.

Que faut-il que je fasse?

MENENIUS.

Retournez vers les tribuns.

CORIOLAN.

Et là, que faut-il encore, que faut-il que je fasse?

MENENIUS.

Rétractez ce que vous avez dit.

CORIOLAN.

Pour eux? Je ne pourrais pas le faire pour les dieux mêmes; et il faut que je le fasse pour les tribuns?

VOLUMNIE.

Vous êtes trop absolu, quoique vous ne puissiez jamais avoir trop de cette noble fierté; mais quand la nécessité parle... Je vous ai ouï dire que l'honneur et la politique, comme deux amis inséparables, marchaient de compagnie dans la guerre. D'après ce principe, dites-moi quel tort l'un fait à l'autre dans la paix, pour qu'ils ne s'y trouvent pas également unis?

CORIOLAN.

Cessez, cessez.

MENENIUS.

La question est raisonnable.

VOLUMNIE.

Si l'honneur vous permet de paraître dans vos guerres ce que vous n'êtes pas, conduite utile à vos intérêts et que vous appelez votre politique, pourquoi serait-il moins raisonnable ou moins honnête que cette politique fût dans la paix, comme elle est dans la guerre, la compagne de l'honneur, puisqu'elle s'y trouve également nécessaire?

CORIOLAN.

Pourquoi me pressez-vous par vos raisonnemens?

VOLUMNIE.

Parce qu'il dépend de vous de parler au peuple, non pas d'après votre opinion personnelle, ni dans le langage que vous inspire votre cœur, mais dans des termes formés par la voix seule, vaines syllabes que la langue assemble, et que désavoue la vérité cachée dans votre sein. Non, il n'y a pas à cela plus de déshonneur pour vous, qu'à prendre une ville avec de douces et trompeuses paroles, lorsque tout autre moyen mettrait votre fortune en péril, et coûterait beaucoup de sang. Moi, je dissimulerais avec mon caractère naturel, lorsque mes intérêts et mes amis en danger exigeraient de mon honneur que je le fisse. Et en cela, je pense comme pensent votre épouse, votre jeune enfant, ces sénateurs et toute cette noblesse. — Mais vous, vous aimerez mieux montrer à notre populace un front menaçant que de lui accorder seulement une caresse, pour gagner son amour, et prévenir des événemens qui peuvent tout perdre.

MENENIUS.

Illustre Volumnie, courage; joignez-vous à nous: continuez de parler avec cette sagesse; vous pourrez réussir non seulement à prévenir les malheurs qui menacent, mais même à réparer les pertes du passé.

VOLUMNIE.

Je t'en conjure, ô mon fils, va reparaître devant eux, ton bonnet dans la main, et de loin les saluant ainsi (suppose qu'ils sont là devant toi); et mettant un genou sur les pierres (car en pareille circonstance l'éloquence est dans les gestes et les attitudes; et l'ignorant se laisse persuader par les yeux bien mieux que par l'oreille), et de la main faisant un mouvement doux et repentant, qui corrige et démente ton cœur inflexible; humble et docile comme le fruit mûr qui cède à la main qui le touche; ou bien dis-leur que tu es leur guerrier, et qu'étant nourri dans le trouble des combats, tu ne connais pas ces douces et insinuantes manières, que tu avoues qu'il te conviendrait d'employer, comme ils ont droit de l'exiger, pour obtenir leurs bonnes graces et leur faveur; mais que tu jures de te former dans la suite un caractère à leur gré par tous les efforts de ton pouvoir et de ton intelligence.

MENENIUS.

Faites ce qu'elle dit, et tous les cœurs sont à vous; car ils sont aussi prompts à pardonner dès qu'on les implore, qu'ils le sont à débiter de vaines paroles, sans but et sans motif.

VOLUMNIE.

Je t'en conjure, va, et sois docile; quoique je sache bien que tu aimerais mieux descendre avec

ton ennemi dans un gouffre enflammé que de le flatter sous un berceau de fleurs.

(Entre Cominius.)

Voilà Cominius.

COMINIUS.

Je viens de la place publique; et il faut ou vous appuyer d'un parti puissant, ou chercher vous-même votre défense dans la plus grande modération, ou dans l'absence. Tout le peuple est en fureur.

MENENIUS.

Seulement une harangue propre aux circonstances.

COMINIUS.

Je crois qu'elle les apaiserait, si Coriolan peut y plier sa fierté.

VOLUMNIE.

Il le doit, et il le voudra. Je t'en prie, mon fils, dis que tu y consens, et va l'exécuter.

CORIOLAN.

Faut-il donc que j'aille leur montrer ma barbe en désordre? Faut-il que ma langue donne bassement à mon noble cœur un démenti, qu'il lui faudra endurer? Eh bien, soit; je le ferai. — Cependant, s'il n'y avait rien de plus à sacrifier que ce corps de Marcius, j'aimerais mieux qu'ils le missent en poussière, et qu'ils le jetassent aux vents. — A la place du marché! Vous m'avez chargé là d'un rôle que je ne remplirai jamais au naturel.

COMINIUS.

Allons, allons, nous vous aiderons.

VOLUMNIE.

Allons, je t'en conjure, mon aimable fils. Tu as dit que mes louanges t'avaient fait guerrier : eh bien, pour obtenir encore de moi d'autres louanges, exécute un rôle que tu n'as pas encore fait.

CORIOLAN.

Eh bien, il faut donc le tenter! — Sors de mon sein, ame noble et fière, et cède la place à l'esprit souple et variable d'une courtisane. Que ma voix mâle et guerrière, qui faisait chœur avec mon tambour, devienne faible et grêle comme le fausset de l'eunuque, ou comme la voix d'une jeune fille qui endort un enfant au berceau; que le sourire des fourbes profane et sillonne mes joues, et que les pleurs d'un jeune écolier obscurcissent mes yeux; que la langue suppliante d'un mendiant se meuve entre mes lèvres; et que mes genoux couverts de fer, qui n'ont jamais fléchi que sur mon étrier, se prosternent aussi bas que ceux du misérable qui a reçu l'aumône. — Je ne le ferai point, ou bien il faut que j'abjure ma fidélité à l'honneur, et que, par les mouvemens et les attitudes de mon corps, j'enseigne à mon ame la plus insigne, la plus incurable bassesse.

VOLUMNIE.

Eh bien, à ton choix. Il est plus déshonorant pour ta mère de te supplier, qu'il ne l'est pour toi de supplier le peuple. Que tout tombe en ruine : ta mère aime mieux essuyer un refus de ton orgueil, que de paraître trembler des suites de ta dangereuse inflexibilité; car je brave la mort avec un cœur aussi fier que le tien. Fais ce qu'il te plaira. Ta valeur vient de moi, tu l'as sucée avec mon lait; mais garde ton orgueil, il ne vient que de toi.

CORIOLAN.

Je vous en prie, calmez-vous, ma mère; je vais aller à la place publique; ne m'accablez plus de vos reproches. Oui, j'irai, monté sur des tréteaux, marchander leur amitié, gagner leurs cœurs par des flatteries, et je reviendrai chez vous chéri de tous les ateliers de Rome. Voyez, j'y vais; saluez pour moi mon épouse. Ou je reviendrai consul, ou ne vous fiez plus désormais aux talens et aux efforts de ma langue dans l'art de la flatterie.

VOLUMNIE.

Fais à ta volonté.

(Elle sort.)

COMINIUS.

Venez, les tribuns vous attendent. Armez-vous de modération pour répondre avec douceur; car, suivant ce que j'ai ouï dire, ils préparent contre vous des accusations plus graves que celles dont ils vous ont déjà chargé.

CORIOLAN.

Ma consigne est, *avec douceur*. Je vous prie, marchons. Qu'ils m'accusent avec l'art de la fraude; moi, je répondrai dans toute la franchise de l'honneur.

MENENIUS.

Oui; mais avec douceur.

CORIOLAN.

A la bonne heure; avec douceur donc : allons, oui, avec douceur.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

LE FORUM.

Entrent SICINIUS et BRUTUS.

BRUTUS.

Chargez-le de cette accusation capitale, *qu'il aspire au pouvoir tyrannique*. S'il nous échappe de ce côté, reprochez-lui sa haine contre le peuple, et que les dépouilles conquises sur les Antiates n'ont jamais été distribuées. (Entre un édile.) Eh bien, viendra-t-il?

L'ÉDILE.

Il vient.

BRUTUS.

Qui l'accompagne?

L'ÉDILE.

Le vieux Menenius, et les sénateurs qui l'ont toujours appuyé de leur crédit.

SICINIUS.

Avez-vous une liste de tous les suffrages dont nous sommes assurés, rangés par ordre?

L'ÉDILE.

Oui, elle est prête; la voici.

SICINIUS.

Les avez-vous classés par tribus?

L'ÉDILE.

Je l'ai fait.

SICINIUS.

A présent, assemblez le peuple sur cette place; et lorsqu'ils m'entendront dire : *Il est ainsi ordonné par les droits et l'autorité du peuple*; soit que ce soit la mort, l'amende ou l'exil, qu'alors, si je dis, *l'amende*, ils s'écrient, *l'amende;* si je dis, *la mort*, ils crient, *la mort*, en insistant sur leurs anciens priviléges et sur l'autorité qui leur appartient dans la décision de la cause.

L'ÉDILE.

Je les instruirai.

BRUTUS.

Et dès qu'une fois ils auront commencé leurs clameurs, qu'ils ne cessent plus, jusqu'à ce que le bruit confus de leurs voix force à prononcer l'exécution du décret que les circonstances nous auront fait porter.

L'ÉDILE.

Tout est entendu.

SICINIUS.

Disposez-les à être tout prêts et bien déterminés à saisir notre décret, dès que nous aurons lâché le mot.

BRUTUS.

Allez, et veillez à tout cela.

(L'édile sort.)

Débutez par irriter sa colère : il est accoutumé à l'emporter partout, et à faire triompher son opinion sans contradiction. Une fois mis en courroux, rien ne pourra le ramener à la modération; alors il exhale tout ce qui est dans son cœur, et ce qui est dans son cœur est de concert avec nous pour opérer sa ruine.

(Entrent Coriolan, Menenius et Cominius avec d'autres.)

SICINIUS.

Bon, le voici qui vient.

MENENIUS.

De la modération, je vous en conjure.

CORIOLAN.

Oui, comme un malheureux hôtelier, qui, pour la plus vile pièce d'argent, écoutera l'inépuisable babil d'un fâcheux. — Que les respectables dieux conservent Rome en sûreté; qu'ils placent sur ses siéges de justice des hommes de bien; qu'ils entretiennent l'amour parmi vous; qu'ils remplissent nos vastes temples de la pompe et des signes de la paix, et non pas nos rues des horreurs de la guerre!

PREMIER SÉNATEUR.

Amen, amen!

MENENIUS.

Noble souhait!

(L'édile rentre avec les plébéiens.)

SICINIUS.

Peuple, avancez, approchez.

L'ÉDILE.

Prêtez l'oreille à la voix de vos tribuns; écoutez-les parler; silence, vous dis-je.

CORIOLAN.

Écoutez-moi parler le premier.

LES DEUX TRIBUNS.

Eh bien, soit, parlez. Holà! silence.

CORIOLAN.

Est-il bien sûr que, passé cette fois, je ne serai plus accusé? Est-ce là que doivent se terminer toutes vos poursuites?

SICINIUS.

Je vous demande, moi, si vous vous soumettez aux suffrages du peuple, si vous reconnaissez ses officiers, et si vous consentez à subir une légitime censure, pour toutes les fautes dont vous serez prouvé coupable?

CORIOLAN.

J'y consens.

MENENIUS.

Voyez, citoyens, il dit qu'il y consent. Considérez quels services militaires il a rendus; souvenez-vous des blessures dont son corps est couvert; il en est sillonné, comme un cimetière hérissé de tombeaux.

CORIOLAN.

Peu de chose; quelques égratignures légères, quelques cicatrices pour rire.

MENENIUS.

Souvenez-vous encore, que si vous n'entendez pas dans sa bouche le langage poli d'un habitant des villes, vous trouverez en lui tout le caractère d'un guerrier; ne cherchez dans les durs accens de sa voix aucune intention de vous offenser: ce ton, je vous l'ai dit, sied bien dans la bouche d'un soldat.—Plutôt que de le prendre en haine, vous devez...

COMINIUS.

Bien; bien! en voilà assez.

CORIOLAN.

Quelle est la raison pour laquelle, nommé consul par tous les suffrages, on me fait l'affront de m'ôter le consulat l'heure d'après?

SICINIUS.

Répondez-nous.

CORIOLAN.

Parlez donc : oui, vous avez raison, je dois vous répondre.

SICINIUS.

Nous vous accusons d'avoir machiné sourdement, pour dépouiller Rome de tous les offices légitimes et nécessaires, et d'avoir marché par des voies détournées à la tyrannie : en quoi vous êtes un traître au peuple.

CORIOLAN.

Comment! moi, traître?

MENENIUS.

Allons, de la modération; votre promesse...

CORIOLAN.

Que les flammes de l'enfer le plus profond enveloppent le peuple! M'appeler traître à leurs intérêts! Toi, insolent tribun, quand tes yeux, tes mains et ta langue pourraient lancer à la fois contre moi chacun dix mille traits, dix mille morts, je te dirai que tu mens : oui, en face, et d'une voix aussi libre, aussi sincère que lorsque je prie les dieux.

SICINIUS.

Peuple, l'entendez-vous?

TOUS.

Qu'on l'entraîne à la roche Tarpéia!

SICINIUS.

Silence. — Nous n'avons pas besoin d'intenter contre lui d'autres accusations : ce que vous lui avez vu faire et entendu dire, son insolence à frapper vos magistrats, à vous charger d'imprécations, à combattre les lois par la violence, et à braver ici même l'assemblée dont la respectable autorité doit juger son procès; tous ces attentats sont d'un genre si criminel, si capital, qu'ils méritent le dernier supplice.

BRUTUS.

Mais en considération des services utiles qu'il a rendus à Rome...

CORIOLAN.

Que parlez-vous de services?....

BRUTUS.

Je parle de ce que je connais.

CORIOLAN.

Vous?

MENENIUS.

Est-ce là la promessse que vous avez faite à votre mère?

COMINIUS.

Je vous en prie, souvenez-vous...

CORIOLAN.

Je ne me souviens plus de rien. Qu'ils me condamnent à mourir précipité du mont Tarpéia, ou à errer dans l'exil, ou à languir enfermé avec un grain de nourriture par jour, je n'achèterais pas leur merci au prix d'un seul mot de douceur; et pour tout ce qu'ils pourraient me donner, je ne renfermerais pas le ressentiment de mon cœur; non, quand, pour l'obtenir, il ne faudrait que leur dire bonjour.

SICINIUS.

Pour avoir, en différentes occasions et autant qu'il a été en lui, fait éclater sa haine contre le

peuple, cherchant les moyens de le dépouiller de son autorité ; pour avoir tout récemment frappé des coups ennemis, non pas seulement en présence des juges qu'il devait respecter, mais sur les ministres mêmes qui distribuent la justice : au nom du peuple et en vertu du pouvoir que nous avons en qualité de tribuns, nous le bannissons de Rome à l'instant même, sous peine d'être précipité de la roche Tarpéia, et le condamnons à ne jamais rentrer dans les portes de Rome. Au nom du peuple, je déclare que ce jugement sera exécuté.

TOUS.

Il le sera, il le sera. Qu'il sorte de Rome ; il est banni ; l'arrêt est porté.

COMINIUS.

Daignez m'entendre, mes dignes citoyens, mes amis.

SICINIUS.

Il est jugé ; il n'y a plus rien à entendre.

COMINIUS.

Laissez-moi parler. J'ai été consul, et je puis montrer sur moi les marques des blessures que j'ai reçues pour Rome de la main de ses ennemis. J'aime le bien de mon pays d'un amour plus tendre, plus respectueux et plus sacré que celui dont j'aime ma vie, ou la tendresse de ma chère épouse, ou le fruit de ses entrailles et de mon sang. — Eh bien, si je vous disais que...

SICINIUS.

Nous connaissons vos piéges. — Que direz-vous?

BRUTUS.

Il n'y a plus rien à dire : il est banni comme ennemi du peuple et de sa patrie ; l'arrêt est porté.

TOUS.

Il est porté, il est porté.

CORIOLAN.

Vous, bruyans et vils animaux, dont j'abhorre les faveurs, comme la vapeur contagieuse d'un marais empesté, ou des cadavres privés de sépulture, votre haleine infecte l'air que je respire ; je vous bannis de moi, et vous condamne à rester dans cette enceinte en proie à votre inquiète inconstance. Qu'à chaque instant de vaines rumeurs vous agitent d'effroi ! Que vos ennemis, par le seul mouvement de leurs panaches flottans, vous plongent dans le désespoir ! Conservez toujours le pouvoir de bannir vos défenseurs, jusqu'à ce qu'à la fin votre aveugle stupidité, qui ne voit les maux qu'à l'instant qu'elle les sent, vous laissant seuls avec vos plus grands ennemis, vous-mêmes, vous livre comme les captifs les plus avilis, les plus dégénérés, à quelque nation qui s'empare de vous sans coup férir. — Ainsi, dédaignant, à cause de vous, ma patrie, je lui tourne le dos. — Loin de vous il reste l'univers.

(Coriolan sort avec Cominius et autres. Le peuple le poursuit de ses huées, en jetant ses bonnets en l'air.)

L'ÉDILE.

L'ennemi du peuple est parti ; il est parti.

TOUS.

Notre ennemi est banni ; il est parti : ohé, ohé !

SICINIUS.

Allez, poursuivez-le jusqu'à ce qu'il soit hors des portes, suivez-le comme il vous a suivis ; vexez-le, accablez-le des humiliations qu'il mérite. — Donnez-nous une escorte, qui nous accompagne dans les rues de Rome.

TOUS.

Allons, allons le voir sortir des portes de Rome. Que les dieux conservent nos dignes tribuns ! — Allons.

(Ils sortent.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

DEVANT LES PORTES DE ROME.

Entrent CORIOLAN, VOLUMNIE, VIRGILIE, MENENIUS, COMINIUS, avec la jeune noblesse de Rome.

CORIOLAN.

Allons, arrêtez vos larmes; abrégeons nos adieux; le monstre à cent têtes me poursuit et me pousse hors de ses murs. Quoi, ma mère! où est votre ancien courage? Vous aviez coutume de me dire que l'excès du malheur était l'épreuve des grands caractères, que les hommes vulgaires pouvaient supporter des infortunes vulgaires; que dans une mer calme, tous les pilotes paraissaient maîtres dans l'art de manœuvrer; mais que les coups de la fortune, quand elle les frappe au cœur, pour être parés avec grace et dignité, demandent une rare et noble adresse. Vous ne vous lassiez point de nourrir mon ame de leçons et de principes faits pour la rendre invincible.

VIRGILIE.

O ciel! ô ciel!

CORIOLAN.

Femme, je te conjure....

VOLUMNIE.

Que la peste se répande dans tous les ateliers de Rome, et ensevelisse tous les travaux!

CORIOLAN.

Quoi! ils vont m'aimer dès qu'ils m'auront perdu. Allons, ma mère, rappelez les sentimens qui vous inspiraient, lorsque vous me disiez quelquefois que si vous eussiez été l'épouse d'Hercule, vous vous seriez chargée de six de ses travaux, pour épargner à votre époux la moitié de ses fatigues. — Cominius, point de faiblesse; adieu. Adieu, ma femme, adieu. Ma mère, adieu, consolez-vous : je ne suis pas sans ressource. — Toi, bon vieillard, fidèle Menenius, tes pleurs sont plus âcres que ceux d'un jeune homme; ils blessent tes yeux. Toi, jadis mon général, je t'ai connu dans la guerre un visage inaltérable; et tu as tant vu de ces spectacles qui endurcissent le cœur! Dis à ces femmes éplorées que c'est une égale folie de gémir comme de rire d'un revers inévitable. — Ma mère, je vous ai souvent ouï dire que mes hasards ont toujours fait votre joie; et restez bien persuadée d'une chose : c'est que si je m'en vais seul, comme un lion solitaire, qui de son antre répand au loin la terreur, et dont tout le monde fait des récits, quoique peu d'hommes l'aient vu, votre fils ou passera la renommée vulgaire, ou tombera surpris dans les piéges de la ruse et de la fraude.

VOLUMNIE.

Mon fils, le premier des mortels, où veux-tu aller? Permets que le digne Cominius t'accompagne quelque temps; arrête avec lui un plan et une marche certaine, plutôt que d'aller errant t'exposer à tous les hasards qui s'élèveront sous tes pas dans ta route vagabonde.

CORIOLAN.

O dieux!

COMINIUS.

Je t'accompagnerai pendant un mois; nous raisonnerons ensemble sur le lieu où tu dois fixer ton séjour, afin que tu puisses recevoir de nos nouvelles, et nous des tiennes. Alors, si le temps fait sortir du sein de l'avenir un événement qui prépare ton rappel, nous n'aurons pas l'univers

entier à parcourir pour trouver un seul homme, au risque encore de perdre l'avantage d'un moment de chaleur, que refroidissent toujours l'éloignement et la longue absence de l'homme nécessaire.

CORIOLAN.

Adieu, et vis en paix : tu es chargé d'années, et trop rassasié des travaux de la guerre, pour venir encore courir les hasards avec un homme dont toutes les forces sont entières. Accompagne-moi seulement jusqu'aux portes de Rome. — Venez, ma tendre épouse; et vous, ô mère chérie; et vous, mes nobles et vrais amis; et lorsque je serai hors des murs, faites-moi vos adieux, et quittez-moi le sourire sur les lèvres. Je vous prie, venez. Tant que je serai debout sur la surface de la terre, vous entendrez toujours parler de moi, et vous n'apprendrez jamais rien qui démente ce que j'ai été jusqu'à ce jour.

MENENIUS.

Jamais l'oreille humaine n'a rien ouï de plus noble que cette promesse. Allons, séchons nos pleurs. — Ah! si je pouvais secouer de ces bras et de ces jambes affaiblis par l'âge, seulement sept années, j'atteste les dieux que je te suivrais partout.

CORIOLAN.

Donne-moi ta main, viens.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

UNE RUE.

Entrent SICINIUS, BRUTUS et un édile.

SICINIUS.

Ordonnez au peuple de rentrer dans ses demeures : il est sorti de Rome, et nous n'irons pas plus loin. Ce coup atterre les nobles, qui, nous le voyons, se sont rangés de son parti.

BRUTUS.

A présent que nous avons fait sentir notre pouvoir, songeons à paraître plus humbles après le succès.

SICINIUS.

Faites retirer le peuple; dites-lui qu'il n'a rien perdu de son ancienne vigueur, et que son grand adversaire est sorti de ces murs.

BRUTUS.

Oui, congédiez-les. J'aperçois la mère de Coriolan qui vient à nous.

(Entrent Volumnie, Virgilie et Menenius.)

SICINIUS.

Évitons-la.

BRUTUS.

Pourquoi?

SICINIUS.

On dit qu'elle a perdu la raison.

BRUTUS.

Ils nous ont aperçus : continue ton chemin.

VOLUMNIE.

Oh! je vous rencontre à propos. Que tous les fléaux du ciel pleuvent sur vous, et vous récompensent de votre zèle!

MENENIUS.

Calmez-vous, calmez-vous; modérez ces clameurs.

VOLUMNIE à Brutus.

Ah! si mes larmes me laissaient la force, vous m'entendriez.... et je ne vous quitte pas sans vous avoir dit... Vous voulez vous en aller!...

VIRGILIE à Sicinius.

Vous resterez aussi. Plût à Dieu que j'eusse pu dire de même à mon époux : *Vous resterez!*

SICINIUS.

Êtes-vous une furie, ou une femme?

VOLUMNIE.

Mais voyez cet insensé! Si je suis une femme? — Lâche, à force de ruses, tu es donc parvenu à bannir un citoyen qui a frappé plus de coups pour Rome que tu n'as dit de mots?

SICINIUS.

O dieux qui l'entendez!...

VOLUMNIE.

Oui, plus de coups glorieux que tu n'as dit en ta vie de paroles sages et utiles au bien de Rome. — Je te dirai ce que... — Mais va-t'en. — Non, tu resteras. — Je voudrais que mon fils fût dans les déserts de l'Arabie, et ta tribu devant lui, armé de sa bonne épée.

SICINIUS.

Eh bien, qu'en arriverait-il?

VIRGILIE.

Ce qu'il en arriverait? Il aurait bientôt mis fin à ta postérité.

VOLUMNIE.

A tes bâtards et à tous. — Le digne citoyen! toutes les blessures qu'il a reçues pour Rome!

MENENIUS.

Allons, cessez, cessez, contenez-vous.

SICINIUS.

Je souhaiterais qu'il eût continué de servir sa patrie comme il avait commencé, et qu'il n'eût pas lui-même rompu le nœud glorieux qui les attachait l'un à l'autre.

BRUTUS.

Oui, je le souhaiterais aussi.

VOLUMNIE.

Vous le souhaiteriez, dites-vous?..... Et c'est vous qui avez animé la populace, chats, aussi en état d'apprécier son mérite que je le suis, moi, de pénétrer les mystères dont le ciel interdit la connaissance à la terre.

BRUTUS.

Je vous prie, allons-nous-en.

VOLUMNIE.

Oui, fort bien, allez-vous-en. Vous avez fait là une belle action! Mais, avant que vous me quittiez, vous entendrez encore cette vérité. Autant le Capitole surpasse en hauteur la plus humble chaumière de Rome, autant mon fils, oui, le mari de cette jeune femme qui m'accompagne, celui-là même, voyez-vous, que vous avez banni, vous surpasse en mérite, tous tant que vous êtes.

BRUTUS.

A merveille! Parlez; nous vous laissons là.

SICINIUS.

Aussi bien, pourquoi s'arrêter ici pour se voir aboyer par une femme qui a perdu la raison?

(Les tribuns sortent.)

VOLUMNIE.

Emportez avec vous les vœux et les prières que j'adresse au ciel pour vous. Je voudrais que les dieux ne fussent occupés qu'à accomplir mes malédictions! — Oh! si je pouvais les rencontrer seulement une fois par jour!... cela soulagerait mon cœur du poids douloureux qui l'oppresse.

MENENIUS.

Vous leur avez dit là de dures vérités; et, par ma gorge! vous en avez bien sujet. Voulez-vous souper avec moi?

VOLUMNIE.

La colère est mon aliment : je me nourris de ma douleur; c'est une triste nourriture! — Allons, quittons cette place; mettons un terme à ces cris et à ces pleurs d'enfant, auxquels je me suis trop livrée : je veux, dans ma colère, imiter Junon. Venez, venez, venez.

MENENIUS.

Fi donc! fi donc! fi donc!

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

ENTRE ROME ET ANTIUM.

Entrent un ROMAIN et un VOLSQUE.

LE ROMAIN.

Sûrement je vous connais, et je suis connu de vous aussi : votre nom, ou je suis bien trompé, est Adrien.

LE VOLSQUE.

Cela est vrai, seigneur. En vérité, je ne vous remets pas.

LE ROMAIN.

Je suis un Romain; mais mes services sont, comme vous, contre Rome. Me reconnaissez-vous à présent?

LE VOLSQUE.

Vous n'êtes pas Nicanor?

LE ROMAIN.

Lui-même, seigneur.

LE VOLSQUE.

Vous aviez une barbe plus épaisse, ce me semble, la dernière fois que je vous ai vu; mais le son de votre voix me rappelle vos traits. Quelles nouvelles dans votre ville? J'étais chargé par le sénat volsque d'aller vous déterrer dans Rome : vous m'avez fort heureusement épargné une journée de chemin.

LE ROMAIN.

Il y a eu dans Rome d'étranges divisions : le peuple soulevé contre les sénateurs, les patriciens et les nobles.

LE VOLSQUE.

Il y a eu, dites-vous? elles sont donc finies? Notre sénat ne croit pas qu'elles le soient : on presse les plus grands préparatifs de guerre, et l'on espérait fondre sur les Romains dans le fort de leurs divisions.

LE ROMAIN.

La grande flamme est passée; mais il ne faut qu'une étincelle pour rallumer l'incendie; car les nobles prennent si à cœur le bannissement du

brave Coriolan, qu'ils sont tout disposés à ôter au peuple son pouvoir, et à lui enlever ses tribuns pour jamais. L'orage est formé, je puis vous l'assurer, et il est prêt à éclater avec violence.

LE VOLSQUE.

Coriolan est banni?

LE ROMAIN.

Oui, il est banni.

LE VOLSQUE.

Avec cette nouvelle, Nicanor, vous êtes sûr d'être bien reçu.

LE ROMAIN.

L'occasion sert merveilleusement votre république. Votre brave Aufidius va figurer avec avantage dans cette guerre, à présent que son grand adversaire Coriolan n'a plus ni crédit ni emploi dans sa patrie.

LE VOLSQUE.

Il ne peut manquer d'y briller. Je me félicite bien de votre rencontre inattendue : grace à vous, ma commission est remplie, et je vais vous accompagner avec joie jusqu'à mon logis.

LE ROMAIN.

D'ici au souper, je vous apprendrai bien des nouvelles de Rome qui vous surprendront, et qui toutes tendent à l'avantage de ses ennemis. N'avez-vous pas, disiez-vous, une armée prête à marcher?

LE VOLSQUE.

La plus belle armée! Les centurions sont nommés, leurs fonctions sont distribuées; et déjà même ils sont actuellement assis au festin militaire du général, et ils ont ordre d'être sur pied une heure après le premier signal.

LE ROMAIN.

Je suis ravi d'apprendre qu'ils soient tout prêts, et je suis l'homme, je crois, qui va les mettre dans le cas d'agir à l'heure même. Guerrier, je m'applaudis de vous avoir rencontré, et votre compagnie me fait grand plaisir.

LE VOLSQUE.

Vous vous chargez là de mon rôle : c'est moi qui ai le plus sujet de me réjouir de la vôtre.

LE ROMAIN.

Allons! marchons ensemble.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

ANTIUM.

Entre CORIOLAN, mal vêtu, déguisé, et le visage caché dans son manteau.

CORIOLAN.

C'est une belle ville qu'Antium! Cité d'Antium, c'est moi qui t'ai remplie de veuves! Combien d'héritiers de ces beaux édifices j'ai ouïs gémir et vus périr dans mes guerres! Cité d'Antium, ne va pas me reconnaître : tes femmes et tes enfans, armés de broches et de pierres, me tueraient dans un combat sans gloire. (Entre un citoyen.) — Salut, citoyen.

LE VOLSQUE.

Salut.

CORIOLAN.

Conduisez-moi, si vous avez cette complaisance, à la demeure du brave Aufidius. Est-il dans Antium?

LE VOLSQUE.

Oui, et il donne chez lui le festin militaire à tous les nobles de l'état.

CORIOLAN.

Où est sa maison, je vous prie?

LE VOLSQUE.

Celle-ci, là, devant vous.

CORIOLAN.

Je vous remercie; adieu. (Le citoyen sort.) O monde, voilà tes révolutions bizarres! Deux amis qui se sont juré une foi inviolable, qui paraissent n'avoir à tous deux qu'un seul et même cœur, qui passent ensemble toutes les heures de la vie, partagent le même lit, la même table, les mêmes exercices; qui sont pour ainsi dire deux gémeaux inséparablement attachés l'un à l'autre par le nœud de l'amitié, vont, dans l'espace d'une heure, sur la plus légère querelle, sur une parole, rompre violemment ensemble, et passer à la haine la plus envenimée. Et aussi deux ennemis mortels, dont la haine troublait le sommeil et les nuits, qui tramaient des complots pour se surprendre l'un l'autre, il ne faut qu'un hasard, une bagatelle heureuse, pour les changer en amis tendres, et incorporer ensemble leurs destins. Voilà mon histoire. J'ai quitté le lieu de ma naissance et tous

ceux qui m'aimaient passionnément : j'entre aujourd'hui dans la ville de mon ennemi. — S'il me fait périr, il ne fera que se faire justice; s'il me laisse poursuivre ma route, je rendrai service à son pays.

(Il sort.)

SCÈNE V.

UNE SALLE DANS LA MAISON D'AUFIDIUS.

On entend de la musique. Entre un ESCLAVE.

PREMIER ESCLAVE.

Du vin! du vin! Que fait-on donc ici? Je crois que tous nos gens sont endormis.

(Entre un autre esclave.)

SECOND ESCLAVE.

Où est Cotus? mon maître le demande. Cotus!

(Entre Coriolan.)

CORIOLAN.

Une belle maison! Voici un grand festin; mais je n'ai pas l'air d'un convive invité!

(Rentre le premier esclave.)

LE PREMIER ESCLAVE.

Que voulez-vous, l'ami? D'où êtes-vous? Il n'y a pas ici de place pour vous : je vous prie, regagnez la porte.

(Il sort.)

CORIOLAN.

Coriolan ici ne mérite pas un meilleur accueil.

(Rentre le second esclave.)

LE SECOND ESCLAVE.

D'où êtes-vous, l'ami? — Le portier a-t-il ses yeux dans sa tête, de laisser l'entrée libre à de pareils hôtes! — Je vous prie, l'ami, sortez.

CORIOLAN.

Que je sorte, moi?

LE SECOND ESCLAVE.

Oui, vous : allons, sortez.

CORIOLAN.

Tu deviens importun.

L'ESCLAVE.

Oh! êtes-vous si brave?... En ce cas, je veux vous faire parler à mon maître sans délai.

(Entre un troisième esclave qui aborde le premier.)

LE TROISIÈME ESCLAVE.

Quel est cet homme?

LE PREMIER ESCLAVE.

L'homme le plus étrange que j'aie encore vu : je ne peux parvenir à le faire sortir. Je te prie, avertis mon maître qu'il veut lui parler.

LE TROISIÈME ESCLAVE.

Que cherchez-vous ici, l'homme? Allons, je vous prie, videz le logis.

CORIOLAN.

Laissez-moi debout ici; je ne trouble pas votre service.

LE TROISIÈME ESCLAVE.

Qui êtes-vous?

CORIOLAN.

Un noble.

LE TROISIÈME ESCLAVE.

Ah! un pauvre noble, sur ma foi!

CORIOLAN.

J'ai dit la vérité : je le suis.

LE TROISIÈME ESCLAVE.

De grace, mon pauvre noble, choisissez quelque autre asile : il n'y a point de place ici pour vous. Allons, je vous prie, disparaissez, allons.

CORIOLAN.

Poursuis tes fonctions, et va t'engraisser des reliefs du festin.

(Il le repousse.)

LE TROISIÈME ESCLAVE.

Quoi! vous ne voulez pas sortir? Je t'en prie, annonce à mon maître quel hôte étrange l'attend ici.

LE SECOND ESCLAVE.

Je vais l'avertir.

(Il sort.)

LE TROISIÈME ESCLAVE.

Où habites-tu?

CORIOLAN.

Sous la voûte immense.

LE TROISIÈME ESCLAVE.

Sous la voûte immense?

CORIOLAN.

Oui.

LE TROISIÈME ESCLAVE.

Où cela est-il?

CORIOLAN.

Dans la cité des milans et des corbeaux.

LE TROISIÈME ESCLAVE.

Dans la cité des milans et des corbeaux? — Quel âne est-il? — Tu habites donc aussi avec les buses?

CORIOLAN.

Non, je ne sers pas ton maître.

LE TROISIÈME ESCLAVE.

Comment, l'ami, est-ce que tu te mêles de mon maître?

CORIOLAN.

Oui, et cela est plus honnête que de me mêler de ta maîtresse. Tu babilles sans cesse, va travailler de ton métier : ce couteau reste oisif à ton côté. Sors d'ici.

(Il le frappe et le chasse.)

(Entre Aufidius, avec le second esclave.)

AUFIDIUS.

Où est cet étranger?

L'ESCLAVE.

Le voilà, seigneur. Je l'aurais mal mené, si je n'avais pas craint de faire du bruit, et de troubler vos convives.

AUFIDIUS.

De quel lieu viens-tu? Que demandes-tu? Ton nom? Pourquoi ne réponds-tu pas? Parle : quel est ton nom?

CORIOLAN.

Tullus, si tu ne me connais pas encore, et qu'en me regardant tu ne devines pas qui je suis, la nécessité me forcera de me nommer.

AUFIDIUS.

Quel est ton nom?

CORIOLAN.

Un nom fait pour offenser l'oreille des Volsques, et qui ne sonnera pas agréablement à la tienne.

AUFIDIUS.

Parle : quel est ton nom? Tu as un air menaçant et l'orgueil du commandement est empreint sur ton front. Quoique sous ces lambeaux de l'infortune, tu annonces un homme illustre. Quel est ton nom?

CORIOLAN.

Tu ne l'entendras pas sans froncer le sourcil. Me devines-tu à présent?

AUFIDIUS.

Non, je ne te reconnais point : nomme-toi.

CORIOLAN.

Mon nom est Caïus Marcius, qui t'a fait tant de mal à toi, et à tous les Volsques. C'est ce qu'atteste mon surnom de Coriolan. Mes pénibles services, mes dangers extrêmes, et tout le sang que j'ai versé pour mon ingrate patrie, n'ont reçu pour salaire que ce surnom. Ce gage de la haine et du ressentiment que tu dois nourrir contre moi, ce surnom seul m'est demeuré. L'envie a dévoré tout le reste; l'envie et la cruauté d'une vile populace tolérée par nos nobles sans courage; ils m'ont tous abandonné, et ils ont souffert que des voix d'esclaves me chassent de Rome. C'est cette extrémité qui me conduit aujourd'hui dans tes foyers, non pas dans l'espérance (ne va pas t'y méprendre) de sauver ma vie; car, si je craignais la mort, tu es celui de tous les hommes de l'univers que j'aurais le plus évité. Si tu me vois ici devant toi, c'est l'indignation seule qui m'amène; c'est pour rompre tout lien avec ces ingrats qui m'ont banni. Si donc tu portes un cœur qui respire la vengeance, si tu veux te faire justice des affronts que tu as reçus, fermer les plaies de ta patrie, et effacer les traces de honte qui l'ont défigurée, hâte-toi de m'employer, et de faire servir ma disgrace à ton avantage; mets ma misère à profit, et que les actes de ma vengeance deviennent des services utiles pour toi; car je combattrai contre ma patrie corrompue avec toute la rage des furies de l'enfer. Mais si tu n'oses plus rien entreprendre, et que tu sois dégoûté de tenter de nouveaux hasards, alors, je te le dis en un mot, moi-même je suis dégoûté de vivre plus long-temps, et je viens offrir ma tête à ton glaive et à ta haine. M'épargner serait en toi démence; moi, dont la haine t'a toujours poursuivi sans relâche; moi, qui ai fait couler du sein de ta patrie des tonnes de sang; je ne veux plus vivre qu'à ta honte ou à ton service.

AUFIDIUS.

O Marcius, Marcius! chaque mot que tu viens de prononcer a déraciné de mon cœur ma vieille haine. Oui, quand Jupiter, ouvrant ce nuage qui voile les cieux, m'apparaîtrait et me révélerait les mystères des dieux, en ajoutant : « Je te dis la vérité; » je ne le croirais pas avec plus de confiance que je n'en ai en toi. Brave et magnanime Marcius, laisse-moi environner et presser de mes bras ce corps, contre lequel mon javelot, tant de fois brisé, a volé en éclats dans les airs. J'embrasse ici cette poitrine impénétrable à mon épée. Mon amitié généreuse le dispute à la tienne avec plus d'ardeur que je n'en ai jamais ressenti dans la lutte ambitieuse de ma force contre la tienne. Apprends que j'aimais passionnément la fille que j'ai épousée; jamais amant ne poussa de soupirs plus sincères : eh bien, la joie de te voir ici, sublime mortel, fait éprouver à mon cœur de plus violens

transports que ne m'en inspira la vue de ma maîtresse franchissant pour la première fois le seuil de ma porte, le jour de mes noces. Dieu de la guerre, je t'annonce que nous avons une armée sur pied, et que j'étais décidé à tenter encore de t'arracher ton bouclier, ou d'y perdre mon bras. Tu m'as battu douze fois; et depuis, dans mes nuits, je n'ai rêvé que combats corps à corps entre toi et moi. Nous nous sommes terrassés tous deux, cherchant à nous enlever nos casques, et nous saisissant l'un l'autre à la gorge; et je m'éveillais à moitié mort, épuisé par un vain songe.—Vaillant Marcius, quand nous n'aurions d'autre sujet de querelle avec Rome que l'injustice de t'avoir banni, nous ferions marcher tous les Volsques, depuis l'âge de douze ans jusqu'à celui de soixante-dix; et portant la guerre jusque dans les entrailles de cette ville ingrate, nous l'inonderions de soldats, comme un torrent débordé. Oh! viens, entre plus avant, et reçois la main de nos sénateurs : tu trouveras en eux tes amis; ils sont ici à prendre congé de moi, qui suis prêt à marcher, non pas encore contre Rome même, mais contre son territoire.

CORIOLAN.

Dieux! vous me rendez heureux.

AUFIDIUS.

Ainsi, le plus indépendant des mortels, si tu veux te charger seul de conduire tes vengeances, prends la moitié du commandement. Tu connais la force et la faiblesse de ton pays : choisis et dirige tes plans et ta marche d'après ton expérience et tes lumières. Tu décideras toi-même s'il faut aller frapper droit aux portes de Rome, ou l'ébranler dans ses parties les plus éloignées du centre; s'il faut l'épouvanter avant de la détruire. Mais entre avec nous dans la salle du festin, permets que je te présente à des hommes qui seront en tout dociles à tes vues. Mille et mille fois le bien-venu! Je suis plus ton ami que je n'ai jamais été ton ennemi : et, Marcius, c'est dire beaucoup. — Ta main : je t'accueille avec transport!

(Ils sortent.)

LE PREMIER ESCLAVE.

Il s'est fait ici un étrange changement.

LE SECOND ESCLAVE.

Sur ma foi! j'ai manqué le frapper; mais certain pressentiment m'arrêtait et me disait que ses habits n'accusaient pas la vérité.

LE PREMIER ESCLAVE.

Quelle force! quel bras il a! Du bout du doigt, il m'a fait tourner comme un sabot.

LE SECOND ESCLAVE.

Moi, j'ai bien vu à son air qu'il y avait en lui quelque chose... Il avait une tournure de visage... je ne trouve pas de mot pour exprimer mon idée.

LE PREMIER ESCLAVE.

Oui, tu as raison : un regard... Je voyais bien à sa mine qu'il était plus qu'il ne paraissait.

LE SECOND ESCLAVE.

C'est tout uniment l'homme du monde le plus extraordinaire.

LE PREMIER ESCLAVE.

Je le crois; mais un plus grand guerrier que lui, tu en connais un?

LE SECOND ESCLAVE.

Qui? mon maître?

LE PREMIER ESCLAVE.

Oui; mais il n'est pas question de cela.

LE SECOND ESCLAVE.

Je crois que celui-ci en vaut six comme lui.

LE PREMIER ESCLAVE.

Oh! non, pas tant; mais je le regarde comme un plus grand guerrier.

LE SECOND ESCLAVE.

Cependant, pour la défense d'une ville, notre général est excellent.

LE PREMIER ESCLAVE.

Oui, et pour un assaut aussi.

(Entre un troisième esclave.)

UN TROISIÈME ESCLAVE.

O esclaves, je puis vous dire des nouvelles; des nouvelles, marauds.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Quelles nouvelles? quelles nouvelles? Fais-nous-en part.

LE TROISIÈME ESCLAVE.

Je ne voudrais pas être Romain; de toute autre nation, à la bonne heure : car j'aimerais autant être un criminel condamné.

TOUS DEUX.

Pourquoi donc? pourquoi?

LE TROISIÈME ESCLAVE.

C'est que celui qui avait coutume de battre notre général, Caïus Marcius, est ici.

LE PREMIER ESCLAVE.

Pourquoi dis-tu battre notre général?

LE TROISIÈME ESCLAVE.

Je ne dis pas précisément battre notre général; mais il était toujours bon pour lui tenir tête.

LE SECOND ESCLAVE.

Allons, nous sommes camarades et amis; disons la vérité : il était trop fort pour lui. J'ai entendu notre général l'avouer lui-même.

LE PREMIER ESCLAVE.

A dire vrai, oui. il était trop fort pour lui. Comme il l'a équipé devant Corioles! Mais tu as d'autres nouvelles encore?

LE TROISIÈME ESCLAVE.

Eh bien! on le traite ici comme s'il était le fils du dieu Mars. Placé à table sur le siége d'honneur, pas un de nos sénateurs qui osât lui faire une question; tous restés muets et petits devant lui. Notre général lui-même le caresse comme une maîtresse, les mains jointes comme devant les dieux qu'on implore, et les yeux tournés à l'admiration en l'écoutant. Mais l'important de la nouvelle, c'est que notre général est coupé en deux : oui, il n'est plus aujourd'hui que la moitié de ce qu'il était hier; car Marcius a la moitié du commandement, à la prière et de l'aveu de toute l'assemblée. Il ira, dit-il, et vous terrassera les gardes des portes de Rome; il balayera tout devant lui, et laissera son passage clair et net.

LE SECOND ESCLAVE.

Et il est homme à le faire plus qu'aucun que je connaisse.

LE TROISIÈME ESCLAVE.

Homme à le faire? Il le fera; car fais attention, camarade; il lui reste autant d'amis qu'il peut avoir d'ennemis; et ces amis n'osaient pas en quelque façon (tu m'entends) se montrer, comme on dit, tant qu'il était en disgrace.

LE SECOND ESCAVE.

Mais lorsqu'ils le reverront armé, lever la tête au milieu du carnage, alors ils sortiront de leurs retraites, comme les lièvres après la pluie; ils se déclareront et se joindront à lui.

LE PREMIER ESCLAVE.

Mais quand se met-on en marche?

LE TROISIÈME ESCLAVE.

Demain, aujourd'hui. tout à l'heure : vous entendrez le signal cette après-dînée. Cette expédition est en quelque sorte pour eux une fête, un bal après le festin.

LE SECOND ESCLAVE.

Bon : nous allons donc revoir le monde en mouvement! Cette paix n'est bonne à rien qu'à rouiller le fer, enrichir les artisans et nourrir des chansonniers.

LE PREMIER ESCLAVE.

Moi, je dis : ayons la guerre; elle surpasse autant la paix que le jour fait la nuit; elle est vive, vigilante, sonore et pleine d'activité et de trouble. La paix est une vraie apoplexie, une léthargie, muette, assoupie, insensible; elle corrompt les femmes, met le trouble dans les ménages, et elle est cause que les hommes se haïssent l'un l'autre.

LE TROISIÈME ESCLAVE.

Bien dit, parce qu'ils ont alors moins besoin l'un de l'autre. Allons, la guerre pour remplir ma bourse. J'espère dans peu voir les Romains à aussi vil prix dans le marché que l'ont été les Volsques.... J'entends du bruit : ils se lèvent de table.

TOUS DEUX.

Entrons, vite, vite, entrons.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

UNE PLACE PUBLIQUE DANS ROME.

Entrent SICINIUS et BRUTUS.

SICINIUS.

Nous n'entendons plus parler de lui, et nous n'avons pas besoin de le craindre. Toutes ses ressources sont éteintes et ensevelies dans la paix présente, et par la tranquillité du peuple, qui auparavant était dans un horrible soulèvement. Ses amis rougissent à présent de voir que le monde va à merveille sans lui. Cet homme aimait mieux voir, quoique ses amis mêmes en souffrissent, les tribus du peuple ameutées en troupes séditieuses infester les rues de Rome, que de voir nos artisans amis chanter gaîment dans leurs ateliers, et aller en paix à leurs travaux.

(Entre Menenius.)

BRUTUS.

Nous avons bien fait de tenir bon. — N'est-ce pas là Menenius?

SICINIUS.

C'est lui, c'est lui. Oh, oh, il s'est bien adouci depuis quelque temps.—Salut, Menenius.

MENENIUS.

Salut à tous deux.

SICINIUS.

On ne s'aperçoit pas beaucoup de l'absence de votre Coriolan ; ses amis peut-être... Vous le voyez, la république subsiste encore, et continuera de subsister, en dépit de tout son ressentiment.

MENENIUS.

Tout est bien, et aurait pu être encore mieux, s'il avait pu se plier aux circonstances.

SICINIUS.

Où est-il allé? En savez-vous quelque chose?

MENENIUS.

Non, je n'en ai rien appris : sa mère et sa femme n'ont eu de lui aucunes nouvelles.

(Entrent trois ou quatre citoyens.)

TOUS.

Que les dieux vous conservent tous les deux !

SICINIUS.

Salut, citoyens.

BRUTUS.

Salut à vous tous ensemble, salut.

PREMIER CITOYEN.

Nous, nos femmes et nos enfans à genoux, nous devons adresser pour vous nos vœux au ciel.

SICINIUS.

Vivez et prospérez.

BRUTUS.

Adieu, honnêtes citoyens. Nous aurions souhaité que Coriolan vous aimât comme nous vous aimons.

TOUS.

Que les dieux veillent sur vous!

LES DEUX TRIBUNS.

Adieu, adieu.

(Les citoyens sortent.)

SICINIUS.

Ce temps est plus heureux, plus gracieux pour nous, que lorsque ces gens couraient dans les rues en poussant des cris séditieux.

BRUTUS.

Caïus Marcius était un bon général dans la guerre; mais insolent, bouffi d'orgueil, ambitieux au delà de toute imagination, n'aimant que lui.

SICINIUS.

Et aspirant à régner seul, sans partage ni conseil.

MENENIUS.

Je ne suis pas de votre avis.

SICINIUS.

Nous en aurions fait tous la triste expérience, à notre grand malheur, s'il fût monté au consulat.

BRUTUS.

Les dieux ont heureusement prévenu ce danger, et Rome est en paix et en sûreté sans lui.

(Entre un édile.)

L'ÉDILE.

Honorables tribuns, un esclave que nous venons de faire conduire en prison, a rapporté que les Volsques, avec deux armées séparées, sont entrés sur le territoire de Rome; qu'ils exercent toutes les fureurs de la guerre, et qu'ils détruisent tout sur leur passage.

MENENIUS.

C'est Aufidius qui, ayant appris le bannissement de notre Marcius, ose remontrer sa tête dans la plaine; il se tenait invisible et caché lorsque Marcius défendait Rome, et il n'osait lever les yeux hors de son asile.

SICINIUS.

Que dites-vous de Marcius?

BRUTUS.

Allez, et faites fustiger ce porteur de nouvelles; il n'est pas possible que les Volsques aient l'audace de rompre la paix.

MENENIUS.

Cela n'est pas possible? Nous avons de quoi nous souvenir que cela est très possible; et j'en ai vu, moi, dans l'espace de ma vie, trois exemples consécutifs. Mais, du moins, interrogez à fond cet esclave avant de le punir; sachez de lui d'où il tient cette nouvelle, et ne vous exposez pas à étouffer la voix salutaire qui vous instruit, et à maltraiter le messager qui vient vous avertir du danger qui vous menace.

SICINIUS.

Ne m'en parlez pas; moi, je suis convaincu que cela est impossible.

BRUTUS.

Non, cela ne se peut pas.

(Entre un messager.)

LE MESSAGER.

Les nobles, d'un air très sérieux et très empressé, vont tous au sénat : il est arrivé quelque nouvelle qui a altéré leurs visages.

SICINIUS.

Ce sera cet esclave! — Allez, vous dis-je, et faites-le battre de verges devant le peuple assemblé. Une nouvelle de son invention! — Ce n'est pas autre sujet que son rapport.

LE MESSAGER.

Oui, digne tribun, c'est le rapport de l'esclave, mais appuyé par d'autres avis plus terribles encore que le sien.

SICINIUS.

Et quels autres avis encore plus terribles?

LE MESSAGER.

Plusieurs voix ont dit, et tout haut (à quel point le fait est probable, je n'en sais rien), que Marcius, ligué avec Aufidius, conduit une armée contre Rome, et qu'il a fait serment d'exercer une vengeance qui enveloppera tout, depuis l'enfant au berceau jusqu'au vieillard infirme.

SICINIUS.

Oui, il y a bien de la vraisemblance!

BRUTUS.

C'est une fausse rumeur, élevée à dessein de faire désirer à son faible parti le retour de leur cher Marcius dans Rome.

SICINIUS.

Oui, c'est une ruse.

MENENIUS.

Il est vrai que ce second avis n'est pas vraisemblable. Aufidius et lui ne peuvent pas plus s'accorder ensemble que les deux contraires les plus ennemis.

(Entre un second messager.)

LE MESSAGER.

Vous êtes mandés par le sénat. Une armée redoutable, conduite par Caïus Marcius ligué avec Aufidius, ravage nos territoires; ils ont déjà tout renversé sur leur passage; ils brûlent ou emmènent tout ce qu'ils rencontrent devant eux.

(Entre Cominius.)

COMINIUS.

Vous avez fait là un beau chef-d'œuvre!

MENENIUS.

Quelles nouvelles? quelles nouvelles?

COMINIUS.

Vous vous y êtes bien pris pour faire ravir vos filles, écrouler les toits de la ville sur vos têtes, et déshonorer vos femmes à vos yeux!

MENENIUS.

Comment! quelles nouvelles avez-vous?

COMINIUS.

Et voir vos temples brûlés jusqu'aux fondemens; et vos beaux priviléges, auxquels vous étiez si fort attachés, anéantis sous les ruines de Rome.

MENENIUS.

De grace, quelles nouvelles? Vous avez fait là un bel ouvrage; j'en ai peur. — Parlez, je vous prie; quelles nouvelles? Si Marcius s'était joint aux Volsques!...

COMINIUS.

Si? dites-vous! — Il est le dieu des Volsques : il s'avance à leur tête, comme un être créé par quelque autre puissance que la nature, et qui s'entend mieux qu'elle à former l'homme. Les Volsques le suivent marchant contre nous, méprisable espèce, avec l'audace et l'insouciance dont des enfans poursuivent, en se jouant, les papillons de l'été, ou des bouchers qui tuent les mouches.

MENENIUS.

Oh! vous avez fait là un bel ouvrage, vous et votre populace; vous, qui faisiez tant de cas de la voix des artisans et du souffle des mangeurs d'ail.

COMINIUS.

Il renversera votre Rome sur vos têtes.

MENENIUS.

Oui, aussi aisément que le bras d'Hercule secouait de l'arbre un fruit mûr. Vous avez fait là un bel ouvrage!

BRUTUS.

Mais votre nouvelle est-elle vraie, seigneur?

COMINIUS.

Oui, et vous pâlirez avant de la trouver fausse. Tous les peuples des environs se révoltent ouvertement sur son passage; ceux qui résistent excitent la compassion sur leur stupidité, et périssent en insensés. Et qui peut le blâmer? Vos ennemis et les siens trouvent en lui quelque chose de grand et d'extraordinaire.

MENENIUS.

C'est fait de nous tous, si ce grand homme n'a pitié de nous.

COMINIUS.

Et qui ira l'implorer? Ce ne sera pas les tribuns : ce serait une honte. Le peuple mérite sa clémence, comme le loup mérite la pitié des ber-

gers. Et ses meilleurs amis, s'ils lui disaient : « Sois favorable à Rome, » ils se conduiraient avec lui comme ceux qui ont mérité sa haine, et ils se montreraient ses ennemis.

MENENIUS.

Vous avez raison. Pour moi, je le verrais attacher à ma maison le tison ardent pour la brûler, que je n'aurais pas le front de lui dire : « Je t'en conjure, arrête. » — Vous avez joué là un beau jeu, avec vos ruses! vous avez bien réussi!

COMINIUS.

Vous avez jeté toute la ville dans une consternation qui n'a jamais eu d'égale, et jamais le salut de Rome ne fut plus désespéré.

LES TRIBUNS.

Ne dites pas que c'est nous qui avons attiré ce malheur.

MENENIUS.

Qui donc? Est-ce nous? nous qui le chérissons. Mais nous-mêmes et notre lâche noblesse, perdant tout à coup la raison et le sens, nous avons laissé le champ libre à la meute de votre populace, et ils l'ont chassé de la ville au milieu des huées.

COMINIUS.

Mais je crains bien qu'ils ne poussent des rugissemens en l'y voyant rentrer. Aufidius, le second des mortels après Coriolan, lui obéit en tout, comme s'il n'était que son officier. Le désespoir est toute la force, la discipline et la défense que Rome puisse leur opposer.

(Entre une troupe de citoyens.)

MENENIUS.

Voyez le peuple accourir par troupes. — Et Aufidius est donc avec lui? — C'est vous qui avez obscurci l'air d'une nuée de vos toques, en demandant à grands cris l'exil de Coriolan. Le voilà maintenant qui revient à la tête d'une armée furieuse, et vous apporte votre châtiment. Vous, tous tant que vous êtes, qui avez demandé à grands cris sa disgrace, il va vous fouler aux pieds et vous payer de vos suffrages. Il n'y aurait rien d'étonnant quand il nous brûlerait tous, et qu'il ne ferait de Rome et de nous qu'un amas de cendres : nous l'avons bien mérité.

TOUS.

Ma foi! nous entendons débiter des nouvelles bien effrayantes.

PREMIER CITOYEN.

Pour moi, quand j'ai crié, *bannissez-le*, j'ai dit aussi que cela était injuste.

SECOND CITOYEN.

Et moi aussi, je l'ai dit.

TROISIÈME CITOYEN.

J'ai dit la même chose; et, il faut l'avouer, c'est ce qu'ont dit aussi une foule de nos voisins : ce que nous avons fait, nous l'avons fait pour le mieux; et quoique ç'ait été librement que nous avons consenti à son exil, cependant c'était aussi contre notre volonté.

COMINIUS.

Oh! vous êtes de braves gens : vains et bruyans échos!

MENENIUS.

Vous avez fait là une belle œuvre, vous et vos cris! — Nous rendons-nous au Capitole?

COMINIUS.

Sans doute; et que faire autre chose?

(Cominius et Menenius sortent.)

SICINIUS.

Allez, bons citoyens, rentrez dans vos maisons; ne prenez point l'épouvante. Ces deux hommes sont d'un parti qui serait bien joyeux que ces nouvelles fussent vraies, tout en feignant le contraire. Retirez-vous, et ne montrez point d'alarme.

PREMIER CITOYEN.

Que les dieux nous soient propices! Allons, concitoyens, retirons-nous. — Je l'ai toujours dit, moi, que nous avions tort de le bannir.

SECOND CITOYEN.

Et nous avons tous dit la même chose. Mais venez, rentrons.

(Les citoyens sortent.)

BRUTUS.

Je n'aime point cette nouvelle.

SICINIUS.

Ni moi.

BRUTUS.

Allons au Capitole. Je voudrais, pour la moitié de ma fortune, pouvoir changer cette nouvelle en mensonge.

SICINIUS.

Je vous prie, allons-nous-en.

(Les deux tribuns sortent.)

SCÈNE VII.

UN CAMP A UNE PETITE DISTANCE DE ROME.

Entrent AUFIDIUS et son LIEUTENANT.

AUFIDIUS.

Passent-ils toujours dans le camp du Romain?

LE LIEUTENANT.

Je ne conçois pas quel charme il a pour les attirer : mais vos soldats l'idolâtrent et chantent toujours ses louanges. A table, il est le sujet de leurs entretiens; après le repas, c'est encore à lui que s'adressent leurs sentimens et leurs vœux ; et votre gloire, seigneur, est obscurcie dans cette expédition, même par vos propres amis.

AUFIDIUS.

C'est ce que je ne pourrais empêcher à présent qu'en employant des moyens qui nuiraient aux intérêts et aux vues de l'état. Je le vois bien, aujourd'hui il se conduit avec plus d'orgueil, même vis-à-vis de moi, que je ne l'ai prévu lorsque je l'ai accueilli et embrassé. Mais c'est son caractère inné, et il faut bien que j'excuse quelque temps ce qu'il est impossible de corriger.

LE LIEUTENANT.

Moi, je souhaiterais, seigneur, pour vos propres intérêts, que vous ne l'eussiez pas associé au commandement; je voudrais qu'il eût reçu les ordres de vous, ou bien que vous l'eussiez laissé agir seul.

AUFIDIUS.

Je te comprends à merveille; et sois sûr que, lorsqu'il viendra rendre compte de cette campagne au sénat, il ne se doute pas du reproche que je lui prépare. Quoiqu'il semble, et qu'il le croie lui-même, et que cela paraisse évident aux yeux du vulgaire, qu'il conduit tout heureusement et qu'il sert sans réserve les intérêts de l'état volsque, quoiqu'il combatte comme un lion et qu'il vainque aussitôt qu'il tire l'épée; cependant il est un point qu'il a laissé imparfait, et qui fera sauter sa tête ou la mienne, lorsque nous viendrons tous deux à nous expliquer devant le sénat.

LE LIEUTENANT.

Dites-moi, général, pensez-vous qu'il emporte Rome?

AUFIDIUS.

Toutes les places se rendront à lui, avant même qu'il se soit arrêté devant elles, et la noblesse de Rome est pour lui. Les sénateurs et les patriciens sont aussi ses amis. Les tribuns ne sont pas guerriers ; et le peuple, toujours aussi téméraire, précipitera son rappel, comme il a précipité son exil. Je pense que Rome sera traitée de lui comme le poisson l'est par l'aigle, qui s'en empare par le droit de souveraineté qu'il tient de la nature. D'abord il a servi l'état en brave citoyen; mais il n'a pu porter ses honneurs avec modération. Soit orgueil, vice qu'engendrent des succès journaliers, et qui ternit toujours l'homme heureux; soit défaut de jugement et d'adresse à ménager les heureux hasards dont il s'est vu le maître; soit inflexibilité de caractère qui fait qu'il est toujours le même, lorsqu'il faudrait changer; sur les siéges paisibles du sénat comme sous la cuirasse militaire, toujours la même dureté; il gouverne la paix de l'air impérieux dont il conduit la guerre : un seul de ces défauts (car, je lui rends justice, il ne les a pas tous, ou du moins il n'a de chacun qu'une teinte légère), un seul de ces défauts a suffi pour le faire craindre, haïr et bannir. Il a du mérite ; mais il l'étouffe dès qu'il parle. Ainsi nos vertus sont soumises aux circonstances, qui souvent les rendent fausses. Une vertu qui aime à se faire valoir elle-même trouve son tombeau dans la tribune où elle monte pour exalter ses actions. Un feu étouffe un autre feu; un droit renverse un autre droit; la force périt par une autre force. — Allons, éloignons-nous. Marcius, quand Rome sera ta proie, tu seras le plus misérable des hommes, et tu ne tarderas pas à devenir la mienne.

(Ils sortent.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE PLACE PUBLIQUE DE ROME.

Entrent MENENIUS, COMINIUS, SICINIUS, BRUTUS, et autres.

MENENIUS.

Non, je n'irai point : vous entendez ce qu'il a dit à Cominius, qui fut jadis son général, et qui l'aima de l'amitié la plus tendre. Moi, il m'appelait son père; mais que lui importe à présent? Allez-y, vous, qui l'avez banni ; à mille pas de sa tente, tombez à genoux devant lui, et cherchez en suppliant le chemin de sa clémence. Oui, s'il a refusé d'écouter Cominius, je me tiens chez moi.

COMINIUS.

Il affectait de ne me pas connaître.

MENENIUS.

Entendez-vous?

COMINIUS.

Cependant il m'a nommé une fois par mon nom ; je lui ai rappelé notre ancienne liaison, et tout le sang que nous avons perdu dans les combats à côté l'un de l'autre. Coriolan ne voulait pas me répondre ; il refusait tous les noms que je lui donnais. « Il n'était plus, disait-il, qu'une es-» pèce de néant, un homme sans nom, sans titre, » jusqu'à ce qu'il s'en fût forgé un nouveau dans » l'incendie de Rome. »

MENENIUS.

Eh bien, vous voyez! Oh! vous avez fait là un beau chef-d'œuvre! Vous êtes un couple de tribuns qui avez pris grand soin de Rome ; vous avez bien pourvu à ce que les charbons et les cendres y soient bientôt à bon marché. Oh! vous laisserez après vous une illustre mémoire!

COMINIUS.

Je lui ai représenté combien il était glorieux de pardonner à qui ne devait plus espérer de grace. Il m'a répondu que c'était une prière bien avilissante pour un état, d'implorer le pardon d'un homme qu'il avait banni.

MENENIUS.

Il avait raison ; pouvait-il en dire moins?

COMINIUS.

J'ai tenté de réveiller sa tendresse pour ses amis particuliers. Sa réponse a été qu'il ne pouvait pas perdre le temps à les trier et à les séparer d'un amas de chaume infect et corrompu ; que ce serait une folie de ne pas brûler tout un champ dont l'ivraie et les herbes malfaisantes méritaient les flammes, par égard pour un ou deux bons grains qu'on voudrait sauver.

MENENIUS.

Pour un ou deux bons grains! J'en suis un ; sa mère, sa femme, son enfant, et ce brave compagnon ; c'est nous qui sommes les grains qu'il voudrait sauver de l'incendie ; et vous, tribuns, vous êtes le chaume corrompu et contagieux qui infectez l'air de Rome. Il faudra donc que nous soyons brûlés à cause de vous!

SICINIUS.

De grace, épargnez-nous. Si vous refusez votre appui dans une aussi fâcheuse extrémité, ne nous reprochez pas du moins notre cruelle détresse. Je n'en doute point, si vous vouliez défendre la cause de votre patrie, votre touchante éloquence, mieux

plus que l'armée que nous pouvons rassembler à la hâte, arrêterait notre concitoyen.

MENENIUS.

Non, je ne veux point m'en mêler.

SICINIUS.

Je vous en conjure, allez le trouver.

MENENIUS.

Eh! qu'y ferai-je?

BRUTUS.

Essayez du moins ce que peut pour Rome auprès de Marcius votre amitié pour lui.

MENENIUS.

Fort bien! pour revenir vous dire que Marcius m'a renvoyé, comme il a renvoyé Cominius, sans vouloir m'entendre. Et qu'aurai-je gagné à cette démarche? que de revenir confus comme un ami rebuté par son ami, et pénétré de douleur de sa cruelle indifférence; car convenez que cela arrivera.

SICINIUS.

Votre bonne volonté méritera du moins les remercîmens de Rome; et votre patrie mesurera sa reconnaissance sur tout le bien que vous aurez voulu lui faire.

MENENIUS.

Allons, je veux bien le tenter : je crois qu'il m'écoutera. Cependant, de savoir comme il mordait ses lèvres, et murmurait entre ses dents, sans répondre au bon Cominius, cela ne m'encourage pas. Non, il n'aura pas été pris dans un moment favorable; sans doute il était à jeun. Le matin, quand le sang refroidi n'enfle plus nos veines, nous sommes refrognés et durs, et incapables de donner et de pardonner; mais lorsqu'un sang nouveau circule avec plus de force et de chaleur, alors, animée par les esprits du vin, l'ame devient plus souple, plus flexible et plus tendre : j'attendrai donc, pour lui présenter ma requête, le moment qui suivra son repas, et alors j'attaquerai son cœur.

BRUTUS.

Vous connaissez trop bien le chemin qui y conduit, pour perdre vos pas.

MENENIUS.

Je vous le promets, d'honneur, je vais le tenter : en arrive ce qu'il pourra. Avant peu vous saurez quel est mon succès.

(Il sort.)

COMINIUS.

Coriolan ne voudra jamais l'entendre.

SICINIUS.

Croyez-vous?

COMINIUS.

Je vous dis qu'il est dans la pompe et l'ivresse des grandeurs : son œil est enflammé comme s'il voulait brûler Rome. Le souvenir de son injure tient l'entrée de son cœur fermée à la pitié. Je me suis mis à genoux devant lui, et à peine m'a-t-il dit, d'une voix faible : *Levez-vous;* et il m'a congédié ainsi, en me présentant sa main, dans un morne et froid silence. Ensuite il m'a fait remettre un écrit contenant ce qu'il voulait accorder et ce qu'il refusait, protestant qu'il s'était engagé par serment de ne pas céder à de nouvelles conditions : en sorte que toute espérance est vaine, à moins que sa mère et sa femme, qui, à ce que j'apprends, sont dans le dessein d'aller le solliciter elles-mêmes, ne viennent à bout de lui arracher le pardon de sa patrie. Ainsi quittons cette place, et allons, par nos raisons et nos instances, encourager leur résolution, et hâter leur démarche.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

LE CAMP DES VOLSQUES.

Des SENTINELLES avancées. MENENIUS arrive à l'entrée du camp.

PREMIER SOLDAT.

Arrête : d'où es-tu?

SECOND SOLDAT.

Arrête là, et retourne sur tes pas.

MENENIUS.

Vous faites votre devoir en braves soldats; mais permettez : je suis un officier de marque, et je viens pour parler à Coriolan.

PREMIER SOLDAT.

De quel lieu venez-vous?

MENENIUS.

De Rome.

PREMIER SOLDAT.

Vous ne pouvez pas avancer : il faut retourner sur vos pas. Notre général ne veut plus écouter personne venant de Rome.

SECOND SOLDAT.

Vous verrez votre Rome environnée de flammes, avant que vous parliez à Coriolan.

MENENIUS.

Mes braves amis, si vous avez entendu votre général parler de Rome et des amis qu'il y conserve, il y a mille à parier contre un que, dans ses récits, mon nom aura frappé votre oreille. Mon nom est Menenius.

PREMIER SOLDAT.

Soit! rebroussez chemin; votre nom n'aura pas le pouvoir de vous faire passer ici.

MENENIUS.

Je te dis, sentinelle, que ton général est mon intime ami: j'ai été pour ainsi dire le livre qui a publié toutes ses belles actions, et qui a déployé aux yeux des hommes toute l'étendue de sa renommée sans rivale. Toujours je faisais de lui auprès de mes amis, dont il est le premier, de magnifiques récits, poussés jusqu'au dernier degré où finit la vérité, et quelquefois même il m'est arrivé, comme à la bille qui roule sur un plan glissant, de me voir emporté par mon amitié au delà du but: et j'ai presque imprimé, par excès de zèle, le mensonge sur sa louange. Tu vois, mon ami, que tu ne risques rien de me permettre l'entrée de son camp.

PREMIER SOLDAT.

Par ma foi! seigneur, quand vous auriez débité en sa faveur autant de mensonges que vous avez déjà dit de paroles, vous ne passeriez pas encore. Ainsi, retournez sur vos pas.

MENENIUS.

Je te prie, mon ami, souviens-toi bien que mon nom est Menenius, le partisan fidèle et déclaré de ton général.

SECOND SOLDAT.

Quelque déterminé menteur que vous ayez pu être à sa louange, comme vous vous vantez de l'avoir été, je suis un homme, moi, qui vous dirai la vérité sous ses ordres, et en conséquence, que vous ne passerez pas. Reprenez votre chemin.

MENENIUS.

A-t-il pris son repas? Pouvez-vous me le dire? Car je ne veux lui parler qu'après?

PREMIER SOLDAT.

Vous êtes un Romain, dites-vous?

MENENIUS.

Je le suis, comme l'est ton général.

PREMIER SOLDAT.

Vous devez donc haïr Rome comme il la hait. — Pouvez-vous bien, après avoir chassé de vos portes l'homme qui les avait tant de fois défendues, et envoyé à vos ennemis votre égide tutélaire; pouvez-vous espérer d'arrêter ses vengeances avec les vains gémissemens de vos vieilles femmes, les mains suppliantes de vos jeunes filles, ou l'intercession impuissante d'un radoteur décrépit, comme vous? Pensez-vous que votre faible souffle éteindra les flammes qui sont prêtes à embraser votre ville? Non, vous êtes dans l'erreur. Ainsi retournez à Rome, et préparez-vous à subir votre arrêt: vous êtes tous condamnés; notre général a juré qu'il n'y avait plus ni pardon ni répit.

MENENIUS.

Soldat, sais-tu bien que si ton général me savait ici, il me traiterait avec distinction?

PREMIER SOLDAT.

Mon général ne s'embarrasse guère de vous. Retirez-vous, vous dis-je, si vous ne voulez pas voir répandre le peu de sang qui reste dans vos veines. Retirez-vous.

MENENIUS.

L'ami, l'ami.....

(Entrent Coriolan et Aufidius.)

CORIOLAN.

De quoi s'agit-il?

MENENIUS.

Je vais te recommander au général: tu vas voir dans le moment quel cas on fait ici de moi, et qu'un malheureux soldat n'est pas fait pour m'empêcher d'approcher mon Coriolan, que j'aime comme mon fils. Tremble sur le sort qui t'attend. — Que les dieux assemblés à toutes les heures s'occupent sans cesse de ton bonheur, et qu'ils t'aiment seulement autant que t'aime ton vieux père Menenius. O mon fils, mon fils, tu prépares des flammes pour nous! Vois mes larmes, et qu'elles éteignent ta colère. Il a fallu bien me presser, bien me prier pour me déterminer à venir vers toi; mais on était sûr que personne que moi ne pouvait te fléchir, et j'ai été poussé hors des portes de Rome, à force d'instances et de soupirs. Je te conjure de pardonner à Rome, et à tes concitoyens supplians devant toi. Que les dieux propices apaisent ta fureur, et en fassent tomber le dernier ressentiment sur ce misérable qui, comme une masse insensible, s'opposait à mon passage, et m'a refusé tout accès vers toi!

CORIOLAN.

Loin de moi.

MENENIUS.

Comment, *loin de moi!*

CORIOLAN.

Femme, mère, enfant, je n'en connais plus. Ma volonté ne m'appartient plus : elle est engagée au service d'autrui ; et quoique je me doive à moi ma vengeance personnelle, le pardon de Rome est dans le cœur des Volsques. N'importe que nous ayons été intimes amis ; je l'oublierai avec ingratitude, plutôt que de faire voir par ma pitié à quel point nous l'avons été. — Ainsi, laisse-moi : mon oreille oppose à tes demandes une dureté plus inflexible que le fer que vos portes opposent à ma force. Pourtant, car je t'ai tendrement aimé, prends avec toi cet écrit : je l'ai tracé pour toi, et je te l'aurais envoyé. (Il lui remet une lettre.) Une parole de plus, Menenius, je ne l'écouterai pas de toi. — Ce vieillard, Aufidius, était pour moi un père dans Rome ; et tu vois comme je l'ai....

AUFIDIUS.

Tu sais soutenir ton caractère.

(Ils sortent. Restent Menenius et la garde.)

PREMIER SOLDAT.

Eh bien, votre nom est donc Menenius?

SECOND SOLDAT.

C'est un nom, comme vous voyez, dont le charme est bien puissant! — Vous savez par quel chemin on retourne à Rome?

PREMIER SOLDAT.

Avez-vous vu comme nous avons été réprimandés pour avoir fermé le passage à votre grandeur?

SECOND SOLDAT.

Croyez-vous que j'aie sujet de m'évanouir de peur dans l'attente du châtiment?

MENENIUS.

Je ne m'embarrasse plus ni du monde, ni de votre général. Pour vous, chétifs atomes, à peine daigné-je croire à votre existence, tant vous êtes petits et vils à mes yeux! Celui qui est décidé à se donner la mort lui-même ne la craint point d'un autre. Que votre général suive à son gré ses fureurs. Vous, puissiez-vous vivre long-temps dans la bassesse de votre état obscur, et puisse votre misère s'accroître avec vos années! Je vous renvoie le mot qui m'a été adressé : *Loin de moi!*

(Il sort.)

PREMIER SOLDAT.

Un illustre mortel, je le garantis.

SECOND SOLDAT.

L'illustre mortel, c'est notre général : un rocher n'est pas plus inébranlable que lui.

(Les soldats sortent.)

SCÈNE III.

UNE TENTE.

Entrent CORIOLAN et AUFIDIUS.

CORIOLAN.

Demain nous rangeons notre armée devant les murs de Rome. Toi, mon collègue dans cette expédition, tu dois rendre compte au sénat volsque de la loyale franchise que j'ai mise dans ma conduite.

AUFIDIUS.

Oui, tu n'as envisagé que les intérêts des Volsques : tu as fermé l'oreille à la prière universelle de Rome ; tu ne t'es permis aucune conférence secrète, pas même avec tes plus intimes amis, qui se croyaient sûrs de te gagner.

CORIOLAN.

Le dernier, ce vieillard que j'ai renvoyé à Rome le cœur brisé, m'a aimé plus tendrement que n'aime un père : il m'aimait, oui, comme son dieu. Leur dernière ressource était de me l'envoyer. C'est pour l'amour de lui, malgré la dureté que je lui ai montrée, que je leur ai offert encore une fois les premières conditions : tu sais qu'ils les ont refusées ; maintenant ils ne peuvent plus les accepter. C'était uniquement pour ne pas refuser tout à ce vieillard, qui se flattait d'obtenir bien davantage ; et c'est lui avoir accordé bien peu. A présent, de nouvelles députations, de nouvelles requêtes, ni de la part de l'état, ni de celle de mes amis particuliers, je n'en veux plus écouter désormais. — Ah! quelles sont ces clameurs? (On entend des cris.) Vient-on tenter de me faire enfreindre mon serment, au moment même où je viens de le prononcer? Je ne l'enfreindrai pas.

(Entrent Virgilie, Volumnie, Valérie, le jeune Marcius avec un cortége, tous en robes de deuil.)

Ah! c'est ma femme qui marche à leur tête ;

puis la vénérable mère dont le sein m'a nourri, tenant par la main l'enfant de sa fille. — Mais, loin de moi, tendresse! Que tous les liens, tous les droits de la nature s'anéantissent! Que ma seule vertu soit d'être inflexible! — De quel prix est cette démarche d'une mère! Quel pouvoir dans les regards de cette tendre colombe, qui ferait parjurer les dieux! Je m'attendris, et je ne suis pas formé d'une argile plus dure que les autres hommes. Ma mère fléchit le genou devant moi! c'est comme si le mont Olympe s'humiliait devant une taupinière. Et mon jeune enfant, dont le visage semble me supplier; et la nature qui me crie: « Ne le refuse pas! » — Que les Volsques promènent la charrue et la herse sur les ruines de Rome et de l'Italie entière; je ne serai point assez stupide pour obéir à un aveugle instinct. Je veux rester insensible, comme si l'homme était le seul auteur de son existence, et qu'il ne connût point de parens.

VIRGILIE.

Mon maître et mon époux!

CORIOLAN.

Je ne vous vois plus avec les mêmes yeux dont je vous voyais dans Rome.

VIRGILIE.

C'est la douleur qui nous offre à vous si changées, qui vous le fait croire.

CORIOLAN.

Comme un acteur imbécile, j'ai déjà oublié mon rôle; je reste court, et suis tout prêt à essuyer un affront complet. O toi, la plus chère moitié de moi-même! pardonne à ma tyrannie; mais ne me dis jamais pour cela: « Pardonne aux Romains. » — Oh! donne-moi un baiser qui dure autant que mon exil, qui soit aussi doux que me l'est la vengeance. Par la jalouse reine du ciel! le baiser, ma bien-aimée, que tu me donnas en partant de Rome, mes lèvres fidèles l'ont toujours depuis conservé pur et vierge. — O dieux! je me répands en vaines paroles, et je laisse là la plus respectable mère de l'univers, sans l'avoir encore saluée. — Tombe à genoux, Coriolan, sur la terre (*Il s'agenouille*), et montre ici que ton ame éprouve un sentiment de respect plus profond que les enfans vulgaires.

VOLUMNIE.

Oh! lève-toi, mon fils, et sois béni des dieux! C'est moi qui tombe à genoux devant toi sur les pointes de ces cailloux, et qui te montre un respect déplacé entre une mère et son enfant.

(*Elle s'agenouille.*)

CORIOLAN.

Que faites-vous? Vous, à genoux devant moi! devant le fils que vous avez élevé et instruit à la vertu! Tout est renversé dans la nature. Par cet acte d'humiliation, ô ma mère, vous rendez tout possible.

VOLUMNIE.

Tu es mon guerrier; j'ai contribué à te former à la guerre. (*Montrant Valérie.*) Connais-tu cette femme?

CORIOLAN.

Oui, la noble sœur de Publicola; l'astre le plus doux de Rome; chaste comme la neige la plus pure: chère Valérie!

VOLUMNIE.

Voici une image de vous deux (*montrant le jeune Marcius*), qui, développée et agrandie par les années, pourra ressembler en tout à son père.

CORIOLAN.

Que le dieu des guerriers, de l'aveu du souverain des dieux, inspire l'héroïsme à ta jeune ame! Deviens invulnérable à la honte, et parais un jour dans les champs de bataille, comme le fanal brillant sur le bord des mers, qui, lumineux et sans tache, sauve ceux qui le voient.

VOLUMNIE.

Enfant, mettez-vous à genoux.

CORIOLAN.

Voilà mon brave enfant.

VOLUMNIE.

Eh bien! cet enfant, cette femme, ton épouse et moi, nous t'adressons notre prière.

CORIOLAN.

Je vous conjure, arrêtez: ou si vous voulez me faire une demande, avant tout, souvenez-vous bien de ceci, de ne pas vous offenser de mon refus sur la chose que j'ai juré de n'accorder jamais. Ne me demandez pas de renvoyer mes soldats, ou de capituler encore avec la populace de Rome. Ne me dites pas que je suis dénaturé. Ne cherchez pas à calmer mes fureurs et ma vengeance par vos raisons de sang-froid....

VOLUMNIE.

C'est assez! N'en dis pas davantage; tu viens de nous dire que tu ne nous accorderais rien; car

nous n'avons rien autre chose à te demander que ce que tu nous refuses déjà. Mais alors nous demanderons que si nous succombons dans notre requête, le blâme en retombe sur ta dureté. Écoute-nous.

CORIOLAN.

Aufidius, et vous, Volsques, prêtez l'oreille ; car nous n'écouterons aucune demande de Rome en secret. Votre requête ?

VOLUMNIE.

Quand nous resterions muettes et sans parler, ces tristes vêtemens et le dépérissement de nos visages te révéleraient assez quelle vie nous avons menée depuis ton exil. Réfléchis en toi-même, et juge si tu ne vois pas en nous les plus malheureuses femmes de la terre. Ta vue, qui devrait nous faire verser des larmes de joie, faire tressaillir nos cœurs de plaisir, nous fait verser des larmes de désespoir, et trembler de crainte et de douleur en montrant aux yeux d'une mère, d'une épouse, d'un enfant, un fils, un époux et un père qui déchire les entrailles de sa patrie. Et c'est à nous, infortunées, que ta haine est la plus fatale. Tu nous enlèves jusqu'au pouvoir de prier les dieux, refuge ouvert à tous les malheureux, excepté nous. Car comment pouvons-nous, hélas ! comment pouvons-nous prier les dieux de notre patrie, comme c'est notre devoir, et les prier pour ta victoire, comme c'est aussi notre devoir ? Hélas ! il nous faut perdre ou notre chère patrie qui nous a nourries, ou toi, qui faisais notre consolation dans notre patrie. De quelque côté que nos vœux s'accomplissent, nous trouvons partout le plus grand des malheurs. Car, ou il te faudra voir traîner comme un esclave rebelle, chargé de fers, le long de nos rues ; ou foulant en triomphe sous tes pieds les ruines de ton pays, et portant le laurier de la victoire, pour prix d'avoir bravement versé le sang de ton épouse et de tes enfans ; car pour moi, mon fils, je ne me propose pas d'attendre l'événement de la fortune, ni le dénoûment de cette guerre. Si je ne puis te déterminer à montrer une noble clémence aux deux partis, plutôt que de chercher la ruine de l'un des deux, pour envahir ta patrie il te faudra marcher (sois-en sûr, tu n'avanceras pas) sur le sein de ta mère, qui t'a conçu et mis dans ce monde.

VIRGILIE.

Oui, et sur mon sein aussi, qui t'a donné cet enfant pour faire revivre ton nom dans l'avenir.

LE JEUNE ENFANT.

Il ne marchera pas sur moi ; je me sauverai : et quand je serai plus grand, je ferai aussi la guerre.

CORIOLAN.

Pour n'être pas faible et sensible comme une femme, il ne faut pas voir ni un enfant, ni le visage d'une femme. — Je me suis arrêté trop longtemps.

VOLUMNIE.

Non, ne nous quitte pas ainsi. Si l'objet de notre prière était de te demander de sauver les Romains, en détruisant les Volsques que tu sers, tu aurais raison de nous condamner, comme des ennemies de ton honneur. Non : notre prière est que tu les réconcilies ensemble ; que les Volsques puissent dire : « Nous avons montré cette clémence ; » et les Romains : « Nous l'avons acceptée ; » et que chacun des deux partis te salue ensemble, en criant : « Que les dieux bénissent Coriolan, qui nous a procuré cette paix! » — Tu sais, mon illustre fils, que l'événement de la guerre est incertain ; mais ce qui est certain, c'est que, si tu subjugues Rome, le fruit que tu en recueilleras sera un nom sans cesse chargé de malédictions répétées; et l'histoire dira de toi : « Ce fut un brave guerrier ; mais il a souillé sa gloire par sa dernière action, il a détruit son pays, et son nom ne passe aux générations suivantes que pour en être abhorré. » — Réponds-moi, mon fils : tu as toujours aspiré aux plus sublimes efforts de l'honneur; tu étais jaloux d'imiter les dieux, qui tonnent souvent sur les mortels, mais qui ne déchirent que l'air du bruit de leur tonnerre, et ne font éclater leur foudre que sur un chêne insensible. — Pourquoi ne me réponds-tu pas? Penses-tu qu'il soit honorable pour un mortel généreux de se souvenir toujours de l'injure qu'il a reçue? — Ma fille, parle-lui. — Il ne s'embarrasse pas de tes pleurs. — Parle donc, toi, pauvre enfant : peut-être que ta tendre enfance le touchera plus que nos raisons. — Il n'est point dans le monde entier de fils plus redevable à sa mère ; et cependant il me laisse ici parler en vain comme une esclave dans les fers. Va, tu n'as jamais montré dans ta vie aucune déférence pour ta tendre mère ; tandis qu'elle, mère infortunée, renouçant à la maternité, et ne voulant plus d'autres enfans après toi, t'a élevé, t'a formé pour la guerre, et t'a, pendant la paix, comblé d'hon-

neurs. — Dis que ma requête est injuste, et chasse-moi avec mépris de ta présence ; mais si elle ne l'est pas, tu manques à ton devoir, et les dieux te puniront de ce que tu me refuses l'obéissance filiale qui appartient à une mère. — Il nous tourne le dos. A genoux, dames ; faisons-lui affront dans cette humiliante posture. — Sans doute il doit bien plus d'orgueil à son surnom de Coriolan, que de pitié à nos prières. Fléchissons encore une fois le genou devant lui, et c'est fini : ce sera notre dernière supplication, et puis nous allons retourner dans Rome, et mourir dans le sein de nos concitoyens. — Ah! du moins, daigne nous accorder un regard. Ce jeune enfant, qui ne peut énoncer ce qu'il voudrait dire, mais qui tombe à genoux et tend ses faibles mains vers toi à l'imitation des nôtres, appuie notre demande de raisons plus fortes que tu n'en as de la refuser. — Allons, femmes infortunées, allons-nous-en. Oui, cet homme a une Volsque pour mère ; son épouse habite à Corioles, et si ce jeune enfant lui ressemble, c'est un effet du hasard. — Renvoie-nous donc, et délivre-toi de nous. — Je ne dis plus rien jusqu'à ce que je voie notre patrie en feu ; et alors je retrouverai une voix et je parlerai encore.

CORIOLAN.

O ma mère, ma mère! (Il la prend par la main sans parler.) — Ah ! qu'avez-vous fait? Voyez, le ciel s'ouvre, et les dieux abaissent leurs regards sur cette plaine, et ils sourient de pitié en voyant cette scène contre nature... O ma mère, ma mère ! Oh! vous remportez une heureuse victoire pour Rome! mais pour votre fils, ah ! soyez-en sûre, bien sûre, cette victoire que vous remportez sur lui lui est bien funeste, si elle ne lui devient pas mortelle. Mais n'importe, j'accepte ma destinée. — Aufidius, quoique je ne puisse plus poursuivre la guerre que j'avais promise, j'arrangerai une paix solide et convenable. — Mais quoi, généreux Aufidius, si tu étais à ma place, parle, aurais-tu moins écouté une mère? Aurais-tu pu lui moins accorder? Réponds, Aufidius.

AUFIDIUS.

J'ai été ému moi-même.

CORIOLAN.

Ah! j'oserais le jurer, que tu l'as été. Et ce n'était pas chose facile, de forcer mes yeux à verser les larmes de la compassion. Mais, brave général, quelle paix veux-tu faire? Donne-moi tes conseils. Pour moi, je ne rentrerai pas à Rome ; je retourne avec toi à Antium, et je te prie de m'appuyer dans ma défense. O ma mère! mon épouse!

AUFIDIUS à part.

Je suis bien aise que tu aies mis en contradiction ta pitié et ton honneur ; je saurai tirer parti de ceci pour rétablir ma fortune dans son premier état.

(Les dames font des signes à Coriolan.)

CORIOLAN.

Oui, tout à l'heure ; mais nous prendrons ensemble quelques rafraîchissemens ; (A Volumnie, Virgilie, etc.) et vous remporterez à Rome des preuves plus visibles que des paroles, dans le traité que nous aurons scellé sous des conditions égales... Venez, entrez avec nous dans notre tente, dames, vous méritez que Rome vous élève un temple : toutes les épées de l'Italie, tous ses soldats ligués ensemble, n'auraient pas eu le pouvoir de faire cette paix.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

LE FORUM A ROME.

Entrent MENENIUS et SICINIUS.

MENENIUS.

Voyez-vous là bas ce coin du Capitole, cette pierre qui en forme l'angle?

SICINIUS.

Oui ; mais à quel propos?...

MENENIUS.

Si vous pouvez la déplacer avec votre petit doigt, alors je vois quelque espérance à ce que les dames de Rome, et surtout sa mère, puissent le fléchir ; mais moi je dis qu'il n'y a pas le moindre espoir qu'elles y réussissent. Nos têtes sont dévouées : nous ne faisons plus qu'attendre ici l'exécution de notre arrêt.

SICINIUS.

Est-il possible qu'en si peu de temps les dispositions d'un homme éprouvent un si grand changement?

MENENIUS.

Il y a de la différence entre un ver et un papillon ; cependant le papillon n'était qu'un ver dans l'origine : ce Marcius de même est un homme changé en tigre furieux.

SECOND CONJURÉ.

Et tout ce peuple stupide, dont il a tué les enfans, se fatigue et s'enroue à célébrer sa gloire!

TROISIÈME CONJURÉ.

En revanche, au moment où vous trouverez votre avantage, avant qu'il s'explique et qu'il gagne le peuple par ses discours, qu'il sente votre fer; nous vous seconderons. Lorsqu'il sera couché sur la terre, alors vous raconterez son histoire suivant vos intérêts; et votre harangue ensevelira son apologie avec son corps.

AUFIDIUS.

Cessons nos discours; voici les nobles qui arrivent.

(Entrent les sénateurs de la cité.)

LES SÉNATEURS.

Nous vous félicitons de votre retour dans notre ville.

AUFIDIUS.

Je ne l'ai pas mérité; mais, dignes sénateurs, avez-vous parcouru l'écrit que je vous ai fait remettre?

TOUS.

Nous l'avons lu.

PREMIER SÉNATEUR.

Et sa lecture nous a affligés. Les fautes que nous avions à lui reprocher auparavant pouvaient, je pense, aisément s'oublier; mais de finir par où il aurait dû commencer, sacrifier tout le fruit de nos préparatifs de guerre, en faisant retomber tout le fardeau sur nous-mêmes, et en signant un traité avec Rome, lorsque Rome se rendait à nous; c'est un crime qui n'admet aucune excuse.

AUFIDIUS.

Il approche: vous allez l'entendre.

(Entre Coriolan, marchant avec des tambours et des bannières, et suivi du peuple en foule.)

CORIOLAN.

Salut, seigneurs. Je reviens votre soldat, et je rapporte un cœur qui n'est pas plus entaché de l'amour de mon pays que je ne l'étais lorsque je suis sorti de cette ville. Je vous suis toujours dévoué, et tout prêt à suivre vos ordres. Vous devez savoir que j'ai commencé notre expédition avec succès, et que j'ai conduit vos armées par une route sanglante jusqu'aux portes de Rome. Les dépouilles que nous rapportons dans cette ville compensent et au delà les dépenses de l'armement. Nous avons fait une paix aussi honorable pour Antium qu'elle est ignominieuse pour Rome. Nous vous en présentons ici le traité et les articles, signés des consuls et des patriciens, et scellés du sceau du sénat.

AUFIDIUS.

Ne le lisez pas, nobles sénateurs; mais répondez au traître qu'il a abusé à l'excès des pouvoirs que vous lui aviez confiés.

CORIOLAN.

Traître! Qu'entends-je?

AUFIDIUS.

Oui, traître: Marcius est un traître.

CORIOLAN.

Marcius?

AUFIDIUS.

Oui, Marcius, Caïus Marcius. Espères-tu que je te ferai l'honneur de te décorer du surnom de Coriolan, que tu as volé dans Corioles? c'est un larcin de la ruse: tu ne l'as pas mérité. Oui, entendez ma voix, vous, sénateurs; vous, chefs de cet état: il a trahi lâchement vos intérêts, et cédé pour quelques larmes Rome qui était à vous. Oui, Rome était à vous, et il l'a lâchement cédée à sa femme et à sa mère. Il a violé ses sermens, et rompu la trame de ses desseins aussi facilement que le nœud d'un fil usé; et sans qu'il ait assemblé aucun conseil de guerre, à la seule vue des larmes de sa nourrice, de vains gémissemens, des clameurs de femmes lui ont fait lâcher une victoire qui était à vous, avec une faiblesse qui a fait rougir pour lui les derniers de l'armée; et les hommes de cœur se regardaient l'un l'autre confondus d'étonnement.

CORIOLAN.

Dieu Mars, tu l'entends!

AUFIDIUS.

Ne nomme point ce dieu; toi, enfant pusillanime, vaincu par des larmes.

CORIOLAN.

Ah! dieux!

AUFIDIUS.

Oui, tu n'es qu'un enfant, rien de plus.

CORIOLAN.

Insigne imposteur, tu gonfles mon sein d'une rage qu'il ne peut plus contenir. Moi, un enfant? O lâche esclave! — Pardonnez, illustres sénateurs; c'est la première fois que j'ai jamais été forcé de quereller en vaines paroles. Votre jugement, mes respectables seigneurs, doit démentir

ce misérable; et lui, qui porte les marques de ma valeur imprimées sur son corps, ces vestiges honteux, qui le suivront jusqu'au tombeau, le démentiront avec vous.

PREMIER SÉNATEUR.

Silence, tous deux, et écoutez-moi parler.

CORIOLAN.

Déchirez-moi en pièces, ô Volsques ! femmes, enfans, plongez tous vos poignards dans mon sein. Un enfant! Vil imposteur! — Si vous avez écrit avec vérité les annales de votre histoire, c'est à Corioles que, semblable à un aigle fondant sur une troupe de colombes, j'ai mis en déroute tous vos Volsques : oui, moi seul, je les ai tous dispersés. Moi, un enfant!

AUFIDIUS.

Quoi, sénateurs! vous souffrirez qu'il retrace à vos yeux le souvenir d'un succès qu'il ne dut qu'à l'aveugle fortune, et qui vous couvrit de honte? Vous entendrez en paix ce Romain orgueilleux vous insulter en face, et se vanter de vos affronts?

TOUS LES CONJURÉS.

Qu'il meure pour cette insulte.

TOUT LE PEUPLE.

Mettons-le en pièces à l'heure même! il a tué mon fils, ma fille! il a tué mon parent! il a tué mon père!

(Des cris confus s'élèvent dans toute l'assemblée.)

SECOND SÉNATEUR.

Apaisez ces clameurs; point d'outrage. Silence. C'est un brave guerrier; et sa renommée remplit l'univers. Ses dernières fautes envers nous seront soumises à un jugement impartial. Aufidius, arrête, et n'augmente point le désordre.

CORIOLAN.

Oh! plût aux dieux que je le tinsse, lui et six de ses plus fiers partisans, et toute sa race devant moi, pour m'en faire justice avec mon épée!

AUFIDIUS.

Lâche insolent! qui veut s'élever au-dessus de sa hauteur, et se précipite.

TOUS LES CONJURÉS.

Tuez-le, tuez-le, tuez-le.

(Les conjurés tirent tous l'épée, se jettent sur Marcius qui tombe, et Aufidius le foule aux pieds.)

LES SÉNATEURS.

Arrêtez, arrêtez, arrêtez.

AUFIDIUS.

Mes nobles maîtres, daignez m'entendre.

PREMIER SÉNATEUR.

O Tullus!

SECOND SÉNATEUR.

Tu as fait là une action qui fera pleurer la valeur.

TROISIÈME SÉNATEUR.

Ne foulez point ainsi son corps : contenez vos fureurs; remettez vos épées.

AUFIDIUS.

Mes souverains, quand vous saurez (dans ce moment de fureur qu'il a provoquée, il m'est impossible de vous parler), quand vous saurez l'extrême danger où vous exposait la vie de cet homme, vous vous réjouirez de le voir écrasé. Daignez me mander à l'assemblée du sénat; je vous prouverai mon fidèle et loyal dévouement, ou je me soumets à votre jugement le plus rigoureux.

PREMIER SÉNATEUR.

Emportez son corps et pleurez sur lui; qu'il soit regardé comme le plus illustre mort que jamais héraut ait conduit à son tombeau.

SECOND SÉNATEUR.

Son propre emportement absout à moitié le brave Aufidius du reproche qu'il pourrait mériter. Faisons servir cet événement à notre plus grand avantage.

AUFIDIUS.

Ma fureur est passée, et je me sens pénétré de regret. Enlevez-le. Aidez-nous, trois des principaux guerriers : je serai le quatrième. Que les instrumens militaires rendent des sons lugubres. Traînez vos piques renversées. Oublions que cette ville offre une foule de citoyennes qu'il a privées de leurs époux et de leurs enfans, et qui, jusqu'à cette heure, gémissent dans le deuil et les larmes; et que sa mémoire reçoive de nous tous les honneurs funèbres.

(Ils sortent, emportant le corps de Coriolan, au bruit d'une marche funèbre.)

FIN DE CORIOLAN.

LA VIE ET LA MORT

DU ROI RICHARD II.

PERSONNAGES.

LE ROI RICHARD II.
EDMOND DE LANGLEY, duc d'York, } oncles du roi.
JEAN DE GAUNT, duc de Lancastre, } oncles du roi.
HENRI, surnommé BOLINGBROKE, fils de Jean de Gaunt, duc d'Hereford, ensuite roi d'Angleterre, sous le nom d'Henri IV.
Le duc d'AUMERLE, fils du duc d'York.
MOWBRAY, duc de Norfolk.
LE DUC DE SURREY.
LE COMTE DE SALISBURY.
LE COMTE BERKLEY.
BUSHY, } pages du roi.
BAGOT, } pages du roi.
GREEN, } pages du roi.
LE COMTE DE NORTHUMBERLAND.
PERCY, fils du comte de Northumberland.
LORD ROSS.
LORD WILLOUGHBY.
LORD FITZWATER.
L'ÉVÊQUE DE CARLISLE.
SIR ÉTIENNE SCROOP.
LE LORD MARÉCHAL.
UN AUTRE LORD.
L'ABBÉ DE WESTMINSTER.
SIR PIERRE D'EXTON.
CAPITAINE d'une compagnie de Gallois.
LA REINE.
LA DUCHESSE DE GLOCESTER.
LA DUCHESSE D'YORK.
DAMES de la suite de la reine.
HÉRAUTS, deux JARDINIERS, un GARDE, un MESSAGER, un PALEFRENIER et autres DOMESTIQUES.

La scène se passe successivement en Angleterre et dans le pays de Galles.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COUR.

Entrent le roi RICHARD, JEAN DE GAUNT, avec d'autres nobles et suite.

RICHARD.

Jean de Gaunt, noble Lancastre, vieillard chargé d'honneur et d'années, as-tu, fidèle à ta promesse et à ton serment, amené ici ton intrépide fils, Henri d'Hereford, pour soutenir devant nous l'audacieux défi qu'il adressa dernièrement au duc de Norfolk, Thomas Mowbray? Nous n'eûmes pas le loisir d'entendre alors les deux parties.

GAUNT.

Oui, mon souverain, je l'ai amené.

RICHARD.

Réponds-moi encore : l'as-tu sondé? Sais-tu

s'il a fait ce défi poussé par une vieille haine, ou s'il a cédé à la colère vertueuse d'un bon sujet, fondée sur quelque trahison dont il connaisse Mowbray coupable?

GAUNT.

Autant que j'ai pu pénétrer son ame, c'est sur l'apparence de quelque complot dangereux tramé par Mowbray contre votre altesse, et nullement par le ressentiment personnel d'une haine invétérée.

RICHARD.

Fais-les comparaître tous deux en notre présence : nous voulons entendre nous-mêmes l'accusateur et l'accusé parler librement, en face l'un de l'autre, et regards contre regards. Ils sont tous deux hautains et violens, et pleins de colère; et dans leur rage, sourds comme la mer, et rapides comme la flamme.

(Entrent Bolingbroke et Mowbray.)

BOLINGBROKE.

Puissent plusieurs années d'heureux jours être le partage de mon gracieux et bon souverain!

MOWBRAY.

Puisse chaque jour enchérir sans cesse sur le bonheur du jour précédent, jusqu'à ce que le ciel enviant à la terre ses heureux destins, ajoute à votre couronne un titre immortel!

RICHARD.

Nous vous remercions tous deux de ces vœux; cependant il y en a un de vous qui n'est qu'un flatteur : j'en juge par le sujet qui vous amène. En effet, ne vous accusez-vous pas mutuellement de haute trahison? Cousin d'Hereford, que reproches-tu au duc de Norfolk, Thomas Mowbray?

BOLINGBROKE.

(Que le ciel dépose dans son livre immortel ce que je vais dire.) C'est par le zèle d'un sujet dévoué, par l'amour tendre que j'ai pour mon prince et pour la sûreté de ses jours précieux; c'est avec un cœur exempt de tout sentiment de haine illégitime, que je parais ici sous le rôle d'accusateur, en présence de mon roi. — Maintenant, Thomas Mowbray, je me tourne vers toi, et remarque bien le salut que je t'adresse; car de ce que je vais avancer, mon corps en répondra sur cette terre, ou mon ame immortelle en répondra dans le ciel : tu es un traître et un parjure. Tu étais trop bien né pour l'être; mais tu es devenu trop méchant pour vivre. Plus le cristal du ciel est pur, plus les nuages qui volent sur son sein paraissent noirs et difformes. Et pour aggraver encore plus le reproche, je te ferme la bouche avec le nom d'infâme traître; et je fais vœu, si c'est le bon plaisir de mon souverain, de ne jamais sortir de la place où je suis, que mon épée, tirée pour la justice, n'ait prouvé ce que ma bouche affirme.

MOWBRAY.

Que la modération de mes paroles ne fasse pas ici suspecter mon courage. Ce n'est pas une guerre de femmes en querelle, ni les aigres clameurs de deux langues animées, qui peuvent décider cette contestation entre nous deux. Il bout dans mes veines le sang qui sera répandu pour la terminer; cependant je ne peux me vanter d'une patience assez docile pour rester toujours calme et ne rien répondre à tant d'injures. Et c'est le respect que m'inspire votre altesse qui enchaîne ma langue et m'empêche de m'abandonner sans contrainte à ma libre réponse. Sans ce respect, ma langue déchaînée ne s'arrêterait qu'après qu'elle lui aurait fait rentrer dans la bouche et avaler les noms de trahison et de traître. Mettant ici de côté la royauté du sang dont il sort, et oubliant qu'il est le parent de mon souverain, je lui fais défi, et je lui crache au visage. Je l'appelle un lâche calomniateur, un vil esclave; et pour le soutenir, je lui donnerais toutes sortes d'avantages, et je marcherais à sa rencontre, quand il me faudrait courir à pied jusqu'aux chaînes glacées des Alpes, ou dans tout autre pays inhabitable où jamais Anglais ait encore osé imprimer ses pas. Au reste, que cette déclaration serve de défense à ma loyauté : par tout ce que j'espère de bonheur, il ment, autant qu'il est possible de mentir.

BOLINGBROKE

Pâle et tremblant poltron, vois, je jette là mon gage (1). J'abjure ici la parenté d'un roi, et je mets à l'écart la noblesse du sang royal qui m'unit à lui. C'est la peur, et non pas le respect, qui te fait recourir à ce prétexte. Si la frayeur qui accompagne le crime t'a laissé encore assez de force pour relever le gage de mon honneur, baisse-toi et le ramasse. Par ce gage et par tous les rites solennels de la chevalerie, je te ferai raison, corps à corps et arme contre arme, de ce que j'ai avancé, ou de tout ce que pourrait controuver ta méchanceté.

(1) On sait que le gage était un gantelet, un gant de fer, que jetait l'appelant, et que ramassait l'adversaire, en signe qu'il acceptait le défi.

MOWBRAY.

Je le relève, et je jure par cette épée, qui attacha à ma personne l'honorable titre de chevalier, que je te ferai raison de toutes les manières qui conviennent à un brave chevalier; et une fois monté à cheval, que je n'en descende que mort, si je suis un traître, et si je combats pour une cause injuste.

RICHARD.

Quel est le fait de l'accusation dont notre cousin charge Mowbray? Il faut qu'il soit grave, pour qu'elle puisse nous inspirer seulement l'idée de soupçonner son intention d'aucun projet de nuire.

BOLINGBROKE.

Eh bien, ce que j'ai dit, ma vie est engagée à en prouver la vérité. Mowbray a reçu huit mille *nobles* (1), à titre de dépôt, pour la paie des soldats de votre altesse, et il les a retenus pour les employer à ses débauches, comme un insigne traître et un odieux malversateur. De plus, je dis, et je le prouverai dans le combat, ou ici ou ailleurs, oui, au bout des pays les plus reculés qu'ait jamais aperçus de loin l'œil anglais, que toutes les trahisons qui, depuis dix-huit ans, ont été complotées et machinées dans le royaume, ont pour premier chef et pour principal auteur le perfide Mowbray. Je dis encore, et je soutiendrai tous ces griefs aux dépens de sa coupable vie, qu'il a comploté la mort du duc de Glocester; qu'il en a suggéré l'idée à ses ennemis ardens à la saisir, et, par conséquent, que c'est lui qui, comme un lâche traître, a forcé son ame innocente de sortir au milieu des ruisseaux de son sang; et ce sang, comme celui du sacrificateur Abel, crie vers moi du fond des cavernes muettes de la mort; il me demande justice, et un châtiment rigoureux : et j'en jure par la noblesse de ma glorieuse naissance, ce bras lui fera justice, ou je perdrai la vie.

RICHARD.

A quelle hauteur s'élève son intrépide audace! Thomas de Norfolk, que réponds-tu à cela?

MOWBRAY.

Oh! que mon souverain voulût détourner son visage, et commander à ses oreilles d'être un instant sans entendre, jusqu'à ce que j'aie répondu à cette calomnie qui part de votre sang; jusqu'à ce que j'aie dit combien Dieu et les gens de bien détestent un imposteur si odieux.

RICHARD.

Mowbray, nos yeux et nos oreilles sont impartiales. Il serait notre frère, il serait même l'héritier de notre royaume, comme il n'est que le fils du frère de mon père, que je jure, par le pouvoir de mon sceptre, que cette parenté si proche de notre sang sacré ne lui donnerait aucun privilége, et ne plierait point en sa faveur l'inflexible fermeté de mon ame intègre. Il est notre sujet, Mowbray, comme tu l'es : je te permets de parler librement et sans crainte.

MOWBRAY.

Eh bien! Bolingbroke, depuis le fond de ton cœur jusqu'à l'organe parjure de ta bouche traîtresse, tu mens. De cette recette que j'avais pour Calais, j'en ai déboursé les trois quarts pour les soldats de son altesse. J'ai gardé l'autre, suivant la convention, pour l'acquit de ce qui m'était dû par mon souverain, pour le reste d'un compte d'avances considérables, dans le dernier voyage que je fis en France pour aller y chercher la reine. Commence donc par avaler ce démenti. — Quant à Glocester, je ne l'ai point assassiné. Seulement j'avoue à ma honte qu'en cette occasion j'ai négligé mon devoir, malgré le serment de le remplir. — Pour vous, mon noble seigneur de Lancastre, vénérable père de mon ennemi, j'ai dressé une fois des embûches contre vos jours, crime qui tourmente mon ame et la déchire de remords; mais avant la dernière fois que j'ai reçu l'hostie sacrée, je l'ai confessé, et je vous en demandai solennellement pardon; et j'espère que je l'ai obtenu. Voilà mon crime. Pour tous les autres griefs qu'il m'impute, ces accusations partent de la haine du traître le plus vil, le plus lâche et le plus pervers. C'est ce que je soutiendrai hardiment aux dépens de ma vie; et à mon tour je jette mon gage aux pieds de ce traître présomptueux. Je lui prouverai que je suis un loyal gentilhomme, aux dépens du sang le plus pur qui soit renfermé dans ses entrailles; et pour hâter cet instant, je conjure de tout mon cœur votre altesse d'assigner le jour de notre duel.

RICHARD.

Gentilshommes enflammés de colère, laissez-moi vous gouverner : purgeons cette bile sans tirer de sang. Voici ce que nous prescrivons sans être médecin : une haine profonde fait une incision

(1) Monnaie d'or qui valait six shillings, huit sous.

trop profonde ; oubliez, pardonnez ; terminez et accordez-vous : nos docteurs disent que ce n'est pas la saison de saigner. — Bon oncle, que cette querelle finisse où elle a commencé : nous apaiserons le duc de Norfolk ; vous, calmez votre fils.

GAUNT.

Il convient assez à mon âge d'être un médiateur de paix.—Rends, mon fils, le gage du duc de Norfolk.

RICHARD.

Et toi, Norfolk, rends-lui le sien.

GAUNT.

Eh bien ! Henri, quoi ? L'obéissance te le commande. Je ne devrais pas le répéter deux fois.

RICHARD.

Allons, Norfolk, nous l'ordonnons ; point de réplique. Jette son gage.

MOWBRAY.

C'est moi, redouté souverain, que je jette à tes pieds. Tu pourras disposer de ma vie, mais non pas de ma honte. Mon devoir te soumet l'une ; mais mon beau nom, qui, en dépit de la mort, vivra sur mon tombeau, tu ne l'auras pas pour l'avilir et le déshonorer. Je suis accusé, flétri et insulté ici, percé jusqu'au cœur du trait empoisonné de la calomnie ; il n'est point d'autre baume qui puisse guérir ma plaie, que le sang du cœur de celui dont la bouche en a exhalé le venin.

RICHARD.

Il faudra bien que cette rage se contienne. Donne-moi son gage. Les lions apprivoisent les léopards (1).

MOWBRAY.

Oui, mais ils ne peuvent effacer leurs taches. Efface mon déshonneur, et je cède mon gage. Mon cher et bien-aimé maître, le trésor le plus pur que puisse donner cette vie mortelle, c'est une réputation sans tache. Otez ce bien, les hommes ne sont plus qu'une terre dorée, une argile peinte. Le diamant précieux enfermé sous les dix verrous d'un coffre-fort, c'est le courage dans un cœur loyal. Mon honneur est ma vie. Tous deux ne font qu'un. Si vous m'ôtez l'honneur, je n'ai plus de vie. Ainsi, mon cher souverain, laissez-moi défendre mon honneur ; c'est par lui que je vis, et je mourrai pour lui.

(1) C'étaient les armes des deux familles.

RICHARD.

Cousin, jetez votre gage : commencez-vous ?

BOLINGBROKE.

Que le ciel préserve mon ame d'une bassesse aussi honteuse ! Paraîtrai-je le front humilié à la vue de mon père, et démentirai-je ma fierté par le visage pâle d'un suppliant devant ce lâche que j'ai bravé ? Avant que ma langue outrage mon honneur par cette lâcheté, et profère une rétractation aussi ignominieuse, mes dents déchireront le servile instrument de la crainte qui se dément, et le cracheront sanglant au front de cet homme où siége la honte, à la face de Mowbray.

(Gaunt sort.)

RICHARD.

Nous ne sommes pas nés pour demander des graces, mais pour donner des ordres. Puisque nous ne pouvons pas vous commander d'être amis, songez à vous rendre, ou vos têtes m'en répondront, à Coventry le jour de Saint-Lambert. C'est là que vos épées et vos lances décideront la querelle aigrie de votre haine obstinée. Puisque nous ne pouvons pas vous réconcilier, vous verrez la justice décider l'honneur du vainqueur. — Lord maréchal, ordonnez à nos officiers d'être en armes et de se tenir prêts pour diriger cette guerre domestique.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

LE PALAIS DU DUC DE LANCASTRE.

Entrent GAUNT et LA DUCHESSE DE GLOCESTER.

GAUNT.

Hélas ! le sang qui coule dans mes veines est une portion du sang de Glocester. Sa voix me sollicite plus fortement que ses clameurs à poursuivre les cruels assassins de ses jours. Mais, puisque le châtiment réside dans des mains qui ont fait le crime que nous ne pouvons punir, mettons notre cause à la volonté du ciel. Le ciel, dès que le temps aura mûri l'heure de la vengeance, la fera pleuvoir à grands flots sur la tête des coupables.

LA DUCHESSE.

Le titre de frère ne trouvera-t-il donc pas en toi plus de zèle et d'ardeur ? Ne reste-t-il dans ton

sang refroidi aucune étincelle que l'amour des tiens rallume? Les sept enfans d'Edouard, dont toi-même es le fils, étaient sept belles tiges sorties d'une seule racine. Les unes ont été desséchées par le cours de la nature; les autres ont été tranchées par la destinée. Mais Thomas, mon cher époux, ma vie, mon cher Glocester, ce rameau florissant, issu du tronc royal, a été tranché dans son été par le couteau sanglant du meurtre. Ce vase précieux a été brisé par la main de la haine, et le sang d'Edouard a été répandu sur le pavé. Ah! Gaunt, son sang était le tien. La couche, le sein, le lait, les flancs qui t'ont formé, l'ont aussi formé; et quoique tu paraisses respirer et vivre, tu es assassiné du coup qui l'a tué. Tu consens donc à la mort de ton père, puisque tu le vois tranquillement périr dans ton malheureux frère, qui était l'image vivante de ton père? N'appelle point cela patience, Gaunt; c'est désespoir. En souffrant ainsi qu'on égorge ton frère, tu montres à découvert le chemin qui mène à tes jours, tu enseignes au farouche meurtrier à t'assassiner. Ce que nous appelons patience dans les ames vulgaires, est bassesse et lâcheté dans les grands cœurs. Que te dirai-je enfin? Pour mettre ta vie en sûreté, le meilleur moyen, c'est de venger la mort de mon cher Glocester.

GAUNT.

Cette cause n'a que Dieu pour juge. C'est le représentant de Dieu, son lieutenant consacré à ses autels et sous ses yeux, qui est l'auteur de sa mort; s'il a fait un crime, que Dieu le venge; pour moi, je ne pourrais jamais lever un bras armé contre son auguste ministre.

LA DUCHESSE.

A qui donc, hélas! pourrai-je me plaindre?

GAUNT.

Au ciel, qui est le champion et le défenseur de la veuve.

LA DUCHESSE.

Eh bien! je me plaindrai à lui. Adieu, vieillard, adieu. Tu vas à Coventry pour voir le combat de notre cousin d'Hereford et du farouche Mowbray. Oh! charge du meurtre de mon époux la lance d'Hereford, afin qu'elle entre plus avant dans le cœur de l'assassin Mowbray. Ou, si le malheur ne l'atteint pas dans la première course, que le poids de ses crimes le précipite de son coursier écumant, et le renverse sur l'arène; scélérat, vaincu et terrassé sous les pieds de mon cousin d'Hereford! Adieu, Gaunt. Celle qui fut quelque temps la femme de ton frère n'a plus d'autre société que la douleur, avec laquelle il lui faut finir ses jours.

GAUNT.

Adieu, ma sœur; il faut que je me rende à Coventry. Puisse-t-il rester avec vous autant de consolation que j'en apporte avec moi!

LA DUCHESSE.

Hé! un mot encore. La douleur, quand elle est profonde et vraie, est un poids qui ne tombe que pour rejaillir: à peine sortie du cœur, elle y rentre aussitôt. Je prends congé de toi avant que je t'aie encore rien dit; car la douleur croit avoir fini, qu'elle n'a pas encore commencé.— Recommande-moi à mon frère Edmond York.... Oui, voilà tout, je crois.... Eh! non, ne me quitte pas encore: quoique je t'aie tout dit, ne me quitte pas si vite.... Je m'en rappellerai encore.... Dis-lui... Ciel! quoi? Dis-lui de se hâter de venir me visiter à Plashy... Hélas! que viendra-t-il y voir, ce bon vieillard, que des appartemens déserts, des murailles nues et dépouillées, des emplois vacans, des salles dépeuplées et dont le pavé n'offre plus aucun vestige humain? Et quel autre salut recevra-t-il à son arrivée que mes gémissemens? Non, contente-toi de me recommander à lui.... Qu'il ne vienne pas ici chercher la tristesse qui remplit ces lieux; et moi, désolée, désespérée, je veux les quitter aussi.... et mourir. Mes yeux en pleurs te disent le dernier adieu.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

LES LICES

Entrent LE LORD MARÉCHAL et AUMERLE.

LE MARÉCHAL.

Mylord Aumerle, Henri d'Hereford est-il arrivé?

AUMERLE.

Oui, armé de toutes pièces, et il brûle d'entrer dans la lice.

LE MARÉCHAL.

Le duc de Norfolk, plein d'allégresse et d'audace, n'attend que le signal de la trompette de l'appelant.

AUMERLE.

Ainsi les deux champions sont tout prêts, et l'on n'attend plus que l'arrivée de sa majesté.

(Fanfares. Les trompettes sonnent. Le roi entre avec Gaunt, Bushy, Bagot et autres. Quand ils sont assis, entre le duc de Norfolk, armé de pied en cap.)

LE ROI.

Maréchal, demandez à ce champion son nom, et le sujet qui l'amène ici couvert de ses armes. Procédez par ordre, et faites-lui jurer la justice de sa cause.

LE MARÉCHAL à Mowbray.

Au nom de Dieu et du roi, dis qui tu es et pourquoi tu viens ainsi armé en chevalier; contre qui viens-tu combattre, et quelle est ta querelle? Réponds la vérité, sur ta foi de chevalier et sur ton serment; et après, que le ciel et ta valeur te défendent!

MOWBRAY.

Mon nom est Thomas Mowbray, duc de Norfolk. Je viens ici, engagé par mon serment (que le ciel préserve un chevalier de le violer jamais!). — J'y viens défendre ma loyauté et ma fidélité envers Dieu, mon roi et sa postérité, contre le duc d'Hereford, qui est l'appelant; et par la grace de Dieu et le secours de ce bras, je viens lui prouver, à ma justification, que c'est lui qui est traître à mon Dieu, à mon prince et à moi. Que le ciel me défende, comme la cause qui me fait combattre est juste!

(Les trompettes sonnent. Entre Bolingbroke, l'appelant, armé de pied en cap.)

LE ROI.

Maréchal, demande à ce chevalier qui s'avance armé, qui il est, et pourquoi il vient ici vêtu de ses habits de guerre; et, conformément à nos lois, fais-lui rendre témoignage dans les formes sur la justice de sa cause.

LE MARÉCHAL.

Quel est ton nom, et pourquoi parais-tu ici devant le roi Richard, dans sa lice royale? Contre qui viens-tu, et quelle est ta querelle? Réponds comme un loyal chevalier, et que le ciel te défende!

BOLINGBROKE.

Je suis Henri d'Hereford, de Lancastre et de Derby, et je suis ici armé pour prouver, si je suis secondé de Dieu et de ma valeur personnelle, à Thomas Mowbray, duc de Norfolk, qu'il est un vil et dangereux traître au Dieu des cieux, au roi Richard et à moi; que le ciel me défende, comme je combats pour la vérité!

LE MARÉCHAL.

Sous peine de mort, que personne n'ait la hardiesse et l'insolence (1) de toucher seulement les barrières de la lice, excepté le maréchal et les officiers chargés de présider à ces nobles combats.

BOLINGBROKE.

Lord maréchal, permets que je baise les mains de mon souverain, et que je fléchisse le genou devant sa majesté; car Mowbray et moi nous ressemblons ici à deux hommes qui font vœu d'accomplir un long pèlerinage: prenons donc solennellement congé de nos nombreux amis, et recevons l'adieu de leur tendresse.

LE MARÉCHAL au roi Richard.

L'appelant salue respectueusement votre majesté; il désire vous baiser la main et prendre congé de vous.

LE ROI.

Nous voulons descendre et le serrer dans nos bras. — Cousin d'Hereford, que ta fortune réponde à la justice de ta cause, dans ce combat royal! Adieu, mon sang; si tu le répands aujourd'hui, nous pouvons pleurer ta mort, mais non te venger.

BOLINGBROKE.

Qu'aucun de ces illustres témoins ne profane une larme pour moi, si mon sang est versé par la lance de mon adversaire. Avec la confiance d'un faucon qui fond sur un oiseau, je cours combattre Mowbray. — Mon cher souverain, je prends congé de vous, et de vous, lord Aumerle, mon noble cousin; j'ai affaire avec la mort; mais je ne suis pas un malade languissant et faible. Je suis jeune, plein de vigueur, et je respire la vie avec force. (A Gaunt.) Et, en cet instant, comme aux fêtes anglaises, où l'on garde la santé la plus chère pour le dernier salut, afin de finir la fête par ce qu'il y a de plus doux, ô toi, auteur terrestre de mon sang, dont les esprits régénérés en moi m'élèvent avec force pour atteindre la couronne que me montre la victoire au-dessus de ma tête, rends, par tes prières, mon armure impénétrable; aiguise, par ta bénédiction, la pointe de ma lance,

(1) Il était défendu, sous peine de mort, d'approcher de quatre pieds des barrières, ni de prononcer aucun mot, de faire aucun signe ou geste, dont aucun des champions pût tirer avantage.

GRAY.

afin qu'elle pénètre la cuirasse de Mowbray, comme la cire, et que le nom de Jean de Gaunt reprenne un lustre nouveau dans la conduite vigoureuse de son fils.

GAUNT.

Que le ciel te fasse prospérer dans la justice de ta cause! Sois prompt comme l'éclair dans l'attaque, et que tes coups redoublés tombent comme un tonnerre sur le casque étonné de ton dangereux ennemi; que ton jeune sang s'anime; sois vaillant, et vis!

BOLINGBROKE.

Que mon innocence et saint George secondent tes vœux!

MOWBRAY.

Quel que soit le sort que le ciel ou la fortune me prépare, ici vit, ou va mourir, un gentilhomme loyal, juste et vrai, fidèle au trône du roi Richard. Jamais captif n'a secoué d'un cœur plus libre les chaînes de son esclavage, ni embrassé avec plus de joie l'instrument précieux de son affranchissement parfait, que mon ame ne ressent de transports en célébrant cette fête de bataille avec mon adversaire. — Puissant souverain, et vous, mes compagnons et mes pairs, recevez de ma bouche ce vœu: que vos années soient heureuses! Aussi joyeux, aussi gai que si j'allais à un tournoi, je vole au combat: l'innocence a un cœur tranquille.

LE ROI.

Adieu, mylord. Je vois la valeur et la vertu peintes dans ton œil assuré. — Maréchal, ordonnez le combat.

LE MARÉCHAL.

Henri d'Hereford, de Lancastre et de Derby, reçois ta lance, et que le ciel défende tes droits!

BOLINGBROKE.

Appuyé sur l'espérance et ferme comme une tour, je m'écrie: *Amen!*

LE MARÉCHAL.

Va porter cette lance à Thomas, duc de Norfolk.

PREMIER HÉRAUT.

Henri d'Hereford, de Lancastre et de Derby, est ici pour Dieu, pour son souverain et pour lui-même, engagé, sous peine d'être un imposteur et un lâche, à prouver que le duc de Norfolk, Thomas Mowbray, est un traître à Dieu, à son prince et à lui-même; et il le défie de s'avancer pour combattre.

SECOND HÉRAUT.

Thomas Mowbray, duc de Norfolk, sous peine d'être un imposteur et un lâche, est ici pour se défendre et prouver que Henri d'Hereford, de Lancastre et de Derby, est déloyal et traître à Dieu, à son souverain et à lui; plein de courage et d'ardeur, il n'attend que le signal pour commencer le combat.

(On sonne la charge.)

LE MARÉCHAL.

Sonnez, trompettes: combattans, partez..... Mais, arrêtez. — Le roi vient de baisser son sceptre.

LE ROI.

Que tous deux déposent leurs casques et leurs lances, et qu'ils retournent reprendre leurs places. — Retirez-vous de notre côté, et que les trompettes sonnent jusqu'au moment où nous allons déclarer nos ordres à ces ducs.

(Longue fanfare, après laquelle le roi parle aux deux combattans.)

Approchez... Écoutez ce que nous venons d'arrêter avec notre conseil. La terre de notre royaume ne sera point souillée d'un sang qui lui est cher et qu'elle a nourri, et nos yeux haïssent l'affreux spectacle des plaies civiles faites par des épées fraternelles. Nous pensons que ce sont les élans ambitieux d'un orgueil trop exalté, et les mouvemens jaloux d'une haine rivale, qui vous excitent à réveiller la paix qui dormait comme un enfant dans le berceau, d'un sommeil pur et tranquille dans le sein de notre île. Ces premières alarmes, ce bruit tumultueux des tambours, ces aigres clameurs des trompettes retentissantes, ce choc effrayant de vos armes sanglantes et furieuses, pourraient épouvanter la belle paix, la faire fuir de nos tranquilles contrées, et forcer nos bras à se baigner dans le sang de nos frères. Pour prévenir ces maux, nous vous bannissons de notre territoire. Vous, cousin d'Hereford, sous peine de mort, vous ne resaluerez point notre bel empire avant que dix étés aient enrichi nos plaines, et vous suivrez les routes étrangères de l'exil.

BOLINGBROKE.

Vous serez obéi.—La consolation qui me reste, c'est que le soleil qui vous échauffe ici luira aussi sur moi; et ces rayons d'or, qu'il vous prête en ces climats, doreront aussi les lieux de mon exil.

LE ROI.

Norfolk (1), un arrêt plus rigoureux t'est ré-

(1) Il est à remarquer que Richard prononça cet arrêt

servé : je sens quelque répugnance à le prononcer. Les heures, qui pour toi vont se traîner lentement, ne te montreront point les limites indéterminées de ton triste exil. Ce mot, qui ne laisse aucun espoir, ne *revenir jamais*, je le prononce contre toi sous peine de la vie.

MOWBRAY.

Cet arrêt est bien dur, mon auguste souverain : il sort de votre bouche bien imprévu pour moi. J'ai mérité de la main de votre majesté un traitement plus favorable, et non une mutilation aussi cruelle que celle d'être jeté hors de ma patrie dans le vide affreux de l'air. Maintenant il me faut oublier le langage de mon pays, que j'ai appris dès mon berceau, que j'ai parlé quarante ans de ma vie. Ma langue sera désormais pour moi aussi inutile qu'une viole ou une harpe sans cordes, ou un instrument artistement fait, mais enfermé dans son étui, ou qui, en étant tiré, est mis entre les mains d'un homme étranger aux touches d'où naît l'harmonie. Vous avez emprisonné ma langue dans ma bouche sous la double herse de mes dents et de mes lèvres : et la triste, l'insensible, la stérile ignorance est constituée mon geôlier pour me garder. Je suis trop vieux pour caresser une seconde nourrice et apprendre un nouveau langage. Votre arrêt, en privant ma langue de ses sons naturels, me condamne à un silence éternel qui équivaut à la mort.

LE ROI.

Tu te lamentes en vain. Après notre sentence, la plainte vient trop tard.

MOWBRAY.

Je pars donc, et je vais m'éloigner de la lumière de mon pays, pour me plonger dans les ténèbres profondes d'une nuit sans fin.

LE ROI.

Revenez encore, et faites devant nous un serment. Posez sur notre épée royale vos mains proscrites. Jurez par l'obéissance que vous devez au ciel (car pour celle que vous nous devez, nous l'abjurons en vous bannissant), de garder le serment que nous vous faisons prêter. Jurez, par le ciel et la vérité, que jamais, dans votre exil, vous ne redeviendrez amis; que jamais l'un de vous deux n'envisagera le front de son rival; que jamais, ni par écrit, ni par aucun salut, après le sinistre éclat de votre haine, née dans votre patrie, vous ne vous réconcilierez; que jamais vous ne vous réunirez à dessein de tramer aucun complot contre nous, nos sujets et notre royaume.

BOLINGBROKE.

Je le jure.

MOWBRAY.

Et moi aussi je jure d'observer tous ces articles.

BOLINGBROKE.

Norfolk, jusqu'ici je t'ai parlé comme à mon ennemi ; et bientôt, si le roi nous l'avait permis, une de nos ames aurait erré dans les airs, bannie de cette frêle prison de chair, comme notre corps est maintenant banni de ce pays : à présent, confesse tes trahisons, avant de fuir de ce royaume. Puisque tu as tant de chemin à faire, n'emporte pas avec toi l'accablant fardeau d'une conscience coupable.

MOWBRAY.

Non, Bolingbroke : si jamais je fus un traître, que mon nom soit effacé du livre des cieux, et moi banni du céleste séjour, comme je le suis de ces lieux. Mais ce que tu es, le ciel, et toi et moi nous le savons ; et je crains bien que le roi ne se repente bientôt. — Adieu, mon souverain. Maintenant je ne puis plus m'égarer : excepté la route qui ramène en Angleterre, l'univers est mon chemin.

(Il sort.)

RICHARD.

Oncle, je lis dans tes yeux le chagrin de ton cœur ; la tristesse peinte sur ton visage a retranché quatre années du nombre des années de son exil. (A Bolingbroke.) Après que les glaces de six hivers se seront écoulées, reviens de ton exil, et tu seras bien reçu dans ta patrie.

BOLINGBROKE.

Quel long espace de temps renfermé dans un seul mot! Quatre mortels hiver et quatre rians printemps ont bientôt fini dans une parole! Tel est l'effet de la voix des rois.

GAUNT.

Je rends graces à mon souverain, qui, par égard pour moi, raccourcit de quatre années l'exil de mon fils; mais je ne profiterai guère de cette grace; car

contre Mowbray, le même jour, un an après que le duc de Glocester avait été assassiné à Calais par Mowbray, de l'ordre de Richard. Richard ne voulut pas soumettre à la décision du combat et du sort les soupçons de cet assassinat, et il était bien aise d'avoir un prétexte d'éloigner Bolingbroke, dont il craignait le caractère et les prétentions.

LAURENT ECHARD.

avant que les six années qu'il doit épuiser aient changé leurs lunes et fait leur révolution, la vieillesse m'aura éteint. Du flambeau de ma vie, que le temps a consumé, que me reste-t-il, qu'une lueur qui expire? Avant son retour, la mort m'aura plongé dans la nuit éternelle, et mes yeux, fermés pour jamais, ne reverront point mon fils.

RICHARD.

Pourquoi? Tu as encore plusieurs années à vivre.

GAUNT.

Mais dans ces années, il n'y a pas une minute que tu puisses me donner. Roi, tu peux bien abréger mes jours et mes nuits par le noir chagrin; mais tu ne peux me prêter un lendemain. Tu peux aider les années et la vieillesse à creuser les rides sur mon front; mais tu n'en peux effacer une seule. Ton arrêt conspire avec le temps pour hâter ma mort; mais moi mort une fois, le prix de ton royaume ne peut racheter ma vie.

RICHARD.

Ton fils est banni d'après une mûre délibération, où ta voix même a donné son suffrage. Pourquoi donc maintenant sembles-tu censurer notre justice?

GAUNT.

Il est des choses qui, douces au goût, sont dures à digérer. Vous m'avez pressé comme juge, mais j'aurais bien mieux aimé que vous m'eussiez ordonné de parler en père. Ah! si au lieu de mon fils, c'eût été un étranger, pour adoucir sa faute j'aurais été plus indulgent. Je vous regardais tous; j'espérais que quelqu'un dirait que j'étais trop sévère de bannir ainsi mon propre fils; mais vous avez laissé ma langue bégayante me faire à moi-même cette plaie contre le gré de mon cœur. J'ai cherché à me garantir du reproche de partialité; et dans la sentence que j'ai prononcée, j'ai détruit ma vie.

RICHARD.

Adieu, cousin; et vous, oncle, faites-lui aussi les vôtres: nous le bannissons pour six ans; il faut qu'il parte.

(Fanfare. Il sort.)

AUMERLE.

Cousin, adieu. Puisque notre présence ne nous fera plus connaître en quels lieux vous êtes, confiez au papier le secret qui doit s'ignorer ici. Qu'il nous apprenne le lieu de votre résidence.

LE MARÉCHAL.

Milord, moi je ne prends point congé de vous; je vous accompagnerai tant que la terre portera nos chevaux.

GAUNT.

Hélas! pourquoi renfermer toutes tes paroles dans ce silence obstiné? Tu ne rends aucun salut à tes amis?

BOLINGBROKE.

Je n'ai pas assez de paroles pour vous faire mes adieux; je n'en ai pas assez pour épuiser la douleur dont mon cœur est plein.

GAUNT.

Cet exil qui t'afflige n'est qu'une absence passagère.

BOLINGBROKE.

Pendant tout ce temps le bonheur sera loin de moi, et ma douleur toujours présente.

GAUNT.

Qu'est-ce que six hivers? ils passent bien vite!

BOLINGBROKE.

Oui, pour les hommes qui sont heureux; mais la tristesse fait d'une heure une journée.

GAUNT.

Suppose que c'est un voyage que tu entreprends pour ton plaisir.

BOLINGBROKE.

Mon cœur ne sera pas dupe de ce faux nom; il sentira trop que c'est un voyage forcé, et il en soupirera.

GAUNT.

Console ta tristesse en songeant que chaque pas qui t'éloigne de ta patrie, accélère l'instant fortuné de ton retour dans son sein.

BOLINGBROKE.

Dites plutôt que chaque pas que je vais faire me rappellera la vaste distance qui me sépare des chers objets que j'aime. Ne me faudra-t-il pas faire un long apprentissage dans ces contrées étrangères? et lorsqu'à la fin j'aurai regagné ma liberté, quelle autre gloire aurai-je recueillie, que d'avoir été tout ce temps victime de la douleur?

GAUNT.

Tous les lieux que l'œil des cieux visite sont pour le sage des ports et des asiles heureux. Apprends cette leçon à ton sort inévitable. Mon fils, il n'est point de vertu comme la nécessité. Persuade-toi que ce n'est pas le roi qui t'a banni,

mais toi qui as banni le roi. — Le malheur s'appesantit davantage sur l'homme qu'il voit plier sous son fardeau. Oublie que c'est le roi qui t'a exilé, et dis-toi que c'est ton père qui t'a envoyé chercher de l'honneur ; ou bien suppose encore que la peste dévorante est suspendue dans notre atmosphère, et que tu fuis vers un climat plus pur. Vois ce que ton cœur a de plus cher; imagine qu'il est dans les lieux où tu vas, et non dans ceux que tu quittes. Figure-toi que les oiseaux qui chantent sont des musiciens; que le gazon sur lequel tu marcheras, est un salon parsemé de joncs; que les fleurs sont de belles dames; et tes pas rien autre chose qu'un menuet délicieux ou une danse. La dent du chagrin rongeur a moins de prise sur l'homme qui le brave et le dédaigne.

BOLINGBROKE.

Eh! suffit-il de songer aux glaces du Caucase pour pouvoir supporter dans sa main les charbons ardens; aux ardeurs d'un été fantastique, pour se plonger nu, sans être glacé, dans les neiges de décembre? Émousse-t-on le tranchant de la faim par la seule idée d'un festin imaginaire? Non. L'idée des biens absens ne fait qu'accroître le sentiment des maux présens. La dent cruelle de la douleur n'envenime jamais tant la blessure que lorsqu'elle l'égratigne légèrement, au lieu d'ouvrir une large plaie.

GAUNT.

Allons, viens, mon fils; je vais te mettre dans ton chemin. Si, avec ta cause, j'avais ta jeunesse, je ne te laisserais pas partir seul.

BOLINGBROKE.

Adieu donc, belle Angleterre; adieu, terre chérie qui m'as donné le jour, qui m'as nourri et qui me portes encore. Dans quelque lieu que je sois, je pourrai du moins me vanter d'une chose : c'est d'être toujours, quoique banni, un loyal et fidèle Anglais.

SCÈNE IV.

LA COUR.

Entrent le roi RICHARD, BAGOT, et autres, par une porte. le lord AUMERLE par l'autre.

RICHARD.

Oui, nous en avons fait la remarque... Cousin Aumerle, jusqu'où as-tu conduit le grand Hereford dans son chemin?

AUMERLE.

J'ai conduit le grand Hereford, puisqu'il vous plaît de lui donner ce nom, jusqu'au grand chemin le plus voisin, et je l'ai quitté là.

RICHARD.

Et dis-moi, combien de larmes a-t-on répandues au moment de la séparation?

AUMERLE.

Certes, quant à moi, je n'en ai répandu aucune; à moins que le vent de nord-est, qui nous soufflait alors cruellement au visage, n'ait amassé dans mes yeux l'humeur de mon cerveau, et n'ait ainsi, par hasard, honoré d'une larme nos froids adieux.

RICHARD.

Qu'a dit ton cousin lorsque tu es venu à le quitter?

AUMERLE.

Il m'a dit *adieu ;* et comme mon cœur ne pouvait souffrir que ma langue profanât ce mot, je me suis avisé de contrefaire l'accablement d'un chagrin profond qui étouffait ma voix. Vraiment, si le mot *adieu* prononcé par moi avait pu multiplier les années et alonger les heures de son trop court exil, oh ! il aurait eu de ma bouche un millier d'adieux ; mais comme mes adieux n'avaient pas ce pouvoir, il n'en a point eu de moi.

RICHARD.

Cousin, il est notre proche parent ; quand le temps le rappellera de son exil dans son pays, il est douteux que notre parent revienne jamais voir ses amis. Nous-même et Bushy, et Bagot que voilà, et Green aussi, nous avons observé les caresses qu'il faisait au menu peuple ; comme il cherchait à s'insinuer dans leur cœur par des manières populaires et familières; quels respects il prostituait à des misérables, s'étudiant à gagner les derniers artisans par des sourires et par une soumission patiente à sa fortune, comme s'il eût voulu me ravir leur amour et l'emporter en exil avec lui. Son bonnet volait de sa tête pour saluer la plus vile marchande de la place publique. J'ai vu deux bateliers lui dire : *Dieu veuille le conduire,* et recevoir aussitôt l'hommage de son genou fléchi, avec ces mots : *Je vous rends graces, mes compagnons, mes bons amis*

comme si notre Angleterre était son patrimoine, et qu'il y fût le premier héritier offert à l'espérance de nos sujets.

GREEN.

Il est parti; bannissons avec lui toutes ces idées.... Maintenant, songeons aux rebelles soulevés dans l'Irlande; il faut, mon prince, se hâter de leur faire face, avant que de plus longs délais multiplient leurs moyens à leur avantage et à la ruine de votre majesté.

RICHARD.

Nous voulons aller nous-même en personne à cette guerre; et comme nos trésors, vu l'affluence de notre cour et l'étendue de nos largesses, sont devenus un peu légers, nous nous trouvons forcé d'affermer notre royaume pour fournir à nos entreprises présentes. Si ce revenu ne suffisait pas, nous laisserons des blancs-seings à nos lieutenans qui gouverneront en notre absence; ils auront ordre de les souscrire des noms des riches, lorsqu'ils seront parvenus à les connaître, et de leur imposer de grandes sommes d'or, qu'ils nous enverront pour faire face à nos besoins; car nous voulons partir sans délai pour l'Irlande.

(Entre Bushy.)

RICHARD.

Quelles nouvelles, Bushy?

BUSHY.

Le vieux Jean de Gaunt, seigneur, est dangereusement malade: il a été pris de mal subitement, et il a envoyé un exprès en diligence pour prier votre majesté d'aller le visiter.

RICHARD.

Ou est-il?

BUSHY.

A Ély-House.

RICHARD.

Ciel, inspire à son médecin la pensée de l'aider à descendre promptement dans la tombe. La doublure de ses coffres fera des habits pour équiper nos soldats qui combattent contre les Irlandais. — Venez, Messieurs, allons tous le visiter; prions le ciel qu'en faisant diligence nous arrivions trop tard.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

UNE CHAMBRE A ÉLY-HOUSE.

GAUNT est porté faible et mourant dans l'appartement où il doit recevoir le roi; le DUC D'YORK est avec lui.

GAUNT.

Le roi viendra-t-il? Pourrai-je, à mon dernier soupir, donner encore un avis salutaire à sa jeunesse inconsidérée?

YORK.

Cessez de vous tourmenter vous-même, et ne fatiguez pas par cet effort votre voix mourante; car c'est bien en vain que les sages conseils frappent son oreille.

GAUNT.

On dit pourtant qu'il est dans la voix des mourans une espèce de charme qui captive l'attention, et qu'une voix qui va s'éteindre est plus écoutée que ceux qui, pleins de jeunesse et de santé, prodiguent à loisir les flatteries. La vérité sort de la bouche de l'homme qui souffre. On remarque plus la fin d'un homme que la vie qui l'a précédée : de même que le coucher du soleil, la

phrase qui termine un air, la dernière saveur d'un parfum, sont les impressions les plus douces et les plus durables, et s'enregistrent dans la mémoire plus que des choses passées depuis longtemps. Quoique Richard ait refusé d'écouter ma voix pendant sa vie, les tristes sons de ma voix expirante pourraient ouvrir encore et désenchanter son oreille.

YORK.

Son oreille est obsédée par les sons flatteurs de la louange, qui lui parle sans cesse de sa grandeur et de sa puissance. Sa cour est remplie de compagnons de débauches, et l'oreille de la jeunesse est toujours ouverte à leurs sons empoisonnés. Sans cesse on l'entretient des modes (1) de la superbe Italie (2), après laquelle se traîne notre peuple; singe lourd et maladroit, qui, par une honteuse et ridicule imitation, estropie les manières étrangères. Dès qu'il vient d'éclore une frivolité dans le monde, n'importe qu'elle soit vile, pourvu qu'elle soit nouvelle, ne court-on pas aussitôt en étourdir l'oreille du roi? Tous les sages conseils arrivent trop tard, quand une fois la volonté se révolte contre les sages leçons de la raison. N'entreprenez point de guider celui qui veut choisir son chemin lui-même; il ne vous reste qu'un souffle, et vous voulez le perdre en vain.

GAUNT.

Je ne sais, mais je me sens comme inspiré d'un esprit prophétique; et voici ce que ma voix mourante prédit à ce roi: la fougue effrénée de cette ardeur de désordre ne peut durer, car les feux violens se consument bientôt d'eux-mêmes. Les petites pluies durent long-temps (3); mais les orages soudains sont courts. Celui qui éperonne trop souvent sa monture la fatigue vite; et la nourriture dévorée avec trop d'avidité étouffe celui qui l'a prise. Le luxe insensé, cormoran insatiable, commence par engloutir sa subsistance, et finit par se dévorer lui-même. — Dieu! ce trône des rois, cette île née pour l'empire, cette terre de majesté, ce siége de Mars, heureuse contrée, rivale de l'antique Éden; cette forteresse bâtie par la nature même, qui s'y est retranchée contre la peste et la guerre; ce petit univers peuplé de générations heureuses, enchassé comme un diamant précieux dans une mer d'argent, qui comme un rempart l'entoure et le défend contre la jalousie des contrées moins fortunées; ce sol béni du ciel, ce florissant royaume, l'Angleterre! cette nourrice dont le sein fécond enfante des rois redoutés par leur race, fameux par leur naissance et par leurs exploits pour le service de la chrétienté et l'honneur de la chevalerie, et dont la renommée s'étend jusqu'à l'aveugle et rebelle Judée, dans ces lieux saints où repose le tombeau du Fils de Marie, la rançon de l'univers; cette tendre et chère patrie est maintenant... (ah! je meurs en le prononçant!) engagée par un bail honteux, comme une ferme et un chétif manoir! L'Angleterre, ceinte d'une mer triomphante, dont le rivage hérissé de rochers repousse les atteintes du jaloux Neptune, se voit maintenant couverte d'opprobre, maculée d'odieux contrats, et asservie à de vils parchemins. Cette Angleterre qui était accoutumée à conquérir les autres nations, s'est conquise elle-même et s'est vendue à l'ignominie. Ah! si cette scandaleuse servitude devait finir avec ma vie, que je me trouverais heureux de mourir!

(Entrent le roi Richard, la reine (1), Aumerle, Bushy, Green, Bagot, Ross et Willoughby.)

YORK.

Voilà le roi qui entre. Ménagez sa jeunesse: la bouillante jeunesse, quand on l'irrite, s'irrite jusqu'à la fureur.

LA REINE.

Comment se porte notre cher oncle Lancastre?

RICHARD.

Eh bien! vieillard, comment va l'espérance? Comment se trouve le vieux Gaunt?

(1) Richard II aimait la parure comme un enfant. Il faisait pour ses habits des dépenses criantes. En 1399, l'année où il fit assassiner, à Calais, le duc de Glocester, il se fit faire un habit tout couvert d'or, d'argent et de pierres précieuses, qui coûta 3,000 marcs.

Annales de Stow.

(2) Shakspeare, qui donne à chaque siècle les mœurs du sien, impute au siècle de Richard une folie qui n'était peut-être pas connue alors, mais qui était en vogue du temps de ce poète, et qui a été déplorée par les plus sages de nos auteurs.

JOHNSON.

(3) M. Guizot a passé depuis *car les feux* jusqu'à *durent long-temps*.

(1) Le personnage de la reine est de l'invention de Shakspeare. Richard, veuf d'Anne, sœur de l'empereur Wenceslas, était fiancé, depuis trois ans, à Isabelle de France, qui n'en avait que dix.

F. GUIZOT.

GAUNT.

Oh! comme ce nom (1) convient à ma figure! Je suis en effet le vieux Gaunt, et desséché parce que je suis vieux : le chagrin a gardé en moi un jeûne mêlé d'ennui; et celui qui s'abstient de nourriture, comment ne serait-il pas desséché? J'ai veillé long-temps pour l'Angleterre endormie : veiller entretient la maigreur, et la maigreur est toute desséchée. Le plaisir qui sert d'aliment à quelques pères, je veux dire les regards de mes enfans, j'en ai strictement jeûné, et c'est par ce jeûne que tu m'as rendu desséché. Je suis desséché pour la tombe, desséché comme une tombe dont les entrailles creuses n'héritent que d'ossemens.

RICHARD.

Les malades peuvent-ils jouer aussi subtilement sur leurs noms?

GAUNT.

Non, la misère s'amuse à se railler elle-même. Puisque tu cherches à tuer mon nom en moi, je me joue de mon nom, grand roi, pour te flatter.

RICHARD.

Les mourans devraient-ils flatter ceux qui vivent?

GAUNT.

Non, non; les vivans flattent ceux qui meurent.

RICHARD.

Toi qui te meurs maintenant, tu dis que tu me flattes.

GAUNT.

Oh! non, tu meurs, quoique je sois le malade.

RICHARD.

Je suis plein de santé; je respire et je te vois malade.

GAUNT.

Celui qui m'a donné l'être sait que, si je me vois en danger, je vous vois aussi à l'extrémité: votre lit de mort est aussi vaste que l'espace de terre où gît votre réputation agonisante. Et vous, malade insensible à votre état, vous confiez la guérison de votre personne sacrée à ceux mêmes qui lui ont fait une plaie mortelle!... Jeune roi, du cercle étroit de ta couronne sort un nombreux essaim de flatteurs qui te perdent, et ta ruine immense s'étend aussi loin que ton royaume. Oh! si ton aïeul avait eu l'œil d'un prophète, et qu'il eût pu voir dans l'avenir comment le fils de son fils ruinerait sa postérité, il aurait pris soin de placer ta honte hors de ta portée; il t'aurait déposé du trône avant que tu y montasses, toi qui ne le possèdes aujourd'hui que pour t'en précipiter toi-même. Oui, mon neveu, quand tu serais le maître du monde entier, il serait encore honteux à toi de donner ce royaume à bail; mais, lorsque ton univers se borne à la possession de ce royaume seul, n'est-ce pas le comble de l'infamie que de l'avilir à ce point? Tu n'es à présent que l'intendant subalterne de l'Angleterre; tu n'en es plus le roi, et ta souveraineté suprême est devenue l'esclave des lois de tes sujets.

RICHARD.

Vieillard insensé, dont la raison appauvrie s'égare, tu te prévaux des priviléges de la maladie, et, troublant dans mes veines le cours de mon sang, tu oses me faire pâlir par ta morale glacée. Mais, j'en jure par la majesté royale de mon trône, si tu n'étais pas le frère du fils du grand Édouard, ta langue, qui se donne ainsi carrière dans ta bouche, ferait tomber de tes épaules ta tête insolente.

GAUNT.

Fils de mon frère Édouard, ne m'épargne pas parce que je suis le fils d'Édouard son père. Son sang, tu l'as déjà prodigué et répandu à grands flots. Mon frère Glocester, cette ame loyale et sans reproche (veuille le ciel l'admettre au nombre des ames heureuses!), peut servir de témoin que tu ne te fais pas scrupule de verser le sang d'Édouard. Ligue-toi avec le mal qui me détruit, et que ta main dénaturée aide à la faux de la mort. Achève de trancher une vie depuis trop long-temps flétrie et languissante. Vis dans ta honte, mais que ta honte ne meure pas avec toi!... et que mes dernières paroles fassent ton supplice dans l'avenir!

(1) *Gaunt*, en anglais, signifie *mince*, *maigre*, *desséché*. Voici le passage entier :

Oh, how that name befits my composition!
Old Gaunt, indeed; and gaunt in being old:
Within me grief hath kept a tedious fast;
And who abstains from meat that is not gaunt?
For sleeping England long time have I watch'd;
Watching breeds leanness, leanness is all gaunt:
The pleasure that some fathers feed upon,
Is my strict fast, I mean — my children's looks;
And, therein fasting, thou hast made me gaunt;
Gaunt am I for the grave, gaunt as a grave,
Whose hollow womb inherits nought but bones.

— Reportez-moi dans mon lit, et de mon lit à ma tombe. L'amour de la vie convient à ceux qui trouvent encore dans la vie la tendresse et l'honneur.

(On l'emporte.)

RICHARD.

Et ceux-là font bien de mourir, qui sont rongés par la vieillesse et la noire mélancolie. Toutes deux sont ton partage, et sont faites pour le tombeau.

YORK.

De grace, que votre majesté n'impute ses paroles qu'à l'humeur chagrine de la douleur et de la vieillesse qui l'accablent. Il vous aime, sur ma vie, et vous lui êtes aussi cher qu'à Henri d'Hereford, s'il était ici.

RICHARD.

Fort bien; tu dis la vérité : son amour pour moi ressemble à celui d'Hereford, et le mien aussi ressemble au leur... et que les choses suivent leur cours.

(Entre Northumberland.)

NORTHUMBERLAND.

Mon souverain, le vieux Gaunt se recommande à votre majesté.

RICHARD.

Que dit-il?

NORTHUMBERLAND.

Rien; tout est dit : sa langue est maintenant un instrument sans cordes : paroles, vie, tout est consommé pour le vieux Lancastre.

YORK.

Qu'York soit après lui le premier qui déserte la vie! La mort, tout indigente qu'elle est, a pourtant un bien : c'est de mettre un terme à des maux plus cruels qu'elle.

RICHARD.

Le fruit le plus mûr tombe le premier : c'est son tour; son temps est fini; et notre pèlerinage doit aussi finir un jour. C'en est assez sur ce sujet. — Maintenant songeons à nos guerres d'Irlande. Il nous faut dompter ces Kernes (1) sauvages, à la chevelure crépue, qui existent comme un venin là où n'a le privilége de résider aucun autre poison qu'eux-mêmes (2). Et pour cette importante expédition, nous avons besoin de subsides qui nous aident à la soutenir : nous saisissons donc dans notre main l'argenterie, l'argent monnayé, les revenus et le mobilier que possédait notre oncle Gaunt.

YORK.

Jusqu'à quand garderai-je un pénible silence? Combien de temps encore mon tendre attachement à mon devoir me fera-t-il souffrir l'injustice? Ni la mort de Glocester, ni le bannissement d'Hereford, ni les indignes traitemens que Gaunt a essuyés, ni les maux de l'Angleterre, ni les empêchemens apportés au mariage du pauvre Bolingbroke (1), ni mes propres disgraces, n'ont jamais tracé un signe de ressentiment sur mon front soumis, un signe de menace dans mes regards sur mon souverain. — Je suis le dernier des enfans de l'illustre Édouard, dont votre père, le prince de Galles, était le premier. Jamais lion ne fut plus terrible dans la guerre; jamais agneau ne fut plus doux dans la paix, que ce jeune et royal prince. Vous avez tous ses traits : oui, c'étaient là son air et son regard, à l'âge où il comptait le nombre d'années que vous avez accomplies. Mais lorsqu'il prenait un front menaçant, c'était contre la France, et non contre ses amis; sa main victorieuse conquérait ce qu'elle dépensait, et ne dépensait pas ce qu'avait conquis le bras triomphant de son père; ses mains ne furent jamais souillées du sang de ses parens; elles ne furent teintes que du sang des ennemis de sa race. — O Richard! York s'est laissé emporter trop loin par sa douleur : sans elle il n'aurait jamais osé vous comparer.

RICHARD.

Eh bien, oncle, qu'est-ce que c'est?

YORK.

O mon souverain, pardonnez-moi, si c'est votre plaisir; sinon, content de n'être pas pardonné, je suis également satisfait. Quoi! vous voulez saisir et usurper dans vos mains les droits souverains et les biens d'Hereford exilé? Gaunt n'est-il pas mort? D'Herefort n'est-il pas vivant? Gaunt ne fut-il pas un homme d'honneur? Henri n'est-il pas un sujet fidèle? Le père ne mérite-t-il pas un héritier? Et son héritier n'est-il pas un fils rempli de mérite? Si vous enlevez à d'Hereford ses

(1) *Kern* signifie un fantassin, un paysan irlandais.

(2) Allusion à la tradition, qui rapporte que saint Patrice délivra à jamais l'Irlande de toute espèce de reptiles venimeux.

(1) Pendant son exil, le duc d'Hereford fut très bien traité à la cour de France; il fut même question, à ce que l'on dit, de lui faire épouser la fille du duc de Berri; mais Richard, informé de ce projet, s'opposa à son exécution.

droits, et au temps ses chartes antiques et ses priviléges consacrés par la coutume, que le lendemain ne succède donc plus au jour qui luit; consentez donc à cesser d'être ce que vous êtes. Car comment êtes-vous roi, si ce n'est par l'ordre naturel d'une descendance et d'une succession légitimes? J'en atteste le ciel (veuille le ciel me démentir!), si par une injustice vous vous emparez de l'héritage d'Hereford, si vous annulez les titres authentiques présentés par ses mandataires pour revendiquer sa succession, et que vous refusiez l'hommage offert par lui, vous amassez mille dangers sur votre tête, vous perdez mille cœurs qui vous sont attachés; et, malgré mon zèle pour vous, vous forcez ma patience à se permettre des pensées que réprouvent l'honneur et la foi d'un sujet fidèle.

RICHARD.

Pensez ce qu'il vous plaira; nous saisissons dans nos mains son argenterie, ses biens, son argent et ses terres.

YORK.

Je n'en serai pas témoin. — Adieu, mon souverain. — Quelles seront les suites de ceci?... personne ne peut le dire. Mais d'injustes violences donnent lieu de présumer que leurs suites ne peuvent jamais être heureuses.

(Il sort.)

RICHARD.

Bushy, allez sans délai trouver le comte de Wiltshire; dites-lui de se rendre auprès de nous à Ely-House, pour procéder à cette opération. Demain nous partons pour l'Irlande, et le temps presse, je le sens. Nous créons notre oncle York régent de l'Angleterre en notre absence; car c'est un homme de bien, et qui nous a toujours tendrement aimé. — Venez, reine; demain il faudra nous séparer : prenez courage. Nous n'avons pas long-temps à rester ensemble.

(Fanfares. — Le roi et la reine, etc., sortent.)

NORTHUMBERLAND.

Eh bien, lords, le duc de Lancastre est donc mort?

ROSS.

Et vivant; car maintenant son fils est duc.

WILLOUGHBY.

De nom seulement, mais sans revenu.

NORTHUMBERLAND.

Il le serait en titre et en fortune, si la justice avait ses droits.

ROSS.

Mon cœur est plein; mais il faut qu'il se brise dans la contrainte du silence, plutôt que de se soulager de son poids en parlant librement.

NORTHUMBERLAND.

Non, déclare ta pensée; et que la parole soit interdite pour jamais à celui qui répétera les tiennes pour te nuire.

WILLOUGHBY.

Ce que tu veux dire intéresse-t-il le duc d'Hereford? S'il est question de lui, parle hardiment, ami. Mon oreille est ouverte à celui qui parle pour son bien.

ROSS.

Du bien! il n'en est point que je puisse lui faire, à moins que vous n'appeliez de ce nom la pitié que je sens pour lui, en le voyant dépouillé et indignement privé de son patrimoine.

NORTHUMBERLAND.

Devant le ciel, qui m'entend, c'est une honte de souffrir de semblables injustices sur ce royal prince, et sur tant d'autres d'un sang illustre dans ce royaume en décadence. Le roi n'est plus lui-même. Il se laisse honteusement gouverner par des flatteurs; et tout ce qu'ils voudront entreprendre par pure haine contre chacun de nous tous, le roi le poursuivra avec rigueur contre nous, notre vie, nos enfans et nos héritiers.

ROSS.

Il a surchargé le peuple de taxes exorbitantes, et il a tout à fait perdu leurs cœurs. Il a, pour de vieilles querelles, condamné les nobles à de grosses amendes, et il a aussi perdu leurs cœurs.

WILLOUGHBY.

Et chaque jour nouveaux systèmes d'exactions nouvelles, comme *blancs-seings, dons gratuits;* et connais-je tous ces noms? Mais, au nom de Dieu, quel en est l'emploi?

NORTHUMBERLAND.

Ce n'est pas la guerre qui les a consumés; il n'a point fait de guerres : ce qu'il a fait, c'est de livrer à des fermiers, par un lâche contrat, le royaume que ses ancêtres avaient conquis aux dépens de leur sang. Il a plus dépensé dans la paix qu'ils n'ont fait dans toutes leurs guerres.

ROSS.

Le comte de Wiltshire tient le royaume à ferme;

WILLOUGHBY.

Le roi s'est fait banqueroutier, comme un marchand ruiné!

NORTHUMBERLAND.

L'opprobre et la destruction sont suspendus sur sa tête.

ROSS.

Il n'y a point de fonds pour ces guerres d'Irlande, malgré tous ses accablans impôts, et il faut qu'il dépouille, comme un voleur, le duc banni!

NORTHUMBERLAND.

Son noble parent! — O roi dégénéré! — Mais, lords, nous entendons gronder cette horrible tempête, et nous ne cherchons aucun abri contre l'orage; nous voyons l'ouragan se déchaîner contre nos voiles, sans faire aucune manœuvre, et nous consentons à périr avec insensibilité!

ROSS.

Nous voyons l'écueil où nous allons nous briser, et déjà le naufrage est devenu inévitable, par notre lâcheté à endurer la cause.

NORTHUMBERLAND.

Non, je ne désespère pas encore; dans le sein de la mort même, j'entrevois l'espoir de la vie. Mais je n'ose dire à quelle distance de nous est encore la nouvelle de notre salut.

WILLOUGHBY.

Allons, fais-nous part de tes pensées, comme nous te confions les nôtres.

ROSS.

Northumberland, parle avec assurance; tous trois nous ne faisons qu'un avec toi; et les paroles reçues dans notre sein seront encore des pensées enfermées dans le tien: ainsi ouvre-toi sans crainte.

NORTHUMBERLAND.

Eh bien, mes amis, de Port le Blanc (une baie de la Bretagne) j'ai reçu avis que Henri d'Hereford, Reignold lord Cobham, Thomas Arundel, qui a rompu tout récemment avec le duc d'Exeter, son frère, ci-devant archevêque de Canterbury, Sir Thomas Erpingham, Sir John Ramston, Sir John Norbery, Sir Robert Waterton, et Francis Quoint, que tous ces lords, bien pourvus de munitions par le duc de Bretagne, font force de voiles vers l'Angleterre, montés sur huit gros vaisseaux, avec trois mille hommes de guerre, et se proposent d'aborder un peu vers nos côtes du nord: et peut-être y seraient-ils déjà, si ce n'est qu'ils attendent l'instant du départ du roi pour l'Irlande. Si donc nous voulons secouer notre joug avilissant, ranimer les forces de notre patrie mourante, racheter la couronne avilie de cette main mercenaire, laver la poussière qui couvre l'or de notre sceptre, et rendre à la majesté du trône sa première splendeur, partez, volez avec moi à Ravenspurg; si vous chancelez, et que la crainte arrête votre courage, restez ici, gardez notre secret, et moi j'y cours.

ROSS.

A cheval! à cheval! Propose tes doutes à ceux qui ont peur.

WILLOUGHBY.

Si mon cheval me seconde, j'y serai le premier.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

LA COUR.

Entrent LA REINE, BUSHY, et BAGOT.

BUSHY.

Madame, votre majesté s'abandonne trop à la tristesse. Vous avez promis au roi, en le quittant, d'écarter cette mélancolie homicide, et d'entretenir le calme et la sécurité dans votre ame.

LA REINE.

Il est vrai, je l'ai promis pour plaire au roi; mais, si je suis le penchant qui me plaît à moi-même, je ne puis tenir ma promesse. Cependant je ne connais aucun autre sujet d'ouvrir l'entrée de mon cœur au chagrin funeste, que la séparation d'un époux aussi cher que l'est pour moi mon cher Richard. Et pourtant il me semble pressentir qu'un malheur qui n'est pas né encore, mais qui est prêt à éclore du sein de la fortune, s'avance vers moi; et mon âme frissonne intérieurement à l'idée de ce malheur qui est encore dans le néant. Oui, je sens que ce qui l'attriste est quelque chose de plus que ma séparation du roi mon époux.

BUSHY.

Chaque douleur a vingt fantômes qui lui ressemblent et que l'on prend pour elle. L'œil du chagrin, offusqué par les larmes, décompose et multiplie les objets, et dans un seul en voit mille. Vous connaissez ces peintures qui, vues de face, n'offrent que des traits confus, et qui, regardées

obliquement, présentent des formes régulières et distinctes : eh bien ! le départ de votre époux a de même plusieurs points de vue ; celui d'où vous le voyez vous y fait trouver d'autres chagrins qui n'existent point, et qui ne sont que des ombres vaines, enfantées par la douleur. Ainsi, très gracieuse reine, ne pleurez que votre seule séparation de votre époux : vous n'avez point d'autres sujets de larmes ; si vous en voyez davantage, c'est l'œil troublé de la douleur qui voit et pleure, pour des maux réels, des maux imaginaires.

LA REINE.

Cela peut être; mais mon cœur me persuade intérieurement qu'il en est autrement; et, chimère ou vérité, je ne puis m'empêcher d'être triste, et si mortellement triste que, quoiqu'en passant je ne m'arrête à aucune pensée distincte, mon ame défaillante succombe sous le poids de ce néant invisible.

BUSHY.

Ce n'est, ma gracieuse dame, qu'une illusion de l'imagination.

LA REINE.

Ce n'est rien moins que cela : un caprice d'imagination est toujours produit par un chagrin antérieur, et je ne suis pas dans ce cas-là ; car ou mon chagrin réel est né de rien, ou quelque chose a produit pour moi un chagrin sans réalité. Je possède déjà ce qui doit me revenir ; mais qu'est-ce? C'est encore inconnu ; je ne puis le nommer : c'est un malheur sans nom, je le sais.

(Entre Green.)

GREEN.

Que le ciel conserve votre majesté ! — Et vous, gentilshommes, je suis bien aise de vous rencontrer. — J'espère que le roi n'est pas encore embarqué pour l'Irlande.

LA REINE.

Et pourquoi l'espérez-vous ? Il vaut bien mieux espérer qu'il l'est ; car ses desseins exigent de la célérité, et c'est cette célérité qui fonde nos espérances. Pourquoi donc espérez-vous qu'il n'est pas embarqué ?

GREEN.

C'est qu'alors nous aurions pu nous flatter qu'il aurait ramené ses troupes sur leurs pas, et renversé les espérances d'un ennemi qui a eu l'audace de débarquer dans ce royaume. Le banni Bolingbroke se rappelle lui-même ; il s'est avancé, sans résistance et les armes à la main, jusqu'à Ravenspurg.

LA REINE.

Ah ! que le Dieu du ciel ne permette pas que ce que vous dites soit vrai !

GREEN.

Oh ! madame, cela n'est que trop vrai ! et ce qu'il y a de plus fâcheux encore, c'est que le lord Northumberland, son jeune fils Henry Percy, les lords Ross, Beaumond et Willoughby, ont couru se ranger de son parti, avec tout ce qu'ils ont d'amis puissans.

BUSHY.

Pourquoi n'avez-vous pas proclamé comme traîtres Northumberland et tous ces factieux rebelles ?

GREEN.

Nous l'avons fait ; et aussitôt le comte de Vorcester a brisé son bâton, a remis sa dignité de grand maître-d'hôtel, et tous les officiers de la maison du roi ont volé avec lui vers Bolingbroke.

LA REINE.

Ainsi, Green, c'est vous qui m'avez aidée à mettre au jour le malheur inconnu dont j'étais comme enceinte; et Bolingbroke est l'effrayant objet offert à mon désespoir. Enfin mon ame a enfanté le monstre qui travaillait mon sein; et maintenant, comme une mère nouvellement délivrée et souffrante, je vois malheurs sur malheurs et chagrins sur chagrins.

BUSHY.

Ne vous désespérez pas, madame.

LA REINE.

Eh ! qui peut m'en empêcher ? Oui, je me désespère, et je hais comme une ennemie la perfide espérance ; elle n'est qu'un flatteur parasite, un satellite de la mort. Tandis que la mort rompt sourdement tous les liens de la vie, la vie compte encore à l'extrémité sur la traîtresse espérance.

(Entre York.)

GREEN.

Voici le duc d'York.

LA REINE.

Avec l'armure de la guerre sur ses épaules courbées par les ans. — Oncle, au nom du ciel, dites-nous des paroles consolantes !

YORK.

Je le ferais, madame, si je voulais trahir mes pensées ; mais les consolations sont dans le ciel ;

et nous sommes sur la terre, où l'on ne trouve que croix, peines et chagrins. Votre époux court à des maux éloignés, tandis que d'autres ennemis viennent ravager ses foyers. C'est moi qu'il a laissé ici pour être l'appui de son royaume; moi qui, affaibli par l'âge, ne puis me soutenir moi-même! La voici arrivée, l'heure de la crise des maux qu'il a amassés lui-même; c'est maintenant qu'il va connaître si ses flatteurs sont ses amis.

(Entre un serviteur.)

LE SERVITEUR.

Milord, votre fils était parti avant que j'arrivasse.

YORK.

Il était parti? Oui..... Eh bien! que tout aille au gré du sort! La noblesse, elle a déserté; le peuple, il est mécontent, et je crains bien qu'il ne se révolte et ne se déclare pour d'Hereford. — Va à Plasby (1), va trouver ma sœur Glocester; dis-lui de m'envoyer sur-le-champ mille livres sterling. — Tiens, prends ma bague.

LE SERVITEUR.

Milord, j'avais oublié de vous le dire : j'y ai passé aujourd'hui, et je me suis informé. — Mais je vais vous affliger, si je vous dis le reste.

YORK.

Qu'est-ce, maraud?

LE SERVITEUR.

Une heure avant mon arrivée, la duchesse venait de mourir.

YORK.

Que le ciel ait pitié de nous! Quel déluge de maux vient fondre à la fois sur ce malheureux royaume! — Je ne sais quel parti prendre. — Je voudrais, j'en atteste le ciel, je voudrais, sans pourtant me l'être attiré par une infidélité, que le roi m'eût fait trancher la tête et à mon frère aussi. — Y a-t-il des dépêches parties pour l'Irlande? — Comment trouverons-nous de l'argent pour fournir à cette guerre? — Venez, ma sœur; ah! pardonnez, je voulais dire ma cousine. (Au serviteur.) Ami, pars, cours au château, procure-toi quelques chariots, et apporte les armes que tu trouveras. — Amis, voulez-vous aller rassembler des troupes? — Si je sais comment et par quelle voie démêler cette fusée qu'on a jetée toute brouillée dans mes mains, ne me croyez jamais! — Tous les deux sont mes plus proches parens. — L'un est mon souverain, que mon serment et mon devoir m'ordonnent de défendre; et l'autre est mon cousin, que le roi a injustement dépouillé, à qui ma conscience et les liens du sang m'ordonnent de faire justice... Et il faut pourtant prendre un parti. — Venez, ma cousine; je vous placerai dans un lieu sûr. — Allez, rassemblez vos troupes, et venez me trouver, sans délai, à Berkley. Je voudrais bien aussi aller à Plashy; mais les circonstances ne me le permettent pas. — Tout est en désordre, tout est abandonné au coup de dés.

(York et la reine sortent.)

BUSHY.

Les vents sont favorables pour porter des nouvelles en Irlande; mais aucune n'en arrive. — Que nous levions une armée en état de faire face à l'ennemi, c'est ce qui nous est impossible.

GREEN.

D'ailleurs notre étroit attachement au roi nous menace de la haine de ceux qui n'aiment pas le roi.

BAGOT.

Oui, de la haine de ce peuple inconstant. Car leur amour loge dans leur bourse : quiconque la vide, remplit leur cœur d'une haine mortelle.

BUSHY.

Et c'est en quoi le roi a été universellement condamné.

BAGOT.

Et s'il dépendait d'eux de nous juger, ils nous condamneraient aussi, nous, pour être restés toujours attachés à la personne du roi.

GREEN.

Eh bien, pour moi j'irai me réfugier dans le château de Bristol; le comte de Wiltshire s'y est déjà renfermé.

BUSHY.

Je veux m'y rendre avec vous; car la multitude, qui nous hait, ne fera pas de grands efforts pour nous secourir; elle est bien plus disposée à tomber sur nous, comme des dogues furieux, pour nous mettre en pièces. — Voulez-vous venir avec nous?

BAGOT.

Non. Je vais en Irlande, me rendre auprès de sa majesté. — Adieu : si les pressentimens du cœur ne sont pas vains, nous voilà trois ici qui nous séparons pour ne jamais nous revoir!

(1) Plasby était une ville d'Essex, qui appartenait à la duchesse de Glocester.

THÉOBALD.

BUSHY.

Cela dépend du succès d'York dans ses efforts pour chasser Bolingbroke.

GREEN.

Hélas, le pauvre vieillard ! il entreprend là une tâche... C'est comme s'il voulait boire l'Océan, ou nombrer ses grains de sable. — Pour un qui va combattre à ses côtés, il en désertera mille.

BUSHY.

Adieu, tous, pour aujourd'hui et pour toujours.

GREEN.

Eh ! nous pourrions nous voir encore réunis.

BAGOT.

Oh ! je crains bien que cela n'arrive jamais.

SCÈNE III.

LES LANDES SAUVAGES DU COMTÉ DE GLOCESTER.

Entrent BOLINGBROKE et NORTHUMBERLAND.

BOLINGBROKE.

Combien y a-t-il encore d'ici à Berkley, milord?

NORTHUMBERLAND.

Croyez-moi, noble lord, je suis absolument étranger dans cette province. Ces hautes et arides montagnes, ces chemins inégaux et semés de roches alongent l'espace de nos milles, et doublent la fatigue; mais le charme de votre entretien a adouci pour moi l'horreur de cette route sauvage, et l'a comme semée de fleurs. Je songe de quel ennui mortel sera le chemin de Ravenspurg à Cotswold pour Ross et Willoughby, qui n'auront pas l'agrément de votre compagnie. Car c'est elle, je vous l'assure, qui m'a fait oublier la longueur et les désagrémens du voyage. Enfin, ils auront pour charmer le leur, l'espérance de jouir de l'avantage que je possède actuellement; et l'espérance du plaisir est, à peu de chose près, un plaisir égal à celui de la jouissance. Ce sentiment abrégera le chemin pour nos deux voyageurs, comme la vue de votre noble présence l'a abrégé pour moi.

BOLINGBROKE.

Ma compagnie vaut beaucoup moins que vos paroles obligeantes. Mais qui vient ici ?

(Entre Henri Percy.)

NORTHUMBERLAND.

C'est mon fils, le jeune Percy, envoyé par mon frère Worcester, de quelque lieu qu'il arrive. — Henri, comment se porte votre oncle?

PERCY.

J'aurais dû, milord, l'apprendre de vous.

NORTHUMBERLAND.

Comment? Est-ce qu'il n'est pas avec la reine?

PERCY.

Non, milord. Il a abandonné la cour, brisé le bâton de sa dignité, et dispersé la maison du roi.

NORTHUMBERLAND.

Quelle a été sa raison? Il n'était pas dans ce dessein la dernière fois que nous nous sommes entretenus ensemble.

PERCY.

C'est parce que vous avez été proclamé traître ; et lui, milord, est allé à Ravenspurg, offrir ses services au duc d'Hereford ; et il m'a envoyé par Berkley, pour découvrir quelles étaient les forces que le duc d'York y avait rassemblées, avec ordre de me rendre ensuite à Ravenspurg.

NORTHUMBERLAND.

Eh bien, mon fils, est-ce que vous avez oublié les traits du duc d'Hereford ?

PERCY.

Milord, on ne peut oublier ce qu'on n'a jamais connu. Je ne me souviens pas de l'avoir jamais vu de ma vie.

NORTHUMBERLAND.

Eh bien, apprenez à le connaître aujourd'hui. Voilà le duc.

PERCY.

Mon gracieux lord, je vous offre mes services, tout ce que peut un jeune homme tout neuf et sans expérience. Les années mûriront mes facultés et mon faible mérite, et les rendront plus dignes de votre approbation.

BOLINGBROKE.

Je vous rends graces, aimable Percy. Je regarde comme mon plus grand bonheur de porter en moi un cœur qui se souvient de ses amis. Ma fortune croîtra avec votre zèle, et elle sera la récompense de votre sincère amitié. Mon cœur fait ce pacte avec vous, et ma main va le sceller ainsi.

NORTHUMBERLAND.

Quelle est la distance d'ici à Berkley? et quels

sont les mouvemens qu'y fait le bon vieux York avec ses troupes?

PERCY.

Là-bas, près de cette touffe d'arbres, est la forteresse, défendue par trois cents hommes, suivant ce que j'ai ouï dire; et là sont renfermés les lords York, Berkley et Seymour. On n'en compte point d'autres qui aient un rang et un nom parmi les nobles.

(Entrent Ross et Willoughby.)

NORTHUMBERLAND.

Voyez-vous les lords Ross et Willoughby? Leurs éperons sont tout sanglans, et leur visage est enflammé de la course.

BOLINGBROKE.

Soyez les bienvenus, milords. Je sais que votre amitié s'attache aux pas d'un traître banni. Tous mes trésors sont aujourd'hui des remercîmens, sans aucun effet sensible; mais quand ma reconnaissance sera plus riche, elle saura récompenser votre amour et vos fatigues.

ROSS.

Très noble lord, nous sommes riches du plaisir de vous voir.

WILLOUGHBY.

Et votre seule présence nous paie avec usure de nos fatigues.

BOLINGBROKE.

Recevez encore de stériles remercîmens. La reconnaissance est le seul trésor du pauvre; c'est le seul qui puisse acquitter ma dette, jusqu'à ce que ma fortune, encore au berceau, se soit accrue avec les années. Mais qui vient ici?

(Entre Berkley.)

NORTHUMBERLAND.

C'est, si je ne me trompe, milord de Berkley.

BERKLEY.

Milord d'Hereford, c'est à vous que s'adresse mon message.

BOLINGBROKE.

Milord, je ne réponds qu'au nom de Lancastre, et je suis venu chercher ce nom en Angleterre. Il faut que je le trouve dans votre bouche, avant que je réponde, quel que soit votre message.

BERKLEY.

Ne m'interprétez pas mal, milord; ce n'est pas mon intention d'effacer aucun de vos titres d'honneur. — C'est vers vous, milord (avec le titre que vous voudrez), que je viens de la part du premier lord de ce royaume, de la part du duc d'York : il demande ce qui vous excite à vous prévaloir de l'absence du roi pour effrayer notre patrie et la paix avec des armes forgées dans son sein.

(Entre York avec un cortége.)

BOLINGBROKE.

Je n'aurai pas besoin de transmettre ma réponse par votre bouche : voilà sa grâce en personne. — Mon noble oncle!

(Il s'agenouille.)

YORK.

Montre-moi un cœur humble et soumis, plutôt que ces genoux fléchis, dont le respect est faux et trompeur.

BOLINGBROKE.

Mon gracieux oncle!...

YORK.

Cesse, cesse; ne me gratifie pas du titre de *grace*, ni de celui d'*oncle :* je ne suis point l'oncle d'un traître, et ce titre de *grace*, dans ta bouche coupable, est un titre profané. Dis, pourquoi les pieds d'un banni, d'un proscrit, ont-ils osé toucher le sol de cette terre? Et, plus encore, pourquoi ont-ils osé traverser l'espace de tant de milles sur son sein paisible, et effrayer ses hameaux consternés par l'appareil de la guerre et le spectacle menaçant de ces armes, que je méprise? Viens-tu parce que le roi légitime et consacré au pied des autels est absent de ces lieux? Sais-tu, jeune insensé, que le roi est présent dans ma personne, et que son autorité réside en moi? Ah! si je possédais encore ma bouillante jeunesse, comme au temps où le brave Gaunt, ton père, et moi, nous sauvâmes le prince Noir, ce jeune Mars parmi les mortels, des rangs pressés de milliers de Français; oh! que ce bras, que la paralysie retient captif, t'aurait bientôt puni et châtié pour cette offense!

BOLINGBROKE.

Mon gracieux oncle, daignez me la faire connaître. Où est ma faute, et quelle est sa gravité?

YORK.

Elle est des plus énormes. — Une révolte ouverte et une trahison détestable! Tu es un sujet banni; et tu reviens ici, avant l'expiration du terme de ton exil, bravant ton souverain les armes à la main?

BOLINGBROKE.

Lorsque je fus banni, ce fut d'Hereford qui le fut; et lorsque je reviens, je reviens sous le titre

de Lancastre. Et, mon digne oncle, j'en conjure votre grace, examinez mes torts d'un œil impartial. Vous êtes mon père, car il me semble que je vois revivre en vous le vénérable Gaunt. Vous donc, mon père, souffrirez-vous que je reste condamné au sort d'un malheureux errant par le monde? que mes droits et mon royal héritage soient arrachés de mes mains par la violence, et abandonnés à des hommes de néant tout nouvellement sortis de la poussière? Si le roi, mon cousin, est roi légitime de l'Angleterre, on ne peut nier qu'en vertu du même droit je suis duc de Lancastre. Vous avez un fils, Aumerle, mon noble parent : si vous étiez mort le premier, et que lui eût été foulé aux pieds comme moi, il aurait retrouvé dans son oncle Gaunt un père, qui aurait pris sa cause en main, et l'aurait suivie jusqu'à une satisfaction entière. On m'interdit la réclamation du patrimoine qui m'appartient ici, et cependant j'y suis autorisé par mes titres authentiques. Tous les biens de mon père sont saisis et vendus, et ces biens, comme tous les autres, sont tous mal employés! Que vouliez-vous que je fisse? Je suis un sujet, et je réclame la loi; on me refuse des défenseurs pour plaider ma cause : alors je viens moi-même réclamer en personne mon héritage, qui m'est transmis par une succession légitime.

NORTHUMBERLAND.

Le noble duc a été trop indignement traité.

ROSS.

Il dépend de votre grace de lui rendre justice.

WILLOUGHBY.

De viles créatures sont devenues de grands personnages, élevées sur sa ruine.

YORK.

Lords d'Angleterre, laissez-moi vous parler.— J'ai vivement ressenti les outrages faits à mon cousin, et j'ai employé tous mes efforts pour lui faire rendre justice; mais de venir avec cette audace, les armes à la main, s'ériger son propre vengeur, et se frayer soi-même le chemin à ses droits par une voie criminelle... cela ne peut pas se tolérer. Et vous, qui l'entraînez ainsi dans le crime, vous favorisez la révolte, et vous êtes tous des rebelles.

NORTHUMBERLAND.

Le noble duc a fait serment qu'il ne revenait que pour revendiquer ses droits : sa cause est si juste, que nous avons tous solennellement juré de lui prêter notre secours; et que celui de nous qui violera son serment ne goûte jamais de bonheur!

YORK.

Allons, je vois quelle sera l'issue de cette révolte. Je n'y puis rien faire, il faut que je le confesse : mon pouvoir est trop faible, et tout m'a été laissé dans un état déplorable. Si j'avais la force en main, j'en jure par celui qui m'a donné la vie, je vous ferais tous arrêter, et je vous forcerais de tomber à genoux aux pieds du roi, et de vous abandonner à sa miséricorde; mais puisque le pouvoir me manque, je vous déclare que je reste neutre. C'est ainsi que je vous quitte. — A moins qu'il ne vous plaise d'entrer dans le château, et d'y prendre du repos cette nuit.

BOLINGBROKE.

Oncle, c'est une offre que nous accepterons volontiers; mais il faut que votre grace nous accorde de venir avec nous au château de Bristol, qu'on dit occupé par Bushy, Bagot et leurs complices, ces viles sangsues de l'état, que j'ai fait serment d'écraser, et dont je veux purger l'Angleterre.

YORK.

Il pourra se faire que je vous accompagne. — Mais, non, je resterai; car j'ai de la répugnance à enfreindre les lois de notre patrie. Je ne vous reçois ni comme amis ni comme ennemis : les maux qui sont sans remède ne sont plus aujourd'hui l'objet de mes soins.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

DANS LE PAYS DE GALLES.

Entrent SALISBURY et un CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Lord Salisbury, nous avons attendu dix jours, et nous avons bien eu de la peine à tenir tout ce temps nos compatriotes assemblés; et cependant nous n'entendons aucunes nouvelles du roi : en conséquence, nous allons nous licencier et nous disperser nous-mêmes; adieu.

SALISBURY.

Attendez encore un jour, fidèle Gallois : le roi met toute sa confiance en vous.

LE CAPITAINE.

On croit le roi mort. Nous ne resterons pas davantage ; les lauriers de nos contrées sont tous flétris et séchés. D'étranges météores étonnent les astres du firmament ; la pâle lune jette sur la terre une lueur sanglante ; et des prophètes, au visage hâve, murmurent à l'oreille et annoncent d'effrayantes révolutions. Les riches sont consternés, et les aventuriers dansent et bondissent de joie ; les premiers, dans la crainte de perdre la fortune qu'ils possèdent ; les autres, par l'espoir de s'en faire une par le carnage de la guerre. Ces signes présagent la mort ou la chute des rois. — Adieu ; nos compatriotes se sont dispersés, bien persuadés que leur roi Richard est mort.

(Il sort.)

SALISBURY.

Ah ! Richard, c'est avec une douleur profonde que je vois ta gloire, comme ces feux tombant de l'atmosphère, se précipiter du firmament dans la poussière de la terre. Ton soleil se couche chargé de nuages, et s'abîme sous l'occident, annonçant les orages, les terreurs et les maux prêts à fondre ; tes amis ont fui et se sont joints à tes ennemis ; tous les événemens prennent un cours fatal à ton bonheur.

(Il sort.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CAMP DE BOLINGBROKE A BRISTOL.

Entrent BOLINGBROCE, YORK, NORTHUMBERLAND, ROSS, PERCY, WILLOUGHBY, avec BUSHY et GREEN, prisonniers.

BOLINGBROKE.

Faites approcher ces prisonniers. — Bushy et Green, je ne veux point tourmenter vos ames (qui, dans un instant, vont être séparées de leurs corps), en vous reprochant trop les crimes de votre vie : cela ne serait pas charitable. Cependant, pour absoudre mes mains de l'effusion de votre sang, je vais ici, devant témoins, exposer quelques-unes des causes de votre mort. Vous avez perverti un prince, un digne roi, né d'un sang vertueux, d'une physionomie heureuse ; vous l'avez dénaturé, vous l'avez entièrement défiguré. Vous avez, en quelque sorte, en l'associant à vos débauches, établi le divorce entre la reine et lui. Vous l'avez dépossédée de la couche royale ; vous avez flétri la beauté de ses traits et les graces de son teint par les larmes que vos affronts odieux lui ont fait répandre.... Moi-même, que la fortune a fait naître prince, uni au roi par les liens du sang et par une étroite amitié, avant que vous m'eussiez noirci dans son esprit, je me suis vu opprimé, et victime de votre haine. Né Anglais, il m'a fallu respirer sous une atmosphère étrangère, mangeant le pain amer de l'exil ; tandis que vous vous engraissiez sur mes seigneuries, que vous renversiez les clôtures de mes parcs, que vous abattiez mes fruits, que vous enleviez de mes fenêtres les armoiries de ma famille (1), que vous effaciez partout mes écussons et ma devise, ne laissant plus d'autre indice, d'autre vestige, que la mémoire des hommes et ma race vivante, qui pût prouver au monde que je suis né noble. Ces iniquités, et bien d'autres excès sans nombre, vous condamnent à

(1) Dans le temps que les vitrages coloriés étaient d'usage, on avait coutume d'y peindre les armes de la famille.

JOHNSON.

la mort. — Voyez à ce qu'on les livre aux bourreaux et au bras de la mort.

BUSHY.

Le coup de la mort est moins fatal pour moi que Bolingbroke ne l'est à l'Angleterre. — Lords, adieu.

GREEN.

Ce qui me console, c'est que le ciel recevra nos ames et punira l'injustice des peines de l'enfer.

BOLINGBROKE.

Lord Northumberland, chargez-vous de veiller à leur exécution. — Ne dites-vous pas, mon oncle, que la reine est dans votre château? Au nom du ciel, ayez soin qu'elle soit bien traitée; dites-lui que je lui envoie l'assurance de mon respect, souvenez-vous bien de lui rendre mon salut et mes sentimens.

YORK.

J'ai dépêché un de mes officiers, avec une lettre, où je lui expose toute l'étendue de votre affection pour elle.

BOLINGBROKE.

Je vous en rends grace, mon cher oncle. — Allons, lords, partons (1); nous avons encore quelques jours de travaux; et après, jours de repos et de fêtes.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

LES CÔTES DU PAYS DE GALLES. VUE D'UN CHATEAU. — FANFARE DE TAMBOURS ET DE TROMPETTES.

Entrent LE ROI RICHARD, AUMERLE, L'ÉVÊQUE DE CARLISLE, et des soldats.

RICHARD.

N'est-ce pas le château de Barkloughly qu'on voit de ce côté, tout près de nous?

AUMERLE.

Oui, mon prince. — Comment votre majesté trouve-t-elle l'air, après avoir été battue tous ces jours sur les flots agités?

RICHARD.

Il est impossible que je ne le respire pas avec plaisir : je pleure de joie de me retrouver encore une fois sur le sol de mon royaume. — Terre chérie, je te salue de ma main, quoique les rebelles te déchirent le sein avec les fers de leurs chevaux. Comme une mère, depuis long-temps séparée de son enfant, pleure et sourit de tendresse, dans la joie de le revoir, je te salue de même, ô ma chère patrie, les yeux pleins de larmes et le rire sur les lèvres, et je te touche et te caresse avec transport de mes mains royales. Terre amie de Richard, ne nourris pas l'ennemi de ton souverain. Refuse de réparer, par tes dons précieux, ses sens affamés. Assemble dans son chemin tes reptiles impurs; qu'enflés de ton venin, ils se traînent sous ses pas, et offensent les pieds du traître usurpateur qui ose fouler ton sein! Ne produis pour ces rebelles que de poignantes épines; et s'ils veulent arracher de ton sein une fleur, cache près d'elle, je t'en conjure, un serpent qui la défende, et dont le double dard porte un poison mortel au cœur des ennemis de ton souverain. — Gardez-vous, lords, de vous moquer de mon invocation, et de la croire adressée à un objet insensible. Oui, cette terre aura du sentiment, et ses pierres se changeront en soldats armés, avant que le roi né dans son sein succombe sous les armes coupables des rebelles.

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE.

Soyez sans crainte, mon souverain; le pouvoir qui vous a fait roi est assez fort pour vous maintenir roi, en dépit de tous. Il faut saisir les moyens que le ciel présente, et ne pas les négliger; autrement, si le ciel nous offre un secours, et que nous refusions l'offre du ciel, c'est refuser nous-mêmes notre salut.

AUMERLE.

Il veut dire, monseigneur, que nous sommes trop indolens, tandis que Bolingbroke, au milieu de notre sécurité, s'agrandit et se fortifie en puissance et en amis.

RICHARD.

Cousin, qui te plais à nous alarmer, ne sais-tu pas que, lorsque l'œil pénétrant des cieux se ca-

(1) *To fight with Glendower and his complices.* Pour combattre Glendower et ses complices.
Cette ligne a été interposée. L'opposition de Glendewer commence la première partie de Henri IV, et la défaite de Mortemer par le hardi Gallois est la nouvelle de la première scène de cette pièce; et quoique Glendower, dès la première année de Henri IV, eût commencé à se révolter et emprisonné Mortemer, etc., ce ne fut que l'année suivante que le roi commença à lui opposer quelques troupes.
THÉOBALD.

che derrière le globe, et descend éclairer le monde qui est sous nos pieds, c'est le temps où, sur le nôtre, les voleurs et les brigands errent dans l'ombre, invisibles et sanglans, semant partout le meurtre et l'outrage? Mais dès que l'astre, remontant de ce bas hémisphère, enflamme à l'orient les cimes élevées de nos forêts, et lance les traits de sa lumière dans les cavernes coupables, alors les meurtres, les trahisons, tous les forfaits détestés, dépouillés du noir manteau de la nuit, restent nus et découverts, et sont épouvantés de se voir. Ainsi, dès que ce brigand, ce traître Bolingbroke, qui s'est donné carrière toute la nuit, tandis que nous étions absent et errant presque au sein des antipodes, nous reverra brillant remonter sur notre trône, ses trahisons se peindront sur son visage rougissant et confus; il ne pourra soutenir l'éclat du jour, et, effrayé de lui-même, il tremblera à la vue de son crime. Tous les flots de l'océan n'effaceraient pas l'auguste caractère d'un roi et l'onction sainte qui l'a consacré. Le représentant de Dieu une fois élu, le souffle d'une voix mortelle ne peut plus le déposer. Pour opposer aux hommes que Bolingbroke a forcés de lever un fer menaçant contre notre couronne, le Dieu des armées, pour défendre Richard, son lieutenant sur la terre, arme dans le ciel un ange immortel; et, si les anges combattent pour nous, il faut que les faibles mortels succombent; car le ciel toujours garde le juste. (Entre Salisbury.) Milord, soyez le bienvenu. A quelle distance sont vos forces?

SALISBURY.

Ni plus près, ni plus loin, mon gracieux seigneur, que n'est ce faible bras. Le découragement maîtrise ma voix, et ne me permet d'autre mot que le désespoir. Je crains, mon noble seigneur, qu'un jour de plus n'ait éteint la gloire de vos beaux jours sur la terre. Oh! faites rétrograder le temps sur ses pas, rappelez le jour d'hier, et vous aurez encore douze mille combattans à vos ordres. Le jour qui vous luit, ce malheureux jour, disperse vos amis, et renverse votre bonheur, votre fortune, votre grandeur. Tous les braves Gallois, sur le bruit que vous étiez mort, ont déserté, et sont allés joindre Bolingbroke.

AUMERLE.

Prenez courage, mon souverain. Pourquoi cette pâleur?

RICHARD.

Il n'y a qu'un moment que le sang de vingt mille hommes dévoués à ma défense me remplissait de confiance, et ils ont déserté! Jusqu'à ce que je me revoie le même nombre de combattans, n'ai-je pas sujet d'être pâle et consterné? Tous ceux qui aiment leur sûreté abandonnent mon parti. Le temps, je le vois, a amené un nuage épais qui éclipse ma gloire.

AUMERLE.

Rassurez-vous, mon souverain; souvenez-vous qui vous êtes.

RICHARD.

Je m'oubliais moi-même. Ne suis-je pas roi? Réveille-toi, lâche majesté! Tu dors! le nom de roi n'équivaut-il pas à quarante mille hommes? Arme-toi, arme-toi, nom tout-puissant! Un vil sujet ose s'attaquer à ta grandeur suprême. — N'attachez point ainsi vos regards sur la terre, vous, favoris d'un roi. Ne sommes-nous pas les grands du royaume? Que nos pensées soient grandes! Je sais que mon oncle York a des forces suffisantes pour défendre nos droits. — Mais qui vois-je s'avancer vers nous?

(Entre Scroop.)

SCROOP.

Que le ciel envoie à mon souverain plus de santé et de bonheur que ma voix, organe du malheur, ne peut lui en annoncer!

RICHARD.

Mon oreille est ouverte, et mon cœur est préparé. Le plus grand des revers que tu puisses m'annoncer ne sera jamais qu'une perte de biens temporels. Tu peux t'expliquer : parle, mon royaume est-il perdu? Eh bien! c'était pour moi une source d'inquiétudes. Et que perd-on à s'affranchir de ses inquiétudes? Bolingbroke aspire-t-il à être aussi grand que nous? Pour plus grand, il ne le sera jamais. S'il sert Dieu, nous le servirons aussi, et par là nous serons son égal. Mes sujets se révoltent-ils? C'est un mal auquel je ne puis remédier : ils violent la foi qu'ils ont jurée à Dieu et à nous. Annonce malheur, destruction, ruine, perte, décadence; le pire des maux, c'est..... la mort; et la mort a son jour inévitable.

SCROOP.

Je suis bien aise de voir que votre majesté s'est armée de courage pour soutenir l'adversité. Telle qu'une tempête horrible et soudaine, qui enfle les paisibles rivières au-dessus de leurs rives submergées, comme si l'univers allait se fondre en torrens : telle se répand au loin la fureur effrénée de

Bolingbroke, couvrant vos états consternés d'armes et d'acier, et de cœurs plus durs que l'acier. Les vieillards à la barbe épaisse et blanchie par les ans ont armé de casques leurs têtes chauves contre votre majesté; les enfans s'efforcent de grossir leur voix grêle et féminine, et affectent de contrefaire les sons mâles des guerriers; on les voit enfermer leurs membres délicats sous de roides et pesantes armes, sous le poids du fer inflexible, pour attaquer votre couronne. Jusqu'à vos aumôniers, payés de vos bienfaits pour prier Dieu pour vous, apprennent à bander l'if doublement fatal (1) de leurs arcs, pour s'en servir contre vous. Jusqu'aux femmes mêmes, dont les mains ne connaissent que le fuseau, essaient la serpe rouillée dans leur foyer, et menacent votre trône. Jeunes et vieux, tout est révolté; et la vérité est encore plus affreuse que mon récit. Tout est dans un état plus déplorable que je ne puis vous le dire.

RICHARD.

Tu ne t'exprimes que trop bien, pour tout le mal que tu annonces. — Où est le comte de Wiltshire? Où s'est-il réfugié? Qu'est devenu Bushy? Où est Green? Qu'ils aient ainsi laissé ce dangereux ennemi s'avancer en paix sur nos frontières!... Si nous l'emportons, ils le paieront de leurs têtes. — Je gage qu'ils ont fait leur paix avec Bolingbroke.

SCROOP.

Il est vrai, seigneur; leur paix est faite avec lui.

RICHARD.

O les scélérats! Point de miséricorde pour eux, et l'enfer est leur salaire. Vils reptiles accoutumés à flatter le premier venu! Serpens réchauffés sur mon cœur, et qui me percent le sein! Trois infames traîtres, plus détestables mille fois que le traître Judas! Ils ont fait leur paix! Que le redoutable enfer exerce une guerre éternelle sur leurs ames impures, pour ce lâche attentat!

SCROOP.

La tendre amitié, je le vois, change de nature et se tourne en haine mortelle. — Révoquez vos malédictions sur leurs ames : ils ont fait leur paix en donnant leurs têtes, et non pas leurs mains. Ceux que vous maudissez ont reçu le coup le plus cruel de la main de la mort, et sont gisans maintenant dans le sein de la terre.

AUMERLE.

Est-ce que Bushy, Green et le comte de Wiltshire sont morts?

SCROOP.

Oui, tous trois ont laissé leurs têtes sur un échafaud, à Bristol.

AUMERLE.

Où est le duc mon père avec ses troupes?

RICHARD.

N'importe où il est!.... Que personne ne me parle de consolation. Entretenons-nous de tombeaux, de vers qui rongent et d'épitaphes funèbres; que la poussière soit notre papier, et de nos yeux en pleurs écrivons le chagrin sur le sein de la terre; choisissons nos exécuteurs testamentaires, et dictons nos dernières volontés. Et cependant, non;—car que pourrions-nous léguer... que le cadavre d'un roi détrôné à la terre? Nos états, notre vie, tout appartient à Bolingbroke, et il n'est plus rien que nous puissions dire à nous, que la mort, et cet étroit et dernier vêtement d'argile qui embrasse et couvre nos ossemens. Au nom du ciel, asseyons-nous sur la terre, et repassons les tristes histoires de la mort des rois. Combien de monarques détrônés! Combien de tués dans la guerre! D'autres, sans cesse obsédés des fantômes de ceux qu'ils avaient dépossédés; d'autres, empoisonnés par leurs propres femmes; d'autres, égorgés dans les bras du sommeil; tous assassinés! La mort a établi sa cour dans le cercle de cette couronne qui ceint le front mortel d'un roi : c'est là que siége son sceptre, et qu'elle se rit de la grandeur, et qu'elle insulte à la vaine majesté; elle lui accorde un souffle de vie, une courte scène pour jouer le monarque, se faire redouter et tuer d'un regard, l'enivrant d'orgueil et d'une sotte présomption, — comme si cette chair, qui entoure et défend notre vie, était d'un bronze impénétrable! et bientôt, après s'être amusée un moment, elle finit la farce; d'un petit poinçon elle traverse ce rempart de chair... et adieu le roi. Couvrez vos têtes, et n'insultez pas par ces profonds hommages une masse fragile de chair et de sang. Bannissez le respect, les formalités, les cérémonies, tous ces vains égards transmis par la coutume. Vous vous êtes mépris, vous m'avez méconnu

(1) Doublement fatal, parce que les feuilles de l'if sont venimeuses, et que le bois en est employé pour les instrumens homicides.

WARBURTON.

jusqu'à présent : je vis de pain comme vous; je sens, comme vous, les besoins; je sens l'amer chagrin; j'ai besoin d'amis, comme vous. Sujet de toutes ces nécessités, comment pouvez-vous me dire que je suis un roi?

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE.

Seigneur, l'homme sage ne déplore jamais les maux présens; il emploie le présent à éviter d'en déplorer d'autres dans l'avenir. Redouter ainsi votre ennemi, et laisser la crainte opprimer votre force, c'est fortifier de votre faiblesse la puissance de votre ennemi; et par là votre folle douleur combat contre vous-même. — Craindre, et être tué!... Il ne vous arrivera rien de pis en combattant... Combattre et mourir, c'est rendre la mort que l'on reçoit, et détruire le destructeur; au lieu que mourir en tremblant, c'est céder en esclave à la mort le tribut de sa vie.

AUMERLE.

Mon père a quelques troupes. Informez-vous où il est, et apprenez à tirer d'un seul membre la force du corps entier.

RICHARD.

Tes reproches sont justes. — Superbe Bolingbroke, je vais me mesurer avec toi dans ce jour fatal, qui va décider notre sort. Cet accès de terreur est tout à fait dissipé. — Il doit être aisé de reprendre son bien. — Dis-moi, Scroop, où est notre oncle avec ses troupes? Homme, réponds-moi avec douceur, quoique tes regards soient sinistres.

SCROOP.

L'on juge par la couleur du ciel de l'état présent et prochain du jour; de même vous pouvez voir à mes yeux tristes et abattus que ma langue n'a à vous faire qu'un plus triste récit. Je joue ici le rôle d'un bourreau, qui prolonge lentement vos douleurs, en gardant pour le dernier le trait le plus cruel. — Votre oncle York s'est joint à Bolingbroke; toutes vos places fortes du nord se sont rendues à lui, et toute votre noblesse des provinces du midi est en armes sous ses drapeaux.

RICHARD.

Tu en as dit assez. — Malédiction sur toi, cruel cousin, qui m'as arraché la douceur que j'étais près de goûter dans le désespoir! Que dis-tu à présent? Quelle ressource avons-nous maintenant? Par le ciel, je haïrai d'une haine éternelle quiconque m'exhortera davantage à me consoler. Allons au château de Flint. J'y veux mourir de ma douleur. On verra un roi, esclave du malheur, se soumettre en roi au malheur. Congédiez les troupes qui me restent; et qu'ils aillent labourer la terre, qui leur offre encore quelques espérances. Pour moi, il ne m'en reste plus. — Que personne ne me parle pour changer mon dessein : tout conseil est vain.

AUMERLE.

Mon souverain, un mot.

RICHARD.

Celui qui me blesse de ses trompeuses flatteries m'offense doublement. — Licenciez ceux qui me suivent. Qu'ils fuient loin de la nuit affreuse où Richard est plongé, vers la lumière éclatante qui éclaire Bolingbroke.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

LE CAMP DE BOLINGBROKE DEVANT LE CHATEAU DE FLINT.

Entrent BOLINGBROKE, YORK, NORTHUMBERLAND et suite, avec des tambours et des bannières.

BOLINGBROKE.

Ainsi, nous apprenons par cet avis que les Gallois sont dispersés, et que Salisbury est allé joindre le roi, qui vient tout récemment de débarquer sur cette côte avec quelques amis intimes.

NORTHUMBERLAND.

Voilà une bonne et agréable nouvelle, seigneur! Richard est donc venu cacher sa tête assez près de ces lieux?

YORK.

Il serait décent que le lord Northumberland voulût bien dire *le roi Richard*.—O jour de calamité, où le souverain légitime et sacré est obligé de cacher sa tête!

NORTHUMBERLAND.

Votre grace m'interprète mal : c'était pour abréger que j'avais omis le titre.

YORK.

Il fut un temps où, si vous aviez osé abréger ainsi, il vous aurait, pour tant de licence, raccourci de toute la tête.

BOLINGBROKE.

Oncle, ne prenez pas les choses plus mal que vous ne le devez.

YORK.

Et vous, mon cher cousin, ne vous avancez pas plus loin que vous ne devez, de peur de vous égarer. Le ciel est au-dessus de votre tête.

BOLINGBROKE.

Je le sais, mon oncle; et je ne m'oppose point, moi, à ses volontés. — Mais qui vient ici? (Entre Percy.) Soyez le bienvenu, Henri. Eh bien! est-ce que cette forteresse ne se rendra point?

PERCY.

Une force royale, milord, vous en défend l'entrée.

BOLINGBROKE.

Comment, royale! Elle ne renferme point de roi.

PERCY.

Oui, milord: elle renferme un roi. Le roi Richard est enfermé dans cette enceinte d'argile et de pierres que vous voyez là-bas; et avec lui sont le lord Aumerle, le lord Salisbury, Sir Stephen Scroop; et de plus, un prêtre, qui est un prélat respectable; son nom, je n'ai pu le savoir.

NORTHUMBERLAND.

Il y a apparence que c'est l'évêque de Carlisle.

BOLINGBROKE à Northumberland.

Noble lord, avancez près des murs de cet antique château; que l'airain de la trompette éclatante annonce, au travers de ses ruines, un pourparler, et portez au roi ce message: « Henri de » Bolingbroke, prosterné sur ses genoux, baise » avec respect la main du roi Richard, et envoie » à sa majesté l'assurance de son hommage, et de » la foi loyale de son cœur. Je viens ici mettre à » ses pieds mes armes et mes forces; pourvu que » le rappel de mon bannissement soit prononcé, » et que mes domaines me soient restitués, pour » en jouir en liberté. Sinon, j'userai de l'avantage » de ma puissance, et j'arroserai la poussière de » l'été de torrens de sang, tiré des flancs des An- » glais égorgés. Mais combien il en coûterait au » cœur de Bolingbroke d'être forcé de noyer dans » le sang la face riante et fleurie de ce beau royaume » de Richard, c'est ce que lui prouveront mon » humble soumission et mon tendre dévouement. » — Allez, portez-lui ces paroles; tandis que nous, nous allons avancer sur les tapis de cette plaine verdoyante. — Marchons sans faire entendre le bruit menaçant des tambours, afin que nul obstacle ne traverse le succès de notre négociation, qui va s'entamer du haut des murs ruineux de ce château. — Je présume que la rencontre du roi Richard et de nous ne sera ni moins violente, ni moins terrible, que celle de deux élémens ennemis, lorsque le feu et l'eau, dans leur choc formidable, déchirent à grand bruit le front nébuleux du firmament. Qu'il soit le feu, je serai l'eau qui cède; que la rage soit de son côté, tandis que je répandrai sur la terre la pluie de mes eaux; sur la terre, et non sur lui. Marchons en avant, et observons quelle sera la contenance du roi Richard.

(La trompette sonne pour demander un pourparler et une autre répond de l'intérieur de la forteresse. Fanfare. Le roi Richard paraît sur les remparts, suivi de l'évêque de Carlisle, d'Aumerle, de Scroop et de Salisbury.)

YORK.

Voyez, voyez: le roi Richard paraît lui-même, comme le soleil rougissant et mécontent, à la porte enflammée de l'orient, lorsqu'il voit les nuages jaloux se préparer à ternir sa gloire, et à souiller son brillant passage à l'occident. Cependant il a toujours la contenance d'un roi. Voyez: son œil, aussi brillant que celui de l'aigle, donne à son front plus d'éclat et de majesté. Hélas! quel dommage qu'aucune offense défigurât jamais ce front auguste et gracieux!

RICHARD à Northumberland.

Nous sommes étonné, et nous nous sommes long-temps arrêté pour attendre que ton genou respectueux fléchît devant nous, qui croyons être ton légitime souverain. Si nous le sommes, comment oses-tu oublier de payer l'hommage que tu dois à notre présence? Si nous ne le sommes pas, montre-nous quand la main de Dieu nous a dépossédé de l'autorité dont il nous avait établi économe; car nous savons que nulle main de chair et de sang ne peut saisir notre sceptre sacré, sans qu'elle le profane, le vole et l'usurpe. Et quoique tu penses que tous mes sujets, imitant votre exemple, m'ont arraché leurs cœurs en les séparant du nôtre, et que nous sommes abandonné et dénué d'amis, apprends aussi que mon maître, le Dieu tout-puissant, assemble dans les airs, en notre faveur, des armées de nuages pestilentiels, qui frapperont vos enfans encore à naître, et les puniront de ce que leurs pères ont osé lever leurs mains vassales contre la tête de leur roi, et attenter à la gloire de mon auguste couronne. Dis à Bolingbroke (car je crois que c'est lui que j'aperçois là-bas) que chaque pas qu'il fait dans mes

états est un crime, une trahison. Il vient ouvrir le testament sanglant de la guerre; mais avant que la couronne, où visent ses regards, repose en paix sur sa tête, que de mères verront les crânes amoncelés de leurs fils attrister la riante surface de ces champs! L'heureuse paix gémira foulée sous les pieds de la guerre, et ces vastes plaines regorgeront du sang anglais le plus pur et le plus fidèle.

NORTHUMBERLAND.

Le roi des cieux ne permettra pas que jamais vos sujets arment ainsi leurs mains barbares pour fondre sur le roi notre souverain. Votre illustre et généreux cousin vous baise humblement la main, et il jure, par la tombe honorable qui couvre les cendres de votre royal aïeul, par la royale noblesse de votre sang, dont la source commune s'est partagée entre vous deux et coule dans vos veines; par le bras inanimé du belliqueux Gaunt, par sa gloire et son honneur personnel, qui vaut seul toutes les paroles et tous les sermens, que son retour dans ce royaume n'a d'autre but que de réclamer son illustre héritage, et de vous demander à genoux ses droits et leur libre jouissance. Dès qu'une fois votre majesté aura souscrit à sa demande, aussitôt il rend à la rouille du repos ses armes brillantes, ses rapides coursiers à leurs étables, et son cœur au fidèle service de votre majesté. Voilà ce qu'il jure d'observer, comme il est prince et juste. Et moi, j'en suis le garant, sur ma foi de noble.

RICHARD.

Northumberland, dis-lui: « Voici la réponse du roi. Son noble cousin sera le bienvenu, et toutes ses justes demandes seront satisfaites sans contradiction; et dans les termes les plus gracieux, que tu sauras bien trouver, assure-le de mes tendres sentimens. » (A Aumerle.) Je m'avilis moi-même, cousin, n'est-il pas vrai, en montrant tant de faiblesse, et en parlant avec tant de douceur? Rappellerai-je Northumberland, et enverrai-je un défi au traître, avec la résolution de mourir?

AUMERLE.

Non, non, mon bon souverain: combattons avec des paroles de douceur, jusqu'à ce que le temps nous prête des amis, et ces amis le secours de leurs épées.

RICHARD.

O Dieu! ô Dieu! faut-il que ma bouche, qui a prononcé l'arrêt du bannissement contre ce sujet hautain, que je vois dans la plaine, le révoque aujourd'hui avec des paroles si douces! Oh! que ne suis-je aussi grand que l'est ma douleur; ou que je fusse au-dessous du titre que je porte; que je pusse oublier ce que j'ai été; ou ne pas me souvenir de ce que je suis à présent! Te gonfles-tu, cœur orgueilleux! Je te donnerai la liberté de battre, puisque des ennemis ont la liberté de nous battre, toi et moi.

AUMERLE.

Voilà Northumberland, que Bolingbroke renvoie vers nous.

RICHARD.

Quel parti doit prendre le roi maintenant? Faut-il qu'il se soumette? Eh bien, le roi se soumettra. Faut-il qu'il soit déposé? Le roi se laissera déposer. Faut-il qu'il perde le titre de roi? Au nom de Dieu, que ce nom soit anéanti! Je vais changer mes diamans contre un chapelet, mes palais somptueux contre un ermitage, la pourpre qui me couvre contre la bure du mendiant, mes coupes d'or pour une tasse de bois, mon sceptre pour un bâton de palmier, tous mes sujets pour une couple de grossières statues de saints, et mon vaste royaume pour l'espace d'un tombeau, pour un étroit et obscur tombeau. — Ou peut-être serai-je enseveli dans le grand chemin, sous quelque route publique et fréquentée, où le pied de mes sujets pourra à chaque minute marcher sur la tête de leur souverain; car ils foulent mon cœur aux pieds, à présent que je vis; une fois enseveli, pourquoi ne fouleraient-ils pas ma tête? Aumerle, tu pleures! Mon sensible cousin! — De nos larmes méprisées nous susciterons une tempête furieuse; elles et nos soupirs détruiront la moisson de l'été, et feront naître la famine dans cette terre révoltée; ou bien nous ferons-nous un jeu de nos maux, et prendrons-nous nos larmes pour le sujet de quelque joli pari, comme de les répandre sur une seule place jusqu'à ce qu'elles nous aient creusé une couple de tombeaux dans la terre, et que là, couchés tous deux, on y puisse graver: *Là gisent deux parens, qui se sont creusé leur tombeau des larmes de leurs yeux?* Ce mal ne ferait-il pas bien? — Bien, bien, je vois que je ne parle que d'une manière oiseuse, et que vous vous moquez de moi. (Northumberland s'avance.) Très puissant prince, lord Northumberland, que dit le roi Bolingbroke? Sa majesté veut-elle permettre à Richard de vivre jusqu'à ce que Richard meure?

Ce profond salut m'annonce que Bolingbroke répond : *oui.*

NORTHUMBERLAND.

Monseigneur, il vous attendra dans la cour basse du palais, pour conférer avec vous : vous plaît-il de descendre?

RICHARD.

Je descends, je descends comme le brillant Phaéton hors d'état de gouverner ses coursiers indociles. (Northumberland se retire vers Bolingbroke.) Dans la cour basse, dans la cour basse, où les rois s'abaissent jusqu'à venir à l'invitation des traîtres, et à leur faire grace! Dans la cour basse! Descends! A bas, cour! à bas, roi! car les hiboux de la nuit crient là où les alouettes devraient s'élever en chantant.

(Le roi et les lords descendent des remparts.)

BOLINGBROKE.

Que dit sa majesté?

NORTHUMBERLAND.

La douleur et le chagrin, dont son cœur est plein, le font parler comme un frénétique! Cependant il vient vers vous.

(Entrent en bas Richard et autres.)

BOLINGBROKE.

Tenez-vous tous à l'écart, et montrez le plus grand respect pour sa majesté. (Fléchissant un genou en terre.) Mon gracieux souverain...

RICHARD.

Noble cousin, vous abaissez trop votre grandeur, en courbant votre genou jusque sur la poussière de la terre, étonnée de le sentir. J'aimerais bien mieux que mon cœur sentît l'effet de votre amitié, que de voir ce respectueux hommage qui blesse mes yeux. Levez-vous, cousin, levez-vous : quoique vos genoux s'abaissent si bas, votre cœur s'élève, je le sais, au moins à cette hauteur.

(Portant la main à sa tête.)

BOLINGBROKE.

Mon gracieux souverain, je ne viens que pour réclamer mes biens.

RICHARD.

Vos biens sont à vous, et je suis à vous aussi moi, et tout est à vous!

BOLINGBROKE.

Soyez à moi, mon très redouté souverain, autant que mes fidèles services mériteront votre affection.

RICHARD.

Vous la méritez bien. — C'est la bien mériter, que de connaître le moyen le plus sûr et le plus fort pour la gagner. — Oncle, donnez-moi votre main : allons, séchez vos larmes. Les larmes prouvent l'amitié, mais elles ne sont pas un remède. — Cousin, je suis trop jeune pour être votre père, quoique vous soyez assez vieux pour être mon héritier : ce que vous voulez avoir, je vous le donnerai, et de bonne grace; car il faut faire de bonne grace ce que la force nous contraindrait de faire. — Marchons vers Londres. — Le voulez-vous, cousin?

BOLINGBROKE.

Oui, mon bon seigneur.

RICHARD.

Alors, je ne dois pas dire non.

(Fanfare. — Ils sortent.)

SCÈNE IV.

LANGLEY.

Entrent LA REINE et deux DAMES.

LA REINE.

Que pourrions-nous imaginer, dans ce jardin, pour distraire mon ame des noires inquiétudes qui l'accablent?

UNE DES DAMES.

Madame, nous jouerons aux boules.

LA REINE.

Non, ce jeu me ferait songer que le monde est plein d'inégalités et d'obstacles, et que ma fortune, détournée de son cours, roule vers sa ruine.

LA DAME.

Madame, la danse vous plairait-elle mieux?

LA REINE.

Je ne prendrais aucun plaisir aux pas mesurés de la danse, lorsque mon pauvre cœur est en proie à un chagrin sans mesure. Ainsi, jeune fille, point de danse; tout autre jeu, plutôt.

LA DAME.

Eh bien, nous conterons des histoires.

LA REINE.

Tristes, ou joyeuses?

LA DAME.

L'un et l'autre, madame.

LA REINE.

Ni l'un, ni l'autre, jeune fille; si elles étaient gaies, elle ne serviraient qu'à me rappeler mes peines, à moi, qui n'ai nulle joie dans le cœur. Si elles étaient tristes, elles ne feraient qu'ajouter plus de chagrin encore à mon manque de joie. Je n'ai pas besoin de répéter ce que j'ai; et ce qui me manque, il ne sert à rien de s'en plaindre.

LA DAME.

Madame, je chanterai.

LA REINE.

Il est heureux que tu aies sujet de chanter: mais tu me plairais bien davantage si tu voulais pleurer.

LA DAME.

Je pleurerais, madame, si mes larmes pouvaient vous soulager.

LA REINE.

Et si les larmes pouvaient me soulager, je pleurerais aussi, moi, et je n'emprunterais pas une larme de vous. Mais, cessons. — Voici les jardiniers : enfonçons-nous sous l'ombrage de ces arbres. (Entrent un jardinier et deux garçons.) Je gage ma vie contre un cent d'épingles qu'ils vont parler de l'état; car tout le monde en parle, dans le moment d'une révolution. Les grandes calamités sont toujours précédées par des murmures publics, plaintifs et désastreux.

(La reine et les dames se retirent.)

LE JARDINIER.

Va étayer là-bas ce malheureux abricotier, dont les fruits, comme des enfans ingrats et indociles, font ployer leur père sous l'oppression de leur poids excessif; donne quelque appui à ses branches abaissées jusqu'à terre. — Et toi, va faire justice de ces rejetons trop abondans; tranche leur tête, qui s'élève trop et domine sur notre république. Tout doit être de niveau dans notre gouvernement. — Tandis que cette tâche vous occupera tous deux, moi je vais extirper ces herbes sauvages et nuisibles, qui volent, sans aucun profit, à la terre des sucs qui appartiennent aux fleurs salutaires.

UN DES GARÇONS.

Pourquoi prétendrions-nous, dans l'espace de cette étroite enceinte, entretenir des lois, des proportions constantes, et montrer en tout le modèle d'un état réglé, lorsque notre vaste verger, que la mer enclôt, le royaume entier est rempli de ronces; que ses plus belles fleurs sont étouffées, que ses arbres fruitiers sont négligés, ses haies ruinées, ses parterres défigurés, et ses plantes utiles dévorées par les chenilles?

LE JARDINIER.

Sois tranquille. Celui qui a souffert tout ce désordre au printemps, se trouve aujourd'hui à la saison de la chute des feuilles. Les tiges malfaisantes qu'il protégeait de son auguste et vaste ombrage, et qui le dévoraient en paraissant l'appuyer, sont arrachées jusqu'à la racine par Bolingbroke : je désigne ici le comte de Wiltshire, Green et Bushy.

LE GARÇON.

Comment? est-ce qu'ils sont morts?

LE JARDINIER.

Ils sont morts, et Bolingbroke a saisi le roi dissipateur. Quelle chose déplorable, qu'il n'ait pas soigné et cultivé son royaume, comme nous avons fait ce jardin! Nous, dans certaine saison de l'année, nous blessons du fer la tendre racine de nos arbres, de crainte que regorgeant de séve et de sucs nourriciers, ils ne périssent de l'excès de leurs richesses. S'il en eût usé de même avec les grands et les ambitieux, ils auraient pu vivre pour être utiles, et lui pour jouir des fruits de leur obéissance. Nous élaguons toutes les branches superflues, pour conserver la vie aux rameaux féconds : s'il l'eût fait, il porterait encore la couronne, que son oisive indolence et son luxe ruineux ont fait tomber de sa tête.

LE GARÇON.

Quoi? croyez-vous que le roi sera déposé?

LE JARDINIER.

Il est déjà soumis et abattu, et il y a toute apparence qu'il sera déposé. La nuit dernière il est venu des lettres à un ami de la maison du bon duc d'York, qui annoncent de tristes nouvelles.

LA REINE.

Oh! je suis suffoquée, jusqu'à mourir, de mon silence : il faut que je parle. (Elle sort de sa retraite.) Toi, vieillard établi pour soigner ces jardins, et qui me rappelles le vieux Adam, comment ta langue téméraire ose-t-elle redire ces fâcheuses nouvelles? Quelle Ève, quel serpent t'a séduit, pour t'exposer à mériter ta chute et à renouveler sur ta tête la malédiction lancée sur le père des humains? Pourquoi dis-tu que le roi Richard est déposé? Oses-tu, toi, qui n'es guère plus que cette vile poussière, présager sa chute du trône? Dis-moi,

où, quand et comment ces nouvelles te sont-elles parvenues? Parle, misérable que tu es.

LE JARDINIER.

Madame, pardonnez; je n'ai guère de plaisir à répéter ces nouvelles; mais ce que je dis est la vérité. Le roi Richard est sous la main terrible de Bolingbroke. Leur fortune à tous deux est pesée dans la balance. Du côté de votre époux, il n'y a que lui seul, et quelques frivolités qui le rendent encore plus léger; mais du côté du grand Bolingbroke sont avec lui tous les pairs de l'Angleterre, et avec ce surpoids il emporte le roi Richard. Faites-vous conduire à Londres, et vous y verrez la vérité de ce que je dis; je ne fais que répéter ce que tout le monde sait.

LA REINE.

O adversité, dont le vol est si rapide, n'est-ce pas à moi qu'appartenaient les prémices de ton sinistre message? Et je suis la dernière à en être informée! Oh! tu ne me sers que la dernière, parce que tu sais que c'est moi qui dois conserver le plus long-temps dans mon sein ton trait douloureux. Venez, mesdames; allons trouver à Londres le roi de Londres dans l'infortune. — O ciel! suis-je née pour cette affreuse destinée, pour que ma tristesse et mon deuil rehaussent le triomphe du superbe Bolingbroke! — Jardinier, pour m'avoir annoncé ces désastreuses nouvelles, je voudrais que les plantes que tu greffes ne prospérassent jamais.

(Elle sort avec les dames.)

LE JARDINIER.

Pauvre reine! S'il dépendait de là que tu fusses moins malheureuse, je voudrais que mon art fût soumis à ta malédiction. — Ici elle laissa tomber une larme; ici, en cet endroit, je veux planter une touffe de rue, herbe amère de grace; la rue, qui exprime la compassion, se verra bientôt ici en mémoire d'une reine en larmes (1).

(Le jardinier sort avec les garçons.)

(1) M. Guizot a passé les six derniers mots. On lit dans le texte: *Rue, even for ruth.* Le premier de ces mots a le même sens que le dernier; en effet, *ruth* (compassion) vient de *rue* (déplorer). L'on donnait à la rue le nom d'herbe de grace, parce qu'on l'employait comme aspersoir pour l'eau bénite.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Londres. Le Parlement.

Entrent BOLINGBROKE, AUMERLE, NORTHUMBERLAND, PERCY, FITZWATER, SURREY, L'ÉVÊQUE DE CARLISLE, L'ABBÉ DE WESTMINSTER, UN HÉRAUT, DES OFFICIERS et BAGOT.

BOLINGBROKE.

Qu'on fasse avancer Bagot. — Allons, Bagot, parle librement, et dis ce que tu sais de la mort du noble Glocester. Quel homme en a tramé le complot avec le roi? Quelle main s'est chargée d'exécuter cet ordre sanguinaire, et de trancher, avant le temps, le fil de ses jours?

BAGOT.

Faites paraître devant ma face le lord Aumerle.

BOLINGBROKE.

Cousin, avancez, et envisagez cet homme.

BAGOT.

Lord Aumerle, je vous connais assez de fran-

chise et d'audace pour dédaigner de désavouer ce que votre bouche a une fois déclaré. Dans ces temps affreux, où l'on complota la mort de Glocester, je vous ai entendu dire : « Mon bras n'est-il pas assez long pour atteindre du sein de la cour d'Angleterre, à Calais, jusqu'à la tête de mon oncle? » Parmi plusieurs autres propos que vous avez tenus dans ce temps-là même, je vous ai ouï dire que vous refuseriez l'offre de cent mille écus plutôt que de consentir au retour de Bolingbroke, ajoutant encore que le plus grand bonheur de ce royaume serait sa mort.

AUMERLE.

Princes, et vous, illustres lords, quelle réponse dois-je faire à cet homme de néant? Faudra-t-il que je déshonore l'étoile illustre de ma naissance, en descendant jusqu'à lui, pour châtier son insolence? Il le faut cependant, ou consentir à voir mon honneur flétri par l'accusation de sa bouche calomnieuse. — Voilà mon gage. C'est pour toi le sceau de la mort, et il te marque pour l'enfer. — Et je soutiendrai que ce que tu viens d'avancer est faux, aux dépens de ton vil sang, qui n'était pas digne de ternir l'éclat de mon épée de chevalier.

BOLINGBROKE.

Arrête, Bagot, je te défends de le relever.

AUMERLE.

Hors un seul homme, je voudrais que le plus illustre de cette assemblée m'eût fait cette insulte.

FITZWATER.

Si ta valeur tient si fort à l'égalité, voilà mon gage, Aumerle, que j'oppose au tien. Par ce pur soleil qui nous éclaire tous deux, je t'ai entendu dire, et tu t'en faisais gloire, que tu étais l'auteur de la mort du noble Glocester. Si tu le nies, tu profères le plus grand des mensonges; et avec le fer de cette épée, je ferai rentrer ton mensonge dans le cœur où il a été forgé.

AUMERLE.

Lâche, tu n'oserais vivre jusqu'au jour de ce combat.

FITZWATER.

Par mon ame! je voudrais que ce fût à l'heure même.

AUMERLE.

Fitzwater, tu viens de dévouer ton ame à l'enfer.

PERCY.

Tu mens, Aumerle. Son honneur est aussi pur dans ce défi, qu'il est vrai que tu mens à la vérité, et je jette à tes pieds mon gage, prêt à te le prouver, jusqu'au dernier souffle de ma vie mortelle. Relève-le, si tu l'oses!

AUMERLE.

Si je ne le relève pas, puisse ma main se gangrener et ne jamais lever le fer vengeur sur le casque brillant de mon ennemi.

UN AUTRE LORD.

Parjure Aumerle! Et moi aussi, je défie ton courage, et je te provoque par autant de démentis que j'en pourrais entasser dans tes oreilles perfides entre deux soleils. Voilà mon honneur engagé : mets-le à l'épreuve, si tu l'oses.

AUMERLE.

Qui de vous encore veut m'attaquer? Par le ciel! je vous défierai tous : je n'ai qu'un cœur; mais il a vingt courages, pour faire face à vingt d'entre vous.

SURREY.

Lord Fitzwater, je me souviens très bien encore du temps où vous vous entreteniez ensemble, Aumerle et vous.

FITZWATER.

Vous avez raison : vous étiez présent, et vous pouvez me servir ici de témoin que je dis la vérité.

SURREY.

Ce que vous dites, j'en jure par le ciel, est aussi faux que le ciel est pur.

FITZWATER.

Surrey, tu mens.

SURREY.

Enfant sans honneur, ce démenti sera confié à mon épée, et tu sentiras son fer vengeur jusqu'à ce qu'il te laisse aussi immobile sous la terre que l'est le crâne de ton père; et pour preuve, voilà mon gage jeté. Relève-le, et accepte le combat, si tu l'oses.

FITZWATER.

Insensé, quelle imprudence à toi d'irriter un lion déjà furieux! Comme j'ose manger, boire, respirer et vivre, j'oserai affronter Surrey dans un désert, et lui rejeter au visage, dans des flots de mépris, son indigne mensonge : voilà ma parole engagée à te punir comme tu le mérites. — Comme j'espère prospérer dans ce monde encore nouveau pour moi, Aumerle est coupable de ce que lui reproche mon loyal défi; de plus, j'ai encore ouï

dire à Norfolk, banni, que c'est toi, Aumerle, qui as envoyé deux de tes gens pour assassiner le noble duc à Calais.

AUMERLE.

Que quelque ame honnête me prête un gage, que je puisse jeter encore pour prouver que Norfolk ment. En voici un que je jette, dans le cas où Norfolk serait rappelé pour défendre son honneur.

BOLINGBROKE.

Tous ces défis resteront en suspens jusqu'au retour de Norfolk; il sera rappelé, et quoiqu'il soit mon ennemi, il sera rétabli dans tous ses biens et ses domaines, et à son arrivée, nous le forcerons de justifier son honneur contre Aumerle.

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE.

Jamais on ne verra ce jour honorable. — Norfolk, qui depuis a été banni, a vingt fois combattu pour Jésus-Christ. Long-temps il a porté, dans les champs glorieux des chrétiens, l'étendard de la croix contre les Maures, les Turcs et les Sarrasins. Fatigué de ses travaux guerriers, il s'est retiré en Italie; et là, à Venise, il a rendu son corps à la terre de ces belles contrées, et son ame pure à Jésus-Christ, son maître, après avoir milité tant d'années sous ses drapeaux.

BOLINGBROKE.

Quoi, prélat, Norfolk est mort?

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE.

Aussi sûr que je vis, milord.

BOLINGBROKE.

Qu'une heureuse paix conduise son ame dans le sein du patriarche Abraham! Lords appelans, vos défis resteront suspendus, jusqu'à ce que nous vous assignions les jours où vous viderez cette querelle.

(Entre York avec sa suite.)

YORK.

Noble duc de Lancastre, je viens vers vous de la part du malheureux Richard : ce roi dépouillé vous adopte pour son héritier, et cède volontairement son sceptre illustre à vos royales mains. Montez sur le trône où votre naissance vous appelle; et, vive Henri, le quatrième du nom!

BOLINGBROKE.

Au nom de Dieu, je vais monter sur le trône royal.

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE.

Que Dieu vous en préserve! — Ce que je vais oser dire en votre auguste présence pourra vous déplaire; mais le rôle qui me convient le mieux est celui de la vérité. Si Dieu voulait qu'il y eût dans cette illustre assemblée un homme assez grand pour être le juge légitime du noble Richard, son élévation même et la vraie noblesse lui apprendraient à s'interdire une injustice aussi criminelle. Quel sujet peut prononcer la condamnation de son roi, et qui de ceux qui siégent ici n'est pas sujet de Richard? Les voleurs ne sont jamais condamnés sans être appelés pour être entendus, quelque évidente que soit en eux l'apparence du crime; et l'image de la majesté de Dieu, son représentant sur la terre, son auguste lieutenant, élu, couronné, consacré, et possesseur du trône depuis tant d'années, sera jugé par son sujet, son inférieur, et cela sans même être présent! O Dieu! ne permets pas que dans un climat chrétien des hommes civilisés donnent au monde l'exemple d'un attentat si odieux et si criminel! Je parle à des sujets, et c'est un sujet qui parle, animé par l'inspiration du ciel à prendre hardiment la défense de son roi. Milord d'Hereford, qui est ici présent, et que vous appelez roi, est un traître au roi légitime du superbe d'Hereford. Si vous le couronnez, je vous prédis que le sang anglais engraissera cette terre, et que les générations futures seront punies pour cet insigne forfait. La paix ira établir son doux empire chez les Turcs et les infidèles; et dans cette île, son séjour naturel, la guerre armera les familles contre les familles, les parens contre les parens. Le tumulte, le désordre, les horreurs, les alarmes et la révolte habiteront dans ce royaume, et cette terre, blanchie des ossemens entassés de ses habitans, sera nommée *le champ du sang*. Oh! si vous élevez cette maison royale contre cette maison royale, vous ouvrez une source à la division la plus fatale qui jamais ait désolé cette terre maudite. Prévenez ce malheur, opposez-vous à cette injustice; que jamais elle ne s'accomplisse, si vous ne voulez pas que les enfans de vos enfans crient contre vous : *Malédiction sur nos pères!*

NORTHUMBERLAND.

Vous avez parlé à merveille, monsieur; et, pour salaire de votre éloquence, nous vous arrêtons ici, comme coupable de haute trahison. — Milord de Westminster, chargez-vous de veiller sur sa personne jusqu'au jour de son procès. — Vous plaît-il, lords, d'accorder aux communes leur requête?

BOLINGBROKE.

Qu'on introduise ici Richard, afin qu'il abdique publiquement; alors nous aurons procédé dans les formes, et nous serons à l'abri de tout reproche.

YORK.

Je vais me charger de l'amener.

(Il sort.)

BOLINGBROKE.

Vous, lords, qui êtes ici arrêtés de notre autorité, donnez vos cautions de vous représenter au jour où vous serez sommés de répondre. (A Carlisle.) Nous devons peu à votre affection pour nous, et nous comptions peu aussi sur votre appui.

(Rentre York avec le roi Richard.)

RICHARD.

Hélas, pourquoi faut-il que je paraisse devant un roi, avant que j'aie pu encore me dépouiller des sentimens d'un roi, et perdu la fierté d'un trône où j'ai long-temps régné? Je n'ai pu sitôt apprendre à flatter, à supplier, à fléchir le genou. Donnez à mon chagrin le temps de me familiariser avec cet abaissement. Cependant je me rappelle bien encore les traits de ces personnages...... Ne furent-ils pas mes sujets? ne m'ont-ils pas dit plusieurs fois : *Hommage et respect au roi!* C'est ainsi que Judas salua Jésus-Christ; mais lui, dans douze disciples, n'en trouva qu'un de perfide, et moi, dans douze mille sujets, je ne trouve pas un seul ami. Dieu sauve le roi! — Personne ne dira-t-il *amen?* Suis-je à la fois le clerc et le prêtre? Eh, bien! *Amen.* Dieu sauve le roi! quoique ce ne soit pas moi; et *amen* encore si le ciel pense que c'est moi. — Pour remplir quelle fonction m'amène-t-on ici?

YORK.

Pour accomplir ce que de ta libre volonté ta majesté fatiguée a fait offrir : la cession de ta grandeur et de ta couronne à Henri Bolingbroke.

RICHARD.

Donne-moi la couronne. — La voilà, cousin, saisis la couronne. Ma main la tient de ce côté; toi, que ta main la prenne de l'autre. — Maintenant cette couronne d'or est pareille à un puits profond possédant deux seaux qui se remplissent l'un l'autre; le vide danse toujours dans l'air, l'autre est en bas, caché et plein d'eau : ce seau d'en bas et rempli de larmes, c'est moi, m'abreuvant de larmes, tandis que vous vous élevez en haut.

BOLINGBROKE.

J'avais cru que vous abdiquiez volontairement.

RICHARD.

Ma couronne, oui; mais mes chagrins me restent toujours. Vous pouvez me déposer de mes titres et de ma grandeur, mais non de mes chagrins; j'en suis toujours roi.

BOLINGBROKE.

Vous me donnez une partie de vos soucis avec votre couronne.

RICHARD.

Les soucis dont vous vous chargez ne détruisent pas les miens. Mon souci est la perte du souci qui a fait long-temps mon souci. Votre souci est le gain du souci causé par un nouveau souci. Les soucis que je donne, je les garde, quoique je les aie cédés : ils suivent la couronne, cependant ils restent avec moi.

BOLINGBROKE.

Êtes-vous satisfait d'abdiquer la couronne?

RICHARD.

Oui, non; non, oui; car je ne dois être rien (1). Ainsi donc non, non, car je te résigne ce que je suis. — Maintenant, écoutez-moi, et voyez-moi me dépouiller moi-même. Je décharge ma tête du poids de cette lourde couronne, et mon bras du fardeau de ce sceptre; j'arrache de mon cœur l'orgueil des rois et le doux plaisir de commander; j'efface, avec mes larmes, le sacré caractère que m'imprima l'onction sainte; je rejette ma couronne de ma propre main; j'abjure, de ma propre bouche, ma grandeur sacrée, et ma voix délie tous mes sujets de leurs sermens; je renonce à la pompe et à la majesté royale; je rétracte tous mes actes de souveraineté, tous mes décrets, toutes mes lois. Que Dieu pardonne tous les sermens qui m'ont été jurés et qui sont violés! Que Dieu conserve inviolables tous les sermens qui sont faits pour toi! Qu'il m'ôte tout regret à moi, qui ne possède plus rien; et qu'il te contente en tout, toi qui possèdes tout; puisses-tu vivre long-temps assis sur le trône de Richard! Puisse Richard descendre bientôt dans l'abîme du tombeau! Dieu conserve le roi Henri! C'est le vœu du feu roi Richard. Que reste-t-il de plus?

NORTHUMBERLAND.

Plus rien, que de lire vous-même ces accusa-

(1) *Ay, no; — no, ay; — for I must nothing be.*

tions, ces crimes odieux commis par vous et par vos ministres, contre les lois et les intérêts de ce royaume; afin que, d'après vos aveux, le peuple soit convaincu que vous êtes justement déposé.

RICHARD.

Suis-je réduit à cette humiliation? Et faut-il que je développe ici la chaîne de mes égaremens? Ah! Northumberland! si tes outrages étaient consignés dans un registre, ne serais-tu pas honteux d'en faire la lecture devant cette assemblée? Si tu la faisais, tu y trouverais un article bien odieux... La déposition d'un roi, et la rupture violente des liens sacrés d'un serment... Tu t'y verrais noté en noir, et condamné d'avance dans le livre du ciel. — Et vous tous qui m'environnez, et dont les regards fixés sur moi jouissent du spectacle de ma misère extrême (quoique quelques uns de vous, comme Pilate, en lavent leurs mains, et affectent de montrer une pitié extérieure), vous êtes des juges perfides, qui m'avez ici chargé de ma douloureuse croix. Non, jamais vos mains ne pourront se laver de votre crime.

NORTHUMBERLAND.

Monseigneur, plus de délai : lisez ces articles.

RICHARD.

Mes yeux sont pleins de larmes, je ne peux voir; et cependant mes larmes ne les aveuglent pas tant que je ne voie bien encore une troupe de traîtres autour de moi. Et moi-même, si je tourne mes regards sur moi, j'y vois aussi un traître; car j'ai donné ici le consentement de ma volonté, pour dépouiller ma personne de la pompe royale, changer la grandeur en bassesse, le souverain en esclave, la majesté en servitude, un monarque en plébéien obscur.

NORTHUMBERLAND.

Monseigneur! —

RICHARD.

Je ne suis plus ton seigneur, homme insolent et hautain, ni celui d'aucun homme sur la terre : je n'ai plus de nom, plus de titre, pas même celui qui me fut donné sur les fonts baptismaux, qui ne soit usurpé (1). — Oh! jour malheureux! que j'aie vu tant d'hivers, et que je ne sache pas de quel nom m'appeler aujourd'hui! Oh! que ne suis-je une figure de roi en neige exposée au soleil de Bolingbroke, pour me fondre en gouttes d'eau! — (*A Bolingbroke.*) Bon roi, — Grand roi — (et qui n'est cependant pas grandement bon), si ma parole conserve encore quelque valeur en Angleterre, qu'à mon ordre on m'apporte sur-le-champ un miroir, afin qu'il me montre quel air a mon visage, depuis qu'il a perdu la majesté d'un roi.

BOLINGBROKE.

Allez, quelqu'un; qu'on apporte un miroir.

NORTHUMBERLAND.

En attendant, lisez cet écrit.

RICHARD.

Furie, tu me tourmentes, et tu anticipes sur mon enfer.

BOLINGBROKE.

Milord Northumberland, n'insistez plus.

NORTHUMBERLAND.

Sans cette forme, les communes ne seront pas satisfaites.

RICHARD.

Elles le seront. J'en lirai assez dans le livre vivant où mes fautes sont tracées; ce livre, c'est moi-même. (*On apporte un miroir.*) Donnez-moi ce miroir; c'est là que je veux lire. — Quoi! ces rides ne sont pas plus creusées? Quoi! la douleur a frappé tant de coups sur ce visage, et n'y a pas fait des plaies plus profondes? O miroir, tu me flattes, comme mes courtisans me flattaient dans le temps de ma prospérité; tu me trompes! — Est-ce là ce front dont la majesté tenait chaque jour, sous les lambris de ses palais, plus de dix mille sujets attentifs à ses ordres; et qui, comme le soleil, blessait de son éclat la vue de ceux qui le contemplaient? Est-ce là le visage qui a soutenu tant de folie, et qui a été à la fin éclipsé par Bolingbroke? Que la gloire qui brille sur ce visage est fragile! (*Il jette contre terre le miroir qui se brise.*) Et ce visage est aussi fragile que sa gloire; car le voilà brisé en mille éclats. Observe, roi, qui gardes le silence, la moralité de ce jeu. — Avec quelle rapidité mon chagrin a détruit mon visage!

BOLINGBROKE.

L'image de votre chagrin a détruit l'image de votre figure.

RICHARD.

L'image de mon chagrin! Ah! voyons. — Oui,

(1) On ne voit pas comment le nom qu'il avait reçu au baptême pouvait être un nom usurpé. Peut-être que Shakspeare a voulu seulement montrer par là que l'imagination, quand elle s'arrête long-temps sur l'idée de ses malheurs, les représente plus grands qu'ils ne sont en effet, et s'en forge d'imaginaires.

cela est vrai : mon chagrin est tout entier au dedans de moi, et ces démonstrations extérieures de deuil ne sont que des images de chagrins invisibles qui gonflent en silence mon ame à la torture. C'est là qu'est la réalité du chagrin ; et je te remercie, roi, de ta grande bonté : non seulement tu me donnes sujet de gémir, mais tu m'apprends de quelle manière je dois gémir. — Je ne vous demanderai plus qu'une grace, et après je me retire ; je ne vous importunerai plus : l'obtiendrai-je ?

BOLINGBROKE.

Nommez-la, beau cousin.

RICHARD.

Beau cousin ! Eh quoi, je suis plus grand qu'un roi : car, lorsque j'étais roi, je n'étais flatté que par des sujets ; et maintenant, que je ne suis plus qu'un sujet, j'ai ici un roi pour flatteur. Puisque je suis si grand, je n'ai pas besoin de demander de grace.

BOLINGBROKE.

Demandez néanmoins.

RICHARD.

Et l'obtiendrai-je ?

BOLINGBROKE.

Vous l'obtiendrez.

RICHARD.

Eh bien, donnez-moi la liberté de m'en aller.

BOLINGBROKE.

Où ?

RICHARD.

Partout où tu voudras, pourvu que je sois loin de ta vue.

BOLINGBROKE.

Allez, quelqu'un ; conduisez-le à la Tour. A mercredi prochain nous fixons le jour de notre couronnement. Lords, préparez-vous.

(Tous sortent, excepté l'abbé, l'évêque de Carlisle et Aumerle.)

L'ABBÉ DE WESTMINSTER.

Nous avons vu là une scène de malheur.

L'ÉVÊQUE DE CARLISLE.

Les malheurs sont à venir. Les enfans qui ne sont pas encore nés expieront ce jour par de cruelles douleurs.

AUMERLE.

Vous, ministres sacrés des autels, n'est-il point de moyen de garantir le royaume de cette ignominie ?

L'ABBÉ.

Avant que mon ame s'explique, j'exige de vous le serment d'ensevelir au fond de la vôtre mes desseins, et, de plus, d'exécuter tout ce qu'il m'arrivera de régler. — Je vois que vos visages sont chargés de mécontentement, vos cœurs de chagrin, et vos yeux de larmes. Venez le soir chez moi, et je vous ferai part d'un projet qui vous ramènera à tous un jour de bonheur et de joie.

(Ils sortent.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE RUE DE LONDRES.

Entrent LA REINE et DES DAMES.

LA REINE.

C'est par cette rue que le roi va passer ; voilà le chemin qui conduit à cette Tour, que Jules César fit bâtir pour mon malheur (1). C'est dans son enceinte de pierres que mon époux condamné est envoyé prisonnier par l'orgueilleux Bolingbroke! — Reposons-nous ici, si cette terre rebelle a encore un asile où puisse se reposer la femme de son légitime souverain. (Entrent le roi Richard et des gardes.) Mais arrêtons : ah! que je voie.... ou plutôt ne voyons pas... Et cependant regardons. — Considère-le, épouse infortunée, afin que la pitié te pénètre tout entière, et que tu l'inondes des larmes du tendre et fidèle amour. — (Au roi Richard.) O toi, l'image de la place où fut la vieille Troie! toi, mappemonde d'honneur! toi, tombeau du roi Richard, et non le roi Richard! toi beau séjour, pourquoi faut-il que le chagrin, au trait hideux, soit logé en toi, tandis que le succès est devenu l'hôte d'un cabaret?

RICHARD.

Belle femme, ne te ligue pas avec ma douleur contre moi, si tu ne veux avancer rapidement ma mort. Apprends, ma bien-aimée, à ne plus voir notre ancienne fortune que comme un songe agréable, dont il ne reste, à notre réveil, d'autre réalité que l'état où nous sommes. J'ai juré, ma chère, d'être l'amant de l'affreuse nécessité; elle et moi, nous avons fait ensemble le pacte de vivre en paix jusqu'à la mort. — Retire-toi en France, et va t'ensevelir dans quelque asile religieux. Il faut qu'une vie pieuse et sainte nous gagne, dans un monde nouveau, la couronne que l'abus de nos jours nous a fait perdre dans celui-ci.

LA REINE.

Quoi! l'ame de mon cher Richard est-elle donc affaiblie et défigurée comme sa personne et son visage? Bolingbroke a-t-il aussi déposé ta raison? A-t-il aussi usurpé ton cœur? Le lion mourant s'agite encore, et de son pied déchire, au défaut de son ennemi, le sein de la terre, furieux de se voir dompté. Et toi, subiras-tu la peine sans résistance? Comme un enfant qu'on châtie, baiseras-tu la verge qui te frappe; et caresseras-tu avec une basse humilité la main furieuse qui t'opprime, toi, qui étais un lion, et le roi de bêtes féroces?

RICHARD.

Oui, roi de bêtes féroces! Autrement je régnerais encore, si j'avais eu des hommes pour sujets. — Ma bien-aimée, jadis reine, prépare-toi à partir pour la France. Suppose que je ne vis plus, et qu'ici, dans cet instant, tu reçois de moi, comme de mon lit de mort, mon dernier adieu. Dans les longues et ennuyeuses soirées de l'hiver, assise auprès d'un foyer, avec quelques bons vieillards, fais-toi raconter les histoires des temps passés et des siècles malheureux ; et avant de vous séparer, prends ta revanche avec eux, fais-leur le récit de ma lamentable chute, et renvoie-les, fondant en pleurs, à leurs lits. Eh, quoi! les charbons in-

(1) C'est une opinion reçue à Londres, que la Tour de cette ville a été bâtie par Jules-César.

JOHNSON.

sensibles seront affectés des accens touchans de ta voix plaintive, et par pitié éteindront leurs feux; quelques-uns pleureront en cendres, d'autres noirciront et prendront une couleur lugubre au récit de la déposition d'un roi légitime.

(Entre Northumberland avec une suite.)

NORTHUMBERLAND.

Monseigneur, les intentions de Bolingbroke sont changées: c'est à Pomfret, et non à la Tour, qu'il faut vous rendre. — Et vous, madame, je suis aussi chargé d'ordres pour vous. Il vous est enjoint de partir sans délai, et de vous retirer en France.

RICHARD.

Northumberland, toi, l'échelle avec laquelle l'ambitieux Bolingbroke est monté sur mon trône, il ne s'écoulera pas de longs jours avant que ce crime, qui fleurit aujourd'hui, mûrisse et enfante sa vengeance. Tu penseras un jour, quand Bolingbroke partagerait son royaume et t'en donnerait la moitié, que c'est trop peu te payer le service de le lui avoir procuré tout entier; et lui, il pensera que toi, qui connais le moyen de faire des rois illégitimes, tu sauras aussi, au plus léger mécontentement, d'autres moyens de le précipiter de son trône usurpé. L'amitié des amis pervers se change en défiance, la défiance en haine; et la haine conduit l'un, ou tous les deux ensemble, à des périls et à une mort mérités.

NORTHUMBERLAND.

Soit! que mon crime retombe sur ma tête, et que tout finisse là. Faites-vous vos adieux, et séparez-vous. Il le faut sur l'heure.

RICHARD.

Double divorce qu'il me faut subir! Hommes méchans, vous violez à la fois deux unions sacrées, d'abord entre ma couronne et moi, et encore entre moi et l'épouse que j'avais choisie. (A la reine.) Allons, qu'un baiser anéantisse la foi jurée entre nous deux. (Il l'embrasse.) Hélas! ce fut un baiser qui la scella entre nous. — Sépare-nous, Northumberland; moi, pour aller vers le nord, où le froid glaçant et les infirmités attristent le climat; et mon épouse, pour aller en France. Elle en est venue dans la pompe la plus brillante, et parée comme un beau jour du printemps; elle y retournera triste et désolée, comme le plus sombre des jours de décembre.

LA REINE.

Eh quoi! faut-il qu'on nous arrache l'un à l'autre? Faut-il que nous nous séparions?

RICHARD.

Oui, ma bien-aimée; ta main de la mienne, et ton cœur de mon cœur.

LA REINE.

Bannissez-nous tous deux, et renvoyez le roi avec moi.

NORTHUMBERLAND.

L'amour peut le désirer; mais la politique le défend.

LA REINE.

Laissez-moi aller où il va.

RICHARD.

Ainsi tous deux, en pleurant ensemble, nous ne ferons qu'une seule douleur. Pleurez-moi en France, moi je vous pleurerai ici. Il vaut mieux être loin l'un de l'autre que près, pour n'être jamais plus heureux (1). Va; mesure ton chemin par tes larmes, comme je compterai mes pas par mes soupirs.

LA REINE.

Le plus long chemin verra répandre le plus de larmes.

RICHARD.

J'en verserai deux à chaque pas si mon chemin est le plus court, et ma profonde tristesse en allongera l'espace. Allons, partons, soyons courts dans les fiançailles de nos douleurs, puisque leur mariage doit durer si long-temps; qu'un baiser nous ferme la bouche, et séparons-nous en silence. (Ils s'embrassent.) Dans ce baiser je te donne mon cœur, et je prends le tien.

LA REINE.

Rends-moi le mien. Je garderais mal le tien; je le ferais mourir de douleur. Il ne serait pas bien à moi de prendre ton cœur pour le garder et le tuer. (Ils s'embrassent encore une fois.) Dans ce baiser j'ai repris le mien: adieu. Oh! je voudrais qu'il se rompît dans ce soupir.

RICHARD.

Nous aigrissons nos maux par ces délais de notre amour. Encore une fois, adieu; que ma douleur te dise le reste. (Ils sortent.)

(1) *Better far off, than — near, be ne'er the near.* *Be never the near*, i. e. *be never the nigher*, signifie *n'être jamais près*, aussi bien que *n'avoir rien gagné*, *ne faire aucun progrès vers ce que l'on désire.*

SCÈNE II.

LE PALAIS DU DUC D'YORK.

Entrent YORK et LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Milord, vous m'aviez promis de m'achever l'histoire de l'entrée de nos deux cousins dans Londres, lorsque l'abondance de vos larmes vous força d'interrompre votre récit.

YORK.

Où en suis-je resté?

LA DUCHESSE.

A ce triste moment, que vous n'avez pu franchir, lorsque des mains féroces et sacriléges jetaient, du haut des fenêtres, de la poussière et des ordures sur la tête du roi Richard.

YORK.

Alors, comme je vous l'ai dit, le duc, le superbe Bolingbroke, monté sur un coursier fougueux et fier, qui semblait sentir l'orgueil ambitieux de son maître, s'avançait à pas lents et majestueux, tandis que toutes les voix criaient : *Dieu te garde, Bolingbroke!* Vous auriez cru que les fenêtres parlaient, tant était pressée, à tout étage, la foule des visages de tout âge, jeunes et vieux, qui lançaient à travers les fenêtres leurs avides regards sur le visage de Bolingbroke; et que toutes les murailles, comme une toile chargée de personnages entassés, criaient à la fois : *Que le Seigneur te bénisse! Salut, Bolingbroke!* Et lui, la tête découverte et abaissée plus bas que le cou de sa monture, ne cessait de leur répéter : *Je vous remercie, mes compatriotes.* Et répétant le même remercîment à chaque pas, il continuait ainsi sa marche.

LA DUCHESSE.

Hélas! et le malheureux Richard, que faisait-il alors?

YORK.

Comme dans un théâtre, lorsqu'un acteur chéri du public vient de quitter la scène, les yeux des spectateurs se portent négligemment sur celui qui lui succède, dans l'idée que son vain rôle n'apporte que de l'ennui; ainsi, et avec plus de mépris encore, les yeux du peuple s'arrêtaient, comme à regret, sur Richard. Pas un seul n'a crié : *Dieu le sauve!* pas une voix consolante n'a salué son entrée; mais la poussière tombait à flots sur sa tête sacrée; lui, tranquille, la secouait avec une douce résignation. Ses pleurs et son sourire se mêlaient sur son visage, et attestaient, à la fois, sa douleur et sa patience : spectacle si touchant, que si Dieu, pour quelque grand dessein, n'avait pas changé en fer les cœurs du peuple, ils auraient été forcés de s'attendrir, et la barbarie elle-même eût senti la pitié pour lui. Mais la main du ciel est visible dans ces événemens, et nous soumettons à sa volonté suprême nos cœurs résignés et satisfaits. Notre foi de sujet est maintenant jurée à Bolingbroke, et je me dévoue, pour toujours, à défendre son honneur et sa gloire.

(Entre Aumerle.)

LA DUCHESSE.

Voici mon fils Aumerle.

YORK.

Il fut Aumerle jadis; mais il a perdu ce titre pour être l'ami de Richard; et il faut désormais, désormais, madame, que vous l'appeliez Rutland. Je suis caution, devant le parlement, de sa fidélité et de son solide attachement au nouveau roi.

LA DUCHESSE.

Sois le bien-venu, mon fils. Quelles sont les tiges qui fleurissent et s'élèvent sur le sein verdoyant de ce nouveau printemps?

AUMERLE.

Madame, je l'ignore, et ne m'en embarrasse guère. Dieu sait que j'aimerais mieux ne pas être, que d'en être une.

YORK.

Fort bien ; conduisez-vous toujours avec prudence dans cette saison nouvelle, de peur d'être moissonné avant la fleur de vos ans. Quelles nouvelles d'Oxford? Les joûtes et les fêtes continuent-elles?

AUMERLE.

Oui, milord, suivant ce que j'en ai ouï dire.

YORK.

Vous y serez, je le sais.

AUMERLE.

Si Dieu ne s'y oppose, c'est mon dessein.

YORK.

Quel est ce sceau qui pend de ton sein? Quoi, tu pâlis! Laisse-moi voir cet écrit (1).

AUMERLE.

Milord, ce n'est rien.....

YORK.

En ce cas, n'importe qui le voie. Je veux être satisfait. Voyons cet écrit.

AUMERLE.

Je conjure votre grace de m'excuser. C'est un écrit de peu d'importance, que j'ai quelque raison de tenir caché.

YORK.

Et moi, jeune homme, j'ai aussi des raisons de prétendre le voir. Je soupçonne, je soupçonne...

LA DUCHESSE.

Eh! que voulez-vous soupçonner? C'est sans doute quelque engagement qu'il a contracté pour sa parure, le jour du couronnement.

YORK.

Quoi! un engagement avec soi-même? Quel engagement que celui dont on est porteur? Femme, vous êtes folle. — Jeune homme, fais-moi voir cet écrit.

AUMERLE.

Je vous en conjure, excusez-moi. Je ne puis le montrer.

YORK.

Je veux être obéi ; je veux le voir, te dis-je. (Il lui arrache l'écrit et lit.) Trahison! trahison infâme! — Lâche! traître! misérable!

LA DUCHESSE.

Hé! qu'y a-t-il, milord?

YORK.

Holà, quelqu'un ici! Qu'on prépare mes chevaux! — Que le ciel le protége! — Quelle trahison je découvre ici!

LA DUCHESSE.

Comment, quelle est-elle, milord?

YORK.

Donnez-moi mes éperons, vous dis-je. Qu'on m'amène mon cheval. — Oui, sur mon honneur, sur ma vie, je veux dénoncer le scélérat!

(1) L'on sait que, dans le moyen âge, il était d'usage d'appendre aux actes, par une bande de parchemin, un sceau d'or, d'argent, de plomb ou de cire.

LA DUCHESSE.

Mais, quel sujet?...

YORK.

Taisez-vous, femme insensée.

LA DUCHESSE.

Je ne me tairai point. — De quoi s'agit-il, mon fils?

AUMERLE.

Calmez-vous, ma tendre mère; de rien dont ne puisse répondre ma chétive vie.

LA DUCHESSE.

Ta vie en répondre!

(Entre un valet apportant des bottes.)

YORK.

Apporte vite ; je veux aller trouver le roi.

LA DUCHESSE.

Aumerle, repousse ce misérable. — Pauvre enfant, tu es tout consterné! (Au valet.) Loin d'ici, malheureux; ne reparais jamais en ma présence.

YORK.

Apporte donc, te dis-je.

LA DUCHESSE.

Quoi donc, York, que prétendez-vous faire? Quoi! vous ne cacherez pas la faute de votre fils? Avons-nous d'autres enfans? Pouvons-nous en espérer d'autres? Le temps n'a-t-il pas épuisé la fécondité de mon sein? Et vous voulez enlever à ma vieillesse mon fils unique, et me dépouiller de l'heureux titre de mère! Ne vous ressemble-t-il pas, n'est-il pas votre fils?

YORK.

Femme extravagante, veux-tu donc celer une noire conspiration? Douze traîtres ont ici juré, et signé réciproquement de leur main, d'assassiner le roi à Oxford.

LA DUCHESSE.

Il ne sera jamais du complot : nous le garderons ici ; et alors, que lui importe cette conspiration?

YORK.

Laissez-moi, femme inconsidérée : fût-il vingt fois mon fils, je le dénoncerais.

LA DUCHESSE.

Ah! s'il vous avait coûté les douleurs qu'il m'a coûtées, vous seriez plus pitoyable. Mais je lis maintenant dans votre ame : vous me soupçonnez d'avoir été infidèle à votre couche, vous doutez qu'il soit votre fils légitime. Ah! cher York,

cher époux, bannissez ce soupçon; il vous ressemble autant qu'homme peut ressembler à son père. Il n'a aucun de mes traits, ni de ceux de ma famille; et cependant, moi, je l'aime tendrement.

YORK.

Otez-vous de mon chemin, femme aveugle.

(Il sort.)

LA DUCHESSE.

Vole après lui, Aumerle; monte ton cheval, presse ses flancs, arrive avant ton père auprès du roi, et implore ta grace avant qu'il t'accuse. Je ne tarderai pas à te suivre. Malgré l'âge, je ne doute pas que je n'atteigne York; et prosternée sur le pavé, je ne me relèverai qu'après que Bolingbroke t'aura pardonné. Partons.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

LA COUR AU CHATEAU DE WINDSOR.

Entrent BOLINGBROKE, PERCY, et autres lords.

BOLINGBROKE.

Personne ne peut-il me donner des nouvelles de mon fils? Il y a trois mois entiers que je ne l'ai vu. S'il est quelque fléau dont le ciel me menace, ce fléau, c'est lui. Je voudrais pour tout au monde, chers lords, qu'on pût le découvrir. Faites des recherches dans Londres, visitez les tavernes; car c'est là, dit-on, qu'il hante journellement, avec des compagnons sans mœurs et perdus de débauche; et même on dit qu'ils vont jusqu'à se cacher dans des rues étroites, qu'ils battent notre garde, et qu'ils volent les passans. Et lui, jeune insensé, emporté par la fougue de l'âge et des passions, il se fait honneur de soutenir cette troupe de débauchés!

PERCY.

Monseigneur, il n'y a guère que deux jours que j'ai vu le prince, et je lui parlé des tournois qui se donnent à Oxford.

BOLINGBROKE.

Eh! qu'a répondu ce jeune écervelé?

PERCY.

Sa réponse fut qu'il irait dans un mauvais lieu (1), qu'il arracherait à la plus vile créature son gant, qu'il le porterait comme une faveur, et qu'avec ce gage il désarçonnerait le plus robuste agresseur.

BOLINGBROKE.

Aussi dissolu que désespéré; et cependant, au travers de ses vices, j'entrevois quelques étincelles d'espérance, qu'un âge plus mûr pourra peut-être développer heureusement. Mais qui vient ici?

(Entre Aumerle troublé.)

AUMERLE.

Où est le roi?

BOLINGBROKE.

Que veut notre cousin? Qu'annonce ce trouble peint dans ses yeux égarés?

AUMERLE.

Que Dieu garde votre majesté! Daignez, je vous en supplie, m'accorder un moment d'entretien, seul avec vous.

BOLINGBROKE.

Retirez-vous, et laissez-nous seuls.— De quoi s'agit-il maintenant, notre cousin?

AUMERLE, se jetant à ses pieds.

Que mes genoux restent attachés à la terre, et ma langue à mon palais, si vous ne me pardonnez avant que je me relève ou que je parle!

BOLINGBROKE.

La faute est-elle commise, ou n'est-elle que dans l'intention? Si elle n'est pas consommée, quelque odieuse qu'elle soit, pour gagner ton amitié dans l'avenir, je te pardonne.

AUMERLE.

Permettez-moi donc de tourner la clef; que personne n'entre jusqu'à ce que je vous aie tout révélé.

BOLINGBROKE.

J'y consens.

YORK, en dehors.

Prends garde, mon souverain; veille sur toi: tu as un traître là en ta préseuce.

BOLINGBROKE, tirant son épée.

Scélérat, je vais m'assurer de toi!

AUMERLE.

Retiens ta main vengeresse, tu n'as aucun sujet de craindre.

YORK.

Ouvre la porte; prends garde, roi téméraire et insensé. Ne pourrai-je, au nom de mon atta-

(1) *Unto the stews.*

chement pour toi, te parler de trahison en face? Ouvre la porte, ou je vais la briser.

(Le roi ouvre la porte. Entre York.)

BOLINGBROKE.

Qu'y a-t-il, oncle? Parlez. Reprenez haleine; dites-nous si le danger presse, s'il faut nous armer pour le repousser.

YORK.

Parcours cet écrit, et tu reconnaîtras la trahison, que la fatigue de ma course m'empêche de te révéler de vive voix.

AUMERLE.

Souviens-toi, en lisant, de ta parole donnée. Je suis repentant. Ne vois plus mon nom dans cette liste : mon cœur n'est point complice de ma main.

YORK.

Traître! il l'était, avant que ta main l'eût signé. — Roi, je l'ai arraché de son sein. C'est la crainte et non l'amour qui produit son repentir. Oublie ta pitié pour lui, de crainte que ta pitié ne conserve un serpent qui te percera le sein.

BOLINGBROKE.

O conspiration odieuse et profonde! Quelle audace! O loyal père d'un fils perfide! Source pure, d'où découla ce ruisseau qui s'est souillé lui-même dans son cours! York, tes vertus se sont perverties en lui; mais ton rare mérite doit faire absoudre cette faute énorme de ton fils égaré.

YORK.

Ainsi ma vertu sera prostituée à ses vices! il dépensera mon honneur à réparer sa honte, comme ces fils prodigues qui dépensent l'or laborieusement amassé par leurs pères! Non, mon honneur ne peut vivre que par la mort d'un fils qui me déshonore, ou mes jours vont s'écouler dans l'infamie. En faisant grace au fils, tu égorges le père; tu conserves le traître, et tu immoles le sujet fidèle.

LA DUCHESSE en dedans.

De grace, mon souverain, au nom du ciel, laissez-moi entrer.

BOLINGBROKE.

Quelle est cette voix grêle et suppliante, qui pousse ces cris?

LA DUCHESSE.

Une femme, ta tante, grand roi. C'est moi; parle-moi, aie pitié de moi; ouvre la porte. Je te demande une grace, moi, qui n'en demandai jamais!

BOLINGBROKE.

Notre scène est changée, d'un objet sérieux à l'histoire de la Mendiante et du Roi (1). Mon dangereux cousin, faites entrer votre mère; je sais qu'elle vient intercéder pour votre crime affreux.

YORK.

Si tu pardonnes, si tu cèdes à quelque prière que ce soit, ta clémence pourra bien encourager et multiplier les fautes. Retranches ce membre corrompu, et tous les autres restent sains. Si tu l'épargnes, il corrompra tout le reste.

(Entre la duchesse.)

LA DUCHESSE.

O roi! ne crois pas cet homme au cœur dur : l'homme qui ne s'aime pas lui-même ne peut aimer personne.

YORK.

Femme frénétique, qu'as-tu à faire ici? ton sein flétri veut-il encore nourrir un traître?

LA DUCHESSE.

Bon York, calmez-vous. Mon gracieux souverain, daignez m'entendre.

(Elle se jette à ses pieds.)

BOLINGBROKE.

Levez-vous, bonne tante.

LA DUCHESSE.

Non, pas encore, je t'en conjure. Je resterai prosternée sur mes genoux, et jamais je ne reverrai de jours heureux, que tu ne m'aies rendu la joie et le bonheur, en pardonnant à Rutland, à mon coupable enfant.

AUMERLE, se jetant à genoux.

Prosterné à vos pieds, je joins ma prière à celle de ma mère.

YORK, se mettant à genoux.

Et moi, je m'y jette aussi; mais pour prier contre tous les deux : tu pourras t'en repentir, si tu accordes aucune grace.

LA DUCHESSE.

Ah! crois-tu qu'il parle sérieusement? Vois son visage. Ses yeux ne versent aucunes larmes, sa prière n'est qu'un jeu, ses paroles ne sont qu'un vain son de sa bouche; les nôtres viennent

(1) A begger begs, that never begg'd before.
Boling. Our scene is altered, from a serious thing,
And now chang'd to *the Beggar and the King*.

Ces derniers mots font allusion à un intermède très connu alors, de la jeune mendiante et du roi Cophetua, dont il a déjà été question dans Romeo et Juliette.

du cœur. Il ne prie que faiblement, et désire qu'on le refuse ; mais nous, nous prions du cœur, de toute notre ame, de toutes nos forces. Ses genoux fatigués se lèveraient avec joie, je le sais; et les nôtres resteront dans cette posture jusqu'à ce qu'ils s'unissent à la terre. Ses prières ne sont que mensonge et hypocrisie. Les nôtres sont ardentes et vraies. Qu'elles l'emportent donc sur les siennes, et qu'elles obtiennent la grace que méritent des prières ferventes et sincères.

BOLINGBROKE.

Bonne taute, levez-vous.

LA DUCHESSE.

Ne me dis point de me relever ; pardonne auparavant, et après je me lèverai. Ah! si j'avais été ta nourrice, les premiers mots que je t'aurais appris à prononcer, seraient, *je pardonne.* Jamais je ne désirai tant qu'aujourd'hui d'entendre ce mot. Roi, dis : *je pardonne.* Que la pitié place ce mot sur tes lèvres. Le mot est court; mais il est encore plus doux. Il n'en est point qui sied mieux dans la bouche des rois.

YORK.

Prononce le mot en français, roi, dis : *Pardonnez-moi* (1).

LA DUCHESSE.

Quoi! tu veux enseigner au pardon à détruire le pardon? Ah, mon cruel mari, mon seigneur au cœur dur, tu armes le mot contre le mot. — Prononce le pardon comme on le prononce dans notre pays; nous n'entendons point le volage français. Je commence à le lire dans tes yeux, achève de le prononcer ; que ton cœur, plus que ton oreille, nous écoute; que la pitié le touche et le rende sensible à nos plaintes et à nos prières!

BOLINGBROKE.

Bonne tante, levez-vous.

LA DUCHESSE.

La grace que je te demande n'est point de me relever, c'est de pardonner.

BOLINGBROKE.

Eh bien! je lui pardonne, comme je veux que le ciel me pardonne.

LA DUCHESSE.

O l'heureuse victoire que remportent les prières! Et pourtant je ne suis pas encore rassurée : répètes-le encore : en disant deux fois *pardon,* tu ne pardonnes pas deux fois; mais tu fortifieras un seul pardon.

BOLINGBROKE.

Je lui pardonne de tout mon cœur.

LA DUCHESSE.

Tu es un dieu sur la terre.

BOLINGBROKE.

Mais pour notre loyal beau-frère, — et l'abbé de Westminster, et tout le reste de cette bande de conspirateurs, — la destruction va fondre sur eux. — Bon oncle, songez à envoyer plusieurs détachemens à Oxford, ou en tout autre lieu où seront ces traîtres; ils ne respireront pas long-temps l'air de ce monde; et je les atteindrai, si je puis savoir où ils se cachent. Oncle, adieu. Et vous aussi, cousin, adieu. Votre mère a su prier efficacement pour vous : devenez fidèle.

LA DUCHESSE.

Viens, mon vieux fils; je prie le ciel qu'il fasse de toi un nouvel homme.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Entrent EXTON et UN SERVITEUR.

EXTON.

N'as-tu pas remarqué ce qu'a dit le roi : « N'ai-je point un ami qui me délivre de l'inquiétude de le savoir vivant? »

LE SERVITEUR.

Ce sont en effet ses propres paroles.

EXTON.

« N'ai-je point un ami? » a-t-il dit. Il l'a répété deux fois, et les deux fois d'un ton plein de passion. N'est-il pas vrai?

LE SERVITEUR.

Il est vrai.

EXTON.

Et en disant ces mots, il me regardait fixement, comme s'il eût voulu dire : « Je voudrais bien que tu fusses l'homme qui affranchît mon ame de cette terreur, » voulant seulement désigner le roi qui est à Pomfret. — Viens, allons-y : je suis l'ami du roi, et je le délivrerai de son ennemi.

(Ils sortent.)

(1) C'était alors une formule d'excuse pour refuser poliment une demande.

SCÈNE V.

PRISON DANS LA FORTERESSE DE POMFRET.

Entre le ROI RICHARD.

RICHARD.

J'ai long-temps étudié comment je pourrais comparer cette prison, où je vis, avec le monde; mais, comme le monde est peuplé d'hommes, et qu'ici il n'y a que moi de créature vivante, je ne puis y réussir. — Cependant je veux y rêver encore. Mon imagination secondera ma pensée, et il en éclora une génération d'idées qui se féconderont elles-mêmes, et toutes ces idées peupleront ce petit monde, qui sera fantasque et bizarre comme les hommes de l'univers; car il n'est point d'homme content, ni de pensée qui soit satisfaite. Les plus pures, même les pensées divines, ne sont pas sans quelques doutes, quelques contradictions apparentes: dans l'Évangile, la parole est en opposition avec la parole, par exemple: *Venez, vous qui êtes petits;* et ensuite, *il est aussi difficile d'entrer dans le ciel, qu'il l'est pour un chameau d'entrer dans l'œil d'une aiguille.* Les pensées ambitieuses méditent des projets invraisemblables: c'est comme si je voulais que la pointe de ce faible clou s'ouvrît un passage à travers les flancs pierreux de ces murs épais de ma prison; et comme elles ne peuvent arriver à leur but, elles expirent victimes de leur orgueil. L'homme, dont les pensées cherchent le bonheur, se flatte lui-même qu'il n'est pas le premier esclave de la fortune, et qu'il ne sera pas le dernier; semblable à ces mendians insensés, qui, assis dans les ceps, se déguisent leur opprobre sur ce que d'autres, avant eux, s'y sont assis, et que bien d'autres encore s'y asseyeront après eux. Et, dans cette pensée, ils trouvent une consolation, rejetant leur opprobre sur le dos de ceux qui ont subi avant eux le même sort. C'est ainsi que, dans la solitude de ma prison, je me multiplie, et représente en moi un peuple entier, dont nul individu n'est content de son sort. Quelquefois je suis roi, et alors la trahison me fait souhaiter d'être un mendiant, et je me fais mendiant. Mais alors l'accablante indigence me persuade que j'étais mieux quand j'étais roi; et je remonte sur un trône. Mais bientôt je viens à songer que je suis détrôné par Bolingbroke, et qu'en un instant je ne suis plus rien. Mais, quoi que je sois, ni moi ni aucun homme, s'il n'est pas plus qu'un homme, ne sera jamais satisfait de rien, jusqu'à ce qu'il soit soulagé de tout en cessant d'être. — Mais qu'entends-je? D'où viennent ces sons harmonieux? — Ah, ah! Observez la mesure. — Que la musique la plus mélodieuse est désagréable, dès que la mesure est rompue, et que les accords sont troublés! C'est la même chose dans l'harmonie de la vie humaine. Moi, dont l'oreille est si délicate pour sentir la dissonance de cet instrument désaccordé, je n'ai pas eu un sens pour sentir le désordre qui troublait mes états et ma vie; je perdais le temps, et à présent le temps me détruit. Car maintenant le temps a fait de moi l'horloge qui marque les heures. Mes pensées sont les minutes, et avec des soupirs elles frappent l'heure devant mes yeux, montre extérieure à laquelle mon doigt, comme l'aiguille d'un cadran, pointe toujours, en essuyant leurs larmes; et maintenant, Richard, le son qui me dit quelle heure il est n'est autre que celui de mes bruyans gémissemens lorsqu'ils frappent sur mon cœur, qui est la cloche. Ainsi les soupirs, les larmes et les gémissemens marquent les minutes, les intervalles de l'heure; mais mon temps s'enfuit rapidement dans la joie orgueilleuse de Bolingbroke, tandis que je joue ici l'insensé, et je suis son automate d'horloge qui marque l'heure pour lui. Cette musique me rend furieux; qu'elle cesse. Si quelquefois elle rappela des hommes fous à leur raison, il me semble qu'en moi elle la ferait perdre à l'homme sage. Et cependant, bénédiction du ciel sur celui qui m'en fait don! Car c'est une marque d'amitié; et de l'amitié pour Richard est une chose hors de mode dans ce monde, où je suis universellement haï.

(Entre un palefrenier.)

LE PALEFRENIER.

Salut, royal prince.

RICHARD.

Merci, noble pair. Le meilleur marché de nous deux est trop cher de dix *groats* (1). Qui es-tu? et comment es-tu entré ici, où n'entre nul homme vivant, que ce triste geôlier, qui m'apporte ma nourriture pour prolonger la vie du malheur?

(1) Le *groat* vaut quatre pence, c'est-à-dire huit sous de notre monnaie. Dix *groats* représentent donc quatre francs.

LE PALEFRENIER.

J'étais un pauvre valet de tes écuries, roi, lorsque tu étais roi. Et voyageant vers York, j'ai, après beaucoup de peine, obtenu à la fin la permission de revoir le visage de mon ancien maître et de mon roi. Oh! comme mon cœur a été navré, lorsque j'ai vu dans les rues de Londres, le jour du couronnement, Bolingbroke, monté sur ton cheval rouan Barbary, celui-là même que tu as monté si souvent, celui que je pansais tous les jours avec tant de soin!

RICHARD.

Est-ce qu'il était monté sur Barbary? Dis-moi, mon ami, comment se gouvernait-il sous lui?

LE PALEFRENIER.

Avec tant de fierté qu'il semblait dédaigner la terre.

RICHARD.

Quoi! il est si fier de porter Bolingbroke! Et cet animal ingrat mangeait le pain dans ma main royale; et il était fier quand il sentait ma main le caresser! Ne devait-il pas broncher et renverser (car l'orgueil doit être précipité tôt ou tard) l'orgueilleux qui avait usurpé sur lui la place de son maître? — Pardonne-moi, pauvre animal; j'ai tort de te faire des reproches, à toi, qui as été créé pour être soumis à l'homme, et qui es né pour le porter. Moi, qui étais d'une plus noble espèce, je porte le fardeau comme une stupide bête de charge, et me laisse harceler et enfoncer l'éperon dans les flancs, sous les mouvemens ambitieux du hautain Bolingbroke.

(Entre le geôlier avec un plat.)

LE GEOLIER au palefrenier.

Garçon, fais place : il n'y a pas à rester davantage.

RICHARD.

Si tu m'aimes, il est temps que tu te retires.

LE PALEFRENIER.

Ce que ma langue n'ose exprimer, mon cœur vous le dit.

(Il sort.)

LE GEOLIER.

Monseigneur, vous plaît-il de commencer?

RICHARD.

Goûte ce mets le premier, suivant ta coutume.

LE GEOLIER.

Monseigneur, je n'ose : Sir Pierre d'Exton, qui vient d'arriver de la part du roi, me commande le contraire.

RICHARD.

Le diable emporte Henri de Lancastre et toi! La patience est usée, et j'en suis las.

(Il frappe le geôlier.)

LE GEOLIER.

Au secours! au secours! au secours!

(Entrent Exton et des valets.)

RICHARD.

Qu'est-ce que c'est! A qui en veut la mort dans cette violente attaque? Scélérat! (En arrachant à un de ces hommes l'arme qu'il porte et le tuant.) Ta propre main me cède l'instrument de ta mort..... Et toi, va remplir une autre place dans les enfers. (Il en tue un autre. — Exton le renverse.) La main sacrilége qui me poignarde brûlera dans des flammes qui ne s'éteindront jamais. — Exton, ta main barbare a souillé cette terre du sang de son roi. Monte, ô mon ame, monte vers les cieux! C'est là qu'est ton séjour; tandis que ce corps matériel tombe, pour mourir ici.

(Il meurt.)

EXTON.

Il était plein de valeur et de sang royal : j'ai épuisé l'un et l'autre. — Oh, plût au ciel que cette action fût innocente! Le démon, qui m'avait dit que je faisais bien, me dit à présent que cette action est notée dans les annales de l'enfer. Je veux aller offrir ce roi mort au roi vivant. Qu'on emporte le reste, et qu'on lui donne ici la sépulture.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

LA COUR A WINDSOR.

Fanfare. — Entrent BOLINGBROKE et YORK, avec d'autres lords et suite

BOLINGBROKE.

Bon oncle York, les dernières nouvelles que nous avons reçues portent que les rebelles ont brûlé notre ville de Chichester, dans le duché de Glocester; mais s'ils sont pris ou tués, c'est ce qu'on ne dit point.

(Entre Northumberland.)

BOLINGBROKE.

Soyez le bienvenu, milord; quelles nouvelles?

NORTHUMBERLAND.

Après mes vœux pour la prospérité de votre règne, les nouvelles les plus fraîches sont celles-ci : j'ai envoyé à Londres la tête de Salisbury, de

Spencer, de Blunt et de Kent. Vous trouverez dans cet écrit tous les détails sur la manière dont ils ont été arrêtés.

(Il lui présente l'écrit.)

BOLINGBROKE.

Nous te rendons graces, aimable Percy, de tes services, et nous les reconnaîtrons par de justes et dignes récompenses.

(Entre Fitzwater.)

FITZWATER.

Monseigneur, je viens d'envoyer, d'Oxford à Londres, les têtes de Brocas et de Sir Bennet Seely, deux des plus dangereux traîtres de la conspiration, qui projetaient de vous assassiner à Oxford.

BOLINGBROKE.

Ces services, Fitzwater, ne seront pas oubliés : ton cœur est noble et ton mérite est grand, je le sais.

(Entre Percy, amenant l'évêque de Carlisle.)

PERCY.

Le chef de la conspiration, l'abbé de Westminster, accablé de ses remords et consumé par une noire mélancolie, a cédé son corps au tombeau. Mais voici l'évêque de Carlisle, vivant, pour recevoir de vous son arrêt, et subir le jugement dû à son orgueil.

BOLINGBROKE.

Carlisle, voici ton arrêt. — Choisis quelque asile plus solitaire, plus retiré que celui que tu occupes; et vis pour en jouir, vis en paix, et même libre. Tu fus toujours mon ennemi; mais j'ai reconnu en toi de brillantes étincelles d'honneur.

(Entre Exton avec un cercueil.)

EXTON.

Grand roi, dans ce cercueil je vous offre vos craintes ensevelies. Ici gît, sans vie, le plus redoutable de vos ennemis, Richard de Bordeaux, apporté ici par moi.

BOLINGBROKE.

Exton, je ne te remercie pas. Ta main funeste a commis une action dont le reproche retombera sur ma tête, et ternira la gloire de ce royaume.

EXTON.

C'est d'après vos propres paroles, monseigneur, que je l'ai fait.

BOLINGBROKE.

Ceux qui ont besoin du poison n'aiment pas pour cela le poison ; et je ne t'aime pas non plus. Je l'ai souhaité mort, je l'aime assassiné ; mais je hais l'assassin. Prends pour ton salaire les remords de ta conscience; mais n'espère de moi ni accueil ni faveur. Va, comme Caïn, errer dans les ombres de la nuit, et ne montre jamais à la lumière du jour ta tête odieuse. — Lords, je proteste que mon ame est pleine de tristesse, qu'il faille ainsi arroser de sang ma couronne pour la faire fleurir. Venez gémir avec moi sur le malheur que je déplore, et qu'à l'instant un deuil général soit la parure de notre cour. — Je veux faire un voyage à la terre sainte (1) pour laver de ce sang ma main coupable. Suivez-moi à pas lents, et honorez mon deuil des marques du vôtre, en pleurant avec moi sur le cercueil d'un roi enlevé avant le temps.

(Tous sortent.)

(1) Il y a ici un anachronisme de treize ans : Henri ne conçut le dessein d'une croisade que dans sa dernière maladie.

GRAY.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

MACBETH.

PERSONNAGES.

DUNCAN, roi d'Écosse.
MALCOLM, DONALBAIN, } fils du roi.
MACBETH, BANQUO, } généraux de l'armée du roi.
LENOX, MACDUFF, ROSSE, MENTETH, ANGUS, CATHNESS, } nobles d'Écosse.
FLEANCE, fils de Banquo.
SIWARD, général de l'armée anglaise.
Le jeune SIWARD, son fils.
SEYTON, officier attaché à Macbeth.
Le FILS DE MACDUFF.
Un MÉDECIN anglais.
Un MÉDECIN écossais, un CAPITAINE, un PORTEUR, un VIEILLARD.
Lady MACBETH.
Lady MACDUFF.
DAME de la suite de lady Macbeth.
HÉCATE et trois sorcières.
LORDS, GENTILSHOMMES, OFFICIERS, SOLDATS, ASSASSINS, SUIVANS et MESSAGERS.
L'OMBRE de Banquo, et plusieurs autres apparitions.

La scène est en Écosse, et surtout dans le château de Macbeth, excepté à la fin du quatrième acte, où elle se passe en Angleterre.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

TONNERRE ET ÉCLAIRS.

Entrent TROIS SORCIÈRES.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Quand nous rassemblerons-nous encore toutes trois ? Choisirons-nous un jour de tonnerre et d'éclairs, ou de pluie ?

SECONDE SORCIÈRE.

Quand ce vacarme aura cessé, et que la bataille sera gagnée ou perdue.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Ce sera avant le coucher du soleil.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

En quel lieu ?

SECONDE SORCIÈRE.

Sur la bruyère.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Je vais au-devant de Macbeth.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

J'y vais, j'y vais, Grimalkin (1).

TOUTES.

Padocke (2) appelle. — Tout à l'heure. — Les jours sereins nous sont odieux : les plus affreux sont pour nous les plus beaux. Envolons-nous sur les vapeurs de cet épais brouillard.

SCÈNE II.

ALARME EN DEDANS.

Entrent LE ROI, DUNCAN, MALCOLM, DONALBAIN, LENOX, suite ; ils rencontrent un capitaine sanglant.

LE ROI.

Quel est cet homme tout couvert de sang ? L'état où nous le voyons nous annonce des nouvelles toutes fraîches de la situation des rebelles.

MALCOLM.

C'est le sergent qui a combattu en brave et intrépide soldat pour me sauver de la captivité. Salut, brave et noble ami ; apprends au roi ce que tu sais des rebelles : en quel état les as-tu laissés ?

LE CAPITAINE.

Long-temps la victoire a flotté indécise, comme deux nageurs rivaux qui, luttant de front contre l'onde, épuisent long-temps leur force et leur art sans se surpasser. L'impitoyable Macdonel (il était bien fait pour devenir un traître, tant la nature a entassé de vices et de noirceurs dans son cœur !) avait reçu des îles de l'Ouest un renfort de Kernes et de Gallow-glasses (3), et la fortune, souriant à son exécrable révolte, semblait se prostituer à ce rebelle. Mais la fortune, lui et ses troupes, tous unis, étaient encore trop faibles contre Macbeth. Le brave Macbeth (il a bien mérité ce nom), affrontant la fortune, et brandissant son épée fumante du sang des rebelles, comme le favori de la valeur, s'est frayé un passage, toujours avançant, jusqu'à ce qu'il ait eu en face l'odieux Macdonel ; il s'est attaché à lui, et ne l'a point quitté qu'il ne l'ait fendu en deux, sur les derniers retranchemens du camp.

LE ROI.

Vaillant cousin ! digne gentilhomme !

LE CAPITAINE.

Comme on voit sortir les tempêtes et les plus violens orages du côté d'où le soleil s'élève et répand sa lumière, le désastre est sorti de la source même d'où nous attendions notre salut. Écoute, roi d'Écosse, écoute la suite de mon récit. — A peine la justice, armée de la valeur, eut forcé ces Kernes voltigeurs à chercher leur sûreté dans la fuite, que le général norwégien, voyant notre avantage, a recommencé une nouvelle attaque avec des bataillons tout frais et tout couverts d'armes éclatantes.

LE ROI.

Ces nouveaux ennemis n'ont-ils pas épouvanté nos généraux Macbeth et Banquo ?

LE CAPITAINE.

Oui, comme les passereaux épouvantent les aigles, ou le daim timide le lion. Pour rendre la vérité, il faut dire qu'ils ressemblaient à deux canons chargés à double et triple charge, tant ils frappaient l'ennemi sans relâche de coups redoublés ! On eût dit qu'ils avaient fait vœu de se baigner dans des flots de sang, ou d'élever une montagne de cadavres. Je ne saurais exprimer... Mais je me sens faible... Mes larges blessures demandent un prompt secours.

LE ROI.

Ton récit, comme tes blessures, est d'un brave, et tout en toi respire l'honneur. — Allez avec lui, faites panser ses plaies. (Entre Rosse.) Qui vient ici ?

MALCOLM.

C'est le digne thane (1) de Rosse !

LENOX.

Quel empressement éclate dans ses regards ! A son air, il nous apporte des nouvelles importantes.

ROSSE.

Dieu conserve le roi !

LE ROI.

De quels lieux viens-tu, noble thane ?

(1) Nom d'un vieux chat gris. Ici c'est le nom d'un mauvais génie.

(2) Nom d'un gros crapaud, autre génie.

(3) Les Kernes et les Gallow-glasses étaient deux espèces de troupes : la première, armée à la légère ; l'autre, armée plus pesamment.

(1) *Thane*, mot saxon, titre d'honneur équivalant à celui de baron, gouverneur, pour le roi, d'une certaine étendue de pays.

ROSSE.

De Fife, grand roi, où la foule des étendards norwégiens insultaient les cieux, et contenaient nos soldats dans un froid silence. Le roi de Norwége, à la tête d'une armée formidable, et secondé en secret par le plus déloyal des traîtres, par le thane de Cawdor, a engagé un combat terrible. A la fin ce héros, ce nouvel époux de Bellone, cuirassé de son courage, faisant face aux rebelles dans une lutte infatigable, force contre force, fer contre fer, bras contre bras, a dompté les vains efforts de sa rage. Pour conclure, la victoire nous est restée.

LE ROI.

O bonheur !

ROSSE.

Maintenant Swein, le roi de Norwége, demande la paix; nous n'avons pas daigné lui permettre d'enterrer ses morts, qu'il n'eût déposé d'avance, à Saint Colmes' inch (1), dix mille dollars, pour nos soldats victorieux.

LE ROI.

Le thane de Cawdor ne trahira plus nos intérêts et notre confiance. Allez, prononcez son arrêt de mort, et transmettez à Macbeth sa dignité.

ROSSE.

Je vais faire exécuter vos ordres.

LE ROI.

Ce qu'il a perdu, le brave Macbeth l'a gagné !

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Tonnerre. — Entrent les trois SORCIÈRES.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Où as-tu été, sœur?

SECONDE SORCIÈRE.

Égorger un pourceau.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Et toi, sœur?

PREMIÈRE SORCIÈRE.

La femme d'un matelot avait des châtaignes plein son giron; elle grugeait, grugeait, grugeait. Donne-m'en, lui ai-je dit.—Va-t-en, sorcière, m'a répondu cette mégère à l'énorme et large croupe. — Son mari s'est embarqué pour Alep, comme patron du *Tigre*. Moi, je m'embarquerai dans un crible, je le poursuivrai; et, déterminée comme un rat sans queue, je ferai, je ferai, je ferai....

SECONDE SORCIÈRE.

Je t'offre une aire de vent.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Tu es bien obligeante.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Et moi une autre.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Et moi, je dispose du reste; je préside au point d'où ils soufflent, et à tous les coins du compas des marins. Je veux rendre son mari sec comme l'herbe fanée des prés : ni jour ni nuit le sommeil ne reposera sur sa paupière, il vivra comme un proscrit : fatigué de neuf fois neuf nuits d'insomnie, il séchera, maigrira, languira; et si sa barque ne peut être naufragée, du moins sera-t-elle battue sans relâche des flots et de la tempête. — Voyez-vous ce que j'ai là?

SECONDE SORCIÈRE.

Montre-moi, montre-moi.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

C'est le pouce d'un pilote qui a fait naufrage en revenant dans son pays.

(Tambour en dedans.)

TROISIÈME SORCIÈRE.

Le tambour ! le tambour ! Macbeth vient.

TOUTES.

Ainsi les sœurs du destin (1), courrières de la terre et des mers, les mains enlacées l'une dans l'autre, dansent en rond : trois tours pour toi, trois pour moi, et trois encore pour compléter les neuf cercles. Paix !—Le charme est accompli.

(Entrent Macbeth et Banquo.)

MACBETH.

Je n'ai jamais vu de jour si affreux et si beau.

BANQUO.

Combien dit-on qu'il y a d'ici à Fores? — Mais que vois-je? Quelles sont ces créatures étranges, si flétries dans leurs traits, si sauvages dans leur accoutrement? Elles ne ressemblent point aux ha-

(1) *Colme's inch*, maintenant appelé *Inchcomb*, petite île dans le Firth d'Édinburgh, sur laquelle se trouvait une abbaye dédiée à saint Columb : elle est appelée, par Camden, *Inch Colm*, ou l'île de Columba.

(1) *The weird sisters.*

bitans de la terre, et pourtant elles y marchent comme nous. — Etes-vous des êtres vivans, et pouvez-vous répondre aux questions de l'homme? Vous paraissez m'entendre. Je vous vois toutes trois placer votre doigt décharné sur vos lèvres livides et ridees. — Je vous croirais des femmes, sans cette barbe épaisse dont votre menton est hérissé.

MACBETH.

Parlez, si vous pouvez parler. Qui êtes-vous?

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Salut, Macbeth! Salut, thane de Glamis.

SECONDE SORCIÈRE.

Salut, Macbeth! Salut à toi, thane de Cawdor.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Salut, Macbeth! un jour tu seras roi.

BANQUO.

Bon seigneur, pourquoi vous troublez-vous? Pourquoi semblez-vous craindre des événemens qui s'annoncent sous un aspect si brillant? — Au nom de la vérité, répondez: êtes-vous des spectres fantastiques, ou êtes-vous en effet ce que vous paraissez être? Vous saluez mon noble collègue d'un titre honorable, et vous lui annoncez dans l'avenir de grandes destinées et l'espoir d'une couronne: vos brillantes prédictions l'ont jeté dans le ravissement; et moi, vous ne parlez pas. Si vos regards peuvent pénétrer le sein de l'avenir, et démêler, dans les germes des événemens, ceux qui doivent prospérer ou avorter; parlez-moi donc aussi à moi, qui ne mendie point vos faveurs, et qui ne crains point votre haine.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Salut!

SECONDE SORCIÈRE.

Salut!

TROISIÈME SORCIÈRE.

Salut!

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Tu seras plus petit que Macbeth et plus grand que lui.

SECONDE SORCIÈRE.

Tu seras moins heureux et beaucoup plus heureux que lui.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Tu feras des rois, quoique tu ne sois pas roi. Ainsi salut, Macbeth et Banquo!

PREMIÈRE SORCIÈRE.

A Banquo et Macbeth, salut!

MACBETH.

Arrêtez, obcures prophétesses: expliquez-vous plus clairement. Je sais bien que, par la mort de Sinel mon père, je suis thane de Glamis; mais comment puis-je l'être de Cawdor? le thane de Cawdor est vivant, il est dans tout l'éclat de la prospérité. Et que je sois jamais roi, c'est un événement où ne peut atteindre mon espérance... ni thane de Cawdor, non plus. Parlez: d'où tenez-vous ces étranges connaissances? Ou pourquoi arrêtez-vous nos pas sur ces arides bruyères, par vos vaines prédictions? — Parlez, je vous l'ordonne.

(Les sorcières disparaissent.)

BANQUO.

La terre, ainsi que l'onde, enfante des bulles aériennes, filles légères de l'air, qu'un souffle dissipe: ce que nous avons vu n'était qu'un néant. — Où sont-elles évanouies?

MACBETH.

Dans l'air. Ces formes vaines, que nous avons prises pour des corps, se sont perdues comme l'haleine dans les vents. — Que je voudrais qu'elles n'eussent pas disparu sitôt!

BANQUO.

Ces visions à qui nous venons de parler avaient-elles quelque réalité? ou bien aurions-nous goûté de cette racine enivrante qui renverse la raison?

MACBETH.

Vos enfans seront rois!

BANQUO.

Et vous, vous serez roi!

MACBETH.

Et thane de Cawdor aussi: n'est-ce pas leur prophétie?

BANQUO.

Oui, ce sont leurs paroles; mais qui vient ici?

(Entrent Rosse et Angus.)

ROSSE.

Macbeth, le roi a reçu avec joie la nouvelle de tes succès, en apprenant les hasards que tu as courus dans le combat des rebelles. Son admiration et ses éloges flottaient incertains entre toi et Macdonel. A la fin, satisfait et décidé en voyant le dénoûment de cette grande journée, il te trouve dans les bataillons de l'intrépide norwégien, sans effroi des horribles spectacles de mort qui t'entouraient, et qui étaient ton ouvrage. Aussi pressés que tombent les grains de la

grêle, arrivaient courriers sur courriers : chargé de tes éloges, chacun établit avec profusion devant le roi les récits pompeux de tes exploits, dans cette étonnante défense de son royaume.

ANGUS.

Sa majesté nous envoie te remercier en son nom ; nous ne sommes pas chargés de te payer tes services, mais seulement de te conduire devant le roi.

ROSSE.

Et pour premier gage de plus grands honneurs, il m'a ordonné de te saluer de sa part thane de Cawdor. Ainsi, vaillant thane, je te salue sous ce nouveau titre d'honneur ; car il t'appartient.

BANQUO.

Quoi ! le diable peut-il dire la vérité ?

MACBETH.

Le thane de Cawdor est vivant ! Pourquoi me parez-vous d'une dignité dont un autre est revêtu ?

ANGUS.

Il est vrai, celui qui fut thane de Cawdor vit encore ; mais un jugement fatal va trancher cette vie, qu'il a mérité de perdre. S'il était d'intelligence avec Norway ; ou s'il prêtait aux rebelles des secours clandestins ; ou si, de concert avec eux, il tramait la ruine de son pays, c'est ce que j'ignore ; mais des trahisons capitales, avouées et prouvées, l'ont perdu sans ressource.

MACBETH.

Thane de Glamis et thane de Cawdor ! Après ces deux titres suit le troisième et le plus brillant. — Je vous rends grâces de vos soins. — N'espérez-vous pas, à présent, que vos enfans seront rois ? Celles qui m'ont salué thane de Cawdor n'ont pas promis moins qu'un trône à vos enfans.

BANQUO.

Cette dignité qui vient de vous être conférée peut échauffer vos espérances et les élever vers la couronne, vers un titre plus grand que celui de thane de Cawdor ; mais c'est une étrange aventure. Souvent, pour nous conduire à notre perte, les ministres des ténèbres nous jettent quelques vérités ; ils nous amorcent par l'éclat de quelques légers succès, pour nous trahir ensuite, et nous précipiter dans les plus funestes abîmes. — Cousins, un mot, je vous prie.

MACBETH.

Voilà deux prédictions accomplies, qui sont comme l'heureux prélude du grand événement qui doit les couronner par un trône. — Je vous rends graces, gentilshommes. — Cette instigation surnaturelle ne peut être criminelle, et ne peut pas non plus être innocente. — Mais si elle est criminelle, pourquoi me donner un gage de succès, en commençant par une vérité qui s'accomplit ? Je suis déjà thane de Cawdor. Si elle est innocente, pourquoi, en cédant à cette tentation, son horrible image fait-elle dresser mes cheveux sur ma tête, et battre mon cœur contre mes flancs avec une violence qui n'est pas naturelle ? L'acte même, à l'instant de l'exécution, est moins terrible que ne l'est son horrible projet dans l'imagination. Ma pensée, qui ne commet encore qu'un meurtre idéal, ébranle si violemment toute ma machine, que toutes mes facultés sont alarmées et suspendues devant cette image ; mon esprit ne s'arrête à rien qu'à des choses qui ne m'arriveront point, et ce n'est qu'un néant.

BANQUO.

Voyez dans quelle extase est plongé mon collègue.

MACBETH.

Si la destinée veut me faire roi, soit ; qu'elle me couronne ; mais je ne veux pas faire un pas.

BANQUO.

Ces nouveaux honneurs dont il vient d'être revêtu, sont comme des habits d'une forme nouvelle, qui ne se moulent et ne s'ajustent bien sur notre taille qu'avec le temps et l'usage.

MACBETH.

Arrive ce qui doit arriver : le temps et les heures courent également dans les jours les plus fâcheux, et amènent l'événement.

BANQUO.

Brave Macbeth, nous vous attendons : quand il vous plaira de partir...

MACBETH.

Que votre complaisance m'excuse : mon cerveau insensé était préoccupé d'idées qui déjà sont oubliées. — Bons gentilshommes, vos services sont consignés dans un dépôt où je les lirai chaque jour. — Allons trouver le roi. — Réfléchissez à ce qui est arrivé ; et, dans un moment plus opportun (en attendant, nous y rêverons), ouvrons-nous librement nos cœurs l'un à l'autre.

BANQUO.

Très volontiers.

MACBETH.

Jusque-là, c'est assez.—Allons, mes amis.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Fanfares. Entrent LE ROI, MALCOLM, DONALBAIN, LENOX et suite.

LE ROI.

L'exécution de Cawdor est-elle consommée? Ceux que j'avais chargés de ce soin ne sont donc pas revenus encore?

MALCOLM.

Mon souverain, ils ne sont pas encore de retour; mais j'ai parlé à un homme qui l'a vu mourir. Il m'a rapporté qu'il avait, sans aucun détour, avoué sa trahison, imploré le pardon de votre majesté, et montré le plus profond repentir. Nul acte de sa vie ne l'honore autant que la manière dont il l'a quittée. Il est mort en homme qui s'est exercé à mourir, et il a renoncé au plus grand des biens avec l'indifférence dont on perd la plus vaine bagatelle.

LE ROI.

Il n'y a point d'art qui apprenne à deviner l'ame sur les traits du visage! C'était un homme sur qui se reposait toute ma confiance. (Entrent Macbeth, Banquo, Rosse et Angus.) O très digne cousin! l'ingratitude commençait à m'accabler d'un poids insupportable. Il me tardait de te récompenser; mais ton mérite s'est élancé tout d'un coup à une hauteur où ne peut atteindre le plus rapide essor de la reconnaissance. — Je voudrais que tu eusses moins mérité de moi; je verrais encore de la proportion entre tes services et leur salaire; mais il ne me reste que l'aveu, qu'il t'est plus dû que je ne peux te payer.

MACBETH.

Le service et la fidélité que je vous dois, en s'acquittant, se récompensent eux-mêmes. Votre majesté n'a d'autre rôle à remplir que d'en recevoir le tribut: notre obéissance est dévouée à votre grandeur; en faisant tout ce que nous pouvons, nous ne faisons qu'acquitter notre devoir, vassaux engagés à défendre vos jours et votre honneur.

LE ROI.

Sois ici le bienvenu; je viens de commencer ta fortune: c'est un arbrisseau que plantent mes mains, je vais le cultiver avec soin, et je veux le voir se couronner des plus beaux fruits. —Noble Banquo, tu n'as pas moins mérité de nous, et je déclare publiquement que tu n'as pas moins fait pour notre gloire. Laisse-moi t'embrasser et te serrer contre mon cœur.

BANQUO.

Si je prends racine dans le cœur de mon roi, c'est lui qui en moissonnera les fruits.

LE ROI.

Ma joie ne connaît plus de borne: elle éclate et se répand hors de moi avec tant d'excès et de violence, que je cherche à la voiler par des pleurs, à calmer ses transports par des idées plus sombres, par une perspective plus triste dans l'avenir.— Mes enfans, et vous que le sang nous unit, vous, grands, qui approchez le plus près de mon trône, sachez aujourd'hui que nous voulons transmettre notre couronne à Malcolm, l'aîné de nos enfans: dès ce moment, nous le nommons prince de Cumberland. Ce titre n'appartient qu'à lui seul, et ne peut être partagé; mais d'autres dignités, comme autant d'étoiles autour de l'astre, brilleront sur la tête de tous ceux qui ont mérité nos bienfaits. — Partons pour Inverness; je veux resserrer les liens qui m'attachent à toi.

MACBETH.

Le repos devient fatigue pour moi, dès que je ne suis plus employé à votre service. Je veux moi-même être le messager qui comblera de joie mon épouse, en lui annonçant l'arrivée de votre majesté... Je pars en prenant humblement congé d'elle.

LE ROI.

Mon digne Cawdor.

MACBETH à part.

Le prince de Cumberland! Voilà un obstacle qu'il me faut franchir, ou ma chute est certaine; car il se trouve dans mon chemin. — Étoiles, cachez vos feux; que la nuit même ne voie pas mes profonds et noirs désirs; que ma main se cache de mes yeux! Mais qu'il s'accomplisse, l'acte que mes yeux frémiraient de voir exécuté!

(Il sort.)

LE ROI.

Oui, digne Banquo, c'est un guerrier d'une valeur extraordinaire; et mon ame se repaît avec

délices du plaisir de le louer : c'est une fête pour moi. Marchons sur les traces du vertueux Macbeth, dont les soins ont pris les devans, pour préparer sa maison à nous recevoir. C'est un parent sans égal.

(Fanfares. Ils sortent.)

SCÈNE V.

Entre LADY MACBETH seule, lisant une lettre.

LADY MACBETH.

« Elles se sont présentées sur ma route le jour » de ma victoire; et déjà une de leurs prédictions » accomplie m'a prouvé qu'elles sont douées d'une » intelligence au-dessus des mortels. Lorsque je » brûlais du désir de leur faire d'autres questions, » elles se sont changées en vapeur légère, et se » sont évanouies. J'étais encore plongé dans l'ad» miration de cette rencontre étrange, lorsqu'on » m'apporte des lettres du roi, qui me nomment » thane de Cawdor : titre que ces sœurs infernales » m'avaient adressé le premier. Ce n'est qu'après, » dans un second salut, qu'elle m'ont dit : *Et un » temps viendra que tu seras roi.* J'ai cru te » devoir cette confidence, ô toi, chère compagne » de ma grandeur ; je n'ai pas voulu te frustrer de » ta portion de joie, en te laissant ignorer les » grandes destinées qui me sont promises. Ren» ferme ce secret dans ton cœur. Adieu. »

Tu es thane de Glamis et de Cawdor...... Et tu seras aussi ce qu'on t'a prédit. — Cependant, je crains ton caractère : ton ame est trop tendre, trop pleine de douceur et d'humanité, pour prendre le chemin le plus court. Tu voudrais bien t'agrandir, tu n'es pas sans ambition; mais tu n'as pas la méchanceté qui doit l'accompagner. Tu voudrais bien t'élever à la grandeur, mais par des moyens innocens : tu ne veux pas trahir, et tu voudrais recueillir le fruit de la trahison. Noble Glamis, tu aspires à posséder un bien qui te crie : « Voilà ce qu'il faut que tu fasses, si tu veux me posséder. » Oui, pour l'avoir, il faut l'action que tu crains de commettre toi-même, bien plus que tu ne désires qu'elle ne soit pas commise. — Hâte-toi, viens dans mes bras, que je puisse verser mon ame dans ton sein, et châtier de ma langue valeureuse les lâches scrupules qui t'empêchent de saisir le cercle d'or dont les destins et cette assistance surnaturelle semblent avoir déjà couronné ton front (Entre un messager.) Quelles nouvelles m'apportes-tu?

LE MESSAGER.

Le roi arrive ici ce soir.

LADY MACBETH.

Ta nouvelle est insensée. Ton maître n'est-il pas avec lui? Si tu disais la vérité, il m'aurait avertie de me préparer à recevoir le roi.

LE MESSAGER.

Daignez me croire, je dis la vérité : mon maître est en chemin. Un de mes camarades a été chargé de le devancer. Hors d'haleine, et presque mort de fatigue, à peine a-t-il eu la force d'accomplir son message.

LADY MACBETH.

Prends bien soin de lui; car il apporte de grandes nouvelles! (Le messager sort.) Oui, pleine de douceur et de charme serait la voix du corbeau même, qui par ses croassemens m'annoncerait l'entrée fatale de Duncan sous les lambris de mon château. — Venez tous, esprits infernaux, qui inspirez les pensées homicides; dépouillez-moi de mon sexe en cet instant, et remplissez-moi tout entière, tête et cœur, d'une cruauté pure et sans mélange de pitié. Épaississez mon sang dans mes veines; fermez tout accès, tout passage aux remords, et que nul mouvement de pitié, nul sentiment de nature ne vienne ébranler mon ame dans son cruel projet, et s'interposer entre lui et l'exécution. Entrez dans mon sein et changez le lait de mon sexe en noir poison, ministres du meurtre; venez, en quelque lieu que soient vos invisibles substances à épier le moment de nuire au genre humain. — Viens, nuit sombre; enveloppe-toi encore des plus noires vapeurs de l'enfer, afin que mon poignard affilé ne voie pas la blessure qu'il fait, et ne laisse pas un rayon de clarté par où le ciel puisse m'entrevoir, et me crier : *Arrête, arrête.* (Entre Macbeth.) Grand Glamis, digne Cawdor, plus grand encore par le titre qui t'attend dans l'avenir, ta lettre a transporté mon âme au delà de ce présent obscur, et j'assiste déjà à l'avenir; je le vois, je le sens.

MACBETH.

Mon cher amour, Duncan vient loger ici ce soir.

LADY MACBETH.

Et quand part-il d'ici?

MACBETH.

Demain : c'est son projet.

LADY MACBETH.

Oh! jamais le soleil ne verra ce lendemain. — Votre visage, mon cher thane, est un livre ouvert, où les hommes pourraient lire de dangereuses connaissances. Pour surprendre l'occasion, prenez un air et un maintien conformes aux circonstances; que vos yeux, vos gestes, votre langue respirent la joie et le bon accueil; paraissez aux regards comme la fleur innocente, et soyez le serpent caché sous son éclat. Il faut pourvoir aux destins de l'hôte qui vient ici; vous remettrez à mes soins le grand ouvrage de cette nuit. Son exécution va placer dans nos mains le pouvoir suprême; elle va nous faire goûter le plaisir de la souveraineté absolue, pendant toute la durée des jours et des nuits qui suivront celle-ci.

MACBETH.

Nous en parlerons plus au long.

LADY MACBETH.

Songez seulement à montrer un front sans nuage : changer de visage est toujours dangereux. Laissez le reste à mes soins.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

Des hautbois et des torches. Entrent LE ROI, MALCOLM, DONALBAIN, BANQUO, LENOX, MACDUFF, ROSSE, ANGUS et suite.

LE ROI.

Ce château est dans une agréable situation; l'air est d'une légèreté, d'une douceur qui flatte et pénètre les sens.

BANQUO.

Cet hôte des étés, le martinet, habitant des temples, nous annonce, en fixant ici son séjour, que l'haleine de l'air est en ces lieux douce et parfumée. Pas une frise saillante, pas une corniche, pas un seul angle commode, où cet oiseau n'ait suspendu le berceau de ses enfans. J'ai remarqué que partout où ces oiseaux font leur nid et leurs petits, on y respire un air délicat et pur.

(Entre lady Macbeth.)

LE ROI.

Voyez, voilà notre honorable hôtesse! — L'amitié qui s'attache à nous, nous cause quelquefois de l'embarras, et les peines qu'elle nous donne sont encore reçues avec reconnaissance, comme des marques d'affection. Vous allez prier le ciel de nous récompenser des peines et du trouble que vous occasionne notre présence, et nous remercier encore de notre importunité comme d'une nouvelle faveur.

LADY MACBETH.

Tous nos services, fussent-ils doublés et quadruplés, ne seraient que néant et misère, comparés à la foule d'honneurs brillans qu'il plaît à votre majesté d'accumuler sur notre maison. Pour reconnaissance de vos anciens bienfaits et des dignités nouvelles que vous nous avez prodiguées, nous n'avons que nos vœux et nos prières au ciel.

LE ROI.

Où est le thane de Cawdor? Nous suivions de près ses traces, et nous avions dessein de vous annoncer nous-même son arrivée; mais il est excellent cavalier, et pressé par l'aiguillon de l'amour, aussi poignant que l'éperon dont il piquait son coursier, il nous a devancé, et il est arrivé le premier. Belle et noble lady, nous serons votre hôte cette nuit.

LADY MACBETH.

Vos humbles serviteurs, leurs personnes et leur maison, et tout ce qu'ils possèdent, sont dévoués à votre majesté : ils ne font que vous rendre ce qu'ils tiennent de vous.

LE ROI.

Donnez-moi votre main, conduisez-moi vers notre hôte; nous l'aimons tendrement, et nous continuerons de lui prodiguer nos faveurs. Avec votre permission, hôtesse.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

Des hautbois et des flambeaux. Entrent et traversent le théâtre un maître d'hôtel et plusieurs domestiques portant des plats et des choses de service. Entre ensuite MACBETH.

MACBETH.

Si, l'action faite, tout finissait là, le plus tôt serait le mieux. Si l'assassinat enveloppait toutes ses suites, que sa fin fût tout succès, qu'un seul coup pût tout terminer, tout finir; ici-bas, seu-

lement ici-bas… des bords de ce monde, de ce rivage du temps, nous nous lancerions au hasard dans la vie à venir. — Mais, dans ce cas, nous subissons même ici-bas notre jugement. Nous ne faisons qu'enseigner des leçons sanguinaires, qui, une fois données, reviennent sur leur auteur, et le punissent par sa ruine. — La justice, de sa main équitable, repousse vers nos lèvres la coupe empoisonnée, et nous en fait avaler jusqu'à la lie toute l'amertume. — Il est ici sous la foi d'une double sauvegarde. D'abord je suis son parent et son sujet, deux puissans motifs qui s'opposent à cette action; ensuite je suis son hôte, et c'est moi qui devrais fermer la porte à son meurtrier, au lieu de porter le couteau dans son sein. D'ailleurs, ce Duncan a un naturel si doux et si bon, il a rempli sa tâche de roi d'une manière si irréprochable, que ses vertus, comme autant d'anges à la voix d'airain, crieront vengeance du crime infernal d'avoir tranché sa vie; et la pitié, comme un tendre enfant nouveau-né porté sur les vents, ou un chérubin céleste monté sur les invisibles coursiers de l'air, exposera la peinture de cet horrible forfait devant tous les yeux, et fera verser des flots de larmes. — Je n'ai d'autre aiguillon qui m'anime à l'exécuter, que la fougueuse ambition qui s'élance au-dessus de sa hauteur, et retombe sur un autre. (Entre lady Macbeth.) Eh bien! quelles nouvelles?

LADY MACBETH.

Il a bientôt soupé. Pourquoi avez-vous quitté la salle?

MACBETH.

M'a-t-il demandé?

LADY MACBETH.

Sans doute; est-ce que vous ne le savez pas?

MACBETH.

Nous n'avancerons pas plus loin dans ce projet. Il vient de me combler d'honneurs; et mes services m'ont acquis l'estime universelle et une réputation dorée, dont je dois me parer dans l'éclat de sa première fraîcheur, au lieu de m'en dépouiller si vite.

LADY MACBETH.

Quoi! cet espoir brillant dont votre ame s'était environnée elle-même n'était-il qu'une folle ivresse? S'est-il depuis évanoui dans votre sommeil? Et ne vous réveillez-vous aujourd'hui que pour pâlir et frissonner devant l'idée que vous aviez si librement conçue? Avez-vous donc peur de montrer dans l'action même et dans le courage de l'exécuter, la force qui est dans votre désir? Quoi! vous devez posséder un bien que vous regardez comme l'ornement de la vie, et vous voulez vivre en lâche dans votre propre opinion, en répétant sans cesse, comme le pauvre chat du proverbe : ***Je voudrais bien; mais je n'ose pas*** (1)!

MACBETH.

Arrêtez, je vous prie; j'ose faire tout ce qui est digne de l'homme. Celui qui ose davantage cesse d'en être un.

LADY MACBETH.

Quelle est donc la bête stupide qui vous a porté à me confier à moi ce projet? Quand vous avez osé le former, c'est alors que vous étiez un homme; et en osant devenir plus grand que vous n'étiez, vous n'en seriez que plus homme. Ni l'occasion, ni le lieu ne vous secondaient alors; et cependant vous vouliez vous-même créer l'une et l'autre. Ils viennent s'offrir aujourd'hui d'eux-mêmes, et l'offre gracieuse de la fortune vous déconcerte et vous anéantit! J'ai allaité sur mon sein, et je sais combien il est doux d'aimer le jeune enfant qui suce mon lait : eh bien, j'arracherais ma mamelle des tendres lèvres de sa bouche enfantine, au moment même où il sourirait à sa mère, et je lui écraserais la tête, si j'en avais une fois fait le serment, comme vous l'avez fait, vous, d'exécuter ceci.

MACBETH.

Si nous allions manquer notre coup!

LADY MACBETH.

Nous, manquer notre coup! Songez seulement à arrêter, à fixer votre résolution dans un état où elle ne vacille point, et nous ne manquerons pas notre coup. Lorsque Duncan sera endormi, et la fatigue de cette pénible journée va le plonger dans un sommeil profond, j'aurai soin, moi, d'enivrer si bien de vin et de santés ses deux chambellans, que leur mémoire, cette gardienne des idées et le dépôt de la raison, s'évanouira en fumée avec les vapeurs de l'ivresse. Lorsque tous leurs sens enivrés seront assoupis dans un sommeil profond comme la mort, que ne pouvons-nous pas exécuter, vous et moi, sur Duncan sans gardes et sans défense? Que ne pouvons-nous pas

(1) Voici ce proverbe : *Le chat aime le poisson, mais il n'aime pas se mouiller les pattes.*

imputer à ses officiers pleins de vin, qui porteront le crime de notre grand meurtre?

MACBETH.

Ne mets au monde que des fils; car la trempe de ta nature indomptable ne doit former que des mâles. — En effet, ne pourra-t-on pas croire, lorsque nous aurons teint de sang ses deux officiers endormis dans son appartement, et frappé avec leurs poignards, que ce sont eux qui auront fait le coup?

LADY MACBETH.

Et qui osera le croire autrement, lorsque nous ferons entendre nos plaintes et nos cris sur sa mort?

MACBETH.

Me voilà décidé sans retour. et je vais plier toutes mes facultés à cette terrible exécution. Séparons-nous, et songe à voiler nos desseins sous les dehors les plus gracieux. Il faut qu'un visage faux masque les secrets d'un cœur faux.

(Ils sortent.)

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

Entrent BANQUO et FLEANCE, qui porte un flambeau devant lui.

BANQUO.

A quel point de sa course en est la nuit, enfant?

FLEANCE.

La lune est descendue sous l'horizon; je n'ai point entendu sonner l'heure.

BANQUO.

La lune se couche à minuit.

FLEANCE.

Je crois la nuit plus avancée.

BANQUO.

Tiens, prends mon épée. — Le ciel est bien économe de lumières cette nuit; tous ses flambeaux sont éteints. — Le sommeil, comme un poids énorme, m'accable, et cependant je voudrais ne pas dormir. Puissances propices du ciel, réprimez dans mon sein ces odieuses et noires images, que la nature laisse éclore pendant le repos des sens! (Entre Macbeth, avec un domestique portant un flambeau.) — Rends-moi mon épée. — Qui est là?

MACBETH.

Un ami.

BANQUO.

Quoi, seigneur, vous ne reposez pas encore? Le roi est couché. — Il a eu au souper un plaisir extraordinaire : aussi les soins de vos officiers ont été payés par de généreuses largesses; et ce beau diamant dont il a fait don à votre épouse, comme à la plus aimable hôtesse... En un mot, il s'est retiré joyeux et satisfait au delà de toute expression.

MACBETH.

N'étant pas préparés à le recevoir, nous n'avons pu remplir qu'une partie de notre volonté : prévenue plus tôt, elle se serait montrée avec plus d'aisance et d'éclat.

BANQUO.

Tout s'est passé à merveille. — La nuit dernière j'ai rêvé des trois sœurs du Destin. Il y avait de la vérité dans ce qu'elles vous ont prédit.

MACBETH.

Je ne songe plus à elles. Cependant, dès que nous pourrons nous ménager une heure favorable, nous la passerons à nous entretenir un peu de ce prodige, si vous voulez consentir à cette complaisance.

BANQUO.

Volontiers; à votre loisir.

MACBETH.

Si vous entrez dans mes vues, quand je serai décidé, elles sont de nature à vous procurer de l'honneur.

BANQUO.

Si je ne risque pas de perdre l'honneur en cherchant à l'augmenter, et que je puisse toujours conserver mon cœur loyal, et mon hommage fidèle à mon souverain, je suis prêt à écouter vos conseils.

MACBETH.

En attendant, nuit heureuse et bon repos.

BANQUO.

Je vous rends grâces, et recevez le même vœu.

(Banquo sort.)

MACBETH.

Va, dis à ta maîtresse de sonner un coup de cloche quand ma boisson sera prête. Va te mettre au lit. (Le domestique sort.) Est-ce un poignard que je vois là devant moi, la poignée tournée vers ma main? Viens, que je te saisisse. — Tu m'échappes, et cependant je te vois toujours. Fatale vision, n'es-tu pas sensible pour le toucher, comme tu l'es pour les yeux? ou n'es-tu qu'une illusion vaine, produite par un cerveau échauffé? Pourtant je te vois, et sous une forme aussi palpable que celui que je tire en ce moment de son fourreau. — Tu me précèdes (Il tire son poignard.) dans le chemin que j'allais suivre, et tu m'offres un instrument pareil à celui dont j'avais dessein de me servir. — Mes yeux seuls sont abusés d'une erreur que mes autres sens ne partagent point; ou, si mes yeux voient la vérité, ils valent seuls tous mes autres sens. — Tu es toujours présent à mes regards, et sur ta lame affilée j'aperçois des gouttes de sang que je n'y avais pas vues d'abord. Ce n'est rien de réel. — C'est mon projet sanguinaire qui peint cette vaine image à mes yeux déçus. — Maintenant, sur la moitié du globe, la nature semble morte, et des songes funestes troublent le sommeil des mortels. Maintenant les sorcières paient à la pâle Hécate leur culte et leurs offrandes nocturnes. — Voici l'heure où l'assassin, au teint hâve et flétri, s'éveille aux hurlemens du loup, sentinelle dont il reçoit le signal : comme autrefois le ravisseur Tarquin, marchant à pas alongés, en silence et d'un pied suspendu, il s'avance vers son crime, comme un fantôme dans les ténèbres. — O toi, terre solide et ferme, sois sourde à mes pas, ignore la route que je prends; que tes pierres n'aillent pas retentir et révéler où je suis, et me ravir l'exécution de ce forfait, tout prêt à ce moment favorable et si bien fait pour lui! — Tandis que je menace, il vit. — On est trop froid, quand on s'amuse à parler dans la chaleur de l'action.

(Une cloche sonne.)

J'y vais. C'en est fait; la cloche m'invite. Duncan, n'entends pas ces sons; car c'est ta cloche funèbre qui t'appelle au sein des cieux ou au sein des enfers.

(Il sort.)

SCÈNE II.

Entre LADY MACBETH.

LADY MACBETH.

La liqueur qui les a enivrés n'a fait que me donner plus d'audace; ce qui a glacé leurs sens m'a remplie de flamme. — Écoutons : silence! C'est le cri de la chouette, héraut sinistre, qui annonce le plus atroce adieu nocturne. Il est à son ouvrage. — Oui, la porte est ouverte, et les chambellans, ensevelis dans l'ivresse, dorment d'un sommeil bruyant, qui semble insulter au devoir de leurs offices. J'ai mêlé dans leur boisson des drogues si assoupissantes, qu'il est douteux s'ils respirent ou s'ils expirent.

MACBETH en dedans.

Qui est là? quoi? holà!

LADY MACBETH.

Hélas! je tremble qu'ils ne se soient éveillés, et que l'acte ne soit pas consommé. Ce n'est pas le coup frappé qui nous perd; c'est de l'avoir tenté sans l'achever. Écoutons. — J'avais pourtant disposé leurs poignards de façon qu'il ne pouvait pas s'y méprendre. — Ah! s'il ne m'eût pas offert les traits de mon père endormi, j'aurais frappé, moi.

(Entre Macbeth.)

MACBETH.

J'ai frappé le coup. — N'as-tu pas entendu un bruit?

LAYD MACBETH.

J'ai entendu crier la chouette et bruire les grillons. — N'avez-vous pas parlé?

MACBETH.

Quand?

LADY MACBETH.

Tout à l'heure.

MACBETH.

Comme je descendais ?

LADY MACBETH.

Oui.

MACBETH.

Écoute. — Qui couche dans la seconde chambre ?

LADY MACBETH.

Donalbain.

MACBETH, regardant ses mains.

C'est là une triste vue !

LADY MACBETH.

Triste vue ? Folle pensée !

MACBETH.

Un des chambellans a ri dans son sommeil, et l'autre a crié *au meurtre !* Ils se sont éveillés l'un l'autre, je me suis arrêté pour les entendre; mais ils ont dit quelques prières et sont retombés dans le sommeil.

LADY MACBETH.

Ils sont tous deux logés ensemble.

MACBETH.

L'un s'est écrié: *Dieu nous assiste! Amen,* a dit l'autre, lorsqu'ils m'ont vu passer avec ces mains de bourreau. J'ai prêté l'oreille à leur frayeur, et n'ai pu dire avec eux, *amen,* lorsqu'ils disaient, *Dieu nous assiste!*

LADY MACBETH.

N'approfondissez pas tant cette idée.

MACBETH.

Mais pourquoi ne m'a-t-il pas été possible de prononcer *amen ?* J'avais le plus besoin des bénédictions du ciel, et le mot *amen* s'attachait à mon gosier, et n'a pu sortir de ma bouche.

LADY MACBETH.

Ce n'est pas sous cette face qu'il faut considérer ces sortes d'actions ; autrement elles nous feraient perdre la raison.

MACBETH.

Il me semble avoir ouï une voix qui me criait : « Tu ne dormiras plus! Macbeth tue le sommeil, le sommeil de l'innocence, le doux sommeil, qui efface dans le cerveau les traces douloureuses des soucis, qui chaque jour fait renaître l'homme à la vie ; ce bain qui rafraîchit le corps épuisé de fatigue, ce baume qui guérit les ames blessées et souffrantes, ce second agent de la puissante nature, qui répare et renouvelle les sens pour les jouissances du banquet. »

LADY MACBETH.

Que voulez-vous dire ?

MACBETH.

Elle criait toujours : « Plus de sommeil dans toute la maison ! Glamis a assassiné le sommeil, et Cawdor ne dormira plus, Macbeth ne dormira plus ! »

LADY MACBETH.

Quelle était donc cette voix qui criait ainsi?— Eh ! pourquoi, brave thane, votre noble courage s'abaisse-t-il à forger ces visions dans votre cerveau malade ? Allez, prenez de l'eau, et lavez cette tache qui souille vos mains : ce serait un témoin.... — Pourquoi avez-vous ôté les poignards de la place où je les avais posés : il faut qu'ils y restent ? Allez, reportez-les, et souillez de sang les deux chambellans endormis.

MACBETH.

Moi, je ne veux plus y rentrer : je suis effrayé en songeant à ce que j'ai fait. Y regarder encore une fois ! je n'ose.

LADY MACBETH.

O homme faible dans ses résolutions ! — Donnez-moi ces poignards. Les hommes endormis et les hommes morts ne sont que de vaines peintures, et c'est à la crédule enfance qu'il est permis de s'épouvanter d'un démon peint sur la toile. Si le sang de Duncan coule encore, j'en prendrai pour en rougir la face des deux chambellans ; car il faut absolument qu'ils paraissent être les coupables.

(Elle sort. On frappe en dedans.)

MACBETH.

Qui frappe ainsi ? — Que suis-je donc devenu, que le moindre bruit m'épouvante ? — Ah, quelles mains j'ai là ! Elles m'aveuglent d'horreur. L'océan entier pourra-t-il laver ce sang, et blanchir mes mains ? Non, elles souilleraient l'Océan, et rougiraient ses ondes des taches de mon forfait.

(Rentre lady Macbeth.)

LADY MACBETH.

Vois, mes mains sont de la couleur des tiennes ; mais je rougis de porter un cœur si blanc et si pur. (On frappe.) J'entends frapper à la porte du midi. Retirons-nous dans notre chambre : quelques gouttes d'eau vont nous laver de cette action ;

vois combien cela est aisé. Votre courage vous a abandonné en chemin. — Écoutons : on frappe encore plus fort. (On frappe.) Prenez votre robe de nuit, de crainte que ce ne soit nous qu'on demande ; il ne faut pas qu'on nous surprenne éveillés et debout à cette heure. — Ne restez donc pas ainsi misérablement perdu dans vos réflexions.

MACBETH.

Plutôt que de connaître mon forfait, je voudrais ne plus me connaître moi-même (On frappe.) Duncan, réveille-toi à ce bruit. Plût au ciel que tu le pusses encore !

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Entre UN PORTIER.

LE PORTIER.

(On frappe.)

On frappe ici ; rien n'est plus vrai. Si un homme était le portier de l'enfer, il devrait être bien las de tourner la clef. (On frappe.) Frappe, frappe. Qui est là, de par Belzébuth ? C'est un fermier qui s'est pendu, las d'attendre la moisson. Allons, viens à bonne heure ; apporte avec toi force draps, et tu pourras suer ici à ton aise. (On frappe.) Frappe, frappe. Qui est là, au nom d'un autre diable ? Par ma foi ! c'est un docteur de l'équivoque (1), qui jurerait devant les deux plats d'une balance, et parierait pour l'un ou l'autre indifféremment ; qui a commis assez de trahisons au nom de Dieu, mais qui pourtant n'en impose pas au ciel avec ses équivoques. Holà, entrez, docteur de l'équivoque. (On frappe.) Frappe, frappe, frappe. Qui est là? Ma foi ! c'est un tailleur anglais qui vient pour escamoter du drap à un haut-de-chausse à la française (2). Allons, entrez, monsieur le tailleur, vous pouvez chauffer ici votre fer à repasser. (On frappe.) Oui, frappe, frappe. Jamais un moment de repos. Qui êtes-vous ? Cette place est trop froide pour un enfer ; je ne veux plus être ici le portier du diable. J'avais eu l'idée de laisser entrer un homme de toutes les professions qui vont, par le plus court chemin, au feu de joie éternel. (On frappe.) Tout à l'heure, tout à l'heure. Je vous prie, n'oubliez pas le portier.

(Entrent Macduff et Lenox.)

MACDUFF.

Ami, tu t'es donc couché bien tard pour dormir encore ?

LE PORTIER.

Ma foi, seigneur, nous vidions encore des rasades au second chant du coq ; et le boire, seigneur, est un grand provocateur de trois choses.

MACDUFF.

Quelles sont-elles les trois choses que provoque le boire?

LE PORTIER.

Ma foi, c'est le rouge au nez, le sommeil et l'envie de pisser. Pour l'incontinence, on peut dire qu'il la provoque et ne la provoque pas : il en donne bien le désir, mais il en ôte la faculté; en sorte qu'on peut dire que le vin est un maître d'équivoque avec la volupté : il la cause et la détruit ; il l'aiguillonne, et puis l'arrête en chemin ; il l'excite, et puis la décourage. Pour conclure, il mène l'homme par l'équivoque au sommeil ; et en lui donnant un démenti, il l'abandonne.

MACDUFF.

Je crois, l'ami, que le vin t'a donné un démenti la nuit dernière.

LE PORTIER.

Il l'a fait, seigneur ; mais je lui ai payé sa trahison, et je crois que je suis trop fort pour lui, quoiqu'il ait embarrassé mes jambes quelque temps ; mais j'ai trouvé un expédient pour me débarrasser de lui.

MACDUFF.

Ton maître est-il levé? Nous avons dû l'éveiller en frappant à la porte. — Ah ! le voici.

LENOX.

Bonjour, noble seigneur.

(Entre Macbeth.)

MACBETH.

Salut à tous deux.

MACDUFF.

Le roi est-il levé, digne thane?

MACBETH.

Pas encore.

(1) Un religieux de la compagnie de Jésus : ordre qui causa de grands troubles sous le règne d'Élisabeth et de Jacques Ier, et qui inventa la doctrine de l'équivoque.
POPE.

(2) Ce mauvais bon mot consiste en ce qu'un haut-de-chausse français étant fort court et fort étroit, il faut qu'un tailleur soit bien habile pour en retrancher un morceau d'étoffe.

MACDUFF.

Il m'a ordonné de l'éveiller de grand matin ; j'ai presque laissé passer l'heure.

MACBETH.

Je vais vous conduire vers lui.

MACDUFF.

Je sais que vous prenez cette peine avec plaisir, et cependant c'en est une.

MACBETH.

La peine qu'on prend avec plaisir cesse d'être une peine. —Voici la porte.

MACDUFF.

Je vais me hasarder à l'appeler ; car tel est l'ordre que j'ai reçu.

(Macduff sort.)

LENOX.

Le roi part-il d'ici aujourd'hui ?

MACBETH.

Il a donné ses ordres pour partir ce matin.

LENOX.

La nuit a été bien orageuse. Dans la chambre où nous couchions, les cheminées ont été abattues ; l'on a, dit-on, entendu des voix lamentables dans les airs, d'horribles cris de mort, de lugubres accens annonçant distinctement de cruelles calamités, d'affreux événemens conformes à ces désastreux présages. L'oiseau des ténèbres a poussé des cris aigus toute la nuit. Quelques-uns prétendent que la terre en convulsion a tremblé.

MACBETH.

Ça été une affreuse nuit !

LENOX.

Ma mémoire, depuis ma jeunesse, ne m'en rappelle aucune qui soit comparable à celle-là.

(Rentre Macduff.)

MACDUFF.

O horreur ! horreur ! horreur ! il n'est point de cœur qui puisse te concevoir, de langue qui puisse te nommer.

MACBETH et LENOX.

Qu'y a-t-il ?

MACDUFF.

La scélératesse a fait ici son chef-d'œuvre. Le meurtre le plus sacrilége a brisé le front sacré du souverain, et en a fait couler le sang et la vie.

MACBETH.

Que dites-vous ? la vie ?

LENOX.

Est-ce du roi que vous parlez ?

MACDUFF.

Venez, entrez dans sa chambre, et voyez un objet qui vous rendra immobiles d'horreur. — Ah ! ne me forcez pas de parler. Voyez vous-mêmes, et parlez après. Qu'on s'éveille, qu'on s'éveille ; qu'on sonne le tocsin. (Macbeth et Lenox sortent.) O meurtre ! ô trahison ! Banquo, Donalbain, Malcolm, éveillez-vous. Secouez ce sommeil paisible, image, image de la mort, et venez voir la mort elle-même. — Levez-vous, levez-vous, et voyez une image du dernier jour de l'univers. — Malcolm, Banquo, levez-vous comme de vos tombeaux, et avancez comme des ombres, si vous voulez soutenir l'horreur de ce spectacle. — Sonnez la cloche.

(La cloche sonne.)

(Entre lady Macbeth.)

LADY MACBETH.

Quelle est donc la cause ?.... Pourquoi cet effrayant signal donne-t-il l'alarme au sommeil de toute la maison ? Parlez.

MACDUFF.

Aimable lady, il ne faut pas que vous entendiez ce que je pourrais vous dire. L'impression de cette affreuse nouvelle donnerait la mort à une femme. — (Rentre Banquo.) O Banquo ! Banquo ! notre bon maître est assassiné !

LADY MACBETH.

O malheur ! Quoi ! dans notre maison !

BANQUO.

O trop cruel malheur ! n'importe en quel lieu ! Macduff, de grace, démentez-vous vous-même, et dites qu'il n'en est rien.

(Rentrent Macbeth et Lenox.)

MACBETH.

Si j'étais mort une heure avant ce malheur, j'aurais terminé une vie heureuse ; car de cet instant, il n'y a plus rien d'intéressant dans le monde : tout n'est qu'illusion et folie. Gloire, grandeur, tout est mort. Le vin de la vie est épuisé pour moi, et il ne reste plus que la lie sous cette voûte odieuse.

(Entrent Malcolm et Donalbain.)

DONALBAIN.

Qu'est-il arrivé de fâcheux ?

MACBETH.

Quoi ! vous vivez, et vous l'ignorez ! La source de votre sang est tarie.

MACDUFF.

Votre royal père est assassiné.

MALCOLM.

Oh! par qui?

LENOX.

Ce sont ses chambellans, suivant les apparences, qui ont fait ce coup. Leurs mains et leurs visages sont tout souillés de sang; et leurs poignards aussi, que nous avons trouvés, non encore essuyés, sur leur chevet: ils avaient les yeux effarés et fixes.—Ah! il ne fallait leur confier la vie d'aucun homme!

MACBETH.

Oui, je me repens à présent de ma fureur, et de les avoir tués.

MACDUFF.

Tués? Pourquoi l'avez-vous fait?

MACBETH.

Eh! quel est l'homme qui peut, dans le même moment, être sage et aliéné d'étonnement, calme et furieux, loyal et insensible? Personne. Mon bras, dans le transport de mon zèle, a devancé la raison et ses réflexions. Ici était Duncan étendu, des taches de sang semées sur la blancheur de son sein défiguré de larges plaies, qui semblaient appeler la ruine et le carnage dans le monde!... Là étaient les meurtriers teints des couleurs de leur forfait, et leurs lâches poignards souillés d'un sang livide. Quel homme pouvait à cet aspect se contenir, s'il avait un cœur pour aimer, et dans ce cœur, du courage pour manifester son amour?

LADY MACBETH.

Aidez-moi à sortir d'ici. Oh!

MACDUFF.

Prenez soin de la dame.

MALCOLM.

Pourquoi restons-nous muets? Ce silence peut nous faire accuser de ce forfait.

DONALBAIN.

Hé! que pouvons-nous dire ici, dans un lieu où la mort en embuscade, cachée dans l'ombre, peut fondre et nous saisir? Fuyons: il n'est pas temps encore de verser des larmes.

MALCOLM.

Ni de montrer un chagrin actif et courageux.

BANQUO.

Prenez soin de la dame. — Et lorsque nous aurons achevé de revêtir nos membres demi-nus exposés ici aux insultes de l'air, rassemblons-nous; approfondissons cette sanglante aventure, et tâchons d'en découvrir les auteurs. Les terreurs et les doutes nous agitent. Pour moi, je suis sous la main puissante du dieu de l'innocence; et, de cet abri, je combattrai l'auteur inconnu de cette horrible trahison.

MACBETH.

Et moi aussi.

TOUS.

Et nous tous.

MACBETH.

Allons, hâtons-nous, et revenons nous assembler tous dans cette salle.

TOUS.

Volontiers.

(Ils sortent.)

MALCOLM.

Quel parti prenez-vous? Ne nous associons pas avec eux. Montrer une douleur qu'on ne sent pas, est un rôle aisé pour l'homme faux. — Moi, je me retire en Angleterre.

DONALBAIN.

Et moi en Irlande. En séparant nos destins, nous serons plus en sûreté. Dans le lieu où nous sommes, l'assassin se cache sous un sourire; et le plus près du trône est le plus près du poignard.

MALCOLM.

Le bras qui a porté ce coup meurtrier ne se repose pas encore, et le parti le plus sûr pour nous est d'éviter ses traits. Ainsi, montons à cheval, et ne nous faisons pas un scrupule de partir sans faire nos adieux. Fuyons sans délai. Il est permis de se dérober soi-même au danger, quand il ne reste plus de sûreté ni de merci.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Entre ROSSE avec un VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

Ma mémoire embrasse un espace de soixante-dix années, et dans tout ce temps, j'ai vu passer bien des guerres terribles, bien des événemens étranges; mais ce sont des jeux auprès de cette affreuse nuit: elle les efface tous.

ROSSE.

Ah ! bon vieillard, tu vois comme le ciel, troublé par le crime de l'homme, menace cet univers d'une sanglante tragédie. D'après l'horloge, le jour devrait luire; et cependant une sombre nuit étouffe le flambeau qui voyage dans les cieux. La nuit devient-elle éternelle, ou le soleil a-t-il horreur de se montrer? Que la face de la terre soit ainsi ensevelie dans les ténèbres, lorsqu'elle devrait être animée et dorée de lumière !

LE VIEILLARD.

C'est un phénomène contre nature, comme l'action qui s'est commise. Mardi dernier, on a vu un faucon, prenant son essor vers les hauteurs où est son séjour, surpris par un hibou qui l'a abattu et déchiré.

ROSSE.

Et les chevaux de Duncan (prodige étrange, mais certain), qui étaient si beaux, si légers, les plus doux de leur race, changeant tout à coup leur douceur en férocité, ont brisé leurs liens, se sont élancés hors de leurs écuries, et tous se sont révoltés contre toute obéissance, comme s'ils eussent voulu déclarer la guerre à l'homme.

LE VIEILLARD.

On dit qu'ils ont fini par se manger l'un l'autre.

ROSSE.

Rien n'est plus vrai, au grand étonnement de mes yeux, qui ont vu cet horrible spectacle. (Entre Macduff.) Voici le digne Macduff. — Eh bien, seigneur, comment va le monde maintenant?

MACDUFF.

Quoi ! ne le voyez-vous pas ?

ROSSE.

A-t-on découvert qui a commis cette action atroce?

MACDUFF.

Ceux que Macbeth a tués.

ROSSE.

Hélas ! funeste jour ! Quel fruit en pouvaient-ils espérer ?

MACDUFF.

Ils ont été subornés. Malcolm et Donalbain, les deux fils du roi, sont disparus et se sont sauvés. Cette fuite fait tomber sur eux les soupçons.

ROSSE.

Ce parricide serait encore contre nature ! — O ambition aveugle, qui te ravira les ressources de ta vie ? — Il est probable que la souveraineté va échoir à Macbeth.

MACDUFF.

Il est déjà élu, et parti pour se faire couronner à Scone (1).

ROSSE.

Où est le corps de Duncan ?

MACDUFF.

On l'a porté à Colmes-Kill, au dépôt sacré où reposent les cendres de ses ancêtres.

ROSSE.

Venez-vous à Scone ?

MACDUFF.

Non, cousin ; je vais à Fife.

ROSSE.

Adieu : moi, je vais à Scone.

MACDUFF.

Allez : puissiez-vous y voir tout prendre un cours heureux ! Adieu. Je crains bien que nos vieux habits ne nous aillent mieux que les neufs.

ROSSE.

Adieu, père.

LE VIEILLARD.

La bénédiction de Dieu soit avec vous, et avec ceux qui voudraient rendre bons les méchans, et amis les ennemis !

(Ils sortent.)

(1) Scone était la place où les rois d'Écosse étaient couronnés, sur une pierre enfermée dans une chaire de bois qui servait à leur inauguration.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Entre BANQUO.

BANQUO.

T'y voilà parvenu ; thane de Glamis, thane de Cawdor, roi enfin ; tout ce que t'avaient promis les femmes du Destin s'est accompli ; et je crains bien que tu n'aies fait ici quelque lâche coup de ta main. Mais elles ont dit aussi que cette couronne ne passerait pas à ta postérité ; que ce serait moi qui serais la tige et le père d'une race de rois. Si la vérité confirme leur prédiction en ce point, comme elle éclate dans les promesses qui te regardaient, Macbeth, pourquoi les événemens qui s'accomplissent en toi ne me garantiraient-ils pas que ces oracles me tiendront parole à moi-même ? pourquoi n'encourageraient-ils pas mon espérance ?... Mais, chut ! taisons-nous.

(Air de trompette. — Entrent Macbeth, roi ; lady Macbeth, Lenox, Rosse, seigneurs et suite.)

MACBETH.

Voici le plus intéressant de nos convives.

LADY MACBETH.

S'il eût été oublié, son absence eût laissé un vide choquant dans notre fête, et l'eût défigurée.

MACBETH.

Ce soir, seigneur, nous donnons un banquet solennel, et nous y demandons votre présence.

BANQUO.

Il suffit que votre majesté me donne ses ordres : ma volonté est attachée pour jamais à la sienne par le lien indissoluble de l'obéissance.

MACBETH.

Montez-vous à cheval cet après-dîner ?

BANQUO.

Oui, mon bon seigneur.

MACBETH.

Nous aurions désiré votre présence au conseil que nous tiendrons aujourd'hui. Vos avis furent toujours pleins de sagesse et de bonheur ; mais nous remettrons à demain à vous consulter. Vous proposez-vous de faire une longue course ?

BANQUO.

Celle qu'on peut faire, monseigneur, depuis ce moment jusqu'à l'heure du souper ; et si mon cheval ne court pas aussi bien que je l'espère, j'emprunterai sur la nuit une heure ou deux.

MACBETH.

Ne manquez pas à notre fête.

BANQUO.

Non, monseigneur.

MACBETH.

Nous venons d'apprendre que nos sanguinaires cousins sont bien accueillis, l'un en Angleterre, l'autre en Irlande ; que, loin d'avouer leur affreux parricide, ils débitent à ceux qui les écoutent d'étranges impostures ; mais nous en conférerons demain au conseil, où nous aurons aussi à discuter une affaire d'état qui demande notre présence à tous. Allez, montez à cheval. Adieu, jusqu'à ce soir. Fleance vous accompagne-t-il ?

BANQUO.

Oui, mon bon seigneur : il est grand temps que nous partions.

MACBETH.

Je vous souhaite des coursiers légers et sûrs, et je leur recommande leur fardeau. Adieu. (Banquo sort.) — Que chacun dispose à son gré de son temps jusqu'à sept heures du soir. Pour trouver nous-

même un nouveau charme dans votre société, nous resterons seul jusqu'au souper. Allez : que Dieu vous garde ! (Lady Macbeth sort avec les seigneurs.) Garçon, un mot : ces hommes attendent-ils nos ordres?

LE SERVITEUR.

Oui, monseigneur : ils sont à la porte du palais.

MACBETH.

Va : fais-les entrer. — Etre sur le trône n'est rien; il faut y être en sûreté. — Mes craintes sur Banquo tiennent profondément à mon ame. La nature a imprimé à son caractère un air de souveraineté qui le rend redoutable. C'est déjà beaucoup qu'il ait tant d'audace et d'intrépidité. Et à cette trempe inflexible de son ame, il joint une prudence qui guide sa valeur et en assure les coups. Je ne vois que lui dont l'existence me tienne dans l'effroi; sous l'ascendant de son caractère le mien fléchit et tremble, comme on dit qu'Antoine s'en laissait imposer par César. Je l'ai vu gourmander les trois sorcières, lorsqu'elles me saluèrent du nom de roi; il leur ordonna de s'expliquer aussi sur ses destins. Alors, d'une bouche prophétique, elles le proclamèrent père d'une race de rois.—Elles n'ont donc placé sur ma tête qu'une stérile et vaine couronne, et dans ma main qu'un sceptre infructueux, qui doit en être arraché par une main étrangère, sans qu'aucun de mes enfans me succède? Ainsi c'est pour la race de Banquo que j'ai souillé mon ame; c'est pour ses enfans que j'ai égorgé le vertueux Duncan; pour eux que j'ai empoisonné mon sein paisible et pur du venin des forfaits; et j'aurai livré à l'infernal ennemi du genre humain le trésor de mon ame immortelle, pour les faire rois! Les enfans de Banquo rois! Non, sort ennemi, descends plutôt dans l'arène avec moi; je lutterai contre toi jusqu'à ce que j'expire. — Qui est là? (Rentre le serviteur avec deux assassins.) Retire-toi, reste à la porte, et attends mes ordres. (Le serviteur sort.) N'était-ce pas hier que nous avons eu ensemble un entretien?

LES ASSASSINS.

C'était hier, s'il plaît à votre altesse.

MACBETH.

Eh bien! vous avez sans doute réfléchi sur mes confidences? Vous savez à présent que c'était lui qui, dans les temps passés, vous a tenus ainsi dans l'oppression; tandis que vous m'en accusiez moi, qui étais innocent. Je vous ai convaincus de ce fait dans notre dernière entrevue, qui s'est passée à vous en détailler les preuves. Je vous ai fait voir comment vous aviez été amusés, comment on vous avait fermé le chemin de la fortune; quels instrumens avaient servi à vous nuire, et quel était l'homme qui les faisait jouer; et tant d'autres détails, dont la lumière devait frapper l'esprit le plus borné, l'entendement le plus stupide, et qui tous vous crient : « Banquo en est l'auteur. »

PREMIER ASSASSIN.

Il est vrai : vous nous l'avez prouvé.

MACBETH.

Oui, et depuis j'ai été plus loin; c'est aujourd'hui l'objet de notre seconde entrevue. — Vous sentez-vous dans le caractère une dose de patience assez forte pour laisser ces outrages impunis? Avez-vous été élevés dans une morale qui vous donne du penchant à prier le ciel pour cet homme de bien et pour sa postérité, lui dont la main, appesantie sur vous, vous a courbés jusqu'à la porte du tombeau, et a condamné vos enfans à une indigence éternelle?

PREMIER ASSASSIN.

Nous sommes des hommes, monseigneur.

MACBETH.

Oui, je sais que vous êtes comptés dans la classe des hommes, comme on range sous le nom commun de chiens toutes les espèces de cet animal. Ensuite chaque espèce est différenciée, l'une par sa vitesse à la course, l'autre par sa rampante lenteur, l'autre par son odorat subtil; tandis que l'une fait sentinelle à la porte du logis, l'autre lance le gibier dans les forêts; chacune obéit à la propriété que la bienfaisante nature a renfermée dans son individu, et de ces qualités diverses, chacune reçoit un surnom qui la distingue dans la liste où toutes sont confondues sous une seule et même dénomination. Il en est de même des hommes. Ainsi, si vous avez un rang qui vous soit propre dans l'espèce humaine, et que vous ne soyez pas abaissés et perdus dans la foule confuse de ses dernières classes, faites-le-moi connaître, et alors je vous confierai, dans le secret de votre ame, un projet dont l'exécution vous délivre de votre ennemi, vous attache à notre cœur par les liens d'une amitié solide, nous, que sa vie fait languir, et que sa mort ferait jouir d'une santé fleurie et d'un bonheur parfait.

SECOND ASSASSIN.

Je suis un homme irrité par les outrages et les lâches persécutions du monde, au point que je suis prêt à tout faire indifféremment pour me venger de lui.

PREMIER ASSASSIN.

Et moi je suis si las de ma lutte continuelle et infructueuse avec le sort, que j'exposerais ma vie à tous les hasards, pour la rendre plus heureuse, ou pour m'en délivrer.

MACBETH.

Vous savez tous deux que Banquo était votre ennemi.

LES ASSASSINS.

Nous en sommes persuadés, monseigneur.

MACBETH.

Il est aussi le mien; et j'ai pour lui une si mortelle aversion que chaque minute de son existence m'assassine au cœur. Je pourrais d'un seul coup visible de mon pouvoir le balayer de ma vue sans en donner d'autre raison que ma volonté; mais je ne dois pas le faire. Il est certains seigneurs qui sont ses amis et les miens, et dont je ne dois pas perdre l'affection : il me faut déplorer la chute de l'homme que j'aurai renversé moi-même. Voilà ce qui me fait rechercher votre assistance. J'ai de fortes raisons de couvrir cette action d'un voile, et de la dérober à l'œil public.

SECOND ASSASSIN.

Nous exécuterons, monseigneur, ce que vous nous commanderez.

PREMIER ASSASSIN.

Oui : quand notre vie....

MACBETH.

Votre courage se peint dans vos traits. Dans une heure au plus, je vous indiquerai le lieu où vous devez vous poster; je vous instruirai de l'instant précis, de la minute (car il faut que cela soit fait ce soir, et à quelque distance du palais, et ne perdez pas de vue que je veux paraître n'y entrer pour rien); et avec Banquo, afin que ce soit besogne faite et parfaite, son fils Fleance qui l'accompagne ;(car son absence n'est pas moins importante pour moi que celle de son père : il faut qu'il subisse avec lui le sort de cette heure fatale. Consultez-vous ensemble, et prenez votre résolution. Je vous rejoins dans un moment.

LES ASSASSINS.

Elle est prise, monseigneur.

MACBETH.

Je vous ferai rappeler dans un instant. Ne sortez pas du palais. C'est une chose arrêtée. — Banquo, si ton ame doit s'envoler dans les cieux, elle les verra ce soir !

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Entrent LADY MACBETH et un SERVITEUR.

LADY MACBETH.

Banquo est-il sorti du palais?

LE SERVITEUR.

Oui, madame; mais il revient ce soir.

LADY MACBETH.

Avertissez le roi que je lui demande un moment d'audience : je veux lui parler.

LE SERVITEUR.

J'obéis, madame.

(Il sort.)

LADY MACBETH.

On n'a rien gagné, on a perdu ses peines, quand on a obtenu son désir sans en être plus heureux : le sort de la victime que nous détruisons vaut mieux que le nôtre, s'il faut ne goûter, après sa destruction, qu'une joie pleine de trouble. (Entre Macbeth.) Eh quoi! monseigneur, pourquoi vous enfermer ainsi dans la solitude, ne cherchant pour compagnie que les images les plus funestes, toujours occupé de noires pensées, qui devraient être ensevelies avec ceux qui en sont l'objet? Dès qu'une chose est sans remède, on n'y doit plus songer. Ce qui est fait, est fait.

MACBETH.

Nous avons tranché le serpent; mais nous ne l'avons pas tué : il réunira ses tronçons épars, et il redeviendra ce qu'il était; notre impuissante malice restera exposée, comme auparavant, à son dard homicide. Mais que les deux mondes périssent, que toute la nature souffre et se bouleverse, plutôt que de vivre ainsi dans la crainte, ne manger qu'en tremblant, n'avoir qu'un sommeil affligé de ces songes effrayans qui nous agitent les nuits! Il vaudrait mieux être avec le mort, que nous avons envoyé dans son asile de paix pour monter à la place où nous sommes, que d'avoir ainsi l'ame sur la roue des remords, dans des tourmens sans

relâche. — Duncan repose dans son tombeau : après la fièvre agitée de la vie, il dort enfin d'un tranquille sommeil ; la trahison est à bout avec lui. Ni le fer, ni le poison, ni les conspirations domestiques, ni les armées ennemies, rien ne peut désormais attenter à son inviolable repos.

LADY MACBETH.

Venez, mon cher époux, adoucissez ces regards farouches : soyez serein et joyeux ce soir au milieu de vos convives.

MACBETH.

Je le serai, mon amour ; et soyez de même aussi, je vous y exhorte : que votre continuelle attention s'occupe de Banquo. Rendez-lui les premiers honneurs ; caressez-le de vos regards et de vos douces paroles. Nous ne serons jamais en sûreté, tant qu'il nous faudra par ces flatteries assidues adoucir l'éclat importun de notre grandeur, et masquer nos cœurs de nos visages.

LADY MACBETH.

Écartez ces vains soucis.

MACBETH.

O chère épouse, mon sein est rempli de serpens qui le déchirent. Tu sais que Banquo et son fils Fleance respirent ?

LADY MACBETH.

Mais la nature ne les a pas créés immortels.

MACBETH.

Et voilà ce qu'il y a de consolant ; ils ne sont pas invulnérables. Ainsi sois joyeuse, enjouée. Avant que la chauve-souris ait cessé son vol solitaire, avant que l'escarbot, fidèle à la voix de la noire Hécate, ait mêlé ses bourdonnemens assoupissans au murmure monotone de la nuit, on aura consommé un grand et redoutable exploit.

LADY MACBETH.

Que doit-on faire ?

MACBETH.

Reste dans l'innocente ignorance de ce projet, ma chère ame : tu y applaudiras quand il sera fait. — Viens, aveugle nuit ; couvre d'un bandeau l'œil sensible du jour pitoyable ; de ta main invisible et sanguinaire, anéantis et renverse le grand obstacle qui me tient dans l'effroi. — La lumière s'obscurcit, et déjà le corbeau dirige son vol vers la forêt. — Les êtres vertueux du jour commencent à s'assoupir, tandis que les noirs agens de la nuit s'éveillent pour surprendre leurs victimes. — Tu es étonnée de mes discours ; mais sois tranquille. Les entreprises commencées par le crime ne s'achèvent que par le crime. C'en est assez... Je te prie, suis-moi.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Entrent trois ASSASSINS.

LE PREMIER ASSASSIN.

Mais qui t'a chargé de venir te joindre à nous ?

TROISIÈME ASSASSIN.

Macbeth.

LE SECOND ASSASSIN.

Il ne doit pas exciter notre défiance, puisque nous le voyons parfaitement instruit de notre commission, et de ce que nous avons à faire.

LE PREMIER ASSASSIN.

Reste donc avec nous. — Le couchant brille encore de quelques traits du jour : maintenant le voyageur attardé double le pas, pour regagner à temps son asile ; et celui que nous attendons ici ne doit pas être loin de ce parc.

TROISIÈME ASSASSIN.

Écoutez : j'entends des chevaux.

BANQUO, en dedans.

Donnez des flambeaux, holà !

SECOND ASSASSIN.

C'est sûrement lui. Tous les seigneurs qui sont invités au festin sont déjà rendus à la cour.

PREMIER ASSASSIN.

Écoutez : on emmène ses chevaux.

TROISIÈME ASSASSIN.

Il y a près d'un mille de distance ; mais il a coutume, et tous les cavaliers en font autant, de descendre ici, et d'aller à pied en se promenant jusqu'au palais.

(Entrent Banquo et Fleance.)

SECOND ASSASSIN.

Un flambeau ! un flambeau !

TROISIÈME ASSASSIN.

C'est lui.

PREMIER ASSASSIN.

Tenons-nous prêts.

BANQUO.

Il tombera de la pluie cette nuit.

PREMIER ASSASSIN.

Qu'elle tombe!

(Ils attaquent Banquo.)

BANQUO.

O trahison! — Fuis, bon Fleance, fuis : tu pourras me venger. — O scélérats!

(Il meurt. Fleance se sauve.)

TROISIÈME ASSASSIN.

Qui donc a éteint le flambeau?

PREMIER ASSASSIN.

N'était-ce pas le parti le plus sûr?

TROISIÈME ASSASSIN.

Il n'y a qu'un cadavre par terre : le fils s'est sauvé.

SECOND ASSASSIN.

Nous avons manqué la plus belle moitié de notre coup.

PREMIER ASSASSIN.

Allons, allons-nous-en, et annonçons-lui ce qu'il y a de fait.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

UN BANQUET PRÉPARÉ.

Entrent MACBETH, LADY MACBETH, ROSSE, LENOX, SEIGNEURS, et suite.

MACBETH.

Vous connaissez chacun votre rang, prenez vos places. Depuis le premier jusqu'au dernier, je vous accueille tous d'un cœur sincère.

LES SEIGNEURS.

Nous rendons graces à votre majesté.

MACBETH.

Pour nous, sans place marquée, nous nous mêlerons parmi les convives, avec la modestie qui convient à l'hôte qui les reçoit. Pour la reine, elle prendra sa place d'honneur; et, dans un moment favorable, nous lui demanderons son compliment et son salut à la compagnie.

LADY MACBETH.

Acquittez-m'en, seigneur, envers tous nos amis, mon cœur leur dit qu'ils sont tous les bien venus.

(Entre le premier assassin, il se tient à la porte.)

MACBETH.

Voyez, tous vous rendent le salut, et vous adressent leurs remercîmens. — Bon, le nombre des convives est égal des deux côtés. Moi, je m'asseyerai ici au milieu. Allons, livrons-nous à la joie. Tout à l'heure nous boirons une rasade à la ronde. Il y a du sang sur ton visage.

L'ASSASSIN.

C'est donc du sang de Banquo.

MACBETH.

Il vaut mieux que tu sois hors de cette salle que lui dedans. Est-il expédié?

L'ASSASSIN.

Monseigneur, sa gorge est coupée : c'est moi qui lui ai rendu ce service.

MACBETH.

Tu es le premier des hommes pour couper la gorge; mais il a son mérite aussi, celui qui en a fait autant à Fleance. Si c'était toi, tu n'aurais pas ton pareil.

L'ASSASSIN.

Très royal seigneur, Fleance a échappé.

MACBETH.

Voilà mon accès, mes terreurs qui me reprennent. Cet homme de moins, il ne manquait rien au bonheur de Macbeth. J'étais pur, impénétrable comme le marbre, affermi sur ma base comme le rocher : mon existence, au large, se dilatait, s'étendait à son gré, libre et vaste comme l'air qui environne tout; mais maintenant je suis comprimé, resserré, emprisonné, et asservi pour toujours aux insultes de l'inquiétude et de la crainte. — Mais Banquo est-il en lieu de sûreté?

L'ASSASSIN.

Oui, mon bon seigneur, il est en sûreté dans un fossé, avec vingt larges plaies sur la tête, dont la moindre est une mort certaine.

MACBETH.

Reçois-en mes remercîmens... Ainsi voilà le gros serpent écrasé. Le jeune reptile, qui s'est sauvé, est d'une nature qui, dans un temps à venir, nourrira aussi du venin; mais il n'est pas dangereux à présent. — Va-t'en, et demain, nous en entendrons à loisir le détail de ta bouche.

(L'assassin sort.)

LADY MACBETH.

Mon royal époux, vous n'égayez pas la fête : un festin n'est plus qu'un repas vendu, quand l'hôte ne joint pas la bonne mine à la bonne chère. C'est le bon accueil qui fait qu'il est donné. Autrement,

il vaudrait mieux manger chez soi. Dans un festin, c'est l'appareil, ce sont les invitations et la solennité qui assaisonnent la bonne chère. Sans cela, il serait insipide de se rassembler.

(Entre l'ombre de Banquo ; elle s'assied à la place de Macbeth.)

MACBETH.

Tendre conseillère, qui me rappelez à mon devoir, que la joie éveille votre appétit, et que la santé en soit l'heureux fruit!

LENOX.

Votre majesté est priée de prendre sa place et de s'asseoir.

MACBETH.

Nous verrions ici rassemblé sous cette voûte tout ce que notre royaume a de grand, si notre cher Banquo nous avait gratifié de sa présence. Puissé-je n'avoir rien à lui reprocher que son incivilité, et non pas à plaindre quelque malheur qui l'eût arrêté!

ROSSE.

Son absence, seigneur, compromet l'honneur de sa parole. Que votre majesté daigne s'asseoir, et nous honorer de son auguste compagnie.

MACBETH.

Toutes les places sont remplies.

LENOX.

En voici une réservée pour vous, seigneur.

MACBETH.

Où?

LENOX.

Ici, mon bon seigneur : quelle est donc la cause de votre trouble?

MACBETH.

Qui, de vous tous, m'a joué ce tour?

LES SEIGNEURS.

Quoi, mon bon seigneur?

MACBETH.

Tu ne peux pas dire que ce soit moi qui l'aie fait. Ne secoue point ainsi ta chevelure sanglante en me fixant.

ROSSE.

Gentilshommes, levez-vous de table : sa majesté ne se trouve pas bien.

LADY MACBETH.

Asseyez-vous, mes dignes amis. Mon époux est souvent dans cet état, et il y est sujet depuis l'enfance. De grâce, tenez-vous à vos places; c'est un accès qui ne dure qu'un moment. Dans un clin d'œil, vous le verrez revenu dans son état naturel. Si vous faites trop attention à lui, vous le chagrinerez et vous augmenterez son mal. Continuez, et ne prenez pas garde à lui. — Êtes-vous un homme?

MACBETH.

Oui, et un homme bien intrépide, puisque j'ose envisager un objet capable d'épouvanter Satan même.

LADY MACBETH.

Pure illusion, votre propre ouvrage! C'est une vision créée par votre peur, comme ce poignard dans l'air, qui, m'avez-vous dit, guidait vos pas vers Duncan. Oh! ces émotions, ces troubles, symptômes qui ne devraient accompagner qu'une crainte fondée, figureraient à merveille dans le conte d'une nourrice assise près d'un foyer l'hiver, et racontant d'après l'autorité de sa grand'-mère. Honteuse faiblesse! Pourquoi vous forger ces fantômes? Vous savez que tout est consommé; vous ne voyez ici qu'un siége vide.

MACBETH.

Je te prie, regarde de ce côté : vois, là, vois. Eh bien! que dis-tu? Eh bien! cet objet est-il inquiétant? Si tu ne peux remuer la tête, parle donc. — Si les cimetières et les tombeaux doivent nous renvoyer ceux que nous ensevelissons, nos monumens, comme les milans, rejettent donc leur proie après qu'ils l'ont dévorée.

LADY MACBETH.

Comment! n'êtes-vous plus un homme, et la folie a-t-elle atteint votre raison?

MACBETH.

Je l'ai vu.

LADY MACBETH.

Fi! n'êtes-vous pas honteux?

MACBETH.

Ce n'est pourtant pas la première fois qu'on a répandu le sang. Dans les premiers âges du monde, avant que les lois établies eussent épuré et policé les sociétés; oui, dans ces temps-là, et depuis aussi, il s'est commis des meurtres atroces, dont le récit fait horreur. Un temps fut, où, dès qu'un homme avait la tête brisée, il mourait, et tout finissait là. Mais aujourd'hui ces morts assassinés se relèvent de leurs tombeaux, malgré vingt blessures mortelles sur le crâne, et viennent nous chasser de nos siéges. C'est un plus étrange prodige que le meurtre même.

LADY MACBETH.

Mon digne seigneur, vos illustres amis attendent après vous.

MACBETH.

Ah! pardon, j'oubliais. — Ne vous occupez pas de moi, mes très dignes amis. J'ai une étrange infirmité, qui n'est rien pour ceux qui me connaissent. Allons, amitié et santé à tous! Je veux enfin m'asseoir : versez dans ma coupe ; remplissez-la. Je bois à tous les convives (l'ombre de Banquo rentre.), et à notre cher ami Banquo, qui nous manque ici. Que je voudrais qu'il fût des nôtres!... C'est à lui et à vous tous que je porte la santé ; joie et bonheur à tous!

LES SEIGNEURS.

Nos hommages respectueux! nous faisons raison à votre majesté.

MACBETH.

Loin de moi! ôte-toi de mes yeux! Que la terre s'entr'ouvre et te dérobe à ma vue! Tes os sont desséchés, ton sang est glacé, et tu ne peux voir par ces yeux que tu fixes sur moi.

LADY MACBETH.

Ne voyez dans ces accès, honorables seigneurs, qu'une infirmité naturelle ; ce n'est rien de plus : seulement il est fâcheux qu'elle vienne si mal à propos troubler le plaisir de notre fête.

MACBETH.

Tout ce qu'un homme peut oser, je l'ose. Viens, aborde-moi sous la forme de l'ours féroce de la Russie, du rhinocéros armé, ou du tigre d'Hyrcanie, sous toute autre forme enfin que celle que tu m'offres là, et tu ne verras point mes nerfs agités trembler à ton aspect ; ou bien reparais vivant, et viens me défier dans un désert, le fer à la main. Si tu me vois reculer et craindre de te combattre, alors méprise-moi comme un lâche et faible enfant... Fuis de mes yeux, terrible fantôme ; vaine vision, loin de moi! — Dès qu'il disparaît, je redeviens un homme. — De grace, restez à vos places.

LADY MACBETH.

Vous avez fait fuir la gaîté ; vous avez troublé cette brillante et joyeuse assemblée par un désordre qui a excité l'étonnement. Ces visions ne peuvent-elles donc s'offrir à nous comme ces formes aériennes dans les nuages d'été, sans qu'elles excitent en nous un pareil trouble?

MACBETH.

Vous me faites perdre le sang-froid et le calme où j'étais rentré, lorsque je songe que vous pouvez contempler pareils objets, et conserver le même incarnat sur vos joues, tandis que les miennes sont toutes pâles de frayeur.

ROSSE.

Quels objets, monseigneur?

LADY MACBETH.

Je vous prie, ne lui parlez pas ; son mal ne fait qu'empirer ; les questions le troublent et le mettent en fureur. Bonsoir à tous ; n'attendez pas ses ordres pour vous retirer ; sortez tous promptement.

LENOX.

Nuit paisible, et que sa majesté recouvre la santé!

LADY MACBETH.

Salut, et nuit heureuse à tous!

(Les seigneurs sortent.)

MACBETH.

Il aura du sang, disent-ils ; le sang veut du sang. On a vu les pierres se mouvoir et les arbres parler. Les devins, qui se connaissent en analogies, ont souvent, par le langage des oiseaux, par le cri des corbeaux, découvert au grand jour l'assassin le plus caché. — Quelle heure est-il de la nuit?

LADY MACBETH.

La nuit dispute encore le ciel au matin.

MACBETH.

Que dites-vous de Macduff, qui refuse de se rendre à nos ordres?

LADY MACBETH.

L'avez-vous mandé, seigneur?

MACBETH.

Non ; c'est un bruit parvenu jusqu'à moi. Mais j'enverrai vers lui. Il n'y a pas un thane dans la maison de qui je ne tienne à mes gages un serviteur affidé. — J'irai trouver demain (oui, demain dès le matin) les sœurs du Destin : il faudra qu'elles parlent encore ; car à présent mon penchant m'entraîne à vouloir connaître, peu m'importe par quels moyens, tout ce qui peut m'arriver de pis, et ce sera mon propre avantage. Nul motif alors ne m'arrêtera plus. Me voilà avancé si loin dans le sang, que si je m'arrêtais à présent, il me serait aussi fâcheux de retourner en arrière

que d'aller en avant. J'ai dans la tête d'étranges projets, qui de là passeront dans mes mains ; et il faut les exécuter avant qu'on puisse les pénétrer.

LADY MACBETH.

Vous avez besoin de sommeil, de ce baume universel de toutes les créatures.

MACBETH.

Oui, allons reposer. Le trouble étrange qui m'a égaré est l'effet d'une crainte novice encore, et que l'habitude n'a pas aguerrie. Nous ne sommes encore que des enfans dans cette nouvelle carrière.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

TONNERRE.

Entrent les TROIS SORCIÈRES, allant au-devant d'HÉCATE.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Quel sujet, Hécate?... Vos regards sont pleins de colère.

HÉCATE.

N'ai-je pas raison, vieilles mégères? Et d'où vous vient tant d'insolence et d'audace? Comment avez-vous osé lier avec Macbeth un commerce d'oracles énigmatiques et de mystères de mort, sans que moi, souveraine de vos enchantemens, et qui dois présider à la trame de tous les maléfices, aie jamais été appelée par vous pour y prendre part et signaler la gloire de notre art infernal? Et ce qui est pis encore, c'est que tout ce que vous avez fait, vous l'avez fait pour un enfant ingrat et pervers, plein de fiel et de rage, qui, comme les autres, ne vous caresse que pour son intérêt et ses vues particulières, sans nul amour pour vous-mêmes. Réparez votre faute, disparaissez ; et demain, dès le matin, revenez me trouver à la caverne de l'Achéron. Macbeth viendra vous interroger sur sa destinée : préparez vos vases et vos charmes, et tout l'appareil de votre art. Moi, je m'envole dans l'air, je vais employer cette nuit à de terribles et fatales opérations. J'ai une grande œuvre à consommer avant que le jour soit à son midi. A l'angle du croissant pend un nuage épais et humide ; j'irai m'en emparer avant qu'il descende sur la terre ; et ce nuage, distillé par des artifices magiques, produira des visions et des fantômes qui, par la force de leurs illusions, entraîneront Macbeth à sa ruine. Il bravera les destins, méprisera la mort, et lancera ses espérances au delà de toute prudence, de toute pitié, de toute crainte ; et vous savez toutes que la sécurité est la plus grande ennemie des mortels. (Musique, chant.) Écoutez! on m'appelle. Voyez-vous? mon petit lutin est assis sur ce gros nuage ; il m'attend.

(Chant derrière le théâtre : *Va-t'en, va-t'en, etc.*)

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Allons, hâtons-nous ; elle ne tardera pas à être de retour.

(Elles sortent.)

SCÈNE VI.

Entre LENOX et un autre seigneur.

LENOX.

Mes premiers discours n'ont fait qu'éveiller vos pensées, qui peuvent à présent pousser plus loin leurs conjectures. Seulement je dis que ce malheur a été reçu d'une manière bien étrange. Le bon roi Duncan a été plaint de Macbeth! Oui, il était mort. — Le brave et vaillant Banquo s'est promené trop tard dans la nuit. Vous pouvez conclure, si vous voulez, que c'est Fleance qui l'a assassiné; car Fleance s'est enfui. Il est dangereux de s'attarder trop le soir. — Comment se défendre de la réflexion que c'eût été un crime monstrueux pour Malcolm et pour Donalbain, d'assassiner leur bon père? Action exécrable! Quel regret n'en a pas eu Macbeth? N'a-t-il pas aussitôt, dans une rage vertueuse, déchiré en pièces les deux coupables qui étaient à sa merci dans les liens de l'ivresse et dans les fers du sommeil? N'est-ce pas de sa part une noble action? Oui, et pleine de prudence aussi; car toute ame honnête eût été soulevée d'entendre ces deux malheureux nier le crime : en sorte que j'en reviens à dire qu'il a supporté cette nouvelle à merveille ; et je pense que s'il tenait les fils de Duncan enfermés sous sa clef (ce qui ne sera pas, s'il plaît au ciel), il leur ferait voir ce que c'est que de tuer un père ; et à Fleance aussi. Mais patience! — D'après certains bruits vagues que j'ai recueillis, parce que Macduff a manqué de se trouver à sa fête, j'ap-

prends qu'il a encouru sa disgrace. Seigneur, pouvez-vous m'apprendre où il s'est réfugié?

LE SEIGNEUR.

Le fils aîné de Duncan, à qui le tyran retient son légitime héritage, est maintenant à la cour du roi d'Angleterre. Le vertueux Édouard lui a fait un accueil si gracieux, que la malveillance de la fortune ne lui a rien fait perdre de la considération due à son rang. C'est là que Macduff est allé demander au roi son secours, et le prier d'éveiller la valeur de Northumberland, et du belliqueux Siward, afin que secondés d'eux, et de l'être qui règne au haut des cieux et qui approuve notre entreprise, nous puissions goûter encore la douceur de prendre notre nourriture sans alarmes, et dormir d'un sommeil paisible pendant les nuits, affranchir nos fêtes et nos banquets des poignards homicides, payer un hommage fidèle à un maître légitime, et recevoir les honneurs de sa loyale reconnaissance : tous avantages dont la perte nous fait gémir aujourd'hui. — Ce récit a tellement irrité le roi, qu'il se prépare avec ardeur à tenter quelque expédition guerrière.

LENOX.

A-t-il envoyé vers Macduff?

LE SEIGNEUR.

Oui, et le sombre messager ayant reçu de lui pour réponse décidée à son invitation : « Moi! non, » lui a tourné le dos en murmurant, comme s'il lui eût dit : « Vous vous repentirez du moment où vous m'avez chargé du fardeau de cette réponse. »

LENOX.

Et c'est un bon avis pour lui de songer à se tenir dans l'éloignement que lui conseille la prudence. Que quelque ange du ciel devance Macduff, et vole à la cour d'Angleterre annoncer son message, avant qu'il arrive lui-même; et qu'une prompte bénédiction du ciel et de rapides secours puissent bientôt soulager notre patrie souffrante et opprimée sous une main détestable!

LE SEIGNEUR.

Mes prières accompagnent ses pas.

(Ils sortent.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

TONNERRE.

Entrent les trois SORCIÈRES.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Trois fois le chat tigré a fait ouïr ses miaulemens.

SECONDE SORCIÈRE.

Trois fois aussi le jeune hérisson a fait entendre son cri plaintif.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Le joueur de harpe crie : « Il est temps, il est temps. »

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Tournons en rond autour de la chaudière; dans ses entrailles empoisonnées jetons

Crapaud qui, durant l'espace d'un mois entier,
Nuit et jour endormi sous la froide pierre,
T'es gonflé à loisir d'un venin corrosif,
Va, descends le premier dans la chaudière enchantée.

TOUTES.

Redoublons, redoublons de travail et de soins:
Que le feu s'embrase et que la chaudière bouillonne

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Ajoutons un tronçon d'un serpent des marais,
Un œil de lézard, un pied de grenouille,
Du duvet de chauve-souris et une langue de chien,
Un dard fourchu de vipère et un dard de l'aveugle serpent,
Une cuisse de grand lézard et une aile de hibou.
Faisons bouillir, épaissir ce coulis infernal,
Et composons un charme puissant et fatal.

TOUTES.

Redoublons, redoublons de travail et de soins :
Que le feu s'embrase et que la chaudière bouillonne.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Des écailles de dragon, des dents de loup,
De la momie de sorcières, un vaste estomac
Du vorace goulu de la mer salée,
Une racine de ciguë, arrachée dans la nuit,
Un foie de Juif blasphémateur,
Un fiel de bouc, et des tranches d'if
Coupées dans une éclipse de lune ;
Un nez de Turc et des lèvres de Tartare,
Un doigt d'un enfant de fille de joie
Étranglé en naissant et enfoui par sa mère,
Épaissiront le mélange en gelée solide.
Ajoutons encore des entrailles de tigre,
Tous ingrédiens nécessaires à notre charme.

TOUTES.

Redoublons, redoublons de travail et d'ardeur :
Que le feu s'embrase et que la chaudière bouillonne.

SECONDE SORCIÈRE.

Refroidissons le tout dans du sang de singe,
Et notre charme est parfait et solide.
(Entre Hécate avec trois autres Sorcières.)

HÉCATE.

Oh! à merveille : j'applaudis à votre ouvrage,
Et chacune de vous aura part au profit.
Maintenant chantez autour de la chaudière,
Dansant en rond, comme les sylphes et les fées,
Pour enchanter tous les ingrédiens mêlés dans le vase.

Musique et chant :

Esprits noirs et blancs,
Esprits bleus et gris,
Mêlez, mêlez, mêlez,
Vous qui savez mêler.

SECONDE SORCIÈRE.

A la démangeaison de mes pouces, je sens passer près de ce lieu quelque profane. — Ouvrez-vous, verrous, à qui que ce soit qui frappera.

(Entre Macbeth.)

MACBETH.

Eh bien, noires sorcières, qui cherchez l'ombre et le silence de la nuit, que faites-vous là?

TOUTES.

Une œuvre sans nom.

MACBETH.

Je vous conjure, par l'art que vous professez, de me répondre, n'importe quel moyen doit vous conduire à pénétrer le secret de ma destinée. Dussiez-vous, déchaînant tous les vents, les envoyer livrer la guerre aux églises ; dussent les vagues écumeuses, bouleversées dans leurs abîmes, engloutir pour jamais la navigation et le commerce ; dût la tempête disperser sur la face de la terre les épis des moissons, et déraciner tous les arbres des forêts ; dussent les châteaux s'écrouler sur la tête de leurs gardiens ; les palais et les pyramides s'ébouler depuis leur cime jusqu'à leurs fondemens ; dût le trésor des germes de la nature confondus, rentrer dans le désordre du chaos, et la destruction ravager jusqu'à se lasser : n'importe ; répondez à mes questions.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Parle.

SECONDE SORCIÈRE.

Demande.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Nous répondrons.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Aimes-tu mieux recevoir la réponse de notre bouche, ou de celle de nos maîtres? Choisis.

MACBETH.

Évoquez-les, faites-les-moi voir.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Versons du sang d'une truie qui ait dévoré ses neuf marcassins, et de la graisse exprimée du corps d'un assassin desséché sur un gibet, et jetons-la dans la flamme.

TOUTES TROIS.

Venez, puissances des hautes ou basses régions : montrez-vous, et remplissez bien votre office.

(Tonnerre. Première apparition, une tête armée.)

MACBETH.

Puissance inconnue, dis-moi....

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Il connaît ta pensée, écoute ses paroles ; mais garde le silence.

L'APPARITION.

Macbeth! Macbeth! Macbeth! garde-toi de Macduff; garde-toi du thane de Fife. — Laissez-moi partir. — J'en ai dit assez.

(L'apparition s'enfonce sous la terre.)

MACBETH.

Qui que tu sois, je te rends grace de ton bon avis. Tu as touché juste la fibre de ma crainte. Mais un mot encore.

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Il ne souffre pas qu'on lui commande; mais en voici un autre plus puissant que le premier.

(Deuxième apparition, un enfant ensanglanté.)

L'APPARITION.

Macbeth! Macbeth! Macbeth!

MACBETH.

Je t'écoute de toutes mes oreilles.

L'APPARITION.

Sois sanguinaire, intrépide et décidé. Méprise l'homme, et ris-toi de son pouvoir. Nul mortel né d'une femme ne peut nuire à Macbeth.

(La vision rentre en terre.)

MACBETH.

Vis donc, Macduff: qu'ai-je besoin de te redouter? Mais non; je veux doubler ma sûreté, et ta mort sera mon premier garant; tu ne vivras pas. Alors, si la peur vient me glacer le cœur, je pourrai lui dire : *Tu mens*, et dormir en paix en dépit du tonnerre.

(Tonnerre. Troisième apparition, un enfant couronné, avec un arbre dans sa main.)

Quel est ce fantôme? il a l'air d'un fils de roi, et il porte sur son front enfantin le diadème de la souveraineté.

TOUTES.

Écoute, mais ne lui parle pas.

L'APPARITION.

Sois intrépide et féroce comme un lion; ne t'embarrasse pas qui s'irrite, s'emporte et conspire contre toi. Jamais Macbeth ne sera vaincu que lorsque la vaste forêt de Birnam, s'avançant vers la haute montagne de Dunsinane, marchera contre lui.

(L'apparition rentre dans la terre.)

MACBETH.

Cela n'arrivera jamais. Qui peut faire mouvoir une forêt, et forcer ses arbres à détacher leurs racines enfoncées sous la terre? O douces prédictions! ô bonheur! que la rébellion ne lève jamais la tête que lorsque le bois de Birnam se déplacera; et Macbeth, au faîte de la grandeur, vivra tout le bail de la nature, jusqu'à ce qu'il paie le tribut des mortels à l'âge et à la commune loi.—Mais il est encore un désir qui fait palpiter mon cœur. Je voudrais savoir une chose : satisfaites-moi (si pourtant votre art peut aller jusque-là); parlez. La race de Banquo régnera-t-elle un jour dans ce royaume?

TOUTES.

Ne cherche point à en savoir davantage.

MACBETH.

Je veux être satisfait. Si vous me refusez ce secret, qu'une malédiction éternelle vous en punisse! — Apprenez-moi pourquoi cette chaudière a tout à coup disparu, et quel est ce bruit que j'entends?

(Hautbois.)

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Paraissez.

SECONDE SORCIÈRE.

Paraissez.

TROISIÈME SORCIÈRE.

Paraissez.

TOUTES TROIS.

Paraissez à ses yeux et affligez son cœur. — Paraissez comme des ombres, évanouissez-vous de même.

(Défilé de huit rois et de Banquo; le dernier avec un miroir dans la main.)

MACBETH.

Tu ressembles trop à l'ombre de Banquo; disparais: ta couronne épouvante mes yeux. — Et toi, dont le front est également ceint d'un cercle d'or, tu as les traits du premier. — Un troisième encore qui ressemble au précédent! Sorcières impures! pourquoi me montrez-vous ces objets?— Un quatrième! Fermez-vous, mes yeux..—Quoi! cette ligne fatale se prolongera-t-elle jusqu'au dernier jour de l'univers?— Encore un autre!— Un septième! Je n'en veux pas voir davantage.— Et en voilà un huitième qui paraît, portant un miroir où j'en découvre une foule d'autres; j'en distingue quelques-uns qui portent deux globes (1) et un triple sceptre. Effroyable vue! Oui, je le reconnais à présent; rien n'est plus certain : car voilà Banquo tout couvert de plaies, qui me sourit, et me montre du doigt que c'est là sa postérité. Quoi! en sera-t-il ainsi?

PREMIÈRE SORCIÈRE.

Oui, Macbeth; tout ce que tu as vu s'accom-

(1) Shakspeare fait ici sa cour au roi Jacques Ier, qui venait de réunir sur sa tête les deux couronnes d'Angleterre et d'Écosse. La maison de Stuart prétendait descendre en ligne directe de Banquo.

plira. — Mais pourquoi Macbeth reste-t-il immobile dans ce léthargique étonnement? — Venez, mes sœurs; réveillons ses esprits, et faisons-lui goûter nos plus joyeux divertissemens. Je vais charmer l'air et en faire sortir des sons agréables, tandis que vous exécuterez votre antique danse en rond; il faut que ce grand roi puisse dire avec reconnaissance que nous l'avons fêté, et que nous avons payé nos hommages à sa présence.

(Musique. Les sorcières dansent et disparaissent.)

MACBETH.

Où sont-elles? Évanouies? — Que cette heure funeste soit maudite dans le calendrier. — Venez, vous qui êtes là dehors.

(Entre Lenox.)

LENOX.

Que désire votre majesté?

MACBETH.

Avez-vous vu les sœurs du Destin?

LENOX.

Non, monseigneur.

MACBETH.

Ne vous ont-elles pas abordé?

LENOX.

Non, en vérité, monseigneur.

MACBETH.

Que l'air se corrompe partout où elles passeront; et malédiction à quiconque se fiera à leurs oracles! — J'ai entendu le galop d'un cheval : qui donc est arrivé?

LENOX.

Deux ou trois courriers, monseigneur, apportent la nouvelle que Macduff s'est sauvé en Angleterre.

MACBETH.

Il s'est sauvé en Angleterre?

LENOX.

Oui, mon digne souverain.

MACBETH à part.

O temps! tu ruines pendant mes délais mes exploits terribles. Le projet fuit et ne s'accomplit jamais, si l'exécution ne le suit pas immédiatement. Désormais les premiers mouvemens de mon cœur feront agir mon bras; et de ce moment, pour couronner mes projets par les actes, je veux que ma pensée se confonde avec l'action même. Je veux surprendre le château de Macduff, m'emparer de Fife, passer au fil de l'épée sa femme, ses petits enfans, et tous les malheureux qui lui appartiennent en ligne directe. Sans me vanter d'avance comme un insensé, je vais accomplir cette entreprise, avant que le projet se refroidisse. Mais, plus de visions!.... Où sont ces gentilshommes qui sont arrivés? Viens, conduis-moi vers eux.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Entrent la femme de MACDUFF, son fils et ROSSE.

LADY MACDUFF.

Qu'avait-il fait qui pût le forcer à quitter son pays?

ROSSE.

Il faut vous armer de patience, madame.

LADY MACDUFF.

Il n'en a pas eu, lui. Sa fuite est un trait de folie : quand nos actions sont innocentes, nos craintes folles nous accusent et nous font paraître des traîtres.

ROSSE.

Vous ne savez pas, madame, si son évasion est un conseil de sa sagesse ou de sa peur.

LADY MACDUFF.

De sa sagesse? Oui, en effet, laisser sa femme, laisser ses petits enfans, sa maison, tous ses titres, dans un lieu d'où il juge à propos de fuir lui-même! Il ne nous aime point, il ne sent point les mouvemens de la nature. Le chétif roitelet, le plus faible de tous les oiseaux, pour défendre ses petits dans son nid, combat contre l'affreux hibou. Dans cette conduite, tout est crainte, et rien n'est amour; et il n'y a point de sagesse dans une fuite qui lui fait tourner le dos à la raison.

ROSSE.

Chère cousine, soumettez-vous vous-même à la raison; car pour votre époux, il est généreux, sage et judicieux, et il connaît parfaitement ce qu'exigent les circonstances du temps. Je n'ose pas trop m'expliquer davantage; mais ce sont des temps bien cruels, que ceux où nous sommes des traîtres sans nous en douter nous-mêmes; où notre imagination, alarmée par nos craintes, saisit avidement tous les bruits, sans que nous sachions ce que nous pouvons craindre en effet; et où nous

flottons sur une mer orageuse, dans les dangers et l'incertitude, à chaque pas que nous faisons et quelque route que nous suivions. Souffrez que je prenne congé de vous; vous ne tarderez pas à me revoir ici. Quand les maux sont descendus à leur dernière crise, ou ils finissent là, ou bien nous remontons heureusement vers notre premier état. Mon aimable cousine, que le ciel veille sur vous!

LADY MACDUFF.

Il a un père, et pourtant il n'a point de père!

ROSSE.

Je serais un insensé, si je m'arrêtais plus long-temps. Ce serait faire mon malheur et le vôtre. Adieu, je pars.

(Il sort.)

LADY MACDUFF.

Mon enfant, votre père est mort : qu'allez-vous devenir? Comment vivrez-vous.

L'ENFANT.

Comme vivent les oiseaux, ma mère.?

LADY MACDUFF.

Quoi! vous nourrirez-vous d'insectes et de vers?

L'ENFANT.

De ce que je pourrai trouver : c'est ainsi que les oiseaux vivent.

LADY MACDUFF.

Pauvre petit oiseau, tu ne crains donc jamais le filet, la glu, ni le trébuchet?

L'ENFANT.

Pourquoi les craindrais-je, ma mère? On ne chasse pas les petits oiseaux. — Mon père n'est pas mort, parce que vous le dites.

LADY MACDUFF.

Oui, il est mort. Ah! comment feras-tu pour avoir un père?

L'ENFANT.

Comment ferez-vous pour avoir un mari?

LADY MACDUFF.

Mais je puis m'en acheter vingt à quelque marché que ce soit.

L'ENFANT.

Vous les achèteriez donc pour en revendre?

LADY MACDUFF.

Tu parles avec tout ton esprit; et, par ma foi! ce n'est pas mal pour toi (1).

(1) Les quatre phrases qui précèdent manquent dans la traduction de Letourneur.

L'ENFANT.

Mon père était-il un traître, ma mère?

LADY MACDUFF.

Oui, c'était un traître.

L'ENFANT.

Qu'est-ce que c'est qu'un traître?

LADY MACDUFF.

C'est un homme qui jure et qui ment.

L'ENFANT.

Et tous ceux qui font cela sont-ils des traîtres?

LADY MACDUFF.

Oui, tout homme qui en agit ainsi est un traître, et mérite l'échafaud.

L'ENFANT.

Et faut-il les pendre, tous ceux qui jurent et qui mentent?

LADY MACDUFF.

Oui, tous.

L'ENFANT.

Mais ceux qui jurent et qui mentent sont des fous; car ils sont en assez grand nombre pour battre les honnêtes gens, et les pendre eux-mêmes.

LADY MACDUFF.

Dieu veuille avoir pitié de toi, pauvre petit singe! Mais comment feras-tu pour avoir un père?

L'ENFANT.

S'il était mort, vous le pleureriez; et si vous ne le pleuriez pas, ce serait un signe que j'aurais bientôt un nouveau père.

LADY MACDUFF.

Pauvre petit babillard, comme tu parles!

(Entre un courrier.)

LE COURRIER.

Le bonheur soit avec vous, belle dame! Je ne vous suis pas connu, quoique je connaisse parfaitement votre rang illustre et vos vertus; je crains que quelque danger ne soit prêt à fondre sur vous. Si vous voulez suivre l'avis d'un homme simple et plein d'une grossière franchise, qu'on ne vous trouve pas dans ce lieu. Fuyez d'ici avec vos petits enfans. Je suis trop barbare, je le sens, de vous épouvanter ainsi; mais sévir sur vous serait une cruauté féroce, et pourtant ce danger vous menace de près. Que le ciel vous protége! Je n'ose m'arrêter plus long-temps.

(Il sort.)

LADY MACDUFF.

Où fuirai-je? Je n'ai fait aucun mal. Mais j'oubliais que je suis dans ce bas monde, où faire le mal est souvent un mérite, tandis que faire le bien est quelquefois regardé comme une dangereuse folie. Eh! que me sert donc, hélas! cette excuse d'une femme faible et sans défense, de dire que je n'ai fait aucun mal? — Quels sont ces visages affreux?...

(*Entrent des assassins.*)

UN ASSASSIN.

Où est votre mari?

LADY MACDUFF.

J'espère qu'il n'est pas dans un lieu assez maudit du ciel, pour qu'il y soit trouvé par un homme tel que toi.

L'ASSASSIN.

C'est un traître.

L'ENFANT.

Tu mens, scélérat sauvage, qui as le poil hérissé comme un ours.

L'ASSASSIN.

Comment, embryon, petit germe de trahison!

L'ENFANT.

Ma mère, il m'a tué; sauvez-vous, je vous en prie.

(*Lady Macduff s'enfuit en criant au meurtre.*)

SCÈNE III.

ANGLETERRE.

Entrent MALCOLM et MACDUFF.

MALCOLM.

Cherchons quelque retraite solitaire; et là, soulageons par les pleurs nos tristes ames.

MACDUFF.

Saisissons plutôt l'épée vengeresse, et, en braves gens, couvrons de nos armes et sauvons de sa ruine notre fortune renversée dans la poussière. Chaque matin de nouvelles veuves, de nouveaux orphelins remplissent l'air de leurs cris; chaque jour de nouveaux gémissemens frappent le ciel, dont les voûtes répondent, comme si le ciel compatissait aux maux de l'Écosse, et faisait éclater dans divers phénomènes les signes de sa douleur.

MALCOLM.

Des maux de ma patrie, j'en déplorerai ce que j'en crois: j'en crois ce que j'en ai appris; et ce que j'en pourrai venger et réparer, je le ferai, dès que le temps m'en offrira l'occasion favorable. Tout ce que vous m'avez raconté pourrait bien être vrai. Cependant le tyran, dont aujourd'hui le seul nom flétrit la langue qui le prononce, jadis fut cru vertueux; vous, vous l'avez tendrement aimé: il ne vous a fait encore aucun outrage. Je suis jeune: vous pourriez lui rendre un service de quelque importance à mes dépens; et c'est prudence d'immoler une faible et innocente victime pour apaiser un dieu irrité.

MACDUFF.

Je ne suis pas un traître.

MALCOLM.

Mais Macbeth en est un. Un bon et vertueux naturel peut fléchir sous les ordres d'un monarque. Je vous demande pardon: mes idées ne changent point ce que vous êtes en effet. Les anges du ciel brillent encore du même éclat, quoique le plus brillant soit tombé; et quand un monstre offrirait par hasard le front des graces, les graces n'en conserveraient pas moins leur même physionomie.

MACDUFF.

J'ai perdu mes espérances.

MALCOLM.

Peut-être ce sont vos espérances mêmes qui ont éveillé mes soupçons. Pourquoi avez-vous si imprudemment quitté votre épouse et vos enfans, ces gages si tendres, ces liens d'amour si puissans, sans prendre congé d'eux? — Je vous conjure, ne voyez pas dans mes soupçons des affronts pour vous, mais seulement des précautions pour ma sûreté: vous n'en serez pas moins honnête et vertueux, quoi que je puisse penser.

MACDUFF.

Péris, péris, malheureuse patrie! Tyrannie, affermis-toi sur tes fondemens: la vertu n'ose réprimer tes fureurs. — Et vous, souffrez en paix ces injustices envers vous; car son titre de roi est confirmé. Adieu, prince. Je ne voudrais pas être le lâche que vous soupçonnez, pour tout l'espace de terre qui est sous la main du tyran, quand on y ajouterait encore tous les trésors de l'Orient.

MALCOLM.

Ne vous offensez point de mes craintes: ce que je dis ne vient point d'une défiance décidée contre vous. Je crois bien que notre patrie succombe

sous le joug; qu'elle est inondée de pleurs et de sang, et que chaque jour ajoute de nouvelles plaies à ses premières blessures. Je crois bien encore que plus d'un bras s'armerait pour soutenir mes droits; et j'ai dans mes mains l'offre de plusieurs milliers de braves soldats, que la généreuse Angleterre est prête à me fournir. Mais après tout, quand j'aurai foulé sous mes pieds la tête du tyran, ou que je l'aurai plantée sur la pointe de mon épée, ma malheureuse patrie se trouverait en proie à plus de vices encore qu'auparavant; elle souffrirait plus de maux en tout genre de l'homme qui succéderait au tyran.

MACDUFF.

Et quel serait donc cet homme?

MALCOLM.

C'est moi-même dont je veux parler: je connais en moi tous les germes du vice si profondément enracinés, que, quand ils viendront à s'épanouir, le noir Macbeth paraîtra pur et blanc comme la neige; et ses malheureux sujets, une fois livrés à mes vexations sans bornes, ne verraient plus en lui qu'un agneau plein de douceur.

MACDUFF.

Jamais de toutes les légions de l'enfer il ne pourra sortir un démon plus exécrable et plus pervers que Macbeth, et qui le surpasse en malice.

MALCOLM.

J'avoue qu'il est sanguinaire, esclave de la luxure et de l'avarice, faux, trompeur, capricieux, méchant, et infecté de tous les vices qui ont un nom; mais mon inépuisable passion pour la débauche est un abîme sans fond: vos femmes, vos filles, vos dames respectables et vos jeunes vierges, ne pourraient combler le gouffre insatiable de mon incontinence, et ma passion renverserait tous les obstacles que la vertu opposerait à mes désirs. Macbeth vaut mieux qu'un pareil roi.

MACDUFF.

Une intempérance sans fin est une tyrannie: elle a dépeuplé avant le temps plus d'un trône fortuné, et précipité une foule de rois. Mais ne craignez point pour cela de vous charger de la couronne qui vous appartient. Vous pouvez abandonner à votre passion une vaste moisson de voluptés, et paraître encore tempérant, tout le temps que le bandeau du plaisir sera sous vos yeux. Nous avons assez de femmes d'une volonté facile; et quelque vorace que soit le vautour qui convoite dans votre sein, il ne le sera jamais assez pour dévorer toutes les beautés qui viendront d'elles-mêmes s'offrir à la majesté royale, dès qu'elles auront découvert ce penchant en elles.

MALCOLM.

Avec ce vice, il a germé aussi dans ma malheureuse constitution une avarice si insatiable, que, si j'étais roi, je ferais trancher la tête aux grands pour m'emparer de leurs terres; je convoiterais les joyaux de l'un, le château d'un autre; et l'accroissement de ma richesse ne ferait qu'aiguillonner ma passion et l'affamer davantage. J'irais jusqu'à susciter d'injustes querelles à mes sujets fidèles et vertueux, et je les détruirais pour hériter de leur fortune.

MACDUFF.

L'avarice jette des racines plus profondes et plus pernicieuses que l'incontinence, qui du moins ne dure que l'été de la vie; l'avarice a été le glaive qui a égorgé nos rois. Cependant ne vous alarmez point encore: l'Écosse a des domaines assez, même de ceux qui vous appartiennent, pour assouvir vos désirs; et les vices sont tolérables, quand ils sont rachetés par d'autres vertus qui les compensent.

MALCOLM.

Moi, des vertus! je ne m'en connais aucune: toutes celles qui, comme autant de graces, ornent un roi, justice, franchise, tempérance, fermeté, bonté, persévérance, clémence, modestie, piété, patience, courage, bravoure, je ne me sens aucun goût pour elles, et j'ai tous les vices contraires: le mal, sous toutes ses formes, abonde dans mon sein. Oui, si j'avais le pouvoir en main, je répandrais, dans l'abîme infernal, tout le lait de la bienveillance humaine; je voudrais troubler la paix de l'univers, et détruire toute union sur la terre.

MACDUFF.

O Écosse, malheureuse Écosse!

MALCOLM.

Si vous jugez qu'un tel homme soit digne de régner, parlez; je suis l'homme que je vous ai peint.

MACDUFF.

Digne de régner! Non: il ne l'est même pas de vivre. O nation misérable, sous le joug d'un tyran usurpateur, armé d'un sceptre ensanglanté! quand verras-tu renaître tes beaux jours, puisque le rejeton légitime de ton trône se maudit par sa propre bouche, et blasphème sa naissance? Votre

père était un saint et vertueux roi; la reine, qui vous a porté dans son sein, plus souvent à genoux que sur ses pieds, vivait chaque jour comme s'il eût été le dernier de sa vie. Oh! adieu, je vous laisse : ce sont tous ces vices affreux, dont vous vous accusez vous-même, qui m'ont banni de l'Écosse. O mon cœur, ta dernière espérance s'évanouit ici!

MALCOLM.

Macduff, ce noble transport, né de ta loyauté sincère, a effacé de mon ame tous ses noirs soupçons, et réconcilié mes pensées avec l'opinion de ta fidélité et de ton honneur. L'infernal Macbeth, par mille artifices semblables, a déjà tenté de me séduire et de m'attirer sous sa puissance; et une sage prudence me défend une crédulité trop précipitée. Mais que le Dieu suprême soit juge entre toi et moi! De ce moment je m'abandonne à tes conseils; je rétracte les calomnies que j'ai proférées contre moi; et j'abjure ici tous les reproches, toutes les imputations dont je me suis chargé, comme étrangers à mon caractère. Je suis encore inconnu à la femme; jamais je ne fus parjure; à peine ai-je convoité mon propre bien; jamais je n'ai violé ma parole; je ne trahirais pas un démon pour un autre démon; et la vérité m'est aussi chère que la vie. Le premier mensonge qui soit sorti de ma bouche, tu viens de l'entendre; il était contre moi. C'est à toi et à ma malheureuse patrie qu'il appartient de gouverner et d'employer ce que je suis en effet; et déjà, avant ton arrivée en ce lieu, le vieux Siward, à la tête de dix mille braves soldats, tout prêts à se rendre au lieu marqué, se mettait en marche pour l'Écosse. Maintenant, nous irons ensemble. et puisse l'événement du succès répondre à la justice de notre cause! — Pourquoi gardez-vous le silence?

MACDUFF.

Tant d'idées agréables, et tant d'idées fâcheuses, entrées ensemble dans mon ame, ne sont pas aisées à concilier dans un instant!

(Entre un médecin.)

MALCOLM.

Nous en parlerons encore. — Je vous prie, le roi va-t-il paraître?

LE MÉDECIN.

Oui, seigneur : son palais est rempli d'une foule d'infortunés qui attendent de lui leur guérison. Leur maladie résiste aux plus puissans moyens de l'art; mais dès que la main du roi les touche, ils guérissent dans le moment : tant le ciel a doué sa main royale d'une vertu céleste!

MALCOLM.

Je vous remercie, docteur.

(Le médecin sort.)

MACDUFF.

Quelle est la maladie dont il veut parler?

MALCOLM.

On l'appelle le mal du roi : c'est une miraculeuse opération de ce bon prince, et dont j'ai été moi-même souvent témoin, depuis mon séjour dans cette cour. Comment il se fait exaucer du ciel, lui seul le sait; mais ce qui est visible, c'est une foule de peuple affligé d'un mal étrange, tout bouffis et couverts d'ulcères, tristes objets de pitié et le désespoir de la médecine : le roi les guérit en suspendant à leur cou une médaille d'or, qu'il accompagne de prières; et l'on dit qu'il transmettra aux rois ses successeurs ce don salutaire et miraculeux. Outre ce prodige, l'Éternel lui a encore accordé le don de prophétie, et son trône est enrichi d'une foule de bénédictions du ciel, qui annoncent assez que ce bon roi est plein de graces devant l'Être suprême.

(Entre Rosse.)

MACDUFF.

Voyez qui vient ici?

MALCOLM.

C'est un de mes compatriotes; mais je ne le reconnais pas encore.

MACDUFF.

Mon noble cousin, soyez le bienvenu.

MALCOLM.

Je le reconnais à présent. Puisse le Dieu bienfaisant détruire bientôt les causes qui nous rendent ainsi étrangers l'un à l'autre!

ROSSE.

Seigneur, *Amen!*

MACDUFF.

L'Écosse subsiste-t-elle encore?

ROSSE.

Hélas! trop malheureuse patrie! elle est presque épouvantée de se reconnaître. On ne peut plus l'appeler notre mère, elle n'est plus que le tombeau de ses enfans. Pas un être, que celui qui n'a ni sentiment ni connaissance, qu'on y ait vu sourire une seule fois. Des soupirs, des gémissemens, des cris douloureux qui déchirent l'air et qu'on ne remarque plus! Les transports d'une

violente douleur y sont regardés avec mépris, comme les convulsions factices de nos fanatiques modernes. La cloche funèbre sonne à chaque instant les funérailles d'un mort, sans qu'on demande seulement pour qui. La vie des hommes de bien expire plus vite que la fleur dans le bouton; ils meurent avant d'être malades.

MACDUFF.

O récit emphatique, mais trop vrai!

MALCOLM.

Quel est le malheur le plus nouveau?

ROSSE.

Le malheur qui date d'une heure fait siffler celui qui le raconte : chaque minute enfante un nouveau désastre.

MACDUFF.

Comment se porte ma femme?

ROSSE.

Mais, bien.

MACDUFF.

Et tous mes enfans?

ROSSE.

Bien aussi.

MACDUFF.

Et le tyran n'a pas attenté à leur paix?

ROSSE.

Non; ils étaient tous en paix quand je les ai quittés.

MACDUFF.

Ne soyez point avare de vos paroles : en quel état sont les choses?

ROSSE.

Lorsque j'y arrivai, pour porter la nouvelle que j'ai annoncée à regret, il courait un bruit qu'il s'était formé un parti de plusieurs braves, et j'en ai cru la vérité, lorsque j'ai vu l'armée que le tyran a mise sur pied. Il est temps maintenant de les seconder. Votre présence en Écosse, d'un coup d'œil, y créerait des soldats, elle armerait jusqu'aux femmes, qui combattraient pour s'affranchir de leurs maux affreux.

MALCOLM.

Qu'ils se consolent; nous allons marcher à leur secours. La généreuse Angleterre nous a prêté dix mille soldats, conduits par le brave Siward : l'Europe n'a point de guerrier plus vaillant et plus consommé.

ROSSE.

Plût au ciel qu'en retour de cette nouvelle consolante j'en eusse une pareille à vous annoncer! Mais j'ai à proférer des paroles qui ne devraient être exhalées que dans le désert de l'air, où nulle oreille humaine ne pût les entendre.

MACDUFF.

Qui intéressent-elles? Est-ce la cause générale, ou une douleur privée qui n'appartienne qu'à un cœur?

ROSSE.

Il n'est point d'ame, pour peu qu'elle soit honnête, qui ne prenne sa part de douleurs dans ce désastre; mais la plus grande portion vous reste à vous seul.

MACDUFF.

Si c'est à moi qu'elle s'adresse, ne me la retiens pas plus long-temps; hâte-toi de m'en accabler.

ROSSE.

Promettez-moi de ne pas détester à jamais l'organe sinistre qui va affliger vos oreilles des plus affreux sons qu'elles aient jamais ouïs.

MACDUFF.

Hom! je devine!

ROSSE.

Votre château est pris, votre femme et vos petits enfans inhumainement massacrés. Vous raconter les circonstances, ce serait vouloir ajouter votre mort au meurtre de ces faibles et chères victimes.

MALCOLM.

Ciel pitoyable! — Allons, homme, n'enfoncez point votre chapeau sur votre front; donnez à votre douleur une voix et des paroles : le chagrin qui reste muet murmure dans le cœur gonflé et le brise.

MACDUFF.

Mes enfans aussi?

ROSSE.

Femme, enfans, serviteurs, tout ce qu'ils ont pu trouver.

MACDUFF.

Et faut-il que je sois absent de ce lieu! Ma femme tuée aussi!

ROSSE.

Je vous l'ai dit.

MALCOLM.

Prenez courage. Cherchons notre consolation dans une grande vengeance; c'est le seul remède à ces chagrins mortels.

MACDUFF.

Il n'a point d'enfans ! — Tous mes petits enfans ! Avez-vous dit : Tous ? Quoi ! tous ? O monstre infernal ! Tous ! Quoi ! tous mes jolis enfans avec la mère ! Tous du même coup barbare !....

MALCOLM.

Luttez en homme contre le malheur.

MACDUFF.

Je le ferai ; mais je ne puis m'empêcher non plus de le sentir en homme. Il ne m'est pas possible d'oublier des objets qui m'étaient si chers et si précieux. Quoi ! le ciel l'a vu, et n'a pas pris leur défense ! Coupable Macduff ! ils ont tous été frappés pour toi. Misérable que je suis ! ce n'est pas pour leurs fautes, c'est pour expier les miennes que le meurtre a fondu sur eux. Que le ciel maintenant leur donne la paix !

MALCOLM.

Que ce malheur affile le tranchant de votre épée ; convertissez votre douleur en rage ; n'apaisez pas votre cœur, embrasez-le de fureur.

MACDUFF.

Oh ! je pourrais verser des flots de larmes comme une femme, et me répandre en de vaines menaces de vengeance. Mais, ô ciel propice, abrége tout délai, et place, front contre front, cette furie de l'Écosse et moi : place-le à la portée de mon épée ; et s'il m'échappe, alors pardonne-lui aussi.

MALCOLM.

Ces accens sont d'un homme. Allons trouver le roi. Notre armée est prête ; il ne nous reste qu'à prendre congé de lui. Macbeth est mûr pour sa ruine, et les puissances du ciel arment les instrumens de leur vengeance. — Acceptez tout ce qui peut vous consoler. C'est une longue nuit que celle qui ne trouve jamais le jour.

(Ils sortent.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Entrent un MÉDECIN et une DAME de la reine.

LE MÉDECIN.

Voilà deux nuits que je veille avec vous ; je ne puis entrevoir aucune vérité dans votre rapport. Quand lui est-il arrivé la dernière fois de se promener ainsi la nuit ?

LA DAME.

Depuis que le roi est parti pour combattre, je l'ai vue se lever de son lit, jeter sur elle sa robe de nuit, ouvrir son cabinet, prendre du papier, le plier, écrire dessus, le lire, le cacheter ensuite, puis retourner se mettre au lit ; et je l'ai vue faire tous ces actes dans le sommeil le plus profond.

LE MÉDECIN.

Cela annonce un grand désordre dans sa constitution, de jouir des bienfaits du sommeil, tout en faisant les opérations de l'homme éveillé. Dites-moi, dans ce sommeil ambulant, outre sa promenade et les autres actions dont vous parlez, quelles paroles avez-vous entendu sortir de sa bouche ?

LA DAME.

Des paroles, seigneur, que je ne veux pas répéter après elle.

LE MÉDECIN.

Vous pourriez me les confier à moi, et il est très nécessaire que j'en sois instruit.

LA DAME.

Ni à vous, ni à personne. Je n'ai aucun témoin qui puisse confirmer mon récit. (Entre lady Macbeth, avec un flambeau.) Voyez : la voilà telle que je l'ai vue les autres fois ; et, sur ma foi, elle est pro-

fondément endormie. Observez-la, et restez immobile.

LE MÉDECIN.

Comment s'est-elle procuré ce flambeau ?

LA DAME.

Il était à côté de son lit ; elle a toujours de la lumière la nuit : tel est son ordre.

LE MÉDECIN.

Vous voyez que ses yeux sont ouverts.

LA DAME.

Oui ; mais le sens de la vue est fermé.

LE MÉDECIN.

Que fait-elle donc là ? Voyez comme elle se frotte les mains.

LA DAME.

C'est un geste qui lui est ordinaire : elle a toujours l'air de laver ses mains ; je l'ai vue le faire sans relâche un quart d'heure entier.

LADY MACBETH.

Mais il y a toujours une tache !

LE MÉDECIN.

Écoutez : elle parle. Je veux écrire ce qu'elle dira, afin de le graver mieux dans ma mémoire.

LADY MACBETH.[1]

Disparais donc, exécrable tache... Disparais, te dis-je. Une, deux heures. Allons, il est temps de l'exécuter. — L'enfer est ténébreux. — Fi ! mon époux : cela est honteux. Un guerrier avoir peur ! Qu'avons-nous besoin de redouter celui qui viendrait à le savoir, lorsque nul mortel ne pourra nous demander compte de notre puissance ? —Mais qui aurait cru que ce vieillard eût encore tant de sang dans les veines ?

LE MÉDECIN.

Remarquez-vous cela ?

LADY MACBETH.

Le thane de Fife avait une femme : où est-elle maintenant ? Quoi ! ces mains ne seront jamais pures ! — Plus de ces faiblesses, mon époux, plus de ces faiblesses. Vous gâtez tout par ces mouvemens de crainte.

LE MÉDECIN.

Allez-vous-en, allez-vous-en ; vous avez su ce que vous ne deviez pas savoir.

LA DAME.

Elle a aussi révélé des choses qu'elle ne devrait pas révéler, j'en suis sûre. Le ciel sait de quelles horreurs elle est confidente !

LADY MACBETH.

Il y a toujours là une odeur de sang !... Tous les parfums de l'Arabie ne blanchiront jamais cette petite main. Oh ! oh ! oh !

LE MÉDECIN.

Quel profond soupir ! Le cœur est cruellement bourrelé !

LA DAME.

Je ne voudrais pas avoir un pareil cœur dans mon sein, pour toutes les grandeurs de l'univers.

LE MÉDECIN.

Bien, bien, bien.

LA DAME.

Priez Dieu, seigneur, que cela soit ainsi.

LE MÉDECIN.

Cette maladie est au-dessus de mon art. Cependent j'ai connu des hommes qui étaient somnambules, et qui sont morts saintement dans leur lit.

LADY MACBETH.

Lave tes mains, mets ta robe de nuit, tâche de ne pas paraître si pâle. Je te le répète : Banquo est enseveli, il ne peut sortir de son tombeau.

LE MÉDECIN.

Et cela encore ?

LADY MACBETH.

Au lit, au lit : on frappe à la porte : venez, venez, venez, donnez-moi votre main. Ce qui est fait ne peut plus ne pas être fait. Au lit ! au lit !

(Elle sort.)

LE MÉDECIN.

Va-t-elle de ce pas retourner à son lit ?

LA DAME.

Oui, tout droit.

LE MÉDECIN.

Voilà de coupables murmures échappés de son sein ! Des actions contre nature produisent des désordres contre nature. Les consciences souillées de crimes révèleront leurs secrets aux sourds oreillers de leur couche. — Elle a plus besoin d'un médecin de l'ame que d'un médecin du corps. O Dieu ! ô Dieu ! pardonnez-nous à tous ! Veillez sur elle, écartez de ses mains tout moyen de se nuire, et tenez toujours vos yeux attentifs sur ses mouvemens.—Sur ce, bonne nuit. Elle a confondu mon ame et épouvanté mes yeux ; je pense, mais je n'ose parler.

LA DAME.

Bonne nuit, bon docteur.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Tambours et bannières. Entrent MENTETH, CATHNESS, ANGUS, LENOX, et des soldats.

MENTETH.

L'armée anglaise approche; elle est conduite par Malcolm, son oncle Siward et le brave Macduff. La vengeance brûle dans leurs cœurs : leur cause est d'un si grand et si cher intérêt, qu'elle réveillerait l'homme le plus insensible et le ramènerait au milieu des alarmes et des combats, prêt à verser son sang pour elle.

ANGUS.

Nous ferons bien d'aller les joindre près de la forêt de Birnam : c'est par cette route qu'ils s'avancent.

CATHNESS.

Sait-on si Donalbain est avec son frère?

LENOX.

Non, et cela est sûr. J'ai une liste de la jeune noblesse : parmi eux est le fils de Siward, avec une troupe de jeunes gens dans la première fleur de l'âge.

MENTETH.

Que fait le tyran?

CATHNESS.

Il fait fortifier, par mille travaux, le fort château de Dunsinane. Quelques-uns disent qu'il est devenu fou; d'autres, qui le haïssent moins, l'appellent un vaillant démon. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que dans sa cause inique et désespérée il ne peut maîtriser son trouble et suivre une marche réglée.

ANGUS.

Il sent maintenant ses meurtres secrets se tourner contre lui-même. Chaque instant lui apprend une désertion qui lui reproche sa trahison. Ceux qu'il commande n'obéissent qu'à l'autorité et nullement à l'amour. Il commence à sentir que la souveraineté se détache de sa personne et le quitte de toutes parts, comme la robe d'un géant sur un nain qui l'aurait volée.

MENTETH.

Qui pourra blâmer ses sens fatigués de lui, de se troubler et de frissonner d'horreur? Toutes ses facultés s'indignent d'être associées à un pareil monstre.

CATHNESS.

Marchons. Allons porter notre obéissance à qui elle est légitimement due. Allons nous joindre au sauveur de ce malheureux état; et, pour guérir les maux de notre patrie, versons avec lui tout notre sang.

LENOX.

Tout ce qu'il en faudra du moins pour arroser le jeune rejeton de la souveraineté, et noyer les épines malfaisantes qui l'empêchent de fleurir. Dirigeons notre marche vers Birnam.

(Ils sortent en marche.)

SCÈNE III.

Entrent MACBETH, LE MÉDECIN, suite.

MACBETH.

Ne m'importunez plus de vos rapports : soit, qu'ils fuient tous. Jusqu'à ce que la forêt de Birnam vienne joindre Dunsinane, je ne puis éprouver de crainte. Qu'est-ce que ce Malcolm? un enfant. N'est-il pas né d'une femme? Les esprits, qui connaissent tous les événemens sinistres, l'ont déclaré : *Ne crains rien, Macbeth; nul homme né d'une femme n'aura jamais de pouvoir sur toi.* — Fuyez donc, perfides thanes, et allez vous confondre avec les Anglais efféminés. L'ame qui règne en moi et le cœur que je porte ne seront jamais flottans dans l'irrésolution, ni ébranlés par la peur. (Entre un serviteur.) Que les démons t'entraînent et te noircissent, toi, misérable, avec ta face blême! — Où as-tu pris ce visage d'oie?

LE PAGE.

Seigneur, il y a dix mille....

MACBETH.

Oisons, lâche?

LE PAGE.

Soldats, seigneur.

MACBETH.

Va-t'en, va piquer ta face, et colorer de sang ces traits de terreur, drôle au foie de lis. Quels soldats? Coquin, la mort à ton ame! Ces joues de linge communiquent la peur. Quels soldats? face de petit-lait!

LE PAGE.

Une armée d'Anglais, seigneur : je dis la vérité.

MACBETH.

Ote ton visage de devant mes yeux. — Seyton! — Je me sens le cœur malade quand je vois...— Seyton, dis-je ! — Cet assaut va m'affermir pour toujours, ou me perdre en ce moment. — J'ai assez vécu. Ma vie, dans son déclin, est déjà flétrie, comme la feuille jaunie de l'automne ; et tout ce qui devrait accompagner la vieillesse, comme l'honneur, l'amour, l'obéissance, les cortéges d'amis, je ne dois pas y prétendre : à leur place, ce seront des malédictions à voix basse, des hommages de bouche, un vain son de paroles, que le cœur souffrant voudrait, mais n'ose refuser. — Seyton !

(Entre Seyton.)

SEYTON.

Quels sont les ordres de votre majesté ?

MACBETH.

Quelles nouvelles y a-t-il encore?

SEYTON.

Toutes sont confirmées, monseigneur; tout ce qu'on vous a annoncé.

MACBETH.

Je combattrai jusqu'à ce que ma chair hachée laisse mes os à nu. — Donne-moi mon armure.

SEYTON.

Vous n'en avez pas encore besoin.

MACBETH.

Je veux m'en revêtir. Fais préparer plus de chevaux ; parcours le pays, fais pendre ceux qui parleront de crainte. Donne-moi mon armure.— Comment va votre malade, docteur ?

LE MÉDECIN.

Elle n'est pas tant malade de corps, monseigneur, qu'elle est obsédée d'imaginations qui se succèdent dans sa tête, et qui la privent du sommeil.

MACBETH.

Guéris-la de ce mal. Ne peux-tu donc guérir une ame malade, arracher de la mémoire un chagrin qui y est enraciné, effacer du cerveau les traces qui y sont imprimées ; et par la vertu de quelque bienfaisant antidote d'oubli, nettoyer le sein de cet amas impur d'idées malfaisantes qui oppressent le cœur ?

LE MÉDECIN.

C'est au malade en pareil cas à se guérir lui-même.

MACBETH.

Va, jette la médecine aux chiens; je ne veux rien de ton art. — Allons, revêts-moi de mon armure, donne-moi ma lance. — Seyton, envoie la cavalerie. — Docteur, les thanes m'abandonnent. — Allons, fais diligence. — Docteur, si tu pouvais, à l'inspection de l'eau de mon royaume, deviner sa maladie, et lui rendre, par ton art, son ancienne et primitive santé, je te comblerais d'applaudissemens, et ferais répéter ton nom à tous les échos. Extirpe-moi ce mal, te dis-je. Quelle potion de rhubarbe, ou autre purgatif, balaierait ces Anglais d'ici ? Sais-tu de leurs nouvelles ?

LE MÉDECIN.

Oui, mon bon seigneur; les préparatifs que je vois faire à votre majesté nous annoncent au moins leur approche.

MACBETH.

Porte-la après moi. — Je ne craindrai ni la mort, ni le poison, tant que la forêt de Birnam ne viendra pas à Dunsinane.

LE MÉDECIN, à part.

Si j'étais échappé de Dunsinane, et hors de péril, l'ardeur du gain aurait bien de la peine à me rentraîner ici.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

Tambours et bannières. Entrent MALCOLM, SIWARD et son fils, MACDUFF, MENTETH, CATHNESS, ANGUS, et des soldats en ordre.

MALCOLM.

Cousins, j'espère qu'il n'est pas loin le jour où nos asiles seront en sûreté.

MENTETH.

Nous n'en doutons nullement.

SIWARD.

Quelle est cette forêt qui est devant nous?

MENTETH.

C'est le bois de Birnam.

MALCOLM.

Que chaque soldat coupe une branche et la porte devant lui. Par là nous cacherons la masse de notre armée, et mettrons en défaut les rapports des espions sur sa force.

SOLDATS.

Vous allez être obéi.

SIWARD.

Nous n'apprenons d'autre nouvelle, sinon que le tyran resserré se tient toujours dans Dunsinane, et qu'il nous laissera former le siége de la ville.

MALCOLM.

C'est là sa plus sûre ressource; personne ne lui rend que des services forcés: tous les cœurs sont aliénés.

MACDUFF.

Que notre prudence, avant de juger, soit attentive à l'événement décisif, et déployons toute notre adresse et toute notre science militaire.

SIWARD.

Le temps approche, qui, par une décision claire, va fixer notre sort et nos fortunes. Les idées spéculatives ne donnent que des espérances mal sûres; mais les coups et le combat sont des arbitres qui donneront une décision et une issue certaines. Allons chercher l'événement, et faisons avancer l'armée.

(Ils sortent en ordre.)

SCÈNE V.

Entrent MACBETH, SEYTON, et soldats, avec tambours et drapeaux.

MACBETH.

Plantez notre étendard sur le bord des remparts. Le cri continuel est : *Ils viennent*. Mais la force de notre château se rit d'un siége. Qu'ils restent là à se morfondre, jusqu'à ce que la famine et les maladies les consument. S'ils n'étaient pas renforcés par une troupe de soldats qui devraient combattre pour nous, nous aurions pu aller sans crainte à leur rencontre, nous mesurer corps à corps avec eux, et les renvoyer battus dans leurs foyers. — Quel est ce bruit confus?

(On entend des cris de femmes.)

SEYTON.

Ce sont les cris des femmes, mon bon souverain.

MACBETH.

J'ai presque oublié les impressions de la crainte. Il fut un temps où mes sens auraient été glacés si j'eusse entendu des cris dans la nuit; où mes cheveux, à une nouvelle effrayante, se dressaient et s'agitaient comme s'ils eussent été pleins de vie; mais je me suis rassasié d'horreurs. A présent, il n'est plus d'atrocité ni de terreurs qui puissent alarmer mon ame familiarisée avec mes idees sanguinaires.... Mais quelle est la cause de ces cris?

SEYTON.

Monseigneur, la reine est morte.

MACBETH.

Elle aurait dû mourir plus tard, et attendre que nous eussions plus de loisir pour recevoir cette nouvelle. Ainsi le lendemain, puis le lendemain et un autre lendemain encore, s'avance d'un jour à l'autre d'un pas insensible, et tous nos jours passés n'ont fait qu'éclairer des insensés dans le chemin qui mène à la sombre mort. Finis, finis, court flambeau : la vie n'est qu'une ombre ambulante: elle ressemble à un pauvre comédien, qui s'enfle d'orgueil et de courroux sur le théâtre l'espace d'une heure, et disparaît après; et il est oublié pour jamais. C'est une fable contée par un imbécile, avec un grand fracas de mots et de gestes emphatiques, et qui au fond ne signifie rien. (Entre un messager.) Tu viens ici faire usage de ta langue : vite, ton histoire en peu de mots.

LE MESSAGER.

Mon gracieux souverain, je voudrais vous apprendre ce que je puis dire que j'ai vu ; mais je ne sais comment vous l'annoncer.

MACBETH.

Allons, parle, dis-le.

LE MESSAGER.

Comme je veillais à mon poste sur la colline, j'ai jeté ma vue sur le bois de Birnam, et aussitôt il m'a semblé que la forêt en mouvement marchait.

MACBETH, le frappant.

Menteur! coquin!

LE MESSAGER.

Déchargez sur moi votre courroux, si je ne dis pas la vérité : à la distance de trois milles, vous pouvez vous-même le voir; oui, voir la forêt qui s'avance.

MACBETH.

Si ton rapport est faux, tu seras suspendu vivant au premier arbre, jusqu'à ce que la famine vienne s'attacher à toi. Si ton récit me flatte, peu m'importe; et je ne m'embarrasse point si tu prends ce soin pour me plaire.—Ma confiance s'ébranle, et je commence à soupçonner que l'oracle équivoque de l'esprit infernal a menti sous l'apparence de la vérité : *Ne crains rien jusqu'à ce que la forêt*

de Birnam vienne joindre Dunsinane (1). — Aux armes, aux armes, et sortons! — Si le spectacle qu'il garantit paraît en effet, il n'y a pas moyen ni de fuir de ce lieu, ni de rester dans cette ville. — Je commence à être las du soleil, et mon désir serait que toute la machine de l'univers pérît en ce moment. — Qu'on sonne l'alarme. — Vents, soufflez. Viens, destruction : du moins nous mourrons le harnais sur le dos.

(Il sortent.)

SCÈNE VI.

Tambours et bannières. Entrent MALCOLM, SIWARD, MACDUFF, et leurs soldats portant des branches d'arbre.

MALCOLM.

Nous sommes maintenant assez près. Jetez ces rameaux qui vous masquent, et montrez-vous ce que vous êtes. — Vous, mon vaillant oncle, avec mon cousin, votre noble fils, vous commanderez la première attaque. Le brave Macduff et nous, nous nous chargeons d'agir partout ailleurs où il en sera besoin, suivant le plan arrêté entre nous.

SIWARD.

Adieu : que le succès vous suive ! — Si nous pouvons joindre ce soir l'armée du tyran, je consens à être vaincu, si nous ne livrons pas bataille.

MACDUFF.

Que toutes nos trompettes sonnent : faites retentir dans toute leur force la voix de ces hérauts bruyans du carnage et de la mort.

(Ils sortent. Alarmes successives.)

SCÈNE VII.

Entre MACBETH.

MACBETH.

Ils m'ont comme enchaîné à un poteau; je ne peux fuir ; mais, comme un ours féroce, il faut que je combatte dans l'arène. Où est-il le mortel qui n'est pas né d'une femme? Voilà l'homme que je dois craindre, et nul autre.

(Entre le jeune Siward.)

LE JEUNE SIWARD.

Quel est ton nom?

MACBETH.

Tu seras effrayé de l'entendre.

LE JEUNE SIWARD.

Non, quand tu porterais le nom du plus affreux démon des enfers.

MACBETH.

Mon nom est Macbeth.

LE JEUNE SIWARD.

Satan lui-même ne pourrait prononcer un nom plus abhorré de mon oreille.

MACBETH.

Non, ni plus terrible pour toi.

LE JEUNE SIWARD.

Tu mens, exécrable tyran : mon épée va te prouver que tu as dit un mensonge.

(Ils combattent. Le jeune Siward est tué.)

MACBETH.

Tu étais né d'une femme. Je brave l'épée, et me ris de toutes les armes dans la main d'un mortel né d'une femme.

(Il sort.)

(Alarmes. — Entre Macduff.)

MACDUFF.

C'est de ce côté que le bruit s'est fait entendre. — Tyran, montre ta face. Si tu péris d'une autre main que de la mienne, les ombres de ma femme et de mes enfans ne cesseront de m'obséder. Je ne puis me résoudre à frapper ces malheureux Kernes, dont les bras mercenaires portent à regret leurs lances. Toi, toi, Macbeth! ou je renferme dans le fourreau mon épée oisive, sans coup férir. Tu devrais te trouver ici. Le bruit confus que j'ai entendu annonçait un guerrier du premier rang. Fortune, fais que je le trouve, et je ne te demande plus rien.

(Il sort. — Alarme. — Entrent Malcolm et le vieux Siward.)

SIWARD.

De ce côté, seigneur, le château s'est bientôt rendu. — Les soldats du tyran combattent autant pour nous que pour lui. Les nobles thanes font des merveilles. La journée se déclare pour nous, et il reste peu de choses à faire.

(1) Pour tromper Macbeth, Malcolm fit prendre à ses soldats de grosses branches d'arbre, qu'ils portèrent à la main; aussitôt que Macbeth les aperçut, la prophétie de la venue du bois de Birnam au château de Dunsinane revint à son esprit; et, selon toutes les apparences, elle allait s'accomplir; mais les soldats de Malcolm ayant jeté leurs branches, Macbeth, qui s'aperçut alors de leur nombre prodigieux, prit la fuite. (*Extr. d'une note de Letourneur. — J. A. H.*)

MALCOLM.

Nous avons rencontré des ennemis qui détournaient de nous leurs coups, et frappaient en l'air.

SIWARD.

Entrons, seigneur, dans le château.

(Ils sortent.—Alarme.)

(Rentre Macbeth.)

MACBETH.

Pourquoi jouerais-je ici, comme un insensé, le héros romain, et me donnerais-je la mort avec mon épée? Tant que je verrai des hommes vivans, les blessures seront bien mieux placées sur eux.

(Rentre Macduff.)

MACDUFF.

Tourne-toi, chien d'enfer, tourne-toi.

MACBETH.

De tous les hommes, tu es le seul que j'aie évité; mais fuis, mon ame n'est déjà que trop chargée du sang des tiens.

MACDUFF.

Je n'ai point de parole pour toi. Ma réponse est dans mon épée; toi, monstre sanguinaire, et pour qui il n'est point de noms assez affreux.

(Ils combattent.—Alarme.)

MACBETH.

Tu perds tes efforts. Tu pourrais aussi facilement imprimer sur l'air fuyant et mobile les coups de ton épée, que me blesser. Que ton fer s'adresse à des têtes qui ne soient pas invulnérables: ma vie est défendue par un charme impénétrable, et nul mortel né d'une femme n'a le pouvoir de l'entamer.

MACDUFF.

N'espère donc plus dans le charme qui fait ta confiance: que le génie que tu as servi jusqu'à ce jour t'apprenne que Macduff a été arraché violemment avec le fer du sein de sa mère, avant le terme de la nature.

MACBETH.

Malédiction sur la langue qui me révèle ce mystère! Elle a tué le courage dans mon ame consternée. Et que désormais on n'ajoute plus de foi à ces démons imposteurs qui nous amusent avec leurs oracles à double sens, et dont l'énigmatique promesse, vraie pour notre oreille, est fausse à notre espoir.—Je ne veux point combattre contre toi.

MACDUFF.

Rends-toi donc, lâche, et vis pour être montré en spectacle au peuple étonné. Nous te garderons, comme ces monstres extraordinaires, dans un cachot, avec ton effigie peinte à la porte et cette inscription au bas: *C'est ici qu'on voit le tyran.*

MACBETH.

Je ne me rendrai point, pour baiser la poussière devant les pas du jeune Malcolm, et pour me voir aboyé par les malédictions de la populace. Quoique la forêt de Birnam ait marché vers Dunsinane, et que toi, mon adversaire, tu ne sois pas né d'une femme, je veux encore tenter la fortune une dernière fois. Vois: je couvre mon corps de mon bouclier belliqueux. Attaque-moi, Macduff; et que l'enfer confonde celui de nous deux qui criera le premier: *Arrête; c'est assez!*

(Ils sortent en combattant. Alarme. Ils rentrent en combattant. Macbeth est tué.)

(Retraite et fanfares. Entrent, avec tambours et bannières, Malcolm, le vieux Siward, Rosse, des thanes et des soldats.)

MALCOLM.

Je voudrais que ceux de nos amis qui nous manquent fussent arrivés et en sûreté ici avec nous.

SIWARD.

Il faudra en perdre quelques-uns. Cependant, en voyant ici tous ceux qui nous entourent, c'est acheter à bon marché une si grande journée.

MALCOLM.

Macduff nous manque, et je ne vois point votre noble fils.

ROSSE.

Votre fils, monseigneur, a payé la dette des guerriers: il n'a vécu que les années nécessaires pour former l'homme; et dès son entrée dans cet âge, il a signalé sa valeur dans le poste où il a combattu sans reculer; mais il a péri en brave homme.

SIWARD.

Il est donc mort?

ROSSE.

Oui; et on l'a emporté du champ de bataille. Ne mesurez pas votre douleur et vos regrets sur son mérite; car ils n'auraient point de bornes ni de terme.

SIWARD.

A-t-il reçu ses blessures par devant?

ROSSE.

Oui, au front.

SIWARD.

Oui? Eh bien! que Dieu reçoive son ame guer-

rière! Eussé-je autant de fils que je pourrais compter de cheveux, je ne leur souhaiterais pas une plus belle mort; et je borne à ce vœu tous ces honneurs funèbres.

MALCOLM.

Il mérite plus de regrets, et je veux, moi, lui donner des miens un témoignage plus éclatant.

SIWARD.

Il a tout ce qu'il mérite : ils assurent qu'il a quitté la vie en brave, et qu'il a payé son tribut. Ainsi, que Dieu soit avec lui ! — (Rentre Macduff, avec la tête de Macbeth à la main.) Voici de nouveaux sujets de joie.

MACDUFF.

Roi, salut : car tu l'es. Vois où repose la tête maudite de l'usurpateur. La nature est enfin délivrée de ce monstre. Je te vois entouré des pairs de ton royaume, qui tous répètent mon hommage dans le fond de leurs cœurs. Que leurs voix s'unissent à la mienne, et redisent avec moi : *Salut, roi d'Écosse !*

(Fanfares.)

TOUS.

Salut, roi d'Écosse !

MALCOLM.

Nous ne laisserons pas écouler une longue suite de jours avant que notre reconnaissance compte avec les services de votre zèle, et qu'elle nous acquitte envers vous. Thanes et seigneurs de mon sang, désormais soyez comtes, et les premiers que jamais l'Écosse ait vus honorés de ce titre. Ce qui nous reste à faire; tous les actes nouveaux que demande la nouveauté de cette révolution ; rappeler dans leur patrie nos amis exilés, ou qui ont fui d'eux-mêmes les piéges de l'inquiète tyrannie; faire comparaître les cruels ministres de ce bourreau couronné et de sa reine infernale, qui, à ce qu'on croit, s'est détruite de ses propres mains : ces devoirs, et tous les autres qui nous regardent, avec le secours du Dieu du ciel, nous les exécuterons en temps et lieu, et dans les formes que dicte la prudence. Je vous rends graces à tous ensemble, et à chacun de vous en particulier; et je vous invite tous à venir à Scone assister à notre couronnement.

(Fanfares. Tous sortent.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

LE ROI LEAR.

PERSONNAGES.

LEAR, roi de la Grande-Bretagne.
LE ROI DE FRANCE.
LE DUC DE BOURGOGNE.
LE DUC DE CORNOUAILLES.
LE DUC D'ALBANIE.
LE COMTE DE GLOCESTER.
LE COMTE DE KENT.
EDGAR, fils du comte de Glocester.
EDMOND, bâtard du comte de Glocester.
CURAN, courtisan.
Un MÉDECIN.
Un FOU.
OSWALD, intendant de Goneril.
Un CAPITAINE, employé par Edmond.
Un OFFICIER, attaché à Cordelia.
Un HÉRAUT.
Un VIEILLARD, vassal du comte de Glocester.
SERVITEURS du duc de Cornouailles.
GONERIL, REGAN, CORDELIA, filles de Lear.
CHEVALIERS de la suite du roi, OFFICIERS, MESSAGERS, SOLDATS et suite.

La scène est dans la Grande-Bretagne.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PALAIS DU ROI LEAR.

Entrent LE COMTE DE KENT, LE COMTE DE GLOCESTER et EDMOND.

LE COMTE DE KENT.

J'avais toujours cru le roi plus porté pour le duc d'Albanie que pour le duc de Cornouailles.

LE COMTE DE GLOCESTER.

C'est ce qui nous avait toujours paru ; mais aujourd'hui, dans le partage qu'il vient de faire entre eux de son royaume, il n'est pas possible de juger lequel de ces deux ducs il estime le plus. Les deux lots sont tellement balancés, que le plus scrupuleux examen n'y pourrait trouver ni choix ni préférence.

LE COMTE DE KENT.

N'est-ce pas là votre fils, milord ?

LE COMTE DE GLOCESTER.

Son éducation, seigneur, a été à ma charge; et j'ai tant de fois rougi de le reconnaître, qu'à la fin mon front, devenu d'airain, n'en rougit plus maintenant.

LE COMTE DE KENT.

Je ne vous entends point.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Sa mère m'entendrait mieux, elle: c'est pour m'avoir trop bien entendu qu'elle a vu un fils dans son berceau, avant d'avoir un époux dans son lit. Concevez-vous maintenant sa faute?

LE COMTE DE KENT.

Je ne voudrais pas que cette faute n'eût pas été commise, puisqu'elle a produit un si beau fruit.

LE COMTE DE GLOCESTER.

J'ai aussi un fils légitime qui est l'aîné de celui-ci de quelques années; mais il ne m'est pas plus cher que lui. Ce jeune homme, il est vrai, s'est introduit dans la vie avant qu'il y fût appelé; mais sa mère était une beauté, et il faut bien avouer le fruit honteux qui en est issu. — Edmond, connaissez-vous ce noble gentilhomme?

EDMOND.

Non, milord.

LE COMTE DE GLOCESTER.

C'est le comte de Kent. Souvenez-vous désormais de respecter en lui mon honorable ami.

EDMOND.

Mes services sont aux ordres de votre seigneurie.

LE COMTE DE KENT.

Je dois vous aimer. Je suis jaloux de vous connaître de plus en plus.

EDMOND.

Milord, je mettrai mes soins à mériter votre estime.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Il a été neuf ans hors du pays, et il faudra qu'il s'absente encore. (On entend des trompettes.)—Voici le roi qui arrive.

(Entrent le roi Lear, les ducs de Cornouailles et d'Albanie, Goneril, Regan, Cordelia et suite.)

LEAR.

Glocester, allez accompagner le roi de France et le duc de Bourgogne.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Je vais vous obéir, mon souverain.

(Le comte et Edmond sortent.)

LEAR.

Nous, cependant, nous allons manifester ici nos plus secrètes résolutions. Qu'on place la carte sous mes yeux. — Sachez que nous avons divisé notre royaume en trois parts. Des motifs qui nous déterminent, le premier est de soulager notre vieillesse du poids des affaires et des soins publics, pour les déposer sur des têtes plus jeunes et plus fortes, tandis que nous, allégés de ce fardeau, nous nous traînerons en paix vers notre tombeau. — Cornouailles, notre fils, et vous, duc d'Albanie, qui n'aimez pas moins votre père, notre volonté est décidée à assigner publiquement en ce jour à chacune de nos filles sa dot, afin de prévenir par là tous débats dans l'avenir. Les princes de France et de Bourgogne, rivaux illustres dans la recherche de notre plus jeune fille, ont fait un long séjour à notre cour, où les retient l'amour; il faut enfin répondre à leur demande. — Parlez, mes filles: puisque nous avons résolu d'abdiquer en cet instant même les rênes du gouvernement, de remettre entre vos mains les droits de nos domaines et les soins de l'état; dites-moi quelle est celle de vous dont son père pourra se vanter d'être le plus aimé. Notre bienveillance versera ses plus riches dons sur celle dont le bon naturel et la reconnaissance les mériteront le plus. Vous, Goneril, notre aînée, répondez la première.

GONERIL.

Je vous aime, seigneur, plus tendrement que je n'aime la vue de la lumière, l'espace et la liberté, au delà de tout ce que le monde possède de plus riche et de plus rare. Je vous aime autant qu'on peut aimer la vie, ornée de la santé, de la beauté, de tous les honneurs et de tous les dons. Je vous aime autant que jamais enfant ait aimé, ou qu'un père ait cru l'être. Je vous aime enfin d'un amour que la voix et les paroles ne peuvent rendre: il est au-dessus de toute expression.

CORDELIA, à part.

Que fera Cordelia? Aimer et se taire.

LEAR.

De toute cette enceinte, depuis cette ligne jusqu'à cette limite, tout ce qu'elles renferment, ces forêts épaisses, et tous les vassaux dont elles sont peuplées; ces rivières qui portent l'abondance, et ces vastes prairies, nous t'en faisons souveraine. Qu'ils soient ton bien et l'héritage perpétuel des enfans qui naîtront de toi et du duc d'Albanie.—

Que répond notre seconde fille, notre chère Regan, l'épouse de Cornouailles? Parlez.

REGAN.

Je suis formée des mêmes élémens que ma sœur et je mesure mon prix sur le sien, dans la sincérité de mon cœur. Je trouve qu'elle a défini avec vérité l'amour que je sens pour vous, mon père. Seulement elle n'a pas été assez loin ; car, moi, je me déclare ennemie de tous les plaisirs que peuvent donner la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat, les sens les plus précieux ; et je ne trouve ma félicité que dans un sentiment unique, dans le tendre amour que j'ai pour votre altesse.

CORDELIA, *à part.*

Que te reste-t-il donc, pauvre Cordelia? — Pauvre ? Non ; car je suis sûre que mon cœur sent plus d'amour que ma langue n'a de force pour le vanter.

LEAR.

Toi et ta postérité, reçois en dot héréditaire cette vaste portion de notre royaume : elle ne le cède point en étendue, en valeur, en agrément, à celle dont j'ai fait don à Goneril. A présent, ma cadette, toi qui fis éprouver à ton père le dernier transport de joie, mais non pas le moins tendre ; toi, dont les vignobles de France et le nectar de la Bourgogne recherchent et ambitionnent les jeunes amours, qu'as-tu à répondre pour recueillir un troisième lot, plus riche encore que celui de tes sœurs? Parle.

CORDELIA.

Rien, monseigneur.

LEAR.

Rien?

CORDELIA.

Rien.

LEAR.

De rien il ne peut résulter autre chose que rien. Parle de nouveau.

CORDELIA.

Malheureuse que je suis, je ne puis élever mon cœur jusque sur mes lèvres. J'aime votre majesté autant que je le dois, ni plus ni moins.

LEAR.

Comment, comment, Cordelia? Corrige un peu ta réponse, si tu ne veux ruiner ta fortune.

CORDELIA.

Mon bon père, vous m'avez donné le jour, vous m'avez nourrie, vous m'avez aimée. En retour, je vous rends tous les sentimens, toute la reconnaissance que le devoir m'impose : je vous suis soumise, je vous aime et vous respecte sans réserve. Mais pourquoi mes sœurs ont-elles des époux, si elles disent qu'elles vous aiment de tout leur amour? Peut-être quand je me marierai, moi, que l'époux dont la main recevra ma foi emportera avec lui la moitié de ma tendresse, la moitié de mes soins et de mes devoirs : sûrement, je ne me marierai jamais comme mes sœurs, pour donner à mon père tout mon amour.

LEAR.

Mais ton cœur est-il d'accord avec tes paroles?

CORDELIA.

Oui, mon bon seigneur.

LEAR.

Quoi, si jeune et si peu tendre!

CORDELIA.

Si jeune et vraie, monseigneur.

LEAR.

A la bonne heure. Eh bien! prends la vérité pour ta dot : car, par les rayons sacrés du soleil, par les sombres mystères d'Hécate et de la nuit, par toutes les influences de ces globes célestes par qui nous continuons ou cessons d'être ! j'abjure ici tous mes sentimens paternels, je romps tous les liens de la nature et du sang ; et je te déclare pour jamais étrangère à mon cœur et à moi. Le Scythe barbare, ou celui qui fait de ses enfans des mets pour gorger sa faim, seront aussi proches de mon sein, l'objet de ma pitié et de mes secours, que toi, qui fus quelque temps ma fille (1).

LE COMTE DE KENT.

Mon bon souverain...

LEAR.

Taisez-vous, Kent. Ne vous jetez point entre le lion et sa fureur. Je l'ai tendrement aimée; et j'espérais confier le repos de mes vieux jours aux soins de sa tendresse. (*A Cordelia.*) Sors et disparais de ma présence. — Que le tombeau soit pour moi un asile de paix, comme il est vrai que je retire d'elle en ce moment le cœur d'un père ! — Qu'on fasse venir le prince de France, et... M'obéit-on?... Et le duc de Bourgogne. — Vous, Cornouailles, et vous, duc d'Albanie, partagez entre vous le troisième lot, et qu'il soit ajouté à la dot de mes deux filles. Que l'orgueil qu'elle nous

(1) Toute cette phrase a été passée par Letourneur.

donne ici pour de l'ingénuité lui tienne lieu d'époux. Je vous investis tous deux de ma puissance, de ma souveraineté et de la foule de prérogatives qui suivent la majesté. Nous et cent chevaliers que je me réserve auprès de ma personne, et qui seront entretenus à vos frais, nous vivrons alternativement à vos deux cours, changeant chaque mois de séjour de l'une à l'autre. Je ne retiens pour moi que le nom de roi, et les honneurs qui y sont attachés : l'autorité, les revenus et l'administration de l'empire sont à vous, mes enfans; et pour ratifier ce contrat, prenez ma couronne (il leur donne sa couronne), et partagez-la entre vous deux.

LE COMTE DE KENT.

Auguste Lear, vous que j'ai toujours honoré comme mon roi, toujours aimé comme un père, suivi comme mon maître; vous, que dans mes prières j'ai imploré sans cesse comme mon ange tutélaire...

LEAR.

L'arc est bandé et sa corde tendue; évitez le trait.

LE COMTE DE KENT.

Qu'il tombe sur moi, quand la pointe devrait s'adresser dans mon cœur! Kent oublie les bienséances quand il voit son roi devenir insensé. — Vieillard, que prétends-tu? espères-tu que la crainte imposera silence au devoir, lorsque je te vois, séduit par de vaines paroles, immoler ta puissance à la flatterie? L'honneur doit la vérité aux rois, quand la majesté tombe dans la démence. Garde ta souveraineté. Répare, par un jugement plus réfléchi, ta monstrueuse imprudence. Je te réponds, sur ma tête, que ta plus jeune fille n'est pas celle qui t'aime le moins: un son de voix timide et modeste n'est pas ordinairement l'écho d'un cœur vide et insensible.

LEAR.

Kent, sur ta vie, arrête-toi.

LE COMTE DE KENT.

Je n'ai jamais regardé ma vie que comme un gage consigné pour toi contre tes ennemis; et je ne craindrai jamais de la perdre quand ta sûreté y sera intéressée.

LEAR.

Disparais de ma vue.

LE COMTE DE KENT.

Regardes-y mieux, Lear; souffre devant toi un homme vrai.

LEAR.

Maintenant, par Apollon!. .

LE COMTE DE KENT.

Maintenant, par Apollon, ô roi, tu jures tes dieux en vain.

LEAR, mettant la main sur son épée.

O vassal! Mécréant!

LES DUCS D'ALBANIE ET DE CORNOUAILLES.

Cher seigneur, arrêtez.

LE COMTE DE KENT.

Donne, si tu veux, la mort à ton médecin; mais du moins emploie à guérir ton mal funeste le salaire que tu lui aurais donné. Révoque ton décret de partage; ou, tant que ma bouche pourra trouver une voix, je te dirai que tu fais mal.

LEAR.

Rebelle, écoute. Tu as tenté de nous faire violer notre serment, ce que nous n'avons encore jamais osé. Par un orgueil obstiné, tu as cherché à t'interposer entre notre arrêt et son exécution. De ces deux excès, notre caractère et notre rang ne peuvent endurer le premier, et toute notre puissance ne pourrait pas légitimer le second. Reçois donc ton salaire. Nous t'assignons des provisions pour te nourrir cinq jours, et te mettre à l'abri des désastres de la vie; mais le sixième, je t'ordonne de tourner à notre royaume ton dos détesté; et si, le dixième, ton corps proscrit est trouvé dans l'enceinte de nos domaines, ce moment sera celui de ta mort. Disparais. Par Jupiter! cet arrêt ne sera pas révoqué.

LE COMTE DE KENT.

Roi, sois heureux : adieu. Puisque tu veux te conduire ainsi, la liberté est loin de ta présence, et l'exil est ici. — (A Cordelia.) Jeune fille, que les dieux te prennent sous leur tendre protection, toi qui penses avec justesse, et qui as parlé avec sagesse! (A Regan et Goneril.) Vous, puissent vos actions répondre à l'emphase de vos discours, et vos protestations de tendresse se justifier par les effets! C'est ainsi, princes, que Kent vous fait à tous ses adieux. Il va porter sa vieillesse dans une nouvelle patrie, et se plier, à son âge, à d'autres mœurs.

(Il sort.)

(Rentre le comte de Glocester avec le roi de France, le duc de Bourgogne, et leur suite.)

LE COMTE DE GLOCESTER.

Mon noble souverain, voici les princes de France et de Bourgogne.

LEAR.

Mon duc de Bourgogne, c'est à vous que nous adressons le premier la parole, vous qui vous êtes déclaré le rival du roi de France dans la recherche de notre fille. Quelle dot exigez-vous avec sa personne? Quels refus arrêteraient vos poursuites amoureuses?

LE DUC DE BOURGOGNE.

Noble roi, je ne demande rien de plus que ce que votre altesse a elle-même offert; et vous ne voudrez sûrement pas retrancher rien à vos offres.

LEAR.

Noble duc de Bourgogne, tant qu'elle nous fut chère, nous l'estimions digne de cette dot; mais aujourd'hui elle est bien déchue de son prix. — Seigneur, la voilà devant vous : si quelque partie de sa mince personne ou sa personne entière, avec notre adversion par-dessus le marché, peut vous convenir et vous plaire, sans rien de plus, la voilà, elle est à vous.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Je ne sais que répondre.

LEAR.

Seigneur, voulez-vous la prendre avec les disgraces attachées à elle, déshéritée de mon amitié, et tout récemment adoptée par ma haine, dotée de ma malédiction, et proscrite de ma famille par un serment inviolable, ou la laisser?

LE DUC DE BOURGOGNE.

Pardonnez, auguste seigneur, mais un choix ne se détermine pas sur de pareilles conditions.

LEAR.

Eh bien, seigneur, laissez-la ; car, par la puissance qui m'a formé, je viens de vous exposer toute sa fortune. (Au roi de France.) Pour vous, grand roi, je ne voudrais pas que votre amour vous aveuglât au point d'épouser l'objet que je hais. Ainsi, je vous en conjure, tournez votre inclination vers quelque autre objet qui en soit plus digne qu'une malheureuse que la nature elle-même rougit d'avouer.

LE ROI DE FRANCE.

Ceci me paraît bien étrange, que celle qui, naguère encore, était votre fille préférée, le sujet de vos louanges, le charme de votre vieillesse, la plus chère et la plus estimée, ait pu, dans un rapide instant, commettre une action assez monstrueuse pour mériter de se voir dépouiller jusqu'à la nudité de tous les dons dont votre tendresse l'avait revêtue. Sûrement son offense doit être d'un genre contre nature, un prodige d'atrocité; ou bien l'affection que vous lui aviez ci-devant solennellement assurée s'est étrangement pervertie. Et croire d'elle ce prodige, c'est un fait surnaturel qui répugne à ma raison, et que sans un miracle je ne croirai jamais.

CORDELIA.

Je demande une dernière grace à votre majesté. — J'avoue que je n'ai point ce langage onctueux, cet art de prodiguer les paroles sans dessein d'effectuer. Ce que j'ai résolu, je le fais avant d'en parler. Mais daignez déclarer que, si je perds vos bonnes graces et votre amitié, ce n'est pas que je sois souillée d'aucun crime, d'aucun vice; que j'aie déshonoré mon sexe par aucune bassesse, ni par aucune action indigne de moi; et que toute ma faute est de ne pas avoir (cette privation fait ma richesse) un œil avide qui mendie sans cesse, et une langue que je suis loin d'envier, quoiqu'il m'en coûte la perte de votre tendresse.

LEAR.

Il vaudrait mieux pour toi n'être jamais née, que de m'avoir ainsi déplu.

LE ROI DE FRANCE.

N'y a-t-il que ce reproche? Un caractère avare de paroles, mais qui sans parler agit. — Duc de Bourgogne, quelle réponse faites-vous à cette princesse? L'amour n'est plus amour dès qu'il s'y mêle des considérations étrangères; de frivoles intérêts ne sont point son véritable objet. Parlez, voulez-vous la prendre pour épouse? Elle est elle-même sa dot.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Auguste Lear, donnez-moi seulement la part que vous aviez d'abord offerte de vous-même : et ici, à l'instant même, je prends la main de Cordelia, et la salue duchesse de Bourgogne.

LEAR.

Rien : je l'ai juré ; je suis inflexible.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Je suis vraiment fâché qu'en perdant tout à fait le cœur d'un père, il vous faille aussi perdre un époux.

CORDELIA.

Que la paix accompagne le duc de Bourgogne! Puisque ces considérations de fortune forment tout son amour, je ne serai point son épouse.

LE ROI DE FRANCE.

Belle Cordelia, sans fortune, vous n'en êtes que plus riche à mes yeux. Plus on vous délaisse, plus vous devenez un choix précieux; plus on vous dédaigne, plus vous êtes aimée. Je m'empare ici de votre personne et de vos vertus; qu'il me soit permis de prendre pour moi le trésor qu'on rejette. — Dieux, dieux! par un contraste étrange, leur froideur et leurs dédains ne font qu'enflammer davantage mon amour, et l'exalter jusqu'à l'adoration. — Roi, ta fille sans dot, et jetée comme à l'abandon et au hasard de mon choix, est ma reine, la reine de mes sujets et de notre belle France. Tous les ducs de l'humide Bourgogne ne rachèteraient pas de moi cette fille rare et inappréciable. — Cordelia, faites-leur vos adieux, quoiqu'ils vous aient maltraitée : vous avez où retrouver plus que vous ne perdez ici.

LEAR.

Elle est à toi, roi de France : prends-la tout entière. Moi, je n'ai point de fille de cette espèce, et jamais mes yeux ne reverront une seule fois son visage. Ainsi, pars de notre cour, sans nos bonnes graces, sans notre amitié, et sans notre bénédiction. Venez, noble duc de Bourgogne.

(Fanfares. Lear et le duc de Bourgogne sortent.)

LE ROI DE FRANCE.

Faites vos adieux à vos sœurs.

CORDELIA.

Vous, les favorites de mon père, Cordelia vous quitte les yeux pleins de larmes. Je vous connais bien, et je sais ce que vous êtes; mais je suis votre sœur, et je sens une répugnance extrême à nommer vos défauts par leurs vrais noms. Aimez bien notre père; je recommande sa vieillesse à votre sein si fécond en protestations. Mais, hélas! si j'étais encore dans ses bonnes graces, je voudrais lui donner un meilleur asile. Adieu à toutes les deux.

REGAN.

Ne nous prescrivez pas notre devoir.

GONERIL.

Songez plutôt à contenter votre époux, qui, par pitié, daigne vous prendre sans fortune et vous sauver de la mendicité. Vous avez manqué d'obéissance; et vous méritez que votre époux vous rende l'indifférence que vous avez montrée pour votre père.

CORDELIA.

Le temps développera les replis où la ruse s'enveloppe et se cache. Les fautes qu'il voile d'abord, il les démasque à la fin, et les livre à la honte. Puissiez-vous prospérer!

LE ROI DE FRANCE.

Venez, ma belle Cordelia.

(Le roi de France et Cordelia sortent.)

GONERIL.

Ma sœur, j'ai bien des choses à vous dire sur un point qui nous touche de près toutes deux. Je crois que mon père doit partir d'ici ce soir.

REGAN.

Rien de plus certain, il va vivre chez vous; et le mois prochain ce sera mon tour.

GONERIL.

Vous voyez à combien de caprices sa vieillesse est sujette : nous venons d'en avoir sous les yeux une preuve bien forte. Notre cadette était celle qu'il avait toujours le plus aimée : vous avez vu comme il vient de la bannir de son cœur et de sa maison. L'imbécillité de son jugement est visible.

REGAN.

C'est la faiblesse de l'âge. Cependant il ne s'est jamais trop bien connu lui-même.

GONERIL.

Les plus belles, les plus mûres années de sa vie n'ont été qu'inconséquence et bizarrerie. Il faut donc nous attendre qu'aux défauts invétérés de son caractère naturel, l'âge va joindre encore les emportemens de l'humeur fâcheuse qu'amène avec elle l'infirme et colère vieillesse.

REGAN.

Il y a toute apparence que nous aurons à essuyer de lui quelque boutade pareille à celle qui lui a fait bannir Kent.

GONERIL.

Il reste encore des cérémonies, des formalités à remplir entre le roi de France et lui. Si mon père, avec le caractère que nous lui connaissons, veut retenir l'autorité, cet abandon qu'il nous vient de faire ne sera qu'une source d'affronts pour nous.

REGAN.

Nous y réfléchirons plus sérieusement.

GONERIL.

Il nous faut prendre quelques mesures, et profiter de ces premiers momens de chaleur.

(Elles sortent.)

SCÈNE II.

UN CHATEAU APPARTENANT AU COMTE DE GLOCESTER.

Entre EDMOND tenant une lettre.

Nature, tu es ma divinité suprême : c'est à toi que sont voués mes services. Pourquoi ramperais-je dans la route de la coutume et permettrais-je aux conventions arbitraires des nations de me priver de mon héritage, parce que je suis venu plus tard que mon frère de douze ou quatorze lunes? Pourquoi ce nom de bâtard? Pourquoi suis-je ignoble, lorsque les proportions de mon corps sont aussi bien formées, mon ame aussi noble, et ma stature aussi parfaite que si j'étais né d'une honnête matrone? Pourquoi me flétrissent-ils des noms injurieux d'*illégitime*, d'*ignoble*, de *bâtard? Ignoble!* Moi, qui, dans l'acte vigoureux et clandestin de la nature, ai reçu une substance plus abondante et des élémens plus forts que n'en peut fournir un couple épuisé, qui va, dans une couche insipide et languissante, travailler sans plaisir à la création d'une race d'avortons engendrés entre le sommeil et le réveil. Oh bien! mon Edgar le légitime, j'aurai ton patrimoine : l'amour de notre commun père appartient au bâtard Edmond comme au légitime Edgar. Légitime, le beau mot! Oui, oui, si cette lettre réussit, et que mon invention prospère, l'ignoble Edmond prendra la place du légitime Edgar. — Je m'agrandis, je prospère! Maintenant, dieux, rangez-vous du parti des bâtards.

(Entre le comte de Glocester.)

LE COMTE DE GLOCESTER.

Kent banni de la sorte! Et le roi de France quittant cette cour plein de courroux! Et le roi parti de ce soir! Son autorité aliénée, et lui, réduit au vain appareil de la royauté! Tout est renversé et dans le désordre! Ah! Edmond! Eh bien! quelles nouvelles?

EDMOND, cachant la lettre

J'ose vous en assurer, seigneur; aucune.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Pourquoi tant d'empressement à cacher cette lettre?

EDMOND.

Je ne sais aucune nouvelle, monseigneur.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Quel écrit lisiez-vous là?

EDMOND.

Ce n'est rien, monseigneur.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Rien, dites-vous? Et à quoi bon donc ce mouvement pour le glisser dans votre poche? Si ce n'est rien, il n'était pas besoin de le cacher. Voyons cela. Allons, si ce n'est rien, je n'aurai pas besoin de lunettes.

EDMOND.

Je vous conjure, seigneur, excusez-moi : c'est une lettre de mon frère que je n'ai pas encore lue en entier; mais j'en ai lu assez pour juger qu'elle n'est pas faite pour être mise sous vos yeux.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Donnez-moi la lettre, monsieur.

EDMOND.

Je suis sûr de vous déplaire, soit que je vous la refuse, soit que je vous la donne. Son contenu, autant que j'en puis juger sur ce que j'en ai lu, est très blâmable.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Voyons, voyons.

EDMOND.

J'espère, pour la justification de mon frère, qu'il n'a écrit cette lettre que pour sonder, pour éprouver ma vertu.

LE COMTE DE GLOCESTER lit.

« Ce respect pour les vieillards, et ces lois bi-
» zarres établies par le monde, empoisonnent la
» plus belle saison de notre vie : ils tiennent notre
» fortune hors de nos mains; elle ne nous arrive
» que sur le déclin de l'âge, lorsque nous n'avons
» plus de facultés pour en jouir. Je commence à
» me lasser de cette ennuyeuse et folle servitude
» qui nous tient sous l'oppression de la vieillesse
» tyrannique, dont l'empire est fondé, non pas
» sur sa puissance, mais sur notre bassesse qui le
» souffre. Viens me trouver, je t'en dirai davan-
» tage. Si mon père voulait dormir jusqu'à ce que
» je le réveille, tu jouirais à jamais de la moitié
» de son revenu, et tu vivrais le favori bien-aimé
» de ton frère Edgar. » — Hom! une conspiration! *Dormir jusqu'à ce que je le réveille,* — *tu jouirais de la moitié de son revenu.* Mon fils Edgar! il a pu trouver une main pour

tracer ces lignes, et un cœur pour les dicter! — Quand avez-vous reçu cette lettre? Qui l'a apportée?

EDMOND.

Elle ne m'a point été apportée, monseigneur. Voici la tournure qu'on a prise. Je l'ai trouvée jetée sur la fenêtre de ma chambre.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Vous connaissez ces caractères pour être de votre frère?

EDMOND.

S'il n'y avait que du bien, monseigneur, j'oserais jurer que c'est son écriture; mais d'après ce qu'elle contient, je voudrais bien pouvoir croire qu'elle n'est pas de lui.

LE COMTE DE GLOCESTER.

C'est son écriture?

EDMOND.

Oui, c'est sa main, monseigneur; mais j'espère que son cœur n'a point de part à ce que contient cet écrit.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Ne vous a-t-il jamais sondé d'après ces vues?

EDMOND.

Jamais, monseigneur. Seulement, je l'ai souvent entendu dire qu'il serait à propos, lorsque les enfans sont parvenus à un âge mûr, et que les pères commencent à pencher vers leur déclin, que le père devînt le pupille du fils, et le fils administrateur des biens du père.

LE COMTE DE GLOCESTER.

O scélérat! Voilà son système dans cette lettre. Odieux scélérat! Fils dénaturé! Homme exécrable! Bête féroce! oui, plus féroce que les bêtes sauvages. Allez, Edmond, le chercher. Je veux m'assurer de sa personne. Le monstre abominable! où est-il?

EDMOND.

Je ne sais pas bien, monseigneur. Daignez suspendre votre courroux contre mon frère jusqu'à ce que vous puissiez tirer de sa bouche des preuves plus certaines de ses intentions. Ce serait suivre une marche plus sûre et plus régulière. Au lieu que si, en procédant violemment contre lui, vous veniez à vous méprendre sur ses desseins, cette méprise ferait une plaie profonde à votre honneur, et anéantirait le sentiment de l'obéissance dans le cœur de mon frère. J'ose engager ma vie pour lui, et garantir qu'il n'a écrit cette lettre que dans la vue d'éprouver mon attachement pour vous, et sans aucun projet dangereux.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Le croyez-vous?

EDMOND.

Si vous le jugez à propos, je vous placerai en un lieu d'où vous pourrez nous entendre conférer ensemble sur cette lettre, et vous satisfaire par vos propres oreilles; et cela, pas plus tard que ce soir.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Il n'est pas possible qu'il soit un pareil monstre.

EDMOND.

Non, sûrement.

LE COMTE DE GLOCESTER.

A son père, qui l'aime si tendrement, et sans réserve! — Ciel et terre! Edmond, trouvez-le; mettez-moi à portée de pénétrer son ame, je vous en prie; arrangez les choses selon votre prudence. Je voudrais oublier que je suis père, pour porter ici un jugement impartial.

EDMOND.

Je vais chercher à le découvrir dans ce moment. Je conduirai l'affaire suivant les moyens que j'aurai, et je vous donnerai connaissance de tout.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Non, ces dernières éclipses de soleil et de lune ne nous présagent rien de bon. La raison veut les expliquer, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre; mais la nature ne se trouve pas moins victime de leurs funestes effets. L'amour se refroidit, l'amitié s'éteint, les frères se divisent; dans les villes, des révoltes; dans les campagnes, la discorde; dans les palais, la trahison; et le nœud qui unit le père et le fils, brisé. Ce scélérat, né de moi, est sous l'influence de la prédiction: voilà le fils soulevé contre le père. Le roi s'écarte du penchant de la nature: voilà le père soulevé contre son enfant. — Nous avons vu notre meilleur temps. Les machinations, les sourdes trames, les perfidies, et tous les désordres les plus funestes s'attachent à nous, et nous poursuivent sans relâche jusqu'à nos tombeaux.... Edmond, trouvez-moi ce misérable; vous n'y perdrez rien; n'épargnez aucun soin. — Et Kent aussi, ce cœur

noble et loyal, banni ! Son crime, c'est la vertu. Étrange ! étrange !

(Il sort.)

EDMOND.

Admirez donc le ridicule des hommes, de vouloir, quand notre fortune souffre et dépérit par notre imprudence, par le déréglement de notre conduite, accuser de nos maux le soleil, la lune et les étoiles, comme si nous étions vicieux et méchans par une inévitable fatalité ; insensés, par une impulsion céleste ; fripons, traîtres et coquins, par l'action invincible des sphères ; ivrognes, menteurs et adultères, par une obéissance forcée aux influences des planètes ; et que tout le mal que nous faisons n'arrivât que parce que le ciel complice nous y pousse malgré nous ! Admirable excuse du débauché qui suborne les femmes, d'imputer ses penchans lascifs au changement d'une étoile. Oui, mon père s'arrangea avec ma mère sous la queue du dragon, et ma naissance se trouva dominée par la grande Ourse; en sorte que je devais nécessairement être d'un caractère farouche et enclin à la débauche. Quelle chimère ! J'aurais été ce que je suis, quand la plus vierge des étoiles du firmament aurait scintillé sur l'instant de ma conception illégitime. (Entre Edgar.) — Edgar ! Il arrive à propos, comme la catastrophe (1) dans l'ancienne comédie. — Mon humeur est pénétrée de la mélancolie la plus maligne, elle me fait pousser des soupirs tels qu'en poussent les fous. — Oh ! oui, sans doute, ces éclipses nous présageaient ces divisions. Fa, sol, la, mi...

EDGAR.

Edmond, mon frère, dans quelle sérieuse contemplation êtes-vous plongé ?

EDMOND.

Mon frère, je rêvais à une prédiction que j'ai lue l'autre jour sur les phénomènes qui devaient suivre ces éclipses.

EDGAR.

Est-ce que vous vous occupez de ces chimères ?

EDMOND.

Je vous promets que les effets dont parle ce livre ne s'accomplissent que trop, malheureusement. Des querelles dénaturées entre l'enfant et le père ; la mort, l'épidémie, des dissolutions d'anciennes amitiés, des divisions dans l'état, des menaces et des malédictions contre le roi et les nobles; des méfiances sans raison, le bannissement d'amis, la dispersion des cohortes, des infidélités dans le mariage, et je ne sais quoi.

EDGAR.

Depuis combien de temps êtes-vous devenu sectateur de l'astronomie ?

EDMOND.

Allons, allons (1) ! Combien y a-t-il que vous n'avez vu mon père?

EDGAR.

Avant-hier au soir.

EDMOND.

Avez-vous conversé avec lui?

EDGAR.

Oui, deux heures entières.

EDMOND.

Vous êtes-vous bien quittés ? N'avez-vous remarqué en lui aucun signe de mécontentement dans ses paroles ou dans son air ?

EDGAR.

Aucun.

EDMOND.

Cherchez avec vous-même en quoi vous avez pu l'offenser. Si vous suivez mon conseil, vous éviterez sa présence, jusqu'à ce qu'un intervalle de quelque temps adoucisse la première violence de son courroux. Dans ce moment, il est si furieux, que la vue de votre sang l'apaiserait à peine.

EDGAR.

Quelque scélérat m'aura nui dans son esprit.

EDMOND.

Ce sont mes craintes. Je vous en conjure, tenez-vous prudemment écarté des lieux où vous pourriez le rencontrer, jusqu'à ce que la fougue de sa colère soit un peu ralentie ; et, comme je vous le dis, venez avec moi vous retirer dans mon appartement; là je vous mettrai à portée d'entendre mon père parler. Je vous en prie, voilà ma clef, et si vous en sortez, sortez armé.

EDGAR.

Armé ! mon frère ?

(1) Trait contre les anciennes comédies anglaises, dans lesquelles les acteurs paraissaient d'eux-mêmes, au moment précis où le poete avait besoin d'eux sur le théâtre, et sans autre motif.

WARNER.

(1) Depuis *des querelles dénaturées*, jusqu'ici, passé par Letourneur.

EDMOND.

Mon frère, je vous avertis de ce que vous avez de mieux à faire. Que je ne sois pas homme d'honneur, si l'on vous veut du bien. Je ne vous ai présenté qu'une faible esquisse de tout ce que j'ai vu et entendu : ce n'est rien auprès de l'effrayant tableau de la vérité. De grace, éloignez-vous.

EDGAR.

Aurai-je bientôt de vos nouvelles ?

EDMOND.

Je vous promets de vous servir dans cette affaire. (Edgar sort.) — Un père crédule, un frère généreux, dont le bon naturel est si loin de toute malice, qu'il n'en soupçonne aucune dans autrui. Son honnête simplicité se laisse aisément gouverner par mes ruses. — Je vois ce que j'ai à faire. Si ma naissance ne m'a pas donné d'héritage, acquérons-en par adresse. Tout moyen m'est bon, s'il me mène au succès.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LE PALAIS DU DUC D'ALBANIE.

Entrent GONERIL et L'INTENDANT.

GONERIL.

Est-il vrai que mon père a frappé mon écuyer, parce qu'il réprimandait son fou ?

L'INTENDANT.

Oui, madame.

GONERIL.

Jour et nuit il me fait des affronts. Il ne passe point d'heure sans tomber dans quelque impertinence grossière, tantôt l'une, tantôt l'autre, qui nous met tous en querelle. Je ne l'endurerai pas. Ses chevaliers deviennent turbulens et mutins, et lui-même il nous accable de reproches pour la plus légère bagatelle. — Il va revenir de la chasse ; je ne veux pas lui parler. Dites-lui que je suis indisposée ; et si vous vous négligez dans votre service auprès de lui, vous ferez fort bien ; je me charge de répondre de vos fautes.

L'INTENDANT.

Le voilà qui vient, madame ; j'entends le bruit qui annonce son retour.

GONERIL.

Montrez dans votre service toute l'indifférence, tout le dégoût que vous voudrez, vous et vos confrères. Je voudrais bien vraiment qu'on osât s'en plaindre ! S'il le trouve mauvais, qu'il aille chez ma sœur ; son intention, je le sais, et la mienne, s'accordent parfaitement en ce point. Nous ne voulons pas être maîtrisées. Un inutile et capricieux vieillard, qui voudrait encore donner tous les ordres de l'autorité dont il s'est dépouillé lui-même ! — Sur mon honneur, ces vieux radoteurs redeviennent des enfans, et il faut les mener par la rigueur, quand on voit qu'on perd en vain ses caresses. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit.

L'INTENDANT.

Je m'en souviendrai, madame.

GONERIL.

Et traitez-moi ces chevaliers avec plus de froideur. Peu importe ce qui en pourra arriver. Prévenez-en vos camarades. Je vais tout à l'heure écrire à ma sœur, et lui recommander la même conduite. — Allez préparer le dîner.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

UNE PLACE DEVANT LE PALAIS.

Entre LE COMTE DE KENT déguisé.

LE COMTE DE KENT.

Si je puis réussir de même à emprunter un autre accent de voix, et traîner mes paroles, peut-être mon honnête intention atteindra-t-elle au but pour lequel j'ai défiguré tous mes traits. Maintenant, sujet fidèle et banni, si tu peux rendre service dans les lieux mêmes où tu fus condamné, le maître que tu aimes pourra se convaincre à la fin que tu auras bien travaillé pour ses intérêts.

(Cors derrière le théâtre. Entrent Lear, des chevaliers et suite.)

LEAR.

Qu'on ne me fasse pas attendre le dîner une seule minute : allez, et qu'il soit bientôt prêt. Qui es-tu, toi ?

LE COMTE DE KENT.

Un homme, seigneur.

LEAR.

Quelle est ta profession ? Que veux-tu de nous ?

LE COMTE DE KENT.

Ma profession est d'être en effet tout ce que je

parais; de servir fidèlement celui qui me donnera sa confiance; d'aimer l'homme qui est honnête; de converser avec celui qui est sage; de parler peu; de redouter les jugemens, de combattre, quand la nécessité m'y force, et de ne point manger de poisson (1).

LEAR.

Qui es-tu?

LE COMTE DE KENT.

Vraiment, un bon et honnête homme, aussi pauvre que le roi.

LEAR.

Si tu es aussi pauvre, pour un sujet, qu'il l'est pour un roi, tu n'es pas riche. Que veux-tu?

LE COMTE DE KENT.

Du service.

LEAR.

Qui veux-tu servir?

LE COMTE DE KENT.

Vous.

LEAR.

Me connais-tu?

LE COMTE DE KENT.

Non, seigneur; mais vous avez dans votre physionomie un certain caractère qui me fait désirer de vous appeler mon maître.

LEAR.

Quel est ce caractère?

LE COMTE DE KENT.

Un air de grandeur et de majesté.

LEAR.

De quel service es-tu capable?

LE COMTE DE KENT.

Je suis en état de garder d'honnêtes secrets, de courir à cheval, à pied; de gâter une histoire curieuse en la racontant, et de rendre un message facile, tout uniment et sans façon. Je suis bon pour tous les emplois dont les hommes ordinaires sont capables; et ma première qualité, c'est la diligence.

LEAR.

Quel âge as-tu?

LE COMTE DE KENT.

Je ne suis pas assez jeune, seigneur, pour m'amouracher d'une femme sur sa belle voix, ni assez vieux encore pour radoter d'amour. J'ai sur la tête quelque quarante-huit ans.

LEAR.

Suis-moi, je te prends à mon service: si après le dîner tu ne me déplais pas plus qu'en ce moment, je ne te congédierai pas encore. — Le dîner! holà! le dîner! — Où est mon coquin, mon fou? Va, et m'amène mon fou ici. (*Entre l'intendant.*) — Vous, vous, l'ami; où est ma fille?

OSWALD.

Avec votre permission....

(*Il sort.*)

LEAR.

Que dit cet homme en passant? — Rappelez-moi ce lourdaud. — Où est mon fou? Holà! — Je crois que tout dort ici. — Eh bien! où va donc cet insolent?

LE CHEVALIER.

Il dit, monseigneur, que votre fille n'est pas en bonne santé.

LEAR.

Pourquoi cet esclave n'est-il pas revenu sur ses pas quand je l'ai appelé?

LE CHEVALIER.

Seigneur, il m'a déclaré très lestement qu'il ne le voulait pas.

LEAR.

Qu'il ne le voulait pas!

LE CHEVALIER.

Monseigneur, je ne sais pas quelle en est la raison; mais, à mon avis, votre altesse n'est pas accueillie avec cette politesse affectueuse qu'on avait coutume de vous montrer. Le zèle et l'amitié sont ici bien refroidis; et ce changement se fait remarquer dans tous les gens de la maison, comme dans le duc lui-même et dans votre fille.

LEAR.

Ah! crois-tu ce que tu dis?

LE CHEVALIER.

Je vous prie de me pardonner, monseigneur, si je vois mal; mais mon devoir ne peut garder le silence, quand je vois votre altesse offensée.

(1) Pour entendre cela, il faut savoir que sous le règne d'Elisabeth, les catholiques (suivant les protestans, les papistes) étaient regardés comme des ennemis de l'état. La phrase vulgaire était: *C'est un honnête homme qui ne mange point de poisson le vendredi*, pour dire d'un homme qu'il était bon citoyen, ami du gouvernement et protestant. Dans un acte du parlement, qui enjoignit de manger du poisson pendant une saison de l'année, on crut nécessaire d'en déclarer le motif, c'était d'encourager les pêcheurs, et l'on appela ce temps *le jeûne de Cecil*.

WARBURTON.

LEAR.

Tu me rappelles là une idée que j'avais déjà conçue moi-même. Je me suis aperçu, depuis peu, d'un excès de négligence et de froideur. Mais je m'étais reproché ce soupçon, comme l'effet d'une imagination trop ombrageuse, et je n'ai pas voulu prendre cette négligence apparente pour un signe d'impolitesse et de froideur préméditées. J'y ferai attention. — Mais où est mon fou? Je ne l'ai pas vu depuis deux jours.

LE CHEVALIER.

Depuis que ma jeune maîtresse est partie pour la France, seigneur, votre fou a beaucoup gémi à l'écart.

LEAR.

Brisons là-dessus; je m'en suis bien aperçu. — Allez, et dites à ma fille que je veux lui parler. — Vous, allez me chercher mon fou. (L'intendant rentre.) — Eh! vous, monsieur! monsieur! approchez. Qui suis-je, s'il vous plaît?

L'INTENDANT.

Le père de ma maîtresse.

LEAR.

Le père de milady? Valet fripon de milord. — Comment, misérable, vil esclave!

L'INTENDANT.

Je ne suis rien de tout cela : je vous demande pardon, monseigneur.

LEAR.

Vos regards osent croiser les miens, insolent!

(Il le frappe.)

L'INTENDANT.

Je ne me laisserai pas battre, monseigneur.

LE COMTE DE KENT.

Ni terrasser non plus sans doute, vil joueur de ballon (1)?

(Il le terrasse.)

LEAR.

Je te rends graces, ami; tu me sers bien, et je t'aimerai.

LE COMTE DE KENT.

Allons, relevez-vous, monsieur, et dehors. Je vous apprendrai les égards... Si vous voulez prendre encore sur la mesure d'un lourdaud, demeurez; mais hors d'ici. Êtes-vous sage? Je vous le conseille.

(Il pousse l'intendant dehors.)

(1) Shakspeare veut ici faire allusion à ces mauvais joueurs de ballon, qui trébuchent en courant.

J. A. H

LEAR.

Allons, bon serviteur, tu me sers en ami, je te remercie : tu m'as donné là des arrhes de ton zèle et de ton attachement.

(Il donne de l'argent à Kent.)

(Entre le fou.)

LE FOU.

Laisse-moi le prendre aussi à mes gages. — Tiens, voici mon bonnet de fou.

(Il le lui présente.)

LEAR.

Eh bien, mon joli drôle, comment t'en va?

LE FOU.

Mon garçon, tu feras bien de prendre mon bonnet de fou (1).

LE COMTE DE KENT.

Pourquoi, fou?

LE FOU.

Pourquoi? Parce que tu t'attaches au service d'un homme tombé dans la disgrace. Du côté d'où le vent souffle, tu n'as pas de beaux jours à espérer : toi, qui ne sais pas flatter et sourire à la faveur, tu ne feras pas fortune au service de ton nouveau maître. Allons, prends mon bonnet, te dis-je. Eh, oui : cet homme a banni de lui pour jamais deux de ses filles, et a rendu la troisième heureuse, bien malgré lui. Si tu t'attaches à ses pas, il faut que tu portes mon bonnet. — Mon oncle (2), je voudrais avoir deux bonnets de fou et deux filles.

LEAR.

La raison, mon enfant?

LE FOU.

Si je leur abandonne tout mon revenu, je garderai mon bonnet pour moi-même. Voilà le mien; demande le second à tes filles.

LEAR.

Prends garde d'être châtié.

LE FOU.

La vérité est le chien de garde qu'on renvoie à sa loge, et dont le sort est d'être chassé à coups de fouet, tandis que la Diane favorite peut à son aise tenir le coin du feu, et empester son maître.

(1) Sur la pointe du bonnet des fous était cousue une pièce de drap rouge, coupée en forme de crête de coq; de là le mot *coxcomb*, crête de coq, pour signifier d'abord un bonnet de fou, et ensuite un fou, un étourdi, un écervelé, un faquin plein de vent et de fatuité.

(2) *Mon oncle*, expression de familiarité, et par corruption *Noncle*, qu'on lira dans la suite.

LEAR.

C'est un trait pénétrant qu'il me décoche là.

LE FOU au comte de Kent.

Ami, je veux t'enseigner une sentence.

LEAR.

Allons, voyons.

LE FOU.

Écoute bien, noncle.

Aie plus que tu ne parais avoir.
Parle moins que tu ne sais.
Prête moins que tu n'as
Va plus à cheval qu'à pied.
Apprends plus de choses que tu n'en crois.
Parie moins sous la *main* d'autrui que sous la tienne.
Quitte ton verre et ta catin,
Et tiens-toi coi dans ta maison,
Et tu gagneras alors
Plus de vingt pour vingt.

LE COMTE DE KENT.

Tout ce verbiage ne signifie rien, fou.

LE FOU.

C'est en ce cas la harangue d'un avocat sans salaire; tu ne m'as rien donné pour cela. — Est-ce que tu ne peux pas de rien faire quelque chose, noncle?

LEAR.

Quoi? Non certes, mon enfant, on ne peut rien faire de rien.

LE FOU au comte de Kent.

Je t'en prie, dis-lui que c'est là justement le produit net du revenu de ses terres; dis-lui, toi: il n'en voudrait pas croire un fou.

LEAR.

Tu es un fou bien mordant.

LE FOU.

Sais-tu, mon enfant, la différence qu'il y a entre un fou mordant et un fou doucereux?

LEAR.

Non, mon enfant; apprends-le-moi.

LE FOU.

Ce lord, qui t'a conseillé de te dépouiller de tes domaines, eh bien, place-le ici près de moi, et toi prends sa place. Le fou mordant et le fou doucereux paraîtront aussitôt devant toi : l'un sera ici, en habit bigarré, et on trouvera l'autre là.

LEAR.

Est-ce que tu m'appelles fou, mon enfant?

LE FOU.

Tu as cédé tous les autres titres que t'avait donnés la naissance.

LE COMTE DE KENT.

Ce qu'il dit là, seigneur, n'est pas tout à fait d'un fou.

LE FOU.

Non, en vérité, les lords et les grands personnages de ce temps ne veulent pas me laisser toute la folie à moi seul; si je faisais monopole de folie, ils voudraient en avoir leur part, et les dames aussi.—Donne-moi un œuf, noncle, et je te donnerai deux couronnes.

LEAR.

Quelles sont ces deux couronnes que tu me donneras?

LE FOU.

Oui, sûrement, après que j'aurai coupé la coquille par le milieu, et avalé l'œuf qui est dedans, je te donnerai les deux couronnes de l'œuf. Lorsque tu as fendu ta couronne par le milieu, et que tu as donné à droite et à gauche les deux moitiés, tu as porté ton âne sur ton dos au travers de la fange. Tu n'avais guère de cervelle dans la méchante *couronne* de ton crâne, lorsque tu as donné ta couronne d'or. Si je parle ici en fou, qu'on punisse celui qui s'en apercevra le premier.

(Il chante.)

Jamais les fous n'ont eu moins de vogue que cette année,
Car les sages ont pris leur place :
A voir leur peu de cervelle et leurs extravagances,
Ils sont autant de singes des fous.

LEAR.

Et depuis quand es-tu si bien fourni de chansons?

LE FOU.

C'est, noncle, depuis que de tes filles tu en as fait tes mères; car quand tu leur as mis ton sceptre dans la main, comme une verge pour te maltraiter, et que tu as toi-même présenté ton dos à leurs coups :

(Il chante.)

Alors de joie soudaine elles ont pleuré :
Et moi, de douleur, j'ai chanté tristement,
En voyant un tel roi retomber dans l'enfance,
Et se rabaisser lui-même au rang des fous.

Je t'en prie, noncle, prends un maître qui puisse enseigner à ton fou à mentir; je serais bien aise d'apprendre à mentir.

LEAR.

Si vous mentez, vaurien, vous serez fouetté.

LE FOU.

J'admire comme vous êtes du même sang, tes

filles et toi. Elles veulent qu'on me châtie pour avoir dit la vérité, et toi, tu veux qu'on me châtie pour avoir menti ; et quelquefois encore je suis châtié pour n'avoir rien dit. J'aimerais mieux être tout autre chose qu'un fou, et cependant je ne voudrais pas être toi, noncle. Tu as coupé ton empire en deux, et tu n'as rien laissé pour toi dans le milieu. Tiens, voici une des rognures.

(Entre Goneril.)

LEAR.

Eh bien ! ma fille, d'où vient sur ton front ce nuage qui l'obscurcit (1) ? Depuis quelques jours, je te vois un air sombre et chagrin.

LE FOU.

Tu valais quelque chose lorsque tu pouvais ne pas t'inquiéter de son humeur chagrine ; mais aujourd'hui te voilà un zéro sans valeur. Je suis plus que toi, maintenant ; je suis un fou, et toi tu n'es rien. — Allons, je vais contenir ma langue. (A Goneril.) Je lis cet ordre sur l'air de votre visage, sans que vous ayez besoin de parler.

(Il chante.)

Celui qui ne garde ni croûte ni mie,
Las de tout, aura besoin de quelque chose.

(Montrant Lear.)

C'est une gousse de pois écossés.

GONERIL.

Seigneur, ce n'est pas seulement votre fou à qui tout est permis ; mais d'autres encore de votre suite insolente sont à toute heure en dispute et en querelle ; ils s'abandonnent à d'indécentes orgies, qu'il n'est pas possible de tolérer. Je m'étais flattée de voir réprimer ces excès aussitôt que je vous les aurais fait connaître ; mais je commence à craindre, d'après ce que vous avez tout récemment dit et fait vous-même, que vous ne protégiez ce désordre, et que vous ne le souteniez par votre approbation. Si cela était, ce serait une faute qui ne pourrait pas échapper à la censure ; et l'on ne pourrait s'endormir sur les moyens d'y remédier à l'avenir. Peut-être que ces moyens, qui cependant n'auraient pour but que le rétablissement salutaire du bon ordre, pourraient être pris par vous pour une offense. Ce serait une honte... Mais enfin la nécessité les commanderait comme un remède plein de prudence et de discrétion.

(1) *How now, daughter? what makes that frontlet on?*

LE FOU.

Vous savez, noncle.

Le pierrot nourrit si long-temps le coucou
Qu'il eut la tête emportée par les dents des petits de celui-ci.

Ainsi l'on emporte la chandelle, et nous restons dans les ténèbres.

LEAR.

Êtes-vous notre fille ?

GONERIL.

Allons, seigneur, veuillez user de cette forte raison dont je sais que vous êtes abondamment pourvu, et vous défaire de ces bizarres humeurs qui, depuis peu, changent votre bon caractère au point de vous rendre méconnaissable.

LE FOU.

Est-ce qu'un âne ne connaît pas quand la charrette traîne le cheval ? — Dia ! hu ! ho ! Je t'aime (1).

LEAR.

Quelqu'un me reconnaît-il ici ? — Ce n'est point-là Lear ? Est-ce bien Lear qui marche ? Est-ce bien lui qui parle ? Ses yeux sont-ils ouverts ? Il faut que son intelligence soit affaiblie, que sa raison soit plongée dans une léthargie..... — Moi éveillé ?... Cela ne peut être. — Qui peut me dire ce que je suis ? — L'ombre de Lear. Je voudrais le savoir, car ces marques de souveraineté et les lumières de la raison et de la réflexion pourraient me persuader à tort que j'ai eu des filles. — Votre nom, belle dame ?

GONERIL.

Allons, seigneur, cet étonnement que vous affectez ressemble bien à vos autres bizarreries si nouvelles pour moi. Je vous conjure, interprétez en bonne part mes vues et mes représentations. Vous êtes vieux et dans un âge vénérable, vous devriez être sage. Vous gardez ici une troupe de chevaliers et d'écuyers, jusqu'à cent, tous gens si dépravés, si débauchés et si licencieux, que notre cour, souillée par leurs mœurs impures, semble une hôtellerie mal famée. A voir le désordre et la débauche qui y règnent, on la prendrait pour une infâme taverne, pour un lieu de prostitution, plutôt que pour un palais auguste et respectable. La pudeur, la décence demandent une

(1) *Whoop, Jug! I love thee.* Steevens nous apprend que c'est une citation du refrain d'une vieille chanson.

prompte réforme. Laissez-vous donc persuader par votre fille, autrement elle prendra elle-même la liberté de commander ce qu'elle désire. Souffrez qu'on diminue votre suite de cinquante écuyers; et que le reste, que vous continuerez de garder à votre service, soient des gens qui conviennent à votre âge, et qui sachent se connaître et vous respecter.

LEAR.

Enfer et chaos ! — Qu'on prépare mes chevaux. Appelez ma suite. — Fille dégénérée, non, jamais je ne fus ton père. — Va, je ne te causerai pas d'embarras. — Il me reste encore une fille.

GONERIL.

Vous frappez mes gens, et votre soldatesque effrénée veut se faire servir par des hommes qui valent mieux qu'elle.

(Entre le duc d'Albanie.)

LEAR.

Oh ! malheur à l'homme qui se repent trop tard ! (Au duc d'Albanie.) — Ah ! vous voilà, vous; est-ce par vos ordres ? Répondez. — Qu'on prépare mes chevaux. — O ingratitude ! furie au cœur de marbre, plus hideuse mille fois quand tu te montres dans nos enfans, que les plus affreux monstres de l'Océan.

LE DUC D'ALBANIE.

De grace, seigneur, modérez-vous.

LEAR à Goneril.

Exécrable vautour ! tu mens. Ma suite est composée d'hommes choisis, et qui sont doués des plus rares qualités. Ils connaissent tous les devoirs de la décence, les bienséances, et dans toute leur conduite, la noblesse et l'honneur sont scrupuleusement respectés. O faute si légère de Cordelia, comment me parus-tu donc assez difforme pour ébranler soudain, comme un levier puissant, pour agiter tout mon être, et le jeter du sein de la paix dans le trouble le plus violent; pour épuiser de mon cœur toute la tendresse d'un père, et le remplir du fiel de la haine ? O Lear, Lear, Lear ! (Se frappant le front.) Frappe, frappe cette porte, qui a laissé échapper la raison et entrer la folie. — Partons, partons, mes gens.

LE DUC D'ALBANIE.

Monseigneur, je suis innocent; je ne suis point instruit du sujet qui vous a mis en colère.

LEAR.

Cela peut-être, monseigneur. — Entends-moi, ô nature ! entends-moi, chère divinité, entends-moi ! Suspends tes desseins, si tu te proposais de rendre cette créature féconde. Porte dans ses flancs la stérilité ; dessèche en elle les sources de la vie, et que jamais de son sein dénaturé il ne sorte un jeune enfant qui l'honore du nom de mère. — Ou s'il faut qu'elle produise, forme son enfant avec l'humeur noire, et fais-le naître contrefait et pervers, pour être le supplice de sa mère. Qu'il imprime sur son jeune front les rides prématurées de l'âge ; qu'il fasse couler sans cesse ses larmes sur ses joues flétries et creusées par leurs traces brûlantes ; qu'il insulte à toutes les peines de sa mère, et qu'il paie tous ses bienfaits du mépris ; afin qu'elle puisse sentir combien la dent envenimée du serpent est moins cruelle, moins déchirante que la douleur d'avoir un enfant ingrat. — Allons, partons, partons.

(Il sort.)

LE DUC D'ALBANIE.

Mais, au nom des dieux que nous adorons, d'où vient donc ce courroux ?

GONERIL.

Ne vous tourmentez pas pour le savoir, et laissez à son humeur le champ libre; qu'elle suive le cours que lui donne la démence.

(Rentre Lear.)

LEAR.

Comment, cinquante de mes chevaliers supprimés à la fois en moins de quinze jours !

LE DUC D'ALBANIE.

Mais quel est le sujet, seigneur ?...

LEAR.

Je te le dirai : (à Goneril) Mort et vie ! je rougis de moi que tu aies encore la puissance d'émouvoir à ce point mon ame, et de faire couler ces larmes brûlantes qui m'échappent malgré moi. — Que la peste et tous les fléaux fondent sur toi ; que les traits incurables de la malédiction d'un père te pénètrent et te déchirent tout entière ! — O mes yeux, trop insensés et trop tendres, je vous arrache, s'il faut qu'il vous échappe encore quelques pleurs pour pareil objet. Ah ! les choses en sont-elles à ce point ? — Eh bien ! soit : il me reste encore une fille, qui, j'en suis sûr, est tendre et compatissante. Quand elle viendra à savoir ce procédé de ta part, elle fondra sur ton affreux visage, et le déchirera de ses propres mains. — Va, compte bien que tu me verras reprendre encore ma grandeur, que tu t'imagines que j'ai perdue pour jamais.

(Sortent Lear, Kent et sa suite.)

GONERIL.

L'entendez-vous, monseigneur?

LE DUC D'ALBANIE.

Malgré tout l'amour que j'ai pour vous, Goneril, je ne puis être assez partial...

GONERIL.

De grace, soyez tranquille. — Holà, Oswald! (Au fou.) — Vous, monsieur, plus coquin que fou, suivez votre maître.

LE FOU.

Noncle Lear, noncle Lear, attends-moi, et emmène ton fou avec toi:

> Un renard qu'on a pris
> Et une pareille fille
> Seraient sûrs d'être tués,
> Si de ma cape je pouvais acheter une corde.

C'est ainsi que le fou suit après.

(Il sort.)

GONERIL.

Oui, cet homme en effet est bien sensé : cent chevaliers! Oui vraiment, il est fort prudent, fort sage de lui laisser garder cent chevaliers; oui, afin qu'à la première chimère qui lui passera par la tête, pour un mot, une fantaisie, au plus léger sujet de plainte ou de dégoût, il puisse soutenir les extravagans écarts de sa démence avec cette troupe redoutable, et tenir nos vies à sa merci. — Oswald? où est-il donc?

LE DUC D'ALBANIE.

Vous pourriez pousser trop loin vos craintes.

GONERIL.

L'excès de la crainte est plus sûr que l'excès de la sécurité. Permettez que je prévienne les violences que je crains, au lieu de craindre sottement jusqu'au moment où j'en serai la victime. Je connais son cœur. Tout ce qu'il a déclamé là, je l'ai mandé à ma sœur. Si elle veut le supporter avec ses cent chevaliers, après que je lui en ai montré tous les inconvéniens... (Entre l'intendant.) Eh bien! Oswald, avez-vous écrit cette lettre que je vous avais commandée pour ma sœur?

L'INTENDANT.

Oui, madame.

GONERIL.

Prenez avec vous une escorte, et montez promptement à cheval. Allez instruire ma sœur de mes craintes particulières, et ajoutez-y de vous-même les raisons que vous jugerez convenables pour appuyer ma lettre. Allez, partez, et pressez votre retour. (L'intendant sort.) Non, non, seigneur, cette excessive douceur, ce caractère pacifique, qui vous sont naturels, je ne les blâme pas; mais souffrez que je vous le dise, un défaut de prudence prépare souvent bien plus d'embarras qu'une douceur funeste ne s'attire d'éloges.

LE DUC D'ALBANIE.

Jusqu'où s'étend la portée de votre vue, c'est ce que j'ignore. En nous agitant pour trouver le mieux, nous gâtons souvent le bien.

GONERIL.

Non, non.

LE DUC D'ALBANIE.

Allons, soit, soit; à l'événement.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

UNE COUR DEVANT LE PALAIS DU DUC D'ALBANIE.

Entrent LEAR, LE COMTE DE KENT et le FOU.

LEAR.

Prends les devans, et porte à Glocester cette lettre. Ne dis rien à ma fille de ce qui s'est passé ici sous tes yeux, et ne réponds qu'aux demandes qu'elle te fera d'après ma lettre. Si tu ne fais pas la plus grande diligence, j'y arriverai avant toi.

LE COMTE DE KENT.

Je ne dormirai point, monseigneur, que je n'aie remis votre lettre.

(Il sort.)

LE FOU.

Si le cerveau d'un homme était dans ses talons, ne serait-il pas en danger d'avoir des engelures?

LEAR.

Oui, mon enfant.

LE FOU.

En ce cas, je t'en prie, console-toi; ton esprit ne manquera pas de chaussure.

LEAR.

Ha! ha! ha!

LE FOU.

Tu verras que ton autre fille t'accueillera avec bonté; car, quoiqu'elle ressemble autant à celle-ci qu'une pomme sauvage ressemble à une pomme cultivée, cependant je puis te dire... ce que je puis dire.

LEAR.

Hé, que peux-tu dire, mon enfant?

LE FOU.

Elle aura le même goût que celle-ci, autant

qu'une pomme ressemble à une pomme. — Pourrais-tu dire pourquoi le nez est placé au milieu du visage?

LEAR.

Non.

LE FOU.

Bon ; c'est afin d'avoir un œil de chaque côté du nez, afin qu'un homme puisse juger par les yeux de ce dont il ne peut juger par l'odorat.

LEAR.

Je lui ai fait injure.

LE FOU.

Peux-tu me dire comment une huître forme son écaille?

LEAR.

Non.

LE FOU.

Ni moi non plus ; mais je te dirai pourquoi un limaçon traîne sa maison.

LEAR.

Pourquoi, mon enfant?

LE FOU.

C'est pour y cacher sa tête, et ne pas l'abandonner à la merci de ses filles, et rester sans asile.

LEAR.

Je veux oublier ma bonté naturelle. — Un père si tendre! — Mes chevaux sont-ils prêts?

LE FOU.

Tes ânes sont après. — La raison pourquoi les sept étoiles ne sont jamais plus de sept?

LEAR.

C'est parce qu'elles ne sont pas huit.

LE FOU.

A merveille! — Oh! tu ferais un excellent fou.

LEAR.

Me les reprendre malgré moi (1)! O monstre d'ingratitude!

LE FOU.

Si tu étais mon fou, noncle, je t'aurais déjà châtié pour avoir été vieux avant le temps.

LEAR.

Que dis-tu là?

LE FOU.

Tu n'aurais pas dû être vieux avant d'être sage.

LEAR.

O ciel bienfaisant, ne souffre pas que je devienne insensé! Conserve mes sens dans le calme. Je ne voudrais pas devenir insensé. (Entre un gentilhomme.) — Eh bien, les chevaux sont-ils prêts?

LE CHEVALIER.

Tout prêts, monseigneur.

LEAR.

Suis-moi, mon enfant (2).

(Ils sortent.)

(1) Les commentateurs de Shakspeare, excepté Johnson, pensent que ce peu de mots de Lear sont applicables au grand nombre de chevaliers dont Goneril fit la suppression ; mais on peut croire avec raison, ainsi qu'on l'a fait remarquer, que cela se rapporte plutôt à la menace qu'elle a faite à son père « de prendre elle-même » la liberté de commander ce qu'elle désire. »

(2) Cette scène se termine par ces deux vers qui nous ont paru intraduisibles, ainsi qu'à Letourneur et à M. Guizot :

Fool. She that's a maid now, and laughs at my departure,
Shall not be a maid long unless things be cut shorter.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN CHATEAU APPARTENANT AU COMTE DE GLOCESTER.

Entrent EDMOND et CURAN par différens côtés.

EDMOND.

Dieu te garde, Curan.

CURAN.

Et vous aussi, seigneur. J'ai vu votre père, et je lui ai annoncé que le duc de Cornouailles, et Regan son épouse, doivent se rendre ici ce soir.

EDMOND.

Et pourquoi viennent-ils?

CURAN.

En vérité, je ne sais pas. Vous avez su quelque chose des nouvelles du dehors, j'entends ces nouvelles secrètes qu'on ne murmure qu'à l'oreille?

EDMOND.

Non : dites-moi, je vous prie, quelles sont ces nouvelles?

CURAN.

Quoi! vous ne savez rien des querelles élevées entre le duc d'Albanie et le duc de Cornouailles?

EDMOND.

Pas un mot.

CURAN.

Le temps viendra où vous pourrez le savoir. Adieu, seigneur.

(Il sort.)

EDMOND.

Le duc doit venir ici ce soir.—Bon, tant mieux. Cette conjecture vient achever seule et sans moi la trame que j'ai ourdie. Mon père a déjà détaché des émissaires pour arrêter mon frère. — Il me passe par la tête un projet.... qui a besoin encore d'être plus réfléchi; mais il faut que je l'exécute. Allons, de la célérité, et que la fortune travaille avec moi. — Mon frère, un mot, mon frère! Descendez, vous dis-je. (Entre Edgar.) — Mon père vous fait observer, mon cher : fuyez de ce château; on lui a découvert le lieu où vous êtes caché. Maintenant que vous avez la faveur de la nuit.... — N'avez-vous point parlé contre le duc de Cornouailles? Il vient ici ce soir en grande diligence avec Regan. N'avez-vous rien dit de son inimitié contre le duc d'Albanie? Voyez, rappelez-vous.

EDGAR.

Pas un mot, j'en suis bien sûr.

EDMOND.

Mon père vient; je l'entends. Pardonnez, mais il faut que je fasse semblant de me battre contre vous : votre épée! allons, ayez l'air de vous défendre. — Cédez maintenant. — Rends-toi; viens devant mon père.—Holà, des lumières!—Fuyez, mon frère.—Des torches! des torches! (Edgar sort.) Bon, adieu. — Si je me tirais un peu de sang, ce serait le moyen de persuader que j'ai eu à soutenir un combat terrible. (Il se blesse au bras.) J'ai vu des gens ivres se faire bien plus de mal par jeu. — Mon père, mon père. — Arrête, arrête! Quoi! point de secours?

(Entrent le comte de Glocester et des serviteurs, avec des torches.)

LE COMTE DE GLOCESTER.

Eh bien! Edmond, où est ce scélérat?

EDMOND.

Il était ici caché dans les ténèbres, son épée affilée hors du fourreau, murmurant je ne sais

quelles paroles magiques, et invoquant la lune comme sa divinité tutélaire.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Mais où est-il?

EDMOND.

Voyez, seigneur, mon sang coule.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Où est ce malheureux, Edmond?

EDMOND.

Il s'est enfui de ce côté, voyant qu'il ne pouvait réussir à.....

LE COMTE DE GLOCESTER.

Qu'on le poursuive. Holà! courez sur ses traces. — Eh bien! qu'il ne pouvait réussir....

EDMOND.

A me persuader de le seconder dans l'assassinat de votre seigneurie; mais que je lui parlais des dieux vengeurs qui font éclater tous leurs foudres sur la tête des parricides; de tous ces nœuds puissans dont la nature unit les enfans à leur père; en un mot, seigneur, voyant que je rejetais avec aversion les affreux complots de son cœur dénaturé, il a soudain, dans un mouvement de fureur, et l'épée nue à la main, fondu sur moi, et m'a blessé au bras, avant que j'eusse pu songer à me défendre. Mais lorsqu'il a vu tout mon courage éveillé, et qu'animé par la justice de ma cause, j'avançais sur lui, peut-être aussi effrayé par les cris que j'ai poussés, il a pris aussitôt la fuite.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Va, il a beau fuir, il ne sortira pas de ce royaume sans être pris; et une fois pris, c'est fait de lui. Le duc, mon maître, mon suprême et digne protecteur, vient ici ce soir. Par son autorité, je ferai proscrire sa tête. Celui qui pourra découvrir ce lâche assassin, et l'amener au pied de l'échafaud, peut compter sur ma reconnaissance; et pour celui qui le recélera, la mort.

EDMOND.

J'ai tenté de le faire renoncer à son dessein; il a toujours persisté. Alors je l'ai maudit; je l'ai menacé de tout découvrir. « Toi, misérable bâtard, » qui ne possèdes rien dans l'univers, m'a-t-il » dit, penses-tu que si je voulais te démentir, » ton mérite, ta probité, ta vertu donneraient du » crédit à ton accusation? Tu ferais de moi le » portrait le plus fidèle, que je n'aurais qu'à tout » désavouer (ce que je ferais), et mon désaveu » seul aurait bientôt fait retomber sur ta tête et » tes complots et le crime dont tu m'accuserais. » Il faudrait que tu aveuglasses les yeux du » monde entier, s'il ne voyait pas que l'intérêt » que tu as à ma mort aurait été pour toi une » raison puissante et décisive pour attenter à mes » jours. »

LE COMTE DE GLOCESTER.

O le rare et consommé scélérat! Quoi! il désavouerait son seing? Non, jamais je ne fus son père. — Écoute: cette trompette annonce l'arrivée du duc. J'ignore pourquoi il vient. — Je vais faire fermer tous les ports. — Le malheureux n'échappera pas. Il faudra bien que le duc m'accorde cette grace. D'ailleurs je veux envoyer partout son signalement. Je veux que tout le royaume le connaisse. — Toi, mon loyal, mon véritable fils, je vais travailler à te rendre habile à posséder.

(Entrent le duc de Cornouailles, Regan et suite.)

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Eh bien! mon noble ami, à peine entré dans ce château, j'y apprends d'étranges nouvelles!

REGAN.

Si elles étaient vraies, il n'est point de supplice assez grand pour punir le coupable; mais comment vous trouvez-vous, monseigneur?

LE COMTE DE GLOCESTER.

Oh! madame, plaignez ma vieillesse! mon cœur est brisé, il est brisé!

REGAN.

Quoi! le filleul de mon père attenter à vos jours! Celui qui reçut son nom de mon père, votre Edgar?

LE COMTE DE GLOCESTER.

Oh, madame, madame, je rougis de le dire! j'aurais dû ensevelir un pareil forfait dans le silence.

REGAN.

N'était-il pas dans la foule de ces libertins qui composent la suite de mon père?

LE COMTE DE GLOCESTER.

Je n'en sais rien, madame.... Ah! c'est trop, c'est trop de scélératesse!

EDMOND.

Oui, madame, il était de leur compagnie.

REGAN.

Je ne m'étonne plus de sa perversité. Ce sont ces débauchés qui lui auront mis le poignard à la

main contre un vieillard, dont il leur tarde de posséder et de dissiper les revenus. Ce soir j'ai reçu des nouvelles de ma sœur, qui m'instruisent de leur conduite, et j'ai pris des mesures. S'ils viennent pour séjourner dans ma maison, ils ne m'y trouveront point.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Ni moi non plus, Regan, je t'en assure.— Edmond, j'ai appris que vous avez prouvé à votre père qu'il avait en vous un fils.

EDMOND.

C'était mon devoir, seigneur.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Oui, il a déconcerté les projets de ce misérable ; il a même reçu la blessure que vous voyez, en voulant se saisir de lui.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Le poursuit-on ?

LE COMTE DE GLOCESTER.

Oui, mon digne seigneur.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

S'il est arrêté, on n'aura pas à craindre de nouveaux attentats de sa part. Reposez-vous sur mon pouvoir. — Quant à vous, Edmond, vous qui venez de faire éclater votre vertu et votre obéissance, vous serez désormais attaché à ma personne. J'ai besoin d'hommes de votre trempe, à qui l'on peut donner toute sa confiance, et je m'empare de vous.

EDMOND.

Seigneur, vous pouvez compter en toute occasion sur ma fidélité.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Je remercie pour lui votre grace.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Vous ignorez pour quel sujet nous sommes venus vous voir ?

REGAN.

A cette heure extraordinaire, à travers l'épaisseur des ténèbres de la nuit? — Noble duc, ce sont des affaires de quelque importance, et sur lesquelles nous avons besoin de vous consulter. Notre père nous a écrit, et notre sœur aussi, sur certains débats qui se sont élevés entre eux, et nous croyons qu'il est à propos d'y répondre nous-mêmes. Leurs différens messagers attendent nos dépêches. Allons, mon bon vieux ami, ne vous refusez pas aux consolations. Dans l'affaire qui nous occupe, aidez-nous de vos avis : ils nous sont nécessaires, et les momens sont précieux.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Madame, disposez de moi. Je suis ravi de vous recevoir tous deux.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Entrent LE COMTE DE KENT et L'INTENDANT, de différens côtés.

L'INTENDANT.

Bon soir, l'ami, es-tu de la maison?

LE COMTE DE KENT.

Oui.

L'INTENDANT.

Où pourrons-nous mettre nos chevaux?

LE COMTE DE KENT.

Dans le bourbier.

L'INTENDANT.

Je t'en prie, si tu m'aimes, dis-le-moi.

LE COMTE DE KENT.

Je ne t'aime point.

L'INTENDANT.

Parbleu, je ne m'en embarrasse guère.

LE COMTE DE KENT.

Si je te tenais dans le parc de Lipsbury (1), je te donnerais de l'embarras, moi.

L'INTENDANT.

Et pourquoi me traites-tu ainsi ! Je ne te connais pas.

LE COMTE DE KENT.

Et moi, je te connais bien.

L'INTENDANT.

Et pour qui me connais-tu?

LE COMTE DE KENT.

Pour un fripon, un bélître, un bas écornifleur, un poltron, un sot, un malheureux né dans la bassesse ; un fils de l'opprobre, un vil solliciteur, un faquin, un lâche esclave qui fait le chien couchant pour supplanter l'héritier de la maison. Tu réunis dans ta personne un coquin, un misérable,

(1) Les commentateurs ignorant ce que c'est que ce parc de Lipsbury, M. Eschenberg suppose que c'est le nom corrompu de quelque lieu qui jouissait de certaines franchises et priviléges.

J. A. H.

un lâche, que je ferai crier sous les coups de bâton, si tu désavoues une seule des épithètes dont je viens de te qualifier (1).

L'INTENDANT.

Quel diable d'homme es-tu, d'accabler d'injures celui qui ne te connaît pas plus que tu ne le connais?

LE COMTE DE KENT.

Quel effronté valet es-tu, d'oser dire que tu ne me connais pas? Y a-t-il deux jours que je t'ai pris par les jambes, et battu en présence du roi? — L'épée à la main, fripon. Il est nuit; mais la lune brille. Je veux que l'on voie la lune au travers de ton corps. Dégaîne, vil bâtard, dégaîne. Allons, infâme, l'épée à la main.

(Il tire son épée.)

L'INTENDANT.

Laisse-moi : je n'ai rien à démêler avec toi.

LE COMTE DE KENT.

Dégaîne, misérable. Ah, ah, tu viens chargé de lettres contre le roi! Tu te fais le champion insolent d'une vaine femmelette contre l'autorité de son père. Allons, traître, l'épée à la main, ou je t'anéantis. L'épée à la main, coquin; défends-toi.

L'INTENDANT.

Au secours, holà! au meurtre, au secours!

LE COMTE DE KENT, en le frappant.

Pousse donc, lâche; arrête, coquin; arrête donc; allons, vil esclave, frappe.

L'INTENDANT.

Au secours, holà! au meurtre! au meurtre!

(Entrent Edmond, le duc de Cornouailles, Regan, le comte de Glocester, et suite.)

EDMOND.

Eh bien! quel est le sujet? Séparez-vous.

LE COMTE DE KENT.

Avec vous, jeune homme, si le jeu vous plaît : je vous arrangerai; avancez, jeune maître.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Quoi! des épées? des armes? Que veut dire..?

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Sur votre vie, arrêtez. — Si quelqu'un frappe encore, il meurt. — D'où vient cette rixe?

REGAN.

Quoi! les messagers de ma sœur et du roi?

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Quelle est la cause de votre querelle? Parlez.

L'INTENDANT.

Je puis à peine respirer, monseigneur.

LE COMTE DE KENT.

Je n'en suis pas étonné : tu as tant exercé ta valeur! Lâche fripon, la nature te désavoue pour son ouvrage : c'est un tailleur qui t'a fait.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Voilà un plaisant drôle : un tailleur faire un homme!

LE COMTE DE KENT.

Oui, seigneur, un tailleur; car un tailleur de pierres ou un peintre ne l'auraient jamais si mal tourné, n'eussent-ils mis que deux heures à l'ouvrage.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Mais répondez donc. Comment s'est élevée cette rixe?

L'INTENDANT.

Seigneur, ce vieux coquin, dont j'ai ménagé la vie par considération pour sa barbe grise...

LE COMTE DE KENT.

Toi, bâtard Z dans l'alphabet (1); toi, être inutile dans l'espèce humaine! — Monseigneur, permettez, je veux écraser ce misérable, et hacher ses membres en pièces. — Par considération pour ma barbe grise! toi, bas flatteur?

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Tais-toi, animal féroce. Oublies-tu le respect que tu dois....

LE COMTE DE KENT.

Il est vrai, seigneur; mais la colère a ses priviléges.

(1) Voici le texte original de ce passage, qui nous semble intraduisible :

Kent. A knave, a rascal, an eater of broken meats; a base, proud, shallow, beggarly, three-suited, hundred-pound, filthy worsted-stocking knave; a lily-liver'd, action-taking knave; a whoreson, glass-gazing, superserviceable, finical rogue; one-trunk-inheriting slave; one that would'st be a bawd, in way of good service, and art nothing but the composition of a knave, beggar, coward, pandar, and the son and heir of a mungrel bitch : one whom I will beat into clamourous whining, if thou deny'st the least syllable of thy addition.

(1) *Thou whoreson zed! thou unnecessary letter!*
Steevens fait observer que *Z* est probablement ici un terme de mépris; attendu que c'est la dernière lettre de l'alphabet anglais, qu'il peut aisément être remplacé par l'*S*, et qu'il ne se trouve ni dans l'alphabet romain ni dans aucun mot originairement teutonique.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Et quel est le sujet de ta colère!

LE COMTE DE KENT.

De voir une épée dans la main d'un homme sans honneur. Ces vils coquins ressemblent aux rats dont nos temples sont infestés : lorsqu'ils ne peuvent délier les nœuds les plus sacrés, ils les rongent et les déchirent de leur dent sacrilége. Ils flattent les passions rebelles à la raison, qui se soulèvent dans le cœur de leurs maîtres; ils jettent l'aliment à la flamme, et augmentent l'incendie; leur langue variable obéit au caprice du maître, comme la girouette change et tourne au moindre vent. Ils n'ont, comme le chien, d'autre instinct que celui de ramper et de suivre — Que l'enfer te confonde avec ton visage convulsif! Te moques-tu de mes discours, et me prends-tu pour un insensé? Imbécile oison, si je te tenais dans la plaine de Sarum, je te ferais fuir devant moi en criant jusqu'aux marais de Camelot.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Eh quoi, as-tu perdu la raison, vieux bonhomme?

LE COMTE DE GLOCESTER.

Comment s'est élevée cette querelle? Explique-toi?

LE COMTE DE KENT.

Il n'y a pas plus d'antipathie entre le feu et l'eau, qu'entre moi et ce coquin.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Pourquoi l'insultes-tu de ce nom? Quel est son crime?

LE COMTE DE KENT.

Sa figure me déplaît.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

La mienne, celle du comte et de la duchesse, ne sont peut-être pas plus de ton goût.

LE COMTE DE KENT.

Seigneur, je fais profession d'être franc. J'ai vu dans mon temps de meilleures têtes sur d'autres épaules que celles qui sont à présent devant mes yeux.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Cet homme est sans doute quelque rustre, qui, loué une fois pour sa brutale ingénuité, a depuis affecté un ton de franchise insolent, et qui nous montre une physionomie que dément l'intérieur. « *Il ne sait pas flatter, lui; c'est un honnête homme, un homme franc; il ne sait dire que la vérité.* Si elle est bien reçue, tant mieux; si elle déplaît, c'est toujours un homme qui a le mérite d'être vrai. » Oh! je connais de ces fripons qui, sous cet extérieur de franchise et de bonhomie, cachent une ame plus artificieuse et plus corrompue que vingt courtisans ensemble, consommés dans l'art de la politesse et de la flatterie.

LE COMTE DE KENT.

Seigneur, en bonne foi, dans la pure vérité, sauf le respect que je dois à votre grandeur, dont la présence comme les feux qui couronnent le front rayonnant de Phœbus....

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Que veux-tu dire par là?

LE COMTE DE KENT.

C'est pour changer de style, puisque le mien vous déplaît si fort.—Non, je ne suis pas un flatteur; mais celui qui vous a trompé par un discours en apparence plein de franchise, était un franc scélérat; et c'est ce que je ne serai point, dussé-je encourir votre disgrace.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Et en quoi cet homme t'a-t-il offensé?

L'INTENDANT.

Jamais en rien. Dernièrement le roi, son maître, interprétant mal ce que je lui disais, s'avisa de me frapper; cet homme, pour flatter sa colère, se joignit à lui, et me renversa par terre; il m'insulta, se moqua de moi, et s'attira les louanges du prince.—Oh! si le roi n'avait pas été là, certainement je n'aurais pas été vaincu. Et aujourd'hui, tout fier de ses prouesses, il vient ici tirer l'épée contre moi!

LE COMTE DE KENT.

Il n'y a pas un seul de ces poltrons-là qui ne veuille paraître aussi brave qu'Ajax.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Qu'on apporte des ceps. Vieux coquin obstiné, vénérable fanfaron, nous vous apprendrons...

LE COMTE DE KENT.

Seigneur, je suis trop vieux pour apprendre. Ne faites pas apporter des ceps pour moi. Je sers le roi, et c'est montrer bien peu de respect pour la personne auguste de mon maître, que de mettre avec autant de malice et de hardiesse son envoyé dans les ceps.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Qu'on apporte les ceps. — Comme il est vrai que je respire, tu y resteras renfermé jusqu'à midi.

REGAN.

Quoi! jusqu'à midi? Bon, bon, jusqu'au soir, monseigneur, et même durant toute la nuit.

LE COMTE DE KENT.

En vérité, madame, quand je serais le chien de votre père, vous ne me traiteriez pas si indignement.

REGAN.

Monsieur, comme vous êtes son scélérat dévoué, je le ferai.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Le caractère de ce coquin-là ressemble bien au portrait que nous en fait ma sœur. — Allons, qu'on apporte les ceps.

(On apporte des ceps.)

LE COMTE DE GLOCESTER.

Laissez-moi conjurer votre grace de n'en rien faire. Sa faute est grande, sans doute, et le bon roi son maître saura l'en punir bien autrement : car la peine avilissante que vous lui préparez est réservée pour les bassesses et les petits crimes de ces hommes sans aveu, de ces vils escrocs. Le roi s'offensera de se voir ainsi insulté et méprisé dans la personne de son envoyé. Il ne vous pardonnera pas de l'avoir mis dans les ceps.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Je le prends sur moi.

REGAN.

Et ma sœur a-t-elle moins droit de s'offenser de voir son honnête agent insulté, maltraité, parce qu'il exécute les ordres dont elle l'a chargé? Allons, entravez-lui les jambes. — Venez, mon bon seigneur.

(On met Kent dans les ceps. — Regan et le duc de Cornouailles sortent.)

LE COMTE DE GLOCESTER.

J'en suis fâché pour toi, mon ami; mais tel est l'ordre du duc, et tout le monde sait qu'on ne peut ni l'éluder ni s'y opposer. Mais je supplierai pour toi.

LE COMTE DE KENT.

N'en faites rien, je vous prie. J'ai veillé, j'ai beaucoup fatigué : je vais dormir quelque temps, et le reste je le passerai à chanter. Je vous donne le bonjour.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Le duc est blâmable d'en agir ainsi. Le roi se trouvera outragé.

(Il sort.)

LE COMTE DE KENT.

Bon roi, ce traitement annonce quel va être ton sort. Chassé de tout asile et dépouillé de toutes les douceurs de la vie, tu n'as plus d'autres biens que l'air et la chaleur du soleil (1). (Il regarde la lune.) O lune, approche-toi de notre globe, que tes rayons consolans m'aident à lire cette lettre ! — Les malheureux plus que d'autres croient aux miracles, et en voient partout. — (Il lit la lettre.) Ah! c'est de Cordelia : je reconnais ses caractères. Elle aura été par quelque heureux hasard informée du déguisement sous lequel je me suis caché. Je trouverai l'occasion de sortir de cet état, si étrange pour moi, et de réparer toutes les pertes du passé. Je me sens excédé de fatigues et de veilles : profitez vite de ce moment, ô mes yeux que le sommeil appesantit, pour ne pas voir ce lieu d'opprobre et d'ignominie ! — Fortune, bonsoir ; souris donc encore une fois, et fais tourner ta roue.

(Il s'endort.)

SCÈNE III.

UNE PARTIE DE LA BRUYÈRE.

Entre EDGAR.

EDGAR.

J'ai entendu moi-même proscrire ma tête! Heureusement que le creux d'un arbre m'a dérobé à leur poursuite. Il n'est plus d'asile pour Edgar, plus de port, ni de lieu sûr pour lui. Des sentinelles et la plus sévère recherche épient mon passage pour me saisir. Tandis que je suis libre encore, je veux trouver un moyen de me conserver. — Il me vient dans l'idée de me déguiser sous la forme la plus abjecte et la plus pauvre où jamais la misère ait abaissé l'homme dégradé, descendu presque au niveau de la brute. Je noir-

(1) *Hors de la bénédiction du ciel, te voilà réduit à la chaleur du soleil.* Suivant Hammer, ce proverbe se dit de ceux qui, chassés de leur maison, restent exposés à la chaleur du soleil. Peut-être se disait-il d'abord de ceux qui s'évadaient d'un hôpital. *La bénédiction du ciel* pourrait bien être le nom d'un de ces hospices des pauvres et des voyageurs.

JOHNSON.

cirai, je défigurerai mon visage ; je ceindrai mes reins d'une couverture en lambeaux ; je nouerai ma chevelure en mille nœuds, et mes membres nus affronteront l'injure des vents et l'inclémence des cieux. Je veux prendre pour mes modèles ces mendians échappés des hôpitaux de la folie, qui, poussant des cris sauvages, enfoncent dans leurs bras nus et leur chair meurtrie des clous, des épingles, des épines et des branches de romarin, et, dans ce hideux accoutrement, sortent du fond des fermes misérables, des hameaux en masures, des parcs, des étables et des moulins, et viennent sur le chemin faire violence à la lente charité, tantôt par leurs prières, tantôt par leurs imprécations lunatiques. Le *pauvre Turlupin* (1), *le pauvre Tom!* Encore est-ce quelque chose que cela ; en restant Edgar, je ne suis plus rien.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

LE CHATEAU DU COMTE DE GLOCESTER.

Entrent LEAR, LE FOU, et UN GENTILHOMME.

LEAR.

Il est bien étrange qu'ils soient partis de leur château sans me renvoyer mon messager.

LE GENTILHOMME.

Je sais pourtant que la nuit dernière encore ils n'avaient aucun projet d'en sortir.

LE COMTE DE KENT.

Je vous salue, mon noble maître.

LEAR.

Ah, ah, te fais-tu un passe-temps de ta honte?

LE COMTE DE KENT.

Non, monseigneur.

LE FOU.

Ma foi, il porte là de cruelles jarretières (2)! On lie les chevaux par la tête, les chiens et les ours par le cou, les singes par les reins ; les hommes, c'est par les jambes. Quand un homme est trop vigoureux de ses jambes, on lui met des entraves lourdes.

LEAR.

Quel est celui qui s'est si étrangement mépris sur la place qui te convient, pour te placer ici?

LE COMTE DE KENT.

C'est lui et elle, votre fils et votre fille.

LEAR.

Non.

LE COMTE DE KENT.

Ce sont eux.

LEAR.

Non, te dis-je.

LE COMTE DE KENT.

Eh! oui, vous dis-je.

LEAR.

Par Jupiter, je jure que non,

LE COMTE DE KENT.

Par Junon, je jure que oui.

LEAR.

Ils ne l'ont pas osé, ils ne l'ont pas pu, ils n'ont pas pu le vouloir! — Mais c'est plus qu'un assassinat, de faire un aussi violent outrage au ministère le plus respectable! — Hâte-toi de m'expliquer par quelle conduite tu as pu mériter ce châtiment, ou comment ils ont pu te l'infliger, étant envoyé de notre part.

LE COMTE DE KENT.

Monseigneur, arrivé à leur château, je leur ai recommandé la prompte lecture des lettres de votre altesse. Je n'étais pas encore relevé de l'humble posture où je leur témoignais à genoux mon respect, lorsque soudain survient un courrier tout en sueur, tout essoufflé, et respirant à peine, qui leur présente le salut de sa maîtresse Goneril, et une lettre de sa part ; ils la lisent sur-le-champ, interrompant la lecture qu'ils faisaient de la vôtre. Aussitôt ils donnent des ordres à toute leur maison, prennent des chevaux, me commandent de les suivre, et d'attendre leur loisir pour savoir leur réponse. Ils me regardaient froidement et avec indifférence. — Je rencontre ici l'autre messager, dont l'arrivée, si bien accueillie, avait, je le vois, bien empoisonné mon ambassade. C'est ce même coquin qui dernièrement s'est oublié avec tant

(1) *Turlygood* ou *Turlupin*. Dans le quatorzième siècle, il parut une nouvelle espèce de vagabonds sorciers appelée *Turlupins* ; c'était une confrérie de mendians tout nus qui infectèrent l'Europe. Rome les condamna comme hérétiques ; et il y en eut quelques-uns de brûlés à Paris : c'était une bande de gueux et de fous cyniques.

WARBURTON.

(2) Steevens croit que Shakspeare a voulu jouer sur les mots *cruel garters* (cruelles jarretières) et *crewel garters* (jarretières de laine)

d'insolence devant votre altesse. Moi, écoutant plus la nature que la réflexion, j'ai mis l'épée à la main. Voilà la faute que votre fils et votre fille ont jugée digne du honteux châtiment que vous voyez. — Il a alarmé toute la maison par ses lâches clameurs.

LE FOU.

L'hiver n'est pas encore passé, si les oies sauvages volent de ce côté-ci.

Le père qui porte des haillons
Rend ses enfans aveugles;
Mais le père qui porte des sacs
Verra ses enfans tendres.
La fortune, cette insigne prostituée,
Ne tourne jamais sa clef pour le pauvre.

Mais, pour tout cela, tu recevras de tes chères filles autant de douleurs (1) et de chagrins que tu pourrais en raconter pendant une année entière.

LEAR.

Oh! comme la colère monte et s'élève vers mon cœur! Bile inflammable, redescends vers ta sphère. — Où est cette fille?

LE COMTE DE KENT.

Ici, seigneur, dans le château avec le comte de Glocester.

LEAR.

Ne me suivez pas, restez ici.

(Il sort.)

LE GENTILHOMME.

N'avez-vous point commis d'autre faute que celle dont vous venez de parler?

LE COMTE DE KENT.

Non. Mais pourquoi le roi vient-il avec une suite si peu nombreuse?

LE FOU.

Par exemple, si l'on t'avait mis dans les ceps pour avoir fait cette question, tu l'aurais bien mérité.

LE COMTE.

Pourquoi, fou?

LE FOU.

Nous te mènerons à l'école de la fourmi, pour t'apprendre qu'on ne travaille pas dans l'hiver. — Tous ceux qui suivent leur nez sont guidés par leurs yeux, excepté les aveugles; de vingt nez, il n'y en a pas un seul qui ait l'esprit de sentir et de distinguer d'où part l'odeur infecte. — Si tu tiens une grande roue, lâche prise lorsqu'elle descend et roule de la montagne : en la suivant, tu te casseras le cou. Mais si tu vois quelque grand s'élever et monter, attache-toi à lui, il t'attirera après lui. Quand un sage te donnera un meilleur conseil, rends-moi le mien. Je voudrais que ce conseil ne fût suivi que des fripons, puisque c'est un fou qui le donne.

Celui, seigneur, qui ne sert et ne recherche que par intérêt
Et ne suit que pour la forme,
Pliera bagage, dès qu'il commencera à pleuvoir,
Et te laissera exposé à l'orage;
Et moi, je demeurerai; le fou restera,
Et laissera le sage s'enfuir.
Le fripon qui fuit devient un fou;
Mais, pardieu, le fou ne deviendra pas un fripon.

LE COMTE DE KENT.

Où as-tu appris cela, fou?

LE FOU.

Ce n'est pas dans les ceps, fou.

(Rentre Lear, avec le comte de Glocester.)

LEAR.

Refuser de me parler! Ils sont malades; ils sont fatigués; ils ont voyagé toute la nuit! — Vains prétextes, indices de révolte et de défection. Rapporte-moi une meilleure réponse.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Mon cher maître, vous connaissez la fierté du duc, combien il est inébranlable et obstiné dans ses résolutions.

LEAR.

Vengeance! peste! mort! confusion! La fierté! Quelle fierté? — Glocester, je veux parler au duc de Cornouailles et à sa femme.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Mon bon seigneur, je viens de les en informer.

LEAR.

Informer? M'entends-tu, homme?

LE COMTE DE GLOCESTER.

Oui, mon bon seigneur.

LEAR.

Le roi veut parler à Cornouailles. Un tendre père veut parler à sa fille; il exige d'elle son obéissance : les as-tu *informés* de cela? Par mon sang et ma vie! De la *fierté?* la *fierté* du duc? — Va dire à ce duc si terrible, que... Mais non, pas encore; il se pourrait qu'il fût indisposé. Dans

(1) Il y a ici une intention de calembour qui roule sur *dolours* et *dollars*, et sur *tell*, qui signifie à la fois *conter* et *compter*.

nos infirmités, nous négligeons tous les devoirs que doit la santé. Nous ne sommes plus nous-mêmes, quand la nature, opprimée par la douleur, commande à l'ame de souffrir avec le corps. Je veux me calmer; je me suis trop livré à la violence de mes mouvemens, en prenant pour de l'entêtement de sa part une indisposition, un instant de malaise. — Malédiction sur mon état! (Regardant Kent.) Mais pourquoi est-il ici? Ce brusque départ du duc et d'elle m'annonce quelque trame cachée. Délivrez-moi mon serviteur. — Va, dis au duc et à sa femme que je veux leur parler à présent, à l'heure même. — Ordonne-leur de sortir et de venir m'entendre, ou bien je battrai la caisse à la porte de leur appartement, jusqu'à ce qu'elle crie : *Endormis dans la mort.*

LE COMTE DE GLOCESTER.

Je voudrais voir la bonne intelligence entre vous.

(Il sort.)

LEAR.

O mon cœur, mon cœur, tu te soulèves! A bas!

LE FOU.

Noncle, crie à ton cœur ce que ce badaud disait aux anguilles, quand il les mettait toutes vivantes en pâté; il leur coupait la crête avec son couteau, et leur criait : A bas, *frétillardes!* à bas! Cet homme était le frère de celui qui aimait si fort son cheval, qu'il lui mettait du beurre dans son foin.

(Entrent le duc de Cornouailles, Regan, le comte de Glocester, et suite.)

LEAR.

Bonjour à tous deux!

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Salut à votre grace!

REGAN.

Je suis charmée de voir votre altesse.

(On met le comte de Kent en liberté.)

LEAR.

J'aime à le croire, Regan, que vous en êtes charmée, et je sais la raison que j'ai de le croire. Si ma présence ne t'inspirait pas de la joie, je ferais divorce avec le tombeau de ta mère, qui alors n'enfermerait que les cendres d'une adultère. (Au comte de Kent.) Ah! es-tu libre? Cet article à quelque autre moment. — Ma chère Regan, ta sœur est une misérable; elle a enchaîné l'ingratitude à la dent aiguë, comme un vautour, ici (montrant son cœur); à peine puis-je te parler. Non, tu ne pourras pas le croire, avec quelle dureté cette ame dépravée!... O Regan!

REGAN.

Je vous en conjure, seigneur, modérez-vous; je crois que vous pourriez plutôt oublier son mérite, qu'elle son devoir.

LEAR.

Tu dis?... Comment?...

REGAN.

Je ne puis penser que ma sœur ait manqué en rien à ce qu'elle vous doit. S'il est arrivé peut-être qu'elle ait voulu mettre un frein à la licence de vos chevaliers, c'est sur des motifs si légitimes, et dans des vues si louables, qu'elle ne mérite pour cela aucun reproche.

LEAR.

Ma malédiction sur elle!

REGAN.

Oh! seigneur, vous êtes vieux; la nature en vous touche au dernier terme de sa carrière : vous devriez vous laisser conduire par quelque personne prudente, qui connaisse mieux votre état que vous-même. Ainsi, je vous en conjure, retournez vers ma sœur; avouez-lui que vous lui avez fait injure.

LEAR.

Moi, lui demander son pardon! Remarquez donc combien cette démarche serait dans l'ordre! J'irais lui dire (il se met à genoux) : « Ma chère fille, » j'avoue que je suis vieux; un vieillard est un » être inutile; je me prosterne à vos genoux, daignez m'accorder des vêtemens, un lit et du » pain. »

REGAN.

Cessez, bon seigneur. C'est là un badinage qui n'est pas sensé; retournez chez ma sœur.

LEAR.

Jamais, Regan. Elle m'a dépouillé de la moitié de ma suite; elle a jeté sur moi un regard de colère; sa langue, comme le dard du serpent, a percé mon cœur. Ciel, fais tomber sur sa tête ingrate tous les trésors de ta vengeance. Vapeurs contagieuses, pénétrez ses jeunes membres et brisez leurs formes.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Fi! fi! fi!

LEAR.

Rapides éclairs, dardez vos flammes dans ces

yeux où j'ai vu le mépris. Flétrissez sa beauté, vapeurs empestées, que le puissant soleil aspire du fond des marais, et noircissez ces attraits qui font son orgueil.

REGAN.

Grands dieux! dans ces accès de fureur vous allez aussi me maudire!

LEAR.

Non, Regan; jamais tu n'auras ma malédiction : ton ame, née douce et tendre, ne s'abandonnera jamais à la dureté. Les yeux de ta sœur sont farouches; le doux éclat des tiens console : ils ne sont pas rouges et ardens. Non, il n'est pas dans ton cœur de gêner mes plaisirs, de me supprimer une partie de ma suite, de t'échapper en propos insultans, ni de mutiler ma grandeur. Tu ne fermeras point les verrous à l'approche de ton père. Tu connais mieux les devoirs de la nature, les obligations des enfans, les procédés de l'humanité, de l'honnêteté, les sentimens de reconnaissance : tu n'as pas oublié cette partie de mes états dont je t'ai composé une riche dot.

REGAN.

Mon bon seigneur, au fait. (On entend des trompettes derrière le théâtre.)

LEAR.

Qui a mis mon homme dans les ceps?

(Entre l'intendant.)

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Quelle est cette trompette?

REGAN.

J'en reconnais le son; c'est ma sœur qui vient. Son arrivée confirme sa lettre, où elle me mandait qu'elle allait se rendre ici. — Votre maîtresse est-elle arrivée?

LEAR.

Voilà un esclave qui, en bien peu de temps, a fondé son orgueil sur la fragile faveur de sa maîtresse. Hors d'ici, vil valet, loin de ma présence.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Que prétend votre grace?

LEAR.

Qui a mis mon serviteur dans les ceps? Regan, je me flatte que tu n'en as rien su. (Entre Goneril.) Qui vient ici? — Dieux? si vous aimez les vieillards; si la douceur de votre gouvernement paternel commande et consacre l'obéissance filiale; si vous-même vous êtes vieux, défendez votre cause dans la mienne (1). (A Goneril.) Quoi! tu ne rougis pas à l'aspect de ces cheveux blancs? — Et toi, Regan, tu unis ta main à la sienne?

GONERIL.

Eh! pourquoi ne prendrait-elle pas ma main, seigneur? N'est pas offense tout ce que l'indiscrétion ou la démence qualifie de ce nom.

LEAR.

O mon cœur, tu es trop insensible. Quoi! tu le peux souffrir? tu ne te brises pas? — Comment a-t-on osé mettre mon messager dans les ceps?

LE DUC DE CORNOUAILLES.

C'est moi, seigneur, qui l'y ai fait mettre. Sa faute ne méritait pas moins.

LEAR.

Vous! c'est vous?

REGAN.

Eh! mon père, je vous en prie, si votre raison est affaiblie, convenez-en. — Si, jusqu'à ce que le mois soit expiré, vous voulez retourner chez ma sœur et demeurer avec elle, congédiez la moitié de vos gens, et venez ensuite chez moi. Je n'y suis point à présent, et je ne suis point fournie des provisions nécessaires pour votre entretien.

LEAR.

Retourner chez elle! Cinquante de mes chevaliers congédiés! Non, je renoncerais plutôt à habiter sous les toits, et je préférerais d'être exposé à l'injure de l'air, en société avec le loup et l'effraie, en butte à tous les traits de la plus affreuse nécessité. Retourner chez elle! Oui, ce bouillant monarque de la France, qui a pris sans dot ma plus jeune fille, j'aimerais autant aller le supplier au pied de son trône, et mendier de sa main la pension de ses écuyers, et vivre dans l'état le plus obscur. Retourner chez elle! Que ne me persuades-tu plutôt d'aller servir cette femme détestée, au dernier rang de ses esclaves?

GONERIL.

A votre choix, seigneur.

LEAR.

Je t'en prie, ma fille, ne me fais pas devenir

(1) Ce trait pourrait paraître ridicule à un lecteur inattentif; mais il faut se souvenir que Lear est un roi païen, et que ceci fait allusion à la première théologie du paganisme, qui enseigne que *Cœlus*, ou *Ouranus*, ou le *Ciel*, fut détrôné par son fils Saturne, qui se révolta contre lui. C'est la même position où se trouve le vieux roi Lear.

insensé. Je ne veux te causer aucun embarras, mon enfant. Adieu, nous ne nous rencontrerons plus, nous ne nous reverrons plus. Mais cependant tu es mon sang, ma chair, ma fille. — Ou plutôt tu es un poison engendré de mon sang corrompu. — Je ne veux rien te reprocher : que l'opprobre vienne sur toi quand il voudra ; je ne l'appellerai pas. Je ne provoquerai point sur ta tête les carreaux du dieu qui lance la foudre ; je ne ferai de toi aucuns récits au juge suprême de l'Olympe. Corrige-toi quand tu le pourras ; deviens meilleure à ton loisir. Je puis souffrir tout avec patience. Je puis rester chez Regan, moi et mes cent chevaliers.

REGAN.

Non pas tous ensemble. Je ne vous attendais pas encore, et je n'ai rien préparé pour vous recevoir comme il convient. Prêtez l'oreille aux propositions de ma sœur. Ceux qui associent leur sagesse à votre passion doivent se résigner et penser que vous êtes vieux et que.... Mais ma sœur fait bien ce qu'elle fait.

LEAR.

Est-ce là un langage honnête ?

REGAN.

J'ose le soutenir tel, seigneur. Quoi! cinquante chevaliers, n'est-ce pas assez ? Qu'avez-vous besoin d'un plus grand nombre ? Et après tout n'est-ce pas plus qu'il ne faut ? Tout parle contre une si grande multitude : l'embarras et le danger. Comment, dans une seule et même maison, tant de personnes soumises à deux maîtres peuvent-elles vivre en bonne intelligence ? Cela est bien difficile, cela est impossible.

GONERIL.

Eh quoi ! monseigneur, ne pourriez-vous pas être servi par ses serviteurs ou par les miens ?

REGAN.

Eh ! pourquoi ne le pourriez-vous pas, monseigneur ? S'il leur arrive de vous manquer, nous saurons les punir. Si dans quelques jours vous voulez venir chez moi (car à présent j'entrevois du danger), je vous prie de n'en amener que vingt-cinq ; je n'ai point de place pour un plus grand nombre.

LEAR.

Je vous ai donné tout.

REGAN.

Et vous l'avez donné en temps utile.

LEAR.

Je vous ai faites mes gardiennes, mes dépositaires, ne réservant qu'un certain nombre d'officiers pour ma suite. — Il faut donc pour entrer chez toi que je n'en amène que vingt-cinq ? Ne viens-tu pas de le dire ?

REGAN.

Et je le répète encore, monseigneur ; pas plus.

LEAR.

Une femme ridée et flétrie paraît belle encore à côté d'autres femmes plus vieilles et plus décrépites qu'elle. Il suffit de n'être pas le pire, pour mériter encore quelque éloge. (*A Goneril.*) J'irai chez toi. Tes cinquante sont le double de ses vingt-cinq, et tu as le double de sa tendresse.

GONERIL.

Écoutez-moi, monseigneur : qu'avez-vous besoin de vingt-cinq chevaliers ? Qu'avez-vous besoin de dix, même de cinq, pour venir dans une maison où vous en trouverez trois fois davantage pour vous servir ?

REGAN.

Qu'avez-vous besoin d'un seul ?

LEAR.

Que parles-tu de besoin ? Le plus misérable mendiant a du superflu au milieu de sa pauvreté. N'accorde à l'homme que le simple nécessaire, sa vie sera à aussi bon marché que celle des brutes. Tu es princesse : si tout le luxe consistait à se tenir chaudement, la nature a-t-elle besoin de ces précieux vêtemens que tu portes, et qui peuvent à peine te défendre contre la froidure ? Il est un besoin plus vrai pour moi, c'est la patience : accordez-la-moi, grands dieux. Vous voyez ici un infortuné vieillard, autant accablé par sa douleur que par le poids de ses ans, malheureux dans tous les deux. Si c'est vous qui armez ces filles contre leur père, ne me rendez pas assez insensible pour supporter tranquillement mon injure ; inspirez-moi une noble colère. Que des pleurs, seules armes d'une femme, ne souillent pas les joues d'un homme. — Oui, monstres dénaturés, je tirerai de vous deux une vengeance dont le monde entier... — Les choses que je ferai, j'ignore ce qu'elles pourront être ; mais elles feront l'épouvante de la terre. — Vous croyez que je pleurerai ; non, je ne pleurerai pas. J'ai pourtant bien sujet de verser des larmes ; mais avant que j'en répande une seule, ce cœur se brisera en pièces. — O fou, je deviendrai insensé.

(*Sortent Lear, les comtes de Glocester et de Kent, et le fou.*)

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Retirons-nous ; nous sommes menacés d'un orage.

(On entend la tempête.)

REGAN.

Cette maison est petite : le vieillard et sa suite ne peuvent s'y loger commodément.

GONERIL.

C'est sa faute s'il se tourmente et se prive lui-même du repos : il est bon qu'il se ressente de sa folie.

REGAN.

Pour lui personnellement, je le recevrai avec plaisir ; mais pas un de sa suite avec lui.

GONERIL.

C'est aussi mon intention. — Mais où est le comte de Glocester ?

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Il a suivi le vieillard. — Mais le voilà qui revient.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Le roi est dans une fureur inconcevable.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Où va-t-il ?

LE COMTE DE GLOCESTER.

Il a demandé des chevaux ; mais j'ignore où il a dessein d'aller.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Le mieux est de le laisser suivre son caprice ; il se conduira lui-même.

GONERIL.

Monseigneur, ne le pressez nullement de rester.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Hélas ! la nuit s'avance, les vents commencent à souffler avec violence. A peine dans l'espace de plusieurs milles peut-on trouver l'abri d'un seul buisson aux environs.

REGAN.

Oh ! seigneur, aux hommes opiniâtres et obstinés, les maux qu'ils s'attirent eux-mêmes doivent leur faire la leçon. Fermez vos portes. Ceux qui le suivent sont des gens déterminés ; ils peuvent abuser de son état de faiblesse, et la prudence nous avertit de craindre les extrémités où ils peuvent se porter.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Fermez vos portes, monseigneur. Voilà une cruelle nuit. Ma Regan est de bon conseil : évitons l'orage.

(Ils sortent.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

UNE BRUYÈRE. — On entend un orage avec tonnerre et éclairs.

Entrent LE COMTE DE KENT et UN GENTILHOMME, par différens côtés.

LE COMTE DE KENT.

Quel être est ici encore, avec cette affreuse tempête ?

LE GENTILHOMME.

Un homme dont l'ame est, comme le temps, pleine de trouble et d'orages.

LE COMTE DE KENT.

Ah ! je vous reconnais : où est le roi ?

LE GENTILHOMME.

Il dispute de fureur avec les élémens. Il dit aux vents d'enfler, de soulever les flots de l'Océan jusqu'à entraîner la terre dans ses abîmes, afin que

la nature change ou s'anéantisse. Il arrache ses cheveux blancs, que l'impétueux aquilon emporte et disperse sans pitié dans les airs. Dans cette nuit horrible, où l'ourse épuisée de lait reste dans sa taverne au milieu de ses petits affamés; où les lions et les loups, malgré la faim qui les presse, ne cherchent qu'à mettre leur fourrure à l'abri de l'orage; lui, il court, tête nue, dans la plaine, et prétend que sa frêle existence affronte la grêle et les vents déchaînés, et il défie à grands cris le sort et la destruction.

LE COMTE DE KENT.

Mais qui est avec lui?

LE GENTILHOMME.

Personne, que son fou qui tâche de calmer par ses bouffonneries la douleur des injures dont son cœur est navré.

LE COMTE DE KENT.

Honnête homme, je vous connais, et sur la foi de mon estime j'ose vous confier un message qui m'est bien cher. Il y a de la mésintelligence entre les ducs d'Albanie et de Cornouailles. Quoique leur haine soit encore cachée sous le voile d'une dissimulation réciproque, ils ont des serviteurs (et qui de ceux que leurs destins ont placés sur un trône et dans le sein des grandeurs, est exempt de ce fléau?), ils ont des serviteurs qui, tout en faisant parade de leur fidélité, servent d'espions à la France, et l'instruisent de tout ce qui se passe dans nos états. On a entrevu cette trame soit dans leurs regards, soit dans la dureté avec laquelle tous deux ont traité le bon vieux roi, ou dans quelques causes plus graves encore; ce que je vous dis n'en est peut-être que le plus faible indice. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'une armée envoyée par la France vient fondre sur ce royaume divisé. Déjà les ennemis, profitant sagement de notre négligence, se sont assurés d'un accès secret dans nos meilleurs ports, et sont sur le point de déployer ouvertement leurs bannières. — Voici maintenant ce que j'ai à vous dire. Si j'ai pu vous inspirer assez de confiance, volez vers Douvres : vous y trouverez une personne qui vous marquera sa reconnaissance, quand vous lui aurez fait un récit fidèle des injures atroces et des chagrins désespérans dont on accable le roi. Je suis gentilhomme, j'ai de la naissance et de l'usage, et je crois vous connaître assez, et vous devoir assez de confiance, pour vous charger de cet important message.

LE GENTILHOMME.

J'en causerai plus long-temps avec vous.

LE COMTE DE KENT.

Non, c'est assez de paroles. Pour vous confirmer que je suis plus que mon extérieur n'annonce, ouvrez cette bourse et prenez ce qu'elle contient. Si vous voyez Cordelia, et sans doute vous la verrez, montrez-lui cet anneau ; vous saurez d'elle quel est cet homme que vous ne connaissez pas encore. — Fatale tempête! Je vais chercher le roi.

LE GENTILHOMME.

Donnez-moi votre main; n'avez-vous plus rien à me dire?

LE COMTE DE KENT.

Un mot encore, et c'est le plus important : prenez ce chemin, je vais suivre celui-ci. Le premier de nous deux qui trouvera le roi, en avertira l'autre par un cri.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

UNE AUTRE PARTIE DE LA BRUYÈRE. — La tempête redouble.

Entrent LEAR et LE FOU.

LEAR.

Vents, soufflez et déchaînez-vous, et déployez toute votre rage. Ouragans, cataractes et tempêtes, versez tous vos torrens sur la terre; ensevelissez sous les eaux la cime de nos tours et de nos clochers; feux sulfureux, exécuteurs de la pensée, avant-coureurs de la foudre qui éclate et brise les chênes, brûlez mes cheveux blancs; tonnerre affreux qui ébranles tout, écrase le globe du monde, brise tous les moules de la nature, extermine tous les germes qui produisent l'homme ingrat.

LE FOU.

Noncle, de l'eau bénite de cour dans une maison vaut mieux que l'eau du ciel au milieu d'une plaine. Va maintenant implorer la pitié de tes filles : voilà une nuit qui n'a pitié ni du fou ni du sage.

LEAR.

Orage, épuise tes flancs, épanche tes torrens de pluie et de feux; vents, tonnerre, tempêtes, vous n'êtes point mes filles; élémens furieux, je

ne vous accuse point d'ingratitude. Je ne vous ai point donné un royaume, vous n'êtes point mes enfans : vous ne me devez aucune obéissance. Exercez donc sur moi, à votre gré, toute la furie de vos jeux cruels : me voici votre esclave soumis, un pauvre et faible vieillard accablé sous le poids des infirmités et du mépris. Et cependant, j'ai droit de vous appeler de lâches ministres, vous qui vous liguez avec deux filles perverses, et me déclarez la guerre du haut des cieux ; vous qui choisissez pour but de vos horribles combats cette tête vieillie et couverte de cheveux blancs. Oh ! c'est à vous une lâcheté honteuse !

LE FOU.

Celui qui a une maison pour y mettre sa tête à l'abri, a une bonne coiffure.

Celui qui veut avoir une femme (1)
Avant que sa tête ait une maison
Perdra sa tête et lui :
Ainsi plusieurs mendians se marient.
Celui qui fait (pour) son orteil
Ce qu'il devrait faire (pour) son cœur,
Criera bientôt misère des cors aux pieds
Et changera son sommeil en veille.

Car il n'y eut jamais de belle femme qui ne fît des grimaces en buvant dans son verre.

(Entre le comte de Kent.)

LEAR.

Non, je ne dirai plus rien : je veux être un modèle de patience.

LE COMTE DE KENT.

Qui est là ?

LE FOU.

Un mendiant et un roi ; un fou et un sage.

LE COMTE DE KENT.

Quoi, seigneur, vous êtes ici ? Rien de ce qui aime la nuit n'aime pas de pareilles nuits. Ce ciel en courroux épouvante les plus fiers hôtes des ténèbres, et les repousse dans leurs cavernes. Depuis que je suis homme, je ne me souviens pas d'avoir vu de pareils sillons de flamme, d'avoir entendu d'aussi effroyables éclats de tonnerre, au milieu du choc affreux de la pluie et des vents rugissans. La nature de l'homme est trop faible pour supporter la violence de cette tempête et tant de fléaux à la fois.

LEAR.

Que les dieux puissans qui font gronder cet épouvantable fracas sur nos têtes distinguent et frappent leurs vrais ennemis ! Tremble, malheureux, qui renfermes dans ton sein des crimes ignorés et impunis. Cache-toi, main sanguinaire de l'assassin. Fuis, parjure ; et toi, hypocrite, qui, sous le masque de la vertu, commets l'inceste. Frémis, scélérat, qui sous un voile d'humanité et de bienfaisance, attentas à la vie de l'homme. Et vous, forfaits célés à tous les regards, déchirez le voile qui vous couvre, et demandez grace à ces terribles hérauts de la justice divine. — Pour moi, je suis un homme qui ai plus souffert de maux que je n'en ai fait.

LE COMTE DE KENT.

Hélas ! seigneur, quoi ! la tête nue ? Mon bon maître, tout près d'ici est une chaumière. Quelque ami de l'homme vous la prêtera contre la tempête. Allez-vous y reposer, tandis que moi, je vais retourner vers cette famille plus dure que la pierre dont est bâtie sa demeure. Il n'y a qu'un instant, qu'allant vous y demander, elle m'en a refusé l'entrée. N'importe, j'y retourne, et je veux vaincre son insensibilité.

LEAR.

Mon esprit commence à se troubler. — Viens, mon enfant ; comment te trouves-tu ? Tu meurs de froid ; moi-même, je suis tout glacé. — Où est cette paille, mon garçon ? Que l'état où nous réduit la nécessité est étrange ! Comme il nous rend précieux ce qui auparavant était vil à nos regards ! Allons, viens, voyons cette chaumière. — Pauvre fou, pauvre garçon, j'ai encore dans mon cœur une fibre qui est sensible et souffrante pour toi.

LE FOU.

Pour peu qu'un homme ait de cervelle,
Il a beau pleuvoir, il a beau venter :
Il faut bien qu'il se contente de son état,
Dût l'orage revenir tous les jours.

LEAR.

Oui, tu as raison, mon enfant. — Allons, viens, conduis-nous à cette chaumière.

(Il sort.)

LE FOU.

Voilà une nuit faite pour glacer une courtisane. — Attendez, j'ai une prophétie à débiter, avant que je m'en aille.

Quand les prêtres diront plus de mots que de choses ;
Quand les brasseurs gâteront leur drèche avec de l'eau ;
Quand les nobles enseigneront les modes à leurs tailleurs ;
Quand, au lieu d'hérétiques, on brûlera les amans des filles de joie ;
Alors ceux qui vivront assez pour voir ce temps,

(1) *The cod-piece that will house.*

Verront l'usage d'aller à pied.
Quand tous les procès seront bien jugés;
Qu'il n'y aura plus d'écuyers endettés, ni de chevaliers pauvres;
Quand les langues médisantes ne vivront plus de calomnie;
Quand les coupeurs de bourse ne se mêleront plus à la foule;
Quand l'usurier comptera son or dans les champs;
Quand les entremetteurs et les filles bâtiront des églises;
Alors le royaume d'Albion tombera dans une grande confusion.
Un jour Merlin fera cette prédiction; car j'existe avant son temps.

(Il sort.)

SCÈNE III.

UN APPARTEMENT DANS LE CHATEAU DU COMTE DE GLOCESTER.

Entrent LE COMTE DE GLOCESTER et EDMOND.

LE COMTE.

Hélas! hélas! Edmond, cette conduite dénaturée me révolte. Je ne leur demandais que la liberté de le plaindre, et ils m'ont interdit le libre usage de ma propre maison; ils m'ont défendu, sous peine d'encourir leur haine éternelle, de jamais leur parler de lui, de solliciter pour lui, et de le soulager en rien.

EDMOND.

O conduite sauvage et dénaturée!

LE COMTE DE GLOCESTER.

Va, ne dis rien : la division s'est élevée entre les deux ducs; il y a pis encore. J'ai reçu cette nuit une lettre qu'il serait dangereux de divulguer, et que j'ai renfermée dans mon cabinet. Va, le roi sera bien vengé des injures qu'on lui fait souffrir aujourd'hui. Déjà une armée est sur pied. Il faut nous attacher au parti du roi. Je vais le chercher et le consoler en secret. Toi, Edmond, reste auprès du duc, et veille sur tes paroles : que rien ne lui fasse soupçonner l'intérêt que je prends au sort de Lear. S'il me demande, dis-lui que je suis malade au lit. — On a été jusqu'à me menacer de la mort! Si je meurs, n'importe; il faut que je secoure le roi mon bon maître. — Voilà d'étranges secrets que je confie au cœur d'Edmond! Je t'en prie, sois circonspect.

(Il sort.)

EDMOND.

Malheur à toi! Va, le duc sera instruit à l'heure même de cette lettre, aussi bien que de ces sentimens de pitié qu'il t'a défendus. C'est, ce me semble, un service assez important, et qui doit me faire donner tout ce que mon père va perdre : oui, sans exception. La jeunesse s'élève sur les ruines de la vieillesse.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

UNE PARTIE DE LA BRUYÈRE AVEC UNE HUTTE.

Entrent LEAR, LE COMTE DE KENT, et le FOU.

LE COMTE DE KENT.

Monseigneur, voici l'endroit : mon bon seigneur, entrez; la rigueur de cette nuit tyrannique passe les forces de l'homme. Il ne peut l'endurer que sous l'abri d'un toit.

(L'orage continue toujours.)

LEAR.

Laisse-moi seul.

LE COMTE DE KENT.

Mon bon seigneur, entrez ici.

LEAR.

Veux-tu briser mon cœur?

LE COMTE DE KENT.

Ah! plutôt le mien. Mon bon seigneur, entrez.

LEAR.

Tu regardes comme un mal insupportable cette furieuse tempête qui nous pénètre jusqu'aux os. Oui, c'est un grand mal pour toi. Mais celui dont le cœur est en proie à une grande douleur ne sent presque plus une peine légère. Qu'un ours féroce te poursuive, tu fuiras; mais si ta fuite rencontre devant elle l'obstacle d'une mer mugissante, tu reviendras affronter l'ours en face. Quand l'ame est libre, le corps est délicat et sensible à la douleur; mais la tempête qui agite mon cœur lui a ôté tout autre sentiment que celui qui le fait si violemment palpiter. — L'ingratitude de ses propres enfans!... N'est-ce pas comme si ma bouche mordait ma main lorsqu'elle lui porte la nourriture? Mais je serai vengé. Non, je ne veux plus pleurer. — Dans une nuit si affreuse, me repousser de leur maison, et fermer la porte sur moi! Sévis, tempête; j'endurerai tes fureurs. — Dans une nuit aussi affreuse! — O Regan! ô Goneril! A votre bon et vieux père, dont le cœur tendre

vous a tout donné! — Oh! la frénésie tient à cette pensée; écartons-la, n'en parlons plus.

LE COMTE DE KENT.

Mon bon seigneur, entrez ici.

LEAR.

Je te prie, entre toi-même, et cherche ton bien-être. Cette tempête ne me laisse pas le temps de m'arrêter sur des idées qui me feraient bien plus de mal qu'elle. — Eh bien! je vais entrer. — (*Au fou.*) Va, mon enfant, entre le premier. — O indigence sans asile! — Eh bien! entre donc. Je vais prier le ciel, et je dormirai après. (*Le fou entre.*) — Pauvres infortunés! quelque part que vous soyez, vous qui essuyez toute la fureur de cet orage impitoyable, comment vos têtes nues et sans abri, vos membres exténués par la faim et mal couverts de déplorables lambeaux, se défendront-ils contre des saisons aussi cruelles? Ah! j'ai trop oublié vos besoins. Luxe dévorant, voici ton remède; expose-toi à souffrir ce que souffrent les malheureux, et tu apprendras à détacher le superflu de tes biens, et en le répandant sur eux, tu feras absoudre la justice du ciel.

EDGAR, *en dedans.*

Une brasse et demie! une brasse et demie! le pauvre Tom!

LE FOU, *sortant avec précipitation.*

N'entre pas, oncle : il y a là un esprit. Au secours! au secours!

LE COMTE DE KENT.

Donne-moi ta main. — Qui est là?

LE FOU.

Un esprit, un esprit, vous dis-je! Il dit qu'il s'appelle le pauvre Tom.

LE COMTE DE KENT.

Qui es-tu, toi qui rugis ici sur la paille? Sors.

(*Entre Edgar, déguisé en insensé.*)

EDGAR.

Va-t'en. Le noir démon me poursuit. A travers les buissons épineux souffle la bise piquante. Cours à ton lit et réchauffe-toi.

LEAR.

As-tu aussi donné tout à tes filles? En es-tu réduit là?

EDGAR.

Qui veut faire la charité au pauvre Tom, que le noir esprit a promené à travers les feux et les flammes, à travers les fleuves et les gouffres, sur les lacs et les fondrières? Il a mis des couteaux sous son oreiller, des cordes sur son siége et du poison dans ses alimens; il a soufflé la témérité dans son cœur, et lui a fait franchir de hautes barrières monté sur un cheval courant au galop, et poursuivant son ombre qu'il prenait pour un traître. — Dieu garde les cinq sens de nature! — Tom gèle de froid, oh! oh! oh! oh! euh! euh! — Que le ciel te préserve des ouragans, des astres malins et de tout maléfice. — La charité au pauvre Tom que tourmente le noir démon! Oh! si je pouvais le tenir ici, si je pouvais le tenir là, et puis encore ici, et puis encore là!

(*La tempête redouble.*)

LEAR.

Quoi! ses filles l'ont-elles réduit à cette extrémité? N'as-tu pu rien garder? Leur as-tu donné tout?

LE FOU.

Non, il s'est fort à propos réservé une couverture.

LEAR.

Eh bien! que tous les fléaux que les destins suspendent dans l'air, prêts à fondre sur les crimes des hommes, tombent sur tes filles!

LE COMTE DE KENT.

Hé! seigneur, il n'a pas de filles!

LEAR.

Quoi! traître, il n'a pas de filles, dis-tu? Par la mort! rien ne peut avoir réduit ce malheureux à cette profonde misère, que l'ingratitude de ses filles. C'est donc la coutume aujourd'hui que les pères, dépouillés de tout, ne trouvent plus de pitié dans leur propre sang? — Juste châtiment! c'est notre propre sang aussi qui produit ces filles de pélican (1).

EDGAR.

L'esprit était sur la montagne, criant *holà! holà!*

LE FOU.

Je crois que cette nuit glacée nous fera tous devenir fous.

EDGAR.

Prends garde au malin esprit, obéis à tes parens, garde ta foi, ne jure point, ne corromps point la femme qui s'est vouée à un autre homme. Ne donne point de vaine parure à ta bien-aimée. Tom gèle de froid.

(1) On a dit que le jeune pélican suce le sang de sa mère.

JOHNSON.

LEAR.

Qu'étais-tu?

EDGAR.

J'étais un serviteur plein d'orgueil. Je frisais mes cheveux, je portais sur ma tête les gants de ma maîtresse (1), et je me prêtais à ses ardeurs amoureuses, et commettais l'acte de ténèbres. Je proférais autant de sermens que de mots, et je me parjurais à la face du ciel patient. Je m'endormais fatigué de débauches, et ne me réveillais que pour m'y livrer encore. Le vin était ma grande passion; j'aimais le jeu, et je surpassais un satyre en amour. J'avais le cœur faux, l'oreille crédule et la main sanguinaire. J'étais un pourceau pour la gloutonnerie, un renard pour la subtilité, un loup pour la rapacité, un chien atteint de la rage, un lion pour saisir ma proie. Ne livre point ton pauvre cœur à la femme, crains le doux frémissement de sa robe de soie et de son soulier mignon. Tiens tes pieds éloignés des lieux de débauche, ta main des collerettes (2), ta plume des registres de l'usurier, et défie le malin esprit. — Mais toujours à travers l'aubépine souffle la bise aiguë. Elle dit : *suum, mun*, ah! non, nenni, Dauphin, mon garçon, garçon, cesse, laisse-le passer (3).

(L'orage continue.)

LEAR.

Il vaudrait mieux pour toi être dans la tombe que d'être là, tes membres nus exposés à ce ciel en courroux. Voilà donc ce qu'est l'homme? Considère-le bien, Lear. — Tu ne dois point de soie aux vers, de laine aux moutons, de parfums à la civette, de fourrure aux bêtes sauvages. — Ah! il y en a trois ici dont la raison est égarée; mais toi, tu es la folie même. L'homme qui n'est point accommodé des biens de la fortune n'est qu'un être pauvre, nu, une vraie brute comme toi. Allons, loin de moi, vêtemens étrangers à l'homme; vains déguisemens de la triste humanité, quittez-moi.

(Il déchire ses habits.)

LE FOU.

Noncle, je te prie, calme-toi : cette nuit ne vaut rien pour nager. Maintenant un peu de feu dans cette plaine déserte ressemblerait bien au cœur d'un vieux débauché, où vit encore une légère étincelle, tandis que le reste du corps est glacé. — Regardez, regardez; voici un feu follet.

EDGAR.

Oh! c'est le malin esprit *Flibbertigibbet;* il commence sa course à l'heure du couvre-feu, et marche jusqu'au premier chant du coq; il rôde sur la terre, il corrompt les moissons et tourmente les pauvres créatures, leur trouble la vue et leur donne la cataracte et les convulsions.

Saint Withold parcourut trois fois la plage:
Il rencontra le cauchemar et ses neuf lutins;
Il lui ordonna de rentrer en terre;
Et lui en fit jurer sur sa foi.
Et décampe, sorcière, décampe.

LE COMTE DE KENT.

Comment se trouve votre grâce?

(Entre le comte de Glocester avec une torche.)

LEAR.

Quel est cet homme-là?

LE COMTE DE KENT.

Qui est-là? Qui cherchez-vous?

LE COMTE DE GLOCESTER.

Qui êtes-vous, vous-mêmes? Vos noms?

EDGAR.

Je suis le pauvre Tom, qui vit de grenouilles, de crapauds, de lézards. Dans la furie qu'inspire à son cœur l'esprit malin, il se repaît d'alimens odieux, il avale le vieux rat et le chien enterré; il boit le manteau verdâtre des eaux stagnantes; errant de village en village, partout il est battu, enchaîné, emprisonné : lui qui a eu jadis trois habits sur son dos, six chemises à son corps, un cheval entre ses jambes, et une épée à son côté.

Des souris et des rats, et semblable fretin,
A Tom, depuis sept ans, ont tenu lieu de pain.

Prenez garde à celui qui me suit. — Paix, Smolkin; paix, esprit.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Quoi! votre grace n'a pas de meilleure compagnie?

(1) Pope et Steevens nous apprennent, le premier, que c'était la mode en ce temps-là de porter les gants de sa maîtresse sur le chapeau; le second, que c'était une marque du souvenir d'un ami, ou d'un cartel de son ennemi.

(2) *Plackets.*

(3) *Ha no nonny, Dolphin, my boy, boy, sessy; let him trot by.*

Refrain d'une vieille ballade anglaise, mêlé de français. Letourneur l'a passé.

EDGAR.

Le prince des ténèbres est un gentilhomme; on l'appelle Modo et Mahu.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Monseigneur, nos enfans sont devenus assez scélérats pour haïr ceux dont ils ont reçu la vie.

EDGAR.

Tom gèle de froid.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Venez avec moi, mon devoir ne peut me résoudre d'obéir en tout aux ordres cruels de vos enfans. Quoiqu'il me soit enjoint de fermer toutes les portes de ma maison, et de vous laisser exposé à toute la furie de cette nuit, je me suis pourtant hasardé à venir vous chercher, pour vous conduire dans un asile où vous trouverez du feu et des alimens.

LEAR.

Laissez-moi d'abord m'entretenir avec ce philosophe. — Quelle est la cause du tonnerre?

LE COMTE DE KENT.

Mon bon maître, acceptez son offre, entrez dans cette maison.

LEAR.

J'ai un mot à dire à ce savant Thébain. — A quoi vous occupez-vous?

EDGAR.

A me défendre du malin esprit.

LEAR.

Deux mots à part.

LE COMTE DE KENT.

Monseigneur, pressez-le de marcher; sa raison commence à se troubler.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Peux-tu le blâmer? Ses filles veulent sa mort. — Ah! ce brave Kent, il l'avait bien prédit que tout cela arriverait: l'infortuné est proscrit! Tu dis que le roi commence à perdre la raison! Ami, je te dirai que je l'ai presque perdue moi-même. J'avais un fils, je l'ai proscrit de mon sang: ces jours derniers, il a cherché à m'assassiner. Je l'aimais, mon ami; jamais un père n'aima tant son fils. Je te l'avoue, que le chagrin a troublé mon esprit. — Quelle triste nuit! (A Lear.) Je conjure votre grace.

LEAR.

Oh! Je vous demande pardon, seigneur. — Noble philosophe, votre compagnie.

EDGAR.

Tom meurt de froid.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Allons, camarade, entre dans ta chaumière, va t'y réchauffer.

LEAR.

Allons, entrons-y tous.

LE COMTE DE KENT.

Par ici, monseigneur.

LEAR.

Oh! avec lui; je veux avoir toujours mon philosophe auprès de moi.

LE COMTE DE KENT.

Mon bon seigneur, engagez-le par la douceur, et que cet homme vienne avec lui.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Emmenez-le vous-même.

LE COMTE DE KENT.

Allons, camarade, venez avec nous.

LEAR.

Viens, bon Athénien.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Silence, silence, chut!

EDGAR.

Le noble Roland vint à la tour ténébreuse;
Il retenait ses paroles. — Fi, pouah, fum!
Je sens le sang d'un Breton.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

LE CHATEAU DU COMTE DE GLOCESTER.

Entrent LE DUC DE CORNOUAILLES et EDMOND.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Je veux être vengé de lui avant de quitter son château.

EDMOND.

Cependant, seigneur, on pourrait me faire un crime d'avoir étouffé la voix de la nature pour être fidèle à mon prince. Cette pensée me donne quelques scrupules.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Je vois maintenant qu'il ne faut pas tant en accuser son naturel dépravé, si votre frère en a voulu à sa vie. Sans doute son mérite méprisé s'est irrité contre la méchanceté de ce pervers.

EDMOND.

Que ma destinée est cruelle, qu'il faille me repentir d'être juste! — Oui, voici la lettre dont il m'a parlé : elle prouve qu'il est d'intelligence avec les Français, dont il sert les intérêts. O dieux, que n'avez-vous prévenu cette trahison, ou du moins, que je ne fusse pas choisi pour en être le délateur!

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Suis-moi chez la duchesse.

EDMOND.

Si les nouvelles dont cette lettre vous a instruit sont vraies, quelles affaires vous allez avoir sur les bras!

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Fausses ou vraies, elles t'ont fait comte de Glocester. Découvre où peut être ton père, et prenons des mesures pour nous saisir de lui.

EDMOND à part.

Si je le trouve assistant le roi, cette circonstance augmentera encore les soupçons. — Je continuerai de vous être fidèle, quoique j'aie un rude combat à soutenir entre vous et la nature.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Va, je mets toute ma confiance en toi; si le sort t'enlève un père, tu en trouveras un plus tendre en moi.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

UNE CHAMBRE DANS UNE FERME.

Entrent LES COMTES DE KENT et DE GLOCESTER, LEAR, LE FOU et EDGAR.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Il fait meilleur ici que dans la plaine; applaudissez-vous d'être à l'abri. Je tâcherai d'ajouter ce que je pourrai aux secours que je vous donne. Je sors et je vous rejoins dans peu.

(Il sort.)

LE COMTE DE KENT.

Toute la force de sa raison a succombé, et il n'écoute plus que son impatience. — Que le ciel récompense votre bonté!

EDGAR.

Frateretto m'appelle, et il me dit que Néron pêche à la ligne (1) dans le lac des ténèbres. Priez, innocens, et défendez-vous de l'esprit malin.

LE FOU.

Noncle, dis-moi, je t'en prie, un fou est-il noble ou roturier?

LEAR.

C'est un roi, c'est un roi.

LE FOU.

Non, c'est un roturier; car c'est un fou que le roturier qui anoblit son fils et le voit placé devant son père.

LEAR.

Oh! que j'eusse ici une troupe armée de fers ardens pour fondre sur elles, en sifflant comme des serpens!

EDGAR.

L'esprit malin me mord le dos.

LE FOU.

C'est un insensé que celui qui se fie à la douceur d'un loup apprivoisé, à la croupe d'un cheval, à l'amitié d'un jeune homme et au serment d'une courtisane.

LEAR.

Cela sera; je vais les ajourner à l'instant. — (A Edgar.) Viens, assieds-toi là, savant juge. (Au fou.) Et toi, sage conseiller, prends ta place ici. — Eh bien! renards!....

EDGAR.

Voyez sa contenance, et comme son regard est troublé.—As-tu besoin de spectateurs à ton procès, madame?

Viens, Bessy, de l'autre côté du ruisseau, vers moi.

LE FOU.

Son bateau a une voie d'eau;
Et elle ne doit pas dire
Pourquoi elle n'ose venir à toi.

EDGAR.

L'esprit malin obsède l'oreille du pauvre Tom avec une voix de rossignol. *Hopdance*, du fond de mon estomac, me demande à grands cris deux harengs blancs. Ne croasse plus, ange noir; je n'ai point de nourriture pour toi.

LE COMTE DE KENT à Lear.

Eh bien! comment vous trouvez-vous, sei-

(1) *Is an angler*. M. Guizot a traduit *joue du triangle*. Letourneur a passé cette phrase.

gneur? Sortez de ces étranges égaremens. Voulez-vous vous reposer sur ces coussins?

LEAR.

Voyons auparavant leur procès. — Qu'on amène les témoins. — (A Edgar.) Toi, homme en robe de justice, prends ta place; (Au fou.) et toi, son collègue, attelé au joug de l'équité, prends siége à ses côtés. — (A Kent.) Vous êtes du tribunal; asseyez-vous aussi.

EDGAR.

Procédons avec justice.

Dors-tu ou veilles-tu, gentil berger?
Tes moutons sont dans le blé;
Et pour un souffle de ta bouche mignonne,
Ton troupeau ne s'en trouvera pas plus mal.

Pouff! le chat est gris.

LEAR.

Ajournez d'abord l'aînée, c'est Goneril. J'affirme ici, par serment, devant cette honorable assemblée, qu'elle a chassé à coups de pied le pauvre roi son père.

LE FOU.

Avancez, maîtresse; votre nom est Goneril?

LEAR.

Elle ne peut pas le désavouer.

LE FOU.

Je vous demande pardon; je vous prenais pour un escabeau.

LEAR.

Tenez, en voici une autre, dont les yeux hagards annoncent de quelle trempe est son cœur. Arrêtez-la ici: des armes, des armes, glaive, flamme. — La corruption s'est glissée en ce lieu. Juge inique, pourquoi l'as-tu laissée échapper?

EDGAR.

Dieu garde tes cinq sens de nature!

LE COMTE DE KENT.

O pitié! — Seigneur, où est donc maintenant cette patience que vous vous êtes vanté si souvent de conserver?

EDGAR, à part.

L'intérêt que je prends à ses maux commence à m'arracher des larmes qui vont trahir mon déguisement.

LEAR.

Les petits chiens et toute la meute, Tray, Blanch, Sweet-heart: vois, ils aboient après moi.

EDGAR.

Tom va leur jeter sa tête. Arrière, mâtin.
Que ta gueule soit noire ou blanche,
Que ta dent empoisonne ce qu'elle mord,
Mâtin, lévrier, métis,
Épagneul, braque, courte-queue, queue ronde,
Tom les fera pleurer et se plaindre;
Car, en leur jetant ainsi ma tête,
Les chiens font un saut, et s'enfuient.
Ho, ho, ho, Sessey (1), viens aux foires, aux marchés.
Pauvre Tom, ta corne est sèche.

LEAR.

Allons, qu'on dissèque Regan; voyez quels élémens sont autour de son cœur. Est-il quelque cause dans la nature qui ait pu rendre ces cœurs si durs? — (A Edgar.) Vous, seigneur, je vous prends au nombre de mes cent chevaliers; seulement la mode de votre habit ne me plaît point. Vous me direz peut-être que c'est la mode de Perse; mais ne le portez plus, changez-en.

LE COMTE DE KENT.

Maintenant, mon bon seigneur, couchez-vous ici, et prenez un peu de repos.

LEAR.

Point de bruit, point de bruit. Tirez les rideaux. Oui, oui, oui, nous irons souper dans la matinée. Oui, oui, oui.

LE FOU.

Et j'irai me coucher à midi (2).

(Rentre Glocester.)

LE COMTE DE GLOCESTER.

Approche, ami; où est le roi mon maître?

LE COMTE DE KENT.

Ici, seigneur; mais ne le troublez pas: sa raison est perdue.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Mon bon ami, je te conjure, prends-le dans tes bras: je viens d'entendre, en passant, un complot tramé pour sa mort. Il y a ici une litière toute prête. Porte-le dedans, et cours promptement vers Douvres, ami, où tu trouveras un bon accueil et des protecteurs. Enlève ton maître: si tu diffères seulement d'une demi-heure, sa vie, la tienne et celle de quiconque osera prendre sa défense, sont menacées d'une perte inévitable. — Allons, prends-le, prends-le, et suis-moi. Je vais

(1) C'est peut-être le nom de quelque mauvais génie.

(2) Cette réplique et une partie de la précédente ont été passées par Letourneur.

vous conduire en un lieu qui nous fournira promptement des provisions.

LE COMTE DE KENT.

La nature épuisée s'est assoupie.— Le sommeil pourra remettre quelque baume dans tes organes blessés. Si quelque remède heureux et convenable ne vient au secours, leur cure sera difficile. (Au fou.) Allons, aide-moi à porter ton maître ; tu ne dois pas rester en arrière.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Allons, allons, hors d'ici !

(Ils sortent emportant le roi. Edgar reste.)

EDGAR.

Quand nous voyons des hommes qui sont au-dessus de nous partager nos maux et notre infortune, nous oublions presque les nôtres. Celui qui souffre seul souffre surtout dans son ame, en laissant derrière lui des êtres exempts de peines, et le spectacle du bonheur. Mais l'ame glisse sur ses douleurs, quand le chagrin a des compagnons, et que l'on souffre en société. Que mes peines me semblent maintenant légères et supportables, en voyant le roi accablé sous le poids qui courbe ma tête. Il est aussi malheureux en enfans que je le suis en père ! — Allons, Tom, pars d'ici, prête l'oreille à ce grand bruit qui se fait entendre, et découvre-toi.... (1) Renonce à cette fausse opinion qui abusait ta pensée : tu la vois contredite par ta propre expérience ; réconcilie-toi avec toi-même. — Qu'il arrive cette nuit ce qu'il plaira aux destins, pourvu que le roi se sauve. Observons, observons.

(Il sort.)

SCENE VII.

LE CHATEAU DU COMTE DE GLOCESTER.

Entrent LE DUC DE CORNOUAILLES, REGAN, GONERIL, EDMOND et suite.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Partez promptement ; allez trouver le duc votre époux, et montrez-lui cette lettre. — L'armée française est débarquée.—Qu'on cherche le traître Glocester.

REGAN.

Qu'on le pende à l'instant.

GONERIL.

Qu'on lui arrache les yeux.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Abandonnez-le à mon courroux. — Edmond, accompagnez notre sœur : il ne convient pas que vous soyez spectateur de la vengeance que nous devons tirer de votre perfide père. Arrivé chez le duc, avertissez-le de hâter ses préparatifs. Nos intérêts sont les mêmes ; nos courriers seront diligens, et établiront entre nous une correspondance rapide. Adieu, chère sœur ; adieu, comte de Glocester. (Entre l'intendant.) Eh bien, où est le roi ?

L'INTENDANT.

Le comte de Glocester vient de le faire partir de ces lieux ; trente-cinq ou trente-six de ses chevaliers, qui le cherchaient, l'ont trouvé à la porte, et ils sont tous partis pour Douvres, avec quelques autres seigneurs de sa suite ; ils se promettent d'y trouver des amis bien armés.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Préparez des chevaux pour votre maîtresse.

GONERIL.

Adieu, cher seigneur ; adieu, ma sœur.

(Goneril et Edmond sortent.)

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Adieu, Edmond. — Qu'on cherche le traître Glocester. Garrottez-le comme un brigand, et l'amenez devant nous. — Nous ne devrions lui ôter la vie qu'en suivant les formes réglées de la justice ; mais cette fois, je n'écoute que le vœu de ma fureur et mon pouvoir. On peut le blâmer, mais non le braver. (Entre le comte de Glocester, amené par des valets.) Qui vient ici ? Est-ce le traître !

REGAN.

Ingrat renard ! C'est lui.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Serrez-lui ses bras de liége.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Que prétendent vos altesses ? Dignes amis, considérez que je suis votre hôte ; ne me faites aucun outrage.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Liez-le, vous dis-je.

(On le lie.)

REGAN.

Ferme, ferme. — O l'infame traître !

LE COMTE DE GLOCESTER.

Femme impitoyable, je ne suis point un traître.

(1) Il manque ici quelques mots pour achever la phrase.

WARBURTON.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Attachez-le à ce siége. — Scélérat, tu vas apprendre...

(Regan lui arrache la barbe.)

LE COMTE DE GLOCESTER.

Par les dieux hospitaliers, c'est me traiter bien indignement que de m'arracher ainsi la barbe.

REGAN.

Tant de perfidie sous des cheveux si blancs!

LE COMTE DE GLOCESTER.

O femme perverse! ces cheveux blancs que tu m'arraches s'animeront pour t'accuser. Je suis votre hôte; et vos mains barbares ne devraient pas outrager ainsi la face de l'homme qui vous donne l'asile. Que prétendez-vous?

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Allons, seigneur! quelles sont ces lettres que vous avez reçues dernièrement de France?

REGAN.

Soyez précis dans votre réponse; car nous savons la vérité.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Quelles intelligences avez-vous avec les traîtres qui sont débarqués dans ce royaume?

REGAN.

A quelles mains avez-vous confié ce roi en démence? Parlez.

LE COMTE DE GLOCESTER.

J'ai reçu une lettre, il est vrai, mais qui ne renferme que de pures conjectures; elle m'est venue de la part d'un prince qui n'est point votre ennemi : il garde la neutralité.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Artifice.

REGAN.

Mensonge.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Où as-tu envoyé le roi?

LE COMTE DE GLOCESTER.

A Douvres.

REGAN.

Pourquoi à Douvres? N'étais-tu pas chargé, sous peine?...

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Pourquoi à Douvres? — Laissez-le d'abord répondre à cela.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Je suis attaché au poteau, et il me faut essuyer tous les outrages.

REGAN.

Pourquoi à Douvres?

LE COMTE DE GLOCESTER.

Parce que je ne voulais pas voir tes ongles cruels arracher ces pauvres vieux yeux, et ta sœur inhumaine enfoncer dans sa chair sacrée ses défenses de sanglier. — Dans cette affreuse et infernale nuit! Et recevoir sur sa tête nue la plus effroyable tempête, qui aurait fait bouillonner la mer jusqu'au fond de ses abîmes! — Et le pauvre vieillard exhortait encore la tempête à redoubler de rage! — Dans ces heures horribles, si les loups avaient hurlé à ta porte, tu aurais dit : « Bon » portier, tourne la clef. » — Tout ce qu'il y a de cruel dans la nature était adouci! — Mais je verrai la vengeance ailée du ciel tomber enfin sur de pareils enfans.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Tu ne le verras jamais. — Amis, tenez bien ce siége. — Je veux écraser tes yeux sous mes pieds.

(Glocester est tenu renversé, tandis que le duc lui écrase un œil avec son pied.)

LE COMTE DE GLOCESTER.

Oh! que celui qui espère parvenir à la vieillesse me donne du secours! — O cruel! — O dieux!

REGAN.

Il y en aurait un de jaloux : l'autre aussi.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Si tu vois à présent la vengeance...

UN DES SERVITEURS.

Arrêtez, monseigneur. Je vous ai servi dès ma plus tendre enfance; mais je ne vous rendis jamais de plus grand service qu'en vous priant de vous arrêter.

REGAN.

Qu'est-ce, chien que vous êtes?

LE SERVITEUR.

Si vous portiez barbe au menton, je la secouerais dans cette querelle. — Que prétendez-vous?

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Mon vassal!

(Il dégaîne et court sur lui.)

LE SERVITEUR.

Eh bien! avancez, exposez-vous à ma fureur.

(Ils se battent, et le duc est blessé.)

REGAN, à un autre valet.

Donne-moi ton épée. — Un paysan se dresser ainsi!

(Elle vient par derrière et le tue.)

LE SERVITEUR.

Oh ! je suis mort !—Monseigneur, il vous reste encore un œil pour voir quelque malheur fondre sur vous. Oh!

(Il meurt.)

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Empêchons-le de voir. (Il lui crève l'autre œil.) Dehors, vile marmelade ; où est maintenant ta lumière ?

LE COMTE DE GLOCESTER.

Oh ! dans les ténèbres, et sans consolation ! — Où est mon fils Edmond ? — Edmond, ranime en toi toutes les étincelles d'amour qu'y sema la nature, et venge cet horrible forfait.

REGAN.

Hors d'ici, traître ! Tu implores le secours d'un homme qui t'abhorre : c'est lui-même qui nous a dévoilé tes trahisons ; il est trop homme de bien pour avoir pitié de toi.

LE COMTE DE GLOCESTER.

O insensé que j'étais ! Edgar fut donc calomnié ! Dieux, pardonnez-moi mon injustice, et le rendez heureux !

REGAN.

Allez, chassez-le à la porte, et qu'il flaire son chemin d'ici à Douvres.—Eh bien, monseigneur, comment vous trouvez-vous ?

LE DUC DE CORNOUAILLES.

J'ai reçu une profonde blessure.— Venez, madame. — Chassez-moi ce traître aveuglé.— Qu'on jette sur le fumier le cadavre de cet esclave. — Regan, je perds mon sang, cette blessure est venue bien mal à propos : donnez-moi votre bras.

(Il sort s'appuyant sur le bras de Regan ; — les serviteurs emmènent Glocester dehors.)

PREMIER SERVITEUR.

S'il faut que cet homme prospère, je m'abandonne désormais, sans remords, à tous les crimes.

SECOND SERVITEUR.

Si cette femme obtient une longue vie, et ne trouve la mort qu'au terme d'une paisible vieillesse, toutes les femmes vont devenir autant de monstres.

PREMIER DOMESTIQUE.

Suivons le vieux comte, et trouvons-lui quelque pauvre mendiant qui le conduise où il voudra aller ; son désespoir est fait pour tout tenter.

SECOND DOMESTIQUE.

Va, toi. Moi, je vais chercher un peu de filasse et de blanc d'œuf pour mettre sur son visage tout ensanglanté. O ciel ! daigne le secourir.

(Ils sortent chacun de leur côté.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE VASTE CAMPAGNE.

Entre EDGAR.

Encore vaut-il mieux être dans l'état où je suis, et savoir qu'on me méprise, que d'être à la fois méprisé et flatté. Le malheureux foulé sous les pieds de la fortune, et précipité dans les derniers degrés de la misère et de l'abjection, conserve toujours un rayon d'espérance : du moins il vit exempt de crainte. Le changement n'est redoutable que pour l'homme heureux : l'infortuné ne peut changer que pour remonter vers le bonheur. Je t'accepte donc avec joie, et je t'embrasse avec

transport, air invisible, toi, seul bien qui me reste. Le malheureux que ton souffle orageux a jeté dans le dernier abîme, n'a plus rien à redouter de tes ouragans. — Mais qui vient ici ? (Entre le comte de Glocester, conduit par un vieillard.) C'est mon père, conduit par un pauvre mendiant. O monde ! ô monde ! sans tes révolutions étranges qui nous forcent à te haïr, la plus caduque vieillesse ne voudrait pas céder la vie.

LE VIEILLARD.

O mon bon maître ! depuis quatre-vingts années j'ai été le vassal de votre père et le vôtre.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Va, mon ami, retire-toi : tes consolations ne peuvent me faire aucun bien, et elles pourraient te devenir funestes.

LE VIEILLARD.

Mais vous ne pouvez pas voir votre chemin.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Je n'ai plus de chemin à voir, je n'ai pas besoin d'yeux : je suis tombé, je me suis égaré quand j'en avais. On l'a vu souvent, notre abaissement fait notre sécurité, et nos privations deviennent nos avantages. — O mon fils, mon cher Edgar, victime du courroux de ton père, puissé-je vivre assez pour te sentir encore dans mes bras ; te voir encore des yeux du toucher ! Oh ! je dirai alors que j'ai encore mes yeux.

LE VIEILLARD.

Qui est là ?

EDGAR.

O dieux ! comment ai-je pu dire que j'étais au comble du malheur ? me voilà plus malheureux que je n'ai jamais été.

LE VIEILLARD.

Ah ! ah ! c'est ce pauvre Tom !

EDGAR.

Et je puis le devenir encore davantage. — Le plus grand malheur n'est point arrivé, tant qu'on peut dire : Voilà le plus grand de tous.

LE VIEILLARD.

Eh bien ! pauvre Tom, où vas-tu ?

LE COMTE DE GLOCESTER.

Est-ce un mendiant ?

LE VIEILLARD.

Mendiant et fou tout à la fois.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Il lui reste donc encore quelque lueur de raison, puisqu'il mendie. Pendant la tempête de la nuit dernière, j'ai vu un de ces malheureux, et en le considérant, je n'ai vu dans l'homme qu'un ver. Mon fils alors m'est venu dans la pensée ; et cependant ma haine pour lui n'était pas encore éteinte dans mon cœur. J'ai bien appris des choses depuis. Nous sommes pour les dieux ce que les insectes sont pour les enfans : ils nous écrasent pour leur amusement.

EDGAR à part.

Comment cela a-t-il pu lui arriver ? — C'est un bien triste rôle que de contrefaire l'homme devenu insensé à force de chagrin, et d'affliger les autres en s'affligeant soi-même ! — Dieu te garde, maître.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Est-ce là ce malheureux tout nu ?

LE VIEILLARD.

Oui, monseigneur.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Quitte-moi. Si en considération de ton ancien attachement pour moi, tu veux encore nous conduire à deux milles d'ici, sur le chemin qui mène à Douvres, rends-moi ce service. Va chercher auparavant quelque vêtement pour couvrir la nudité de ce malheureux ; je le prierai de me conduire.

LE VIEILLARD.

Hélas ! seigneur, il est fou.

LE COMTE DE GLOCESTER.

C'est un temps bien désastreux que celui où les fous conduisent les aveugles. Fais ce que je t'ordonne, ou plutôt ce que tu voudras ; mais, surtout, vieillard, retire-toi, et laisse-nous.

LE VIEILLARD.

Je vais lui apporter le meilleur manteau que je possède, quoi qu'il puisse m'en arriver.

(Il sort.)

LE COMTE DE GLOCESTER.

Mon garçon, homme tout nu.

EDGAR.

Le pauvre Tom gèle de froid. — (A part.) Je ne puis feindre plus long-temps.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Viens près de moi, ami.

EDGAR.

Et cependant, il faut que je dissimule encore. — Bon vieillard, que le ciel guérisse tes chers yeux ; ils saignent.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Sais-tu le chemin de Douvres?

EDGAR.

Borne ou barrière, grand chemin ou sentier, je connais tout. Le pauvre Tom a été privé de sa raison. Bon vieillard, le ciel te préserve du malin esprit! Cinq démons sont entrés à la fois dans le pauvre Tom : *Obidicut*, celui de la luxure; *Hobbididance*, le prince des muets; *Mahu*, celui des voleurs; *Modo*, des meurtriers; et *Flibbertigibbet*, celui des contorsionistes et des grimaciers, qui maintenant possède les femmes de chambre et les suivantes. Sur ce, que le ciel te bénisse, maître!

LE COMTE DE GLOCESTER.

Tiens, prends cette bourse, toi que les fléaux du ciel ont abattu de tous leurs traits : mon infortune fait ton bonheur. — Dieux, agissez toujours de même. Que l'homme qui méprise vos lois au sein d'une abondance superflue, et qui, regorgeant d'alimens et de richesses, ne veut pas voir le malheureux, parce qu'il n'a jamais senti les besoins, ressente incessamment le poids de votre puissance. Bientôt une juste distribution réparerait l'inégalité, et chaque homme aurait le nécessaire. — Connais-tu Douvres?

EDGAR.

Oui, maître.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Là s'élève une montagne dont la tête s'avance et pend en précipice sur la mer qui écume à ses pieds. Conduis-moi seulement à la dernière extrémité de sa cime. J'ai sur moi un effet précieux dont le prix soulagera la misère qui t'accable : une fois là, je n'ai plus besoin de guide.

EDGAR.

Donne-moi ton bras; le pauvre Tom va te conduire.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

LE PALAIS DU DUC D'ALBANIE.

Entrent GONERIL et EDMOND.

GONERIL.

Soyez le bien-venu, monseigneur. Je m'étonne que mon débonnaire époux ne soit pas venu au-devant de nous. (A l'intendant.) Où est votre maître?

L'INTENDANT.

Il est ici, madame; mais jamais homme ne fut si changé. Je lui ai parlé de l'armée qui vient de débarquer; il s'est mis à sourire. Je lui ai dit que vous veniez; il m'a répondu : *Tant pis!* Je l'ai informé de la trahison de Glocester, et du service signalé rendu par son fils, il m'a traité d'insensé, et il m'a reproché d'avoir mis le trouble et le désordre partout. Ce qui devrait lui déplaire est ce qui le charme; et ce qui devrait lui faire plaisir l'offense.

GONERIL à Edmond.

En ce cas, vous n'irez pas plus loin. — Une crainte pusillanime a glacé son cœur, et l'empêche de rien oser. Il ne voudra pas sentir les injures qui lui commandent la vengeance. —Les vœux que nous formions sur la route pourraient bien s'accomplir. Retournez, Edmond, vers mon frère; hâtez la marche de ses troupes, et mettez-vous à leur tête. Je vois bien qu'il faut faire un échange avec mon mari : il faut que je lui mette ma quenouille dans les mains, et que je prenne son épée. Cet homme sera notre fidèle agent. Si vous savez tout oser pour servir votre fortune, vous recevrez dans peu les ordres d'une amante. Prenez ce gage. (Elle lui donne un gage d'amour.) Épargne les paroles, détourne la tête... Ce baiser, s'il osait parler, te ferait exhaler ton ame tout entière dans un transport. Conçois-moi bien, et prospère.

EDMOND.

Tout à vous, jusque dans les rangs sanglans où sera la mort.

(Il sort.)

GONERIL.

O mon cher Glocester! oh! quelle vaste différence entre un homme et un homme! C'est à toi qu'appartient le cœur d'une femme. Mon imbécile mari usurpe la possession de ma personne.

L'INTENDANT.

Voici monseigneur.

(Entre le duc d'Albanie.)

GONERIL.

On a trouvé que je valais la peine d'être cherchée.

LE DUC D'ALBANIE.

O Goneril! vous ne valez pas la vile poussière que le vent souffle sur votre visage. Je connais votre caractère. Celle qui méprise la source où elle a puisé l'existence ne peut plus connaître ni frein,

ni règle. Celle qui s'arrache du toit paternel doit nécessairement se flétrir, comme le rameau tranché de l'arbre, et ne peut plus servir qu'à des usages funestes (1).

GONERIL.

Insensé, cessez vos vains discours.

LE DUC D'ALBANIE.

La sagesse et la bonté paraissent viles à l'ame vile.—Qu'avez-vous fait, tigresses? car vous n'êtes pas des filles. Qu'avez-vous fait, femmes barbares, femmes dénaturées? Vous avez fait perdre la raison à un père, à un bon et respectable vieillard. Comment mon frère a-t-il pu soutenir la vue de votre ingratitude envers ce vieillard, lui qu'il a couvert de ses bienfaits! Ah! si le ciel ne se hâte pas d'envoyer, sous une forme visible, ses ministres sur la terre, pour dompter les cœurs féroces et ingrats, les hommes vont bientôt s'entre-dévorer comme les monstres de l'Océan.

GONERIL.

Homme faible et pusillanime, qui tends la joue au soufflet et la tête aux affronts; qui n'as point d'yeux pour discerner ton honneur et ta honte; qui ne sais pas qu'il n'y a que les fous qui puissent plaindre un misérable puni de son forfait avant qu'il l'exécute! Où est ton tambour? La France déploie librement ses enseignes dans nos champs silencieux. Déjà ton assassin, le casque sur la tête, te provoque par ses menaces; et toi, moraliste insensé, tu t'amuses ici à pousser des exclamations, à crier : *Hélas! pourquoi vient-il contre nous?*

LE DUC D'ALBANIE.

Va voir ta face, furie. Non, la difformité n'est pas aussi choquante dans les démons qu'elle l'est dans une femme.

GONERIL.

O l'insensé!

LE DUC D'ALBANIE.

Être déchu de ta nature et transformé en monstre, au nom de la honte, voile tes traits hideux. S'il me convenait de laisser ma main suivre le mouvement du sang qui bouillonne dans mes veines... Mais, toute furie que tu es, la forme d'une femme te sert d'égide.

GONERIL.

Vraiment cet homme a retrouvé son courage.

(Entre un messager.)

LE MESSAGER.

O mon bon seigneur! le duc de Cornouailles est mort; il a été tué par un de ses serviteurs, au moment où il allait arracher l'œil qui restait au comte de Glocester.

LE DUC D'ALBANIE.

Les yeux de Glocester!

LE MESSAGER.

Un serviteur nourri chez lui, saisi d'indignation, a voulu s'opposer à son dessein, et a tourné son épée contre la poitrine de son maître qui s'est élancé sur lui; la duchesse a secondé son époux, et le malheureux est tombé mort entre eux deux. —Mais le duc avait reçu un coup mortel qui vient de le mettre au tombeau.

LE DUC D'ALBANIE.

Ceci montre que vous existez au-dessus de nous, vous juges invisibles, qui vengez si promptement les crimes que l'homme commet sur la terre! — Mais cet infortuné Glocester! Quoi, il a perdu aussi l'autre œil?

LE MESSAGER.

Tous les deux, monseigneur. — Cette lettre, madame, exige une prompte réponse; elle est de votre sœur.

GONERIL, à part.

D'un côté, ceci me plaît assez. — Mais ma sœur, une fois veuve, si elle épouse mon Glocester qui maintenant se trouve avec elle, elle peut faire écrouler sur ma tête tout l'édifice que j'ai bâti dans mon imagination. — Sous un autre rapport, cette nouvelle n'est pas si désagréable. — Je vais lire la lettre et y faire réponse.

(Elle sort.)

LE DUC D'ALBANIE.

Et où était son fils, tandis qu'on lui arrachait les yeux?

LE MESSAGER.

Il était venu ici avec la duchesse.

LE DUC D'ALBANIE.

Mais il n'est pas ici.

LE MESSAGER.

Non, seigneur, je viens de le rencontrer comme il s'en retournait.

(1) Allusion à l'usage qu'on supposait que les enchanteurs et les sorciers faisaient dans leurs charmes des branches flétries et délaissées. Le poète donne par là à entendre que Goneril était prête à commettre un forfait atroce contre nature, et prépare le complot formé avec le bâtard contre la vie de son mari.

WARBURTON.

LE DUC D'ALBANIE.

Connaît-il ce forfait?

LE MESSAGER.

Oui, mon bon seigneur; c'est lui qui a dénoncé le coupable; et il n'a quitté le château que pour laisser un plus libre cours au supplice de son père.

LE DUC D'ALBANIE.

Glocester, je vis pour reconnaître l'attachement que tu as montré au roi, et pour venger tes yeux. —Viens, ami, viens m'instruire de ce que tu peux savoir de plus.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

LE CAMP FRANÇAIS, PRÈS DE DOUVRES.

Entrent LE COMTE DE KENT et un GENTILHOMME.

LE COMTE DE KENT.

Le roi de France rembarqué si promptement? Savez-vous quel motif?

LE GENTILHOMME.

Il avait quitté ses états sans avoir terminé certains objets, dont le souvenir est revenu depuis alarmer sa prudence. La crainte d'exposer la France à quelque danger par un plus long retard a précipité son retour nécessaire.

LE COMTE DE KENT.

Et quel général a-t-il laissé à sa place?

LE GENTILHOMME.

Le maréchal de France, Monsieur le Fer.

LE COMTE DE KENT.

La reine, en lisant ma lettre, a-t-elle donné quelque signe de douleur?

LE GENTILHOMME.

Oui, seigneur; elle l'a prise, et l'a lue devant moi, et j'ai vu, de temps en temps, rouler de grosses larmes le long de ses joues délicates. Cependant elle semblait maîtresse de sa douleur, qu'on voyait se soulever, et vouloir prendre l'empire sur elle.

LE COMTE DE KENT.

Elle a donc été bien émue?

LE GENTILHOMME.

Oui; mais non pas jusqu'au désordre.... La patience et le chagrin semblaient disputer à qui montrerait le mieux la bonté de son ame douce et paisible. Vous avez vu quelquefois une rosée de pluie descendre des cieux, au milieu des rayons du soleil. Son sourire et ses pleurs mêlés ensemble rappelaient une ondée de mai. Le tendre sourire, errant sur ses lèvres vermeilles, semblait ignorer les larmes qui coulaient de ses yeux, comme autant de perles détachées de deux diamans: en un mot, la douleur serait une des plus belles et des plus aimables choses du monde, si elle avait sur tous les visages autant de graces que sur le sien.

LE COMTE DE KENT.

N'a-t-elle fait aucune question?

LE GENTILHOMME.

Oui, une ou deux fois, un soupir a élevé jusqu'à ses lèvres le nom de père avec effort et peine, comme si ce nom eût oppressé son cœur. Elle a crié: « Mes sœurs! ô mes sœurs! Opprobre de » mon sexe. Mes sœurs! O Kent! ô mon père! » Mes sœurs! Quoi, dans la nuit, au fort de la » tempête! Oh! que la pitié ne le croie jamais! » Alors, elle a essuyé les larmes qui coulaient de ses yeux célestes, et ne pouvant plus contenir le cri de sa douleur, elle a couru se renfermer seule avec elle.

LE COMTE DE KENT.

Oui, c'est l'influence des astres, de ces astres du ciel, qui règle notre sort et décide les caractères; autrement un couple d'époux semblables ne pourrait engendrer des enfans d'une nature si différente. — Lui avez-vous parlé depuis?

LE GENTILHOMME.

Non.

LE COMTE DE KENT.

Était-ce avant le retour du roi que vous l'avez vue?

LE GENTILHOMME.

Non, c'est depuis.

LE COMTE DE KENT.

Fort bien. — Ce malheureux Lear est dans la ville. Dans les momens où sa raison reparaît, il reconnaît ceux qui l'environnent; mais il ne veut pas absolument voir sa fille.

LE GENTILHOMME.

Pourquoi, mon bon monsieur?

LE COMTE DE KENT.

Une honte insurmontable le domine et l'arrête: le souvenir de la dureté avec laquelle il lui a retiré

sa bénédiction, et l'a abandonnée à la merci du sort dans une contrée étrangère, la privant de tous ses droits, pour les donner à ses filles dénaturées; tous ces remords sont autant de traits empoisonués qui déchirent son cœur; c'est la confusion qui l'éloigne de sa Cordelia.

LE GENTILHOMME.

Hélas! pauvre homme (1).

LE COMTE DE KENT.

Savez-vous quelques nouvelles de l'armée des ducs d'Albanie et de Cornouailles?

LE GENTILHOMME.

On assure qu'ils sont sur pied.

LE COMTE DE KENT.

Allons, je vais vous conduire à notre roi Lear, et vous laisser avec lui pour l'accompagner. Un intérêt qui m'est cher me retient encore pour quelque temps sous le déguisement qui me cache. Quand je me serai fait connaître, vous ne vous repentirez pas des instructions que vous m'avez données. Je vous prie, suivez-moi.

(Il sortent.)

SCÈNE IV.

UNE TENTE DANS LE CAMP A DOUVRES.

Entrent CORDELIA, UN MÉDECIN, et DES SOLDATS.

CORDELIA.

Hélas! c'est lui-même: on vient de le voir furieux, comme la mer agitée, chantant de toute sa force, la tête couronnée de verveine, de pavots, de marjolaine et de toutes ces herbes inutiles qui croissent au milieu des moissons. Envoyez un détachement de soldats; qu'on le cherche dans ces campagnes immenses, couvertes d'épis, et qu'on l'amène à mes yeux. — Que peut la sagesse humaine pour rétablir en lui la raison dont il est privé? Que celui qui pourra lui donner quelque secours prenne tout ce que je possède.

LE MÉDECIN.

Madame, il y a des moyens: le sommeil est le doux nourricier de la nature. C'est de repos qu'il a le plus besoin. Pour le provoquer en lui, nous avons des simples dont la vertu puissante peut fermer les yeux de la douleur même.

CORDELIA.

Herbes bénies du ciel, heureuses plantes de la terre active, douées de secrètes vertus, croissez toutes sous mes larmes, unissez votre force pour soulager le mal de ce bon roi. — Qu'on aille le chercher. Je crains que dans sa fureur sans frein, il ne s'ôte une vie dénuée de tous les secours qui peuvent la lui conserver.

(Entre un messager.)

LE MESSAGER.

Des nouvelles, madame; l'armée bretonne s'avance.

CORDELIA.

Je le savais déjà; la nôtre l'attend, prête à la bien recevoir. — O mon cher père! c'est pour toi seul que je travaille; c'est pour toi que mon deuil a attristé la France, et que mes larmes inépuisables ont excité sa pitié. Ce n'est point une folle ambition qui nous met les armes à la main; c'est l'amour, le tendre amour d'un père vieux et chéri; c'est pour défendre ses droits que nous allons combattre... Puissé-je bientôt l'entendre et le voir!

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

LE PALAIS DE REGAN.

Entrent REGAN et L'INTENDANT.

REGAN.

Eh bien! l'armée de mon frère est-elle en marche?

L'INTENDANT.

Oui, madame.

REGAN.

Y est-il en personne?

L'INTENDANT.

Oui, madame, il se donne tous les mouvemens nécessaires; et votre frère est le plus déterminé de tous ses soldats.

REGAN.

Edmond n'a-t-il pas parlé à votre maîtresse chez elle?

L'INTENDANT.

Non, madame.

REGAN.

Et que signifie cette lettre qu'elle lui écrit?

(1) Alack, poor gentleman!

L'INTENDANT.

Je ne sais pas, madame.

REGAN.

C'est vraiment pour des soins bien importans qu'il est parti d'ici en diligence. C'est à nous un défaut de prudence inexcusable, de n'avoir pas aussi arraché la vie à ce Glocester, en même temps que les yeux. Partout où il arrive, sa vue émeut les cœurs, et les soulève contre nous. Edmond est parti, je crois, pour soulager sa misère; il va le délivrer du fardeau d'une vie plongée dans les ennuis; il doit aussi reconnaître les forces de l'ennemi.

L'INTENDANT.

Madame, il faut que je coure après lui pour lui donner cette lettre.

REGAN.

Nos troupes doivent marcher demain en ordre de bataille: restez ici, les chemins ne sont pas sûrs.

L'INTENDANT.

Je ne le puis, madame; c'est une affaire que ma maîtresse m'a expressément recommandée.

REGAN.

Mais pourquoi écrit-elle à Edmond? Ne pouvait-elle vous charger verbalement de ses ordres? Allons, un mot, quelque chose. — Je ne sais quoi. — Je t'aimerai bien, laisse-moi décacheter cette lettre.

L'INTENDANT.

Oh, madame, j'aimerais mieux.....

REGAN.

Je sais que votre maîtresse n'aime point son époux; j'en suis certaine. Dans la dernière visite qu'elle me rendit ici, elle lançait au noble Edmond d'étranges œillades et des regards qui exprimaient beaucoup de choses. Je sais que vous avez le secret de son cœur.

L'INTENDANT.

Moi, madame?

REGAN.

Oui, je parle sciemment; vous êtes son intime confident: je le sais; ainsi, songez à bien écouter ce que je vais vous dire. — Mon époux est mort. Edmond et moi nous avons eu un entretien ensemble, et c'est un mari qui me convient mieux qu'à votre maîtresse. Vous en pourrez savoir davantage. Si vous le trouvez, donnez-lui ceci, je vous prie; et quand vous rendrez compte de tout ce que je vous dis à votre maîtresse, conseillez-lui de rappeler à elle toute sa raison. Partez. — Si vous entendez par hasard parler de cet aveugle traître, la fortune versera ses dons sur la main qui l'exterminera.

L'INTENDANT.

Je voudrais pouvoir le rencontrer, madame; et je vous prouverais à quel parti je suis dévoué.

REGAN.

Porte-toi bien.

SCÈNE VI.

LA CAMPAGNE PRÈS DE DOUVRES.

Entrent LE COMTE DE GLOCESTER, et EDGAR, déguisé en paysan.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Quand arriverai-je donc au sommet de cette montagne que tu sais?

EDGAR.

Vous commencez à la monter à présent; voyez combien nous fatiguons.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Il me semble que je marche toujours en plaine.

EDGAR.

O l'horrible précipice! Écoutez: n'entendez-vous pas la mer mugir?

LE COMTE DE GLOCESTER.

Non, en vérité.

EDGAR.

Il faut donc que la douleur de la privation de la vue ait aussi affaibli en vous les autres sens.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Cela pourrait être. Il me semble même que ta voix est changée: tu parles avec beaucoup plus de noblesse; tu t'énonces beaucoup mieux que tu ne faisais.

EDGAR.

Vous vous trompez: il n'y a de changé en moi que l'habit.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Certainement, vous parlez en meilleurs termes.

EDGAR.

Avancez, seigneur. Voici la cime; ne bougez pas. Oh, quelle terreur! Comme la tête tourne en

plongeant la vue au fond de cet abîme ! le milan et la corneille, qui volent dans les airs vers le milieu de la montagne, paraissent à peine de la grosseur de la cigale. — Sur le penchant, à mi-côte, je vois un homme suspendu à des rochers, cueillant du fenouil marin. Le dangereux métier ! Cet homme ne me paraît pas plus gros que sa tête. — Ces pêcheurs, qui marchent sur la grève, ressemblent à des belettes qui trottent. — Ce grand vaisseau là-bas à l'ancre, paraît petit comme sa chaloupe, et sa chaloupe comme la bouée, qu'on finit d'apercevoir. Jamais on n'entendit mieux le bruit des vagues froissées contre les stériles et innombrables cailloux des rivages. Je ne veux plus regarder ; ma raison se perdrait, et mes yeux une fois éblouis, je tomberais la tête la première.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Placez-moi à l'endroit où vous êtes.

EDGAR.

Donnez-moi votre main : vous voilà maintenant à un pied du bord. Pour tous les biens qui sont sur le globe, je ne voudrais pas m'élancer en avant.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Quitte ma main. Tiens, mon ami, voilà une autre bourse : il y a dedans un joyau précieux, qui vaut bien la peine d'être accepté par un homme pauvre. Éloigne-toi, dis-moi adieu ; que je t'entende partir.

EDGAR, *faisant semblant de se retirer.*

Adieu, mon bon seigneur.

LE COMTE DE GLOCESTER.

De tout mon cœur.

EDGAR.

Pourquoi faut-il que je me joue ainsi de son désespoir ? Hélas ! je le fais pour le guérir.

LE COMTE DE GLOCESTER.

O vous, dieux puissans ! je renonce à ce monde ; et en votre présence je secoue sans regret le fardeau de mon affreuse infortune. Si je pouvais le supporter plus long-temps sans m'exposer à murmurer contre vos saints et insurmontables décrets, je laisserais user jusqu'à la fin ce reste méprisable du flambeau de mes jours. — Si Edgar vit encore, comblez-le de vos faveurs ; oh ! bénissez-le, et le rendez heureux. — Adieu, maintenant, ami.

(Il saute, et tombe de sa hauteur sur la plaine.)

EDGAR.

Adieu, seigneur. — J'ignore par quelle fantaisie bizarre l'homme peut se voler lui-même le trésor de sa vie, lorsque la vie va d'elle-même, à tout instant, se livrer à la mort. — S'il avait été où il croyait être, il serait mort. — Êtes-vous vivant ou mort ? Holà, mon ami, m'entendez-vous ? Parlez donc. Il serait bien possible qu'il fût mort ; mais non, il revient à lui. — Eh bien ! qui êtes-vous ?

LE COMTE DE GLOCESTER.

Loin d'ici ; laisse-moi mourir.

EDGAR.

Si tu n'avais pas été aussi léger que la plume, le duvet ou l'air, en tombant de cette énorme hauteur, tu te serais brisé comme un verre. Mais je le vois, tu respires ; tu es d'une substance solide ; et ton sang ne coule point. Parle, n'es-tu pas blessé ? Dix mâts attachés l'un au bout de l'autre, n'atteindraient pas au sommet d'où tu as été précipité à pic. Ta vie est un miracle, parle-moi donc.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Mais suis-je tombé ou non ?

EDGAR.

De l'effroyable cime de cette montagne de craie. — Lève les yeux et vois cette hauteur où l'alouette ne serait ni aperçue ni même entendue, malgré sa voix perçante. Regarde seulement en l'air.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Hélas ! je n'ai plus d'yeux. — L'infortuné n'a donc pas même la ressource de finir ses maux par la mort et de tromper la rage du tyran qui l'opprime !

EDGAR.

Donnez-moi votre bras ; allons, levez-vous. — Bon. — Comment êtes-vous ? Pouvez-vous vous servir de vos jambes ? — Vous pouvez vous soutenir debout ?

LE COMTE DE GLOCESTER.

Que trop bien.

EDGAR.

C'est la chose la plus miraculeuse ! — Sur le sommet de cette montagne, quel être était avec vous, et que j'ai vu s'en aller ?

LE COMTE DE GLOCESTER.

Un pauvre et malheureux mendiant.

EDGAR.

Comme j'étais ici à le regarder d'en bas, des

rayons entrelacés sortaient de sa tête, et semblaient ondoyer comme la mer agitée par le vent : c'était quelque génie. Ainsi, heureux vieillard, sois persuadé que tes jours ont été sauvés par les dieux mêmes. Les dieux se font gloire de signaler leur puissance dans ce qui est impossible aux hommes.

LE COMTE DE GLOCESTER.

En effet, je me rappelle à présent. — Désormais, je supporterai donc l'affliction jusqu'à ce qu'elle crie d'elle-même : *Assez, assez, meurs.* — Cet esprit dont tu me parles, je l'ai pris pour un homme ; il ne cessait de répéter : *L'esprit, l'esprit ;* c'est lui qui m'avait conduit sur ce mont.

EDGAR.

Console-toi, et prends patience. — Mais qui vient ici ? (Entre Lear bizarrement couronné de fleurs.) — Qui vient ici ? Jamais homme jouissant de son bon sens ne s'est montré sous cet accoutrement bizarre.

LEAR.

Non ; ils ne peuvent me condamner pour battre monnaie ; je suis le roi en personne.

EDGAR.

O spectacle qui me perce le cœur !

LEAR.

En cela la nature est supérieure à l'art. — Voilà l'argent de votre engagement. Ce drôle tient son arc comme un épouvantail à corbeau ; lancez-moi une aune de drapier. — Regardez, regardez, une souris. Paix ! paix ! — Ce morceau de fromage grillé fera l'affaire. — A peine est-il bon à épouvanter les corneilles. — Voilà mon gantelet : j'en veux faire l'essai sur un géant. — Apportez les haches de bataille. — Oh ! oh ! bien volé, oiseau ! Dans le but, dans le but ! holà ! — Donnez le mot.

EDGAR.

Bienfaisante marjolaine !

LEAR.

Passe.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Je connais cette voix.

LEAR.

Ah Goneril ! — Avec une barbe blanche ! ils me flattaient comme un chien rampant ; ils me disaient que j'avais des poils blancs au menton, avant même que j'en eusse des noirs. — Répondre oui et non à tout ce que je disais ! Quand la pluie est venue me tremper, et que le vent me faisait frissonner ; quand le tonnerre n'a pas voulu se taire à mon ordre, c'est alors que je les ai connus, que j'ai senti ce qu'ils étaient. Va, va, ce ne sont pas des hommes de parole. Ils me disaient que j'étais tout-puissant : c'est un mensonge ; je ne suis pas à l'épreuve de la fièvre.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Les sons et l'accent de cette voix ne me sont pas inconnus ; n'est-ce pas le roi ?

LEAR.

Oui, le roi, depuis les pieds jusqu'à la tête. — Quand je prends un air sévère, vois comme mes sujets tremblent. — Allons, je lui fais grace de la vie. — Quel était son crime ? L'adultère ? Tu ne mourras point. Mourir pour un adultère ? Non, non ; le roitelet et le jeune papillon courent gaîment le commettre devant mes yeux. Que la population prospère. Le bâtard de Glocester a été plus humain pour son père que ne l'ont été pour moi mes filles engendrées dans une couche légitime. Courage, débauchés ; mêlez les sexes ; aussi bien j'ai besoin de soldats. — Considérez cette dame, avec son sourire ingénu : en voyant son visage au travers de la main qui le cache, on dirait qu'elle est de glace. Eh bien ! le seul nom de volupté fait évanouir sa vertu, et lui fait agiter la tête. Le chat et l'étalon enfermé dans l'écurie ne courent pas au plaisir avec plus de passion et d'ardeur. Ce sont des centaures, quoique la partie supérieure soit d'une femme ; la ceinture est pour les dieux, les démons habitent le reste. — Honnête apothicaire, donne-moi une once d'eau rose de civette, pour calmer ma douleur de tête. Voilà de l'argent pour toi.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Oh ! laissez-moi baiser cette main.

LEAR.

Attends donc que je l'essuie, car elle sent la mortalité.

LE COMTE DE GLOCESTER.

O ruines déplorables du plus bel ouvrage de la nature ! Ce monde aussi rentrera dans le néant. — Me reconnais-tu ?

LEAR.

Oui, je me rappelle bien tes yeux. Tu louches, je pense. Fais du pis que tu pourras, aveugle Cupidon ; je n'aimerai plus. — Lis ce cartel ; remarques-en surtout les caractères.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Quand toutes les lettres seraient autant de soleils, je n'en pourrais pas voir une seule.

EDGAR, à part.

Je ne croirais pas son état sur le récit d'autrui : je le vois de mes yeux, et mon cœur se fend à cette triste vue.

LEAR.

Lis donc.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Comment le puis-je ? Mes yeux n'y sont plus.

LEAR.

Oh, oh ! Vous êtes ici avec moi, et point d'yeux à votre tête, point d'argent dans votre bourse ?— Et cependant vous voyez comme le monde va ?

LE COMTE DE GLOCESTER.

Je le vois, parce que je le sens.

LEAR.

Quoi ! es-tu fou ? Un homme peut-il voir sans yeux comment le monde va ? Vois donc avec tes oreilles. Vois là-bas ce juge qui ne fait que rire du crime de ce voleur ; prête l'oreille. La justice est le jeu où l'on change de place et de main : *qui est le juge ? qui est le voleur ?* — As-tu vu le chien du fermier aboyer après un mendiant ?

LE COMTE DE GLOCESTER.

Oui, seigneur.

LEAR.

Et le mendiant fuir le chien ? Eh bien ! tu as vu l'image sensible de l'autorité : c'est au chien qu'on obéit dans la magistrature. — Prévôt sans pudeur, retiens ta main sanguinaire. Pourquoi frappes-tu cette fille de joie? Rentre dans ta conscience. N'as-tu pas toi-même commis le crime que tu punis en elle ? C'est l'usurier qui fait pendre le faussaire. Les petits vices paraissent à travers les haillons de la misère ; mais la fourrure et la robe de soie cachent tout. Donne au vice un bouclier d'or, et le glaive de la justice viendra s'y briser sans l'entamer ; mais couvre son bouclier de haillons, un pygmée va le percer avec une faible paille. — Personne, vous dis-je, personne ne fait de mal. Je lui fais grace. Ami, reçois-la de moi, qui ai le pouvoir de fermer la bouche de l'accusateur. — Prends tes lunettes, et comme un grand politique, fais semblant de voir ce que tu ne vois pas. — Allons, allons, vite, vite, ôtez-moi mes bottes. Ferme, ferme ; bon.

EDGAR.

Comme l'extravagance et le bon sens se trouvent ici mêlés ! Que de raison dans sa folie !

LEAR.

Si tu veux pleurer mes malheurs, prends mes yeux. Oh ! je te connais bien à présent. Tu te nommes Glocester. Eh bien ! il faut de la patience. Nous sommes venus dans ce monde en criant ; tu sais bien qu'au premier moment où nous avons commencé à respirer l'air, nous avons poussé des vagissemens. — Je veux te prêcher ; écoute-moi bien.

LE COMTE DE GLOCESTER.

O malheureux jour !

LEAR.

Lorsque nous naissons, nous pleurons, parce que nous entrons sur ce vaste théâtre de fous. — Voilà un bon chapeau. — Ce serait un beau secret que de ferrer la cavalerie avec de la bourre. Faisons-en l'essai, et quand je tomberai sur ces gendres, alors tue, tue, tue, tue, tue, tue.

(Entre un gentilhomme avec une suite.)

LE GENTILHOMME.

Oh ! le voilà ! Emparez-vous de lui.—Seigneur, votre chère fille...

LEAR.

Quoi ! point de secours? Comment, moi, prisonnier? Je suis toujours le fou et le jouet de la fortune. — Traitez-moi bien : je vous paierai une riche rançon. Qu'on me donne des chirurgiens; je suis blessé à la tête.

LE GENTILHOMME.

Vous aurez tout.

LEAR.

Quoi ! personne qui me seconde ? On me laisse à moi seul ? Eh quoi, cela rendrait un homme, un homme de sel, capable de se servir de ses yeux comme d'arrosoirs, oui, et d'en abattre la poussière de l'automne.

LE GENTILHOMME.

Bon seigneur...

LEAR.

Je mourrai bravement comme un époux à la noce.—Eh bien ! quoi, je veux être jovial ; venez, venez, je suis un roi, savez-vous cela, mes maîtres ?

LE COMTE DE GLOCESTER.

Oui, vous êtes roi, et nous sommes tous à vos ordres.

LEAR.

Encore est-ce parler cela. Venez, si vous l'attrapez, ce ne sera qu'à la course : allons, allons, allons, allons.

(Il sort.)

LE GENTILHOMME.

Dans le dernier des malheureux, cet état exciterait la plus grande pitié; dans un roi, il est au-dessus de toute expression. — O Lear! tu as une fille qui sauve la nature de la malédiction générale que tes deux autres filles ont attirée sur elle.

EDGAR.

Salut, honnête seigneur.

LE GENTILHOMME.

Salut, que voulez-vous?

EDGAR.

Savez-vous quelque nouvelle de la bataille qui se prépare?

LE GENTILHOMME.

Des nouvelles certaines; elles sont publiques; il n'y a personne qui n'en ait ouï parler. Vous n'avez donc pas d'oreilles?

EDGAR.

Faites-moi le plaisir de me dire si l'armée ennemie est bien éloignée.

LE GENTILHOMME.

Non, elle s'avance à grands pas; nous allons la découvrir tout à l'heure.

EDGAR.

Je vous remercie, seigneur.

LE GENTILHOMME.

Des motifs puissans arrêtent ici la reine, mais son armée est en marche.

(Il sort.)

LE COMTE DE GLOCESTER.

Vous seuls, ô dieux toujours bienfaisans, vous seuls désormais ôtez-moi le jour que je respire : que je ne sois plus tenté par mon mauvais génie de m'arracher la vie avant l'heure qu'il vous a plu de fixer!

EDGAR.

Je vous conjure, ô mon père!

LE COMTE DE GLOCESTER.

Eh bien! bon seigneur, qui êtes-vous?

EDGAR.

Un malheureux que la fortune a dompté à force de revers, et dont le cœur, éprouvé par les maux passés et présens, est rempli de pitié pour ceux d'autrui. Donnez-moi votre main; je vous conduirai vers quelque asile.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Mon cœur te remercie : que la bonté et la bénédiction du ciel te récompensent avec usure!

(Entre l'intendant.)

L'INTENDANT.

Un prix proposé! voici une heureuse rencontre. La tête de cet aveugle fut faite, je crois, pour fonder mon élévation. — Malheureux traître! l'épée qui doit te détruire est levée; recueille ton ame et sois prompt.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Que ta main secourable frappe avec force le coup mortel.

(Edgar s'y oppose.)

L'INTENDANT.

Et toi, rustre audacieux, pourquoi soutiens-tu un traître public? Loin d'ici; crains que sa société contagieuse ne t'attire le même sort. Quitte son bras.

EDGAR (1).

Je ne le veux pas, moi, ou je veux en savoir davantage.

L'INTENDANT.

Quitte-le, misérable, ou tu meurs.

EDGAR.

Mon gentilhomme, rentrez chez vous, et laissez passer les pauvres gens; n'approchez pas de ce vieillard, où je vais essayer si votre tête est plus dure que ce bâton (2).

L'INTENDANT.

Loin d'ici, ordure.

EDGAR.

Je vous casserai les dents; avancez. — Je m'embarrasse fort peu de vos estocades.

(Edgar le renverse.)

L'INTENDANT.

Esclave! tu m'as tué. — Malheureux! prends ma bourse; si ton intérêt te touche, enterre mon corps, et remets à Edmond, comte de Glocester, les lettres que je lui portais; cherche-le dans l'armée bretonne. — O mort prématurée!

(Il meurt.)

EDGAR.

Oh! je te connais bien, agent officieux d'une

(1) Edgar parle ici avec l'accent et le langage d'un paysan.

(2) Letourneur a fort écourté cette réplique.

maîtresse dont tu sers les criminels desseins; aussi lâche que la méchanceté même peut le désirer.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Quoi! il est mort?

EDGAR.

Asseyez-vous, mon père, reposez-vous. — Fouillons-le; j'espère tirer parti des lettres dont il m'a parlé.—Il est mort; je suis fâché qu'il n'ait pas eu un autre bourreau que moi. — Voyons.— Permets, cire patiente... Qu'on ne nous taxe pas d'indiscrétion : pour connaître nos ennemis, nous leur déchirons le cœur; ouvrir leurs papiers est plus légitime.

(Il lit la lettre.)

« N'oubliez pas nos sermens mutuels; vous avez » mille occasions de vous en défaire. Si vous ne » manquez pas de résolution, le temps et le lieu » vous offriront votre avantage. Tout est perdu, » s'il revient vainqueur; alors je serai sa captive, » et son lit sera ma prison. Délivrez-moi donc de » ses caresses que j'abhorre, et pour salaire, pre- » nez sa place. Votre affectionnée (je voudrais » dire épouse) servante.

» GONERIL. »

O inconcevable inconstance de la femme, qui passe, plus vite que l'éclair, d'un extrême à l'autre! un complot tramé contre les jours de son vertueux époux, pour lui substituer mon frère! O exécrable émissaire de deux impudiques assassins, je veux te traîner sur le sable.—Quand il en sera temps, j'étonnerai de cette odieuse lettre les yeux du duc dont on machine la perte. Il lui importe que je puisse lui apprendre à la fois et ton message et ta mort.

(Edgar sort, emportant le corps.)

LE COMTE DE GLOCESTER.

Le roi a perdu sa raison : oh! combien la mienne est opiniâtre! Elle est toujours entière, et je ne perds pas un seul sentiment des maux qui m'accablent! Je serais bien plus heureux d'avoir l'esprit aliéné : mes pensées seraient séparées de mes chagrins. Quand l'imagination est troublée, l'homme perd la connaissance de lui-même et le sentiment de ses maux.

(Rentre Edgar.)

EDGAR.

Donnez-moi votre main; il me semble entendre au loin battre le tambour. — Venez, mon père; vous aurez avec vous un ami.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

UNE TENTE DANS LE CAMP FRANÇAIS.

Entrent CORDELIA, LE COMTE DE KENT, et LE MÉDECIN.

CORDELIA.

O toi, mon bon Kent! comment pourrai-je vivre assez long-temps pour reconnaître toutes tes bontés? La vie est trop courte, et chaque instant qui passe est perdu pour ma reconnaissance.

LE COMTE DE KENT.

Madame, j'en suis payé avec usure par cet aveu que vous daignez faire. L'exacte vérité a dicté tous mes récits : je n'ai rien omis, ni rien exagéré.

CORDELIA.

Prenez des habits plus décens; les méchans vêtemens que vous portez me rappellent sans cesse ces jours d'opprobre et de calamité : je vous prie, quittez-les.

LE COMTE DE KENT.

Pardonnez, madame; je serais reconnu, et arrêté dans le cours de mes desseins.— Je vous demande pour grace de me méconnaître jusqu'à ce que le temps et moi nous jugions à propos de révéler qui je suis.

CORDELIA.

Qu'il en soit donc ainsi, mon bon seigneur. (Au médecin.) Comment se porte le roi?

LE MÉDECIN.

Madame, il repose encore.

CORDELIA.

Dieux bienfaisans, réparez cette grande plaie dans sa raison blessée; rétablissez l'harmonie et le calme dans les sens de ce père tombé dans l'enfance.

LE MÉDECIN.

Votre altesse permet-elle qu'on réveille le roi? Il y a long-temps qu'il repose.

CORDELIA.

Suivez ce que vous prescrit votre art, et faites ce que vous croyez à propos de faire. — Est-il habillé?

(On apporte Lear dans un fauteuil.)

LE GENTILHOMME.

Oui, madame; à la faveur d'un sommeil profond, nous l'avons revêtu d'habits neufs.

LE MÉDECIN.

Madame, soyez auprès de lui quand nous l'éveillerons : je compte sur sa tranquillité.

CORDELIA.

Très bien.

LE MÉDECIN.

Approchez, s'il vous plaît.— Plus fort, la musique (1).

CORDELIA.

O mon cher père! Puisse la santé faire découler son baume de mes lèvres, et que ce baiser, ô mon père! répare le trouble et le désordre affreux dont mes deux sœurs ont affligé ta personne sacrée!

LE COMTE DE KENT.

Tendre et bienfaisante princesse!

CORDELIA.

Quand vous n'auriez pas été leur père, ces cheveux blancs n'auraient-ils pas dû exciter leur pitié? Ce visage respectable était-il fait pour être exposé à la fureur des vents, sous les coups effrayans du tonnerre, dans les feux rapides et croisés de ces terribles éclairs? Étais-tu fait pour passer la nuit la tête nue et sans abri, dans l'abandon et le désespoir? Oui, le chien de mon ennemi, quand il m'eût atteinte de sa dent meurtrière, aurait été placé de mes mains auprès de mon foyer. Et toi, mon pauvre père, tu devais être réduit à n'avoir d'autre lit que de la paille impure, d'autre asile que le repaire des animaux les plus immondes! — Hélas! c'est un miracle que tu n'aies pas perdu à la fois et la raison et la vie. — Ah! il s'éveille ; parlez-lui.

LE MÉDECIN.

Madame, il vaut mieux que ce soit vous.

CORDELIA.

Comment se trouve mon auguste souverain? Comment se porte votre altesse?

LEAR.

Que vous êtes cruels de m'arracher du tombeau! — Toi, tu es un ange dans le sein du bonheur; mais moi, je suis attaché sur une roue de feu : mes larmes brûlantes sont du plomb fondu sur mes joues.

(1) Ces deux répliques ont été passées par Letourneur.

CORDELIA.

Me reconnaissez-vous, seigneur?

LEAR.

Vous êtes un esprit, je le sais; quand êtes-vous décédée?

CORDELIA.

Encore, encore de l'égarement!

LE MÉDECIN.

A peine il s'éveille; laissons-le en paix un instant.

LEAR.

Où ai-je été? Où suis-je? — Je revois la belle lumière. Oui, c'est la clarté du jour. — Je suis étrangement abusé! Je mourrais de pitié, si je voyais un autre homme dans l'état où je suis. — Je ne sais ce que je puis affirmer!—Je n'ose jurer que ce sont là mes mains. — Voyons, je sens cette épingle me piquer. — Je la sens. — Je voudrais bien être certain de mon état.

CORDELIA.

Oh! regardez-moi, seigneur; étendez sur moi votre main pour me bénir.—Eh! non, seigneur; ce n'est pas à vous à vous mettre à genoux.

LEAR.

Oh! je vous prie, ne vous moquez pas de moi. Je suis un pauvre et faible vieillard; j'ai passé mes quatre-vingts ans, et pour parler sincèrement, je crains de ne pas jouir tout à fait de mon bon sens. — Il me semble que je vous connais, — et que je connais cet homme. — Cependant je doute. — Car en bonne foi, je ne sais où je suis, et toute ma mémoire ne peut se rappeler d'où viennent ces vêtemens; j'ignore en quel lieu même j'ai logé la nuit dernière.—Oh! ne riez point de moi; car, comme il est vrai que je suis homme, je prends cette dame pour ma fille Cordelia.

CORDELIA.

C'est moi! Je suis Cordelia.

LEAR.

Vos larmes mouillent-elles? Oui, en vérité.— Ah! je vous prie, ne pleurez pas. Si vous avez du poison préparé pour moi, je l'avalerai. Je sais bien que vous ne m'aimez pas; car vos sœurs, autant que je me le rappelle, ont été cruelles envers moi. Vous avez sujet de me haïr, vous! Elles n'en avaient aucun.

CORDELIA.

Aucun, aucun.

LEAR.

Suis-je en France?

CORDELIA.

Vous êtes dans votre royaume, seigneur.

LEAR.

Ne me trompez point.

LE MÉDECIN.

Consolez-vous, ma bonne dame : les accès de fureur, vous le voyez, sont passés ; cependant il y aurait encore du danger à lui rappeler les idées qu'il a perdues. Priez-le d'entrer ; ne le troublons plus ; attendons que ses organes soient plus affermis.

CORDELIA.

Plairait-il à votre altesse de marcher?

LEAR.

Il faut donc que vous me souteniez. Je vous prie, oubliez tout, et me pardonnez : je suis vieux, et ma raison est affaiblie.

(Sortent Lear, Cordelia, le médecin et la suite.)

LE GENTILHOMME (1).

Reste-t-il certain que le duc de Cornouailles fut tué de cette manière?

(1) Letourneur a passé la fin de cet acte.

LE COMTE DE KENT.

Très certain, seigneur.

LE GENTILHOMME.

Qui est chef de ses gens?

LE COMTE DE KENT.

C'est, dit-on, le bâtard de Glocester.

LE GENTILHOMME.

L'on dit qu'Edgar, son fils qui est banni, est avec le comte de Kent en Allemagne.

LE COMTE DE KENT.

Les ouï-dire sont variables. Il est temps de songer à ses affaires : les armées du royaume approchent à grands pas.

LE GENTILHOMME.

Il est à croire qu'il y aura du sang versé. Portez-vous bien, seigneur.

(Il sort.)

LE COMTE DE KENT.

Mon objet sera complètement atteint, bien ou mal, suivant l'issue de la bataille d'aujourd'hui.

(Il sort.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CAMP DES BRETONS PRÈS DE DOUVRES.

Entrent, avec des tambours et bannières, EDMOND, REGAN, DES OFFICIERS et DES SOLDATS.

EDMOND.

Allez trouver le duc ; sachez de lui s'il persiste dans son dernier projet, ou si quelque nouvelle idée l'a fait changer de plan. C'est un homme plein d'inconstance, et toujours en contradiction avec lui-même. Allez, et nous rapportez sa résolution décidée.

REGAN.

L'époux de ma sœur a certainement perdu la tête.

EDMOND.

Il y a lieu de le craindre, madame.

REGAN.

Maintenant, doux seigneur, vous savez tout le

bien que mon cœur vous destine : répondez-moi, mais sans détour. Parlez-moi franchement ; n'aimez-vous point ma sœur ?

EDMOND.

D'un amour respectueux.

REGAN.

Mais n'avez-vous jamais pris dans sa couche la place qu'occupe mon frère ?

EDMOND.

Cette pensée vous abuse.

REGAN.

Je soupçonne que vous avez été uni avec elle, bien étroitement, autant que cela peut être (1).

EDMOND.

Non, d'honneur, madame.

REGAN.

Je ne le souffrirai jamais. — Mon cher seigneur, ne soyez point si familier avec elle.

EDMOND.

Soyez tranquille.... Mais la voici avec le duc son époux.

(Entrent le duc d'Albanie, Goneril, et des soldats.)

GONERIL, à part.

J'aimerais mieux perdre la bataille, que de souffrir que ma sœur nous désunisse, Edmond et moi.

LE DUC D'ALBANIE.

Ma chère sœur, soyez la bien-venue. — Seigneur, je viens d'apprendre que le roi s'est rendu chez sa fille avec un nombre de seigneurs à qui la rigueur de nos traitemens a arraché bien des murmures. Je n'ai jamais été brave, lorsque je n'ai pu l'être avec honneur. Cette guerre nous intéresse, parce que les Français ont envahi nos états ; mais non pas en ce que la France soutient la cause du roi et de beaucoup de personnes que des motifs bien graves sans doute soulèvent contre nous.

EDMOND.

Seigneur, vous parlez noblement (2).

REGAN.

Et à quoi bon ces raisonnemens ?

GONERIL.

Réunissons-nous contre l'ennemi : ces brouilleries domestiques ne sont pas aujourd'hui l'objet qui doit nous occuper.

(1) Ce paragraphe et le précédent ont été passés par Letourneur.

(2) Passé par Letourneur.

EDMOND.

Je vais vous rejoindre dans l'instant à votre tente.

LE DUC D'ALBANIE.

Consultons avec les plus anciens guerriers sur les mesures que nous devons prendre.

REGAN.

Ma sœur, viendrez-vous avec nous ?

GONERIL.

Non.

REGAN.

Il convient pourtant que vous y veniez : je vous en prie, suivez-nous.

GONERIL, à part.

Oh, oh, je sais le mot de l'énigme. — J'irai.

(Comme ils sortent, entre Edgar déguisé.)

EDGAR.

Si jamais votre grace s'abaissa jusqu'à parler à un malheureux, daignez m'entendre : seulement un mot.

LE DUC D'ALBANIE.

Je veux t'entendre jusqu'au bout : parle.

EDGAR.

Avant de combattre, ouvrez cette lettre. Si vous revenez vainqueur, faites appeler à son de trompe celui qui vous l'a remise. Malgré cet extérieur de la misère, je suis en état de produire un champion qui soutiendra ce qui est énoncé dans cette lettre. Si vous êtes vaincu, alors tout est fini pour vous dans le monde, et tout complot cesse. — Que la fortune vous aime !

LE DUC D'ALBANIE.

Attends que j'aie lu cette lettre.

EDGAR.

On me l'a défendu. Quand le moment favorable sera venu, au premier appel du héraut je reparaîtrai.

(Il sort.)

LE DUC D'ALBANIE.

Soit, adieu ; je vais lire ton écrit.

(Entre Edmond.)

EDMOND.

Les ennemis sont en présence ; rangez votre armée. Malgré la vigilance de nos sentinelles, il est difficile de deviner leur nombre et leurs forces. C'est à vous, duc, à hâter maintenant le secours dont nous avons besoin.

LE DUC D'ALBANIE.

Nous saisirons l'occasion.

(Il sort.)

EDMOND.

J'ai juré à ces deux sœurs que je les aimais : elles sont jalouses, et se haïssent de la haine que l'homme a pour le serpent qui l'a piqué. Laquelle des deux prendrai-je? Toutes les deux? L'une des deux? Ni l'une ni l'autre? — Tant que toutes les deux vivront, je n'en puis posséder aucune. Prendre la veuve, c'est irriter Goneril jusqu'à la fureur; et tant que son mari respirera, j'aurai bien de la peine à venir à bout de mon projet. Commençons toujours par nous servir de son appui dans le combat; et après, que celle qui voudra se défaire de lui se charge de trouver le moyen de l'expédier promptement. — Quant au dessein que nourrit sa pitié pour Lear et Cordelia, la bataille une fois gagnée, et leurs personnes en ma puissance, ils ne jouiront jamais de sa clémence. — Mon intérêt, à moi, est de me défendre, et non de disputer.

(Il sort.)

SCÈNE II.

UN ESPACE ENTRE LES DEUX CAMPS.

ALARME DERRIÈRE LE THÉATRE. — Lear, Cordelia et des soldats entrent et sortent avec des tambours et des enseignes.

Entrent EDGAR et LE COMTE DE GLOCESTER.

EDGAR.

Mon père, reposez-vous ici à l'ombre de cet arbre qui vous offre son asile; priez le ciel que le parti le plus juste l'emporte. Si jamais je reviens encore vers vous, je vous apporterai des nouvelles consolantes.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Que le ciel vous bénisse, seigneur!

(Edgar sort.—Une alarme; on bat la retraite derrière le théâtre.)

(Rentre Edgar.)

EDGAR.

Fuis, vieillard; donne-moi ta main, fuyons : le roi Lear a perdu la bataille; lui et sa fille sont prisonniers : donne-moi la main et marchons.

LE COMTE DE GLOCESTER.

N'allons pas plus loin, seigneur, on peut mourir ici, comme ailleurs.

EDGAR.

Quoi! toujours ces sinistres pensées? Il faut que l'homme se résigne à sortir de ce monde, comme il lui a fallu souffrir d'y être introduit. C'est au temps à mûrir les événemens. Avançons.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Et ce que tu dis est raisonnable aussi.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Entrent EDMOND triomphant, avec des bannières et des tambours; LEAR et CORDELIA prisonniers, des SOLDATS, et un CAPITAINE.

EDMOND.

Que quelques officiers les emmènent; qu'on les garde avec soin jusqu'au moment où ceux à qui il appartient de disposer de leur sort déclareront leurs volontés.

CORDELIA.

Nous ne sommes pas les premiers qui, avec les intentions les plus innocentes, et voulant faire le bien, soyons tombés dans les derniers malheurs. O roi persécuté par l'infortune, c'est votre sort seul qui m'afflige! Sans vous, je braverais aisément toutes les fureurs de la perfide fortune. — Ne verrons-nous point, vous, vos filles, et moi, mes sœurs?

LEAR.

Non, non, non, viens; allons à la prison, nous y chanterons tous deux comme les oiseaux captifs dans leur cage. Quand tu me demanderas ma bénédiction, je te demanderai pardon à genoux : nous vivrons ainsi tous deux ensemble, en priant le ciel, en chantant; nous charmerons nos momens en contant de vieilles histoires, et nous folâtrerons comme les papillons dorés. Nous entendrons de pauvres malheureux artisans s'entretenir des nouvelles de la cour, et nous jaserons politique avec eux; quel est celui qui gagne, celui qui perd; qui monte à la faveur ou tombe dans la disgrace, et nous nous chargerons d'expliquer les matières les plus mystérieuses, comme si nous étions les espions placés pour veiller sur les actions des dieux. Enfermés dans les murs de notre prison, nous verrons les systèmes et les sectes des grands philosophes passer et se pousser l'un l'autre, comme les flots pressés sous l'influence de la lune.

EDMOND.

Qu'on les emmène hors d'ici.

LEAR.

Ma Cordelia, les dieux eux-mêmes jettent de l'encens sur le sacrifice de pareilles victimes. —

Si quelqu'un entreprend de nous séparer, il faudra qu'il apporte du ciel un brandon de feu, pour nous embraser ensemble. Essuie tes yeux, ma fille; la peste les dévorera tous avant qu'ils nous fassent verser une larme ; nous les verrons périr de famine. Viens.

(Lear et Cordelia sortent accompagnés de gardes.)

EDMOND.

Capitaine, un mot. Prends cet écrit ; suis-les à la prison. Je t'ai élevé à ton poste. Si tu es fidèle à l'ordre que je te donne ici, tu t'ouvres le chemin à une brillante fortune. Apprends que les hommes sont ce qu'est le temps. La pitié ne convient point à l'épée d'un soldat. L'acte important dont je te charge ne subira aucune recherche. Ou jure de l'exécuter, ou cherche d'autres moyens de fortune.

LE CAPITAINE.

Je le ferai, monseigneur.

EDMOND.

Va t'y disposer ; et quand tu l'auras accompli, compte-toi heureux du moment que tu m'en informeras par une lettre. Songes-y bien : c'est dans l'instant même..... Et suis en tout le plan d'exécution que je te remets tracé dans cet écrit.

LE CAPITAINE.

Je ne puis pas tirer une charrette, ni manger de l'avoine ; mais tout ce qui est l'ouvrage d'un homme, je le ferai (1).

(Il sort.)

(Fanfares. Entrent Edmond, le duc d'Albanie, Goneril, Regan, et des soldats.)

LE DUC D'ALBANIE.

Seigneur, vous avez signalé votre courage aujourd'hui, et la fortune a conduit vos pas à la victoire. Vous tenez captives les personnes qui vous ont opposé leurs efforts dans cette journée. Je vous les demande, pour disposer d'elles selon le parti que nous prescriront l'intérêt de notre sûreté et le sort qui leur est dû.

EDMOND.

J'ai cru à propos d'envoyer ce vieux et misérable roi dans une prison et de l'y faire garder. Son âge, et plus encore son nom, ont assez d'autorité pour attirer les cœurs du peuple dans son parti, et lui faire tourner contre nous, ses maîtres, les lances que nous l'avons forcé de porter pour notre service. J'ai envoyé la reine avec lui, déterminé par les mêmes motifs. Demain ou dans quelques jours, ils seront prêts à paraître dans le lieu où vous assemblerez votre conseil. En ce moment, nous sommes couverts de sueur et de sang ; l'ami a perdu son ami, et les guerres les plus courtes sont, dans la chaleur des esprits, maudites par ceux qui en ressentent les maux. Le procès de Cordelia et de son père demande, pour être jugé, un lieu plus commode qu'un camp.

LE DUC D'ALBANIE.

Avec votre permission, Edmond, je ne vous regarde ici que comme un officier subalterne, et non pas comme mon frère.

REGAN.

Eh bien ! c'est un titre dont il me plaît de le gratifier. Il me semble qu'avant de vous avancer si loin, vous auriez dû me demander mon avis. Il a conduit nos troupes ; il a été revêtu de mon autorité ; il a représenté ma personne, et cet honneur est assez grand pour qu'Edmond puisse prétendre au titre de votre frère.

GONERIL.

Ne vous échauffez pas tant : c'est par son propre mérite qu'il s'élève lui-même, beaucoup plus que par vos faveurs.

REGAN.

Investi de mes droits par moi-même, il peut marcher l'égal du plus illustre de l'armée.

LE DUC D'ALBANIE.

Ce serait tout au plus s'il était votre époux.

REGAN.

Badinage est souvent prophétie.

GONERIL.

Holà, holà ! l'œil qui vous a fait voir cet avenir était louche, et voyait de travers.

REGAN.

Madame, je ne me sens pas bien ; autrement je vous répondrais dans toute l'indignation dont mon cœur est plein. — Général, prends mes soldats, prisonniers, patrimoine ; dispose d'eux, de moi-même, tout est à toi. J'atteste l'univers que, dès ce moment, je te crée ici mon époux et mon maître.

GONERIL.

Prétendez-vous jouir de sa personne?

LE DUC D'ALBANIE.

Cela ne dépend pas tout à fait de votre bon plaisir.

EDMOND.

Ni du tien, seigneur.

(1) Cette réplique a été passée par Letourneur.

LE DUC D'ALBANIE.

Demi-noble, du mien?

REGAN.

Que le tambour batte et annonce publiquement que mes droits sont les tiens.

LE DUC D'ALBANIE.

Attendez encore : écoutez mes raisons. — Edmond, je t'accuse ici de trahison capitale, et en même temps ce serpent doré (montrant Goneril). — Quant à vos prétentions, ma sœur, je m'y oppose, et par intérêt pour mon épouse. Elle est secrètement engagée à ce seigneur; et moi, qui suis son mari, je m'oppose aux nœuds que vous voulez former. Épousez ailleurs : madame lui est promise.

GONERIL.

C'est une farce que vous jouez!

LE DUC D'ALBANIE.

Tu es armé, Glocester; que la trompette sonne; et si personne ne paraît pour prouver contre toi tes trahisons accumulées, manifestes, abominables, voilà mon gage. Avant que je prenne la moindre nourriture, je veux prouver, en te perçant le cœur, que tu es tout ce que je viens de publier à haute voix.

REGAN.

Oh! je me sens mal, très mal.

GONERIL à part.

Si cela n'était pas, je ne me fierais plus jamais au poison.

EDMOND.

Voilà mon gage pour te répondre. Quiconque dans l'univers ose m'appeler traître, est un lâche imposteur. Appelle tes hérauts; et quiconque s'avancera, je soutiendrai contre lui, contre toi, contre tout autre, mon honneur et ma foi.

LE DUC D'ALBANIE.

Holà, un héraut!

EDMOND.

Un héraut! Holà, un héraut!

(Entre un héraut.)

LE DUC D'ALBANIE.

N'attends rien que de ton courage; car tous tes soldats, levés en mon nom, ont reçu de moi leur congé.

REGAN.

Mon mal augmente.

LE DUC D'ALBANIE.

Elle n'est pas bien, conduisez-la dans ma tente. (Regan sort soutenue.) — Approche, héraut, que la trompette sonne; et lis cet écrit à haute voix.

UN CAPITAINE.

Sonne, trompette.

LE HÉRAUT lit:

« S'il est dans l'armée quelque homme du rang
» et de la qualité convenables, qui veuille soute-
» nir qu'Edmond, soi-disant comte de Glocester,
» est un traître, qu'il paraisse au troisième ban
» de la trompette : Edmond est prêt à répondre. »

(Premier ban de la trompette.)

LE HÉRAUT.

Encore une fois.

(Deuxième ban.)

Encore une fois.

(Troisième ban.)

Encore une fois.

(Une autre trompette répond de l'intérieur du théâtre : Edgar entre armé.)

LE DUC D'ALBANIE.

Demande-lui quel est son dessein, et pourquoi il paraît au son de la trompette.

LE HÉRAUT.

Qui êtes-vous? Pourquoi répondez-vous à cet appel? Vos qualités, votre nom?

EDGAR.

Je l'ai perdu, mon nom : la dent aiguë et furieuse de la trahison me l'a dévoré; cependant je suis aussi noble que l'adversaire que je viens combattre.

LE DUC D'ALBANIE.

Quel est cet adversaire?

EDGAR.

Où est celui qui parle pour Edmond, comte de Glocester?

EDMOND.

Lui-même! Qu'as-tu à lui dire?

EDGAR.

Tire ton épée; si mon langage offense un cœur noble, ton bras peut te faire justice. Voilà mon épée nue. — Vois quels sont les priviléges de mes honneurs, mon serment et ma profession publique. Je proteste, malgré ta force, ta jeunesse et ton rang, en dépit de ton épée victorieuse, et au milieu de ta nouvelle prospérité; en dépit de ton courage et de ton cœur; je proteste encore une fois que tu n'es qu'un traître, parjure envers les dieux, envers ton frère, envers ton père; un

conspirateur contre les jours de cet illustre prince. Je te le redis : depuis le sommet de ta tête jusqu'à la plante de tes pieds et la poussière que foulent tes pas, tu n'es qu'un traître infâme et venimeux. Dis *non*, cette épée, ce bras et tout mon courage, vont prouver sur ton cœur, à qui s'adresse mon accusation, que tu mens.

EDMOND.

Dans la règle, je devrais te demander ton nom; mais puisque ton œil si fier et martial annonce de la naissance, je veux bien mépriser et fouler aux pieds une formalité que prescrivent ma sûreté et la délicatesse des lois de la chevalerie. — Je repousse et renvoie sur ta tête cette accusation de trahison. Ton sang versé par mon épée va expier ton mensonge infernal. — Déjà nos glaives brillent et se froissent légèrement. — Sonnez, trompettes.

(Alarme. Ils se battent; Edmond tombe.)

LE DUC D'ALBANIE.

Oh! sauvez-le, sauvez-le!

GONERIL.

C'est un complot. Glocester, par les lois de la guerre, tu n'étais pas obligé de répondre à un adversaire inconnu; tu n'es pas vaincu, tu es déçu, tu es indignement trompé.

LE DUC D'ALBANIE.

Dame, n'ouvrez pas la bouche, ou je vous la ferme avec ce papier. — Tenez, monsieur. — Et toi, la plus méchante des créatures, lis tes horreurs; — ne le déchirez pas, madame : je vois que vous le connaissez.

(Il donne la lettre à Edmond.)

GONERIL.

Eh bien! quand je le reconnaîtrais! les lois sont à moi, et non pas à toi. Qui a le droit de m'accuser?

LE DUC D'ALBANIE.

Monstre! connais-tu cet écrit?

GONERIL.

Ne me demande pas ce que je connais.

(Elle sort.)

LE DUC D'ALBANIE.

Suivez-la; elle est dans le désespoir; veillez sur elle.

EDMOND.

Tout ce que vous m'avez imputé, je l'ai fait; et plus encore. — Le temps dévoilera tout à la lumière. — Ce sont des choses passées..... et moi aussi. — Mais qui es-tu, toi, à qui la fortune accorde cet avantage sur moi? Si tu es noble, je te pardonne.

EDGAR.

Je ne veux pas être moins généreux que toi. Mon sang n'est pas moins illustre que le tien, Edmond; et s'il l'est davantage, ton injustice n'en fut que plus grande. Mon nom est Edgar; je suis le fils de ton père. Les dieux sont justes; ils font de nos vices chéris la verge dont ils nous châtient; le crime ténébreux qui te donna le jour a coûté les yeux à ton malheureux père.

EDMOND.

Tu as dit la vérité; je la reconnais; la roue du sort a achevé son tour, et me voici!

LE DUC D'ALBANIE.

Je l'avais bien jugé, que ton extérieur annonçait un sang royal. — Que je t'embrasse. Oh! que le chagrin brise mon cœur, si je vous ai jamais haïs, toi et ton père.

EDGAR.

Digne prince, je le sais.

LE DUC D'ALBANIE.

Où vous êtes-vous caché? Comment avez-vous connu les malheurs de votre père?

EDGAR.

En le secourant, seigneur. Écoutez un court récit; et quand j'aurai fini..... puisse la douleur trancher mes jours! — Pour échapper à la sanglante proscription qui menaçait ma tête de si près (ô amour de la vie, est-il possible que nous consentions à supporter à chaque instant toutes les angoisses de la mort, plutôt que de mourir une fois!), je me suis avisé de me déguiser sous les haillons d'un mendiant, et j'ai paru sous l'extérieur le plus abject. C'est dans ce travestissement que j'ai rencontré mon père; ses plaies saignaient encore; ses précieuses prunelles venaient d'être inhumainement arrachées. Je suis devenu son guide. J'ai mendié pour lui. J'ai tant fait que je l'ai sauvé du désespoir. Jamais, et j'ai eu tort! je ne me suis découvert à lui. Ce n'est que depuis une demi-heure qu'il me connaît, lorsque je me suis armé, non pas dans la certitude, mais dans l'espérance de cette victoire. Je lui ai demandé sa bénédiction; et depuis le commencement jusqu'à la fin, je lui ai raconté ma vie errante. Mais hélas! son cœur était trop faible pour supporter les transports contraires de la tristesse et de la joie; pressé entre le choc de ces deux passions extrêmes, et gonflé de chagrins, son cœur s'est rompu, le sourire sur ses lèvres.

EDMOND.

Votre récit m'a touché; et peut-être produira-t-il quelque bien. Parlez encore; vous avez l'air d'avoir quelque chose de plus à nous apprendre.

LE DUC D'ALBANIE.

Ah! si vous avez encore quelque récit plus déchirant que le premier, arrêtez : pour avoir entendu celui-ci, je me sens déjà près de mourir.

EDGAR.

J'en ai dit assez pour qu'on me crût au comble des maux. Mais il est des hommes qui aiment à voir croître les douleurs d'autrui, qui ne se rassasient point de malheurs, et qui veulent qu'on en ajoute jusqu'à ce qu'ils voient le fond de l'abîme de la misère humaine. — Comme j'exhalais ma douleur par des cris, survient un homme qui m'avait vu jadis dans mon état de misère et d'opprobre, et qui fuyait alors mon odieuse société ; mais depuis, venant à reconnaître quel était celui qui avait supporté ces horreurs, il s'élance à mon cou, me serre dans ses bras, et pousse des hurlemens à ébranler la voûte des cieux ; puis il se précipite sur le corps de mon père, et me raconte de Lear et de lui-même la plus tragique histoire que jamais l'oreille de l'homme ait entendue. Sa douleur croissait avec son récit, au point que les ressorts de la vie commençaient à se rompre...— La trompette a sonné pour la seconde fois. Je l'ai laissé dans cet état d'angoisses entre la vie et la mort.

LE DUC D'ALBANIE.

Eh! qui était cet homme?

EDGAR.

Kent, seigneur, le brave Kent, Kent proscrit, et qui, déguisé, avait suivi les pas du roi, son ennemi, et s'était soumis auprès de lui à un service qu'un esclave eût dédaigné.

(Entre précipitamment un gentilhomme, un poignard sanglant à la main.)

LE GENTILHOMME.

Au secours, au secours.

EDGAR.

Et de qui?

LE DUC D'ALBANIE.

Ami, parle.

EDGAR.

Que veut dire ce poignard sanglant?

LE GENTILHOMME.

Il est chaud encore; il est fumant; il sort du cœur..... Ah! elle est morte.

LE DUC D'ALBANIE.

Qui? morte? parle.

LE GENTILHOMME.

Votre épouse, seigneur, votre épouse; et Regan, sa sœur, vient aussi d'expirer empoisonnée par elle. Cet aveu, je l'ai entendu de la propre bouche de Goneril.

EDMOND.

J'étais engagé à l'une et à l'autre; maintenant nous voilà mariés tous trois.

LE DUC D'ALBANIE.

Qu'on apporte leurs corps, vivans ou morts. (On apporte les corps de Goneril et de Regan.) — Ce jugement du ciel nous épouvante, mais sans nous inspirer aucun sentiment de pitié.

EDGAR.

Voici le comte de Kent, seigneur.

LE DUC D'ALBANIE.

Oh! est-ce là lui? Les circonstances ne permettent pas les formalités d'usage.

LE COMTE DE KENT.

Je viens faire mes derniers adieux à mon roi. N'est-il pas ici?

LE DUC D'ALBANIE.

Oh! le plus important a été oublié de nous. Parle, Edmond, où est le roi, où est Cordelia? — Vois-tu ce spectacle, comte?

LE COMTE DE KENT.

Hélas! et la cause?

EDMOND.

Eh bien! c'est qu'Edmond était aimé. L'une a empoisonné l'autre par amour pour moi, et s'est poignardée après.

LE DUC D'ALBANIE.

C'est la vérité. Couvrez leurs visages.

EDMOND.

Je regrette la vie. En dépit de ma propre nature, je veux faire le bien une fois. Envoyez promptement, ne perdez pas un instant; envoyez au château : un billet écrit par moi va causer la mort de Lear et de Cordelia; pressez les momens.

LE DUC D'ALBANIE.

Courez, courez; courez : hâtez-vous.

EDGAR.

Et à qui s'adresser? Qui as-tu chargé de la commission? Envoie-lui donc quelque signe que l'ordre est révoqué.

EDMOND.

Bien pensé. Prends mon épée ; remets-la au capitaine.

EDGAR.

Sur ta vie, hâte-toi.

(Sort le messager.)

EDMOND.

Il est chargé par ton épouse et par moi d'étrangler Cordelia dans la prison, et d'accuser de sa mort son propre désespoir.

LE DUC D'ALBANIE.

Que les dieux la sauvent ! — Emportez-le pour quelque temps.

(On emporte Edmond. Entre Lear, tenant Cordelia morte dans ses bras.)

LEAR.

Hélas ! hélas ! hélas ! Vos cœurs sont-ils de marbre et vos yeux de fer ? Si j'avais vos voix, je briserais de mes cris la voûte du firmament. Je l'ai perdue pour jamais ! — Oh, je sais distinguer si un homme est vivant ou s'il est mort. — Elle est insensible comme la terre. — Donnez-moi un miroir : ah ! si son haleine en ternit la surface, elle vit encore.

LE COMTE DE KENT.

Était-ce là l'issue promise à notre espoir ?

EDGAR.

Ou l'image de cette horreur ?

LE DUC D'ALBANIE.

Tombe et cesse (1).

LEAR.

Cette plume s'agite ; ah ! elle vit. — Oh ! si elle vit, ce bonheur expie tous les chagrins que j'ai jamais sentis !

LE COMTE DE KENT, à genoux.

O mon bon maître !

LEAR.

Éloigne-toi, je te prie.

EDGAR.

C'est le noble Kent, votre ami.

LEAR.

Malédiction sur vous ! vous êtes tous des traîtres, des assassins. Je l'aurais pu sauver ; maintenant elle est perdue pour moi pour jamais. — Cordelia, Cordelia, attends un moment. — Ah ! que dis-tu ? — Sa voix était si douce, si gracieuse, si modeste ; toutes les qualités d'une femme accomplie, elle les possédait. — J'ai tué l'esclave qui t'a ôté la vie.

LE GENTILHOMME.

Cela est vrai, messeigneurs, il l'a fait.

LEAR.

N'est-ce pas, ami ? J'ai vu le jour où je les aurais fait tomber tous sous ma bonne épée. Je suis vieux à présent, et tous ces malheurs achèvent de m'accabler. Qui êtes-vous ? Mes yeux ne sont pas des meilleurs ; je vous le dis franchement.

LE COMTE DE KENT.

Si la fortune se vante d'avoir épuisé ses faveurs et sa haine sur deux hommes, vous en avez un ici sous les yeux.

LEAR.

N'êtes-vous pas le comte de Kent ?

LE COMTE DE KENT.

Oui, seigneur, votre fidèle Kent. Où est votre serviteur Caïus ?

LEAR.

Oh ! c'était un bon enfant, je peux vous l'assurer ; il sait défendre son maître et frapper un coup bien preste. Oui, il est mort, et en poussière sous la terre.

LE COMTE DE KENT.

Non, mon bon maître. C'est moi-même.

LEAR.

Je vais m'en assurer tout à l'heure.

LE COMTE DE KENT.

C'est moi qui, depuis le commencement de vos malheurs, ai suivi vos tristes pas.

LEAR.

Soyez donc le bien-venu.

LE COMTE DE KENT.

Ce n'était pas un autre que moi. — Tout est ici dans le deuil et la désolation, tout présente l'image de la mort : vos filles aînées se sont détruites elles-mêmes, elles sont mortes dans le désespoir.

LEAR.

Oui, je le crois.

LE DUC D'ALBANIE.

Il ne sait pas bien ce qu'il dit, et c'est en vain que nous nous offrons à ses yeux.

EDGAR.

Oh ! très inutilement.

(Entre un messager.)

LE MESSAGER.

Monseigneur, Edmond est mort.

(1) Ces deux paragraphes ont été passés par Letourneur.

LE DUC D'ALBANIE.

Bagatelle. — Vous, seigneurs et nobles amis, écoutez nos intentions. Tout ce qui sera en notre pouvoir pour réparer ce grand désastre, nous le ferons. Tant que vivra le vieux roi, je lui remettrai l'absolu pouvoir. Vous, Edgar, je vous rends tous vos droits, et j'y ajouterai les graces et les honneurs nouveaux que vous avez plus que mérités. Tous nos amis recevront la récompense de leurs vertus, et nos ennemis boiront la coupe amère qui est due à leur méchanceté. — Oh! voyez, voyez!

LEAR.

Mon pauvre serviteur aussi étranglé! Non, non, plus de vie. Quoi! le plus vil reptile de nos foyers goûte la vie, et toi, tu ne vivras plus, tu ne viendras plus jamais, jamais, jamais?...— Défaites ce nœud, de grace.— Je vous remercie. — Voyez-le, voyez-la, voyez ses lèvres; regardez, regardez.

(Il meurt.)

EDGAR.

Il s'évanouit... Monseigneur, monseigneur!...

LE COMTE DE KENT.

Brise-toi, ô mon cœur; je t'en conjure, brise-toi.

EDGAR.

Seigneur, ouvrez les yeux.

LE COMTE DE KENT.

Ah! ne troublez pas son ombre, laissez-le mourir en paix. C'est le haïr, que de vouloir le tenir plus long-temps sur la roue cruelle de la vie.

EDGAR.

En effet, il est éteint.

LE COMTE DE KENT.

Je m'étonne qu'il ait pu souffrir si long-temps. Il ne faisait plus qu'usurper la vie; chaque jour qu'il vivait encore, il le volait à la mort.

LE DUC D'ALBANIE.

Emportez ces corps de ces lieux : le malheur commun est l'objet qui réclame mes soins. (A Edgar et au comte de Kent.) — Vous, amis de mon cœur, réglez tous deux ces états, et soyez les restaurateurs de ce royaume ensanglanté.

LE COMTE DE KENT.

J'ai un voyage à faire dans peu, seigneur; mon maître m'appelle, je ne puis refuser de le suivre.

LE DUC D'ALBANIE.

Il faut céder, malgré nous, à la nécessité de ces temps désastreux. Épanchons les sentimens de notre cœur, sans nous permettre ni murmure ni réflexions amères. Le plus vieux de nous était celui qui a le plus souffert. Nous qui sommes jeunes, nous ne verrons jamais tant de maux, ni tant de jours.

(Ils sortent au son d'une musique funèbre.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

COMME VOUS L'AIMEZ.

PERSONNAGES.

LE DUC.
FRÉDÉRIC, frère du duc, et usurpateur.
AMIENS, JAQUES, } seigneurs qui ont suivi le duc dans son exil.
LE BEAU, courtisan à la suite de Frédéric.
OLIVIER, fils aîné du chevalier Rowland de Boys.
JAQUES, ORLANDO, } jeunes frères d'Olivier.
ADAM, vieux domestique du chevalier Rowland de Boys.
TOUCHSTONE, paysan bouffon.
CORIN, SILVIUS, } bergers.
WILLIAM, amoureux d'Audrey.
Sir OLIVIER MAR-TEXT, curé de village.
CHARLES, lutteur du duc Frédéric l'usurpateur.
DENNIS, domestique d'Olivier.
ROSALINDE, fille du duc.
CÉLIE, fille de Frédéric.
PHÉBÉ, bergère.
AUDREY, jeune villageoise.
Un PERSONNAGE représentant l'Hymen.
SEIGNEURS à la suite des deux ducs, avec des PAGES, des GARDES-FORÊTS et autres suivans.

La scène est d'abord dans le voisinage de la maison d'Olivier, et ensuite en partie à la cour du duc, et en partie dans la forêt des Ardennes.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE VERGER D'OLIVIER.

Entrent ORLANDO et ADAM.

ORLANDO.

Je me le rappelle bien, Adam; voilà l'héritage que m'a laissé mon père, une misérable somme de mille écus dans son testament; et, comme vous dites, il a chargé mon frère, sous peine de sa malédiction, de me donner une éducation convenable; et voilà la cause de mes chagrins. Ce fidèle exécuteur des volontés d'un père entretient mon frère Jaques aux écoles, où la renommée vante ses merveilleux progrès; et moi, il me traite comme le dernier paysan; ou, pour mieux dire, il me tient à l'étable en bête brute, plutôt qu'il ne

m'élève en homme bien né. Car peut-on appeler éducation, pour un gentilhomme de ma naissance, un traitement qui ne diffère nullement de la façon dont il nourrit ses bœufs dans ses étables? Ses chevaux sont mieux soignés; ils sont libéralement pourvus d'un excellent fourrage; on les dresse au manége, et pour cela, on gage des écuyers au plus haut prix; et moi, qui suis son frère, je ne gagne sous sa tutelle que de la croissance : espèce de bienfait que les animaux de sa basse-cour partagent avec moi. Et pour ce vil bien, ce néant qu'il me prodigue sans regret, sa conduite à mon égard me fait perdre le peu de dons et de biens réels que j'ai reçus de la nature. Il me fait manger avec ses valets, il m'interdit la place d'un frère, et il mine et détruit, autant qu'il est en lui, ma noblesse native, par cette brutale éducation. C'est là, cher Adam, c'est là ce qui me peine et m'afflige. Mais l'ame de mon père, que je crois sentir respirer dans mon sein, commence à se révolter contre cette ignoble servitude. Non, je ne l'endurerai pas plus long-temps, quoique, hélas! je ne connaisse pas encore d'expédient raisonnable et sûr pour m'y soustraire.

(Entre Olivier.)

ADAM.

Voilà votre frère, mon maître, qui vient.

ORLANDO.

Tiens-toi à l'écart, Adam, et tu entendras comme il va me gourmander.

OLIVIER.

Eh bien, monsieur, que faites-vous ici?

ORLANDO.

Rien : on ne m'apprend point à faire aucune chose.

OLIVIER.

Quel ouvrage gâtez-vous donc, monsieur?

ORLANDO.

Vraiment, monsieur, je vous aide à gâter celui que Dieu a fait, votre pauvre et misérable frère, par une oisiveté funeste.

OLIVIER.

Que diable, monsieur! occupez-vous mieux, et en attendant contentez-vous d'être un zéro en chiffre.

ORLANDO.

Irai-je garder vos pourceaux et manger du gland avec eux? Quelle portion de patrimoine ai-je follement dépensée, pour me voir réduit dans une telle détresse?

OLIVIER.

Savez-vous où vous êtes, monsieur?

ORLANDO.

Oh! très bien, monsieur! Je suis ici dans votre verger.

OLIVIER.

Savez-vous devant qui vous êtes, monsieur?

ORLANDO.

Oui; je le sais mieux que celui devant qui je suis ne sait me connaître. Je sais que vous êtes mon frère aîné; et, selon les droits du sang, vous devriez me connaître sous ce rapport. La coutume des nations veut que vous soyez plus que moi, parce que vous êtes né avant moi; mais cette coutume n'a pas le pouvoir de dénaturer le sang dont je suis formé, y eût-il vingt frères entre nous. Je tiens autant de mon père que vous pouvez en tenir; j'avoue cependant, qu'étant venu avant moi, vous vous êtes trouvé plus près de sa fortune.

OLIVIER.

Que dites-vous, enfant?

ORLANDO.

Allons, allons, frère aîné, quant à cela vous êtes trop jeune.

OLIVIER.

Comment, misérable (1), tu veux, je crois, mettre la main sur moi?

ORLANDO.

Je ne suis point un misérable; je suis le plus jeune des fils du chevalier Rowland de Boys; il était mon père; et celui qui dit qu'un tel père engendra des misérables, est lui-même trois fois un vil misérable. — Si tu n'étais pas mon frère, je ne détacherais pas cette main de ta gorge, que l'autre main ne t'eût arraché la langue, pour avoir osé parler ainsi; tu t'es insulté toi-même.

ADAM.

Mes chers maîtres, contenez-vous : au nom du souvenir de votre père, soyez unis.

OLIVIER.

Lâche-moi, te dis-je.

ORLANDO.

Je ne te lâcherai que quand il me plaira. — Il faut que vous m'écoutiez. Mon père vous a chargé, par son testament, de me donner une bonne édu-

(1) *Vilain*, coquin, et homme de basse extraction, manant, homme de la campagne (*villanus*). Chacun des frères donne à ce mot un sens différent.

cation, et vous m'avez élevé comme un paysan, en cherchant à étouffer, à éloigner de moi toutes les qualités d'un gentilhomme. Je sens l'ame et la noblesse de mon père croître dans mon sein, et je ne souffrirai pas plus long-temps votre injustice : procurez-moi donc les exercices qui conviennent à un gentilhomme, ou bien donnez-moi le chétif lot que mon père m'a laissé par son testament, et avec cela j'irai chercher fortune.

OLIVIER.

Que prétends-tu faire avec ce lot? Mendier, sans doute, après que tu l'auras dépensé? Allons, soit, monsieur; venez, entrez. Je ne veux plus être chargé de vous : vous aurez une partie de ce que vous demandez. Laissez-moi aller, je vous prie.

ORLANDO.

Je ne veux point vous offenser au delà de ce que mon intérêt exige.

OLIVIER.

Retire-toi avec lui, toi, vieux chien.

ADAM.

Vieux chien! c'est donc là ma récompense? — Vous avez bien raison, car j'ai perdu mes dents à votre service. Dieu soit avec l'ame de mon vieux maître! Il ne m'aurait jamais outragé d'une semblable épithète.

(Orlando et Adam sortent.)

OLIVIER.

Oui, en est-il ainsi? Commencez-vous à prendre un ton? J'abaisserai votre insolence, et encore je ne vous donnerai pas les mille écus; non. — Holà! Dennis!

(Entre Dennis.)

DENNIS.

Monsieur m'appelle-t-il?

OLIVIER.

Charles, le lutteur du duc, n'est-il pas venu ici pour me parler?

DENNIS.

Oui, monsieur, il est ici, et il demande même, avec importunité, à être introduit auprès de vous.

OLIVIER.

Fais-le entrer. (Dennis sort.) Ce sera un excellent moyen; c'est demain que la lutte doit se faire.

(Entre Charles.)

CHARLES.

Je souhaite le bonjour à votre seigneurie.

OLIVIER.

Mon bon monsieur Charles, quelles nouvelles toutes neuves y a-t-il à la nouvelle cour?

CHARLES.

Il n'y a que de vieilles nouvelles à la cour, monsieur; c'est-à-dire que le vieux duc est banni par son jeune frère le nouveau duc, et trois ou quatre seigneurs qui lui sont attachés se sont exilés volontairement avec lui; leurs terres et leurs revenus augmentent ceux du nouveau duc ; c'est ce qui fait qu'il consent volontiers qu'ils aillent où ils voudront.

OLIVIER.

Savez-vous si Rosalinde, la fille du vieux duc, est bannie avec son père?

CHARLES.

Oh! non, monsieur; car sa cousine, la fille du nouveau duc, l'aime à un tel point (ayant été élevées ensemble depuis le berceau), qu'elle l'aurait suivie dans son exil, ou serait morte de douleur si elle n'avait pu la suivre. Elle est à la cour, où son oncle l'aime autant que sa propre fille, et jamais deux jeunes dames ne s'aimèrent comme elles s'aiment.

OLIVIER.

Quel est le lieu où le vieux duc doit résider?

CHARLES.

On dit qu'il est déjà dans la forêt des Ardennes, et qu'il a avec lui plusieurs seigneurs des plus gais; qu'ils vivent dans cet endroit comme le vieux Robin Hood d'Angleterre : on assure en outre que plusieurs jeunes gentilshommes se rendent tous les jours par troupes auprès de lui, et qu'ils passent les jours doucement et sans soucis, comme on faisait dans le siècle d'or.

OLIVIER.

Ne devez-vous pas lutter demain devant le nouveau duc?

CHARLES.

Oui, vraiment, monsieur, et je viens vous faire part d'une chose. On m'a donné secrètement à entendre, monsieur, que votre jeune frère Orlando avait envie de venir déguisé s'essayer contre moi. Demain, monsieur, je lutte pour soutenir ma réputation, et celui qui m'échappera sans avoir quelque membre cassé, devra être fort content de lui. Votre frère est jeune et délicat, et je ne voudrais pas, par considération pour vous, lui faire aucun mal; ce que je serai cependant forcé de faire, pour ne point compromettre mon honneur,

s'il entre en lice avec moi. Ainsi, l'amour que j'ai pour vous m'engage à vous en prévenir, afin que vous tâchiez de le dissuader de son projet, ou que vous consentiez à supporter de bonne grace le malheur auquel il se sera exposé lui-même; il l'aura cherché, et tout à fait contre mon inclination.

OLIVIER.

Je te remercie, Charles, de l'amitié que tu as pour moi, et tu verras que je t'en prouverai ma reconnaissance. J'avais déjà été averti du dessein de mon frère, et sous main j'ai fait l'impossible pour le faire renoncer à cette idée; mais il est déterminé. Je te dirai, mon cher Charles, que c'est le jeune homme le plus mutin, le plus entêté qu'il y ait en France, rempli d'ambition, jaloux à l'excès des talens des autres; un traître, qui a la lâcheté de tramer des complots contre moi-même, qui suis son propre frère. Ainsi, agis à ton gré; j'aimerais autant que tu lui brisasses un bras qu'un doigt, et tu feras bien d'y prendre garde; car si tu ne lui fais qu'une légère contusion, ou s'il ne t'a pas porté lui-même quelque coup bien meurtrier, il cherchera à t'empoisonner, il te fera tomber dans quelque piége funeste, et il ne te quittera point qu'il ne t'ait fait perdre la vie d'une façon ou d'une autre, trahison ou violence; car je t'assure, et je ne saurais presque te le dire sans pleurer, qu'il n'y a pas un être dans le monde qui, si jeune encore, soit aussi méchant, aussi pervers qu'il l'est. Je ne te parle de lui qu'avec la réserve d'un frère; mais si je te le dépeignais en détail tel qu'il est, je serais forcé de rougir et de pleurer, et toi tu pâlirais d'effroi.

CHARLES.

Je m'applaudis bien d'être venu vous trouver. S'il vient demain, je lui donnerai son compte: s'il est jamais en état d'aller seul, après s'être essayé contre moi, de ma vie je ne lutterai pour le prix: ainsi, Dieu vous ait en sa garde!

(Il sort.)

OLIVIER.

Adieu, bon Charles.—A présent, il me faut exciter mon jeune athlète; j'espère m'en voir bientôt débarrassé; et sur mon ame, je ne sais cependant pas encore pourquoi je ne hais rien plus que lui, car il a le cœur noble, il est instruit sans avoir jamais été aux écoles, parlant bien et avec noblesse; il est aimé des personnes de toutes classes jusqu'à l'adoration, chéri de tout le monde et surtout de mes propres gens, qui le connaissent mieux que personne, en sorte que moi j'en suis méprisé. Mais cela ne durera pas: le lutteur va y mettre bon ordre. Je n'ai plus rien à faire qu'à exciter le jeune homme à concourir pour la lutte, et j'y vais de ce pas.

(Il sort.)

SCÈNE II.

PLAINE DEVANT LE PALAIS DU DUC.

Entrent ROSALINDE et CÉLIE.

CÉLIE.

Je t'en conjure, Rosalinde, ma charmante cousine; de grace, sois plus gaie.

ROSALINDE.

Je te proteste, chère Célie, que je montre avec effort bien plus de gaîté que je n'en ai dans l'âme; et tu veux que j'en montre encore davantage? Si tu ne peux m'apprendre à oublier un père banni, renonce à vouloir m'apprendre à ressentir une grande joie.

CÉLIE.

Ah! je vois bien que tu ne m'aimes pas aussi tendrement que je t'aime; car si mon oncle, ton père, au lieu d'être banni, avait au contraire banni ton oncle, le duc mon père, et que tu fusses toujours restée avec moi, mon amitié pour toi m'aurait enseigné à prendre ton père pour le mien; et tu en ferais autant si la force de ton amitié égalait celle de la mienne.

ROSALINDE.

Eh bien! je veux tâcher d'oublier mon sort et ma situation, pour me réjouir de la tienne.

CÉLIE.

Tu sais que mon père n'a que moi d'enfant, et qu'il n'y a pas d'apparence qu'il en ait jamais d'autre; et je te l'assure, à sa mort tu seras son héritière: tout ce qu'il a enlevé de force à ton père, mon amitié te le rendra; sur mon honneur je le ferai; et que je devienne un monstre quand il m'arrivera d'enfreindre ce serment! Ainsi, ma charmante Rose, ma chère Rose, sois donc plus gaie.

ROSALINDE.

Je le serai désormais, cousine; je veux songer à imaginer quelque amusement. Voyons, que penses-tu de l'amour?

CÉLIE.

Oh ! ma chère, je t'en prie, fais de l'amour un amusement; mais ne te passionne sérieusement pour aucun homme, et ne t'engage pas si avant dans cet amusement, que tu ne puisses t'en retirer innocente et pure sans avoir à rougir.

ROSALINDE.

Eh bien ! à quoi donc nous amuserons-nous?

CÉLIE.

Asseyons-nous et moquons-nous de cette belle ménagère, dame Fortune, et de sa roue (1), et faisons-lui observer, à l'avenir, plus de justice dans le partage de ses dons.

ROSALINDE.

Je voudrais que cela fût en notre pouvoir; car ses bienfaits sont souvent bien mal placés, et la bonne aveugle dame fait de grandes méprises dans les dons qu'elle distribue aux femmes.

CÉLIE.

Oh ! cela est bien vrai; car à celles à qui elle accorde la beauté, rarement elle donne aussi la vertu; et celles qu'elle fait vertueuses, elle les partage ordinairement très mal en attraits.

ROSALINDE.

Mais, cousine, tu te trompes : tu donnes à la fortune ce qui n'appartient qu'à la nature. La fortune est la souveraine des dons de ce monde; mais elle ne peut rien sur les traits naturels.

(Entre Touchstone le bouffon.)

CÉLIE.

Je me trompe, dis-tu, chère Rosalinde? Quoi! lorsque la nature a formé une belle créature, la fortune ne peut-elle pas la faire tomber dans la flamme? Et tu vois aussi que, si la nature nous a donné de l'esprit pour railler la fortune, cette même fortune envoie cet imbécile pour nous interrompre dans l'entretien qui nous amuse.

ROSALINDE.

En vérité, la fortune joue là un trop vilain tour à la nature, en nous envoyant cet imbécile-né interrompre l'entretien dont notre esprit s'amusait.

CÉLIE.

Ce rustre nous aiguisera l'esprit (2); car toujours un sot servit de pierre à aiguiser à l'esprit. — Eh bien ! homme d'esprit, où allez-vous ?

TOUCHSTONE.

Maîtresse, il faut que vous veniez trouver votre père.

CÉLIE.

Vous a-t-on fait le messager ?

TOUCHSTONE.

Non, sur mon honneur; mais on m'a ordonné de venir vous chercher.

ROSALINDE.

Où avez-vous appris ce serment, nigaud ?

TOUCHSTONE.

D'un certain chevalier, qui jurait sur son honneur que les beignets étaient bons, et qui jurait encore sur son honneur que la moutarde ne valait rien ; moi, je soutiendrai que les beignets ne valaient rien, et que la moutarde était bonne, et cependant le chevalier ne faisait pas un faux serment.

CÉLIE.

Comment prouverez-vous cela, avec tout votre savoir ?

ROSALINDE.

Allons, voyons, déployez votre science.

TOUCHSTONE.

Avancez-vous toutes deux; prenez-vous le menton, et jurez par votre barbe que je suis un fripon.

CÉLIE.

Nous jurerions par nos barbes, si nous en avions, que tu en es un.

TOUCHSTONE.

Et moi, je jurerais par ma friponnerie, si j'en avais, que je suis un fripon; mais vous ne faites pas un faux serment en jurant par ce qui n'est pas; aussi le chevalier n'en fit-il pas un lorsqu'il jura par son honneur, car il n'en eut jamais; ou, s'il en avait eu, il l'avait perdu à force de faux sermens, long-temps avant qu'il vît ces beignets ou cette moutarde.

CÉLIE.

Dis-moi, je te prie, de quel chevalier veux-tu parler ?

TOUCHSTONE.

De cet homme que le vieux Frédéric, votre père, aime tant.

CÉLIE.

L'amitié de mon père suffit pour l'honorer. En

(1) L'on verra encore plus loin, dans *Antoine et Cléopâtre*, que Shakspeare donnait un rouet à la Fortune, et qu'il en faisait une ménagère.

(2) Célie et Rosalinde jouent sur le mot *Touchstone*, qui signifie *pierre à aiguiser*.

voilà assez, ne parle plus de lui; tu seras châtié un de ces jours pour ta calomnie.

TOUCHSTONE.

Cela prouve que c'est une grande pitié, que les fous ne puissent avoir la permission de parler avec bon sens des sottises que font les gens d'esprit.

CÉLIE.

Oh! tu dis bien vrai; car les gens d'esprit brillent singulièrement, en disant quelques folies, depuis que l'on a imposé silence au peu d'esprit que les fous peuvent avoir. — Voici *monsieur Le Beau*.

(Entre Le Beau.)

ROSALINDE.

Avec la bouche pleine de nouvelles.

CÉLIE.

Qu'il va dégorger sur nous, comme font les pigeons dans le bec de leurs petits.

ROSALINDE.

Nous allons être farcies de nouvelles.

CÉLIE.

Tant mieux, nous en serons de meilleure défaite au marché. — Bonjour, monsieur Le Beau; quelles nouvelles?

LE BEAU.

Belle princesse, vous avez perdu un grand plaisir.

CÉLIE.

Du plaisir! de quelle couleur?

LE BEAU.

De quelle couleur, madame? Que voulez-vous que je vous réponde à cette question?

ROSALINDE.

Au gré de votre esprit et du hasard.

TOUCHSTONE.

Ou comme le voudront les décrets de la destinée.

CÉLIE.

Très bien dit : voilà qui est maçonné avec une truelle (1).

TOUCHSTONE.

Si je ne garde pas mon rang (2)!....

ROSALINDE.

Tu perdras ton ancienne odeur.

(1) Grossièrement, expression proverbiale.
(2) *Rank* signifie *rang* et *rance*.

LE BEAU.

Vous me troublez, mesdames; je vous aurais fait le récit d'une belle lutte que vous n'avez pas eu le plaisir de voir.

ROSALINDE.

Dites-nous toujours l'histoire de cette lutte.

LE BEAU.

Je vous en dirai le commencement; et si cela vous amuse, vous pourrez en voir la fin; car le plus beau est encore à faire, et ils viennent l'exécuter précisément dans l'endroit où vous êtes.

CÉLIE.

Eh bien! le commencement n'est-il pas, qu'il est mort et enterré?

LE BEAU.

Arrive un vieillard avec ses trois fils.

CÉLIE.

Je pourrais ajuster ce début à un vieux conte.

LE BEAU.

Trois jeunes hommes de bonne mine, d'une riche taille, et d'une présence imposante...

ROSALINDE.

Avec des billets (1) à leur cou, portant : « On fait savoir par ces présentes, à tous ceux qu'il appartiendra.... »

LE BEAU.

L'aîné des trois a lutté contre Charles, le lutteur du duc; Charles, en un instant, l'a renversé et lui a cassé trois côtes; de sorte qu'il n'y a guère d'espérance qu'il survive. Il a traité le second de même, et le troisième aussi. Ils sont étendus, ici près. Le pauvre vieillard, leur père, fait de si tristes lamentations sur leur corps, que tous les spectateurs partagent sa douleur et pleurent avec lui.

ROSALINDE.

Hélas!

TOUCHSTONE.

Mais, monsieur, quel est donc l'amusement que les dames ont perdu?

LE BEAU.

Quel amusement? Hé! celui dont je parle.

TOUCHSTONE.

Voilà donc comme les hommes deviennent plus sages de jour en jour! C'est la première fois de ma vie que j'aie jamais entendu dire que de voir

(1) Ou bien *bills*, pertuisanes. C'était l'usage alors de porter son arme à son cou. FARMER.

briser des côtes était un amusement pour les dames.

CÉLIE.

Et moi aussi, je te le proteste.

ROSALINDE.

Mais y en a-t-il encore d'autres qui brûlent d'envie de se voir déranger ainsi l'harmonie de leurs côtes (1)? Y en a-t-il un autre qui se passionne pour le charmant jeu de bris de côtes? — Verrons-nous cette lutte, cousine?

LE BEAU.

Vous la verrez sûrement, mesdames, si vous restez où vous êtes; car c'est ici l'arène que l'on a choisie pour la lutte, et ils sont prêts à l'engager.

CÉLIE.

Ce sont sûrement eux qui viennent là : restons donc, et voyons-la.

(Fanfares. Entrent le duc Frédéric, les seigneurs de sa cour, Orlando, Charles, et suite.)

LE DUC.

Allons, qu'on avance : puisque la jeunesse ne veut pas écouter les représentations, qu'elle soit téméraire à ses périls et risques.

ROSALINDE.

Est-ce là l'homme?

LE BEAU.

Lui-même, madame.

CÉLIE.

Hélas! il est trop jeune; il a cependant le regard plein de confiance.

LE DUC.

— Quoi! vous voilà, ma fille, et vous aussi, ma nièce? Vous êtes-vous glissées ici toutes deux pour voir la lutte?

ROSALINDE.

Oui, monsieur, si vous voulez nous le permettre.

LE DUC.

Vous n'y prendrez pas beaucoup de plaisir, je vous assure : il y a une si grande inégalité de forces entre les deux athlètes! Par pitié pour la jeunesse de l'agresseur, je serais charmé de le dissuader; mais il ne veut écouter aucun avis. Parlez-lui, mesdames; voyez si vous pourrez le persuader.

CÉLIE.

Faites-le venir ici, mon cher monsieur Le Beau.

LE DUC.

Oui, allez à lui; je ne veux pas être présent.

(Il se retire à l'écart.)

LE BEAU.

Monsieur l'agresseur, les princesses voudraient vous parler.

ORLANDO.

Je vais leur présenter l'hommage de mon profond respect.

ROSALINDE.

Jeune homme, avez-vous défié Charles le lutteur?

ORLANDO.

Non, belle princesse; il est l'agresseur général : je ne fais que venir comme les autres, pour essayer avec lui la force de ma jeunesse.

CÉLIE.

Intéressant jeune homme, vous êtes trop hardi pour votre âge : vous avez vu de cruelles preuves de la force de cet homme. Si vous pouviez vous voir avec nos yeux, ou vous connaître avec notre jugement, la crainte du malheur où vous vous exposez vous conseillerait de chercher des entreprises plus proportionnées à votre âge. Nous vous prions pour l'amour de vous-même, de vous intéresser à votre vie, et de renoncer à cette tentative.

ROSALINDE.

Rendez-vous, noble jeune homme; votre réputation n'en sera nullement lésée : nous nous chargeons d'obtenir du duc que la lutte n'aille pas plus loin.

ORLANDO.

Je vous supplie, mesdames, de ne pas me punir par une opinion désavantageuse : j'avoue que je suis très coupable de refuser quelque chose à d'aussi belles et d'aussi généreuses dames; mais accordez-moi que vos beaux yeux et vos vœux favorables me suivent dans l'essai que je vais faire. Si je suis vaincu, la honte en sera pour moi seul, qui n'eus jamais aucune gloire; si je suis tué, il n'y aura personne de mort que moi qui voudrais déjà l'être : je ne ferai aucun tort à mes amis, car je n'en ai point pour me pleurer; ma mort ne sera d'aucun préjudice au monde, car je n'y possède rien; je n'y occupe qu'une place qui sera sûrement

(1) Bizarre similitude entre la suite des côtes qui s'accourcissent par degrés, et quelque instrument de musique; et c'est dans cette idée que Rosalinde appelle *côtes rompues*, musique rompue.

JOHNSON.

mieux remplie, quand je l'aurai laissée vacante.

ROSALINDE.

Je voudrais que le peu de force que j'ai fût réunie à la vôtre.

CÉLIE.

Et moi, toute celle que je puis avoir, pour ajouter à la sienne.

ROSALINDE.

Adieu ; fasse le ciel que je sois trompée dans mes craintes pour vous !

ORLANDO.

Que tous les souhaits de votre cœur s'accomplissent !

CHARLES.

Allons, où est ce jeune galant, qui est si jaloux de coucher avec sa mère la terre ?

ORLANDO.

Le voici tout prêt, monsieur ; mais il est plus modeste que vous dans ses désirs.

LE DUC.

Vous n'essaierez qu'une seule chute ?

CHARLES.

Non, monseigneur, je vous le garantis ; mais je puis vous assurer que si vous avez fait tous vos efforts pour le détourner de tenter la première, vous n'aurez pas à le prier d'en risquer une seconde.

ORLANDO.

Je le vois : vous comptez bien vous moquer de moi après la lutte, vous ne devriez donc pas vous en moquer avant ; mais voyons, avancez.

ROSALINDE.

O jeune homme, qu'Hercule te seconde en ce moment !

CÉLIE.

Je souhaiterais être invisible, pour saisir ce robuste adversaire par la jambe.

(Ils luttent.)

ROSALINDE.

O excellent jeune homme !

CÉLIE.

Si j'avais la foudre dans mes yeux, je sais bien qui des deux serait terrassé.

(Acclamations.)

LE DUC.

Pas davantage, pas davantage.

(Charles est terrassé.)

ORLANDO.

Encore, je vous en supplie, monseigneur ; je ne suis pas encore en haleine.

LE DUC.

Comment te trouves-tu, Charles ?

LE BEAU.

Monseigneur, il ne saurait parler.

LE DUC.

Emportez-le. Quel est ton nom, jeune homme ?

ORLANDO.

Orlando, monseigneur, le plus jeune des fils du chevalier Rowland de Boys.

LE DUC.

Je voudrais que tu fusses le fils de tout autre homme : le monde estimait ton illustre père, mais il fut toujours mon ennemi : cet exploit que tu viens de faire m'aurait plu bien davantage, si tu descendais d'une autre maison. Adieu, sois heureux, tu es un brave jeune homme ; je souhaiterais bien que tu te fusses dit fils d'un autre père !

(Le duc sort avec sa suite. Restent Célie, Rosalinde, Orlando.)

CÉLIE.

Si j'étais à la place de mon père, cousine, agirais-je comme il agit ?

ORLANDO.

Je suis plus fier d'être le fils du chevalier Rowland, le plus jeune de ses fils, et je ne changerais pas ce nom pour devenir l'héritier adoptif de Frédéric.

ROSALINDE.

Mon père aimait le chevalier Rowland comme lui-même, et tout le monde avait pour lui les sentimens de mon père : si j'eusse connu plus tôt ce jeune homme, son fils, j'aurais employé tout, jusqu'à mes pleurs, pour l'empêcher de s'exposer comme il vient de faire.

CÉLIE.

Allons, aimable cousine, allons le remercier et l'encourager. Mon cœur souffre de la dureté et de la jalousie de mon père. — Monsieur, vous méritez des applaudissemens universels ; vous avez été ici bien au delà de ce que vous promettiez ; si vous tenez aussi bien vos promesses en amour, votre maîtresse sera sûrement heureuse.

ROSALINDE, lui donnant la chaîne qu'elle avait à son cou.

Monsieur, portez ceci en souvenir de moi, d'une jeune fille disgraciée de la fortune, et qui vous donnerait davantage si sa main avait des dons à offrir. — Nous retirons-nous, cousine ?

CÉLIE.

Oui. — Adieu, beau gentilhomme !

ORLANDO.

Ne puis-je donc dire, je vous rends graces? Dépouillé de tous mes ornemens, ce qui reste ici de moi n'est qu'une quintaine (1), dégarnie de tous ses trophées renversés, qu'un tronc sans ame et sans vie.

ROSALINDE.

Il nous rappelle : mon orgueil est tombé avec ma fortune. Je vais lui demander ce qu'il veut. — Avez-vous appelé, monsieur? Monsieur, vous avez lutté à merveille, et vous avez vaincu plus que vos ennemis.

CÉLIE.

Voulez-vous venir, cousine?

ROSALINDE.

Allons, du courage. — Adieu.

(Rosalinde et Célie sortent.)

ORLANDO.

Quelle passion appesantit donc et enchaîne ainsi ma langue? Je ne peux lui parler, et cependant elle désirerait de m'entretenir. (Entre Le Beau.) O pauvre Orlando! tu es vaincu; ou Charles, ou quelque être bien plus faible que lui, te maîtrise et te subjugue.

LE BEAU.

Mon bon monsieur, je vous conseille, en ami, de quitter ces lieux. Quoique vous ayez mérité les éloges, les applaudissemens sincères et l'amitié de de tout le monde, cependant telles sont maintenant les dispositions du duc, qu'il interprète contre vous tout ce que vous avez fait : le duc est bizarre et capricieux; enfin il vous convient mieux à vous de juger ce qu'il est qu'à moi de vous l'expliquer.

ORLANDO.

Je vous remercie, monsieur; mais dites-moi, je vous prie, laquelle de ces deux dames, qui assistaient ici à la lutte, était la fille du duc?

LE BEAU.

Ni l'une ni l'autre, si nous en jugeons par les procédés et le caractère; cependant la plus petite est vraiment sa fille, et l'autre est la fille du duc banni, détenue ici par son oncle l'usurpateur, pour tenir compagnie à sa fille; car elles s'aiment l'une et l'autre plus que deux sœurs ne peuvent s'aimer. Mais je vous dirai que depuis peu ce duc a pris sa charmante nièce en aversion, sans aucune autre raison, que parce que tout le monde fait l'éloge de ses vertus, et la plaint pour le sort de son bon père. Sur ma vie! l'aversion du duc contre cette jeune dame éclatera avant qu'il soit peu. Adieu, monsieur; dans la suite, lorsque nous serons dans un meilleur monde que celui-ci, je serai charmé de lier une plus étroite connaissance avec vous, et d'obtenir votre amitié.

(Il sort.)

ORLANDO.

Je vous suis très redevable, monsieur. Adieu. Ainsi je tombe de Charybde dans Scylla, je quitte un duc tyran pour rentrer sous un frère tyran; mais, ô divine Rosalinde!....

(Il sort.)

SCÈNE III.

UN APPARTEMENT DU PALAIS.

Entrent CÉLIE et ROSALINDE.

CÉLIE.

Quoi, cousine! quoi, chère Rosalinde! — Grace, Amour, un peu de pitié. — Pas un mot!

ROSALINDE.

Pas un mot à jeter à un chien.

CÉLIE.

Non; tes paroles sont trop précieuses pour être perdues en vain; mais daigne en accorder quelques unes à ta cousine, à ton amie : allons, accable-moi de ta raison.

ROSALINDE.

Alors il y aurait deux cousines accablées : l'une qui serait accablée par la raison, l'autre par une folie sans raison.

CÉLIE.

Mais tout ceci regarde-t-il votre père?

ROSALINDE.

Non; il y en a une partie pour le père de mon enfant (1). — Oh! que ce monde misérable est rempli de ronces et d'épines!

CÉLIE.

Ce ne sont que des chardons, cousine, jetés sur toi par jeu, dans un jour de fête et de folie; mais

(1) La quintaine était un poteau fiché en plaine, où l'on suspendait un bouclier ou autres trophées de guerre, qu'on visait à pied au javelot, ou à cheval avec la lance. Parmi les exercices romains, il y en avait un nommé *quintana*. GUTHRIE.

(1) Mon futur époux.

si nous ne marchons pas dans les sentiers battus et frayés, ils s'attacheront à nos robes.

ROSALINDE.

S'ils ne tenaient qu'à ma robe, je la secouerais et ils tomberaient; mais ces épines sont dans mon cœur.

CÉLIE.

Arrache-les de ton sein.

ROSALINDE.

J'essaierais, s'il ne fallait que dire *hem!* pour les en arracher.

CÉLIE.

Allons, allons, il faut lutter contre tes affections.

ROSALINDE.

Oh! elles sont dans les intérêts d'un meilleur lutteur que moi.

CÉLIE.

Que le ciel te protége! Tu voudras essayer de les combattre dans un temps, même au danger d'une chute. — Mais laissons là toutes ces plaisanteries, et parlons sérieusement : est-il possible que tu tombes aussi subitement et aussi éperdument amoureuse du plus jeune des fils du vieux chevalier Rowland?

ROSALINDE.

Le duc, mon père, aimait passionnément son père.

CÉLIE.

S'ensuit-il de là que tu doives aimer passionnément son fils? Si je suivais cette espèce de logique, je devrais le haïr; car mon père haïssait passionnément son père; cependant je ne hais point Orlando.

ROSALINDE.

Non, je t'en prie, pour l'amour de moi, ne le hais pas.

CÉLIE.

Pourquoi le haïrais-je? N'est-il pas plein de mérite?

(Entre le duc avec des seigneurs.)

ROSALINDE.

Permets donc que je l'aime pour cette raison; et toi, aime-le, parce que je l'aime. — Mais regarde, voilà le duc qui vient.

CÉLIE.

Avec des yeux pleins de courroux.

LE DUC.

Hâtez-vous, mademoiselle, de partir et de vous retirer de notre cour.

ROSALINDE.

Moi, mon oncle?

LE DUC.

Vous-même; et si dans dix jours vous vous trouvez à vingt milles de notre cour, vous mourrez.

ROSALINDE.

Je supplie votre altesse de permettre que j'emporte avec moi la connaissance de ma faute. Si j'ai quelque correspondance avec mes pensées, si mes propres désirs me sont connus, si je ne suis point dans l'erreur des songes ou du délire, comme je crois avec confiance n'y pas être, alors, cher oncle, je vous proteste que jamais je n'offensai votre altesse, pas même par une pensée à demi éclose dans mon sein.

LE DUC.

Tel est le langage de tous les traîtres : si leur justification dépendait de leurs paroles, ils seraient aussi innocens que l'innocence même. Qu'il vous suffise que je me défie de vous.

ROSALINDE.

Votre méfiance ne suffit pas seule pour faire de moi une perfide. Dites-moi quels sont les indices de ma trahison.

LE DUC.

Tu es fille de ton père, et c'est assez.

ROSALINDE.

Je l'étais aussi, lorsque votre altesse s'est emparée de son duché; je l'étais, lorsque votre altesse l'a banni. La trahison ne se transmet pas comme un héritage, monseigneur; ou si elle passait de nos parens à nous, qu'en résulterait-il encore contre moi? Mon père ne fut jamais un traître : ainsi, mon bon seigneur, ne me faites pas l'injustice de croire que ma pauvreté me rende perfide.

CÉLIE.

Cher souverain, daignez m'entendre.

LE DUC.

Oui, Célie, ce n'est que pour l'amour de vous que nous l'avons retenue ici; autrement, elle aurait suivi le sort de son père.

CÉLIE.

Je ne vous priai pas alors de la retenir ici, vous suivîtes votre libre volonté et votre propre pitié; j'étais trop jeune dans ce temps-là pour apprécier tout ce qu'elle valait; mais maintenant je la connais. Si elle est une traîtresse, moi j'en suis donc une aussi : nous avons toujours partagé le même

ut, nous nous sommes levées au même instant, nous avons étudié, joué, mangé toujours ensemble, et partout où nous sommes allées, nous marchions toujours comme les cygnes de Junon, formant un couple inséparable.

LE DUC.

Elle est trop rusée pour toi; sa douceur, son silence même, et sa patience, préviennent le peuple en sa faveur, et on la plaint. Tu es une insensée; elle te vole ta renommée; tu auras plus d'éclat, et tes vertus brilleront davantage, après qu'elle sera partie : ainsi ne réplique point; rien ne saurait changer l'arrêt irrévocable que j'ai prononcé contre elle : elle est bannie.

CÉLIE.

Prononcez donc aussi, monseigneur, la même sentence contre moi; car je ne saurais vivre séparée d'elle.

LE DUC.

Vous êtes une folle.—Vous, ma nièce, songez à faire vos préparatifs; si vous passez le temps que je vous ai fixé, je vous jure, sur mon honneur et sur ma parole solennelle, que vous mourrez.

(Le duc sort avec sa suite.)

CÉLIE.

O ma pauvre Rosalinde, où iras-tu? Veux-tu que nous changions de pères? Je t'abandonnerai le mien. Je t'en conjure, ne sois pas plus affligée que je le suis.

ROSALINDE.

J'ai bien plus sujet de l'être.

CÉLIE.

Tu n'en as pas davantage, chère cousine; console-toi, je t'en prie : ne sais-tu pas que le duc m'a bannie, moi, sa fille?

ROSALINDE.

C'est ce qu'il n'a point fait.

CÉLIE.

Il ne l'a point fait, dis-tu? Rosalinde ne sent donc pas cet amour qui me dit que toi et moi ne font qu'une? Quoi! on nous arrachera l'une à l'autre? Quoi! nous nous séparerons, aimable amie? Non; que mon père cherche une autre héritière. Allons, concertons ensemble les moyens de nous enfuir; voyons où nous irons, et ce que nous emporterons avec nous; et ne prétends pas te charger seule du fardeau, ni porter seule tes chagrins, et me laisser à l'écart; car, dis tout ce que tu voudras, je te jure, par ce ciel sombre qui paraît triste de notre douleur, que j'irai partout avec toi.

ROSALINDE.

Mais où irons-nous?

CÉLIE.

Chercher mon oncle dans la forêt des Ardennes.

ROSALINDE.

Hélas! de jeunes filles comme nous, quel danger ne courrons-nous pas en voyageant si loin? La beauté tente les voleurs encore plus que l'or.

CÉLIE.

Je mettrai les habits simples et grossiers de la pauvreté, et avec une sorte de gros rouge, je me défigurerai le visage; fais-en autant, et nous passerons dans les routes sans être remarquées, et sans exciter personne à nous attaquer.

ROSALINDE.

Ne vaudrait-il pas mieux, étant d'une taille plus qu'ordinaire, que je m'habillasse tout à fait en homme? Une belle et large épée à mon côté, une lance dans ma main, et (que mon cœur cache toute la peur d'une femme déguisée) j'aurai un extérieur fanfaron et martial, aussi bien que tant d'hommes méchans, qui cachent leur poltronnerie sous les apparences de la bravoure.

CÉLIE.

Comment t'appellerai-je lorsque tu seras un homme?

ROSALINDE.

Je ne veux pas porter un moindre titre que le nom du page de Jupiter : ainsi, songe bien à m'appeler Ganymède; et toi, quel nom veux-tu avoir?

CÉLIE.

Un nom qui ait du rapport à ma situation : plus de Célie; je suis Aliéna (1).

ROSALINDE.

Mais, cousine, si nous emmenions le fou de la cour de ton père, ne nous serait-il pas bien utile dans notre voyage?

CÉLIE.

Il me suivra, j'en réponds, au bout du monde. Laisse-moi le soin de le gagner. Allons ramasser nos bijoux et nos richesses; concertons le temps le plus propre et les moyens les plus sûrs pour nous soustraire aux poursuites que l'on ne manquera pas de faire après mon évasion. Allons, marchons avec joie..... C'est vers la liberté, et non vers le bannissement!

(Elles sortent.)

(1) *Aliena* signifie, en latin, étrangère, bannie.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FORÊT DES ARDENNES.

Entrent LE VIEUX DUC, AMIENS, et deux ou trois SEIGNEURS vêtus en habits de gardes-forêts.

LE VIEUX DUC.

Eh bien! mes compagnons d'exil, mes frères d'infortune, l'habitude n'a-t-elle pas rendu cette vie plus douce pour nous, que celle que l'on passe dans la pompe vaine des grandeurs? Ces bois ne sont-ils pas plus sûrs, plus exempts de dangers, que ne l'est une cour remplie d'envieux? Ici, nous ne souffrons que la peine imposée au père des humains, c'est-à-dire les différences de la température des saisons, la serre glacée et les brutales insultes du vent d'hiver. Lorsqu'il souffle sur mon corps, et qu'il me pénètre de sa dent poignante, jusqu'à ce que je sois tout transi de froid, il me fait dire en souriant : « Ce n'est pas ici un flatteur : ce sont là des conseillers qui me persuadent par sentiment, et me convainquent de ce que je suis. » On peut retirer de doux fruits de l'adversité; telle que le crapaud horrible et venimeux, elle porte cependant dans sa tête un précieux diamant (1). Notre vie actuelle, séparée de tout commerce avec le monde, trouve dans les arbres des voix qui lui parlent, des livres instructifs dans les ruisseaux qui coulent, d'utiles morales dans les pierres mêmes, et quelque bien dans tous les êtres inanimés.

AMIENS.

Je ne voudrais pas en changer. Vous êtes heureux, monseigneur, de pouvoir tourner les opiniâtres rigueurs de la fortune en une humeur aussi paisible et aussi douce.

LE VIEUX DUC.

Allons, irons-nous tuer quelque venaison? C'est cependant une peine sensible pour moi, que ces pauvres créatures tachetées, habitans natifs de cette cité déserte, se voient percer leurs flancs potelés et ronds avec ces pointes fourchues, et cela dans leurs propres foyers.

PREMIER SEIGNEUR.

Aussi, monseigneur, cela chagrine beaucoup le mélancolique Jaques; il jure que vous êtes en cela un plus grand usurpateur que votre frère ne l'a été en vous bannissant. Aujourd'hui, le seigneur Amiens et moi, nous nous sommes glissés derrière lui, au moment où il était couché sous un chêne, dont l'antique racine perce les bords du ruisseau qui murmure si haut le long de ce bois; au même endroit est venu languir un pauvre cerf éperdu, que le trait d'un chasseur avait blessé; et vraiment, monseigneur, le malheureux animal a d'abord poussé de si profonds gémissemens, que dans leur effort ses flancs ont failli se briser; ensuite des flots de grosses larmes ont commencé à rouler l'une après l'autre sur son nez innocent : cela faisait pitié; et dans cette attitude, la pauvre bête fauve est restée immobile et penchée sur le bord du rapide ruisseau qu'elle grossissait de ses pleurs.

LE VIEUX DUC.

Mais qu'a dit Jaques? N'a-t-il point moralisé à ce spectacle?

PREMIER SEIGNEUR.

Oh oui, monseigneur, il a fait cent applications

(1) C'était une opinion reçue du temps du poète, qu'on trouvait dans la tête d'un vieux crapaud une pierre précieuse, ou perle, à laquelle on attribuait de grandes vertus. On a souvent cherché cette pierre; mais on n'a jamais trouvé que des durillons accidentels ou morbifiques dans le crâne de ce reptile.

JOHNSON.

différentes; d'abord, sur les pleurs de l'animal qui tombaient dans le ruisseau, qui n'avait pas besoin de ce superflu: « Tu as raison, dit-il, tu » fais là ce que font les mondains dans leurs tes» tamens : tu donnes à qui avait déjà trop. » Ensuite, sur ce qu'il était là seul, isolé, abandonné de ses compagnons veloutés : « Tu as raison, dit» il, c'est ainsi que le misérable quitte la foule et » les bruyantes sociétés. » Dans le moment, un troupeau sans souci, et les flancs arrondis par une abondante pâture, bondit autour de l'infortuné, et ne s'arrête point pour le saluer : « Oui, disait » Jaques, continuez, vous, gras et riches ci» toyens de ces lieux, continuez de tout enlever, » c'est la mode : pourquoi vos regards s'arrête» raient-ils sur ce pauvre malheureux, qui est » ruiné et perdu sans ressource? » C'est ainsi que Jaques, par des traits de satire des plus mordans, attaquait la vie champêtre, la ville, la cour, et même la vie que nous menons ici, jurant que nous étions de vrais usurpateurs et de vrais tyrans, d'autant plus barbares, que nous avions la cruauté d'effrayer les animaux, et de les tuer dans le lieu même que la nature leur avait assigné pour patrie et pour demeure.

LE VIEUX DUC.

Et l'avez-vous laissé dans cette méditation?

LE SECOND SEIGNEUR.

Oui, monseigneur, nous l'avons laissé pleurant et faisant des commentaires sur le cerf qui sanglotait.

LE VIEUX DUC.

Montrez-moi l'endroit; j'aime à être aux prises avec lui, lorsqu'il est dans ces accès d'humeur chagrine; car alors il est plein de morale et de saillies.

LE SECOND SEIGNEUR.

Je vais, monseigneur, vous conduire droit à lui.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

LE PALAIS.

Entre LE DUC FRÉDÉRIC, avec des SEIGNEURS.

LE DUC.

Est-il possible que personne ne les ait vues? Cela ne peut pas être : quelques traîtres de ma cour sont d'intelligence avec elles, et dans le complot.

LE PREMIER SEIGNEUR.

Malgré toutes mes démarches, je ne puis trouver personne qui dise l'avoir aperçue. Ses femmes l'ont vue le soir au lit, et le lendemain, de grand matin, elles ont trouvé le lit; mais le trésor qu'il renfermait, leur maîtresse, n'y était plus.

LE SECOND SEIGNEUR.

Monseigneur, on ne trouve pas non plus le paysan bouffon (1) dont votre altesse avait coutume de s'amuser si souvent. Hespérie, la fille d'honneur de la princesse, avoue qu'elle a surpris secrètement votre fille et sa cousine vantant beaucoup les bonnes qualités et les graces du lutteur qui a vaincu dernièrement le robuste Charles; et elle croit qu'en quelque endroit que ces dames soient allées, ce jeune homme est sûrement avec elles.

LE DUC.

Envoyez chez son frère; ramenez ici ce galant; s'il n'y est pas, amenez-moi son frère, je le lui ferai bien trouver; faites ce que je dis sur-le-champ, et ne vous lassez point de continuer les démarches et les perquisitions, jusqu'à ce que vous m'ayez ramené ces folles aventurières.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

LA MAISON D'OLIVIER.

Entrent ORLANDO et ADAM.

ORLANDO.

Holà! quelqu'un.

ADAM.

Quoi! c'est vous, mon jeune maître? O mon cher maître! O mon doux maître! O vous, image vivante du vieux chevalier Rowland! Quoi! que faites-vous ici? Ah! pourquoi êtes-vous vertueux? pourquoi le monde vous aime-t-il? pourquoi êtes-vous aimable, fort et vaillant? pourquoi étiez-vous si jaloux de vaincre le nerveux lutteur du capricieux duc? Votre gloire vous a trop tôt devancé dans cette maison. Ne savez-vous pas, mon maître, qu'il est des hommes pour qui toutes les

(1) *Roynish*, du français, *rogneux*.

qualités qu'ils peuvent avoir deviennent autant d'ennemis? Voilà tout le fruit que vous retirez des vôtres; vos vertus, mon cher maître, sont pour vous autant de traîtres, sous une forme angélique et céleste. Oh! quel monde est celui-ci, où le beau et le bon sont la perte de l'homme qui les possède!

ORLANDO.

Quoi donc! de quoi s'agit-il?

ADAM.

O malheureux jeune homme, ne franchissez pas le seuil; l'ennemi de votre mérite habite sous ce toit : votre frère—(non, il n'est pas votre frère, mais.... le fils... non... pas le fils.... je ne veux pas l'appeler fils... de celui que j'allais appeler son père) a appris votre gloire, et cette nuit même, il se propose de brûler le logement où vous avez coutume de coucher, et vous dedans. S'il ne réussit pas dans ce projet, il trouvera d'autres moyens de vous faire périr; je l'ai entendu, par hasard, méditant son complot : ce n'est pas ici un lieu de séjour pour vous; cette maison n'est qu'une boucherie; abhorrez-la, redoutez-la, n'y entrez pas.

ORLANDO.

Mais, mon cher Adam, où veux-tu que j'aille?

ADAM.

N'importe où, pourvu que vous ne veniez pas ici.

ORLANDO.

Quoi! voudrais-tu que j'allasse mendier mon pain; ou bien voudrais-tu qu'armé de l'infâme épée d'un assassin, j'allasse, comme un brigand, vivre et attaquer les passans sur le grand chemin? Il faut que je fasse cet odieux métier, ou je ne sais que faire; et cependant je ne veux pas faire ce métier, quelque chose qui arrive; j'aimerais mieux me livrer à la haine d'un sang dégénéré, d'un frère barbare.

ADAM.

Mais ne le faites pas : j'ai cinq cents écus qui me viennent des épargnes que j'ai sauvées sur mes gages sous votre père; j'ai amassé cette bourse pour me servir de nourrice lorsque mes membres vieillis et perclus me refuseraient le service, et que ma vieillesse méprisée serait jetée dans un coin obscur; prenez cela; et que celui qui nourrit les corbeaux, et dont la providence amasse la provision du passereau, soit le support de ma vieillesse. Voilà l'or; je vous le donne tout; recevez-moi à votre service : quoique je paraisse vieux, je suis encore nerveux et robuste; car dans ma jeunesse je n'ai jamais fait usage de ces liqueurs brûlantes qui portent le trouble dans le sang, et jamais je n'ai cherché, avec un front sans pudeur, les moyens de ruiner et d'affaiblir ma constitution : aussi ma vieillesse est telle qu'un hiver serein et glacé, mais doux et sain. Laissez-moi vous suivre; je ferai le service d'un homme plus jeune dans toutes vos affaires et dans tous vos besoins.

ORLANDO.

O bon vieillard! tu es une image fidèle de ces serviteurs constans de l'ancien temps, qui servaient par amour de leur devoir, et non pour le salaire. Tu n'es pas de ce siècle, où l'espoir de l'avancement et de la fortune est le seul mobile qui fasse travailler les hommes, et le moment où ils obtiennent leurs désirs, cesse leur service : tu n'en agis pas ainsi. Mais, pauvre vieillard, tu rajeunis un arbre mort, qui ne saurait même produire une seule fleur pour te payer tes peines et toute ton économie; mais, viens, suis ton penchant : nous irons ensemble; et avant que nous ayons dépensé les gages qui sont le fruit de ta jeunesse, nous trouverons quelque petit établissement fixe où nous vivrons contens.

ADAM.

Allez, mon maître, allez, je vous suivrai jusqu'au dernier soupir avec fidélité et loyauté. J'ai vécu ici depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à près de quatre-vingts; mais de ce moment, je n'y reste plus. Plusieurs cherchent fortune à dix-sept ans, mais à quatre-vingts il est trop tard d'une semaine. La fortune ne saurait cependant me mieux récompenser qu'en me faisant mourir en honnête homme, et quitte de ce que je devais à mon maître.

(Ils sortent.)

SCENE IV.

LA FORÊT DES ARDENNES.

Entrent ROSALINDE en habit de jeune garçon sous le nom de Ganymède; CÉLIE, habillée en bergère, sous le nom d'Aliéna, et le paysan TOUCHSTONE.

ROSALINDE.

O Jupiter! que mes esprits sont fatigués!

TOUCHSTONE.

Je m'embarrasserais fort peu de mes esprits, si mes jambes ne l'étaient pas.

ROSALINDE.

Si je me livrais au découragement de mon cœur, je courrais risque de déshonorer l'habit d'homme que je porte, et de pleurer comme une femme; mais il faut que je soutienne le vaisseau le plus libre; c'est au pourpoint à montrer l'exemple du courage à la jupe : ainsi courage donc, chère Aliéna.

CÉLIE.

De grace, compatis à ma faiblesse; je ne saurais aller plus loin.

TOUCHSTONE.

Pour moi, j'aime mieux m'arrêter avec vous, que de vous porter; je ne porterais cependant pas de croix (1) en vous portant, car je ne crois pas que vous ayez d'argent dans votre bourse.

ROSALINDE.

Enfin voilà donc la forêt des Ardennes!

TOUCHSTONE.

Oui, me voilà dans l'Ardenne, et je trouve que je n'en suis que plus sot; quand j'étais dans ma maison, j'étais bien heureux; mais il faut que les voyageurs apprennent à être contens de tout.

ROSALINDE.

Oui, tâche d'être content, cher Touchstone; mais qui vient ici? un jeune homme et un vieillard, en conversation sérieuse!

(Entrent Corin et Sylvius.)

CORIN.

C'est précisément là le moyen de vous faire toujours mépriser d'elle.

SYLVIUS.

O Corin; si tu savais combien je l'aime!

CORIN.

Je le devine en partie; car j'ai aimé jadis.

SYLVIUS.

Non, Corin, vieux comme tu l'es, tu ne saurais le deviner, quand même dans ta jeunesse tu aurais été le plus tendre des amans qui ait jamais soupiré sur son oreiller dans le fond des nuits. Mais si jamais ton amour fut égal au mien (et je suis sûr qu'aucun homme n'aima jamais comme j'aime), combien d'actions ridicules ta passion ne t'a-t-elle pas fait commettre?

CORIN.

Plus de mille, que j'ai oubliées.

SYLVIUS.

Oh! tu n'as donc jamais aimé d'un cœur aussi tendre que moi : si tu ne te rappelles pas jusqu'à la plus petite folie que l'amour t'a fait faire, tu n'as pas aimé : si tu ne t'es pas assis comme je le suis maintenant, et que tu n'aies pas ensuite fatigué tes auditeurs des louanges de ta maîtresse, tu n'as pas aimé; si tu n'as pas quitté brusquement la compagnie, comme ma passion me fait quitter la tienne en ce moment, tu n'as pas aimé. O Phébé! Phébé! Phébé!

(Sylvius sort.)

ROSALINDE.

Hélas, pauvre berger! en te voyant sonder ta blessure, un cruel hasard m'a fait sentir la mienne.

TOUCHSTONE.

Et moi la mienne. Je me souviens que, lorsque j'étais amoureux, je brisai mon épée contre une pierre, que je rencontrai dans la nuit, en lui disant : « Voilà pour t'apprendre à rendre des visites nocturnes à Jane Smile; » et je me rappelle que je baisais son battoir et les mamelles des vaches que ses jolies mains gercées avaient coutume de traire; et je me souviens encore qu'au lieu d'elle je courtisai des cosses de pois; que je pris deux de ces cosses que je lui présentai, en lui disant, les yeux noyés de larmes : « Portez ceci pour l'amour de moi. » Nous autres vrais amans, nous sommes sujets à d'étranges caprices; mais si tout, dans la nature, est mortel, tout être aussi, dans la nature, qui est en amour, est mortellement fou.

ROSALINDE.

Tu dis des choses sensées sans y prendre garde.

TOUCHSTONE.

Vraiment! jamais je ne prendrai garde à mon esprit que lorsque je me serai cassé les os des jambes contre lui.

ROSALINDE.

O Jupiter! Jupiter! la passion de ce berger ressemble bien à la mienne.

TOUCHSTONE.

Et à la mienne aussi; mais elle commence cependant à passer de mode pour moi.

(1) Espèce de monnaie marquée d'une croix, et sur laquelle Shakspeare fait souvent des pointes.
STEEVENS.

CÉLIE.

Qu'un de vous, de grace, demande à cet homme-là s'il voudrait nous donner quelque nourriture pour de l'or. Je suis d'une faiblesse à mourir.

TOUCHSTONE.

Holà, vous, paysan !

ROSALINDE.

Tais-toi, sot; il n'est pas ton parent.

CORIN.

Qui appelle ?

TOUCHSTONE.

Des personnes qui valent mieux que vous, l'ami.

CORIN.

Si elles ne valaient pas mieux que moi, elles seraient bien misérables.

ROSALINDE.

Paix ! te dis-je. — Bonsoir, ami.

CORIN.

Bonsoir, mon joli cavalier, bonsoir à vous tous.

ROSALINDE.

Je t'en prie, berger, si, par amitié ou pour de l'or, l'on peut acheter quelques alimens dans ce désert, daigne nous conduire dans un endroit où nous puissions nous reposer et manger; voilà une jeune fille que le voyage a accablée de fatigue ; elle est prête à défaillir de besoin.

CORIN.

Beau cavalier, je la plains de tout mon cœur, et je souhaiterais, bien plus pour elle que pour moi, que la fortune m'eût mis plus en état de la soulager ; mais je ne suis qu'un berger aux gages d'un autre homme, et je ne tonds pas pour moi les moutons que je fais paître. Mon maître est d'un caractère avare et dur, et il s'embarrasse fort peu de s'ouvrir le chemin du ciel par des actes d'hospitalité. D'ailleurs, sa cabane, ses troupeaux et ses pâturages sont maintenant en vente, et son absence fait qu'il n'y a présentement dans notre bergerie rien que je puisse vous offrir à manger. Mais venez voir ce qui en est ; et s'il ne dépend que de mon suffrage, vous serez certainement bien reçus.

ROSALINDE.

Quel est l'homme qui doit acheter son troupeau et ses pâturages ?

CORIN.

Ce jeune berger que vous avez vu ici il n'y a qu'un moment, quoique actuellement il s'embarrasse fort peu d'achats.

ROSALINDE.

Si cela pouvait se faire sans blesser l'honnêteté, je te prierais d'acheter la cabane, les pâturages et le troupeau, et nous te donnerions de quoi payer le tout pour nous.

CÉLIE.

Et nous augmenterions tes gages. J'aime ces lieux, et j'y passerais volontiers ma vie.

CORIN.

Le tout est certainement à vendre. Venez avec moi ; si, sur ce qu'on vous en dira, vous aimez le sol, si le revenu vous satisfait, et que ce genre de vie vous plaise, j'achèterai aussitôt le tout avec votre or, et je serai votre fidèle fermier.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

Entrent AMIENS, JAQUES et autres.

AMIENS chantant une chanson.

Toi, que la cour a rendu malheureux,
Viens avec moi, sous cet épais feuillage,
Viens goûter l'ombre et le frais dans ces lieux,
Mêle avec moi tes chants au doux ramage
De ces oiseaux heureux.

Ici l'on s'aime, ici tout est uni,
Nous jouissons d'un bonheur sans nuages ;
Point d'autres maux et point d'autre ennemi
Qu'un long hiver et tes sombres orages,
Bientôt mis en oubli (1).

JAQUES.

Continue, continue; je t'en prie, continue.

AMIENS.

Cela vous rendrait mélancolique, monsieur Jaques.

JAQUES.

C'est ce que je veux. — Davantage, je t'en prie; continue; je puis sucer la mélancolie d'une chanson même, comme une abeille suce le miel des fleurs. Encore, je t'en prie, encore.

AMIENS.

Ma voix est désagréable et enrouée ; je sais que je ne saurais vous plaire.

JAQUES.

Je ne vous prie point de me plaire ; je vous

(1) Dans l'original il n'y a qu'un couplet de huit vers

prie de chanter : allons, allons, une autre stance. Ne les appelez-vous pas *stances ?*

AMIENS.

Comme vous voudrez, monsieur Jaques.

JAQUES.

Je m'embarrasse fort peu de savoir leur nom; elles ne me doivent rien. Voulez-vous chanter?

AMIENS.

Plutôt pour vous satisfaire que pour mon plaisir.

JAQUES.

Eh bien, si jamais je remercie un homme, ce sera vous que je remercierai. Mais ce qu'ils appellent compliment ressemble à la rencontre de deux magots. Lorsqu'un homme me remercie du cœur, il me semble que je lui ai fait l'aumône, et qu'il me fait les remercîmens d'un pauvre. Allons, chantez. — Et vous, qui ne voulez pas chanter, faites silence.

AMIENS.

Eh bien, je vais finir ma chanson. Messieurs, pendant ce temps-là mettez le couvert; le duc veut dîner sous cet arbre. Il vous a cherché toute la journée.

JAQUES.

Et moi je l'ai évité toute la journée : il aime trop la dispute pour moi. Je puis raisonner sur autant de sujets que lui; mais j'en rends grace au ciel, et je ne m'en glorifie pas. Allons, chantez, allons.

CHANSON. (Tous ensemble.)

Si, las des cours, de leurs vaines grandeurs,
Tu ne sens plus l'ambitieuse flamme;
Si du soleil tu crains moins les ardeurs,
Que les ennuis et le trouble de l'ame,
Viens habiter ces lieux.

Si, mesurant tes désirs à ta faim,
Tu peux chercher ta sobre nourriture,
Content du mets que t'offre le destin,
Suivant en tout la loi de la nature,
Viens, viens, et sois heureux.

Ici l'on s'aime, etc.

JAQUES.

Je vais vous donner sur cet air quelques vers que j'ai faits hier en dépit de mon génie.

AMIENS.

Et je les chanterai.

JAQUES.

Les voici.

Si par un sort inopiné,
Trouvez homme en âne changé,
Quittant son champ et son bien-être
Pour aller ramper sous un maître,
Amenez (1), amenez-le nous,
Il trouvera de plus grands fous.

AMIENS.

Que signifie ce *duc ad me ?*

JAQUES.

C'est une invocation grecque pour rassembler les sots dans un cercle. — Je vais dormir, si je puis; si je ne peux pas dormir, je me déchaînerai contre tous les premiers nés (2) de l'Égypte.

AMIENS.

Et moi, je vais chercher le duc : son banquet est prêt.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

Entrent ORLANDO et ADAM.

ADAM.

Mon cher maître, je ne saurais aller plus loin : eh! je me meurs de besoin! Je vais me coucher ici, et y prendre la mesure de ma fosse. Adieu, mon bon maître.

ORLANDO.

Quoi, Adam! comment! tu n'as pas plus de courage que cela? Vis encore quelques heures, console-toi un peu, prends un peu de courage. S'il existe quelque bête sauvage dans cette affreuse forêt, ou j'en serai dévoré, ou je te l'apporterai à manger. Ton imagination effrayée te fait voir la mort plus près de toi qu'elle ne l'est en effet. Pour l'amour de moi, prends courage; repousse et tiens un instant la mort à la distance de ton bras : je suis à toi dans un moment; et si je ne t'apporte pas quelque nourriture à manger, alors je te permets de mourir; mais si tu meurs avant mon retour, je dirai que tu t'es moqué de mes peines. — Allons, fort bien, tu parais reprendre tes esprits.

(1) Duc ad me, duc ad me, *amenez-moi*. Allusion au refrain de la chanson d'Amiens : Venez ici, venez ici, — Il n'est pas bien étonnant qu'Amiens, qui est un homme de cour, n'entende pas le latin, ou le prenne pour du grec.

STEEVENS.

(2) C'était, suivant Johnson, une expression proverbiale pour désigner les personnes d'une haute naissance.

J. A. H.

Je vais revenir te rejoindre à l'instant; mais tu es là couché à l'air qui est glacé. Viens, je veux te porter sous quelque abri, et tu ne mourras pas faute d'un repas, s'il est quelque être vivant dans ce désert. Du courage, cher Adam !

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

UNE AUTRE PARTIE DE LA FORÊT.

Une table servie. Entrent LE VIEUX DUC et les SEIGNEURS.

LE VIEUX DUC.

Je pense qu'il est métamorphosé en bête; car je ne saurais le trouver en aucun lieu sous la figure d'un homme.

PREMIER SEIGNEUR.

Monseigneur, il n'y a qu'un instant qu'il est parti d'ici, où il était fort gai, et prenait beaucoup de plaisir à entendre chanter une chanson.

LE VIEUX DUC.

Lui qui est tout composé de dissonances, s'il devient jamais musicien, il y aura certainement bientôt une grande discorde dans les sphères. Allez le chercher; dites-lui que je voudrais lui parler.

(Entre Jaques.)

PREMIER SEIGNEUR.

Il m'en évite la peine en paraissant lui-même.

LE VIEUX DUC.

Mais comment, monsieur, quelle vie menez-vous donc maintenant, qu'il faille que vos pauvres amis vous fassent la cour et vous recherchent comme une belle dédaigneuse? — Mais vraiment vous paraissez tout joyeux.

JAQUES.

Un fou! un fou!... J'ai rencontré un fou dans la forêt, un fou en habit bigarré. O misérable monde! Comme il est vrai que je vis en mangeant, j'ai rencontré un fou qui s'est couché sur la terre, et s'est chauffé au soleil, et qui a invectivé dame Fortune de la bonne façon, mais en bons termes et bien placés; et cependant un vrai fou qui en portait la livrée. — Bonjour, fou, lui ai-je dit. —Non, monsieur, m'a-t-il répondu, ne m'appelez pas *fou*, jusqu'à ce que le ciel m'ait envoyé la fortune. Ensuite il a tiré un cadran de sa poche, et après l'avoir regardé d'un œil terne, il a dit très sagement : « Il est dix heures; c'est ainsi, a-t-il continué, que nous pouvons voir comment va le monde : il n'y a qu'une heure qu'il n'en était que neuf, et dans une heure il en sera onze ; et ainsi d'heure en d'heure nous mûrissons, mûrissons; et ensuite d'heure en heure nous pourrissons, pourrissons; et là finit notre histoire. » Quand j'ai entendu ce fou bigarré moraliser ainsi sur le temps, mes poumons se sont mis à chanter comme le coq, à rire aux éclats, de voir des fous si profonds en morale ; et j'ai ri sans relâche pendant une heure entière à son cadran. O noble fou ! un digne fou ! Oh ! l'habit de fou est le seul que l'on doive porter.

LE VIEUX DUC.

Quel est donc ce fou ?

JAQUES.

O le digne fou! un homme qui a été un courtisan; il a dit que, si les dames sont jeunes et belles, elles ont le don de le savoir; et dans sa cervelle, qui est aussi sèche que les biscuits restés d'un voyage de long cours, il y a d'étranges cases farcies d'observations qu'il débite par parcelles. Oh! si je pouvais être un fou! J'aspire à porter l'habit des fous.

LE VIEUX DUC.

Tu en auras un.

JAQUES.

C'est le seul habit qui me convienne (1), pourvu que vous arrachiez de votre cerveau la folle idée qui y est enracinée, que je suis sage. En outre, je veux avoir une liberté aussi étendue que le vent, et je veux souffler sur qui me plaira, car les fous ont ce privilége; et ceux qui essuieront le plus de traits de ma folie, seront obligés de beaucoup rire : et pourquoi cela, monsieur? Le *pourquoi* est aussi uni que le chemin qui conduit à une église de paroisse. Celui qu'un fou pique par une sage invective, agit très sottement (fût-il piqué au vif), s'il se montre sensible à la piqûre; autrement, la folie de l'homme sage s'expose à être anatomisée par mille et mille allusions d'un fou. Investissez-moi de mon habit bigarré, donnez-moi la liberté de dire ce que je pense, et je vous jure que, si l'on veut prendre ma médecine patiemment, je purgerai à fond le corps impur de ce monde infecté.

(1) *It is my only suit. Suit* signifie *habit* et *requête*.

LE VIEUX DUC.

Fi, malheureux, je vois bien ce que tu voudrais.

JAQUES.

Eh, que diable voudriez-vous que je fisse, que du bien (1)?

LE VIEUX DUC.

Tu ferais, en gourmandant le péché, un péché des plus atroces; car toi-même tu as été un libertin aussi sensuel que l'aiguillon même de la brutalité, et tu voudrais aujourd'hui dégorger sur le monde entier tous les maux enracinés que tu as gagnés par la licence de ta jeunesse vagabonde et infectée à la source même de la contagion.

JAQUES.

Quoi! quel est celui qui, en censurant l'orgueil en général, peut être accusé d'en taxer quelqu'un en particulier? Ce vice ne coule-t-il pas gros comme les flots de la mer, jusqu'à ce que les vrais, les vrais moyens le refoulent? Quelle femme de la cité nommé-je, lorsque je dis qu'une femme de la cité porte sur ses indignes épaules la fortune des princes? Quelle est celle qui peut se présenter et dire que j'entends parler d'elle, lorsque telle qu'est cette femme, telle est sa voisine? Ou quel est l'homme, dans l'emploi le plus vil, qui ne décèle pas la folie dont je l'accuse, lorsque, pensant que j'ai voulu parler de lui, il répond que sa parure n'est point à mes dépens? Là donc! comment donc? Eh bien! laissez-moi donc voir en quoi ma langue lui a fait du tort. Si elle lui a rendu justice, alors c'est lui qui s'est fait du tort lui-même; s'il n'est pas dans le cas de l'imputation, alors ma satire s'envole comme une oie sauvage dans le vague des airs, sans être réclamée de personne. — Mais qui vient ici?

(Entre Orlando, l'épée nue.)

ORLANDO.

Laissez cela, et cessez de manger.

JAQUES.

Quoi! je n'ai pas encore commencé.

ORLANDO.

Et tu ne commenceras pas avant que le besoin ait été satisfait.

JAQUES.

De quelle espèce sort donc ce coq-là?

LE VIEUX DUC.

Est-ce la nécessité, jeune homme, qui te rend si audacieux? ou méprises-tu grossièrement les procédés honnêtes à tel point, que tu n'aies pas la plus légère idée de la civilité ordinaire?

ORLANDO.

Vous avez touché mon mal du premier abord. C'est le poignant aiguillon du plus extrême besoin, qui enlève à mon procédé les douces apparences de la civilité; j'ai cependant été élevé dans l'intérieur du pays, et j'ai reçu quelque éducation. Mais laissez cela, vous dis-je: il meurt, celui de vous qui touchera à ce fruit avant que moi et mes besoins soient satisfaits.

JAQUES.

Si vous ne voulez pas que l'on vous satisfasse avec des raisons, alors il faut donc que je meure.

LE VIEUX DUC.

Que prétendez-vous? Votre douceur nous forcera à d'honnêtes procédés, auxquels toute votre force ne nous amènera jamais.

ORLANDO.

Je suis prêt à mourir faute de nourriture, et je vous prie de m'en donner.

LE VIEUX DUC.

Asseyez-vous et mangez, et soyez le bien-venu à notre table.

ORLANDO.

Parlez-vous si honnêtement? En ce cas, pardonnez-moi, je vous en conjure; j'ai cru qu'ici tout était sauvage: voilà ce qui m'a fait prendre cet abord dur et ce ton de commandement... Mais qui que vous soyez, qui dans ce désert inaccessible, sous l'ombre mélancolique de ces sombres feuillages, perdez négligemment les heures fugitives de la vie, si jamais vous vîtes des jours plus heureux, si jamais vous avez habité des lieux où le son des cloches vous invitat à vous rendre à l'église; si jamais vous vous êtes assis à la table d'un mortel honnête et bienfaisant; si vos yeux ont laissé couler une larme généreuse; si jamais enfin vous sûtes ce que c'est que de sentir la pitié, ce que c'est que d'en être l'objet, en ce cas, que la prière et la douceur soient mes seules armes et ma seule violence. Dans cet espoir, je rougis, et je cache mon épée.

LE VIEUX DUC.

Oui, n'en doutez pas, nous avons vu des jours plus heureux; le son des cloches sacrées nous a invités à l'église; nous nous sommes assis

(1) *What, for a counter, would I do but good?*

à la table d'hommes vertueux et bienfaisans. Oui, nos yeux ont été mouillés des larmes sacrées de la pitié : ainsi asseyez-vous, dans les sentimens paisibles de l'amitié; disposez à votre gré de ce que nous pouvons avoir à offrir à vos besoins.

ORLANDO.

Eh bien! abstenez-vous donc encore un moment de toucher à vos mets, tandis que, comme la biche inquiète, je vais chercher mon faon pour lui donner à manger. Il y a, à quelques pas d'ici, un pauvre vieillard qui s'est traîné, à pas inégaux, à ma suite, conduit par l'amitié pure; il est accablé de deux maux cruels, l'âge et la faim. Je ne goûterai de rien avant qu'il ait satisfait son besoin.

LE VIEUX DUC.

Allez le chercher; nous ne toucherons à rien avant votre retour.

ORLANDO.

Je vous remercie; que le ciel vous donne ses bénédictions, pour les secours que vous voulez bien nous procurer!

(Il sort.)

LE VIEUX DUC.

Tu vois que nous ne sommes pas seuls malheureux : ce vaste théâtre de l'univers offre de plus tristes spectacles que cette scène où nous jouons notre rôle.

JAQUES.

Oui, le monde entier est un théâtre, et l'espèce humaine, hommes et femmes, sont de vrais acteurs; ils ont leur entrée et leur sortie. Un homme, dans le cours de sa vie, joue différens rôles, et les actes de la pièce sont les sept âges. Dans le premier, c'est l'enfant, vagissant et inondant de ses flegmes les bras de sa nourrice. Ensuite l'écolier, toujours en pleurs, le visage frais comme le matin, et son petit sac à la main, rampe, comme le limaçon, lentement et à contre-cœur, jusqu'au seuil de l'école. Succède le jeune homme; il est amoureux; on l'entend soupirer comme une fournaise ardente, en chantant une chanson plaintive qu'il a faite pour les yeux de sa maîtresse. Bientôt soldat, prodigue de juremens étranges, et le menton hérissé de moustaches comme un léopard, il est vif, jaloux sur le point d'honneur, inflammable et prompt à la querelle, cherchant cette vaine fumée, la réputation, jusque dans la bouche du canon. Après marche gravement l'homme de robe; son ventre rond et rebondi digère un chapon succulent; son œil est sévère; sa barbe, coupée dans une forme particulière, en impose; il abonde en vieilles sentences, en maximes vulgaires; et c'est ainsi qu'il joue son rôle. Le sixième âge offre un maigre pantalon (1) en pantoufles, avec des lunettes sur le nez, et des poches sur le côté : les bas bien conservés de sa jeunesse se trouvent maintenant trop larges pour sa jambe rétrécie, qui flotte dans leurs vastes plis; sa voix, jadis forte et mâle, aiguisée en fausset d'enfant, ne fait plus que siffler d'un ton aigre et grêle. Enfin le septième et dernier âge vient finir son histoire pleine d'étranges événemens; seconde enfance, état d'oubli profond, où l'homme se trouve sans dents, sans yeux, sans goût, sans rien de tout ce qu'il a possédé.

(Rentre Orlando avec Adam.)

LE VIEUX DUC.

Soyez le bien-venu! Déposez votre vénérable fardeau, et qu'il prenne des alimens.

ORLANDO.

Je vous remercie de tout mon cœur pour lui.

ADAM.

Vous faites bien de remercier pour moi; car j'ai à peine la force de parler et de remercier pour moi-même.

LE VIEUX DUC.

Vous êtes reçus avec joie; mangez : je ne vous troublerai point en ce moment par la plus petite question sur vos aventures. — Donnez-nous un peu de musique, cher cousin; chantez :

(On joue un air.)

AMIENS chante.

CHANSON.

Hiver, souffle tes noirs frimas :
Ta dent du moins est invisible,
Et ta morsure est moins sensible
Que n'est l'oubli des cœurs ingrats.

L'amitié n'est que perfidie;
L'amour n'est que pure folie.
Restons dans ces climats
Jusqu'à notre trépas.
Vive la solitude,
Loin de l'ingratitude!

Sévis, sévis, ciel rigoureux :
Durcis en fer la terre et l'onde,
Ton atteinte est moins profonde
Que le sentiment douloureux
Que cause la cruelle vue
De notre amitié méconnue.
Restons, etc.

(1) Allusion au pantalon de la comédie italienne, le seul qui joue son rôle en pantoufles.

LE VIEUX DUC.

S'il est vrai que vous soyez le fils du bon chevalier Rowland, ainsi qu'on vous l'a entendu dire ingénument et tout bas, ainsi que tout me l'annonce (car il respire dans tous vos traits, et votre visage est son portrait vivant), soyez le très bien venu ici. Je suis le duc qui aimait votre père. Venez dans ma grotte me raconter la suite de vos aventures; et toi, bon vieillard, nous te voyons du même œil que nous voyons ton maître.—Soutenez-le par le bras. (A Orlando.) Donnez-moi votre main, et venez me raconter par quels événemens vous a fait passer la fortune.

(Ils sortent.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PALAIS.

Entrent LE DUC, LES SEIGNEURS et OLIVIER.

LE DUC.

Quoi! ne l'avoir point vu depuis? Monsieur, monsieur, cela ne peut pas être; et si la clémence ne dominait pas dans mon caractère, toi présent, je n'irais pas chercher plus loin d'autre objet de ma vengeance; mais songes-y bien, déterre ton frère en quelque endroit qu'il soit, cherche-le aux flambeaux; je te donne un an pour me l'amener mort ou vif; sinon renonce à l'espoir de reparaître et de vivre sur notre territoire. Jusqu'à ce que tu puisses te justifier par la bouche de ton frère, des soupçons que nous avons contre toi, nous saisissons dans nos mains tes terres et tout ce que tu peux avoir de propriétés qui vaillent la peine d'être saisies.

OLIVIER.

Oh! si votre altesse pouvait lire dans mon cœur! Jamais je n'aimai mon frère de ma vie.

LE DUC.

Tu n'en es qu'un plus grand scélérat. — Allons, chassez-le de mon palais, et que mes officiers préposés pour cette partie procèdent à l'estimation de sa maison et de ses terres; qu'on le fasse sans délai, et qu'il sorte sur-le-champ.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

LA FORÊT.

Entre ORLANDO.

Suspendez-vous ici, mes vers, et rendez témoignage à mon amour; et toi, reine de la nuit, à la triple couronne (1), du haut de ta pâle sphère abaisse tes chastes regards sur le nom de ta belle chasseresse, qui règne sur mon cœur et sur ma vie. O Rosalinde! ces arbres seront mes tablettes, et je veux graver mes pensées sur leur écorce, afin que tous les yeux qui jetteront leurs regards sur cette forêt, rencontrent partout les témoignages rendus à ta vertu. Cours, Orlando, cours graver sur chaque arbre : *Rosalinde est belle,*

(1) Allusion aux trois caractères de Proserpine, Diane et Cynthia, donnés par quelques mythologues à la même déesse, et compris dans ce distique :

Terret, lustrat, agit Proserpina, Luna, Diana,
Ima, superna, feras, sceptro, fulgore, sagittis.

JOHNSON

Rosalinde est chaste, Rosalinde est une merveille ineffable.

(Il sort.)

(Rentrent Corin et le bouffon.)

CORIN.

Et comment trouvez-vous cette vie de berger, monsieur Touchstone?

TOUCHSTONE.

Franchement, berger, par elle-même c'est une bonne vie; mais par rapport à ce que c'est une vie de berger, c'est une pauvre vie. En ce qu'elle est solitaire, je l'aime beaucoup; mais par rapport à ce qu'elle est retirée, c'est une misérable vie. Ensuite par rapport à ce qu'on la passe dans les champs, elle me plaît assez; mais comme ce n'est pas une vie que l'on passe à la cour, elle est ennuyeuse. Comme vie sobre et frugale, voyez-vous? elle convient beaucoup à mon humeur; mais en voyant qu'il n'y a pas plus d'aisance que cela, elle me répugne infiniment. — Berger, as-tu un peu de philosophie dans l'ame?

CORIN.

Ce que j'en ai se borne à savoir que plus on est malade, plus on est mal à son aise; et que celui qui n'a ni argent, ni moyens, ni contentement, manque de trois bons amis; que la propriété de la pluie est de mouiller, et celle du feu de brûler; que les bons pâturages engraissent les brebis; et qu'une des grandes causes de la nuit, c'est l'absence du soleil; que celui qui n'a pas appris de l'esprit, ni par nature, ni par art, peut se plaindre d'avoir reçu une mauvaise éducation, ou sort de parens très stupides.

TOUCHSTONE.

Un homme qui raisonne comme toi est un philosophe naturel. As-tu jamais vécu à la cour, berger?

CORIN.

Non, vraiment.

TOUCHSTONE.

Tu es donc damné?

CORIN.

Non pas, j'espère.

TOUCHSTONE.

Oh! tu seras sûrement damné et rôti, comme un œuf mal cuit d'un côté.

CORIN.

Comment! pour n'avoir pas été à la cour? Dites-moi donc votre raison?

TOUCHSTONE.

Quoi, si tu n'as jamais été à la cour, tu n'as jamais vu les bonnes façons; si tu n'as jamais vu les bonnes façons, alors tes façons sont nécessairement mauvaises; et ce qui est mauvais est péché, et le péché mène à la damnation: tu es dans un état de damnation dangereux, berger.

CORIN.

Pas du tout, Touchstone: les belles manières de la cour sont aussi ridicules à la campagne, que les usages de la campagne sont nuisibles à la cour. Vous m'avez dit qu'on ne saluait pas à la cour, mais qu'on se baisait les mains. Cette courtoisie ne serait pas propre, si les courtisans étaient des bergers.

TOUCHSTONE.

Prouve-moi cela; vite, allons, une preuve!

CORIN.

Quoi! ne touchons-nous pas nos brebis à tout instant? et leur toison, vous le savez, est grasse.

TOUCHSTONE.

Quoi! les mains de nos courtisans ne suent-elles pas? et la graisse de mouton n'est-elle pas aussi saine que la sueur de l'homme? Mauvaise raison, mauvaise raison; une meilleure: allons!

CORIN.

D'ailleurs, nos mains sont rudes.

TOUCHSTONE.

Eh bien, vos lèvres ne les sentiront que plus tôt. Encore mauvaise raison; allons, une preuve plus sensée!

CORIN.

Et elles sont souvent goudronnées avec les drogues de nos brebis; et voudriez-vous que nous baisassions le goudron? Les mains des courtisans sont, au contraire, parfumées de civette.

TOUCHSTONE.

Pauvre insensé! tu n'es qu'une pâture bonne pour les vers, en comparaison d'un bon morceau de chair. Allons, apprends du sage et réfléchis; sache que la civette est d'une plus basse extraction que le goudron: la civette n'est que l'impure excrétion d'un chat. Amende ta preuve, berger.

CORIN.

Vous avez un trop grand esprit de cour pour moi: je veux me reposer.

TOUCHSTONE.

Tu veux te reposer, étant damné? Dieu veuille

t'éclairer, homme borné, car tu es bien ignorant! Dieu veuille te faire une incision qui t'ouvre l'intelligence!

CORIN.

Monsieur, je ne suis qu'un simple journalier; je gagne ce que je mange, je gagne ce que je porte; je ne dois de haine à personne; je n'envie le bonheur de personne; je suis bien aise de la bonne fortune des autres, et content dans ma peine; et mon plus grand orgueil est de voir mes brebis paître, et mes agneaux téter leurs mères.

TOUCHSTONE.

Voilà encore un autre péché d'imbécile dont vous vous rendez coupable, en élevant ensemble les brebis et les béliers, et en vous offrant à gagner votre vie par la copulation du bétail, en servant honteusement les plaisirs du bélier qui a la sonnette au cou, et en prostituant la tendre brebis de douze mois à un vieux mouton impuissant, dont les ans ont couvert la tête de bosses, et qui n'est plus fait pour trouver un parti sortable. Si tu n'es pas damné pour cela, c'est que le diable lui-même ne veut plus de bergers; autrement, je ne vois pas comment tu pourrais échapper à l'enfer.

CORIN.

Voilà le jeune monsieur Ganymède, le frère de ma nouvelle maîtresse, qui vient ici.

(Entre Rosalinde avec un papier.)

ROSALINDE.

Depuis l'Inde jusqu'à l'Orient
Nul trésor n'égale Rosalinde:
Son renom en tous lieux s'étend,
Et remplit l'univers du nom de Rosalinde.
Le chef-d'œuvre le plus vanté,
Les plus parfaites miniatures,
Ne sont que de noires peintures,
Auprès des traits de sa beauté;
Et rien n'est digne de mémoire
Que le nom de Rosalinde et sa gloire.

TOUCHSTONE.

Je vous rimerai comme cela, si vous voulez, pendant huit ans entiers, en exceptant cependant les heures du dîner, du souper et du dormir: c'est précisément ainsi que riment les marchandes de beurre en allant au marché (1).

ROSALINDE.

Retire-toi, sot.

(1) Ce sont les vers cités par Horace, dont on fait deux sens, *stans pede in uno*.

TOUCHSTONE.

Seulement un essai.

Si un cerf veut une biche,
Qu'il coure après Rosalinde.
Si la chatte court après un amant,
Rosalinde en fera tout autant.
Les habits d'hiver doivent être doublés,
De même la mince Rosalinde.
Les moissonneurs doivent gerber, lier,
Puis voiturer avec Rosalinde.
La douce noix a une écorce amère:
Cette noix-là, c'est Rosalinde.
Celui qui veut trouver la plus belle rose,
Il lui faut trouver l'épine d'amour et Rosalinde.

Ce sont là de méchans vers, et d'une mauvaise allure. Pourquoi vous empoisonner de pareille poésie?

ROSALINDE.

Tais-toi, sot, je les ai trouvés sur un arbre.

TOUCHSTONE.

Eh bien! c'est un arbre qui produit de mauvais fruits.

ROSALINDE.

Je veux l'enter sur toi, et il en produira de plus mauvais encore. Et alors il sera enté sur un indiscret, qui prétend se mêler de tout (1), et alors ce sera le fruit le plus précoce du pays; car tu seras pourri avant d'être à moitié mûr. C'est là le sort d'un homme qui veut se mêler de ce qui ne le concerne point.

TOUCHSTONE.

Vous avez prononcé; mais si vous avez bien ou mal jugé, que la forêt en décide.

(Entre Célie, avec un écrit.)

ROSALINDE.

Paix! voilà ma sœur qui vient lisant un papier: tiens-toi à l'écart.

CÉLIE.

« Pourquoi ce désert serait-il silencieux? Se- » rait-ce parce qu'il n'est pas habité? N'importe; » je suspendrai à chaque arbre des langues qui » parleront le langage des cités. Les unes diront » combien la courte vie de l'homme finit rapide- » ment les erreurs de son pèlerinage, que l'es- » pace d'une palme embrasse la somme de sa du- » rée; d'autres montreront tous les sermens violés » entre les cœurs de deux amis; mais sur les plus » beaux rameaux, ou à la fin de chaque sentence, » j'écrirai le nom de Rosalinde, et j'enseignerai

(1) Équivoque sur les mots *meddler* et *medlar*, dont le premier signifie *entremetteur*, et l'autre un *néflier*.

» à tous ceux qui liront mes vers, que le ciel, » voulant montrer en elle l'abrégé de toutes les » perfections des anges, chargea la nature de ras- » sembler toutes les graces dans un seul objet; » qu'aussitôt la nature forma les joues de rose » d'Hélène, mais sans son cœur; la majesté de » Cléopâtre, toutes les beautés d'Atalante, et la » modestie de la triste Lucrèce. C'est ainsi que » le conseil des dieux décida que Rosalinde serait » formée de plusieurs belles; et que de plusieurs » visages, de plusieurs yeux et de plusieurs cœurs, » elle n'en aurait que les traits d'élite. Le ciel a » voulu qu'elle eût tous ces dons, et que moi, je » vive et meure son esclave (1). »

ROSALINDE.

O bon Jupiter! — Comment avez-vous pu fatiguer vos paroissiens d'une si ennuyeuse homélie d'amour, sans jamais crier : Prenez patience, bon peuple!

CÉLIE.

Eh! vous êtes là, espions? Berger, retirez-vous un peu; et vous, Touchstone, suivez-le.

TOUCHSTONE.

Allons, berger, faisons une retraite honorable : si nous n'emportons pas tout le butin, nous en avons toujours quelques plumes.

(Corin et Touchstone sortent.)

CÉLIE.

As-tu entendu ces vers?

ROSALINDE.

Oh! oui, je les ai entendus, et encore davantage; car quelques-uns d'eux avaient plus de pieds que les vers n'en doivent porter.

CÉLIE.

Cela est égal; les pieds pouvaient porter les vers.

ROSALINDE.

Oui; mais les pieds étaient boiteux, et ne pouvaient se soutenir eux-mêmes sans le vers, et voilà pourquoi ils boitaient dans le vers.

CÉLIE.

Mais as-tu entendu, sans étonnement, comment ton nom se trouvait gravé sur ces arbres?

ROSALINDE.

J'étais plus qu'à moitié revenue de ma surprise avant que tu vinsses; car vois ce que j'ai trouvé sur un palmier : je n'ai jamais été tant rimée depuis la métempsycose de Pythagore : temps auquel j'étais un rat (1) d'Irlande; ce dont je me souviens à peine.

CÉLIE.

Devineriez-vous qui a fait cela?

ROSALINDE.

Est-ce un homme?

CÉLIE.

Un homme ayant à son cou une chaîne que vous portâtes autrefois. Vous changez de couleur!

ROSALINDE.

Qui? je t'en prie.

CÉLIE.

O Seigneur! Seigneur! Il est bien difficile que des amis se rencontrent; mais les montagnes peuvent être déplacées par des tremblemens de terre, et se rencontrer.

ROSALINDE.

Mais, de grace, qui est-ce?

CÉLIE.

Est-il possible?

ROSALINDE.

Je t'en prie avec instance, dis-moi qui c'est.

CÉLIE.

O merveille, merveille, et la plus grande merveille, et encore merveille, et merveille au-dessus de toute expression, ne me fais pas rougir!

ROSALINDE.

Penses-tu, quoique je sois caparaçonnée comme un homme, que j'aie le sang-froid d'un homme? Une minute de délai de plus pour moi, est un voyage dans la mer du Sud. Je t'en prie, dis-moi qui c'est. Promptement, et parle vite. Je voudrais que tu fusses bègue, afin que le nom de cet homme caché pût échapper de ta bouche malgré toi, comme le vin sort d'une bouteille dont le cou est étroit : trop à la fois ou rien du tout. Ote, je te prie, le sceau qui est sur ta bouche, pour que je puisse aspirer ton secret.

CÉLIE.

Tu te sens donc capable d'engloutir un homme tout entier?

ROSALINDE.

Est-il formé de la main de Dieu? Quelle es-

(1) Ceci est en trente vers dans l'original.

(1) En Irlande on croyait tuer les rats avec une sorte de charme en vers; d'où l'expression *rimer quelqu'un à mort*. Cela pourrait se dire d'un mauvais poète qui assassine les lecteurs de ses vers.

JOHNSON.

pèce d'homme est-ce? Sa tête est-elle digne de porter un casque, et son menton de porter une barbe?

CÉLIE.

Non; il n'a qu'une barbe très courte.

ROSALINDE.

Eh bien! Dieu lui en enverra une plus longue, s'il est reconnaissant envers le ciel. J'attendrai patiemment sa croissance, pourvu que tu ne diffères pas de me faire connaître le menton qui en est décoré.

CÉLIE.

C'est le jeune Orlando, qui au même instant vainquit le lutteur de mon père et votre cœur.

ROSALINDE.

Trêve de plaisanteries, je t'en conjure; parle sérieusement et en fille d'honneur.

CÉLIE.

De bonne foi, cousine, c'est lui-même.

ROSALINDE.

Orlando?

CÉLIE.

Orlando.

ROSALINDE.

Hélas! que vont devenir mon pourpoint et mon haut-de-chausses? — Qu'a-t-il fait, lorsque tu l'as vu? qu'a-t-il dit? quel air avait-il? où est-il allé? qu'est-il venu faire ici? m'a-t-il demandée? où réside-t-il? comment t'a-t-il quittée? et quand le reverras-tu? Réponds-moi en un seul mot.

CÉLIE.

Il faut donc que vous commenciez par m'emprunter la bouche de Gargantua; ce mot que vous me demandez est d'un trop gros volume pour aucune bouche de ce siècle: répondre à la fois *oui* et *non* à toutes ces questions, est une tâche plus difficile que de répondre aux demandes d'un catéchisme.

ROSALINDE.

Mais sait-il que je suis dans cette forêt, et que j'y suis sous les habillemens d'un homme? — Dis-moi: paraît-il aussi frais qu'il l'était le jour qu'il lutta?

CÉLIE.

Il est aussi aisé de nombrer les atomes que de résoudre les questions d'une amante; mais prends une idée de la manière dont je l'ai rencontré, et savoures-en bien tout le plaisir. Je l'ai trouvé sous un chêne, comme l'on y trouve un gland tombé.

ROSALINDE.

On peut bien appeler ce chêne l'arbre de Jupiter, s'il en tombe un pareil fruit.

CÉLIE.

Donnez-moi audience, ma bonne dame.

ROSALINDE.

Continue.

CÉLIE.

Il était étendu là comme un chevalier qui est blessé.

ROSALINDE.

Quoiqu'on ne puisse voir sans pitié un pareil objet, dans cette attitude il devait être charmant.

CÉLIE.

Contiens ta langue, je t'en prie; elle fait là des complimens qui sont bien hors de saison. Il était armé en chasseur.

ROSALINDE.

O mauvais présage! il vient pour percer mon cœur.

CÉLIE.

Je voudrais chanter ma chanson sans refrain, et tu me fais toujours sortir du ton.

ROSALINDE.

Ne savez-vous pas que je suis femme? Ce que je pense, il faut que je le dise. Poursuis, ma chère.

(Entrent Orlando et Jaques.)

CÉLIE.

Vous me faites perdre le fil de mon récit. — Doucement, n'est-ce pas lui qui vient ici?

ROSALINDE.

C'est lui-même; sauve-toi, et remarque-le bien.

(Célie et Rosalinde se retirent.)

JAQUES.

Je vous remercie de votre compagnie; mais en vérité j'aurais autant aimé être seul.

ORLANDO.

Et moi aussi; mais cependant, pour la forme seulement, je vous remercie aussi de votre compagnie.

JAQUES.

Que Dieu soit avec vous! Ne nous rencontrons que le plus rarement que nous pourrons.

ORLANDO.

Je souhaite que nous devenions l'un pour l'autre plus étrangers que nous ne sommes.

JAQUES.

Ne gâtez plus les arbres, je vous prie, en écrivant des chansons d'amour sur leur écorce.

ORLANDO.

Et vous, ne gâtez plus mes vers, je vous en prie, en les lisant de si mauvaise grace.

JAQUES.

Rosalinde est le nom de votre maîtresse?

ORLANDO.

Oui, précisément.

JAQUES.

Je n'aime pas ce nom-là.

ORLANDO.

On ne songeait guère à vous plaire, lorsqu'elle fut baptisée.

JAQUES.

De quelle taille est-elle?

ORLANDO.

D'une hauteur à atteindre juste à mon cœur.

JAQUES.

Vous êtes plein de jolies réponses. N'auriez-vous pas connu quelque femme d'orfévre, et ne lui auriez-vous pas escamoté des bagues?

ORLANDO.

Pas du tout. Mais je vous réponds en vrai style de toile peinte (1); car c'est là que vous avez étudié toutes les questions que vous me faites.

JAQUES.

Vous avez un esprit bien léger; je pense qu'il provient des talons d'Atalante (2). Voulez-vous vous asseoir avec moi, et nous déclamerons tous deux contre nos maîtresses, contre le monde, et notre mauvaise fortune?

ORLANDO.

Je ne veux censurer aucun être vivant dans le monde, que moi seul, dont je connais le mieux les défauts.

JAQUES.

Le plus grand défaut que vous ayez est d'être amoureux.

ORLANDO.

C'est un défaut que je ne changerais pas contre votre plus belle vertu. Je suis las de vous.

(1) Dans les édifices publics, les appartemens étaient ordinairement tendus de ces tapisseries que Falstaff appelle *water-work*, ouvrage à l'eau, peinture en détrempe. Il y avait apparemment sur ces tapisseries des sentences morales peintes, sortant de la bouche des personnages. STEEVENS.

(2) Fille de Sthénéus, roi de l'île de Scyros, extraordinairement belle et légère à la course.

JAQUES.

Par ma gorge! je cherchais un fou, quand je vous ai trouvé.

ORLANDO.

Il est noyé dans le ruisseau : tenez, regardez dans l'eau, et vous l'y verrez.

JAQUES.

J'y verrai ma propre figure.

ORLANDO.

Que je prends pour celle, ou d'un fou, ou d'un zéro en chiffre.

JAQUES.

Je ne resterai pas plus long-temps avec vous : adieu, bon seigneur l'*Amour*.

(Il sort.)

ORLANDO.

Je suis charmé de votre départ : adieu, monsieur la *Mélancolie*.

(Orlando, Célie et Rosalinde s'avancent.)

ROSALINDE.

Je veux lui parler du ton d'un valet impertinent, et sous cet habit jouer avec lui le rôle d'un impudent vaurien. — Holà! garde, m'entendez-vous?

ORLANDO.

Très bien; que voulez-vous?

ROSALINDE.

Quelle heure est-il, je vous prie ?

ORLANDO.

Vous devriez plutôt me demander à quelle portion du jour nous sommes; car il n'y a pas d'horloge dans la forêt.

ROSALINDE.

Il n'y a donc pas de vrais amans; autrement, les soupirs qu'ils pousseraient à chaque minute, les gémissemens qu'on entendrait à chaque heure, marqueraient les pas du pied paresseux du temps, aussi bien qu'une horloge.

ORLANDO.

Et pourquoi ne dites-vous pas le pied léger du temps? Cette expression n'aurait-elle pas été aussi propre?

ROSALINDE.

Point du tout : le temps chemine d'un pas différent, selon la différence des personnes : je vous dirai, moi, avec qui le temps va l'amble, avec qui il trotte, avec qui il galope, et avec qui il s'arrête.

ORLANDO.

Voyons : dites-moi, je vous prie, avec qui il trotte?

ROSALINDE.

Vraiment, il va le grand trot avec la jeune fille, depuis le jour de son contrat de mariage jusqu'au jour qu'il est célébré; quand l'intervalle ne serait que de huit jours, le pas du temps est si dur, qu'il paraît durer sept ans.

ORLANDO.

Et avec qui le temps va-t-il l'amble?

ROSALINDE.

Avec un prêtre qui ne sait pas le latin, et avec un homme riche qui n'a pas la goutte : le premier dort tranquillement, parce qu'il ne sait pas étudier; et le second mène une vie joyeuse, parce qu'il ne sent aucune peine : l'un est exempt du fardeau d'une stérile abondance de science, et l'autre ne connaît pas le poids d'une ennuyeuse et accablante indigence. Voilà les gens pour qui le temps va l'amble.

ORLANDO.

Avec qui le temps court-il le galop?

ROSALINDE.

Avec un voleur que l'on conduit au gibet : quoiqu'il aille doucement et posant lentement un pied devant l'autre, il croit qu'il arrive toujours trop tôt.

ORLANDO.

Et avec qui le temps s'arrête-t-il?

ROSALINDE.

Avec les gens de loi, lorsqu'on appelle les causes; car ils dorment entre les plaidoiries, et alors ils ne s'aperçoivent pas que le temps chemine et passe.

ORLANDO.

Où demeurez-vous, belle jeunesse?

ROSALINDE.

Avec cette bergère, qui est ma sœur, ici sur les bords de cette forêt, comme une frange sur le pan d'une robe.

ORLANDO.

Êtes-vous natif de cet endroit?

ROSALINDE.

Comme le lapin que vous voyez habiter le terrier où sa mère l'enfanta.

ORLANDO.

Il y a dans votre accent quelque chose de plus fin que vous n'auriez pu l'acquérir dans un lieu si retiré et si sauvage.

ROSALINDE.

Plusieurs personnes me l'ont déjà dit; mais, dans la vérité, j'ai appris à parler d'un vieil oncle devenu dévot, mais qui dans sa jeunesse vécut dans le monde, et qui connut très bien la galanterie; car il devint amoureux. Je lui ai entendu faire plusieurs morales contre l'amour, et je remercie Dieu de n'être pas née femme, et de n'être pas exposée à toutes les folies et les fautes dont il accusait tout le sexe en général.

ORLANDO.

Vous rappelleriez-vous quelques-uns des principaux défauts qu'il imputait aux femmes?

ROSALINDE.

Il n'y en avait point de principaux; ils se ressemblaient tous comme des pièces de deux liards; chaque défaut d'une femme lui paraissait monstrueux jusqu'à ce qu'un autre défaut vînt l'égaler en tout.

ORLANDO.

Nommez-moi, je vous prie, quelques-uns de ces défauts.

ROSALINDE.

Non, je ne veux faire usage de mon remède que sur ceux qui sont malades. Il y a un homme qui parcourt la forêt et qui s'amuse à gâter nos jeunes arbres, en gravant *Rosalinde* sur leur écorce; il suspend des odes sur l'aubépine, et des élégies sur les ronces; et toutes déifient le nom de Rosalinde. Si je pouvais rencontrer ce fou, je lui donnerais quelques bons conseils; car il paraît être attaqué du mal d'amour quotidien.

ORLANDO.

Je suis cet homme si tourmenté par l'amour; enseignez-moi, de grace, votre remède.

ROSALINDE.

Je n'aperçois sur vous aucun des symptômes décrits par mon oncle; il m'a appris à distinguer quand un homme est amoureux, et je suis sûr que vous n'êtes point un oiseau prisonnier dans ce trébuchet.

ORLANDO

Quels étaient ces symptômes?

ROSALINDE.

Une joue maigre et pendante que vous n'avez pas; un œil cerné de bleu et enfoncé que vous n'avez pas; un esprit taciturne et ennemi des questions que vous n'avez pas; une barbe négligée que vous n'avez pas; mais cela je vous le par-

donne, car ce que vous avez de barbe n'est que le revenu d'un frère cadet; ensuite vos bas devraient être lâches et sans jarretières (1), votre bonnet sans bandeau, vos manches déboutonnées, vos souliers sans nœuds; en un mot, tout ce que vous avez sur vous devrait annoncer la négligence et l'abandon d'un cœur désolé et indifférent à tout le reste. Mais vous n'êtes pas un tel homme; au contraire, je vous vois très recherché dans vos ajustemens : ce qui prouve que vous vous aimez vous-même beaucoup plus que vous ne paraissez amoureux d'une autre personne.

ORLANDO.

Beau jeune homme, je voudrais pouvoir te faire croire que j'aime.

ROSALINDE.

Moi, le croire ? Il vous est aussi aisé de le persuader à celle que vous aimez, et dont pourtant, j'en réponds, elle conviendra bien plus aisément qu'elle n'avouera qu'elle vous aime : c'est un de ces points sur lesquels les femmes donnent toujours le démenti à leur conscience. Mais, dites-moi, de bonne foi, est-ce vous qui placez sur les arbres ces vers qui font un si grand éloge de Rosalinde ?

ORLANDO.

Je te jure, jeune homme, par la blanche et belle main de Rosalinde, que c'est moi-même : oui, je suis cet infortuné.

ROSALINDE.

Mais êtes-vous aussi amoureux que le disent vos rimes ?

ORLANDO.

Ni la rime, ni la raison, ne sauraient exprimer tout mon amour.

ROSALINDE.

L'amour n'est qu'une pure folie, et je vous dirai qu'il mériterait, autant que les fous, l'hôpital et le fouet; et ce qui fait qu'on n'a pas recours à ces moyens pour corriger et guérir les amoureux, c'est que cette frénésie est si commune, que les correcteurs mêmes s'avisent aussi d'aimer; cependant je me fais fort de guérir cette maladie par des conseils.

ORLANDO.

Avez-vous jamais guéri quelque amant de cette façon-là ?

(1) Il paraît que c'étaient là les signes caractéristiques et convenus des serviteurs de l'amour, du temps de Shakspeare. On les retrouve dans d'autres auteurs de son temps. STEEVENS.

ROSALINDE.

Oui, j'en ai guéri un, et précisément de la manière que je vous dis. Son régime était de s'imaginer que j'étais sa bien-aimée, sa maîtresse, et tous les jours je le forçais à me faire sa cour. Alors, prenant le caractère d'une jeune fille capricieuse, je jouais la femme chagrine, langoureuse, inconstante, remplie d'humeurs et de fantaisies bizarres, fière, fantasque, minaudière, légère, volage, riant et pleurant tour à tour sans sujet, affectant toutes les passions sans en sentir aucune, comme font les garçons et les filles, qui pour la plupart ont assez la physionomie de ce portrait. Tantôt je l'aimais, tantôt je le détestais; tantôt je lui faisais accueil, tantôt je le rebutais; quelquefois je pleurais de tendresse pour lui, ensuite je lui crachais au visage; je fis tant enfin, que je fis passer mon amoureux d'un violent accès d'amour à un violent accès de folie, qui lui fit détester l'univers entier, et l'envoya finir ses jours dans un réduit vraiment monastique : c'est ainsi que je l'ai guéri, et par le même régime, je me fais fort de laver votre foie aussi net que l'on puisse laver le cœur d'un mouton, de façon qu'il n'y restera pas la plus petite tache d'amour.

ORLANDO.

Je ne me soucie pas d'être guéri, jeune homme.

ROSALINDE.

Je vous guérirais, si vous vouliez seulement consentir à m'appeler Rosalinde, à venir tous les jours à ma cabane me faire la cour.

ORLANDO.

Oh ! pour cela, je te jure sur mon amour que j'y consens; dis-moi où tu demeures.

ROSALINDE.

Venez avec moi, et je vous montrerai ma cabane; et chemin faisant, vous me direz dans quel endroit de la forêt vous habitez : voulez-vous venir ?

ORLANDO.

De tout mon cœur, aimable jeune homme.

ROSALINDE.

Non, non, il faut que vous m'appeliez Rosalinde. — Allons, ma sœur, voulez-vous venir ?

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Entrent LE PAYSAN (TOUCHSTONE), AUDREY et JAQUES qui les guette.

LE PAYSAN.

Allons vite, chère Audrey; je vais chercher vos chèvres, Audrey. Eh bien, Audrey, suis-je toujours l'homme qui vous plaît? Êtes-vous contente des traits simples de ma physionomie?

AUDREY.

Vos traits, Dieu nous garde! Quels traits?

LE PAYSAN.

Je suis ici avec toi et tes chèvres, comme jadis l'honnête Ovide, le plus capricieux des poètes, était parmi les Goths.

JAQUES.

O science plus déplacée que Jupiter ne le serait dans une chaumière!

LE PAYSAN.

On est moins confondu d'étonnement de voir arriver le long mémoire d'un petit écot dans un petit cabaret borgne, qu'on ne l'est en voyant quelqu'un qui ne saurait comprendre les vers d'un homme, et dont l'entendement (enfant précoce et vif) ne seconde pas le bon sens: vraiment, je voudrais que les dieux t'eussent faite poétique.

AUDREY.

Je ne sais ce que c'est que *poétique :* cela est-il honnête dans le mot et dans la chose? Cela a-t-il quelque vérité?

LE PAYSAN.

Non vraiment; car la vraie poésie est la plus remplie de fictions, et les amoureux sont adonnés à la poésie; et ce qu'ils jurent en poésie, comme amans, on peut dire qu'ils le feignent comme poètes.

AUDREY.

Comment pouvez-vous donc souhaiter que les dieux m'eussent faite poétique?

LE PAYSAN.

Oui vraiment, je le souhaiterais; car tu me jures que tu es honnête. Eh bien! si tu étais poète, je pourrais avoir quelque espoir que tu feins.

AUDREY.

Est-ce que vous voudriez que je ne fusse pas honnête?

LE PAYSAN.

Non vraiment, à moins que tu ne fusses laide; car l'honnêteté accouplée avec la beauté est de trop; c'est du miel ajouté à du sucre.

JAQUES à part.

Quel sot chargé de science!

AUDREY.

Eh bien! je ne suis pas jolie; ainsi, je prie les dieux de me rendre honnête.

LE PAYSAN.

Mais, vraiment, donner de l'honnêteté à une laideron, c'est la perdre et placer une rose sur un fumier.

AUDREY.

Je ne suis point une malhonnête fille: ainsi je remercie les dieux de m'avoir faite laide.

LE PAYSAN.

Très bien: que les dieux soient loués pour ta laideur! la malhonnêteté pourra venir après. Qu'il en soit ce qu'on voudra, je veux me marier avec toi; et pour cela j'ai vu Sir Olivier Mar-Text, vicaire du village voisin, lequel m'a promis de se trouver dans cet endroit de la forêt, et de nous accoupler.

JAQUES à part.

Je serais bien charmé de voir cette rencontre.

AUDREY.

Eh bien, que les dieux nous donnent la joie et le bonheur!

LE PAYSAN.

Amen! Je fais là une entreprise capable de faire reculer un homme qui aurait le cœur timide; car nous n'avons ici d'autre temple que le bois, d'autre assemblée que celle des bêtes à cornes. Mais qu'est-ce que cela fait? Courage: si les cornes sont odieuses, elles sont nécessaires. Beaucoup d'hommes n'en connaissent pas l'avantage. —Oui: bien des maris en ont de bonnes et belles, et n'en connaissent pas la propriété. Eh bien! c'est le douaire de leurs femmes; ce n'est pas un bien qui vienne du mari et de ses propres acquêts. —Des cornes! Oui, des cornes.—N'y a-t-il que les pauvres gens qui en aient? Non, non. Le plus noble cerf les porte aussi grandes que le cerf le plus chétif. — L'homme qui vit seul est-il donc heureux? Non. Comme une ville entourée de murailles vaut mieux qu'un village, de même le front couronné d'un homme marié est bien plus honorable que le front ras et nu d'un jeune garçon. Et si l'escrime et l'arme valent mieux que l'impuis-

sance et l'incapacité, il vaut donc mieux porter corne que de n'en pas avoir.

(Entre Sir Olivier Mar-Text.)

Voilà Sir (1) Olivier. — Sir Olivier Mar-Text, vous êtes le bien-venu. Voulez-vous nous expédier ici sous cet arbre, ou irons-nous avec vous à votre chapelle ?

SIR OLIVIER.

N'y a-t-il personne ici pour présenter la femme (2)?

LE PAYSAN.

Je ne veux la recevoir en don de la main d'aucun homme.

SIR OLIVIER.

Vraiment, il faut bien que quelqu'un la présente ; autrement le mariage serait irrégulier.

JAQUES se découvrant.

Continuez, continuez ! Je la présenterai.

LE PAYSAN.

Bonsoir, mon bon monsieur..... comme vous voudrez. Comment vous portez-vous, monsieur? Je suis charmé de vous avoir rencontré, je remercie Dieu de nous avoir procuré votre nouvelle compagnie. Je suis vraiment enchanté de vous voir. Que faites-vous de ce jouet de fou à la main, monsieur? Allons, couvrez-vous, je vous prie.

JAQUES.

Voulez-vous être marié, fou?

LE PAYSAN.

De même, monsieur, qu'un bœuf a son joug, un cheval son frein, et le faucon ses grelots ; de même un homme a ses envies ; et de même que tes pigeons s'entre-baisent, de même un couple d'époux voudrait aussi se becqueter.

JAQUES.

Quoi ! un homme de votre sorte voudrait se marier sous un buisson, comme un mendiant? Allez à l'église, et prenez un prêtre capable qui puisse vous dire ce que c'est que le mariage. Cet homme-ci ne vous joindra ensemble qu'à peu près comme un menuisier joint de la boiserie : bientôt l'un de vous deux se trouvera être un panneau gercé, et se tourmentera comme un bois de charpente trop vert.

LE PAYSAN.

J'ai dans l'idée qu'il me vaudrait mieux être marié par lui plutôt que par un autre ; car il ne me paraît pas en état de me bien marier ; et n'étant pas bien marié, ce sera une bonne excuse pour moi dans la suite, pour laisser là ma femme.

JAQUES.

Viens avec moi, et laisse-toi gouverner par mes conseils.

LE PAYSAN.

Allons, chère Audrey, il faut nous marier, ou il nous faut vivre dans le libertinage. Adieu, bon monsieur Olivier ; non. — O doux Olivier ! ô brave Olivier (1) ! ne me laisse pas derrière toi ; mais pars, va-t'en, te dis-je ; je ne veux pas aller aux épousailles avec toi.

SIR OLIVIER.

Cela est égal ; mais jamais aucun de tous ces coquins fantasques ne se moquera ainsi de mon état.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

UNE CABANE DANS LE BOIS.

Entrent ROSALINDE et CÉLIE.

ROSALINDE.

Non, ne me parle point ; je veux pleurer.

CÉLIE.

Contente-toi, je t'en prie..... Mais cependant fais-moi la grace de considérer que les pleurs ne siéent guère à un homme.

ROSALINDE.

Mais n'ai-je pas sujet de pleurer ?

CÉLIE.

Autant de sujet qu'on puisse en avoir : ainsi pleure.

ROSALINDE.

Jusqu'à ses cheveux sont d'une couleur fausse.

(1) Celui qui a pris son premier degré dans l'université est, en style d'école, appelé *dominus*, et en langue vulgaire, *sir*. Ce n'était pas toujours un terme de mépris. Les gradués le prennent dans leurs écrits. L'historien Trevisa se qualifie, dans les siens, Sir Jean de Trevisa.

JOHNSON.

(2) Suivant la liturgie anglaise, le père ou un ami de la fiancée doit la conduire à son époux. Il y avait une formule expresse pour cela

GRAY.

(1) La répétition des mots, *doux Olivier*, etc., n'est qu'un emprunt de quelque ancienne ballade.

STEEVENS.

CÉLIE.

Ils ont quelque chose de plus foncé que les cheveux de Judas (1); vraiment ses baisers sont des baisers de traître.

ROSALINDE.

Dans le vrai, ses cheveux sont d'une bonne couleur.

CÉLIE.

Une charmante couleur ! Châtains ! ce fut toujours votre couleur favorite.

ROSALINDE.

Et ses baisers sont aussi saints, aussi chastes que le toucher de la barbe sacrée d'un ermite.

CÉLIE.

Il s'est procuré une bouche exactement moulée sur celle de Diane ; une froide nonne, dévouée au stérile hiver, ne donne pas des baisers plus innocens ; ils ont toute la glace de la chasteté même.

ROSALINDE.

Mais pourquoi a-t-il juré qu'il viendrait ce matin, et ne vient-il pas ?

CÉLIE.

Non certainement, il n'y a en lui aucune sincérité.

ROSALINDE.

Penses-tu ainsi ?

CÉLIE.

Oui : je ne crois pas qu'il soit un filou ni un voleur de chevaux ; mais quant à sa sincérité en amour, je pense qu'il est aussi vide et aussi creux qu'un gobelet couvert, ou qu'une noix rongée par le ver.

ROSALINDE.

Il n'est pas sincère en amour ?

CÉLIE.

Il peut l'être lorsqu'il est amoureux ; mais je ne pense pas qu'il le soit.

ROSALINDE.

Tu l'as entendu jurer sans hésiter qu'il l'était.

CÉLIE.

Il était n'est pas *il est ;* d'ailleurs, le serment d'un amoureux ne vaut pas mieux que la parole d'un garçon de cabaret : l'un et l'autre affirment de faux comptes.— Il est ici dans la forêt, à la suite du duc votre père.

(1) Judas était peint les cheveux roux et la barbe rousse, dans les anciennes tapisseries.
STEEVENS.

ROSALINDE.

J'ai rencontré hier le duc, avec qui je causai long-temps. Il me demanda quelle était ma famille ; je lui répondis qu'elle était aussi bonne que la sienne ; il se mit à rire, et me laissa aller. Mais pourquoi parlons-nous de pères et d'aïeux, lorsqu'il y a un homme dans le monde tel qu'Orlando ?

CÉLIE.

Oh ! c'est un galant à la mode ; il fait des vers à la mode, il se sert d'expressions à la mode, il fait des sermens à la mode, et il les rompt de même ; amant faux et maladroit, il ne fait jamais qu'effleurer le cœur de sa maîtresse, tel qu'un jeune cavalier qui ne pique son cheval que d'un côté, et brise sa lance (1) obliquement et de travers, comme un insigne étourdi ; mais tout ce que la jeunesse monte et ce que la folie guide est toujours bien et à la mode. — Qui vient ici ?

(Entre Corin.)

CORIN.

Maîtresse et maître, vous avez souvent fait des questions sur ce berger qui se plaignait de l'amour, ce berger que vous avez vu assis auprès de moi sur le gazon, vantant la fière et dédaigneuse bergère qui est sa maîtresse.

CÉLIE.

Eh bien ! qu'as-tu à nous dire de lui ?

CORIN.

Si vous voulez voir jouer une vraie comédie entre la pâle couleur d'un amour sincère et la rougeur ardente du mépris et de l'orgueil dédaigneux, suivez-moi un peu, et je vous y conduirai, si vous êtes d'humeur de jouir de ce spectacle.

ROSALINDE.

Oh ! venez ; partons sur-le-champ ; la vue des amoureux nourrit ceux qui le sont. Conduis-nous à ce spectacle ; vous verrez que je jouerai le rôle d'un principal acteur intéressé dans leur comédie.

(Ils sortent.)

(1) Dans une joute, l'honneur était de briser sa lance, en ligne directe, contre la poitrine de son adversaire ; la honte, de la briser de côté et en ligne oblique : ainsi on reproche ici à Orlando de ne savoir pas faire l'amour, et de se conduire comme un jouteur maladroit ou craintif.
WARBURTON.

SCÈNE V.

UNE AUTRE PARTIE DE LA FORÊT.

Entrent SYLVIUS et PHÉBÉ.

SYLVIUS.

Charmante Phébé, ne me méprisez pas : non, ne me dédaignez pas, Phébé ; dites que vous ne m'aimez pas, mais ne le dites pas avec cette aigreur ; le bourreau même, dont le cœur est endurci par la vue familière de la mort, ne laisse jamais tomber sa hache sur le cou soumis à sa main, avant de demander pardon au patient : voudriez-vous être plus dure que l'homme qui vit et fait métier de répandre le sang ?

(Entrent Rosalinde, Célie et Corin.)

PHÉBÉ.

Je ne voudrais pas être ton bourreau : je te quitte ; car je ne voudrais pas t'offenser. Tu me dis que mes yeux sont assassins ; cela est bien galant et fort probable, que les yeux, qui sont la chose la plus fragile et la plus douce, à qui le moindre atome fait fermer leurs portes timides, soient appelés des tyrans, des bouchers, des meurtriers. C'est maintenant que je te regarde de tout mon cœur d'un œil d'indignation ; et si mes yeux peuvent blesser, eh bien ! puissent-ils te tuer dans ce moment ! Feins donc maintenant de tomber en faiblesse ; allons, tombe. — Si tu ne peux contrefaire le mort, oh ! fi, fi, ne mens donc pas en disant que mes yeux sont des meurtriers. Montre la blessure que mes yeux t'ont faite. Égratigne-toi seulement avec une épingle, et tu verras s'il n'y restera pas quelques déchirures; appuie-toi seulement sur un jonc, et tu verras si la marque et l'empreinte profonde n'en seront pas formées sur ta main ; mais mes yeux, que je viens de lancer sur toi, ne te blessent pas ; et, j'en suis bien sûre, il n'y a pas dans les yeux une force capable de faire aucun mal.

SYLVIUS.

O chère Phébé ! si jamais (comme ce jamais peut être très prochain), si jamais, dis-je, vous éprouvez de la part de quelques joues fraîches et vermeilles le pouvoir de l'amour, vous saurez alors que les flèches aiguës de l'amour peuvent faire des blessures invisibles.

PHÉBÉ.

Mais jusqu'à ce que ce moment arrive, ne m'approche pas ; et quand il viendra, accable-moi de tes railleries, n'aie aucune pitié de moi ; comme moi, jusqu'à ce moment, je n'aurai aucune pitié de toi.

ROSALINDE.

Et pourquoi, je vous prie ? — De quelle mère êtes-vous donc née, pour insulter et tyranniser ainsi les malheureux ? Parce que vous avez quelque beauté, quoique je n'en voie cependant en vous pas plus qu'on n'en voit en allant se coucher sans lumière, faut-il pour cela que vous soyez si fière et si barbare ? — Quoi ! que veut dire ceci ? Pourquoi me fixez-vous ? Je ne vois rien de plus en vous qu'un de ces ouvrages de la nature faits à la douzaine et des plus communs. Eh ! mais vraiment, la petite créature, je pense qu'elle a aussi envie de m'éblouir ! Non, sur ma foi, ma fière demoiselle, ne vous flattez pas de cet espoir : ce ne sont point vos sourcils noircis d'encre, vos cheveux de couleur de soie noire, vos prunelles de bœuf, ni vos joues de crème, qui peuvent me faire impression et me forcer à vous adorer. Et vous, sot berger, pourquoi la suivez-vous toujours dans les larmes et les soupirs, comme le midi nébuleux qui souffle le vent et la pluie ? Vous êtes mille fois plus bel homme qu'elle n'est belle femme. Ce sont des imbéciles tels que vous, qui, par un choix mal assorti, remplissent le monde de laids enfans. Ce n'est pas son miroir, c'est vous-même qui la flattez, et c'est par vous qu'elle se voit plus belle qu'aucun de ses traits ne puisse la représenter. Mais, mademoiselle, apprenez à vous connaître vous-même ; mettez-vous à genoux, et remerciez le ciel, à jeun, d'avoir gagné l'amitié d'un honnête homme. Il faut que je vous le dise amicalement à l'oreille : vendez-vous quand vous pourrez, car vous n'êtes pas une marchandise présentable à tous les marchés. Demandez pardon au pauvre Sylvius, aimez-le, acceptez ses offres ; la laideur s'enlaidit encore quand elle veut humilier les autres : ainsi, berger, prends-la pour ta femme ; adieu.

PHÉBÉ.

Charmant jeune homme, grondez-moi pendant un an entier, je vous prie ; j'aime mieux entendre vos invectives que les douceurs de cet homme qui me recherche.

ROSALINDE, à part.

Il est devenu amoureux des défauts de cette

bergère, et elle veut, je crois, devenir amoureuse de ma colère. — Si cela est ainsi, aussi souvent qu'elle te répondra par des regards menaçans, je la régalerai des paroles les plus piquantes, je lui dirai les plus grandes duretés. — Pourquoi me regardez-vous ainsi?

PHÉBÉ.

Ce n'est pas que je vous veuille aucun mal.

ROSALINDE.

Ne devenez pas amoureuse de moi, je vous prie; car je suis plus faux que les sermens que l'on fait dans le vin; d'ailleurs, je ne vous aime pas. Si vous voulez savoir ma demeure, c'est à la touffe d'oliviers, ici proche.—Voulez-vous venir, ma sœur? — Berger, serre-la de près. — Allons, ma sœur. — Bergère, regardez-le d'un œil plus favorable, et ne soyez pas si fière; quoique tout le monde puisse vous voir telle que vous êtes, personne n'a cependant la vue plus trouble que lui pour vous. Allons rejoindre notre troupeau.

(Rosalinde, Célie et Corin sortent.)

PHÉBÉ.

Cher berger, je trouve maintenant que ta vue a beaucoup de pouvoir. « Quiconque aima, aima » toujours à la première vue. »

SYLVIUS.

Charmante Phébé!

PHÉBÉ.

Ah! que dis-tu, Sylvius?

SYLVIUS.

Plains-moi, chère Phébé.

PHÉBÉ.

Quoi! Mais je suis vraiment fâché de ton état, gentil Sylvius.

SYLVIUS.

Lorsqu'on est fâché des peines d'une personne, on devrait les soulager. Si vous êtes chagrine de la douleur que me cause ma tendresse, donnez-moi votre amour; et alors vous n'aurez plus de chagrin, et moi, je n'aurai plus de douleur.

PHÉBÉ.

Tu as mon amour. Eh bien, es-tu content? N'es-tu pas bien agréablement surpris de cet aveu? Ne te joué-je pas là un tour de bon voisin?

SYLVIUS.

J'aspire aussi au bonheur de vous posséder.

PHÉBÉ.

Mais c'est être par trop avide. Il fut un temps, Sylvius, où je te haïssais (ce n'est pas cependant que je t'aime maintenant); mais puisque tu peux si bien discourir sur l'amour, je veux bien souffrir ta compagnie, qui m'était autrefois à charge, et aussi je saurai t'employer; mais ne demande pas d'autre récompense que le plaisir d'être employé par moi.

SYLVIUS.

Mon amour est si saint, si parfait, et si accoutumé aux privations de toutes faveurs, que je croirai faire la plus abondante moisson, en ramassant seulement les épis après ceux qui auront fait la récolte : ne me refusez pas de temps en temps un sourire, et je vivrai de cela.

PHÉBÉ.

Connais-tu le jeune homme qui m'a parlé il y a un instant?

SYLVIUS.

Pas trop, mais je l'ai rencontré très souvent; c'est lui qui a acheté la cabane et les terres qui appartenaient au vieux Carlot.

PHÉBÉ.

Ne va pas t'imaginer que je l'aime, quoique je te fasse des questions sur lui : ce n'est qu'un jeune impertinent. Cependant il parle très bien; mais qu'est-ce que je m'embarrasse des paroles? Cependant les paroles font bien, surtout quand celui qui les dit plaît à ceux qui les entendent : c'est un joli jeune homme; pas autrement joli; mais il est bien fier; et cependant sa fierté lui sied à merveille; il fera un bel homme; ce qu'il y a de mieux chez lui, c'est sa carnation; et si sa langue blesse, ses yeux guérissent aussitôt. Il n'est pas grand; cependant il est grand pour son âge; sa jambe est comme ça, et pourtant pas mal. Le joli vermillon qui colorait ses lèvres! un rouge un peu plus mûr et plus foncé que celui qui colorait ses joues : c'était précisement la nuance qu'il y a entre une étoffe toute rouge et le damas mélangé. S'il y avait eu là, Sylvius, quelques femmes qui l'eussent détaillé comme j'ai fait, elles auraient été bien près de devenir amoureuses de lui; pour moi, je ne l'aime ni ne le hais; et cependant j'ai plus sujet de le haïr que de l'aimer, car quelle raison avait-il de m'invectiver? Il a dit que mes yeux étaient noirs, que mes cheveux étaient noirs; et, maintenant que je m'en souviens, il m'a méprisée. Je suis étonnée de ce que je ne lui ai pas répondu sur le même ton; mais c'est la même chose; erreur n'est pas compte. Je

veux lui écrire une lettre bien piquante, et tu la porteras : veux-tu, Sylvius?

SYLVIUS.

De tout mon cœur, Phébé.

PHÉBÉ.

Je veux l'écrire tout de suite; le sujet est dans ma tête et dans mon cœur; ma lettre sera très courte, mais bien mordante. Viens avec moi, Sylvius.

(Ils sortent.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FORÊT.

Entrent ROSALINDE, CÉLIE et JAQUES.

JAQUES.

Je t'en prie, joli jeune homme, lions ensemble une plus étroite connaissance.

ROSALINDE.

On dit que vous êtes un homme mélancolique.

JAQUES.

Je le suis, il est vrai; j'aime mieux cela que de rire.

ROSALINDE.

Ceux qui donnent dans l'un ou l'autre extrême sont des gens détestables, et s'exposent, plus qu'un homme ivre, à être la risée de tout le monde.

JAQUES.

Quoi! mais il est bon d'être mélancolique et de ne rien dire.

ROSALINDE.

Il est donc bon alors d'être comme un poteau.

JAQUES.

Je n'ai pas la mélancolie d'un écolier, qui vient d'une émulation puérile; ni la mélancolie d'un musicien, qui est celle d'un fantasque; ni celle d'un courtisan, qui est la vanité; ni celle d'un soldat, qui est l'ambition; ni celle d'un homme de robe, qui rêve à la ruse et à la chicane; ni celle d'une petite maîtresse, qui est remplie de minuties; ni celle d'un amoureux, qui est un composé de toutes les autres; mais j'ai une mélancolie à moi, une mélancolie formée de plusieurs ingrédiens, extraite de plusieurs objets, une mélancolie née des observations multipliées de mes voyages, et de mes continuelles rêveries, qui m'enveloppent l'ame d'une tristesse originale et plaisante.

ROSALINDE.

Vous, un voyageur! Par ma foi, vous avez grande raison d'être triste; je crains bien que vous n'ayez vendu vos terres pour avoir le plaisir de voir celles des autres : alors, avoir beaucoup vu, et n'avoir rien, c'est avoir les yeux riches et les mains pauvres.

JAQUES.

Oui, j'ai acquis de l'expérience.

(Entre Orlando.)

ROSALINDE.

Et le fruit de votre expérience est la tristesse; j'aimerais mieux avoir un fou pour m'égayer, que de l'expérience pour m'attrister; et encore être obligé de voyager et de se donner bien de la peine pour acquérir cette expérience!

ORLANDO.

Bonjour et bonheur, chère Rosalindo.

JAQUES.

Allons, que Dieu soit avec vous, puisque vous parlez en vers blancs!

(Il sort.)

ROSALINDE.

Adieu, monsieur le voyageur; songez à grasseyer et à être bizarrement vêtu; dépréciez toutes les belles productions de votre pays natal; haïssez votre propre existence, et grondez presque le Créateur de vous avoir fait ce que vous êtes; autrement, j'aurai de la peine à croire que vous ayez voyagé, même dans une gondole (1).—Quoi, vous arrivez à présent, Orlando? Où avez-vous été tout ce temps? Vous, un amoureux? Lorsqu'il vous arrivera de me jouer encore un semblable tour, ne vous présentez jamais devant moi.

ORLANDO.

Ma belle Rosalinde, j'arrive à une heure près de ma parole.

ROSALINDE.

En amour manquer d'une heure à sa parole! Qu'un homme divise une minute en mille parties, et qu'en affaire d'amour il ne manque à sa parole qu'une partie de la millième partie d'une minute, je soutiendrai alors que Cupidon l'a seulement frappé sur l'épaule; mais au cœur, pas du tout.

ORLANDO.

Pardon, chère Rosalinde.

ROSALINDE.

Non, point de pardon; puisque vous êtes si lent, ne vous offrez plus à ma vue; j'aimerais autant être courtisée par un limaçon.

ORLANDO.

Par un limaçon!

ROSALINDE.

Oui, par un limaçon; car s'il vient lentement, c'est qu'il traîne sa maison sur son dos: meilleur douaire, à mon avis, que vous n'en puissiez assigner à une femme; d'ailleurs, il porte sa destinée avec lui.

ORLANDO.

Quelle destinée?

ROSALINDE.

Quoi? des cornes, dont les hommes tels que vous sont charmés d'être redevables à leurs femmes; mais le limaçon vient armé dès le premier abord; et par là il prévient toute médisance sur le compte de sa femme.

ORLANDO.

La vertu n'est pas faiseuse de cornes, et ma Rosalinde est vertueuse.

ROSALINDE.

Et je suis votre Rosalinde?

CÉLIE.

Il lui plaît de vous appeler ainsi; mais il a une Rosalinde dont les yeux sont plus doux que les vôtres.

ROSALINDE.

Allons, faites-moi l'amour, faites-moi l'amour, car je suis maintenant dans mon humeur des dimanches, et assez disposée à consentir à tout. Que me diriez-vous à présent, si j'étais vraiment votre vraie Rosalinde?

ORLANDO.

Je voudrais vous donner un baiser, avant de parler.

ROSALINDE.

Non, vous feriez mieux de parler d'abord, et ensuite, lorsque vous vous trouverez embarrassé, faute de matière, vous pourrez alors profiter de cette occasion pour donner un baiser. On voit tous les jours de très bons orateurs cracher et se moucher lorsqu'ils perdent le fil de leur discours. Quant aux amoureux, lorsqu'ils ne savent plus que dire, le meilleur expédient pour eux, Dieu veuille nous en prévenir! c'est d'embrasser.

ORLANDO.

Et si le baiser est refusé, que faire alors?

ROSALINDE.

En ce cas, vous êtes forcé de recourir aux prières, et alors commence une nouvelle matière.

ORLANDO.

Qui pourrait rester court en présence d'une maîtresse chérie?

ROSALINDE.

Vraiment, vous-même, si j'étais votre maîtresse; autrement, j'aurais plus mauvaise idée de ma vertu que de mon esprit.

(1) C'est-à-dire *que vous ayez été à Venise*, qui alors était le séjour de la licence en tout genre. Les jeunes Anglais allaient y ruiner leur fortune, y corrompre leurs mœurs, et perdre quelquefois leur religion. Cette mode des voyages était regardée, par les hommes sensés, comme la principale cause de la corruption des Anglais; et les poëtes en avaient fait l'objet de leurs satires. JOHNSON.

Venise était alors ce qu'est aujourd'hui Paris; et naviguer dans une gondole équivalait à monter dans un vis-à-vis. MISTRESS GRIFFITH.

ORLANDO.

Comment trouvez-vous mon habillement?

ROSALINDE.

Il a assez d'éclat, mais il ne vous va pas. — Ne suis-je pas votre Rosalinde?

ORLANDO.

J'ai quelque plaisir à dire que vous l'êtes, parce que je voudrais parler d'elle.

ROSALINDE.

Eh bien, je vous dis, en sa personne, que je ne veux point de vous.

ORLANDO.

Alors il faut que je meure en personne.

ROSALINDE.

Non, vraiment, mourez par procuration : le pauvre monde est presque âgé de six mille ans, et pendant tout ce temps, il n'y a jamais eu un homme qui soit mort en personne; pour cause d'amour, s'entend. Troïlus eut la tête brisée par une massue grecque, et cependant il avait fait tout ce qu'il avait pu auparavant pour mourir d'amour, et il est un des principaux modèles des amoureux. Léandre, sans l'accident d'une très chaude nuit d'été, aurait encore vécu plusieurs belles années, et même fort agréablement, quand même Héro se fût faite religieuse; car sachez, aimable jeune homme, que Léandre ne voulait que se baigner dans l'Hellespont, mais qu'il y fut surpris par une crampe, et s'y noya; et les sots historiens de ce siècle dirent que c'était pour Héro de Sestos. Mais tout cela n'est que mensonge. Il est bien vrai que les hommes moururent dans tous les temps, et que les vers les ont toujours mangés; mais jamais ils ne sont morts d'amour.

ORLANDO.

Je ne voudrais pas que ma vraie Rosalinde eût cette façon de penser; car je proteste qu'un seul de ses regards sévères serait capable de me faire mourir.

ROSALINDE.

Je jure par cette main, qu'un tel regard de Rosalinde ne ferait pas mourir une mouche. Mais allons; je veux être maintenant votre Rosalinde, votre Rosalinde plus complaisante : demandez-moi ce que vous voudrez, et je vous l'accorderai.

ORLANDO.

Eh bien, Rosalinde, aimez-moi.

ROSALINDE.

Oui, en vérité, je le veux bien; les vendredis, les samedis, et tous les jours.

ORLANDO.

Et veux-tu m'avoir?

ROSALINDE.

Oui, et vingt comme vous.

ORLANDO.

Que dis-tu?

ROSALINDE.

N'êtes-vous pas bon?

ORLANDO.

Je m'en flatte.

ROSALINDE.

Eh bien, peut-on trop désirer d'une bonne chose? — Allons, ma sœur, vous serez le prêtre, et vous nous marierez. — Donnez-moi votre main, Orlando. — Qu'en dites-vous, sœur?

ORLANDO.

Mariez-nous, je vous prie.

CÉLIE.

Je ne saurais dire les paroles.

ROSALINDE.

Il faut que vous commenciez ainsi : — Voulez-vous, Orlando.... —

CÉLIE.

— Allons : — Voulez-vous, Orlando, prendre cette Rosalinde pour votre épouse?

ORLANDO.

Oui.

ROSALINDE.

Oui; mais quand?

ORLANDO.

Tout à l'heure; aussitôt qu'elle pourra nous marier.

ROSALINDE.

Alors, il faut que vous disiez : Je te prends, Rosalinde, pour épouse.

ORLANDO.

Rosalinde, je te prends pour épouse.

ROSALINDE.

Je pourrais vous demander vos pouvoirs; mais passons. — Je te prends, Orlando, pour mon mari. Je suis une fille qui devance le prêtre, et la pensée d'une femme devance toujours ses actions.

ORLANDO.

Ainsi font toutes les pensées; elles ont des ailes.

ROSALINDE.

Dites-moi, maintenant, combien de temps vous voudrez l'avoir, lorsqu'une fois elle sera en votre possession?

ORLANDO.

Une éternité et un jour.

ROSALINDE.

Dis un jour, sans l'éternité. Non, non, Orlando; les hommes sont en avril lorsqu'ils font l'amour, et en décembre lorsqu'ils se marient. Les filles sont en mai, lorsqu'elles sont vierges; mais l'atmosphère et la saison changent lorsqu'elles sont femmes. Je serai plus jalouse de toi qu'un pigeon de Barbarie ne l'est de sa colombe; plus babillarde que ne l'est un perroquet à l'approche de la pluie; j'aurai plus de griffes qu'un singe, plus de caprices dans mes désirs que sa femelle; je pleurerai pour rien, comme Diane dans la fontaine, et cela lorsque tu seras le plus disposé à la gaîté; je rirai aux éclats comme une hyène (1), à l'instant où tu seras prêt à t'endormir.

ORLANDO.

Mais ma Rosalinde fera-t-elle tout ce qu'elle dit là?

ROSALINDE.

Sur ma vie, elle fera comme je ferai.

ORLANDO.

Oh! elle est sage et sensée.

ROSALINDE.

Sans doute; autrement elle n'aurait pas l'esprit de faire tout cela: plus une femme a d'esprit, plus elle a de caprices; fermez la porte sur l'esprit d'une femme, et il se fera jour par la fenêtre; mettez-le sous la clef, et il passera par le trou de la serrure; bouchez la serrure, et il s'envolera par la cheminée avec la fumée.

ORLANDO.

Un homme qui aurait une femme avec cet esprit, pourrait dire: Esprit, où vas-tu (2)?

ROSALINDE.

Non, vous pourriez lui réserver cette réprimande pour le moment où vous verriez l'esprit de votre femme aller dans le lit de votre voisin.

(1) Le cri de l'hyène ressemble beaucoup à de grands éclats de rire. STEEVENS.

(2) C'était une exclamation fort en usage quand quelqu'un, ou déraisonnait, ou s'emparait trop de la conversation. STEEVENS.

ORLANDO.

Et quel esprit alors pourrait avoir l'esprit de se justifier d'une telle démarche?

ROSALINDE.

Vraiment, la femme dirait qu'elle venait vous y chercher: vous ne la trouverez jamais sans avoir sa réponse prête, à moins que vous ne la trouviez sans langue. Qu'une femme qui n'est pas capable de prouver que sa faute vient toujours du tort de son mari, ne prétende pas nourrir elle-même son enfant, car elle l'élèverait comme un sot.

ORLANDO.

Je vais te quitter pour deux heures, Rosalinde.

ROSALINDE.

Hélas! cher amour, je ne saurais rester deux heures sans toi.

ORLANDO.

Il faut que je me trouve au dîner du duc; je te rejoindrai dans deux heures.

ROSALINDE.

Oui, allez, partez; je savais comment tourneraient toutes vos belles protestations; mes amis m'en avaient bien prévenue, et je n'en pensais pas moins qu'eux. Vous m'avez gagnée avec votre langue flatteuse; vous m'abandonnez; ce n'est qu'une femme de mise de côté: bon! — Viens, ô mort! — Vous serez de retour dans deux heures, dites-vous?

ORLANDO.

Oui, charmante Rosalinde.

ROSALINDE.

Par ma gorge, et très sérieusement, et que Dieu me rende meilleure, et par tous les jolis sermens qui ne sont pas dangereux, si vous manquez d'un iota à votre promesse, ou si vous venez une minute plus tard que l'heure que vous fixez, je vous prendrai pour le parjure le plus insigne, pour l'amant le plus fourbe et le plus indigne de celle que vous appelez Rosalinde, que l'on puisse trouver dans toute la bande des infidèles: ainsi songez bien à éviter mes reproches, et tenez votre promesse.

ORLANDO.

Aussi scrupuleusement que si vous étiez vraiment ma Rosalinde: ainsi, adieu.

ROSALINDE.

Allons, le temps est l'antique et vénérable juge

qui connaît des délits d'amour ; le temps vous jugera. Adieu.

(Orlando sort.)

CÉLIE.

Vous avez eu la sottise de déchirer notre sexe dans votre caquet amoureux : il faut que nous relevions votre pourpoint par-dessus votre tête, et que nous montrions à tout le monde l'injure que l'oiseau a faite à son propre nid.

ROSALINDE.

O cousine, cousine, cousine, ma jolie petite cousine, si tu savais à quelle profondeur je suis enfoncée dans l'abîme de l'amour ! mais ma plaie ne saurait être sondée : ma passion a un fond inconnu, comme la baie de Portugal.

CÉLIE.

Dis plutôt que la tendresse n'a point de fond ; dis que tu as beau l'épancher dans le cœur de ton infidèle, elle s'en écoule aussitôt.

ROSALINDE.

Non, prenons pour juge de la profondeur de mon amour ce malin bâtard de Vénus, enfant conçu d'une pensée, formé de fiel, et né de la folie. Que ce petit vaurien d'aveugle, qui trompe tous les yeux, parce qu'il a perdu les siens, prononce. — Je te dirai, chère Aliéna, que je ne saurais vivre sans voir Orlando. Je vais chercher un ombrage, et soupirer jusqu'à son retour.

CÉLIE.

Et moi, je vais dormir.

(Elles sortent.)

SCÈNE II.

Entrent JAQUES, LES SEIGNEURS, et les GARDES-FORÊTS.

JAQUES.

Quel est celui qui a tué le daim ?

UN SEIGNEUR.

Monsieur, c'est moi.

JAQUES.

Présentons-le au duc comme un conquérant romain ; et il serait bon de placer sur sa tête les cornes du daim, pour guirlande de sa victoire. — Garde, n'auriez-vous pas quelque chanson qui revînt à cette idée ?

LE GARDE.

Oui, monsieur.

JAQUES.

Chantez-la : n'importe sur quel air, pourvu que vous fassiez du bruit.

Musique. Chanson.

PREMIER SEIGNEUR.

Qu'aura celui qui a tué le daim ?

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Il aura à porter sa peau et son bois.

PREMIER SEIGNEUR.

Ensuite conduisons-le chez lui en chantant.
Ne dédaigne point
De porter la corne, la grande corne :
Elle servit de cimier avant que tu fusses né.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Le père de ton père la porta.

PREMIER SEIGNEUR.

Et ton propre père l'a portée aussi.
La corne, la corne, la grande corne,
N'est pas une chose à dédaigner (1).

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Entrent ROSALINDE et CÉLIE.

ROSALINDE.

Qu'en pensez-vous maintenant ? N'est-il pas deux heures passées ? et vous voyez comme Orlando se trouve au rendez-vous.

CÉLIE.

Je vous assure qu'avec l'amour le plus pur et la cervelle la plus troublée, il a pris son arc et ses flèches, et qu'il est allé tout d'abord.... dormir. Regardez, qui vient ici ?

(Entre Sylvius.)

SYLVIUS.

J'apporte un message pour vous, beau jeune homme. — Ma charmante Phébé m'a chargé de vous remettre ceci. (Il lui donne une lettre.) Je n'en sais pas le contenu ; mais à en juger par l'air piqué et l'humeur vindicative qu'elle avait en l'écrivant,

(1) Shakspeare paraît avoir composé cette chanson d'après un passage qui est dans la nouvelle (de Lodge) où il a pris son sujet. « Quelles nouvelles, garde ? As-tu blessé quelque daim, que tu auras perdu à sa chute ? Ne t'embarrasse pas, ami, d'une si mince perte : tes honoraires n'auraient été que la peau, les épaules, et les cornes. »

STEEVENS.

Cette scène bruyante n'a été introduite que pour remplir un intervalle qui doit représenter deux heures. On pourrait imputer à l'impatience de Rosalinde d'abréger ainsi le temps, si, quelques minutes après, Orlando n'envoyait pas lui faire ses excuses.

JOHNSON.

elle est sûrement d'un style plein de colère et de ressentiment. Pardonnez-moi, je vous prie; car je ne suis, dans cette affaire, qu'un messager très innocent.

ROSALINDE *lisant.*

La patience elle-même tressaillirait à cette lecture, et ferait de ceci une querelle d'honneur; si on souffre cela, il faudra tout souffrir. Elle dit que je ne suis pas beau, que je manque aux usages du monde, que je suis fier, et qu'elle ne pourrait m'aimer, les hommes fussent-ils aussi rares que le phénix. Par les élémens! son amour n'est pas le lièvre que je cours. Pourquoi m'écrirait-elle sur ce ton-là? Allons, berger, allons, cette lettre est de votre invention.

SYLVIUS.

Non, je vous proteste que je n'en sais pas le contenu; c'est Phébé qui l'a écrite.

ROSALINDE.

Allons, allons, vous êtes un sot à qui un excès d'amour fait perdre la tête. J'ai vu sa main; elle a une main de cuir, une main couleur de pierre de taille; j'ai vraiment cru qu'elle avait mis ses vieux gants, mais c'étaient ses mains. Elle a la main d'une femme de ménage; mais n'importe, je dis qu'elle n'inventa jamais cette lettre; cette lettre est de l'invention et de l'écriture d'un homme.

SYLVIUS.

Elle est certainement d'elle.

ROSALINDE.

Quoi! c'est un style emporté et sanglant, un style de cartel, bon pour des querelleurs. Quoi! elle me défie, comme un Turc défierait un chrétien? Non, non, cette invention de centaure féroce, ni ces mots éthiopiens, plus noirs encore dans leur effet que dans leur apparence, ne peuvent partir du cerveau doux et faible d'une femme. Voulez-vous que je vous la lise, cette lettre?

SYLVIUS.

Oui, s'il vous plaît; car je ne l'ai pas encore entendu lire; mais je ne connais que trop d'exemples de la cruauté de Phébé.

ROSALINDE.

Elle me *phébéise*. Remarquez le style dont écrit, ce tyran femelle. *(Elle lit.)*

Serais-tu un dieu changé en berger,
Toi qui as brûlé le cœur d'une jeune fille?

Une femme dirait-elle de pareilles injures?

SYLVIUS.

Appelez-vous cela des injures?

ROSALINDE, *continuant de lire.*

Pourquoi, te dépouillant de ta divinité,
Fais-tu la guerre au cœur d'une femme?

Avez-vous jamais entendu de pareilles invectives?

Jusqu'ici les yeux qui m'ont parlé d'amour
N'ont jamais pu me faire aucun mal.

Elle veut dire que je suis une bête.

Si les dédains de tes yeux brillans
Ont le pouvoir d'allumer tant d'amour dans mon sein,
Hélas! quel serait donc leur étrange effet sur moi,
S'ils me faisaient sentir l'impression d'un regard doux et tendre!
Lors même que tu me grondais, je t'aimais:
A quel point serais-je donc émue de tes prières!
Celui qui te porte cet aveu de mon amour
Ne sait pas que je sens tant d'amour pour toi.
Sers-toi de lui pour m'ouvrir ton ame,
Si ta jeunesse et ta bonté native veulent accepter de moi l'offre d'un cœur fidèle,
Et tout ce qui est en ma puissance;
Ou bien envoie-moi par lui le refus de mon amour,
Et alors je ne chercherai plus qu'à mourir.

SYLVIUS.

Appelez-vous cela des duretés?

CÉLIE.

Hélas! pauvre berger!

ROSALINDE.

Le plaignez-vous? Non; il ne mérite aucune pitié. — Veux-tu donc aimer une pareille femme? Quoi! pour faire de toi un instrument passif, objet de sa perfidie et de ses traits railleurs? Cela n'est pas tolérable. Eh bien! va donc la joindre, car je vois que l'amour a fait de toi un reptile apprivoisé, et dis-lui de ma part que, si elle m'aime, je la charge de t'aimer; que, si elle ne veut pas t'aimer, je ne veux point d'elle, à moins que tu ne me supplies pour elle. Si tu es un véritable amant, pars, et ne réplique pas un mot; car voici de la compagnie qui vient.

(Sylvius sort.)

(Entre Olivier.)

OLIVIER.

Bonjour, belles personnes; sauriez-vous, je vous prie, dans quel endroit de cette forêt est située la cabane de berger qui est entourée d'oliviers!

CÉLIE.

Au couchant du lieu où nous sommes, au bas de la vallée que vous voyez. Laissez à droite cette rangée d'oliviers qui est auprès du ruisseau dont

vous entendez le doux murmure, et vous arriverez droit à la cabane que vous demandez. Mais en ce moment la maison se garde elle - même ; vous n'y trouverez personne.

OLIVIER.

Si ma vue peut s'aider du témoignage de la voix, je devrais vous reconnaître sur la description que l'on m'a faite... Mêmes habillemens... et même âge... Le jeune homme est blond, il a les traits délicats d'une femme, et il se donne pour une sœur d'un âge mûr ; mais c'est une fille d'une petite stature, et plus brune que son frère. N'êtes-vous point le propriétaire de la maison qui fait l'objet de mes recherches?

CÉLIE.

Puisque vous nous le demandez, il n'y a pas de vanité à dire qu'elle nous appartient.

OLIVIER.

Orlando m'a chargé de vous saluer tous deux de sa part, et il envoie ce voile ensanglanté à ce jeune homme qu'il appelle sa Rosalinde : est-ce vous?

ROSALINDE.

Oui, c'est moi : que devons-nous conjecturer de ceci?

OLIVIER.

Quelque chose à ma honte, si vous voulez que je vous dise qui je suis, et comment, et pourquoi, et où ce voile a été ensanglanté.

ROSALINDE.

Dites-nous tout cela, je vous prie.

OLIVIER.

La dernière fois que le jeune Orlando vous a quittées, il vous a promis de vous rejoindre dans une heure. Comme il allait à travers la forêt, roulant dans son esprit mille idées, tantôt riantes et tantôt fâcheuses, voici ce qui arriva : Il jette ses regards de côté, et remarquez ce qui se présente à sa vue. Sous un chêne, dont l'âge avait couvert les rameaux d'une mousse épaisse, et dont la tête était chauve et sèche de vieillesse, un malheureux mortel, couvert de haillons, enveloppé d'une longue chevelure, dormait couché sur le dos ; un serpent vert et doré s'était entortillé autour de son cou, et, avançant sa tête active et menaçante, il s'approchait de la bouche ouverte de l'homme, quand tout à coup apercevant Orlando, il se dégage et se glisse en replis tortueux à travers un buisson, à l'ombre duquel une lionne, les mamelles toutes sèches et épuisées de lait, reposait sa tête sur la terre, épiant d'un œil étincelant le moment où l'homme endormi ferait un mouvement ; car tel est le généreux naturel de ce roi des animaux, qu'il dédaigne toute proie qui lui semble morte. A sa vue, Orlando s'est approché de l'homme, et il a reconnu son frère, son frère aîné !

CÉLIE.

Oh ! je lui ai entendu parler quelquefois de ce frère ; et il le peignait comme le frère le plus dénaturé qui jamais ait vécu parmi les hommes.

OLIVIER.

Et il avait bien raison ; car je le sais, moi, combien il était dénaturé.

ROSALINDE.

Mais revenons à Orlando.—L'a-t-il laissé dans ce péril, en proie à la lionne pressée par la faim et le besoin de ses petits ?

OLIVIER.

Deux fois il a reculé et tourné le dos pour se retirer ; mais la tendresse et la nature, plus fortes que la vengeance et que son juste ressentiment, lui ont fait livrer combat à la lionne, qui bientôt est tombée devant lui ; et c'est au bruit de cet assaut terrible que je me suis réveillé de mon dangereux sommeil.

CÉLIE.

Êtes-vous son frère ?

ROSALINDE.

Est-ce vous qu'il a sauvé ?

CÉLIE.

Est-ce bien vous qui aviez tant de fois comploté de le faire périr ?

OLIVIER.

C'était moi ; mais ce n'est plus moi. Je ne rougis point de vous avouer ce que je fus, depuis que mon cœur changé me fait trouver tant de douceur à être ce que je suis à présent.

ROSALINDE.

Mais... et le voile sanglant ?

OLIVIER.

Tout à l'heure. Après que nos larmes de tendresse eurent coulé sur le récit mutuel de nos aventures, depuis la première jusqu'à la dernière, et que j'eus dit quel hasard avait guidé mes pas dans cette forêt déserte... — Pour abréger, il me conduisit au noble duc, qui me donna des habits et des rafraîchissemens, et me recommanda aux soins de la tendresse fraternelle. Mon frère aus-

sitôt me mena dans sa grotte ; et là, venant à se dépouiller, nous vîmes qu'ici, sous le bras, la lionne lui avait enlevé un lambeau de chair, dont la plaie avait toujours saigné depuis ce moment. Aussitôt il se trouva faible, et demanda en s'évanouissant Rosalinde. Enfin je vins à bout de e ranimer. Je bandai sa blessure ; et après un peu de temps, son cœur s'étant remis, il m'a envoyé ici, quelque étranger que je fusse en ces lieux, pour vous informer de cette aventure, s'excuser auprès de vous d'avoir manqué à sa promesse, me chargeant de donner ce mouchoir teint de son sang au jeune berger qu'il a coutume d'appeler, par jeu, du nom de Rosalinde.

CÉLIE.

Quoi ! quoi ! Ganymède ? mon Ganymède !

(Rosalinde s'évanouit.)

OLIVIER.

Bien des personnes s'évanouissent à la vue du sang.

CÉLIE.

Il y a plus que cela ici. — Cousine ! — Ganymède !

OLIVIER.

Voyez ; il revient à lui.

ROSALINDE.

Je voudrais bien être dans ma cabane.

CÉLIE.

Nous allons vous y mener. — Voudriez-vous, je vous prie, lui prendre le bras ?

OLIVIER.

Rassurez-vous, jeune homme. — Mais êtes-vous bien un homme ? — Vous n'en avez pas le courage.

ROSALINDE.

Non, je ne l'ai pas ; j'en fais l'aveu. — Ah ! mon ami, on pourrait croire que cet évanouissement n'est qu'une feinte bien jouée ; je vous en prie, dites à votre frère combien cette feinte ressemblait à la vérité. — Hélas !

OLIVIER.

Il n'y avait là nulle feinte : il n'est que trop visible dans tous vos traits que c'était une affection bien sérieuse.

ROSALINDE.

Ce n'est qu'une feinte, je vous le proteste.

OLIVIER.

Allons donc ; prenez un cœur ferme, et tâchez d'imiter le courage d'un homme.

ROSALINDE.

C'est ce que je fais ; mais, en vérité, j'aurais dû naître femme.

CÉLIE.

Allons, vous pâlissez de plus en plus ; je vous en prie, entrons dans la cabane. — Bon seigneur, venez avec nous.

OLIVIER.

Très volontiers ; car il faut, Rosalinde, que je rapporte à mon frère l'assurance que vous l'excusez.

ROSALINDE.

Je songerai à quelque chose.... Mais, je vous prie, ne manquez pas de lui dire avec quelle vérité j'ai joué mon rôle. — Voulez-vous venir ?

(Ils sortent.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FORÊT.

Entrent le bouffon TOUCHSTONE et AUDREY.

TOUCHSTONE.

Nous trouverons le moment, Audrey. Patience, gentille Audrey.

AUDREY.

En bonne foi, ce prêtre était bon assez, quoi qu'en ait pu dire le vieillard.

TOUCHSTONE.

Un des plus grands misérables, Audrey, un méchant homme, que cet Olivier Gâte-Texte! Mais, Audrey, il y a ici dans la forêt un jeune homme qui a des prétentions sur vous.

AUDREY.

Oui, je sais qui : il ne m'intéresse en rien au monde. Tenez, le voilà, l'homme dont vous parlez.

(Entre William.)

TOUCHSTONE.

C'est boire et manger pour moi, que de voir un paysan. Par ma gorge! nous, qui avons du bon sens, nous avons un grand compte à rendre. Nous allons rire et nous moquer de lui; on n'y peut pas tenir.

WILLIAM.

Bonsoir, Audrey.

AUDREY.

Dieu vous donne le bonsoir, William.

WILLIAM.

Ft bonsoir à vous aussi, monsieur.

TOUCHSTONE.

Bonsoir, bel ami. Couvre ta tête, couvre ta tête; allons, je t'en prie, reste couvert. Quel âge avez-vous, mon ami?

WILLIAM.

Vingt-cinq ans, monsieur.

TOUCHSTONE.

C'est un âge mûr. William est-il ton nom?

WILLIAM.

Oui, monsieur, William.

TOUCHSTONE.

Un beau nom! Es-tu né dans cette forêt?

WILLIAM.

Oui, monsieur, Dieu merci.

TOUCHSTONE.

Dieu merci : Voilà une belle réponse.—Es-tu riche?

WILLIAM.

Ma foi, monsieur, comme ça.

TOUCHSTONE.

Comme ça : cela est bon, très bon, excellent. — Et pourtant non; car comme ça, ne veut dire que là, là, passablement. — As-tu du sens?

WILLIAM.

Oui, monsieur; j'ai assez d'esprit.

TOUCHSTONE.

Tu réponds à merveille. Je me souviens, en ce moment, d'un proverbe : Le fou se croit sage; mais le sage sait qu'il n'est qu'un fou. — Le philosophe païen, lorsqu'il avait envie de manger une grappe, ouvrait les lèvres quand il mettait la grappe dans sa bouche, voulant nous faire entendre par là que les grappes étaient faites pour être mangées,

et les lèvres pour s'ouvrir. — Vous aimez cette jeune pucelle?

WILLIAM.

Je l'aime, monsieur.

TOUCHSTONE.

Donnez-moi votre main. Êtes-vous savant?

WILLIAM.

Non, monsieur.

TOUCHSTONE.

Eh bien, apprenez de moi ceci : avoir, c'est avoir; car c'est une figure de rhétorique, que la boisson, étant versée d'une coupe dans un verre, en remplissant l'un, vide l'autre. Tous vos écrivains sont d'accord que *ipse* c'est *lui* : ainsi vous n'êtes pas *ipse*; car c'est moi qui suis *lui*.

WILLIAM.

Quel *lui*, monsieur?

TOUCHSTONE.

Le *lui*, monsieur, qui doit épouser cette fille : ainsi, vous, paysan, abandonnez, c'est-à-dire, en langage vulgaire, laissez... la société, qui, en style de campagne, est la compagnie de cette femelle; — qui, en langage commun, est une femme. Et le tout ensemble se réduit à dire : Renonce au plus vite à la société de cette femelle; ou, paysan, tu péris, ou, pour te faire mieux comprendre, tu meurs; ou si tu l'aimes mieux, je te tue, je te congédie de ce monde, je traduis ta vie en mort, ta liberté en esclavage, et je t'arrangerai avec le poison, ou la bastonnade, ou le fer; je me ferai ton adversaire, et je fondrai sur toi avec ruse et politique; je te tuerai de cent cinquante manières : ainsi, tremble et déloge.

AUDREY.

Va-t-en, bon William.

WILLIAM.

Dieu vous tienne en joie, monsieur!

(Il sort.)

(Entre Corin.)

CORIN.

Notre maître et notre maîtresse vous cherchent : allons, partez, partez.

TOUCHSTONE.

Trotte, Audrey, trotte, Audrey. Je te suis, je te suis.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Entrent ORLANDO et OLIVIER.

ORLANDO.

Est-il possible que, la connaissant à peine, vous ayez sitôt pris du goût pour elle? qu'en ne faisant que la voir vous en soyez devenu amoureux, et que, dès le premier sentiment d'amour, vous lui ayez fait votre déclaration; et que, sur cette déclaration, elle ait consenti, et que vous persistiez à vouloir la posséder?

OLIVIER.

Ne me parlez point de l'ivresse de cette passion soudaine, de l'indigence de ma maîtresse, du peu de temps qu'a duré la connaissance, de ma déclaration précipitée, ni de son rapide consentement; mais dites avec moi que j'aime Aliéna, dites avec elle qu'elle m'aime, donnez-nous à tous deux votre agrément à notre possession mutuelle : ce sera un avantage pour vous; car la maison de mon père, et tous les revenus qu'a laissés le vieux chevalier Rowland, je veux les faire passer sur votre tête, et moi, vivre et mourir ici berger.

(Entre Rosalinde.)

ORLANDO.

Vous avez mon consentement : que vos noces se fassent demain. J'y inviterai le duc et toute sa cour joyeuse. Allez, et disposez Aliéna; car voici ma Rosalinde que j'aperçois.

ROSALINDE.

Dieu vous conserve, frère!

OLIVIER.

Et vous aussi, aimable sœur.

ROSALINDE.

O mon cher Orlando, combien je souffre de vous voir ainsi votre cœur en écharpe!

ORLANDO.

Ce n'est que mon bras.

ROSALINDE.

J'avais cru votre cœur blessé par les dents de la lionne.

ORLANDO.

Il est blessé, mais c'est par les yeux d'une dame.

ROSALINDE.

Votre frère vous a-t-il dit comme j'ai fait sem-

blant de m'évanouir lorsqu'il m'a montré votre mouchoir ?

ORLANDO.

Oui ; et d'autres prodiges plus étonnans que celui-là.

ROSALINDE.

Oh ! je vois où vous voulez en venir.... En effet, cela est très-vrai. Il n'y a jamais rien eu de si soudain, si ce n'est le combat de deux béliers qui se rencontrent, et la fameuse fanfaronnade de César : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.* Car votre frère et ma sœur ne se sont pas plus tôt rencontrés, qu'ils se sont envisagés ; pas plus tôt envisagés, qu'ils se sont aimés ; pas plus tôt aimés, qu'ils ont soupiré mutuellement ; pas plus tôt soupiré, qu'ils s'en sont demandé l'un à l'autre la cause ; pas plus tôt su la cause, qu'ils ont cherché le remède. Et dans cette rapide gradation, il faut qu'ils montent ensemble à l'autel de l'hymen, et qu'on les unisse bien vite si l'on ne veut pas qu'il arrive quelque malheur avant le mariage ; ils sont vraiment dans la rage d'amour, et il faut qu'ils s'unissent. Le bras d'Hercule ne les séparerait pas.

ORLANDO.

Ils seront mariés demain, et je veux inviter le duc à la noce. Mais, hélas ! qu'il est amer de ne voir le bonheur que par les yeux d'autrui ! Demain, plus je croirai mon frère heureux de posséder l'objet de ses désirs, plus la tristesse de mon cœur sera profonde.

ROSALINDE.

Quoi donc ! ne puis-je demain faire avec vous le rôle de Rosalinde ?

ORLANDO.

Non, je ne puis plus me nourrir d'illusions.

ROSALINDE.

Eh bien ! je ne veux plus vous fatiguer de vains discours. Apprenez donc (et maintenant je parle un peu sérieusement) que je sais que vous êtes un cavalier du plus grand mérite.— Je ne dis pas cela pour vous donner une idée avantageuse de ma science..... mais je dis seulement que je sais que vous êtes tel.— Et je ne cherche point à usurper plus d'estime qu'il n'en faut pour vous inspirer quelque confiance en moi ; c'est uniquement dans la vue de vous faire du bien, et non de flatter ma vanité. Croyez donc, si vous voulez, que je peux opérer d'étranges choses. Depuis l'âge de trois ans, j'ai eu des liaisons avec un magicien très profond dans son art, et qui n'en abusait pas pour le mal. Si votre amour pour Rosalinde tient d'aussi près à votre cœur que l'annoncent vos démonstrations, vous l'épouserez au moment même où votre frère épousera Aliéna. Je sais à quelles extrémités la fortune a réduit Rosalinde ; il ne m'est pas impossible, si cela pourtant peut vous convenir, de la placer demain devant vos yeux elle-même en personne, et cela sans aucun des dangers où peut exposer la magie.

ORLANDO.

Parlez-vous ici le langage de la vérité et de la raison ?

ROSALINDE.

Oui, je le proteste sur ma vie, à laquelle je suis tendrement attaché, quoique je me dise magicien (1) : ainsi, mettez votre plus belle parure, invitez vos amis ; car si vous voulez décidément être marié demain, vous le serez, et à Rosalinde, si vous le voulez. (Entrent Sylvius et Phébé.) Voyez : voici une bergère qui m'aime, et un berger qui est amoureux d'elle.

PHÉBÉ.

Jeune homme, vous avez bien mal agi avec moi, en montrant la lettre que je vous avais écrite.

ROSALINDE.

Si je vous ai manqué, je ne m'en embarrasse guère. C'est mon plaisir et mon goût de me montrer dédaigneux et sans égards pour vous. Vous traînez là à votre suite un berger fidèle : tournez vos regards sur lui ; aimez-le : il vous adore.

PHÉBÉ.

Bon berger, dis à ce jeune homme ce que c'est que l'amour.

SYLVIUS.

Aimer, c'est être toujours plein de larmes et de soupirs ; et voilà comme je suis pour Phébé.

PHÉBÉ.

Et moi pour Ganymède.

ORLANDO.

Et moi pour Rosalinde.

ROSALINDE.

Et moi, je ne suis tel pour aucune femme.

SYLVIUS.

Aimer, c'est être tout fidélité et dévouement.

(1) Il paraît par là que cette pièce a été écrite du temps du roi Jacques, où l'on fit des poursuites rigoureuses contre les sorcières et les magiciens.
WARBURTON.

PHÉBÉ.

Et je suis ainsi pour Ganymède.

ORLANDO.

Et moi pour Rosalinde.

ROSALINDE.

Et moi, je ne le suis pour aucune femme.

SYLVIUS.

Aimer, c'est être tout rempli d'illusions, de passions, de vœux et de désirs; c'est être tout adoration, respect et obéissance; c'est être plein d'humilité, de patience et d'impatience; l'amour est un sentiment toujours pur, résigné à toute épreuve, à tous les sacrifices; et je suis tout cela pour Phébé.

PHÉBÉ.

Et moi pour Ganymède.

ORLANDO.

Et moi pour Rosalinde.

ROSALINDE.

Et moi pour aucune femme.

PHÉBÉ à Rosalinde.

Si cela est, pourquoi me blâmez-vous de vous aimer?

SYLVIUS à Phébé.

Si cela est, pourquoi me blâmez-vous de vous aimer?

ROSALINDE.

A qui adressez-vous ces mots: *Pourquoi me blâmez-vous de vous aimer?*

ORLANDO.

A celle, hélas! qui n'est point ici, et qui ne m'entend pas.

ROSALINDE.

De grace, ne parlez plus de cela: c'est perdre ses paroles, comme les loups d'Irlande perdent en vain leurs abois contre la lune. (A Sylvius.) Je vous secourrai, si je puis. (A Phébé.) Je vous aimerais, si je le pouvais. — Demain, venez me trouver tous ensemble. (A Phébé.) Je vous épouserai si jamais j'épouse une femme, et je veux être marié demain. (A Orlando.) Je vous satisferai, si jamais j'ai satisfait un homme, et vous serez marié demain. (A Sylvius.) Je vous rendrai content, l'objet qui vous plaît peut vous rendre content, et vous serez marié demain. (A Orlando.) Si vous aimez Rosalinde, venez me trouver. (A Sylvius.) Si vous aimez Phébé, venez me trouver. — Et comme il est vrai que je n'aime aucune femme, je m'y trouverai. Adieu, tous; je vous ai laissé mes intentions.

SYLVIUS.

Je n'y manquerai pas, si je vis.

PHÉBÉ.

Ni moi.

ORLANDO.

Ni moi.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Entrent LE BOUFFON et AUDREY.

TOUCHSTONE

Demain est le jour de notre bonheur, Audrey; demain nous serons mariés.

AUDREY.

Je le désire de tout mon cœur; et j'espère que ce n'est pas un désir malhonnête, que de désirer d'être une femme établie. — Voici deux pages du duc exilé qui viennent.

(Entrent deux pages.)

PREMIER PAGE.

Charmé de la rencontre, mon honnête monsieur.

TOUCHSTONE.

Et moi de même, par ma gorge; allons, venez: asseyons-nous, asseyons-nous; et.... une chanson.

DEUXIÈME PAGE.

Nous sommes à vos ordres: asseyez-vous dans le milieu.

PREMIER PAGE.

L'entonnerons-nous sur-le-champ, sans cracher ni tousser, sans dire que nous sommes enroués, et sans toutes ces formalités qui sont les préludes d'une méchante voix?

DEUXIÈME PAGE.

Oui, oui, et tous deux sur un même ton, comme deux Bohémiennes sur un même cheval.

CHANSON.

C'était un amant et sa bergère,
Qui vinrent sur la verte fougère,
Dans la belle saison du printemps,
Dans la saison propre au mariage,
Où l'oiseau commence son ramage.
Le printemps plaît aux tendres amans.

Sur la fleur tout fraîchement éclose
Ce couple fidèle se repose.
Dans la belle saison, etc.

Voici l'heure de ce doux mystère;
La vie est une fleur éphémère.
Dans la belle saison, etc.

Profitez des jours que le sort donne,
De jeunes fleurs Amour se couronne,
Dans la belle saison, etc.

TOUCHSTONE.

En vérité, jeunes gens, quoique les paroles ne signifient pas grand'chose, cependant l'air était fort discordant.

PREMIER PAGE.

Vous vous trompez, monsieur : nous avons gardé la mesure, nous n'avons pas perdu la mesure ni les *temps*.

TOUCHSTONE.

Si, par ma gorge. Je regarde comme un *temps* perdu, celui qu'on passe à entendre une si sotte chanson. Dieu soit avec vous! et Dieu veuille amender vos voix! — Venez, Audrey.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

UNE AUTRE PARTIE DE LA FORÊT.

Entrent LE VIEUX DUC, AMIENS, JAQUES, ORLANDO, OLIVIER et CÉLIE.

LE VIEUX DUC.

Croyez-vous, Orlando, que le jeune homme puisse faire tout ce qu'il a promis?

ORLANDO.

Tantôt je le crois, et tantôt je ne le crois plus; comme tous ceux qui craignent en espérant, et qui en craignant espèrent.

(Entrent Rosalinde, Sylvius et Phébé.)

ROSALINDE.

Encore un peu de patience, tandis que notre plan se prépare et s'arrange. (Au duc.) Vous dites que, si je vous présente votre chère Rosalinde, vous en ferez ici même le don à Orlando?

LE VIEUX DUC.

Oui, je le ferais, quand j'aurais des royaumes à donner avec elle.

ROSALINDE à Orlando.

Et vous, vous assurez que vous accepterez sa main à l'instant où je vous la présenterai?

ORLANDO.

Oui, fussé-je le roi de tous les empires de la terre.

ROSALINDE à Phébé.

Vous dites que vous m'épouserez, si j'y veux consentir?

PHÉBÉ.

Oui, dussé-je mourir une heure après.

ROSALINDE.

Mais, s'il arrive que vous me refusiez, vous donnerez-vous alors à ce berger, des bergers le plus fidèle?

PHÉBÉ.

Telle est la convention.

ROSALINDE à Sylvius.

Vous dites que vous épouserez Phébé, si elle veut vous accepter?

SYLVIUS.

Oui, quand l'instant de la posséder et celui de mourir ne seraient qu'un seul et même instant.

ROSALINDE.

J'ai promis d'aplanir toutes ces difficultés. — Duc, songez à tenir votre promesse de donner votre fille. — Et vous, Orlando, tenez votre promesse de l'accepter. — Tenez la vôtre, Phébé, que vous m'épouserez, ou, qu'en me refusant, vous vous unirez à ce berger. — Et vous, la vôtre, Sylvius, que vous épouserez Phébé, si elle me refuse. — Et je vous quitte à l'instant, pour aller préparer la solution de tous ces doutes.

(Rosalinde et Célie sortent.)

LE VIEUX DUC.

Ma mémoire me fait retrouver dans ce jeune berger quelques traits frappans du visage de ma fille.

ORLANDO.

Monseigneur, la première fois que je l'ai vu, j'ai cru que c'était un frère de votre fille; mais, mon bon seigneur, ce jeune homme est né dans ces bois; il a été instruit dans les secrets de plusieurs sciences profondes et dangereuses par son oncle, qu'il nous donne pour être un grand magicien, caché dans l'enceinte de cette forêt.

(Entrent Touchstone et Audrey.)

JAQUES.

Il y a sûrement un second déluge en l'air, et ces couples viennent tous se rendre à l'arche! Voici encore une paire d'animaux étranges, qui dans toutes les langues seront appelés des fous.

TOUCHSTONE.

Salut et complimens à tous!

JAQUES.

Mon bon seigneur, faites-lui accueil : c'est cet esprit fou que j'ai si souvent rencontré dans la forêt; il jure qu'il a été jadis homme de cour.

TOUCHSTONE.

Si quelqu'un en doute, qu'il me soumette à l'épreuve. J'ai dansé en mesure, j'ai cajolé une dame, j'ai été double avec mon ami, j'ai caressé mon ennemi, j'ai ruiné trois marchands d'étoffes, j'ai eu quatre querelles, et j'ai été à la veille d'en vider une l'épée à la main.

JAQUES.

Et comment s'est-elle terminée?

TOUCHSTONE.

Sur ma foi, nous nous sommes joints au rendez-vous, et nous avons trouvé que la querelle n'en était pas à la septième cause.

JAQUES.

Que voulez-vous dire par la septième cause?— Mon bon seigneur, comment goûtez-vous ce drôle d'original?

LE VIEUX DUC.

Il me plaît singulièrement.

TOUCHSTONE.

Dieu veuille vous en récompenser, monsieur! Je désire la même chose de vous, et que vous me plaisiez aussi.—J'accours ici en hâte, monsieur, au milieu de tous ces couples, pour jurer comme le mariage l'ordonne, et me parjurer après, quand la chaleur du sang le veut. Une pauvre jeune fille, monsieur, un minois assez laid, monsieur; mais un cœur qui est à moi : une pauvre fantaisie à moi, monsieur, de prendre ce dont nul autre homme ne veut. La riche honnêtete se loge comme un avare, monsieur, dans une pauvre chaumière, comme votre perle dans votre vilaine huître.

LE VIEUX DUC.

Par ma foi, il a l'esprit sentencieux et vif.

TOUCHSTONE.

Comme le trait que lance le fou, monsieur.

JAQUES.

Mais revenons à la septième cause. Comment avez-vous trouvé que la querelle était près de monter à la septième cause?

TOUCHSTONE.

Par un démenti sept fois repoussé. — Audrey, donnez à votre corps un maintien plus gracieux. —A peu près comme ceci, monsieur. J'ai désapprouvé la manière dont certain courtisan s'était coupé la barbe; il m'envoya dire que si je ne trouvais pas sa barbe bien faite, lui il pensait qu'elle était très bien. C'est ce qu'on appelle la réponse de cour. Si je lui soutenais encore qu'elle était mal coupée, il me répondrait qu'il l'a coupée ainsi parce qu'elle lui plaisait ainsi. C'est ce qu'on appelle réponse caustique. Si je prétendais encore qu'elle est mal coupée, il me taxerait de manquer de jugement. C'est ce qu'on appelle la réplique grossière. Si je persistais encore à dire qu'elle n'était pas bien coupée, il me répondrait, que cela n'est pas vrai. C'est ce qu'on appelle la riposte vaillante. Si j'insistais encore à dire qu'elle n'est pas bien coupée, il me dirait que j'en ai menti. C'est ce qu'on appelle la riposte querelleuse. Et ainsi jusqu'au démenti conditionnel, et au démenti direct.

JAQUES.

Et combien de fois avez-vous dit que sa barbe était mal faite?

TOUCHSTONE.

Je n'ai pas osé passer le démenti conditionnel, et lui n'a pas osé non plus me donner le démenti direct; et comme cela, nous avons mesuré nos épées, et nous nous sommes séparés.

JAQUES.

Pourriez-vous maintenant nous nommer, par ordre, les différentes gradations d'un démenti?

TOUCHSTONE.

Oh! monsieur, nous querellons d'après l'imprimé, suivant le livre (1); comme nous avons aussi des livres pour les belles manières. Je vais

(1) On sait combien dominait du temps de Shakspeare le duel en forme. Le poëte attaque cette barbarie, cet affreux préjugé qui déshonore notre époque civilisée, mais auquel il faut quelquefois se soumettre, avec une adresse et un comique bien dignes de remarque. Le livre ridicule auquel il fait allusion est de Vincentio Saviolo, *De l'honneur et des querelles honorables*. Il fut imprimé par Wolf, in-4, en 1594. C'est un tissu d'absurdités et de ridicules qui alors étaient pris au sérieux. Molière, cet homme qui ne vieillera pas, a aussi attaqué le duel dans Don Juan; J.-J. Rousseau, le plus grand comme le plus sublime des moralistes, l'a foudroyé de son éloquence. Et pourtant cette infamie est peut-être indestructible! ô pauvre humanité!

J. A. H.

d'approuver dans cette pièce tout ce qui leur en plaît. Et vous, hommes, je vous somme, au nom de l'amour que vous portez aux femmes (car je m'aperçois à votre sourire que nul de vous ne les hait), d'approuver de cette pièce ce qui en plaît aux dames; en sorte qu'entre elles et vous, vous partagiez la tâche de son succès. Si j'étais une femme, j'embrasserais tous ceux qui, parmi vous, auraient des barbes qui me plairaient, des physionomies à mon goût, et des haleines qui ne me rebuteraient pas; et je suis sûr que tous ceux d'entre vous qui ont de belles barbes, des faces joyeuses et de douces haleines ne manqueront pas, en reconnaissance de mon offre gracieuse, de m'adresser un galant adieu, quand je vous ferai ma révérence.

(Tous sortent.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

TITUS ANDRONICUS.

PERSONNAGES.

SATURNINUS, fils du dernier empereur de Rome, et ensuite proclamé empereur.
BASSIANUS, frère de Saturninus, amant de Lavinia.
TITUS ANDRONICUS, noble romain, général dans la guerre contre les Goths.
MARCUS ANDRONICUS, tribun du peuple et frère de Titus.
MARCUS, QUINTUS, LUCIUS, MUTIUS, fils de Titus Andronicus.
LE JEUNE LUCIUS, enfant de Lucius.
PUBLIUS, fils de Marcus le tribun, et neveu de Titus Andronicus.
SEMPRONIUS,
ALARBUS, CHIRON, DÉMÉTRIUS, fils de Tamora.
AARON, More, amant de Tamora.
UN CAPITAINE du camp de Titus.
ÆMILIUS, messager.
GOTHS ET ROMAINS.
UN PAYSAN OU BOUFFON.
TAMORA, reine des Goths, et ensuite mariée à Saturninus.
LAVINIA, fille de Titus Andronicus.
UNE NOURRICE, avec un enfant more.
SÉNATEURS, JUGES, OFFICIERS, SOLDATS, etc.

La scène est à Rome et dans la campagne voisine.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DEVANT LE CAPITOLE, A ROME.

Des sénateurs et les tribuns entrent par la partie supérieure comme dans le sénat; ensuite SATURNINUS avec ses partisans se présente à une des portes; BASSIANUS et les siens à l'autre porte. Les tambours battent et les enseignes sont déployées.

SATURNINUS.

Nobles patriciens, patrons de mes droits, défendez la justice de ma cause par les armes; et vous, mes concitoyens, que votre amour attache à mes pas, soutenez avec l'épée mes droits héréditaires. Je suis le fils aîné du dernier empereur qui portait le diadème impérial de Rome : faites donc revivre en moi les honneurs et la dignité de mon père, et ne faites pas à mon âge l'injure de souffrir qu'on les méprise.

BASSIANUS.

Romains, — amis, qui suivez mes pas et favorisez mes droits, si jamais Bassianus, le fils de César, fut agréable aux yeux de Rome la souveraine, gardez donc ce passage au Capitole; et ne souffrez pas que le déshonneur approche du trône

auguste consacré à la vertu, à la justice, à la continence et à la grandeur d'ame : mais que le mérite brille dans une élection libre, et ensuite, Romains, combattez pour maintenir la liberté de votre choix.

(Entre Marcus Andronicus par la partie supérieure, avec la couronne.)

MARCUS.

Princes, dont l'ambition, secondée par des factions, et par les forces de vos amis, lutte pour le commandement et l'empire, sachez que le peuple romain dont nous épousons spécialement le parti, a, d'une commune voix, dans l'élection d'un maître de l'empire, choisi Andronicus, surnommé le Pieux, en considération des grands et nombreux services qu'il a rendus à Rome. Rome ne renferme point aujourd'hui dans son enceinte un plus noble personnage, un plus brave guerrier. Le sénat l'a rappelé dans cette ville, à la fin des longues et sanglantes guerres qu'il a soutenues contre les barbares Goths. Ce général, la terreur de nos ennemis, secondé de ses vaillans fils, a enfin enchaîné cette nation robuste et nourrie dans les armes. Dix années se sont écoulées, depuis le jour qu'il se chargea des intérêts de Rome, et qu'il châtie avec ses armes l'orgueil de nos ennemis; cinq fois il est revenu sanglant dans Rome, rapportant du camp ses vaillans fils dans un cercueil. — Et aujourd'hui enfin, chargé d'honorables dépouilles, le brave Andronicus rentre dans Rome, couvert des lauriers de la guerre, et de la gloire des héros. Permettez-nous de vous prier au nom de celui que vous désirez voir dignement remplacé, au nom des droits sacrés du Capitole, que vous prétendez adorer, et de ceux du sénat, que vous prétendez respecter, de vous retirer, et de désarmer les forces qui vous accompagnent; congédiez vos soldats, et, comme il convient à des candidats, faites valoir, dans une élection paisible, et avec modestie, votre mérite et vos prétentions rivales.

SATURNINUS.

Combien l'éloquence de ce tribun réussit à calmer mes pensées!

BASSIANUS.

Marcus Andronicus, je mets ma confiance dans ta vertu et ton intégrité; et j'ai tant de respect et d'amour pour toi et les tiens, pour ton noble frère Titus et ses fils, pour celle à qui toutes nos pensées rendent un hommage soumis, pour l'aimable Lavinia, le riche ornement de Rome, que je veux à l'instant congédier mes amis, et me confiant à ma destinée et à la faveur du peuple, remettre ma cause et mes droits dans la balance d'un tranquille examen.

(Les soldats sortent.)

SATURNINUS.

Amis, qui vous êtes montrés si zélés pour mes droits, je vous rends grâces, et vous licencie tous. J'abandonne à l'affection et à la faveur de ma patrie, ma personne et ma cause. Rome, sois juste et favorable pour moi, comme je suis complaisant et généreux pour toi.—Ouvrez les portes, et laissez-moi entrer.

BASSIANUS.

Tribuns, et moi aussi, son humble compétiteur.

(Ils entrent et montent au sénat.)

SCÈNE II.

Entre un CAPITAINE.

LE CAPITAINE.

Romains, ouvrez un passage : le vertueux Andronicus, le patron de la vertu, et le plus brave appui de Rome, toujours heureux dans les batailles qu'il donne, revient couronné d'honneur et de succès, des pays lointains, où il a circonscrit avec son épée et mis sous le joug les ennemis de Rome.

(On entend les tambours et les trompettes. Entrent Mutius et Marcus; suivent deux soldats portant un cercueil couvert d'un drap funèbre; après marchent Quintus et Lucius. Ensuite paraît Titus Andronicus, suivi de Tamora, reine des Goths, d'Alarbus, Chiron et Démétrius, avec le More Aaron, prisonniers. Cette marche est fermée par une troupe de soldats et de peuple. On dépose à terre le cercueil, et Titus parle.)

TITUS.

Salut, Rome victorieuse au milieu de mon deuil! Tel que la nef qui a porté au loin sa cargaison, rentre chargée d'un fardeau précieux dans la baie chérie d'où elle a levé l'ancre, tel Andronicus, ceint de guirlandes de laurier, revient de nouveau saluer sa patrie de ses larmes, larmes versées par la joie sincère de se revoir dans Rome. —O toi, puissant protecteur de ce Capitole, sois propice aux religieux devoirs que nous nous proposons de remplir. — Romains, de vingt-cinq fils que j'avais, tous braves, moitié du nombre dont se vante Priam, voilà tout ce qui me reste, tant morts que vivans! Que Rome récompense

de son amour ceux qui survivent; et que ceux que je conduis à leur dernière demeure reçoivent leur sépulture parmi les tombeaux de leurs ancêtres. Enfin c'est à ce terme que les Goths m'ont permis de renfermer mon épée dans le fourreau. —Mais Titus, père ingrat et trop insouciant pour les tiens, pourquoi laisses-tu tes enfans si long-temps sans sépulture, errer sur la redoutable rive du Styx? Ouvrez le passage et allons les déposer près de leurs frères. (On ouvre la tombe.) O vous, je vous salue dans le silence qui convient aux morts. Dormez en paix, victimes immolées dans les guerres de votre patrie. O asile sacré, qui renfermes toute ma joie, paisible retraite de la vertu et de l'honneur, combien de mes enfans as-tu accumulés dans ton sein, et que tu ne me rendras jamais!

LUCIUS.

Cédez-nous le plus illustre des Goths, pour couper ses membres, les entasser dans un bûcher et les brûler en sacrifice aux mânes des frères (1), devant cette tombe où reposent leurs ossemens; afin que leurs ombres ne soient pas errantes et mécontentes, et que nous-mêmes nous ne soyons pas obsédés sur la terre par d'effrayautes apparitions.

TITUS.

Je vous donne celui-ci, le plus noble des prisonniers qui survivent, le fils aîné de cette malheureuse reine.

TAMORA.

Arrêtez, Romains! — Généreux conquérant, victorieux Titus, prends pitié des larmes que je verse, des larmes d'une mère souffrante pour son fils; et si jamais tes enfans te furent chers, ah! songe que mon fils n'est pas moins cher à sa mère. N'est-ce pas assez que nous soyons conduits à Rome pour orner ton triomphe et ton retour, captifs traînés sur tes pas et enchaînés au joug romain? Faut-il encore que mes fils soient égorgés dans vos rues, pour avoir vaillamment défendu la cause de leur pays? Oh! si ce fut en toi un pieux zèle et un devoir de combattre pour ton souverain et pour ta patrie, le même zèle est en eux également innocent. Andronicus, ne souille point de sang ta tombe. Veux-tu te rapprocher de la nature des dieux? Tu le feras en imitant leur clémence : la douce pitié est le symbole de la vraie grandeur. Noble et magnanime Titus, épargne le premier-né de mes fils.

(1) *Ad manes fratrum.*

TITUS.

Modérez-vous, madame, et pardonnez-moi. Ceux que vous voyez autour de moi, vivans ou morts, sont leurs frères, et leur piété demande un sacrifice pour leurs frères immolés. Votre fils est marqué pour être la victime : il faut qu'il meure pour apaiser leurs ombres gémissantes.

LUCIUS.

Qu'on l'emmène, et qu'on allume à l'instant le bûcher; et coupons ses membres avec nos épées, jusqu'à ce qu'ils soient entièrement consumés.

(Mutius, Marcus, Quintus et Lucius, sortent avec Alarbus.)

TAMORA.

O piété cruelle et impie!

CHIRON.

Jamais la Scythie fut-elle à moitié aussi barbare?

DÉMÉTRIUS.

Ne compare point la Scythie à l'ambitieuse Rome. Alarbus va reposer en paix, et nous, nous survivons pour trembler sous le regard menaçant de Titus.—Allons, madame, armez-vous de patience; mais conservez en même temps l'espoir que les mêmes dieux, qui armèrent la reine de Troie (1) et lui offrirent l'occasion d'exercer sa vengeance sur le tyran de Thrace surpris dans sa tente, pourront favoriser également Tamora (Tamora, la reine des Goths, lorsque les Goths étaient libres et que Tamora était reine), et lui offrir le moyen de venger sur ses ennemis ses sanglans affronts.

(Entrent Mutius, Marcus, Quintus et Lucius.)

LUCIUS.

Enfin, mon souverain et mon père, nous avons accompli nos rites romains : les membres d'Alarbus sont coupés et ses entrailles alimentent la flamme du sacrifice, dont la fumée, comme un agréable encens, s'élève et parfume les cieux; il ne reste plus qu'à ensevelir nos frères et à les déposer dans le sein de Rome, au bruit de nos acclamations.

TITUS.

Qu'il en soit ainsi, et qu'Andronicus adresse

(1) Hécube sut par ruse attirer Polymnestor dans la tente où se trouvaient les autres Troyennes, pour se venger de lui.

THÉOBALD.

à leurs ombres le dernier adieu. (Les trompettes sonnent, tandis qu'on dépose les cercueils dans la tombe.) Reposez ici, mes enfans, dans la paix et l'honneur; intrépides défenseurs de Rome, reposez-vous ici, affranchis désormais des vicissitudes et des malheurs de ce monde. Cet asile ne recèle ni trahisons ni envie; ici n'entre point l'affreuse haine; ici nulle tempête, nul bruit ne troubleront votre repos; vous y goûterez un silence, un sommeil éternels. Reposez-vous ici, mes enfans, dans la paix et l'honneur.

(Entre Lavinia.)

LAVINIA.

Que Titus aussi vive long-temps dans la paix et l'honneur! Mon illustre souverain, mon tendre père, vivez dans la gloire! Hélas! je viens aussi payer le tribut de ma douleur à cette tombe, à la mémoire de mes frères; et je me jette à vos pieds, en répandant sur la terre mes larmes de joie pour votre heureux retour dans Rome. Ah! bénissez-moi ici de votre main victorieuse, dont les plus illustres citoyens de Rome célèbrent la fortune et les succès.

TITUS.

Bienfaisante Rome, dont la tendresse m'a ainsi réservé dans ton sein la consolation de ma vieillesse pour faire goûter la joie à mon cœur! —Vis, Lavinia; que tes jours surpassent les jours de ton père, et que la gloire de ta vertu survive, s'il se peut, à l'éternelle renommée!

MARCUS.

Longs jours à Titus, mon frère chéri, héros triomphant sous les yeux de Rome!

TITUS.

Je vous rends grace, aimable tribun, mon noble frère Marcus.

MARCUS.

Et vous, soyez les bienvenus dans Rome, chers neveux qui revenez des guerres heureuses, et vous qui survivez, et vous qui dormez dans la gloire. Jeunes héros, votre bonheur est égal, et cependant ceux qui sont l'objet de cette pompe funèbre jouissent d'un triomphe plus sûr; ils ont atteint au bonheur de Solon (1) et triomphé du hasard, dans le lit de l'honneur.—Titus Andronicus, le peuple romain, dont vous avez été toujours l'ami dans la justice de sa cause, vous envoie par moi, son tribun et son ministre de confiance, ce *pallium* d'une blancheur pure et sans tache, et vous admet à l'élection pour l'empire, concurremment avec les enfans de notre dernier empereur. Placez-vous donc au nombre des candidats (1); mettez cette robe et aidez à donner un chef à Rome, aujourd'hui sans maître.

TITUS.

Le corps glorieux de l'état demande une tête plus forte que la mienne, que l'âge et la faiblesse ont rendue chancelante. Quoi! irais-je revêtir cette robe et vous importuner de moi; me laisser proclamer aujourd'hui empereur, pour céder demain l'empire et ma vie, et vous laisser à tous le trouble et les soins d'une nouvelle élection? — Rome, j'ai été ton soldat pendant quarante années, et j'ai commandé avec bonheur les forces de ma patrie; j'ai enseveli vingt-un fils, tous vaillans, tous armés chevaliers dans le champ de bataille et tués honorablement les armes à la main, dans la cause et le service de leur illustre patrie: donnez-moi un bâton d'honneur pour appuyer ma vieillesse, mais non pas un sceptre pour gouverner l'univers; il le soutint d'une main ferme et sûre, seigneurs, celui qui l'a porté le dernier.

MARCUS.

Titus, tu demanderas l'empire, et tu l'obtiendras.

SATURNINUS.

Orgueilleux et ambitieux tribun, peux-tu oser...

MARCUS.

Modérez-vous, prince Saturninus.

SATURNINUS.

Romains, faites-moi justice. Patriciens, tirez vos épées, et ne les renfermez qu'après que Saturninus sera empereur de Rome.—Andronicus, il vaudrait mieux que tu fusses embarqué sur le Styx pour les enfers, que de venir me voler les cœurs du peuple.

LUCIUS.

Présomptueux Saturninus, qui interromps le bien que te veut faire le généreux Titus...

TITUS.

Calmez-vous, prince: je vous restituerai les cœurs du peuple, et les séparerai d'eux-mêmes, pour se donner à vous.

(1) Allusion à la maxime de Solon: « Nul homme ne » peut être estimé heureux qu'après sa mort. »
ESCHEMBURG.

(1) On sait que le nom de *candidatus* a pris son origine de la robe blanche que portaient à Rome ceux qui aspiraient aux grandes dignités.

SATURNINUS.

Andronicus, je ne te flatte point; mais je t'honore, et je t'honorerai tant que je vivrai. Si tu veux seconder mon parti de tes amis, j'en serai reconnaissant; et la reconnaissance est un noble et digne salaire pour les ames généreuses.

TITUS.

Peuple romain, et vous, tribuns du peuple, je demande vos voix et vos suffrages; voulez-vous en accorder la faveur à Andronicus?

MARCUS.

Pour récompenser le brave Andronicus, et le féliciter de son retour à Rome, le peuple acceptera l'empereur qu'il aura nommé.

TITUS.

Tribuns, je vous rends graces : je demande donc que vous élisiez empereur le fils aîné de votre dernier souverain, le prince Saturninus, dont j'espère que les vertus réfléchiront leur éclat sur Rome, comme le soleil réfléchit ses rayons sur la terre, et mûriront la justice dans toute cette république. Si votre choix veut confirmer ma voix, couronnez-le et criez : *Vive notre empereur !*

MARCUS.

De la voix et des applaudissemens unanimes de la nation, des patriciens et des plébéiens, nous créons Saturninus empereur, souverain de Rome, et nous crions : *Vive Saturninus notre empereur !*

(Une longue fanfare, jusqu'à ce que les tribuns descendent.)

SATURNINUS.

Titus Andronicus, en reconnaissance de la faveur de ton suffrage dans notre élection, je te fais les remercîmens que méritent tes importans services, et je veux payer par des effets ton zèle obligeant; et d'abord, pour premier essai de mes bienfaits, et voulant illustrer ton nom et ton honorable famille, je veux élever ta fille Lavinia au titre d'impératrice, la faire à la fois la souveraine de Rome et de mon cœur, et la prendre pour épouse dans le Panthéon sacré. Parle, Andronicus, cette proposition a-t-elle ton agrément?

TITUS.

Elle me flatte infiniment, mon digne souverain; je me tiens singulièrement honoré de cette alliance; et ici, à la vue de Rome, je consacre à Saturninus, le maître et le chef de notre république, l'empereur du vaste univers, mon épée, mon char de triomphe et mes captifs : présens dignes du souverain maître de Rome. Daignez recevoir, comme un tribut que je vous dois, les marques de mon honneur abaissées à vos pieds.

SATURNINUS.

Merci, noble Titus, toi, le créateur de mon existence. Rome se souviendra combien je suis fier de ton alliance et de tes dons; et lorsqu'il m'arrivera d'oublier jamais le moindre de tes inappréciables services, Romains, oubliez aussi vos sermens de fidélité envers moi.

TITUS à Tamora.

Maintenant, madame, vous êtes la prisonnière de l'empereur; d'un homme, qui, en considération de votre rang et de votre mérite, vous traitera avec noblesse ainsi que votre suite.

SATURNINUS.

Une belle dame, assurément! et du teint dont je voudrais choisir mon épouse, si mon choix était encore à faire. — Belle reine, écartez ces sombres nuages dont votre front est attristé : quoique la fortune de la guerre vous ait fait subir cette étrange révolution, vous ne venez point pour être méprisée dans Rome; partout vous serez traitée en reine. Reposez-vous sur ma parole, et n'éteignez pas toute espérance dans l'abattement. Madame, celui qui cherche à vous consoler peut vous faire plus que n'est la reine des Goths. — Lavinia, vous n'êtes pas choquée de ce que je viens de dire?

LAVINIA.

Moi, monseigneur? Non. Vos nobles intentions me garantissent que ce compliment n'est qu'une politesse qui sied bien à un prince.

SATURNINUS.

Je vous rends graces, aimable Lavinia. — Romains, sortons. Nous rendons ici la liberté à nos prisonniers sans aucune rançon; vous, seigneurs, faites proclamer notre élection au son des tambours et des trompettes.

BASSIANUS s'emparant de Lavinia.

Seigneur Titus, permettez, cette jeune fille est à moi.

TITUS.

Quoi! agissez-vous sérieusement, monseigneur?

BASSIANUS.

Oui, noble Titus, et je suis résolu de me faire justice à moi-même, et de reprendre ce qui m'appartient.

(L'empereur fait sa cour à Tamora par signes.)

MARCUS.

Chacun son droit (1) est la loi de notre justice romaine : ce prince en use et ne reprend que son bien.

LUCIUS.

Et il en restera le possesseur tant que Lucius vivra.

TITUS.

Traîtres, loin de moi. Où est la garde de l'empereur? Trahison, seigneur! Lavinia est ravie.

SATURNINUS.

Ravie! par qui?

BASSIANUS.

Par celui qui peut avec justice enlever au monde l'épouse qui est fiancée avec lui.

(Bassianus sort avec Lavinia.)

MUTIUS.

Mes frères, aidez-nous à la conduire en sûreté hors de cette enceinte; et moi, avec mon épée, je me charge de garder cette porte.

TITUS.

Suivez-moi, monseigneur, et bientôt je la ramènerai dans vos bras.

MUTIUS.

Monseigneur, vous ne passerez point cette porte.

TITUS.

Quoi! jeune traître, tu me fermeras mon chemin dans Rome?

(Il le tue.)

MUTIUS.

Au secours! Lucius, au secours!

LUCIUS.

Monseigneur, vous êtes injuste, pour ne rien dire de plus : vous avez tué votre fils dans une querelle mal fondée.

TITUS.

Ni toi, ni lui, n'êtes plus mes enfans : mes enfans n'auraient jamais voulu me déshonorer. Traître, rends Lavinia à l'empereur.

LUCIUS.

Morte, si vous le voulez; mais non pas pour être son épouse, après qu'elle est promise par un contrat légitime à la tendresse d'un autre époux.

SATURNINUS.

Non, Titus, non. L'empereur n'a pas besoin d'elle; ni d'elle, ni de toi, ni d'aucun de ta race : il me faut du temps pour me fier à celui qui m'a joué une fois; jamais tu n'auras ma confiance, ni toi, ni tes fils perfides et insolens, tous ligués ensemble pour me déshonorer. N'y avait-il donc dans Rome que Saturninus dont tu pusses faire l'objet de ton insulte et de ton mépris? Cette conduite, Andronicus, cadre bien avec l'insolent propos que tu tiens, que j'ai mendié l'empire de tes mains.

TITUS.

O horreur! quels sont les reproches qui me sont adressés?

SATURNINUS.

Poursuis; va, cède cette créature volage à celui qui a levé pour elle son épée menaçante : tu auras un vaillant gendre, un homme bien fait pour errer vagabond avec tes fils effrénés dans la république de Rome.

TITUS.

Ces paroles sont autant de poignards enfoncés dans mon cœur.

SATURNINUS.

Et vous, aimable Tamora, reine des Goths, qui surpassez en beauté les plus belles dames romaines, comme Diane efface ses nymphes, si ce choix soudain que je fais de vous peut vous plaire, dans l'instant même, Tamora, je vous choisis pour épouse, et je veux vous créer impératrice de Rome.— Parlez, reine des Goths, applaudissez-vous à mon choix? Et je le jure ici par tous les dieux de Rome, puisque le pontife et l'eau sacrée sont si près de nous, que ces flambeaux sont allumés, et que tout est préparé pour l'hyménée, je ne reverrai point les rues de Rome, ni ne monterai à mon palais, que je n'emmène avec moi mon épouse, unie à moi dans toutes les formes solennelles.

TAMORA.

Et ici, à la vue du ciel, je jure à Rome que, si Saturninus élève à cet honneur la reine des Goths, elle sera dévouée humblement à tous ses désirs; tendre mère et nourrice soigneuse de sa jeunesse.

SATURNINUS.

Montez, belle reine, les degrés du Panthéon. Seigneurs, accompagnez votre illustre empereur et son aimable épouse, envoyée par le ciel pour être unie à Saturninus, dont la sagesse répare l'injustice de sa fortune ; là, nous accomplirons les cérémonies de notre hymen.

(Ils sortent. Reste Titus Andronicus.)

(1) L'original porte : *Suum cuique.*

TITUS.

Il ne m'est pas ordonné de suivre la cour de cette épouse. — Titus, quand donc t'es-tu jamais vu ainsi seul, ainsi déshonoré, et provoqué par mille affronts?

(Entrent Marcus Andronicus, Lucius, Quintus et Marcus.)

MARCUS.

Ah! vois, Titus, vois ce que tu as fait; tu as tue un vertueux fils, tué dans une injuste querelle.

TITUS.

Non, tribun insensé, non; il n'est point mon fils, — ni toi, ni ces hommes confédérés dans l'attentat qui a déshonoré toute notre famille. Indigne frère, indignes enfans!

LUCIUS.

Mais donnez-lui du moins la sépulture convenable, donnons à Mutius une part dans le tombeau de ses frères.

TITUS.

Traîtres, écartez-vous : il ne reposera point dans cette tombe. Ce monument subsiste depuis cinq siècles; et je l'ai réparé et orné à grands frais : ici ne reposent que les guerriers, les enfans qui ont servi Rome; eux seuls ont droit à ce tombeau glorieux : il ne renferme point de rebelle tué dans une querelle honteuse! Enterrez-le où vous pourrez, il n'entrera pas ici.

MARCUS.

Mon frère, c'est en vous une barbare impiété : les exploits de mon neveu Mutius parlent en sa faveur; il doit être enseveli avec ses frères.

(Les enfans de Titus parlent.)

LES FILS.

Et il le sera, ou nous l'accompagnerons.

TITUS.

Et il le sera, dites-vous? Quel est l'insolent qui a proféré ce mot?

QUINTUS.

Celui qui le soutiendrait en tout autre lieu que celui-ci.

TITUS.

Quoi! voulez-vous l'y ensevelir malgré moi?

MARCUS.

Non, noble Titus; mais nous te prions de pardonner à Mutius, et de lui accorder la sépulture.

TITUS.

Marcus, c'est toi-même qui as souillé ma gloire d'opprobre; c'est toi qui, avec ces ingrats, as blessé mon honneur : je vous mets au rang de mes ennemis. Ne m'importunez plus davantage, et retirez-vous.

LUCIUS.

Il est dans le délire. Retirons-nous.

QUINTUS.

Moi, non, qu'après que les ossemens de Mutius seront ensevelis.

(Le frère et les enfans s'agenouillent.)

MARCUS.

Mon frère, la nature parle dans ce titre.

QUINTUS.

Mon père, la nature parle dans ce nom.

TITUS.

Ne me parlez plus, si vous aimez votre bonheur.

MARCUS.

Illustre Titus, toi, qui es plus que la moitié de mon ame.

LUCIUS.

Cher père, l'ame et la substance de nous tous...

MARCUS.

Permets que ton frère Marcus enterre ici, dans l'asile de la vertu, son noble neveu qui est mort dans la cause de l'honneur et de Lavinia : tu es Romain, ne sois donc pas barbare. Les Grecs, mieux conseillés, consentirent à ensevelir Ajax qui s'était tué lui-même, et le sage fils de Laërte plaida avec une éloquence touchante pour ses funérailles : ne refuse donc pas l'entrée de ce tombeau au jeune Mutius qui faisait ta joie.

TITUS.

Lève-toi, Marcus, lève-toi. — Le plus désastreux jour que j'aie vu jamais, c'est celui-ci; me voir déshonoré par mes enfans dans le sein de Rome même! Allons, ensevelissez-le.... et moi après.

(Ses frères déposent Mutius dans le tombeau.)

LUCIUS.

Cher Mutius, repose ici avec tes frères, jusqu'à ce que nous venions orner ta tombe de glorieux trophées. (Ils s'agenouillent tous, et disent :) Que personne ne verse des larmes pour le noble Mutius : il vit dans la gloire, celui qui meurt pour la cause de la vertu.

MARCUS.

Monseigneur, — pour faire diversion à ce mortel chagrin, — dites-moi comment il arrive que la rusée reine des Goths se trouve soudain la souveraine de Rome.

TITUS.

Je l'ignore, Marcus ; mais je sais que rien n'est plus vrai. Si c'était un projet, ou l'ouvrage du moment, je ne puis le dire. Mais n'a-t-elle donc pas une immense obligation à l'homme qui l'a amenée d'un pays si lointain, pour monter ici à cette fortune suprême? Oui, et sans doute elle le récompensera généreusement.

(Une fanfare. — Rentrent l'empereur, Tamora, Chiron et Démétrius, avec le More Aaron, par une porte; Bassianus et Lavinia, avec d'autres, paraissent à l'autre porte.)

SATURNINUS.

Ainsi, Bassianus, vous vous êtes emparé de votre proie; que le ciel vous rende heureux dans la possession de votre brave épouse!

BASSIANUS.

Et vous, dans la jouissance de la vôtre, monseigneur : je n'en dis pas davantage, ni ne vous en souhaite pas moins; et je vous fais mes adieux.

SATURNINUS.

Traître, si Rome a des lois, ou nous du pouvoir, toi et ta faction, vous vous repentirez de ce rapt.

BASSIANUS.

Vous appelez rapt, monseigneur, prendre mon bien, mon amante fidèle, dont la foi m'a été solennellement engagée, et qui est maintenant mon épouse? Mais que les lois de Rome en décident; en attendant, je suis possesseur de mon bien.

SATURNINUS.

C'est bien, seigneur. Vous êtes vif et précis avec nous ; mais, si nous vivons, je serai aussi tranchant avec vous.

BASSIANUS.

Monseigneur, je dois répondre de ce que j'ai fait du mieux que je pourrai; et j'en répondrai sur ma tête. Je n'ai plus qu'une observation à faire à votre majesté. — Par tous les devoirs que je dois à Rome, ce noble Romain, Titus que voilà ici, est outragé dans l'opinion d'autrui et dans son honneur; lui, qui, pour vous rendre Lavinia, a tué de sa propre main son plus jeune fils, par zèle pour vous, et enflammé de colère de se voir traversé dans le don qu'il avait fait sincèrement de sa fille. Rendez-lui donc vos bonnes graces, Saturninus, à lui qui dans toutes ses actions s'est montré le père et l'ami de Rome et de vous.

TITUS.

Prince Bassianus, laisse-moi le droit de justifier mes actions. C'est toi et ceux qui te suivent qui m'ont déshonoré. Que Rome et le ciel juste soient mes juges, et déposent combien j'ai chéri et honoré Saturninus.

TAMORA.

Mon digne souverain, si jamais Tamora eut quelques graces aux yeux de votre majesté, daignez m'entendre parler d'une voix impartiale pour tous; et à ma prière, cher époux, pardonnez le passé.

SATURNINUS.

Quoi, madame, me voir déshonoré publiquement, et le souffrir lâchement sans en tirer vengeance!

TAMORA.

Non pas, monseigneur : que les dieux de Rome me préservent de vous conseiller jamais de vous déshonorer! Mais, sur mon honneur, j'ose protester de l'innocence du brave Titus dans ce qui s'est passé; et sa fureur, qu'il n'a pas dissimulée, atteste son chagrin. Daignez donc, à ma prière, jeter sur lui un regard favorable : ne perdez pas, sur un soupçon injuste, un si brave ami, et n'affligez pas de vos regards irrités son cœur généreux. (A part.) Monseigneur, laissez-vous guider par moi, laissez-vous gagner : dissimulez tous vos ressentimens ; vous n'êtes que depuis un moment placé sur le trône : craignez que le peuple et les patriciens aussi, après un examen approfondi, ne prennent le parti de Titus, et ne vous renversent du trône, offensés de votre ingratitude, crime que Rome met au rang des plus odieux forfaits. Cédez à leurs prières, et laissez-moi le soin de l'avenir: je trouverai un jour pour les massacrer tous, pour effacer de la terre leur faction, et leur famille ennemie, et ce père barbare, et ses traîtres enfans, à qui j'ai demandé en vain la vie de mon fils; je leur ferai connaître ce qu'il en coûte pour laisser une reine s'humilier à genoux dans les rues, et demander grace en vain. — Allons, allons, mon cher empereur. — Approchez, Andronicus. — Saturninus, rendez votre estime à ce vertueux vieillard, et consolez son cœur, accablé sous les menaces de votre front courroucé.

SATURNINUS.

Levez-vous, Titus, levez-vous; mon impératrice a fléchi mon cœur.

TITUS.

Je rends graces à votre majesté et à l'impératrice. Ces consolantes paroles, vos regards adoucis, versent en moi une nouvelle vie.

TAMORA.

Titus, je suis incorporée à l'empire de Rome; je suis maintenant devenue Romaine par une heureuse adoption, et mon devoir m'oblige de veiller au bien de l'empereur. Toutes querelles expirent en ce jour, Andronicus. — Et que j'aie l'honneur, mon cher empereur, de vous avoir réconcilié avec vos amis. — Quant à vous, prince Bassianus, j'ai donné ma parole à l'empereur que vous serez plus doux et plus traitable. — Et dissipez toute crainte, seigneurs. — Et vous aussi, Lavinia : guidés par mon conseil, vous allez tous, humblement à genoux, demander pardon à sa majesté.

LUCIUS.

Nous l'implorons; et nous prenons le ciel et sa majesté à témoin, que nous avons mis dans notre conduite toute la modération qu'il nous a été possible, en défendant l'honneur de notre sœur et le nôtre.

MARCUS.

J'atteste la même chose sur mon honneur.

SATURNINUS.

Retirez-vous, et ne me parlez plus; ne m'importunez pas plus long-temps.

TAMORA.

Non, non, généreux empereur. Il faut que nous soyons tous amis. Le tribun et ses neveux vous demandent grace; je ne serai pas refusée de vous: cher époux, ramenez vos regards sur eux.

SATURNINUS.

Marcus, à ta considération et à celle de ton frère Titus, je pardonne à ces jeunes gens leur attentat odieux. — Levez-vous tous. Lavinia, vous m'avez abandonné, comme un homme de néant. J'ai retrouvé une amie; et j'ai juré par le Styx que je ne quitterais pas le prêtre sans être marié. — Venez : si la cour de l'empereur peut fêter deux noces à la fois, vous serez ma convive, Lavinia, vous et vos amis. — Ce jour sera tout à l'amour, Tamora.

TITUS.

Demain, si c'est le bon plaisir de votre majesté que nous chassions la panthère et le cerf ensemble, avec les cors et les meutes nous irons donner à votre majesté le salut du matin.

SATURNINUS.

Volontiers Titus; et je vous sais bon gré de la proposition.

(Ils sortent.)

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

DEVANT LE PALAIS.

Entre AARON seul.

AARON.

Maintenant Tamora monte au sommet de l'Olympe, loin de la portée des traits de la fortune : assise au haut des airs, elle ne craint ni les feux de l'éclair, ni les éclats de la foudre; elle est au dessus des atteintes menaçantes de la pâle envie. Telle que le soleil lorsqu'il salue l'aurore, et que dorant l'Océan de ses rayons, il parcourt le zodiaque dans son char radieux, et voit ramper au dessous de lui la cime des monts les plus élevés; telle est aujourd'hui Tamora. — Toutes les grandeurs de la terre rendent hommage à son génie et à sa fortune, et la vertu s'humilie et tremble à l'aspect de son front impérieux. Allons, Aaron, arme ton cœur, et dispose tes pensées pour t'élever avec ta royale maîtresse, et parvenir à la hauteur où elle

règne : long-temps tu l'as traînée en triomphe sur tes pas, captive dans les liens de l'amour, plus fortement attachée aux yeux séduisans d'Aaron que ne l'était Prométhée aux rochers du Caucase. Loin de moi ces vêtemens d'esclave, loin de moi les humbles et vaines pensées. Je veux briller et reluire d'or et de perles, pour servir ma nouvelle impératrice ; qu'ai-je dit ? *servir ?* pour m'enivrer de plaisir avec cette reine, cette déesse, cette Sémiramis ; sirène enchanteresse, elle charmera le Saturninus de Rome, et verra son naufrage et celui de ses états. Holà ! quel est ce bruit?

(Entrent Chiron et Démétrius en querelle.)

DÉMÉTRIUS.

Chiron, tu es trop jeune, ton esprit est trop novice, trop faible, et trop brut encore, pour venir usurper ma place dans le cœur à qui je sais plaire, et qui pourrait bien, autant que je peux le pénétrer, se prendre d'affection pour moi.

CHIRON.

Démétrius, tu es trop présomptueux en tout, et surtout en prétendant m'accabler par tes forfanteries. Ce n'est pas la différence d'une ou deux années qui peut me rendre moins agréable, ou te rendre plus fortuné : j'ai tout ce qu'il faut, aussi bien que toi, pour servir ma maîtresse et mériter ses faveurs ; et mon épée te le prouvera, et défendra mes droits à l'amour de Lavinia.

AARON.

Des massues, des massues ! — Ces amoureux ne pourront pas se tenir en paix.

DÉMÉTRIUS.

Quoi ! enfant, parce que ma mère a imprudemment armé ton côté d'une épée de danse, as-tu la téméraire insolence de mener tes amis ? Va clouer ta lame dans ton fourreau, jusqu'à ce que tu aies appris à mieux la manier.

CHIRON.

En attendant, avec le peu de science que je puis avoir, tu vas connaître jusqu'où va mon courage.

(Ils tirent l'épée.)

DÉMÉTRIUS.

Oui ! enfant, es-tu devenu si brave ?

AARON.

Eh bien ! eh bien, seigneurs? Quoi ! osez-vous tirer vos armes si près du palais de l'empereur, et engager ensemble cette querelle indiscrète ? Je connais à merveille la source de cette animosité ; je ne voudrais pas pour un trésor que la cause en fût connue de ceux qu'elle intéresse le plus ; et pour tous les trésors ensemble, que votre illustre mère fût ainsi déshonorée dans la cour de Rome. Au nom de la honte, renfermez vos épées.

CHIRON.

Non pas moi, que je ne l'aie enfoncée dans son sein, et que je lui aie fait rentrer jusqu'au cœur les insultans reproches dont il s'est permis de me déshonorer ici.

DÉMÉTRIUS.

Je suis tout prêt et déterminé.... Lâche, hardi en propos insultans, qui tonnes avec la langue, et n'oses rien avec ton arme !

AARON.

Séparez-vous, vous dis-je. — Par les dieux qu'adorent les Goths belliqueux, ce petit querelleur nous perdra tous. — Comment, seigneurs? — Ne savez-vous pas combien il est dangereux d'empiéter sur les droits d'un prince ? Quoi ! Lavinia est-elle donc devenue si abandonnée, ou Bassianus si dégénéré, que vous puissiez élever pareilles querelles pour l'amour de cette dame, sans contradiction, sans justice et sans vengeance? Jeunes gens, prenez garde. — Si l'impératrice savait la cause de cette discorde, le bruit n'en plairait pas à son oreille.

CHIRON.

Je ne m'embarrasse guère qu'elle le sache, elle et l'univers entier : j'aime Lavinia plus que l'univers.

DÉMÉTRIUS.

Jeune imberbe, apprends à faire un choix plus rabaissé à ta portée : Lavinia est l'espérance de ton frère aîné.

AARON.

Quoi ! avez-vous perdu la raison? — Ne savez-vous pas combien ces Romains sont furieux et impatiens, et qu'ils ne peuvent souffrir de rivaux dans leurs amours? Je vous le dis, seigneurs, vous tramez vous-mêmes votre mort par ce complot.

CHIRON.

Aaron, je donnerais mille morts pour jouir de celle que j'aime.

AARON.

Pour jouir d'elle ! — Comment ?

DÉMÉTRIUS.

Et quel est donc ce grand sujet d'étonnement ? C'est une femme, elle peut être recherchée ; c'est une femme, elle peut être conquise ; c'est Lavi-

nia, elle doit être aimée. Allez, allez, il passe plus d'eau par le moulin que n'en voit le meunier; et nous savons de reste qu'il est aisé d'enlever une tranche au chanteau sans qu'il y paraisse. Quoique Bassianus soit le frère de l'empereur, des personnages qui valaient mieux que lui ont porté l'aigrette de Vulcain.

AARON à part.

Oui, des personnages aussi grands que Saturninus pourraient bien la porter aussi.

DÉMÉTRIUS.

Pourquoi donc désespérerait-il du succès, celui qui sait faire sa cour avec de douces paroles, de tendres regards, et de riches cadeaux? Quoi, n'avez-vous pas souvent frappé la biche, et ne l'avez-vous pas enlevée sous les yeux mêmes de son gardien?

AARON.

Allons, il paraît que quelque jouissance à la dérobée vous ferait grand plaisir.

CHIRON.

Oui, certes.

DÉMÉTRIUS.

Aaron, tu as visé le but.

AARON.

Je voudrais que vous l'eussiez touché aussi. Nous ne serions plus étourdis de vos querelles. Eh bien, écoutez, écoutez-moi. — Et êtes-vous donc assez fous pour vous quereller pour pareil sujet? Un moyen qui vous ferait réussir tous deux vous offenserait-il?

CHIRON.

Non pas moi, d'honneur.

DÉMÉTRIUS.

Ni moi, pourvu que j'aie ma part au butin.

AARON.

Allons, rougissez de votre querelle, et soyez amis; unissez-vous pour l'objet même qui vous met en discorde. C'est la dissimulation et la ruse qui doivent vous obtenir ce que vous désirez tant, et il faut vous bien mettre en tête cette maxime: c'est d'accomplir par la force, et de la manière qu'on le peut, ce qu'on ne peut exécuter comme on le voudrait. Apprenez ceci de moi: Lucrèce ne fut pas plus chaste que ne l'est cette Lavinia, l'amour de Bassianus. Il faut vous ouvrir une carrière plus rapide que ces lentes langueurs qui n'avancent à rien; je vais vous montrer le chemin qu'il faut suivre. Princes, on prépare une chasse royale: les beautés romaines vont y accourir en foule; les promenades des forêts sont larges et spacieuses; et il y a des réduits solitaires et infréquentés, que la nature semble avoir ménagés pour la fraude et le rapt: écartez dans ces retraites votre jolie biche, et frappez-la au sein; si les paroles sont inutiles, usez de violence. Espérez le succès par ce moyen, ou renoncez à tout espoir. Allons, allons, nous instruirons notre impératrice, et son génie consacré au crime et à la vengeance, de tous les projets que nous méditons: elle saura par ses conseils aplanir les obstacles, et assouplir les ressorts de notre entreprise; et elle ne souffrira pas que vous querelliez ensemble; et elle vous conduira tous deux au comble de vos vœux. La cour de l'empereur ressemble au temple de la renommée: son palais est rempli d'yeux, d'oreilles et de langues; les bois au contraire sont impitoyables, effrayans, sourds et insensibles. C'est là, braves jeunes gens, qu'il faut parler, qu'il faut frapper et saisir votre avantage: assouvissez votre passion, cachés dans les ombres à l'œil des cieux, et rassasiez-vous à loisir des trésors de Lavinia.

CHIRON.

Ton conseil, ami, ne sent pas la lâcheté.

DÉMÉTRIUS.

Crime ou vertu (1), peu m'importe: jusqu'à ce que je trouve le ruisseau qui peut apaiser l'ardeur de mon sang, et le charme qui peut calmer ses transports, je me lance au travers du Styx et des enfers (2).

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

LA SCÈNE SE CHANGE EN FORÊT.

Entrent TITUS ANDRONICUS et ses trois fils, MARCUS ANDRONICUS; une meute de chiens et des cors les suivent.

TITUS.

La chasse est en train, le matin est brillant et gai, les plaines sont parfumées, les bois sont verts et frais: découplons ici la meute, et faisons-lui faire un chorus d'abois, qui réveille l'empereur et son aimable épouse, et qui appelle le prince son

(1) *Sit fas or nefas.*
(2) *Per Styga, per Manes vehor.*

frère ; joignons-y un éclat de cors si perçant, que toute la cour en retentisse. Mes enfans, chargez-vous, avec nous, du soin d'accompagner et de protéger avec vigilance la personne de l'empereur. J'ai été troublé cette nuit dans mon sommeil par des visions alarmantes ; mais le jour naissant a rafraîchi et consolé mon cœur.

(On entend un cri de la meute et un concert de cors. Alors, entrent Saturninus, Tamora, Bassianus, Lavinia, Chiron, Démétrius et leur suite.)

TITUS.

Mille heureux jours à votre majesté ! — Et à vous aussi madame ! — J'avais promis à vos majestés un bruit de cors éclatant.

SATURNINUS.

Et vous l'avez donné des plus vigoureux et des plus sonores ; peut-être un peu trop matin pour de nouvelles mariées.

BASSIANUS.

Qu'en dites-vous, Lavinia ?

LAVINIA.

Moi, je ne m'en plains pas : il y avait deux heures et plus que j'étais pleinement éveillée.

SATURNINUS.

Allons ! qu'on nous amène nos chariots et nos chevaux, et partons pour notre chasse. —(A Tamora.) Madame, vous allez voir notre chasse romaine.

MARCUS.

Monseigneur, j'ai une meute qui vous relancera la plus fière panthère, et qui montera jusqu'à la cime du promontoire le plus élevé.

TITUS.

Et moi, j'ai un cheval qui suivra la chasse dans tous ses détours, et qui rasera la plaine avec la vitesse des hirondelles.

DÉMÉTRIUS.

Chiron, nous ne chassons pas, nous, avec des chevaux ni des chiens ; mais nous espérons terrasser une jolie biche.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

Une partie déserte de la forêt.

Entre AARON seul.

AARON.

Un homme qui aurait du sens croirait que je n'en aurais pas d'ensevelir tant d'or sous un arbre, pour jamais ne le posséder ni en jouir. Que celui qui concevra de moi une opinion si abjecte sache que cet or doit forger un stratagème, qui, adroitement ménagé, produira un excellent tour de scélératesse. Ainsi, repose ici, cher or, pour ôter le repos à ceux qui trouveront ce trésor, tiré de la cassette de l'impératrice.

(Entre Tamora.)

TAMORA.

Mon aimable Aaron, pourquoi parais-tu triste, lorsque tous les objets sont rians autour de toi ? Sur chaque buisson les oiseaux chantent des airs mélodieux ; le serpent roulé dort aux rayons du soleil ; un zéphyr rafraîchissant agite doucement les verts feuillages, dont les ombres mobiles se dessinent sur la terre. Asseyons-nous, Aaron, sous leur doux ombrage ; et tandis que l'écho babillard se fait un jeu d'égarer les chiens, en répondant de sa voix grêle aux sons éclatans des cors, comme si l'on entendait à la fois les clameurs d'une double chasse, reposons-nous et écoutons à loisir le bruit de leurs abois ; et après une lutte amoureuse, telle qu'on dit qu'en jouirent jadis Didon et son prince errant, lorsque surpris par un heureux orage, ils se réfugièrent dans l'ombre d'une grotte discrète, nous pouvons, tous deux enlacés dans les bras l'un de l'autre, après nos doux ébats, goûter un sommeil doré, tandis que la voix des chiens, les cors et le ramage des oiseaux seront pour nous ce qu'est le chant monotone de la nourrice pour endormir son tendre nourrisson.

AARON.

Madame, si Vénus gouverne vos désirs, Saturne (1) domine les miens. — Que vous annoncent mon œil farouche et fixe, mon morne silence et ma sombre mélancolie ; la laine de ma chevelure, pendant en désordre et sans boucles, comme un serpent qui se déroule pour accomplir un projet funeste ? Non, madame, non, vous ne voyez là aucuns symptômes amoureux. La vengeance est dans mon cœur, la mort est dans mes mains ; mon cerveau ne roule que projets de sang et de carnage. Écoutez, Tamora ; vous, la souveraine de mon ame, qui n'espère d'autre ciel que le bonheur de vous posséder ; voici le jour fatal pour Bassianus : il faut que sa Philomèle perde sa langue aujourd'hui ; que vos enfans pillent les trésors de sa

(1) Saturne, dans l'astrologie, est une planète froide et un peu sèche.

COLLINS.

chasteté, et lavent leurs mains dans le sang de son époux. Voyez-vous cette lettre? prenez-la, je vous prie, et donnez au roi ce rouleau chargé d'un complot sinistre. — Ne me faites point de questions en ce moment : nous sommes espionnés. Je vois venir à nous une portion de notre heureuse proie ; ils ne songent guère à la destruction de leur vie.

TAMORA.

Ah! mon cher More, plus cher pour moi que la vie même!

AARON.

Pas un mot de plus, grande impératrice; Bassianus vient : suscitez une querelle avec lui, et j'amènerai vos enfans pour soutenir votre parti, quelle que soit votre dispute.

(Aaron sort.)

(Entrent Bassianus et Lavinia.)

BASSIANUS.

Qui rencontrons-nous ici? Est-ce la souveraine impératrice de Rome, séparée de son brillant cortége? Est-ce Diane, vêtue comme elle, qui aurait quitté ses bois sacrés, pour venir jouir dans cette forêt du spectacle de la chasse?

TAMORA.

Espion insolent de nos secrètes promenades, si j'avais le pouvoir qu'on attribue à Diane, ton front serait à l'instant surmonté du bois honteux qui sortit à sa voix du front d'Actéon, et les chiens donneraient la chasse à tes membres métamorphosés : je te punirais de ton importune et indiscrète audace.

LAVINIA.

Avec votre permission, aimable impératrice, on vous croit libérale de ces sortes de dons; et l'on pourrait soupçonner que votre More et vous vous êtes écartés pour en faire de nouveaux essais. Que Jupiter préserve aujourd'hui votre époux des poursuites de la meute! Il serait malheureux qu'ils le prissent pour un cerf.

BASSIANUS.

Croyez-moi, reine : votre noir Cimmérien (1) donne à votre honneur la teinte de sa couleur odieuse; il le rend comme elle, souillé, détesté et abominable. Pourquoi êtes-vous ici séparée de toute votre suite; démontée de votre beau coursier, blanc comme la neige, et errante dans ce désert pour des desseins clandestins, accompagnée d'un barbare More, si vous n'y avez pas été conduite par d'impurs désirs?

LAVINIA.

Et vous voyant troublée dans vos passe-temps, il est bien juste que vous taxiez mon noble époux d'insolence. — Je vous en prie, quittons ces lieux, et laissons-la jouir à son gré de son amant noir comme le corbeau : cette vallée sert à merveille ses désirs.

BASSIANUS.

Le roi mon frère sera informé de ce rendez-vous.

LAVINIA.

Oui, car ces écarts ont déjà gravé sur son front des traits déshonorans : ce bon roi! être si indignement trompé!

TAMORA.

D'où me vient la patience d'endurer tant d'outrages?

(Entrent Chiron et Démétrius.)

DÉMÉTRIUS.

Quoi donc! Chère souveraine, notre aimable mère, pourquoi votre majesté est-elle si pâle et si triste?

TAMORA.

Et n'en ai-je pas bien sujet d'être pâle et tremblante? Ces deux ennemis m'ont attirée dans ce lieu que vous voyez être une vallée horrible et déserte : les arbres, au milieu de l'été, sont encore dépouillés et nus, chargés de mousse et d'herbes vénéneuses; jamais le soleil n'en perce l'horreur; rien de vivant, que le nocturne hibou et le sinistre corbeau; et en me montrant cet abîme horrible, ils m'ont dit qu'ici, à l'heure de la nuit profonde, mille spectres ennemis, mille serpens sifflans, mille crapauds gonflés de poisons, et autant d'affreux hérissons, feraient un vacarme épouvantable de cris confus qui jetteraient dans un soudain délire ou frapperaient d'une mort soudaine tout mortel qui les entendrait; et aussitôt après qu'ils m'ont épouvantée de cet infernal récit, ils m'ont menacée de m'attacher au tronc d'un if odieux, et de m'y abandonner à la plus cruelle mort; et ensuite, ils m'ont appelée infâme, adultère, Gothe lascive, et m'ont accablée de tous les noms les plus insultans que jamais oreille humaine ait entendus. Et si un heu-

(1) Le More est appelé Cimmérien, à cause de l'affinité qu'il y a entre le noir et les ténèbres. Le pays de cette nation scythe était toujours couvert d'un ciel nébuleux, et environné d'épaisses forêts : de là *Cimmeriæ tenebræ*.

GRAY.

reux et surprenant hasard ne vous eût pas conduits dans ce lieu sauvage, ils allaient exécuter sur moi cette abominable vengeance. Vengez-moi, si vous aimez votre mère; ou votre mère vous refuse à jamais le nom de ses enfans.

DÉMÉTRIUS, poignardant Bassianus.

Voilà la preuve que je suis ton fils.

CHIRON, lui portant aussi un coup de poignard.

Et ce coup, enfoncé jusqu'au cœur, pour prouver ma force.

LAVINIA.

O lascive Sémiramis, ou plutôt barbare Tamora; car il n'est point d'autre nom que le tien qui convienne à ton affreux caractère.

TAMORA.

Donne-moi ton poignard : vous verrez, mes enfans, que la main de votre mère saura venger l'outrage fait à votre mère.

DÉMÉTRIUS.

Arrêtez, madame : nous lui devons d'autres vengeances. D'abord battons le blé, et après brûlons la paille. Cette mignonne fonde son orgueil sur sa chasteté, sur son vœu nuptial, sur sa fidélité; et fière de ces belles et spécieuses apparences, elle brave votre majesté. Eh! faudra-t-il donc qu'elle emporte ces trésors de son orgueil dans le tombeau?

CHIRON.

Si elle les y emporte, je consens qu'on me fasse eunuque. Traînons son époux hors de ce lieu, dans quelque fosse cachée, et que son cadavre serve d'oreiller à nos voluptés.

TAMORA.

Mais après que vous aurez cueilli le miel qui vous tente, songez à ne pas laisser cette guêpe survivre, pour nous piquer de son aiguillon.

CHIRON.

Je vous promets, madame, de la mettre hors d'état de nuire.—Allons, ma belle, la violence va nous faire jouir de cet honneur si scrupuleusement conservé.

LAVINIA.

O Tamora! tu portes la figure d'une femme...

TAMORA.

Je ne veux pas l'entendre parler davantage: entraînez-la loin de moi.

LAVINIA.

Chers seigneurs, priez-la d'entendre seulement un mot de moi.

DÉMÉTRIUS.

Écoutez-la, belle dame : faites-vous un triomphe de voir couler ses larmes; mais que notre cœur les reçoive avec l'insensibilité dont la roche reçoit les gouttes de pluie.

LAVINIA.

Depuis quand les jeunes tigres ont-ils enseigné la cruauté à leur mère? Oh! n'instruis pas sa rage : c'est elle qui t'a inspiré la tienne. Le lait que tu as sucé de son sein s'est changé en marbre: tu as puisé de ses mamelles mêmes la tyrannie.—(A Chiron.) Et cependant toutes les mères n'enfantent pas des fils qui leur ressemblent. Prie-la plutôt de montrer la pitié d'une femme.

CHIRON.

Quoi! voudrais-tu donc que je fisse croire par ma conduite que je suis un bâtard?

LAVINIA.

Il est vrai que le noir corbeau n'engendre pas la joyeuse alouette. Cependant j'ai ouï dire (oh! je crois en voir aujourd'hui la vérité) que le lion, touché de pitié, souffrait qu'on lui coupât les ongles de ses serres; on dit que les corbeaux nourrissent les enfans d'autres oiseaux délaissés orphelins, tandis que leurs propres enfans languissent affamés dans leur nid. Sois pour moi, en dépit de ton cœur dur, non pas un être tendre, mais un être pitoyable.

TAMORA.

Je n'entends pas ce qu'elle veut dire : entraînez-la.

LAVINIA.

Ah! permets que j'instruise ton cœur à la pitié; au nom de mon père qui t'a donné la vie, dans un temps où il était le maître de te l'ôter, ne t'endurcis point contre ma plainte, ouvre ton oreille à ma prière.

TAMORA.

Quand tu ne m'aurais pas fait un outrage personnel, le nom de ton père me rendrait impitoyable pour toi. — Souvenez-vous, mes enfans, que mes larmes ont coulé en vain pour sauver votre frère du barbare sacrifice : le cruel Andronicus n'a pas voulu s'attendrir. Emmenez-la donc, traitez-la à votre gré; plus vous l'outragerez, et plus vous serez aimés de votre mère.

LAVINIA.

Tamora, mérite le nom d'une reine bienfaisante en me tuant ici de ta propre main; car ce n'est

pas la vie que je te demande depuis que je te supplie : infortunée que je suis, j'ai perdu la vie du moment que Bassianus a expiré.

TAMORA.

Que demandes-tu donc? Femme insensée, laisse-moi.

LAVINIA.

C'est une mort présente que j'implore; et une grace encore, que la pudeur empêche ma langue de nommer. Ah! sauve-moi des fureurs de leur passion, plus fatale pour moi que le coup de la mort; et ensevelis-moi dans quelque abîme odieux, où jamais l'œil de l'homme ne puisse considérer mon corps. Accorde-moi cette grace, et sois un assassin charitable.

TAMORA.

Je volerais par là à mes enfans leur salaire; non, qu'ils assouvissent leurs désirs.

DÉMÉTRIUS.

Allons, viens : tu n'as que trop resté ici.

LAVINIA.

Quoi! point de grace de toi, point de pitié de ton sexe! Ah! brutale créature, l'opprobre et l'ennemie de tout notre sexe! que la destruction tombe....

CHIRON.

Ah! je vais te fermer la bouche. (Il l'entraîne.) Toi, traîne son mari; voici la fosse où Aaron nous a dit de le cacher.

TAMORA.

Adieu, mes fils; songez à la bien mettre en sûreté. Que jamais mon cœur ne goûte un sentiment de joie, jusqu'à ce que la race entière des Andronicus soit détruite. Maintenant je vais chercher mon aimable More, et laisser mes enfans irrités déshonorer cette malheureuse.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

Entre AARON avec QUINTUS et MARCUS.

AARON.

Venez, messeigneurs : posez en avant le pied le plus ferme; je vais tout à l'heure vous conduire à la fosse dégoûtante où j'ai découvert la panthère profondément endormie.

QUINTUS.

Ma vue est extrêmement obscurcie, quel qu'en soit le présage.

MARCUS.

Et la mienne aussi, je vous le proteste. S'il n'y avait pas de la honte, je laisserais volontiers notre chasse dormir une pause.

(Marcus tombe dans la fosse.)

QUINTUS.

Quoi! es-tu tombé? Quel dangereux précipice, dont la bouche est couverte d'un amas de ronces épineuses, dont les feuilles sont teintes d'un sang tout nouvellement répandu, et aussi frais que la rosée du matin distillée sur les fleurs! Cet endroit me semble fatal. — Parle-moi, frère, t'es-tu blessé dans ta chute?

MARCUS.

O frère, je le suis de l'aspect du plus triste objet dont la vue ait fait gémir un cœur.

AARON à part.

Maintenant, je vais chercher le roi, et l'amener ici, afin qu'il les y trouve; par là il aura un indice probable que ce sont eux qui ont assassiné son frère.

(Aaron sort.)

MARCUS.

Pourquoi ne me consoles-tu pas, ne m'aides-tu pas à me retirer de cette exécrable fosse toute souillée de sang?

QUINTUS.

Je me sens transi d'une terreur extraordinaire, une sueur glacée parcourt tous mes nerfs tremblans : mon cœur soupçonne plus d'horreur que n'en voient mes yeux.

MARCUS.

Pour te prouver que ton cœur devine juste, Aaron et toi, plongez votre œil au fond de cette caverne, et voyez un affreux spectacle de mort et de sang.

QUINTUS.

Aaron est parti; et mon cœur, pénétré de pitié, ne peut permettre à mes yeux de regarder l'objet dont le soupçon seul le fait frissonner. Fais-m'en la description : jamais, jusqu'à ce moment, je n'avais eu la pareille faiblesse de m'épouvanter ainsi de je ne sais quelle crainte.

MARCUS.

Le seigneur Bassianus est gisant en un monceau, comme un agneau égorgé, dans cet antre detestable, ténébreux et abreuvé de sang.

QUINTUS.

S'il est si sombre, comment veux-tu distinguer que c'est lui?

MARCUS.

A son doigt tout sanglant qui porte un anneau précieux (1) dont les feux éclairent toute cette profondeur; il brûle comme une lampe sépulcrale dans un monument brille sur les visages terreux des morts rangés autour : telle la pâle lueur de la lune tombait sur Pyrame, gisant dans la nuit, et baigné dans son sang. — O mon frère, aide-moi de ta main défaillante.... Si la crainte t'a rendu aussi faible que je le suis.... Aide-moi à sortir de ce cruel et dévorant repaire, aussi odieux que la bouche fangeuse du noir Cocyte.

QUINTUS.

Tends-moi ta main, afin que je puisse t'aider à remonter... ou, si la force me manque pour t'attirer à moi, que je sois entraîné par ton poids dans le sein de cet abîme, tombeau de l'infortuné Bassianus. Ah! je n'ai pas la force de t'attirer sur le bord.

MARCUS.

Et moi, je n'ai pas la force de monter sans ton secours.

QUINTUS.

Donne-moi ta main encore; je ne la lâcherai pas cette fois que tu ne sois dehors, ou moi au fond. — Tu ne peux venir à moi : je vais donc à toi.

(Il tombe dans la caverne.)

(Entrent l'empereur et Aaron.)

SATURNINUS.

Accompagnez-moi. — Je veux voir cette caverne, et quel est celui qui vient de s'y précipiter. — Parle, qui es-tu, toi, qui viens de descendre dans cette crevasse de la terre?

MARCUS.

Le malheureux fils du vieillard Andronicus, conduit ici par la plus fatale destinée, pour y trouver ton frère Bassianus mort.

SATURNINUS.

Mon frère mort? Tu ne parles pas sérieusement : son épouse et lui sont vers le nord de la forêt, au rendez-vous de cette agréable chasse; il n'y a pas encore une heure que je l'y ai laissé.

MARCUS.

Nous ne savons pas où vous l'avez laissé vivant : mais, hélas, nous l'avons ici trouvé mort.

(Entrent Tamora et sa suite, Andronicus et Lucius.)

TAMORA.

Où est mon seigneur, le roi?

SATURNINUS.

Ici, Tamora; mais navré d'un chagrin mortel.

TAMORA.

Où est ton frère Bassianus?

SATURNINUS.

Oh! tu touches au fond de ma plaie : l'infortuné Bassianus est assassiné ici.

TAMORA.

C'est donc trop tard que je t'apporte ce fatal écrit, où est le complot de ce malheur tragique et prématuré; et je suis bien étonnée que le visage d'un homme puisse cacher dans les replis d'un sourire gracieux tant de cruauté et de barbarie.

(Elle donne une lettre à Saturninus.)

SATURNINUS la lit.

« Si nous manquons de le joindre à propos, —
» officieux chasseur, — c'est Bassianus que nous
» disons, — songe seulement à creuser un tom-
» beau pour lui; tu nous entends. — Va chercher
» ta récompense dans les orties au pied d'un su-
» reau, qui couvre de son ombrage l'ouverture
» de cette même fosse; fais cela, et tu acquerras
» en nous des amis durables. »

O Tamora! a-t-on jamais entendu pareille horreur? Voici la fosse, et voilà l'arbre : voyez, amis, si vous pourriez découvrir le chasseur qui doit avoir assassiné ici Bassianus.

AARON.

Mon gracieux seigneur, voici le sac d'or.

(Il le montre.)

SATURNINUS à Titus.

Deux monstres nés de toi, tigres cruels et sanguinaires, ont ici ôté la vie à mon frère. — Seigneurs, arrachez-les de la fosse pour les traîner en prison; qu'ils y restent jusqu'à ce que nous ayons inventé pour leur supplice des tortures nouvelles et inouïes.

TAMORA.

Quoi, sont-ils dans cette fosse? O prodige! avec quelle facilité ce meurtre s'est découvert!

TITUS.

Auguste empereur, je vous demande à genoux

(1) On suppose ici que cette bague renferme une escarboucle, qui jette non pas une lumière réfléchie, mais une lumière qui lui est propre. Boyle croit à son existence.

JOHNSON.

une grace, au nom des larmes que vous voyez couler à grands flots : c'est que ce crime atroce de mes enfans maudits, maudits, si ce crime est prouvé le leur....

SATURNINUS.

S'il est prouvé ! vous voyez qu'il est manifeste. — Qui a trouvé cette lettre ? Tamora, est-ce vous ?

TAMORA.

C'est Andronicus lui-même qui l'a ramassée.

TITUS.

Oui, c'est moi, seigneur ; et cependant souffrez que je sois leur caution : car je fais vœu, par la tombe de mon vénérable père, qu'ils seront toujours prêts à se représenter aux ordres de votre majesté, et à répondre sur leurs vies au soupçon de ce crime.

SATURNINUS.

Tu ne seras pas leur caution ; allons, suis-moi. Que quelques-uns enlèvent le corps, et que d'autres emmènent les meurtriers. Qu'ils ne disent pas une parole : le crime est évident. Sur mon ame, s'il était une fin plus funeste que la mort, je la leur ferais subir.

TAMORA.

Andronicus, je prierai le roi pour toi ; n'aie point d'inquiétude sur tes fils : il ne leur arrivera point de mal.

TITUS.

Viens, Lucius, viens : ne t'arrête pas à leur parler.

(Ils sortent par différens côtés.)

SCÈNE V.

Entrent DÉMÉTRIUS et CHIRON, avec LAVINIA violée, les mains et la langue coupée.

DÉMÉTRIUS.

Va maintenant ; dis, si tu peux parler, qui t'a coupé la langue et t'a déshonorée.

CHIRON.

Écris ta pensée, publie tes sentimens, et si tes bras mutilés le veulent, fais l'office d'écrivain.

DÉMÉTRIUS.

Vois si elle ne peut pas encore avec des signes et des indices nous accuser.

CHIRON.

Va, rentre dans ta demeure, demande de l'eau de senteur et lave tes mains.

DÉMÉTRIUS.

Elle n'a point de langue pour appeler ses gens, ni de mains à laver : ainsi laissons-la libre à ses promenades silencieuses.

CHIRON.

Si j'étais à sa place, j'irais me pendre.

DÉMÉTRIUS.

Oui, si tu avais des mains pour t'aider à serrer le nœud fatal.

(Démétrius et Chiron sortent.)

(Marcus se presente à Lavinia.)

MARCUS.

Qui est-ce ? — Ma nièce, qui fuit si rapidement ? Chère nièce, un mot : où est ton mari ? Si c'est un songe, je voudrais pour tous mes trésors en être délivré par le réveil ; et si je suis éveillé, que l'influence de quelque astre fatal me renverse à terre, et me plonge dans un sommeil éternel. — Parle-moi, chère nièce, quelle main féroce et sans pitié t'a ainsi mutilée ? qui a privé ton corps de ses deux branches, qui l'ornaient si agréablement ? Des rois auraient été heureux de s'endormir, pressés dans leurs doux embrassemens, et la moitié de ta tendresse eût été le plus grand bonheur qu'ils pussent jamais obtenir. Pourquoi ne me réponds-tu pas ? — Hélas ! un ruisseau de sang fumant, comme une source bouillonnante et agitée par le vent, sort et tombe entre tes deux lèvres de rose ; il coule, il s'arrête, avec le souffle de ta respiration. Sûrement quelque nouveau Térée a profané ta fleur, et pour t'empêcher de découvrir son forfait, t'a tranché la langue. Ah ! je le vois, la honte te fait détourner de moi ton visage confus, — et malgré tout ce sang que tu perds, et qui sort comme des issues d'un canal, tes joues se colorent encore et s'enflamment comme la face de Titan, lorsqu'il rougit d'être assailli par un nuage. Répondrai-je pour toi ? Dirai-je que cet affreux malheur est certain ? Que ne puis-je lire dans ton cœur, et connaître cette bête féroce, afin que je puisse soulager mon ame à l'accabler de mes reproches ! Le chagrin renfermé, comme un four étoupé, brûle et calcine le cœur où il est logé. La belle Philomèle ne perdit que la langue, et elle parvint à broder ses sentimens sur un ennuyeux canevas ; mais, toi, mon aimable nièce, cette ressource t'a été enlevée. Tu as rencontré un Térée (1) plus cruel et plus rusé, qui t'a coupé

(1) D'après la mythologie grecque, Térée, roi de

ces jolis doigts, qui auraient bien mieux brodé que ceux de Philomèle. Ah ! si le monstre avait vu ces mains de lis trembler, comme les feuilles du tremble, sur un luth, et faire frémir ses cordes de soie du plaisir d'en être caressées, il n'eût pu se résoudre à les offenser, au prix même de sa vie ; s'il eût entendu la céleste harmonie que produisait cette langue mélodieuse, il eût laissé échapper de ses mains le couteau cruel, et fût tombé dans l'assoupissement, comme Cerbère aux pieds du poète de Thrace. — Viens, viens avec nous, viens frapper ton père d'aveuglement : car une pareille vue doit aveugler les yeux d'un père. Un orage d'une heure suffit pour noyer les plaines odorantes : que ne doivent donc pas produire sur les yeux de ton père des années de larmes ? Ne me fuis point : nous pleurerons ton sort avec toi : plût au ciel que nos larmes pussent soulager l'horreur de ta déplorable situation !

(Ils sortent.)

Térée, enlève sa sœur Philomèle, et lui coupe la langue afin qu'elle ne pût révéler son crime ; et ce n'est qu'en brodant quelques mots sur une tapisserie qu'elle le fit connaître.

J. A. H.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

UNE RUE DE ROME.

Les sénateurs et les juges, suivis de MARCUS et de QUINTUS enchaînés, passent sur le théâtre, allant à la place de l'exécution ; TITUS les précède, parlant pour ses enfans.

TITUS.

Écoutez-moi, vénérables pères. Nobles tribuns, arrêtez. Par pitié de mon grand âge, dont la jeunesse fut employée à des guerres dangereuses, tandis que vous dormiez en paix et en sûreté ; au nom de tout le sang que j'ai versé pour la défense et la gloire de Rome, de toutes les nuits glacées que j'ai passées sans sommeil ; au nom de ces larmes amères, que vous voyez remplir sur mes joues les rides de la vieillesse, soyez pitoyables pour mes enfans condamnés, dont les ames ne sont point aussi perverses qu'on l'imagine. J'ai perdu vingt-deux enfans sans jamais répandre une larme ; ils sont morts dans le lit de l'honneur. (Il se couche sur la terre, et les juges passent près de lui.) C'est pour ceux-ci, pour ceux-ci, tribuns, que mon corps étendu sur la poussière y marque son empreinte et l'angoisse profonde de mon cœur, et que je l'arrose de mes douloureuses larmes. Ah ! qu'elles abreuvent la terre altérée : le sang de mes chers enfans la rougira de honte. O terre ! je prodiguerai à ta soif plus de pleurs tombant de ces deux urnes vieillies (Ils sortent) que le jeune avril ne te donnera de ses rosées ; dans les ardeurs de l'été, je t'en arroserai encore ; dans l'hiver, je fondrai tes neiges dans mes larmes brûlantes, et j'entretiendrai une verdure éternelle sur ta surface, si tu refuses de boire le sang de mes chers enfans. (Entre Lucius, l'épée nue.) Tribuns révérés, sénateurs blanchis comme moi par l'âge, délivrez mes enfans de leurs chaînes, révoquez l'arrêt de leur mort, et faites-moi dire, à moi, qui jamais avant ce jour n'ai versé de larmes, que mes larmes ont aujourd'hui fléchi vos cœurs.

LUCIUS.

Mon noble père, vous vous lamentez en vain,

les tribuns ne vous entendent point, personne ne vous écoute ici, et vous racontez vos douleurs à une pierre insensible.

TITUS.

Ah! Lucius, laisse-moi plaider la cause de tes frères. — Graves tribuns, je vous adresse encore une fois ma prière.

LUCIUS.

Mon gracieux seigneur, il n'y a pas de tribun pour vous entendre.

TITUS.

N'importe; s'ils m'entendaient, ils ne feraient pas attention à moi; ou bien, comme je leur suis entièrement inutile, ils m'entendraient sans prendre aucune pitié de moi: ainsi c'est aux pierres que je raconte mes douleurs; si les pierres ne peuvent répondre à mes plaintes, du moins sont-elles en quelque sorte plus pitoyables que les tribuns: elles ne veulent pas, comme eux, étouffer mes gémissemens quand je pleure, elles reçoivent patiemment mes larmes, et semblent s'amollir, s'attendrir avec moi; si elles étaient couvertes de deuil, Rome n'aurait point de tribun aussi sensible qu'elles. Oui, la pierre est une cire flexible, les tribuns sont plus durs que les rochers; la pierre est silencieuse et n'offense point le malheureux, et les tribuns ont une langue homicide qui condamne les hommes à la mort. Mais pourquoi te vois-je armé de ton épée nue?

LUCIUS.

C'était pour arracher à la mort mes deux frères; et pour l'avoir entrepris, les juges ont prononcé contre moi la sentence d'un bannissement éternel.

TITUS.

Que tu es heureux! Ils t'ont traité avec amitié. Quoi! insensé Lucius, tu ne vois donc pas que Rome n'est qu'un repaire de tigres, et il faut aux tigres une proie, et Rome n'en a point d'autre à leur offrir que moi et les miens. Ah! que tu es heureux d'être banni loin de ces tigres dévorans! — Mais qui vient ici, avec notre frère Marcus?

(Entrent Marcus et Lavinia.)

MARCUS.

Titus, prépare-toi à verser bien des larmes; ou, si tu ne peux te soulager à en répandre, il faudra que ton cœur se brise de douleur: j'apporte à ta vieillesse un chagrin qui doit consumer le reste de ta vie.

TITUS.

Ah! s'il en est ainsi, hâte-toi donc de me montrer ce chagrin.

MARCUS.

Ce fut là ta fille.

TITUS.

Oui, Marcus, et elle l'est encore.

LUCIUS.

Ah! malheureux que je suis, cet objet me tue.

TITUS.

Faible jeune homme, cœur pusillanime, relève ton courage et regarde-la. — Parle, ma chère Lavinia, quelle main maudite t'envoie ainsi mutilée devant les regards de ton père? Quel insensé va porter de l'eau à l'Océan, ou jeter un bûcher dans Troie en flammes? Avant que je t'eusse vue, ma douleur était au comble, et maintenant, comme le Nil débordé, elle ne connaît plus de limites. Donnez-moi une épée, je trancherai mes mains aussi, pour les punir d'avoir combattu pour Rome et combattu en vain, d'avoir nourri ma vie et prolongé mes jours pour cet horrible malheur; je les ai tendues en vain dans une prière inutile, et maintenant tout le service que je leur demande, est que l'une aide à couper l'autre. — Il est bon, Lavinia, que tu n'aies plus de mains; car il est inutile d'en avoir pour servir Rome.

LUCIUS.

Parle, chère sœur, dis qui t'a ainsi mutilée?

MARCUS.

Hélas! ce charmant organe des pensées, qui les exprimait avec une si douce éloquence, est arraché de sa jolie cage, où, comme un oiseau mélodieux, il chantait ces sons agréables et variés, qui ravissaient l'oreille.

LUCIUS.

Toi, parle donc pour elle; dis qui lui a fait cet outrage.

MARCUS.

Hélas! je l'ai trouvée dans cet état, errante dans la forêt, cherchant à se cacher à elle-même, comme la biche timide, qui a reçu une blessure incurable.

TITUS.

Elle était ma plus chère enfant, et celui qui l'a blessée m'a fait plus de mal que s'il m'eût étendu mort. Maintenant je suis comme un homme sur un rocher environné d'une vaste étendue de mer, et qui observe le flux croître, et chaque vague s'avancer de plus en plus, attendant le fatal moment où une lame ennemie va l'entraîner et l'engloutir dans le sein des ondes. C'est par ce che-

min que mes deux fils ont marché à la mort; voilà ici mon autre fils, condamné à l'exil; et voilà mon frère, qui se lamente sur mes malheurs; mais de tous mes maux, celui qui porte à mon ame le coup le plus mortel, c'est le sort de ma chère Lavinia, plus chère pour moi que mon ame. — La seule vue de ton portrait dans cet état affreux aurait suffi pour me rendre fou; que deviendrai-je lorsque je te vois en personne présente à mes yeux dans cette horrible situation? Tu n'as plus de mains pour essuyer tes larmes, ni de langue pour nommer le cruel qui t'a ainsi martyrisée; ton époux, il est mort; et tes frères, pour sa mort, sont condamnés et détruits. — Vois, Marcus; ah! Lucius, mon fils, considère-la. Quand j'ai nommé ses frères, de nouvelles larmes ont coulé sur ses joues, comme une douce rosée sur un lis arraché et déjà flétri.

MARCUS.

Peut-être pleure-t-elle parce que ses frères ont tué son mari; peut-être aussi, parce qu'elle les sait innocens de sa mort.

TITUS.

Si ce sont eux qui ont tué ton époux, montre donc ta joie, en voyant que la loi a vengé sa mort. — Non, non, tes frères n'ont point commis un forfait aussi atroce: j'en atteste la douleur que montae leur sœur. — Aimable Lavinia, laisse-moi baiser tes lèvres, ou fais-moi comprendre par quelques signes comment je pourrais te soulager. Veux-tu que ton digne oncle et ton frère Lucius, et toi et moi, nous allions nous asseoir autour de quelque fontaine, tous, les yeux baissés vers son onde, pour y contempler nos visages flétris par nos larmes amères; comme des prairies qui ne sont pas encore séchées de l'humide limon qu'a laissé sur leur surface le débordement des eaux; que nos regards restent attachés sur la fontaine, jusqu'à ce que la douceur de ses limpides eaux soit altérée, et imprégnée jusqu'au fond de l'amertume de nos larmes? Ou bien veux-tu que nous coupions nos mains, comme on a coupé les tiennes; ou que nous tranchions nos langues avec nos dents, et que nous passions, sans autre voix que nos signes muets, le reste de nos exécrables jours? Que veux-tu que nous fassions? — Nous, à qui reste l'organe de la parole, imaginons quelque plan de misères plus horribles, pour étonner l'avenir de nos désastres.

LUCIUS.

Mon tendre père, cessez vos pleurs; car voyez comme votre désespoir fait pleurer et sangloter ma sœur.

MARCUS.

Prends patience, chère nièce. — Bon Titus, sèche tes yeux.

TITUS.

Ah, Marcus, Marcus! frère, je le sais trop, que ton mouchoir ne peut plus boire une seule de mes larmes; car toi, homme infortuné, tu l'as tout trempé des tiennes.

LUCIUS.

Ah! ma Lavinia, je veux essuyer tes joues.

TITUS.

Vois, Marcus, vois! je comprends ses signes: si elle avait une langue pour parler, elle dirait en ce moment à son frère ce que je viens de te dire: « Que le mouchoir tout trempé des pleurs de son » frère ne peut plus servir à essuyer ses joues. » O quelle société, quelle affreuse sympathie de maux! et de maux irrémédiables, aussi éloignés de tout remède que les limbes le sont de la félicité du ciel.

(Entre Aaron.)

AARON.

Andronicus, l'empereur mon maître m'envoie te déclarer que, si tu aimes tes fils, vous pouvez, soit Marcus, soit Lucius, soit toi-même, vieillard, quelqu'un de vous enfin, vous couper la main et l'envoyer à l'empereur: qu'en retour il te renverra tes deux fils vivans, et que ce sera la rançon de leur crime.

TITUS.

O généreux empereur! ô gracieux Aaron! Le noir corbeau a-t-il donc jamais fait entendre des accens aussi doux que la joyeuse alouette, qui nous avertit par ses chants du lever du soleil? De tout mon cœur, je consens à envoyer ma main à l'empereur; bon Aaron, veux-tu m'aider à la couper?

LUCIUS.

Arrêtez, mon père; non, vous n'enverrez point votre main, cette main glorieuse qui a terrassé tant d'ennemis; la mienne la remplacera: ma jeunesse a plus de sang à perdre que vous; et ce sera ma vie qui servira à sauver celle de mes frères.

MARCUS.

Laquelle de vos mains n'a pas défendu Rome,

et levé la hache sanglante des combats, traçant la destruction sur le casque des ennemis? Ah! vous n'avez point de main qui ne soit illustrée par de rares exploits; la mienne n'a rien fait pour l'état : qu'elle serve aujourd'hui de rançon pour mes neveux; je l'aurai conservée alors pour un digne usage.

AARON.

Allons! accordez-vous promptement, et décidez quelle main sera sacrifiée : de crainte qu'ils ne meurent avant que leur pardon arrive.

MARCUS.

Ce sera ma main.

LUCIUS.

Non, par le ciel, ce ne sera pas la vôtre.

TITUS.

Seigneurs, ne vous disputez plus : des herbes si flétries sont bonnes à arracher; et ce doit être la mienne.

LUCIUS.

Mon tendre père, s'il est vrai que je sois réputé ton fils, laisse-moi racheter mes deux frères de la mort.

MARCUS.

Au nom de la tendresse de notre père, et de celle de notre mère, laisse-moi te prouver en ce moment mon amour pour toi.

TITUS.

Convenez entre vous : je veux bien épargner ma main.

LUCIUS.

Je vais chercher une hache.

MARCUS.

Mais c'est à moi qu'elle servira.

(Lucius et Marcus sortent.)

TITUS.

Approche, Aaron, je veux les tromper tous deux : prête-moi ta main, et je vais te donner la mienne.

AARON.

Si cela s'appelle tromper, je veux être honnête, et ne jamais tromper ainsi les hommes, tant que je vivrai. (A part.) Mais je te tromperai d'une autre manière; et tu le verras avant l'espace d'une heure.

(Il coupe la main à Titus.)

(Lucius et Marcus reviennent.)

TITUS.

Maintenant cessez vos combats : ce qui devait être, est fait. — Bon Aaron, va, donne ma main à l'empereur. Dis-lui que c'est elle qui l'a protégé contre mille dangers, recommande-lui de l'ensevelir : elle a mérité davantage; qu'elle obtienne du moins cette seule grace. Quant à mes fils, dis-lui qu'ils sont pour moi deux trésors achetés à peu de frais, et cependant bien chèrement aussi; car je n'ai racheté que mon bras.

AARON.

Je pars, Andronicus; et pour le sacrifice de ta main, attends-toi à voir incessamment tes fils rendus à leur père. (A part.) Leurs têtes, s'entend. Oh! comme cette scélératesse me remplit d'aise à sa seule idée! Que les insensés fassent le bien, et que les beaux hommes cherchent à plaire; Aaron veut avoir une ame aussi noire que son visage.

(Il sort.)

TITUS.

Oh! écoutez! — Je lève vers le ciel cette main qui me reste, et fléchis jusqu'à terre ce corps caduc et faible; s'il est quelque puissance qui prenne pitié des larmes des malheureux, c'est elle que j'implore. (A Lavinia.) Veux-tu te prosterner avec moi? Fais-le, chère ame; le ciel entendra nos prières, ou nous obscurcirons le firmament de la vapeur de nos soupirs, et ternirons de brouillards la face du soleil, comme font quelquefois les nuages, lorsqu'ils l'emprisonnent dans leur sein humide et pluvieux.

MARCUS.

Mon frère, demande des choses possibles, et ne te jette point dans cet abîme de chagrins.

TITUS.

Mon malheur n'est-il donc pas un abîme, puisqu'il n'a point de fond? Que ma douleur soit donc sans fond comme lui.

MARCUS.

Mais encore, laisse la raison gouverner ta douleur.

TITUS.

S'il était quelque raison pour les désastreuses misères, je pourrais la contenir dans quelques bornes. Quand le ciel verse ses rosées, la terre n'est-elle pas submergée d'eau? Si les vents sont en fureur, la mer ne devient-elle pas furieuse, menaçant d'élever jusqu'au firmament la masse enflée de ses ondes? Et veux-tu avoir une raison pour ce tumultueux désordre? Je suis la mer : écoute comme ses soupirs s'exhalent avec violence. Elle est le firmament en pleurs, et moi je suis la terre : il faut donc que la mer soit émue de tes soupirs,

il faut donc que ma terre, inondée de ses larmes continuelles, soit couverte d'eau et noyée dans un déluge. Mes entrailles ne peuvent contenir mon désespoir : il faut donc que, comme un homme surchargé de boisson, je le rejette au dehors. Ainsi laisse-moi me livrer librement à l'excès de mes chagrins : celui qui perd, doit avoir la liberté de soulager, par les invectives de sa langue, son cœur accablé.

(Entre un messager, apportant deux têtes et une main.)

LE MESSAGER.

Digne Andronicus, tu es bien mal payé du sacrifice de cette noble main, que tu as envoyée à l'empereur : voici les têtes de tes deux braves fils, et voilà ta main que l'on te renvoie avec mépris : tes chagrins font leur amusement, et ton courage est le sujet de leur risée. Je souffre plus de penser à tes maux affreux, que du souvenir de la mort de mon père.

(Il sort.)

MARCUS.

Maintenant que le bouillant Etna s'éteigne en Sicile, et que mon cœur le remplace en devenant un enfer brûlant de feux éternels! C'est trop de maux, pour pouvoir les supporter! Pleurer avec ceux qui pleurent donne quelque soulagement; mais un chagrin qu'on insulte est une double mort.

LUCIUS.

Quoi! comment se peut-il que cet affreux spectacle fasse dans mon cœur une blessure si profonde, et que cependant la vie ne succombe pas encore? et que la mort laisse la vie en porter encore le nom, lorsque la vie n'a plus d'autre bien que celui de respirer?

(Lavinia le baise.)

MARCUS.

Hélas, pauvre cœur, ce baiser est sans consolation, comme le sentiment d'une eau glacée pour un serpent transi par la faim.

TITUS.

Quand finira cet effrayant sommeil?

MARCUS.

Adieu, maintenant, toute illusion! Meurs, Andronicus; tu ne sommeilles pas : vois les têtes de tes deux fils, ta main guerrière tranchée, ta fille mutilée, ton autre fils banni, pâle et inanimé à cet horrible aspect; et moi, ton frère, muet et immobile comme une statue de pierre. Ah! je ne veux plus chercher à modérer ton désespoir; arrache tes cheveux blancs, tranche de tes dents ton autre main, et que cette affreuse vie ferme enfin tes yeux trop infortunés. Voilà le moment de te livrer à toute la tempête de ta rage : pourquoi restes-tu paisible?

TITUS.

Ha, ha, ha.

MARCUS.

Pourquoi ris-tu? ce n'est guère le moment.

TITUS.

Il ne me reste pas une seule larme de plus à verser. D'ailleurs ce désespoir est un fatal ennemi, qui veut usurper les pleurs de mes yeux, et les aveugler à force de lui payer le tribut de leurs larmes. Par quel moyen trouverai-je la caverne de la vengeance? Car ces deux têtes semblent me parler, et me menacer de ne jamais entrer dans le séjour du bonheur, jusqu'à ce que tous ces forfaits retombent sur ceux qui les ont commis. Allons! voyons quelle tâche il me faut remplir. — Vous, tristes compagnons, environnez-moi en cercle, afin que je puisse me tourner vers chacun de vous, et jurer à mon ame de venger vos affronts. Le vœu est prononcé. — Allons, mon frère, prends une tête; et moi, je porterai l'autre dans cette main. Lavinia, tu seras employée dans cette entreprise : porte ma main, chère fille, entre tes dents; toi, jeune homme, va-t'en de ma vue. Tu es un banni, et tu ne dois plus rester ici : cours vers les Goths, et lève parmi eux une forte armée; et si tu m'aimes, comme je crois que tu m'aimes, embrassons-nous et séparons-nous, car nous avons bien des choses à faire.

(Ils sortent.)

(Reste Lucius.)

LUCIUS.

Adieu, Andronicus, mon noble père, le mortel le plus malheureux qui ait jamais vécu dans Rome! Adieu, superbe Rome! Lucius laisse ici, jusqu'à son retour, des gages plus chers que sa vie. Adieu, Lavinia, ma vertueuse sœur : ah! que tu fusses encore ce que tu étais auparavant! Mais à présent Lucius et Lavinia ne vivent plus que dans l'oubli et dans un abîme de chagrins insupportables. Si Lucius vit, il vengera vos outrages, et forcera le fier Saturninus et sa reine cruelle à demander grace aux portes de Rome, comme autrefois Tarquin et sa reine. Je vais chez les Goths, et j'assemblerai une armée pour me venger de Rome et de Saturninus.

(Il sort.)

SCÈNE II.

UN APPARTEMENT DANS LA MAISON DE TITUS.

Un banquet. Entrent TITUS, MARCUS, LAVINIA, et le jeune LUCIUS, enfant de Lucius.

TITUS.

Bon, bon. Maintenant asseyons-nous, et songez à ne prendre de nourriture que ce qui est nécessaire pour conserver en nous assez de forces pour venger les affreux malheurs qui nous accablent. Marcus, dénoue le nœud de ton douloureux embrassement; ta nièce et moi, créatures infortunées, sommes privés de nos mains, et nous ne pouvons attendrir notre profond chagrin en nous pressant de nos bras. Cette pauvre main qui me reste ne m'est laissée que pour tourmenter mon sein; et lorsque mon cœur, forcené du sentiment de ses misères, bat violemment dans cette prison de chair, je le réprime ainsi à grands coups. (A Lavinia.) Toi, tableau de maux compliqués, qui me parles par signes, tu ne peux, quand ton cœur précipite ses battemens douloureux, te frapper le sein comme moi, pour l'apaiser. Eh bien, offense-le, ma fille, par l'effort de tes soupirs, brise-le à force de sanglots, ou prends dans tes dents quelque pointe aiguë, et enfonce-la droit à ton cœur; afin que toutes les larmes qui tombent de tes pauvres yeux puissent couler dans la plaie, le pénétrer, et noyer dans les flots de tes larmes amères cet insensé qui se lamente.

MARCUS.

Fi, mon frère, fi! N'enseigne point à ta fille à porter des mains homicides sur sa frêle vie.

TITUS.

Quoi! le chagrin te fait-il déjà extravaguer? Marcus, ce n'est qu'à moi seul qu'il appartient d'être insensé et furieux. Quelles mains homicides peut-elle porter sur sa vie? Ah! pourquoi prononces-tu le nom de mains? C'est presser Énée de raconter deux fois l'embrasement de Troie et l'histoire de ses cruelles infortunes. Ah! évite de rien dire qui te mène à parler de mains: c'est nous rappeler que nous n'en avons point. Que dis-je? comme je babille en frénétique! Comme si nous pouvions oublier jamais que nous n'avons plus de mains, quand Marcus n'en prononcerait pas le nom! — Allons, commençons: chère fille, mange de ce mets. — Il n'y a point à boire! Écoute, Marcus, ce qu'elle veut dire. — Je suis en état d'interpréter tous ses signes douloureux. Elle dit qu'elle n'avale d'autre boisson que ses larmes, brassées avec ses sanglots, et fermentées sur ses joues. Muette infortunée, je m'instruirai à entendre ta pensée; et je deviendrai aussi habile à connaître tes gestes muets, que les ermites mendians sont familiers avec leurs prières. Tu ne pousseras point de soupir, tu n'élèveras point tes bras mutilés vers le ciel, tu ne feras pas un clin d'œil, un signe de tête, une inclination du genou, aucun geste enfin, que je n'en compose un alphabet, et que je ne parvienne, par une pratique assidue, à pénétrer toutes tes intentions.

LE JEUNE LUCIUS.

Mon bon grand-père, laisse ces plaintes amères, et égaie ma tante par quelque conte joyeux.

MARCUS.

Hélas! ce tendre enfant, ému de nos douleurs, pleure de voir le chagrin de son grand-père.

TITUS.

Calme-toi, tendre rejeton; ton être fragile n'est formé que de larmes, et ta vie s'écoulerait bientôt avec elles. (Marcus frappe le plat avec son couteau.) Que voulais-tu frapper de ton couteau, Marcus?

MARCUS.

Ce que j'ai tué, monseigneur? un insecte.

TITUS.

Malédiction sur toi, meurtrier! Tu assassines mon cœur: mes yeux sont rassasiés de voir la tyrannie. Un acte de mort exercé sur un être innocent ne sied point au frère de Titus. — Sors de ma présence, je vois que tu n'es pas fait pour être ma société.

MARCUS.

Hélas! monseigneur, je n'ai tué qu'un insecte.

TITUS.

Eh quoi! si cet insecte avait un père? comme tu le verrais, ses ailes délicates et dorées pendantes, frapper l'air de son murmure gémissant! Pauvre et innocent insecte, qui était venu ici pour charmer nos maux par son bourdonnement mélodieux: et tu l'as tué!

MARCUS.

Pardonnez, seigneur: c'était un insecte noir et difforme, semblable au More de l'impératrice: voilà pourquoi je l'ai tué.

TITUS.

Oh ! alors pardonne-moi à moi-même de t'avoir blâmé ; car tu as fait un acte charitable. Donne-moi ton couteau ; je veux outrager son cadavre, me faisant illusion, comme si je voyais en lui le More, qui serait venu exprès pour m'empoisonner. — Voilà pour toi, et voilà pour Tamora. Ah ! scélérat ! — Et je ne crois pas que nous soyons encore réduits si bas, que nous ne puissions entre nous tuer un insecte, qui vient nous offrir la ressemblance de ce noir et odieux More.

MARCUS.

Hélas ! l'infortuné ! la douleur a fait tant de ravages sur lui, qu'il prend de vains fantômes pour des objets réels.

TITUS.

Allons ! levons-nous. — Lavinia, viens avec moi ; je vais à mon cabinet : je veux lire avec toi les tristes aventures arrivées dans les temps anciens. — (Au jeune Lucius.) Viens, mon enfant : ta vue est jeune, et tu liras lorsque la mienne commencera à se troubler.

(Ils sortent.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MAISON DE TITUS.

Entrent LE JEUNE LUCIUS, et LAVINIA courant après lui. Le jeune enfant la fuit, avec ses livres sous son bras. Entrent TITUS et MARCUS.

LE JEUNE LUCIUS.

Au secours, mon grand-père, au secours ! Ma tante Lavinia me suit partout, je ne sais pourquoi. Mon cher oncle Marcus, voyez comme elle court après moi. — Hélas ! chère tante, je ne sais pas ce que vous voulez.

MARCUS.

Reste près de moi, Lucius ; n'aie pas peur de ta tante.

TITUS.

Elle t'aime trop, mon enfant, pour te faire du mal.

LE JEUNE LUCIUS.

Oh ! oui ; quand mon père était dans Rome, elle m'aimait bien.

MARCUS.

Que veut me faire entendre ma nièce Lavinia par ces signes qu'elle fait ?

TITUS.

N'aie pas peur d'elle, Lucius. — Elle veut dire quelque chose. — Vois, Lucius, vois comme elle t'invite. — Elle veut que tu ailles quelque part avec elle. Ah ! mon ami, jamais Cornélie ne fut plus assidue, n'eut plus de plaisir à lire à ses enfans d'agréables poésies, et les harangues de Cicéron, que n'en eut ta tante à te faire les mêmes lectures. Ne peux-tu deviner pourquoi elle te sollicite d'une manière si pressante ?

LE JEUNE LUCIUS.

Monseigneur, je n'en sais rien, moi, ni ne le peux deviner ; à moins que ce ne soit quelque accès de frénésie qui l'agite ; car j'ai souvent ouï dire à mon grand-père que l'excès du chagrin rendait les hommes fous ; et j'ai lu qu'Hécube de Troie devint folle de douleur : c'est ce qui m'a effrayé, quoique je sache bien que ma noble tante m'aime aussi tendrement qu'ait jamais fait ma mère, et

qu'elle ne voudrait pas effrayer mon enfance, à moins qu'elle ne fût dans sa folie. C'est cette idée-là qui me fait jeter mes livres et fuir ; sans raison, peut-être ; mais pardon, chère tante ; oui, madame, si mon oncle Marcus veut y aller, je vous accompagnerai bien volontiers où vous voudrez.

MARCUS.

Lucius, je le veux bien.

TITUS.

Eh bien ! Lavinia ? — Marcus, que veut-elle dire ? Il y a un livre qu'elle demande à voir. — Lequel de ces livres, ma fille ? Ouvre-les, mon enfant. — Mais tu es plus lettrée, ma fille, et plus instruite. Viens, et choisis dans toute ma bibliothèque, et trompe ainsi tes chagrins, jusqu'à ce que le ciel révèle l'exécrable auteur de ces atrocités. — Pourquoi lève-t-elle ses bras ainsi l'un après l'autre ?

MARCUS.

Je crois qu'elle veut dire qu'il y avait plus d'un scélérat ligué contre elle dans cet affreux complot. — Oui, qu'il y en avait plus d'un. — Ou bien elle lève les bras vers le ciel pour implorer sa vengeance.

TITUS.

Lucius, quel est ce livre qu'elle agite ainsi ?

LE JEUNE LUCIUS.

Mon grand-père, ce sont les métamorphoses d'Ovide : c'est ma mère qui me l'a donné.

MARCUS.

C'est peut-être par tendresse pour cette mère décédée qu'elle a choisi ce livre entre tous les autres.

TITUS.

Doucement, doucement. — Voyez avec quelle activité elle tourne les feuillets ! aidez-la : que veut-elle trouver ? Lavinia, dois-je lire ? Ce passage est l'histoire tragique de Philomèle : il parle de la trahison de Térée, et de son viol ; et le viol, je le crains bien, a été la source de tes malheurs.

MARCUS.

Voyez, mon frère, voyez ! remarquez avec quelle attention elle considère les pages !

TITUS.

Lavinia, chère fille, aurais-tu été ainsi surprise, violée et outragée, comme l'a été Philomèle, forcée dans le vaste silence des bois sombres et insensibles à tes cris ? Voyez, voyez ! — Oui, voilà la description d'un lieu pareil à l'endroit où nous chassions (ah ! plût au ciel que nous n'eussions jamais chassé dans ce lieu fatal !), il est semblable en tout ; et la nature semble l'avoir formé pour le meurtre et le rapt.

MARCUS.

Oh ! pourquoi la nature se serait-elle plu à bâtir une si horrible caverne, à moins que les dieux ne se plaisent dans les tragiques désastres des mortels ?

TITUS.

Donne-moi quelques signes, chère fille. — Il n'y a ici que tes amis. — Quel est le Romain qui a osé commettre cet attentat ? Ou Saturninus se serait-il écarté, comme fit jadis Tarquin, qui quitta son camp pour aller souiller le lit de Lucrèce ?

MARCUS.

Assieds-toi, ma chère nièce. — Mon frère, asseyez-vous près de moi. — Apollon, Pallas, Jupiter, Mercure, inspirez-moi, aidez-moi à découvrir cette trahison. — Seigneur, regardez ici. Regarde ici, Lavinia. (Il écrit son nom avec son bâton, et le guide avec sa bouche et ses pieds.) Ce sable est uni ; tâche de conduire, comme moi, le bâton, si tu le peux, après que j'aurai écrit mon nom sans le secours des mains. Maudit soit l'infâme qui nous force à user de ces expédiens ! — Trace sur le sable, ma chère nièce, et dévoile ici en caractères visibles ce crime que les dieux veulent qui se découvre pour en tirer vengeance : que le ciel guide ton burin, pour imprimer tes douleurs en lettres intelligibles, afin que nous puissions connaître les traîtres, et la vérité !

(Lavinia prend le bâton dans ses dents, et, le guidant avec les restes de ses bras, elle écrit.

TITUS.

Lisez-vous, mon frère, ce qu'elle a écrit ? — Viol, — Chiron, — Démétrius.

MARCUS.

Quoi ! quoi ! ce sont les enfans dissolus de Tamora qui sont les auteurs de cet abominable et sanglant forfait ?

TITUS.

Suprême dominateur du monde, peux-tu entendre, peux-tu voir les crimes avec tant d'indifférence (1) ?

(1) Le texte porte : — *Magne Dominator Poli, tam lentus audis scelera ? tam lentus vides ?*

MARCUS.

Calme-toi, cher Titus; quoique je convienne qu'il y en a assez d'écrit sur ce sable pour soulever et révolter les ames les plus douces, pour armer de fureur le cœur paisible de l'enfance même. Monseigneur, prosternez-vous à genoux avec moi; Lavinia, tombe à genoux; et toi, jeune enfant, l'espérance de l'Hector de Rome, agenouille-toi aussi; et jurez tous avec moi (comme autrefois Junius Brutus jura, pour le viol de Lucrèce, avec l'époux désolé et le père de cette dame vertueuse et déshonorée). Jurez que nous poursuivrons, par les moyens les plus réfléchis, une vengeance mortelle sur ces traîtres Goths, et que nous verrons couler leur sang, ou que nous mourrons de cet affront.

TITUS.

Il n'est pas besoin de serment : c'est le moyen qui est incertain. Si vous offensez ces jeunes lionceaux, tenez-vous bien sur vos gardes : leur mère se réveillera ; et si elle vous flaire une fois, songez qu'elle est étroitement liguée avec le lion, qu'elle le berce et l'endort sur son sein, et que pendant son sommeil elle peut tout ce qu'elle veut. Vous êtes un jeune chasseur, Marcus, et sans expérience : laissons dormir cette idée, et venez ; je vais me procurer une feuille d'airain, et avec un stylet d'acier, j'y écrirai ces mots, pour les mettre en réserve. — Les vents irrités vont disperser ces sables dans l'air, comme les feuilles de la Sibylle ; et que devient alors votre leçon ? Enfant, qu'en dis-tu ?

LE JEUNE LUCIUS.

Je dis, monseigneur, que si j'étais homme, la chambre où couche leur mère ne serait pas un asile sûr pour ces scélérats, esclaves du joug romain.

MARCUS.

A ce trait, je reconnais mon enfant ! Ton père en a souvent agi ainsi pour cette ingrate patrie.

LE JEUNE LUCIUS.

Et moi, mon oncle, je veux le faire aussi, si je vis.

TITUS.

Viens, viens avec moi dans mon arsenal. Lucius, je veux t'équiper ; et ensuite, mon enfant, tu porteras de ma part aux fils de l'impératrice les présens que je me propose de leur envoyer à tous deux. Viens, viens, tu feras ce message : ne le veux-tu pas bien ?

LE JEUNE LUCIUS.

Oui, avec mon poignard dans leur sein, mon grand-père.

TITUS.

Non, non, mon enfant ; non pas cela. Je t'enseignerai un autre moyen. Viens, Lavinia. — Marcus, garde ma maison ; Lucius et moi, nous allons faire les braves à la cour : oui, d'honneur, nous le ferons, comme je le dis, et on nous secondera.

(Ils sortent.)

MARCUS.

Ciel, peux-tu entendre les gémissemens d'un homme de bien, et ne pas t'attendrir, et ne pas prendre pitié de ses maux ? Marcus, suis dans sa fureur cet infortuné ; la douleur a déchiré son cœur de plus de blessures que les coups de l'ennemi n'ont laissé d'empreintes sur son bouclier usé ; et cependant il est si juste, qu'il ne veut pas se venger. — Ciel, charge-toi donc de venger le vieillard Andronicus.

(Il sort.)

SCÈNE II.

LA SCÈNE SE CHANGE EN PALAIS.

Entrent AARON, CHIRON et DÉMÉTRIUS par une des portes du palais; LE JEUNE LUCIUS et un autre, avec un faisceau d'armes où sont gravés des vers, par l'autre porte.

CHIRON.

Démétrius, voilà le fils de Lucius : il est chargé de quelque message pour nous.

AARON.

Oui, de quelque message extravagant de la part de son grand-père.

LE JEUNE LUCIUS.

Messeigneurs, avec tout l'humble respect que je peux exprimer, je salue vos grandeurs de la part d'Andronicus. — (A part.) Et je prie tous les dieux qu'ils vous exterminent tous deux.

DÉMÉTRIUS.

Grand merci, aimable Lucius : qu'y a-t-il de nouveau ?

LE JEUNE LUCIUS à part.

Que vous êtes tous les deux découverts pour des scélérats souillés du viol, voilà ce qu'il y a de

nouveau.— Sous votre bon plaisir, mon grand-père, d'après un sage conseil, vous envoie par moi les plus belles armes de son arsenal, pour en gratifier votre illustre jeunesse, qui fait l'espoir de Rome; car c'est ainsi qu'il m'a ordonné de vous appeler; je m'en acquitte, et je présente à vos grandeurs ces dons afin que, dans l'occasion, vous soyez bien armés et bien équipés; et je prends congé de vous; (A part.) et je vous laisse comme de sanguinaires scélérats.

DÉMÉTRIUS.

Que vois-je ici? Un rouleau, écrit tout autour? Voyons.

Integer vitæ, scelerisque purus,
Non eget Mauri jaculis, neque arcu (1).

CHIRON.

Oh! c'est un passage d'Horace : je me le rappelle à merveille : je l'ai lu il y a bien long-temps dans la grammaire.

AARON.

Oui, fort bien. C'est un passage d'Horace : justement, vous y êtes. (A part.) Ce que c'est que d'être un âne! Ce n'est pas ici une folle plaisanterie : le vieillard a découvert leur crime; et il leur envoie ces armes enveloppées de ces vers, qui les blessent au vif sans qu'ils le sentent. Si notre rusée impératrice était levée, elle applaudirait à l'idée ingénieuse d'Andronicus; mais laissons-la reposer quelque temps sur son lit de douleur. — Eh bien, jeunes seigneurs, n'est-ce pas une heureuse étoile qui nous a conduits à Rome, étrangers, captifs, pour être élevés à cette fortune suprême? J'ai beaucoup joui en bravant le tribun devant la porte du palais, à l'oreille même de son frère.

DÉMÉTRIUS.

Et moi je jouis plus encore, de voir un homme si illustre s'insinuer bassement dans notre faveur, et nous envoyer des présens.

AARON.

N'a-t-il pas raison, Démétrius? N'avez-vous pas traité sa fille en ami?

DÉMÉTRIUS.

Je voudrais que nous eussions un millier de dames romaines à notre merci, pour assouvir tour à tour nos lascifs désirs.

CHIRON.

Voilà un souhait charitable et plein d'amour!

AARON.

Il ne manque ici que votre mère pour applaudir à votre vœu.

CHIRON.

Et elle y applaudirait, y eût-il vingt mille Romaines de plus dans le même cas.

DÉMÉTRIUS.

Venez, partons : allons prier les dieux pour notre tendre mère, qui est à présent dans les douleurs

AARON à part.

Priez plutôt tous les démons : les dieux nous ont abandonnés.

(On entend une fanfare.)

DÉMÉTRIUS.

Pourquoi les trompettes de l'empereur retentissent-elles ainsi?

CHIRON.

Apparemment pour la joie qu'il ressent d'avoir un fils.

DÉMÉTRIUS.

Silence : qui vient ici?

(Entre une nourrice, avec un enfant more.)

LA NOURRICE.

Salut, seigneurs! Dites-moi, avez-vous vu le More Aaron?

AARON.

(1) Le voici, Aaron : que voulez-vous à Aaron?

LA NOURRICE.

Mon cher Aaron, nous sommes tous perdus : venez à notre secours, ou le malheur vous accable à jamais.

AARON.

Quoi! que tenez-vous là qui miaule dans vos bras?

LA NOURRICE.

Oh! ce que je voudrais cacher à l'œil des cieux; l'opprobre de notre impératrice, et la disgrace de

(1) Le sens est : « L'homme dont la vie est pure et exempte de crime, n'a besoin ni de l'arc ni des flèches du Maure. »

(1) Ceci est précédé de ce vers, que nous ne traduirons pas plus que ne l'ont fait Letourneur et M. Guizot :

Well, more or less, or ne'er a whit at all.

L'on voit qu'il y a un jeu de mots entre *Moor* (More) et *more*, plus.

la superbe Rome. — Elle est délivrée, seigneurs, elle est délivrée.

AARON.

A qui?

LA NOURRICE.

Je veux dire qu'elle est remise dans son lit.

AARON.

Eh bien, que Dieu lui donne bon repos! Que lui a-t-il envoyé?

LA NOURRICE.

Un démon.

AARON.

Elle est donc la femme du diable? Une heureuse lignée!

LA NOURRICE.

Dites, une malheureuse lignée; un fruit des plus hideux, affreux et noir; une source de maux et de chagrins. Le voilà l'enfant, aussi dégoûtant qu'un crapaud, au milieu des beaux nourrissons de notre climat. — L'impératrice vous l'envoie, comme votre image, marquée de votre empreinte, et vous ordonne de le baptiser avec la pointe de votre poignard.

AARON.

Hors d'ici, hors d'ici, coquine que vous êtes! La couleur noire est-elle donc une couleur si vile? Cher poupon, gros pâté, tu fais un joli bouton de fleur, cela est sûr.

DÉMÉTRIUS.

Misérable, qu'as-tu fait?

AARON.

Ce que tu ne peux défaire.

CHIRON.

Tu as perdu notre mère.

AARON.

Malheureux! j'ai fait plaisir à ta mère.

DÉMÉTRIUS.

Oui, dogue infernal, et c'est en cela que tu l'as perdue. Malheur à son fruit, et maudit soit son choix détestable! Malédiction sur la lignée d'un si noir démon!

CHIRON.

Il ne vivra pas.

AARON.

Il ne mourra pas.

LA NOURRICE.

Aaron, il le faut: sa mère le veut ainsi.

AARON.

Le faut-il absolument, nourrice? En ce cas, qu'aucun autre que moi n'attente à la vie de ma chair et de mon sang.

DÉMÉTRIUS.

J'embrocherai le petit crapaud sur la pointe de mon épée. Nourrice, donne-le-moi; mon épée l'aura bientôt expédié.

AARON.

Cette épée t'aurait plus vite encore labouré les entrailles. — Arrêtez, lâches meurtriers! Voulez-vous tuer votre frère? Par les flambeaux du firmament, qui brillaient d'un si grand éclat lorsque cet enfant fut engendré, il meurt de la pointe affilée de mon cimeterre, celui qui ose toucher à cet enfant, mon premier-né et mon héritier! Je vous dis, jeunes étourdis, qu'Encelade lui-même avec toute la race menaçante des enfans de Typhon, ni le grand Hercule, ni le dieu de la guerre, n'auraient pas le pouvoir d'arracher cet enfant des mains de son père. Quoi! quoi! vous, physionomies sanguines au cœur vide et léger; visages couleur de murs plâtrés; rouges enseignes de cabaret! Le noir est au-dessus de tout autre teint, il dédaigne de recevoir aucune autre couleur: toute l'eau de l'Océan ne blanchirait jamais les jambes noires du cygne, quand il les laverait à toutes les heures dans les flots. — Dites de ma part à l'impératrice que je suis d'âge à conserver ma postérité; qu'elle le prenne comme elle voudra.

DÉMÉTRIUS.

Veux-tu trahir ainsi ta noble maîtresse?

AARON.

Ma maîtresse n'est que ma maîtresse; et cet enfant, c'est moi-même, la vigueur et le portrait de ma jeunesse: je le préfère à l'univers entier; et en dépit de l'univers entier, je conserverai ses jours; ou Rome verra quelques-uns de vous en porter la peine.

DÉMÉTRIUS.

Cet enfant déshonore à jamais notre mère.

CHIRON.

Rome la méprisera pour cet odieux écart.

LA NOURRICE.

L'empereur, dans sa rage, la condamnera à la mort.

CHIRON.

Je rougis, quand je songe à cette ignominie.

AARON.

Voilà donc le privilége de votre beau teint : malheur à cette couleur traîtresse, qui trahit par la rougeur les secrètes pensées du cœur ! Ce jeune enfant est formé d'une autre nuance. Voyez comme son minois sourit à son père, et semble lui dire : « Mon vieux père, je suis semblable à toi. » Il est votre frère, seigneurs; visiblement nourri du même sang qui vous a donné la vie; et il s'est élancé à la lumière du même sein où vous avez été emprisonnés. Oui, il est votre frère, et du côté le plus certain, quoique mon sceau soit empreint sur sa face.

LA NOURRICE.

Aaron, que dirai-je à l'impératrice ?

DÉMÉTRIUS.

Réfléchis, Aaron, sur le parti qu'il faut prendre, et nous souscrirons tous à ton avis. Sauve l'enfant, pourvu que nous soyons tous en sûreté.

AARON.

Asseyons-nous, et délibérons tous ensemble ; mon fils et moi, nous nous placerons au vent de vous : tenez-vous là. Maintenant parlez à loisir des moyens de votre sûreté.

(Ils s'asseyent à terre.)

DÉMÉTRIUS.

Combien de femmes ont déjà vu cet enfant?

AARON.

Allons, fort bien, braves seigneurs. Quand nous sommes tous unis, je suis doux comme un agneau ; mais si vous irritez le More, le sanglier en fureur, la lionne des montagnes, l'Océan en courroux ne seraient pas aussi redoutables qu'Aaron. — Mais, répondez, combien de personnes ont vu l'enfant?

LA NOURRICE.

Cornélie la sage-femme, et moi; hors nous deux, personne autre que l'impératrice sa mère.

AARON.

L'impératrice, la sage-femme, et vous. — Deux peuvent garder le secret, quand le troisième n'est plus : va trouver l'impératrice; dis-lui ce que je viens de dire. (Il tue la nourrice.) Aie ! aie! ainsi crie un cochon de lait qu'on arrange pour la broche.

DÉMÉTRIUS.

Que prétends-tu donc, Aaron? Pourquoi t'es-tu porté à cette action?

AARON.

Oh, seigneur, c'est un acte de politique : la laisserai-je vivre, pour trahir le crime de l'impératrice et le mien? une commère de son espèce à qui la langue démange de parler? Non, seigneur, non. Et maintenant connaissez toute l'étendue de mes desseins. Près d'ici habite un certain Muliteus, mon compatriote; sa femme n'est accouchée que d'hier. Son enfant lui ressemble, il est beau comme vous et de votre couleur : allez arranger le marché avec lui, donnez de l'or à la mère, et instruisez-les tous deux de tous les détails de l'affaire, peignez-leur comment leur fils, par cet arrangement, sera élevé et reçu pour l'héritier de l'empereur, et substitué à la place du mien, afin d'apaiser cet orage qui se forme à la cour, et que l'empereur le caresse pour son enfant. M'entendez-vous, seigneurs? Et voyez, (montrant la nourrice) je lui ai donné une potion médicale. — Il faut que vous preniez soin de ses funérailles. Les champs ne sont pas loin, et vous êtes de braves compagnons. Cela fait, songez à ne pas prolonger les délais, mais envoyez-moi sur-le-champ la sage-femme. La sage-femme et la nourrice une fois écartées, libre alors aux dames de jaser à leur gré.

CHIRON.

Aaron, je vois que tu ne veux pas confier aux vents tes secrets.

DÉMÉTRIUS.

Pour le soin que tu prends de l'honneur de Tamora, elle et les siens te doivent la plus haute reconnaissance.

(Ils sortent.)

AARON.

Courons vers les Goths, aussi rapidement que l'hirondelle, pour y placer le trésor qui est dans mes bras, et saluer secrètement les amis de l'impératrice. — Allons, viens, petit malheureux aux lèvres épaisses : je t'emporte de ce palais, car c'est toi qui nous donnes de l'embarras. Je te ferai nourrir de fruits sauvages et de racines agrestes, de lait caillé, de petit-lait; je te ferai téter la chèvre et loger dans une caverne, et je t'élèverai pour être un guerrier et commander un camp.

(Il sort.)

SCÈNE III.

UNE RUE PRÈS DU PALAIS.

Entrent TITUS, LE VIEUX MARCUS, LE JEUNE LUCIUS, et autres Romains tenant des arcs. — Titus porte les flèches, lesquelles ont des lettres à leurs pointes.

TITUS.

Viens, Marcus, viens. — Cousins, voici le chemin. — Allons, mon enfant, voyons ton adresse à tirer. Vraiment, tu ne manques pas le but, et la flèche le frappe aussitôt. *Astrée a quitté la terre* (1). — Rappelez-vous bien, Marcus. — Elle est partie, elle est partie. — Seigneurs, songez à vos instrumens. — Vous, cousin, vous irez sonder l'Océan, et vous jetterez vos filets : peut-être trouverez-vous la justice au fond de la mer; et cependant il y en a aussi peu sur mer que sur terre. — Non, Publius et Sempronius, il faut que vous fassiez cela : c'est vous qui devez creuser avec la bêche et la pioche, et percer le centre profond de la terre, et lorsque vous serez arrivés à la région de Pluton, je vous prie, présentez-lui cette requête : dites-lui que c'est pour demander justice et implorer son secours; et que c'est de la part du vieillard Andronicus, accablé de chagrins et gémissant dans le sein de l'ingrate Rome. — Ah, Rome! — Oui, j'ai fait ton malheur du jour que j'ai réuni les suffrages du peuple sur l'ingrat qui me tyrannise ainsi. — Allez, partez, et je vous prie, soyez bien attentifs tous, et ne laissez pas un seul vaisseau de guerre sans y faire une exacte recherche : cet empereur impie pourrait bien l'avoir embarquée pour l'écarter d'ici; et alors, cousins, nous pourrions appeler en vain, et chercher long-temps la justice.

MARCUS.

O Publius, n'est-il pas déplorable de voir ainsi ton digne oncle dans le délire de la démence?

PUBLIUS.

C'est pour cela, monseigneur, qu'il nous importe beaucoup de ne pas le quitter, de veiller sur sa personne jour et nuit, et de traiter le plus doucement que nous pourrons sa folie, jusqu'à ce que le temps apporte quelque remède salutaire à son mal.

(1) *Terras Astrea reliquit.*

MARCUS.

Cousins, les chagrins sont au-dessus de tous les remèdes. Joignons-nous aux Goths, déclarons une guerre vengeresse à Rome; punissons-la de son ingratitude par sa ruine, et que la vengeance atteigne le traître Saturninus.

TITUS.

Eh bien, Publius, eh bien, mes amis, l'avez-vous rencontré?

PUBLIUS.

Non, mon bon seigneur; mais Pluton vous envoie dire que, si vous voulez obtenir vengeance de l'enfer, vous l'aurez. Quant à la justice, elle est occupée, à ce qu'il croit, avec Jupiter dans l'Olympe ou quelque part ailleurs; en sorte que vous êtes forcé d'attendre quelque temps.

TITUS.

Il me fait outrage de m'éconduire ainsi avec ses délais. Je me plongerai dans le lac brûlant de l'abîme, et je saurai vous l'arracher de l'Achéron par les talons. — Marcus, nous ne sommes que des roseaux : nous ne sommes pas des cèdres; nous ne sommes pas des hommes charpentés d'ossemens gigantesques, ni de la force et de la stature des Cyclopes; mais nous sommes d'une trempe dure comme l'acier, et cependant écrasés de plus d'outrages que notre dos n'en peut supporter. — Puisque la justice n'est ni sur la terre ni dans les enfers, nous solliciterons le ciel, et nous fléchirons les dieux, et les déterminerons à renvoyer la justice ici-bas pour venger nos affronts. Allons, à l'ouvrage. — Vous êtes un habile archer, Marcus, (Il lui donne des flèches.) A Jupiter, voilà pour toi. — Ici, à Apollon. A Mars. C'est pour moi-même. — Ici, mon enfant, à Pallas. — Ici, à Mercure. — A Saturne, et au ciel; et non pas pour Saturninus. — Il vaudrait autant que tu lançasses ta flèche contre le vent. — Allons, décoche, enfant. Marcus, tire, quand je te l'ordonnerai. Sur ma parole, j'ai écrit cette liste à merveille : il ne reste pas un dieu qui n'ait sa requête.

MARCUS.

Cousins, lancez toutes vos flèches vers la cour : nous mortifierons l'empereur dans son orgueil.

TITUS.

Allons, amis, décochez. (Ils tirent.) A merveille, Lucius. Cher enfant, dans le sein de la vierge, vise à Pallas.

MARCUS.

Monseigneur, je suis un mille par delà la lune : de ce coup, votre lettre est arrivée à Jupiter.

TITUS.

Ah ! Publius, Publius, qu'as-tu fait ? Vois, vois, tu as coupé une des cornes du taureau.

MARCUS.

C'était là le jeu, monseigneur ; quand Publius a lancé sa flèche, le taureau, dans sa douleur, a donné un si furieux coup au bélier que les deux cornes de l'animal sont tombées dans le palais ; et qui les pouvait trouver, que le traître corrupteur de l'impératrice ? — Elle s'est mise à rire, et elle a dit au More qu'elle ne pouvait s'empêcher de les donner en présent à son maître.

TITUS.

Oui, cela va bien. Dieu donne joie à votre seigneurie ! (Entre un paysan, avec un panier et une paire de pigeons.) — Des nouvelles, des nouvelles du ciel ! Marcus, le message est arrivé. — Eh bien, l'ami, quelles nouvelles apportes-tu ? As-tu quelques lettres ? Aurai-je justice ? Que dit Jupiter ?

LE PAYSAN.

Quoi, le faiseur de potences (1) ? Il dit qu'il les a fait descendre, parce que l'homme ne doit être pendu que la semaine prochaine.

TITUS.

Que dit Jupiter ? Voilà ce que je te demande.

LE PAYSAN.

Hélas ! seigneur, je ne connais pas Jupiter : jamais je n'ai bu avec lui de ma vie.

TITUS.

Comment, coquin, n'es-tu pas le porteur ?

LE PAYSAN.

Oui, seigneur, de mes pigeons : de rien autre chose.

TITUS.

Quoi ! ne viens-tu pas du ciel ?

LE PAYSAN.

Du ciel ! Hélas ! monsieur, jamais je n'ai été là : Dieu me préserve d'avoir la témérité de me presser pour le ciel dans mon jeune âge ! Quoi ! je vais tout simplement avec mes pigeons au *tribunal peuple*, pour arranger une matière de querelle entre mon oncle et un des gens de *l'impérial* (1).

(1) Au lieu de Jupiter, le paysan entend *gibbet-maker*, faiseur de potences.

MARCUS.

Allons, seigneur ; cela est juste comme il faut pour votre harangue. Qu'il aille remettre les pigeons à l'empereur de votre part.

TITUS.

Dis-moi, peux-tu débiter une harangue à l'empereur avec grace ?

LE PAYSAN.

Franchement, seigneur, je n'ai jamais pu dire une fois grace dans toute ma vie.

TITUS.

Allons, approche : ne fais plus de difficultés, mais donne tes pigeons à l'empereur. Par moi tu obtiendras de lui justice. Arrête, arrête. — En attendant, voilà de l'argent pour ta commission. — Donnez-moi une plume et de l'encre. — L'ami, peux-tu remettre une supplique avec grace ?

LE PAYSAN.

Oui, seigneur.

TITUS.

Eh bien, voilà ici une supplique pour toi. Et quand tu seras introduit près de l'empereur, dès le premier abord, il faut te prosterner ; ensuite lui baiser les pieds ; et alors, remets-lui tes pigeons, et attends ta récompense. Je serai près de toi, l'ami. Vois à t'acquitter bravement de ce message.

LE PAYSAN.

Oh ! je vous le garantis que je m'en acquitterai bien : laissez-moi faire.

TITUS.

Dis, as-tu un couteau ? Voyons-le. — Marcus, plie-le dans la harangue, car tu l'as faite sur le ton d'un humble suppliant. — Et lorsque tu l'auras donnée à l'empereur, reviens frapper à ma porte, et rapporte-moi ce qu'il t'aura dit.

LE PAYSAN.

Dieu soit avec vous, seigneur ! J'y vais.

TITUS.

Allons, Marcus, partons. — Publius, suis-moi.

(Ils sortent.)

(1) Il est presque inutile d'avertir le lecteur que *tribunal peuple* et gens de l'*impérial* sont mis ici pour tribun du peuple et gens de l'empereur.

SCÈNE IV.

LE PALAIS.

Entrent l'EMPEREUR, l'IMPÉRATRICE, et ses deux FILS. L'empereur porte à la main les flèches que Titus a lancées.

SATURNINUS.

Que dites-vous, seigneurs, de ces outrages? A-t-on jamais vu un empereur de Rome insulté, vexé et bravé en face avec tant d'impudence, et traité avec ce mépris, pour avoir déployé une justice impartiale? Vous le savez, messeigneurs, comme le savent aussi les dieux, que, quelques calomnies que les perturbateurs de notre paix murmurent à l'oreille du peuple, il ne s'est rien fait que de l'aveu des lois et dans les formes de la justice contre les fils téméraires du vieux Andronicus. Et parce que ses chagrins ont vaincu et troublé sa raison, faudra-t-il que nous soyons ainsi persécutés de ses vengeances, des accès de sa frénésie et de ses insultes amères? Le voilà maintenant qui appelle le ciel pour le venger. Voyez, voici une adresse à Jupiter, une autre à Mercure, celle-ci à Apollon, celle-là au dieu de la guerre. D'agréables écrits vraiment à voir circuler dans les rues de Rome! Quel est le but de ces adresses satiriques, si ce n'est de diffamer le sénat, et de nous flétrir en tous lieux du reproche d'injustice? N'est-ce pas là une agréable tournure de folie, messeigneurs? comme s'il voulait dire qu'il n'y a point de justice dans Rome. Mais, si je vis, sa feinte démence ne lui servira pas d'abri contre la vengeance. Lui et les siens apprendront que la justice respire dans Saturninus; et si elle sommeille, ses insolens procédés la réveilleront si bien, que, dans sa fureur, elle fera disparaître du monde le plus impudent des conspirateurs qui soient dans son enceinte.

TAMORA.

Mon gracieux seigneur, très aimable Saturninus, le maître de ma vie, le roi de toutes mes pensées, calmez-vous, et supportez les fautes de la vieillesse de Titus; c'est l'effet des chagrins qu'il ressent de la perte de ses vaillans fils, dont la mort a fait dans son cœur une large et profonde plaie. Et prenez pitié de l'état déplorable de ses organes troublés, plutôt que de poursuivre pour ces insultes le plus faible ou le plus honnête homme de Rome. (A part.) Oui, il convient à la profonde et pénétrante Tamora de les flatter tous. — Mais, Titus, je t'ai touché au vif, et tout le sang de ta vie s'écoulera. Si Aaron est maintenant en sûreté, tout alors est bien, et l'ancre est dans le port. (Entre le paysan.) — Eh bien, qu'y a-t-il, mon ami? Veux-tu nous parler?

LE PAYSAN.

Oui, vraiment, si vous êtes la majesté impériale.

TAMORA.

Je suis l'impératrice. — Mais voilà l'empereur assis là-bas.

LE PAYSAN.

C'est lui que je demande. — Que Dieu et saint Étienne vous donnent le bonheur! Je vous ai apporté une lettre et une paire de colombes que voilà.

(Saturninus lit la lettre.)

SATURNINUS.

Qu'on le saisisse, et qu'on le pende sur l'heure.

LE PAYSAN.

Combien aurai-je d'argent?

TAMORA.

Allons, misérable, il faut que tu sois pendu.

LE PAYSAN.

Pendu! Par Notre-Dame, j'ai donc apporté ici mon cou pour un bel usage!

(Il sort.)

SATURNINUS.

Des outrages sanglans et qu'on ne peut pas tolérer! Endurerai-je plus long-temps ces odieuses scélératesses? Je sais d'où part encore cette lettre: cela peut-il se supporter? Comme si ses traîtres enfans que la loi a condamnés à mourir pour le meurtre de notre frère, avaient été injustement égorgés par un ordre arbitraire de mon caprice! Allez, traînez ici ce scélérat par les cheveux: ni son âge, ni la considération de ses services ne seront un privilége pour lui. Va, pour cette audacieuse insulte, je serai moi-même ton meurtrier, insolent et frénétique misérable, qui m'aidas à monter au faîte des grandeurs, dans l'espérance que tu gouvernerais et Rome et moi.

(Entre Æmilius.)

SATURNINUS.

Quelles nouvelles, Æmilius?

ÆMILIUS.

Aux armes, aux armes, messeigneurs! Jamais

Rome n'eut un plus grand sujet d'alarme! Les Goths ont rassemblé une armée; et avec des troupes de soldats courageux, déterminés, avides de butin, ils marchent à grandes journées vers Rome, sous la conduite de Lucius, le fils du vieux Andronicus. Il menace d'imiter Coriolan dans le cours de ses vengeances.

SATURNINUS.

Le belliqueux Lucius est-il le général des Goths? Cette nouvelle me glace d'effroi; et je penche ma tête chancelante, comme les fleurs frappées de la glace, ou l'herbe battue par la tempête. Ah! c'est maintenant que nos désastres sont prêts à commencer! C'est lui que le menu peuple chérit passionnément; moi-même je leur ai ouï dire souvent, lorque vêtu en simple particulier je me suis confondu avec eux, que le bannissement de Lucius était injuste, et souhaiter que le jeune Lucius fût leur empereur.

TAMORA.

Pourquoi trembleriez-vous? Notre ville n'est-elle pas forte et en état de défense?

SATURNINUS.

Oui; mais les citoyens favorisent Lucius, et ils déserteront mon parti pour se ranger du sien.

TAMORA.

Roi, prenez les sentimens d'un roi, comme vous en portez le titre. Le soleil est-il éclipsé par les insectes qui volent dans ses rayons? L'aigle permet aux faibles oiseaux leur vain ramage, et ne s'embarrasse pas de ce qu'il signifie, certain qu'il peut, de l'ombre de ses ailes, faire taire à son gré le babil de leurs voix. Vous pouvez de même imposer silence à la populace insensée de Rome. Rassurez donc vos esprits; et sachez, empereur, que je saurai charmer le vieux Andronicus par des paroles plus douces, mais plus dangereuses que ne l'est l'appât qui séduit le poisson, et le miel du trèfle fleuri pour le bétail (1): l'un meurt blessé par l'hameçon, et l'autre est tué par une pâture délicieuse.

SATURNINUS.

Mais il ne voudra pas fléchir son fils en notre faveur.

TAMORA.

Si Tamora l'en prie, il le voudra; car je puis flatter sa vieillesse, et l'endormir par des promesses dorées: et quand son cœur serait presque inflexible et son oreille sourde, son cœur et son oreille obéiraient au charme de ma langue. —(*A Æmilius.*) Allez, précédez-nous, et soyez notre ambassadeur. Dites-lui que l'empereur demande une conférence avec le brave Lucius, et fixez le lieu et le moment de leur entrevue.

SATURNINUS.

Æmilius, acquittez-vous honorablement de ce message; et, s'il exige des otages pour sa sûreté, dites-lui de demander les gages qu'il préfère.

ÆMILIUS.

Je vais remplir vos ordres.

(*Il sort.*)

TAMORA.

Moi, je vais aller trouver le vieux Andronicus, et l'adoucir par toutes les ressources de l'art que je possède, pour arracher aux Goths le guerrier Lucius. Allons, cher empereur, reprends ta gaîté; ensevelis toutes tes alarmes dans la confiance; repose-toi sur mes plans.

SATURNINUS.

Allez; puissiez-vous réussir, et le persuader!

(1) Il arrive souvent aux troupeaux de se remplir de ces herbes fleuries, et d'en mourir.

JOHNSON.



ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CAMP DES GOTHS, VOISIN DE ROME.

Entrent LUCIUS et des Goths, avec des tambours et des drapeaux.

LUCIUS.

Guerriers éprouvés, mes fidèles amis, j'ai reçu des lettres spéciales de Rome, qui m'annoncent la haine que les Romains portent à leur empereur, et combien ils aspirent à nous voir près de leurs murs. Ainsi, nobles chefs, soyez ce qu'annoncent vos titres, fiers et impatiens de venger vos affronts, et faites payer à Rome avec usure tout le dommage qu'elle a pu vous causer.

UN GOTH.

Brave rejeton sorti du grand Andronicus, dont le nom, qui nous remplissait jadis de terreur, fait maintenant notre confiance et notre espoir, et dont l'ingrate Rome paie d'un odieux mépris les rares exploits et les actions honorables, compte sur nous : nous te suivrons partout où tu nous conduiras, comme dans un jour brûlant d'été les abeilles armées de leurs dards vengeurs suivent leur roi aux champs émaillés de fleurs. Vengez-vous de l'exécrable Tamora.

TOUS.

Et ce que vous dit ce guerrier, nous vous le répétons tous d'une voix.

LUCIUS.

Je lui rends graces, et à vous tous.—Mais qui vient à nous, conduit par ce robuste soldat, votre compatriote ?

(Entre un Goth, conduisant Aaron, qui tient son fils dans ses bras.)

LE GOTH.

Illustre Lucius, je me suis écarté de notre armée pour aller considérer les ruines d'un monastère ; et comme j'avais les yeux fixés avec attention sur cet antique et vaste édifice, j'entendis soudain la voix d'un enfant, qui criait au pied d'une muraille. Je me tournai du côté de la voix, et aussitôt j'entendis gronder l'enfant, et lui dire : « Paix, petit marmot basané, dont la couleur et » les traits tiennent de moi et moitié de ta mère : » ta nuance ne décèle-t-elle pas de qui tu es né ? » Si la nature t'avait seulement donné la physio- » nomie de ta mère, petit misérable, tu aurais » pu devenir un empereur ; mais quand le tau- » reau et la génisse sont tous deux blancs comme » lait, jamais ils n'engendrent un veau noir » comme le charbon. Tais-toi, petit malheureux, » tais-toi. » Voilà ce qu'on disait à l'enfant, et continuant : « Il faut que je te confie à un Goth, » qui, quand il saura que tu es fils de l'impéra- » trice, prendra de ton enfance un tendre soin » en considération de ta mère. » Aussitôt, moi, je tire mon épée, et fonds sur ce More, que j'ai surpris à l'improviste, et que je vous amène ici ; ordonnez de lui ce que vous jugerez à propos.

LUCIUS.

O digne Goth ! Voilà le démon incarné qui a privé le bon Andronicus de sa main glorieuse, voilà le bijou qui charmait les yeux de votre impératrice, et vous voyez le vil fruit de ses lascives amours. — Réponds, esclave à l'œil blanc, où voulais-tu porter cette image de ta face infernale ? Pourquoi ne parles-tu pas ? — Quoi ! es-tu sourd ? Quoi ! pas un seul mot ? Une corde, soldat : pendez-le à cet arbre, et à côté de lui le fruit honteux de sa débauche.

AARON.

Ne touche pas à cet enfant : il est du sang royal.

LUCIUS.

Il ressemble trop à son père pour devenir jamais homme de bien. Allons, commencez par pendre l'enfant, et que son père soit témoin de son agonie : spectacle fait pour tourmenter son cœur.

AARON.

Apportez l'échelle pour moi ; mais, Lucius, épargne l'enfant, et porte-le de ma part à l'impératrice. Si tu m'accordes ma prière, je te révèlerai d'étonnans secrets, qu'il est de ton plus grand intérêt de connaître ; si tu me la refuses, arrive ce qui pourra, je ne parle plus, et que la vengeance vous confonde tous !

LUCIUS.

Continue, et si ce que tu as à me dire me satisfait, ton enfant vivra, et je me charge de le faire élever.

AARON.

Si cela te satisfait? Oh! sois certain, Lucius, que ce que je te dirai fera le tourment de ton ame ; car j'ai à t'entretenir de meurtres, de viols et de massacres, d'actes horribles, commis dans l'ombre de la nuit, d'abominables forfaits, de complots, de malice noire et de trahison ; de lâches scélératesses dont le récit te fera frémir d'horreur, et qui pourtant ont été exécutées par des motifs de pitié. Tous ces secrets seront ensevelis avec ma vie, si tu ne me jures pas de sauver la vie à mon enfant.

LUCIUS.

Révèle ta pensée : je te dis que ton enfant vivra.

AARON.

Jure-le, et je commence.

LUCIUS.

Par quel dieu jurerai-je? tu ne crois à aucun ! et dès lors, comment peux-tu te fier à un serment?

AARON.

Quand je ne croirais à aucun dieu, comme en effet je ne crois à aucun, n'importe : je sais que tu es un homme religieux, et que tu as en toi une voix intérieure qu'on appelle conscience, avec vingt superstitieuses pratiques que je t'ai vu très soigneux d'observer. — J'exige donc ton serment. — Car je sais qu'un idiot se fait un dieu de son hochet, et tient la parole qu'il a jurée par ce dieu. C'est là le serment que j'exige. — Ainsi tu jureras par le dieu, quel qu'il soit, que tu adores et que tu vénères, de conserver les jours de mon enfant, de le nourrir, et de l'élever, ou je ne te révèle rien.

LUCIUS.

Eh bien, je le jure, par le Dieu que j'adore, que je le ferai.

AARON.

D'abord, apprends que j'ai eu cet enfant de l'impératrice.

LUCIUS.

O femme impudique et d'une luxure insatiable !

AARON.

Arrête, Lucius ! Ce n'est là qu'une action charitable, en comparaison de ce que tu vas entendre. Ce sont ses deux fils qui ont massacré Bassianus ; ce sont eux qui ont coupé la langue à ta sœur, qui lui ont fait violence, l'ont déshonorée, lui ont coupé les mains, et l'ont *parée* comme tu l'as vue.

LUCIUS.

O exécrable scélérat ! tu appelles cela *parer ?*

AARON.

Eh ! elle a été lavée, émondée, équipée, et ça été un fort agréable exercice pour ceux qui ont fait cet office.

LUCIUS.

Oh ! les brutaux et barbares scélérats semblables à toi !

AARON.

C'est moi qui ai été leur maître et qui les ai instruits. C'est de leur mère qu'ils tiennent cet esprit de débauche, ce qui est aussi sûr que l'est la carte qui gagne la partie ; quant à leur ame sanguinaire, je crois qu'ils l'ont formée sur la mienne : et cela est aussi infaillible que l'est le dogue qui a toujours attaqué le taureau à la tête. Que mes actions parlent pour moi, et attestent ce que je vaux. J'ai indiqué à tes frères cette fosse insidieuse où le corps de Bassianus était gisant ; j'ai écrit la lettre que ton père a trouvée, et j'avais caché l'or avec cette lettre, de complot avec la reine et ses deux fils. Et que s'est-il fait dont tu aies eu à gémir, où je n'aie pas mis ma part de méchanceté? J'ai trompé ton père pour le priver de sa main ; et dès que je l'ai eue, je me suis retiré à l'écart, et là, mes flancs ont pensé se rompre à force de rire. Je l'ai épié à travers la crevasse d'une muraille, après qu'en échange de sa main, il a reçu les têtes

de ses deux fils, et j'ai contemplé ses larmes, et j'ai ri de si bon cœur que mes yeux ont aussi versé des larmes comme lui ; et lorsque j'ai raconté tout ce jeu à l'impératrice, elle s'est presque évanouie de plaisir à mon récit, et elle m'a payé ma nouvelle par vingt baisers.

UN GOTH.

Comment peux-tu redire ces horreurs, et ne pas rougir ?

AARON.

Je rougis autant qu'un dogue noir, comme dit le proverbe.

LUCIUS.

N'as-tu point de remords de ces forfaits atroces?

AARON.

J'en ai, mais c'est de n'en avoir pas fait mille fois davantage. Et même en ce moment, je maudis le jour (cependant je crois qu'il est peu de jours de ma vie sur lesquels puisse tomber ma malédiction) où je n'ai pas fait quelque grand mal, comme de massacrer un homme, ou de machiner sa mort; de violer une vierge, ou d'en tramer le complot; d'accuser quelque innocent, ou de me parjurer moi-même; de semer une haine mortelle entre deux amis; d'égarer le troupeau d'un pauvre berger, et de le précipiter lui-même dans quelque abîme; d'incendier les fermes et les meules de foin dans la nuit, et de dire aux propriétaires d'éteindre l'incendie avec leurs pleurs. Souvent j'ai exhumé les morts de leurs tombeaux, et j'ai placé leurs cadavres à la porte de leurs plus tendres amis, lorsque leur douleur était presque oubliée; et sur leur peau, comme sur l'écorce d'un arbre, j'ai gravé avec mon couteau en lettres romaines : *Que votre douleur ne meure pas, quoique je sois mort.* En un mot, j'ai commis mille horreurs avec l'indifférence dont un autre tue un insecte; et rien ne peine plus mon cœur que de ce que je ne puis en commettre mille autres encore.

LUCIUS.

Descendez ce démon : le gibet est une mort trop douce pour lui.

AARON.

S'il existe des démons, je voudrais en être un, pour vivre et brûler dans les flammes éternelles, pourvu seulement que j'eusse ta compagnie en enfer, et que je pusse à mon gré te tourmenter de mes récits et de mes imprécations.

LUCIUS.

Seigneurs, fermez sa bouche impure, et qu'on ne l'entende plus.

(Entre Æmilius.)

UN GOTH.

Monseigneur, un député de Rome demande à être introduit devant vous.

LUCIUS.

Qu'il approche. — Salut, Æmilius! quelle nouvelle de Rome?

ÆMILIUS.

Seigneur Lucius, et vous, princes des Goths, l'empereur romain vous salue tous par ma voix : ayant appris que vous vous avancez les armes à la main, il demande une entrevue avec vous à la maison de votre père. Vous pouvez choisir vos otages ; ils vous seront remis sur-le-champ.

UN GOTH.

Que dit notre général?

LUCIUS.

Æmilius, que l'empereur donne ses otages à mon père et à mon oncle Marcus, et nous irons le trouver. Marchez.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

LE PALAIS DE TITUS DANS ROME.

Entrent TAMORA, CHIRON et DÉMÉTRIUS déguisés.

TAMORA.

C'est dans cet étrange et singulier habillement que je veux me présenter à Andronicus, et lui dire que je suis la Vengeance envoyée du fond des abîmes pour me joindre à lui, et venger ses cruels outrages. Frappez à son cabinet, où l'on dit qu'il se renferme pour méditer les plans de la plus furieuse vengeance. Dites-lui que la Vengeance elle-même est venue pour se liguer avec lui, et faire tomber la destruction sur ses ennemis.

(Ses fils frappent, et Titus ouvre la porte de son cabinet.)

TITUS.

Pourquoi troublez-vous mes méditations? Vous faites-vous un jeu de forcer la porte de ma retraite, dans la vue de faire évanouir mes tristes résolutions, et de rendre sans effet toutes mes études? Vous vous trompez; car ce que j'ai intention

d'exécuter, voyez, je l'ai tracé ici en caractère de sang, et ce qui est écrit s'accomplira.

TAMORA.

Titus, je suis venue pour avoir un entretien avec toi.

TITUS.

Non; pas un seul mot. Comment puis-je donner de la grace et de la force à mon discours étant privé de la main, dont le geste doit s'accorder avec ma voix? Tu as en cela l'avantage sur moi; ainsi, retire-toi.

TAMORA.

Si tu me connaissais, tu voudrais conférer avec moi.

TITUS.

Je ne suis pas insensé : je te connais très bien ; j'atteste ce bras mutilé, et ces lignes sanglantes, et ces rides profondes creusées par le chagrin et les soucis ; j'atteste cette lumière importune du jour, et l'accablante nuit; j'atteste tout mon désespoir que je te connais bien pour notre fière impératrice, la puissante Tamora : ne viens-tu pas me demander mon autre main?

TAMORA.

Sache, triste vieillard, que je ne suis point Tamora; elle est ton ennemie, et moi je suis ton amie. Je suis la Vengeance, envoyée du royaume des enfers, pour te soulager du vautour qui te ronge le cœur, en exerçant d'horribles représailles sur tes ennemis. Descends, descends et accueille mon arrivée dans ce royaume de la lumière; viens t'entretenir avec moi de meurtre et de mort. Il n'est point d'antre sombre, de retraite profonde, de vaste obscurité, de vallon fangeux servant d'asile contre leurs terreurs au meurtre sanglant ou à l'affreux viol, où je ne puisse les découvrir, et faire retentir à leurs oreilles mon nom terrible, la *Vengeance!* nom qui fait frissonner les coupables.

TITUS.

Es-tu la Vengeance? Et es-tu envoyée vers moi pour tourmenter mes ennemis?

TAMORA.

Je suis la Vengeance : ainsi, descends, et reçois-moi.

TITUS.

Commence par me rendre quelque service, avant que j'aille te recevoir. A tes côtés sont le Meurtre et le Viol; donne-moi quelque assurance que tu es en effet la Vengeance : poignarde-les, et écrase leurs membres sous les roues de ton char; alors, j'irai te trouver, et je conduirai ton char, et je roulerai avec toi autour des globes. Procure-toi deux coursiers fougueux, noirs comme le jais, pour emporter ton fer vengeur avec rapidité, et déterrer les meurtriers dans leurs coupables repaires. Et lorsque ton char sera chargé de leurs têtes, j'en descendrai, et je courrai à pied près de la roue, tout le long de la journée, comme un esclave; oui, depuis le lever du soleil dans l'orient jusqu'à ce qu'il se précipite dans l'Océan; et tous les jours, je recommencerai cette pénible tâche, à condition que tu détruiras le Meurtre et le Viol sur la terre.

TAMORA.

Ce sont mes ministres, et ils m'accompagnent.

TITUS.

Sont-ils tes ministres? Quels sont leurs noms?

TAMORA.

Le Viol et le Meurtre ; ils portent ces noms, parce qu'ils punissent les coupables de ces deux crimes.

TITUS.

Grand Dieu! comme ils ressemblent aux deux fils de l'impératrice! Mais, nous autres, faibles humains, nous n'avons que des yeux faibles et qui nous trompent. O douce Vengeance! maintenant je vole vers toi; et si l'étreinte d'un seul bras peut te satisfaire, je vais te serrer amoureusement avec celui qui me reste.

(Titus descend les degrés de son cabinet.)

TAMORA.

Ce pacte que je fais avec lui convient à sa folie; quelque invention que je forge pour nourrir la chimère de son cerveau malade, songez à l'appuyer, à l'entretenir par vos discours; car il ne lui reste plus aucun doute, et il me prend pour la Vengeance. Profitant de sa crédulité et de sa folle idée, je le déterminerai à mander son fils Lucius; et, lorsque je serai assurée de sa personne à la table d'un festin, je trouverai quelque ruse, quelque adroit coup de main, pour écarter et disperser cette armée de Goths inconstans, ou au moins, je saurai tourner leurs armes contre lui, et les rendre ses ennemis. Voyez : le voilà qui vient; il faut que je joue mon rôle.

TITUS.

J'ai long-temps été dans le désespoir, et cela pour toi : sois la bien-venue, furie terrible, dans ma maison désastreuse! Meurtre, Viol, vous êtes

aussi les bien-venus tous deux. —Oh comme vous ressemblez tous trois à l'impératrice et à ses deux fils! Je vous trouve bien assortis : il ne vous manque qu'un More. — Est-ce que tout l'enfer n'a pu vous procurer un démon qui lui ressemble? car je sais bien que jamais l'impératrice ne roule dans son char qu'elle ne soit accompagnée d'un More ; et pour représenter en tout notre reine, il conviendrait que vous eussiez un pareil démon. Mais soyez les bien-venus tels que vous êtes. Que ferons-nous?

TAMORA.

Que voudrais-tu que nous fissions, Andronicus?

DÉMÉTRIUS.

Montre-moi un meurtrier, et je me charge de lui.

CHIRON.

Montre-moi un scélérat coupable de viol ; je suis envoyé pour en tirer vengeance.

TAMORA.

Montre-moi mille méchans qui t'aient fait quelque outrage, et je te vengerai d'eux tous.

TITUS.

Promène tes regards sur les rues corrompues de Rome, et quand tu apercevras un homme qui te ressemble, cher ministre, massacre-le : c'est un meurtrier. — Toi, accompagne-le ; et quand le hasard te fera rencontrer un homme qui ait ta physionomie, cher Viol, massacre-le : c'est un ravisseur. — Toi, suis-les ; il y a dans le palais de l'empereur une reine suivie d'un More : tu pourras aisément la reconnaître sur ta stature ; car elle te ressemble dans toute sa personne : je t'en conjure, fais-leur souffrir quelque mort violente et cruelle ; ils ont été cruels pour moi.

TAMORA.

Nous voilà bien instruits : nous l'exécuterons. Mais si tu voulais, bon Andronicus, envoyer vers Lucius, ton belliqueux fils, qui conduit vers Rome une armée de Goths aguerris, et l'inviter à se rendre à un festin dans ton palais ; lorsqu'il sera ici, au milieu de ta fête solennelle, j'amènerai l'impératrice et ses fils, l'empereur même, et tous tes ennemis ; et ils s'humilieront à ton gré, soumis à ta merci, et tu pourras soulager sur eux ton cœur irrité Que répond Andronicus à cette proposition?

TITUS.

Marcus, mon frère! — C'est le triste Titus qui appelle.

(Entre Marcus.)

Pars, cher Marcus, va trouver ton neveu Lucius : tu le chercheras dans l'armée des Goths. Dis-lui de venir vers son père, et d'amener avec lui quelques-uns des principaux chefs ; dis-lui de faire camper ses soldats au lieu où ils sont ; dis-lui que l'empereur et l'impératrice viennent à une fête chez moi, et qu'il la partagera avec eux. Fais cela pour l'amitié que tu me portes, et qu'il se rende à mon désir, s'il est vrai qu'il s'intéresse aux derniers jours de son père en cheveux blancs.

MARCUS.

Je vais faire ton message, et revenir aussitôt.

(Il sort.)

TAMORA.

Je vais te quitter pour m'occuper de tes intérêts, et j'emmène avec moi mes deux ministres.

TITUS.

Non, non ; que le Meurtre et le Viol restent avec moi ; autrement, je rappelle mon frère, et je ne cherche plus d'autre vengeance que par les armes de Lucius.

TAMORA, à ses deux fils.

Qu'en dites-vous, mes enfans? Voulez-vous rester, tandis que je vais informer l'empereur de la manière dont j'ai conduit notre stratagème? Cédez à sa fantaisie ; flattez-le, et demeurez avec lui jusqu'à mon retour.

TITUS à part.

Je les connais bien tous, quoiqu'ils me croient fou, et j'envelopperai dans la trame de leurs propres filets ce couple de dogues infernaux et leur détestable mère.

DÉMÉTRIUS.

Madame, vous pouvez partir quand il vous plaira, et nous laisser ici.

TAMORA.

Adieu, Andronicus ; la Vengeance va ourdir un plan pour surprendre tes ennemis.

(Elle sort.)

TITUS.

Je sais que tu vas t'en occuper : adieu, chère Vengeance.

CHIRON.

Dis-nous, vieillard, à quoi emploierons-nous le temps?

TITUS.

Ne vous mettez pas en peine ; j'ai de l'ouvrage assez pour vous. — Publius ! Caïus ! Valentin ! venez ici !

(Entrent Publius et autres.)

PUBLIUS.

Que désirez-vous?

TITUS.

Connais-tu ces deux hommes ?

PUBLIUS.

Ce sont les fils de l'impératrice; je le crois, du moins ; Chiron et Démétrius.

TITUS.

Erreur, Publius, erreur : tu te trompes étrangement. L'un est le Meurtre, et l'autre s'appelle le Viol : en conséquence, enchaîne-les ; bon Publius, Caïus, Valentin, mettez la main sur eux. Vous m'avez souvent entendu soupirer après cet instant ; je le trouve enfin. Enchaînez-les bien, et fermez-leur la bouche, s'ils veulent crier.

(Titus sort.)

CHIRON.

Lâches, arrêtez ! nous sommes les fils de l'impératrice.

PUBLIUS.

Et c'est pour cela que nous exécutons son ordre. Fermez-leur la bouche : qu'ils ne puissent pas dire un mot. — Est-il bien garrotté ? Songez à les bien lier.

(Rentre Titus tenant un poignard, et Lavinia tenant un bassin.)

TITUS.

Viens, viens, Lavinia. Vois, tes ennemis sont enchaînés. — Caïus, fermez bien leur bouche; qu'ils ne me parlent pas, mais qu'ils entendent les paroles terribles que je profère. — O scélérats, Chiron et Démétrius! Voici la source pure que vous avez souillée; vous avez osé mêler cette chaste fleur avec votre impure existence. Vous avez tué son époux, et pour ce lâche forfait de vos mains, deux de ses frères ont été condamnés au supplice; ma main a été tranchée, et vous vous en êtes fait un jeu barbare; ses deux belles mains, sa langue et ce trésor plus précieux encore que sa langue et ses mains, son innocence virginale, traîtres inhumains, vous les avez mutilées et ravies! Que répondriez-vous, si je vous laissais la liberté de parler? Lâches, vous auriez honte de demander grace. Écoutez, misérables, comment je me propose de vous tourmenter. Il me reste encore cette main pour vous égorger, tandis que Lavinia tiendra entre les restes de ses deux bras mutilés le bassin qui va recevoir votre sang criminel. Vous savez que votre mère doit revenir partager mon festin, qu'elle se donne le nom de la *Vengeance*, et qu'elle me croit insensé. — Écoutez, scélérats : j'écraserai vos os en poussière, j'en formerai la croûte d'un affreux pâté, où je ferai entrer vos deux têtes odieuses; et je dirai à cette prostituée, votre exécrable mère, de dévorer, comme le sein de la terre, sa propre progéniture. Telle est la fête que je prétends lui donner, et voilà les mets dont je veux que ses entrailles se remplissent. Vous avez traité ma fille plus cruellement que ne le fut Philomèle : je veux m'en venger plus cruellement que ne le fit Progné. Allons, tendez la gorge. — Viens, Lavinia, reçois leur sang ; et quand ils seront morts, je vais réduire leurs os en poudre imperceptible, les humecter de ce vil sang, et faire cuire leurs têtes dans cet horrible mets. Viens, viens, que chacun se prête et m'aide à préparer ce banquet nouveau : je désire qu'il puisse être plus féroce et plus sanglant que ne le fut la fête des Centaures. (Il les égorge.) Allons, entrez leurs cadavres ici; je veux être le cuisinier, et les voir apprêtés, quand leur mère viendra.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE III.

Entrent LUCIUS, MARCUS, et des GOTHS, avec AARON prisonnier.

LUCIUS.

Oncle Marcus, puisque c'est la volonté de mon père que je rentre dans Rome, je suis satisfait.

UN GOTH.

Et notre volonté est la tienne, quel qu'en soit l'événement.

LUCIUS.

Bon oncle, chargez-vous de ce More barbare, de ce tigre affamé, de cet exécrable démon : qu'il ne reçoive aucune nourriture; enchaînez-le jusqu'à ce qu'on le produise en présence de l'empereur, pour rendre témoignage de tous ses horribles forfaits ; et veillez à ce que nos amis soient en force et cachés en embuscade : je crains que l'empereur ne machine notre perte.

AARON.

Quelque démon murmure des malédictions à

mon oreille, et excite ma langue à exhaler tout le venin dont mon cœur est gonflé.

LUCIUS.

Sors de ma présence, dogue inhumain, exécrable scélérat. (Sortent les Goths, avec Aaron.) Amis, aidez à notre oncle à le conduire en lieu sûr. —(Fanfares.) Les trompettes nous apprennent que l'empereur est tout près.

(Les trompettes sonnent.)

(Entrent Saturninus, Tamora, tribuns et suite.)

SATURNINUS.

Quoi! le firmament a-t-il donc plus d'un soleil?

LUCIUS.

Que te sert-il de t'appeler un soleil?

MARCUS.

Empereur de Rome, et vous, mon neveu, entamez le pourparler. — Cette querelle doit être discutée paisiblement. Tout est prêt pour le festin que le soigneux Titus a ordonné, dans des vues honorables, pour la paix, pour l'amitié, pour l'union et pour le bien de Rome. Daignez avancer, et prendre vos places.

SATURNINUS.

Volontiers, Marcus.

(Les hautbois jouent. On apporte une table, Titus paraît, en habit de cuisinier, plaçant les mets sur la table, et Lavinia l'accompagne, un voile sur le visage.)

TITUS.

Soyez le bien-venu, mon digne souverain; hommage à votre grandeur, redoutable reine; salut, Goths belliqueux; bonjour, Lucius; soyez tous les bien-venus. Quoique la chère soit peu splendide, elle suffira pour rassasier vos appétits; voudriez-vous manger?

SATURNINUS.

Pourquoi paraissez-vous dans cet accoutrement, Andronicus?

TITUS.

Parce que je voulais m'assurer par moi-même que tout est en ordre pour fêter votre majesté et votre impératrice.

TAMORA.

Nous en sommes reconnaissans, bon Andronicus.

TITUS.

Vous le seriez sûrement si vous pouviez lire au fond de mon cœur. Mon auguste empereur, daignez me résoudre ce doute : le fougueux Virginius fit-il bien de tuer sa fille de sa propre main, parce qu'elle avait été violée, ravie et déshonorée?

SATURNINUS.

Oui, son action fut légitime, Andronicus.

TITUS.

Votre raison, puissant seigneur?

SATURNINUS.

Parce que sa fille ne devait pas survivre à son déshonneur et renouveler sans cesse par sa présence les douleurs de son père.

TITUS.

Cette raison est forte, décisive et convaincante. C'est un exemple, un modèle persuasif à suivre pour moi, le plus malheureux des pères. Meurs donc, meurs, Lavinia, et ta honte avec toi; et avec ta honte le chagrin de ton père.

(Il tue sa fille.)

SATURNINUS.

Qu'as-tu fait, père barbare et dénaturé?

TITUS.

J'ai tué celle qui m'a rendu aveugle à force de pleurer son affront : je suis aussi désespéré que l'était Virginius; et j'ai mille raisons de plus de lui faire cette violence, et la voilà faite.

SATURNINUS.

Quoi! est-ce qu'elle a été violée? Dis, qui a fait cette action?

TITUS.

Voudriez-vous manger? Que votre majesté daigne se nourrir.

TAMORA.

Pourquoi as-tu tué ainsi ta propre fille?

TITUS.

Ce n'est pas moi : ces furieux, Chiron et Démétrius, qui l'ont violée, qui lui ont tranché la langue, ce sont eux, oui, qui lui ont fait tous ces outrages.

SATURNINUS.

Qu'on aille les chercher sur-le-champ.

TITUS.

Bon! ils sont tous deux assaisonnés dans ce pâté, dont leur mère s'est assez bien repue : elle a mangé la chair qu'elle a nourrie elle-même. C'est la vérité, c'est la vérité : j'en atteste le tranchant affilé de mon couteau.

(Il perce Tamora.)

SATURNINUS.

Meurs, misérable frénétique, pour cet abominable forfait.

(Saturninus tue Titus.)

LUCIUS.

L'œil d'un fils peut-il soutenir la vue de son

père sanglant et expirant? il y a salaire pour salaire, mort pour mort.

(Lucius poignarde Saturninus.)

MARCUS.

Romains, dont je vois les visages consternés de terreur, et que ce sanglant tumulte disperse comme une troupe d'oiseaux emportés par les vents et le tourbillon de la tempête, laissez-moi vous enseigner le moyen de réunir de nouveau dans une gerbe unique ces amas d'épis épars, et former de ces membres séparés un seul et même corps.

UN GOTH (1).

Que Rome soit le fléau de Rome; et que cette ville superbe, qui voit ramper devant son orgueil de vastes et puissans royaumes, désormais, comme un proscrit errant dans l'abandon et le désespoir, exerce sur elle-même une honteuse et terrible justice!

MARCUS.

Mais si ces signes de vieillesse, ces rides profondes de l'âge, témoins sérieux de ma longue expérience, ne peuvent vous engager à m'écouter, parlez, vous, ami chéri de Rome (à Lucius), comme jadis notre illustre ancêtre, lorsque sa langue pathétique raconta à l'oreille attentive de l'amoureuse et triste Didon l'histoire de cette nuit de flammes et de désastres où les subtils Grecs surprirent la fameuse Troie du roi Priam; dites-nous quelle perfide sirène avait enchanté nos oreilles, ou quelle main a introduit dans nos murs la fatale machine qui porte une blessure profonde à notre seconde Troie, à notre Rome.—Mon cœur n'est pas formé de roche ni de fer, et je ne puis faire le douloureux récit de nos maux, sans que des flots de larmes viennent suffoquer ma voix et interrompre mon discours dans le moment même où il exciterait le plus votre attention et attendrirait vos cœurs émus de pitié. Voici un guerrier illustre : qu'il fasse lui-même ce tragique récit; vous ne pourrez l'entendre sans que vos cœurs sanglottent et que vos larmes coulent.

LUCIUS.

Apprenez donc, nobles auditeurs, que les exécrables Chiron et Démétrius sont ceux qui ont massacré le frère de notre empereur, que ce sont eux qui ont déshonoré notre sœur, et que nos deux frères ont été décapités pour les forfaits atroces dont eux seuls étaient coupables. Apprenez que les larmes de notre père ont été méprisées; et qu'il a été, par la fraude la plus lâche, privé de cette main illustre qui avait soutenu les guerres de Rome et précipité ses ennemis dans le tombeau. Enfin vous savez que moi j'ai été injustement banni, que les portes de ma patrie ont été fermées sur moi, et que j'ai été chassé pleurant des murs de Rome, et réduit à aller chercher un asile parmi les ennemis de ma patrie, qui ont noyé leur haine dans mes larmes sincères et m'ont ouvert leurs bras comme à un ami; et je suis le banni, il faut que vous le sachiez, qui avait maintenu la sûreté de Rome au prix de mon sang, et détourné de son sein le fer ennemi pour l'enfoncer dans mon corps intrépide. Hélas! vous savez que je ne suis pas homme à me vanter par orgueil : mes blessures, toutes muettes qu'elles sont, peuvent attester que je dis l'exacte vérité; mais, arrêtons, il me semble que je m'écarte trop en citant ici les louanges de mon faible mérite. Daignez me pardonner; les hommes se louent eux-mêmes quand ils n'ont plus d'amis qui le fassent pour eux.

MARCUS.

C'est maintenant à mon tour de parler : voyez cet enfant; Tamora est sa mère : c'est la progéniture d'un More impie, le premier artisan et l'auteur de tous ces maux. Le scélérat est vivant dans la maison de Titus; et il est là pour attester la vérité de ce fait. Jugez maintenant quelle raison avait Titus de se venger de ces outrages inexprimables au-dessus de la patience, au-dessus de ce que peut supporter l'homme. Maintenant que vous avez entendu la vérité, que dites-vous, Romains? Avons-nous rien fait d'injuste? Montrez-nous notre crime, et après, de la place où vos regards nous environnent, nous allons, tous deux unis, nous précipiter ensemble; détruire tout ce qui reste de la triste famille d'Andronicus; écraser nos têtes sur les angles des rochers, et éteindre d'un seul coup notre maison. Parlez, Romains, et à votre commandement, voyez : Lucius et moi, nous allons, les mains enlacées, nous précipiter.

ÆMILIUS.

Viens, viens, respectable citoyen de Rome, et conduis par la main notre empereur, notre empereur Lucius; car je suis sûr que toutes les voix vont le nommer d'un cri unanime.

(1) Un commentateur de Shakspeare, Steevens, pense que ce couplet doit, comme le suivant, être dans la bouche de Marcus.

MARCUS.

Salut, Lucius, souverain empereur de Rome! Va, va, dans la funeste maison de Titus, et traîne ici ce More impie pour le condamner à une mort des plus sanglantes, des plus cruelles, en punition de sa méchante vie. Salut, Lucius, digne empereur de Rome!

LUCIUS.

Graces vous soient rendues, généreux Romains : puissé-je gouverner l'empire de façon à guérir les plaies de Rome et effacer le souvenir de ses désastres! Mais, bon peuple, accordez-moi quelques instans, car la nature m'impose une tâche bien douloureuse. — Tenez-vous tous à l'écart. — Et vous, cher oncle, approchez pour verser les larmes sur ce mort respectable. — Ah! reçois ce baiser brûlant sur tes lèvres pâles et froides. (Il embrasse Titus.) Reçois ces larmes de douleur sur ton visage sanglant : c'est le triste et dernier tribut du respect et de l'amour de ton noble fils.

MARCUS.

Oui, larmes pour larmes, et baiser pour baiser, ton frère Marcus te le donne sur tes chères lèvres : fût-elle innombrable, infinie, la somme de ceux que je devrais te payer, je voudrais m'acquitter.

LUCIUS.

Approche ici, jeune enfant : viens apprendre de nous à fondre en pleurs. Ton grand-père t'aimait tendrement : mille fois il t'a bercé sur ses genoux, t'a doucement endormi sur son sein; il t'a tenu mille propos caressans à la portée de ta tendre enfance; en reconnaissance, comme un bon et sensible enfant, répands quelques larmes de tes yeux encore tendres, et paie ce tribut à la nature qui le demande : les amis associent leurs amis à leurs chagrins et à leurs peines : fais-lui tes derniers adieux, dépose-le dans sa tombe; rends-lui ce pieux devoir, et prends congé de lui.

LE JEUNE LUCIUS.

O mon grand-père, mon cher grand-père, oui, je voudrais de tout mon cœur être mort, et qu'à ce prix vous fussiez encore vivant. O mon père, mes larmes m'empêchent de pouvoir parler : mes larmes m'étouffent, si je veux ouvrir la bouche.

(Entrent des Romains, avec Aaron.)

UN DES ROMAINS.

Enfin, triste famille d'Andronicus, termine avec le malheur. Prononcez la sentence de cet exécrable scélérat, auteur de ces tragiques événemens.

LUCIUS.

Enfouissez-le jusqu'à la poitrine dans la terre, et laissez-le périr sans nourriture; qu'il reste là dans les cris et la rage de la faim : si quelqu'un lui donne du secours et de la pitié, il meurt pour ce crime. Tel est notre arrêt : que quelqu'un demeure, et veille à ce qu'il soit enfoui et pressé dans la terre.

AARON.

Eh! pourquoi la rage serait-elle muette? Pourquoi la fureur garderait-elle le silence? Je ne suis pas un enfant, moi, pour aller, avec de basses prières, demander grace et me repentir des maux que j'ai faits. Je voudrais, si j'avais encore ma liberté, joindre dix mille forfaits à ceux que j'ai accomplis; et si jamais il m'arriva dans le cours de ma vie de faire une seule bonne action, je m'en repens du fond de mon ame.

LUCIUS.

Que quelques amis zélés emportent d'ici le corps de l'empereur, et lui donnent la sépulture dans le tombeau de son père. Le mien et Lavinia seront sans délai enfermés dans le monument de notre famille. Quant à cette odieuse tigresse, cette Tamora, nuls rites funèbres ne lui seront accordés, nul homme ne prendra pour elle les habits de deuil, nul son funéraire n'annoncera ses obsèques; qu'on la jette aux bêtes sauvages et aux oiseaux de proie. Sa vie fut celle d'une bête féroce, elle vécut sans pitié; elle n'en trouvera point à sa mort. Veillez à ce qu'il soit fait justice d'Aaron, de cet infernal More, dont l'ame perverse fut la source de tous nos désastres; ensuite nous allons rétablir la paix et l'ordre dans l'état, et prendre les mesures convenables pour que de pareils événemens ne viennent jamais hâter sa ruine.

(Tous sortent.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

LE SONGE D'UNE NUIT

DU MILIEU DE L'ÉTÉ.

PERSONNAGES.

THÉSÉE, duc d'Athènes.
ÉGÉE, père d'Hermia.
LYSANDRE, } amoureux d'Hermia.
DÉMÉTRIUS, } amoureux d'Hermia.
PHILOSTRATE, directeur des fêtes de Thésée.
QUINCE, charpentier.
SNUG, menuisier.
BOTTOM, tisserand.
FLUTE, raccommodeur de soufflets.
SNOWT, chaudronnier.
STARVELING, tailleur.
HIPPOLYTE, reine des Amazones, fiancée à Thésée.
HERMIA, fille d'Égée, amoureuse de Lysandre.
HÉLÈNE, amoureuse de Démétrius.

SUIVANS.

OBERON, roi des fées.
TITANIA, reine des fées.
PUCK, ou ROBIN BON DIABLE, lutin.
FLEUR-DE-POIS (Peasblossom), } fées.
TOILE-D'ARAIGNÉE (Cobweb), } fées.
TEIGNE (Moth), } fées.
GRAIN-DE-MOUTARDE (Mustard-Seed), } fées.
PYRAME, } personnages de l'intermède, joués par des bouffons.
THISBÉ, } personnages de l'intermède, joués par des bouffons.
LA MURAILLE, } personnages de l'intermède, joués par des bouffons.
LE CLAIR DE LUNE, } personnages de l'intermède, joués par des bouffons.
LE LION, } personnages de l'intermède, joués par des bouffons.
Fées de la suite du roi et de la reine.
Suite de Thésée et d'Hippolite

La scène se passe dans Athènes et dans un bois voisin.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PALAIS DE THÉSÉE, A ATHÈNES.

Entrent THÉSÉE, HIPPOLYTE, PHILOSTRATE et suite.

THÉSÉE.

Belle Hippolyte, l'heure de notre hymen s'avance à grands pas : quatre jours fortunés amèneront une lune nouvelle ; mais que l'ancienne me semble lente à décroître ! Elle retarde l'objet de mes désirs, comme une marâtre, ou une douairière éternelle, qui va consumant le revenu du jeune héritier.

HIPPOLYTE.

Quatre jours se seront bientôt engloutis dans les nuits, et quatre nuits auront bientôt fait écouler le temps comme un songe, et alors la

lune, comme un nouvel arc d'argent tendu dans les cieux, éclairera la nuit et la fête de nos noces.

THÉSÉE.

Allez, Philostrate; invitez la jeunesse athénienne aux divertissemens; réveillez les esprits vifs et légers de la joie; renvoyez aux funérailles la mélancolie : cette pâle et triste compagne n'est pas faite pour être de notre fête. (Philostrate sort.) Hippolyte, c'est avec mon épée (1) que je vous ai fait la cour, et c'est en vous faisant des outrages que j'ai gagné votre amour; mais je vous épouserai sous de plus doux auspices; et nos noces seront célébrées dans la pompe, dans les triomphes et dans l'allégresse.

(Entrent Égée, Hermia, Lysandre, et Démétrius.)

ÉGÉE.

Salut et prospérité au noble Thésée, notre illustre duc.

THÉSÉE.

Je vous rends graces, bon Égée; quelles nouvelles nous annoncez-vous?

ÉGÉE.

Je viens, le cœur plein d'angoisses, me plaindre de mon enfant, de ma fille Hermia. — Paraissez, Démétrius. — Mon noble prince, ce jeune homme a mon consentement pour l'épouser. — Avancez, Lysandre. Et celui-ci, mon gracieux duc, a ensorcelé le cœur de mon enfant. C'est toi, oui, c'est toi, Lysandre, qui lui as donné des rimes funestes, et qui as échangé avec ma fille des gages d'amour. Tu as, à la clarté de la lune, chanté sous sa fenêtre, avec une voix perfide, des vers d'un amour trompeur; tu as surpris et séduit son imagination avec des bracelets tissus de tes cheveux, avec des bagues, des bagatelles frivoles, des hochets, des colifichets, des bouquets, des friandises : messagers d'un ascendant dangereux sur la tendre jeunesse. Tu as banni la sagesse du cœur de ma fille, et changé l'obéissance qu'elle doit à son père en témérité rebelle. Et, mon noble duc, supposé qu'elle ose refuser ici devant votre altesse, de consentir à épouser Démétrius, je réclame l'ancien privilége d'Athènes. Comme elle est à moi, je puis disposer d'elle; et j'entends qu'elle épouse, ou ce cavalier, ou la mort, en vertu de notre loi (1), qui a prévu expressément ce cas.

THÉSÉE.

Que répondez-vous, Hermia? Jeune beauté, faites vos réflexions. Votre père devrait être un dieu pour vous : c'est lui qui a donné l'être et la forme à tous vos attraits; vous n'êtes devant lui qu'une image de cire, qui a reçu de lui son empreinte; et il est en sa puissance de laisser subsister la figure, ou de l'anéantir. — Démétrius est un aimable et digne cavalier.

HERMIA.

Tel est Lysandre.

THÉSÉE.

Oui, il est par lui-même plein de mérite; mais faute d'avoir de son côté la voix et l'agrément de votre père, c'est l'autre qui doit avoir la préférence à vos yeux.

HERMIA.

Je voudrais que mon père voulût le voir avec les miens.

THÉSÉE.

C'est plutôt à vos yeux de voir avec le jugement de votre père.

HERMIA.

Je supplie votre altesse de me pardonner. Je ne sais pas par quelle force secrète je suis enhardie, ni à quel point ma pudeur peut être compromise, en déclarant ici mes vrais sentimens devant une si auguste assemblée; mais je conjure votre altesse de me faire connaître ce qui peut m'arriver de plus funeste, dans le cas où je refuserais d'épouser Démétrius.

THÉSÉE.

C'est, ou de subir la mort, ou de renoncer pour jamais à la société des hommes. Ainsi, belle Hermia, interrogez votre cœur; sondez votre jeune ame; examinez bien vos penchans, et voyez si, dans le cas où vous refuseriez de céder à la voix de votre père, vous vous sentez capable de soutenir la livrée des vestales, d'être pour jamais enfermée dans l'ombre d'une solitude, pour y vivre en sœur stérile toute votre vie, chantant d'insipides hymnes à l'insensible et froide Diane. Heureuses celles qui peuvent maîtriser assez leur

(1) Allusion à la victoire de Thésée sur les Amazones. Il emmena captive Hippolyte, que d'autres nomment Antiope.

GRAY.

(1) On sait que, par une loi de Solon, les pères exerçaient un pouvoir absolu de vie et de mort sur leurs enfans.

WARBURTON.

sang pour soutenir ce solitaire pèlerinage ; mais plus heureuse est sur la terre la rose cueillie, que celle qui, se flétrissant sur son épine vierge, croît, vit, et meurt isolée dans un triste et froid bonheur.

HERMIA.

Je veux croître, vivre et mourir comme elle, mon prince, plutôt que de céder ma virginité à l'empire d'un homme dont il me répugne de porter le joug, et dont mon cœur ne consent point à reconnaître la souveraineté.

THÉSÉE.

Prenez du temps pour réfléchir ; et à la prochaine nouvelle lune, jour fixé entre ma bien-aimée et moi, pour m'enchaîner à jamais à la société d'une compagne, ce jour-là même, ou préparez-vous à mourir, pour votre désobéissance à la volonté de votre père ; ou bien à épouser Démétrius, comme il le désire ; ou enfin à prononcer, sur l'autel de Diane, le vœu qui vous dévoue à une vie austère et à une solitude éternelle.

DÉMÉTRIUS.

Fléchissez, tendre Hermia. — Et vous, Lysandre, cédez votre titre impuissant à mes droits certains.

LYSANDRE.

Démétrius, vous avez l'amour de son père : épousez-le ; mais laissez-moi l'amour d'Hermia.

ÉGÉE.

Dédaigneux Lysandre ! Il est vrai, il a mon amour ; et mon amour lui fera don de tout ce qui m'appartient : elle est mon bien, et je transmets tous mes droits sur elle à Démétrius.

LYSANDRE.

Mon prince, je suis d'une naissance aussi honorable que la sienne ; ma fortune vaut sa fortune, et mon amour est plus grand que le sien ; mes biens sont partout dans un aussi bel ordre, si même ils n'ont pas en ce point l'avantage, que ceux de Démétrius ; et ce qui est au-dessus de tous ces avantages, je suis aimé de la belle Hermia. Pourquoi donc ne poursuivrais-je pas mes droits ? Démétrius, je le prouverai aux dépens de sa tête, a fait l'amour à la fille de Nédar, à Hélène, et il a séduit son cœur ; et elle, la pauvre infortunée, est éprise d'une passion extrême, et adore jusqu'à l'idolâtrie cet homme inconstant et pervers.

THÉSÉE.

Je dois convenir que ce bruit est venu jusqu'à moi, et que j'étais dans l'intention d'en parler à Démétrius. Surchargé de mes affaires personnelles, cette idée s'est échappée de mon esprit. — Mais venez, Démétrius ; et vous aussi, Égée : vous allez me suivre. J'ai quelques instructions particulières à vous donner. — Quant à vous, belle Hermia, voyez à faire un effort sur vous-même, pour plier vos penchans à la volonté de votre père ; autrement, la loi d'Athènes, que nous ne pouvons adoucir par aucun moyen, vous force de choisir entre la mort et la vie solitaire. — Venez, ma chère Hippolyte. Comment se trouve votre cœur, ma bien-aimée ? — Démétrius, et vous, Égée, suivez-nous. J'ai à vous charger de quelque emploi relatif à notre mariage, et aussi à conférer avec vous sur un sujet qui vous intéresse vous-mêmes personnellement.

EGÉE.

Nous vous suivons avec respect et plaisir.

(Thésée et Hippolyte sortent avec leur suite ; Démétrius et Égée les accompagnent.)

LYSANDRE.

Qu'avez-vous donc, mon amour ? Pourquoi cette pâleur sur vos joues ? Quelle cause en a donc si vite flétri les roses vermeilles ?

HERMIA.

Apparemment le défaut de rosée, qu'il me serait aisé de leur prodiguer de mes yeux gonflés de larmes.

LYSANDRE.

Hélas ! par tout ce que j'ai jamais lu dans l'histoire, ce que j'ai jamais entendu par récits, jamais le cours des amours sincères ne fut sans trouble et sans orages. Mais tantôt les obstacles vinrent de la différence des conditions.

HERMIA.

Oh ! c'est une source de contradictions et de malheurs, quand l'amour enchaîne le prince à l'humble bergère.

LYSANDRE.

Tantôt une disproportion choquante sépare les années.

HERMIA.

Oh ! c'est un fléau que l'automne des ans soit uni à leur printemps.

LYSANDRE.

Tantôt c'est un choix forcé par l'aveugle complot d'amis imprudens.

HERMIA.

Oh ! c'est un enfer de choisir l'objet de son amour par les yeux d'autrui.

LYSANDRE.

Ou, s'il se trouvait de la sympathie dans le choix, la guerre, la mort, ou la maladie, sont venues le traverser et l'anéantir; et le bonheur de l'amour passa comme un son, disparut comme une ombre, ne dura que l'instant d'un songe, s'évanouit comme l'éclair dans une épaisse nuit : dans un clin d'œil il découvre le ciel et la terre; et avant que l'homme ait eu le temps de dire : Voyez! les ténèbres l'ont englouti : tant tout ce qui est heureux et brillant se précipite rapidement dans le sombre néant!

HERMIA.

Si les vrais amans ont toujours été traversés, et que ce soit une loi établie par le destin, apprenez donc à la subir avec patience, puisque c'est un revers ordinaire et aussi inévitable pour les amans, que les pensées, les songes, les soupirs, les désirs et les larmes, sont inséparables d'un cœur atteint du mal d'amour.

LYSANDRE.

Prudent et sage conseil! Écoute-moi donc, Hermia : j'ai une tante, qui est veuve, riche douairière, possédant une immense fortune, et qui n'a point d'enfans. Sa maison est éloignée d'Athènes de sept lieues; elle me regarde et me chérit comme son propre et unique fils. Dans cet asile, Hermia, je veux t'épouser; et la dure loi d'Athènes ne peut nous y poursuivre. Ainsi, si tu m'aimes, dérobe-toi de la maison de ton père demain, dans la nuit; et dans le bois, à une lieue hors de la ville, au même endroit où je te rencontrai une fois avec Hélène, allant rendre votre culte annuel à la première aurore de mai : là, je te promets de t'attendre.

HERMIA.

Mon bon Lysandre, je te jure, par l'arc le plus fort que possède l'Amour, par la plus sûre de ses flèches dorées, par la douce candeur des colombes de Vénus, par les nœuds secrets qui enchaînent les ames, et font prospérer les amours, par les feux dont brûla la reine de Carthage, lorsqu'elle vit le perfide Troyen fuyant à pleines voiles (1), par tous les sermens que les hommes ont violés, sermens plus nombreux que n'ont jamais été les vœux des femmes; je te le jure : au lieu même que tu viens de m'assigner, demain, sans faute, j'irai te rejoindre.

(1) Nous n'avons pas besoin de faire remarquer l'anachronisme.

LYSANDRE.

Tiens ta promesse, ma bien-aimée. — Vois voici Hélène qui vient à nous.

(Entre Hélène.)

HERMIA.

Que le bonheur vous suive, belle Hélène! Où allez-vous ainsi?

HÉLÈNE.

Vous m'appelez belle! Ah! rétractez-vous, et séparez ce mot du nom d'Hélène. Démétrius aime votre beauté, ô heureuse beauté! vos yeux sont l'astre des amans; et la douce mélodie de votre voix flatte plus l'oreille du berger que le chant de l'alouette, lorsque les blés sont verts, et que le bouton de rose commence à sortir des épines. La maladie se gagne et se communique : oh! que n'en est-il ainsi des traits de la beauté! je m'emparerais des vôtres, belle Hermia, avant de vous quitter. Mon oreille saisirait votre voix; mes yeux, vos regards; et ma langue enlèverait le doux accent de la vôtre. Si l'univers était à moi; tout, excepté Démétrius, je vous le donnerais pour le transformer et le parer de vos charmes. Oh! enseignez-moi la magie de vos regards, et par quel art vous gouvernez les mouvemens du cœur de Démétrius.

HERMIA.

Je ne lance jamais sur lui qu'un œil de courroux, et cependant il m'aime toujours.

HÉLÈNE.

Oh! que mon sourire pût faire l'heureuse impression que produit votre œil menaçant!

HERMIA.

Je le maudis, et cependant il ne me rend qu'amour pour mes malédictions.

HÉLÈNE.

Oh! que mes prières pussent éveiller en lui pareille tendresse!

HERMIA.

Plus je le hais, plus il s'obstine à me suivre.

HÉLÈNE.

Plus je l'aime, plus il s'obstine à me haïr.

HERMIA.

Sa folle passion, chère Hélène, n'est point ma faute.

HÉLÈNE.

Non : ce n'est que la faute de votre beauté. Ah! plût au ciel que votre faute fût la mienne!

HERMIA.

Prenez courage, et consolez-vous : il ne verra plus mon visage. Lysandre et moi, nous voulons fuir de cette ville. — Athènes, avant le premier jour où je vis Lysandre, Athènes me semblait un paradis. Oh! quel charme inconcevable émane donc de mon amant, pour avoir ainsi changé mon ciel en enfer?

LYSANDRE.

Hélène, nous allons vous ouvrir nos ames. Demain, dans la nuit, lorsque Phébé contemplera sa face argentée dans le miroir de l'onde, et parera de liquides diamans le gazon touffu, heure propice qui cache la faute des amans, nous avons résolu de nous évader, et de franchir furtivement les portes d'Athènes.

HERMIA.

Et dans le bois, où souvent vous et moi nous avions coutume de reposer sur un lit de jeunes et molles primevères, épanchant dans le sein l'une de l'autre les secrets dont nos cœurs étaient chargés : là nous devons nous rendre, mon Lysandre et moi, et de ce lieu partir, en détournant pour jamais nos yeux d'Athènes, pour aller chercher de nouveaux amis et une société étrangère. Adieu, chère compagne de mon enfance et de mes jeux; fais des vœux pour nous; et que le sort favorable t'accorde enfin ton Démétrius! — Lysandre, tiens ta parole; il faut que nous affamions nos yeux de l'aliment des amans, jusqu'à demain dans la nuit profonde.

(Hermia sort.)

LYSANDRE.

Oui, j'y serai, mon Hermia. — Hélène, adieu. Puisse Démétrius être idolâtre de vous, comme vous l'êtes de lui!

(Lysandre sort.)

HÉLÈNE.

Comme il est des mortels bien plus heureux que les autres! Je passe dans Athènes pour être aussi belle qu'elle. Mais que m'importe? Démétrius n'en pense pas de même : il ne connaîtra jamais ce que tout le monde, excepté lui, connaît. Comme ses yeux sont aveugles, en se passionnant pour les yeux d'Hermia; moi, je le suis, en étant si éprise de son mérite. Les plus vils objets, un néant, l'amour peut les transformer, et leur donner de la grace et du prix. L'Amour ne voit pas avec les yeux du corps, mais avec ceux de l'ame, et voilà pourquoi l'ailé Cupidon est peint aveugle, et pourquoi son esprit n'est doué d'aucun discernement. Des ailes, et point d'yeux, sont l'emblème d'une précipitation aveugle et inconsidérée : et voilà pourquoi on dit que l'Amour est un enfant, parce qu'il est si souvent trompé dans son choix. Comme les folâtres enfans se parjurent dans leurs puérils jeux, l'enfant Amour se parjure en tous lieux avec indifférence. Avant que Démétrius eût vu les yeux d'Hermia, il pleuvait de sa bouche une nuée de sermens qu'il n'était qu'à moi seule; mais sitôt que son cœur a senti l'impression d'Hermia, ses sermens se sont dissous et évanouis, comme une neige aux rayons de la chaleur. Je vais aller lui annoncer la fuite d'Hermia : aussitôt il va demain dans la nuit la poursuivre au bois, et si j'obtiens quelques remercîmens pour cet avis, ce sera à un prix bien cher; mais ce sera une consolation à mon tourment de le voir en ce lieu, et de m'en retourner après.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

UNE CHAUMIÈRE.

Entrent QUINCE le charpentier, SNUG le menuisier, BOTTOM le tisserand, FLUTE le raccommodeur de soufflets, SNOUT le chaudronnier, et STARVELING le tailleur.

QUINCE.

Toute notre troupe est-elle ici?

BOTTOM.

Vous feriez mieux de les appeler tous l'un après l'autre, suivant la liste.

QUINCE.

Voici le rouleau où sont écrits tous les noms de chaque acteur, qui, dans toute Athènes, a été jugé le plus en état de jouer dans notre intermède devant le duc et la duchesse, la nuit de leurs noces.

BOTTOM.

Avant tout, bon Pierre Quince, dites-nous le sujet de la pièce; ensuite, lisez les noms des ac teurs, et ensuite, distribuez les rôles.

QUINCE.

Eh bien! notre pièce, c'est la très lamentable comédie, et la très tragique mort de Pyrame et Thisbé.

BOTTOM.

Une bonne pièce, vraiment, je vous assure,

et bien gaie. — Allons, bon Pierre Quince, appelez vos acteurs suivant la liste. — Messieurs, rangez-vous.

QUINCE.

Que chacun réponde à son nom. — Nick Bottom, le tisserand.

BOTTOM.

Me voilà : nommez le rôle qui m'est destiné, et poursuivez.

QUINCE.

Vous, Nick Bottom, vous êtes inscrit pour le rôle de Pyrame.

BOTTOM.

Qu'est-ce qu'il est, ce Pyrame? un amant, ou un tyran?

QUINCE.

Un amant qui se tue par amour le plus galamment du monde.

BOTTOM.

Ce rôle demandera quelques larmes dans l'exécution. Si c'est moi qui le fais, que l'auditoire tienne bien ses yeux : je ferai rage, je déchirerai les cœurs, et je saurai gémir et me plaindre comme il faut. (Aux autres.) Cependant mon goût principal est pour le rôle de tyran; je pourrais jouer un Hercule quelquefois et un rôle à déchirer un chat, à faire tout fendre :

Les rocs en furie
Et les gonds tremblans
Briseront les verrous
Des portes des prisons;
Et le char de Phébus
Brillera dans les nues,
Et fera et défera
Les destins insensés.

Cela était sublime! — Allons, nommez les autres acteurs. — Voilà le ton et la verve d'Hercule, la verve d'un tyran; le ton d'un amant est plus plaintif et plus langoureux.

QUINCE.

François Flute, le raccommodeur de soufflets.

FLUTE.

Me voici, Pierre Quince.

QUINCE.

Il faut que vous vous chargiez du rôle de Thisbé.

FLUTE.

Qu'est-ce que c'est que Thisbé? Un chevalier errant?

QUINCE.

C'est la beauté que Pyrame doit aimer.

FLUTE.

Non vraiment, ne me faites pas jouer le rôle d'une femme; j'ai de la barbe qui me vient.

QUINCE.

Cela est égal; vous le jouerez sous le masque, et vous pouvez aiguiser en femme votre voix, autant que vous voudrez (1).

BOTTOM.

Si je puis cacher mon visage sous le masque, laissez-moi jouer aussi le rôle de Thisbé : vous verrez comme je saurai horriblement amincir ma voix. — Thisbé, Thisbé ! — Ah Pyrame, mon cher amant; ta chère Thisbé, ta chère bien-aimée.

QUINCE.

Non, non, il faut que vous fassiez Pyrame; et vous, Flute, Thisbé.

BOTTOM.

Allons, continuez.

QUINCE.

Robin Starveling, le tailleur.

STARVELING.

Me voilà, Pierre Quince.

QUINCE.

Robin Starveling, vous jouerez le rôle de la mère de Thisbé. — Thomas Snout, le chaudronnier.

SNOUT.

Me voici, Pierre Quince.

QUINCE.

Et vous, le rôle du père de Pyrame; et moi, celui du père de Thisbé. — Snug, le menuisier, vous, vous ferez le lion. — Et voilà, j'espère, une pièce bien distribuée.

SNUG.

Avez-vous là le rôle du lion écrit? Je vous en prie, s'il l'est, donnez-le-moi; car j'ai la mémoire lente.

QUINCE.

Oh! vous pourrez le faire impromptu; car il ne s'agit que de rugir.

BOTTOM.

Oh! laissez-moi jouer le lion aussi : je rugirai si bien, que ce sera un plaisir délicieux de m'entendre; je rugirai si bien, si bien que je ferai dire au duc : Qu'il rugisse encore, qu'il rugisse encore!

QUINCE.

Si vous alliez faire votre rôle d'une manière trop terrible, vous épouvanteriez la duchesse et les da-

(1) Dans ce temps-là, les rôles de femme étaient toujours joués par des hommes ou des jeunes garçons.

HANMER.

mes, au point de les faire crier de frayeur; et c'en serait assez pour nous faire tous pendre.

TOUS.

Cela ferait pendre tous les enfans de nos mères.

BOTTOM.

Je vous accorde, mes amis, que si vous épouvantiez les dames au point de leur faire perdre l'esprit, elles ne se feraient pas un scrupule de nous pendre. Mais je vous promets de grossir ma voix de façon que je vous rugirai avec le doux murmure d'une colombe amoureuse. Oui, je rugirai de façon que vous croirez entendre un rossignol.

QUINCE.

Vous ne pouvez absolument faire d'autre rôle que Pyrame; car Pyrame est un homme d'une aimable figure, un homme aussi bien fait qu'on en puisse voir dans le plus beau jour d'été, un très aimable et charmant cavalier : ainsi, vous voyez bien qu'il est nécessaire que vous fassiez Pyrame.

BOTTOM.

Allons, je m'en chargerai. Quelle est la barbe qui me siéra le mieux pour le jouer?

QUINCE.

Eh, celle que vous voudrez.

BOTTOM.

Je l'exécuterai, ou avec votre barbe couleur de paille, ou celle de couleur d'orange, ou celle de couleur de pourpre, ou avec votre barbe couleur de tête française (1), de votre jaune parfait (2).

(1) *French-crown-colour beard.* Dans *Mesure pour mesurer*, acte I, scène II, on retrouve l'expression *French-crown*, qui désigne cette gale vénérienne que les médecins appellent *corona Veneris.*

(2) C'était alors la mode de porter des barbes peintes et colorées. STEEVENS.

QUINCE.

Il y a plusieurs de vos têtes françaises qui n'ont pas du tout de cheveux : vous feriez donc votre rôle tête nue. — Mais, allons, messieurs; voilà vos rôles; et je dois vous prier, vous recommander, vous prévenir de les bien apprendre. Demain matin, venez me trouver dans le bois voisin du palais, à un mille de la ville, au clair de lune : là, nous ferons notre répétition; car si nous nous assemblons dans la ville, nous aurons à nos trousses une foule de curieux, et tout notre plan sera connu. En attendant, je vais dresser la liste des préparatifs dont notre pièce a besoin. Je vous prie, n'allez pas manquer au rendez-vous.

BOTTOM.

Nous nous y rendrons; et là nous pourrons faire notre répétition avec plus de liberté et de hardiesse. Donnez-vous des soins, songez à être parfaits. Adieu.

QUINCE.

Au chêne du duc : c'est là notre rendez-vous.

BOTTOM.

C'est assez : nous y serons, soit que les cordes de l'arc tiennent ou se rompent (1).

(Ils sortent.)

(1) Cette phrase, dit le docteur Warburton, vient originairement du camp. Lorsqu'un rendez-vous était donné, les soldats de la milice voulaient souvent s'excuser de ne pas tenir leur parole, sur ce que les cordes de leurs arcs étaient rompues, c'est-à-dire leurs armes hors d'état de servir. De là le proverbe : « Venez, que les cordes de votre arc soient rompues ou non. »

Steevens doute de cette explication, et pense qu'il n'est question que des cordes qui faisaient partie de l'arc avec lequel on touchait divers instrumens de musique.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIERE.

EN BOIS.

UNE FÉE entre par une porte, et PUCK ou ROBIN BON DIABLE par une autre.

PUCK.

Eh bien, esprit, où errez-vous ainsi?

LA FÉE.

Sur les coteaux, dans les vallons,
A travers bruyères et buissons,
Au-dessus des parcs et des enceintes,
Au travers des feux et des eaux,
J'erre au hasard en tous lieux,
D'un mouvement plus doux que la sphère de la lune.
Je sers la reine des fées,
J'arrose ses cercles magiques sur la verdure (1);
Les plus hautes primevères (2) sont ses tendres élèves.
Vous voyez des taches de pourpre sur leurs robes blondes:
Ces taches sont les rubis, les bijoux des fées;
C'est dans ces taches que vivent leurs sucs odorans.
Il faut que j'aille recueillir ici quelques gouttes de rosée,
Et que je suspende une perle sur la tige de chaque primevère.
Adieu, esprit lourd: je te laisse.
Notre reine et tous les sylphes seront ici dans un moment.

PUCK.

Le roi tient ici son bal cette nuit : prends garde que la reine ne vienne s'offrir à sa vue; car Oberon est forcené de vengeance et de rage, de ce qu'elle traîne à sa suite un aimable et jeune enfant dérobé à un roi de l'Inde. Jamais elle n'eut un aussi joli poupon; et le jaloux Oberon voulait l'avoir et le faire page de sa suite, pour parcourir avec lui les forêts; mais elle retient malgré lui l'enfant chéri; elle le couronne de fleurs, et fait de lui tous ses plaisirs. Depuis ce moment, ils ne se rencontrent plus dans les bosquets, sur le gazon, près de la limpide fontaine, et à la clarté des étoiles brillantes, qu'ils ne se querellent avec tant de fureur, que tous les sylphes se glissent dans les épis de blé, et s'y cachent de frayeur.

LA FÉE.

Ou je me trompe bien sur votre forme et tout votre ensemble, ou vous êtes cet esprit malin et fripon qu'on appelle Robin bon Diable: n'êtes-vous pas lui? N'est-ce pas vous qui effrayez les jeunes filles de village, qui écrèmez le lait, qui empêchez le beurre de prendre, et tourmentez la ménagère, fatiguée de le battre en vain, et qui quelquefois travaillez avec le moulin à bras, et qui empêchez le levain de la boisson de fermenter? N'est-ce pas vous qui égarez les voyageurs dans la nuit, et riez de leur peine? Mais ceux qui vous appellent *follet, joli lutin*, vous faites à ceux-là leur ouvrage, et leur portez bonne chance. Dites, n'êtes-vous pas lui?

PUCK.

Vous devinez juste : je suis cet esprit jovial errant dans les nuits; je suis le bouffon d'Oberon, et je le fais rire, lorsque, gras et nourri de fèves succulentes, je trompe un cheval hennissant sur le ton d'une jeune et novice cavale. Quelquefois je me tapis dans la tasse de la commère, sous la forme d'une petite pomme cuite; et lorsqu'elle vient à boire, je me pends à ses lèvres, et répands sa bière sur son giron flétri. La plus passionnée grand'mère, en contant la plus triste histoire, me prend quelquefois, dans son erreur, pour une escabelle à trois pieds: alors, je me sour-

(1) Ce sont les cercles que les fées, à ce qu'on disait, faisaient sur le gazon, dont la brillante verdure provenait du soin qu'elles prenaient de l'arroser.
JOHNSON.

(2) La primevère était la fleur favorite des fées.

trais à son derrière; elle tombe et donne du cul a terre, et elle crie : *tailleur* (1), et la voilà aussitôt prise d'une toux convulsive; et alors toute l'assemblée de tenir ses hanches, et d'éclater de rire, et de s'enfler de joie, et d'éternuer, et de jurer que jamais ils n'ont passé d'heure plus joyeuse. Mais, place, belle fée; voici le roi Oberon.

LA FÉE.

Et voici ma maîtresse ! Oh ! que je voudrais qu'il fût parti.

SCÈNE II.

OBERON, roi des fées, entre avec sa suite par une porte, et TITANIA, avec son cortége, entre par l'autre.

OBERON.

Je te trouverai au clair de lune, superbe Titania !

TITANIA.

Comment, jaloux Oberon? — Fées légères, délogez, et sortez d'ici : j'ai renoncé à sa couche et à sa compagnie.

OBERON.

Arrête, téméraire infidèle. Ne suis-je pas ton seigneur?

TITANIA.

Je suis donc ta dame. Mais je sais le jour que vous vous êtes dérobé du pays des fées, et que, sous la figure du berger Corin, vous êtes resté assis tout le jour, soupirant sur des chalumeaux d'épis, votre amour à l'amoureuse Philis. Pourquoi êtes-vous ici, revenu des monts les plus reculés de l'Inde? Ce n'est, je le jure, que parce que la fanfaronne Amazone, votre maîtresse en brodequins, cette amante guerrière, doit être mariée à Thésée; et vous venez pour donner le bonheur et la joie à leur couche nuptiale.

OBERON.

Au nom de la honte, comment peux-tu, Titania, m'invectiver sur mon amitié pour Hippolyte, sachant que je suis instruit de ton amour pour Thésée? Ne l'as-tu pas conduit dans la nuit à la lueur des étoiles, des bras de Périgyne, qu'il avait enlevée? Et ne lui as-tu pas fait violer sa foi donnée à la belle Églé, à Ariane, à Antiope (1)?

TITANIA.

Ce sont là des chimères forgées par la jalousie : jamais, depuis le solstice de l'été, nous ne nous sommes rencontrés sur les collines, dans les vallées, dans les forêts, ni les prairies, auprès des claires fontaines, ou des ruisseaux bordés de joncs, ou sur le rivage de la mer, pour danser nos rondes au sifflement des vents, que tu n'aies troublé nos jeux de tes clameurs importunes. Aussi, les vents, lassés de nous faire entendre en vain leur murmure, comme pour se venger, ont pompé de la mer des vapeurs contagieuses, qui, venant à tomber sur les campagnes, ont tellement enflé d'orgueil de misérables rivières, qu'elles ont surmonté leurs bords. Le bœuf se prêtait en vain au joug pénible, le laboureur a perdu ses sueurs et ses travaux; et le blé vert était gâté dans sa verdure, avant que le duvet eût orné son jeune épi. Les parcs sont restés vides et déserts au milieu de la plaine submergée, et les corbeaux s'engraissent de la mortalité des troupeaux; les carrés des jeux rustiques (2) sont comblés de fange, et les jolis labyrinthes serpentant sur la folâtre verdure ne peuvent plus se distinguer; le fil en est perdu. Les hommes mortels sont sevrés de leurs fêtes d'hiver. Plus de chants, plus d'hymnes, plus de noëls sacrés n'égaient les longues nuits. — Aussi la lune, cette souveraine des flots, pâle de courroux, inonde l'air d'humides vapeurs, qui font pleuvoir les maladies et les catarrhes; et au milieu de cette intempérie des élémens, nous voyons les saisons changer; les frimas, à la blanche chevelure, tomber sur le tendre sein de la rose vermeille : le vieux hiver étale sur son menton et sur le sommet de sa tête glacée un chapelet odorant des tendres boutons moissonnés, et insulte à l'été. Le printemps, l'été, le fertile automne,

(1) La coutume de crier *tailleur !* à la vue d'un homme qui fait une chute sur le dos, vient de ce qu'un homme qui glisse en arrière de sa chaise tombe comme un tailleur accroupi, les jambes croisées sur son établi. JOHNSON.

(1) Périgyne, dont Thésée eut Menalippus; elle était fille de Sinis, brigand qui exerçait ses cruautés dans l'Isthme, et fut enlevée par Thésée.

Églé, Ariane et Antiope furent pareillement maîtresses du même héros.

(2) *The nine men's morris*. Ce jeu, assez semblable à notre jeu de *mérelles*, est encore en usage en Angleterre parmi les bergers et les gardeurs de vaches des comtés du centre.

le menaçant hiver, changent réciproquement leur livrée ordinaire ; et le monde étonné ne peut plus distinguer à leurs productions quelle saison règne sur l'atmosphère. Toute cette chaîne de maux provient de nos débats et de nos dissensions; c'est nous qui en sommes les auteurs et la source.

OBERON.

Eh bien, réformez ces désordres : cela dépend de vous. Pourquoi Titania contrarierait-elle son cher Oberon? Je ne lui demande rien de plus qu'un jeune et petit enfant, pour en faire mon page d'honneur.

TITANIA.

Ne vous tourmentez point en vain. Tout l'empire des fées n'achèterait pas de moi cet enfant : sa mère était attachée à ma cour, et mille fois, la nuit, dans l'air parfumé de l'Inde, elle s'est réjouie et promenée à mes côtés. Mille fois assise auprès de moi sur les sables jaunâtres de Neptune, elle observait les commerçans embarqués sur les flots. Après que nous avions ri de voir les voiles se jouer sous l'impression du folâtre zéphyr, et leur vent s'enfler par sa puissance, elle se mettait à vouloir les imiter, en nageant légèrement sur la terre, poussant en avant son ventre rebondi, qui portait mon jeune écuyer; elle imitait un vaisseau voguant sur la plaine, pour m'aller chercher les bagatelles que j'aime, et revenir à moi, comme d'un long voyage, chargée d'une riche cargaison. Mais l'infortunée était mortelle ; elle est morte en donnant la vie à ce jeune enfant, et c'est pour l'amour d'elle que j'élève son enfant : c'est pour l'amour de sa mère que je ne veux pas me séparer de lui.

OBERON.

Combien de temps vous proposez-vous de rester dans le bois?

TITANIA.

Peut-être jusqu'après le jour des noces de Thésée. Si vous voulez être calme et danser nos rondes, et assister à nos ébats, au clair de la lune, venez, venez avec nous ; sinon, évitez-moi, et je vous promets de ne pas vous troubler dans les lieux hantés par vous.

OBERON.

Donnez-moi cet enfant, et je suis prêt à vous suivre.

TITANIA.

Je ne le donnerais pas pour tout votre royaume de féerie. — Fées, allons, partons. Nous passerons toute la nuit à quereller, si je reste plus longtemps.

(Titania sort avec sa suite.)

OBERON.

Eh bien! va, poursuis; mais tu ne sortiras pas de ce bosquet, que je ne t'aie bien vexée, pour me venger de cet outrage.—Puck, mon mignon, approche ici. — Tu te souviens d'un jour où j'étais assis sur un promontoire, et que j'entendis une sirène, portée sur le dos d'un dauphin, chantant sur un ton si doux et si harmonieux, que l'intraitable mer s'adoucissait aux accens de sa voix, et maintes étoiles transportées s'élancèrent de leur sphère, pour entendre la musique de cette nymphe de la mer ?

PUCK.

Je m'en souviens.

OBERON.

Eh bien! dans le même temps, je vis, mais tu ne pus le voir, toi, Cupidon tout armé dès le berceau, voler entre la froide lune et l'atmosphère de la terre; il visa le cœur d'une charmante vestale, assise sur un trône d'occident; et d'un bras vigoureux, il décocha de son arc un trait d'amour des plus acérés, comme s'il eût voulu percer d'un seul coup mille cœurs. Mais je vis la flèche enflammée du jeune Cupidon s'éteindre dans les humides rayons de la chaste lune, et sa prêtresse couronnée continua sa route, libre de toute atteinte d'amour, et tranquille dans ses méditations virginales (1). Je remarquai où vint tomber le trait; il tomba sur une petite fleur d'occident. — Auparavant elle était blanche comme le lait ; depuis, elle est pourpre par la blessure de l'amour; et les jeunes filles l'appellent pensée : va me chercher cette fleur. Je te l'ai montrée une fois. Le suc de cette fleur, posé sur ses paupières endormies, vous rend une femme, ou un homme, follement amoureux de la première créature vivante qui s'offre à leurs regards. Apporte-moi cette fleur, et sois revenu ici avant le temps que le léviathan met à nager une lieue.

PUCK.

J'environnerai d'une ceinture le globe de la terre en quarante minutes.

(Il sort.)

(1) Ce passage est un compliment à Élisabeth qui fit vœu de vivre et de mourir dans le célibat. Dans son roman de Kenilworth, Sir Walter Scott fait répéter ces vers à la reine, par W. Raleigh.

OBERON.

Lorsqu'une fois j'aurai le suc de cette plante, j'épierai l'instant où Titania sera endormie, et j'en laisserai tomber une goutte sur ses yeux. Le premier objet qu'ils verront à son réveil, fût-ce un lion, un ours, un loup, un taureau, un satyre ou le singe actif et curieux, elle le poursuivra avec un cœur plein d'amour; et avant que j'ôte ce charme de sa paupière, ce que je peux faire avec un autre simple, je l'obligerai à me céder son page. Mais qui vient en ces lieux? Je suis invisible et je veux entendre leur entretien.

(Entrent Démétrius et Hélène qui le suit.)

DÉMÉTRIUS.

Je ne t'aime point : ainsi cesse de me poursuivre. Où est Lysandre et la belle Hermia? Je tuerai l'un; l'autre me tue. Tu m'as dit qu'ils s'étaient sauvés dans le bois; m'y voilà dans le bois, et je suis furieux de n'y pouvoir trouver mon Hermia. Laisse-moi; éloigne-toi, et ne me suis plus.

HÉLÈNE.

Vous m'attirez malgré moi sur vos pas, cœur plus dur que le diamant; mais ce n'est pas un vil fer que vous attirez : mon cœur est pur et sans alliage, comme l'acier. Perdez cette force secrète qui m'attire vers vous, et je n'aurai plus le pouvoir de vous suivre.

DÉMÉTRIUS.

Est-ce que je vous sollicite? Est-ce que je vous attire par de douces paroles, et ne vous déclaré-je pas plutôt sans cesse la vérité nue, que je ne vous aime point, que je ne peux vous aimer?

HÉLÈNE.

Et je ne vous en aime que davantage. Je ressemble à votre chien fidèle : plus vous me maltraitez, Démétrius, et plus je veux vous caresser. Traitez-moi seulement comme lui : rebutez-moi, frappez-moi, méprisez-moi, cherchez à m'égarer, à me perdre; mais du moins accordez-moi la liberté de suivre vos pas, quelque indigne que je sois de vos regards. Quelle place plus humble dans votre amour puis-je implorer? Et ce serait encore pour moi une faveur d'un prix inestimable que le privilége d'être traitée comme vous traitez votre chien.

DÉMÉTRIUS.

Ne provoque pas trop la haine de mon ame : je suis malade quand je te vois.

HÉLÈNE.

Et moi, je le suis quand je ne vous vois pas.

DÉMÉTRIUS.

Vous compromettez trop votre sexe et sa pudeur, en quittant ainsi la ville et vous livrant seule à la merci d'un homme qui ne vous aime point; en vous confiant imprudemment aux ombres dangereuses de la nuit, aux conseils funestes de la solitude, avec le riche trésor de votre virginité.

HÉLÈNE.

Votre mérite est mon excuse : la nuit cesse pour moi quand je vois vos traits : je ne crois plus être alors dans les ténèbres; ce bois n'est point une solitude pour moi; avec vous j'y trouve tout l'univers : comment donc pouvez-vous dire que je sois seule, lorsque je me crois environnée de tout ce qu'il y a d'êtres dans le monde.

DÉMÉTRIUS.

Je vais m'enfuir loin de toi, et me cacher dans l'épaisseur des fougères, te laissant à la merci des bêtes féroces.

HÉLÈNE.

La plus féroce n'a pas un cœur aussi cruel que le vôtre. Fuyez où vous voudrez; vous ne ferez que changer l'ancienne histoire : c'est Apollon qui fuit, et c'est Daphné qui poursuit Apollon; c'est la colombe qui poursuit le milan; la douce biche qui hâte sa course pour atteindre le tigre : vaine poursuite, quand c'est la timide faiblesse qui poursuit, et le courage qui fuit!

DÉMÉTRIUS.

Je ne m'arrêterai plus à écouter tes inutiles discours. Laisse-moi m'en aller; ou, si tu me suis, crains de moi quelque outrage dans l'épaisseur du bois.

HÉLÈNE.

Hélas! dans le temple, dans la ville, dans les champs, partout vous m'outragez, partout vous me tourmentez : c'est une honte à vous, Démétrius. Vos affronts jettent un opprobre sur mon sexe : nous ne pouvons, comme les hommes, combattre pour venger l'amour. Nous devrions être courtisées, et nous n'avons pas été faites pour faire la cour. Je veux vous suivre et faire de mon enfer un ciel, en mourant sur la main que j'aime si tendrement.

(Ils sortent.)

OBERON.

Nymphe, console-toi. Avant que je quitte ces bosquets, ce sera toi qui le fuiras, et ce sera lui qui recherchera ton amour. (Rentre Puck.) As-tu la fleur ? Sois le bien revenu, mon joli messager.

PUCK.

Oui, la voilà.

OBERON.

Je te prie, donne-la-moi. Je connais un terrain où croît le thym sauvage, où la violette se balance auprès de la primevère, et qu'ombragent le suave chèvrefeuille, de douces roses parfumées et le bel églantier. Là dort Titania à certaines heures de la nuit ; là, lorsque les danses et le plaisir l'ont lassée, elle s'assoupit sur les fleurs ; là le serpent se dépouille de sa peau tigrée, ceinture assez vaste pour environner une fée. Je veux frotter légèrement de ce suc les yeux de Titania, et lui remplir le cerveau d'odieuses et bizarres fantaisies. Prends-en aussi un peu avec toi, et cherche dans ce bocage. Une jeune et belle Athénienne est éprise d'un jeune homme qui la dédaigne ; mets-en sur les yeux de cet amant superbe; mais aie soin de le faire au moment où tu pourras t'assurer que le premier objet qu'il verra pourra être une femme. Tu reconnaîtras l'homme aux habits athéniens dont il est revêtu. Exécute ton opération avec quelques précautions, afin qu'il puisse devenir plus idolâtre d'elle qu'elle ne l'est de lui ; et songe à venir me rejoindre avant le premier chant du coq.

PUCK.

N'ayez aucune inquiétude, mon souverain ; votre humble serviteur exécutera vos ordres.

SCÈNE III.

UNE AUTRE PARTIE DU BOIS.

Entre LA REINE DES FÉES avec sa suite.

TITANIA.

Allons, un rondeau, et un air de fées; et ensuite, avant la troisième partie d'une minute, chacune à vos fonctions : les unes à tuer le ver caché dans le sein odorant des boutons de rose; les autres à faire la guerre aux chauves-souris, pour avoir leurs ailes de peau, afin d'en habiller mes petits sylphes; d'autres, à écarter la chouette, qui, dans la nuit, nous insulte de son cri sinistre, étonnée de voir nos légers esprits. — Chantez maintenant pour m'endormir ; et après, laissez-moi reposer, et allez à vos offices.

PREMIÈRE FÉE.

Vous, serpens tachetés au double dard
Épineux porcs-épics, ne vous montrez pas.
Lézards, aveugles reptiles, gardez-vous d'être malfaisans,
N'approchez pas de notre reine des fées.

CHOEUR.

Philomèle, avec mélodie,
Chante dans ton doux lullaby :
Lulla, lulla, lullaby, lulla, lulla, lullaby.
Que nul trouble, nul charme, nul maléfice
N'interrompe le repos de notre reine.
Ainsi, bonsoir avec lullaby.

SECONDE FÉE.

Araignées filandières, n'approchez pas :
Loin d'ici, insectes aux longues jambes, loin d'ici.
Éloignez-vous, noirs escarbots.
Ver, ou limaçon, n'offensez pas.
(Le chœur répète son couplet.)

PREMIÈRE FÉE.

Allons, partons : tout est bien.
Qu'une de nous veille, sentinelle suspendue dans l'air.
(Les fées sortent. Titania s'endort.)

(Entre Oberon.)

OBERON.

Que l'objet que tu verras, en t'éveillant,
(Il serre la fleur contre les paupières de Titania.)
Soit pour toi l'objet de ton amour :
Brûle et languis pour lui :
N'importe qu'il soit ours, ou tigre,
Léopard, ou sanglier à la crinière hérissée.
Tes yeux, à ton réveil,
Le prendront pour ton amant chéri.
Réveille-toi à l'approche du plus vil objet.
(Oberon sort.)

(Entrent Lysandre et Hermia.)

LYSANDRE.

Ma belle amie, vous êtes fatiguée d'errer dans ce bois; et pour vous avouer la vérité, j'ai oublié le chemin : nous nous reposerons, Hermia, si vous le voulez, et nous attendrons ici la lumière consolante du jour.

HERMIA.

Je le veux bien, Lysandre. Allez, cherchez un lit pour vous; moi, je vais reposer ma tête sur ce gazon.

LYSANDRE.

La même touffe de verdure nous servira d'oreiller à tous les deux : un seul cœur, un même lit, deux ames et une seule foi.

HERMIA.

Non, cher Lysandre : pour l'amour de moi,

mon cher, placez-vous plus loin encore; ne vous mettez pas si près de moi.

LYSANDRE.

O ma douce amie! prenez mes paroles dans le sens que leur donne mon innocence. Dans l'entretien des amans, que l'amour, et non le soupçon, en soit l'interprète; j'entends que mon cœur est uni au vôtre, en sorte que nous pouvons des deux cœurs n'en faire qu'un; que nos deux ames se sont échangées par un serment, en sorte que ce n'est qu'une foi dans deux ames. Ne me refusez donc pas une place à vos côtés, pour me reposer; car, couché auprès de vous, Hermia, je ne songe point à la trahison (1).

HERMIA.

Lysandre fait joliment les énigmes. — Malheur à mes mœurs et à ma fierté, si Hermia a voulu taxer Lysandre de trahison! Mais, mon aimable ami, au nom de la tendresse et de la complaisance, éloigne-toi un peu : cette séparation, prescrite par la décence humaine, convient à un amant vertueux et à une jeune vierge : oui, tiens-toi à cette distance; et bonsoir, mon bien-aimé; que jamais ton amour ne finisse qu'avec ta précieuse vie!

LYSANDRE.

Ma réponse à cette tendre prière est : *Amen*, amen; et que ma vie finisse quand finira ma fidélité! Voici mon lit : que le sommeil verse sur toi toutes ses douceurs!

HERMIA.

Qu'il en partage la moitié à l'ami qui m'adresse ce souhait.

(Ils s'endorment.)

(Entre Puck.)

PUCK.

J'ai couru tout le bois;
Et d'Athénien, je n'en ai trouvé aucun
Sur les yeux de qui je puisse essayer
La force de cette fleur pour inspirer l'amour.
Nuit et silence! Qui est ici?
C'est l'homme que m'a désigné mon maître,
Et qui dédaigne une jeune Athénienne;
Et la voici elle-même profondément endormie
Sur la terre humide et fangeuse.
Oh! la jolie enfant : elle n'a pas osé se coucher
Près de ce cruel, de cet ennemi de la tendresse.
Jeune sauvage, je répands sur tes yeux
Tout le pouvoir que ce charme possède :
Qu'à ton réveil, l'amour défende au sommeil
De jamais fermer ta paupière.
Réveille-toi dès que je serai parti :
Il faut que j'aille retrouver Oberon.

(Il sort.)

(Entrent Démétrius et Hélène courant.)

HÉLÈNE.

Arrête, cher Démétrius, dusses-tu me donner la mort!

DÉMÉTRIUS.

Je te le défends; ne m'approche pas, ne me poursuis pas ainsi.

HÉLÈNE.

Oh! aurais-tu le cœur de m'abandonner ici seule dans les ténèbres? Ah! ne m'abandonne pas.

DÉMÉTRIUS.

Arrête, sous peine de ta vie : je veux m'en aller seul.

(Démétrius sort.)

HÉLÈNE.

Oh! je suis hors d'haleine, à force de le poursuivre en vain. Plus je le prie, et moins j'obtiens. Hermia est heureuse, en quelque lieu qu'elle se trouve; car elle a des yeux célestes, et qui attirent vers elle. Oh! comment ses yeux sont-ils devenus si brillans? Ce n'est pas à force de larmes : si cela était, mes yeux en ont été bien plus souvent arrosés que les siens. Non, non; je suis d'une laideur effrayante; car les bêtes de ces bois, qui me rencontrent, me fuient de peur. Il n'est donc pas étonnant que Démétrius, qui est un monstre sauvage, fuie aussi ma présence. Quel miroir indigne et imposteur est le mien, de m'avoir montrée à mes yeux d'une beauté comparable aux deux globes brillans des yeux d'Hermia! Mais qui est ici? Lysandre, étendu sur la terre! Est-il mort, ou endormi? Je ne vois point de sang, nulle blessure. — Lysandre, si vous êtes vivant, bon seigneur, éveillez-vous.

LYSANDRE, s'éveillant.

Et je traverserais les flammes pour l'amour de toi, ma bien-aimée. Transparente Hélène, la nature montre son art et sa puissance, en me faisant voir ton cœur à travers ton sein. Où est Démétrius? Oh! que ce nom odieux est bien celui d'un homme fait pour être immolé par mon épée!

HÉLÈNE.

Ne parlez pas ainsi, Lysandre; ne vous arrêtez pas à cette idée : qu'importe qu'il aime votre Hermia? Seigneur, que vous importe? Hermia n'aime que vous; ainsi, soyez content.

LYSANDRE.

Content avec Hermia? Non : je me repens des instans ennuyeux que j'ai perdus avec elle. Ce n'est point Hermia, c'est Hélène que j'aime. Qui

(1) *Lye further off yet, do not lye so near.*
Il y a ici une équivoque sur le mot *lye*, qui signifie *être couché* et *mentir*.

ne voudra pas changer un noir corbeau contre une blanche colombe? La volonté de l'homme est gouvernée par la raison; et la raison me dit que vous êtes la plus digne d'être aimée. Les plantes qui croissent encore ne sont pas mûres avant leur saison; et moi, avant ce jour, ma raison, dans sa jeunesse, n'était pas encore mûrie; mais à présent que je touche au temps de la perfection de mes organes et de mes sens, la raison devient le guide et la souveraine de ma volonté. Elle me conduit devant vos beaux yeux, où je lis les sentimens les plus tendres, écrits dans le plus riche livre d'amour.

HÉLÈNE.

Pourquoi suis-je née pour être en butte à cette amère ironie? Quand ai-je mérité d'essuyer de votre part ces mépris? N'est-ce donc pas assez, jeune homme, que je n'aie jamais pu, que je ne puisse mériter un doux regard des yeux de Démétrius, sans qu'il faille encore que vous insultiez à ma disgrace? De bonne foi, vous me faites une injure; oui, oui, vous me faites un outrage en me faisant la cour d'une manière ironique et méprisante. Allez, prospérez; mais je suis forcée d'avouer que je vous avais cru plus d'honneur et de sentimens. Oh! se peut-il qu'une femme rebutée d'un homme soit encore aussi cruellement insultée par un autre!

(Elle sort.)

LYSANDRE.

Elle ne voit point Hermia. — Hermia, continue de dormir ici, et puisses-tu ne jamais t'approcher de Lysandre! Car, comme l'excès des mets les plus délicieux porte à l'estomac le dégoût le plus invincible; comme les hérésies, que l'homme abjure, sont les plus détestées de ceux qu'elles ont long-temps trompés; de même, toi, objet de ma satiété et de ma pernicieuse erreur, sois haïe de tous, et surtout de moi! Et vous, puissances de mon ame, consacrez tout ce que vous avez d'amour et d'énergie pour honorer Hélène et me rendre son chevalier.

(Il sort.)

HERMIA, se réveillant en sursaut.

A mon secours, Lysandre! à mon secours! Oh! fais ton possible pour arracher ce serpent qui rampe sur mon sein : hélas! à moi; aie pitié de moi! — Quel était ce songe? Lysandre, vois comme je tremble de frayeur! Il m'a semblé qu'un serpent me dévorait le cœur, et que toi, tu étais assis, souriant à mon cruel tourment. — Lysandre! quoi! est-il parti? Lysandre! seigneur! Quoi! il ne m'entend pas! Il m'aurait laissée! Quoi! pas un son, pas une parole! Hélas! où êtes-vous? Répondez-moi, si vous pouvez m'entendre; parlez-moi, au nom de tous les amours. Je suis prête à m'évanouir de terreur. — Personne! — Ah! je vois enfin que tu n'es plus près de moi; il faut que je trouve à l'instant, ou la mort, ou toi.

(Elle sort.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BOIS.

Entrent QUINCE, SNUG, BOTTOM, FLUTE, SNOUT, STARVELING.

La reine des fées est endormie.

BOTTOM.

Sommes-nous tous rassemblés?

QUINCE.

Oui, oui; et voici une place admirable pour faire notre répétition. Ce gazon vert sera notre théâtre; ce buisson d'épines nos coulisses; et nous allons jouer la pièce, tout comme nous la jouerons devant le duc.

BOTTOM.

Pierre Quince!

QUINCE.

Que dis-tu, terrible Bottom?

BOTTOM.

Il y a dans cette comédie de Pyrame et Thisbé des choses qui ne plairont jamais. D'abord, Pyrame doit tirer son épée et se tuer. Les dames ne supporteront jamais cela. Qu'avez-vous à répondre?

SNOUT.

Par Notre-Dame, cela leur fera une peur affreuse.

STARVELING.

Je suis d'avis que nous laissions là la tuerie pour quand tout sera fini.

BOTTOM.

Pas du tout. J'ai un expédient pour tout concilier. Écrivez-moi un prologue, et que ce prologue ait l'air de dire que nous ne nous ferons aucun mal avec nos épées, et que Pyrame n'est pas tué tout de bon; et pour plus grande assurance, dites-leur que moi, qui fais Pyrame, je ne suis pas Pyrame, mais Bottom le tisserand : cela les rassurera tout à fait contre la peur.

QUINCE.

Allons, nous ferons ce prologue, et il sera écrit en vers de huit et de six syllabes (1).

BOTTOM.

Non, ajoutez-en encore deux : qu'on le fasse en vers de huit.

SNOUT.

Et les dames ne seront-elles pas effrayées du lion?

STARVELING.

Je le crains bien, je vous l'assure.

BOTTOM.

Maîtres, vous devez faire une réflexion. Amener sur la scène, Dieu nous protége! un lion parmi des dames, c'est une des plus terribles choses; car il n'y a pas de plus redoutable oiseau de proie que votre lion, au moins; et il faut que nous y fassions bien attention.

SNOUT.

Eh bien! nous ferons un second prologue, pour dire que le lion n'est pas un vrai lion.

BOTTOM.

Oh! oui : il faut que vous nommiez son nom, et que l'on voie la moitié de son visage au travers du cou et de la crinière du lion; et il faut qu'il

(1) On sait qu'un sonnet ne peut avoir que quatorze vers.

parle lui-même dans le lion, et qu'il dise ceci, ou autre adoucissement semblable : — « Mesdames, ou belles dames, je vous souhaiterais, ou je vous demanderais, ou mieux encore, je vous prierais de ne pas avoir peur, de ne pas trembler; je réponds de votre vie sur la mienne. Si vous croyez que je viens ici comme un lion, ce serait exposer ma vie. Non, je ne suis rien de pareil; je suis un homme tout comme les autres hommes. » — Et alors pour le prouver qu'il dise son nom, et qu'il leur déclare tout net qu'il est Snug le menuisier.

QUINCE.

Allons, cela sera ainsi. Mais il y a encore deux points bien difficiles : c'est, d'abord, d'introduire le clair de lune dans une chambre; car vous savez que Pyrame et Thisbé se rencontrent au clair de la lune.

SNUG.

La lune luira-t-elle la nuit que nous jouerons notre pièce?

BOTTOM.

Un almanach, un almanach! voyez dans l'almanach : trouvez le clair de lune, trouvez le clair de lune.

QUINCE.

Oui : il y aura de la lune cette nuit-là.

BOTTOM.

Alors, vous pouvez laisser une fenêtre de la grande chambre où nous jouerons, ouverte; et le clair de lune pourra y entrer par la fenêtre.

QUINCE.

Oui : ou un homme peut venir avec un fagot d'épines et une lanterne, et dire qu'il vient pour représenter et figurer, ou défigurer le personnage du clair de lune. — Mais il y a encore une autre difficulté. Il nous faut une muraille dans la grande chambre; car Pyrame et Thisbé, dit l'histoire, se parlaient au travers de la fente d'un mur.

SNUG.

Vous ne pourrez jamais amener une muraille sur la scène. Qu'en dites-vous, Bottom?

BOTTOM.

Le premier venu peut représenter une muraille : il n'y a qu'à avoir quelque enduit de plâtre ou d'argile, ou de crépi sur lui, pour figurer la muraille; ou bien encore, qu'il tienne ses doigts ainsi ouverts; et à travers ses fentes, Pyrame et Thisbé pourront se murmurer leurs amours.

QUINCE.

Si cela peut s'arranger, tout est en règle. — Allons, asseyez-vous tous, enfans de vos mères, et récitez vos rôles. Vous, Pyrame, commencez; et quand vous aurez débité vos discours, vous entrerez dans ce buisson, et ainsi des autres, chacun à son tour, à la fin de son couplet.

(Entre Puck par derrière.)

PUCK.

Quelle est donc cette canaille incivile et patibulaire, qui vient ici faire son vacarme si près du lit où repose la reine des fées? Quoi! une pièce en jeu? Je veux être de l'auditoire, et peut-être aussi y serai-je acteur, si j'en trouve l'occasion.

QUINCE.

Parlez, Pyrame. — Thisbé, avancez.

PYRAME.

« Thisbé, la fleur des douces odieuses exhale un parfum suave...

QUINCE.

Odeurs, odeurs.

PYRAME.

« — Des douces odeurs exhale un parfum suave : tel est celui de votre haleine, ma tendre et très chère Thisbé. — Mais, écoutez : une voix! — Restez ici un moment, et dans l'instant, je vais venir vous retrouver. »

(Il sort.)

PUCK, à part.

Voilà le plus étrange Pyrame qui ait jamais joué ici.

(Il sort.)

THISBÉ.

Est-ce à mon tour de parler?

QUINCE.

Oui, vraiment, c'est à vous; car vous devez concevoir qu'il ne vous quitte que pour voir d'où vient un bruit qu'il a entendu, et qu'il va revenir sur-le-champ.

THISBÉ.

« Très radieux Pyrame, dont le teint a la blancheur des plus beaux lis, et dont les couleurs brillent comme la rose vermeille sur les ronces, vif et brillant jouvenceau, mon aimable et cher bien-aimé, aussi franc et d'aussi bonne race que le meilleur et le plus infatigable coursier; j'irai te trouver, Pyrame, à la tombe de *Ninny* (1). »

(1) Jeu de mots. *Ninny* signifie un lourdaud.
WIELAND.

QUINCE.

A la tombe de Ninus.—Mais vous ne devez pas dire cela encore : c'est une réponse que vous avez à faire à Pyrame. Vous débitez tout votre rôle à la fois, les réclames et tout. — Pyrame, entrez : votre tour est venu. *Infatigable coursier,* sont les derniers mots du couplet.

(Rentrent Puck, et Bottom affublé d'une tête d'âne.)

THISBÉ.

« — D'aussi bonne race que le meilleur et le plus infatigable coursier. »

PYRAME.

« Si j'étais beau, Thisbé, je ne serais jamais qu'à toi. »

QUINCE.

O monstrueuse vue! ô prodige étrange! nous sommes lutinés ici. — Je vous en prie, maîtres! fuyons, maîtres! au secours!

(Les clowns sortent.)

PUCK.

Je vais vous suivre; je vais vous faire tourner en cercle à travers les marécages, les buissons, les ronces et les épines. Tantôt je serai cheval, et tantôt chien, pourceau, ours sans tête, et tantôt une flamme errante; hennissant, aboyant, grondant, rugissant, brûlant; cheval, chien, pourceau, ours, et feu tour à tour.

(Il sort.)

BOTTOM.

Pourquoi donc s'enfuient-ils si fort? C'est un tour qu'ils me jouent pour me faire peur.

(Rentre Snout.)

SNOUT.

O Bottom, comme te voilà métamorphosé! Que vois-je donc là sur tes épaules? Une tête d'âne?

BOTTOM.

Ce que tu vois. Hé! tu vois une tête d'âne qui est la tienne : n'est-il pas vrai?

(Quince rentre.)

QUINCE.

Dieu te bénisse, Bottom! Dieu te bénisse! Te voilà métamorphosé.

(Il sort.)

BOTTOM.

Je vois leur malice : ils veulent faire un âne de moi, pour m'effrayer s'ils le peuvent. Mais moi, je ne veux pas bouger de cette place, quoi qu'ils puissent faire. Je vais me promener ici en long et en large, et je vais chanter, afin qu'ils comprennent que je n'ai pas la moindre peur.

(Il chante.)

Le merle si noir de plumage,
Au bec jaune comme l'orange,
La grive avec son chant si gai,
Le roitelet avec sa petite plume.

TITANIA, s'éveillant.

Quel ange me réveille sur mon lit de fleurs?

BOTTOM, chantant.

Le pinson, le moineau et l'alouette,
Le gris coucou avec son plain-chant monotone,
Dont maint homme remarque la note,
Sans oser lui répondre, non.

Car, en effet, qui voudrait compromettre son esprit avec un si fol oiseau? Qui voudrait donner un démenti à un oiseau, quand il crierait, *coucou,* à perte d'haleine?

TITANIA.

Ah! je te prie, aimable mortel, chante encore. Mon oreille est amoureuse de tes chants; mes yeux sont épris de tes belles formes; et la force de ton brillant mérite me contraint, malgré moi, de déclarer à la première vue, de jurer que je t'aime.

BOTTOM.

Il me semble, madame, que vous avez bien peu de raison de m'aimer; et cependant, à dire la vérité, la raison et l'amour ne vont guère aujourd'hui de compagnie : c'est grand dommage que quelques honnêtes voisins ne veuillent pas s'employer pour les réconcilier : je pourrais tromper comme un autre, dans l'occasion.

TITANIA.

Tu es aussi sensé que tu es beau.

BOTTOM.

Oh! ni l'un ni l'autre. Mais si j'avais seulement assez d'esprit pour sortir de ce bois, j'en aurais assez pour l'usage que j'en veux faire.

TITANIA.

Ah! ne désire pas sortir de ce bois. Tu resteras ici, que tu le veuilles ou non. Je suis un esprit au-dessus de la troupe vulgaire des esprits. L'été règne toujours sur mon empire; et moi, je t'adore : viens donc avec moi : je te donnerai des fées pour te servir de pages : elles iront te chercher mille joyaux précieux dans l'abîme des eaux; elles chanteront, tandis que tu dormiras sur un

doux lit de fleurs; et je saurai si bien épurer les élémens grossiers de ta constitution mortelle, que tu auras le vol et la légèreté d'un esprit aérien. —Fleur-de-pois, Toile-d'araignée, Mite, Graine-de-moutarde!

(Entrent quatre fées.)

PREMIÈRE FÉE.

Me voilà à vos ordres.

SECONDE FÉE.

Et moi aussi.

TROISIÈME FÉE.

Et moi aussi.

QUATRIÈME FÉE.

Et moi aussi. Où faut-il aller?

TITANIA.

Soyez prévenantes et polies pour cet aimable mortel. Dansez dans ses promenades, gambadez à ses yeux; nourrissez-le de moelleux abricots et des tendres fruits des ronces, de grappes vermeilles, de figues vertes, et de douces mûres; dérobez aux grosses abeilles leurs charges de miel, et dévalisez la cire de leurs cuisses pour en faire des flambeaux de nuit, que vous allumerez à l'œil radieux du ver luisant (1) pour éclairer le coucher et le lever de mon bien-aimé; arrachez les ailes légères des insectes colorés, pour écarter les rayons de la lune de ses yeux endormis. Inclinez-vous devant lui, sylphes, et prodiguez-lui vos caresses.

PREMIÈRE FÉE.

Salut, mortel, salut!

SECONDE FÉE.

Salut!

TROISIÈME FÉE.

Salut!

BOTTOM.

Je rends mille graces sincères à votre altesse. — Je vous prie, quel est le nom de votre altesse?

UNE FÉE.

Toile-d'araignée.

BOTTOM.

Je serai charmé de lier avec vous une plus étroite connaissance, mon bon monsieur Toile-d'araignée; si je me coupe un doigt, je ne m'en embarrasse plus, avec votre secours. — Votre nom, honnête monsieur?

SECONDE FÉE.

Fleur-de-pois.

BOTTOM.

Je vous prie, recommandez-moi à maîtresse Cosse, votre mère, et à maître Cosse, votre père. Cher monsieur Fleur-de-pois, je veux que nous fassions ample connaissance. — Votre nom, je vous en conjure, monsieur?

TROISIÈME FÉE.

Graine-de-moutarde.

BOTTOM.

Bon monsieur Graine-de-moutarde, je connais à merveille votre rare patience (1): ce lâche géant, ce dévorant Rostbeef a englouti plusieurs descendans de votre maison. Je vous promets que vos parens m'ont bien fait verser des larmes: nous nous lierons ensemble, mon cher Graine-de-moutarde.

TITANIA.

Allons, attachez-vous à sa suite; conduisez-le sous mon berceau. La lune me paraît nous regarder d'un œil humide; et lorsqu'elle pleure, elle pleure les jeunes fleurs, et se lamente sur quelque virginité. Enchaînez la langue de mon amant: conduisez-le en silence.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

Entre OBERON.

OBERON.

Je brûle de savoir si Titania s'est réveillée: et alors, quel a été le premier objet qui s'est présenté à sa vue, et dont il faut qu'elle se passionne jusqu'à la fureur.

(Entre Puck.)

OBERON.

Voici mon courrier. — Eh bien, folâtre esprit, quel amusement nocturne trouverons-nous dans ce bois enchanté?

PUCK.

Ma maîtresse est éprise d'amour pour un mons-

(1) Shakspeare se trompe ici, en plaçant dans l'œil du ver luisant le phosphore qu'il porte à sa queue.

JOHNSON.

(1) C'est-à-dire la patience d'être toujours dans un moutardier, pour être mangée avec le bœuf, dont elle est la compagne inséparable.

COLLINS.

tre. Près de la retraite de son berceau sacré, à l'heure où elle était plongée dans le sommeil le plus profond et le plus insensible, une horde de vauriens, artisans grossiers, qui travaillent tout le jour pour du pain dans les échoppes d'Athènes, se sont rassemblés pour faire la répétition d'une pièce destinée à être jouée le jour des noces de Thésée. Le plus épais et le plus ignorant de cette troupe de misérables fous, qui représentait Pyrame, au milieu de la pièce a abandonné le lieu de la scène, et est entré dans un hallier; là, je l'ai surpris à mon avantage, et je lui ai planté une tête d'âne sur la sienne. Cependant, son tour est venu de répondre à sa Thisbé; alors, mon grotesque acteur revient sur la scène. Aussitôt que ses camarades l'aperçoivent, comme une troupe d'oisons sauvages qui ont aperçu l'oiseleur s'approcher en rampant terre à terre, ou comme une compagnie de corneilles à la tête huppée, qui se lèvent et crient au bruit d'une décharge, et se séparent, et évacuent en désordre la plaine de l'air; de même, à sa vue, tous se sont enfuis de tous côtés; et chacun d'eux tombe l'un après l'autre, à l'impression de mon pied sur la terre. Lui, crie au meurtre, et invoque à grands cris du secours d'Athènes. Dans le trouble de leurs sens, écrasés par la force de leurs terreurs, j'ai armé contre eux les objets inanimés. Les ronces et les épines arrachent et déchirent leurs habits, emportent à l'un ses manches, à l'autre son chapeau : tout les quitte et les laisse dépouillés. Je les ai conduits ainsi dans le délire de la peur, et j'ai laissé ici le beau Pyrame sous sa métamorphose; et le hasard a voulu que, dans ce moment même, Titania se soit réveillée; elle a pris aussitôt de l'amour pour un âne.

OBERON.

L'événement surpasse mes espérances. — Mais as-tu oint les yeux de l'Athénien de ce philtre d'amour, comme je te l'avais ordonné ?

PUCK.

Je l'ai surpris dormant : — c'est une chose faite aussi; et la jeune Athénienne est à ses côtés, de façon qu'il faut nécessairement qu'à son réveil ses yeux l'aperçoivent.

(Entrent Démétrius et Hermia.)

OBERON.

Reste coi : voici justement l'Athénien.

PUCK.

C'est bien la femme; mais l'homme n'est pas le même.

DÉMÉTRIUS.

Ah! pourquoi rebutez-vous ainsi un amant qui vous aime ? Gardez ces rigueurs pour votre plus cruel ennemi.

HERMIA.

Tu n'essuies de moi que des reproches; mais je voudrais pouvoir te maltraiter davantage; car tu m'as donné, j'en ai bien peur, un grand sujet de te maudire. Si tu as assassiné Lysandre au milieu de son sommeil; déjà enfoncé à moitié dans le sang, achève de t'y plonger jusqu'à la tête, et tue-moi aussi. Le soleil n'est pas aussi fidèle au jour qu'il l'était pour moi. — Aurait-il jamais abandonné son Hermia endormie? Je croirai plutôt qu'on peut percer d'outre en outre le globe entier de la terre, et que la lune peut descendre à travers son centre, et aller à midi se présenter chez les antipodes à son frère étonné et mécontent. Il faut absolument que tu l'aies massacré : tu as le regard d'un meurtrier; ton œil est sombre et homicide.

DÉMÉTRIUS.

Dites le regard d'un mourant, percé au cœur par le trait de la barbarie; et cependant, vous, qui m'assassinez, votre œil est aussi brillant, aussi pur que l'est Vénus là-bas dans sa pâle sphère du crépuscule.

HERMIA.

Qu'importe à mon cher Lysandre? Où est-il? Ah ! bon Démétrius! veux-tu me le rendre?

DÉMÉTRIUS.

J'aimerais mieux donner son cadavre à mes chiens.

HERMIA.

Loin de moi, dogue féroce; loin de moi. Tu l'as donc tué? Sois donc pour jamais rayé du nombre des humains! Oh! dis-moi, dis-moi une fois, une seule fois la vérité, par pitié pour moi. As-tu osé, les yeux ouverts, le fixer endormi, et l'égorger dans son sommeil? O le brave exploit! Un serpent, le plus vil reptile en pouvait faire autant. Oui, c'est un serpent qui a fait ce coup; car jamais serpent ne blessa d'un double dard plus empoisonné que le tien, monstrueux reptile.

DÉMÉTRIUS.

Vous épuisez les emportemens de votre colère sur une méprise. Je ne suis point coupable du sang de Lysandre; et, autant que je puisse savoir, il n'est point mort.

HERMIA.

Ah! dis-moi donc, je t'en conjure, qu'il est en santé.

DÉMÉTRIUS.

Si je pouvais vous l'assurer, que gagnerais-je à vous le dire?

HERMIA.

Le privilége de ne me plus revoir jamais. — Et je fuis à l'instant ta présence abhorrée : songe à m'éviter, soit qu'il soit mort, ou vivant.

(Elle sort.)

DÉMÉTRIUS.

Il est inutile de vouloir la suivre dans cet accès de courroux. Je vais donc me reposer ici quelques momens. Ainsi, le poids du chagrin devient plus accablant encore, lorsque le sommeil perfide refuse de lui payer sa dette ; peut-être en ce moment s'acquittera-t-il de quelques heures avec moi, si je fais ici quelque séjour pour attendre sa complaisance.

(Il se couche.)

OBERON.

Qu'as-tu fait? Tu t'es mépris du tout au tout, et tu as placé le philtre d'amour sur les yeux d'un amant fidèle. Ainsi, l'effet nécessaire de ta méprise est de changer un amour sincère en amour perfide, et non pas un amour perfide en amour sincère.

PUCK.

C'est le destin qui gouverne les événemens, et qui fait que pour un amant qui garde sa foi, mille autres la violent, et entassent parjures sur parjures.

OBERON.

Va, parcours le bois plus vite que le vent, et vois à découvrir Hélène d'Athènes : elle est toute malade d'amour, et pâle, épuisée de soupirs brûlans, qui ont dépouillé son sang de son baume et de sa fraîcheur. Tâche de l'amener ici par quelque enchantement; je charmerai les yeux du jeune homme qu'elle aime, avant qu'elle reparaisse à sa vue.

PUCK.

J'y vais, j'y vais : vois, comme je vole plus rapidement que la flèche décochée de l'arc d'un Tartare.

(Il sort.)

OBERON.

Fleur de couleur de pourpre,
Blessée par l'arc de Cupidon,
Plonge dans le globe de son œil!
Quand il cherchera son amante,
Qu'elle brille à ses yeux du même éclat
Dont Vénus brille dans les cieux.
Si, à ton réveil, elle est auprès de toi,
Implore d'elle ton remède.

(Rentre Puck.)

PUCK.

Capitaine de notre bande légère,
Hélène est ici à deux pas;
Et le jeune homme, victime de ma méprise,
Presse le salaire de son amour.
Verrons-nous la scène de leurs risibles erreurs?
Maître, que ces mortels sont fous!

OBERON.

Range-toi à l'écart.

Le bruit qu'ils font va réveiller Démétrius.

PUCK.

Eh bien! ils seront deux alors à courtiser une femme.

Cela doit faire un spectacle amusant,
Et rien ne me plaît tant
Que ces accidens bizarres et imprévus.

(Entrent Lysandre et Hélène.)

LYSANDRE.

Pourquoi imaginer que je me fais un jeu insultant de vous chercher? Jamais le dédain et le mépris ne se manifestent par des larmes : voyez, quand je vous jure mon amour, je pleure : des sermens nés dans les pleurs ont toute l'apparence de la sincérité; et comment pouvez-vous voir des signes de mépris dans des symboles évidens de tendresse et de foi?

HÉLÈNE.

Vous suivez de plus en plus votre projet de perfidie. Quand la vérité tue la vérité, quel combat à la fois infernal et céleste! Ces vœux sont pour Hermia : voulez-vous donc l'abandonner? Pesez sermens contre sermens, et vous ne pèserez qu'un néant. Vos sermens pour elle et pour moi, mis dans une balance, seront d'un égal poids, et tout aussi légers que de vaines paroles.

LYSANDRE.

Je n'avais pas de discernement lorsque je lui ai juré ma foi.

HÉLÈNE.

Et vous n'en avez pas plus, à mon idée, maintenant que vous la délaissez.

LYSANDRE.

Démétrius l'aime, et lui ne vous aime point

DÉMÉTRIUS, se réveillant.

O Hélène! déesse, nymphe accomplie et di-

vine! A quoi, ma bien-aimée, à quoi pourrais-je comparer ton bel œil? Le cristal même est impur et trouble. Oh! quel charme sur tes lèvres! Vermeilles comme deux cerises mûres, comme elles tentent et appellent le baiser! Quand tu soulèves ta belle main, la neige blanche et pure glacée sur la cime du Taurus, et caressée par le vent d'orient, paraît noire comme le plumage du corbeau. Oh! permets que je baise cette merveille de blancheur éblouissante, et le sceau de la félicité!

HÉLÈNE.

O malice! ô enfer! Je vois bien que vous êtes tous ligués contre moi pour vous faire un jouet de mon malheur. Si vous étiez honnêtes et bien nés, vous ne vous acharneriez pas ainsi à me vexer. Ne vous suffit-il pas de me haïr, comme je sais que vous me haïssez, sans vous liguer ensemble dans le projet de m'insulter? Si vous étiez des hommes, comme vous en avez la figure, vous ne traiteriez pas ainsi une jeune et honnête personne de mon sexe. Venir me jurer de l'amour, et exagérer ma beauté, lorsque je suis sûre que vous me haïssez de tout votre cœur! Vous êtes tous deux rivaux, amans d'Hermia, et tous deux, en ce moment, vous disputez à l'envi à qui insultera le plus la malheureuse Hélène. Voilà un noble exploit! C'est une entreprise bien digne de braves cavaliers, de faire couler les larmes d'une infortunée par vos mépris et votre dérision! Non, des hommes mieux élevés et d'un cœur plus noble n'auraient jamais offensé ainsi une jeune fille; jamais ils n'auraient tourmenté la patience d'une ame désolée, comme vous le faites, uniquement pour vous faire un jeu de ma peine.

LYSANDRE.

Votre procédé n'est pas honnête, Démétrius; n'en agissez pas ainsi, car vous aimez Hermia: c'est une chose que vous n'ignorez pas, et que je sais; et ici même, bien volontiers et de tout mon cœur, je vous cède ma part de l'amour d'Hermia. Léguez-moi en retour la vôtre dans l'amour d'Hélène, que j'adore et que j'aimerai jusqu'au trépas.

HÉLÈNE.

Jamais railleurs impitoyables ne s'obstinèrent davantage à perdre de vaines paroles.

DÉMÉTRIUS.

Lysandre, garde ton Hermia; je n'en veux point: si je l'aimai jamais, cet amour est tout à fait anéanti. Mon cœur n'a fait que séjourner avec elle en passant, comme un hôte étranger; et maintenant il est retourné à Hélène, comme dans son élément natal, pour s'y fixer à jamais.

LYSANDRE.

Hélène, il n'en est pas ainsi.

DÉMÉTRIUS.

Ne calomnie pas la foi que tu ne connais pas, de crainte qu'à tes périls tu ne le paies cher. — Regarde de ce côté: voilà ton amante qui vient.

(Entre Hermia.)

HERMIA.

Nuit sombre, si tu suspends l'usage des yeux, tu rends l'oreille plus sensible aux sons: en affaiblissant un sens, tu en dédommages l'homme en perfectionnant l'autre. — Ce ne sont pas mes yeux, Lysandre, qui t'ont découvert; c'est mon oreille, et je lui en rends graces, qui m'a guidée vers toi au son de ta voix. Mais pourquoi m'as-tu quittée si désobligeamment?

LYSANDRE.

Pourquoi resterait-il, celui que l'amour presse de marcher?

HERMIA.

Et quel amour pouvait forcer Lysandre à s'éloigner de mes côtés?

LYSANDRE.

L'amour de Lysandre, et qui ne lui permettait pas de rester, c'était la belle Hélène; Hélène, qui rend la nuit plus brillante que tous ces globes enflammés, et tous ces yeux de lumière attachés au firmament. Pourquoi me cherches-tu? Cette démarche ne te faisait-elle pas assez connaître que c'était la haine que je te portais qui m'a fait te quitter ainsi?

HERMIA.

Vous ne pensez pas ce que vous dites: cela est impossible.

HÉLÈNE.

Voyez: elle aussi est du complot! Je le vois bien, à présent, qu'ils se sont concertés tous les trois pour arranger cette scène de dérision à mes dépens. Outrageuse Hermia! fille ingrate! avez-vous donc conspiré, avez-vous comploté avec ces cruels de me faire subir cette insulte ignominieuse? Est-ce là le prix de cette familiarité, de cette confiance mutuelle de nos deux cœurs, de ces vœux de nous aimer comme deux sœurs, de tant de douces heu-

res que nous passions ensemble, et où nous reprochions au temps de trop hâter sa marche et l'instant où il fallait nous séparer? Oh! tout cela est-il oublié? et cette tendre amitié commencée aux écoles? et cette innocence de jeux de notre enfance? Hermia, nous avons, par un art égal au pouvoir des dieux, créé toutes les deux avec nos aiguilles une même fleur, sur un seul modèle, assises sur un seul coussin, et chantant une même chanson sur un seul air, comme si nos mains, nos personnes, nos voix et nos ames eussent appartenu à un seul et même corps: c'est ainsi que nous avons grandi ensemble, comme deux cerises jumelles, en apparence séparées, mais, dans leur séparation, unies et sortant de la même tige: on voyait deux corps, mais qui n'avaient qu'un cœur, tels que deux quartiers de cottes d'armoiries dans le blason, qui n'appartiennent qu'à un seul écu et qui sont couronnés d'une seule couronne. Et vous voulez rompre violemment le nœud de notre ancienne tendresse, pour vous joindre à des hommes dans l'odieux complot d'outrager et de bafouer votre pauvre amie? Oh! ce n'est pas là le procédé d'une amie, d'une jeune fille honnête: tout notre sexe a droit, aussi bien que moi, de vous reprocher ce traitement, quoique je sois la seule qui en ressente l'outrage.

HERMIA.

Je suis confondue d'étonnement d'entendre vos reproches amers: je ne vous insulte point; il me semble plutôt que c'est vous qui vous raillez de moi.

HÉLÈNE.

N'avez-vous pas excité Lysandre à se faire un jeu de m'insulter, en s'attachant à mes pas, et de vanter par ironie mes yeux et ma beauté? Et n'avez-vous pas engagé votre autre amant, Démétrius, qui, jusqu'à ce moment, m'aurait volontiers repoussée d'un pied brutal et méprisant, à m'appeler déesse, nymphe, divine et rare merveille, beauté céleste et sans prix? Pourquoi m'adresse-t-il ce langage, à moi qu'il hait? Et pourquoi Lysandre rejette-t-il votre amour, si bien établi dans son cœur, pour me l'offrir à moi, si ce n'est pas d'après votre instigation, et de votre consentement? Si je n'ai pas autant de graces que vous, vous, si recherchée des amans, si heureuse et si riche, n'en suis-je pas trop punie? Aimer sans être aimée, n'est-ce pas pour moi le comble du malheur? Ce sort affreux devrait exciter votre pitié plutôt que vos mépris.

HERMIA.

Je ne puis comprendre ce que vous voulez dire.

HÉLÈNE.

Oui, oui; continuez, continuez d'affecter un air sérieux et surpris; lancez-vous des coups d'œil dès que je tourne le dos; faites-vous l'un à l'autre des signes d'intelligence; faites durer cette farce qui vous amuse tant; il en sera parlé dans le monde de cette scène si bien filée. — Si vous aviez quelque pitié, quelque générosité dans l'ame, quelque sentiment des procédés honnêtes, vous ne feriez pas un si vil abus de ma personne. Mais, adieu, je vous laisse. C'est aussi en partie de ma faute; et la mort ou l'absence en seront bientôt le remède.

LYSANDRE.

Arrêtez, aimable Hélène: écoutez mon excuse, ma bien-aimée, ma vie, mon ame, belle et chère Hélène.

HÉLÈNE.

Oh, excellent!

HERMIA.

Cher amant, ne l'insulte pas ainsi.

DÉMÉTRIUS.

Si elle ne l'obtient pas de bon gré, je puis l'y forcer, lui.

LYSANDRE.

Tu ne peux pas plus m'y forcer qu'Hermia l'obtenir en priant. Tes menaces n'ont pas plus de force que ses impuissantes prières. — Hélène, je t'adore; oui, sur ma vie, je t'aime; je le jure sur ma vie, que je veux perdre pour toi, pour convaincre de mensonge celui qui osera dire que je ne t'aime pas.

DÉMÉTRIUS.

Je te proteste que je t'aime plus qu'il ne peut t'aimer.

LYSANDRE.

Si tu parles ainsi, viens à l'écart, et prouve-le-moi.

DÉMÉTRIUS.

Allons, sur-le-champ, viens.

HERMIA.

Lysandre, où peut tendre ce débat?

LYSANDRE.

Loin de moi, Éthiopienne!

DÉMÉTRIUS.

Non : ne craignez pas; il fait semblant de vouloir s'arracher de vos mains. — Allons, faites comme si vous vouliez me suivre; mais cependant ne venez pas. — Vous êtes un humain fort doux : cela est sûr.

LYSANDRE.

Va au diable, chat, glouteron; vile créature, laisse-moi libre, ou je vais te secouer de moi comme un serpent.

HERMIA.

Pourquoi donc êtes-vous devenu si dur pour moi? Que veut dire ce changement, mon cher amant?

LYSANDRE.

Ton amant? Loin de moi, laide Tartare; loin de moi! loin, objet de dégoût! potion amère et révoltante, fuis de mes lèvres.

HERMIA.

Ne plaisantez-vous pas?

HÉLÈNE.

Oh! sûrement il plaisante, et vous aussi.

LYSANDRE.

Démétrius, je veux tenir la parole que j'ai engagée avec toi.

DÉMÉTRIUS.

Je voudrais en avoir votre obligation bien en forme; car je m'aperçois qu'un faible lien vous retient : non, je ne veux plus me fier à votre parole.

LYSANDRE.

Quoi! voulez-vous que je la blesse, que je la frappe, que je la tue? quoique je la haïsse, je ne veux pas la maltraiter si lâchement.

HERMIA.

Et quel mal plus grand pouvez-vous me faire que de me haïr? Me haïr! et pourquoi? O malheureuse que je suis! quel changement étrange, mon amant! ne suis-je pas Hermia? n'êtes-vous pas Lysandre? Je suis aussi belle encore que je l'ai été jusqu'à présent; il n'y a qu'une nuit que vous m'aimiez, et cependant, c'est cette nuit-là que vous m'avez laissée. Quoi! vous m'avez donc laissée? Oh, que les dieux ne le permettent pas! Le dirai-je, que c'était sérieusement et pour me fuir?

LYSANDRE.

Oui, sur ma vie, et je n'ai jamais désiré de te revoir davantage : ainsi, renonce à toute espérance, tranche les questions et les doutes. Sois-en bien assurée, rien n'est plus vrai; ce n'est point un jeu; c'est une vérité que je t'abhorre et que j'aime Hélène.

HERMIA.

Ah! malheureuse que je suis! — Toi, vile enchanteresse, insecte qui ronges la rose, voleuse d'amour, quoi! tu t'es donc glissée dans l'ombre de la nuit, et tu m'as volé le cœur de mon amant?

HÉLÈNE.

Oh! cela vous va bien, en vérité! N'avez-vous aucun sentiment de modestie, aucune pudeur de votre sexe, nulle teinte de décence et de réserve? Quoi! voulez-vous arracher de ma langue patiente des réponses de colère et de fureur? Cela est honteux, honteux! Vous jouez, vous jouez comme une vile marionnette.

HERMIA.

Une marionnette! Pourquoi cette épithète? — Oui, voilà le nœud : je reconnais maintenant qu'elle a fait comparaison de nos tailles, qu'elle a exalté la hauteur de la sienne, et qu'avec l'avantage de sa taille, oui, de sa taille, oh! sûrement, elle a forcé la préférence de mon amant. — Et êtes-vous donc montée si haut dans son estime, parce que je suis petite et d'une stature moins avantageuse? Hé! te parais-je donc si petite, bâton peint de la fête de mai? Parle; suis-je donc si naine? Non, je ne suis pas si petite que mes ongles ne puissent atteindre à tes yeux.

HÉLÈNE.

Je vous prie, honnêtes cavaliers, contentez-vous de me faire votre jouet; mais du moins, empêchez qu'elle ne me blesse : jamais je ne fus une femme querelleuse, jamais je n'eus de talent pour les rixes; je suis une fille timide et sans courage pour me battre : empêchez-la de me frapper. Vous pourriez croire peut-être, parce qu'elle est un peu plus petite que moi, que je suis en état de lui tenir tête.

HERMIA.

Plus petite! Vous voyez, elle le répète encore.

HÉLÈNE.

Bonne Hermia, ne sois pas si dure pour moi : je t'ai toujours aimée, Hermia, toujours j'ai gardé fidèlement tes secrets; jamais je ne t'ai fait la moindre offense, point d'autre que d'avoir dit à Démétrius, forcée par mon amour pour lui, que tu t'étais sauvée dans ce bois. Il t'a suivie : l'amour me l'a fait suivre; mais lui m'a forcée de le fuir, et il m'a menacée de me maltraiter, de me

fouler aux pieds, et même de me tuer; et maintenant, si vous voulez me laisser en liberté, je vais reporter ma folle passion dans Athènes, et je ne vous suivrai plus. Laissez-moi m'en aller; vous voyez combien je suis simple, et combien je suis folle de tendresse.

HERMIA.

Eh bien, partez : qui vous retient?

HÉLÈNE.

Un cœur insensé que je laisse ici derrière moi!

HERMIA.

Avec qui? avec Lysandre?

HÉLÈNE.

Avec Démétrius.

LYSANDRE.

Ne t'effraie point, chère Hélène; elle ne te fera aucun outrage.

DÉMÉTRIUS.

Non, certes, elle ne lui en fera aucun, quand vous prendriez son parti.

HÉLÈNE.

Oh! quand elle est en colère, elle est méchante et furieuse : c'était une petite querelleuse quand elle était aux écoles; et quoiqu'elle soit d'une petite stature, elle est ardente et colère.

HERMIA.

Encore sur ma stature? toujours parler de ma petitesse? Quoi! souffrirez-vous qu'elle m'insulte ainsi? Laissez-moi la joindre.

LYSANDRE.

Délogez d'ici, petite naine, petit embryon, nouée par la sanguinaire (1), grain, gland de chêne.

DÉMÉTRIUS.

Vous êtes trop officieux pour obliger celle qui dédaigna vos services : laissez-la à elle-même. Ne parlez point d'Hélène, ne prenez point son parti; car si jamais vous prétendez lui donner le moindre signe d'amour, vous le paierez cher.

(1) Plusieurs plantes ont reçu, en différens pays, le nom de *sanguinaire*, soit parce qu'elles contiennent un suc rouge comme du sang, soit à cause qu'on leur attribue, d'après cette couleur, la propriété d'arrêter les hémorrhagies. Celle dont il est question ici est la sanguinaire de l'Amérique septentrionale; c'est une grande plante de la famille des papavéracées, *sanguinaria canadensis*. Elle enveloppe la tige dans sa jeunesse, et c'est sans doute ce qui a fait dire qu'elle nouait la croissance d'un enfant ou d'un animal.

J. A. H.

LYSANDRE.

Eh bien, à présent, elle ne me retient plus; voyons, suivez-moi, si vous l'osez, et allons décider qui de nous deux a le plus de droit au cœur d'Hélène.

DÉMÉTRIUS.

Te suivre! Je vais t'accompagner de front.

(Lysandre et Démétrius sortent.)

HERMIA.

Eh bien, c'est pourtant vous, madame, qui êtes la cause de cette querelle. Non, ne vous en allez pas.

HÉLÈNE.

Je ne me fie point à vous, et je ne resterai pas plus long-temps dans votre compagnie maudite : vos mains sont plus vives aux coups que les miennes; mais mes jambes sont plus longues pour l'éviter.

HERMIA.

Je suis confondue, et ne sais que dire.

(Elles sortent; Hermia poursuit Hélène.)

OBERON.

Voilà l'ouvrage de ta négligence! tu fais toujours des bévues, ou bien tu fais exprès des tours de scélératesse.

PUCK.

Croyez-moi, roi des fantômes, c'est une méprise involontaire. Ne m'avez-vous pas dit que je reconnaîtrais l'homme à son costume athénien? Et je suis si innocent dans l'erreur que j'ai commise, que c'est en effet un Athénien dont j'ai charmé les yeux avec votre philtre; et je suis bien aise, moi, que le sort m'ait adressé à lui, dans l'idée où je suis que cette scène de disputes vous aura servi d'amusement.

OBERON.

Tu vois que ces amans cherchent un lieu pour se battre : hâte-toi donc, Robin, pars; redouble l'obscurité de la nuit; couvre à l'instant la voûte étoilée d'un épais brouillard, d'une vapeur humide et noire comme l'Achéron; et, dans les ténèbres, promène, égare si bien ces rivaux acharnés, que l'un ne puisse jamais se rencontrer dans le chemin de l'autre : tantôt forme ta langue à parler comme la voix de Lysandre, et alors provoque Démétrius par des défis amers et ironiques; tantôt raille Lysandre d'une voix qui imite celle de Démétrius, et éloigne-les sans cesse de la vue l'un de l'autre, tant qu'à la fin, à force de fatigue, le sommeil, sous l'image de la mort, s'abaisse sur leurs pau-

pières, les couvre de ses ailes, et pèse sur eux de son poids de plomb : alors, presse le suc de cette herbe, et insinue-le dans les yeux de Lysandre. Cette liqueur a la vertu salutaire d'ôter de la vue le charme et l'illusion qui la fascinent, et de rendre au globe de l'œil ses sensations et sa vision naturelles. — Lorsqu'ils viendront à se réveiller, toute cette scène de dérision leur paraîtra un vain songe, une vision imaginaire ; et ces amans reprendront le chemin d'Athènes dans une société d'amitié, qui ne finira qu'avec leur vie. Tandis que je te charge de cette opération, moi, je vais rejoindre ma reine, et lui demander son petit Indien ; et après je désenchanterai ses yeux, et lui ferai reconnaître l'erreur de sa passion pour le monstre dont elle s'est éprise : et la paix sera rétablie partout.

PUCK.

Mon puissant souverain, il faut se hâter d'exécuter cette tâche ; car les dragons de la nuit fendent à plein vol les nuages et les ombres ; et voyez l'avant-coureur de l'aurore qui brille déjà là-bas ! A son approche, vous le savez, les spectres qui erraient çà et là s'enfuient par troupe vers les cimetières, et s'y replongent. Toutes les ombres des suicides (1) maudits, qui ont leur sépulture dans les carrefours et les étangs, sont déjà rentrées dans leurs bières rongées des vers ; ils craignent que le jour ne les surprenne et ne montre leurs formes ignominieuses, et ils s'exilent volontairement eux-mêmes de la lumière, condamnés à être les compagnons éternels de la sombre nuit.

OBERON.

Mais nous, nous sommes des esprits d'un autre ordre. Moi, j'ai souvent joué avec la lumière du matin, et je puis, comme un garde-forêt, fouler le sol des bois, même jusqu'à l'instant où la porte de l'orient, toute rouge de feux, venant à s'ouvrir et à verser sur Neptune ses heureux et beaux rayons, change en or blond ses vertes ondes. Mais cependant, hâte-toi, ne perds pas un instant ; nous pouvons encore achever cette opération avant le jour.

(Oberon sort.)

PUCK.

Par monts et par vaux,
Je vais les mener par monts et par vaux :
Je suis craint dans les campagnes et dans les villes.
Esprit, conduis-les par monts et par vaux.

(Entre Lysandre.)

En voici un.

LYSANDRE.

Où es-tu, orgueilleux Démétrius ? Réponds-moi.

PUCK.

Me voici, lâche : en garde, et défends-toi. Où es-tu ?

LYSANDRE.

Je vais te joindre tout à l'heure.

PUCK.

Suis-moi donc sur un terrain plus uni.

(Lysandre sort, croyant poursuivre Démétrius.)

(Entre Démétrius.)

DÉMÉTRIUS.

Lysandre ! Réponds-moi encore : lâche fuyard, où t'es-tu donc sauvé ? Parle. Quoi ! dans un buisson ? Est-ce là que tu caches ta tête ?

PUCK.

Et toi, poltron, qui te vantes ici aux étoiles ; tu dis aux buissons que tu cherches la guerre, et tu ne veux pas m'approcher ! Viens donc, perfide, viens, timide enfant ; je vais te châtier avec une verge : c'est se déshonorer que de tirer l'épée contre toi.

DÉMÉTRIUS.

Ha ! es-tu là ?

PUCK.

Suis ma voix ; ce n'est pas ici une place propre à essayer notre courage.

(Ils sortent.)

(Lysandre reparaît.)

LYSANDRE.

Il fuit toujours devant moi, et toujours en me défiant ; lorsque j'arrive au lieu d'où il me provoque, je le trouve parti. Le lâche a le pied bien plus léger que moi : je l'ai suivi de toute ma vitesse ; mais il était encore plus prompt à m'éviter, et je me suis à la fin engagé dans ce sentier sombre et raboteux ; je veux me reposer ici. — Hâte-toi, jour bienfaisant. (Il se couche sur la terre.) Pour peu que tu me montres les premiers traits de ta lu-

(1) Les fantômes des suicides, qui sont enterrés dans les carrefours, et de ceux qui s'étaient noyés, étaient condamnés, suivant l'opinion des anciens, à errer l'espace de cent ans, parce que les rites de la sépulture n'avaient pas été accomplis.

STEEVENS.

mière naissante, je saurai trouver Démétrius, et je satisferai ma vengeance.

(Rentrent Puck et Démétrius.)

PUCK.

Eh bien! eh bien! poltron, pourquoi n'avances-tu pas?

DÉMÉTRIUS.

Attends-moi, si tu l'oses; car je sais bien que tu cours devant moi, et que tu m'évites à chaque place, et que tu n'oses ni m'attendre de pied ferme, ni me regarder en face. Où es-tu?

PUCK.

Viens ici: me voilà.

DÉMÉTRIUS.

Tu te moques de moi; mais va, tu me le paieras bien cher, si je puis seulement apercevoir ta face à la lueur du crépuscule; maintenant, suis ton chemin. — La faiblesse et l'épuisement me contraignent de m'étendre ici de ma longueur sur ce lit humide et froid. — Songe bien qu'à l'approche du jour, tu me trouveras devant toi.

(Il se couche.)

(Entre Hélène.)

HÉLÈNE.

O fatigante nuit! ô longue et ennuyeuse nuit! abrége et précipite tes heures. Perce l'orient, consolante aurore, et brille à mes yeux! que je puisse regagner Athènes à ta clarté naissante, et fuir ces pervers, qui détestent ma compagnie. — Et toi, sommeil, qui daignes quelquefois fermer les yeux du chagrin, dérobe-moi pour quelques instans à ma propre compagnie et au sentiment de moi-même.

(Elle s'endort.)

PUCK.

Encore que trois d'endormis? Qu'il en vienne encore une, et ces deux couples feront quatre. — La voici qui arrive, tout en courroux et triste. — Cupidon est un fripon d'enfant de tourmenter ainsi la raison de ces pauvres créatures!

(Entre Hermia.)

HERMIA.

Jamais je ne fus si lasse, jamais je ne fus si désespérée; je suis toute trempée de rosée, toute déchirée par les ronces. Je ne peux ni aller ni me traîner plus loin; mes jambes ne peuvent suivre le pas de mes désirs: il faut que je me repose ici jusqu'au point du jour. Que le ciel couvre Lysandre d'un bouclier impénétrable, s'ils veulent absolument se battre!

(Elle se couche.)

PUCK.

Sur la terre,
Dormez d'un sommeil profond:
Je veux appliquer
Sur votre œil,
Bel amoureux, mon remède.

(Il exprime le jus de son herbe sur l'œil de Lysandre.)

A ton réveil,
Tu prendras
Un vrai plaisir
A voir
Les yeux de ta première amante;
Et le proverbe rustique bien connu,
Qu'il faut que chacun ait son lot,
S'accomplira à votre réveil:
Jack aura Jill:
Rien n'ira mal.
L'homme recouvrera sa jument, et tout sera bien.

(Puck sort, les laissant tous endormis.)



ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN BOIS

Entrent LA REINE DES FÉES, BOTTOM, LES FÉES, qui sont à sa suite et LE ROI derrière eux.

TITANIA.

Approche, viens t'asseoir sur ce lit de fleurs; viens, que je caresse tes charmantes joues; je veux attacher des roses parfumées sur ta tête douce et lisse, et baiser tes belles et longues oreilles, mon beau bien-aimé.

BOTTOM.

Où est Fleur-de-Pois?

FLEUR-DE-POIS.

Me voici à vos ordres.

BOTTOM.

Grattez-moi la tête, Fleur-de-Pois. — Où est monsieur Toile-d'Araignée?

TOILE-D'ARAIGNÉE.

Me voici.

BOTTOM.

Monsieur Toile-d'Araignée, mon cher monsieur, prenez vos armes, et tuez-moi cette grosse abeille aux cuisses rouges, qui est sur la cime de ce chardon; et, mon cher monsieur, apportez-moi sa bourse au miel. Ne vous échauffez pas trop dans l'opération, monsieur, et ayez soin, mon bon monsieur, de ne pas crever la bourse au miel; je n'aimerais pas à vous voir tout inondé de miel, mon bon monsieur. — Où est monsieur Graine-de-Moutarde?

GRAINE-DE-MOUTARDE.

Me voici.

BOTTOM.

Donnez-moi votre poing, monsieur Graine-de-Moutarde. — Je vous prie, cessez vos complimens, monsieur Graine-de-Moutarde.

GRAINE-DE-MOUTARDE.

Que désirez-vous?

BOTTOM.

Rien, mon bon monsieur, rien de plus que d'aider au cavalier Fleur-de-Pois à me gratter. Il faudra que j'aille trouver le barbier, monsieur, car il me semble que j'ai furieusement de poil à la figure; et je suis un âne si tendre, que, pour peu que mon poil me démange, il faut que je me gratte.

TITANIA.

Mon doux amour, veux-tu entendre de la musique?

BOTTOM.

Oui; j'ai une assez bonne oreille en musique. Allons, faites venir le triangle et la clef.

TITANIA.

Ou dis, cher amour, ce qui te ferait plaisir à manger.

BOTTOM.

A parler vrai, je mangerais bien une botte de fourrage; je pourrais mâcher votre bonne avoine sèche. Il me semble que j'aurais grande envie d'une botte de foin; de bon foin, du foin bien suave, il n'y a rien d'égal à cela.

TITANIA.

J'ai une fée déterminée qui ira fouiller dans le magasin de l'écureuil, et qui t'apportera des noix nouvelles.

BOTTOM.

Je préférerais une poignée ou deux de pois secs; mais, je vous prie, que personne de vos gens ne me trouble; je me sens une certaine *exposition* au sommeil qui me vient.

TITANIA.

Dors, mon enfant, et je vais t'enfermer dans mes bras. — Fées, partez, et dispersez-vous chacune à son poste. Ainsi le doux chèvrefeuille s'entrelace amoureusement; ainsi le lierre femelle entoure de ses anneaux l'écorce de l'ormeau. Oh! comme je t'aime! oh! comme je t'adore!

(Oberon s'avance. Entre Puck.)

OBERON.

Sois le bien-venu, cher Robin. Vois-tu ce charmant spectacle? Je commence à avoir pitié de son fol amour. Tout récemment, l'ayant rencontrée derrière le bois, cherchant de douces fleurs pour cet odieux imbécile, je lui en ai fait honte, et je l'ai guérie de sa folie par d'amers reproches. Elle avait ceint les tempes velues de cet animal d'une couronne de fleurs odorantes et toutes fraîches; et cette rosée, qui s'enfle en gouttes sur les boutons, comme des perles d'orient rondes et brillantes, se voyait sur les yeux de ces jolies petites fleurs, comme autant de larmes qui semblaient pleurer leur disgrace. Lorsque je l'eus grondée à mon gré, et qu'elle eut imploré mon pardon en termes doux et soumis, je lui demandai alors son petit nain; elle me le donna aussitôt, et envoya ses fées le porter sous mon berceau dans mon royaume magique; et maintenant que je suis en possession de l'enfant, je veux corriger l'odieuse erreur de ses yeux. Ainsi, aimable petit Puck, ôte ce crâne de métamorphose de la tête de cet artisan athénien, afin qu'en se réveillant avec les autres, il puisse regagner Athènes, et ne plus songer aux accidens de cette nuit que comme aux tourmens chimériques d'un rêve affreux. Mais je veux commencer par rompre le charme de la reine des fées.

Sois comme tu as coutume d'être:
(Il touche ses yeux avec une herbe.)
Vois comme tu as coutume de voir:
C'est le bouton de Diane sur la fleur de Cupidon
Qui est doué de cette vertu céleste.

Allons, ma Titania, éveillez-vous, ma douce reine

TITANIA.

Mon Oberon! quelles visions j'ai vues! il m'a semblé que j'étais amoureuse d'un âne.

OBERON.

Voilà votre amant.

TITANIA.

Comment ces choses ont-elles donc pu arriver? Oh! comme son odieux visage déplaît maintenant à mes yeux!

OBERON.

Silence, un instant. — Robin, détache cette tête. — Titania, appelez votre musique, et accablez les sens de ces cinq personnages d'un sommeil plus profond que le repos ordinaire des mortels.

TITANIA.

La musique, holà! la musique! et donnez des sons qui charment et épaississent le sommeil.

PUCK.

Quand tu te réveilleras, vois avec les yeux d'un sot, avec tes propres yeux.

OBERON.

Musique, commencez. (Musique monotone.) Viens, ma reine; unis ta main à la mienne, et faisons trembler la terre où sont couchés ces dormeurs. Maintenant, nous sommes amis, toi et moi; et demain, à minuit, nous danserons des danses solennelles et triomphantes dans le palais du duc Thésée, et son illustre maison, bénie de nous, se remplira d'une heureuse et belle postérité. Là aussi seront unis, en même temps que Thésée, tous ces couples d'amans fidèles; et la fête sera générale.

PUCK.

Roi des fées, prête l'oreille en silence;
J'entends l'alouette matinale.

OBERON.

Allons, ma reine, dans un grave silence,
Suivons, en dansant, l'ombre de la nuit.
Nous pouvons faire le tour du globe
D'un pas plus rapide que la lune errante.

TITANIA.

Venez, mon époux; et, dans notre fuite,
Dites-moi comment il s'est fait cette nuit
Que vous m'ayez trouvée dormant ici,
Sur la terre nue avec ces mortels.
(Ils sortent.)

(On entend des cors derrière le théâtre. Entrent Thésée, Égée, Hippolyte, et leur suite.)

THÉSÉE.

Allez, quelqu'un: voyez à trouver le garde de

cette forêt, car la cérémonie de notre hommage au mai est finie; et tandis que le crépuscule dure, ma bien-aimée entendra le concert de mes chiens. — Découplez-les dans le vallon : allez. — Vous, dépêchez, vous dis-je, et trouvez le garde. — Nous allons, ma belle reine, monter le sommet de la montagne, et faites attention à la confusion musicale des voix des chiens et de l'écho réunies.

HIPPOLYTE.

Je me trouvai jadis avec Hercule et Cadmus, lorsqu'ils chassaient l'ours dans une forêt de Crète avec des chiens de Sparte : jamais je n'entendis des sons aussi nouveaux. Outre les échos des bois, ceux de la voûte des airs, des fontaines, de tous les lieux de la contrée, paraissaient se confondre et ne formaient qu'un seul cri; jamais je n'ai ouï pareilles dissonances musicales, et un vacarme de voix plus agréable à l'oreille.

THÉSÉE.

Mes chiens sont de race lacédémonienne, à large gueule, sablés de petites taches; à leurs têtes de longues oreilles pendantes, qui balaient la rosée du matin; les jambes tournées avec un fanon comme des taureaux de Thessalie; lents à la poursuite, mais assortis en voix comme des cloches accordées à l'octave. Jamais cri plus harmonieux ne fut animé, égayé par les cors, dans la Crète, dans Sparte, ou dans la Thessalie. Jugez, quand vous allez entendre. — Mais, arrêtons; quelles sont ces nymphes?

ÉGÉE.

Monseigneur, c'est ma fille qui est endormie ici; celui-ci, c'est Lysandre; et voilà Démétrius, et voici Hélène, la fille du vieux Nédar. Je suis bien étonné de les trouver ici tous ensemble.

THÉSÉE.

Sans doute ils se seront levés de grand matin, pour venir payer leur tribut à la fête de mai; et, instruits de nos intentions, ils sont venus ici orner la pompe de notre hymen. Mais, parlez, Égée, n'est-ce pas aujourd'hui le jour où Hermia doit vous donner sa réponse sur son choix?

ÉGÉE.

Oui, mon prince.

THÉSÉE.

Allez, ordonnez aux chasseurs de les réveiller au bruit du cor.

(Cors et cris de joie derrière le théâtre. Démétrius, Lysandre, Hermia et Hélène se réveillent en sursaut, et se relèvent.)

THÉSÉE.

Bonjour, mes amis : la fête de Saint-Valentin est passée. — Ces oiseaux des bois ne commencent-ils à s'accoupler que d'aujourd'hui?

LYSANDRE.

Pardon, monseigneur.

(Tous se prosternent devant Thésée.)

THÉSÉE.

Je vous prie, levez-vous tous. Je sais que vous êtes deux rivaux ennemis. Comment s'est opérée cette paisible réunion entre vous? Comment votre haine est-elle devenue si peu jalouse, que je vous trouve dormant près de la haine, sans craindre l'un de l'autre aucun acte d'hostilité?

LYSANDRE.

Monseigneur, je vous répondrai ce que me permettra l'étonnement dont mes sens sont confondus; à demi endormi, à demi éveillé, mais, dans la vérité, il m'est impossible de dire comment je suis venu en ce lieu. Je présume, car je voudrais vous dire la vérité... et en ce moment, je me rappelle.... oui, je me le rappelle, je suis venu ici avec Hermia; notre dessein était de sortir d'Athènes, et d'aller chercher un lieu où nous fussions hors de la portée des peines de la loi athénienne.

ÉGÉE.

C'est assez, c'est assez, monseigneur; vous en avez assez entendu : je réclame la loi contre lui. — Ils voulaient s'évader; et par cette fuite, Démétrius, ils voulaient vous frustrer, vous et moi; vous, de votre épouse, moi, du fruit de mon consentement, de mon consentement de vous la donner pour épouse.

DÉMÉTRIUS.

Monseigneur, c'est la belle Hélène qui m'a informé de leur évasion dans ce bois, et du dessein qui les y conduisait; et moi, dans ma fureur, j'ai suivi leurs traces; et la belle Hélène, entraînée par sa passion, a suivi les miennes. Mais, mon bon prince, je ne sais par quelle puissance inconnue (sans doute par quelque pouvoir supérieur à nous) mon amour pour Hermia s'est fondu comme la neige : je ne le sens en ce moment que comme le souvenir confus des vains hochets dont je raffolais dans mon enfance; et maintenant, l'unique objet de ma foi, de toutes les affections de mon cœur, l'objet et le plaisir de mes yeux, c'est Hélène seule. J'étais fiancé avec elle, mon prince, avant que j'eusse vu Hermia; comme un malade,

je me dégoûtai de cette beauté; mais aujourd'hui, comme ce malade rendu à la santé, je reviens à mon goût naturel; elle est à présent l'objet de tous mes vœux, de tout mon amour, de mes soupirs; je ne désire qu'elle, et je serai à jamais fidèle à mon choix.

THÉSÉE.

Beaux couples d'amans, la rencontre est heureuse. Nous entendrons dans un moment les détails de cette aventure.—Égée, je surpasserai vos désirs : tout à l'heure, dans le même temple, avec nous, ces deux couples seront éternellement unis, et nous laisserons là notre projet de chasse; car le matin est déjà un peu avancé. — Allons, retournons tous à Athènes trois à trois; nous allons célébrer une fête solennelle.—Venez, Hippolyte.

(Thésée et Hippolyte sortent avec leur suite.)

DÉMÉTRIUS.

Toutes ces aventures paraissent comme des objets imperceptibles, comme des montagnes éloignées et confondues avec les nuages.

HERMIA.

Il me semble que je vois ces objets d'un œil miparti; tout me paraît double.

HÉLÈNE.

C'est la même chose pour moi, et j'ai trouvé Démétrius comme un joyau qui est à moi, et qui n'est pas à moi.

DÉMÉTRIUS.

Sommes-nous bien sûrs d'être éveillés?—Il me semble à moi que nous dormons, que nous rêvons encore. — Ne croyez-vous pas que le duc était tout à l'heure ici, et qu'il nous a dit de le suivre?

HERMIA.

Oui, et mon amie y était aussi.

HÉLÈNE.

Et Hippolyte.

LYSANDRE.

Et il nous a invités à le suivre au temple.

DÉMÉTRIUS.

Voilà donc la preuve que nous sommes éveillés. —Suivons ses pas, et en chemin, racontons-nous nos songes.

(Ils sortent.)

(Au moment où ils s'en vont, Bottom s'éveille.)

BOTTOM.

Quand mon tour viendra, appelez-moi, et je répondrai.—Ma première réclame est *très beau Pyrame*.—Eh! holà!—Pierre Quince; Flute, le raccommodeur de soufflets; Snout, le chaudronnier; Starveling! Mort de Dieu! ils se sont évadés d'ici, et m'ont laissé endormi. — J'ai eu dans mon sommeil la plus rare et la plus merveilleuse vision : oh! j'ai fait un songe!... il est au-dessus des facultés de l'homme de dire ce qu'était ce songe. L'homme n'est qu'un âne, s'il veut se mêler d'expliquer ce rêve. Il me semblait que j'étais... Il n'y a pas d'homme qui puisse dire ce rêve-là. Il me semblait que j'étais, et il me semblait que j'avais.... Mais l'homme n'est qu'un fou en habit d'arlequin, s'il entreprend de rendre ce qu'il me semblait que j'étais. L'œil de l'homme n'a jamais ouï, l'oreille de l'homme n'a jamais vu, la main de l'homme ne peut jamais goûter, ni sa langue concevoir, ni son cœur exprimer en paroles ce qu'était mon rêve. Je veux aller trouver Pierre Quince pour qu'il compose une ballade sur mon songe : on l'appellera *le rêve de Bottom*, parce que c'est un rêve sans fond; et je le chanterai à la fin de la pièce, devant le duc; et peut-être même, pour rendre la pièce plus agréable, le chanterai-je à la mort de Thisbé.

(Il sort.)

SCÈNE II.

ATHÈNES. LA MAISON DE QUINCE.

Entrent QUINCE, FLUTE, SNOUT et STARVELING.

QUINCE.

Avez-vous envoyé chez Bottom? est-il rentré chez lui?

STARVELING.

On ne peut avoir de nouvelles de lui : oh! il n'y a pas de doute que les esprits l'ont transporté loin d'ici.

FLUTE.

S'il faut qu'il ne vienne pas, adieu la pièce : elle ne peut plus aller, n'est-ce pas?

QUINCE.

Il n'est pas possible; vous n'avez pas, dans tout Athènes, un autre homme en état de faire le rôle de Pyrame que lui.

FLUTE.

Non : il a tout uniment le plus grand talent de tous les artisans d'Athènes.

QUINCE.

Cela va sans dire, et c'est l'homme le mieux tourné, un beau galant, avec la plus douce voix.

FLUTE.

Vous devriez dire une merveille incomparable; un galant est, Dieu nous bénisse! une chose qui n'est bonne à rien.

(Entre Snug.)

SNUG.

Messieurs, le duc revient du temple; et il y a deux ou trois seigneurs et dames de plus, qui se sont mariés en même temps que lui. Si notre divertissement eût été en train, nous étions des hommes dont la fortune était faite.

FLUTE.

Oh! le charmant et gros Bottom! voilà comme il a perdu six sous par jour de revenu sa vie durant: il ne pouvait manquer d'avoir six sous à dépenser par jour. Si le duc ne lui avait pas fait six sous par jour de rente pour jouer Pyrame, je veux être pendu; et il les aurait bien mérités: oui, six sous (1) par jour, ou rien, pour le rôle de Pyrame.

(Entre Bottom.)

(1) Trait de satire contre Preston, auteur de la pièce de *Cambyse*. Il joua un rôle dans la Didon, de Thomas Nash, devant Élisabeth, à Cambridge, en 1594; et la reine fut si satisfaite de son jeu, qu'elle le gratifia d'une pension de 20 livres sterling par an, ce qui ne fait guère plus d'un schilling par jour.

STEEVENS.

BOTTOM.

Où sont ces garçons? où sont ces cœurs?

QUINCE.

Bottom! — O le superbe jour! ô l'heure fortunée!

BOTTOM.

Messieurs, je vais vous raconter des merveilles... Mais ne me demandez pas ce que c'est; car, si je vous le dis, dites que je ne suis pas vrai Athénien; je vous dirai tout, exactement comme les choses se sont passées.

QUINCE.

Voyons, cher Bottom.

BOTTOM.

Vous n'aurez pas un mot de moi. Tout ce que je vous dirai, c'est que le duc a dîné. Mettez toute votre parure, de bonnes attaches à vos barbes, des rubans neufs à vos escarpins; rendez-vous tous sans délai au palais; que chacun songe à son rôle; car, en un mot, la fin de l'histoire est que notre pièce est le divertissement préféré. A tout événement, que Thisbé ait soin d'avoir du linge propre, et que celui qui joue le lion n'aille pas rogner ses ongles, car ils passeront pour les griffes du lion. Et, mes très chers acteurs, ne mangez point d'oignonsni d'ail, je vous en prie; car il faut que nous ayons une haleine douce; et moyennant tout cela, je ne doute pas que nous ne les entendions dire: « Voilà une charmante comédie! » Plus de paroles: allons, partons.

(Ils sortent.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PALAIS

Entrent THÉSÉE, HIPPOLYTE, ÉGÉE, PHILOSTRATE, SEIGNEURS, etc.

HIPPOLYTE.

Cela est étrange, mon Thésée, ce que racontent ces amans!

THÉSÉE.

Plus étrange que vrai. Jamais je ne pourrai ajouter foi à ces vieilles fables, ni à ces jeux de féerie. Les amans et les fous ont des cerveaux bouillans, une imagination féconde en fantômes, et qui conçoit au delà de ce que la raison peut jamais comprendre. Le fou, l'amoureux et le poète sont tout imagination. L'un voit plus de démons que l'enfer n'en peut contenir, c'est le fou; l'amoureux, tout comme le frénétique, voit la beauté d'Hélène sur un front égyptien. L'œil du poète, roulant dans la sphère d'une conception brillante, lance son regard du ciel à la terre, et de la terre aux cieux; et comme l'imagination donne un corps et des formes aux objets inconnus, la plume du poète leur imprime de même des formes nouvelles, et assigne à un fantôme aérien, à un néant une demeure propre et un nom particulier: tels sont les jeux d'une imagination vive et forte, que, si elle conçoit un sentiment de joie, elle crée aussitôt un être porteur de la nouvelle fortune; ou si, dans la nuit, elle se forge quelque terreur, avec quelle facilité un buisson prend à ses yeux l'aspect menaçant d'un ours terrible!

HIPPOLYTE.

Mais toute l'histoire qu'ils ont racontée de ce qui s'est passé cette nuit, leurs facultés intellectuelles ainsi transformées, tout cela annonce plus que de vaines illusions de l'imagination, et présente quelque chose de réel et de certain, bien admirable et bien étrange, de quelque façon que cela soit arrivé.

(Entrent Lysandre, Démétrius, Hermia et Hélène.)

THÉSÉE.

Voici nos amans qui viennent pleins de joie et d'allégresse. — Que le bonheur, aimables amis, accompagne vos cœurs, et que votre amour voie une longue suite de beaux jours!

LYSANDRE.

Que des jours plus beaux encore et plus fortunés suivent les pas de votre altesse, et éclairent votre table et votre couche auguste!

THÉSÉE.

Allons! quelles mascarades, quelles danses aurons-nous pour consumer sans ennui ce siècle de trois heures, qui doit s'écouler entre le souper et l'instant qui doit nous conduire au lit nuptial? Où est l'intendant qui prend ordinairement soin d'ordonner nos fêtes et nos plaisirs? Quels divertissemens sont préparés? N'y a-t-il point de comédie pour soulager les longues angoisses de cette heure éternelle, qui retarde et tourmente nos désirs? Appelez Philostrate.

PHILOSTRATE.

Me voici, puissant Thésée.

THÉSÉE.

Dites, quel drame avez-vous à nous donner pour cette longue soirée? quelle mascarade? quelle musique? Comment tromperons-nous l'ennui du temps qui traîne, si nous n'avons pas quelque plaisir pour nous distraire?

PHILOSTRATE.

Voilà la liste des divertissemens qui sont préparés. Choisissez celui que préférera votre altesse.

(Il lui remet un écrit.)

THÉSÉE lit.

Le Combat des Centaures, pour être chanté par un eunuque athénien, en s'accompagnant de la harpe. — Nous ne voulons pas de cela : j'en ai fait tout le récit à ma bien-aimée, à la gloire de mon parent Hercule.

La fureur des Bacchantes enivrées, déchirant le chantre de la Thrace dans leur rage. — C'est un vieux sujet, et je l'ai vu jouer la dernière fois que je revins de Thèbes en vainqueur triomphant.

Les neuf Muses pleurant la mort de la Science, récemment décédée dans l'extrême indigence (1). — C'est quelque critique, quelque satire mordante, et cela ne va pas avec une fête de noces.

Une ennuyeuse et courte scène du jeune Pyrame, avec sa maîtresse Thisbé; farce vraiment tragi-comique. — Tragique et comique à la fois ! courte et ennuyeuse ! C'est comme qui dirait de la glace chaude et de la neige de la même qualité merveilleuse. Comment trouverons-nous le nœud qui concilie ces contraires?

PHILOSTRATE.

C'est, monseigneur, une pièce longue de quelque dizaine de mots, aussi courte que j'aie jamais vu pièce; mais avec ces mots, mon prince, elle est encore trop longue, ce qui la rend ennuyeuse ; car dans toute la pièce il n'y a pas un mot à sa place, ni un seul acteur propre à son rôle; et c'est une pièce tragique, mon prince, car Pyrame se tue lui-même à la fin : ce qui, je vous l'avoue, quand je l'ai vu répéter, m'a fait verser des larmes, mais des larmes plus gaies que n'en aient jamais fait jaillir les plus grands éclats du sourire.

THÉSÉE.

Qui sont les acteurs ?

PHILOSTRATE.

De grossiers artisans, aux mains calleuses, qui travaillent ici dans Athènes, mais qui n'ont jamais travaillé d'esprit jusqu'à ce moment; ils se sont avisés aujourd'hui de charger leurs mémoires inexercées de cette pièce, pour la cérémonie de vos noces.

THÉSÉE.

Nous voulons la voir jouer.

PHILOSTRATE.

Non, mon noble seigneur; elle n'est pas digne de vous : je l'ai entendue d'un bout à l'autre, et cela ne vaut rien, rien au monde, à moins que vous ne trouviez quelque amusement dans leur intention et leurs efforts, en les voyant se tourmenter, se donner mille peines pour plaire à votre altesse.

THÉSÉE.

Je veux entendre cette pièce : tout ce qui est offert par la simplicité et le respect naïf est toujours bien. Allez, faites-les venir. — Et vous, dames, prenez vos places.

(Philostrate sort.)

HIPPOLYTE.

Je n'ai pas de plaisir à voir des malheureux échouer dans leurs efforts pour plaire, et le zèle succomber avec affront.

THÉSÉE.

Eh ! ma chère, vous ne verrez pas cela non plus.

HIPPOLYTE.

Il dit qu'ils ne peuvent rien faire de supportable en ce genre.

THÉSÉE.

Nous n'en paraîtrons que plus généreux en les remerciant, sans qu'ils nous aient rien donné. Notre plaisir sera de voir leurs fautes et leurs méprises. Dans ce que la bonne volonté impuissante entreprend et ne peut exécuter, un cœur noble et généreux considère le mérite de ce qu'elle aurait voulu faire, et non le prix de ce qu'elle a fait. Lorsque je suis entré dans ce duché, de grands clercs avaient formé le projet de me complimenter par des harangues long-temps étudiées; et lorsque je les ai vus frissonner et pâlir, rester courts au milieu de leurs périodes, et leur langue exercée bégayer de timidité, et finir par ne pouvoir achever et rester muets tout à coup sans avoir pu me débiter leur compliment, croyez-moi, ma chère, leur silence même m'a tenu lieu du com-

(1) Allusion à un poëme de Spenser (mort de misère en 1598), intitulé : *Les Pleurs des Muses sur l'oubli et le mépris de la Science.* Cette plainte n'est pas particulière à ce siècle : elle n'a été que trop fondée dans tous les temps, et elle a donné lieu au proverbe, *aussi pauvre qu'un poëte.*

MRS. GRIFFITH.

pliment le plus flatteur, et m'a vraiment fêté ; et j'en ai autant lu dans la modestie de leur timide respect, que j'en aurais pu entendre de la bruyante voix d'une éloquence audacieuse et effrontée. Pour moi, le zèle et l'affection, et la naïveté simple dont la langue bégaie et s'embarrasse, en ne disant rien, me disent beaucoup plus que les discours le mieux apprêtés.

(Entre Philostrate.)

PHILOSTRATE.

S'il plaît à votre altesse, le prologue est tout prêt.

THÉSÉE.

Qu'il s'avance!

(On joue une fanfare.)

(Entre le prologue.)

LE PROLOGUE.

« Si nous déplaisons, c'est avec notre bonne volonté ; en sorte que vous devez croire que nous ne venons pas pour vous déplaire, mais avec la bonne volonté de vous montrer notre zèle simple : c'est là le vrai commencement de notre fin. Considérez donc que si nous ne venions que pour vous chagriner, nous ne viendrions pas. Notre véritable but est de vous donner du plaisir : c'est là notre véritable intention. —Nous ne sommes pas ici pour vous donner de la tristesse et du chagrin.— Les acteurs sont tout près d'ici ; et, d'après leur jeu, vous saurez tout ce que vous avez l'air de devoir apprendre. »

THÉSÉE.

Ce camarade ne s'arrête pas sur les points.

LYSANDRE.

Il a galopé son prologue comme un jeune cheval ; il ne connaît point d'arrêt. Voilà une bonne leçon, mon prince : il ne suffit pas de parler ; il faut parler bon sens.

HIPPOLYTE.

En vérité, il a joué sur son prologue comme un enfant novice sur une flûte : des sons, mais sans mesure.

THÉSÉE.

Son discours ressemblait à une chaîne mêlée : il n'y avait aucun anneau de moins, mais tous étaient en désordre. Qui vient après lui ?

(Entrent Pyrame, Thisbé, la Muraille, le Clair de Lune et le lion, personnages muets.)

LE PROLOGUE.

« Messieurs, peut-être êtes-vous étonnés de ce spectacle ; mais étonnez-vous jusqu'à ce que la vérité vienne tout éclaircir. Ce personnage, c'est Pyrame, si vous voulez le savoir. Cette belle dame, c'est Thisbé, pour le certain. Cet homme, enduit de chaux et de crépi, représente cette odieuse muraille qui séparait ces deux amans ; et les pauvres enfans, il faut qu'ils se contentent de se murmurer quelques mots de tendresse au travers d'une lézarde ; et il ne faut pas que personne s'en étonne. Cet autre, avec sa lanterne, un chien et un buisson d'épines, représente le clair de lune ; car, si vous voulez le savoir, ces deux amans ne firent pas scrupule de se donner rendez-vous au clair de lune, à la tombe de Ninus, pour s'y faire la cour. Cette terrible bête, qui, de son nom, s'appelle un lion, fit reculer de son cri, ou plutôt épouvanta la fidèle Thisbé, venant dans l'ombre de la nuit ; et, en fuyant, elle laissa tomber son voile, que l'infâme lion teignit de sa gueule ensanglantée. Aussitôt arrive Pyrame, ce beau et grand jeune homme, et il trouve le manteau sanglant de sa fidèle Thisbé. A cette vue, avec son cimeterre, son coupable et sanguinaire cimeterre, il se perce bravement son brave sein, d'où le sang sort en bouillonnant ; et Thisbé, qui s'était arrêtée sous l'ombrage d'un mûrier, retira son poignard, et mourut. Quant au reste des personnages, vous, le lion, le clair de lune, la muraille et les deux amans, discourez en long et en large en lignes rimées, tant que vous serez ici en scène. »

(Tous sortent, excepté la muraille.)

THÉSÉE.

Je serai fort surpris si le lion doit parler.

DÉMÉTRIUS.

Il n'y a rien d'étonnant à cela, mon prince : un lion peut parler, si tant d'ânes le peuvent (1).

LA MURAILLE.

« Dans le même intermède il se trouve que moi, qui de mon nom m'appelle *Snout*, je représente une muraille, et une muraille, veuillez m'en croire, qui a un trou ou une crevasse ouverte, par laquelle les deux amans, Pyrame et Thisbé, se murmuraient souvent en secret leurs mutuelles confidences. Cette chaux, ce crépi et cette pierre vous montrent que je suis précisément cette muraille : voilà la vérité. Et voici, sur la

(1) Allusion à une fable de Roger l'Estrange, auteur anglais, intitulée : *Les Anes faits juges de paix.*

gauche, l'ouverture, la lézarde par laquelle ces timides amans doivent se parler tout bas. »

THÉSÉE.

Voudriez-vous de la chaux et de la bourre, pour parler mieux?

DÉMÉTRIUS.

C'est, mon prince, la plus ingénieuse division que j'aie jamais entendue.

THÉSÉE.

Voilà Pyrame qui s'approche de la muraille: silence!

PYRAME.

« O affreuse nuit! ô nuit de couleur noire! ô nuit qui es toujours quand le jour n'est plus! ô nuit! ô nuit! hélas! hélas! hélas! je crains bien que ma Thisbé n'ait oublié sa promesse! — Et toi, ô muraille! ô douce et aimable muraille! qui es élevée entre le terrain de son père et le mien; toi, muraille, ô muraille! ô muraille! ô aimable et douce muraille, montre-toi ta lézarde, que je puisse entrevoir au travers avec mon œil. Je te rends grace, officieuse muraille; que Jupiter te soutienne et te protége pour ce rare service! Mais que vois-je? Je ne vois point de Thisbé. O maudite muraille! au travers de laquelle je ne vois point mon bonheur: maudites soient tes pierres pour me tromper ainsi! »

THÉSÉE.

La muraille étant sensible, devrait, ce me semble, le maudire à son tour.

PYRAME.

Non, monsieur; en vérité, il ne le doit pas. —*Me tromper ainsi* est la réclame du rôle de Thisbé; c'est à elle à paraître maintenant, et je vais la chercher des yeux à travers la muraille. Vous verrez que tout cela va arriver juste, comme je vous l'ai dit. Tenez, la voilà qui vient.

THISBÉ.

« O muraille! tu as souvent entendu mes plaintes de ce que tu séparais mon cher Pyrame et moi; mes lèvres vermeilles ont souvent baisé tes pierres, tes pierres cimentées en toi avec de la chaux et de la bourre. »

PYRAME.

« Je vois une voix, je veux m'approcher du trou pour voir si je peux entendre le visage de ma Thisbé. —Thisbé! »

THISBÉ.

« Mon amant! tu es mon amant, je crois. »

PYRAME.

« Crois ce que tu voudras; je suis ton amant, et je suis toujours fidèle, comme *Limandre* (1). »

THISBÉ.

« Et moi comme Hélène, jusqu'à ce que les destins me tuent. »

PYRAME.

« Saphale ne fut pas si fidèle à Procrus. »

THISBÉ.

« Comme Saphale fut fidèle à Procrus, je le suis pour vous. »

PYRAME.

« Oh! donne-moi un baiser par le trou de cette odieuse muraille! »

THISBÉ.

« Je baise le trou de la muraille, et point vos lèvres. »

PYRAME.

« Veux-tu venir tout à l'heure me rejoindre à la tombe de Ninus? »

THISBÉ.

« A la vie ou à la mort; j'y vais sans délai. »

LA MURAILLE.

« Moi, muraille, me voilà à la fin de mon rôle; et mon rôle étant fini, c'est ainsi que la muraille s'en va. »

(La muraille, Pyrame et Thisbé sortent.)

THÉSÉE.

Maintenant, la voilà donc à bas la muraille qui séparait les deux voisins.

DÉMÉTRIUS.

Il n'y a pas de remède, mon prince, quand les murailles sont si prêtes à saisir le mot (2) de l'ordre sans qu'on les en avertisse auparavant.

(1) Limandre, pour Léandre, Saphale pour Céphale, Procrus pour Procris; autant de bévues de cet acteur ignorant.

(2) Warburton lit *rear*, *à s'élever*, et y voit une allusion à un fait arrivé du temps du poète. Elisabeth visita Thomas Gresham au parc d'Osterley. En entrant dans sa cour, elle la trouva trop large, et dit qu'elle serait mieux si elle était partagée au milieu par un mur. La muraille se trouva bâtie en une nuit, et le lendemain matin, la reine fut tout étonnée de voir la cour partagée par un mur.

GRAY.

Suivant Farmer, c'est une allusion au proverbe, *les murs ont des oreilles*.

HIPPOLYTE.

Voilà la plus impertinente sottise que j'aie jamais entendue.

THÉSÉE.

La meilleure de ces représentations n'est qu'une illusion; et le pire ne sera pas le pire, si l'imagination veut se prêter et l'embellir.

HIPPOLYTE.

Il faut que ce soit votre imagination qui s'en charge et non pas la leur.

THÉSÉE.

Si notre imagination ne pense pas plus mal d'eux qu'ils n'en pensent eux-mêmes, ils peuvent passer pour d'excellens acteurs. — Voici deux fameuses bêtes qui s'avancent, une lune et un lion.

(Entrent le lion et le clair de lune.)

LE LION.

« Mes dames, vous dont le cœur timide frémit à la vue de la plus petite souris qui vous surprend et se glisse dans vos lambris, vous pourriez bien ici frissonner et trembler d'effroi lorsqu'un lion féroce vient à rugir dans sa rage. Sachez donc que moi, Snug le menuisier, je ne suis ni un lion féroce, ni la femelle d'un lion; car si j'étais venu comme un lion irrité dans ce lieu, et avec de mauvais desseins, ce serait exposer ma vie. »

THÉSÉE.

Une fort bonne bête, et d'une honnête conscience!

DÉMÉTRIUS.

La meilleure bête, pour une bête, que j'aie amais vue, monseigneur.

LYSANDRE.

Ce lion est un vrai renard par la valeur.

THÉSÉE.

Cela est vrai; et un véritable oison par la prudence.

DÉMÉTRIUS.

Non pas, monseigneur; car sa valeur ne peut emmener sa prudence, et le renard emmène l'oison.

THÉSÉE.

Sa prudence, j'en suis sûr, ne peut emmener sa valeur, car l'oison n'emmène pas le renard. C'est à merveille: laissez-le à sa prudence, et écoutons la lune.

LE CLAIR DE LUNE.

« Cette lanterne vous représente la lune et ses cornes. »

DÉMÉTRIUS.

Il aurait dû porter les cornes sur sa tête.

THÉSÉE.

Ce n'est pas un croissant, et ses cornes sont invisibles et fondues dans la circonférence.

LE CLAIR DE LUNE.

« Cette lanterne représente la lune et ses cornes, et moi j'ai l'air d'être l'homme dans la lune. »

THÉSÉE.

Cette erreur est la plus grande de toutes: l'homme devrait être mis dans la lanterne; autrement, comment serait-il l'homme dans la lune?

DÉMÉTRIUS.

Il n'ose pas se fourrer là à cause de la chandelle, car vous voyez qu'elle est déjà en mèche usée (1).

HIPPOLYTE.

Je suis lasse de cette lune: je voudrais que la scène changeât.

THÉSÉE.

Il paraît à sa petite lueur de prudence qu'il est dans le décours. Mais cependant, par politesse, et par toutes sortes de raisons, il faut attendre le temps.

LYSANDRE.

Poursuis, lune.

LE CLAIR DE LUNE.

Tout ce qui me reste à vous dire, c'est de vous déclarer que la lanterne est la lune; moi, l'homme dans la lune; ce buisson d'épines, mon buisson d'épines; et ce chien, mon chien.

DÉMÉTRIUS.

Eh! mais tout cela devrait être dans la lanterne; car ils sont dans la lune. Mais, silence! voici Thisbé.

THISBÉ.

« Voici la tombe du vieux Ninny. Où est mon amant? »

LE LION.

« Ho! » (Le lion rugit; Thisbé s'enfuit.)

DÉMÉTRIUS.

Bien rugi, lion.

THÉSÉE.

Bien couru, Thisbé.

(1) Équivoque sur le mot *snuff*, qui signifie également *mèche usée* et *accès de colère*.

JOHNSON.

HIPPOLYTE.

Bien lui, lune. — Vraiment, la lune luit avec fort bonne grace.

THÉSÉE.

Bien crié en souris, lion.

DÉMÉTRIUS.

Et voilà Pyrame qui est venu.

LYSANDRE.

Et le lion qui a disparu.

(Entre Pyrame.)

PYRAME.

« Douce lune, je te remercie de tes rayons solaires; je te rends grace, lune, de ta clarté si brillante; car à la lumière de tes rayons gracieux, dorés et brillans, je me promets de goûter de la vue de la très fidèle Thisbé.

Mais arrêtons : ô horreur!
Mais, voyons : pauvre chevalier,
Quel affreux objet s'offre ici?
Mes yeux, voyez-vous?
Comment cela peut-il être?
O mon petit cœur! ô ma chère!
Quoi! ton charmant voile
Tout teint de sang!
Approchez, cruelles furies;
O destin, venez, venez,
Coupez fil et trame;
Écrasez, détruisez, égorgez, et finissez tout! »

THÉSÉE.

Cet accès de passion et la mort d'un tendre amant seraient capables de rendre un homme triste.

HIPPOLYTE.

J'en veux à mon cœur; mais j'ai pitié de lui.

PYRAME.

« O nature! pourquoi formas-tu des lions? Puisque cet infâme lion a défloré ici ma chère maîtresse, qui est, non, non, mais qui était la plus belle personne qui ait vécu, qui ait aimé, qui ait caressé, qui ait regardé de ses beaux yeux l'éclat du jour,

Venez, mes larmes, confondez mes sens.
A moi, mon épée, et blesse
Le sein de Pyrame;
Oui, le sein gauche
Où palpite le cœur.
Ainsi je meurs, je meurs, je meurs.
Maintenant je suis mort,
Maintenant je suis parti de ce monde;
Mon ame est dans les cieux.
Langue, perds ta lumière;
Lune, fuis de ces lieux;
Et maintenant, meurs, meurs, meurs.
Bonsoir, bonsoir. »

(Il meurt. Le clair de lune sort.)

DÉMÉTRIUS.

Plus de dés (1), mais un as pour lui; car il n'est plus qu'un.

LYSANDRE.

Il est moins qu'un as, ami, car il est mort; il n'est rien.

THÉSÉE.

Avec le secours d'un chirurgien, il pourrait en revenir encore et se trouver en âne (2).

HIPPOLYTE.

Par quel hasard le clair de lune s'en est-il allé avant que Thisbé arrive et trouve son amant?

THÉSÉE.

Elle le trouvera à la clarté des étoiles. — La voici qui s'avance, et sa douleur va finir la pièce.

(Entre Thisbé.)

HIPPOLYTE.

Il me semble qu'elle ne doit pas être fort longue pour un pareil Pyrame; j'espère qu'elle sera courte.

DÉMÉTRIUS.

Un atome ferait pencher la balance entre l'amant et la maîtresse, lequel de Pyrame ou de Thisbé vaut mieux.

LYSANDRE.

Elle l'a déjà cherché de ses beaux yeux.

DÉMÉTRIUS.

Et la voilà qui va gémir : vous allez entendre.

(1) Jeu de mots sur *die*, qui signifie *mourir*, et un *dé*.

(2) Un célèbre anatomiste, à qui on avait remis le corps d'un pendu après l'exécution, et qui donnait encore quelques signes de vie, assurait que, s'il en revenait, il ne serait jamais qu'un idiot. Le contraire de cette opinion est prouvé par un fait certain et connu.
GRAY.

Voici le fait dont il s'agit : Anne Green fut pendue à Oxford en 1650. Après une demi-heure de supplice, on s'aperçut qu'elle respirait encore. Il n'est pas d'horreurs qu'on ne lui fit éprouver, pour abréger, soi-disant, ses souffrances. Placée dans son cercueil, elle donna encore signe de vie. Les docteurs Petty, Willis, Bathurst et Clerk parvinrent, par leurs soins, à la rappeler à la vie. Gray, à qui nous empruntons ce renseignement, a vu lui-même cette femme, saine de corps et d'esprit, plusieurs années après. Il existe un petit écrit du docteur Bathurst, *Nouvelles des Morts*, où ce fait si curieux est raconté avec détails.
J. A. H.

THISBÉ.

« Dors-tu, mon amant?
Quoi! serais-tu mort, mon cher cœur?
O Pyrame! lève-toi!
Parle, parle-moi : tout à fait muet?
Quoi! mort, mort! Une tombe
Doit donc couvrir tes tendres yeux.
Ces sourcils de lis,
Ce nez vermeil,
Ces joues jaunes comme la primevère,
Sont évanouis, sont évanouis.
Amans, gémissez;
Ses yeux sont verts comme poireau.
O vous, fatales sœurs!
Venez, venez sur moi.
Avec vos mains pâles comme le lait,
Teignez-les dans le sang,
Puisque vous avez coupé
De vos ciseaux son fil de soie.
Langue, n'ajoute pas un mot;
Viens, fidèle épée,
Viens, fer tranchant, plonge-toi dans mon sein,
Et adieu, mes amis.
Ainsi finit Thisbé.
Adieu, adieu, adieu. »

(Elle meurt.)

THÉSÉE.

Le clair de lune et le lion sont restés pour enterrer les morts.

DÉMÉTRIUS.

Oui, et la muraille aussi.

BOTTOM.

Non, je puis vous l'assurer. La muraille, qui séparait leurs pères, est à bas. — Vous plaît-il de voir l'épilogue, ou d'entendre une danse bergamasque, entre deux acteurs de notre troupe?

THÉSÉE.

Point d'épilogue, je vous prie, car votre pièce n'a pas besoin d'apologie : non jamais d'excuse; car, quand tous les acteurs sont morts, il n'est pas besoin de blâmer la mémoire d'aucun. Vraiment, si celui qui a composé cette pièce avait joué le rôle de Pyrame, et qu'il se fût pendu avec la jarretière de Thisbé, cela aurait fait une bien belle tragédie; et elle est fort belle, en vérité, et jouée avec distinction. Mais voyons votre bergamasque : laissez là votre épilogue. (Une danse de paysans bouffons.) La langue de fer de minuit a parlé douze fois : amans, au lit nuptial; c'est presque l'heure magique des fées. Je crains bien que nous ne reprenions sur le matin le sommeil que nous avons épargné sur cette nuit. Cette farce grossière a bien trompé nos sens sur la marche pesante du temps. Chers amis, allons à notre lit nuptial : nous passerons une quinzaine entière dans les divertissemens nocturnes, et chaque jour amènera de nouveaux plaisirs, pour célébrer solennellement la fête de nos noces.

(Tous sortent.)

SCÈNE II.

Entre PUCK.

PUCK.

Voici l'heure où le lion rugit,
Où le loup hurle à la lune,
Tandis que le laboureur ronfle,
Épuisé de sa pénible tâche.
Maintenant les tisons consumés brillent en charbons ardens;
La chouette, poussant son cri sinistre,
Rappelle au malheureux, couché dans les douleurs,
Le souvenir et l'image du drap funèbre.
Voici le temps de la nuit,
Où les tombeaux tous entr'ouverts
Laissent échapper chacun son spectre,
Qui va errer sur la route des cimetières.
Et nous, esprits fées, qui voltigeons
A la clarté du char de la triple Hécate,
Fuyant la présence du soleil,
Et suivant les ombres comme les songes légers,
Nous nous livrons à nos jeux nocturnes. Pas une souris
Ne troublera cette maison sacrée.
Je suis envoyé devant, avec un laquais,
Pour balayer la poussière derrière la porte (1).

(Entrent le roi et la reine des fées avec leur cortége.)

OBERON.

A la pâle lueur de cette maison,
A la faible clarté des feux assoupis et morts,
Vous tous, esprits follets, génies et fées,
Sautez d'un pied léger, comme l'oiseau qui s'élance d'une épine;
Répétez après moi ce couplet :
Chantez et dansez rapidement à sa mesure.

TITANIA.

D'abord, répétez ce couplet par cœur;
Et à chaque mot une cadence :
Les mains enlacées, avec la grace des fées,
Nous chanterons, et appellerons le bonheur sur cette demeure.

(Chant et danse (2).)

OBERON.

A présent, jusqu'à la pointe du jour,
Que chaque fée erre dans ce palais.
Nous irons au beau lit nuptial,
Et il sera béni par nous;

(1) La propreté est nécessaire pour attirer les fées dans une maison, et mériter leurs faveurs.

JOHNSON.

(2) Oberon paraît, et ordonne à ses fées de chanter un couplet; Titania en chante ensuite un autre avec ses fées. Ces deux couplets, que chantent Oberon et Titania, sont perdus; ensuite Oberon congédie ses génies, et les charge d'aller accomplir les cérémonies.

JOHNSON.

Et la lignée qui y sera engendrée
Sera toujours heureuse et fortunée.
Ces trois couples d'amans
Seront toujours sincères et fidèles,
Et les taches de la main de la nature
Ne se verront point sur leurs enfans.
Fées, dispersez-vous;
Qu'avec la rosée des champs
Chacune consacre chaque appartement;
Établissez-y la douce paix.
Ce palais subsistera toujours dans le bonheur,
Et l'hôte en sera toujours favorisé du ciel.
Allons, dansons,
Ne tardons plus.
Venez me rejoindre au point du jour.

(Sortent, avec leur suite, le roi et la reine.)

PUCK.

Si nous, légers fantômes, avons déplu,
Figurez-vous seulement, et tout sera réparé,
Figurez-vous que vous avez ici fait un court sommeil,
Tandis que ces visions erraient autour de vous.
Indulgens spectateurs, ne blâmez point
Ce faible et vain sujet,
Et ne le prenez que pour un songe:
Si vous faites grace, nous nous corrigerons.
Et comme je suis un honnête lutin,
Si nous avons le bonheur immérité
D'échapper cette fois à la langue du serpent (1),
Nous ferons mieux avant peu,
Ou tenez Puck pour un menteur.
Adieu; bonne nuit à tous.
Applaudissez de vos mains, si nous sommes amis;
Et Robin fera ses efforts pour vous plaire à l'avenir.

(Il sort.)

(1) C'est-à-dire aux sifflets.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

TIMON D'ATHÈNES.

PERSONNAGES.

TIMON, noble athénien.
LUCIUS, LUCULLUS, SEMPRONIUS, seigneurs.
APEMANTUS, philosophe.
ALCIBIADE.
FLAVIUS, intendant de Timon.
FLAMINIUS, LUCILIUS, SERVILIUS, serviteurs de Timon.
CAPHIS, VARRON, PHILO, TITUS, LUCIUS, HORTENSIUS, esclaves.
VENTIDIUS, un des amis de Timon.
CUPIDON et MASQUES.
PHRYNIA, TIMANDRA, maîtresses d'Alcibiade.
VOLEURS, SÉNATEURS, UN POÈTE, UN PEINTRE, UN JOAILLIER, et UN MARCHAND avec différens SERVITEURS, etc.

La scène est d'abord à Athènes, et ensuite dans les bois aux environs de cette ville.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Athènes.

UNE SALLE DANS LA MAISON DE TIMON.

UN POÈTE, UN PEINTRE, UN JOAILLIER et UN MARCHAND, entrent par différentes portes.

LE POÈTE.

Bonjour, seigneur.

LE PEINTRE.

Je suis ravi de vous voir en bonne santé.

LE POÈTE.

Il y a long-temps que je ne vous ai vu: comment va le monde?

LE PEINTRE.

Eh! le monde s'use et se corrompt à mesure qu'il vieillit.

LE POÈTE.

Vraiment, on sait cela; mais n'y a-t-il point quelque rareté extraordinaire, quelque événement bien étrange, dont on n'ait pas vu d'exemples?— Voyez, ô magique pouvoir de la bonté! C'est tou

charme qui évoque tous ces esprits, et les attire en foule sur les traces de Timon. — Je connais ce marchand.

LE PEINTRE.

Et moi je les connais tous deux : l'autre est un joaillier.

LE MARCHAND.

Oh! c'est un digne seigneur.

LE JOAILLIER.

Oui, cela est incontestable.

LE MARCHAND.

Un homme incomparable, dont la bienfaisance toujours en action, ne s'épuise et ne se lasse jamais. Il passe les bornes.

LE JOAILLIER.

J'ai ici un diamant.

LE MARCHAND.

Oh! je vous prie, voyons-le : est-il destiné pour le seigneur Timon?

LE JOAILLIER

S'il veut en donner le prix; sans quoi...

LE POÈTE.

« Quand un intérêt mercenaire nous a fait pros-
» tituer la louange à l'homme vil, c'est une tache
» qui flétrit la gloire des beaux vers où l'on chante
» l'homme de bien (1).

LE MARCHAND, considérant le diamant.

La forme en est belle.

LE JOAILLIER.

Et c'est un riche diamant : voyez-vous la belle eau?

LE PEINTRE.

Vous êtes là dans l'enthousiasme : vous méditez quelque ouvrage, n'est-ce pas? quelque dédicace au magnifique Timon?

LE POÈTE.

C'est une idée assez heureuse qui vient de s'offrir à moi d'elle-même. Notre poésie est comme une gomme qui se distille de l'arbre. Le feu caché dans le sein du caillou ne se manifeste que quand il est frappé; mais le beau feu de la poésie éclate et s'allume de lui-même — et comme un torrent, il franchit les digues qui s'opposent à son cours... Mais qu'avez-vous là?

LE PEINTRE.

Seigneur, un tableau. Et quand votre livre paraît-il au grand jour?

LE POÈTE.

Aussitôt après la présentation, seigneur. Voyons votre tableau.

LE PEINTRE.

C'est un bel ouvrage!

LE POÈTE, considérant le tableau.

Oui, vraiment... Ces figures se détachent bien du fond; elles sont parfaites.

LE PEINTRE.

Il n'y a rien de bien merveilleux.

LE POÈTE.

Admirable! Que de noblesse et de grace dans l'attitude de cette figure! quelle ame de feu étincelle dans ces yeux! quelle heureuse imagination anime ces lèvres! Toute muette qu'est cette figure, on interpréterait son silence.

LE PEINTRE.

C'est une imitation assez heureuse du naturel: elle respire. Voyez; ce trait vous semble-t-il bon?

LE POÈTE.

J'ose dire que c'est un modèle pour la nature même; l'art a imprimé dans ces traits plus d'énergie et d'expression que n'en offre la vie même.

(Entrent plusieurs sénateurs.)

LE PEINTRE.

Comme le seigneur Timon est courtisé!

LE POÈTE.

Les sénateurs d'Athènes! Heureux mortels!

LE PEINTRE.

Regardez; davantage!

LE POÈTE.

Vous voyez ce concours, ces flots de courtisans. Moi, j'ai, dans mon ouvrage, qui n'est qu'ébauché, peint un homme à qui ce monde sublunaire prodigue ses hommages et ses caresses. Mon libre génie ne s'arrête pas aux petits détails, et mon burin audacieux se donne carrière sur la cire de mes tablettes. Nul trait de malignité n'empoisonne un seul hémistiche; ma veine est pure dans son cours; ma verve, comme l'aigle, prend l'essor, vole et s'élève toujours, sans laisser aucune trace derrière elle.

LE PEINTRE.

Comment pourrais-je vous comprendre?

LE POÈTE.

Je vais vous l'expliquer. Vous voyez comme

(1) Nous devons supposer que le poète est occupé à lire son ouvrage : ces trois lignes qu'il répète tout haut servent d'introduction à un poème adressé à Timon, dont il fait ensuite le détail au peintre.

tous les états, tous les rangs, tous les esprits et tous les caractères graves et frivoles, durs et lians, viennent tous offrir leur humble hommage au seigneur Timon. Son immense fortune, que répand son cœur né bienfaisant, attire et enchaîne à lui tous les cœurs : foule empressée de se dévouer à son service ; depuis le souple flatteur, dont le visage est une glace qui réfléchit celui du maître, jusqu'à cet Apemantus qui n'aime rien autant qu'il aime à se haïr lui-même : oui, le farouche Apemantus fléchit le genou devant lui ; il s'en retourne heureux et fier d'un coup d'œil de Timon.

LE PEINTRE.

Je les ai vus parler ensemble.

LE POÈTE.

J'ai peint un trône élevé sur le sommet d'une haute et riante colline, et sur le trône la Fortune assise. La base du mont est couverte par étages de talens de tout genre, d'hommes de toute espèce, qui s'agitent autour de l'enceinte, pour avancer leur état et leur bien-être. Au milieu de cette foule immense, dont les yeux sont tendus et attachés sur la souveraine du mont, je représente un personnage sous les traits de Timon, à qui la déesse, de sa main d'albâtre, fait signe d'avancer. Il monte vers le trône, la déesse verse sur lui ses dons, et soudain change tous ses rivaux en serviteurs soumis, en esclaves qui rampent à ses pieds.

LE PEINTRE.

Oui, je conçois en effet que de peindre ce trône, cette Fortune et cette colline, et au bas un homme qu'un signe de la déesse distingue de la foule, et qui, la tête courbée en avant, sur le penchant du mont, gravit vers son bonheur, ce serait, à mon avis, un tableau que rendrait bien notre art.

LE POÈTE.

Soit; mais laissez-moi poursuivre. Ces hommes, auparavant ses égaux, ou même ses supérieurs, suivent tous maintenant ses pas triomphans, remplissent ses portiques d'une cour nombreuse, versent dans son oreille leurs murmures flatteurs, et d'une langue homicide égorgent la réputation de ses ennemis, révèrent jusqu'à l'étrier que foule son pied fortuné, et ne respirent que par lui.

LE PEINTRE.

Sans doute; et après, quelle est la suite?

LE POÈTE.

Lorsque la Fortune changeant d'humeur, et dans un caprice, précipite du haut du mont ce favori naguère si chéri d'elle, tous ses vassaux qui, rampant sur les genoux et sur leurs mains, s'efforçaient après lui de gravir vers la cime du mont, le laissent rouler de précipice en précipice ; pas un n'accompagne et n'arrête son pied dans sa chute.

LE PEINTRE.

C'est l'ordinaire ; je suis en état de vous faire voir cent tableaux qui peindraient ces revers soudains de fortune sous des traits bien plus frappans que les paroles. Cependant vous avez raison de faire sentir au seigneur Timon que le pauvre, placé au bas de la montagne, a vu plus d'une fois l'homme puissant renversé tête en bas et pieds en haut.

(Les trompettes sonnent. Timon paraît, et donne audience d'un air affable à chacun de ceux qui ont à lui parler.)

TIMON à un messager.

Il est emprisonné, dites-vous?

LE MESSAGER.

Oui, mon bon seigneur. Cinq talens sont toute sa dette ; mais, en ce moment, il est sans ressource, et ses créanciers sont inflexibles. Il implore une lettre de votre grandeur à ceux qui l'ont fait emprisonner ; si elle lui est refusée, il n'a plus d'espoir.

TIMON.

Noble Ventidius! allons. — Il n'est pas dans mon caractère de repousser la main d'un ami qui m'implore au moment où il a le plus besoin de moi. Je le connais pour un homme honnête, qui mérite qu'on lui donne du secours : il l'aura ; je veux payer sa dette, et lui rendre sa liberté.

LE MESSAGER.

Ce bienfait l'attache à vous pour jamais.

TIMON.

Saluez-le de ma part. Je vais lui envoyer sa rançon ; et lorsqu'il sera libre, dites-lui de me venir voir. Ce n'est pas assez de relever le faible abattu, il faut l'aider encore à se soutenir après. Adieu, partez.

LE MESSAGER.

Que le bonheur vous récompense!

(Il sort.)

(Entre un vieillard athénien.)

LE VIEILLARD.

Seigneur Timon, daignez m'entendre.

TIMON.

Parlez, bon vieillard.

LE VIEILLARD.

Vous avez un serviteur nommé Lucilius?

TIMON.

Il est vrai, j'en ai un de ce nom; qu'avez-vous à dire de lui?

LE VIEILLARD.

Noble Timon, faites-le venir devant vous.

TIMON.

Est-il ici Lucilius?

(Entre Lucilius.)

LUCILIUS.

Me voici, seigneur, à vos ordres.

LE VIEILLARD.

Cet homme, seigneur Timon, cet homme, qui vit de vos gages, hante de nuit ma maison. Je suis un homme qui, depuis ma jeunesse, me suis adonné au négoce, et mon état mérite un plus riche héritier qu'un de vos valets.

TIMON.

Eh bien, qu'y a-t-il de plus?

LE VIEILLARD.

Je n'ai qu'une fille, une fille unique, à qui je peux transmettre tout ce que j'ai amassé de bien. La petite personne est belle et des plus jeunes qu'on puisse épouser. Je l'ai élevée avec soin, et je n'ai rien épargné pour lui donner tous les talens, tous les agrémens. Ce valet, qui vous appartient, ose tenter son amour. Je vous conjure, noble seigneur, joignez-vous à moi pour lui défendre de la fréquenter; car, pour moi, j'ai parlé en vain.

TIMON.

C'est un jeune homme honnête.

LE VIEILLARD.

Il le sera donc pour moi. Que son honnêteté lui serve de récompense! S'il est honnête, il ne doit pas m'enlever ma fille.

TIMON.

L'aime-t-elle?

LE VIEILLARD.

Elle est jeune et crédule. Les passions que nous avons éprouvées nous-mêmes nous ont appris combien la jeunesse est légère.

TIMON à Lucilius.

Aimes-tu cette jeune fille?

LUCILIUS.

Oui, mon bon seigneur, et elle agrée mon amour.

LE VIEILLARD.

S'il lui arrive de se marier sans mon consentement, j'atteste ici les dieux que j'irai choisir mon héritier dans la foule errante des mendians, et que je la déshérite de tout mon bien.

TIMON.

Et quelle sera sa dot, si elle épouse un mari sortable?

LE VIEILLARD.

Trois talens le jour des noces, et, après moi, tout ce que je possède.

TIMON.

Cet honnête homme est attaché depuis longtemps à mon service; je veux faire un effort pour fonder sa fortune, car c'est un devoir de l'humanité. Donnez-lui votre fille; ce que vous avancez pour sa dot sera la mesure de mes dons pour son époux, et je rendrai la balance égale entre elle et lui.

LE VIEILLARD.

Noble et magnifique Timon, donnez-moi votre parole, et ma fille est à lui.

TIMON.

Voilà ma main, et mon honneur sur ma promesse.

LUCILIUS.

Je vous rends les plus humbles actions de graces: tout ce qui pourra jamais m'arriver de fortune et de bonheur, je reconnaîtrai toujours que je le tiens de vous.

(Lucilius et le vieillard sortent.)

LE POÈTE.

Daignez agréer mon travail, et que les dieux vous accordent de longs jours!

TIMON.

Je vous remercie; vous aurez de mes nouvelles dans un moment, ne vous écartez point. — Qu'avez-vous là, mon ami?

LE PEINTRE.

Un morceau de peinture, que je conjure votre grandeur d'accepter.

TIMON.

La peinture me plaît beaucoup. L'homme n'est plus guère qu'un portrait; car, depuis que le déshonneur trafique de l'ame et des sentimens,

l'homme n'est qu'un visage, tandis que les figures que trace le pinceau sont du moins tout ce qu'elles paraissent... Je goûte beaucoup votre ouvrage, et vous en aurez bientôt la preuve : attendez dans mon palais jusqu'à ce que je vous fasse avertir.

LE PEINTRE.

Que les dieux vous conservent !

TIMON.

Ah, bonjour, monsieur ! Votre main ; il faut que nous dînions ensemble. — Seigneur, votre bijou a souffert du rabais.

LE JOAILLIER.

Comment, monseigneur, du rabais ?

TIMON.

Oui, à force d'être prisé. Si je vous le payais tout le prix qu'on l'estime, je serais tout à fait ruiné.

LE JOAILLIER.

Monseigneur, il est estimé le prix qu'en donneraient ceux mêmes qui le vendent. Mais vous savez que des bijoux égaux en valeur changent de prix dans les mains du propriétaire, et sont estimés en raison de la valeur du maître. Digne seigneur, daignez me croire, la valeur de ce bijou augmente dans vos mains.

TIMON.

Bien raillé.

LE MARCHAND.

Non, mon bon seigneur ; tout ce qu'il dit là, tout le monde le répète avec lui.

TIMON.

Regardez qui vient ici. Voulez-vous être rudoyés ?

(Entre Apemantus.)

LE JOAILLIER.

Nous le souffrirons volontiers, puisque votre seigneurie le souffre.

LE MARCHAND.

Oh ! il ne veut épargner personne.

TIMON.

Salut ! gracieux Apemantus.

APEMANTUS.

Attends que je sois gracieux pour te rendre ton salut. Je le ferai quand tu seras le chien de Timon, et que ces coquins seront honnêtes.

TIMON.

Pourquoi les appelles-tu de ce nom ? tu ne les connais pas.

APEMANTUS.

Ne sont-ils pas Athéniens ?

TIMON.

Oui.

APEMANTUS.

En ce cas, je ne me repens pas.

LE JOAILLIER.

Tu me connais, Apemantus ?

APEMANTUS.

Tu le sais bien que je te connais ; je viens de t'appeler par ton nom.

TIMON.

Tu as bien de l'orgueil.

APEMANTUS.

Oui, de ce que je ne suis pas Timon.

TIMON.

Où vas-tu ?

APEMANTUS.

Casser la tête d'un honnête Athénien.

TIMON.

C'est une action pour laquelle tu mourras.

APEMANTUS.

Oui, si ne rien faire est un crime puni de mort par la loi.

TIMON.

Comment trouves-tu ce portrait, Apemantus ?

APEMANTUS.

Très bon, car il n'a pas fait de mal.

TIMON.

Celui qui l'a fait n'a-t-il pas bien travaillé ?

APEMANTUS.

Celui qui a fait le peintre a mieux travaillé encore ; et cependant c'est un pitoyable ouvrage.

LE PEINTRE.

Vous êtes un chien.

APEMANTUS.

Ta mère est de mon espèce ; que sera-t-elle donc si je suis un animal ?

TIMON.

Apemantus, veux-tu dîner avec moi ?

APEMANTUS.

Non, je ne mange pas les grands seigneurs.

TIMON.

Si tu mangeais les grands seigneurs, tu fâcherais les dames.

APEMANTUS.

Oh! elles mangent les grands seigneurs : voilà pourquoi leur ventre prend tant d'embonpoint.

TIMON.

C'est là une idée bien libertine.

APEMANTUS.

C'est toi qui l'interprètes ainsi : prends-la pour ta peine.

TIMON.

Comment trouves-tu ce bijou, Apemantus?

APEMANTUS.

Pas si bien que la franchise (1), qui ne coûte pas une obole à l'homme.

TIMON.

Combien penses-tu qu'il vaut?

APEMANTUS.

Il ne vaut pas une de mes pensées. Eh bien, poète?

LE POÈTE.

Eh bien, philosophe?

APEMANTUS.

Tu mens.

LE POÈTE.

N'es-tu pas un philosophe?

APEMANTUS.

Oui.

LE POÈTE.

Je ne mens donc pas.

APEMANTUS.

Et toi, n'es-tu pas un poète?

LE POÈTE.

Oui.

APEMANTUS.

En ce cas, tu mens. Souviens-toi de ta dernière pièce, où, dans une fiction, tu as fait de Timon un vertueux et digne personnage.

LE POÈTE.

Ce n'est point une fiction, c'est la vérité.

APEMANTUS.

Oui, il est digne de toi, et digne de payer tes mensonges. Qui aime la flatterie est digne du flatteur. Dieux, que ne suis-je un grand seigneur!

(1) Allusion au proverbe anglais : *plain dealing is a jewel; but they that use it die beggars.* La franchise est un joyau; mais ceux qui s'en servent meurent mendians.

TIMON.

Eh, que ferais-tu si tu étais un grand seigneur?

APEMANTUS.

Ce qu'Apemantus fait à présent : je haïrais un grand seigneur de toute mon ame.

TIMON.

Quoi! toi-même?

APEMANTUS.

Oui.

TIMON.

Pourquoi?

APEMANTUS.

Pour avoir formé le sot désir d'être un grand seigneur. — N'es-tu pas un marchand, toi?

LE MARCHAND.

Oui, Apemantus.

APEMANTUS.

Que le négoce puisse te perdre, si les dieux ne veulent pas le faire!

LE MARCHAND.

Si le négoce me perd, les dieux en seront la cause.

APEMANTUS.

Ton dieu, c'est le négoce : que ton dieu te confonde!

(Les trompettes sonnent. — Entre un messager.)

TIMON.

Que nous annonce cette trompette?

LE MESSAGER.

C'est Alcibiade et vingt cavaliers environ de sa société.

TIMON.

Je vous prie, allez au-devant d'eux, qu'on les fasse entrer. — Il faut absolument dîner avec moi. — Ne vous en allez pas que je ne vous aie fait mes remercîmens. Et, après le dîner, souvenez-vous de me montrer ce tableau. — Je suis charmé de vous voir tous.

(Entrent Alcibiade et sa suite.)

TIMON.

Vous êtes le bienvenu, seigneur.

APEMANTUS.

Fort bien, fort bien! — Que les maladies contractent et dessèchent vos souples articulations! — Se peut-il qu'il y ait si peu de véritable amitié au milieu de tous ces coquins et de leurs vaines politesses! En vérité, toute la race hu-

maine n'est qu'une troupe de singes dressés aux grimaces.

ALCIBIADE.

Seigneur, je languissais du désir de vous voir, et mon cœur affamé en dévore le plaisir.

TIMON.

Vous êtes le bienvenu, seigneur. Avant de nous séparer, nous passerons ensemble d'heureux momens et nous varierons nos plaisirs. Je vous prie, entrons.

(Ils sortent, excepté Apemantus.)

(Entrent deux seigneurs.)

PREMIER SEIGNEUR.

A quelle heure du jour sommes-nous, Apemantus?

APEMANTUS.

A l'heure d'être honnête.

PREMIER SEIGNEUR.

Il est toujours l'heure d'être honnête.

APEMANTUS.

Tu n'en mérites que plus de malédictions, toi qui ne prends jamais le temps de l'être.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Tu vas à la fête que donne Timon?

APEMANTUS.

Oui, pour voir les viandes gorger des fripons, et le vin échauffer des insensés.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Adieu, adieu!

APEMANTUS.

Tu es un fou de me dire deux fois adieu.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Pourquoi, Apemantus?

APEMANTUS.

Tu aurais dû garder un de ces adieux pour toi; car je n'ai pas l'intention de t'en rendre.

PREMIER SEIGNEUR.

Va te faire pendre.

APEMANTUS.

Je n'en ferai rien. Adresse tes ordres à ton ami.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Loin d'ici, chien intraitable; ou je te chasserai honteusement.

APEMANTUS.

Je fuirai, comme un chien, les ruades de l'âne.

PREMIER SEIGNEUR.

C'est l'opposé de l'humanité. — Eh bien, entrerons-nous et prendrons-nous notre part des générosités de Timon? Oui, la bonté même n'a pas un cœur égal au sien.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Son inépuisable bienfaisance se répand sur tout ce qui l'environne. Plutus, le dieu de l'or, n'est que son intendant; pas le plus léger service qu'il ne paie sept fois plus qu'il ne vaut; pas le plus léger cadeau qui ne rende à son auteur un présent qui excède toutes les mesures ordinaires de la reconnaissance.

PREMIER SEIGNEUR.

Il porte l'ame la plus noble qui jamais ait inspiré un mortel.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Puisse-t-il vivre un siècle dans la prospérité! Voulez-vous que nous entrions?

PREMIER SEIGNEUR.

Je vous suis.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

UN AUTRE APPARTEMENT DANS LA MAISON DE TIMON.

Des hautbois jouent. Un magnifique banquet est servi.

Entrent TIMON, ALCIBIADE, LUCIUS, LUCULLUS, SEMPRONIUS, et autres SÉNATEURS athéniens, avec VENTIDIUS. A quelque distance et derrière tous les autres, suit APEMANTUS, d'un air de mauvaise humeur.

VENTIDIUS.

Très honoré Timon, il a plu aux dieux d'appeler la vieillesse de mon père au terme de son long repos; il a quitté la vie sans regret, et il m'a laissé riche. Je viens aujourd'hui acquitter envers votre cœur généreux la dette d'un cœur reconnaissant, et vous rendre les cinq talens qui m'ont racheté ma liberté; recevez avec eux mes actions de grace et mon dévoûment.

TIMON.

Oh! je ne les reçois point, honnête Ventidius; vous faites injure à mon amitié : je vous ai fait ce don librement. Eh! peut-on dire qu'on a donné quand on souffre que le don soit rendu? Si nos maîtres (1) suprêmes jouent ce jeu, nous ne de-

(1) *Our better*. Timon veut ici parler des dieux.

vons pas oser les imiter. Ce sont de belles fautes que les fautes qui enrichissent.

VENTIDIUS.

Les nobles sentimens !

(*Ils sont tous debout, regardant Timon d'un air cérémonieux.*)

TIMON.

Messeigneurs, la cérémonie et les vains complimens n'ont été inventés que pour suppléer à l'insuffisance des actions, pour parer l'accueil faux d'un cœur qui dément sa bienfaisance, et s'en repent avant même de l'avoir exercée; mais où se trouve la véritable amitié, la cérémonie est inutile. Je vous prie, prenez un siége. Vous êtes plus précieux à ma fortune qu'elle ne l'est pour moi.

(*Ils s'asseyent.*)

PREMIER SEIGNEUR.

Monseigneur, nous en avons toujours été convaincus.

APEMANTUS.

Oh ! oui ; convaincus? Que n'êtes-vous pendus aussi !

TIMON.

Ah ! Apemantus, — tu es le bienvenu.

APEMANTUS.

Non, je ne veux pas, moi, être le bienvenu chez toi; je viens pour que tu me chasses.

TIMON.

Fi ! Tu es un rustre ; tu as pris là une humeur qui ne sied pas à l'homme : c'est un reproche à te faire. — On dit, mes amis, que la colère est une courte fureur (1) ; mais cet homme est toujours en colère. — Allons, qu'on lui dresse une table pour lui seul ; il n'aime point la compagnie, et il n'est vraiment pas fait pour elle.

APEMANTUS.

Je resterai donc à tes périls et risques, Timon ; car je viens épier tes actions, je t'en avertis.

TIMON.

Je ne prends pas garde à toi. Il suffit que tu sois Athénien pour que tu sois bien reçu de moi. Je ne dois pas être aujourd'hui le maître dans ma maison. — Je t'en conjure, que mon dîner me vaille ton silence.

APEMANTUS.

Je méprise ton dîner; il m'étouffera avant que je te flatte. — O dieux ! quelle foule de parasites dévorent Timon, et il ne le voit pas! Je souffre de voir tant de bouches affamées boire le sang d'un seul homme; et le comble de la folie, c'est qu'il ne les en caresse que davantage. Je m'étonne que les hommes osent se confier aux hommes. Je pense, moi, qu'ils devraient s'inviter, se fêter, sans couteaux. Leurs tables y gagneraient, et leur vie serait plus en sûreté. On en a vu cent exemples : l'homme qui en ce moment est assis près de lui, qui rompt avec lui son pain et boit à sa santé la coupe qu'ils ont partagée ensemble, sera le premier à l'assassiner. On en a vu l'expérience. Si j'étais un grand seigneur, je craindrais de boire; je craindrais que mes hôtes n'épiassent alors l'endroit le plus mortel pour me couper la gorge. Les grands seigneurs ne devraient jamais boire sans avoir le gosier revêtu de fer.

TIMON.

Monseigneur, de tout mon cœur, et que les santés fassent la ronde.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Qu'elles circulent de mon côté, mon bon seigneur.

APEMANTUS.

Qu'elles circulent de son côté ! Fort bien : voilà un brave convive. Il sait prendre à propos son moment. — Toutes ces santés, Timon, te rendront malade, toi et ta fortune. Voici une liqueur dont la faiblesse assure l'innocence. Eau pure et amie de la vertu, tu n'as jamais renversé l'homme dans la fange. Cette boisson est simple comme mon aliment ; ils se marient bien ensemble. Trop d'orgueil préside aux grands festins, pour qu'on y remercie les dieux.

Actions de graces d'Apemantus.

Dieux immortels ! je ne vous demande point d'or ;
Je ne prie pour aucun homme que pour moi seul.
Accordez-moi de ne jamais devenir assez insensé
Pour me fier à un homme sur son serment ou son seing,
A une fille de plaisir sur ses larmes,
A un chien qui paraît endormi,
A un geôlier pour ma liberté,
Ni à mes amis dans mon besoin :
Amen ! Allons, courage, Apemantus.
Le crime est pour le riche, et je vis de racines.

(*Il mange et boit.*)

Que le contentement te paie toujours ta vertu, Apemantus !

TIMON.

Capitaine Alcibiade, votre cœur en ce moment est dans le champ de bataille.

(1) Le texte porte : *Ira furor brevis est*

ALCIBIADE.

Mon cœur, monseigneur, est toujours prêt à vous servir.

TIMON.

Vous aimeriez mieux avoir surpris dans leur halte du matin une troupe d'ennemis que d'assister à ce dîner d'amis.

ALCIBIADE.

Il est vrai, monseigneur : lorsque leur sang vient de couler, il n'est point de mets plus délicieux pour moi; je souhaiterais à mon meilleur ami de se trouver à pareille fête.

APEMANTUS.

En ce cas, je voudrais que tous ces flatteurs fussent tes ennemis, afin que tu pusses les égorger et m'inviter au festin.

LUCULLUS.

Si jamais, monseigneur, nous avions le bonheur que vous missiez nos cœurs à l'épreuve; si jamais vous nous fournissiez l'occasion de montrer une partie du zèle qui nous anime, nous serions au comble de nos vœux.

TIMON.

Oh! ne doutez pas, mes bons amis, que les dieux n'aient eux-mêmes réservé dans l'avenir un jour où j'aurai besoin de vos secours. Autrement, pourquoi seriez-vous devenus mes amis? Pourquoi seriez-vous choisis entre mille autres pour porter ce titre sacré de tendresse, si vous n'étiez pas nés pour appartenir de plus près à mon cœur? Je me suis dit de vous à moi-même plus de choses que votre modestie n'en peut jamais avouer, et je vous en fais ici la déclaration sincère. O dieux! m'écriai-je dans mon ame, qu'aurions-nous besoin d'amis si nous ne devions jamais avoir besoin d'eux? Que seraient-ils de plus qu'un instrument suspendu ou enfermé dans un étui, et qui, plein de sons mélodieux, reste muet? Oui, j'ai souhaité souvent de devenir plus pauvre, afin de me rapprocher davantage de vous : nous sommes nés pour faire du bien. Et quel bien est plus à nous que les richesses de nos amis? Oh! quel précieux avantage d'en avoir autant que j'en rassemble ici sous mes yeux, tous frères et tous rois de la fortune l'un de l'autre! O volupté dont le cœur jouit en idée, avant même que l'occasion du bienfait soit née! Mes yeux attendris ne peuvent retenir leurs larmes. —Allons, pour noyer leur faute, j'ai bu à leur santé.

APEMANTUS.

Timon, plus tu pleures, plus ton vin se boit.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Ce doux sentiment a fait la même impression sur nos yeux, et nos larmes coulent.

TROISIÈME SEIGNEUR.

Je vous proteste, seigneur, que vous m'avez beaucoup ému.

APEMANTUS.

Beaucoup.

(Son de trompette.)

TIMON.

Qu'annonce cette trompette? Qu'y a-t-il?

(Entre un serviteur.)

LE SERVITEUR.

Permettez, monseigneur; il y a là des dames qui demandent à entrer.

TIMON.

Des dames? que désirent-elles?

LE SERVITEUR.

Elles ont avec elles un courrier qui est chargé d'annoncer leurs intentions.

TIMON.

Vraiment, je vous en prie, faites-les entrer.

(Entre Cupidon.)

CUPIDON.

Salut à toi, généreux Timon, et à tous ceux qui jouissent ici de tes bienfaits! Les Cinq Sens te reconnaissent pour leur bienfaisant patron, et viennent te féliciter de ton cœur riche et prodigue. L'Ouïe, le Goût, le Toucher, l'Odorat, se lèvent de la table enivrés de plaisir : ceux-ci ne viennent que pour fêter tes yeux.

TIMON.

Ils sont tous les bien-venus. Qu'on leur fasse le plus gracieux accueil! Allons, que la musique célèbre leur entrée.

(Cupidon sort.)

PREMIER SEIGNEUR.

Vous voyez, monseigneur, à quel point vous êtes aimé.

(Musique. Rentre Cupidon avec une mascarade de dames en Amazones, dansant et jouant du luth.)

APEMANTUS.

O ciel! quel essaim frivole amené ici par la vanité! Elles dansent! C'est une troupe de folles! — Toute la gloire de cette vie n'est que folie. — Un peu d'huile et de racines, seuls biens nécessaires à l'homme, font bien sentir tout le néant de

ce luxe superflu. Nous nous faisons insensés pour avoir du plaisir; nous prodiguons la flatterie pour dévorer des hommes à qui nous ne rendons dans leur vieillesse indigente que haine et malice envenimée. Quel homme respire qui ne corrompe ou ne soit corrompu? Quel homme expire qui n'emporte au tombeau, pour seul don de ses amis, le chagrin de quelque outrage odieux? Je craindrais bien que ceux qui dansent là devant moi ne fussent les premiers à me fouler un jour sous leurs pieds: c'est ce qu'on a vu souvent. Les hommes ne manquent jamais de fermer leur porte au soleil, dès qu'il décline et se couche.

(Les seigneurs se lèvent de table en faisant des saluts jusqu'à terre et des complimens hyperboliques à Timon; chacun d'eux prend une des Amazones, et ils dansent couple par couple; on joue deux ou trois airs de hautbois, après quoi la danse et la musique cessent.)

TIMON.

Belles dames, vous avez amené les graces à notre fête; elle a reçu de vous son plus bel ornement, et sans votre présence, elle n'eût pas été la moitié si brillante. Elle vous doit tout son prix, tout son éclat, et vous m'avez amusé des idées riantes que vous m'avez fait naître: recevez-en mes remercîmens.

PREMIÈRE DAME.

Monseigneur, vous nous avez vues dans notre mieux.

APEMANTUS.

Oui, ma foi; car le pire n'est que saleté, et je ne crois pas qu'il serait à prendre.

TIMON.

Mesdames, il y a un petit banquet qui vous attend; veuillez y prendre place.

TOUTES LES DAMES.

Mille remercîmens, monseigneur.

(Elles sortent.)

TIMON.

Flavius!

FLAVIUS.

Monseigneur!

TIMON.

Apportez-moi mon écrin.

FLAVIUS.

Tout à l'heure, monseigneur. — (A part.) Encore des bijoux? Il ne faut pas contredire ses fantaisies; autrement je lui dirais.... — Allons, — en conscience, je devrais l'avertir. Quand tout sera dépensé, il voudrait bien alors qu'on l'eût contredit. C'est grand dommage que la bienfaisance n'ait pas des yeux pour voir derrière elle: alors jamais un homme ne tomberait dans la misère, victime d'un trop bon cœur.

(Il sort et revient avec l'écrin.)

PREMIER SEIGNEUR.

Nos serviteurs, où sont-ils?

UN SERVITEUR.

Les voici, monseigneur, à vos ordres.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Nos chevaux.

TIMON.

O mes amis, j'ai encore un mot à vous dire. Monseigneur, je vous en conjure, faites-moi l'honneur d'accepter ce bijou; daignez le recevoir et le porter, mon bon seigneur.

PREMIER SEIGNEUR.

Je suis déjà comblé de vos dons!

TOUS.

Eh! nous le sommes tous!

(Entre un serviteur.)

LE SERVITEUR.

Monseigneur, plusieurs membres du sénat sont descendus à votre porte, et viennent vous visiter.

TIMON.

Ils sont les bienvenus.

FLAVIUS.

Je conjure votre honneur, daignez m'entendre: je n'ai qu'un mot à vous dire, mais il vous touche de près.

TIMON.

Il me touche de près, dis-tu? Oh bien! dans un autre moment je t'entendrai. Allons, je te prie, songeons à tout préparer pour leur faire le plus gracieux accueil.

FLAVIUS à part.

A peine sais-je comment.

(Entre un autre serviteur.)

LE SECOND SERVITEUR.

Seigneur, le noble Lucius, par un don de sa pure amitié, vous a fait présent de quatre chevaux blanc-de-lait, avec leurs harnais en argent.

TIMON.

Je les accepte bien volontiers; ayez soin que ce présent soit magnifiquement reconnu.

(Entre un troisième serviteur.)

LE TROISIÈME SERVITEUR.

Monseigneur, Lucullus vous invite à chasser avec lui demain matin, et il vous envoie une couple de lévriers.

TIMON.

Volontiers, je chasserai avec lui : qu'on reçoive son présent, mais qu'on me venge noblement.

FLAVIUS à part.

Quelle sera la fin de tout ceci? Il nous ordonne de faire des provisions, de rendre de riches présens, et tout cela avec un coffre vide; et il ne veut pas sonder le fond de sa bourse, ni m'accorder un moment pour lui démontrer à quelle indigence extrême est réduit son cœur, qui n'a plus les moyens d'effectuer ses vœux. Ses promesses excèdent si prodigieusement sa fortune que tout ce qu'il promet est une dette nouvelle qu'il contracte : chaque parole lui donne un créancier de plus ; il est assez bon pour payer encore les intérêts. Ses terres sont toutes couchées sur leurs livres usuraires. Oh ! que je voudrais bien être tout doucement congédié de mon office avant que la nécessité me force à le quitter ! Plus heureux est l'homme qui n'a point d'amis, que l'homme entouré d'amis plus funestes que les ennemis mêmes. Le cœur me saigne de douleur pour mon bon maître.

(Il sort.)

TIMON.

Vous ne vous rendez pas justice ; vous rabaissez trop votre mérite. — Voici, monseigneur, une bagatelle comme gage de notre amitié.

PREMIER SEIGNEUR.

Je la reçois, et j'en suis singulièrement reconnaissant.

TROISIÈME SEIGNEUR.

Oui, il a le cœur de la bonté même.

TIMON.

A propos, monseigneur, je me rappelle que vous avez beaucoup vanté l'autre jour un coursier bai que je montais. Il est à vous, puisqu'il vous a plu.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Oh! je vous prie, monseigneur, excusez-moi ; je ne puis.

TIMON.

Vous pouvez m'en croire, monseigneur, je sais par expérience qu'on ne loue bien que ce qu'on aime et ce qu'on désire : je juge des sentimens de mon ami par les miens. Ce que je vous dis est la vérité. J'irai vous faire visite.

TOUS LES SEIGNEURS.

Oh ! jamais hôte ne sera accueilli avec plus de joie.

TIMON.

Et vos personnes et vos obligeantes visites me sont si chères que ce n'est pas assez de les payer par des remercîmens. Je voudrais pouvoir donner des royaumes à mes amis, et je ne me lasserais jamais. — Alcibiade, tu es un guerrier, et les guerriers sont rarement opulens ; je veux secourir ta bourse. Tu vis sur les morts, et toutes les terres que tu possèdes sont le champ de bataille et le butin.

ALCIBIADE.

Je me moque de terres, moi.

PREMIER SEIGNEUR.

Nous vous sommes infiniment redevables.

TIMON.

C'est moi qui vous dois beaucoup.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Croyez à toute la tendresse de notre amitié.

TIMON.

Vous êtes tous mes amis. — Des flambeaux ! plus de flambeaux !

PREMIER SEIGNEUR.

Que le bonheur, la vénération et la fortune ne vous abandonnent jamais, noble Timon !

TIMON.

Toujours prêt pour mes amis.

(Alcibiade, les seigneurs, etc., sortent.)

APEMANTUS.

Quel tumulte ici ! quel murmure confus de complimens et de grimaces, de révérences et de courbettes ! Je doute que toutes ces jambes si souples et si polies vaillent les sommes dont on paie leurs profondes génuflexions. L'amitié de tous ces hôtes est pleine d'une lie impure. Il me semble que les hommes au cœur faux ne devraient pas avoir des jambes si souples et si lestes ; elles devraient être paralysées. — C'est donc ainsi que d'honnêtes dupes prodiguent leurs richesses pour de vaines et perfides révérences !

TIMON

Et toi, Apemantus, si tu n'étais pas aussi bourru, tu éprouverais mes bontés.

APEMANTUS.

Non, je ne veux rien de toi. Si tu allais me corrompre aussi par tes dons, il ne resterait plus personne pour se moquer de ta folie, et tu ferais encore plus de sottises. Tu donnes tant, Timon, que je crains bien que tu ne finisses par te donner

bientôt toi-même. A quoi bon ces fêtes, ce luxe et ces vaines magnificences ?

TIMON.

Songe bien que si tu t'avises de lancer tes sarcasmes sur les amis qui forment ma société, je jure de ne plus prendre à toi aucun intérêt. Adieu, et reviens chanter sur un ton plus gracieux.

APEMANTUS.

Allons, tu ne veux donc pas m'entendre à présent? Eh bien, tu ne m'entendras jamais; je te fermerai la porte de ton salut. Oh! est-il possible que l'oreille des hommes, si ouverte à la flatterie, soit sourde aux avis salutaires?

(Il sort.)

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE PLACE PUBLIQUE DANS LA CITÉ.

Entre UN SÉNATEUR.

LE SÉNATEUR.

Et dernièrement cinq mille à Varron, et à Isidore il en doit neuf mille : ce qui, joint à ce qu'il me devait auparavant, forme la somme de vingt-cinq mille.—Quoi! toujours cette rage de dépenser! Cela ne peut pas durer, cela ne durera pas.—Si j'ai besoin d'argent, je n'ai qu'à voler le chien du dernier mendiant, et en faire présent à Timon; le chien va battre monnaie pour moi.— Si je veux vendre mon cheval, et du prix en acheter dix autres meilleurs que lui, je le donne à Timon, et je ne lui demande rien. Je lui donne mon cheval; aussitôt mon cheval me produit dix chevaux superbes. — Point de portier chez lui, mais un homme qui sourit à tout le monde et invite tous ceux qui passent. — Oh! cela ne peut durer; il faut nécessairement que Timon se ruine. —Caphis, holà! Caphis.

(Entre Caphis.)

CAPHIS.

Me voilà, seigneur : que désirez-vous de moi?

LE SÉNATEUR.

Mettez votre manteau, et courez chez le seigneur Timon; priez-le, mais jusqu'à l'importunité, de me donner de l'argent, et qu'un léger refus ne vous ferme pas la bouche; et n'allez pas vous payer d'un : Faites mes complimens à votre maître, le bonnet tournant ainsi dans la main droite. Dites-lui que mes billets crient après moi, et que c'est à mon tour à me servir de ce qui m'appartient. Tous les jours de délais et de grâce sont passés; il m'a toujours remis au lendemain, et, par trop de confiance à ses paroles toujours vaines, j'ai altéré mon crédit. J'aime et j'honore Timon; mais je ne dois pas me noyer pour l'empêcher de se mouiller le pied : j'ai besoin d'argent tout à l'heure, et il faut que j'en aie tout à l'heure. Je ne puis plus me contenter des vaines promesses dont il me berce. Partez, prenez l'air d'un créancier des plus importuns, offrez-lui un visage qui demande sans que vous parliez; car je crains bien que le seigneur Timon, qui maintenant brille comme un phénix, ne soit bientôt nu comme le geai de la fable, quand chacun l'aura dépouillé de ce qui lui appartient. — Allons, partez.

CAPHIS.

J'y vais, seigneur.

LE SÉNATEUR.

J'y vais, seigneur? — Portez les billets avec vous, et prenez-en les dates.

CAPHIS.

Oui, seigneur.

LE SÉNATEUR.

Allez.

Ils sortent.

SCÈNE II.

L'APPARTEMENT DE TIMON.

Entre FLAVIUS, tenant plusieurs billets dans ses mains.

FLAVIUS.

Nul soin de l'avenir; point de frein ni de bornes! Il n'a nul sentiment de sa prodigalité; en sorte qu'il ne pourra jamais ni se maintenir ni résister au penchant qui l'entraîne sans cesse à dissiper. Jamais inquiet comment l'argent sort de ses mains; pas plus de souci sur le temps que cela durera. Jamais la nature ne fit un homme aussi fou pour le rendre aussi bon. Que faire? — Il ne voudra rien écouter qu'il ne sente lui-même son état par l'événement. — Il faut que je lui parle sans détour, à l'heure même où il va revenir de la chasse. (Entre Caphis, avec les serviteurs d'Isidore et de Varron.) Fi, fi, fi, fi!

CAPHIS.

Salut, Varron (1)! Eh bien! venez-vous chercher de l'argent?

VARRON.

Et vous, n'est-ce pas aussi ce qui vous amène?

CAPHIS.

Oui; — et vous aussi, Isidore?

ISIDORE.

Justement.

CAPHIS.

Plaise au ciel que nous soyons payés!

VARRON.

C'est de quoi je doute.

CAPHIS.

Voici le patron.

(Entrent Timon, Alcibiade, etc.)

TIMON.

Mon cher Alcibiade, aussitôt après le dîner, nous nous remettrons en campagne. — (Aux esclaves qui présentent leurs billets.) Eh bien! que voulez-vous?

CAPHIS.

Monseigneur, c'est la note de plusieurs dettes.

(1) Les esclaves se donnent entre eux les noms de leurs maîtres.

TIMON.

De plusieurs dettes? D'où êtes-vous?

CAPHIS.

D'Athènes, monseigneur.

TIMON.

Allez trouver mon intendant.

CAPHIS.

Ne déplaise à votre seigneurie, il m'a remis tout le mois de jour en jour pour le paiement. Un besoin pressant force mon maître à demander son argent; il vous supplie d'écouter vos sentimens généreux, et de lui rendre ce qui lui est dû.

TIMON.

Mon honnête ami, revenez demain matin, je vous en prie.

CAPHIS.

Mais, mon bon seigneur...

TIMON.

Allons, cessez, mon bon ami.

VARRON.

Un esclave de Varron, mon bon seigneur...

ISIDORE.

C'est de la part d'Isidore; — il vous prie humblement de le rembourser à l'instant.

CAPHIS.

Monseigneur, si vous connaissiez quel est le besoin de mon maître....

VARRON.

Le terme est échu, monseigneur, depuis plus de six semaines.

ISIDORE.

Votre intendant me renvoie toujours, monseigneur, et mes ordres sont de m'adresser aujourd'hui directement à vous.

TIMON.

Laissez-moi respirer. — Je vous en prie, mes bons seigneurs, allez toujours devant; je vous rejoins tout à l'heure. (Alcibiade et les autres sortent. — A Flavius.) Approchez; que signifie tout cela? Pourquoi me vois-je arrêté par des créanciers qui viennent m'étourdir de demandes, de billets manqués, de paiemens différés si long-temps et sollicités en vain? pourquoi tous ces affronts à mon honneur?

FLAVIUS.

Messieurs, avec votre permission, vous prenez tous fort mal votre temps avec vos affaires; ne nous importunez plus; attendez après le dîner;

donnez-moi le temps d'expliquer au seigneur Timon pourquoi vous n'avez pas été payés.

TIMON.

Oui, mes amis, attendez. Ayez soin de les satisfaire et de les bien traiter.

(Timon sort.)

FLAVIUS.

Écoutez-moi, je vous prie.

(Flavius sort.)

(Entrent Apemantus et un fou.)

CAPHIS.

Restez, restez; voici le fou qui vient avec Apemantus; amusons-nous un moment à les entendre.

VARRON.

Qu'il aille se faire pendre ; il va nous injurier.

ISIDORE.

Que la peste étouffe ce chien !

VARRON.

Comment te portes-tu, fou?

APEMANTUS.

Parles-tu à ton ombre ?

VARRON.

Je ne te parle pas.

APEMANTUS.

Non; c'est à toi-même. (Au fou.) Allons-nous-en.

ISIDORE à Varron.

Voici le fou qui déjà s'attache à ton dos.

APEMANTUS.

Non, tu n'y es pas encore: tu es encore seul.

CAPHIS.

Où est donc le fou ?

APEMANTUS.

Il vient de le demander tout à l'heure. — Pauvres misérables, valets d'usuriers ! Infâmes, vivant entre l'or et le besoin !

TOUS.

Que sommes-nous, Apemantus?

APEMANTUS.

Des ânes.

TOUS.

Pourquoi ?

APEMANTUS.

Parce que vous me demandez ce que vous êtes, et que vous ne vous connaissez pas vous-mêmes. — Parle-leur, fou.

LE FOU.

Messieurs, comment vous portez-vous?

TOUS.

Grand merci, bon fou. Que fait ta maîtresse ?

LE FOU.

Elle est occupée à échauder (1) des animaux comme vous. Je voudrais vous voir à Corinthe (2).

APEMANTUS.

Bon, courage !

(Entre un page.)

LE FOU.

Voyez, voici le page de ma maîtresse.

LE PAGE au fou.

Eh bien, capitaine, que faites-vous avec cette sage compagnie ? — Comment te portes-tu, Apemantus ?

APEMANTUS.

Je voudrais que ma langue fût un bâton, pour te répondre d'une manière utile.

LE PAGE.

Je te prie, Apemantus, lis-moi l'adresse de ces lettres, je n'y connais rien.

APEMANTUS.

Tu ne sais pas lire ?

LE PAGE.

Non.

APEMANTUS.

Nous ne perdrons donc pas un savant quand tu seras pendu. — Celle-ci est pour le seigneur Timon, l'autre pour Alcibiade. Va, tu naquis bâtard, tu mourras maquereau.

LE PAGE.

Ta mère fut une chienne, et tu mourras de faim comme un chien. Point de réplique. Je suis parti.

(Il sort.)

APEMANTUS.

C'est nous rendre le plus grand service. — Fou, j'irai avec toi chez le seigneur Timon.

LE FOU.

Me laisseras-tu là ?

APEMANTUS.

Si Timon est chez lui. — Vous êtes là trois qui servez trois usuriers.

(1) Allusion à un mal honteux.

(2) Nom général pour désigner un lieu de prostitution. Corinthe était une des villes de la Grèce les plus dissolues. *Corinthi super mille prostitutæ in templo Veneris assiduæ degere, et inflammata libidine quæstui meretricio operam dare, et velut sacrorum ministræ deæ famulari solebant.*

ALEXANDER ab ALEXANDRO.

TOUS.

Je voudrais être servi par eux.

APEMANTUS.

Et moi aussi. — Je les servirais comme le bourreau sert le voleur.

LE FOU.

Êtes-vous tous trois valets d'usuriers?

TOUS.

Oui, fou.

LE FOU.

Je pense qu'il n'y a point d'usuriers qui n'aient un fou pour serviteur. Ma maîtresse est une usurière, et moi je suis son fou. Quand quelqu'un emprunte de l'argent à vos maîtres, il vient les trouver tout triste, et s'en retourne gai. C'est tout le contraire chez ma maîtresse : on est joyeux quand on entre, et l'on en sort tout triste. Dites-moi la raison de cela.

VARRON.

Je puis vous en donner une.

LE FOU.

Parle donc, afin que nous puissions te regarder comme un agent d'infamie et un fripon. Va, tu n'en seras pas moins estimé.

VARRON.

Qu'est-ce qu'un pareil agent, fou.

LE FOU.

C'est un fou bien vêtu, c'est quelque chose qui te ressemble, c'est un protée : quelquefois il paraît sous la figure d'un seigneur, quelquefois sous celle d'un légiste ou d'un philosophe. Souvent il ressemble à un guerrier; enfin cet esprit rôde sous toutes les figures que l'homme peut avoir, depuis quatre-vingts jusqu'à trente.

VARRON.

Tu n'es pas tout à fait fou.

LE FOU.

Ni toi tout à fait sage : ce que j'ai de plus en folie, tu l'as de moins en esprit.

VARRON.

Tu aurais pu avec raison faire cette réponse à Apemantus.

TOUS.

Place, place : voici le seigneur Timon.

(Rentrent Timon et Flavius.)

APEMANTUS.

Fou, viens avec moi, viens.

LE FOU.

Je n'aime point à suivre toujours un amant, un frère aîné, ou une femme; je pourrais ajouter : un philosophe.

FLAVIUS.

Allez faire un tour de promenade, sans vous écarter, je vous prie; je vous parlerai dans un moment.

(Apemantus et le fou sortent.)

TIMON.

Vous m'étonnez fort! Pourquoi ne m'avez-vous pas exposé plus tôt l'état de mes affaires? J'aurais pu proportionner mes dépenses à ce qu'il me reste de facultés.

FLAVIUS.

Vous n'avez jamais voulu m'entendre; je vous l'ai proposé plusieurs fois.

TIMON.

Allons. Vous aurez peut-être pris le moment où quelque indisposition me forçait à vous renvoyer, et ce prétexte vous a fourni l'excuse que vous me donnez.

FLAVIUS.

O mon bon maître! je vous ai présenté mille fois mes comptes, je les ai mis devant vos yeux; vous les avez toujours rejetés, en disant que vous vous reposiez sur mon honnêteté. Quand pour quelque léger cadeau, vous m'avez ordonné de rendre dix fois plus, j'ai secoué la tête et j'ai gémi; j'ai fait plus, je suis sorti des bornes du respect, en vous exhortant à tenir votre main plus fermée. Combien de fois n'ai-je pas essuyé de votre part des réprimandes assez dures, quand j'ai voulu vous ouvrir les yeux sur le délabrement de vos affaires et sur l'abîme de vos dettes accumulées! O mon cher maître! quoiqu'il soit bien tard aujourd'hui de m'écouter, en voici pourtant le moment; toutes vos richesses ne suffiraient pas pour payer la moitié de vos créanciers.

TIMON.

Eh bien, qu'on vende toutes mes terres.

FLAVIUS.

Vos terres! Toutes sont engagées; une partie est décrétée et perdue; à peine nous en reste-t-il assez pour apaiser les créances échues. L'avenir amène à grands pas les autres échéances. Qui cependant nous aidera? Qui nous mettra en état de solder tout notre compte?

TIMON.

Mes possessions s'étendaient jusqu'à Lacédémone.

FLAVIUS.

O mon bon maître! le monde n'est qu'un mot. Et quand vous le posséderiez, il ne vous faudrait qu'une parole pour l'avoir donné et perdu.

TIMON.

Vous me dites la vérité?

FLAVIUS.

Si vous avez le moindre soupçon sur mon administration, sur ma fidélité, citez-moi devant les juges les plus sévères, et faites-moi rendre un compte rigoureux. Que les dieux me soient propices! ils savent que, lorsque toute notre maison était fatiguée du service d'une foule de parasites dévorans, quand le pavé était inondé des flots de vin dont ils regorgeaient, quand chaque appartement brillait de mille flambeaux, et retentissait du bruit confus des concerts, moi, je me retirais dans le plus misérable réduit pour y verser des torrens de larmes.

TIMON.

Cesse, je t'en conjure.

FLAVIUS.

Dieux! disais-je, quelle bonté dans le seigneur Timon! Que de biens prodigués de vils flatteurs ont engloutis cette nuit! Qui d'entre eux ne se dit pas maintenant le serviteur dévoué de Timon? Qui dans ce moment n'offre pas son cœur, sa vie, son épée, son courage, sa bourse à Timon, *au généreux Timon, au noble, au digne, au royal Timon?* Hélas! dès que la fortune dont il achetait ces louanges a été dissipée, toutes les voix qui les donnaient sont restées muettes. Adieu la fête, adieu la déesse (1). Un nuage d'hiver verse ses pluies, et tous les insectes ont disparu.

TIMON.

Oh, plus de remontrances, je te prie. — Nul bienfait honteux n'a déshonoré mon cœur. Je n'ai point à rougir de mes dons; j'ai pu les prodiguer avec imprudence, mais je ne les ai jamais prostitués avec bassesse. Pourquoi pleures-tu? Manques-tu de confiance au point de croire que je puisse manquer d'amis? Que ton cœur se rassure; va, si je voulais ouvrir les réservoirs où mon amitié a versé ses bienfaits, et éprouver les cœurs, hommes et fortunes s'offriraient à moi; j'en disposerais aussi facilement qu'il m'est libre de t'ordonner de parler.

(1) Proverbe anglais. *Feast won, fast lost*: gagné à la fête, perdu au jeûne.

FLAVIUS.

Puisse l'événement ne pas tromper vos sentimens!

TIMON.

Et ce besoin où je me trouve aujourd'hui est pour moi un bonheur qui couronne mes vœux. Je puis maintenant éprouver mes amis; tu connaîtras bientôt combien tu t'es mépris sur l'état de ma fortune; je suis riche par mes amis. Holà, quelqu'un! Flaminius! Servilius!

(Entrent Servilius, Flaminius, et d'autres esclaves.)

UN ESCLAVE.

Monseigneur, monseigneur...

TIMON.

J'ai différens ordres à vous distribuer. Toi, va chez le seigneur Lucius, et toi, chez Lucullus. J'ai chassé aujourd'hui avec lui. — Toi, va chez Sempronius. Recommandez-moi à leur amitié, et dites à chacun d'eux que je suis fier de trouver l'occasion d'employer leurs services pour quelque somme dont j'ai besoin; demandez-leur cinquante talens.

FLAMINIUS.

Vos ordres seront remplis, monseigneur.

FLAVIUS.

Aux seigneurs Lucius et Lucullus? — Hom!

TIMON, à Flavius.

Et vous, monsieur, allez trouver ces sénateurs. J'avais droit à leur reconnaissance, même dans les jours de mon opulence. Dites-leur de m'envoyer tout à l'heure mille talens.

FLAVIUS.

J'ai pris la liberté de leur présenter votre seing et votre nom, dans l'opinion où j'étais que c'était la ressource la plus facile; mais tous ont secoué la tête, et je ne suis pas revenu plus riche.

TIMON.

Dites-vous la vérité? Cela est-il possible?

FLAVIUS.

Ils répondent tous, de concert et d'une voix unanime, qu'ils sont ruinés; qu'ils n'ont point de fonds; qu'ils ne peuvent faire ce qu'ils désireraient; qu'ils sont bien fâchés. — *Vous êtes un homme si respectable! Cependant ils auraient bien souhaité...—Ils ne savent pas... — Mais il faut qu'il y ait eu de sa faute. — L'homme le plus honnête peut faire un faux pas. — Ils voudraient être en état... — C'est bien dommage!* — Tous distraits et

ainsi occupés d'affaires sérieuses, ils me paient de leurs regards dédaigneux, de phrases entrecoupées avec leurs demi-révérences et leurs signes de froideur; ils ont glacé ma langue, et m'ont réduit au silence.

TIMON.

Dieux, récompensez-les. — Ami, je t'en prie, ne t'afflige pas. Ce sont des vieillards; l'ingratitude semble attachée à cet âge; leur sang est glacé et coule à peine dans leurs veines; ils manquent de reconnaissance parce que leur cœur manque de chaleur. A mesure que l'homme s'avance vers sa tombe, il perd de son activité dans le voyage, et son cœur devient froid et engourdi. — Va chez Ventidius. — Ah! de grace, point de chagrin; tu es honnête et fidèle, je te le dis comme je le pense; on n'a rien à te reprocher. Ventidius vient de perdre son père, et cette mort met dans sa main des biens immenses. Quand il était pauvre, emprisonné et dépourvu d'amis pour le secourir, je l'aidai de cinq talens. Va le saluer de ma part; dis-lui d'imaginer que son ami est dans un pressant besoin, qu'il exige qu'il se ressouvienne de ces cinq talens. — Dès que tu les auras touchés, donne-les à ces gens dont je suis le débiteur. Ne dis jamais, et garde-toi de penser, que la fortune de Timon puisse périr au milieu de ses amis.

FLAVIUS.

Je voudrais bien n'être jamais dans le cas de le penser. Cette confiance est l'ennemie de la bonté; sincère et généreuse elle-même, la bonté croit que tous les autres hommes le sont comme elle.

(Ils sortent.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MAISON DE LUCULLUS DANS ATHÈNES.

FLAMINIUS attend. UN ESCLAVE vient à lui.

L'ESCLAVE.

Je vous ai annoncé à mon maître, il descend pour vous parler.

FLAMINIUS.

Monsieur, je vous remercie.

(Entre Lucullus.)

L'ESCLAVE.

Voici monseigneur.

LUCULLUS, à part.

Un des serviteurs du seigneur Timon! C'est quelque présent, je gage. — Oh, j'ai deviné juste; j'ai rêvé cette nuit de bassin et d'aiguière d'argent. — Ah! honnête Flaminius, je suis on ne peut pas plus satisfait de te voir chez moi. — Holà, qu'on lui verse une coupe de vin. — Eh bien, comment se porte le plus respectable, le plus accompli des citoyens d'Athènes, cette ame si noble et si magnifique, ton digne seigneur, ton bon maître?

FLAMINIUS.

Seigneur, sa santé est fort bonne.

LUCULLUS.

Monsieur, je suis ravi de le savoir en bonne santé. Mais, dis-moi, gentil Flaminius, que portes-tu là sous ton manteau?

FLAMINIUS.

Par ma foi! rien autre chose qu'une cassette vide; et je viens, au nom de mon maître, prier

votre honneur de la remplir. Il se trouve dans une circonstance des plus sérieuses, où il a un besoin pressant de cinquante talens, et il m'envoie vous prier de les lui prêter; il ne doute pas que vous ne veniez sur-le-champ à son secours.

LUCULLUS.

La, la, la, la! — Il ne doute pas, dit-il; hélas, le brave seigneur! c'est le plus honnête homme! C'est dommage qu'il tienne un si grand état de maison. Cent fois j'ai dîné chez lui, et je lui en ai dit ma pensée. Je suis même retourné souper chez lui, exprès pour l'avertir de diminuer sa dépense; mais il n'a jamais voulu suivre mes conseils, et mes visites n'ont pu le corriger. Chaque homme a son défaut, et le sien est trop de bonté; c'est ce que je lui ai répété souvent; mais je n'ai jamais pu le rendre sage.

(Rentre l'esclave, qui apporte du vin.)

L'ESCLAVE.

Sous le bon plaisir de votre seigneurie, voilà du vin.

LUCULLUS.

Flaminius, je t'ai toujours remarqué pour un homme prudent et sage : tiens, voilà pour toi.

FLAMINIUS.

Votre grandeur veut sans doute plaisanter?

LUCULLUS.

Non, je te rends justice. J'ai toujours reconnu en toi un esprit souple et actif; tu sais juger ce qui est raisonnable, et quand il se présente une bonne occasion, tu sais la saisir et en tirer bon parti. Tu as d'excellentes qualités. (A l'esclave qui sort.) Sortez. — Toi, approche, honnête Flaminius. Ton maître est un seigneur plein de bonté; mais tu as du jugement, et quoique tu sois venu me trouver, tu sais trop bien que ce n'est pas là le temps de prêter de l'argent, surtout sur la simple parole de l'amitié, et sans aucune sûreté. Tiens, mon enfant, voilà trois pièces pour toi; ferme les yeux sur moi, et dis que tu ne m'as pas vu; adieu, sois heureux.

FLAMINIUS.

Est-il possible que les hommes soient si différens d'eux-mêmes! et que nous soyons aujourd'hui l'homme qui vivait hier! Loin de moi, fange maudite, retourne vers celui qui t'adore.

(Il jette l'argent.)

LUCULLUS.

Ah! je vois maintenant que tu es un sot, et bien digne de servir ton maître.

(Il sort.)

FLAMINIUS.

Puisse cet argent servir à tes tourmens et faire ton supplice! puisse ce métal fondu te brûler aux enfers! ô toi, peste de ton ami, et non pas son ami! Quoi! l'amitié a-t-elle un cœur si faible, si variable, qu'il change et se corrompe en moins de deux nuits (1)? O dieux! je ressens d'avance toute l'indignation de mon maître. Ce lâche ingrat porte encore dans son estomac les mets qu'il a engloutis à la table de mon maître; pourquoi seraient-ils pour lui une nourriture salutaire, lorsque son cœur à lui-même s'est changé en poison? Puissent-ils ne produire en lui que des maladies! et quand le malheureux sera près d'expirer, que ces alimens, payés aux dépens de mon maître, servent, non pas à le guérir, mais à prolonger son agonie!

(Il sort.)

SCÈNE II.

UNE RUE D'ATHÈNES.

Entre LUCIUS, avec TROIS ÉTRANGERS.

LUCIUS.

Qui? le seigneur Timon? C'est mon meilleur ami, le plus respectable des hommes!

PREMIER ÉTRANGER.

Nous en sommes persuadés, quoique nous ne le connaissions pas. Mais, monseigneur, il court un certain bruit que j'ai entendu, et dont je veux vous parler; les jours heureux de Timon sont passés, c'en est fait : sa fortune tombe en ruine.

LUCIUS.

Allons donc, n'en croyez rien; il n'est pas possible que Timon manque d'argent.

DEUXIÈME ÉTRANGER.

Mais un fait que vous pouvez croire, monseigneur, c'est qu'il n'y a pas bien long-temps qu'un de ses gens est venu trouver le seigneur Lucullus pour lui emprunter cinquante talens; oui, tout autant, et qu'il l'a pressé instamment, en faisant sentir la nécessité où son maître est réduit; et qu'il a essuyé un refus.

LUCIUS.

Comment?

(1) *Milky heart* : cœur de lait qui s'aigrit.

DEUXIÈME ÉTRANGER.

Je vous le dis, il a essuyé un refus, monseigneur.

LUCIUS.

Quelle étrange nouvelle! Par tous les dieux, j'en rougis de honte! Quoi! refuser un homme si respectable? Il faut avoir bien peu d'honneur. Quant à moi, je dois l'avouer, j'ai reçu de lui mille petites marques de sa bonté, de l'argent, de la vaisselle, des bijoux et semblables bagatelles, qui ne sont rien auprès des présens qu'a reçus Lucullus. Eh bien, si, sans s'arrêter à lui, il m'avait envoyé demander du secours, je ne lui aurais jamais refusé cette somme dans son besoin.

(Entre Servilius.)

SERVILIUS.

Heureusement, voilà le seigneur Lucius; j'ai tant couru pour le trouver, que je suis tout en sueur. — Mon honoré seigneur....

LUCIUS.

Ha, Servilius! je suis charmé de te voir; sois heureux, recommande-moi à l'amitié de ton honnête et estimable maître, le plus cher de mes amis.

SERVILIUS.

Seigneur, sous votre bon plaisir, mon maître m'a envoyé....

LUCIUS.

Ho! que m'a-t-il envoyé? Que d'obligations je lui ai! Sans cesse il m'envoie. Dis-moi, comment pourrai-je reconnaître tant de bonté? Et que m'envoie-t-il?

SERVILIUS.

Il vous envoie seulement l'occasion de lui rendre à l'instant un service; il supplie votre grandeur de lui prêter, en ce moment, cinquante talens.

LUCIUS

Je vois bien que Timon veut faire une plaisanterie; il n'est pas possible qu'il ait besoin de cinquante talens, ni même de cinquante fois autant.

SERVILIUS.

Il a besoin à présent d'une somme plus petite. Si le cas n'était pas aussi pressant, je ne vous conjurerais pas avec tant d'instances.

LUCIUS.

Mais, Servilius, parles-tu sérieusement?

SERVILIUS.

Sur mon ame, rien n'est si vrai, seigneur.

LUCIUS.

Quel imbécile je suis, de m'être dégarni dans une si belle occasion de montrer toute l'honnêteté de mes sentimens! Je suis bien malheureux d'avoir été jeter mon argent pour acquérir une malheureuse petite terre, il y a deux jours, et perdre aujourd'hui l'occasion de me faire honneur. Servilius, je te jure, à la face des dieux, qu'il m'est impossible de pouvoir faire...... — Quelle sottise à moi! J'allais moi-même envoyer demander quelque argent à Timon : ces honnêtes gens en sont témoins: mais, pour tout ce qu'il y a de richesses dans Athènes, je ne voudrais pas à présent l'avoir fait. Recommande-moi à ton maître dans les termes les plus tendres. Je me flatte que je ne perdrai rien de son estime lorsqu'il verra l'impossibilité absolue où je suis de l'obliger; dis-lui de ma part que je mets au nombre de mes plus grands malheurs de ne pouvoir faire ce plaisir à un si estimable seigneur. Bon Servilius, me promets-tu de me faire l'amitié de répéter à Timon mes propres paroles?

SERVILIUS.

Oui, seigneur, je le ferai.

LUCIUS.

Va, je saurai t'en récompenser, Servilius. (Servilius sort.) — En effet, vous aviez raison : Timon est ruiné; et quand une fois on a éprouvé un refus, il est rare qu'on aille bien loin.

(Il sort.)

PREMIER ÉTRANGER.

Avez-vous remarqué, Hostilius?

DEUXIÈME ÉTRANGER.

Oui, oui, que trop.

PREMIER ÉTRANGER.

Eh bien, voilà le cœur du monde : tous les flatteurs sont faits de la même étoffe. Qui peut après cela donner le nom d'ami à l'homme qu'il fait asseoir à sa table? Il est à ma connaissance que Timon a servi de père à ce seigneur, qu'il lui a conservé son crédit, qu'il a soutenu sa fortune par ses libéralités; il y a plus, c'est de l'argent de Timon qu'il a payé les gages de ses domestiques; Lucius ne boit jamais que ses lèvres ne touchent l'argent de Timon, et cependant... —Oh! vois quel monstre est l'homme quand il se montre sous les traits d'un ingrat! Au prix de ce qu'il en a reçu, ce qu'il ose lui refuser, l'homme charitable le donnerait gratuitement à des mendians.

TROISIÈME ÉTRANGER.

La religion en gémit.

PREMIER ÉTRANGER.

Pour moi, je n'ai jamais goûté des bienfaits de Timon; jamais ses dons, répandus sur moi, ne m'ont inscrit au nombre de ses amis; cependant, en considération de son ame noble, de sa vertu, de sa générosité et de sa conduite honorable, je proteste que, si, dans son besoin, il s'était adressé à moi, j'aurais fait de mon bien deux parts, et la meilleure aurait été pour lui : tant j'aime son cœur! Voilà un exemple qui doit enseigner aux hommes à se dispenser d'être charitables; l'intérêt domine au-dessus de la conscience.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

LA MAISON DE SEMPRONIUS.

Entre SEMPRONIUS, avec un serviteur de Timon.

SEMPRONIUS.

Et pourquoi m'importuner moi, par préférence à tous les autres? Ne pouvait-il pas s'adresser à Lucius, à Lucullus? Ce Ventidius, qui maintenant est si riche, il l'a racheté de la prison : voilà trois hommes qui lui sont redevables de tout ce qu'ils possèdent.

LE SERVITEUR.

Hélas! monseigneur, tous trois ont été sondés, et nous n'avons trouvé en eux que des ames de boue; ils l'ont tous refusé.

SEMPRONIUS.

Comment, ils l'ont refusé! Lucius, Lucullus, Ventidius, l'ont refusé, et il vient s'adresser à moi?... Tous trois refusé? Une pareille démarche annonce de sa part bien peu de jugement, bien peu d'amitié : est-ce moi qui devrais être son pis-aller? Ses amis, comme autant de médecins qu'il appelle l'un après l'autre, l'ont tous condamné, et il faut que ce soit moi qu'on charge de cette cure? Je m'en trouve très offensé, j'en suis très indigné : il eût dû mieux connaître mon rang. Je ne vois pas l'ombre de raison dans son procédé. Quelle folie! C'était moi qu'il devait, dans son besoin, implorer d'abord; car enfin, je suis, et je l'avoue, le premier homme qui ait reçu quelque présent de lui, et il me recule dans son souvenir au point de penser que je serais le dernier à lui marquer ma reconnaissance! Il a tort. — Il n'en faut pas davantage pour me rendre un objet de risée aux yeux de toute la ville, et me faire passer parmi les grands seigneurs pour un homme sans délicatesse, sans principes. J'aimerais mieux, pour trois fois la somme qu'il demande, qu'il se fût adressé à moi le premier, ne fût-ce que pour l'honneur de mes sentimens; j'avais assez de cœur pour lui rendre un service. — Retourne, et à la froide réponse de ses amis ajoute celle-ci : « Quiconque offensera mon honneur, ne verra point de mon argent. »

(Il sort.)

LE SERVITEUR.

A merveille! Votre grandeur cache un maître fripon. Le diable ne savait ce qu'il faisait quand il fit un intrigant : il s'est fait tort à lui-même; et je ne puis croire qu'à la fin les crimes de l'homme ne le fassent absoudre des siens. De quels beaux sentimens il colore sa bassesse! De quels noms de vertu il pare sa perversité! comme ceux qui, sous le voile d'un patriotisme ardent, mettent tout un royaume en feu. Tel est le caractère de cet ami politique et vendu à l'intérêt. C'était pourtant sur lui que mon maître fondait sa plus solide espérance! Tous ont déserté. Il ne lui reste maintenant que les dieux : tous ses amis sont morts. — Maintenant ces portes de mon maître, qui, dans des jours de prospérité, ne connurent jamais de verrous, vont être employées à protéger sa liberté. Voilà tout le fruit qu'il recueille de ses largesses. Celui qui ne peut garder son argent doit à la fin garder sa maison.

SCÈNE IV.

LA MAISON DE TIMON.

Entrent VARRON, TITUS, HORTENSIUS, LUCIUS et autres VALETS des créanciers de Timon, attendant qu'il sorte.

VARRON.

Salut, Titus; salut, Hortensius; je suis charmé de vous rencontrer ici.

TITUS.

Je vous rends la pareille, honnête Varron.

HORTENSIUS.

Lucius, par quel hasard nous trouvons-nous ensemble ici?

LUCIUS.

Je pense que le même objet nous y amène tous ; le mien, c'est de l'argent.

TITUS.

C'est le leur à tous, et le mien aussi.

(Entre Philotus.)

LUCIUS.

Et le seigneur Philotus aussi sans doute ?

PHILOTUS.

Je vous donne le salut à tous.

LUCIUS.

Sois le bien-venu, camarade. Quelle heure croyez-vous qu'il soit?

PHILOTUS.

Le temps court après neuf heures.

LUCIUS.

Déjà ?

PHILOTUS.

Et le seigneur de céans n'est pas encore visible ?

LUCIUS.

Pas encore.

PHILOTUS.

Cela m'étonne; il avait coutume de se montrer brillant comme le soleil dès sept heures du matin.

LUCIUS.

Il est vrai ; mais le flambeau de ses beaux jours est bien obcurci. Faites attention que la course de l'homme prodigue est radieuse comme celle du soleil; mais elle ne se renouvelle pas toujours comme celle de l'astre. Je crains bien que l'affreux hiver ne soit dans le fond de la bourse de Timon; je veux dire qu'on peut y enfoncer la main bien avant, et n'y pas trouver grand'monnaie.

PHILOTUS.

J'ai la même crainte que vous.

TITUS.

Je veux vous faire faire une remarque assez étrange : votre maître vous envoie chercher de l'argent ?

HORTENSIUS.

Rien n'est plus vrai.

TITUS.

Et il porte maintenant les bijoux que lui a donnés Timon, et pour lesquels je viens aussi, moi, demander de l'argent.

HORTENSIUS.

C'est contre mon cœur.

TITUS.

Ne paraît-il pas bien étrange que Timon, en cela, paie plus qu'il ne doit? C'est comme si votre maître envoyait demander le prix des bijoux qu'il porte lui-même.

HORTENSIUS.

Les dieux me sont témoins combien ce message me pèse. Je sais que mon maître a eu une riche part aux largesses de Timon ; cette ingratitude est plus criminelle que s'il les eût volées.

VARRON.

Oui. — Mon billet à moi est de trois mille couronnes; et le vôtre ?

LUCIUS.

De cinq mille.

VARRON.

C'est une somme énorme, et qui fait voir que la confiance de Timon pour votre maître surpassait ou égalait du moins celle qu'il avait pour le mien ; autrement les deux sommes seraient égales.

(Entre Flaminius.)

TITUS.

Voilà un des serviteurs du seigneur Timon.

LUCIUS.

Flaminius ! Holà, un mot : le seigneur Timon va-t-il bientôt paraître ?

FLAMINIUS.

Non, pas encore.

TITUS.

Nous l'attendons; je vous prie de l'en prévenir.

FLAMINIUS.

Il n'est pas nécessaire ; il sait bien que vous n'êtes que trop ponctuels.

(Entre Flavius, le visage caché dans son manteau.)

LUCIUS.

Ah ! n'est-ce pas là son intendant que nous voyons ainsi affublé ? Il s'enfuit, enveloppé de son manteau comme d'un nuage. Appelez-le, appelez-le.

TITUS.

Flavius ! Flavius ! entendez-vous ?

VARRON.

Avec votre permission, seigneur...

FLAVIUS.

Mon ami, que voulez-vous de moi ?

VARRON.

Seigneur, nous attendons ici le paiement d'une certaine somme.

FLAVIUS.

Si le paiement était aussi certain que l'on est sûr de vous y voir l'attendre, on pourrait compter dessus. Que ne présentiez-vous vos billets quand vos perfides maîtres mangeaient à la table du mien? Alors l'idée de l'argent qu'il leur devait les flattait et les faisait sourire; leur bouche affamée en dévorait les intérêts. Vous vous tourmentez en vain, en me pressant, en m'agitant ainsi; laissez-moi passer tranquillement. — Apprenez que mon maître et moi nous sommes au bout de notre carrière; je ne suis pas plus en état de vous compter de l'argent que lui d'en dépenser.

LUCIUS.

Oui, mais cette réponse ne sera pas acceptée.

FLAVIUS.

Acceptée ou non, vous êtes de vils esclaves de maîtres fripons.

(Il sort.)

VARRON.

Que murmure donc là sa seigneurie cassée aux gages?

TITUS.

Eh, que nous importe? Le voilà pauvre, et nous sommes assez vengés. Qui a plus droit de parler librement que celui qui n'a pas un toit où loger sa tête? Il lui est permis de se moquer des superbes édifices.

(Entre Servilius.)

TITUS.

Oh, oh! voici Servilius; nous allons avoir une réponse.

SERVILIUS.

Si j'osais vous conjurer, messieurs, de revenir dans quelque autre moment, vous m'obligeriez beaucoup; car, sur mon ame, mon maître est dans un étrange abattement; il est privé de toute consolation; sa santé est très dérangée; il est obligé de garder la chambre.

LUCIUS.

Tous ceux qui gardent la chambre ne sont pas malades. D'ailleurs, si la santé de Timon est en si grand danger, c'est, ce me semble, une raison de plus pour payer promptement ses dettes, afin de s'aplanir la route vers les dieux.

SERVILIUS.

Bons dieux!

TITUS.

Nous ne pouvons pas nous contenter de cette réponse.

FLAMINIUS, dans l'intérieur de la maison.

Servilius! Au secours! — Mon maître! mon maître!

(Entre Timon en fureur.)

TIMON.

Quoi! mes portes aussi me ferment-elles le passage? Quoi! j'aurai toujours été libre, et ma maison sera devenue l'ennemie de ma liberté, la prison funeste de son maître! — La salle où j'ai donné des festins montre-t-elle maintenant à son maître, comme toute la race humaine, un cœur de fer?

LUCIUS.

Allons, approche, commence, Titus.

TITUS.

Monseigneur, voilà mon billet.

LUCIUS.

Voici le mien.

VARRON.

Et le mien, monseigneur.

CAPHIS.

Et les nôtres, monseigneur.

PHILOTUS.

Voilà aussi nos billets.

TIMON.

Assommez-moi avec eux. — Étouffez-moi.

LUCIUS.

Hélas, monseigneur!...

TIMON.

Coupez, monnayez mon cœur, pour vous payer.

TITUS.

Le mien est de cinquante talens.

TIMON.

Dis à mes veines de te donner mon sang.

LUCIUS.

Cinq mille couronnes, monseigneur.

TIMON.

Cinq mille gouttes de mon sang pour les payer. — Et le vôtre? — Et le vôtre?

PREMIER VARRON.

Monseigneur....

DEUXIÈME VARRON.

Monseigneur....

TIMON.

Tenez, prenez-moi, déchirez-moi, et que les dieux vous confondent !

(Il sort.)

HORTENSIUS.

Par ma foi ! je vois bien que nos maîtres n'ont qu'à jeter leurs bonnets par dessus les moulins : ces dettes peuvent bien être regardées comme perdues sans ressource, puisque c'est un fou qui est le débiteur.

(Ils sortent.)

(Timon rentre avec Flavius.)

TIMON.

Ils m'ont mis hors de moi, les misérables ! Des créanciers ! des furies !

FLAVIUS.

Mon cher maître....

TIMON.

Si je prenais ce parti...

FLAVIUS.

Monseigneur....

TIMON.

Je veux le prendre. — Mon intendant !

FLAVIUS.

Me voici, monseigneur.

TIMON.

Fort à propos. — Allez, invitez tous mes amis, Lucius, Lucullus, Sempronius. — Tous ; je veux encore donner une fête à cette canaille.

FLAVIUS.

Ah, monseigneur ! c'est l'égarement où votre raison est plongée qui vous fait parler ainsi : il ne vous reste pas même de quoi servir le repas le plus frugal.

TIMON.

Ne t'inquiète pas. Va, invite-les tous, amène ici ces flots de coquins : mon cuisinier et moi, nous saurons pourvoir à tout.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

LA SALLE DU SÉNAT.

LES SÉNATEURS, ALCIBIADE.

PREMIER SÉNATEUR.

Monseigneur, comptez sur ma voix ; sa faute est capitale, il faut qu'il meure. Rien n'enhardit le crime comme le pardon.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Votre remarque est très vraie ; la loi doit l'écraser de tout son poids.

ALCIBIADE.

Honneur, santé, clémence dans l'auguste sénat !

PREMIER SÉNATEUR.

Quel sujet, général ?...

ALCIBIADE.

Je vous implore, et j'adresse à vos vertus mon humble respect ; car la pitié est la vertu des lois ; il n'y a que les tyrans qui fassent d'elles un instrument de cruauté. Il plaît aux événemens, au sort cruel, de s'appesantir sur un de mes amis qui, dans l'effervescence du sang, a enfreint la loi, abime sans fond pour l'imprudent qui s'y plonge sans précaution. C'est un homme qui, à cet écart près, est plein d'honneur et de vertus qui rachètent sa faute. Il n'y a ni lâcheté ni bassesse dans son action. Une noble colère, un ressentiment généreux l'ont armé, voyant sa réputation mortellement blessée, contre son ennemi ; dans l'accès même de sa passion, il l'a gouvernée avec la sagesse et la modération d'un homme qui expose ses raisons et plaide tranquillement sa cause.

PREMIER SÉNATEUR.

En cherchant ainsi à innocenter une action criminelle, vous vous chargez d'un paradoxe trop révoltant. Aux efforts que vous faites, on dirait que votre discours tend à légitimer l'homicide, et à armer la bravoure d'un esprit querelleur, qui n'est qu'une valeur brutale et dégénérée, fléau entré dans le monde à la naissance des sectes et des factions. Le vrai brave est celui qui sait souffrir avec patience tout ce que la langue la plus méchante peut exhaler contre lui, qui regarde une injure comme une chose aussi étrangère à sa personne que le vêtement qu'il porte avec indifférence, et qui ne préfère pas l'injure à sa vie en exposant sa vie pour elle. Si une injure est un mal qui peut nous conduire au meurtre, quelle folie n'est-ce pas de risquer ses jours pour un mal ?

ALCIBIADE.

Monseigneur....

PREMIER SÉNATEUR.

Vous ne pouvez justifier des fautes aussi énormes. La valeur ne consiste pas à se venger, mais à souffrir.

ALCIBIADE.

Permettez-moi de parler, messeigneurs, et pardonnez si je parle en guerrier. — Pourquoi les hommes s'exposent-ils follement dans les combats? Que n'endurent-ils toutes sortes de menaces? que ne dorment-ils en paix sur l'affront? Pourquoi ne pas se laisser égorger tranquillement et sans résistance par l'ennemi? S'il y a tant de courage à souffrir, qu'allons-nous faire dans les camps? Certes, les femmes qui se tiennent auprès de leurs foyers seront plus braves que nous, si la bravoure est de souffrir; la bête de somme sera plus brave que le lion; et le coupable chargé de fers sera plus sage que son juge, si la sagesse est dans la patience. O messeigneurs, ayez autant de clémence et de bonté que vous avez de puissance. — Qui ne condamne pas la violence commise de sang-froid? Tuer, je l'avoue, est le dernier excès du crime; mais tuer pour défendre sa vie devient une action juste aux yeux de la sensible équité. S'abandonner à la colère est une impiété; mais quel est l'homme qui ne s'est jamais livré à la colère? Pesez le crime avec toutes ces considérations.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Vous plaidez en vain.

ALCIBIADE.

Quoi! en vain? Ses services rendus près de Lacédémone et de Byzance parlent assez haut pour sa grace.

PREMIER SÉNATEUR.

Que voulez-vous dire?

ALCIBIADE.

Je dis qu'il vous a rendu des services signalés; qu'il a, dans les combats, fait mordre la poussière à vos ennemis. Quelle valeur n'a-t-il pas montrée dans la dernière action! Que de sang a fait couler son épée!

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Il s'en est trop payé sur le butin. C'est un débauché déterminé; il est sujet à un vice qui noie sa raison et enchaîne sa valeur. Sans autres ennemis, ce vice seul suffit pour le dompter et le perdre. On l'a vu, dans cette passion brutale, commettre mille outrages, et susciter les querelles; on nous a informés que ses jours sont souillés d'excès honteux, et que son ivresse est dangereuse pour l'état.

PREMIER SÉNATEUR.

Il mourra.

ALCIBIADE.

O sort barbare! Il aurait pu mourir avec honneur dans les combats! — Messeigneurs, si vous êtes insensibles à ses qualités personnelles, quoiqu'il pût réclamer le salaire des exploits de son bras sans rien devoir à personne, prenez, s'il le faut, pour vous fléchir, mes services, et joignez-les aux siens. Comme je sais qu'il est de la prudence de votre âge de s'assurer des garans, je vous engage moi, mes victoires et mon honneur, et j'ose vous répondre de toute sa reconnaissance. Si, pour son crime, il doit sa vie à la loi, laissez-le la donner avec son sang noblement versé sur le champ de bataille; car la loi est sévère, et la guerre ne l'est pas davantage.

PREMIER SÉNATEUR.

Nous tenons pour la loi; il mourra. Alcibiade, n'insiste pas davantage, si tu ne veux encourir notre disgrace; ami ou frère, qui répand le sang d'autrui, doit le sien à la loi.

ALCIBIADE.

Il faut donc qu'il meure! Non, messeigneurs, cela ne peut être: je vous en conjure, connaissez-moi.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Comment?

ALCIBIADE.

Rappelez-moi à votre souvenir.

TROISIÈME SÉNATEUR.

Quoi?

ALCIBIADE.

J'ai peine à croire que le grand âge et les années n'aient pas effacé Alcibiade de votre mémoire; autrement, on ne me verrait pas ici abaissé à vos pieds, suppliant pour une grace aussi vulgaire, et qu'on me refuse encore. Vous rouvrez mes anciennes plaies.

PREMIER SÉNATEUR.

Oses-tu provoquer notre colère? Écoute, ce n'est qu'un mot; mais son effet est vaste: nous te bannissons pour jamais.

ALCIBIADE.

Me bannir? moi!..... Bannissez plutôt votre démence, bannissez l'usure qui déshonore le sénat.

PREMIER SÉNATEUR.

Si après deux soleils, Athènes te voit encore, attends de nous le jugement le plus rigoureux.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Et, pour braver encore plus ta vaine menace, il va être exécuté sur l'heure.

(Ils sortent.)

ALCIBIADE.

Puissent les dieux vous faire vieillir assez pour n'offrir que des squelettes décharnés et odieux à tous les regards! Ma rage est au comble. Je faisais fuir leurs ennemis, tandis qu'ils étaient ici occupés à compter un argent qu'ils prêtaient à grosse usure. — Et moi, je ne suis riche qu'en larges blessures. — En voilà donc le salaire? Est-ce là le baume que cet avare sénat verse dans les plaies des guerriers? Quoi! l'exil! — Je n'en suis pas fâché, je ne hais pas d'être exilé : c'est un affront fait pour allumer toute mon indignation, et pousser mon bras à frapper ses coups sur Athènes. Je vais ranimer le courage de mes troupes mécontentes, et gagner leurs cœurs. Il y a de la gloire à combattre de nombreux ennemis. Les guerriers ne doivent, pas plus que les dieux, souffrir qu'on les offense impunément.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LA MAISON DE TIMON.

Entrent plusieurs SÉNATEURS par diverses portes.

PREMIER SÉNATEUR.

Je vous salue, seigneur.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Je vous rends le salut. Je pense que l'honorable Timon n'a fait que nous éprouver l'autre jour.

PREMIER SÉNATEUR.

C'était une réflexion qui m'occupait lorsque nous nous sommes rencontrés. Je me flatte qu'il n'en est pas à cette extrémité; et ce qu'il a fait n'était qu'une épreuve de ses amis.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Sans doute, et ce qui le prouve assez, c'est le nouveau festin qu'il donne encore.

PREMIER SÉNATEUR.

Je le crois ainsi. Il m'a fait une invitation très pressante. Quelques affaires urgentes m'ont forcé de me dégager d'abord; mais il a tant prié, qu'il a fallu me rendre.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Je me devais aussi moi-même à des affaires indispensables; mais il n'a pas voulu recevoir mes excuses. Je suis fâché de m'être trouvé dénué de fonds lorsqu'il envoya m'emprunter de l'argent.

PREMIER SÉNATEUR.

Moi, j'en suis inconsolable, sachant, comme je le sais, le cours que prennent les choses.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Chacun ici en dit autant. — Combien voulait-il emprunter de vous?

PREMIER SÉNATEUR.

Mille pièces.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Mille pièces!

PREMIER SÉNATEUR.

Et vous?

TROISIÈME SÉNATEUR.

Il m'avait envoyé demander, seigneur...—Mais le voilà.

(Entrent Timon et sa suite.

TIMON.

De tout mon cœur, dignes sénateurs. — Comment vous portez-vous?

PREMIER SÉNATEUR.

A merveille, quand nous apprenons que votre seigneurie jouit aussi d'une heureuse santé.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

L'hirondelle ne suit pas l'été avec plus de plaisir que nous votre seigneurie.

TIMON à part.

Et ne fuit pas plus promptement l'hiver; les hommes ressemblent à ces oiseaux de passage. — Seigneurs, notre dîner vous dédommagera du temps que vous avez perdu à m'attendre si longtemps. Égayez-vous un peu à entendre cette musique. Si votre oreille n'en est pas plus flattée que du son rauque de la trompette, nous irons aussitôt nous mettre à table.

PREMIER SÉNATEUR.

Je me flatte que votre grandeur ne conserve aucun ressentiment de ce que j'ai renvoyé votre messager les mains vides.

TIMON.

Ah! ne songez donc pas à cela.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Mon noble seigneur....

TIMON.

Ah ! mon digne ami, comment vous en va?

(On apporte le banquet.)

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Mon très honoré seigneur, je suis tout confus de m'être trouvé si pauvre lorsque votre grandeur envoya l'autre jour chez moi.

TIMON.

Ne songez pas à cela, seigneur.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Si vous eussiez envoyé seulement deux heures plus tôt....

TIMON.

Que ce souvenir n'éloigne pas de vous des idées plus agréables. — Allons, qu'on apporte tout à la fois.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Quoi ! tous les plats couverts?

PREMIER SÉNATEUR.

Festin royal, j'en réponds.

TROISIÈME SÉNATEUR.

N'en doutez pas; tout ce que l'argent et la saison peuvent procurer.

PREMIER SÉNATEUR.

Comment vous portez-vous ? Quelles nouvelles ?

TROISIÈME SÉNATEUR.

Alcibiade est exilé; le savez-vous?

PREMIER ET DEUXIÈME SÉNATEUR.

Alcibiade exilé !

TROISIÈME SÉNATEUR.

Oui, soyez-en sûrs.

PREMIER SÉNATEUR.

Comment? comment?

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Et le sujet, je vous prie ?

TIMON.

Mes bons et dignes amis, voulez-vous bien approcher?

TROISIÈME SÉNATEUR.

Je vous en dirai davantage tantôt. Voilà un splendide repas sous nos yeux.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Le patron est toujours ce qu'il était, toujours aussi bon.

TROISIÈME SÉNATEUR.

Cela durera-t-il ? Cela durera-t-il?

DEUXIÈME SÉNATEUR.

A présent, bon ; mais un temps viendra où...

TROISIÈME SÉNATEUR.

Je vous comprends.

TIMON.

Allons, que chacun prenne sa place avec l'ardeur dont l'amant se penche sur les lèvres de sa maîtresse : vous serez également bien servis en quelque lieu que vous vous placiez. Ne faites point de cérémonie, et ne laissez point refroidir le dîner en disputant sur le choix et la prééminence des places. Asseyez-vous, asseyez-vous. Rendons d'abord graces aux dieux.

« O vous, grands bienfaiteurs du monde, inspirez à notre société la reconnaissance. Faites-vous payer de vos dons par des louanges; mais réservez toujours quelques bienfaits, si vous ne voulez pas voir vos divinités méprisées. Prêtez à chaque homme assez pour qu'aucun n'ait besoin d'emprunter d'un autre. Si vos divinités étaient réduites à emprunter des hommes, les hommes abandonneraient les dieux. Faites que le festin soit plus aimé que l'hôte qui le donne; qu'il ne se forme jamais une assemblée de vingt convives sans qu'il y ait une vingtaine de fripons. S'il se trouve douze femmes à table, qu'elles soient.... ce qu'elles sont déjà. Et le reste de vos dons ! ô dieux, les sénateurs d'Athènes, avec toute la lie du peuple athénien, hâtez leur destruction entière. — Quant à tous ces amis qui m'environnent, soyez pour eux ce qu'ils sont pour moi... et que vos dons soient comme le festin auquel ils sont invités... un néant.

» Découvrez, meute affamée, et dévorez. »

(Les plats découverts sont pleins d'eau chaude.)

QUELQUES SÉNATEURS.

Que veut dire sa seigneurie?

QUELQUES AUTRES.

Je n'en sais rien.

TIMON.

Beau cercle d'amis de bouche, puissiez-vous ne voir jamais une meilleure fête! La fumée et l'eau sont votre parfaite image. Voilà le dernier don de Timon, qui, tout couvert de vos louanges et de vos flatteries dorées, s'en lave aujourd'hui, et vous rejette au visage vos lâches et dégoûtans mensonges. (Il leur jette l'eau au visage.) Allez ; puissiez-vous traîner une longue vieillesse abhorrée! Doucereux flatteurs, détestables parasites, qui dévorez en souriant; loups affables, ours cares-

sans, vils amans de la fortune et de la bonne chère, oiseaux de passage, bas esclaves à la tête inclinée, au genou prosterné; vains fantômes sans solidité, ridicules automates attachés au palais du riche (1); que tous les fléaux qui désolent l'homme et la brute, réunis sur vous, vous couvrent d'une lèpre universelle! — Eh bien, où allez-vous? Attendez. — Toi, prends d'abord ta potion, — et toi aussi, — et toi encore. — (Il leur jette les plats à la tête.) Arrête, je veux te prêter de l'argent, et non t'en emprunter. Quoi, tous en alarmes! — Qu'il ne se fasse plus désormais de fête où les fripons ne soient les bien reçus! Fatale maison, que le feu te consume! Péris, Athènes, péris; et que désormais l'homme et tout ce qui portera la figure humaine soit haï de Timon.

(Il sort.)

(Les sénateurs rentrent.)

PREMIER SÉNATEUR.

Eh bien, messeigneurs?

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Pouvez-vous expliquer quelle est cette fureur du seigneur Timon?

TROISIÈME SÉNATEUR.

Nargue! Avez-vous vu ma toque?

QUATRIÈME SÉNATEUR.

J'ai perdu ma robe.

PREMIER SÉNATEUR.

Ce n'est qu'un fou; il ne se laisse gouverner que par le caprice : l'autre jour il m'a donné un bijou, et aujourd'hui il me le fait sauter de mon chapeau... L'avez-vous vu, mon bijou?

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Avez-vous vu mon chapeau?

TROISIÈME SÉNATEUR.

Le voilà.

QUATRIÈME SÉNATEUR.

Ah! voici ma robe.

PREMIER SÉNATEUR.

Hâtons-nous de sortir d'ici.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Le seigneur Timon est fou.

TROISIÈME SÉNATEUR.

Je le sens vraiment bien à mes épaules.

QUATRIÈME SÉNATEUR.

Il nous donne des diamans un jour, et l'autre des pierres.

(Ils sortent.)

(1) *Minute-Jacks*. C'est ce qu'on appelle ordinairement *a Jack of the clonk-house*, une petite figure sur une horloge, qui montre les heures et les minutes; ou bien *Jack with a lanthorn*, Jacques à la lanterne : feux follets qu'un instant voit paraître et disparaître.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

HORS DES MURS D'ATHÈNES.

Entre TIMON.

TIMON.

Que je vous regarde encore, ô murs dont l'enceinte renferme ces loups dévorans! Abîmez-vous sous la terre, et ne défendez plus Athènes. Chasteté, sors du cœur des épouses; obéissance, péris dans le cœur des enfans! Que les esclaves et les fous arrachent de leurs siéges vos graves sénateurs, et jugent à leur place. Jeunes vierges, pures encore, plongez-vous dans tous les excès de la débauche, commettez le crime sous les yeux de vos parens. Dépositaires banqueroutiers, ne lâchez pas la main, et plutôt que de rendre l'ar-

gent, tirez vos poignards, et coupez la gorge aux créanciers qui vous l'ont confié. Serviteurs, volez avec adresse; vos graves maîtres sont des brigands à la large main, qui pillent au nom des lois. Jeune esclave, entre sans pudeur au lit de ton maître; ta maîtresse se prostitue dans un lieu infâme. Jeune fille de seize ans, arrache des mains de ton vieux père sa béquille veloutée, soutien de ses pas chancelans, et d'un coup parricide brise sa tête chauve. Crainte, respect, amour des dieux, paix, justice, bonne foi, subordination domestique, tranquille repos des nuits, union des concitoyens, éducation, mœurs, religion, commerce social, respect mutuel, lois, usages, bienséances, soyez anéantis et remplacés par tous les vices et les désordres contraires. Que partout la confusion règne seule! Et vous, tyrans des mortels, cruelles maladies, soufflez, amassez sur Athènes vos ardeurs contagieuses; elle est mûre pour la ruine; voici l'instant de la frapper. Froide sciatique, estropie nos sénateurs, et que leurs membres difformes et contrefaits deviennent l'image de leurs mœurs! Débauche effrénée, glisse-toi dans les cœurs, et pénètre toutes les fibres de la jeunesse. Qu'elle lutte avec succès contre le frein de la vertu, et qu'elle aille s'abîmer, se perdre dans les gouffres de la volupté! Que la corruption fermente en secret dans le sang athénien, et produise tout à coup la moisson d'une lèpre universelle; que l'haleine infecte l'haleine, que leur société soit, comme leur amitié, un poison! Cité détestable, je n'emporte rien de toi, que ce corps nu : arrache-le-moi aussi en multipliant les proscriptions. Timon te fuit, et se retire dans le fond des forêts, où les bêtes les plus féroces seront pour lui plus humaines que les hommes. O dieux bienfaisans, exaucez-moi, je vous invoque tous; exterminez les Athéniens au dedans et au dehors de leurs murs. Accordez à Timon de voir croître, avec ses années, sa haine pour la race des hommes, grands ou peuple. Amen!

(Il sort.)

SCENE II.

LA MAISON DE TIMON.

Entre FLAVIUS avec deux ou trois DOMESTIQUES.

UN DOMESTIQUE.

Parlez, maître intendant, où est notre maître? Tout est-il perdu, désespéré? Ne reste-il rien?

FLAVIUS.

Hélas, mes amis, que voulez-vous que je vous dise? — Que les justes dieux daignent se souvenir de moi! je suis aussi pauvre que vous.

UN DOMESTIQUE.

Une pareille maison renversée! un si généreux maître ruiné, précipité dans la misère! tout perdu! et pas un seul ami qui prenne sa fortune par le bras, et qui l'accompagne dans son malheur!

UN SECOND DOMESTIQUE.

De même que nous tournons le dos à notre camarade dès qu'il est jeté dans la fosse, ainsi ses amis, en voyant sa fortune ensevelie, s'échappent tous loin de lui, ne lui laissant que leurs vœux trompeurs, comme des bourses vides; l'infortuné, dévoué à la mendicité, sans autre bien que l'air, atteint de la lèpre de la pauvreté, que tout le monde fuit, marche comme le mépris, seul. (Entrent d'autres domestiques de Timon.) — Voici encore quelques uns de nos camarades.

FLAVIUS.

Tous débris malheureux d'une maison renversée!

UN TROISIÈME DOMESTIQUE.

Nos cœurs n'en portent pas moins la livrée de Timon. Je le lis sur nos visages. Nous sommes tous compagnons encore, servant tous ensemble sous le malheur. Notre barque fait eau, et nous, pauvres mousses, nous sommes sur le tillac, écoutant le bruit des vagues qui menacent notre vie; il faut que nous nous séparions tous, dispersés dans l'immense océan de l'air.

FLAVIUS.

Braves amis, je veux partager avec vous tout ce qui me reste. En quelque lieu que nous puissions nous revoir, pour l'amour de Timon, restons toujours camarades; faites tous un signe de

tête, et, en signal funèbre du bonheur trépassé de Timon, disons tous ensemble : *Nous avons vu des jours plus heureux!* — Tenez, que chacun prenne sa part; allons, tendez vos mains. (Il leur donne de l'argent.) — Pas un mot de plus : c'est ainsi que nous nous séparons, pauvres de fortune, mais riches en douleur. (Les serviteurs sortent.) Oh! dans quelle affreuse détresse la prospérité nous a précipités! Qui ne désirera pas d'être préservé des richesses, puisque l'opulence aboutit à cet état de misère et de mépris? Quel homme voudrait se laisser tromper par l'éclat de la prospérité, pour ne jouir que d'un songe d'amitié? Qui voudrait de tous les biens que peut donner la fortune, et de la pompe qui l'environne, pour ne les posséder qu'en vaines peintures, telles que sont les faux amis de Timon? O mon bon maître, si honnête et si malheureux! voilà où son bon cœur l'a réduit; c'est sa bienfaisance qui l'a ruiné! C'est un être bien étrange et bien nouveau que l'homme dont le plus grand crime est d'avoir fait trop de bien! Qui osera désormais être la moitié aussi bon, puisque la bonté qui fait les dieux détruit l'homme? O mon cher maître! adoré autrefois pour être maudit aujourd'hui; riche seulement pour devenir misérable! Ta grande opulence est devenue ta grande calamité. Hélas! le bon seigneur! dans sa rage, il a fui cette ville odieuse, repaire de ses monstrueux amis. Il n'a rien avec lui pour sustenter sa vie et se procurer le nécessaire. Je veux le chercher et le suivre. Je servirai toujours sa belle ame avec le plus tendre dévouement; et tant qu'il me restera de l'or, je veux rester son intendant.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LES BOIS.

Entre TIMON.

TIMON.

O soleil, père de tous les biens, pompe les plus impures vapeurs de la terre; infecte l'air depuis la sphère de ta sœur jusqu'à notre globe. — Deux frères jumeaux, sortis du même sein, conçus, formés et nés presque au même instant, éprouvent des destinées bien contraires! le plus grand méprise le plus petit. L'homme, malgré tous les maux qui l'assiégent et lui rappellent son origine, ne peut supporter une grande fortune sans méconnaître sa nature et mépriser son semblable. Qu'on élève ce mendiant, et qu'on dépouille ce sénateur; le premier va jouir des honneurs d'une naissance illustre, et le second traînera un mépris héréditaire. C'est l'opulence (1) qui enfle l'existence, et fait les beaux jours de l'homme; c'est la pauvreté qui amaigrit son bonheur, et décharne sa vie. Quel homme dans la fierté d'une ame droite et pure, osera dire : Voici un flatteur? S'il en est un seul, ils le sont tous; car ils se suivent tous comme un troupeau : chaque degré de la fortune est aplani par celui qui descend. La tête savante s'incline devant l'imbécile vêtu d'or : tout est oblique et faux dans l'homme; rien de vrai dans notre nature maudite que le vice et la perversité. Maudites soient donc les fêtes, les sociétés et les assemblées des hommes! Timon hait et méprise son semblable; il se hait lui-même. Que la destruction anéantisse le genre humain! — O terre, cède-moi quelques racines. (Il creuse la terre.) Que l'homme qui te demande quelque chose de plus reçoive de toi, dans sa bouche, les plus violens poisons! — Que vois-je? de l'or? Quoi! ce jaune, ce brillant et précieux métal? Non, dieux, je ne vous demande rien de superflu. — Des racines, justes dieux! — Seulement cette dose de cette brillante poussière peut blanchir ce qui est noir, embellir un monstre, innocenter le coupable, ennoblir la bassesse, rajeunir la vieillesse, et couronner le front du lâche des lauriers du brave. — Oh, pourquoi cela, grands dieux, pourquoi cela? — Oui, cet or peut faire déserter de vos autels vos prêtres et vos plus zélés serviteurs; il arrache l'oreiller où le malade, encore plein de vie, repose sa tête défaillante. Ce brillant et servile métal unit

(1) *It is the pastor lards the brother's sides;*
The want that makes him leave.

Cet endroit est très obscur dans l'original. La correction de Warburton est trop hasardée, et ne donne même pas un sens passable. Selon lui, ce passage signifierait : « C'est » le pâturage qui engraisse les flancs du bélier; mais la » disette les maigrit. » Johnson s'efforce de donner un sens à l'ancienne leçon; mais on n'est pas plus satisfait. Peut-être faut-il lire *pasture*, dit M. Eschenburg, et laisser le reste sans y rien changer, et alors voici quel serait le sens : « Beaucoup de nourriture engraisse les flancs du frère, c'est-à-dire le fait environner d'un essaim d'amis; mais le besoin les écarte. »

ou rompt les nœuds des pactes les plus religieux, sanctifie et fait bénir ce qui doit être maudit; il fait adorer le plus impur, le plus hideux squelette; il place auprès du sénateur, sur le siége de justice, un fripon, lui donne la noblesse, le respect et l'approbation publique. C'est lui qui sèche les larmes de la veuve, et la rengage dans de nouveaux liens. La plus affreuse créature, que les infirmités dévorent dans l'obscurité de son réduit honteux, il l'embaume et la parfume; et elle reprend toute la fraîcheur de son avril. Vile idole, à qui tout le genre humain se prostitue, qui sèmes le trouble parmi la foule bruyante des nations, je veux à l'instant te faire reprendre la place que t'assigna la nature. — (Une marche militaire au loin.) Ah! un tambour! Tu es bien subtil et bien remuant, mais je veux t'ensevelir : va, le plus fort des brigands, rentre aux lieux où tes satellites avares ne peuvent te suivre; mais gardons-en un peu pour servir d'échantillon.

(Il garde un peu d'or.)

(Entrent Alcibiade en habit de guerrier, avec tambours et fifres; Phrynia et Tymandra.)

ALCIBIADE.

Qui es-tu? parle.

TIMON.

Une bête sauvage comme toi. Qu'une vipère te ronge le cœur, pour venir m'offrir encore les yeux d'un homme!

ALCIBIADE.

Quel est ton nom? L'homme est-il donc haï de toi, qui toi-même es un homme?

TIMON.

Je suis *misanthrope*, et je hais le genre humain. — Pour toi, je voudrais que tu fusses chien; je pourrais t'aimer un peu.

ALCIBIADE.

Oh, je te connais, mais non pas tes malheurs; j'ignore tout.

TIMON.

Je te connais bien aussi, moi, et cela me suffit; je ne désire point en savoir davantage. Suis tes tambours; rougis, abreuve la terre du sang des hommes. Les lois religieuses, les lois civiles, toutes sont cruelles : que doit donc être la guerre? — Cette courtisane, que tu mènes avec toi, cruelle, malgré la douceur de ses yeux célestes, porte en elle une destruction plus fatale que ton épée.

PHRYNIA.

Périssent tes lèvres odieuses!

TIMON.

Je ne t'embrasserai pas; que ta malédiction retombe sur les tiennes!

ALCIBIADE.

Comment le noble Timon a-t-il pu éprouver cette étrange révolution?

TIMON.

Comme la lune éprouve la sienne, et s'éteint faute de lumière à répandre; mais je n'ai pu, comme elle, renouveler ma clarté : il n'y avait point de soleils pour en emprunter d'eux.

ALCIBIADE.

Noble Timon, quel service mon amitié peut-elle te rendre?

TIMON.

Aucun, sinon de justifier mes sentimens.

ALCIBIADE.

Quels sont-ils?

TIMON.

Promets-moi tes services, et ne m'en rends aucun. Si tu ne les promets pas, que les dieux te punissent! car alors tu es un homme. Si tu tiens ta promesse, qu'ils te punissent encore! car alors encore tu es un homme.

ALCIBIADE.

J'ai bien ouï dire quelque chose de tes malheurs.

TIMON.

Tu vis mes malheurs dans le temps de ma prospérité.

ALCIBIADE.

C'est aujourd'hui que je les vois; alors c'était le temps de ton bonheur.

TIMON.

Oui, comme il est aujourd'hui le tien, à présent que tu es entouré par ce couple de prostituées.

TYMANDRA.

Est-ce donc là cet Adonis d'Athènes dont tous les échos répétaient les louanges?

TIMON.

Es-tu Tymandra?

TYMANDRA.

Oui.

TIMON.

Sois toujours prostituée. Ceux qui jouissent de toi ne t'aiment point. Verse dans leurs veines, en échange de leurs lascives ardeurs, un poison qui

éteigne les feux de leur lubricité; emploie bien tes heures dissolues; envoie tous tes amans au médecin, et condamne tes jeunes adorateurs aux joues de rose à la diète et au lait.

TYMANDRA.

Va te faire pendre, monstre.

ALCIBIADE.

Pardonne-lui, chère Tymandra; ses grandes calamités ont égaré sa raison. — Brave Timon, il ne me reste qu'un peu d'or, dont la disette excite tous les jours quelques révoltes parmi mes soldats indigens. J'ai appris avec douleur comment l'ingrate Athènes, oubliant ton mérite et tes grands exploits, qui la sauvèrent lorsque les états voisins allaient l'écraser sans ton épée et tes heureuses victoires.....

TIMON.

Je te prie, fais battre tes tambours, et va-t'en.

ALCIBIADE.

Mon cher Timon, je suis ton ami, je te plains.

TIMON.

Et quelle marque de pitié me donnes-tu, toi dont la présence m'importune et m'offense? J'aimerais mieux être seul.

ALCIBIADE.

Eh bien, adieu; voilà de l'or pour toi.

TIMON.

Garde ton or, je ne peux pas le manger.

ALCIBIADE.

Quand j'aurai fait de la superbe Athènes un monceau de.....

TIMON.

Tu fais donc la guerre aux Athéniens?

ALCIBIADE.

Oui, Timon, et j'en ai sujet.

TIMON.

Que les dieux les exterminent par ton épée victorieuse, et qu'ils t'exterminent ensuite toi-même après ta victoire!

ALCIBIADE.

Moi, Timon? et pourquoi?

TIMON.

Parce qu'en égorgeant ces lâches tu seras né pour conquérir ma patrie. — Reprends ton or: en voilà pour toi; pars: sois fatal comme un astre malfaisant lorsque Jupiter suspend sur une ville criminelle ses nuages empestés dans l'air corrompu. Va: que ton glaive n'en épargne pas un seul; n'aie aucune pitié du vieillard malgré ses cheveux blancs: c'est un avare usurier. Frappe-moi la matrone, en dépit de sa pudeur: rien n'est honnête en elle que son vêtement; son cœur est prostitué. Que les joues de rose de la jeune vierge n'adoucissent pas le tranchant de ton épée furieuse: ce sein d'albâtre qui, au travers de la gaze transparente, enchante les yeux de l'homme, n'est point marqué pour la clémence dans le livre de la pitié; perce-le comme traître et perfide. N'épargne pas même l'enfant dont le gracieux sourire fait tomber les armes des mains des plus forcenés; ne vois en lui que l'enfant du crime, un assassin futur, dont un oracle équivoque a menacé ta vie; écrase-le sans remords. Jure de les exterminer tous, arme tes oreilles et tes yeux; sois de fer, inexorable aux cris des mères, des filles, des enfans, à la vue des prêtres baignant de leur sang leurs vêtemens sacrés. Tiens, voilà de l'or pour payer tes soldats; marche au carnage; et quand ta fureur sera assouvie, sois exterminé toi-même! — Pas un seul mot de plus: va-t'en.

ALCIBIADE.

As-tu encore de l'or? Je le prendrai; mais non pas tes avis.

TIMON.

Suis-les, ou ne les suis pas; que le ciel te confonde!

TYMANDRA et PHRYNIA.

Donne-nous de l'or, bon Timon: en as-tu encore?

TIMON.

Assez pour faire abjurer à une prostituée son infâme métier, et lui rendre tous les honneurs de la vertu. Viles créatures, tendez et emplissez vos tabliers. Ce n'est pas à vous qu'il faut demander des sermens qui vous enchaînent; non que vous ne soyez prêtes à jurer; et, je le sais, vos sermens exécrables feraient trembler le ciel d'horreur, et frissonner les dieux immortels dans le sein de l'Olympe. Épargnez les parjures; je vous abandonne à votre penchant; soyez toujours ce que vous avez été. Que celui qui tentera de vous convertir à la vertu soit lui-même entraîné par vous dans le crime: attirez-le dans vos filets, et embrasez-le du feu caché qui vous dévore. Ne désertez jamais votre profession; seulement éprouvez six mois de l'année les douleurs et les peines méritées qui expient vos plaisirs. Ornez votre front d'une chevelure étrangère, et couvrez votre tête chauve de la dé-

fouille des morts. Si elle appartint à des scélérats expirés sur le gibet, n'importe; portez-la, et que ses tresses soient autant de piéges pour trahir. Continuez vos prostitutions; peignez votre visage jusqu'à le rendre luisant comme une glace, et comblez de fard les rides de l'âge.

TYMANDRA et PHRYNIA.

Bien : allons, encore de l'or. — Sois persuadé que nous ferons tout pour de l'or.

TIMON.

Abreuvez de venin les plus purs esprits du sang des hommes; brisez leurs jambes atrophiées, anéantissez leur force et leur courage. Étouffez la voix du légiste; qu'on n'entende plus son fausset perçant et chicaneur défendre la mauvaise cause. Couvrez d'une lèpre honteuse le pontife qui déclame contre les aiguillons de la volupté, et qui ne se croit pas lui-même. Faites tomber le nez gangrené de l'homme qui ne cherche qu'à éventer son bien particulier au milieu de l'intérêt général. Dépouillez ces jeunes suborneurs de la chevelure dont ils sont idolâtres; et que les fanfarons de la guerre, échappés sans blessures au fer des combats, puisent dans votre sein les maux et les douleurs! Frappez tous les hommes du même fléau. Que vos impudiques ardeurs dessèchent les sources de la volupté, et anéantissent pour jamais les germes de la population! Voilà encore de l'or; allez, perdez les autres, et que cet or vous perde à votre tour, et que les fossés de la voie publique vous servent à tous de tombeau!

TYMANDRA et PHRYNIA.

Encore des avis et de l'argent, généreux Timon.

TIMON.

Plus il y aura de prostituées, et plus il y aura de maux. Commencez votre tâche; je vous en ai payé le salaire.

ALCIBIADE.

Battez, tambours. Marchons vers Athènes. — Adieu, Timon; si je prospère à mon gré, je reviendrai te revoir.

TIMON.

Et moi, si mon espoir veut ne me pas tromper, je ne te reverrai jamais.

ALCIBIADE.

Je ne t'ai jamais fait de mal.

TIMON.

Tu as dit du bien de moi.

ALCIBIADE.

Appelles-tu cela une offense?

TIMON.

Oui, les hommes le prouvent tous les jours. — Sors d'ici, pars, et emmène ces deux pestes avec toi.

ALCIBIADE.

Nous ne faisons ici que l'aigrir. — Battez.

(Les tambours battent. Alcibiade, Phrynia et Tymandra sortent.)

TIMON, creusant.

Se peut-il que la nature souffrante et lassée de l'ingratitude de l'homme soit encore si prodigue pour lui! — O mère commune, toi dont le sein immense et fécond enfante et nourrit tout; toi qui de la même substance dont tu formes le plus vain de tes enfans, l'homme superbe, engendres le noir crapaud, la couleuvre bleuâtre, le lézard doré, le serpent venimeux (1) et mille autres créatures abhorrées sous la voûte du ciel, où brillent les feux vivifians du soleil; ouvre à Timon, qui déteste la race humaine, ton sein libéral et fertile, accorde-lui une pauvre racine, et après referme ton sein. Ne produis plus rien pour l'homme ingrat; ne sois plus enceinte que de tigres, de loups, de dragons, d'ours et d'autres monstres nouveaux, s'il en est que ta surface n'ait point encore montrés à la face pure du firmament qui t'environne. — Oh, une racine! — Je te remercie. — Ferme tes veines, taris tes ruisseaux, dessèche tes vignobles, tes prairies et les sillons de tes guérets, et toutes les plantes dont l'homme ingrat tire ces sucs onctueux, ces liqueurs nourrissantes, qui, sous l'embonpoint d'un corps fleuri, étouffent l'ame, et offusquent la lumière pure de la raison.

(Entre Apemantus.)

TIMON.

Encore un homme! Malédiction! malédiction!

APEMANTUS.

On m'a indiqué ta demeure. On m'a rapporté que tu affectes mes mœurs, que tu veux m'imiter.

TIMON.

C'est parce que tu n'as point de chien que je puisse imiter. Que la peste te consume!

APEMANTUS.

Tout cela n'est pas naturel en toi; pure affectation! ce n'est qu'une mélancolie indigne de

(1) *Eyeless venom'd worm*. L'aveugle, espèce de serpent, ainsi nommé de la petitesse de ses yeux. C'est la *Cæcilia* des Latins.

l'homme, et qui est née du changement de ta fortune. Que signifient cette bêche, cette habitation, ce vêtement d'esclave, et ces regards où l'inquiétude est peinte? Et cependant tes flatteurs portent la soie, boivent le nectar et dorment sur le duvet, hument leurs parfums pernicieux, et ils ont oublié s'il exista jamais un Timon. Va, ne déshonore pas ce manteau en usurpant le rôle hypocrite de censeur des hommes. Fais-toi flatteur à ton tour; cherche à relever ta fortune par le moyen qui t'a ruiné; apprends à courber le genou; que le plus léger souffle du riche qui recevra ton hommage fasse voler ton bonnet de dessus ta tête; préconise ses plus grands vices, et érige-les en vertus. C'est ainsi qu'on te traitait; ton oreille était ouverte comme celle des cabaretiers qui font bonne mine aux fripons et à tous ceux qui approchent; il est juste que tu deviennes un fripon toi-même. Si tu étais encore opulent, tu ne le serais qu'au profit des fripons. Va, ne cherche pas à contrefaire mon rôle, et à me ressembler.

TIMON.

Si je te ressemblais, je m'anéantirais moi-même.

APEMANTUS.

Jadis insensé, sot aujourd'hui, toujours semblable à toi, il y a long-temps que tu t'es anéanti toi-même. — Quoi! attends-tu que cet air froid et impétueux viendra, comme ton page, t'apporter ton vêtement pénétré d'une douce chaleur? Ces arbres vêtus de mousse, et plus vieux que l'aigle, suivront-ils tes pas? iront-ils se planter et couvrir de leur ombrage le rendez-vous que tu leur assigneras? L'onde du ruisseau glacé changera-t-elle de nature pour laver et réparer tes organes fatigués des excès de la nuit? Appelle toutes les créatures qui vivent exposées à l'inclémence de l'air : ces arbres dont les troncs nus et sans abri, en butte au choc des élémens, subissent la nature, ses lois et ses rigueurs, dis-leur de te flatter. — Oh, tu trouveras...

TIMON.

Un fou en toi. Pars.

APEMANTUS.

A présent je t'aime plus que jamais.

TIMON.

Et moi je te hais davantage.

APEMANTUS.

Pourquoi?

TIMON.

Tu flattes jusqu'à la misère.

APEMANTUS.

Je ne te flatte pas; je te dis seulement que tu es un misérable.

TIMON.

Pourquoi m'es-tu venu chercher?

APEMANTUS.

Pour te vexer.

TIMON.

C'est toujours le rôle d'un homme vil ou d'un fou : te plais-tu dans ce rôle?

APEMANTUS.

Oui.

TIMON.

Tu es un coquin.

APEMANTUS.

Si tu avais revêtu ces froids et grossiers haillons pour châtier ton orgueil, je t'approuverais; mais tu ne l'as fait que par force. Tu serais un courtisan, si tu n'étais pas un gueux. — L'indigent volontaire est roi en comparaison de l'opulent qui ne sait pas borner ses désirs : celui-ci les remplit sans cesse, et ne les comble jamais; l'autre, satisfait, est toujours au comble de ses vœux. La fortune la plus brillante, privée du contentement, est un état de peine et de misère, cent fois au dessous de la plus extrême indigence que le contentement accompagne. Tu devrais désirer de mourir, puisque tu es misérable.

TIMON.

Je ne le suis pas pour en recevoir le nom de la bouche d'un homme qui est bien plus misérable que moi. Toi, tu n'es qu'une vile créature, que jamais la fortune ne pressa dans ses bras caressans; elle t'a traité comme l'homme traite le chien. Si tu avais, comme moi, dès mon berceau, passé successivement par toutes les douceurs que le monde prodigue à ceux qui peuvent d'un coup d'œil appeler tous ses plaisirs autour d'eux, tu te serais plongé tout entier dans la débauche; ta jeunesse se serait usée dans tous les excès divers de la mollesse et de la volupté : uniquement occupé de la poursuite des illusions brillantes qui t'auraient attiré, tu n'aurais jamais appris les froides et austères leçons de la modération et de la décence. — Mais moi, qui avais le monde entier pour tributaire, je régnais sur la langue, le cœur et les yeux de plus de serviteurs que je n'en pouvais em-

ployer ; ils étaient attachés à moi comme les feuilles innombrables le sont au chêne qu'elles couvrent ; mais le souffle d'un seul hiver les a toutes secouées des rameaux où elles étaient attachées, et m'a laissé nu exposé à toutes les fureurs de la tempête. Cet état est un pénible fardeau pour moi, qui n'avais jamais connu que le bonheur ; mais toi, ton existence a commencé dans le malheur, et le temps t'a nécessairement endurci à la souffrance. Pourquoi haïrais-tu les hommes ? ils ne t'ont pas flatté. Quels dons leur as-tu faits ? Va, si tu veux maudire, maudis ton père ; fais tomber tes imprécations sur le misérable qui, dans son dépit, s'unit à quelque malheureuse errante, et forma en toi l'héritier de sa misère et de sa bassesse.— Hors d'ici, va-t'en ; si tu n'étais pas né le plus misérable des hommes, tu n'aurais été qu'un fripon et un flatteur.

APEMANTUS.

Et tu fais donc encore le fier ?

TIMON.

Oui, de n'être pas toi.

APEMANTUS.

Et moi, de n'avoir pas été un prodigue.

TIMON.

Et moi, d'en être encore un à présent. Si toute la richesse que j'ai était renfermée en toi, je te permettrais de te pendre. Va-t'en. — Que la vie de tous les Athéniens ensemble n'est-elle dans cette racine ! Vois comme je la dévore.

(Il mange une racine.)

APEMANTUS.

Je veux améliorer ton festin.

(Il lui offre quelque chose.)

TIMON.

Commence par améliorer ma société, en t'ôtant de ma vue.

APEMANTUS.

Ce serait améliorer la mienne, en n'ayant plus la tienne.

TIMON.

Elle ne serait pas améliorée ; elle n'en serait que plus gâtée.

APEMANTUS.

Qui voudrais-tu envoyer à Athènes ?

TIMON.

Toi, emporté par un ouragan. Si tu veux, va dire aux Athéniens que j'ai de l'or ici : vois, j'en ai.

APEMANTUS.

L'or n'est ici d'aucun usage.

TIMON.

Il n'en est que meilleur et que plus innocent ; car ici il dort, et ne fait point de mal.

APEMANTUS.

Timon, où passes-tu la nuit ?

TIMON.

Sous ce dais que tu vois au-dessus de moi. Apemantus, où manges-tu le jour ?

APEMANTUS.

Où je trouve de quoi manger, ou plutôt où je le mange.

TIMON.

Oh ! si le poison connaissait ma volonté, et voulait lui obéir !...

APEMANTUS.

Où l'enverrais-tu ?

TIMON.

Assaisonner tes alimens.

APEMANTUS.

Va, tu n'as jamais connu les justes tempéramens de l'humanité ; tu es toujours tombé dans l'un ou l'autre extrême. Au milieu de ton or et de tes parfums, on se moquait de toi pour ton excès de bonté. Maintenant, sous tes haillons, il n'est personne qui ne te méprise pour ton indigence. Voilà une nèfle ; mange-la, Timon.

TIMON.

Je ne mange point ce que je hais.

APEMANTUS.

Tu hais donc une nèfle (1) ?

TIMON.

Oui, quoique je te ressemble.

APEMANTUS.

Si tu avais haï les flatteurs plus tôt, tu m'aimerais mieux aujourd'hui. Quel prodigue as-tu connu qui ait été aimé à proportion de ses moyens, ou après qu'il a perdu ses richesses ?

TIMON.

Et quel homme sans ces moyens as-tu jamais vu être aimé ?

APEMANTUS.

Moi-même.

(1) Jeu de mots entre *medlar*, nèfle, et *medler* un homme qui se mêle de tout, un flatteur

TIMON.

Je te comprends, tu as quelques moyens d'avoir un chien.

APEMANTUS.

Que trouves-tu dans le monde de plus ressemblant à un flatteur?

TIMON.

La femme en approche le plus; mais l'homme est la flatterie elle-même. Apemantus, que ferais-tu de l'univers si tu le tenais sous ta puissance?

APEMANTUS.

Je l'abandonnerais aux bêtes féroces, pour me délivrer des hommes.

TIMON.

Voudrais-tu périr toi-même dans la destruction générale de l'espèce humaine, ou bien voudrais-tu rester brute avec les brutes?

APEMANTUS.

Oui, Timon.

TIMON.

Brutale ambition! Que les dieux t'accordent ton désir! Si tu étais lion, le renard te duperait; agneau, le renard te dévorerait; renard, le lion te suspecterait, si par hasard l'âne venait à t'accuser; âne, ta stupidité serait ton tourment, et tu ne vivrais que pour devenir la proie du loup; loup, ta voracité serait ton supplice, et tu exposerais ta vie pour assouvir ta faim; licorne, ta fureur serait un piége pour toi : tu périrais victime de ta colère (1); ours, tu serais tué par le cheval; cheval, tu serais la proie du léopard; léopard, tu serais parent du lion, et ta peau mouchetée serait fatale à ta vie; tu n'aurais d'asile que dans ta fuite, et ton absence serait ton unique défense. Quel animal pourrais-tu être, qui ne fût soumis à quelque autre animal? Tu en es un déjà, de ne pas voir combien tu perdrais à la métamorphose.

APEMANTUS.

Si ta conversation avait pu me plaire, ce serait surtout en ce moment. La république d'Athènes est devenue un repaire de bêtes féroces.

(1) Voici ce qu'on rapporte de la licorne : « Quand le » lion, qui est son ennemi, l'aperçoit, il se tient ap» puyé sur le tronc d'un arbre; la licorne furieuse vole » vers lui pour le percer, le lion se retire, son ennemi » enfonce sa corne dans l'arbre, et devient ainsi la proie » du lion. »

GESNER, *Histoire des Animaux.*

TIMON.

L'âne a-t-il donc brisé la muraille, que te voilà hors de la ville?

APEMANTUS.

Voici un poète et un peintre; que la peste de la société se lève sur toi! Dans la crainte d'en être atteint, je décampe. Quand je ne saurai rien autre à faire, je te reverrai.

TIMON.

Quand tu seras le seul homme vivant, tu seras le bienvenu. J'aimerais mieux être le chien d'un mendiant qu'Apemantus.

APEMANTUS.

Tu es le plus gros bonnet parmi tous les fous vivans.

TIMON.

Tu es trop sale pour que l'on te crache au visage.—Que la peste t'étouffe!

APEMANTUS.

Tu es trop vil pour qu'on te maudisse.

TIMON.

Il n'est point de fripon qui ne soit honnête, comparé à toi.

APEMANTUS.

Il n'est point de peste pareille à ton langage.

TIMON.

Oui, si je te nommais.—Si je ne craignais de souiller mes mains, je te battrais.

APEMANTUS.

Je voudrais qu'une de mes paroles pût te les trancher.

TIMON.

Hors d'ici, enfant d'un chien galeux, la colère me transporte de te voir vivant; ta vue me soulève le cœur.

APEMANTUS.

Je voudrais te voir crever.

TIMON.

Hors d'ici, ennuyeux importun; je ne veux pas perdre une pierre après toi.

APEMANTUS.

Bête sauvage!

TIMON.

Esclave!

APEMANTUS.

Crapaud!

TIMON.

Coquin, coquin, coquin! (Apemantus s'éloigne comme

pour s'en aller.) Je suis malade de dégoût de ce monde pervers : je n'en veux rien aimer, que les racines qui croissent sur sa surface. — Allons, Timon, prépare ta tombe à l'heure même ; repose dans un lieu où l'écume légère de la mer puisse chaque jour en baigner la pierre ; compose ton épitaphe, et que ta mort soit la satire de la vie des autres. (Il regarde l'or.) O toi, doux régicide, cher et précieux tranchant, qui romps les nœuds dont sont unis le fils et le père ; toi, brillant corrupteur de la pureté du lit nuptial ; dieu plus audacieux que Mars ; agent d'amour, toujours jeune, toujours frais et séduisant, toujours aimé, dont l'éclat peut corrompre l'innocence et salir la neige pure du chaste sein de Diane ; toi, dieu visible, qui rends possible l'impossible, associes l'insociable, et forces à se joindre les êtres les plus contraires ; toi, qui parles et assortis tous les langages à tous les desseins : ô toi, aimant des cœurs, suppose que l'homme, ton esclave, se révolte, et par ta puissance, allume la discorde dans son espèce, et détruis-la. Puisse l'empire du monde rester à la brute !

APEMANTUS.

Que ton vœu s'exauce ! — Mais je voudrais mourir auparavant. — Je vais publier que tu as de l'or ; tu te verras encore investi d'une foule d'hommes.

TIMON.

D'une foule?

APEMANTUS.

Oui.

TIMON.

Tourne-moi le dos, je t'en conjure.

APEMANTUS.

Vis et chéris ta misère.

TIMON.

Vis ou meurs, mais avec elle, et je suis content. (Apemantus sort.) — Encore des visages humains? Mange tes racines, Timon, et déteste les hommes.

(Entrent des voleurs.)

PREMIER VOLEUR.

Où peut-il avoir trouvé cet or? Sans doute ce sont quelques misérables restes, quelques débris de sa fortune. La disette d'argent, l'abandon de ses amis, l'auront jeté dans cette mélancolie.

DEUXIÈME VOLEUR.

Il court un bruit qu'il possède un trésor immense.

TROISIÈME VOLEUR.

Faisons une tentative sur lui ; s'il ne se soucie plus de l'or, il nous l'abandonnera facilement ; mais s'il est jaloux de le conserver, comment l'aurons-nous?

DEUXIÈME VOLEUR.

Tu as raison, car il ne le porte pas sur lui ; son trésor est caché.

PREMIER VOLEUR.

N'est-ce pas là lui ?

TOUS.

Où ?

DEUXIÈME VOLEUR.

Le voilà tel qu'on nous le peint.

TROISIÈME VOLEUR.

Lui-même, je le reconnais.

TOUS.

Dieu te garde, Timon.

TIMON.

Eh bien, voleurs !

TOUS.

Soldats, et non voleurs.

TIMON.

Tous les deux à la fois, et, qui pis est, nés des femmes.

TOUS.

Nous ne sommes point des voleurs, mais des hommes que la faim tourmente.

TIMON.

C'est d'hommes que vous êtes le plus affamés. Eh ! pourquoi cette faim? Voyez, la terre a des racines ; autour de ce vaste espace, cent ruisseaux d'eau vive jaillissent de son sein ; ces chênes produisent du gland ; ces bruyères sont couvertes de graines vermeilles ; la nature, cette nourrice bienfaisante, vous sert sur chaque buisson une moisson abondante. La faim ? Et pourquoi avez-vous faim ?

PREMIER VOLEUR.

Nous ne pouvons vivre d'herbes, de fruits sauvages et d'eau, comme les poissons, les oiseaux et les bêtes de ces forêts.

TIMON.

Vous ne pouvez pas même vivre sur les bêtes, les oiseaux et les poissons : il faut que vous dévoriez les hommes. Je dois vous rendre grâces, du moins vous vous annoncez ouvertement pour des voleurs ; pour faire votre métier, vous ne prenez point le masque des vertus. C'est dans les pro-

fessions légitimes de la société que la rapacité n'a point de bornes. Brigands, tenez, voici de l'or. Allez, buvez le sang de la grappe jusqu'à ce qu'il coagule le vôtre, et qu'il allume dans vos veines une fièvre brûlante qui vous sauve du gibet. Ne vous confiez pas au médecin; son antidote est un poison; il commet plus d'assassinats que vous de vols; il vole la bourse et la vie à la fois. Votre profession, c'est la scélératesse; exercez-la, comme les artisans exercent la leur. Je veux vous montrer partout l'exemple du brigandage. Tout vole dans la nature : le soleil, par sa puissante attraction, vole le vaste océan; la lune, sans pudeur, vole au soleil la pâle lumière dont elle brille. La mer envahit ses rivages et leur enlève leurs digues qu'elle délaie et convertit en flots. La terre vole sa nourriture à toutes les substances animales, et ne produit qu'à force de larcins. Tout est brigand; les lois, dont le joug vous opprime, dont la verge vous châtie, sont elles-mêmes, par leur pouvoir tyrannique, le plus effréné des brigands. Point d'amitié entre vous; allez, volez-vous l'un l'autre; voilà encore de l'or. Égorgez sans pitié; tout ce que vous rencontrerez vous ressemble et vole. Allez à Athènes, brisez, ouvrez les ateliers : vous ne pouvez rien voler qu'à des voleurs. Que cet or que je vous donne ne vous empêche pas de voler encore : qu'il vous perde vous-mêmes et vous confonde : *amen!*

(Il sort.)

TROISIÈME VOLEUR.

En voulant me faire aimer mon métier, le charme de son discours m'en a dégoûté.

PREMIER VOLEUR.

Ce n'est pas le désir que nous prospérions dans notre art, c'est la haine pour les hommes qui lui a dicté ces conseils.

DEUXIÈME VOLEUR.

Je le croirai comme un ennemi; et je dis adieu à ma profession.

PREMIER VOLEUR.

Attendons que nous revoyions la paix dans Athènes.

DEUXIÈME VOLEUR.

Il n'est point de temps si misérable où l'homme ne puisse être honnête.

(Ils sortent.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES BOIS ET LA CAVERNE DE TIMON.

Entre FLAVIUS.

FLAVIUS.

O dieux! est-ce bien là mon maître? Dans cet état de ruine et d'opprobre! image de la misère vivante et de l'abandon universel! O monument étonnant de bienfaits mal prodigués aux méchans! Quel changement d'état ont produit l'indigence et le désespoir? — Quoi de plus vil sur la terre que les amis, s'ils conduisent ainsi les ames les plus nobles à la plus honteuse et à la plus deplorable fin! Quel siècle que celui où l'homme est réduit à l'étrange vœu d'aimer ses ennemis! Puissé-je n'accorder ma tendresse qu'à celui qui me veut du mal, plutôt qu'à celui qui me caresse! — Son œil m'a aperçu; et je vais lui présenter

mon honnête douleur, et je veux le servir comme mon maître aux dépens de ma vie. — Mon très cher maître!

TIMON.

Loin d'ici! Qui es-tu?

FLAVIUS.

M'avez-vous oublié, seigneur?

TIMON.

Pourquoi fais-tu cette question? j'ai oublié tous les hommes: si tu t'avoues un homme, je t'ai oublié aussi.

FLAVIUS.

Votre honnête serviteur....

TIMON.

Je ne te connais donc point. Je n'eus jamais un honnête homme autour de moi; je n'avais que des fripons qui en servaient d'autres.

FLAVIUS.

Les dieux me sont témoins que jamais honnête serviteur ne versa sur l'infortune de son maître de larmes plus sincères que n'en ont versé mes yeux sur la vôtre.

TIMON.

Quoi! tu pleures! Approche, approche: maintenant je t'aime, puisque tu montres la faiblesse d'une femme, et que tu désavoues le cœur de pierre des hommes. Les cruels ne pleurent jamais que de débauche ou de folle joie. — Siècle pervers, où la pitié assoupie dans les cœurs ne fait jamais couler les larmes!

FLAVIUS.

Reconnaissez-moi, mon bon maître, je vous en conjure; agréez ma sincère douleur; et tant que ce faible trésor durera, souffrez que je sois votre intendant; regardez-moi toujours comme votre serviteur.

TIMON.

Quoi! j'avais un intendant si honnête, si juste, et aujourd'hui si compatissant! Ceci change presque mon caractère sauvage et adoucit ma haine. —Voyons ton visage.—Cet homme pourtant naquit sûrement d'une femme. — Dieux immortels et justes, pardonnez-moi l'anathème téméraire dans lequel j'ai enveloppé tous les hommes; je proclame celui-ci pour honnête; mais ne vous y trompez pas, il n'y a que lui; retenez bien; il est le seul, et c'est un intendant! Oh! que j'aurais aimé à détester tout le genre humain! mais tu te rachètes toi-même de ma malédiction; en ce moment je la donne à tous, excepté à toi. — Il me semble que tu es plus honnête que sage; car en trahissant, en opprimant ton maître, tu en aurais trouvé plus facilement un autre : tant de tes pareils arrivent au service d'un second maître en marchant sur le corps du premier! Mais dis-moi la vérité; car je douterai toujours, malgré ma certitude : cette tendresse n'est-elle pas feinte, intéressée, usuraire comme celle du riche qui fait des présens dans l'espérance de recevoir vingt fois plus qu'il ne donne?

FLAVIUS.

Non, mon très digne maître; je vois que la défiance et le soupçon sont entrés, hélas! trop tard dans votre cœur. C'était dans les jours de votre prospérité, au milieu de vos festins, que vous deviez être défiant; mais le soupçon ne vient que quand la fortune est ruinée. Ma démarche, le ciel m'en est témoin, est pur amour : c'est mon attachement à votre ame incomparable, c'est un zèle désintéressé, qui m'amènent auprès de vous, pour prendre soin de vos jours et de votre subsistance; et, soyez-en persuadé, tout ce que je possède et tout ce que je puis espérer dans l'avenir, je le donnerais pour remplir l'unique vœu de mon cœur : c'est que vous redeveniez riche et opulent: le plaisir de vous revoir heureux serait ma récompense.

TIMON.

Vois, ton vœu est accompli, homme honnête et le seul. Tiens, prends. Les dieux, du fond de ma misère, t'envoient un trésor. Va, vis riche et heureux; mais à condition que tu iras bâtir loin des hommes; hais-les tous, maudis-les tous; ne montre de pitié pour aucun. Plutôt que de secourir le mendiant, laisse sa chair exténuée par la faim se détacher de ses os; donne aux chiens ce que tu refuseras aux hommes; que les cachots les engloutissent, que les dettes les accablent, qu'ils se flétrissent et meurent comme les arbres décrépits, et que toutes les maladies dévorent leur sang! —Adieu, sois heureux.

FLAVIUS.

O mon maître! souffrez que je reste avec vous, et que je vous console.

TIMON.

Si tu crains les malédictions, fuis; ne t'arrête pas, tandis que tu es libre et heureux. Ne vois jamais les hommes, et que je ne te voie jamais!

(Timon sort d'un côté, et Flavius de l'autre.)

SCÈNE II.

LE MÊME ENDROIT.

Entrent LE PEINTRE et LE POÈTE.

LE PEINTRE.

Si je me suis bien informé du lieu, sa demeure ne doit pas être éloignée.

LE POÈTE.

Que devons-nous penser de lui? En croirons-nous le bruit que l'on fait courir, qu'il regorge d'or?

LE PEINTRE.

Cela est certain, Alcibiade le dit; Phrynia et Tymandra ont reçu de l'or de lui; il a aussi enrichi quelques soldats maraudeurs. On dit même qu'il a fait un présent considérable à son intendant.

LE POÈTE.

Ainsi sa banqueroute n'était qu'un artifice pour éprouver la fidélité de ses amis?

LE PEINTRE.

Rien de plus. Vous le verrez encore fleurir dans Athènes et briller parmi les plus opulens : ainsi il ne sera pas mal à propos d'aller lui offrir nos hommages dans son infortune apparente. Ce sera de notre part un procédé honnête, et il ne faut pas surtout oublier l'objet de notre visite : c'est de savoir s'il est aussi riche qu'on le dit.

LE POÈTE.

Qu'avez-vous à lui présenter maintenant?

LE PEINTRE.

Rien, quant à présent, que ma personne; mais je lui promettrai quelque chef-d'œuvre.

LE POÈTE.

J'ai envie de lui servir le même plat, et de lui dire que je prépare certain ouvrage pour lui.

LE PEINTRE.

C'est tout ce qu'il faut : promettre est le ton du siècle. La promesse tient éveillée l'espérance, qu'engourdit et tue l'accomplissement de sa parole. Tenir n'est plus en usage que parmi les gens du peuple. Promettre est plus poli, plus à la mode; tenir sa promesse, c'est faire son testament : cela annonce toujours une grande maladie dans le jugement.

(Timon sort de la caverne, sans être vu.)

TIMON.

Excellent artiste! tu ne pourrais pas peindre un homme aussi méchant que toi.

LE POÈTE.

Je rêve à l'ouvrage que je lui dirai avoir préparé pour lui. Il faut qu'il en soit lui-même le sujet. Ce sera une satire contre la mollesse de la prospérité, contre la fortune, et un détail des flatteries qui obsèdent la jeunesse opulente.

TIMON.

Faut-il aussi que tu fasses le rôle de fripon dans ta propre pièce? Feras-tu la satire de tes vices et de toi-même sous le nom des autres? Va, écris, j'ai de l'or pour toi.

LE PEINTRE.

Mais cherchons-le : nous péchons contre notre fortune, si nous manquons l'occasion de faire quelque profit en tardant trop à le joindre.

LE POÈTE.

Vous avez raison; tandis qu'il fait jour et que la lumière nous offre ses dons, profitons-en pour trouver l'or qui nous manque, avant que la nuit vienne tout remplir de ses noires ombres : venez.

TIMON.

Je vais vous joindre dans un moment. — Quel dieu est donc cet or, pour être adoré dans des temples plus vils et plus abjects que les lieux où l'on nourrit les plus immondes animaux? C'est toi qui équipes les flottes dont la mer écumante est sillonnée; toi qui attaches l'hommage et le respect au plus vil esclave. Sois donc adorée des mortels, vile idole, et que tous les hommes dévoués à ton culte en soient récompensés par tous les fléaux! — Il est temps que je les aborde.

LE POÈTE.

Salut, digne Timon!

LE PEINTRE.

Notre ancien et noble maître!

TIMON.

Aurais-je assez vécu pour voir enfin deux honnêtes gens?

LE POÈTE.

Seigneur, nous qui avons souvent éprouvé vos bontés, ayant appris votre retraite et la désertion de vos amis... Oh, les ames détestables! le ciel n'a pas assez de châtimens pour punir ces cœurs ingrats. Quoi! envers vous! vous dont la générosité, comme l'astre du ciel, donnait la vie à tout leur être!... Je me sens hors de moi; je ne connais point d'expressions assez fortes, assez énergiques, pour revêtir de ses vraies couleurs leur énorme ingratitude.

TIMON.

Laisse-la nue; elle n'en sera que plus visible aux yeux des hommes.—Vous, qui êtes honnêtes, le contraste de votre probité sert à faire sortir davantage leur infamie.

LE PEINTRE.

Lui et moi, nous avons voyagé dans la vie sous la céleste rosée de vos bienfaits; elle a pénétré nos cœurs du doux sentiment de la reconnaissance.

TIMON.

Oh! vous êtes d'honnêtes gens.

LE PEINTRE.

Nous sommes venus ici vous offrir nos services.

TIMON.

Ames honnêtes! comment reconnaîtrai-je votre attachement?— Pouvez-vous manger des racines et boire de l'eau? Non.

TOUS LES DEUX.

Tout ce que nous pourrons faire, nous le ferons pour vous.

TIMON.

Vous êtes de braves gens; vous avez appris que j'avais de l'or, je le sais : avouez-le-moi, si vous êtes d'honnêtes gens.

LE PEINTRE.

On le dit, mon noble seigneur; mais ce n'est pas là le motif qui amène mon ami ni moi.

TIMON.

Hommes de bien! —Il n'est personne dans Athènes qui soit capable de faire un portrait au naturel comme toi. De tous les artistes, tu es celui qui contrefait le mieux la vie et la vérité.

LE PEINTRE.

Comme ça, monseigneur.

TIMON.

Je le pense comme je le dis, seigneur.—(Au poète.) Et toi, dans tes fictions, ton vers coule avec tant de grace et de douceur, que l'art y ressemble à la nature. Cependant, mes dignes amis, il faut que je vous le dise, vous avez un défaut, mais un défaut des plus légers, et je ne veux pas que vous vous tourmentiez beaucoup pour vous en corriger.

TOUS LES DEUX.

Nous prions votre honneur de nous le faire connaître.

TIMON.

Vous le prendrez mal.

TOUS LES DEUX.

Non, monseigneur; avec la plus vive reconnaissance.

TIMON.

Parlez-vous sérieusement?

TOUS LES DEUX.

N'en doutez pas, digne seigneur.

TIMON.

C'est qu'il n'y en a pas un de vous qui ne se confie à un coquin qui le trompe.

TOUS LES DEUX.

Nous, monseigneur?

TIMON.

Oui : vous entendez l'imposteur vous flatter; vous le voyez se contrefaire; vous connaissez son artifice grossier, et cependant vous l'aimez, vous le nourrissez, vous le réchauffez dans votre sein. Soyez pourtant bien sûrs que c'est un parfait scélérat.

LE PEINTRE.

Je ne connais personne de ce caractère, monseigneur.

LE POÈTE.

Ni moi non plus.

TIMON.

Écoutez, je vous aime tendrement, je vous donnerai de l'or; mais chassez-moi de votre compagnie ces fourbes hypocrites, étranglez-les, poignardez-les, noyez-les; exterminez-les enfin par quelque moyen, et venez ensuite me trouver, et je vous donnerai de l'or libéralement.

TOUS LES DEUX.

Nommez-les, monseigneur, que nous les connaissions.

TIMON.

Placez-vous ici, vous; et vous, là : chacun de vous séparément, tout seul sans compagnon : eh bien, un maître fripon tient encore compagnie à chacun de vous. (Au peintre.) Si, là où tu es, tu ne veux pas qu'il se trouve deux coquins, ne te laisse pas approcher de lui. (Au poète.) Et toi, si tu ne veux pas habiter auprès d'un coquin, fuis loin de cet homme.—Hors d'ici, couple de fripons! Voilà de l'or. Ah! vous en voulez de l'or, misérables? —Vous avez travaillé pour moi? vous voilà payés. — Hors d'ici! — Tu es un alchimiste, toi? convertis cela en or. Loin d'ici, vile engeance.

(Il sort en les battant et les chassant.)

SCÈNE III.

Entrent FLAVIUS et DEUX SÉNATEURS.

FLAVIUS.

C'est en vain que vous cherchez à parler à Timon : il s'est tellement concentré en lui-même, que, de tous ceux qui ont la figure humaine, il est le seul qu'il puisse aimer.

PREMIER SÉNATEUR.

Conduis-nous à sa caverne ; nous avons promis aux Athéniens de lui parler, et nous voulons acquitter notre engagement.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Dans des circonstances toutes semblables, les hommes ne sont pas toujours semblables à eux-mêmes. C'est le temps et le chagrin qui ont produit en lui ce changement ; le temps, en lui offrant d'une main plus fortunée le bonheur de ses premiers jours, peut ressusciter en lui l'homme d'autrefois. Conduis-nous vers lui, au hasard de ce qui pourra en arriver.

FLAVIUS.

Voilà sa caverne.—Que la paix et le contentement règnent en ce lieu, seigneur Timon ! Timon, reparais, parle à tes amis : les Athéniens, représentés par ces deux membres de leur respectable sénat, viennent te saluer ; parle-leur, noble Timon.

(Entre Timon.)

TIMON.

Soleil, au lieu d'échauffer, brûle. — Parlez, et soyez pendus ; que chaque vérité qui sortira de votre bouche enfle sur vous une pustule envenimée, et qu'à chaque mensonge un feu contagieux consume votre langue jusqu'à la racine !

PREMIER SÉNATEUR.

Digne Timon !

TIMON.

Pas plus digne des hommes qui te ressemblent que toi de Timon.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Les sénateurs d'Athènes te saluent, Timon.

TIMON.

Je les remercie, et je voudrais, en retour, leur envoyer une seconde peste (1), si ce fléau était en ma puissance.

PREMIER SÉNATEUR.

Oublie une injure dont nous-mêmes nous sommes affligés pour toi. Le sénat, d'un consentement et d'un cœur unanime, te rappelle à Athènes, et te destine certaines dignités qui sont vacantes. Elles sont à toi.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Ils confessent que leur ingratitude envers toi fut trop grande et poussée trop loin ; ils en font l'aveu. Le peuple même, qui rarement revient sur ses injustices pour les réparer, sent, avec le besoin qu'il a du secours de Timon, l'indignité de son procédé, et implore ton assistance : c'est lui qui nous envoie te témoigner son tendre repentir, et t'offrir des avantages beaucoup plus grands que ne fut l'offense. A force d'amour, de biens et d'honneurs accumulés sur ta personne, ils effaceront toutes les traces de leur injustice passée ; leur amitié te couvrira de ses dons, et tu deviendras tout entier un monument éclatant de leur reconnaissance.

TIMON.

Vos offres m'enchantent, me surprennent délicieusement ; je suis prêt à pleurer de joie. Donnez-moi le cœur d'un fou et les yeux d'une femme, et ces offres brillantes, dignes sénateurs, vont faire couler mes pleurs.

PREMIER SÉNATEUR.

Daigne donc revenir parmi nous. Reprends l'autorité dans Athènes, ta patrie et la nôtre ; tu seras reçu avec transport, et revêtu, au milieu de nos hommages, du pouvoir absolu. Ton nom révéré y régnera en souverain, et, avec ton secours, nous aurons bientôt repoussé les féroces attaques du cruel Alcibiade, qui, comme le sanglier des forêts, cherche à déraciner la paix dans le sein de sa patrie.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Et déjà son épée menaçante étincelle devant nos murs.

PREMIER SÉNATEUR.

Ainsi, Timon....

(1) On sait que, dans la deuxième année de la quatre-vingt-septième olympiade, il y eut à Athènes une peste qui fit les plus grands ravages. C'est à cette peste que Timon fait allusion. — On n'ignore pas que Thucydide en a fait une admirable description.

J.-A. H.

TIMON.

Oui, sénateurs, je le veux bien; oui, je le veux bien.—Si Alcibiade tue mes concitoyens, dites-lui, de la part de Timon, que Timon ne s'en embarrasse guère; s'il livre Athènes au pillage, s'il insulte les cheveux blancs et respectables des vieillards; s'il abandonne les vierges sacrées aux derniers outrages et à l'insolence effrénée de la guerre furieuse, qu'il apprenne par votre bouche ce que dit Timon « : Par pitié pour notre jeunesse et pour nos vieillards, je ne puis m'empêcher de lui dire que je ne m'en inquiète point.... Qu'il déploie toute sa fureur, qu'il sévisse à son gré. » — Eh quoi! moquez-vous de leurs glaives, tant que vous aurez des gorges à couper. Quant à moi, il n'est point de poignard, dans le camp le plus désordonné, que je ne préfère à la tête la plus respectable d'Athènes. Je vous abandonne donc à la garde des dieux justes, comme des voleurs à leurs geôliers.

FLAVIUS.

Ne vous arrêtez pas plus long-temps : tous vos efforts seront inutiles.

TIMON.

Tenez, j'étais occupé à faire mon épitaphe; on la verra demain. Je commence à me rétablir de cette longue maladie de la vie : je retrouve tout dans le néant de tout. Allez, vivez, qu'Alcibiade soit votre fléau, et vous le sien, et vivez long-temps les fléaux les uns des autres!

PREMIER SÉNATEUR.

Nous parlons en vain.

TIMON.

Cependant j'aime ma patrie, et je ne suis point homme à me réjouir du malheur public, comme on en fait courir le bruit.

PREMIER SÉNATEUR.

Bien parlé.

TIMON.

Recommandez-moi à mes chers compatriotes.

PREMIER SÉNATEUR.

Voilà les paroles seules dignes de passer par vos lèvres.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Elles sont reçues dans nos oreilles avec la joie et les acclamations qui accueillent les guerriers triomphans aux portes de la ville.

TIMON.

Recommandez-leur Timon; dites-leur que, pour les consoler de leurs peines, de leurs craintes des ravages ennemis, de leurs maux, de leurs pertes, de leurs amours infortunés, et généralement de tous les accidens qui peuvent assaillir le frêle vaisseau de la nature dans le voyage incertain de la vie, j'ai à leur donner, par pure amitié, un conseil salutaire qui préviendra la fureur d'Alcibiade.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Ceci me plaît assez; il se rendra.

TIMON.

J'ai ici, dans mon jardin, un arbre que je veux abattre pour mon usage, et je ne tarderai pas à le couper. Allez à Athènes, mes amis; dites à tous les habitans, grands et petits, que, si quelqu'un veut terminer son affliction, il se hâte de venir ici se pendre à mon arbre avant que la cognée s'attache à lui; recommandez-moi à leur souvenir.

FLAVIUS.

Ne l'aigrissez pas davantage; vous le verrez toujours le même.

TIMON.

Ne revenez jamais me voir; dites seulement aux Athéniens que Timon a bâti sa dernière demeure sur les bords du rivage de la mer, qui vient une fois par jour la couvrir de son onde écumante. Venez dans ce lieu, et que la pierre de mon tombeau soit votre oracle. O ma bouche, prononce des paroles amères, et après que ma voix s'éteigne! que la peste réforme les abus qui demandent à être corrigés! que les hommes ne travaillent qu'à creuser leurs tombeaux, et que la mort en soit le salaire!—Soleil, cache tes rayons; le règne de Timon est passé.

(Il sort.)

PREMIER SÉNATEUR.

Sa haine, incorporée, pour ainsi dire, avec sa substance, en est devenue inséparable.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Toute notre espérance en lui est morte; retournons, et tentons quelque autre moyen d'écarter l'affreux danger qui nous menace.

PREMIER SÉNATEUR.

Ce danger demande un prompt secours.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

LES MURS D'ATHÈNES.

Entrent DEUX SÉNATEURS avec UN COURRIER.

PREMIER SÉNATEUR.

Tu as bien pris de la peine pour le savoir; son armée est-elle aussi nombreuse que tu le dis?

LE COURRIER.

Ce que je vous ai dit n'est rien encore; les préparatifs qu'il a faits annoncent qu'il va bientôt être près de nos murs.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Nous courrons un grand péril s'il n'amène pas Timon.

LE COURRIER.

J'ai trouvé en chemin un courrier de mes anciens amis, et, quoiqu'il allât d'un côté tout opposé à la route que je tenais, cependant nous avons cédé au penchant de notre vieille amitié, et nous nous sommes arrêtés pour converser amicalement ensemble. Il venait du camp d'Alcibiade, chargé de lettres pour Timon, qu'il allait voir dans sa caverne. Alcibiade le prie de s'unir avec lui contre votre ville dans une guerre entreprise, dit-il, en partie pour le venger.

(Entrent d'autres sénateurs.)

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Voici nos collègues.

TROISIÈME SÉNATEUR.

Ne parlez plus de Timon, n'attendez rien de lui. — Déjà les tambours des ennemis se font entendre, et leur marche redoutable obscurcit les airs d'une nuée de poussière. Rentrons et préparons-nous : je crains bien que la chasse ne se fasse au profit de nos ennemis, et que nous ne soyons la proie.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

LA SCÈNE SE CHANGE EN BOIS.

Entre UN SOLDAT, cherchant Timon.

LE SOLDAT.

Selon la description qu'on m'a faite, ce doit être ici la place. — Y a-t-il quelqu'un ici? Holà! parlez. — Personne ne répond. — Que veut dire ce silence? — Ah! Timon est mort. Il a terminé sa carrière; quelque bête sauvage a élevé ce tertre. Point d'homme vivant ici. — Sûrement il est mort; et voilà son tombeau. Mais que vois-je sur la pierre? Je ne sais point lire. — Je vais enlever cette inscription moulée sur la cire, et je la donnerai à notre général; il connaît tous les caractères. Quoique jeune d'années, il a la science des vieillards. — S'il a mis le siége devant les murs de l'orgueilleuse Athènes, ce n'est que pour venger cet homme. La mort de Timon est le terme de l'ambition d'Alcibiade.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DEVANT LES REMPARTS D'ATHÈNES.

Les trompettes sonnent. ALCIBIADE paraît à la tête de ses troupes.

ALCIBIADE.

Que la trompette annonce à cette ville efféminée et à ses lâches habitans l'approche terrible de notre armée. (On sonne un pourparler. Les sénateurs paraissent sur les murs.) Jusqu'à présent vous avez toujours avancé dans vos désordres; vous avez rempli vos jours d'abus d'autorité, prenant pour lois vos injustes caprices. Jusqu'à présent, moi et ceux qui dormaient à l'ombre de votre pouvoir, nous avons erré, tenant nos armes reposées sur vos bras oisifs; nous avons exhalé en vain nos souffrances dans nos soupirs. Enfin le moment est venu où nos genoux, trop long-temps courbés sous le poids de votre oppression, se relèvent indignés, et crient : « C'est assez; la vengeance, lassée d'égorger, ira s'asseoir et se reposer sur ces siéges où la mollesse respirait avec vous; et la guerre, au visage bouffi de fureur, va s'élancer dans vos murs, et semer la terreur et le carnage. »

PREMIER SÉNATEUR.

Jeune et noble guerrier, quand tes premiers griefs n'étaient qu'imaginaires, avant que tu eusses la force en main, et que tu pusses nous inspirer de la crainte, nous avons envoyé vers toi pour calmer ta fureur, et réparer notre ingratitude par des marques d'amour qui devaient en effacer le souvenir.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Nous avons tenté aussi, par une humble dépu-

tation, de réveiller dans le cœur de Timon dénaturé l'amour d'Athènes, en lui promettant d'effacer l'injure qu'il en avait reçue. Nous n'avons pas tous été cruels, nous ne méritons pas tous d'être enveloppés dans la ruine générale.

PREMIER SÉNATEUR.

Ces murs n'ont point été élevés par les mains de ceux qui t'ont offensé; et ton injure n'est pas si grave, qu'il faille détruire ces tours superbes, ces brillans trophées, et ces illustres académies, pour punir leur faute personnelle.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Les auteurs de ton exil ne vivent plus : la honte et le désespoir d'avoir manqué de prudence a brisé leurs cœurs. Noble Alcibiade, entre dans notre cité tes enseignes déployées; et, si la soif de la vengeance t'acharne sur une pâture que la nature abhorre, prends sur les habitans la dîme de la mort, et que le malheureux marqué par le sort périsse.

PREMIER SÉNATEUR.

Nous n'avons pas tous été tes ennemis; il n'est pas juste de venger sur les vivans le crime des morts : le crime n'est pas héréditaire comme un champ. Ainsi, cher concitoyen, fais entrer tes troupes; mais laisse ta colère hors des remparts, épargne Athènes, ton berceau; épargne tes parens; ils vont périr avec ceux qui t'ont offensé, si tu n'écoutes que ta fureur. Entre, comme le berger, dans le parc; sépare les brebis saines, et tue les brebis infectées; mais n'égorge pas tout le troupeau.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Quel que soit ton but, tu y parviendras plutôt par la douceur que par l'épée.

PREMIER SÉNATEUR.

Frappe seulement du pied nos portes fortifiées, elles vont s'ouvrir. Envoie ton noble cœur devant tes pas annoncer que tu entres au nom de l'amitié.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Jette ton gant, ou quelque autre gage de ta foi, qui nous assure que tu n'as pris les armes que pour te relever, et non pour nous renverser; ton armée entière restera dans la ville jusqu'au moment où nous aurons rempli tes désirs.

ALCIBIADE.

Tenez, voilà mon gant, descendez, ouvrez vos portes; vous me livrerez les ennemis de Timon et les miens. Eux seuls périront; et, pour dissiper vos frayeurs en vous déclarant mes nobles sentimens, pas un de mes soldats ne passera le poste que je lui aurai assigné. Si quelqu'un d'eux ose s'écarter des règles et du bon ordre dans l'enceinte de cette ville, les lois en feront une justice sévère.

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Sentimens généreux!

ALCIBIADE.

Descendez, et tenez votre promesse.

(Un soldat entre.)

LE SOLDAT.

Mon noble général, Timon est mort; il est enterré sur le rivage, tout près des flots. J'ai trouvé sur son tombeau cette inscription que je vous apporte moulée sur la cire. Ces caractères attestent ma triste ignorance.

ALCIBIADE lit l'épitaphe.

« Ci gît un corps malheureux, séparé d'une » ame malheureuse. Ne cherche pas à savoir mon » nom. Que la peste vous dévore tous, misérables » humains qui restez après moi! Ci gît Timon, » qui détesta tous les hommes vivans. Passe et » maudis à ton gré; mais n'arrête point ici tes » pas. »

Ces mots, Timon, expriment bien tes derniers sentimens. Tu avais en horreur la pitié des humains, et tu méprisais ces larmes stériles que la nature fait tomber de nos yeux; et cependant une sublime idée t'inspira de faire pleurer à jamais le grand Neptune sur ta tombe pour des fautes pardonnées. Puisque Timon est mort, lui dont la mémoire, plus illustre dans l'avenir... conduisez-moi dans votre ville, j'y vais porter l'olive et l'épée. La guerre enfantera la paix; la paix contiendra la guerre; l'une et l'autre se soigneront mutuellement comme deux médecins. Que nos tambours battent.

(Ils sortent.)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

LE MARCHAND DE VENISE.

PERSONNAGES.

LE DOGE DE VENISE.
LE PRINCE DE MAROC.
LE PRINCE D'ARAGON.
ANTONIO, le marchand de Venise.
BASSANIO, son ami.
SALANIO, }
SALARINO, } amis d'Antonio et de Bassanio.
GRATIANO, }
LORENZO, amant de Jessica.
SHYLOCK, Juif.
TUBAL, Juif.
LANCELOT, bouffon, domestique du Juif.
GOBBO, père de Lancelot.
SALERIO, messager de Venise.
LEONARDO, domestique de Bassanio.
BALTHASAR, } domestiques de Portia.
STEPHANO, }
PORTIA, riche héritière de qualité.
NERISSA, suivante de Portia.
JESSICA, fille de Shylock.
SÉNATEURS de Venise, OFFICIERS, UN GEOLIER, VALETS, etc.

La scène est tantôt dans Venise, tantôt à Belmont, château où réside Portia.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

UNE RUE DE VENISE.

Entrent ANTONIO, SALARINO et SALANIO.

ANTONIO.

De bonne foi, je ne sais pourquoi je suis triste. J'en suis fatigué. Vous dites que vous en êtes fatigués aussi; mais comment j'ai pris ce chagrin, où je l'ai trouvé, rencontré, je suis encore à l'apprendre. — Je suis tellement accablé d'une tristesse stupide, que j'ai bien de la peine à me connaître moi-même.

SALANIO.

Votre ame est agitée sur l'Océan : elle y suit vos larges vaisseaux, qui, dans leur superbe mâture, voguant sur les flots, semblent les seigneurs ou les

premiers citoyens des mers, et dominent sur le peuple des menus navires, qui leur rendent un humble hommage, et passent près d'eux emportés par leurs ailes de lin.

ANTONIO.

Croyez-moi, monsieur : si j'avais une pareille mise exposée à l'aventure, la plus grande partie de mes pensées et de mes affections serait errante au loin à la suite de mes espérances. On me verrait toujours arrachant des brins d'herbe légers, et les jetant en l'air pour connaître de quel côté soufflent les vents, et attaché sur les cartes à chercher les ports, les môles et les routes; et chaque objet qui pourrait me faire craindre un malheur pour ma cargaison ne manquerait certainement pas de me rendre triste.

SALANIO.

Mon haleine, qui ne ferait que rider et refroidir mon bouillon, me soufflerait une fièvre, en pensant quel désastre un vent violent pourrait causer sur mer. Je ne pourrais voir un sablier s'écouler, que je ne songeasse aux bancs de sable, aux bas-fonds, et que je ne visse mon riche *André* engravé, et son grand mât s'abaisser plus bas que ses flancs, comme pour baiser son tombeau. Pourrais-je aller à l'église, et voir les pierres de l'édifice sacré, sans me rappeler aussitôt l'idée de rochers dangereux, qui, en effleurant seulement les côtes de mon cher vaisseau, disperseraient toutes mes épices sur les flots, et habilleraient de mes soies les vagues en fureur? en un mot, sans penser qu'en un clin d'œil je passe de la richesse à la pauvreté? Puis-je songer à tous ces hasards, et ne pas songer en même temps qu'un pareil malheur, s'il m'arrivait, me rendrait triste? — Tenez, ne m'en dites pas davantage : je suis sûr qu'Antonio est triste parce qu'il songe à ses marchandises.

ANTONIO.

Non, croyez-moi; j'en rends graces au sort, toutes mes espérances ne sont pas aventurées sur un seul vaisseau, ni destinées pour une seule place, et mes richesses ne dépendent pas toutes des accidens de cette année. Non, ce ne sont pas mes marchandises qui me rendent triste.

SALARINO.

Eh bien! vous êtes donc amoureux?

ANTONIO.

Fi donc!

SALANIO.

Vous n'êtes pas amoureux non plus? En ce cas, disons donc que vous êtes triste parce que vous n'êtes pas gai; et il vous serait tout aussi aisé de rire, de danser, et de dire que vous êtes gai parce que vous n'êtes pas triste. Par Janus au double visage! la nature forme quelquefois dans ses caprices d'étranges personnages. Les uns, qui, les yeux à demi fermés, vont se mettre à rire comme des perroquets à la vue d'un joueur de cornemuse; et d'autres, d'une mine si refrognée, qu'ils ne montreraient pas seulement le bout de leurs dents, pour faire soupçonner le sourire, quand Nestor en personne jurerait que la plaisanterie doit faire rire aux éclats. (Entrent Bassanio, Lorenzo et Gratiano.) — Voici Bassanio, votre très noble allié, avec Gratiano et Lorenzo. Adieu, portez-vous bien; nous vous laissons en meilleure compagnie.

SALARINO.

Je serais volontiers resté jusqu'à ce que je vous eusse rendu joyeux, si de plus dignes amis ne m'avaient prévenu.

ANTONIO.

C'est de votre part une tendre et sensible affection pour moi. Je suppose que vos affaires vous appellent, et que vous saisissez l'occasion de nous quitter.

SALANIO.

Bonjour, messieurs.

BASSANIO.

Eh bien, messieurs, quand rirons-nous? Répondez : quand? Vous devenez d'une singularité outrée. Cela durera-t-il!

SALANIO.

Nous allons expédier nos affaires, et nous sommes à vous.

(Salanio et Salarino sortent.)

LORENZO.

Monseigneur Bassanio, puisque vous voilà avec Antonio, nous allons vous laisser ensemble; mais à l'heure du dîner souvenez-vous, je vous prie, du lieu de notre rendez-vous.

BASSANIO.

Je ne manquerai pas de m'y rendre.

GRATIANO.

Vous n'avez pas bon visage, seigneur Antonio. Tenez : vous mettez un trop grand prix aux affaires de ce monde; c'est en perdre les plaisirs,

que de les acheter par trop de soins. Vous êtes étonnamment changé, croyez-moi.

ANTONIO.

Je sais apprécier le monde, Gratiano, pour ce qu'il est : un théâtre où chacun doit jouer son rôle ; le mien est d'être triste.

GRATIANO.

Que le mien soit donc d'être fou ! Que les rides et la vieillesse viennent au milieu de la joie et des ris, et que mon foie soit plutôt brûlé par le vin que mon cœur glacé par de morfondans soupirs ! Pourquoi un homme qui a le sang chaud serait-il morne et immobile comme la statue de son grand-père en albâtre ; dormant tout éveillé, et se donnant la jaunisse par sa mauvaise humeur ? Écoute, Antonio (je t'aime, et c'est mon amitié qui parle) : il y a une espèce de gens dont les visages nébuleux se couvrent d'écume, comme l'eau dormante d'un étang, et qui entretiennent un calme et un sérieux obstinés pour se parer d'un air de sagesse, de gravité, de profondeur d'esprit, et qui semblent vous dire : *Monsieur, je suis un oracle. Quand j'ouvre la bouche, que les chiens se gardent bien de japper.* O mon cher Antonio, j'en connais de cette trempe, qui ne doivent qu'à leur silence leur réputation de sagesse, et qui, j'en suis sûr, s'ils parlaient, ne manqueraient pas de damner par les oreilles leurs auditeurs, qui ne pourraient s'empêcher de traiter leurs frères de fous. Je t'en dirai plus long une autre fois. Mais ne va pas pêcher avec cet hameçon mélancolique, pour attraper cette vaine réputation de sagesse, le goujon des sots. — Venez, bon Lorenzo. — Portez-vous bien cependant. Je viendrai finir mon sermon après dîner (1).

LORENZO.

Oui : nous allons vous laisser jusqu'à l'heure du dîner. — Il faudra que je devienne un de ces sages muets ; car Gratiano ne me donne jamais le temps de parler.

GRATIANO.

Fort bien. Tiens-moi encore compagnie deux ans, et tu ne connaîtras plus le son de ta propre voix

(1) Allusion à la pratique des prédicateurs puritains de ce temps, qui, généralement fort prolixes et fort ennuyeux, étaient souvent forcés de remettre à l'après-dîner la partie de leur sermon appelée l'*Exhortation*

ANTONIO.

Adieu, il me rendra bavard.

GRATIANO.

Tant mieux, ma foi ; car le silence ne convient qu'à une langue de bœuf fumé, et à une fille qui n'est pas de défaite.

(Gratiano et Lorenzo sortent.)

ANTONIO.

Est-ce là quelque chose ?

BASSANIO.

Gratiano est l'homme de Venise qui débite le plus de riens. Sa raison est comme deux grains de blé cachés dans deux bottes de paille. Vous allez les chercher un jour entier avant de les trouver ; et quand vous les avez trouvés, ils ne valent pas la peine que vous avez prise.

ANTONIO.

Bien. Dites-moi : quelle est donc cette dame auprès de laquelle vous avez juré de faire un secret pèlerinage ? Vous m'avez promis de m'en parler aujourd'hui.

BASSANIO.

Vous n'ignorez pas, Antonio, dans quel délabrement j'ai mis mes affaires, en voulant tenir un état plus fastueux que les bornes de ma fortune ne me le permettaient. Je ne me plains pas de me voir resserré et déchu de ce luxe ; mais mon premier soin est de me tirer avec honneur des dettes considérables que j'ai contractées par un peu trop de prodigalité. Je vous dois beaucoup, Antonio, tant en argent qu'en amitié ; et c'est sur votre amitié que je me repose pour trouver les moyens de m'acquitter.

ANTONIO.

Je vous conjure, bon Bassiano, dites, de quoi s'agit-il ? Si c'est quelque chose (et il n'en saurait être autrement avec vous) qui soutienne les regards de l'honneur, soyez sûr que ma bourse est ouverte, que ma personne et toutes mes facultés sont dévouées à vous servir.

BASSANIO.

Lorsque j'étais encore écolier, dès que j'avais perdu une de mes flèches, j'en décochais une autre dans la même direction, mettant plus d'attention à suivre son vol, afin de retrouver l'autre, en risquant de perdre les deux ; et souvent je les retrouvais toutes deux. Je vous cite cet exemple de mon enfance, parce que je vais vous parler le langage de la candeur. Je vous dois beaucoup ;

mais comme un jeune homme étourdi et entêté, ce que je vous dois est perdu. Mais si vous voulez risquer une autre flèche du même côté où vous avez jeté la première, je ne doute pas que par ma vigilance à observer sa chute, je ne retrouve les deux, ou du moins que je ne vous rapporte celle que vous aurez hasardée la dernière, en demeurant avec reconnaissance votre débiteur pour l'autre.

ANTONIO.

Vous me connaissez bien ; et c'est un temps que vous perdez en tournant ainsi autour de mon amitié. Vous me faites sûrement plus de tort en doutant de mes sentimens, que si vous dépensiez tout ce que je possède. Dites-moi donc ce que je dois faire pour vous, et ce que vous croyez possible à moi de faire, et je suis prêt : parlez.

BASSANIO.

Il est dans Belmont une riche héritière ; elle est belle, plus belle que ce mot, et douée de vertus et de qualités rares. J'ai déjà reçu anciennement de ses yeux quelques messages muets. Son nom est Portia. Elle ne le cède en rien à la fille de Caton, la Portia de Brutus. L'univers connaît son mérite ; car les quatre vents lui amènent, de toutes les contrées, d'illustres adorateurs. Sa blonde et éclatante chevelure tombe en boucles sur ses tempes comme une toison d'or : ce qui rend le séjour de Belmont une seconde Colchos, où nombre de nouveaux Jasons se rendent pour la conquérir. O mon cher Antonio, si j'avais seulement le moyen d'entrer en concurrence avec eux, j'ai dans mon ame un pressentiment qui me dit que mon succès me conduirait infailliblement à ce bonheur.

ANTONIO.

Tu sais que toute ma fortune est sur la mer, que je ne suis point en argent, ni en état de rassembler une forte somme. Mais prends courage. Va essayer ce que peut mon crédit dans Venise. Je le ruinerai jusqu'à la dernière ressource pour te mettre en état de paraître honorablement à Belmont, et de faire ta cour à la belle Portia. Va, informe-toi où il y a de l'argent. Je le ferai aussi de mon côté, et je ne doute point que je n'en trouve par mon crédit, ou par la considération qu'on a pour moi.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

UNE CHAMBRE DANS LA MAISON DE PORTIA, A BELMONT.

Entrent PORTIA et NÉRISSA.

PORTIA.

Par ma gorge ! Nérissa, mon petit individu est bien las de ce grand monde.

NÉRISSA.

Cela serait bon, ma chère madame, si vos misères étaient en aussi grand nombre que vos prospérités ; cependant, par ce que je vois, on est aussi malade de trop d'abondance, que ceux que l'indigence fait mourir de faim. L'unique bonheur est donc placé dans la médiocrité : le superflu a plus tôt les cheveux blancs, et l'honnête nécessaire vit plus long-temps.

PORTIA.

Voilà de belles sentences, et très bien débitées.

NÉRISSA.

Elles sont encore meilleures quand on en profite.

PORTIA.

S'il était aussi aisé de faire, qu'il l'est de connaître ce qui est bon à faire, les chapelles seraient changées en églises, et les cabanes des pauvres gens en palais de prince. Le meilleur prédicateur est celui qui se conforme à ses sermons. J'apprendrai plutôt à vingt personnes ce qu'il est à propos de faire, que je ne serais une des vingt à suivre mes instructions. Le cerveau peut imaginer des lois pour le sang, mais un tempérament ardent saute par-dessus une froide loi. La folle jeunesse s'élance, comme le cerf léger, au-dessus des filets du grave conseil, vieillard impotent et boiteux. Ces beaux raisonnemens ne sont pas de saison, lorsqu'il s'agit de choisir un époux. Choisir ! hélas, quel mot ! Je ne puis ni choisir celui que je voudrais, ni refuser celui qui me déplairait. C'est ainsi qu'il faut que la volonté d'une fille vivante se plie aux volontés d'un père mort. N'est-il pas bien embarrassant pour moi, Nérissa, de ne pouvoir ni choisir, ni refuser personne ?

NÉRISSA.

Votre père fut toujours vertueux, et les saints personnages ont à leur mort de bonnes inspira-

tions. Ainsi, soyez sûre qu'au moyen de la loterie qu'il a imaginée dans les trois coffres d'or, d'argent et de plomb, par laquelle vous appartenez à celui qui choisira le coffre qui remplit son intention, vous ne pouvez tomber qu'au pouvoir d'un homme digne de votre amour. — Mais parmi les adorateurs qui sont venus dernièrement, en est-il quelqu'un pour qui la vivacité de vos penchans se décide?

PORTIA.

Je t'en prie, dis-moi leurs noms : à mesure que tu les nommeras, je ferai leur portrait, et tu devineras mes sentimens par le tableau.

NÉRISSA.

D'abord, il y a le prince de Naples.

PORTIA.

Oui, c'est un jeune étalon (1), certainement; car il ne parle que de son cheval; il regarde comme une de ses premières qualités la science qu'il possède de le ferrer lui-même. J'ai bien peur que madame sa mère ne se soit oubliée avec un forgeron.

NÉRISSA.

Vient ensuite le comte palatin (2).

PORTIA.

Il est toujours refrogné comme s'il vous disait : *Si vous ne voulez pas de moi, décidez-vous.* Il écoute des contes plaisans sans rire. Je crains que dans sa vieillesse il ne devienne le philosophe larmoyant, puisque si jeune, il est d'une si bizarre tristesse. J'aimerais mieux épouser une tête de mort avec un os dans sa bouche, qu'un de ces deux hommes-là. Dieu me préserve de tous les deux!

NÉRISSA.

Que dites-vous du seigneur français, monsieur le Bon?

PORTIA.

Dieu l'a fait : ainsi je consens qu'il passe pour un homme. Je sais bien que c'est un péché de se moquer de son prochain; mais lui! comment! Il a un meilleur cheval que le Napolitain; il possède dans un plus haut degré de perfection que le palatin, la mauvaise habitude de froncer le sourcil. Il est tous les hommes ensemble, sans en être un. Si un merle chante, il fait aussitôt la cabriole. Il va se battre contre son ombre. En l'épousant, j'épouserais en lui seul vingt maris; s'il vient à me mépriser, je lui pardonnerai; car, m'aimât-il à la folie, je ne le paierai jamais de retour.

NÉRISSA.

Que dites-vous de Falconbridge, le jeune baron anglais?

PORTIA.

Tu sais que je ne lui dis rien; car nous ne nous entendons ni l'un ni l'autre : il ne sait ni latin, ni français, ni italien, et tu peux aller au tribunal, et jurer que j'entends bien peu d'anglais (1). C'est la peinture d'un joli homme. Mais hélas! peut-on s'entretenir avec un tableau muet? Qu'il est mis singulièrement! Je crois qu'il a acheté son habit en Italie, ses bas en France, son bonnet en Allemagne, et ses manières par tout pays.

NÉRISSA.

Que pensez-vous du seigneur écossais son voisin?

PORTIA.

Qu'il est plein de charité pour son voisin; car il a emprunté un soufflet de l'Anglais, et juré de le lui rendre quand il pourrait. Je crois que le Français se rendit sa caution (2), et mit le sceau au marché par un autre soufflet.

NÉRISSA.

Comment trouvez-vous le jeune Allemand (3), le neveu du comte de Saxe?

(1) *Colt*, poulain, étourdi. On dit d'un vieux homme qui fait trop le jeune homme, qu'il a encore ses dents de *poulain*. JOHNSON.

(2) Les drames de Shakspeare renferment beaucoup plus d'allusions qu'on ne le croit d'abord, à des faits particuliers passés de son temps. Cet auteur a ici en vue un certain comte, Albertus Alano, palatin polonais, qui visita l'Angleterre de son temps, y fut très caressé et splendidement traité; mais qui, s'étant accablé de dettes, finit par s'évader, et chercha à réparer sa fortune par la magie. Il s'était apparement attiré ce trait de satire. JOHNSON.

(1) Trait de satire contre l'ignorance des jeunes Anglais qui voyageaient alors. WARBURTON.

(2) Satire contre les secours fréquemment donnés ou promis par les Français aux Écossais, dans les querelles de ces derniers avec les Anglais. WARBURTON.

(3) Du temps du poète, le duc de Bavière visita l'Angleterre, et fut fait chevalier de la Jarretière. Peut-être, dans cette énumération des amans de Portia, y a-t-il une allusion cachée aux galans de la reine Élisabeth. JOHNSON.

PORTIA.

Fort mal le matin quand il est à jeun, et bien plus mal encore le soir, quand il est ivre. Lorsqu'il est le mieux, il est un peu plus mal qu'un homme, et quand il est le plus mal, il est tant soit peu mieux qu'une bête. Quelque malheur qui m'arrive, j'espère trouver le moyen de me défaire de lui.

NÉRISSA.

S'il se présentait pour choisir, et qu'il prît le bon coffre, vous iriez contre les volontés de votre pere, en refusant de l'épouser.

PORTIA.

De crainte que ce malheur extrême n'arrive, il faut que tu mettes sur le coffre opposé un grand verre de vin du Rhin. Car si le diable était dedans, et cette tentation au dehors, je suis sûre qu'il le choisirait. Je ferai tout au monde, Nérissa, plutôt que d'épouser une éponge.

NÉRISSA.

Vous n'avez pas besoin de craindre d'avoir aucun de ces messieurs; ils m'ont fait part de leurs résolutions, c'est de déloger incessamment, et de ne plus vous importuner, à moins que vous ne consentiez à une autre forme que celle qui a été imposée par votre père, et qui dépend du choix des coffres.

PORTIA.

Si je dois vivre aussi long-temps que la Sibylle, je mourrai aussi chaste que Diane, à moins qu'on ne m'obtienne dans la forme prescrite par mon père. Je suis ravie que ces épouseurs soient si raisonnables ; il n'en est pas un parmi eux pour l'absence duquel je ne fasse des vœux, et Dieu veuille leur accorder un prompt et bon voyage!

NÉRISSA.

Ne vous rappelez-vous pas que du vivant de votre père, il vint ici à la suite du marquis de Montferrat, un jeune Vénitien, instruit et brave militaire?

PORTIA.

Oui, oui : c'était Bassanio; c'est ainsi, je crois, qu'on le nommait.

NÉRISSA.

Cela est vrai, madame; et de tous les hommes que mes yeux errans ont remarqués, il m'a paru le plus digne d'une belle femme.

PORTIA.

Je m'en ressouviens bien, et je me souviens aussi qu'il mérite tes éloges. —Qu'est-ce? quelles nouvelles?

(Entre un valet.)

LE VALET.

Les quatre étrangers vous cherchent, madame, pour prendre congé de vous; et il vient d'arriver un courrier de la part d'un cinquième, le prince de Maroc; il dit que le prince son maître sera ici ce soir.

PORTIA.

Si je pouvais accueillir celui-ci d'aussi bon cœur que je renvoie les autres, je serais charmée de son arrivée. Si avec les qualités d'un saint, il a la couleur d'un diable, j'aimerais mieux qu'il me confessât que de m'épouser. Allons, Nérissa. Garçon, marche devant. Tandis que nous fermons la porte au nez d'un amant, un autre frappe.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

UNE PLACE PUBLIQUE DE VENISE.

Entrent BASSANIO et SHYLOCK.

SHYLOCK.

Trois mille ducats? — Bien.

BASSIANO.

Oui, monsieur, pour trois mois.

SHYLOCK.

Pour trois mois. — Bien.

BASSIANO.

Pour lesquels, comme je vous disais, Antonio s'engagera.

SHYLOCK.

Antonio s'engagera? — Bien.

BASSIANO.

Pourrez-vous me servir? Me ferez-vous ce plaisir? Aurai-je votre réponse?

SHYLOCK.

Trois mille ducats... pour trois mois,...... et Antonio engagé.

BASSANIO.

Votre réponse à cela?

SHYLOCK.

Antonio est bon.

BASSANIO.

Auriez-vous ouï dire quelque chose de contraire?

SHYLOCK.

Oh! non. Je m'explique : en disant qu'il est bon, je veux vous faire entendre qu'il est solvable; cependant ses facultés sont en supposition. Il a un vaisseau frété pour Tripoli, un autre dans les Indes, et en outre j'ai appris sur le Rialto qu'il en avait un troisième au Mexique, un quatrième en Angleterre, et d'autres encore épars loin d'ici. Mais les vaisseaux ne sont que des planches, les matelots que des hommes. Il y a rats de terre et rats d'eau, voleurs de terre et voleurs d'eau, je veux dire des pirates. D'ailleurs il y a les dangers de la mer, les vents, les rochers; néanmoins l'homme est solvable. — Trois mille ducats; — je crois pouvoir prendre son obligation.

BASSANIO.

Soyez sûr que vous le pouvez.

SHYLOCK.

Je veux m'en assurer si je le peux; et pour m'en assurer, je veux y rêver avec moi-même. Puis-je parler à Antonio?

BASSANIO.

Si vous voulez dîner avec nous.

SHYLOCK.

Oui, pour sentir le porc! pour manger de l'habitation dans laquelle votre prophète, le Nazaréen, a par les exorcismes fait entrer le diable! Je veux bien acheter avec vous, vendre avec vous, parler avec vous, et ainsi du reste; mais je ne veux pas manger avec vous, boire avec vous, ni prier avec vous. Que dit-on de nouveau sur le Rialto? — Qui vient ici?

(Entre Antonio.)

BASSANIO.

C'est le seigneur Antonio.

SHYLOCK, à part.

Comme il a l'air d'un hypocrite publicain! Je le hais, parce qu'il est chrétien; mais je le hais bien davantage parce qu'il a la basse simplicité de prêter de l'argent gratis, et qu'il fait baisser l'usure à Venise. Si je puis l'accrocher une fois, je vais assouvir pleinement la vieille aversion que je lui porte. Il hait notre sainte nation; il raille de certains points sur lesquels la plupart des marchands sont d'accord; il se moque de moi, de mes marchés et d'un gain bien acquis, qu'il appelle usure. Maudite soit ma tribu, si je lui pardonne!

BASSANIO.

Shylock, entendez-vous?

SHYLOCK.

Je me consultais sur les fonds qui me restent à présent, et je vois, par ce que ma mémoire me rappelle, que je ne saurais vous faire tout de suite la somme de trois mille ducats. N'importe; Tubal, un riche Hébreu de ma tribu, y suppléera..... Mais doucement : pour combien de mois les voulez-vous?.. Ne vous inquiétez pas, seigneur Antonio. C'était de votre seigneurie que nous nous entretenions.

ANTONIO.

Shylock, quoique je ne prête ni n'emprunte à intérêt, cependant pour fournir aux besoins pressans d'un ami, je veux bien déroger à ma coutume. — Est-il instruit de la somme que vous désirez?

SHYLOCK.

Oui, oui : trois mille ducats.

ANTONIO.

Et pour trois mois.

SHYLOCK.

J'avais oublié cela. — Pour trois mois : vous me l'aviez dit. A la bonne heure. Faites votre billet, et puis je verrai. — Mais écoutez donc, il me semble que vous venez de dire que vous ne prêtez ni n'empruntez à intérêt.

ANTONIO.

Jamais.

SHYLOCK.

Quand Jacob faisait paître les troupeaux de son oncle Laban... Depuis notre saint Abraham, ce Jacob (au moyen de ce que fit sa mère avisée en sa faveur) en fut le troisième possesseur... Oui, il était le troisième.

ANTONIO.

Eh bien! A quel propos? Faisait-il l'usure?

SHYLOCK.

Non, il ne faisait pas l'usure, non. Si vous voulez, ce n'était pas précisement de l'usure. Remarquez bien ce que Jacob faisait. Quand Laban et lui firent un traité, et convinrent que tous les nouveau-nés qui seraient rayés et tachetés appartiendraient à Jacob pour son salaire, sur la fin de l'automne, les brebis étant en chaleur, allèrent chercher les béliers, et lorsque l'acte de la nature se passait entre ces couples portant toison, le pâtre rusé vous levait l'écorce de certains bâtons, et

dans l'instant précis de la copulation, les présentait aux lascives brebis, qui concevaient alors. Ensuite, quand le temps de l'enfantement était venu, elles mettaient bas des agneaux bariolés, lesquels étaient pour Jacob. C'était là un moyen de gagner un intérêt; et Jacob fut béni du ciel, et le gain est une bénédiction, pourvu qu'on ne le vole pas.

ANTONIO.

Jacob donnait là ses services pour un salaire très incertain, pour une chose qu'il n'était pas en son pouvoir de faire arriver, mais que la seule main du ciel règle et façonne à son gré. Prétendez-vous tirer de là quelque induction en faveur de l'usure? Votre or et votre argent sont-ils des brebis et des béliers?

SHYLOCK.

Je ne saurais vous dire; du moins je les fais engendrer aussi vite.—Mais, écoutez-moi, seigneur.

ANTONIO.

Voyez-vous, Bassanio? Le diable peut citer l'Écriture pour autoriser les vices. Une méchante ame, qui produit un témoignage sacré, ressemble à un scélérat qui a le sourire sur les lèvres, et à une belle pomme dont le cœur est pourri. Oh! de quels beaux dehors il colore ici sa malhonnêteté!

SHYLOCK.

Trois mille ducats! — c'est une bonne et ronde somme. Trois mois de douze. Voyons un peu l'intérêt.

ANTONIO.

Eh bien! Shylock, vous serons-nous redevables?

SHYLOCK.

Seigneur Antonio, maintes et maintes fois vous m'avez fait des reproches au Rialto, sur ma banque et sur mon usure. Je n'ai jamais répondu qu'en levant patiemment les épaules, car la patience est le caractère distinctif de notre nation. Vous m'avez appelé mécréant, coupe-gorge, chien, et vous avez craché sur mon manteau de Juif, et tout cela parce que je dispose à mon gré de mon propre bien. Maintenant il paraît que vous avez besoin de moi. Alors vous venez à moi, et vous dites : « Shylock, nous voudrions de l'argent. » Vous me tenez ce langage, vous qui vous êtes défait de votre rhume sur ma barbe; qui m'avez donné des coups de pied, comme vous feriez à un chien étranger venu sur le seuil de votre porte. C'est de l'argent que vous demandez! Devrais-je vous répondre? Ne devrais-je pas vous dire : « Un chien a-t-il de l'argent? est-il possible » qu'un dogue prête trois mille ducats? » Ou bien irais-je vous saluer profondément, et dans l'attitude d'un esclave vous dire, d'une voix basse et timide : « Mon beau monsieur, vous avez craché » sur moi mercredi, vous m'avez donné des » coups de pieds un tel jour, et une autre fois » vous m'avez appelé chien; en reconnaissance » de ces bons traitemens, je vais vous prêter tant » d'argent? »

ANTONIO.

Je suis tenté de t'appeler encore de même, de cracher encore sur toi, de te donner encore des coups de pied. Si tu me prêtes cet argent, ne me le prête pas comme à ton ami (car quand est-ce que l'amitié exigea jamais qu'un stérile métal (1) se multipliât pour lui dans les mains d'un ami?); mais comme à ton ennemi. S'il manque à son engagement, tu auras le plaisir d'exiger sa punition.

SHYLOCK.

Mais comme vous vous emportez! Je voudrais être de vos amis, gagner votre affection, oublier les avanies que vous m'avez faites, subvenir à vos besoins présens, et ne pas exiger un denier d'intérêt pour mon argent, et vous ne voulez pas m'entendre? L'offre est pourtant honnête.

ANTONIO.

Il y aurait en effet beaucoup d'honnêteté.

SHYLOCK.

Et je veux vous la montrer, cette honnêteté: venez avec moi chez le notaire signer votre billet. Seulement et par pure plaisanterie, j'exigerai qu'il soit stipulé dans l'acte, qu'en cas que vous ne satisfassiez pas à votre promesse tel jour, à tel domicile, pour telle ou telle somme, vous serez déchargé de votre dette en vous laissant couper une livre de votre belle chair sur telle partie du corps qu'il me plaira choisir.

ANTONIO.

J'y consens, ma foi, de bon cœur. Je signerai volontiers un pareil billet, et je dirai que le Juif est plein de bienfaisance.

(1) L'argument que les avocats de ce temps-là employaient contre l'usure, était que l'argent étant une chose stérile, ne pouvait, comme le blé et le bétail, se multiplier lui-même, et que c'était une chose contre nature.

WARBURTON.

BASSIANO.

Vous ne ferez pas un pareil billet pour m'obliger : j'aime mieux rester dans la disette où je suis.

ANTONIO.

Bon : ne craignez rien, ami : je ne manquerai pas d'y satisfaire. Dans l'espace de deux mois (c'est encore un mois avant l'échéance de l'obligation), j'attends le retour de neuf fois la valeur de ce billet.

SHYLOCK.

O père Abraham! ce que c'est que ces chrétiens! Leur méchanceté leur apprend à soupçonner les intentions des autres. Dites-moi; s'il ne payait pas au terme marqué, que gagnerais-je en exigeant qu'il remplît la condition proposée? Une livre de chair prise sur un homme ne vaut pas son pesant de chair de mouton, de bœuf ou de chèvre. Ce que j'en fais, c'est pour m'acquérir ses bonnes graces. S'il veut accepter cette offre d'amitié, à la bonne heure; s'il ne le veut pas, adieu. Au nom de notre amitié, je vous prie, ne me faites point injure.

ANTONIO.

Oui, Shylock, je signerai ce billet.

SHYLOCK.

En ce cas, allez m'attendre chez le notaire donnez-lui vos instructions sur ce plaisant billet. Je vais préparer les ducats; donner un coup d'œil chez moi, où je n'ai laissé qu'un dangereux valet, un coquin de fainéant; et je vous rejoins dans l'instant.

ANTONIO.

Dépêche-toi, aimable Juif. Cet Hébreu se fera chrétien; il devient traitable.

BASSANIO.

Je n'aime pas les belles paroles avec une ame scélérate.

ANTONIO.

Allons; nous n'avons rien à craindre de funeste en cette conjoncture : mes vaisseaux arriveront un mois avant le terme.

(Ils sortent.)

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

BELMONT.

Entrent LE PRINCE DE MAROC, avec trois ou quatre suivans; PORTIA, NERISSA et sa suite.

(Fanfare de cors.)

LE PRINCE DE MAROC.

Ne vous choquez point de la couleur de mon teint : c'est la livrée foncée du soleil basané dont je suis voisin, et près duquel la nature plaça mon berceau. Faites-moi venir du fond du nord le plus bel homme de ces climats, où Phébus dégèle à peine les glaçons suspendus aux toits, et faisons sur nous une incision en votre honneur, pour savoir quel sang est le plus rouge (1) du sien ou du mien. Je vous le dis, madame, cet aspect que vous me voyez a intimidé le brave. Je jure par mon amour que les vierges les plus considérées de nos climats en ont été éprises. Je ne me résoudrais jamais à changer de couleur, à moins que

(1) Pour entendre la raison par laquelle le prince basané croit se rendre recommandable par la rougeur de son sang, il faut savoir que le sang rouge passait pour un signe de courage. Macbeth appelle un de ses soldats qui avait peur, *un manant au foie blanc de lis*. On dit que les lâches ont *le foie blanc comme du lait*, et les hommes efféminés et pusillanimes sont appelés *soupe au lait*.

JOHNSON.

ce ne fût pour toucher votre ame, mon aimable reine.

PORTIA.

Dans mon choix, je ne me laisse pas conduire par la seule délicatesse des yeux d'une fille. D'ailleurs la loterie de mon sort ôte à ma volonté le droit d'un libre choix. Je vous avoue, prince illustre, qu'indépendamment des entraves dont m'a chargée mon père, en me forçant par son testament d'être la femme de celui qui m'obtiendra par les moyens dont je vous ai parlé, vous me paraissez mériter mon affection, autant qu'aucun de ceux qui se sont jusqu'ici présentés pour briguer ma tendresse.

LE PRINCE DE MAROC.

Je vous en rends graces. Je vous prie, conduisez-moi à ces coffres, pour y essayer ma fortune. Par ce cimeterre qui a tué le sophi et un prince de Perse, et qui a gagné trois batailles sur le sultan Soliman, je voudrais foudroyer de mes regards l'œil le plus audacieux. Je vaincrais en bravoure le plus intrépide cœur de l'univers; j'arracherais les petits ours des mamelles de leur mère, pour vous obtenir, madame. Mais hélas! si Hercule et Lichas jouent aux dés pour décider quel est le plus grand homme des deux, le plus haut point peut sortir de la main la plus faible : et voilà Hercule vaincu par son page (1). Et moi, conduit de même par l'aveugle fortune, je puis manquer de choisir ce qu'un autre moins digne que moi prendra peut-être; et j'en mourrai de douleur.

PORTIA.

Telle est la loi de votre destin. Il faut, ou ne point choisir du tout, ou, si vous choisissez, jurer auparavant que vous ne parlerez à l'avenir de mariage à aucune femme. Ainsi ne vous pressez pas, et faites bien vos réflexions.

LE PRINCE DE MAROC.

Et je le jure : allons; que je sache mon sort.

PORTIA.

Il faut d'abord aller au temple. Après le dîner, vous déciderez votre sort.

(Cors.)

(1) Lichas, pauvre et malheureux serviteur d'Hercule, lui apporta, sans le savoir, la robe empoisonnée, trempée dans le sang du centaure Nessus, et fut jeté dans la mer pour son crime involontaire. C'est ainsi qu'Hercule, par l'effet du hasard et de la destinée, fut vaincu par son page.

THÉOBALD.

LE PRINCE DE MAROC.

O fortune! allons, tu vas me rendre le plus heureux, ou le plus malheureux des mortels.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

UNE RUE DE VENISE.

Entre LANCELOT GOBBO.

LANCELOT.

Sûrement, ma conscience me fera fuir la maison de ce Juif, mon maître. Le diable est à mes côtés, et me tente en me disant : Gobbo, Lancelot Gobbo, bon Lancelot, ou, bon Gobbo, ou, bon Lancelot Gobbo, sers-toi de tes jambes, lève le pied et décampe. Ma conscience me dit : Non; prends garde, honnête Lancelot. Prends bien garde, honnête Gobbo; ou bien : Honnête Lancelot Gobbo, ne t'enfuis pas, aie le courage de ne pas t'évader. — Et là-dessus l'intrépide démon m'ordonne de faire mon paquet : Allons, dit le diable, au champ. Pour le ciel, arme-toi d'intrépidité, dit le diable, et va-t'en. — Alors ma conscience, embrassant mon cœur, me dit fort prudemment : Mon honnête ami Lancelot, tu es le fils d'un honnête homme, ou plutôt d'une honnête femme. — En effet, mon père eut certaine convoitise; il se prit d'un certain goût... Hé bien, ma conscience me dit : Lancelot, ne bouge pas.—Fuis, dit le diable. Ne bouge pas, dit ma conscience. — Ma conscience, dis-je, moi, votre conseil est bon; et toi aussi, démon, ton conseil est bon. En me laissant gouverner par ma conscience, je resterai avec le Juif mon maître, qui, Dieu me pardonne, est une espèce de démon; et en fuyant de chez le Juif, je me laisserai gouverner par le démon, qui, sauf votre respect, est le diable en personne : sûrement le Juif est le diable même incarné; et en conscience, ma conscience n'est qu'une manière de conscience dure et brutale, et venant me conseiller de rester avec le Juif. Allons, c'est le diable qui me donne un conseil d'ami : je vais m'évader, démon : mes talons sont à tes ordres; je veux m'enfuir.

(Le vieux Gobbo son père entre, tenant un panier.)

GOBBO.

Maître, jeune homme, vous-même, je vous prie : quel est le chemin de la maison du Juif?

LANCELOT, à part.

O ciel! c'est mon père légitime, qui ayant la vue basse, très basse, ne me reconnaît pas. Je veux faire un essai avec lui.

GOBBO.

Maître, jeune homme, je vous prie : quel est le chemin de la maison du Juif?

LANCELOT.

Tournez sur votre main droite, au premier détour; mais au plus prochain détour, tournez sur votre gauche : ma foi, la première fois que vous détournerez, ne tournez ni à droite ni à gauche; mais descendez obliquement jusqu'à la maison du Juif.

GOBBO.

Santé de Dieu! ce sera bien difficile à trouver. Pourriez-vous me dire si un nommé Lancelot, qui demeure avec lui, y demeure, oui ou non?

LANCELOT.

Parlez-vous du jeune maître Lancelot! — (A part.) Remarquez-moi bien à présent : je vais élever les eaux. — Parlez-vous du jeune monsieur Lancelot?

GOBBO.

Il n'est pas monsieur, seigneur : c'est le fils d'un pauvre homme. Son père, quoique ce soit moi qui le dise, est un honnête et excessivement pauvre homme, et, Dieu soit loué, qui a encore envie de vivre.

LANCELOT.

Allons, que son père soit ce qu'il voudra ; nous parlons du jeune monsieur Lancelot.

GOBBO.

De l'ami de votre seigneurie, et de Lancelot tout court, monsieur.

LANCELOT.

Mais, je vous prie, *ergo,* vieillard, *ergo*, je vous en conjure; parlez-vous du jeune monsieur Lancelot?

GOBBO.

De Lancelot, sous votre bon plaisir, monsieur.

LANCELOT.

Ergo, monsieur Lancelot. Ne parlez point de monsieur Lancelot, père; car le jeune homme (en conséquence des destins et des destinées, et d'autres vieux dictons pareils, et des trois sœurs, et de ces branches de science occulte) est vraiment décédé; ou, comme qui dirait tout simplement, il est parti pour le ciel.

GOBBO.

Que Dieu m'en préserve! Le jeune garçon était le bâton de ma vieillesse, mon seul soutien.

LANCELOT.

Est-ce que je ressemble à un gourdin, ou à un étai de chaumière, à un bâton, à un poteau? Me reconnaissez-vous, père?

GOBBO.

Hélas, non, je ne vous connais point, jeune monsieur; mais, je vous en prie, dites-moi, mon jeune garçon, Dieu fasse paix à son ame! est-il en vie ou mort?

LANCELOT.

Ne me connaissez-vous point, père?

GOBBO.

Hélas! monsieur, j'ai la vue trouble et basse : je ne vous connais point.

LANCELOT.

Eh bien, si vous aviez vos yeux, vous pourriez bien risquer de ne pas me reconnaître : un père sage connaît son enfant. Allons, vieillard, je vais vous donner des nouvelles de votre fils. — Donnez-moi votre bénédiction. La vérité se montrera au grand jour : un meurtre ne peut rester long-temps caché, au lieu que le fils d'un homme le peut; mais à la fin, la vérité se montrera.

GOBBO.

Je vous en prie, monsieur, tenez-vous droit; je suis certain que vous n'êtes point Lancelot, mon jeune garçon.

LANCELOT.

Je vous en conjure, ne bavardons pas follement et plus long-temps là-dessus. Donnez-moi votre bénédiction. Je suis Lancelot, qui était votre jeune garçon, qui est votre fils, et qui vous prouvera qu'il est votre enfant.

GOBBO.

Je ne puis croire que vous soyez mon fils.

LANCELOT.

Je ne sais qu'en penser; mais je suis Lancelot, le valet du Juif, et je suis sûr que Marguerite, votre femme, est ma mère.

GOBBO.

Oui, en effet, elle se nomme Marguerite : je jurerai que si tu es Lancelot, tu es ma chair et mon sang. Dieu soit adoré! Quelle barbe tu as acquise! Il t'est venu plus de poils au menton qu'il n'en est venu sur la queue de Dobbin, mon limonier.

LANCELOT.

Il paraîtrait, en cela, que la queue de Dobbin croît à rebours. Je suis sûr que la dernière fois que je l'ai vu il avait plus de poils à la queue que je n'en ai sur la face.

GOBBO.

Seigneur! que tu es changé! — Comment vous accordez-vous ensemble, ton maître et toi? Je lui apporte un présent: comment êtes-vous ensemble aujourd'hui?

LANCELOT.

Fort bien, fort bien. Mais quant à moi, puisque j'ai placé mon repos dans la résolution de m'enfuir de chez lui, je n'aurai point de repos que je ne me sois évadé à quelques pas de lui. Mon maître est un vrai Juif. Lui donner un présent, à lui! Donnez-lui une hart: je meurs de faim à son service: vous pouvez me compter les côtes avec vos doigts. Mon père, je suis ravi que vous soyez venu; donnez-moi votre présent pour un monsieur Bassanio, qui vraiment donne, lui, de rares et belles livrées: si je ne le sers pas, je courrai tant que Dieu a de terre. O rare fortune! Tenez, le voici lui-même. — Pour lui, mon père; car je veux devenir Juif si je sers le Juif plus long-temps.

(Entre Bassanio avec Léonardo, et un ou deux suivans.)

BASSANIO.

Vous pouvez le faire; — mais faites si bien diligence, que le souper soit prêt au plus tard pour cinq heures. — Aie soin que ces lettres soient remises. Donne les livrées à faire, et prie Gratiano de venir dans l'instant me trouver chez moi.

LANCELOT.

Donnez-lui, mon père.

GOBBO.

Dieu bénisse votre seigneurie!

BASSANIO.

Bien obligé: me veux-tu quelque chose?

GOBBO.

Voilà mon fils, monsieur, un pauvre garçon...

LANCELOT.

Non vraiment; ce n'est pas un pauvre garçon: c'est le valet d'un riche Juif, qui voudrait, monsieur, comme mon père vous l'expliquera....

GOBBO.

Il a, monsieur, une grande rage, comme qui dirait de servir....

LANCELOT.

Oui; somme toute, le résultat est que je sers le Juif, et que j'ai bien envie, comme mon père vous l'expliquera....

GOBBO.

Son maître et lui, sauf le respect dû à votre seigneurie, ne sont guère compères.

LANCELOT.

Pour abréger, la vérité est que le Juif m'ayant maltraité, c'est la cause que je...., comme mon père, qui est, je m'en flatte, un vieillard, vous le *fructifiera* (1).

GOBBO.

J'ai ici quelques paires de pigeons, dont je voudrais faire présent à votre seigneurie; et ma prière est que....

LANCELOT.

En peu de mots, la requête est impertinente pour moi, comme votre seigneurie le saura par cet honnête vieillard; et quoique je le dise, quoiqu'il soit un vieux homme, cependant le pauvre homme est mon père.

BASSANIO.

Qu'un de vous parle pour deux. — Que voulez-vous?

LANCELOT.

Vous servir, monsieur.

GOBBO.

Voilà le mal de la chose, monsieur.

BASSANIO.

Je te connais très bien: tu as obtenu ta requête. Shylock, ton maître, m'a parlé le jour même, et t'a avancé; supposé que ce soit un avancement que de quitter le service d'un riche Juif, pour devenir le laquais d'un maître si peu fortuné.

LANCELOT.

Le vieux proverbe est très bien partagé entre mon maître Shylock et vous, monsieur: vous avez la grace de Dieu, monsieur, et lui, il a de quoi.

BASSANIO.

C'est fort bien dit: bon père, va avec ton fils. — Prends congé de ton ancien maître, et informe-toi de ma demeure, pour t'y rendre. (A sa suite.) Donnez-lui une livrée plus ornée que celle de ses camarades.

(1) Mot à la Rabelais; c'est-à-dire: vous le fera entendre en vous faisant cadeau du fruit.

LANCELOT.

Mon père, entrons. — Je ne puis jamais me procurer du service, non; — je n'ai jamais eu de langue dans ma tête. — Allons, (considérant la paume de sa main) s'il y a un homme en Italie qui ait une plus belle table, qui lui promette, comme un serment sur le livre de la loi, qu'il fera fortune (1)... — Allons, poursuis : il y a ici une ligne (2) de vie! Voilà ici une petite provision de femmes : hélas! quinze femmes, ce n'est rien. Onze veuves et neuf pucelles, ce n'est que le nécessaire pour un honnête homme. Et ensuite échapper trois fois, sans se noyer, et être en danger de sa vie sur le bord d'un lit de plume (3); ce ne sont là que de petits bonheurs. Allons, quoique la fortune soit femme, c'est encore une assez bonne créature. — Mon père, venez; je vais vous prendre congé du Juif dans un clin d'œil.

(Lancelot et le vieux Gobbo sortent.)

BASSANIO.

Je te prie, cher Léonardo, songe à ce que je t'ai recommandé. Quand tu auras acheté ces effets, et que tu en auras distribué les présens par ordre, reviens promptement; car je donne une fête ce soir.

LÉONARDO.

Je donnerai tous mes soins pour bien accomplir vos intentions.

(Entre Gratiano.)

GRATIANO.

Où est votre maître?

LÉONARDO.

Là bas, monsieur, qui se promène.

(Léonardo sort.)

GRATIANO.

Seigneur Bassanio!

BASSANIO.

Gratiano!

GRATIANO.

J'ai une demande à vous faire.

BASSANIO.

Elle vous est accordée.

GRATIANO.

N'allez pas me refuser : il faut absolument que je vous accompagne à Belmont.

BASSANIO.

Eh bien! puisqu'il le faut, cela sera. — Mais écoute, Gratiano. — Tu es trop dur, trop brusque, tu as un ton de voix trop tranchant. — Ce sont des qualités qui te vont assez bien, et qui à nos yeux ne nous semblent pas des défauts; mais partout où tu n'es pas connu, elles annoncent quelque chose de trop libre et choquent. — Je t'en prie, prends la peine de tempérer ton esprit trop pétulant par quelques grains de modération, de peur que la licence de ta conduite peu réservée ne soit interprétée à mon désavantage dans la maison où je vais, et ne me fasse perdre mes espérances.

GRATIANO.

Seigneur Bassanio, écoutez-moi : si je ne prends pas le maintien le plus modeste, si je ne parle pas avec respect, ne laissant échapper que quelques sermens de temps à autre; si je ne porte pas un livre de prière dans ma poche, les yeux baissés vers la terre; si même, lorsqu'on dira les graces, je ne ferme pas les yeux avec componction, en tenant ainsi mon chapeau, et poussant un soupir, et disant, *amen;* enfin, si je n'observe pas la civilité jusqu'au scrupule, comme un homme formé d'habitude à la gravité la plus sérieuse, pour plaire à sa grand'mère, ne faites jamais cas de moi.

BASSANIO.

Allons, nous verrons comment vous vous conduirez.

GRATIANO.

Mais je retiens pour moi la soirée : vous ne me jugerez pas sur ce que nous ferons ce soir.

BASSANIO.

Oh! non : il y aurait trop de dureté. Je vous inviterais au contraire à afficher votre plus grande gaîté, car nous avons des amis qui se proposent de se réjouir. Mais adieu, je vous laisse : j'ai quelques affaires.

GRATIANO.

Et moi, il faut que j'aille trouver Lorenzo et

(1) Il n'achève pas; mais il sous-entend : *je suis bien trompé*. Allusion aux devins qui vous prédisent votre bonne aventure, en considérant la paume de la main, qu'on appelle *table* en termes de chiromancie.

TYRWHITT.

(2) Autre terme de chiromancie, pour désigner une certaine ligne, ou pli de la paume de la main.

(3) Expression de jargon, pour signifier le danger de se marier. Certain écrivain français l'a employée dans le même sens. « O mon ami, j'aimerais mieux être » tombé sur la pointe d'un oreiller, et m'être rompu » le cou. »

WARBURTON.

les autres; mais nous vous rendrons visite à l'heure du souper.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

LA MAISON DE SHYLOCK.

Entrent JESSICA et LANCELOT.

JESSICA.

Je suis fâchée que tu quittes mon père ainsi. Notre maison est un enfer; et toi un démon jovial, qui lui ôtait un peu de son ennui. Mais Dieu te fasse prospérer! tiens, voilà un ducat pour toi. Et, Lancelot, tu verras bientôt au souper Lorenzo, qui est invité chez ton nouveau maître. Donne-lui cette lettre : fais-le secrètement; adieu. Je ne voudrais pas que mon père me trouvât causant avec toi.

LANCELOT.

Adieu.— Mes larmes vous parlent pour moi.— Charmante païenne. — Aimable Juive! si un chrétien ne se damnait pas pour vous posséder, je serais bien trompé; mais adieu, ces sottes larmes noient un peu mon courage viril. Adieu.

(Il sort.)

JESSICA.

Adieu, bon Lancelot. — Hélas! de quel odieux péché je me rends coupable, de rougir d'être la fille de mon père! Mais quoique je sois sa fille, formée de son sang, je ne suis point sa fille pour le caractère. O Lorenzo! si tu tiens ta promesse, je finirai ce tourment; je me ferai chrétienne, et je serai ta tendre épouse.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

LA RUE.

Entrent GRATIANO, LORENZO, SALARINO et SALANIO.

LORENZO.

Oui, nous nous échapperons pendant le souper; nous irons prendre nos déguisemens chez moi, et nous retournerons tous une heure après.

GRATIANO.

Nous ne sommes pas bien préparés.

SALANIO.

Nous n'avons pas encore parlé ensemble de nous procurer des porte-flambeaux.

SALARINO.

C'est une pauvre chose, quand cela n'est pas arrangé dans un bel ordre; et il vaudrait mieux, à mon avis, nous en passer.

LORENZO.

Il n'est encore que quatre heures : nous avons deux heures pour nous équiper. (Entre Lancelot avec une lettre.) Ami Lancelot, qu'y a-t-il de nouveau?

LANCELOT.

S'il vous plaît d'ouvrir cette lettre, elle pourra probablement vous l'apprendre.

LORENZO.

Je connais cette main : oh! vraiment c'est une belle main, et la main qui a écrit cette lettre est plus blanche que le papier où elle est écrite.

GRATIANO.

Une lettre d'amour, sûrement?

LANCELOT.

Avec votre permission, monsieur....

LORENZO.

Où vas-tu?

LANCELOT.

Vraiment, monsieur, inviter mon ancien maître, le Juif, à souper ce soir chez mon maître le chrétien.

LORENZO.

Tiens, prends ceci.—Dis à l'aimable Jessica que je ne lui manquerai pas de parole. Parle-lui en secret; va. — Messieurs, voulez-vous vous préparer pour la mascarade de ce soir? Je suis pourvu d'un porte-flambeau.

(Lancelot sort.)

SALANIO.

Oui, vraiment, j'y vais sur-le-champ.

SALARINO.

Et moi aussi.

LORENZO.

Venez nous trouver, Gratiano et moi, dans quelques heures, au logis de Gratiano.

SALANIO.

Oui, cela est à merveille, nous le ferons.

(Salarino et Salanio sortent.)

GRATIANO.

Cette lettre ne venait-elle pas de la belle Jessica?

LORENZO.

Il faut que je te dise tout : elle me donne des

instructions, comment je dois l'enlever de la maison de son père; sur l'or et les bijoux dont elle s'est munie; quelle suite elle a à ses ordres. Si jamais le Juif, son père, entre dans le ciel, ce ne sera que par considération pour sa fille; et jamais le malheur n'osera traverser les pas de cette belle, qu'en s'autorisant du prétexte qu'elle est la lignée d'un Juif sans foi. Allons, viens avec moi; parcours cette lettre en marchant; la belle Jessica me servira de porte-flambeau.

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

LA MAISON DE SHYLOCK.

Entrent SHYLOCK et LANCELOT.

SHYLOCK.

Allons; tu verras par tes yeux, et tu jugeras de la différence qu'il y a entre le vieux Shylock et le jeune Bassanio. — Eh bien! Jessica! — Tu n'assouviras pas ta gloutonnerie (1), comme tu as fait avec moi. — Jessica! — Et tu n'auras pas le loisir de dormir et de ronfler, et de déchirer tes habits. — Eh bien! Jessica! Quoi donc?

LANCELOT.

Holà, Jessica!

SHYLOCK.

Qui te dit d'appeler? Je ne t'ai pas dit d'appeler.

LANCELOT.

Votre seigneurie avait coutume de me reprocher que je ne pouvais rien faire sans qu'on me le dise.

(Entre Jessica.)

JESSICA.

Appelez-vous? Que désirez-vous de moi?

SHYLOCK.

Je suis invité à souper dehors, Jessica: voilà mes cléfs. — Mais pourquoi irais-je? Ce n'est pas par amitié que je suis invité; ils me flattent: eh bien, j'irai par haine, pour me gorger aux dépens d'un chrétien prodigue. — Jessica, ma fille, veille sur ma maison. — J'ai de la répugnance à sortir: il y a quelque malheur qui se brasse contre mon repos; car j'ai rêvé cette nuit de sacs d'argent.

LANCELOT.

Je vous en conjure, monsieur, allez-y. Mon jeune maître attend avec impatience votre arrivée.

SHYLOCK.

Et moi la sienne.

LANCELOT.

Et ils ont comploté ensemble.... je ne veux pas vous le dire... que vous verrez une mascarade; mais si vous la voyez, alors ce n'était donc pas pour rien que mon nez a saigné le dernier lundi noir (1), à six heures du matin; heure à laquelle ce saignement tomba cette année-là, tandis qu'il était arrivé l'après-midi il y a quatre ans.

SHYLOCK.

Quoi! y aura-t-il des masques? Écoutez-moi, Jessica. Fermez bien mes portes, et lorsque vous entendrez le tambour, et le cri désagréable du fifre au cou tors, n'allez pas vous hisser aux fenêtres, ni montrer votre tête en public sur la rue, pour regarder des fous de chrétiens, aux visages vernis et défigurés; mais bouchez bien les oreilles de ma maison: je veux dire, les fenêtres; que le son frivole de ces vaines folies n'entre pas dans ma maison sérieuse et sage. — Par le bâton de Jacob, je jure que je ne me sens nulle envie d'aller à un festin en ville ce soir; mais je veux y

(1) Le mot est: tu ne *gourmandiseras* pas (*thou shalt not gormandize*); mot fort ancien et venu d'un roi danois. Les Danois, vers la fin du neuvième siècle, furent défaits par Alfred, à Edendon dans le Wiltshire. Un des articles de paix fut que Guthrum, leur roi, communément appelé Gormond, se soumettrait à recevoir le baptême, et que le roi Alfred serait son parrain. Alfred lui donna le nom d'Athelstan, et l'adopta pour son fils. Pendant le séjour des Danois dans cette province, ils passèrent leur temps dans la bonne chère, dans la paresse et l'indolence. De là vient que comme nous les appelons encore aujourd'hui *lur-danes*, pour leur paresse, nous donnons aussi le nom de *gurmondizers*, *gourmands*, à ceux qui sont adonnés à la crapule et à la bonne chère, à cause de la gloutonnerie de Gormond, et surtout de celle de son armée. Voilà les seuls monumens que les Danois aient laissés d'eux à la postérité, pendant tout le temps qu'ils campèrent dans le Wiltshire.

(1) Le lundi de Pâques, appelé le *lundi noir*, parce que sous la trente-quatrième année du règne d'Édouard III, le 14 avril, et le lendemain de Pâques, en 1360, lorsque le roi Édouard était campé avec son armée devant Paris, ce jour fut si nébuleux et si mêlé de brouillards et de grêle, avec un froid si piquant, que plusieurs soldats moururent de froid sur leurs chevaux. Voilà ce qui a fait appeler ce jour *Black-Moonday*, le *lundi noir*.

GRAY

aller (1). — Vous, drôle, prenez les devans, et annoncez que je vais y aller.

LANCELOT.

Je vais vous précéder, monsieur. — Maîtresse, malgré tout ce qu'il dit, veillez bien à la fenêtre : vous verrez approcher un chrétien qui mérite bien les regards d'une Juive.

(Lancelot sort.)

SHYLOCK.

Ah ! que vous dit cet imbécile, de la race d'Agar ?

JESSICA.

Il me disait : Adieu, ma maîtresse ; rien de plus.

SHYLOCK.

Ce fou de Patch (2) est assez poli ; mais c'est un énorme mangeur ; une vraie tortue pour le profit ; il dort pendant le jour plus qu'un chat sauvage. Les lourds frelons ne conviennent pas dans ma ruche. Ainsi que je me sépare de lui ; et cela pour le céder à un quidam que je veux qu'il aide à dépenser promptement la bourse qu'il m'a empruntée. — Allons, Jessica, rentrez. Peut-être reviendrai-je sur-le-champ. Faites ce que je vous recommande. Fermez les portes sur vous. On ne peut jamais être trop prudent. Ce qu'on attache bien on le retrouve : c'est un proverbe qui ne vieillit jamais dans une ame économe.

(Il sort.)

JESSICA.

Adieu. — Et si le malheur ne m'en veut pas, j'ai, moi, perdu un père et vous une fille.

(Elle sort.)

(1) Il paraît qu'on attachait quelque idée superstitieuse à l'accident de saigner du nez.

STEEVENS.

(2) *Patch*, ou *Cowlson*, noms de fous, qui portaient un habit de pièces de plusieurs couleurs.

MALONE.

On pense que *Patch* était le fou du cardinal Wolsey : on aurait alors pris l'habitude de désigner les fous sous le nom de Patch.

J. A. H.

SCÈNE VI.

LA RUE.

Entrent GRATIANO et SALANIO, masqués.

GRATIANO.

Voici le hangar sous lequel Lorenzo nous a dit de l'attendre.

SALANIO.

L'heure qu'il nous avait donnée est presque passée.

GRATIANO.

Et il est bien étonnant qu'il se fasse attendre, car les amoureux devancent toujours l'horloge au rendez-vous.

SALANIO.

Oh ! les pigeons de Vénus volent dix fois plus vite pour contracter de nouvelles amours, qu'ils n'ont coutume de faire pour tenir parole à leurs anciens engagemens.

GRATIANO.

Cela sera toujours vrai : quel convive se lève d'une table avec cet appétit aigu qu'il sentait en s'y asseyant ? Où est le cheval qui revienne sur les ennuyeuses traces de la route qu'il a parcourue, avec le feu qu'il avait en partant ? Pour tous les biens de ce monde, il y a bien plus d'ardeur dans la poursuite que dans la jouissance. Voyez comme la nef, ornée de ses brillantes écharpes, abandonne sa baie natale avec la fougue et la joie d'un jeune et riche dissipateur, et se livre sans réserve aux embrassemens du libertin Aquilon ! Et voyez après comme elle revient délabrée, dans l'état de l'enfant prodigue, les côtes enfoncées par l'injure du temps, les voiles déchirées en lambeaux, desséchée et appauvrie par ce même Aquilon !

(Entre Lorenzo.)

SALANIO.

Ah ! voici Lorenzo. — Nous causerons de cela dans un autre temps.

LORENZO.

Chers amis, pardon de m'être si long-temps fait attendre. Ce n'est pas moi, mais mes affaires qui ont exercé votre patience. Quand il vous prendra fantaisie de voler des épouses, je vous promets de faire le guet aussi long-temps pour vous.

— Approchez ; c'est ici la demeure de mon père le Juif. — Holà ! holà ! quelqu'un !

(Jessica paraît à la fenêtre, déguisée en page.)

JESSICA.

Qui êtes-vous ? Nommez-vous, pour plus de certitude ; quoique je jurerais vous connaître à votre voix.

LORENZO.

Lorenzo, ton bien-aimé.

JESSICA.

Oui, Lorenzo, sûr ; mon bien-aimé, sûr aussi ; car quel autre aimé-je autant ? Et quel autre que vous, Lorenzo, sait si je suis votre amante ?

LORENZO.

Le ciel et ton cœur sont témoins que tu l'es.

JESSICA.

Tenez, saisissez cette cassette ; elle en vaut la peine. Je suis bien aise qu'il soit nuit, et que vous ne me voyiez point ; car je suis bien honteuse de mon évasion ; mais l'amour est aveugle, et les amans ne peuvent voir toutes les belles folies qu'ils font eux-mêmes : si elles étaient visibles, Cupidon lui-même rougirait de me voir ainsi travestie en page.

LORENZO.

Descendez, car il faut que vous me serviez de porte-flambeau.

JESSICA.

Quoi ! faut-il que j'éclaire ma propre honte ? Oh ! elle n'est, je le jure, que trop éclairée par ma conscience. Vous me donnez là, mon amour, un office propre à me faire découvrir ; il faudrait que je fusse cachée et invisible.

LORENZO.

Et vous l'êtes, ma chère, même sous cet aimable travestissement de page. Mais venez sans différer ; car la nuit secrète fuit à grands pas, et nous sommes attendus à la fête de Bassanio.

JESSICA.

Je vais fermer les portes, et me dorer encore de quelques ducats de plus, et je suis à vous dans le moment.

(Elle quitte la fenêtre.)

GRATIANO.

Par mon chaperon, c'est une gentille (1), et non pas une Juive.

LORENZO.

Malheur à moi, si je ne l'aime pas de toute mon âme ! Car elle est sage, si je puis la juger ; elle est belle, si mes yeux sont bons ; elle est sincère et fidèle, comme je l'ai éprouvée telle ; et en conséquence, comme fille sage, belle et fidèle, elle sera placée pour toujours dans mon cœur constant. (Jessica reparaît à la porte.) Quoi ! te voilà ? — Allons, amis, partons. Nos camarades masqués attendent après nous.

(Il sort avec Jessica, etc.)

(Entre Antonio.)

ANTONIO.

Qui est là ?

GRATIANO.

C'est vous, seigneur Antonio ?

ANTONIO.

Fi, fi, Gratiano ! où sont tous les autres ? Il est neuf heures. Tous nos amis attendent après vous. — Point de mascarade ce soir. Les vents sont levés, et Bassanio va s'embarquer tout à l'heure. J'ai envoyé vingt personnes vous chercher.

GRATIANO.

Oh ! j'en suis ravi : je ne désire pas de plus grand plaisir que d'être sous ses voiles, et de partir cette nuit.

SCÈNE VII.

BELMONT.

Entrent PORTIA, LE PRINCE DE MAROC et leur suite.

PORTIA.

Allons, qu'on tire les rideaux, pour découvrir les coffres à ce noble prince. — Maintenant, choisissez.

LE PRINCE DE MAROC.

Le premier est d'or, et porte cette inscription :

Qui me prendra, gagnera ce que beaucoup d'hommes désirent.

Le second est d'argent, et porte cette promesse :

Qui me prendra, recevra le prix de son mérite.

Le troisième est de plomb, avec une inscription aussi grossière que le métal :

(1) Jeu de mots sur l'équivoque de *gentile*, qui signifie un *païen* et une personne bien née.
STEEVENS.

Qui me prend, doit donner et risquer tout ce qu'il a.

Comment saurai-je si je choisis bien?

PORTIA.

Prince, l'un des trois renferme mon portrait : si vous le choisissez, je vous appartiens avec lui.

LE PRINCE DE MAROC.

Puisse quelque dieu diriger mon jugement et ma main! Voyons un peu. Je veux encore jeter les yeux sur les inscriptions. Que dit le coffre de plomb?

Qui me prend, doit donner et risquer tout ce qu'il a.

Doit donner! Pourquoi? Pour du plomb! Risquer pour du plomb? J'augure mal de ce coffre. On ne hasarde tout que dans l'espoir de grands avantages. Un cœur d'or ne se laisse pas prendre à l'amorce d'un vil plomb. Je ne veux ni donner ni risquer rien pour du plomb. — Que dit l'argent avec sa couleur virginale?

Qui me prendra, recevra le prix de son mérite.

Le prix de son mérite... arrête-là, prince, et pèse ta valeur d'une main impartiale. Si tu juges de ton prix par l'opinion que tu as de toi, ton mérite est assez grand; mais *assez* n'est pas assez pour valoir et mériter cette belle. — Il y aurait pourtant de la faiblesse d'esprit à douter de ce que je vaux, et à me déprécier. Le prix de mon mérite!.... Mais vraiment : c'est cette beauté. Je la mérite par ma naissance, par mes richesses, par mes graces, par les qualités que j'ai reçues de l'éducation; mais plus que tout cela, je la mérite par mon amour. Si je ne m'égarais pas plus loin, et que je fixasse ici mon choix.... Voyons encore une fois ce qui est gravé sur le coffre d'or.

Qui me prendra, gagnera ce que beaucoup désirent.

Mais c'est cette dame. Le monde entier la désire, et l'on vient des quatre coins de la terre pour baiser cette châsse où respire cette sainte vivante. Les déserts de l'Hyrcanie et les vastes solitudes de l'aride Arabie sont devenus de grands chemins frayés, depuis que les monarques de ces régions s'empressent de venir contempler la belle Portia; le liquide empire de l'océan, dont la tête ambitieuse vomit ses flots sur la face des cieux, n'est pas une barrière capable d'arrêter l'ardeur de ces étrangers lointains : ce n'est pour eux qu'un léger ruisseau qu'ils traversent, pour venir admirer la belle Portia. Un de ces trois coffres contient son divin portrait. Est-il probable qu'elle soit dans du plomb? Quelle horreur de le croire! Ce métal est trop grossier pour renfermer même son linceul dans la nuit du tombeau. Croirai-je qu'elle est cachée dans l'argent, tandis qu'elle est d'un prix dix fois au-dessus de l'or le plus pur? Idée coupable! Jamais brillant si précieux ne fut enchâssé dans un métal au-dessous de l'or. Les Anglais ont une monnaie d'or qui porte pour empreinte la figure d'un ange : il n'y est que gravé en dehors; mais ici c'est un ange réel couché dans un lit d'or. Donnez-moi la clef. Je choisis celui-ci, à tout hasard.

PORTIA.

La voilà, prince; et si mon portrait s'y trouve, je vous appartiens.

(Elle ouvre le coffre d'or.)

LE PRINCE DE MAROC.

O enfer! Quel objet se présente? Un cadavre, et dans le creux de son œil, un rouleau de papier! Je veux lire cet écrit :

Tout ce qui reluit n'est pas or,
Vous l'avez souvent ouï dire.
Bien des hommes ont vendu leur vie
Pour ne contempler que mon éclat.
Les tombes dorées n'enferment que des vers.
Si vous eussiez été aussi sage que hardi,
Jeune par la force et vieux par le jugement,
Votre réponse n'eût pas été dans ce rouleau.
Adieu. Votre but est manqué.

Oh! oui, manqué vraiment! et ma peine perdue. Adieu donc, feux de l'amour. Froide et insensible indifférence, sois mon lot. — Portia, adieu; mon cœur est trop accablé pour se répandre en insipides adieux. Les malheureux qui ont tout perdu se retirent en silence.

(Il sort.)

PORTIA.

Nous en voilà heureusement délivrées. Fermez les rideaux; allons. — Puissent tous ceux de sa couleur choisir de même!

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

VENISE.

Entrent SALARINO et SALANIO.

SALANIO.

Eh bien! j'ai vu Bassanio mettre à la voile. Gratiano est parti avec lui, et Lorenzo n'est point dans leur vaisseau, j'en suis sûr.

SALARINO.

Cet infâme Juif a éveillé le doge, qui, dans l'alarme, est venu avec lui pour fouiller le vaisseau de Bassanio.

SALANIO.

Il est venu trop tard. L'ancre était levée; mais on a donné à entendre au doge qu'on avait vu dans une gondole Lorenzo et sa tendre Jessica. D'ailleurs Antonio a certifié qu'ils n'étaient pas dans le même vaisseau que Bassanio.

SALARINO.

Jamais je n'ai été témoin d'une fureur si forcenée, si bizarre, si violente et si variée, sur tous les tons, que celle que le Juif a fait éclater dans les rues : « Ma fille ! ô mes ducats ! ô ma fille ! Un » chrétien les emporte. O mes chrétiens de ducats ! » Justice, loi ! Mes ducats, ma fille ! Un sac, deux » sacs de ducats, de doubles ducats, que ma fille » m'a volés ! Et des bijoux, deux pierres, deux » pierres rares et précieuses, que ma fille m'a vo- » lés ! Justice ! Qu'on trouve ma fille; elle a sur » elle les pierres et les ducats. »

SALANIO.

Tous les enfans de Venise sont après lui qui courent, criant : *Ses pierres, sa fille et ses ducats !* »

SALARINO.

Qu'Antonio prenne garde au jour fixé. Qu'il tienne sa parole; sinon il le paiera cher.

SALANIO.

Vraiment, vous avez raison. J'ai parlé hier à un Français qui m'a dit que, sur le détroit qui sépare la France de l'Angleterre, il avait péri un vaisseau de notre pays, richement chargé. A ce discours j'ai songé à Antonio, et j'ai souhaité en secret que ce ne fût pas un des siens.

SALARINO.

Vous ferez mieux de dire à Antonio ce que vous savez; mais ne le faites pas trop brusquement, de peur de l'affliger.

SALANIO.

Il n'est pas de plus honnête homme sur la terre. J'ai vu Bassanio et Antonio se séparer. Bassanio lui disait qu'il hâterait son retour; Antonio lui répondait : « Gardez-vous-en bien, Bassanio; ne » gâtez pas vos affaires pour moi; mais employez » tout le temps nécessaire pour réussir. Quant au » billet qui est entre les mains du Juif, que votre » ame ne s'en embarrasse pas, au nom de l'amour ! » Soyez joyeux : que votre imagination ne s'oc- » cupe qu'à trouver les moyens propres à tou- » cher votre amante. » A ces mots, les yeux chargés de larmes et détournant le visage, il a passé sa main derrière lui, et il a serré celle de Bassanio avec une sensibilité déchirante, et ils se sont séparés.

SALARINO.

Je crois qu'il n'aime la vie que pour son ami. Courons le chercher, je vous en prie, et tâchons de lui offrir quelques plaisirs, pour le tirer de cette mélancolie où il se plaît à s'enfoncer.

SALANIO.

Oui, allons.

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

BELMONT.

Entre NÉRISSA avec UN VALET.

NÉRISSA.

Vite, et vite, tire vite le rideau. Le prince d'Aragon a prêté le serment, et il s'avance pour choisir.

(Entrent le prince d'Aragon, avec sa suite, et Portia, avec la sienne; Nérissa. Fanfares de cors.)

PORTIA.

Voyez, noble prince. Voici les coffres. Si vous prenez celui qui contient mon portrait, notre hymen sera célébré sur-le-champ; mais si vous vous trompez, il faut, monseigneur, sortir aussitôt de ces lieux sans prononcer un mot.

LE PRINCE.

Je suis obligé par mon serment d'observer trois choses : la première, de ne jamais révéler à personne quel est le coffre que j'aurai choisi. Ensuite, si mon choix n'est pas heureux, de ne jamais faire de proposition de mariage à aucune femme. Enfin, si la fortune ne favorise pas mon jugement, de vous quitter et de partir sur-le-champ.

PORTIA.

Ce sont les conditions que jurent d'observer ceux qui viennent s'exposer au hasard de m'avoir pour épouse.

LE PRINCE.

Et je les ai remplies. Fortune, fais-moi rencon-

trer l'espoir de mon cœur. De l'or, de l'argent et du vil plomb!

Qui me prend, doit donner et risquer tout ce qu'il a.

Vous aurez une plus belle apparence, avant que je donne ou risque rien pour vous. Que dit le coffre d'or? Eh, voyons.

Qui me prend, recevra ce que bien des hommes désirent.

Ce que bien des hommes désirent... Cela peut s'entendre du sot vulgaire, qui détermine son choix sur l'apparence, n'apercevant rien au delà de ce que son œil charmé lui présente, qui ne perce pas jusque dans l'intérieur, mais, semblable à l'hirondelle, bâtit en dehors du mur, et expose son nid aux injures de l'air, à la portée et dans le chemin même des accidens. Je ne choisirai point ce que tant de gens désirent; je ne veux pas me confondre avec la grossière multitude des esprits vulgaires. Je viens à toi, riche sanctuaire d'argent. Répète-moi ton inscription:

Qui me prend, recevra le prix de son mérite.

C'est bien dit. Car qui peut chercher à duper la fortune, et s'élever honorablement aux grandeurs, sans l'empreinte du mérite? Que personne ne prétende se revêtir d'honneurs dont il est indigne... Oh! plût au ciel que les biens, les charges, les dignités ne fussent pas enlevés par la corruption, et que le pur et brillant honneur ne s'acquît jamais que par les vertus de celui qui en est revêtu! Que de gens qui sont nus seraient couverts! que d'autres qui commandent seraient commandés! Que de grains de bassesse à séparer de la vraie semence de l'honneur! Que l'on retrouverait d'honneur caché sous le chaume et sous les ruines du temps, et auquel l'on devrait rendre son premier éclat! Mais choisissons.

Qui me prend, recevra le prix de son mérite.

Je prendrai ce que je mérite. Donnez-moi la clef de celui-ci, et découvrez mon sort sur-le-champ.

PORTIA.

Vous avez perdu trop de temps pour ce que vous trouverez ici.

LE PRINCE.

Que vois-je? la figure d'un idiot, qui d'un œil louche me présente un papier? Je veux le lire. Que tu es différent de Portia! Que tu es loin de combler mon espérance et d'égaler mon mérite!

Qui me prend, recevra le prix de son mérite.

N'ai-je mérité que la tête d'un sot? Est-ce là ce que je vaux? Ne mérité-je rien de mieux?

PORTIA.

Offenser et juger sont deux emplois différens et de nature opposée.

LE PRINCE.

Qu'y a-t-il ici?

Le feu a éprouvé sept fois ce métal;
Le jugement doit l'être autant de fois
Pour ne jamais mal choisir.
Il est des gens qui n'embrassent que des ombres,
Ceux-là n'ont que l'ombre du bonheur.
Je sais qu'il y a des sots sur la terre,
Vêtus d'argent, comme je le suis.
Épousez quelle femme vous voudrez,
Votre tête sera toujours la mienne.
Adieu, seigneur, vous êtes congédié.

Plus je tarderai dans ces lieux, plus je montrerai ma sottise. Je suis venu faire ma cour avec une tête de sot, et je m'en retourne avec deux. Adieu, madame, je remplirai mon serment de supporter patiemment mon malheur.

PORTIA.

Le moucheron s'est brûlé à la lumière. Oh! les graves sots! Quand ils choisissent, ils font tant, à force d'esprit et de raisonnement, qu'ils se trompent.

NÉRISSA.

Le vieux proverbe n'a pas tort: *Pendus ou mariés, nous le devons au sort.*

PORTIA.

Allons, ferme le rideau, Nérissa.

(Entre un valet.)

LE VALET.

Où est madame?

NÉRISSA.

La voici: que lui veut-on?

LE VALET.

Madame, il vient de descendre à votre porte un jeune Vénitien, qui marche devant son maître pour annoncer son arrivée, et vous présenter de sa part des salutations qui attirent l'attention; je veux dire de galans et gracieux complimens, accompagnés de présens d'un haut prix. Je n'ai jamais vu de si aimable messager d'amour. Jamais, pour annoncer quel riche été s'approche, on ne vit briller dans le printemps un jour aussi charmant que ce courrier qui précède son maître.

PORTIA.

Arrête, je te prie; je crains presque que tu ne me dises tout à l'heure qu'il est de tes parens, en te voyant faire pour le louer une si grande dépense d'esprit. Allons, allons, Nérissa, je brûle de voir ce courrier d'amour qui se présente avec tant de graces.

NÉRISSA.

Seigneur Amour, fais que ce soit Bassanio.

(Ils sortent.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

UNE RUE DE VENISE.

Entrent SALANIO et SALARINO.

SALARINO.

Eh bien, quelles nouvelles sur le Rialto?

SALANIO.

Le bruit y continue toujours, sans contradiction, qu'Antonio a un vaisseau d'une riche cargaison naufragé dans le détroit. Je crois qu'ils nomment cet endroit les *Goodwins;* un bas-fond des plus dangereux, et souvent fatal, où sont ensevelies une foule de carcasses de gros vaisseaux; si mon propos de commère est cette fois celui d'une femme honnête et de parole.

SALARINO.

Je voudrais que ton propos eût menti en cela, comme jamais ne mentit commère en rompant du pain d'épices, ou en faisant accroire à ses voisines qu'elle pleurait la mort de son troisième mari. — Mais il n'est que trop vrai (sans détour ni bavardage, et dans la ronde façon de s'énoncer) que le bon Antonio, l'honnête Antonio... Oh! de quelle épithète assez digne pourrai-je accompagner son nom?

SALANIO.

Eh bien, en somme, au fait.

SALARINO.

Que dis-tu? Eh bien, le fait est qu'il a perdu un navire.

SALANIO.

Je voudrais du moins que ce fût là la fin de ses pertes.

SALARINO.

Que je te réponde à temps, *amen!* de peur que le diable ne vienne à la traverse de ta prière; car c'est lui que je vois s'avancer sous la forme d'un Juif. (Entre Shylock.) Eh bien, Shylock! quelles nouvelles parmi les marchands?

SHYLOCK.

Vous les savez. Personne, non, personne ne sait mieux que vous comment ma fille a pris la fuite.

SALANIO.

Cela est sûr. Pour ma part, je connais le tailleur qui a fait les ailes avec lesquelles elle s'est envolée.

SALARINO.

Et Shylock, pour sa part, sait que l'oiseau avait des plumes, et qu'il est alors dans la nature des oiseaux de quitter leur nid.

SHYLOCK.

Elle sera damnée pour ce tour.

SALANIO.

Oh ! sans doute, si c'est le diable qui la juge.

SHYLOCK.

Ma chair et mon sang se révolter!

SALARINO.

Comment, vieux cadavre, ils se révoltent à ton âge?

SHYLOCK.

Je dis que ma fille est ma chair et mon sang.

SALANIO.

Il y a plus de différence entre ta chair et la sienne qu'entre le jais et l'ivoire; plus entre ton sang et le sien qu'entre du vin rouge et du vin du Rhin. Mais dites-moi; avez-vous ouï dire qu'Antonio ait fait quelques pertes sur mer?

SHYLOCK.

J'ai encore là un mauvais débiteur, un banqueroutier, un prodigue, qui ose à peine se montrer sur le Rialto; un misérable, qui avait coutume de venir se promener sur la place. Qu'il prenne garde à son billet. Il avait coutume de m'appeler usurier. Qu'il prenne garde à son billet. Il avait coutume de prêter de l'argent par charité chrétienne. Qu'il prenne garde à son billet.

SALANIO.

Mais je suis bien sûr qu'en cas qu'il fasse banqueroute, tu ne prendras pas sa chair. A quoi serait-elle bonne?

SHYLOCK.

A amorcer des poissons. Elle nourrira ma haine, si elle ne nourrit rien de mieux. Il m'a perdu; il m'a fait tort d'un demi-million. Il a ri de mes pertes; il s'est moqué de mon gain; il a insulté ma nation; il est allé sur mes marchés; il a refroidi mes amis, échauffé mes ennemis, et pour quelle raison? Parce que je suis un Juif. Un Juif n'a-t-il pas des yeux? Un Juif n'a-t-il pas des mains, des organes, des membres, des sens, des affections, des passions? Ne se nourrit-il pas des mêmes alimens? N'est-il pas blessé des mêmes armes, sujet aux mêmes maladies, guéri par les mêmes remèdes, chauffé par le même été, et glacé par le même hiver qu'un chrétien? Si vous nous piquez, ne saignons-nous pas? Si vous nous chatouillez, ne rions-nous pas? Si vous nous empoisonnez, ne mourons-nous pas? Et si vous nous outragez, ne nous vengeons-nous pas? Oh! si nous vous ressemblons dans tout le reste, nous vous ressemblons aussi sur cet article. Si un Juif outrage un chrétien, quelle est la modération de celui-ci? La vengeance. Si un chrétien outrage un Juif, comment doit-il le supporter, d'après l'exemple du chrétien? En se vengeant. Je mettrai en pratique les leçons de méchanceté que vous me donnez, et, si je puis, je surpasserai mes maîtres.

(Entre un valet.)

LE VALET.

Messieurs, mon maître Antonio est à la maison, et désire vous parler à tous deux.

SALANIO.

Nous l'avons cherché de tous côtés.

(Entre Tubal.)

SALARINO.

En voici un autre de la secte. Il ne peut en venir un troisième qui les égale, à moins que le diable ne se métamorphose en Juif. (Salarino et Salanio sortent.)

SHYLOCK.

Eh bien, Tubal, quelles nouvelles de Gênes? As-tu trouvé ma fille?

TUBAL.

J'ai beaucoup entendu parler d'elle partout où j'ai été; mais je n'ai pu la trouver.

SHYLOCK.

Quoi! quoi! — Elle m'a emporté un diamant qui m'a coûté deux mille ducats à Francfort. Jamais notre nation ne fut maudite comme à présent. Je ne l'ai jamais éprouvé comme je l'éprouve aujourd'hui. Deux mille ducats et d'autres rares bijoux! Je voudrais voir ma fille étendue morte à mes pieds, et les diamans à ses oreilles. Oh! que n'est-elle ensevelie à mes pieds, et les ducats dans sa bière! Point de nouvelles d'eux! Non, et je ne sais pas encore combien il m'en aura coûté pour la faire chercher. Quoi! perte sur perte! Tant d'emporté par le voleur! et tant de dépensé pour chercher le voleur! et point de satisfaction, point de vengeance! Il n'arrive point de malheur qu'il ne me tombe sur le dos; il n'est de soupirs que ceux que je pousse, de larmes que celles que je verse.

TUBAL.

Il est aussi d'autres malheureux. Antonio, à ce que j'ai appris à Gênes....

SHYLOCK.

Quoi! quoi! quoi! Un malheur, un malheur!

TUBAL.

A perdu un de ses vaisseaux venant de Tripoli.

SHYLOCK.

Dieu soit loué! Dieu soit loué! — Est-il bien vrai? Est-il bien vrai?

TUBAL.

J'ai parlé à des matelots échappés du naufrage.

SHYLOCK.

Je te remercie, cher Tubal.—Les bonnes nouvelles! les bonnes nouvelles! Ah! ah! Où cela? A Gênes?

TUBAL.

Votre fille, à ce qu'on m'a dit, a dépensé à Gênes quatre-vingts ducats dans une seule soirée.

SHYLOCK.

Tu m'enfonces un poignard dans le sein. — Je ne reverrai plus mon or. Quatre-vingts ducats d'un seul coup! quatre-vingts ducats!

TUBAL.

Je suis arrivé à Venise avec différens créanciers d'Antonio, lesquels affirment qu'il n'y a pas d'autre parti pour lui que de faire banqueroute.

SHYLOCK.

J'en suis ravi. Je le ferai souffrir. Je le tourmenterai. J'en suis ravi.

TUBAL.

L'un d'eux m'a montré une bague qu'il avait eue de votre fille pour un singe.

SHYLOCK.

La malheureuse! Tu me déchires le cœur, Tubal; c'était ma *turquoise* (1). Je l'achetai de Leah, étant encore garçon. Je ne l'aurais pas donnée pour un désert entier plein de singes.

TUBAL.

Mais Antonio est certainement ruiné.

SHYLOCK.

Oh! oui, cela est sûr, cela est sûr. Va voir le commissaire, préviens-le quinze jours d'avance. S'il manque, j'aurai son cœur. S'il était une fois hors de Venise, je ferais tel négoce que je voudrais. Cours, cours, Tubal, et viens me rejoindre à notre synagogue. Va, bon Tubal; à notre synagogue, Tubal.

(Ils sortent.)

(1) La *turquoise* est une pierre précieuse qu'on trouve dans les veines des montagnes sur les confins de la Perse, vers l'Orient, pays sous la domination des Tartares. Shylock n'estimait pas seulement par son prix pécuniaire cette pierre, mais beaucoup plus par la propriété qu'on lui attribuait de changer de couleur, de s'éclaircir, ou de se ternir, selon que la santé de l'homme qui la portait allait bien ou mal. On prêtait la même vertu au *corail*

STEEVENS.

SCÈNE II.

BELMONT.

Entrent BASSANIO, PORTIA, GRATIANO et suite.

Les coffres sont découverts.

PORTIA.

Arrêtez, je vous en conjure. Attendez un jour ou deux avant de vous hasarder; car, si vous choisissez mal, je suis privée de votre compagnie: ainsi attendez quelque temps. Certain sentiment (mais ce n'est pas de l'amour) me dit que je ne voudrais pas vous perdre; et vous savez que ce ne sont pas là les conseils de la haine. Mais de peur que vous ne pénétriez pas bien ma pensée (et cependant une fille n'a d'autre langue que la pensée), je voudrais vous retenir ici pendant un ou deux mois avant de vous voir risquer votre choix pour moi. — Je pourrais vous apprendre les moyens de bien choisir. Mais alors je serais parjure, et je ne le ferai jamais. Vous pouvez vous tromper.... et cependant si cela arrive par mon silence, vous me ferez souhaiter un crime: je regretterai de n'avoir pas été parjure. Malheur à vos yeux! ils ont parcouru ma personne et m'ont divisée en deux parts: une moitié de moi-même est à vous; l'autre moitié est à vous... à moi, voulais-je dire. Mais si elle est à moi, elle est à vous. Ainsi je suis à vous tout entière. Hélas! ce siècle injuste et corrompu met des barrières entre les propriétaires et leurs droits, et par là il arrive que, quoique je sois à vous, je ne suis pourtant pas à vous. Allons, soit: ce sera la faute du sort; que le sort aille donc en enfer, s'il égare votre choix; mais non pas moi, en violant mon serment! Je parle trop; mais c'est pour balancer, pour filer, alonger le temps, et retarder l'instant de votre choix.

BASSANIO.

Laissez-moi choisir; car je suis à la torture.

PORTIA.

A la torture, Bassanio? Avouez donc quelle trahison est mêlée à votre amour.

BASSANIO.

Aucune, si ce n'est l'horrible trahison de la défiance qui me fait redouter l'instant de jouir de mon amour. Il y aurait plutôt de l'amitié et de la vie entre la neige et le feu, qu'entre la trahison et mon amour.

PORTIA.

Oui; mais je crains que vous ne parliez comme un homme à la torture, où les aveux ne sont arrachés que par la violence.

BASSANIO.

Promettez-moi la vie, et je confesse la vérité.

PORTIA.

Eh bien! confessez et vivez.

BASSANIO.

Confessez et aimez eût renfermé tout mon aveu. Heureux tourmens, lorsque mon bourreau me suggère des réponses pour ma délivrance! Mais courons à ma fortune et aux coffres.

PORTIA.

Allons donc. Je suis enfermée dans l'un d'eux; si vous m'aimez, vous me trouverez. — Nérissa, et vous tous, faites place.—Que la musique joue, tandis qu'il fera son choix. — Alors, s'il choisit mal, il finira comme le cygne, qui s'évanouit au milieu des chants. Et afin que la comparaison soit plus parfaite, mes yeux formeront le ruisseau, et un liquide lit de mort pour lui. Il se peut que son choix soit heureux; et alors, à quoi servira la musique? A quoi? Elle sera comme la fanfare qui joue, tandis que des sujets fidèles rendent leur hommage à leur monarque nouvellement couronné. — Elle sera ce que sont à l'aurore ces doux sons, qui pénètrent l'oreille d'un nouvel époux, bercé de songes rians, qui l'invitent aux douceurs du mariage. — Le voilà qui s'avance avec autant de dignité, mais avec bien plus d'amour que le jeune Alcide, lorsqu'il abolit le tribut d'une vierge, payé par Troie gémissante au monstre de la mer. Je suis la victime dévouée au sacrifice; tous les autres sont les femmes troyennes, qui, les yeux pleins de trouble et d'inquiétude, s'avancent hors des murs pour voir l'issue de l'entreprise. Va, cher Hercule! Si tu vis, je vis. Je vois le combat avec bien plus de trouble et d'effroi que tu n'en sens toi-même, toi qui le livres.

(Musique dans l'intérieur.)

Air chanté, tandis que Bassanio examine les coffres et consulte avec lui-même.

Dis-moi où siége l'amour.
Est-ce dans le cœur, ou dans la tête?
Comment naît-il? comment se nourrit-il?

Couplet en réponse.

L'amour s'engendre dans les yeux;
Il se nourrit de regards, et l'amour meurt
Dans le berceau qui l'a vu naître.
Sonnons, sonnons tous la cloche d'amour.
Je vais commencer : Din, don.

TOUS.

Din, don.., Din, don.

BASSANIO.

C'est ainsi que souvent l'apparence est au-dessous de la chose qu'elle annonce (1). Le monde est sans cesse déçu par l'ornement. En justice, est-il cause si mauvaise, si désespérée, qui, plaidée par une voix éloquente et gracieuse, ne masque son vice sous un air d'innocence et d'équité? En religion, est-il une erreur damnable, qu'un front ingénu ne sanctifie et ne fasse goûter en y adaptant un texte spécieux, et cachant le poison sous des fleurs? il n'est pas de vice si simple et si nu qui n'offre sur ses dehors quelques caractères de la vertu. Que de poltrons, aussi trompeurs que des degrés bâtis de sable, qui portent cependant sur leur menton les barbes d'Hercule et du terrible Mars! Ouvrez leur sein : vous ne trouverez que des foies blancs comme lait; ils ne prennent que l'écume de la bravoure, pour se rendre redoutables. Regardez la beauté, et vous verrez qu'elle s'acquiert à force de parure étrangère; et il s'opère ici un miracle dans la nature : les plus pauvres en attraits sont celles qui sont le plus riches en ornemens. On reconnaît souvent ces tresses d'or, flottant avec grace au gré du zéphyr sur une beauté supposée, pour être la propriété d'une autre tête, et le crâne qui les a nourris est dans le tombeau. L'ornement n'est donc que le rivage trompeur d'une mer dangereuse, la brillante étoffe qui voile une beauté indienne et basanée; en un mot, un simulacre de la vérité, que l'adresse dans un siècle

(1) Il débute par cette phrase, qui est la suite d'une idée qui lui a passé dans l'esprit.
JOHNSON.

rusé expose pour attraper les plus sages. — Or brillant, dur aliment de Midas, je ne veux point de toi; ni de toi, vil et mercenaire agent entre l'homme et l'homme. Mais toi, toi, pauvre plomb, qui menaces plus que tu ne promets, ta pâle simplicité me touche plus que l'éloquence brillante. Je fixe ici mon choix. Puisse le bonheur en être le fruit !

PORTIA.

Comme toutes les autres passions se dissipent dans les airs Le soupçon inquiet, le désespoir forcené, la crainte frissonnante, la jalousie à l'œil verdâtre! Grace, amour, modère-toi; tempère ton extase, verse tes douceurs avec mesure, diminue cet excès de félicité. Je ressens trop tes faveurs; affaiblis-les, de peur que leur poids ne m'accable.

(Elle ouvre le coffre de plomb.)

BASSANIO.

Que vois-je? le portrait de la belle Portia! Quel demi-dieu a si fort approché de la création? Ces yeux se meuvent-ils? Ou si c'est que peints sur mes prunelles mobiles, ils me paraissent en mouvement? Ici sont des lèvres séparées par une haleine de parfums. Oh! une aussi douce barrière devait séparer d'aussi douces amies. Là, dans ces cheveux, le peintre a égalé l'art d'Arachné, et tissu ces filets d'or, où les cœurs des hommes seront plus tôt pris que les mouches dans les toiles de l'araignée. Mais ces yeux... Comment a-t-il pu voir, pour les faire? Un seul achevé suffisait, je crois, pour le priver des deux siens, et lui faire laisser l'ouvrage imparfait. Mais combien j'outrage ce tableau par des louanges trop au-dessous de lui, et ce tableau est encore autant au-dessous de l'original! Voici le rouleau qui contient le sommaire de ma destinée.

Vous qui ne choisissez point sur l'apparence,
Vous avez le bonheur de bien choisir.
Puisque ce bonheur vous arrive,
Soyez content, n'en cherchez pas d'autre.
Si celui-ci vous satisfait,
Et que vous regardiez votre sort comme votre bonheur,
Tournez-vous du côté de votre amante,
Et prenez-en possession par un baiser amoureux.

O le charmant écrit! Belle dame, avec votre permission. (Il l'embrasse.) Je me présente d'après mes instructions, pour donner et pour recevoir : semblable à un gladiateur, qui pense avoir attiré sur lui les regards du peuple, lorsqu'il entend des exclamations, des applaudissemens universels; son esprit se trouble, il regarde de tous côtés, et cherche à s'assurer si c'est à lui que ces louanges s'adressent. Telle est, belle, et trois fois belle Portia, ma situation. Je doute encore de ce que je vois, jusqu'à ce que vous l'ayez confirmé, signé et ratifié.

PORTIA.

Seigneur Bassanio, vous me voyez où je suis, et telle que je suis. Pour ma propre satisfaction, je n'ai pas le désir ambitieux d'être plus belle; mais pour l'amour de vous, je voudrais pouvoir tripler vingt fois ma beauté, dix mille fois mes richesses. Pour vous donner de moi une haute opinion, je voudrais avoir des vertus, des biens, des qualités, des amis sans nombre; mais le total de moi n'est qu'une fille simple, peu instruite, sans expérience, heureuse en ce qu'elle n'est pas hors de l'âge d'apprendre, plus heureuse en ce qu'elle n'est pas si mal élevée qu'elle ne puisse apprendre encore; mais plus heureuse encore de soumettre son esprit docile à votre direction, comme à son seigneur, son gouverneur et son roi. Moi-même et ce qui m'appartient, tout est maintenant à vous. Tout à l'heure j'étais la maîtresse de cette belle maison, de mes domestiques, et reine de moi-même. Maintenant cette maison, ces domestiques et moi-même sont à vous, monseigneur. Je vous les donne avec cette bague. Lorsque vous la donnerez ou que vous la perdrez, ce sera le présage de notre ruine. Il ne me restera plus que le droit de vous reprocher mon malheur.

BASSANIO.

Madame, vous m'avez ôté le pouvoir de vous répondre. Mon sang seul vous parle dans mes veines : il règne dans toutes les puissances de mon être le même désordre qu'on remarque dans la multitude charmée, après une belle harangue prononcée par un prince chéri d'elle. Le murmure de différens discours mêlés ensemble forme un chaos où l'on ne distingue rien que l'expression confuse d'une joie qui n'est pas articulée; mais puisse la vie se séparer d'ici quand cette bague sera séparée de ce doigt! vous pourrez dire alors : Bassanio est mort.

NÉRISSA.

Mes chers maîtres, c'est à présent notre tour à nous, qui avons été témoins de votre sort fortuné, de crier : Soyez heureux, soyez heureux, mes chers maîtres!

GRATIANO.

Seigneur Bassanio, et vous, belle dame, je vous souhaite tout le bonheur que vous pouvez désirer; car je suis sûr que vous n'en souhaitez aucun aux dépens du mien. Mais lorsque vous projetez de célébrer vos noces, permettez-moi, je vous prie, de me marier aussi.

BASSANIO.

De tout mon cœur. Tu peux chercher une femme.

GRATIANO.

Je vous ai obligation. Vous m'en avez trouvé une. Mes yeux, monseigneur, sont aussi perçans que les vôtres. Vous avez vu la maîtresse, et moi la suivante. Mon amour n'a pas souffert plus de délai que le vôtre. Vous aimiez, et j'aimais. Votre sort était renfermé dans ces coffres, le mien s'y trouve attaché par l'événement. J'ai déclaré mes feux à cette fille, et lui ai tant fait de sermens d'amour que j'en ai le gosier sec. Enfin (si les promesses durent) j'en ai obtenu une de cette belle. Elle s'est engagée à m'aimer, si votre choix faisait la conquête de sa maîtresse.

PORTIA.

Est-il vrai, Nérissa?

NÉRISSA.

Oui, madame, si c'est votre bon plaisir.

BASSANIO.

Et vous, Gratiano, entendez-vous tenir votre parole?

GRATIANO.

Oui, monseigneur, je le jure.

BASSANIO.

Nos noces seront embellies par les vôtres.

GRATIANO.

Dix mille ducats à qui fera le premier garçon.

NÉRISSA.

Quoi! et vous couchez bas l'enjeu?

GRATIANO.

Non : on ne peut jamais gagner à ce jeu en couchant bas l'enjeu. — Mais qui vient ici? Lorenzo et son infidèle? Quoi! et le Vénitien Salério, mon vieil ami!

(Entrent Lorenzo, Jessica et Salério.)

BASSANIO.

Lorenzo et Salério, soyez les bien-venus, si toutefois un hôte si nouveau de ces lieux est en droit de vous y recevoir.—Avec votre permission, ma chère Portia, je dis à mes amis, à mes compatriotes, qu'ils sont les bien-venus.

PORTIA.

Et je le dis aussi, monseigneur. Ils sont les très bien-venus.

LORENZO.

J'en remercie madame. — Pour moi, monseigneur, mon dessein n'était pas de venir vous voir ici; mai j'ai rencontré Salério en chemin; il m'a tant prié de l'accompagner, que je n'ai pu dire non.

SALÉRIO.

Cela est vrai, monseigneur, et j'avais mes raisons. (Il donne une lettre à Bassanio.) Le seigneur Antonio vous le recommande.

BASSANIO.

Avant que j'ouvre cette lettre, dites-moi comment se porte mon ami.

SALÉRIO.

Ni mal, monseigneur, à moins que sa maladie ne soit dans l'ame; ni bien, à moins que sa santé ne soit dans l'âme. Sa lettre vous apprendra sa situation.

GRATIANO.

Nérissa, faites un bon accueil à cette étrangère; traitez-la bien. Votre main, Salério. Quelles nouvelles de Venise! Comment se porte ce brave négociant, le bon Antonio? Je suis sûr qu'il se réjouira de nos succès. Nous sommes des Jasons, nous avons conquis la toison.

SALÉRIO.

Ah! que n'avez-vous trouvé la toison qu'il a perdue?

PORTIA.

Il y a dans cette lettre quelques nouvelles sinistres qui font disparaître la couleur des joues de Bassanio. Nul autre malheur dans le monde ne peut changer à ce point la constitution d'un homme de courage. Quelque ami chéri de mort!.. Quoi! de plus en plus?... Permettez, Bassanio. Je suis une moitié de vous-même, et je dois partager sans réserve avec vous le secret de cette lettre.

BASSANIO.

O douce Portia, il y a ici les mots les plus désagréables qui aient jamais noirci le papier. Chère épouse, la première fois que je vous dévoilai ma flamme, je vous dis avec franchise que tout le bien que je possédais coulait dans mes veines, que j'étais gentilhomme, et je vous di-

sais vrai. Cependant, madame, lorsque je m'évaluais à néant, voyez quel imposteur j'étais, quand je vous ai dit que mon bien n'était rien. J'aurais dû vous dire qu'il était au-dessous de rien. Je me suis engagé avec un tendre ami, et j'ai engagé cet ami avec le plus cruel de ses ennemis, pour me procurer des ressources. Voilà une lettre, madame, dont le papier me semble le corps de mon ami, et chaque mot une large blessure qui verse des flots de sang. Mais est-il bien vrai, Salério? Tous ses vaisseaux ont-ils manqué, aucun n'a-t-il réussi?

SALÉRIO.

Aucun, monseigneur. D'ailleurs il paraît que s'il avait à présent l'argent du billet, le Juif ne voudrait pas le prendre. Je n'ai jamais vu de créature revêtue de la forme d'un homme, aussi acharnée, aussi avide de persécuter un homme. Il assiége jour et nuit le doge, et il en appelle à la sûreté de l'état, s'il refuse de lui rendre justice. Vingt marchands et les chefs de la noblesse ont tenté de le persuader; mais on n'a pu l'engager à se désister de ses droits affreux. Il demande l'acquit de justice et son billet.

JESSICA.

Étant avec lui, je l'ai vu jurer à Tubal et à Chus, ses compatriotes, qu'il aimerait mieux avoir la chair d'Antonio que vingt fois la somme qui lui est due; et je suis assurée que si les lois et l'autorité, et toute la force du pouvoir ne s'y opposent, il traitera mal le pauvre Antonio.

PORTIA.

C'est votre ami qui se trouve dans cette perplexité?

BASSANIO.

Le plus cher de mes amis, le plus honnête des hommes, l'ame la plus noble, et le plus imprudent bienfaiteur; enfin, l'homme qui nous retrace l'ancienne vertu romaine plus qu'aucun autre habitant de l'Italie.

PORTIA.

Combien doit-il au Juif?

BASSANIO.

Il doit pour moi trois mille ducats.

PORTIA.

Quoi! pas davantage? Donnez-lui en six mille, et annulez le billet. Doublez les six mille, triplez-les, plutôt qu'un ami, dont vous me faites un si beau portrait, perde jamais un cheveu par la faute de Bassanio. Allons ensemble au temple, nommez-moi votre épouse, et courez aussitôt à Venise secourir votre ami; car vous ne serez jamais reçu dans la couche de Portia avec une ame inquiète et troublée. Je vous donnerai de l'or assez pour payer vingt fois cette petite dette. Quand elle sera acquittée, amenez votre ami avec vous. Cependant Nérissa et moi nous vivrons comme des filles et des veuves. Allons, venez; car vous allez partir le jour même de vos noces. Traitez bien vos amis, montrez un cœur joyeux et content; puisque je vous ai acheté cher, vous me serez cher, et je vous aimerai tendrement. — Mais voyons la lettre.

BASSANIO lit.

« Mon cher Bassanio, tous mes vaisseaux ont
» péri : mes créanciers deviennent cruels; ma
» fortune est réduite à bien peu de chose. Le délai
» du billet du Juif est expiré; et puisqu'en rem-
» plissant la clause qu'il renferme, il est impossi-
» ble que je vive, toutes vos dettes envers moi
» seraient acquittées, si je pouvais vous voir avant
» ma mort. Au reste, suivez votre inclination : si
» votre amitié ne vous engage pas à venir, que ce
» ne soit pas ma lettre. »

PORTIA.

Mon amour, dépêchez-vous et partez.

BASSANIO.

Puisque j'obtiens mon congé de votre bouche, je vais me hâter. Mais jusqu'à mon retour, aucun lit ne sera complice de mon retard; nul repos, nul sommeil ne prolongera le temps de notre séparation.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

UNE RUE DE VENISE.

Entrent SHYLOCK, SALANIO, ANTONIO, et LE GEOLIER.

SHYLOCK.

Geôlier, veillez sur lui. — Ne me parlez pas de pitié. Voilà ce fou qui prêtait de l'argent gratis. — Geôlier, veillez sur lui.

ANTONIO.

Encore un mot, bon Shylock.

SHYLOCK.

Je veux qu'on satisfasse à mon billet; ne me parlez pas contre mon billet. J'ai juré que mon billet serait acquitté. — Tu m'as appelé chien, sans en avoir aucun sujet; mais puisque je suis un chien, prends garde à mes dents. Le doge me fera justice. — Je m'étonne, coquin de geôlier, que tu aies la faiblesse de sortir avec lui à sa sollicitation.

ANTONIO.

Je te prie, écoute-moi parler.

SHYLOCK.

Je veux qu'on satisfasse à mon billet; je ne veux point t'entendre, je veux qu'on acquitte mon billet. Ne me parle pas davantage : je n'aurai pas la sotte faiblesse de verser d'imbéciles larmes, de me laisser fléchir, et de céder en soupirant aux instances des chrétiens. Ne me suis pas. Je ne veux point t'entendre, je veux l'acquit de mon billet. *(Il sort.)*

SALANIO.

C'est le dogue le plus inflexible qui ait jamais été lâché dans la société des hommes.

ANTONIO.

Laissons-le, je ne le poursuivrai plus de prières inutiles; il veut avoir ma vie : j'en sais bien la raison. J'ai arraché à ses poursuites plusieurs de ses débiteurs, qui sont venus me porter leurs plaintes. Voilà pourquoi il me hait.

SALANIO.

Non, j'en suis sûr, le doge ne souffrira jamais qu'un pareil engagement tienne.

ANTONIO.

Le doge ne peut refuser de suivre la loi : il faut qu'il respecte les priviléges dont les étrangers jouissent à Venise. L'état souffrirait de cette injustice, car la richesse de son commerce est fondée sur la confiance qu'ont en ses lois toutes les nations. Allons, mes peines et mes pertes m'ont tellement abattu, qu'à peine pourrai-je conserver jusqu'à demain une livre de chair pour mon sanguinaire créancier. Marchons, geôlier. — Prions Dieu que Bassanio vienne me voir acquitter sa dette, et je suis content.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

BELMONT.

Entrent PORTIA, NÉRISSA, LORENZO, JESSICA et BALTHAZAR.

LORENZO.

Quoique ce soit à vous que ce discours s'adresse, madame, je suis sincère. Vous avez une ame noble et les sublimes sentimens d'une amitié divine. Vous les faites briller avec bien de l'éclat, en supportant avec une si grande fermeté l'absence de votre époux. Mais si vous saviez à quel objet votre grandeur d'ame fait ce sacrifice, combien l'homme que vous secourez est un ami tendre et plein d'honneur, combien il est attaché à votre époux, je suis sûr que vous tireriez encore plus de gloire et de satisfaction de votre ouvrage, que l'habitude d'être bienfaisante ne peut vous en inspirer.

PORTIA.

Je ne me repens jamais d'avoir fait du bien, et je ne m'en repentirai pas aujourd'hui. Entre deux êtres unis, qui vivent et passent leurs jours ensemble, dont les ames portent également le joug de la tendresse, il faut qu'il se trouve de même un rapport de traits, de mœurs et de sentimens. C'est ce qui me fait penser que cet Antonio, étant l'ami du cœur de mon époux, doit ressembler à mon époux. S'il est ainsi, il m'en a coûté bien peu pour arracher l'image d'un second moi-même aux tourmens que lui préparait une cruauté infernale. Mais c'est trop faire mon éloge. Laissons ce discours. Écoutez autre chose. Lorenzo, je remets en vos mains l'autorité de mon mari et la mienne; exercez-la dans ma maison jusqu'à son retour. De mon côté, j'ai fait secrètement un vœu au ciel, de vivre dans la prière et dans la méditation, accompagnée de la seule Nérissa, jusqu'à ce que son époux et le mien reviennent. Il y a un monastère à deux milles d'ici; c'est là que je veux me fixer. Je vous conjure de ne pas refuser la charge que mon amitié et la nécessité vous imposent.

LORENZO.

Madame, de tout mon cœur. J'obéirai toujours à d'aussi beaux ordres.

PORTIA.

Mes gens savent déjà mon dessein; ils seront

soumis à vous et à Jessica, comme à Bassanio et a moi-même. Adieu, portez-vous bien, jusqu'au moment de nous réunir.

LORENZO.

Puissiez-vous n'avoir que des pensées agréables et des momens heureux !

JESSICA.

Je vous souhaite, madame, tout le bonheur que peut désirer un cœur.

PORTIA.

Je reçois vos vœux avec reconnaissance, et c'est avec plaisir que j'en fais de pareils pour vous. Adieu, Jessica. (Lorenzo et Jessica sortent.) Balthazar, je t'ai toujours trouvé honnête et fidèle; que je te trouve toujours de même. Prends cette lettre, et cours à Padoue (1) avec la plus grande diligence; remets-la en main propre au docteur Bellario, mon cousin; prends les habillemens qu'il te donnera, et porte-les, je t'en prie, avec la plus grande célérité, au lieu où l'on passe ordinairement la barque pour aller à Venise. Ne perds point de temps en discours; pars, je m'y trouverai avant toi.

BALTHAZAR.

Madame, je ferai toute la diligence convenable.

(Il sort.)

PORTIA.

Approche, Nérissa; je trame quelque chose que tu ignores. Nous reverrons nos maris avant qu'ils s'y attendent.

NÉRISSA.

Nous verront-ils?

PORTIA.

Oui, Nérissa; mais sous des habits qui leur feront penser que nous avons ce qui nous manque. Je gage tout ce que tu voudras que, quand nous serons déguisées en hommes, je suis le plus joli garçon des deux, et que je porterai ma dague avec plus de grace que toi. Nous verrons qui prendra le mieux le ton et la voix grêle de l'enfant passé à l'adolescence, qui se donnera le mieux la démarche d'un homme. Je parlerai batailles comme un jeune fanfaron. Je dirai maints jolis mensonges; combien de femmes d'un rang distingué ont recherché mon amour; combien mes refus en ont rendu malades; et combien en sont mortes. Je ne savais qu'y faire. Puis je m'en repentirai, et je regretterai d'avoir causé leur trépas. — Je ferai mille de ces petits contes. Les hommes jureront que je suis sorti des écoles il y a plus d'un an. — Enfin, j'ai dans l'esprit un tas de propos et de tours de tous ces jeunes étourdis, dont je veux faire usage.

NÉRISSA.

Deviendrons-nous hommes?

PORTIA.

Fi donc! Quelle question, si tu la faisais à quelqu'un capable de l'interpréter dans un mauvais sens! Mais viens, je te dirai tout mon projet quand nous serons dans ma voiture, qui nous attend à la porte du parc. Dépêchons-nous; car il faut que nous fassions vingt milles aujourd'hui.

(Elles sortent.)

SCÈNE V.

Entrent LANCELOT et JESSICA.

LANCELOT.

Oui, en vérité. Car, voyez-vous, les péchés du père retombent sur les enfans: aussi, je vous proteste que j'ai peur pour vous. J'ai toujours été franc avec vous, et je vous expose de même mes opinions sur cet article. Ainsi armez-vous de courage; car, en conscience, je crois que vous êtes damnée. Il ne reste qu'une seule espérance, qui peut encore vous sauver; mais ce n'est qu'une espèce d'espérance bâtarde.

JESSICA.

Et quelle sorte d'espérance, je te prie?

LANCELOT.

La voici: vous pourriez espérer un peu que ce n'est pas votre père qui vous a engendrée, que vous n'êtes pas la fille du Juif.

JESSICA.

C'est là en effet une sorte d'espérance bâtarde; mais alors ce seraient les péchés de ma mère qui seraient *visités* (1) en moi.

LANCELOT.

Ma foi, j'ai grand'peur que vous ne soyez damnée à la fois du côté paternel et maternel: ainsi en voulant éviter Scylla, votre père, je

(1) Padoue était l'école de toute l'Italie pour l'étude du droit civil.

(1) Expression de l'Écriture.

tombe en Charybde, votre mère. Allons, vous êtes une fille perdue des deux côtés.

JESSICA.

Je serai sauvée par mon mari, qui m'a faite chrétienne.

LANCELOT.

Vraiment, il n'en est que plus blâmable : nous étions déjà bien assez de chrétiens, tout autant qu'il en fallait pour pouvoir bien vivre les uns avec les autres. Cette fureur de faire des chrétiens haussera le prix des porcs : si nous nous mettons tous à manger du porc, nous ne pourrons bientôt plus avoir une grillade sur les charbons pour notre argent.

(Entre Lorenzo.)

JESSICA.

Lancelot, je vais conter à mon mari ce que vous venez de me dire, le voilà qui vient.

LORENZO.

Je deviendrai bientôt jaloux de vous, Lancelot, si vous attirez ainsi ma femme dans des coins.

JESSICA.

Oh ! vous n'avez pas lieu de vous alarmer, Lorenzo. Lancelot et moi ne sommes pas bien ensemble. Il me dit tout net qu'il n'y a point de merci pour moi dans le ciel, parce que je suis la fille d'un Juif ; et il dit aussi que vous n'êtes pas un bon membre de la république ; car en convertissant les Juifs en chrétiens, vous faites augmenter le prix du porc.

LORENZO.

Je me justifierai mieux de cela envers la république que vous ne pourrez vous justifier d'avoir grossi le ventre de la négresse : la fillé maure est enceinte de vos œuvres, Lancelot.

LANCELOT.

C'est beaucoup que la jeune Maure (1) soit plus grosse que de raison ; mais si elle est moins qu'une honnête femme, elle est toujours plus que ce pour quoi je l'ai prise.

LORENZO.

Comme il est aisé à tous les sots de jouer sur les mots ! Je crois, d'honneur, que bientôt le rôle qui siéra le mieux à l'esprit sera le silence, et qu'il n'y aura plus que les perroquets qu'on pourra louer de parler. — Allons, rentrez, et dites-leur de se préparer au dîner.

LANCELOT.

Cela est fait, monsieur : ils ont tous des estomacs.

LORENZO.

Bon Dieu ! quel moulin à quolibets vous êtes ! Allons, dites-leur de préparer le dîner.

LANCELOT.

Cela est fait aussi, monsieur ; seulement couvrir est le mot.

LORENZO.

Eh bien, voulez-vous couvrir, monsieur !

LANCELOT.

Non pas, monsieur : je connais mon devoir (1).

LORENZO.

Encore de la contestation à ce sujet ! Veux-tu donc montrer toute la richesse de ton esprit en un instant ? Je t'en prie, daigne entendre et interpréter tout uniment un homme qui parle tout uniment. Va trouver tes camarades ; dis-leur de couvrir la table, de servir les plats, et nous allons entrer pour dîner.

LANCELOT.

Pour la table, monsieur, elle sera servie ; pour les plats, monsieur, ils seront couverts ; quant à votre entrée pour venir dîner, qu'elle soit comme le voudront vos fantaisies et vos idées.

(Il sort.)

LORENZO.

O rare discernement ! comme ces mots s'enchaînent sans sens ni liaison ! Le sot a entassé dans sa mémoire une armée de bons termes ; et je connais bien des sots, d'un état et d'une condition plus relevés, qui sont farcis de mots comme lui, et qui par un mot plaisant déconcertent et dénaturent la conversation la plus sérieuse. — Eh bien ! Jessica, comment va le courage ? Et dis-moi, ma chère, dis-moi ton opinion : comment goûtes-tu l'épouse de Bassanio ?

JESSICA.

Au delà de toute expression. Il est fort à propos que le seigneur Bassanio mène une vie pure et vertueuse ; car, ayant le bonheur de posséder une pareille épouse, il goûte ici-bas les félicités du ciel. et s'il n'était pas capable de les sentir ici sur la terre, il serait fort inutile qu'il allât jamais dans

(1) Il y a ici un jeu de mots sur les mots *Moor*, Maure, et *more*, plus, qui est intraduisible.

(1) Autre équivoque sur le mot *cover*, couvrir la table, se couvrir.

le ciel. Oui, si deux divinités faisaient quelque gageure céleste, et que pour prix ils missent deux femmes de la terre, et que Portia en fût une, il faudrait absolument trouver quelque autre enjeu pour remplacer l'autre; car ce pauvre et chétif bas-monde n'a pas sa pareille.

LORENZO.

Eh bien, tu as en moi un époux pareil à ce qu'elle est en épouse.

JESSICA.

Oh! demandez-moi aussi mon sentiment sur ce point.

LORENZO.

C'est ce que je ferai incessamment; mais d'abord allons dîner.

JESSICA.

Allons, laissez-moi faire votre panégyrique, tandis que je suis en appétit.

LORENZO.

Non, réserve-le, je t'en prie, pour propos de table: une fois là, quoi que tu puisses dire, je le digérerai avec le reste.

JESSICA.

Bien, je vais vous en servir.

(Ils sortent.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE SÉNAT DE VENISE.

Entrent LE DOGE, LES SÉNATEURS, ANTONIO, BASSANIO, GRATIANO, et autres.

LE DOGE.

Antonio est-il ici?

ANTONIO.

Prêt à paraître, dès qu'il plaira à votre grace.

LE DOGE.

J'en suis fâché pour toi. Tu as affaire à un adversaire inflexible comme le marbre, à un malheureux incapable de pitié, et dont le cœur n'a pas un grain de sensibilité.

ANTONIO.

Je sais que votre grace a pris beaucoup de peine pour tâcher de modérer la rigueur de ses poursuites; mais puisqu'il reste inexorable, et qu'il n'est aucun moyen légitime de me soustraire aux traits de sa haine, j'oppose ma patience à sa fureur. Je suis armé de courage pour souffrir, avec une ame tranquille, la cruauté et la rage de la sienne.

LE DOGE.

Allez, et faites paraître le Juif devant la cour.

SALANIO.

Il est à la porte; monseigneur, il entre.

(Entre Shylock.)

LE DOGE.

Faites place: qu'il paraisse devant nous. — Shylock, tout le monde pense, et je le pense aussi, que tu ne feras que conduire par degrés jusqu'à son dernier terme ta bizarre méchanceté, et qu'alors ta clémence et ta pitié surpasseront la cruauté que tu affectes de montrer; qu'au lieu d'exiger la peine du billet (qui est une livre de chair de ce pauvre marchand), tu ne te contenteras pas seulement de te désister de tes prétentions

à cet égard, mais encore que, touché des sentimens de douceur et d'humanité, tu lui remettras la moitié de sa dette, et que tu jetteras un œil de pitié sur les pertes accumulées qui sont venues fondre sur lui. Elles suffiraient pour ruiner même un *marchand roi* (1). Elles attendriraient sur son sort des cœurs d'airain et de pierre. Elles toucheraient les Turcs et les Tartares, dont les ames féroces ne connurent jamais les douceurs de la bienfaisance. Nous attendons une réponse favorable de toi, Juif.

SHYLOCK.

J'ai communiqué mes résolutions à votre grace. J'ai juré par le saint jour du sabbat, d'avoir une pleine satisfaction. Si vous me la refusez, puisse cette injustice retomber sur votre république, et porter une atteinte mortelle à ses priviléges! Vous me demanderez pourquoi j'aime mieux prendre une livre de chair que de recevoir trois mille ducats. A cela je n'ai point d'autre réponse, sinon que c'est mon idée; mais si vous voulez une réponse, la voici : Qu'un rat fasse du dégât dans ma maison, ne suis-je pas le maître de donner dix mille ducats pour l'empoisonner? Quoi! ne voilà-t-il pas une réponse? Il y a des gens qui n'aiment pas à voir sur table un cochon de lait la gueule béante; quelques-uns qui deviennent fous quand ils aperçoivent un chat, et d'autres qui au son nasal de la cornemuse ne peuvent retenir leur urine. Telle est la force de la sympathie et de l'antipathie, qui influent souverainement sur les goûts et les dégoûts de l'homme. J'en viens à ma réponse. De même qu'il n'y a point de raison pourquoi l'un ne saurait souffrir un cochon qui bâille, pourquoi l'autre tremble à la vue d'un chat, animal innocent et nécessaire, et pourquoi le troisième se lâche au bruit de la cornemuse (2); mais qu'ils sont tous forcés de céder à une force aussi invincible que celle d'offenser quand on est offensé ; de même je ne peux ni ne veux donner d'autre raison de la poursuite d'un procès où je perds trois mille ducats de plein gré, qu'une certaine aversion, une haine intime que je sens contre Antonio. Êtes-vous content de ma réponse?

BASSANIO.

Ce n'est pas là une réponse, homme insensible, qui soit capable d'excuser ta cruauté.

SHYLOCK.

Je ne suis pas obligé de te donner une réponse qui te plaise.

BASSANIO.

Tous les hommes donnent-ils la mort à ce qu'ils n'aiment pas?

SHYLOCK.

Peut-on haïr sans souhaiter la mort à l'objet de sa haine?

BASSANIO.

Toute offense n'enfante pas la haine tout d'un coup.

SHYLOCK.

Comment! voudrais-tu qu'un serpent te piquât deux fois?

ANTONIO.

Faites attention, je vous prie, que vous raisonnez inutilement avec un Juif. Vous feriez aussi bien d'aller sur le rivage dire à la mer d'abaisser la hauteur de ses marées; de demander au loup pourquoi il a fait bêler la brebis après son agneau dévoré; de demander aux pins des montagnes de ne pas secouer leurs cimes avec bruit, quand ils sont battus par les orages. Vous viendriez plutôt à bout des entreprises les plus difficiles, que d'amollir (car qu'y a-t-il de plus dur?) le cœur d'un Juif. Cessez de lui faire des offres, je vous en conjure; ne tentez plus aucun moyen; que j'aie mon jugement, et le Juif son désir.

BASSANIO.

Au lieu de tes trois mille ducats, en voilà six mille.

SHYLOCK.

Si chacun de ces six mille ducats était divisé en six parties, et que chaque partie fût un ducat, je ne les prendrais pas encore; je veux avoir satisfaction.

LE DOGE.

Espéreras-tu le pardon, si tu ne pardonnes pas?

(1) *A royal merchant.* Dans le temps que Venise était la reine des mers, au treizième siècle, elle permettait, moyennant un hommage à la république, aux divers armateurs de conquérir dans l'Archipel, et de jouir de leurs conquêtes en souverains : d'où le titre de *marchands rois* que leur donnait toute l'Europe. — Gresham, du temps du poète, fut qualifié de ce titre.

JOHNSON.

(2) Fait raconté d'un gentilhomme de Devonshire, qui ne pouvait entendre le son d'une cornemuse sans être pris de l'envie d'uriner.

SHYLOCK.

Quel jugement aurai-je à redouter, si je ne fais point de mal? Vous avez chez vous un grand nombre d'esclaves que vous employez dans vos travaux serviles, comme vos ânes, vos chiens et vos mulets, parce que vous les avez achetés. Irai-je vous dire : « Rendez-leur la liberté; faites, » faites-leur épouser vos filles? Pourquoi suent-» ils sous des fardeaux? Donnez-leur des lits aussi » doux que les vôtres. Que leur palais soit flatté » par les mêmes mets que les vôtres. » Vous me répondez : « Ces esclaves sont à nous. » —Je vous réponds de même : « La livre de chair que j'exige » de lui m'appartient : je l'ai payée assez cher, et » je la veux. Si vous rejetez ma requête, honte à » vos lois! Il n'y a plus ni foi ni force dans les dé-» crets du sénat de Venise. » —J'attends que vous me rendiez justice. Parlez : l'aurai-je?

LE DOGE.

Mon pouvoir m'autorise à renvoyer l'assemblée jusqu'à ce que Bellario, savant jurisconsulte, que j'ai mandé ici aujourd'hui pour résoudre cette question difficile, soit arrivé.

SALARINO.

Monseigneur, il y a à la porte un exprès nouvellement arrivé de Padoue, et qui apporte des lettres du docteur Bellario.

LE DOGE.

Faites-le entrer. Qu'il donne ces lettres.

BASSANIO.

Espère, Antonio. Allons, prends courage : le Juif aura ma chair, mon sang et mes os, avant que tu perdes une seule goutte de sang pour moi.

ANTONIO.

Je suis dans le troupeau une brebis lépreuse dévouée à la mort. Le fruit le plus faible tombe le premier : laissez-moi de même subir mon sort. — Vous n'avez rien de mieux à faire, Bassanio, que de vivre et composer mon épitaphe.

(Entre Nérissa déguisée en clerc d'avocat.)

LE DOGE.

Venez-vous de Padoue, et de la part de Bellario?

NÉRISSA.

Oui, monseigneur : Bellario salue votre seigneurie.

BASSANIO.

Pourquoi aiguiser ton couteau avec tant d'ardeur?

SHYLOCK.

Pour couper la chair de ce banqueroutier.

GRATIANO.

O dur Juif, ce n'est pas sur ce cuir, c'est bien plutôt sur ton cœur (1) que tu en affiles le tranchant; il n'est point de métal, pas même la hache du bourreau, qui ait la moitié du tranchant d ta jalouse haine.. Les prières ne peuvent-elles te toucher?

SHYLOCK.

Non, tu n'as pas assez d'esprit pour en faire de capables de me toucher.

GRATIANO.

Puisses-tu être damné dans les enfers, chien inexorable! Puisse-t-on faire un crime à la justice de te laisser la vie! Tu m'as presque fait chanceler dans ma foi : j'ai été tenté d'embrasser l'opinion de Pythagore; de croire avec lui que les ames des animaux passent dans des corps humains. La tienne animait un loup féroce; on le pendit pour ses meurtres, et son ame échappée du gibet, lorsque tu étais dans le ventre de ta mère immonde, passa dans ton fœtus. Tes désirs sont d'un loup cruel; comme lui, tu es altéré de sang et affamé de carnage.

SHYLOCK.

Tant que tu n'effaceras pas la signature de mon billet, tu ne feras qu'épuiser tes flancs en vaines clameurs. Répare ton esprit, bon jeune homme, tu le ruines en pure perte. J'attends ici justice.

LE DOGE.

La lettre de Bellario recommande à la cour un jeune et savant jurisconsulte. Où est-il?

NÉRISSA.

Ici près, qui attend votre réponse, pour savoir si vous voulez le recevoir.

LE DOGE.

De tout mon cœur. Allez, trois ou quatre d'entre vous; priez-le de venir prendre sa place. Je vais en attendant faire part à la cour de la lettre de Bellario.

« Votre grace saura qu'à la réception de sa » lettre je me suis trouvé très malade. Mais au » même moment que votre exprès est arrivé, un » jeune docteur de Rome, nommé Balthazar, » m'était venu rendre visite. Je l'ai informé des

(1) Il y a un jeu de mots dans l'original. Le mot *soul*, qui signifie *ame* en anglais, se prononce comme le mot *soal*, qui signifie *soulier*.

» particularités du procès pendant entre le Juif » et le marchand Antonio. Nous avons feuilleté » nombre de livres ensemble. Il est muni de mon » avis. Son savoir, dont je ne saurais trop louer » l'étendue, y ajoutera un nouveau poids; dans ma » triste absence, il remplira ma place auprès de » votre grace. Je vous en supplie, que sa grande » jeunesse ne lui ravisse point l'estime ni le » respect qu'il mérite; car je ne vis jamais un » corps si jeune avec une tête si mûre. Je le re- » commande à vos bontés. Lorsque vous le con- » naîtrez, vous rendrez justice à son mérite. »

(Entre Portia en robe de docteur en droit.)

Vous entendez ce que m'écrit Bellario. Mais voici, je crois, le docteur. — Donnez-moi votre main. Venez-vous de la part du vénérable Bellario?

PORTIA.

Oui, monseigneur.

LE DOGE.

Soyez le bien-venu. Prenez votre place. Êtes-vous instruit de la question qui occupe aujourd'hui la cour?

PORTIA.

Je connais la cause de point en point. Quel est ici le marchand, et quel est le Juif?

LE DOGE.

Antonio et le vieux Shylock, approchez tous deux.

PORTIA.

Vous nommez-vous Shylock?

SHYLOCK.

Je me nomme Shylock.

PORTIA.

Le procès que vous avez intenté est d'étrange nature. Cependant vous vous y êtes pris de manière que les lois de Venise ne peuvent vous empêcher de le suivre. (à Antonio.) Vous courez risque d'être sa victime; n'est-il pas vrai?

ANTONIO.

Oui, il le prétend du moins.

PORTIA.

Reconnaissez-vous le billet?

ANTONIO.

Je le reconnais.

PORTIA.

Il faut donc que le Juif soit miséricordieux.

SHYLOCK.

Qui pourrait m'y forcer, dites-moi?

PORTIA.

Le caractère de la clémence est de n'être point forcé. Elle tombe, comme la douce pluie du ciel sur l'humble plaine. Elle produit un double bonheur : le bonheur de celui qui donne, le bonheur de celui qui reçoit. C'est dans le pouvoir, le pouvoir le plus grand (1). Elle sied au monarque sur le trône, bien mieux que son diadème. Son sceptre montre la force de son autorité temporelle, il est l'attribut de la vénération et de la majesté; mais la clémence est au-dessus du pouvoir attaché au sceptre, elle a son trône dans le cœur des rois. C'est un des attributs de Dieu lui-même, et les puissances de la terre se rapprochent d'autant plus de Dieu qu'elles savent mieux mêler la clémence à la justice. Ainsi, Juif, quoique la justice soit l'objet de ta poursuite, fais cette réflexion, qu'en ne suivant que la rigueur de la justice, nul de nous ne pourrait espérer de salut : nous prions pour obtenir la clémence; et cette prière que nous faisons pour nous-mêmes, nous enseigne à tous à rendre aux autres des actes de clémence. Je me suis étendu sur ce sujet, dans le dessein de tempérer la rigueur de tes poursuites, qui, si tu les continues, forceront le sénat de rendre un arrêt contre ce marchand.

SHYLOCK.

Que mes actions retombent sur ma tête! Je réclame la loi. Je veux qu'on remplisse les clauses de mon billet.

PORTIA.

N'est-il pas en état de payer?

BASSANIO.

Oui; je lui offre ici, aux yeux de la cour, le double de la somme. Si ce n'est pas assez, je m'oblige à lui payer dix fois la somme, sous peine de perdre mes mains, ma tête et mon cœur. Si cela ne peut le satisfaire, il est manifeste que c'est la méchanceté qui opprime l'innocence. Je vous conjure de faire plier la loi sous votre autorité. Préférez une légère injustice pour faire une grande justice. Rejetez la demande de ce cruel démon.

(1) Ou le plus sublime dans les plus grands; ou, qui s'agrandit avec la grandeur. Les deux mots anglais admettent ces trois sens.

PORTIA.

Non, il n'est point d'autorité à Venise qui puisse changer un décret établi. Cet exemple serait cité : on s'en prévaudrait pour introduire mille abus dans l'état. Cela ne peut pas être.

SHYLOCK.

C'est un Daniel venu pour nous juger! oui, un Daniel! O jeune et sage juge, je t'honore!

PORTIA.

Faites-moi voir le billet, je vous prie.

SHYLOCK.

Le voilà, révérendissime docteur; le voilà.

PORTIA.

Shylock, on vous offre le triple de la somme.

SHYLOCK.

Un serment, un serment. J'ai juré à la face du ciel; me mettrais-je un parjure sur la conscience? Non, je ne le ferai pas pour tout Venise.

PORTIA.

Le délai fatal est expiré, et le Juif est en droit d'exiger une livre de chair coupée tout près du cœur du marchand. — Laisse-toi toucher; prends le triple de la somme, et permets que je déchire le billet.

SHYLOCK.

Oui, quand il sera payé suivant sa teneur. Il paraît que vous êtes un juge intègre; vous connaissez la loi, vous avez très judicieusement exposé le cas; je vous somme, au nom de cette loi, dont vous êtes un bien digne appui, de procéder au jugement. Je jure sur mon âme que langue d'homme ne parviendra jamais à me faire changer. J'attends ici qu'on satisfasse à mon billet.

ANTONIO.

Je supplie instamment la cour de rendre son jugement.

PORTIA.

Eh bien! il faut préparer votre sein à recevoir son couteau.

SHYLOCK.

O noble juge! O excellent jeune homme!

PORTIA.

L'intention de la loi est ici manifeste. Il faut que les conditions du billet se remplissent.

SHYLOCK.

Cela est juste. O le bon et sage juge! Que tu es bien plus vieux que tu ne le parais!

PORTIA.

Ainsi, découvrez votre sein.

SHYLOCK.

Oui, son sein : le billet le dit. N'est-il pas vrai, noble juge? *Tout près de son cœur;* ce sont les propres mots.

PORTIA.

Oui. Avez-vous ici des balances pour peser la chair?

SHYLOCK.

J'en ai de toutes prêtes.

PORTIA.

Shylock, il faut avoir auprès de lui quelque chirurgien à vos frais, pour bander sa plaie, de peur qu'il ne perde son sang jusqu'à mourir.

SHYLOCK.

Cela est-il spécifié dans le billet?

PORTIA.

Non, pas expressément; mais qu'importe? Il serait bien que vous le fissiez par charité.

SHYLOCK.

Je ne l'y trouve point. Cela n'est point dans le billet.

PORTIA.

Approchez, marchand, avez-vous quelque chose à dire?

ANTONIO.

Peu de chose. — Je suis prêt, et armé de fermeté. Donnez-moi votre main, Bassanio. Adieu, ne vous affligez point de l'extrémité où je suis réduit pour vous; car en ceci la fortune se montre plus indulgente qu'à son ordinaire. Elle a toujours coutume de laisser les malheureux survivre à leurs biens, et voir, avec les yeux caves et un front chargé de rides, une vieillesse accablée de misère. Elle me délivre des langueurs de cet affreux état. — Parlez de moi à votre épouse. Racontez-lui l'enchaînement des hasards qui ont causé la mort d'Antonio. Dites-lui combien je vous aimais. Peignez-moi mourant avec courage, et votre récit fini, qu'elle juge si Bassanio eut un ami. Ne vous repentez point de la cause qui vous fait perdre votre ami, comme il ne se repent point de satisfaire pour votre dette. Que le Juif enfonce son couteau, je consens à la payer de tout le sang de mon cœur.

BASSANIO.

Antonio, j'ai épousé une femme qui m'est plus

chère que la vie; mais ma vie, ma femme et l'univers entier ne me sont pas plus précieux que vos jours. Je consentirais à tout perdre, oui, à tout sacrifier à ce Lucifer, pour vous délivrer.

PORTIA.

Votre femme ne vous remercierait pas de cette offre, si elle vous l'entendait faire.

GRATIANO.

J'ai une femme que j'aime, je vous le proteste. Je voudrais qu'elle fût dans le ciel, et qu'elle pût là intercéder auprès de quelque puissance, pour changer le cœur de ce Juif brutal.

NÉRISSA.

Vous faites bien de dire cela loin d'elle; sans quoi votre vœu troublerait la paix du ménage.

SHYLOCK, *à part.*

Voilà les époux chrétiens. J'ai une fille; j'aimerais mieux la marier à un rejeton de la souche de Barabbas qu'à un chrétien.—Nous perdons le temps. Fais prononcer la sentence, je te prie.

PORTIA.

Une livre de chair de ce marchand t'appartient; la cour te l'adjuge, et la loi te la donne.

SHYLOCK.

O juge intègre!

PORTIA.

Et tu dois couper cette chair sur son sein; la loi et la cour te l'accordent.

SHYLOCK.

Le savant juge! Voilà une sentence! Allons; préparez-vous.

PORTIA.

Arrête un instant. Ce n'est pas tout. Le billet ne t'accorde pas une goutte de sang: les termes sont exprès, une livre de chair. Prends ce qui t'est dû; prends ta livre de chair. Mais si, en la coupant, tu verses une seule goutte de sang chrétien, les lois de Venise ordonnent la confiscation de tes terres et de tes biens au profit de la république.

GRATIANO.

O le juge intègre! Vois-tu. Juif? le savant juge!

SHYLOCK.

Est-ce là la loi?

PORTIA.

On la produira à tes yeux. Puisque tu presses qu'on te fasse justice, sois certain qu'on te la fera plus que tu ne voudras.

GRATIANO.

O le savant juge! Vois-tu, Juif? le savant juge!

SHYLOCK.

En ce cas-là, j'accepte son offre. Qu'on me compte trois fois le montant de l'obligation, et qu'on relâche le chrétien.

BASSANIO.

Voici ton argent.

PORTIA.

Doucement: on rendra pleine justice au Juif. —Doucement: ne vous pressez pas; —les conditions du billet seront remplies à la lettre.

GRATIANO.

O Juif! un juge intègre, un savant juge!

PORTIA.

Ainsi, prépare-toi à couper la chair. Ne verse point de sang. Ne coupe ni plus ni moins. Si tu coupes plus ou moins d'une livre, quand ce ne serait que la vingtième partie d'un grain, bien plus, si la balance penche de la valeur d'un cheveu, tu es mort, et tous tes biens sont confisqués.

GRATIANO.

Un second Daniel; un Daniel, Juif! Infidèle, je te tiens maintenant.

PORTIA.

Eh bien, Juif, pourquoi balancer? Prends ce qui t'est dû.

SHYLOCK.

Donne-moi mon principal, et je m'en vais.

BASSANIO.

Le voici tout prêt: tiens.

PORTIA.

Il l'a refusé en présence de la cour; on lui rendra justice, purement et simplement, d'après la teneur de son billet.

GRATIANO.

Un Daniel, te dis-je, un second Daniel! Je te remercie, Juif, de m'avoir appris ce mot.

SHYLOCK.

Comment! je n'aurais pas même au moins mon principal?

PORTIA.

Tu n'auras que ce qui t'est dû, Juif, à tes risques et périls.

SHYLOCK.

Eh bien! que le diable lui en donne donc l'acquit! je ne veux plus rester à perdre ici mon temps.

PORTIA.

Arrêtez, Juif, la justice a d'autres droits sur vous. Il est porté dans les lois de Venise que lorsqu'un étranger aura attenté, par des voies directes ou indirectes, à la vie d'un citoyen, la moitié de ses biens demeurera acquise à son adversaire; que l'autre moitié entrera dans les coffres de l'état; enfin que le doge seul peut lui sauver la vie et faire grace. Tu te trouves dans le cas. Il est notoire que tu as travaillé directement et indirectement à la perte du défendeur. Ainsi tu as encouru les peines ci-dessus mentionnées : à genoux donc, et implore la clémence du doge.

GRATIANO.

Demande qu'il te soit permis de te pendre toi-même. Mais comme tes biens appartiennent à la république, tu n'as pas de quoi t'acheter une corde : c'est pourquoi tu seras pendu aux frais de l'état.

LE DOGE.

Afin que tu voies la différence de nos ames, je n'attends pas que tu me demandes la vie pour te l'accorder. Quant à la moitié de tes biens, elle appartient à Antonio; l'autre moitié est due à l'état. Mais on se restreindra à une simple amende, si tu te résignes à tout de bonne grace.

PORTIA.

Oui, pour l'état, et non pour Antonio.

SHYLOCK.

Prenez aussi ma vie. Ce n'est pas là pardonner : vous m'ôtez ma famille, quand vous m'ôtez la subsistance de ma famille. Vous m'ôtez la vie, quand vous m'ôtez les moyens de la soutenir.

PORTIA.

Que doit-il attendre de votre pitié, Antonio?

GRATIANO.

Une corde gratis. Rien de plus, au nom de Dieu.

ANTONIO.

Je demanderai au doge et à la cour qu'on lui laisse la moitié de ses biens, sans exiger d'amende. Je suis satisfait. Il me laissera disposer de l'autre moitié,... pour la rendre, à sa mort, au jeune homme qui a enlevé sa fille. Et cela sous deux conditions : la première, qu'il se fera chrétien sur-le-champ; l'autre, qu'il fera une donation en présence de la cour, par laquelle tout ce qui lui appartient passera, après sa mort, à son gendre Lorenzo et à sa fille.

LE DOGE.

Il y souscrira, sinon je révoque le pardon que j'ai accordé.

PORTIA.

Y consens-tu, Juif? Que réponds-tu?

SHYLOCK.

J'y consens.

PORTIA.

Clerc, dressez un acte de donation.

SHYLOCK.

Je vous en conjure, laissez-moi sortir. Je ne me sens pas bien. Envoyez l'acte chez moi : je le signerai.

LE DOGE.

Va-t'en, mais signe.

GRATIANO.

Tu auras deux parrains à ton baptême. Si j'avais été juge (1), tu en aurais eu dix de plus pour te conduire à la potence, et non pas aux fonts baptismaux.

(Shylock sort.)

LE DOGE.

Monsieur, je vous invite à venir dîner chez moi.

PORTIA.

Je supplie votre grace d'excuser mon refus. Il faut que je me rende ce soir à Padoue, et que je parte sur-le-champ.

LE DOGE.

Je suis fâché que le temps vous presse si fort. —Antonio, remerciez cet honnête jeune homme; vous lui avez, à mon avis, de grandes obligations.

(Le duc sort avec sa suite.)

BASSANIO.

Très digne gentilhomme, vous avez arraché aujourd'hui mon ami et moi-même à de cruels tourmens. C'est de grand cœur que nous payons vos services avec les trois mille ducats qui étaient dus au Juif.

ANTONIO.

Et nous demeurerons toujours vos redevables. Notre attachement et nos services vous sont dévoués.

PORTIA.

On est assez payé quand on est satisfait; je le suis d'avoir réussi à vous délivrer; je trouve dans

(1) Tu en aurais eu dix de plus; c'est-à-dire une assemblée de douze jurés, pour te condamner à la mort.

ce plaisir ma récompense. Mon ame ne fut jamais plus mercenaire. Je vous prie seulement de me reconnaître, quand il nous arrivera de nous rencontrer. Soyez heureux. Je prends congé de vous.

BASSANIO.

Monsieur, il faut que je vous force à les accepter. Daignez recevoir quelque don de notre reconnaissance pour vous souvenir de nous ; recevez-le à titre de tribut et non de salaire. Accordez-moi deux choses, je vous prie : de ne me pas refuser, et de m'excuser.

PORTIA.

Vous me faites tant d'instances, que j'y cède. Donnez-moi vos gants, je les porterai en mémoire de vous ; et pour marque de votre amitié, je prendrai encore cette bague.... Ne retirez donc pas votre main : je ne prendrai rien de plus. Votre amitié ne me la refusera pas.

BASSANIO.

Cette bague, mon bon monsieur ! eh ! c'est une bagatelle ; je rougirais de vous faire un si mince présent.

PORTIA.

Je n'exige rien de plus que cette bague, et je me sens une grande envie de l'avoir.

BASSANIO.

Elle porte avec elle un prix bien au-dessus de sa valeur. Je vous ferai chercher la plus belle bague de Venise, et je vous l'offrirai; pour celle-ci, je ne le puis; excusez-moi, de grace.

PORTIA.

Je vois, monsieur, que vous êtes libéral en offres. Vous m'avez d'abord appris à demander, et maintenant, je le vois, vous m'apprenez comment on doit répondre à celui qui demande.

BASSANIO.

Monsieur, je tiens cette bague de ma femme ; lorsqu'elle la mit à mon doigt, elle me fit jurer de ne jamais ni la vendre, ni la donner, ni la perdre.

PORTIA.

Cette excuse sauve aux hommes bien des présens. A moins que votre femme ne soit en démence, lorsqu'elle saura combien j'ai mérité cette bague, elle ne vous fera pas un crime de me l'avoir donnée. — Allons, fort bien; la paix soit avec vous !

(Elle sort avec Nérissa.)

ANTONIO.

Seigneur Bassanio, donnez-lui cette bague. Que ses services et mon amitié balancent l'ordre de votre femme.

BASSANIO.

Allons. Va, Gratiano, tâche de le joindre. Donne-lui la bague, et s'il se peut, engage-le à venir chez Antonio. — Cours, dépêche-toi. Rendons-nous-y de ce pas. Demain de grand matin nous volerons à Belmont. Venez, Antonio.

(Ils sortent.)

SCÈNE II

Entrent PORTIA et NÉRISSA.

PORTIA.

Demande où est la maison du Juif ; donne-lui cet acte à signer. Nous partirons ce soir, et nous arriverons un jour avant nos maris. — Lorenzo ne sera pas fâché de cette donation.

(Entre Gratiano.)

GRATIANO.

Monsieur, soyez le bien retrouvé ! Le seigneur Bassanio, après de plus amples réflexions, vous envoie cette bague, et vous invite à dîner.

PORTIA.

Je ne le puis. Je le remercie de la bague : dites-lui que je l'accepte. — Enseignez-moi, je vous prie, la demeure du vieux Shylock.

GRATIANO.

Je vais vous l'indiquer.

NÉRISSA.

Monsieur, je voudrais vous dire un mot. (A Portia.) Je veux essayer si je pourrai ravoir de mon mari la bague que je lui ai fait jurer de conserver toujours.

PORTIA.

Tu y parviendras, je t'en réponds. — Ils vont nous faire cent protestations qu'ils ont donné leur bagues à des hommes ; mais nous leur en donnerons le démenti en face. Allons, dépêche-toi : tu sais où j'ai affaire.

NÉRISSA.

Venez, mon bon monsieur. Voulez-vous nous montrer cette maison ?

(Ils sortent

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

BELMONT. UNE AVENUE MENANT A LA MAISON DE PORTIA.

Entrent LORENZO et JESSICA.

LORENZO.

Que la lune est brillante ! — Ce fut dans une nuit semblable, tandis qu'un vent doux et frais caressait légèrement les arbres, sans y exciter le moindre frémissement, que Troïle, si je m'en souviens, escalada les murs de Troie, et adressa ses soupirs vers les tentes des Grecs, où reposait Cresside.

JESSICA.

Ce fut dans une pareille nuit que Thisbé, craintive et foulant d'un pied léger la rosée du gazon, aperçut l'ombre d'un lion, avant de le voir lui-même, et s'enfuit éperdue de frayeur.

LORENZO.

Ce fut dans une nuit semblable que Didon, seule sur le rivage d'une mer en furie, une branche de saule dans la main, rappelait du geste et de la voix son amant vers Carthage.

JESSICA.

Ce fut dans une semblable nuit que Médée cueillit les plantes enchantées qui rajeunirent le vieux Æson.

LORENZO.

C'est dans une nuit pareille que Jessica s'est évadée de la maison du riche Juif, et que, entraînée par son amour sans bornes, elle a couru depuis Venise jusqu'à Belmont.

JESSICA.

Et c'est dans une pareille nuit que le jeune Lorenzo lui a juré qu'il l'aimait tendrement, et qu'il a volé au cœur de son amante mille sermens d'amour, dont aucun n'est sincère.

LORENZO.

Et c'est dans une pareille nuit que la charmante et maligne Jessica calomnia son amour ; mais il le lui pardonna.

JESSICA.

Je voudrais passer la nuit entière avec vous, si personne ne venait ici. — Mais, écoutez.... j'entends les pas d'un homme.

(Entre Stéphano.)

LORENZO.

Qui s'avance là d'un pas si précipité dans le silence de la nuit ?

STÉPHANO.

Ami.

LORENZO.

Un ami? Quel ami? Votre nom, je vous prie, l'ami ?

STÉPHANO.

Stéphano est mon nom ; et je viens annoncer que ma maîtresse sera de retour à Belmont avant le point du jour. Elle s'arrête ici aux environs au pied des croix sacrées (1), où elle se prosterne et prie le ciel de bénir son mariage et de le rendre heureux.

LORENZO.

Qui vient avec elle ?

STÉPHANO.

Personne, qu'un saint ermite et sa suivante. Dites-moi, je vous prie : mon maître est-il de retour ?

(1) Lorsqu'on devait se marier, on disait un *Pater noster* à chaque croix qu'on rencontrait, pour prévenir tout mauvais présage. STEEVENS.

LORENZO.

Pas encore ; et nous n'en avons pas eu de nouvelles. — Mais entrons, Jessica, je te prie, et faisons quelques préparatifs pour recevoir honorablement la maîtresse du logis.

(Entre Lancelot.)

LANCELOT.

Sola, sola, wo, ha, ho, sola, sola !

LORENZO.

Qui appelle ?

LANCELOT.

Sola. Avez-vous vu M. Lorenzo, et madame Lorenzo? sola, sola !

LORENZO.

Laisse-là tes cris, homme. Par ici.

LANCELOT.

Sola ! — Où ? où ?

LORENZO.

Ici.

LANCELOT.

Dites-lui qu'il vient d'arriver un courrier de la part de mon maître, son cornet plein de bonnes nouvelles. Mon maître sera ici avant le matin.

(Il sort.)

LORENZO.

Entrons, ma chère, et attendons leur arrivée ; et cependant ce n'est pas la peine.... Pourquoi entrerions-nous ? — Stéphano, mon ami, annoncez, je vous prie, dans la maison, que votre maîtresse est près d'arriver ; et ramenez ici les musiciens en plein air. (Stéphano sort.) — Que la clarté de la lune est douce sur ce gazon ! Asseyons-nous-y, et laissons les sons de la musique entrer doucement dans notre oreille. Le calme du silence et cette nuit si belle et si paisible s'accordent bien avec une douce harmonie. Assieds-toi, Jessica ; vois comme la voûte des cieux est inscrustée de lames d'or brillant. Parmi tous ces globes que tu vois, il n'y a pas jusqu'au plus petit dont les mouvemens harmonieux n'aient un charme céleste, et ne s'accordent avec les concerts du chœur des chérubins, à l'œil plein de jeunesse et de feu. C'est l'image de l'harmonie qui anime les ames immortelles ; mais nous ne pouvons l'entendre, tant que notre ame est enclose dans cette grossière enveloppe d'une argile périssable. — (Entrent les musiciens.) Allons, éveillez la chaste Diane par un hymne agréable ; frappez des plus mélodieux accens l'oreille de votre maîtresse, et attirez-la vers sa demeure par le charme de la musique.

JESSICA.

Jamais je ne suis gaie quand j'entends une musique douce.

LORENZO.

La raison en est que vos esprits sont fortement attentifs ; car voyez seulement un stupide et folâtre troupeau, ou une famille de jeunes étalons qui n'ont point encore senti la main de l'homme, bondissant avec folie dans la prairie, poussant dans les airs leurs longs hennissemens, qui annoncent la chaleur de leur sang bouillant de jeunesse : si par hasard ils viennent à entendre le son d'une trompette, ou que leurs oreilles soient frappées de quelques accens de musique, vous les verrez aussitôt s'arrêter tout court, et leurs yeux farouches prendre un regard plus adouci, par la douce impression de la musique. Voilà pourquoi les poètes ont feint qu'Orphée avec sa lyre attirait les arbres, les rochers et les fleuves ; parce qu'il n'est pas dans la nature d'être si brut, si stupide ou si sauvage, dont la musique ne change avec le temps le caractère. L'homme qui n'a dans son ame aucune musique, et qui n'est pas ému de l'harmonie de tendres accords, est capable de trahisons, de stratagèmes et d'injustices ; les mouvemens de son ame sont lents et mornes comme la nuit, et ses affections sont noires comme le Tartare. Ne vous fiez point à un pareil homme. — Écoutez la musique.

(Entrent Portia et Nérissa, à quelque distance.)

PORTIA.

Cette lumière que nous voyons brûle dans ma salle. Que ce petit flambeau jette loin ses rayons ! C'est ainsi qu'une belle action brille dans un monde corrompu.

NÉRISSA.

Quand la lune luisait, nous n'apercevions pas ce flambeau.

PORTIA.

Ainsi une petite gloire est obscurcie par une plus grande. Un ministre brille autant qu'un monarque, jusqu'à ce que le monarque paraisse. Alors son éclat subalterne se perd, comme un vaisseau dans l'immensité des mers. — Écoute, entends-tu la musique ?

NÉRISSA.

Cette musique vient de chez vous, madame.

PORTIA.

Je le vois, il n'y a rien de bon que par relation. Il me semble qu'elle est plus douce, plus harmonieuse que pendant le jour.

NÉRISSA.

Madame, c'est le silence qui lui prête ce charme.

PORTIA.

Le corbeau chante aussi bien que l'alouette, pour qui ne fait pas attention à leur voix ; et je crois que, si le rossignol chantait pendant le jour au milieu des cris aigus des canards, il passerait pour un plus mauvais musicien que le roitelet. Combien de choses reçoivent leur prix et leur perfection des circonstances! Silence! la lune dort avec Endymion, et ne voudrait pas être réveillée.

(La musique cesse.)

LORENZO.

C'est la voix de Portia, ou je suis bien trompé.

PORTIA.

Il m'a reconnue, comme l'aveugle reconnaît le coucou au son de sa voix désagréable.

LORENZO.

Ma chère dame, soyez la bien-venue chez vous.

PORTIA.

Nous avons prié Dieu pour la santé de nos époux, nous espérons que nos vœux seront exaucés. Sont-ils de retour?

LORENZO.

Pas encore, madame; mais il vient d'arriver un messager pour les annoncer.

PORTIA.

Entrez, Nérissa; recommandez à mes domestiques de ne point parler de notre absence. N'en parlez pas non plus, Lorenzo, ni vous, Jessica.

(On entend un cor.)

LORENZO.

Votre mari n'est pas loin, j'entends sa trompette. Nous ne sommes pas des rediseurs, madame; ne vous méfiez pas de nous.

PORTIA.

Cette nuit me semble un jour malade et languissant; elle est un peu plus pâle. Tel est le jour, lorsque le soleil est caché.

(Entrent Bassanio, Antonio, Gratiano et leur suite.)

BASSANIO.

Nous devrions avoir le jour en même temps que les antipodes, quand vous vous promenez en l'absence du soleil.

PORTIA.

Laissez-moi jeter quelque éclat, mais non pas devenir légère (1); car femme légère rend son mari dur et fâcheux, et puisse Bassanio n'être jamais tel pour moi; mais que Dieu arrange tout pour le mieux! Soyez le bien-venu chez vous, monseigneur.

BASSANIO.

Je vous rends graces, madame. Recevez mon ami : voilà Antonio, voilà l'homme à qui j'ai tant d'obligations.

PORTIA.

Vous lui devez beaucoup, sans doute, à tous égards; car, à ce que j'apprends, il avait contracté de grands engagemens pour vous.

ANTONIO.

Et il n'en est pas un dont il ne se soit bien acquitté avec moi.

PORTIA.

Monsieur, soyez le bien-venu dans notre maison. Je veux vous le prouver autrement que par des paroles : c'est pourquoi j'abrége les cérémonies.

(Gratiano et Nérissa semblent causer à part.)

GRATIANO.

Par cette lune qui brille, je vous proteste que vous me faites injure. En honneur, je l'ai donnée au clerc du juge. Mon amour, puisque cela vous affecte si fort, je voudrais que celui qui la tient fût eunuque.

PORTIA.

Une querelle? Comment? déjà? De quoi s'agit-il?

GRATIANO.

D'un anneau d'or, d'une méchante bague qui avait une devise des plus communes, telle que les couteliers en mettent sur tous les couteaux (2) : *Aimez-moi et ne m'abandonnez pas.*

NÉRISSA.

Que parlez-vous de devise ou de valeur? Vous m'avez juré, lorsque je vous la donnai, de la garder jusqu'à la mort, et de l'emporter avec vous

(1) Le mot *light*, qui signifie léger, lumière, etc., est un de ceux sur lesquels Shakspeare aime le plus à bâtir des équivoques et des jeux de mots.

(2) Les couteaux étaient anciennement chargés de courtes sentences en distiques, gravées à l'eau-forte.

dans votre tombeau. Quand ce n'eût pas été en ma considération, au moins par respect pour vos sermens, vous auriez dû la conserver précieusement. Il l'a donnée, dit-il, au clerc du juge! Mais je réponds que ce clerc n'aura jamais un poil au menton.

GRATIANO.

Il en aura, s'il vit, pour devenir homme.

NÉRISSA.

Dites, si une femme vit assez long-temps pour devenir homme.

GRATIANO.

Par cette main, je l'ai donnée à un jeune adolescent, de courte et mince stature, qui n'est pas plus haut que toi, le clerc du juge; un petit jaseur qui me l'a demandée pour ses peines. En conscience, je ne pouvais pas la refuser.

PORTIA.

Je vous dirai franchement que vous êtes blâmable de vous être défait aussi légèrement du premier cadeau que vous teniez de votre femme. Un don attaché sur votre doigt par des sermens, et scellé sur votre chair par la foi conjugale! J'ai donné une bague à mon époux, qu'il a juré de garder toujours. Le voilà, je répondrais pour lui qu'il ne l'abandonnera jamais, qu'il ne l'ôterait pas de son doigt pour tous les trésors du monde. En vérité, Gratiano, vous donnez à votre femme un cruel sujet de chagrin. Si pareille chose m'arrivait, j'en perdrais la raison.

BASSANIO, à part.

J'aurais mieux fait de me couper le doigt : je dirais que ce n'est qu'en le perdant que j'ai perdu la bague.

GRATIANO.

Le seigneur Bassanio a donné sa bague au juge qui la lui demandait, et qui, en vérité, la méritait bien. Son jeune clerc, qui avait eu la peine de faire quelques écritures, m'a demandé la mienne. Le maître et le clerc n'ont rien voulu accepter que nos deux bagues.

PORTIA.

Quelle bague avez-vous donnée, monseigneur? J'espère que ce n'est pas celle que vous tenez de moi.

BASSANIO.

Si j'étais capable d'ajouter un mensonge à un crime, je nierais le fait; mais vous le voyez, mon doigt ne porte plus la bague, je ne l'ai plus.

PORTIA.

Et votre cœur perfide n'a plus de foi. Par le ciel! je n'entrerai pas dans votre lit que je ne revoie ma bague.

NÉRISSA.

Ni moi dans le vôtre que je ne revoie la mienne.

BASSANIO.

Chère Portia, si vous saviez à qui j'ai donné la bague; si vous saviez pour qui j'ai donné la bague, si vous pouviez concevoir pour quel service j'ai donné la bague, et avec quelle répugnance, avec quel regret je l'ai abandonnée, lorsqu'on ne voulait recevoir qu'elle, vous calmeriez votre indignation.

PORTIA.

Si vous eussiez connu le prix de la bague, ou la moitié du prix de celle qui vous l'a donnée, ou combien votre honneur était intéressé à conserver la bague, vous n'auriez jamais abandonné la bague. Quel homme assez déraisonnable, s'il vous avait plu de la défendre avec quelque zèle et quelques représentations, n'eût pas eu aussitôt l'honnêteté de retirer sa demande, et cessé d'exiger une chose qu'on conservait avec un respect religieux? Nérissa m'apprend ce que je dois penser. J'en mourrai; c'est quelque femme qui a ma bague.

BASSANIO.

Non, madame, sur mon honneur, sur ma vie, ce n'est point une femme; c'est un honnête docteur, qui n'a pas voulu recevoir mes trois mille ducats et qui m'a demandé la bague. Je la lui ai refusée... J'ai eu la constance de le voir se retirer mécontent, lui qui avait défendu la vie de mon intime ami. Que vous dirai-je, madame? Je me suis cru obligé d'envoyer sur ses pas : j'étais accablé de honte et de bienfaits; je ne voulais pas laisser sur mon honneur la tache d'une si noire ingratitude. Pardonnez-moi, chère épouse : je prends à témoin ces sacrés flambeaux de la nuit; si vous vous y fussiez trouvée, vous m'auriez sûrement demandé la bague pour la donner au digne docteur.

PORTIA.

Que le docteur se garde bien d'approcher de ma maison, puisqu'il possède le bijou que je chérissais, et que vous aviez juré de garder pour l'amour de moi; car je deviendrais aussi libérale que vous. Je ne lui refuserais rien de ce qui est en ma puissance; non, ni mes faveurs, ni le lit

mon époux. Je saurai le découvrir, je le garantis. Ne vous absentez pas une seule nuit, veillez sur moi comme un Argus; si vous y manquez, si vous me laissez seule, par mon honneur, qui m'appartient encore, je recevrai le docteur dans ma couche.

NÉRISSA.

Et moi son clerc : ainsi, prenez bien garde de m'abandonner à moi-même.

GRATIANO.

Fort bien ; que je ne l'y trouve pas, ou j'écraserais la plume du jeune clerc.

ANTONIO.

Je suis le sujet malheureux de ces querelles.

PORTIA.

Ne vous chagrinez pas, monsieur; vous êtes le bien-venu, malgré cela.

BASSANIO.

Portia, pardonne-moi ce tort involontaire; et je jure, en présence de tous mes amis, par tes beaux yeux, où je me vois moi-même...

PORTIA.

Remarquez : il se voit double dans mes deux yeux; un Bassanio dans chacun. — Allons, jurez sur la foi d'un homme double : ce sera un serment bien propre à inspirer la confiance.

BASSANIO.

Non, mais écoute-moi. Pardonne-moi cette faute, et je jure sur mon ame de ne jamais violer aucun de mes sermens avec toi.

ANTONIO, à Portia.

J'ai exposé une fois ma vie pour la fortune de mon ami; j'étais perdu sans le secours de celui qui a la bague : j'engage encore mon ame et ma vie, et je réponds que votre époux ne violera jamais sa parole sciemment.

PORTIA.

Vous lui servez donc de caution. Donnez-lui cette autre bague, et recommandez-lui de la garder mieux que la première.

ANTONIO.

Tenez, seigneur Bassanio; jurez de garder cette bague.

BASSANIO.

Par le ciel! c'est la même que j'ai donnée au docteur.

PORTIA.

Je la tiens de lui. Daignez me pardonner, Bassanio; le docteur a eu mes faveurs pour cette bague.

NÉRISSA.

Excusez-moi aussi, mon cher Gratiano; ce petit maussade, le clerc du docteur, a couché avec moi pour cette bague.

GRATIANO.

Vraiment, c'est comme si l'on raccommodait les grands chemins en été, quand ils n'en ont pas besoin. Quoi? serions-nous déjà cocus avant de mériter de l'être?

PORTIA.

Épargnez-nous ces grossièretés. Vous êtes tous bien étonnés. Prenez cette lettre; lisez-la à votre loisir. Elle vient de Padoue, de la part de Bellario; vous y apprendrez que Portia était le docteur, et Nérissa le clerc. Lorenzo vous attestera que je suis partie d'ici presque aussitôt que vous. Je ne suis même pas encore rentrée chez moi. — Antonio, vous êtes le bien-venu. J'ai à vous donner de meilleures nouvelles que vous n'en attendez. Ouvrez cette lettre : vous y verrez que trois de vos vaisseaux, richement chargés, viennent d'arriver à bon port. Vous ne saurez pas par quel étrange événement cette lettre m'est tombée dans les mains.

ANTONIO.

Je demeure muet.

BASSANIO.

Vous étiez le docteur, et je ne vous ai pas reconnue?

GRATIANO.

Vous étiez donc le clerc qui doit me faire cocu?

NÉRISSA.

Oui; mais le clerc qui ne le tentera jamais, à moins qu'il ne vive assez long-temps pour devenir homme.

BASSANIO.

Aimable docteur, vous coucherez avec moi; en mon absence, couchez avec ma femme.

ANTONIO.

Madame, vous m'avez rendu la vie et mes biens : je lis ici que tous mes vaisseaux ont fait une route heureuse.

PORTIA.

Lorenzo, mon clerc a aussi quelque chose de consolant pour vous.

NÉRISSA.

Oui, et je vous le donnerai sans demander de

salaire. — Je vous remets à vous et à Jessica un acte en bonne forme, par lequel tous les biens du Juif tombent entre votre possession après sa mort.

LORENZO.

Mes belles dames, vous répandez la manne sur le chemin des gens affamés.

PORTIA.

Il est bientôt jour, et cependant je suis sûre que vous n'êtes pas encore pleinement satisfaits du récit de ces événemens. Entrons, vous nous interrogerez, et nous répondrons fidèlement à toutes vos questions.

GRATIANO.

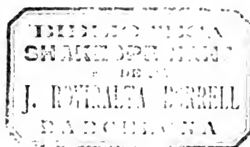
Volontiers. La première que je vais faire à ma chère Nérissa, c'est de lui demander si elle veut attendre à demain au soir, ou s'aller coucher à présent qu'il n'y a plus que deux heures de nuit. Si le jour était venu, je ferais des vœux pour en voir la fin, et me mettre au lit avec le clerc du docteur. Oui, tant que je vivrai, il n'est point de loi que j'observe avec plus de scrupule, que celle de bien conserver l'anneau de ma chère Nérissa.

(Ils sortent.)



FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

TABLE DU TOME PREMIER.




BIBLIOTECA DE CATALUNYA
1001986947

